801 ALN

ALMARKASITA. *Mercure.* **RULAND. , .** s

ALMAST ACK. *Lytharghnus cinis ; Lytharge pulvérisele.*

**RULAND.**

ALMATATICA. ( *Metallum cupri.) Cielvre.***RULAND.**ALMECASIDE, ALMECHASIDE ; *Cuivre.* Ru-

**LAND.**

ALMELILETU ; terme dont Ee fert Avicenne pour  
marquer une espece de chaleur qui n’est pas naturel-  
le , moins forte que celle de la fievre ; que ressentent  
quelquefois ceux qui ont eu cette maladie , long-tems  
après qu’ils en font guéris. CasTELLI.

ALMENE , *Sal lucidum* ou *S al gemmae ; Sel gemme.***R.ULAND.**

ALMETAT. *Scoria auri. Scories de l^or.* **RULAND.**ALMISA. *Musc.* **JoHNsoN.**

ALMISADIS , ALMISADAR , ALMIZADAR,  
ALMIZADIR, ASANON, AM1SADU. ( *Sal am-  
moniacus praeparatus. ) Sel ammoniac préparé.* **R.ULAND  
& JoHNsoN.**

ALMISARUB. *Terre.* **JoNHsoN.**

ALMIZADIR. *(Virideaeris) Verddegris.* **RULAND.**

ALMYRINTHRA. Terme qu’on trouve dans My-  
repsi.ls. Ses Commentateurs l’ont rendu par le mot  
arabe *almyra* auquel ils ont supposé qu’il étoit syno-  
nime. Et *almyra* signifie, *chaux vive..*

ALN

ALNEC, ALLENEC, ou ALCALAP. *Etain.* Re-

**LAND.**

ALNUS, *Aune.*

On le distinguera de la maniere suivante dans les Au-  
teurs. *Alnus,* Offic.Ger. 1 *zoasebmac.* 1477. Jonf Dendr.  
334. Raii Hist. 2. 1409. Synop. 3. 442. Chab. 60.  
Mer. Pin. 4. *Alnus vulgaris,* Parla Theat. 1408. J.  
Β. 1. 151. Merc. Rot. 1. 17. Phit. Brit. 4. Dill. Cat.  
Giss 55. *Alnus Rotundifolia glutinosa viridis,* C. B.  
Pin. 428. Tourn. Inst. 587. Elem. Bot. 460. Boerh.  
Ind. A. 2. 181. Rupp. Flor. Gen. 265. Buxb. 16.  
DaLE.

Ses feuilles ressemblent à celles du coudrier. Les fruits  
naissent fur cet arbre en des endroits séparés dcs cha-  
tons. Ces fruits font aqueux & d’une figure ronde.  
**MILLER.**

Il croît dans les lieux aqueux. On emploie fon écorce &  
fa feuille. Son écorce est astringente & dessiccative.  
Ses feuilles vertes appliquées, résolvent les tumeurs  
& diminuent les inflammations. PriEes intérieurement  
elles ont la vertu des vulnéraires. Msses dans les fou-  
liers, elles soulagent les voyageurs de leur fatigue &  
de leur lassitude. *Buxb.* Repandues dans les apparte-  
mens, lorsqu’elles font vertes & chargées de rosée ,  
les puces s’y attacheront, & on en débarrassera les ap-  
partemens , en ramassant essuite ces branches à la vis-  
cosité desquelles ces insectes s’attacheront, & en les  
jettant dehors. *Trage*

L’éeorce teint en noir, & l'on peut s’en servir pour faire  
de l'encre , au lieu de la noix de galle. Appliquée dans  
les inflammations on en fera foulagé. DaLE.

Llcuwc contient beaucoup d’huile, peu de fel prefque  
tOut fixe. Ses feuilles font résolutives étant écrasées &  
appliquées soir les tumeurs. Elles arrêtent & temperent  
les humeurs enflammées. On s’en *sert* en décoction  
pour laver les piés des voyageurs, afin de les délasser;  
& l'on en frotte les bois de lits pour faire mourir les  
puces.

Son écorce & fon fruit font astringens, rafraîchissans, pro-  
pres pour les inflammations de la gorge, étant em-  
ployés en gargarisine. LEMERY , *des Drogues.*

Lobel repréfente cette plante finis la figure *de i’alnus al-  
tera Clusii,* dont elle est fort différente. *Tragus, Gef-  
ner, C- Bauhin,* avec *Matthiol, Dodonaeus & Stapel,*ont confondu les chatons avec fon fruit. J. Bauhin  
n’est pas tombé dans la même erreur. Cet Auteur fup-  
pofe que les petits filamens qu’on voit à l’extrémité du  
fruit îorfqu’il commence à paroître, font les fleurs de

ALN 821

*F aune* mais tout ceci n’est qu’une dispute de inots. Je  
crois qu’il est plus à propos de prendre les chatons pour  
la fleur. Toutes ces parties font correctement gravées  
dans les *Elemens de Botanique.* Les Teinturiers & les  
Chapeliers tirent un beau noir de *Faune s* ils l’obtien-  
nent par la fleule infusion de fon écorce & du fer. L’*Hist.  
Luge* rapporte qu’on fait une teinture du vitriol & de  
l’ififusion du fruit de cet arbre. Il ne feroitpas iffipossi-  
ble que l’écorce & les fruits de *Faune* continssent les  
mêmes principes que la noix de galle, favoir une gran-  
de quantité d’acide & de terre. *Tragus et Dodonaeus*emploient fes feuilles dans un cataplafme pour adou-  
cir & réfoudre les tumeurs. On *se* fert dans les Alpes  
des feuilles de *l’aune* dans les paralysies, surtout dans  
les cas où cette maladie provient de casses extérieu-  
res, comme d’avoir couché dans les champs ou dans  
des massons humides. Quelques sacs de *ses* feuilles sé-  
chés au foleil ou dans un four, font étendus parterre.;  
on couche le malade dessus , & on le charge d’autres  
sacs remplis des mêmes feuilles & de couvertures chau-  
des; il demeure dans cet état jufqu’à ce qu’il ait abon-  
damment filé. Ce remede est fort bon dans les rhuma-  
tisines , la Eciatique & autres maladies semblables.  
Ceux qui ont la vérole n’en fiant point soulagés. ToUR-  
**NEFORT.**

Il y a en Angleterre deux especes *d’aune*selon Miller,  
favoir , l’ *Alnus folio oblongo viridi, &*

*L’Alnus vulgaris sub conis ligulis membranaceis rubris do-  
nata-.*

On trouve cette seconde espece dans les prairies voisines  
de Longleet : mais on ne siait si *l’aune* de ces lieux dif-  
fere de *Faune* ordinaire, naturellement ou par acci-  
dent. **MILLER.**

Il y a encore un autre arbre qui porte parmi nous le nom  
*d’aune.* C’est le *Frangula -> alnus nigra ,* Offic. *Eran-  
gula* Volck. Flor. Nor. 173. Tourn. Inst. 612. Elem.  
Bot. 486. Boerh. Ind. A. 2. 231. Dill. Cat. Giss  
66. Rupp. Flor. Jen. 34. Buxb. 116. *Frangula , sive  
alnus nigra baccisora.* Parla Theat. 240. Raii Synop.  
3. 465. *Alnus nigra , sive strangula,* Ger. 1286. Emac.  
1470. Mer. Pin. 4. *Alnus nigra baerifera.* J. B. 1. 506.  
C. B. Pin. 428. Raii Hist. 2. 1604. Chab. 45. Merc.  
Bot. 17. Phit. Brit. 4. *Alnus baccifora nigra vulgaris »*Jonf Dendr. 436. *L’aune noir.* DaLE.

Cet arbre ne vient jamais bien gros, mais il pousse une  
grande quantité de petites branches, couvertes d’une  
écorce rouge - brune; Ses feuillessemtlarges, rondes,  
excepté par le bout , où elles font pointues, de la gran-  
deur à peu près de celles du poirier, douces & pleines  
de veines. Ses fleurs naissent sim les branches les plus  
jeunes, dans la partie inférieure de l’arbre, tout près  
du tronc ; elles font ramassées en bouquet & placées à  
l’origine des feuilles; elles font blanches & petites. El-  
iesfont place à de petits fruits ronds, gros à peu près  
comme la graine de genievre, vcssdsdansle commen-  
cement , enfuite rouges ; puis d’un rouge foncé lors-  
qu’ils font mûrs ; ils font pleins d’un fisc verdâtre,  
d’un gout amer , & chaque fruit contient deux petites  
femences plates. Cette espece *d’aune* croît dans les  
bois les plus épais & les plus humides, comme dans  
ceux de *Hornsey* & d’*Hampstead,* Il fleurit au mois de  
Mai. Son fruit est mûr en septembre.

Le dedans de l’écorce de cet arbre qui est jaunâtre & qui  
teint la falive comme la rhubarbe, purge assez violem-  
ment les humeurs séreufes & bilieufes; on le reeom-  
mande dans l’hydropisie & la jaunisse ; mais il faut le  
corriger avec des aromatiques convenables , à moins  
qu’on ne veuille s’expofer au vomissement & à des  
tranchées cruelles. Pilé dans un mortier & mêlé avec  
du vinaigre, c’est un fort bon remede pour la goutè.  
Il faut laver les parties affectées avec la liqueur qu’ose  
tirera de ce mélange. L’usage n’en est pas frequent.  
**MILLER.** *Bot; Offic.*

Les arbres fuivans font des especes de cet *aune}* felon:  
*Miller.*

*Frangula rugosiore et ampliore folio >* Tourn.

**X?** *e F « «*

823 ALO

*Erangula montant pumila saxatilis , folio subrotondo.*Tourn.

*Erangula montana pumila saxatilis folio oblongo.* Tourn.  
*Erangula somper virens , solio rigido subrotondo.* Hort.

Estham.

ALO

ALOE , *Aloe* ou *Aloes.* L’*Aloès* est semblable au squille  
ou à l’oignon marin ; il est seulement un pcti plus  
gros ; ses feuilles font plus grasses, & cannelées obli-  
quement. Sa tige est tendre , rouge dans le milieu &  
peu différente de celle de *Fanthericos.* Le meilleur  
*aloes* vient de l’Inde. On en trouve aussi dans l’Asie ;  
mais le feul emploi qu’on fasse des feuilles de ce der-  
nier, c’est pour amener les plaies à cicatrice. Il faut  
avouer aussi qu’elles produisent merveilleusement cet  
effet ; leur silc y est aussi fort propre. C’est pourquoi  
on la conserve dans des pots, comme celui de lagran-  
de joubarbe. Il y en a qui coupent la tige avant que la  
Eemence foit mûre, pour en tirer le fuc. D’autres cou-  
pent les feuilles pour le même deffein. On trouve  
quelquefois le fuc attaché à la plante , comme une  
larme. En ce cas on environne *Faloès* de quelque use  
tencile qui pusse recevoir ces larmes qui feroient ab-  
forbées par la terre , si elles tomboient dessus. On dit  
qu’en Judée , aux environs de Jerufalem ; elles font  
d’une nature métallique. Saumaife traite cette demie-  
re circonstance de fable ; quoiqu’il en foit, cette cf-  
pece *Paloès* est la plus noire, la plus humide & la plus  
mauvaife.

La vertu de *Faloès* est d’épaissir, de condenser & d’échauf-  
fer doucement. On en fait un assez grand tssage: mais  
on l’emploie principalement comme purgatif, d’au-  
tant que c’est prefque le seul ingrédient qui, loin de  
nuire à l’estomac en purgeant, le fortifie : la dofe est  
d’une dragme. Dans le relâchement de l’estomac, c’est  
la coutume d’en ordonner à peu près une dragme dans  
la sixieme partie d’une pinte d’eau froide ou chaude ;  
le malade en prend cette quantité deux ou trois fois par  
jour, à différens intervalles, felon le besoin. La dose  
la plus forte en purgation , est de trois dragmes. Si  
l’on reste à jeun après l’avoir pris, il opérera moins  
bien que si Pon sait un repas. Pline finit ce qu’il dit  
fur *i’aloès* en lui attribuant les mêmes propriétés que  
Diofcoride. Ρεινε , *L. XXV.II. c.* 4.

*Valoès* a la feuille épaisse & grasse , comme le fquille,  
d’un contour assez grand, & convexe par fa partie in-  
férieure. Les bords en font ornés d’un & d’autre côté  
de pointes émoussées , couchées obliquement & qui pa-  
russent rompues. Il pouffe une tige femblable à celle  
de *santhericos,* ou à celle de cette efpece d’afphodele  
qui porte fleur & semence, selon Pline. La plante en-  
tiere répand une odeur très-forte, & elle est d’un gout  
très-amer, elle n’a qu’une racine qui s’avance perpen-  
diculairement en terre , comme un pieu.

Il croît en grande abondance dans l’Inde, d’où l’on nous  
en apporte le suc, & il y est extraordinairement gras  
& abondant. Il y en a aussi dans l’Arabie, dans quel-  
ques Ifles, dans quelques contrées maritimes; on en  
trouve à Andros. Le fuc qu’on tire de ce dernier *aloès*n’est pas en grande quantité, mais il est excellent pour  
agglutiner les plaies, broyé & appliqué fur elles.

Il y a deux especes de fuc *aloès* ; l’un est terreux & on  
le prendroit volontiers pour la crasse du plus pur. L’au-  
tre ressemble à du foie. Il faut choisir le plus gras , ce-  
lui qui n’est point adultéré, qui est épuré de gravier,  
brillant, jaunâtre; friable, femblable à du foie, s’hu-  
mectantaisément, & d’une grande amertume; il y a  
des Marchands qui le corrompent en le mêlant avec  
de la gomme arabique; on découvrira cette adultéra-  
tion au gout & à l’odorat; s’il est mélangé, il n’aura  
ni l’odeur aussi forte, ni l’amertume aussi grande que  
le fuc vrai , & il ne fe pulvérifera point entre les  
dcigts. D’autres l’adulterent avec l’acacia, au lieu de  
la gomme arabique.

Quant à *ses* propriétés, il est astringent, fomnifere &

A L O 824

dessiccatif ; il condense, il relache le ventre & il purge  
l’estomac. La defe est de deux dragmes à peu près dans  
de l’eau froide ou chaude , comme le lait au fortir du  
pis de la vache. Il arrête le crachement & même le vo-  
missement de fang ; il purge la bile jaune, si on en  
prend une dragme ou une demie dragme dans de l’eau.  
Avalé avec de la résine, ou bu délayé dans de l'eau  
& du miel clarifié , il relâche le ventre. La dofe qu’on  
fera entrer dans une purgation complete , est de trois  
dragmes. Mêlé avec d’autres cathartiques, il les rend  
moins pernicieux pour l’estomac. Réduit en poudre  
qu’on repandra fur les plaies, ( επυπαθ-ἐν, ou felon  
le Scholiaste, επιπαθὸν, ) il les agglutinera , les con-  
duira à cicatrioe & les guérira. Il est d’une efficacité  
singuliere dans les exulcérations aux parties honteu-  
ses; il produit un effet merveilleux fur les ensims à  
qui on a coupé le prépuce. Mêlé avec du vin doux, il  
guérit les condilomes & les coupures aux bras. Il ar-  
rête le flux des hémorrhoïdes , il fait cicatriser les ex-  
croissances quifurviennent à la racine des ongles, lors-  
qu’on les a coupées , & il dissipe les taches livides sur  
le vssage qui proviennent des coups , si on le mêle  
avec du miel. Il amollit laroideur des membranes des  
yeux, lorsqu’on y a quelque ulcere, & il dissipe la de-  
mangeasson qu’on ressent quelquefois dans les angles  
des yeux. Si on le mêle avec du vinaigre & de l’huile  
de rosie, & qu’on s’en frotte le devant de la tête & les  
tempes , il adoucira le mal qu’on aura à ces parties;  
avec du vin, il arrêtera la chute des cheveux. Avec  
du miel & du vin , il est convenable dans toutes les  
maladies des amygdales, des gencives & des autres par-  
ties de la bouche. Pour en faire un collyre, il faut le  
mettre dans un vafe de terre blanche & propre ; mettre  
le vase sur le feu & faire cuire *Faloès* en le remuant  
avec une cuillere, afin que la cuisson foit égale & bien  
faite. On laVe ordinairement *Valoèss* par ce moyen on  
en sépare les parties grossieres & terreufes, qu’on jette  
comme inutiles ; quant au reste , la substance en fera  
plus grasse & fort douce, & on la gardera pour fon  
ufage. DIOSCORIDE, *L. III. c.* 25.

L’*Aloès* ne purge pas violemment, il est très-ami de Pesa  
tomac, de même que l’absinthe. La dofe est de deux  
*L* dragmes dans de l’hydromel. Il purge le phlegme & la  
bile. On en peut prendre tous les jours après fouper,  
car il passe dans l’estomac, fans troubler la coction des  
alimens ; il n’altere point , mais il excite l’appetir.  
Broyez votre *aloès, Se* faites-en avec le stuc du chou ,  
des pilules de la grosseur d’un pois chiche ou d’une  
feve , & vous en prendrez deux ou trois à la fois, felon  
que vous en aurez befoin. Vous pouvez aussi faire vos  
pilules avec de la résine ou du miel clarifié , furtout  
si vous êtes du nombre de ceux à qui l’amertume de  
*Faloès* foit insupportable. Il ne faut pas manquer de  
l’ajouter à la fcammonée & aux autres cathartiques qui  
agitent très-violemment les esprits.

Il est bon dans les fievres éphemeres , dans la jaunisse,  
dans les maladies du foie, les nausées & les crudités.  
Les femmes peuvent en ufer de même que les hom-  
sues ; & fans fon amertume excessive qui est capable  
de révolter les enfans, ce feroit un excellent purgatif  
pour eux. ORIBasE , *Med. Coll. Lib. VII. cap.* 27.  
**RUFFUS EPHESIUS ,** *Fragment, de Med. purg-*

Il est excellent pour les ulceres qu’on a de la peine à  
faire cicatriser, surtout si ces ulceres siont aux parties  
honteuses & aux environs de l’anus. ORIB a se *, Synop.  
Lib. VII. cap.* 11.

*L. Aloès* ne purge point le corps entier, il débarrasse seu-  
lement finis beaucoup d’agitation, l’estomac , le ven-  
tre & les intestins, de la bile & des excrémens. C’est  
pourquoi on le conseille aux persimnes dont la tête est  
attaquée par des vapeurs qui s’élevent de l’estomac.  
*L. aloès* attaquera la source de cette incommodité & la  
détruira radicalement.

C’est par la même rasson , qu’il est très-salutaire pour  
ceux qui ont des maux d’yeux, & qui sirnt sujets à une  
fecheresse de langue & de bouche qui provient d’un

*825* ALO

excès de bile, & pour ceux qui fentent des ardeurs  
d’estomac, des nausées, ou quelque maladie que ce  
Eoit, provenant de la faiblesse de l’estomac. On l'or-  
donne aussi à ceux à qui on ne peut faire prendre  
commodément des clysteres, & en qui toutefois les  
évacuations ordinaires font siispendues, & à ceux dont  
la couleur est extremement pâle. La dofe est de deux  
dragmes dans de l’hydromel. Il faut en ufer tous les  
jours ou le matin à jeun, ou le foir après fouper. Bro-  
yez *i’aloès 8c* faites-en des pilules de la grosseur d’un  
pois chiche, avec le suc de l'écorce de citron ; & au  
défaut d’écorce de citron, avec le fuc du chou. On  
peut encore fe fervir pour cela de la térébenthine &  
du miel clarifié. Il faut avaler ces pilules dans de  
l’hydromel ou les prendre à fec , & prendre enfuite par  
dessus un verre d’hydromel. Les remedes purgatifs at-  
tirent comme une ventotsse, les humeurs qui caufent  
les maladies dont les parties principales font attaquées  
& les chassent par bas. Αετιυ5, *Tetr. I. Serm.* 3. *cap.*24. AeTUARIUs , *Meth, Med, Lib. V. cap.* 8.

Pou purger la bile :

Prenez *d’aloès , une dragme,* le matin.

Ceux qui l’ordonnent le foir, ou après le repas, fe trom-  
pent : car il corrompt les alimens. Si l'on n’en prend  
qu’une petite dofe, comme une demi-dragme, il chase  
Eera feulement les excrémens. De tous les catarthiqu.es  
il n’y en a point de moins pernicieux pour l'estomac  
que *i’aloès.* Ceux qui n’en pourront supporter l'amer-  
tume n’auront qu’à le prendre en pilules. Εοινετε ,  
*LelVII.* c. 4.

Tous les purgatifs font Capables d’offenser l’estomac ;  
onhe devroit donc jamais manquer d’ajouter de *Fa-*Zoèsaux cathartiques. CEtsE , *Lib. II. c. 12. p.* 32. E>

Les Arabes nomment *Valoès* dans leur langue *sabr, &*disent que le*sabr alsocothori,* c’est-à-dire , que *F a-  
ioès de zocatra* est meilleur que celui qu’ils appellent  
*fchegeri 8e hadramuthi ,* ou que *i’aloès* qui vient des  
contrées de *Scheger & d’A dramuth.* Ηεεβεεοτ , *Bi-  
belot. Orient. Art.* SOCOTHORAH.

Edrissi dit que *i’aloès* de *Zocotra* excelle sur tous les au-  
tres ; & qu’Alexandre ayant été instruit par Aristote  
des vertus de cette plante , transporta les habitans de  
cette Ifle en Arabie & en Ethiopie, & qu’il établit à  
leur place une Colonie de Grecs qu’il chargea de la  
culture de *Valoès.*

Les habitans en ramassent les feuilles au mois de Juillet.  
Ils les font bouillir dans de grands chaudrons pour en  
tirer le fuc qu’on trouve au fond de ces vaisseaux après  
l’ébullition. Ils P en tirent pour l’expofer dans d’au-  
tres vafes à la chaleur du foleil, pendant les jours de  
la Canicule. Ηεεβειοτ , *Biblioth. Orient. Art.* SaBR.

Les plantes qui fournissent *i’aloès* dont on fe fert com-  
munément en Medecine, font :

I. *Aloe,* Offic. J. B. 3. 696. Chab. 541. *Aloe,* C. B. Pin.  
286. Raii Hist. 2. 1195. Hist. Oxon. 2. 414. Tourn.  
Inst. 366. Elem.Bot. 294. Boerh. Ind. A. 2. 128. Hort.  
Beaum. 6. Herm. Hort. Lugd. Bat. 16. *Aloe Dios.co-  
ridis,* Colum. Ecph. 1. 40. *Aloe Dios.coridis 8c* Alio-  
rum , Sloan. Cat. Jam. 15. Hist. 1. 245. *Aloe ver a  
vulgaris.* Munt. Alcod. 17. *Aloe vulgaris , sivesemper  
vivum marinum.* Ger. Emac. 507. Park. Theat. 149.  
*Caraguata Brasiliensibus,* Marcg. 57. *Caraguata ter-  
tia ,* Pifon, Ed. 1658. 193. *Kadanalzu* ou *Catevala ,*Hort. Mal. 11.7. Tab. 3.

Cette *aloès* vient dans l’une & l’autre Inde. Les feuilles  
Pont la partie de cette plante dont on *fe* fert. Le fuc  
épaissi de *i’aloès* des Barbades, est celui qu’on appelle  
**l’***Aloès Officinal.* Il est quelquefois d’un noir lussent,  
quelquefois de la couleur du foie. Son odeur est forte  
& fa faveur extremement amere. On nous l’apporte des  
Barbades dans de grandes calebasses. On en recom-  
mande les feuilles pour les brûlures. Le suc épaissi de  
ces feuilles a les mêmes Vertus que *Valoès succotrin.***DALE.**

A L O 826

2. *Aloe Gielneenfis caballina vulgari similis s sed tota md\*  
culata.* Comme!. Prælud. Bot. 40. *Aloès caballin.* On  
fe fert de son fuc épaissi. La partie de .ce fuc impure >  
noirâtre, grossiere, s’appelle *Aloès caballin.* Quant à  
la partie pure qui est de la couleur du foie, on la nom\*  
me *Aloès hépatique.*

Les Auteurs ont appelle cette espece *d’aloès, Aloès ca^  
ballin*, parce que quand on en a broyé les feuilles, el-  
les donnent un fuc dont on ne *se* fert que dans les ma-  
ladies des cheVaux.

3. *Aloe saccotrtna ,* Offic. *Aloe fuccotrina angufloifolïa  
fpinoja, flore purpureo.* Breyn. Prod. 2. 12. Hort. Amsu  
1. 91. Comme!. Prælud. Bot. 40. *Aloe India Orienta-  
lis séprata , sive fuccotrina ver a, floribus Phœniceis,*Hort. Beaum. *5. Aloe Americanajerratanfloribus Coc-  
cineis,* Parad. Bat. Prod. 306. *An Aloe Americana  
Annonaesoliis,floribusscuave rubentibus ex codice Bentin-  
giano.* P. P. Tab. 240. Fig. 4. *Aloèsfuccotrin.*

Il y en a qui prétendent que *Valoèsfuccotrin* ne dissere de  
*ï’aloès caballin* que par sa pureté. Non-seulement il  
purge, mais il échauffe & desseche. Illeve les obstruc-  
tions, il nettoie les premieres Voies, il proVoque les  
regles & le flux hémorrhoïdal, il fortifie l’estomac, il  
tue & fait fortir les Vers, & il purge les humeurs bi-  
lieufes & pituiteuses.

La racine de *Valoès* commun est assez forte ; elle entré '  
profondement dans la terre, fans prefque se dÎViser ;  
mais il en fort plusieurs fibres en tous fens. Ses feuilles  
font longues, étroites, épaisses, grasses & pleines de suc,  
conVexes en dessous & concaVes en dessus, couchées les  
unes Eur les autres & s’enfiermant, pour ainsi dire ; el-  
les finissent en pointe; elles ont les bords armés d’é-  
pines ; leur couleur est d’un Verd blanchâtre. Du mi-  
lieu de ces feuilles fort une tige qui s’éleVe à deux ou  
trois piés de haut, qui fe diVÎfe au fommet en deux  
ou trois branches fur lesquelles naissent des fleurs en  
forme de cloches, composées d’une feule feuille assez  
large, partagée à fon extremité en cinq fegmens; ces  
fleurs font d’un blanc jaunâtre;à ces fleurs fuccedent des  
cylindres creux,dÎVÎsés en trois parties & contenant une  
femenceplate. Cet*aloès*croît en Espagne, en Italie &  
aux Indes Occidentales. On en tire *i’aloès hépatique* de  
nos Apothiquaires, ou *i’aloès* des Barbades, qu’on  
nous apporte dans des calebasses. Il est de la couleur du  
foie & d’tme odeur fort defagréable. Pour le tirer après  
aVoir arraché les feuilles de la racine aVec la main, on  
les presse légerement & on fait couler le fuc dans un  
Vaisseau conVenable dans lequel on le laisse pendant-  
une nuit, afin que les parties les plus grossieres tom-  
bent au fond. Le lendemain on Verse la liqueur qui  
fumage dans un autre Vaisseau, on PexpoEe au EoleiI  
afin qu’elle s’épaississe.

L’*Aloèssctccotrin se* fait d’une autre façon & *se* tire d’u-  
ne autre espece de plante. SaVoir, *i’Aloesaccotrinaspi-  
nosa angustisolia , flore purpureo s* Breyn. Prodom. 2.  
*Aloe vera rnelnor.* C’est une plante plus petite, plus gar-  
nie de feuilles & plus belle que les précédentes. Elle  
porte des fleurs rouges semblables pour la figure aux  
fleurs des autres *aloès,* excepté qu’elles fiont plus pe-  
tites. *Valoès* qu’on tire de cette plante s’apporte des  
Indes Orientales dans des peaux. Le meilleur Vient de  
l’Ifle de *Suc cour a.* Il est plus noir, plus luisant&plus  
cassant que tout autre. Lorsqu’on Fa mis en poudre, il  
est d’une belle couleur jaune ; cette poudre n’est point  
siljette à *se* conglutiner & à SC mettre en masse. En com-  
paraison de *Faloès commun*, elle n’a presque point d’o-  
deur.

*L.Aloès* est un purgatif fort usité ; il est falutaire pour les  
tempéramens humides & froids. On l’ordonne rare-  
ment feul, si ce n’est aux enfans, de tems en tems pour  
les Vers. Mais c’est un ingrédient très-étendu. Il entre  
dans la plupart des pilules qu’on prépare dans les bou-  
tiques de nos Apothiquaires, de même que dans tou-  
tes les especes *d’hiera picra.* Il passe pour un excellent  
stomachique. Il purge très-bien les intestins des l.u-  
meurs grossieres dont ils pourroient être embarrassés.

*8'2^* ALO

Mêlé avec les préparations martiales, iI provoque puif  
famment le siux menstruel. A l'extérieur , on peut  
l’employer avec sifcces dans les plaies récentes; pour  
cet effet, on le met en poudre, & l’on.met cette pou-  
dre siir la plaie. On le mêle avec d’autres ingrédiens,  
& on l’applique star le nombril des enfans, pour les  
vers.

Les préparations officinales *d’aloès* font, *Valoes rosat,* les  
pillules *T aloès* lavé, & les pillules *aléophangines-* Μιε-  
**LER ,** *Bot. Offe.*

*L.Aloès Succotrin* vient à *Succotra ,* Ifle située dans le  
détroit de Babel Mandel. On y préparoit jadis *F aloès*de cette maniere. On pressait les feuilles ; on en laise  
Eoit reposer le fisc, jufqu’à ce que la fubstance huileu-  
*fe* surnageât. On prenoit cette fubstance huileuse & on  
lui donnoit par l’évaporation la consistance d’un ex-  
trait.

Les *Aloès hépatiques et Succotrin* Eont de sort bons purga-  
ti fs ; mais ils raréfient le simg & cassent des hémorrha-  
gies & d’autres évacuations qu’on ne vouloit point  
procurer, aux personnes qui en font usage & qui y font  
sujettes. C’est donc un remede qu’il ne faut jamais  
.prefcrire aux femmes grosses , non plus qu’à ceux qui  
ont des hémorrhoïdes. D’ailleurs *Valoès* n’a pas plutôt  
exercé fa vertu purgative , qu’il resserre; il faudra donc  
préférer la casse lorsqu’il fera question de purger des  
perfonnes qui font naturellement constipées. La dose  
est depuis quatre grains jtssqu’à une demi-dragme. La  
partie ré sim eu si? extraite par llesprit de vin , purgera  
violemment. La partie gommeufe extraite par Peau ,  
Pera un bon vulnéraire, surtout dans les ulceres de la  
vessie & des reins. On *se* siert pour prevenir la mortifi-  
cation dans les plaies, d’une teinture *d’aloès* & de myr-  
The. GEOFFROY.

*lL’Aloès* n’entre point dans la classe des purgatifs violens ;  
il a cependant assez de force pour qu’on puisse le regar-  
der commesuffifamment cathartique:il excite même une  
commotion assez grande dans la masse du simg; enforte  
que la dofe n’en doit être que de quelques grains : mais  
si on le dissout dans de Peau, dans de l’eau de pluie,  
par exemple,& si on le fait bouillir pendant long-tems,  
sa vertu cathartique s’affoiblit; enforte qu’elle ne pro-  
duira plus d’effet, à moins qu’on n’augmente la dosie.  
**HOFFMAN,** *Obst Physico-Chymique , L. II.*

On fait avec *Faloès hépatique et Succotrin,* des prépara-  
tions laxatives d’un excellent ufage, si l’on a Part de  
débarrasser ce purgatif de fon principe fulphureux vo-  
latil , & d’un principe résineux qui s’attache fixement  
aux membranes des intestins; enfin qulon ne fasse en-  
îrer dans ces préparations qu’une petite dofe *d’aloès 8e*qu’on l’y mêle avec des extraits amers & des ingré-  
diens balfamiques tempérés. On ne peut que recom-  
mander à ce titre les pilules que Becher a peut-être  
trouvées par hafard , & celles qui font composées de  
la même maniere d’esipeces mieux assorties, non-feule-  
ment pour lâcher doucement le ventre, mais pour for-  
- tifier le ton des intestins, qui estafloibli dans la plus  
grande partie des maladies & que les purgatifs détrui-  
fent encore. Il est vrai que ces fortes de pilules font  
peu d’esset dans les fujets vigoureux & qui ont beau-  
coup de sang : mais elles font des merveilles dans ceux  
qui sont foibles naturellement ou par maladie, dans  
les couches quand les vuidanges ne coulent pas bien.  
Ces mêmes pilules conviennent aussi parfaitement  
pour corriger & évacuer les crudités qui s’amassent  
dans les premieres voies des convalefcens & aux hypo-  
condriaques, dont l’estomac forme continuellement  
de nouvelles crudités acides. Au contraire, les reme-  
des où entre *V aloès* non corrigé & à grande dofe , agi-  
tent beaucoup le fang; & par cette raifon lesplétho-  
riques, ceux qui font d’un tempérament délicat & qui  
ont de la disposition aux hémorrhagies, font très-bien  
de s’en abstenir, parce que ces remedes employés mal-  
à-propos caufent des hémorrhoïdes d’un fentiment  
très-incommode & détournent le fang vers la région  
des lombes & les parties contenues dans le bassin.

A L O 828

Quoique nous donnions la préférence aux pllules de  
Becher, nous ne prétendons rien ôter du mérite de  
celles qui contiennent *Faloès* marié avec d’autres in-  
grédiens convenables, comme les pilules tartareufcs  
de Schroder, les aléophangines, les marocostines, cel-  
les de Succin de Craton & celles de Slolonander.  
HOFFMAN, *Med. Rat. fystem.*

HOssrnan auroit pu ajouter à cela les pilules de Ruffus &  
d’autres, contenues dans notre Pharmacopée.

M. Boulduc dans fon Traité des purgatifs, s’estparticu-  
lierement attaché à *Ϊ’aloès.* Il doit être , dit-il, pur,  
tranfparent, amer, & d’une odeur forte. On le met  
au nombre des purgatifs modérés.

Il paroît par l’analyfe chymique qu’il en fait, que *Faloès*Succotrin contient à peine la moitié autant de résine  
ou de matiere fulphureusie que *s aloès* hépatique, mais  
qu’il contient un tiers de plus de fubstance saline.  
Quant à *Faloès* caballin , il est tellement rempli d’im-  
puretés & de parties terreusies , relativement à sim sel  
& à sim sioufre, qu’il ne mérite pas que nous en fasi.  
fions mention.

Du rapport différent des principes des *aloès* Succotrin &  
hépatique,il en résultera dans leurs stucs diflérentes pro-  
priétés. Comme la partie résineusie de *Valoes* ne purge  
point ou purge fort peu , au contraire de tous les au-  
tres cathartiques chargés de résine, on a toujours pré-  
féré pour l’ufage intérieur *Faloès* Sutcotrin à *saloès*hépatique, parce qu’il a moins de cette résine ; & pour  
l’usage extérieur , *V aloès* hépatique à *Valoes* Succotrin.  
M. Boulduc le fait aller de pair avec les baumes natu-  
rels, lorfqssil est question de nettoyer une plaie ou de  
refermer une coupure récente. Or il est évident  
que les parties balfamiques & résineuses scmt la cause  
génératrice de ces effets.

Les sels de *Faloès* siont très-actifs , ils rongent les extré-  
mités des veines, où les fibres font les plus déliées &  
conféquemment ils produisent des hémorrhagies. On  
doit donc donner une attention particuliere à ce que  
la partie saline de *Valoès* ne foit point séparée de la  
partie résineuse qui la corrige & la tempere ; & c’est  
ce qui arrivera infailliblement dans la plupart despré-  
parations qu’on fait avec le fuc de *Faloès i* à moins  
qu’elles ne foient exécutées par d’habiles mains. On  
rejette quelquefois la partie résineufe comme trop crasi  
' fe & comme inutile. On la juge telle, parce qu’on la  
trouve communément au fond, après la folution.

M. Boulduc nous assisse avoir été témoin plusieurs fois  
des funestes effets de l’élixir de propriété , & même  
de toutes les préparations de *Valoès s* lorsqu’elles ont  
été ou mal faites ou prifes en trop forte dose. Le mê-  
me Auteur est si fort éloigné d’approuver la séparation  
de la partie résinetsse de la partie sedine , qu’il exige-  
roit volontiers au contraire qu’on travaillât à les unir  
plus étroitement par la médiation d’un alcali, tel par  
exemple, que le siel de tartre ; car , ajoute-t-il *sage-  
ment ,* non-seulement nous devons aider la nature dans  
les maladies par des remedes : mais il est encore de  
notre art de lui donner du secours dans les remedes  
mêmes. *Histoire de P Académie Royale des Sciences,*1708.

*Aloès rosat.*

Prenez *de* l’aloès *succotrin luisant en poudre s quatre on-  
ces ,*

*dufuc dépuré de rosies de Damas s une pinte.*

Mettez le tout en digestion sur un feu modéré , jufqu’à  
ce que l’humidité fuperflue foit évaporée, & que le  
reste foit de consistance à former des pilules. S. A.

On prefcrit dans la Pharmacopée d’Ausbourg derecom-  
mencer trois fois le même procédé ; & dans la Phar-  
macopée Royale, d’ajouter à *Faloès 8e* au fuc de rosies,  
le diagred & la résine de sicammonée. Mais on a rejet-  
té ces deux derniers ingrédiens. On trouve dans la mê-  
me Pharmacopée une préparation de *ï’aloès* avec une  
infusion de violette. Mais la premiere est la plus

829 ALO

simple de toutes & la seule qui soit maintenant en  
ulage.

*Pilules* à’aloès *lavé.,*

Prenez *de* l’aloès *disseus dans dufuc dx roses et épaissi pour  
la seconda fois , une once ,*

*de trochifques d’agaric , trois dragmes ,  
de mastic, deux dragmes*

*de sirop de roses de damas,* une quantité suffisante  
pour former une masse dont on puisse faire des  
pilules. S. A.

Cette préparation de *s aloes* est celle qu’on trouve dans  
la Pharmaeopée d’Ausbourg, fous le titre de *Pilulae  
de* aloe *lotâ incerti atahoris*, avec une addition de demi-  
dragme d’une efpece de *diamoschu dulcis.* Dans la  
Pharmacopée de Londres on l’a prehcrit telle que  
nous venons de la donner , & on en a rejette cette esc  
pece de *diamoschu dulcis.* Zwelfer trouve que ces pilu-  
les font mal nommées ; parce qu’on ne peut dire que  
*Valoès* foit layé ni dans ce procédé ni dans aucun autre ;  
& il Veut qu’on substitue *i’aloes rofat* à celui-ci. On  
trouVe dans la Pharmacopée d’Ausbourg & dans les  
autres un grand nombre de préparations de *\’aloes* en  
forme de pilules , & furtout une aVec du mastic de  
*Nicolas Myrepsus s* mais toutes ces préparations ont été  
rejettées, & ne font plus en tssage.

*Pharmacopée de Londres par Qutncy.*

fi On trouVe dans les écrits d’Auteurs , d’ailleurs très-  
respectables , que *Valoès* ne commence à pousser des  
tiges & des feuilles que cent ans après qu’il a été mis  
dans la terre, & qu’alors il fe sait une forte d’explo-  
sion accompagnée d’un bruit considérable à quatre ou  
cinq jours de laquelle la tige & les feuilles commen-  
cent à paroître. L’expérience a fait connoître le faux  
de cette opinion.

\* Les trois especes dlcsoès, le fuccotrin , l’hépatique &  
le caballin ne font, s’il en saut croire quelques Au-  
teurs, que le fisc d’une même plante, & qui ne diste-  
re que par fes différens degrés de pureté. Quand on a  
arraché les feuilles de cette plante, qu’on les a pilées ,  
le fuc qu’elles donnent & qui nage fur un sédiment  
qui fe dépofe est *ï’aloes* fuccotrin. Si l’on fait épaissir  
encore daVantage ce fédiment au soleil, *sa* partie la  
plus rouge & la plus liquide sera *ï’aloès* hépatique. La  
masse la plus épaisse, la plus grossiere, & la plus im-  
pure de ce sédiment, & qui fil trouVe au fond du Vaif  
seau où s’est fait l’éVaporation , *clci’aloès* caballin.

ALOEDARIA, *Aloétiques.* Medecines composées, &  
cathartiques , ainsi appellées de *l’aloès ,* qui en est l’in-  
grédient principal.

*UAloétique* de Philagrius, qui purge doucement aVec le  
miel rol.at, *se* fait an la façon fuÎVante :

Faites-en un électuaire avec du miel rofat, & propor-  
tionnez-en la dose aux forces du malade.

ÀLÔ 8jô

Autre préparation du même , qui purge doucement, sans  
causer la moindre tranchée , & qui est bonne dans les  
douleurs des articulations & des reins, mais particu-  
lierement dans la sciatique, & lorsqu’il est question  
de difliper les obstructions au soie.

Prenez *d’isium* ( on entend par *isium, le chameléon noir )  
huit scrupules -,  
d’agaric, quatre dragmes’,  
d’aloès -> deux onces,  
de sutcnard, huit scrupules,  
de fleuri dx jonc odorant, huit scrupules 3de safran, quatre scrupules,  
de casse Teizescrupules >  
de costus , ? scrUpUieS*

*de carpo balsamum* **,0** *je*

*de miel rosaa -, trois onces et huit scrupules.*

Broyez le tout -, & faites-en des pilules aVec le miel ro-  
fat. Vous donnerez cinq de ces pilules après le fouper,  
chaque jour , ou de deux jours l’un , comme Vous le  
jugerez à propos. Elles éVacueront l’estomac & fou’a-  
gcront dans les douleurs des articulations : mais elles  
purgeront particulierement le phlegme. On peut dî-  
ner & fouper , pendant tout le tems qu’on en fera  
usage.

Autre qui purge le phlegme & la bile.

Prenez *des sommités d’absinthe broyées et paisseeaso et d’a-  
loès mis en poudre très-menue, une once de cha-  
que.*

Et aVec le fuc d’épurge faites-en des pilules de la grof-  
feur d’im haricot, dont on prendra trois par jour.

*Aloeelque* de Philagrius, qui purge la bile & le phlegméi

Faites-en des pilules dé la grosseur d’un pois chiche i  
aVec le fuc de chou , & donnez-en vingt-une à la fois  
aux adultes.

Autre confirmé par l’expérience , qui purge trois hil-  
meurs.

Faites-en des pilules avec le fuc de chou. & donner  
quinze de ces pilules à la fois.

Autre qu’on fait dans la Ville de *Tyr.*

Faites-en des pilules avec le fuc de citron. Donnez sept  
ou neuf de ces pilules à la fois. Si Vous Voulez qu’el-  
les operent fortement, donnez-en le poids de quatre  
fcrupules ou daVantage.

Autre dOribaEe

-S 3 î ALO

Cet *aloetique* est bon particulierement dans les ma'ûx  
d’yeux, & purge surtout la bile noire & jaune.

Faites-en avec de l’eau des pilules de la grosseur d une  
feve de Grece, & donnez-en six à la fois, dont le poids  
foit à peu près d’une dragme & un fcrupule.

Autre d’Oribafe.

Faites-en des pilules de la grosseur d’un pois, avec une  
décoction de pouliot. Ladofe est de vingt - une. Elles  
guérissent la fievre quarte. On peut encore les faire  
avec du miel bouilli. A ε τ ι υ s , *Tetrabib. I. Serm.* 3.  
*-cap.* 105. etc.

ALOFEL. Selon Ruland & Johnston , morceau dlétoffe  
dont on se sert pour couvrir un vaisseau.

ALOGOS , Ἀλὸγως, adverbe dont ont *se* fert fréquem-  
ment en parlant d’une chofe qu’on veut faire enten-  
dre être arrivée fans qu’on en commisse une raifon suf-  
fisante. Ainsi lorsqu’une fievre disparoît stans aucune  
évaCuation critique, Hippocrate dit qu’elle a disparu  
ἀλὸγως, sans aucune caisse suffisante ; d’où il conclut  
qu’elle sera fujette à retour.

ALOGOTROPHIA , ἀλογοτροφία , ύ’ἀλογος, dispro-  
portionné, & de τρέφω , nourrir ; nutrition inégale &  
disproportionnée , comme lorsque dans les enfans  
noués, une partie est plus nourrie qu’une autre.

ALOHAR, ALOHOC, ALOSOHOC, ou ALO-  
SOT , *VisoargCnt.* **RULAND.**

ALOIDES , *Aloe palustris,* Offic. Mont. 36. *Aloides.*Boerh. Ind. A. 2. 132. *Aloe palustris.* C. B. Pin. 386.  
Johr. Hod. Bot. Pl. Ign. *Aloe sive aizoon palustre.* J.

Β. 3. 787. Chab. 567. *Militaris aizoides.* Ger. 677.  
Emac. 825. Raii, Hist. 2. 1324. Merc. Bot. 2. 26.

Phyt. Brit. 75. Mer. Pin. 77. *Stratiotes, sive militaris  
aizoides,* ParlaTheat. 1249.Hist. Oxon. 3. *6is.Stra-  
tiotes foliis aloes asiemhne longo,* Gundel.sh. Ap. Johr.

Raii Synop. 3. 290. *Stratiotes aquaticus Belgicus,* Bod.  
in Theuph. 436. *Aloès aquatique.*

Cette plante a la feuille comme *Faloès*, feulement un  
peu .plus courte & plusanroite , bordée d’épines cour-  
tes & fortes , avec des gousses entre elles femblables  
à des pates d’écrevisse , qui s’ouvrent & poussent des  
fleurs blanches à -trois feuilles , qui reviennent beau-  
coup à celles d’une espece de nénuphar appelle *morsus  
ranae s* elles ont de petites étamines jaunes.

La racine de cette plante est longue, ronde, compofée  
de fibres blanches, à peu près comme de longs vers de  
terre, ou comme de grosses cordes d’instrument, ten-  
dant droit au fond de l'eau où elles parviennent rare-  
ment. Outre ces fibres , elle en a d’autres qui fe ré-  
pandent obliquement & dispofées comme on les voit  
dans le *morsus ranae.*

On emploie cette plante, & on la met au rang des vul-  
néraires..DALE.

*\* AuOIDLs , vet stratiotes aquaticus belgicus- B- Aizoon  
palustre. Sedum aquatile. Joubarbe aquatique.*

Cette plante a fes feuilles ail'ez femblables à celles de *I*

A LO 832

*l’aloès',* elles fent cependant plus courtes & moins lar-  
ges , & armées dans leur contour d’épines courtes &  
dures. Elle a pour racines des filamens longs qui rese  
semblent assez aux cordes d’une lyre , ou à cette espe-  
ce de vers qu’on nomme lombricaux. Les Charlatans  
s’en fervent pour abuser de la crédulité de ceux qu’ils  
engagent à *se* servir de leurs recettes , & en les leur  
montrant dans des phsoles pleines d’eau , ils les sont  
passer pour des Vers dont ils les ont débarrassés. On  
trouve cette plante dans les lacs , dans les sodés, &  
dans toutes les eaux croupissantes. Les feuilles & les  
fleurs furnagent. Elle fleurit en Juin , Juillet & Août.  
Ses feuilles appliquées'extérieurement rafraiehissent,  
condenfent les humeurs. BoECLER , *III.* 381. BaUHIN ,  
*II psiyp. 777. .*

ALOPECES, dérivé d’^dn;^, en latin *vulpes.* Les  
mufcles des reins ; les seuls mtsscles du dos qui appar-  
tiennent aux reins. On les nomme encore ψόαι, *pscas.*D’autres les appellent νευρομάτερες, ou même νευρομή-  
τρες, auquel onsubstitue quelquefois νεφρομῆτρες. RUF-  
FUs EPHESIUS, *Ictb. I. cap.* 30.

ALOPECIA , *Alopecie.* Maladie accompagnée de la  
chute entiere , ou d’une partie des cheveux. *Alopecia*vient d’lafcle^ , *renard s* parce que cet animal est soi-  
jet, dit - on , à ‘une maladie toute femblable à celle-  
là.

Les Anciens , chez qûi cette maladie paroît avoir été  
beaucoup plus commune que parmi nous, sont entrés  
dans un très-grand détail, fur tout ce qui la con-  
cerne. Mais Sennert ayant recueilli prefque tout ce  
qu’ils en ont dit, je me contenterai de fon abregé , que  
je donnerai , après avoir rapporté le sentiment de  
Celse.

Il y a deux sortes *d’alopécie s* il arrive ordinairement dans  
l’une & l’autre que la surface extérieure de la peau se  
mortifie. Alors les poils fe blanchissent & tombent.  
S’il y a plaie à la partie où la peau s’est mortifiée, il  
en fortira un simg fluide d’une odeur fétide. Les pro-  
grès de ces *alopécies* sont plus prompts dans les uns  
& moins prompts dans d'autres. La plus dangereuse  
est celle qui condenfe & humecte la peau, & qui la  
dépouille entierement, & la rend lisse & polie.

Celle qu’on appelle proprement ἀλωπεκία, *alopécie,* prend  
toute forte de forme & attaque la barbe aussi-bien que  
les cheveux ; l'autre que nous appellens *ophiasis ,*d’sqllç, *serpent,* à caufe de sa figure qui revient assez  
à celle de cet animal, commence par le derriere de la  
tête ; elle s’étend de la largeur de deux doigts : quant  
à *sa* longueur, fils deux extrémités touchent aux oreil-  
les , gagnent quelquefois le devant de la tête & se joi-  
gnent. *L’alopécie* vient à tout âge ; *Fophiasis* ne prend  
gueres qu’aux enfans. On guérit rarement de la pre-  
miere fans employer des remedes. L’autre fe dissipe  
d’elle-même.

Il y a des ignorans qui irritent ces maladies en raclant la  
peau avec un couteau. D’autresanotent la peau avec  
des cathérétiques mêlés aVec de l'huile , furtout aVec  
du papier brûlé imbibé d’huile. D’autres encore éten-  
dent dessus de la racine de térébenthine aveC le tur-  
bit bâtard. Le meilleur moyen de faire cesser cette  
maladie, c’est derafertous les jours la partie attaquée  
aVec un rafoir; car en cnleVant peu à peu la premiere  
peau , on ouvrira un passage aux racines des cheveux;  
il ne faut donc interrompre cette opération que lorsi  
qu’on apperceVra les cheveux poussant fort épais &  
fort sterrés. Clest la coutume de froter aVec du Vitriol  
la partie, après llaVoir rahée. CELSE, *Lib. VI.c.q.,*

*De* l’alopécie et *de Pophiasis.*

Il y a une espece de maladie dans laquelle on perd les  
cheVeux, qu’on appelle ἀλωπεκία, *alopécie,* & ὸφὑπὸς,  
*ophiasis.* Le mot *alopécie* Vient *d’alopex,* renard; parce  
que cette maladie attaque quelquefois les renards ;  
quant au mot *ophiasis*, il est dérivé de la figure de la  
partie chauve qui ressemble beaucoup à celle d’un fer-

peut.

83; À L O

pent. Dans l’un & l’autre cas, les cheveux se détachent  
ordinairement par poignée, & laissent des endroits en-  
tierement nus ; c’est à catsse de cet effet que les latins  
comprenoient *F alopécie Sic F ophiasis sous* le nom géné-  
ral *d’area, aire.* Aussi Celse traite-t-il de *l’alopécie 8c*de *s ophiasis* dans le Chapitre *de areis. Area* signifie en  
latin ces espaees que l’on voit dans les jardins & à la  
campagne, où la terre est nue- & ne prOduit rien. L’*a-  
lnpécie 8e F ophiasis,* cassent dans les endroits dé la peau  
qu’elles attaquent la même stérilité que l’on remar-  
que dans les espaces de terre appelles *areae.*

Ces deux maladies different du moins quant à la figure.  
*L’alopécie* n’a aucune figure déterminée : elle s’étend,  
dit Cesse, en tout fens : mais *i’ophelasis* s’étend en fai-  
sant des circonvolutions comme un ferpent. Elle part  
communément du derriere de la tête, & elle s’étend  
d’un & d’autre côté jufqu’aux oreilles. Voilà fa lon-  
gueur ordinaire. .Elle va quelquefois jufques fur le de-  
vant de la tête , où les deux extrémités Ile réunifient.  
Quant à fa largeur, elle est à peu près de deux doigts.  
La caufe de *Γ ophiasis* paroît être maligne ; car non-  
feulement la racine des cheveux en est rongée , mais la  
peau même jufqu’à la profondeur de la racine des che-  
veux.

Il fuit de ce que nous venons de dire , qu’on peut définir  
en général *F alopécie 8e s ophiasis*, une chute de cheveux  
caufée par une humeur corrompue & dépravée qui en  
ronge la racine, & qui laisse des endroits de la tête en-  
tierement dépouillés.

L’Auteur du Traité *De medicamentis facile parabilibus,*compte *saloperie & sophiasis* entre les affections qui  
changent la couleur des cheveux : mais on remarque-  
ra que cette altération dans la couleur des cheveux,  
n’est point un effet de la chute d’où naît le dépouille-  
ment des parties ; mais qu’elle suit feulement *l’alopé-****cie Sc*** *Tophiasis*, ou qu’elle précede ces maladies. Lorsi-  
que les cheveux font nourris d’un fuc vicié, ils devien-  
nent blancs, & tombent. Lorfque les cheveux renais-  
sent si.lr les parties dépouillées', ils paroissent blancs  
ou jaunâtres ; comme les poils qui recouvrent les en-  
droits du dos d’un cheval, où il y avoit des ulceres.  
Ces cheveux doivent cette couleur à la mauvaise nu-  
trition & à la délicateffe de la peau. C’est ce que Cesse  
insinue, *Liv. VI. chap.* 1. dans l’endroit où il obsierve  
que *Fophiasis* n’attaque que les cheveux ; au lieu que  
*Valopérie* attaque & les cheveux, & la barbe.

La causis de l’une & de l’autre est une humeur acre & dé-  
pravée , de quelque esipcce que ce fiait , qui attaque &  
ronge la racine des cheveux: mais ordinairement elles  
proviennent d’un phlegme siale , corrosif & putréfié.  
C’est ce qui a fait dire à Galien, *de Dissescmpt. cap.sp.*qu’elles étoient les fuites d’une nutrition dépravée de  
la peau de la tête. Quant à la figure de l’espace que  
*F alopécie* ou P *ophiasis* dépouille de cheveux , figure qui  
est tantôt oblongue, tantôt circulaire ; il faut attri-  
buer cela à la quantité & à la qualité de la matiere  
peccante : si la matiere est claire & plus abondante  
qu’à l’ordinaire, elle silit un cours qui change peu de  
direction ; elle va rongeant partout également; & les  
esipaces qu’elle dépouille de cheveux , sirnt plus larges  
& en plus grand nombre. Si au contraire elle est en plus  
petite quantité, & mêlée d’humeurs grossieres, lachu-  
te des cheveux Eera inégale , & les aires dépouillés au-  
ront des figurés irrégulieres , parce que cette matiere  
hétérogene aura de la difficulté à couler dans la même  
direction ; elle ira & fie répandra en serpentant, & ron-  
geant les cheveux qui *se* trouveront sifr *sa* route.

Les casdes les plus éloignées de ces maladies , Eont la  
chaleur du foie & de la tête, & furtout un défaut dans la  
premiere & dans la féconde coction : de ce défaut naise  
fient des humeurs acres & falées. Cet accident est com-  
mun à tous les âges, mais particulierement àl’enfan-  
ce, & il fuccede à la teigne , aux ^chores & à la gale  
de tête.

*L’alopécie & i’ophiasis* font quelquefois produites par des  
casses extérieures & malignes, entre lesquelles Ga-  
*Tome I.*

A I. Ô 834

lien compte , *J)e Compos. Med.soc. Loc. Lib. I. capsus*les mousserons pris en alimens ; par la rasson, dit-il s  
qu’ils engendrent dans le corps beaucoup d’humeltrs  
vicieuses & corrompues. La petite vérole attaque aussi  
la racine des cheveux; & l’on peut attribuer aussi cet  
effet aux maladies contagieisses & pestilentielles.

On distingue *ï’alopécie* de *s ophiasis ,* par la figure des es-  
paces qu’elles dépouillent de cheveux ; & en ce que  
*F alopécie* occasionne feulement la chute des poils , au.  
lieu que *Fophiasis* produit cet effet , & de plus excorie  
la peau, & lui fait changer de couleur, la rendant  
tantôt pâle, tantôt blanche, & même noire ; & si ou  
vient à la piquer, il en fortiraun fang féreux.

*U alopécie 8e F ophiasis* disterent de la teigne. Dans *ï’ophia-i  
fis,* l'excoriation de la peau n’est que superficielle ; &  
lorfiqu’elle est guérie, les cheveux renaissent; au lieu;  
que dans la teigne, l’excoriation & l’exulcération simc  
si profondes , & la peaü est quelquefois si endomma-  
gée, que les cheveux ne reviennent plus.

Quant à la maniere d’en distinguer les causes , on pourra  
reconnoître l’espece de l’humeur peccante par la cou-  
leur de la peau. Pour en faire commodément l’exa-  
men , on rafera les cheveux qui resteront , & on frote-  
ra doucement la peau. Il y a d’autres signes encore,  
par lesquels vous pourrez parvenir à la connoissancè  
de l’humeur qui abonde dans le corps. Vous pour-  
rez tirer des Conjectures fur l’espece de l'humeur qui  
caufe la maladie, par la couleur des cheveux qui revien-  
dront ; car cette couleur varie selon la nature de la ma-  
tiere morbifique.

Quoique *F alopécie 8c F ophiasis* ne soient pas des maladies  
dangeretsses , il faut toutefois y remédier, parce qu’ela  
les défigurent. Les Romains donnoient beaucoup  
moins d’argent d’un efclave qui avoit la tête dégarnie  
de cheveux dans quelque endroit, que s’il n’eut point  
eu ce défaut. Et de notre tems, il est d’autant plus  
defagréable, que c’est pour bien des gens un fymptome  
de vérole.

*L’alopécie & i’ophelasis* font-elles des maladies faciles a  
guérir ? C’est une question fur laquelle les Auteurs  
sirnt partagés. Celte & Avenzoar ont écrit, que Ρθ-  
*plelasis se* guérissait plus aisément que *s alopécie.* Alexan\*  
dre, *Lib.* /. c. 2. & Sérapion, *Lib. I. c.* 1. diEent le con-  
traire. Au reste, Cesse semble parler particulierement  
de *i’ophiasis* des enfans qui s’en va d’elle-même, ou  
que l’âge & le tems emportent. Mais si Port compare  
*Valopécie & Fophiasis* dans les adultes, il paroît par tout  
ce qu’on a dit, que cette derniere est plus difficile à  
guérir que la premiere , à quelque âge que ce foit au-  
de-là de l’enfance , parce qu’elle a fon origine dans  
une humeur plus groisiere & plus maligne, qui ronge  
non-feulement les racines des cheveux, mais la peau  
elle-même ; ce qui n’arrive point dans *F alopécie.*

Plus 1 ’une ou l’autre de ces maladies est invétérée, plus  
elle est opiniâtre, & au contraire.

Si le frotement fait rougir la place dépouillée,il y a efpoir  
de guérifon ; & plus promptement elle rougit , & plus  
la cure fera facile. Si le frotement ne fait point chan-  
ger de couleur à la peau, c’est énvain qu’on travaille-1ra à rappeller les cheveux ou les poils.

La pire efpece *d’alopécie* ou *Tophi assis ,* arrive lorfque la  
peau est épaisse, grasse & assolement dotice, & lorfque  
la partie est entierement chauve.

*L’alopécie 8e F ophiasis* causiies par la lepre, semt incura-  
bles. Celles qui proviennent de la vérole, né se guéri-  
ront qu’avec la vérole qui les a produites.

Il y a grande apparence de guérison,lorsotle les bords des  
places dégarnies, les extrémités adjacentes aux parties  
couvertes, commencent à pousser des cheveux; car  
c’est une preuve que les parties affectées, contiguës  
aux parties saines , font moins perverties de leur état  
naturel, & qu’elles ne tarderont pas à être guéries,  
puisqu’elles commencent àse couvrir.

Si une humeur vicieuEe abonde dans tout le corps, il faut  
commencer par l’évacuer , autrement elle ne sera  
qu’entretenir la maladie. S’il y a virus vénérien, avant.

Ggg

835 ALO

que de travailler à guérir *F alopécie s* il faut détruire ce I  
virus. On ne manquera pas non plus de rectifier l’état  
dti vifcere qui donne lieu à la génération de l’humeur  
peCcante. La caisse antécédente étant détruite, on dé-  
truira la caufe immédiate. Galien emploie pour cet  
effet des digestifs & des répercussifs. Mais ce n’est pas  
tout, il faut encore avoir foin de rétablir la peau dans  
fon tempérament naturel. ό

Premierement donc, on purgera tout le corps avec des  
remedes convenables à la nature de l’humeur peccan-  
te. Après quoi, Galien ordonne un masticatoire pour  
l’évacuation des humeurs dc la tête en particulier.

Quant à la matiere peccante , si elle est en fluctuation;  
si elle commence à s’amasser ; si les aires ou places  
dégarnies ne font pas encore formées, Galien emploie  
les répércussifs. C’est aussi ce que confeille Avicenne ,  
lorsqu’il dit que les remedes pour *salopécie* doivent  
être tels qu’ils fortifient la peau de la tête par une  
astringence modérée. *Sept, quarti Tract. I. c. 6.* Ces  
remedes, ajoute-t’il, étant de nature corroborative &  
répercussive , ils écarteront de la tête la matiere pec-  
cante qui pourroit s’y porter. Mais si *i’alopécie &  
F ophiasis sont* déja formées , les répercussifs nlont pas  
plus lieu dans ces maladies que dans la gale.

Si les aires font déja formées, & si la matiere est logée  
dans la peau , les digestifs doivent être employés. Il  
faut que ces digestifs foient d’une nature chaude; que  
les parties qui les compostent soient déliées , & qu’ils  
ne dessechent pas trop ; car s’ils desséchoient puissam-  
ment, ils anéantiroient non-seulement la matiere pec-  
cante, mais encore le fuc nourricier des cheveux.  
S’il arrivoit que le tempérament de la peau fût chaud  
& fec, comme cela est fouvent dans les aires invété-  
rées , il faudra mêler des remedes humectans & rafraî-  
chissans avec d’autres topiques.

Les remedes qui agssent fur la cause prochaine de cette  
maladie, font appelles μετασυγκριτικα', *métas.yncriel-  
ques. ( Voyez ce mot.* ) Premierement, s’il restoit fur la  
partie quelques cheveux corrompus , il faudroit com-  
mencer par les enlever avec des pincettes, ou avec un  
dropacisine, ou par raser entierement l'endroit avec le  
rafoir. Enfuite on lavera la tête avec de l’eau, dans la-  
quelle on aura fait bouillir du capillaire , du polytric,  
de l’aurone , & d’autres herbes de cette espece. Après  
qu’on aura lavé la tête , on frotcra les endroits chauves  
avec un linge ni trop doux, ni trop dur , jusqu’à ce  
que la peau commence à devenir rouge : on fera fuc-  
céder à cela les topiques. Ces topiques fe feront avec  
la moutarde, le cresson, les oignons de lis blancs,  
auxquels on attribue la vertu de faire renaître les  
cheveux, lorfqu’ils ont été brûlés; la femence de ro-  
quette , le nitre , l'huile de laurier, le goudron, le fou-  
fre, la poudre & les cendres d’aurone, la racine de  
pain de pourceau, d’ellébore, la semence de llcerbe  
aux poux, la fiente de pigeon, & ce qui est beaucoup  
plus fort que tout cela , la tapsie & l’euphorbe. Plus  
ces plantes font fraîches , plus elles font chargées de  
fuc acre, plus elles font essicaces ; car cette acreté fe  
perd en les gardant. Entre tous ces remedes, il faut  
choisir ceux qui conviennent le mieux au cas qui fe  
prefente, & en faire une application juste & raifon-  
née ; car ils ne font pas tous applicables à toutes sor-  
tes *d’alopécies,* dans toutes Tissons, dans tous les de-  
grès de ces maladies, foit qu’elles commencent ou  
qu’elles soient très-invétérées. Si *i’alopécie* est légere,  
& commence, il faut ufer de remedes doux. Si elle est  
Invétérée , il faut recourir à des remedes plus énergi-  
ques. Aux femmes & aux enfans, en un mot, à toutes  
les perfonnes dont le corps sera foible & tendre ,  
on n’appliquera que de foibles topiques ; on *réserve-  
ra* les topiques violens pour les adultes & les hom-  
mes.

Galien , *De compos. Med.soc. Loc. Lib. I. c.* I. décrit plu-  
sieurs compositions pour *i’alopécie & ï’ophiasis :* lleffi-  
cacité de ces compositions lui étoient connues par une  
longue expérience. Elles font de *Heras*, de *Criions*

ALO 836

*d’Orestinus ,* de *Orthon de Sicile*, de *Cléopâtre, d’Archel  
gene, d’Asclepiad’,* de *Dionysiodore ,* de *Soranus &*d’autres. 11 recommande aussi les suivantes.

Prenez *desfeuilles d’arundo graecabruL.es s quatre onces »  
de cendres de sainfoin , une dragme,  
de crotes de souris^ deux dragmes î*

Il y a dans Galien deux onces ; broyez le tout dans du  
vinaigre , & frotez-en la partie affectée 5 ou

Fondez, les ingrédiens qui Font folubles, & mclez-leS  
avec l’huile de laurier, ou de la vieille huile , ou dut  
goudron ;

Ajoutez le reste , & vous aurez la composition la plus  
sorte de ce genre , & la plus convenable à cette mala-  
die , lorsqu’elle est invétérée.

On peut n’employer que le remede silivant, lorfque la  
maladie n’est pas poussée à sim dernier degré.

Prenez *de l’aurone préparée , ou des racines de roseau brû-  
lées s mèlez-les avec de l’huile de laurier, ou de la  
vieille huile, ou du goudron t,* ou

Prenez *de la semence de roquette , du cressen d’eatt, du njo  
♦ tre -, et les mêlez avec l’huile de laurier et du  
goudron s*

Ou bien, ce qui est plus doux & plus propre pour les fem-  
mes & les enfans;

Faites-en un Uniment.

S’il falloit un remede plus énergique, on pourroit ajou-  
ter à ceci,

\*

*de l’écume de mer,*

*dufoufre vif,  
du siel de boeuf >*

*Sj7 '* ALO  
*de la roquette,  
' du nitre,  
et meme de la thapsie,*

Ou fe fendr du remede sitivant:

Reclassez le tout en une poudre très-fine; & ajoutez-y  
de l'huile de laurier & de la résine , de chacune en suf-  
fisante quantité, & faites-en une emplâtre à l’aide d’un  
feu modéré.

On trouve une infinité d’emplâtres de cette espece dans  
les ouvrages de *Valescus de Tarente ,* de *Rondelet,  
d’Hollier,* de *Trincavellius* & d’autres Praticiens.

Lorfque vous croirez devoir employer les remedes les  
plus silrts , ayez l'attention de donner la préférence  
aux plus liquides, aux plus onctueux, & à ceux dans  
lefquels il entre des huiles ; parce que ces huiles en  
tcmpcrerontau moins la violence.

Examinez ensilite quel effet le remede aura produit ; &  
jugez à l'altération qu’il aura faite dans les parties,  
si vous en devez augmenter ou diminuer la force.  
Quant à l'altération , vous l’estimerez par la couleur  
\ qu’aura déja Paire, ou par celle qu’elle prendra en la  
frottant plus ou moins long-tems, & avec plus ou  
moins de force. Il faut furtout bien prendre garde que  
la peau ne foit point brûlée par un usilge excessif des  
remedes violons. Il faut obferver de plus quant aux  
médicamens compofés; que , si la partie est entiere-  
ment chauve, il vaut mieux les appliquer en forme  
folide, & en emplâtres qu’en forme fluide. Mais si la  
partie n’est pas entierement dépouillée, la forme la  
plus liquide & la plus douc-e, telle que celle des lini-  
mens & des onguens sera plus convenable.

Pour donner le tems aux topiques doux d’exercer leur  
vertu, on les laissera fur la partie affectée la nuit & le  
jour. Quant aux plus forts, ils ne demeureront appli-  
qués que jtssqu’à ce qu’ils aient produit quelque alté-  
ration dans la peau, & qu’ils commencent à caufer de  
la douleur. On aura donc soin d’examiner l’effet de  
ces derniers une ou deux fois par jour : & si cet effet  
avoit été trop considérable , on leur fera fuccéder un  
topique plus doux; & l'on oindra la partie avec de la  
graisse dloie,de l’huile d’anet,& quelqu’autre fubstance  
anodyne. Car si l’on continuoit l'usiage des remedes  
‘ violons, ils ne manqueroient pas de brûler la pcau.Aus-  
*si Christophle de Vegsu,* dit-il, qu’il a vu beaucoup de per-  
fonnes qui ont été chauves le reste de leur vie , ou qui  
n’ont jamais eu de barbe pour s’être servies de remedes  
violens.

Le régime est encore fort utile dans *saloperie* & dans  
*F ophiasis*

Entre les alimens, on choisira ceux qui font de bon fang,  
& qui arrêtent l'augmentation des humeurs peccan-  
tes; ceux par conséquent dont le si.ic est salutaire , &  
qui sirnt capables de rectifier les fluides dépravés.  
Que le malade s’interdise le vin , jtssqu’à ce que le  
fang selit rectifié ; car le vin est un liquide très-actif  
qui porteroit avec impétuosité dans les veines les hu-  
meurs corrompues & detenues dans les intestins.  
Mais lorfque le sang aura été bien dépuré, qu’il fasse  
un ufage modéré de vin d’une qualité douce & be-  
nigne, qui nourrisse beaucoup & qui produise de bon  
fang. Quant à Pair, le chaud est celui qui convient  
le mieux à ces maladies. 8εννεετ , *Lib. I. Part.* 3.  
*Sect.* 2. c. 4.

ALOPECUROS. de ὰλώπηξ *Renard 8e èesi, Queue ;  
Queue de Renard.* Onreconnoit ainsi cette plante dans  
les Auteurs.

*Alopecuros-* Offic.Ger. 81. Emac. 87. *Alopecuros genuina,*Park. Theat. 1166. Hist Oxon. 3. 191. *Gramen alo-*

ALO 838

*peciirosspicâ brevi.* J. B. 2. 474. Chah. I86. RaîiHist.  
2. 1265. *Gramen alopecuroides spicâ rotundiore,* C. B.  
Pin. 4. Theat. 56. Boerh. Ind. A, 2. 1 59« Elem. Bot.  
418. *Gramenspicatum tomentos.um longissimis amstis do-  
natum.* Tourn. Inst. 517.

C’est une plante fort tendre, qui finit cn pointe, de la  
longueur de deux pouces , d’une figure conique & à  
peu près femblable à la queue d’un renard. Les cose  
Ees qui contiennent le coton Eont prefque entierement  
cachées par l'épaisseur des toufes cotonetsses ; elles  
sirntbarbues; & cette barbe est longue & douce ; les  
cosses ont une figure sphérique. La tige est divisée par  
plusieurs jointures; elle croît à la hauteur d'une cou-  
dée ou d’une coudée & demie , environnée de feuilles  
qui font couvertes d’un duvet assez fin. La raeine est  
petite , blanche & très-filamenteufe.

Cette plante croît particulierement cn Sicile, à Baies,’  
en Italie , & dans le Languedoc proche Frontignan.  
On la trouve particulierement dans les lieux fable-  
neux ; sa pointe est fort courte & fa tige basse; elle  
ne s’éleve pas à plus d’un pié , & elle est fort foible  
dans fa partie supérieure. Rah , *Hisse* 1265.

On ne lui a point encore attribué de vertus médicinales.  
Ray en distingue les especes fuivantes,outre celle dont  
je viens de parler.

1. *Gramen alopecuro simile glabrum, cttrn pilis long"usa  
culis , in spica , onocordon mihi denominatum* , J. B.  
*Alopecuroides major ,* Ger. *Phalaroides malus,* Parla  
Gr. *Phalaroides majus scu italicum. C.* B. *Et forte  
etiam Phalaroides spicâ molli sive germarelcum.* C. B.  
Park. Cette espece est commune en Angleterre , on  
la trouve dans les prés & les paturages.

2. *Gramen aquaticum geniculatum spicatum.* C. B. *Flu-  
viatile spicatum,* Ger. *Aquaticum spicatum.* Park.

3. *Gramini caudae muris purpurascenti aliquatenussimsa  
le.* J. B.

4. *Gramen alopecumnum minus.* Ger. *Alopecuroidesspica  
longa majaset minus*, Park. *Typhoides V.scuspica an-  
gustiore,* C. B. *Cum cauda muris purpurascente.* J. Β.  
5. *Gramen pumilum hirsutum spica purpuro-argentea  
molli nostras.*

*6. Gramen alopecuroides smcâ asperâ ,* C. B. *Alop.  
spicâ asp. brevi.* Park. *Gramen cum cauda leporis asa  
pera, sive spica murina.* J. B. *Alopecuroides scpica ase  
pera Bauhini.* Ger. Emac.

7. *Gramen alopecuros spicâ longâ tomentos.â candican-  
te ,* J. B. *Alopecuros major spicâ longiore,* C. B. Ger.  
*Alopecuroides alterum radice repente , scupscudo-schae-  
nanthum MonspeUensium,* Park. *Schaenanthum adulteri-  
num.* Ger.

8. *Alopecuros maxima anglica,* Park. *Altera maxima  
anglica paludosa.* Ger. Emac. *Altera maxima anglica  
paludosa ,sive gramen alopecuroides maximum ,* J. Β.  
Lobel. Adv. Part. Alt.

9. *Gramen alopecuroidi accedens ac phalaridi, spicâ lon-  
giuscula Hyolio lanuginose* J. B. *Typhoides molle,* C. Β.  
*Alopecuroides minus,* Ger.

10. *Gramen cum cauda muris , foliis hirsutis ,* J. B. *Ty-  
phoides culmo reclinato,* C. B. *Alopecurinum maius>*Ger.

11. *Gramen alopecuros altera Lobelel*, J. Β,

12. *Gramen alopecuros minussmcâ longiore.* C. B. *Cauda  
vulpina Monspeldensium.* Adv. Lobel.

13. *Gramen typhoides maximumsmcâ longissima,* C. Β»  
*Typhoides maximum* , Park. *Typhonum tertium- Ger.*Emac.

ALOPEX, *le renard marin.* C’est un poisson de mer  
dont Oribase fait mention, *Med. Coll. Lib. II. c.*58. parmi ceux qui remontent fouvent dans les rivie-  
res, qu’on pêche par conséquent en eaux douces & en  
eaux salées ; & qui est de dure digestion.

ALOSA , ou CLUPEA , ou CHIPEA. *Alosc.* C’est un  
poisson de mer qui passe souvent dans les rivieres. Il  
croît juEqula la grandeur du saumon ; il est couvert  
Ggg ij

*839* A L P

d’écailles grandes , minces & faciles à détacher : sa  
tête est comprimée vers le haut de sim corps. Son mu-  
seau est pointu. Il n’a point de dents, il paroît sclr *sa  
tête,* au-dessus de fes yeux, un os ou une écaille de  
chaque côté, luifante & resplendissante. Sa langue est  
ncirâtre ; sim dos est de couleur blanche, jaunâtre, Ees  
côtés & fon ventre sirnt argentins. Ce poisson aime le  
fel; il est délicieux à manger. Il contient beaucoup de  
sel volatil & d’huile. Quand *i’alosc* n’est pas bien fraî-  
che , elle a un gout un peu acre qui incommode les  
gencives de ceux qui en mangent.

On trouve dans la tête de *F alose* un os pierreux , qui est  
apéritif & propre pour la pierre, pour la gravelle ,  
pour abforber les acides; car il est alkali.

**L** estomac de *Falosc* desséché & réduit en poudre, est pro-  
pre pour fortifier l'estomac.

Elle entre dans les rivieres au commencement du prin-  
tems ; elle est au sortir de la mer, maigre, seche, ari-  
de , & d’un mauvais gout : mais quand elle a resté  
quelque tems dans Peau douce ; elle devient grasse ,  
Charnue & d’une Paveur agréable. On dit qu’elle craint  
tellement le tonnerre, qu’elle meurt souvent de peur,  
quand elle l’entend. Rondelet rapporte qu’il en a vu  
qui au son d’un luth aecouroient & sautoient en na-  
geant vers la surface de Peau.

On fale *Falosc* pour la conferver & pour la transporter  
en différens endroits; mais elle n’est plus en cet état  
d’un gout aussi agréable qu’auparavant. LEMERY, *des  
Alimens.*

ALOSANTHY. *Flos salis. Fleur des.el.* RULAND.

A L P

ALPAM. C’est la *Siliquosa indica flore tripetaelo, sili-  
quas teretibus , pulpa abs.que feminibus repletis.* Raii ,  
*Hist Plant.*

*LO* tronc de cette plante qui *se* divise en deux ou trois  
tiges, est couvert d’une écorce d’une couleur verte &  
cendrée ; sans odeur , & d’un gout acide astringent.  
Ses branches fiant d’un bois blanchâtre; elles font par-  
tagées par des nœuds ; elles ont une moelle verte , sa  
racine est rouge , compofée d’un grand nombre de fi-  
bres capillaires qui s’étendent à droite, à gauche & en  
tout sens. Les feuilles font de figure oblongue, étroi-  
tes , & terminées en pointe très-aiguë, d’un verd son-  
eé en-dessous , mais d’un verd pâle en-dessus , elles  
ont un grand nombre de côtes , & font entrelassées  
d’un grand nombre de fibres & de veines ; elles font  
attachées chacune , fur un pédicule court & fort, plat  
du côté du dessus de la feuille. Leur odeur n’est pas  
desagréable. Elles font un peu acres au gout. Les  
fleurs,qui font d’une couleur de pourpre foncé & fans  
odeur , croissent fur des pédicules foibles & ronds ;  
elles font quelquefois deux ou trois enfemble ; elles  
ont chacune trois feuilles ou pétales assez larges, très-  
pointues par le bout. Ces feuilles font couvertes en  
dedans d’un coton fort blanc : les fleurs ont dans le mi-  
lieu trois étamines rouges & oblongues qui se croi-  
fent l’une l’autre. Aux fleurs fuccedent des cosses  
pointues, rondes & pleines d’une pulpe charnue ,  
sans aucune femence , au moins qu’on puisse apper-  
Cevoir.

Elle croît dans les lieux découverts & dans les terreins  
fabloneux. On en trouve en quantité à *Aregatti,* à  
*Monsiabelle* & en plusieurs autres endroits.

Elle porte fleur & fruit , à la fin de l’année, comme au  
commencement ; & elle est toujours couverte de seuil-  
les.

Quelque partie de cet arbrisseau que l’on prenne , on en  
fera un bon onguent avec de l'huile, & cet onguent  
fera un puissant remede contre la galle & les vieux ul-  
ceres.

Le fuc de *ses* feuilles joint au *calamus aromaticus* est  
bon contre le venin des ferpens. La racine broyée  
avec le fuc de limon , mife en petit peloton & appli-  
quée au nez en guife de sternutatoire,passe pour un

A L P - 840

spécifique contre lamorfure du fcrpent appelle *regulus*ou *cobra capella. Sa* racine influée dans du lait de  
vache, a aussi la propriété de détruire le posson du  
*regulus.* On *fe* fert encore dans le même cas de cata-  
plafmes faitss de cette racine & du *calamus aromaticus.*ALPHABETUM CHYMICUM. *Alphabetchymique.*Raimond Lulle a donné un alphabet chymique; mais  
à quelle fin ? C’est ce qu’on ne comprendra bien que,  
quand on aura la clef de cet alphabet. En attendant  
que quelqu’un nous la donne ; je vais le rapporter  
dans les propres termes de l’Auteur ; y ayant autant  
au moins de témérité que de difficulté à traduire ce  
que l’on n entend pas.

*Explications des lettres de cet alphabet.*

A. *Significat Deum.*

B. *Significat mercurium.*

C. *Significatsalis Petram.*

D. *Significat vitriolum.*

E. *Signlsicat menstruale.*

F. *Significat lunam claram,*G. *Significat mercurium nostrum.*H. *Significat sclem purum.*

*I..Significat compositum lunae.*K. *Significat compositum stolis,*L. *Sigrelsicat terram compositi lunae.*M. *Sigrelsicat aquam compositi lunae.*N. *Significat aerem compositi lunaes*O. *Significat terram compositi sclis.*P. *Significat aquam compositi sclis.*Q. *Significat aerem compositi sclis.*R. *Signlsicat ignem compositi sclis.*S. *Significat lapidem album.*

T. *Significat medicinam corporis rubet>  
N. Significat calorem fumi sucta*X. *Signi ficat ignem siccum cineris.*

Y. *Significat calorem balnei.  
Z. Sigrelsicatseparationem liquorum.*

*S. Signlsicat alembicum cum cucurbita.*

ALPHENIC, mot arabe qui signifie sucre candit oulu-  
cre d’orge. BLANCARD.

ALPHESERA ou ALFESERA. Voyez ce dernier.  
ALPHITA. Ἀλφιτα, plurier *d’dhqurov.* On dit que ce  
terme signifie proprement de la farine d’orge pelé &  
grillé. D’autres l’interpretent tout simplement par *sa-  
tine* d’orge , de même que ἄλευρον par farine de fro-  
ment. Quoiqu’il en foit, il est certain qu’Hippocrate  
fe fert d’ἄλφιτα pour exprimer toutes sortes de fari-  
nes, de quelques grains que ce sciit. Galien entend  
parce mot d’Hippocrate , de la farine médiocrement  
fine ; au lieu, dit-il, que κρίμνα signifie la farine la  
plus grossiere , &ἄλευρα, la farine la plus fine.Cette in-  
terprétation de Galien paroît être la vraie.

On trouve encore dans Hippocrate ces mots ἄλφιτα  
προκώνια par lefquels il entend vraisemblablement de  
la farine d’orge tendre & nouveau ; il paroît que  
c’étoit la coutume des Anciens, lorsque leur orge  
étoit humide de le répandre fur le plancher de dise  
tance en distance , & d’en faire des tas ronds qui  
avoient la figure d’un cone ( Κῶνος ) afin de le faire *sé-  
cher* plus exactement. On donnoit le nom dN^4iTa  
*orpoadvia. à* la farine faite avec l’orge qui n'avoit pas  
été séché de cette maniere. Galien dit aussi qu’on don-  
noit ce nom à la farine faite avec de l’orge qui n’avoit  
pas été rôti & desséché.

On donnoit le nom *d’edairrov* à une espece de bouillie  
que les romains appelloient *Polenta.* Elle étoit faite  
avec la farine d’orge & l’eau commune , ou bien on  
détrempoit la farine avec quelque autre liqueur com-  
me le vin, le moût , l’hydromel, &c. Cette bouillie  
fervoit de nourriture au peuple & particulierement  
aux foldats , on la regardoit comme très-nourrissante.  
Hippocratte ordonne fouvcnt à fes malades Ρἄλφιτα  
préparé fans fel ἄναλτα. du mot alphita on en a fait  
le fuivant.

84r A L P

ALPHITEDON , Αλφιτηδὸν. On donne ce nom aux  
fractures dans lesquelles l'os est brisié en des fragmens  
aussi petits que *VAlphita.*

ALPHUS ,’Ἀλφος, une des trois especes de *Vitiligo ,* les  
deux autres étant le *Mêlas, 8c le Leuce.* Cesse en donne  
la description ; dans *l’Alphus ,* dit - il, la peau est de  
couleur blanche aVec une espece de rudesse , qui n’est  
pas continue, mais seulementd’estpace en espace ; quel-  
quefois elle s’étend considérablement en laissant quel-  
ques intervalles très-petits. CELSE, *L.V.c.* 18.

Quelques Auteurs ne comptent que deux especes de *Viti-  
ligo,Se* comprennent le *Mêlas sous* le nom commun *T Al-  
phus.*

*IL. Alphus* ale même rapport au *Leuce* ( λεύκη ) que la gale  
à la lepre ; car le *Leuce* pénetre pour l’ordinaire fort  
ayant dans la chair , & donne fa couleur aux poils , au  
lieu que *B Alphus* n’est que fuperficiel, quoiqu’il jette  
de temsà autre de profondes racines, & change aussi  
la couleur des poils. L’*Alphus* est ordinairement d’une  
nature plus benigne que le *Leuce ,* & cede à des reme-  
des modérés; mais lorsqu’il est inVétéré il approche de  
plus en plus de la nature du *Leuce , 8e* demande les  
mêmes remedes. AoTUARIUs , *Meth. Med. L. II.* c. 11.

L’efpece de lepre *Vitiligo,* appellée *Leuce,* est caufée par  
un fang pituiteux & gluant qui acquiert aVec le tems  
une couleur blandie. *L.Alphus* a la même origine ,  
mais il n’est que fuperficiel. L’*Alphus* ordinaire est en-  
gendré par une humeur pituiteufie , & le noir par une  
humeur atrabilaire ; la lepre par une humeur qui pé-  
netre fort aVant dans la peau ; mais la gale affecte prin-  
cipalement la fuperficiede la peau.

Le remede le plus certain pour ce genre de maladie est  
de laVer la partie affectée aVec de Peau de chaux ex-  
tremement forte & épaiffe qui fe fait en Verfant de  
l’eau sur des pierres à chaux calcinées & desséchées.  
L’*Alphus* n’exige qu’une liqueur claire ou foible ; la  
gale, une plus épaisse , mais la lepre une eau très-forte  
& très-épaisse. La racine de *Tarragon* infusée dans du  
vinaigre, guérit *FAlphus* ; PEllébore a la même Vertu.  
La décoction des lupins amers, ou leur farine aVec du  
miel & du Vinaigre , produit le même effet étant em-  
ployée extérieurement. Les autres remedes font l’écor-  
ce de racine de capriers & le Vinaigre ; les racines de  
lis & le miel, l’oignon & le vinaigre digérés au soleil,  
la fiente delesard,l’étourneau nourri de riz, & l’os de  
seche calciné. ÔRIBASE, *de Morb. curat. Lib. III. cap,*58-

*L’Alphus* est ainsi appelle Α’ἀλφαίνω , ancien mot qui si-  
gnifie *changer,* à caisse qu’il change la couleur de la  
peau. Il a la même origine que le *Leuce* & la lepre :  
mais fies racines ne siont pas si profondes ; il fait tomber  
en écailles la peau de ceux qui en font attaqués. Le  
blanc proVient d’une humeur flegmatique , & le noir  
d’une humeur atrabilaire.

*Cure de* l’Alphus *blanc et noir.*

Prenez *des feuilles de figuier , yde chaque tune égale quan-  
dusoufre visa d tité.*

Faites-les macérer dans du vinaigre , & oignez-en la par-  
tie affectée. Ce remede est excellent.

*Pour* l’Alphus *noir en particulier.*

Prenez *de l’Ellébore noir, \*> de chacun une égale quan-  
de la craie, d tité.*

Délayez-les dans de Peau ou du vinaigre jusqu’à consis-  
tance de lie d’huile, & oignez-en la partie affectée au ’  
Foleil, après l’avoir bien frottée.

*Pour* l’Alphus *noir lorfqu’il est invétéré et qu’ilforme un  
calussur la surface de la peau.*

Prenez *de la racine de Carneleon noir, neuf onces}*

A L P §42

*de souffre vif , deux onces ,  
d’Aphronitre > une once.*

Faites-les macérer dans du vinaigre , & oignez-en 1a par\*  
tie au foleil.

*Voici la composition d’un autre médicament efficace et très\*  
odorant.*

Faites-en une savonette ,& servez-vous-en dans le bain „  
ou au soleil avec du vinaigre.

Mais il est bon d’obserVer par rapport à ce que nous avons  
dit, que la purgation doit préceder les applications ex-  
terieures. On peut commencer la cure de *FAlphus* blanc  
avec l’hiere de Galien , ou les pilules de coloquinte  
& d’aloès ; & pour ce qui est de *FAlphus* noir , on peut  
purger le malade avec de PEllébore noir & l’épithy-  
me. *Aelsivs FIItrab. IV. Serm.* 1. c. 132.

A L R.

ALRAMUDI. *Cendreux.* RuLAND.

ALRATICA, mot dont *se* Pert Albucasis pour signifier  
l’imperforation partielle ou totale du vagin, foit qu’el-  
le soit naturelle ou accidentelle.

ALS.

ALSAMACH ou ALSEMACH, nom que les Arabes  
donnent au grand trou de l’os pierreux.

ALSECH, *Alumen James* **RULAND.** C’est l’alun de plu-  
me.

ALSELAT. *Cuivre brillé.* **RULAND.**

ALSIN ASTRUM.

1. *Alsinasurum Gratiolaefolio,* Inst, 244. *Alsinastrum Gal-  
liifolio*, Ibid. Cette plante a été trouvée parM. J. She-  
rard , dans des liesix pleins de fondrieres , fur le grand  
chemin d’Eltham à Chiselhurst. *Syn. Stirp. Prit.* 346.

Ses racines Eont composées de fibres blanches qui sortent  
des nœuds inférieurs de la tige , & qui font dispofées  
en rond. Sa tige est divisise en des cellules formées par  
de petites feuilles membraneufes qui Vont du centre à  
la circonférence. Elle est cannelée dans toute sa lon-  
gueur ; la partie qui fort hors de Peau est pâle , le rese  
tant a une petite teinture de rouge, elle est dÎVÎféepar  
des nœuds à la distance de deux lignes , d’où partent  
huit, dix & quelquefois douze feuilles , aVant que la  
tige forte hors de l’eau. Ces feuilles font dispofées en  
rayons, elles n’ont qu’enViron une ligne de largeur à  
leur baEe , sclr huit ou dix lignes de long. Celles qui  
paroissent hors de l’eau Eont plus larges , plus courtes  
& approchantes de celles du *Glaux maritima, C. B-* De  
leurs aisselles sortent des fleurs composées de quatre  
feuilles blanches difpofées en rond , d’enVÎron une li-  
gne & demie de large ; leur pistile est rond, elle font  
opposées aux dÎVisions d’un calice qui est découpé en  
quatre parties. Les étamines qui font fort courtes & au  
nombre de quatre portent des sommets blancs. Le pif-  
til deVÎent dans la sitite une capside plate & ronde ,  
garnie de côtes comme le melon , ayant un nombril fur

843 A L P

le devant; il s’ouvre en quatre parties, & laisse échap-  
per un grand nombre de semences oblongues. Cette  
plante fleurit en Juillet & en Août. VaILLANT.

2. *Alfinastrum- serpyllifolium , flore albo tetrapetalo,*Valll. 5.

3. *Alfinastrumserpyllisolium score roseo tripetalo.* Vaill. 5.  
T0URNEF0RT.

ALS1NE. *Morgeline, mouron.* Plante dont voici les ef-  
ροοεβἈλσίιη. DIOSCORIDE.

L *Alsine,* Offic. *Alsine minor ,* Park. Thcat. 760. *Alsine  
media,* C. B. Pin. 250. Hist. Oxon. 2. 550. Tourn.  
Inst. 245. Elem. Bot. 208. Boerh. Ind. A. 209. Rupp.  
Flor. Jcn. 87. Dill. Cat. Giss 41. Buxb. 16. Merc.  
Bot. 1. 18. Phy t. Brit, 6. *Alsine msnorsive media ,* Ger.  
489. Emac. 611. *Alsiune vulgaris sive morsus Gallinae ,*J. B. 3. 363. Raii, Hist. 2. 1030. 5ynop. 3. 347. *Alsinc  
sive morsas Gallinae ,* Chase 449. *Alsine minor media,*Mer. Pin. 5. DaI e. *MorgeHne.*

La *Morgeline* est appellée en Anglois par quelques-uns  
*Mousoar,* paree que fes feuilles font faites comme les  
oreilles d une fouris : mais on lui a donné celui *T Al-  
sine ToKo-cç , lucus* ; parce qu’elle aime les petits bois  
épais & les autres lieux couVerts d’ombre. Elle rcssem-  
ble à la pariétaire excepté qu’elle est moins haute &  
*ses* feuilles plus longues & nullement raboteuses ; lorse  
qulon les froisse dans les doigts , elles ont la même  
odeur que le concombre.

Elle est astringente & rafraîchissante , ce qui la rend pro-  
pre pour les inflammations des yeux étant appliquée en  
forme de cataplalme aVec de la farine d’orge féchée au  
feu. Son fuc appasse les douleurs d’oreilles, en un mot  
elle a les mêmes vertus & sert au même usage que  
*FHelxine^* DïOsCORIDE , *L. IV. c.* 87.

Elle croît dans les jardins , surtout star les murailles, elle  
pousse dans le milieu de PhÎVer & Ee flétrit pendant les  
chaleurs de Pété. Elle est beaucoup plus foible que  
*VHelxine,* mais elle possede une vertu particuliere dans  
les inflammations des yeux. Elle est bonne aussi pour  
les ulceres & les maladies des parties naturelles , étant  
appliquée aVec de la farine d’orge. ( *Farina hordeacea,*par laquelle je ne doute point que Pline n’entende la  
même chofe que Dioscoride par ἄλφιτα, que l'on rend  
communément par *Polenta. )* Ρι,ινε , *L. XXVII. c.* 4.

La *Morgeline* est une petite plante tendre, qui croît à la  
hauteur d’enVÎron un demi pié,ayant plusieurs tiges me-  
nues , foibles , rondes & cassantes. Ses feuilles Portent  
des nœuds opposila deux à deux; elles font arrondies,  
vertes, pointues ; *ses* fleurs siont à l’extrémité des bran-  
ches, elles flont en étoiles, blanches,composées de cinq  
pétales & soutenues si.ir un calice à cinq feuilles. Son  
fruit est de figure ronde , oblongue & contient plu-  
sieurs petites graines rondes & brunes. Sa racine est pe-  
tite & fibreuse & meurt après la femaille ; elle croît  
partout dans les lieux humides & dans les jardins.

Elle est rafraîchissante & 'humectante , bonne pour les  
Inflammations du foie , l.lérésipele , les rougeurs & les  
boutons du Visage, étant appliquée , fur la partie affec-  
técen forme de cataplafme. Elle produit le même effet  
lorfqu’on applique fur la partie des linges trempés  
dans sim fisc , que Pon a foin de changer de tems en  
tems; employée en forme decataplafme aVec du silin-  
doux , elle résinit les tumeurs ; S011 luc dissipe les taies  
& la rougeur des yeux. MILLER , *Bot. Offe*

Elle contient beaucoup de phlegme & d’huile, peu de  
fel. Elle est humectante , adoucissante & épaississante ;  
elle arrête le flux des hémorrhoïdes , & elle en appaifle  
les douleurs, étant priste en décoction & appliquée *ex-  
térieurement.* laEMERY, *des Drogues.*

Elle croît dans les lieux marécageux , le long des haies  
& des sentiers. On sait issage de toute la plante ; elle  
rafraîchit & humecte , & possede les mêmes Vertus que  
la pariétaire dont elle n’a point cependant l’astringen-  
ce;elle passe pour extremement nourrissante & pour  
empêcher le progrès de la pthisie \_& du marasine.  
DaLE.

La *morgelelte* varie felon les lieux, comme *Tragus* l’a re-

A L P 844  
marqué : la figure de *Falsine Media, Tabern,* la repré-  
sente haute & élancée , telle qu’on la tronVe dans les  
lieux qui font fort à l’ombre. Dans la figure de *Do-  
donaeus* , qui l’appelle *alsine minor ,* elle paroît plus  
basse, plus touflue, & plus femblable à celle qui fe  
Voit ordinairement dans les jardins. On doute si ce  
n’est pas aussi *Falsine marina* de ce dernier Auteur.  
J. B. foupçonne que celle-ci est llespece qu’il a nom-  
mée *alsine plantaginissolior* Pour moi, je trouVe la fi-  
gure de Dodonæus fort mauVaife ; & il me femble  
qu’elle ne répond ni à la plante de J. Bauhin, ni à celle  
dont nous parlons. Ainsi il est furprenant que Lobel fe  
foit fervi de cette figure pour représenter la *morgeline :*mais il ne l’a connue que confusément, comme le  
montre J. Bauhin. Il y a apparence que Thalius a par-  
lé de cette plante fous le nom *d’alsine mhnor :* mais  
comme il en fait plusieurs especes , il faut citer *alsine  
minor soliis oblongis, mucronatis, 8e* non pas simple-  
ment *alsine minor* , comme l'a fait J. Bauhin,

La *morgeline* est d’tm gout d’herbe un peu salé. Cordus  
y trouVoit quelque chofe de nitreux ; cependant corn-  
me elle rougit assez le papier bleu , il me femble que  
fon fel tient aussi de la nature du fel ammoniac, mais  
qui dans cette plante est dissous dans une grande quan-  
tité de phlegme. J. Bauhin assure, que Peau distilée de  
*la morgeline,* ou le νϊη dans lequel cette plante a insu-  
fé, rétablissent ceux qui font fort exténués après de  
grandes maladies. Schroder en fait grand cas pour les  
phtisiques. L’usage de la même plante garantit les en-  
fans des mouVcmens convulsifs : on la réduit en pou-  
dre , & on "donne un gros de cette poudre pour l'épi-  
lepsie. Solenandcr dit-, que cette poudre mise fur les  
hémorrhoïdes, en arrête le flux immodéré, & en appai-  
fe la douleur. Le fuc de la *morgeline* est Vulnéraire &  
détersif, de même que le sel ammoniac : il.est excel-  
lent pour nettoyer la bouche, & en emporter les  
aphtes : pour les crachemens de sang, on fait manger  
aux malades des omelettes faites aVec cette herbe ha-  
chée menu au lieu de persil : appliquée fur les mamel-  
les, elle dissout le lait grumelé, & dissipe la trop gran-  
de quantité de cette liqueur. On peut concilier aVec  
toutes ces Vertus, celle de rafraîchir, que l’on attri-  
bue à la *morgeline s* car la plupart des remedes ne ra-  
fralohissent qu’en rétablissant la circulation ordinaire  
du fang, lequel à l’occasion des embarras qu’il trouVe  
dans les Vssceres, y séjourne, y fermente plus forte-  
ment, & échauffe toutes les parties Voisines. Les apé-  
ritifs font capables de rafraîchir en ce fensla,puifqu’ils  
ouVrent les canaux par où les liqueurs doÎVent circu-  
ler. Les aluciens qui dans les médicamens reeher-  
choient plutôt les effets que les caufes , ne doÎVent pas  
être blâmés dlavoir appelle rafraîchissans la plupart de  
ceux qui font capables d’augmenter le mouVementdes  
humeurs. Tout le monde sitit que Pon se Eert ordinaire-  
ment de la *morgeline* pour rétablir l’appétit des serins  
de Canarie, des chardonnerets , & des autres oiseaux  
que l'on nourrit dans les cages : cet issage n’est pas  
nouveau. *Tragus, Anguillara* & plusieurs Auteurs en  
ont parlé.

2. *Alsine plantaginis folio ,* J. B. 3. 364. Elle croît dans  
les lieux ombrageux & parmi les buissons.

M. Ray a fort bien décrit cette plante: mais il n’a pas eu  
raifon de douter si c’étoit celle que C. Bauhin appelle  
*alsine aquatica Media :* celle de Bauhin est fort bien  
graVée dans *Tasiernaemontanits*, & ne fe trouVe ordinal-  
rement que le long des ruisseaux, dans les Pyrenées &  
dans les Alpes.

Ses pétales Pont entiers; c’est la *Spergula plantaginis fo-  
lio* ,Dillen. Cat. Giss 58.

3. *Alsine minor multicaulis*, C. B. Pin. 250. *Alsine mini-  
mal.* B. 3. 364.

La figure de J. Bauhin est transposée ; celle de *Tabernae-  
montanus*, qui l’appelle *alsine minory* n’est pasmauVai-  
fe. Cette plante Varie stelon les lieux ; & je ne Crois pas  
que celle que le même Auteur appelle *alsinepetraea mi-  
relma )* en foit fort différente. Si 1 ragus a voulu la

845 A L P

comprendre fous *sa* quatrieme esipece de *morgelhne,* il  
e s’est trompé ; car elle a les fleurs blanches , & non pas  
bleuâtres.

Elle a aussi fes pétales entiers: c’est la *Spergula mulelcau-  
lis,* Dill. Cat. Giss 58.

4. *Alsine verna, glabra, floribus umbellatis albis, Inss*242. *Caryophyllus arvensis umbeUatus^ felio glabro,* C.  
B.Pin.2I0. *Caryophyllus arvensis, umbelUserus,* J. B.

3. 361. *Holostium Caryophyllaeum, arvense,* Tabern.  
Icon. 233.

La figure de ce dernier Auteur vaut incomparablement  
mieux que celle de *Falsine verna.* Lugd. Dalechamp  
est le premier qui l’a rangée fous sim véritable gcn-  
re. Fabrus Columna, tout habile qu’il étoit, a confondu  
cette suante avec celle qu’il appelle *Eufragia Ttnifolia,*Part. 2. 68.

M. Vaillant a obfervé, que la fleur de cette *alsine* ou*sper-  
gula,* n’a que trois étamines, & que le pistil finit par  
trois filets disposés horisontalemçnt. ToURNEFORT.  
*Gramen Leucanthemon ,* Offic. Ger. 43. Emac. 47.  
Park.Theat. 1325. *GramenFuchsiisiveLeucanthemum,*J.B.3. 36i.Chab.448.CltzyopfyZZz/s *arvensis glaber ustore  
majore,* C. B. Pin. 210. *Caryophillus holosteus arvensis  
glaber adore majore,* Raii, Hist. 2. 1027. Synop. 3.

346. *Holosteum vernum fou Gramen Leucanthemum,*Mer. Pin. 63. *Holosteum vernum, sure majore, Eu-  
phrasiagramen Tragi,* Merc. Bot. 1. 43. Phyt. Brit.

60. *Lychnis arvensis glabra ustore majore,* Hist. Oxon.

2. 546. Boerh. ind. A. 214. *Alsinepratensis, gramineo  
solio ampliore,* Elem. Bot. 209. Tourn. inst. 243. Dill.

Cat. Giss. 50. Rupp. Flor. Jen. 87. Buxb. 18. *Alsine  
holostea glabra, folio gramineo-> flore majore,* Volck.  
Flor. Nor. 21.

Elle croît dans les bois, les lieux couverts d’ombre & les  
haies ; elle fleurit au printems. On emploie toute la  
plante qui aune qualité rafraîehissante & defficeative ;  
elle est bonne pour les inflammations des yeux. DaTE.

Dodonæus assure, que le fruit de cette espece est oblong ;  
je le trouve plutôt sphérique.

Le fuc de cette plante, fon eau distilée , ses fleurs & ses  
feuilles pilées, font bonnes pour appaifer les inflam-  
mations des yeux ; c’est pour cette rasson que Tragus  
l’appelle *Fatphrasia gramen* ,329.

6. *Alsine pratensis t gramineo solio angustiore,* Inst. 243.  
*Caryophyllus arvensis glaber ,flore minore,* C. B. Pm.  
210. *Gramini Fuchsii Leucanthemo affinis et similis  
planta,* J. B. 3. 3,61. Parmi les buissons,furtout dans  
les lieux situés à l’ombre.

La figure de J. Bauhin ne vaut rien du tout; celle de *Ta-  
bernaemontanus* est bonne, fous le nom de *Gr amenflori-  
dum minus ->* Icon. 232.

M. Ray obsierxe fort bien que les fommités de cette efpe-  
ce font rouges.

7. *Alsine alsissima nemorum ,* C. B. Pin. 250. *Alsine ma-  
jor , repens ,peremnis,* J. B. 3. 362. *Asine mejor,* Dod.

Pempt. 29. dans les lieux marécageux & le long des  
ruisseaux.

M. Ray a eu railson de croire que c’est la même plante  
que *saisine aquatica malor, O.* B. Pin. car *saisine pa-  
lustrisTabern.* ne paroît pas différente de *Falsine major*du même Auteur.

8. *Alsine maximaselaesiscela,* Mentz. Pug, Tab. 2.

Cette plante est plus grande que la précédente; fes feuil-  
lessont ondées &creneléesfur les bords. M. Ray croit  
que ce n’est qu’une variété.

M. Vaillant n’est point du sentiment de cet Auteur, au  
fujet des dentelures des feuilles que l’on ne trouve dans  
aucune efpece d’*alsine.*

9. *Alsine tentelfolia*, J. Β. 3. 364.

Cette plante est tout-à-fait semblable à celle que J. Bau-  
hin a décrite aux environs de Montpellier ; & je crois  
que C. Bauhin l’a décrite Eous le nom *d’Alsine nodosm  
germamca,* Prodr. I I 6.

Scs p étales font entiers : je l'ai appellée *Spergula tenUIn  
felia elatior.* Elle fleurit dans les mois de Mai & de  
Juin,

A L P M

10. *Alsine vernaglabra y* Bot.Monsp. defc. 14. *Alsine tey  
trapetalos, caryophylloides, quibusaam Holostaeum mfr  
nimum,* Raii Hist. 1025. *Alsinella loliis caryophyllelsî*Cat. Giss 47.

Elle est commune dans les lieux arides & sablonneux.

Sa fleur est composée de quatre pétales blancs à pointe  
émoussée , longs de deux lignes silr une & demie de  
large. Le centre de la fleur est occupé par un pistil  
ovale , entouré de quatre étamines avec des fommets  
blancs, & divisé à S011 sommet en forme de croix. Le  
calice est compofé de quatre feuilles. Son fruit est cy-  
lindrique & tranfparent, avec huit dentelures à fon  
fommet. Elle fleurit dans les mois d’Avril & de Mai.  
**VAILLANT.**

11. *Alsine minimaflorefugaci,* Inst- 243- *Suyifraga Aese  
glica Alsinejolia annua*, D. Plot. Raii Hist. 1026.  
fiynopf Ed. 3. 345.

La fleur de cette plante ne differe en rien de celle de la  
premiere : mais ses pétales tombent aussi-tôt, au lieu  
que ceux de la précédente subsistent jusqu’à la maturité  
du fruit, dont le fommet est découpé en quatre où  
cinq parties. On la trouve , à ce qulon prétend, aux  
environs *d’Hedington 8e* de *Covvley* à *Oxfoerdshire.*

12. *Alsinespergulaefacie mheluma, fleminibus nudis, Inss*244. *Saxifraga palustris Anglica*, Ger. Em. 567. *Are-  
naria i* J. B 3. p. 2. 723. Vaill. 7. *Spergula mmor,  
soliis Knavvel, flore majusculo albo ,* Dillen. Cat. Giss

156. Cette plante croît dans les fondrieres, & fleurit  
au mois de juillet.

13. *Alsinesaxatilis et multiflora, capillaceo folio ,* Insu  
243. *Alsine polygonoides herbacea mtnor , laricis foliis  
capillaceis , ex uno pediculo plurimis,* Pluk. Phytogr.  
Tab. 75.

Le fruit de cette plante, fuivant M. Vaillant, s’ouvre en  
trois parties depuis fon fommet jtssqu’à sa base. Les  
pétales Eont entiers.

14. *Alsine scgetal 's, gramineisfoliis, tinum latus spectans  
elbus.* Vaill. 8.

Les pétales font entiers; les semences brunes & extreme-  
ment petites. Elle fleurit dans les mois de Niai & de  
Juin. *Ibid.*

15. *Alsinespergulaefade, mirelma ,feminibus marginatis,*Inst. 244. *Alsinespergulaefacie, minima,* Bot. Monfp.

14. *Spergula annua aseeminefoliaceo nigro t circulo albo  
membranaceo cincto.* Mor, H. Ox. 2. 351.

*M.Sherard* l’a trouvée en Irlande dans des lieux silblon-  
neux.

16. *Alsinespergula dicta major,* C. B. Pin. 251. *Spergu-  
la,* J. B. 3. 722. Dod, Pcmpt. 537. On la trouve S0U-  
vent parmi le blé.

17. *Alsinaespergulaefacie minor asivespergula minor, susse  
culo subcaeruleo y* C. B. Pin 251. *Spergula purpurea ,*J. B. 3. 722. elle est commune dans les lieux flablon-  
neux.

18. *Alsine folio gramineo angustiore, palustris ,* Dillen,,  
Cap. Giss 173. *Caryophyllus holosteus arvensis medius 3*Raii Synop. Ed. 3. 347.

On la distingue aisiément à *sa* couleur verte, claire. Je  
1 ai trouvee en grande quantité dans des lieux pleins  
de fondrieres aux environs de *Gamlingay* dans le *Cam-°  
bridgeshire.*

19. *Alsinescgetaliss gramineo folio glabro multiflora.* D.  
Sherard. Raii Supp. 500.

20. *Alsine Hypericifolio, D.* Vaillant, Insu 242. *Alsine  
longifolia uliginosis proveniens loris ,* J. B. 3. Lib. 19.  
365. *Alsine aquatica media*, C. B. Pin. 251. *Alsinè  
fontana,* Tabern. Ic. 7I2. Dans les lieux marécageux  
& pleins de fondrieres.

Elle fleurit aux mois de Mai, Juin & Juillet. Sa fleur a  
trois à quatre lignes de diametre. Elle est compostée  
de cinq pétales entiers qui Ee terminent en pointe. Ces  
fleurs Eont immédiatement placées sisr les segmens du  
calice qu’elles couvrent ; les étamines font au nonle  
bre de dix ; le pistil est furmonté par trois filamens  
diEpofés en triangle. L’*alsinefontana*, Tabern. Ic. 712s  
ressemble beaucoup à cette plantei *Morison (* H. Ox,

-847 ALT

-2. 5 51. ) dit que les pétales fiant fourchus , mais il fe  
trompe. M. *Ray* (Synop. 348.) s’est aussi trompé lorf-  
qu’il a assuré que les pétales fe divistent en deux jusqu’à  
leur lusse. J. Bauhin dit que la fleur est compofée de  
dix pétales blancs. VaïL'laNT.

-21. *Alscne alpina sctbhirfuta -> linariae folio ,* Inst. 339.  
*Lychnoides juniperi folio, peremnis.* Vaill. 121.

22. *Alsine palustris minimasosioscuels albis,fructu corian-  
dri exiguo.* Ment. Pug. T ab. 7.

ALSINEFORMIS. Plante dont voici les eflpeces :  
*Alsineformis paludosa tricarpos, flosculis albis inapertis,*Pluk. Phytog. Tab. 7. Fig. 5. *Alsine palustris, portu-  
lacae aquaticae similis,* Raii Hist. 103 *^Portulaca exigua  
sive arvenfis camerario.* J. B. 3. 678.

Elle fleurit au printems , & on la trouve assez commu-  
nément dans les lieux aquatiques & pleins de fondrie-  
res. *Dillenius* dit que set fleur est monopétale, mais  
M. Vaillant assure qu’elle est compofée de cinq feuil-  
les.

ALS1RACOSTUM. Nom d’un médicament composé  
dont il est parlé dans Mesiséquile recommande beau-  
coup dans les fievres accompagnées d’une grande cha-  
leur.

ALT

ALTAFOR, *Camphre.* JôHNsoN.

ALTAMBUS. Ruland rend ce mot par *lapis rubetis ,*c’est-à-dire, *fang humain-*

ALTANUS. Le vent de Sud-Ouest. **RULAND.**

ALTARIS , ALTAR1T , ou ALOZET. *Mercure.***R.ULAND.**

ALTERANTIA, *Altérans.* On donne ce nom aux re-  
medes qui apportent un changement avantageux dans  
le stang & dans les liqueurs, sans aucune opération ou  
éVacuation apparente. Les *altérans* doivent donc en  
général avoir la vertu de corriger l’acrimonie qui do-  
mine dans les premieres voies ou dans les liqueurs,  
ou de résoudre les amas qui Ee forment dans les vaif-  
feaux fanguins, pour qu’ils puissent fortir du corps par  
le moyen de la tranfpiration ou de quelqu’autrê éva-  
cuation infensible,

Hoffman a donné une dissertation fur les *altérans* qui  
m’a paru digne d’avoir place dans cet Ouvrage.

Le devoir du Medecin fe bornant prefque entierement à  
faire prendre à propos aux hommes ce qui est propre  
à entretenir ou à rétablir leur stanté, & à calmer ou  
adoucir les maux qui l’affligent, & à éviter tout ce qui  
est nuisible ou préjudiciable ; on voit qu’il ne peut le  
remplir sians avoir une connoissance exacte & distincte  
des secours qu’il est obligé d’employer. Cette connoif  
fance ne *se* borne pas à celle des vertus des médica-  
mens, elle comprend aussi celle des principes d’oùdé-  
pendent leurs opérations , & la maniere dont elles  
s’exécutent; autrement le Medecin ne peut juger S0I1-  
dement de ce qui peut nuire, ou être avantageux dans  
telle ou telle maladie, tel ou telsiujet, tel ou tel tems;  
enfin, dans telle ou telle circonstance. Pour donc qu’il  
fe conduisie prudemment, & qu’il siiche d’où il peut  
tirer le secours que l’état de celui qui le consillte de-  
mande; il n’y a rien de plus convenable & de plus  
avantageux que de ranger tous les remedes dont il est  
obligé de *se* servir en diverEes classes, réglées par les  
principes qui entrent dans leur composition, leur ma-  
niere d’agir, & les effets qu’ils siont en état deprodui-  
re, quand on les met en œuvre dans certaines circons-  
tances.

Il y a jusqu’à présent bien des arrangemens de médica-  
mens qui compostent la matiere médicinale ; ce font  
même d’habiles gens qui s’en semt mêlés : mais s’il est  
permis de dire la vérité, leur travail est pour l’ordi-  
„ naire si mal exécuté , qu’il est plus nuisible qu’avanta-  
I geux à l’établiffement d’une Thérapeutique siolide ,  
& raisonnée, & que les habiles gens, & ceux qui font  
versiés dans la pratique ne peuvent le voir sans indi-  
gnation. En effet, les classes des médicamens s’y mul-

ALT 848

tiplient à l’excès, de Eorte que dans un traité de cette  
nature que je lifbis il y a peu de tems, il y en avoitau  
moins une cinquantaine où les médicamens étoient  
rangés rélativemcnt aux différentes parties silr lequel-  
les ils agissent, aux différentes maladies dans lesquel-  
les on peut les employer, & les différens effets qu’ils  
produisent, employés extérieurement ou intérieure-  
ment ; & chaque sims-divisium étoit tellement enflée,  
& remplie dc tant de remedes d’un caractere si diffé-  
rent, & même si contraire, qu’il est impossible que  
celui qui les employeroir indistinctement siur la soi de  
l’Auteur , évite de tomber dans des erreurs grossieres,  
& dans une confusion étrange.

C’est pourquoi j’estime qu’on peut réduire les principa-  
les especes des médicamens dans un ordre plus abré-  
gé & plus convenable; car tout ce quife rapporte à la  
fin que le Medecin fe propofe, je veux dire, à la gué-  
son , ne tend qu’à changer la maniere d’agir des cau-  
ses morbifiques. Or dans toutes les maladies il y a  
vice dans le mouvement, foit dans la matiere qui est  
misie en mouvement, foit dans les causes de ce mou-  
vement; & le mouvement n’est vicietix que parce qu’il  
est trop violent, ou trop foible dans tout le corps , ou  
feulement dans une de ses parties. La matiere ne pe-  
che qu’en quantité ou en qualité ; par conséquent l’ef-  
fet de tous les remedes en général est de corriger les  
vices du mouvement ou de la matiere. Maintenant  
j’appelle *altérans* ceux qui stont destinés à corriger les  
qualités vicieuses de la matiere; évacuans, ceux qui  
en font fortir le superflu ; fortifians , ceux qui donnent  
du mouvement aux parties qui flont dans l’atonie, ou  
le raniment dans celles où il d'est qu’affoibli; & cal-  
mans ceux qui rabattent ou diminuent ce même mou-  
vement quand il est excessif, & que les parties font  
attaquées de contractions spasinodiques.

Voilà donc quatre classes générales auxquelles peuvent  
fe rapporter très-aifément tous les médicamens que la  
Providence a créés pour le soulagement des hommes;  
& toutes les opérations du Medecin pour procurer la  
fanté, peuvent aifément s’exécuter par ces différens  
fecours , & ces différens moyens ; ce qui fait voir  
qu’Hippocrate a très-bien & méchanlquement défini la  
Medecine, quand il a dit que « ee n’est autre chofe  
» que Part d’ôter & d’ajouter ; d’ôter ce qui est stuper-  
» flu, & d’ajouter ce qui manque ; & que celui qui est  
» en état de bien faire ces deux fonctions, mérite le  
» titre d’excellent Medecin, &qulon est d’autantéloi-  
» gné de la perfection de l’art, qu’on est moins en état  
» de les remplir. » *De Flat. I. 3.*

Quant à ce qui concerne l’opération des médicamens,  
il y en a de deux fortes ; car ils agiffent immédiate-  
ment scir les parties fluides, ou sim les Eolides; desim-  
te que les *altérans* & les évacuans appartiennent aux  
premieres, les fortifians & les calmans aux secondes.  
Mais comme il y a des liqueurs & des folides de dif-  
férente nature , les opérations des médicamens *se sont*aussi différemment. En effet, quelques-uns d’entre eux  
affectent immédiatement le fluide très-délié & très-  
mobile qui féjourne dans le cerveau & les nerfs, & est  
la principale cause du mouvement & du fentimént des  
parties du corps , foit qu’ils l’augmentent ou l’ani— \*  
ment ; comme fiant les analeptiques , les cordiaux ,  
presque toutes les substances très-odorantes ; ou bien  
ils appaisent son mouvement trop augmenté, comme  
font les antispafmodiques, les anodyns, les fomniferes,  
& quelques siubstanccs de mauvaife odeur , qui, don-  
nées à petites dofe, font effet fur le champ. D’autres  
médicamens agssent immédiatement sim le semg & Jes  
liqueurs qui en sortent; tels font les délayans , les in-  
crassans , les atténuans ou incisifs, les abforbans, &  
ceux qui temperent l’acrimonie caustique ou susphu-  
reufe.

Les médicamens qui agissent fur les solides , affectent  
pour l’ordinaire immédiatement les parties nerVetsses,  
& surtout le ventricule & les intestins qui ont un senti-  
ment très-délicat.

Cette

849 ALT

Cette classe renferme principalement les remedes tires  
des minéraux qui operent à petite dose , *sc* divisent en  
molécules très-déliées , ou pour mieux dire, d une pe-  
tlteste prodlgletsse, sans alteratron de letn ve.tu ou ue  
leur tissu, & pénetrent intimement dans les parties -  
nervetsses , dont elles ne *se* détachent qu’asscz difficile-  
ment. Tels sirnt entre les vomitifs le tartre émétique ,  
entre les falÎVans le mercure précipité blanc , & en-  
tre les fcufres, celui d’antimoine préparé salivant no-  
treméthode, & les fels volatils. De ces médicamens  
les uns affectent les parties nervetsses à raifon d’un Eel  
Eubtil caustique ; tel est entre les poisims l’arsenic , en-  
tre les purgatifs , les ellébores blanc & noir, la gom-  
me gutte , la résine de jalap & autres de même nature ,  
tous les infectes , & furtout les cantharides. Il faut ce-  
pendant remarquer que toutes les parties nerveuses ne  
Iont pas également affectées par tous les médicamens  
qui agissent fur les parties solides. Car les mercuriels  
agissent spécialement sisr les glandes , les vaisseaux  
lymphatiques & l’intérieur de la bouche, les éméti-  
ques antimoniaux sur les canaux biliaires ; les reme-  
des tirés de la coloquinte, siur les membranes nerveu-  
sies des intestins; l’ellébore silt l'œsophage, le larynx,  
la trachée-artere ; les cantharides & les inhectes, Pur les  
canaux urinaires & séminaux; les sels volatils huileux  
& les sildorifiques tirés des fiels Volatils du regne ani-  
mal, si.ir les membranes des Vaisseaux artériels. Enfin  
entre les remedes qui agissent sur les parties sislides ,  
il y en a qui agissent plutôt sur les parties musculeu-  
ses & fibreuses , que fur les nerVetsses & membraneu-  
fes, comme les fortifians , dont l'opération dépend  
d’un principe doux, astringent, terreux, fixe ou d’un  
principe Eulphureux.

C’est done de la Eorte qu’on peut distinguer avec raison  
toutes les eEpeces de médicamens , & qu’on peut con-  
cevoir d’une maniere abrégée leur action & leur ma-  
niere d’opérer. Nous allons parler de chacun d’eux en  
particulier. Et comme une medecine raisimnée doit  
être établie sifr des caisses évidentes, tout ce qui cst  
obEcur devant être rejetté, non de la connoissance du  
Medecin, mais de Part même, pour me servir de la  
pensée de Cesse; de même la science qui a pour objet  
la connoissance des vertus des médicamens ; connoif-  
sance fondée fur des principes, ne doit pas, Eelon moi,  
remonter à des caisses obscures ou trop éloignées , ou  
des principes indivisibles & géométriques, qui n’ont  
rapport qu’à la grandeur & à la figure des petites par-  
ties des corps, mais elle doit s’arrêter aux caisses évi-  
dentes , prochaines, qui tombent sia us les siens & Eous  
l’intelligence, & même s’arrêter en grande partie à  
l’expérience. C’est aussi la méthode que je veux suivre  
présentement , . & je me conduirai dans l'explication  
toute unie, simple & aisée à concevoir, des vertus &  
des propriétés des médicamens, de maniere à ne pas  
rapporter en faisiant l'énumération des remedes de cha-  
que classe, tous les mixtes auxquels on donne ce nom ,  
& je ne comprendrai dans chacune que des esipeces  
choisies, dont les vertus siont établies fur l’expérience  
& dont j’expliquerai de mon mieux Vissage & la ma-  
nicre d’agir. Je commencerai par les *altérans,* qui ,  
comme je l’ai dit plus haut, forment la premiere clasi  
sie des médicamens, & dont l'effet cst furtout la cor-  
rection des vices de la matiere. Or comme la marie-  
re qu’il faut corriger dans les corps malades peut être  
viciée de plusieurs manieres , il s’enfuit éVÎdemment  
quil doit y avoir diverses especes d’*altérans.* Car les  
liqueurs de notre corps, qui dans l’état naturel Eont  
balsamiques, douces & tempérées , prennent dans l’é-  
tat de maladie une nature Ealine, acre, & corrosive , ou  
une intempérie chaude, fictile, sulphureisse, ou de-  
vlennent trop visiqueuses , tenaces & épaisses , ou trop  
acres & corrosives. Il faut donc pour corriger ces qua-  
tre qualités vicieufes , quatre efpeces différentes d’ss-  
*tyrans-* Or Ceux qui fiant propres à absiorber & émouf-  
ier 1 acide , Ee nomment abEorbans ; les tempérans  
er.ent a calmer & réprimer le bouillonnement des

*Tome I.*

ALT 850  
liqueurs & l’intempérie bilieuse ; les incisifs divifent  
& dissolvent celles qui font visquetsses & épaisses, &  
les adoucissans , enveloppent & embarrassent l'acrimo  
nie brûlante & corrosiVe.

Les remedes abEorbans sirnt donc compris dans la pre-  
miere eEpece *d’altérans.* Nous mettrons en tête ceux  
que fournit la mer, tels que la mere des perles ou na-  
cre , les diflérentes especes de coquillages, les coquil-  
les d’huîtres & de limaçons, le corail rouge & blanc,  
l'os de seche. Le regne animal fournit les cornes & les  
os ramollis dans un bain de vapeurs ou préparés phi-  
losophiquement, pour me servir des termes de Part ,  
ou calcinés à feu ouvert, les dents & les cornes des piés  
des animaux, les coquilles d’oeuf, les pattes, les pierres  
ou yeux d’écrevisses , les mâchoires des poissons , l'uni-  
corne fossile, la corne dé licorne. La terre fournit la  
felenite, la craie, le crystal préparé, l'ostéocolle , &  
les pierres calcinées & brûlées , les diflérentes  
efpeces de bols, d’argiles & de terres sigillées. Les mé-  
taux fournissent la limaille de Mars. La Chymie diffé j  
rentes préparations , comme tous les fels tirés par la  
calcination , les cendres gravelées , lesel de tartre , le  
nitre fixé, l'efsprit volatil urineux de SH ammoniac, le  
SH volatil ammoniac, la magnésie blanche , la teinture  
de Eel de tartre & la teinture d’antimoine tirée parles  
alkalis.

Tous ces abforbans sirnt de telle nature qu’ils fermen-  
tent promptement avec tous les acides qu’ils rencon-  
trent, de quelque nature qu’ils sisient, qu’ils les pom-  
pent, les émoussent & les détruisent , quelque corro-  
sifs qu’ils soient, & composent par leur mélange inti-  
me avec eux , un troisieme genre de mixtes incapables  
de nuire. C’est ce qui sie voit éVÎdemment dans le mé-  
lange de notre esprit fumant de nitre corrosif au plus  
haut degré , de l’huile de vitriol, du mercure si,iblimé ,  
de l'eau forte , de l'eau régale, & des autres caustiques  
puissans avec la limaille de fer , un fel alkali ou un ab-  
forbant terreux : car ils perdent tellement leur qualité  
corrosive, qu’ils ne donnent plus des marques d’acide  
ou de corrosion. Cependant bien que tous les alkalis  
sialins & terreux, serefl'emblent en ce qu’ils domptent  
tous les acides, & forment parleur mélange avee eux  
un mixte d’une efpece neutre, ils different cependant  
en ce que les sels de nature alkaline ou lixiviels, non-  
feulement *se* dissolvent entierement & très-prompte-  
ment dans le corps par la rencontre de quelque acide  
que ce soit, mais aussi par celle des liqueurs aquetsses ,  
& que les abEorbans terreux ne *se* dissoluent pas si par-  
faitcment, comme il paroît par les coraux, la limaille  
de fer , la chaux Vive , que les acides, surtout du re-  
gnc végétal, ne dissolvent point entierement, laissant  
toujours intacte, quelque substance terreuste plus fixe  
que le reste. Un Eecond point de différence entre les  
sels alkalis, & beaucoup d’autres mixtes de nature al-  
kaline , c’est que lorfque la qualité absorbante de ces  
sels est épuisée par le mélange intime de tout l’acide  
dont ils ont pu *sc* charger, ils acquierent une nouvelle  
qualité médicamenteuse, qui est d’inciser & de dissou-  
dre les liqueurs vssqueuses, gluantes & tenaces, d’ir-  
riter légerement, d’augmenter les sécretions des glan-  
des intestinales, celle de l’urine ou même la transpira-  
tion , & de passer prOmptement par les excrétoires,tan-  
dis que d’autres migres de nature alkaline n’excitent pas  
si promptement les excrétions , & laissent plutôt quel-  
qucsiois des marques d’astriction, comme il est ordinale  
re à la limaille de fer, aux coraux , bols & terres si-  
gillées.

1. Comme les alkalis terreux ne se dissolvent que par les  
acides, il faut prendre garde qu’ils né s’arrêtent dans  
les premieres voies , où les abforbans exereent surtout  
leur opération , lors qu’on les emploie dans les ma-  
ladies, où les premieres voies Eont remplies de beau-  
coup d’humeurs crues & visqueuses, car ils catssent des  
peEanteurs d’estomac , détruisent l’appétit & la diges-  
tion , & resserrent le ventre, comme je l’ai souvent re-  
marqué dans des fievres ardentes , bilieuses, hectiques

1 Hhh

85ι ALT

& dans les rallentissemcns du mouvement péristalti-  
que & de contraction de l'estomac.

2. Comme ces abstorbans *se* soûlent très-promptement d’a-  
cide & qu’ils l’émoussent, & que les acides mettent un  
obstacle puissant à l'effet des purgatifs & des Vomitifs,  
on les emploie très-utilement en qualité de digestifs ,  
aVant que de faire ufage des purgatifs & des Vomitifs ,  
lorsqu’on soupçonne aVec raisim l'existence d’un aci-  
de si-irabondant.

3. Bien que tous les terreux absorbent l’acide & l’émouf-  
Eent, leur différent tiffu & leur différente nature , cau-  
*se* aussi quelquefois des esters dans le corps qui ne ré-  
pondent point à l'intention de celui qui les emploie.  
Il faut donc les choisir aVec beaucoup d’attention,  
fuivant les différentes circonstances. Par exemple ,  
lorfquloutre la qualité abforbante , le Medecin Veut  
aussi fortifier & resserrer , il faut donner la préférence  
aux abforbans marins , & furtout aux coraux & aux  
huîtres , aux coquilles d’œufs & aux terres abforbantes  
furtout à celles qui font ordinairement sigillées. Si l'on  
a dessein de resserrer plus doucement, on pourra faire  
ufage de la mere des perles & des coquillages , & spé-  
cialcment de l'os de seche s’il est question d’arrêter  
l’écoulement de la semence. Quand on Veut que les ab-  
sorbans aient aussi un effet laxatif, il faut employer la  
magnésie , qui fe tire par une préparation conVenable  
de l’aumére du nitre; rernede qui fe chargeant entie-  
rement de l'acide, forme un fel moyen amer, qui ir-  
rite promptement les intestins ; & c’est par cette raifon  
qu’il réussit si bien dans les affections hypocondriaques,  
lorsque les premieres Voies regorgent d’acides & que  
le Ventre est pareffeux. Lorfqu’on Veut abforber l’aci-  
de, & en même tems faire couler les urines , on fe fert  
aVec beaucoup de fuccès des yeux d’écrevisses , des co-  
quilles de limaçons, du corail calciné , & même de  
PostéoColle. Pour rendre en même tems la transpira-  
tionplus libre dans les maladies, on emploie très-uti-  
lement les os des animaux , calcinés ou préparés phi-  
lofophiquement. Enfin pour réfoudre les humeurs ar-  
rêtées & épaissies, & même le sang coagulé, il n’y a rien  
de fupérieur à un rernede qu’on peut préparer soi-même,  
je Veux dire aux yeux d'écrevisses dissous dans le  
vinaigre.

4. Quoique les alubrbans soient des remedes très-simples,  
très-aisiés à préparer, & qui *se* trouvent, pour ainsi di-  
re , dans toutes les massons ; leur vertu & leur effica-  
cité n’en est pas moins supérieure à celle de prcfique  
tous les autres remedes , & n’en mérite pas moins les  
éloges les plus fastueux. Car entre tous les *altérans* il  
n’y en a point qui domptent & changent plus promp-  
tement les fucs corrompus & nuisibles,que les abstor-  
bans; & d’ailleurs il est très-difficile de trouver aucun  
rernede aussi fur, & aussi incapable de nuire à moins  
qu’on ne l’emploie à plus grande dofe qu’il ne faut.  
Joignez à ces considérations que l’acide furabonde  
très-communément dans le corps , furtout dans les  
Pujets où la bile manque , comme les Vieillards , les  
femmes & ceux qui menent une Vie trop sédentaire ,  
& font trop d’usage des boissons qui renferment beau-  
coup d’acide. Mais clest furtout dans beaucoup de ma-  
ladies, & principalement dans l’affection & la mala-  
die hypocondriaque que les acides dominent. Il s’en  
forme une quantité prodigietsse. Or l'acide est très-  
contraire à Pœconomie animale, en ce que la coagu-  
lation qu’il catsse dans les liqueurs nuit à la liberté de  
leur mouVement progressif Aussi est-il la causte pre-  
miere & originaire de maladies très-graVes , & sur-  
tout des chroniques ; d’où il Puit éVÎdemment que les  
absorbans sirnt des remedes merVeilleux, d’une Vertu  
excellente & même unÎVerselle. Leur uEage étoit ce-  
pendant presque inconnu aux Anciens , & nous en  
avons obligation à Van-Helmont, Takenius,& à leurs  
partisans Hollandois, Sylvius & Bonlekoè, qul.regar-  
dant l’acide comme la caisse de beaucoup de maladies,  
ont preEcrit les premiers les remedes propresà les guérir.

La seconde classe des *altérans* comprend les tempérans

ALT 852

qui non seulement répriment le trop grand mouve-  
ment intestin des parties sulphurcIsses du stang , mais  
encore les humeurs bilieuses bouillantes & brûlantes,  
qui Ee trouvent dans les premieres voies , & par ce  
moyen procurent un rafraîchissement. Cette Vertu  
édate dans plusieurs mixtes du regne Végétal, comme  
la racine & les feuilles de la grande & de la petite  
ofeille , les citrons , les oranges , les grenades , les  
grofeilles , les fraifes, les framboises, l'épine-vinette,  
les cerifes & les fucs qu’on en tire, les sirops qu’on en  
fait , & les eaux qu’on distile de ces Végétaux frais,  
les quatre femcnces froides majeures , la décoction  
d’aVoine.

Le regne animal fournit le petit lait, le lait dont on a ôté  
la crême, le fuc des écreVisses de rÎVÎere, la décoction  
de tortue , la décoction légere de rapure de corne de  
cerf, celle de Vipere aVec l’orge ou fans orge , la *ge-  
lée* de corne de cerf, & l'eau distilée de corne de cerf,  
qui est recommandée à ce titre. Le regne minéral four-  
nitle nitre, qui bien purifié, & mieux encore, étant  
régénéré de l'eau forte par l'addition du fel de tartre ,  
mérite fans contredit la préférence fur tous les autres  
tempérans. La Chymie enfin & la Pharmacie pré-  
sentent le sel essentiel dloseille , la crême de tartre , le  
phlegme de Vitriol, le *clyfsus antimoniisulphuratus,* les  
teintures de rosies, de fleurs de pâquerettes & de Vio-  
lettes , préparées philosophiquement aVec l’esprit de  
Vitriol, qui fiant de très-bons tempérans.

Les tempérans agissent de trois manieres différentes. Car  
les uns, à raisim du Eel acide qui entre dans leur com-  
position , lient les parties Volatiles sulphuretsses des  
liqueurs, & fixent leur mouVement intestin par la coa-  
gulation qu’ils y caissent, & le diminuent en quelque  
maniere. D’autres agiffent par un principe aérien élase  
tique expansif, qui fe trouVe furtout dans le nitre qui  
renferme un fel acide & un alkali , & une grande  
quantité de parties fulphureuses, & de matiere aérien-  
ne, & éthérée , laquelle en se déVeloppant écarte la  
matiere chaude agitée d’un mouvement violent & in-  
testin , &- y caufe une espece d’explosion qui la pousse  
du centre à la circonférence , pendant qu’à raifon de  
scm Eel neutre, il atténue , résout & divise la matiere  
épaisse qui est la matrice de la chaleur & du soufre, en  
même-tems que scm acide fubtil reprime le mouve-  
ment violent des parties sulphuresses. L’opération des  
tempérans de la troisieme esipeee est de délayer, &  
de desiunir les parties siLsphureuses , en rendant aux li-  
queurs l'humidité que la chaleur a dissipée, &en rel.â-  
chant le ressort trop tendu des vaisseaux , qui est une  
des catsses de la chaleur ; & clest surtout l'effet des  
aqueux, du petit lait, de la décoction de corne de cerf  
& de celle d’avoine.

I.Les tempérans l'ont d’un ufage très-étendu & très-avan-  
tageux en Medecine toutes les fois qu’il faut éteindre  
une chaleur contre nature , & par cette raifon on ne  
peut s’en paffer dans les fievres de toute espece, dans  
les inflammations & mouvemens fipasinodiques , &  
douleurs considérables , qui fiont prefique toujours ac-  
compagnées d’un mouvement trop grand & d’une  
trop grande chaleur du fiang. Mais il ne saut pas ba-  
lancer à donner aux nitreux la préférence fur les aci-  
dcs qui agissent en coagulant les liqueurs. Car le  
nitre a non seulement une vertu rafraîchiffisante ;  
mais aussi celle de relâcher les fibres trop roi-  
des , & qui font dans un état spasinodique ; & d’ail-  
leurs il excite les sécrétions des glandes intestinales &  
celle de l'urine. De plus, pendant que les autres ra-  
fraîchissans, & acides agissent plutôt en condensant &  
coagulant les liqueurs , le nitre fond , raréfie , atténue  
les humeurs épaisses & vifqueufes, de forte même que  
si l'on le jette en poudre, ou sa solution faite avec l’eau  
fur le fang noir & coagulé , il devient plus vermeil &  
plus fluide. C’est pourquoi non-feulement il Vaut  
beaucoup mieux que les acides dans toutes les inflam-  
mations & fievres inflammatoires, que produit la stag-  
nation d’un fang noir & coagulé, mais il est très-pro-

§53 ALT

pre à garantir le corps de l’inflammation , en fondant  
& dissolvant puissamment, la sérosité tenace & épaisse  
qu’on remarque en quantité dans le siang de ceux qui  
simt siljets aux inflammations.

2. Dans les fievres chroniques , comme la fievre lente &  
l’hectique, qui ont pour catsse ordinaire un vice , ou  
une efipece de corruption des vifceres, & quand il y  
a toux , ou crachement de sang, & que les poumons  
sont attaqués, il faut s’abstenir des acides & employer  
les délayans, si-irtout tirés du regne animal comme le  
petit lait, Peau , la déCoction , & même la gelée de  
corne de cerf. Lors encore que les diarrhées , les dysi  
fenterie's, le cholera-morbus , font accompagnés de  
chaleur fébrile, il faut aussi s’abstenir des acides & des  
rafraîchissans, & faire plutôt ufage des délayans , des  
gélatineux , des mucilagineux , en ajoutant un ou  
deux grains de nitre aux poudres tempérantes & ab-  
sorbantes.

La troisieme classe des *alterans* comprend les incisifs, ou  
atténuans. Telle est la vertu des racines de boucage ,  
ou de pimprénelle blanche, de pié de veau, d’acorus ,  
de cabaret, de raifort fauVagé, d’aunée , de chicorée  
fauvage, d’iris de Florence, de *sceau* de Salomon, de  
dompte-venin , des feuilles de damafonium , de bec-  
cabunga, d’herbe aux cuillers, de cresson de fontaine  
& des indes, ou de capucine, de passerage , de *ros sc-  
iis* , de sumeterre , de trefle d’eau, de petite centaurée,  
d’hyfope , de fcordium, de cerfeuil, de chardon-be-  
hit, de petite joubarbe , de toutes les especes d’aulx ,  
de poireaux & d’oignons ; du bois de gayac & de fon  
écorce ; des aromates , poivre & gingembre , des se-  
mences de moutarde, d’herbe aux cuillers , & de Gref-  
fon ; des gommes, ammoniaque , sagapenum, opopa-  
nax, de la myrrhe , & du benjoin ; des préparations  
thymiques & pharmaceutiques suivantes, le mercure  
douxd'éthiops minéral, les fleurs de soufre, les sels al-  
kalis fixes, & ceux des végétaux tirés par la calcination,  
en particulier le fiel de tartre , & celui d’absinthe ; les  
sels moyens, comme le sel digestifde Sylvius , notre  
fel apéritif, les fels ammoniac , polychreste, d’epfom,  
de fedlitz, le tartre vitriolé , la terre foliée de tartre,  
1’arcanum duplicatum, lafolutiondes yeux d’écssess*y*ses, le nitre, les sels volatils , comme le sel volatil de  
Eel ammoniac, sim esprit volatil urineux , l’oxymel  
sctllitique, la teinture alkaline d’antimoine , celle de  
gomme ammoniaque, & de poivre d’inde, la resine de  
gayac , les sirnps de nicotiane , de velar, des fécu-  
îes de pié-de-veau, &c. Des fontaines médicinales ,  
qui outre la vertu délayante & apéritive, ont aussi cel-  
le d’incifer, comme les eauxd’Egra, des Sedlitz , de  
Carles-bade ; les infusions en maniere de thé dont la  
vertu incisive & dissolvante vient principalement de  
l’abondance du principe aqueux , & enfin du petit  
lait , qui à raifon du fel doux & délié qu’il renferme,  
déterge & en même-tems lève les obstructions des vaise  
seaüx excrétoires. De ces incisifs les uns agissent fur  
les parties fluides, d’autres fur les parties folides du  
corps. Le nombre de ceux qui agissent immédiatement  
fur les fluides, est très-petit, & leur effet ne doit être  
attribué qu’aux délayans aqueux, qui ont certaine-  
ment beaucoup d’efficacité pour fondre les humeurs  
gluantes & visiqueufes , & aux fels alkalis fixes & vo-  
!atils,& aux parties nitreufes, lesquelles surtout mê-  
lées en forme liquide ou folide aux humeurs épaiffes  
& compactes , les réfolvent & les divisent fensible-  
ment. Tout le reste agit sur les folides en augmentant  
leur tension, leur force , leur contraction & le reffort  
& la force fystaltique des vaisseaux , ce qui fait qu’ils  
pressent & agitent plus fortement les liqueurs qu’ils  
contiennent , qu’ils accélèrent leur mouvement pro-  
gressif,& augmentent leur mouvement intestin, &  
que les fucs tenaces & épais étant obligés de passer  
plus fouvent, & étant poussés plus fortement , dans  
les vaisseaux capillaires, fe séparent & *se* divisent eiu  
globules plus petits, d’où vient la fluidité des liqueurs.  
Or cette opération des incisifs fur les parties solides

ALT 854

vient à quelques-uns du fel acre fixe qu’il contien-  
nent. Telles sont les racines de piés-de-veau, de bou-  
cage , de cabaret, d’iris de Florence , de fijeau de Sa-  
lomon; les feuilles de damasonium , depafferage, dé  
*ros solis ,* le poivre , le gingembre , qui ont bien un  
gout piquant, mais distilés par l’alambic avec Peau,  
ne donnent ni huile volatile acre, ni une eau de gout  
acre , & par-là font connoître la fixité de leur nature.  
D’autres incisifs doivent leurs effets à un fel acre silb-  
til volatil. De ce nombre fiant le raifort fauvage, l’au-  
née , le creffon , la moutarde , & toutes les especes  
d’oignons , d’aulx , & de poireaux. D’autres agiffent  
au moyen d’un Eel neutre irritant, comme font tous  
les fels neutres, dont l’acrimonie & la qualité irritan-  
te se connoissent non-seulement au gout, mais à leurs  
effets, qui font l’augmentation de la sécrétion parles:  
glandes intestinales, & de celle de l’urine , quand on?  
les fait prendre à grandes dostes. Il y en a qui agissent:  
à raifon d’un fel acre uni avec beaucoup de parties:  
scllphureuses, Ce qu’on voit fans peine dans la gom-  
me ammoniaque , le fagapenum , l'opoponax , les  
gayac & la résine ; qui donnent par la distilation dit  
fel acre , & une grande quantité d’huile. Enfin, d’au-  
tres agissent à raifion dsun fiel métallique siibtil & pé-  
nétrant, comme le mercure , furtout le mercure doux;  
& l’éthiops minéral.

1 .Là vertu des atténuans & des incisifs s’étend à bien deS  
chofes , & les différens effets qu’ils produifent leur  
font donner de toutes parts différentes dénominations,  
car lorfque des humeurs tenaces & viEqueuses s’arrêtent  
engorgent & obstruent les petits tuyaux des vistceres  
& des excrétoires, les atténuans à raifon de leur vertu:  
incisive & dissolvante , debarrassant les humeurs arrê-  
tées , ouvrant les tuyaux engorgés, ont une vertu apé-  
ritive, & en méritent le titre. Ils méritent également  
celui d’anti-scorbutiques, & de remedes propres à pu-  
rifier le sang ; car comme la pureté & la température  
des siscs vitaux dépend du bon état des secrétions , &  
de l'excrétion des parties inutiles & superflues, & que  
ces deux opérations sirnt interrompues par llobstruc-  
tion formée dans les excrétoires & les glandes , par l’é-  
paississement des liqueurs & leur vifcosité ; il est évi-  
dent que les remedes qui ont la vertu d’incifer les li-  
queurs épaisses & de lever les obstructions, semt les:  
meilleurs qu’on puisse employer pour purifier le sang,  
& combattre le fcorbut ; puisque dans cette maladie  
les humeurs sont très-intempérées & remplies de beau-  
coup de parties hétérogenes , visquetsses , salées , sill-  
phureuses & acres ; comme les incisifs produifent des  
effets très-différens , il faut favoir ceux qui convien-  
ncnt principalement à chaque maladie.

2 .Dans les affections du ventricule & des premieres voies,  
pour dissoudre & inciEer les crudités visquesses qui s’y  
rencontrent , on employe *avec* beaucoup de siaccès les  
raeines de pié-de-veau , de boucage , de calamus aro-  
maticus , le poivre , le gingembre, le tartre vitriolé ou  
l’arcanum duplicatum , le si?l digestif de Sylvius, no-  
tre stel apéritif , le Eel d’absinthe , l’esprit de sel sim-  
ple ou dulcifié, & la teinture apéritive de Mæbius ; &  
lorlqu’on veut en même tems faire sortir par bas ces  
humeurs crues & mal digérées , on se Eert très-utile-  
ment des sels moyens, & surtout du sel de Sedlic^  
d’Epsiim & de Polychreste donnés à grande dose , &  
dans un véhicule aqueux suffisant.

3 .Lorsqu’il faut dissoudre dans les maladies de la poitrine,  
& faire fortir par l’expectoration des humeurs vise  
queufes qui l’embarrassent, on emploie très-utilement  
la racine d’aunée, celle d’iris de Florence , le *ros Jolis,*l’hyfope , le fcordium , le capillaire , la gomme am-  
moniaque, la myrrhe , le benjoin, le soufre , le baume  
du Perou , le nitre antimonié, la terre foliée de tartre,  
l’oxymel fcillitique, la folution d’yeux d’écrevisses dans  
le vinaigre distillé, le sirop de nleotiane & celui de  
velar.

4 . Lorsique le sang est surchargé de matieres épaisses & te-  
naces, qui ont casse des obstructions dans les vaisseaux

H h h ij

*spej* ALT

excrétoires, & dans les liqueurs une intempérie salée,  
fulphureuse, scorbutique, les incisifs les plus convena-  
bles font la radne de raifort fauvage, l’herbe aux cuil-  
lers , le Creflb ι de fontaine , la capucine, le passerage,  
le beceabunga, la petite centaurée , le trefle d’eau , le  
-chardon-beni , la fumeterre , la petite joubarbe , la  
moutarde , la gomme ammoniaque , le fagapenum , la  
myrrhe , la liqueur de nitre fixe , l’huile de tartre par  
défaillance , la solution de nitre, notre élixir tempéré,  
la teinture d’antimoine avec les alcalis, celle des bois,  
Pefprit de fel ammoniac , le sel d’absinthe avec le fuc  
de citron, & entre les eaux médicinales celle de Sedlitz  
& d’Egra.

5 . Quand il s’agit de résoudre le seing caillé,après des con-  
tusions , des coups , ou des chûtes , la racine de fçeau-  
de-Salomon , les feuilles de Damafonium , de cerfeuil,  
le vinaigre distilé avec les yeux d’écrevisses, la terre  
foliée de tartre , le nitre antimonié , réussissent mer-  
veilleufement.

Tù Dans les maladies où la lymphe s’est épaissie, & furtout  
par le mélange du virus vénérien, les meilleurs incisifs  
scmt le gayac , la siavoniere , la teinture alcaline d’an-  
timoine , le mercure doux, & l’éthiops minéral, dont  
l’usage est admirable , lorsqu’on l’emploie avec pru-  
dence , pour dissoudre & résoudre les liqueurs épaisses  
qui fie fiant arrêtées dans les glandes & dans le foie.

Nous voiei à la quatrieme classe des *alterans*, qui com-  
prend les émolliens & adouciffans. Il faut mettre en  
tête les racines de guimauve, de lis blanc , de réglisse,  
de fcorfonere, les cinq plantes émollientes , la laitue,  
la branque ursine , la pariétaire , les fleurs de sureau ,  
demélilot, de mauve , de bouillon blanc, de mille-  
feuille , de camomille ordinaire, de lis blancs, de bou-  
rache , de coquelicot, de tilleul, d’acacia , de vio-  
lettes, & furtout le selsean ; les semences de lin , de  
fœnugrec, d’anis , de coings, d’herbe aux puces, de  
pavot blanc , les quatre semences froides majeures &  
mineures, celles du carrouge , les amandes douces ,  
les figues , les pignons , les pistaches , la gomme de  
cerisier , la gomme arabique , la gomme adraganth , la  
rapure de corne de cerf& fa gelée , la graisse humaine,  
celle de chien & de chapon , la moelle dcs os, la graif-  
feprife autour de l’épiploon, des os & du mésentere,  
les huiles naturelles des animaux , le beurre frais, la  
crême de lait , le lait même , le fel du lait , le blanc  
de baleine , le miel, le jaune d’œuf, le blanc d’œuf *sé-  
ché &* réduit en poudre, l'huile d’amandes douces , cel-  
les de lin, de raves , de pommes de merveille, la dé-  
coction de corne de cerf, & celle de fcorfonere ci-  
tronées, la décoction d’orge, le petit lait , le sirop de  
guimauve, les emplâtres diachylon simple , de mélilot  
& de frai de grenouilles.

La vertu des adoucissans est double; car ils agissent fur  
les folides & stlrles fluides. Leur opération fur les pre-  
miers consiste à relâcher , amollir , rendre mobile &  
flexibles , les fibres roides, dures & tendues , & à élar-  
gir & dilater les cavités des petits vaisseaux resserrés  
par des contractions spasinodiques ; ils operent sifr les  
fluides en embarrassant, en enveloppant, & en engai-  
nant, pour ainsi dire , par leur mucilage viAqueux , les  
pointes des fels acres corrosifs ; au moyen de ces opé-  
rations ils adoucissent parfaitement ; leur applica-  
tion extérieure change en pus les liqueurs extravafées  
qui ne font plus si-ssceptibles de résolution , ni capa-  
bles d’être repompées par les vaisseaux lymphatiques ,  
de sorte qu’une chaleur modérée ayant dissipé la par-  
tie la plus silbtile des liqueurs , ils amenent à la coc-  
tion & à la maturité, la matiere visquetsse qui est *res-  
tée ,* en bouchant légerement les pores pour empêcher  
une trop grande évaporation de l'humidité , & en atti-  
rant vers le lieu de l’extravasiltion , au moyen du relâ-  
chement qu’ils catssent aux vaisseaux , une plus grande  
quantité de stuc nourricier , qui fait la principale par-  
tie du pus.

1 .Les adoucissans font un effet merveilleux lorfqu’on a pris  
un poifon caustique , & je ne crois pas qu’il y ait d’an-

/

ALT 956

tidote plus souverain pour dompter & siirmonter la  
force pernicieufe des poifons tirés des regnes animal,  
végétal & minéral, que le lait, & les fubstances grasses  
priEes en grande quantité ; car non - seulement elles  
émoustent & embarrassent les pointes très-roides des  
poisims , mais elles relachcnt les membranes auxquel-  
les les poisims causent dcs mouvemens spasinodiques  
très-violens , & par ce moyen elles en facilitent l’éva-  
cuation par haut, ou par bas.

2. Ces émolliens, tout simples qu’ils siont, employés en  
infusiop ou en décoction , produifent des effets très-  
falutaires dans les maladies violentes , celles surtout  
qui sirnt produites par l’acrimonie des humeurs, & qui  
attaquent principalement les nerfs; & en effet j’ai fou-  
vent vu des convulsions accompagnées de dérangement  
de l’esprit, des douleurs scorbutiques dans les mcm-  
bres , avec de violentes tranchées, guéries par Tissage  
des décoctions de racine de pivoine *8c* de guimauve ,  
de feuilles de mauve , de pariétaire , de branque ursi-  
ne , de fleurs de bouillon blanc, de lis blanc, de su-  
reau, de bourrache , de camomille , de coquelicot,  
des figues , des femences de fenouil, préparées avec  
l’eau ou le petit lait , y ajoutant de tems en tems une  
ou deux cuillerées d’huile d’amandes douces, & em-  
ployant de tems à autre le bain d’eau douce aVec le  
lait. Mais il faut faire grand ufage de ces remedes &  
les continuer long-tems.

3. On emploie aVec succès intérieurement les axonges&  
grasses nouVelles des animaux, & surtout leur moelles,  
qui contient une graille très-déliée , dans les difposi-  
tions acres & scorbutiques des liqueurs.

4. Les mêmesadoucissans,comme la ratine de scorsiDncre,  
les fleurs de sureau , la mille-feuille, la camomille or-  
dinaire , les quatre femences froides majeures, & sur-  
tout le petit lait encore chargé des parties déliées hui-  
leufes de la crême , & même les graisses réduites en  
fâVon aVec quelque alcali , font des prodiges dans le  
desséchement des parties, & lorfque les membres ont  
peine à *se* mouVoir ; ils soulagent aussi dans les dou-  
leurs de la goute. Mais il faut uller de ces remedes  
gras à jeun , à dofes médiocres & répétées , & boire  
par-deifus quelque liqueur chaude appropriée.

5. Dansl’exulcération des reins , & le pissement de fang,  
qui assisse quelquefois dans la petite Vérole à Cause de  
l’acreté des humeurs , on fe trouVe très-bien d’une *so-  
lution* de gomme de cérisier , ou adraganth , ou de  
blanc d’oeufs desséchés, faite dans le petit lait, pour  
émousser l’acreté qui caisse la toux dans les maladies  
de la poitrine, & préparer la matiere à l'expectoration;  
on regarde prefque comme fpécifique la décoction d’a-  
voine, le blanc de baleine , la réglisse, l’huile d’aman-  
des douces , le carouge , le fel de lait, le fafran, les  
figues, le sirop de Violettes , les fleurs de pavot & cel-  
les de fureau.

6. Si l’on est continuellement attaqué d’une chaleur hecti-  
que, & que les fiscs nourriciers prennent par la conti-  
nuation d’une fieVre lente une acrimonie Ealée alcali-  
ne,la crême du lait & le heure frais préfentent un reme-  
de excellent , à caufe de leur qualité adoucissante.

7. Dans le cholera-morbus,la dyssenterielc fcorbut,l’atro-  
phie fcorbutique & phtisique , en un mot dans toutes  
les circonstances où les liqueurs pechent par trop d’a-  
creté , les décoctions gélatineuses des Viandes & des  
os, & si-lrtout de la corne de cerf , des piés de Veau &  
de mouton,font très-bonnes, tantpriEes par la bouche,  
qu’en forme de clysteres.

8. Lorfque les intestins sont attaqués de contractions fpase  
modiques , qu’il y a constipation , & que ces accidens  
font augmentés par des Vents retenus, on *se* trouVe  
très-bien de lussage des émolliens & des adoucissans,  
comme de l’huile d’amandes douces , du petit lait, de  
la décoction dlaVoine, & de celle de corne de cerf,  
prises plutôt en laVement que par la bouche.

9. Si l’on fait bouillir les fleurs , les racines & les feuilles  
des plantes émollientes aVec un peu de fafran , & qu’on  
les applique renfermées dans une Vessie, fur quelque

857 ALT

endroit dOuloureux , la douleur étant même intérieure Fcomme dans la pleurésie, l'inflammation du foie , laco-  
lique , ou les hémorrhoïdes internes , elles procurent  
un foulagement sensible.

10, Quand il faut conduire à supputation quelque humeur  
extravasée , & qui ne peut plus être repompée, on em-  
ploie avec beaucoup de succès des linimens , ou cata-  
plasines composés de graisses émollientes & de lait, &  
furtout des fleurs & feuilles de lis blancs , de safran ,  
d’oignons cuits fous la cendre , de farine de seVes , de  
jaune d’œuf & de miel ; mais il faut s’abstenir de ces re-  
medes , si l’on ne veut caufer des accidens funestes ,  
lorfque la matiere extraVaEée *se* trouve dans des par-  
tics endurcies & skirreuEes , & qtl’elle ne peut Ee chan-  
ger en pus.

11 .On reçoit siauVent un soulagement present dç l’applica-  
tion des mucilages qui se font avec les férhences de  
coings & d’herbe aux puces , & les eaux de rofes ou  
de frai de grenouilles appliqués fur lesparties corrodées  
& ulcerées , lorfqu il y a douleur & ardeur, comme  
dans les aphthes ulcérés de la gorge , les hémorrhoïdes  
aVeugles douloureufes , le ténefme , la dyssenterie, la  
gonorrhée , ou les fleurs blanches avec érosion.

ALTERCUM ouALTERCANGENON. Voyez

*Hyoscyamus.*

ALTEY PLUMBI ou ALKI PLUMBI. ( *Materia  
dulcis ex plumbo* **) peut-être le** *suc de Saturne. Saccha-  
rum Saturni.* **RULAND & JOHNSON.**

ALTHÆA, *Guimauve.*

C’est une plante émolliente dont on fait grand ufage. Voi-  
ci ses efpeces.

*Althaea, bismalva, ibiscus,* Offic. *Althaea Dioscoridis,*Breyn.Prod. 2. 12. *Althaea Dioscoridis et Plinii,* C. B.  
Pin. 3I5.Dill.Cat. Giss 144. Tourn. Inst. 97. Elem.

, Bot. 82. Boerh. irtd. A. 269. *Althaea vulgaris ,* Park.  
Theat.303. Raii Hist. 1. 602.Synop. 3. 252. *Althaea,  
ibiscus,* Gen 787. Emac. 933. Mcrc.Bot. 1. I9.Phyt.  
Brit. 6. Mer. Pin. 6. *Althaea sive bismalva ,* J. B. 2.  
954. Chab. 30I. *Malva bismalva Officinarum dicta ,*Volck. 272. *Malva Sylvestris s aut palustris, autibif-  
cus*, Hist. Oxon. 2. 523. *Malva palustris mollis et  
incana P. Herman,* Buxb. 207. Rupp. Flor. Jen. 12.  
DaLE.

Les racines *dc guimauve* l.ont longues , grosses , ligneu-  
Pes, divifées en plusieurs branches , jaunâtres par de-  
hors & blanches en-dedans , & remplies d’un mucila-  
ge gluant, Ses tiges siont hautes d’environ trois piés &  
demi, tendres & velues. Ses feuilles font veloutées,  
d’un verd pâle , plus dentelées, plus longues, & plus  
pointues que celles de la mauve ordinaire. Ses fleurs  
ne different de celles de la mauve, qu’en ce qu’elles  
font plus petites; elles fiant d’un blanc tirant star le rou-  
gessans aucunes veines. Il leur Euccede, quand elles  
sont tombées , des semences disposises en rond en sor-  
me de fromage. Elle croît dans les marais Ealans & les  
lieux maritimes, & fleurit dans le mois de Juillet.

On emploie fles racines, fles feuilles, & quelquefois fa fe-  
mence.

Elles font émollientes , digestives & adoucissantes , pro-  
pres dans la strangurie, la gravelle & la pierre ; contre  
les ardeurs d’urine , les humeurs acres & corrosives qui  
irritent l’estomac & les intestins, & occasionnent des  
dyssenteries.

Elles font balsamiques & pectorales, bonnes pour la toux,  
l’enrouement & les maladies de la trachée-artere. On  
les emploie fréquemment dans les lavemens qu’on pref-  
crit à ceux qui font attaqués de la pierre. Dans les ca-  
taplasmes & les fomentations contre les tumeurs , les  
inflammations & les douleurs,pour hâter la fuppuration  
des tumeurs & desapostumes.

Les préparations officinales qui tirent leur nom de *iagtel-  
mauve,* fOnt le sirop, la poudre & l’onguent de *gui-  
mauve. Syrupus de althaea Pulvis de althaeâ. Unguentum****de*** *althaeâ.* **MtLLER ,** *Bot, Ossic.*

Lemery ajoute que cette plante est émolliente & àpéri-  
tive, propre pour les maladies des reins, pour les hu-

ALT 858

meurs acres qui attaquent la poitrine , & pour la coli-  
que néphrétique. I.EMERY , *des drogues.*

On la trouve à feuilles plus ou moins pointues ; eIles le  
paroissent un j eu trop dans la figure dont *Dodonaeus,  
Clusius Se Loba* fe font servis. *Matthiole, Fuchsius 8c Ta-  
bernaemontanus* l’ont fait graver à feuilles beaucoup  
plus arrondies ; & c’est apparemment cette derniere  
espece que M. *Sutherland,* Professeur de Botanique à  
Edimbourg , a nommée *Althaea jolie rotundiori sive mi-'  
nus acuminato.*

Les feuilles de *guimauve* font aussi quelquefois plus où  
moins anguleufes. M. *Hemmand* a appelle celle dont  
les feuilles font anguleuses, *Maso a solvestris, aut pa-  
lustris, aut ibiscusfolio angulosiori. Cordus , J. Baiahin,  
Morison* & M. *Ray,* ont pris la fleur de cette plante  
pour une fleur à cinq feuilles , au lieu qulelle est d'une  
feule piece.

Les feuilles de *guimauve* font gluantes, insipides , & ne  
rougissent point le papier bleu : les racines ont le même  
gout, mais elles rougssent un peu ce dernier.

Le fuc gluant de cette plante , lequel paroît un mélange  
de beaucoup de phlegme , d’une portion considérable  
de terre, d’acide & de foufrc, tient le fel acre si em-  
barrassé , qu’il ne fauroit fe manifester que par le feu ;  
car il est certain que par l.anaIyfe chymique , l'on tire  
de la *guimauve,* du fcl Volatil concret, & du fel fixe  
lixÎVlel. L’acide est un peu plus déxeloppé dans les ra-  
cines , puisqu’elles rougissent légerement le papier  
bleu. Cependant il y a apparence que cette plante agit  
principalement par scon sue glaireux, que le feu détruit  
entierement. Du confentement de tous les Auteurs,  
elle est très-adoucssante , & très-émolliente : par fon  
mucilage, elle émousse non-feulement les sels corrosifs,  
mais en ramollissant les fibres qui font trop tendues,  
elle rétablit leur ressort, & fait par conféquent cesser la  
douleur. On emploie la racine de *guimauve* dahs les  
tifanes adoucissantes : mais il ne faut l’y mettre qu,e fur  
la fin de peur de les rendre trop pâteufes. Ces tisimes  
font d’un grand fccours dans la toux Violente, lorfque  
les crachats sirnt acres & salés.

Dans quatre pintes d’eau, l’on fait bouillir quatre onces  
de racine de nénuphar, une once de celle de *guel mauve I*l’on dissout dans la tifane passée par un linge, deux  
gros de nitre , de cristal minéral, ou de fel Végétal : oïl  
la fait boire à grandes Versées dans la colique néphréti-  
que^ dans l'ardeur & dans la rétention d’urine , accom-  
pagnée d’une grande chaleur : mais l’inflammation  
étant appaifée , il faut retrancher la *guimauve,* pour ne  
pas rendre les humeurs trop gluantes. On fait bouillir  
aussi trois poignées de pariétaire dans deux pintes  
d’eau ; on y ajoute une once de racine de *guimauve i*on passe la décoction ; on la cuit aVec du fucre en con-  
sistance de sirop, que l’on fait boire aVec les tifanes  
convenables. Dans les grandes inflammations des par-  
ties du bas-ventre, pendant que l’on ordonne les fai-\*  
gnées nécessaires, on doit faire faire aussi des fomen-  
rations aVec la décoction des feuilles, des fleurs &des  
racines de *guimauve->* de mauVe, de Violette, des grai-  
nes de fœnugrec, des fommités de camomille & demé-  
lilot : on applique le marc fur la partie en forme de ca-  
taplaïme. Ces décoctions font un excellent demi-bain \*  
on les donne aussi en laVcment, aVec deux onces de  
mieldenénufar.Le sirop *T Althaea,* décrit parM.Cha-  
ras, est fort bon : le chiendent, la pariétaire, *F asperges*& les autres plantes que l’on y emploie, aiguisent un  
peu la *gtelmauve ,* & rendent ce sirop propre à pousser  
par les urines, & à faciliter l'expectOratioli. On a eu  
la même intention en employant l’iris de Florence  
dans les tablettes de *guimauves* M. Lemery, qui a fait  
un excellent choix des meilleures compositions qu’oû  
ait propofées, & qui les a réformées aVec beaucoup de  
prudence , anime ces tablettes aVec les fleurs de ben-  
join. Il faut préférer ces tablettes à celles qu’on appela  
le tablettes *dcguimauve* simples; car cette plante a be-i  
sioin qu’on aiguise sim action. Ainsi, *Quercetanus* a  
mis fort à propos dans fon looch *dcguimauve,* les fleurs

*^-5'9 ATT*

de Eoufre , la poudre diaïreos, &c. de même pour ren-  
dre l’onguent *T Althaea* plus résolutif, on a très-bien  
fait d’v ajouter le fœnugrec , la squille , le galbanum ;  
'& M. Lemery y fubstitue, avec rasson , la gomme am-  
moniaque à celle de liere : oh peut y mêler l’efjorit de  
vin camphré, quand on veut l’employer.pour Ta Eclati-  
que & pour les rhumatilmes. Par la même raisim , le  
mucilage de *gielmauve* fait avec la graine de fœnu-  
grec, est à préférer à celui qui est simple,'parce qu’il  
'réfout en dissipant l’inflammation. On doit mettre cet-  
\*e grajne dans le cataplafme que l’on fait avec la gui-  
*mauve 8c* le lait, pour dissiper ou pour faire fuppurer  
les tumeurs, fuivant que la matiere y est dispofée.  
Les cataplafmes préparés avec la racine de cette plan-  
te, celles stelis, les oignons, & avec les quatre farines,  
font très-propres dans les mêmes cas /furtout quand on  
y mêlel’efprit de vin camphré , l’efprit de fel ammo-  
niac , ou quelque autre matiere spirituelsse. Il ne faut  
pas conclurre avec M. *Seger,* que les racines de *gui-  
mauve* foient acres, de ce que plusieurs pustules rouges  
& douloureufes parurent silr une partie où l’on avoit  
appliqué cette plante en cataplafme : il y a plus d’ap-  
jparence que les matieres retenues par le défaut de  
Transpiration produisirent ces pustules. ToURNefoRT.

*Pulvis Dialthaeae.* Poudre de Guimauve.

Filez ces drogues enfemble , pour les réduire en une pou-  
dre très-fine.

Cette composition est moderne, & ne dissere en rien de  
celle de l'ancien dispenfaire: mais comme on Pordon-  
ne très - rarement, elle est peu commune dans les  
boutiques.

*Strupus de Althaea,* sirop de Gulmaüve.

Mettez ces ingrédiens en infusion pendant un jour entier  
dans trois pintes d’eau.

Faites-les bouillir enfuite jusqu’à la consomption du  
tiers, passez la décoction, exprimez-en le marc.

Faites-y fondre trois livres & demies du meilleur sucre ,  
& faites-la cuire à consistance de sirop. S. A.

On attribue ce sirop à Fernel, & tous les Dispenfaires  
Pont confervé fan? y faire le moindre changement.  
Lorfqu’on n’a pas soin de le faire cuire à une bonne  
consistance, il fermente dans les tems chauds avec

ALT 860

tant de violence, qu’on a bien de la peine à le con-  
ferver.

La Pharmacopée *d’Edimbourg* prescrit ce sirop avec quel\*  
ques changemens.

Faites bouillir le tout jufqu’à la confomption du tiers,  
passez la décoction, & y ajoutez quatre livres de fucre  
bien blanc, & faites-en un sirop fuivant l’art, en la sala  
fiant cuire au bain-marie.

On doit donner une bonne consistance à ce sirop dans les  
tems chauds, autrement il fermente & perd fa qualité.  
Les Compilateurs ont omis les quatresemenees froides  
grandes & petites, à Caufe, je crois, de leur inutilité  
dans tette composition.

*Unguentium Dialthaeae.* Onguent de Guimauve.

Faites macérer ces ingrédiens pendant trois jours dans  
huit pintes d’eau ,

Ensuite saites-les bouillir légerement, & apres en avoir  
exprimé le mucilage.

Ajoutez à deux pintes de ce mucilage, quatre lÎVres d’hui-  
le de piés de bœuf

Faites-les bouillir ensiemble jusiqu’à la consomption de la  
partie la plus aqueuse du mucilage,

Ajoutez-y *de la dre s ttne livre,  
de la résine, demi-livre ,  
de la térébenthine, deux onces\**

Faites cuire le tout de nouveau à consistance d’onguent  
sielon l’art.

Le Dispeissaire *d’Ausbourg* donne à cet onguent le nom  
*d.’ unguentum de althaea simplex,* pour le distinguer de  
*T unguentum de althaeâ compositum* dont je donnerai ci-  
après la composition. Ils siont tous deux de *Nicolaus>*La Pharmacopée de Londre les reçut d’abord l’un &  
l’autre, mais la composition la plus chargée a plusieurs  
défauts, comme on peut le voir dans les Obfervations  
de Zwelfer, ce qui fait que le College l’a rejettée pen-  
dant quelque tems avec raifon : dans l’onguent dont  
je viens de donner la recette, l’huile de piés de bœuf  
que l’on substitue à celle d’olives, est un excellent cor-  
rectif à caufe de sa qualité mucilagineufe qui fatis-  
fait mieux à l’intention du Medecin. Zwelfer dit que  
quelques-uns y mettent de la racine de *Turmerickpour*en rehausser la couleur, mais il la rejette comme tout-  
à-fait inutile. Il feroit à souhaiter qu’il ne reçût pas  
une plus grande altération de la part de nos Apothleale  
res, qui pour éviter le travail & la dépenfe en retran-  
chent le mucilage ou n’y en mettent que très-peu, &  
lui donnent l’odeur en y mêlant quelques femenCes.Les  
Apothicaires qui ont quelque probité doivent éviter

86ι ALT

aVec d’autant plus de foin de falsifier ce remede qu’on  
l’emploie dans des cas importans, & qu’une pareille  
conduite peut porter beaucoup de préjudice au ma-  
lade. *Pharmacopée de Londres par Qtincy. '*

L’onguent de *Guimauve* du Dispenfaire *d’Edimbourg s*difl'ere à quelques égards du précédent.

Prenez *de rhuile de mucilage, deux livres s  
de la rire jaune , demi-livre,  
de la résine blanche , trois onces ,  
de la térébenthine de Venise , une once et demie.*

Mêlez ces drogues enfemble, & faites-en un onguent  
felon Part.

Lorsqu’on a l’huile de mucilage en main on abrege beau-  
coup la composition de *F onguent de gielmauve.*

*Oleum Mudlaginum.* Huile de Mucilage.

Prenez *de la racine de guimauve récente pilée , quatre  
onces,  
des oignons de lis, et de fouille concaisses , de cha-  
que , une once,  
de la semence de foenugrec et de lin, de chaque une  
once et demie.*

Laissez macérer ces ingrédiens chaudement dans une suf-  
fisante quantité d’eau de pluie : après cela, cuife\*z-les  
jufqu’à ce qulon puisse en retirer un mucilage épais ,  
auquel Vous ajouterez deux pintes d’huile d’oltVes.

Cuisiez-les de nouveau au bain-marie, jufqu’à confomp-  
tion de l’humidité en remuant toujours la matiere de  
crainte qu’elle ne brûle.

En préparant cette huile d’avance pour l’usage, on abre-  
ge beaucoup la composition de différens médicamens,  
siurtout de l’onguent de *guimauve ,* de l’emplâtre dia-  
chylon, de l’emplâtre de mucilage, &c. comme on le  
verra ci-après.

*Unguentum Dialthaeae compositum.* Onguent de Guimauve  
compofé.

Prenez *de l’onguent simple de guimauve, quatre onces ,  
de la gomme ammoniaque dissoute dans une quan-  
tité convenable d’eau de pluie s et passée j une  
once s*

*de l’huile deelin , deux onces.*

Faites fondre l’huile & l’onguent enfemble, & y ajoutez  
la solution de la gomme ammoniaque , après PaVoir  
fait un peu épaissir star le feu, & pendant qu’elle est  
encore Chaude ; enfin, faites cuire ce mélange jufqu’à  
la consomption de l’humidité pour en faire un on-  
guent.

Cette composition est très-judicieuse, & n’a aucun des  
défauts de plusieurs autres onguens compofés de *gui-  
mauve.*

\* La Faculté de Medecine de Paris prefcrit dans fa Phar-  
macopée la composition suivante de *Fonguent d’al-  
thaea.*

Prenez *de racine de guimauve bien nettoyée et pilée, douze  
onces.*

*Faites-les macérer dans deux livres et quatre onces de  
décoction d’orge.*

A joutez-y *de graine de lin,* q , , \_

*desuugree,* I *d^haque fis mces.*

Après avoir laissé ces ingrédiens en digestion fur des cen-  
dres chaudes pendant vingt-quatre heures , faites-les

ALT 862

bouillir queïque-tems jufqu’à ce que vous puissiez en  
extraire le mucilage.

Faites bouillir ce mélange en l’agitant toujours presque  
jtssqu’à consomption de fon humidité.

Ajoutez-y enfuite :  
*de dre en petits morceaux, huit onces,  
de poix résine, trois onces.*

La cire & la poix étant fondues , ajoutez à ce mélange  
en le retirant du feu :

Agltez & melez bren le tout avec une Ipatule de bols  
jufqu’à ce qu’il ait pris la consistance d’onguent.

*\* Nota.* Il est difficile de réussir à faire un bon onguent  
*d’althaea* de cette maniere, parce que le mucilage y  
étant chargé d’une grande quantité d’humidité ne peut  
pas s’unir avec les graisses & les huiles : cette humidi-  
té surabondante le rend encore très-prompt à rancir. II  
feroit plus convenable au lieu du mucilage , de pren-  
dre l’huile de mucilage & de *se* conduire du reste corn-  
me il est marqué dans la Pharmacopée.

\* La Faculté travaille actuellement à en donner une édi-  
tion corrigée & augmentée.

\* La *guimauve* entre dans un grand nombre de prépara-  
tions : *sa* racine entre dans le *decoctum pectorale,* dans  
la poudre pectorale, ou le looch *sec ,* dans les pilules  
nommées *pilulae ante cibum ,* dans l’huile de mucilage,  
dans le baume oppodeltoch, dans l’emplâtre de meli-  
tot, la racine & les sommités entrent dans le sirop dé  
*ibisco.* Le mucilage de la racine est un des ingrédiens  
des emplâtres de mucilage & de diachylon simple.Les  
feuilles font employ.ées dans les clysteres émolliens,  
les stemences dans la poudre *h ali.*

*L’althaea* que quelques-uns appellent *ibiseusoeffi* une espece  
de mauve sauVage dont les feuilles font rondes comme  
celles du pain de pourceau & couvertes d’un duvet.  
Elle porte une fleur couleur de rofle, *sa.* tige est haute  
d’environ deux coudées, & *sa* racine remplie d’un mu-  
cilage gluant. Elle a tiré sim nom *d’althaea* ( d’staÔoç  
*Remedium* ) parce que cette plante est propre à flosda-  
ger dans plusieurs maladies.

Sa décoction dans du vin ou de l’hydromel, ou les feuiI-  
les mêmes pilées siont un remede efficace pour les blese  
si-lres , les parotides, les écrouelles , les abfcès, les in-  
flammations de poitrine, les hémorrhoïdes, les contu-  
sions, les tumeurs emphyssemateuses , & les contrac-  
tions des nerfs , étant douée d’une vertu émolliente,  
discussive, apéritive & confolidante *L.althaea* cuite &  
réduite avec de la graisse d’oie, de cochon ou de la  
térébenthine en forme de pessaire, remedie aux inflam-  
mations & aux obstructions de la matrice. Sa décoc-  
tion produit le même effet & facilite de plus la fortié  
des vuidanges. La décoction de fa racine dans du vin  
blanc foulage ceux qui ont une suppression d’urine ou  
qui Eont affligés de la pierre , de la dyssentetie, de la  
sciatique, de tremblemcns ou d’hernies. Sa racine cuite  
dans du vinaigre, appaise les maux de dents. Sa semen-  
ce fraîche ou seche étant broyée avee du vinaigre disse  
sipe la lepre , lorsqu’on en frotte la peau au foleil, &  
guérit les morfures des bêtes venimeufes , lorfqu’on  
l’emploie aVec *i’oxylaeuméFilc* est bonne pour la dyssen-  
terie, la diarrhée , le crachement ou le vomissement  
de semg. Ceux qui ont été piqués par une abeille ou par

863 ALT

quelque autre insecte, boivent ordinairement la dé-  
coction de la femence *d’althaea* avec du vin ou de l'o-  
xycra ( ὀξύκρατον ) & appliquent les feuilles avec un  
peu d’huile en forme de cataplafme fur la blessure. Ce  
rernede est aussi fort bon pour la brûlure. Sa racine  
concassée coagule l'eau dans laquelle on la met in-  
fufer à découvert. DIOSCORIDE, *Lib. III. cap.* 163.

*TL.ebis.cus* ou *Falthaea* est digestive , relâchante & émol-  
liente : elle dissipe les inflammations, & elle conduit  
à fuppuration les tumeurs glanduleuses invétérées. Ses  
racines & fes semences ont à peu près les mêmes ver-  
tus que ses feuilles : les femences paroissent cependant  
contenir des principes ou des particules plus déliées  
& plus actives, ce qui fe montre en ce qu’elles réussss-  
fent mieux dans la cure de 1’*alphus, 8c* qu’elles dissol-  
vent quelquefois la plerre dans la vessie. La décoction  
de la racine *d’althaea* a quelque astringence ; on l’em-  
ploie avec succès dans la colique & dans les diarrhées  
qui font accompagnées de déjections sanguinolentes.  
ORIBASE, *de Vert. Simpl. Lib. II cap.s.* Ce qu’il dit des  
vertus de *s althaea* est copié d’après A e τ ι υ s, *Tetr. I.  
Serm.* 1.

La mauve fauvage^gst légerement discussive & un peu  
émolliente. Cellé^es jardins ayant une substance plus  
aquetsse & plus humide, a aussi beaucoup moins de  
force. La décoction de la premiere passe aisément, tant  
à caufe de sim humidité, que de sa viscosité, surtout  
lolssqu’on la prend avec de l’huile & de la saumure, &  
qu’on la mêle avec un peu de vin aux repas. La semen-  
ce de la mauve est d’autant plus efficace qu’elle est  
plus sieche. Le *Dendromolache* est aussi une espece de  
mauve, mais beaucoup plus disicussive que la premie-  
re, on l'appelle aussi *Althaea.* Αετιυε, *Tetr. I. Serm.* 1.

*Emplastrum ex althaea Polletis.*

Emplâtre de guimauve de Polles.

*Prenez* l’écorce de la racine de *gtelmaelve* tandis que la  
plante est dans toute sia force , & pilez-là dans  
un mortier. Mettez-là dans un pot de cuivre ou  
de terre , & versiez dessus de vieux vin blanc,  
odorant & astringent, autant qu’il en faut pour  
l’humecter. Couvrez le pot, & après avoir laissé  
repofer le mélange pendant trois jours, pilez-le  
de nouveau & exprimez-en le fuc. Cela fait, pre-  
nez de la colophone , vingt-quatre onces, de la  
cire, quatre onces, de l'huile & du verd-de-gris,  
de chacun deux onces, du fuc que l’on a tiré des  
feuilles *d’althaea* par expression, deux hemincs  
attiqu.es, (une pinte. ) Après avoir fait fondre la  
colophone dans l'huile & l'avoir passée, faites-là  
bouillir à un petit feu de bois de pin, en la re-  
muant avec une fpatule de même bois, & verfez-  
là dans l’eau froide pour qu’elle *fe* consolide.  
Faites fondre la cire, & lorsqu’elle fera fondue,  
retirez le pot du feu , ajoutez-y la colophone,  
ver fez deisus le fuc peu à peu, en prenant garde  
qu’il ne fermente, car il estfujet à bouillonner &  
à fe répandre ; remettez le tout fur le feu quelque  
tems après ; & lorfqu’il sera bien chaud mettez-y  
le verd-de-gris. Tirez-le du feu, & après qu’il  
fera refroidi , paitrissez le bien avec les mains ,  
afin que les ingrédiens fe mêlent exactement.

Cette emplâtre est bonne pour les vieux & les nouveaux  
ulceres, pour les morfures des chiens ou des bêtes  
sauvages. Il attire la matiere fanieufe des ulceres. Il  
dissippe les douleurs, il guérit les écrouelles , en les  
faifant fuppurer, attirant la matiere peccante vers la  
fuperficie de la peau , où il la fait évaporer comme il  
arrive dans les meurtrissures du vifage occasionnées  
par quelque coup. Il dissipe la gale, la lepre & *i’alphus.*Mais dans ces fortes de cas on ne doit le retirer qu’au  
bout de si?pt jours. Il attire les épines ou autres corps  
qui fe sont fixés dans la peau ; il appasse Pinfiamma-

ALT 864

tion que caufe la goute ; il résout les tumeurs des ar-  
ticulations & les ganglions , guérit la teigne & les tu-  
bercules qui surviennent à l’anus , l’hydrocéphale des  
enfans, il ramollit les duretés de la rate , il fert de  
lénitif dans les cancers qui ne font point ulcé-  
rés , & il les empêche de faire du progrès. Employé  
en forme de pessaire, il excite les regles ; appliqué  
fur le pubis il chasse la pierre de la vessie , excite l'u-  
rine & fait cesser la constipation. Delayé avec de l'eau-  
rose il guérit les crévasses qui fe forment à la plante  
des piés; il mondifie & fait renaître les chairs des ul-  
ceres des testicules & des parties naturelles. Préparé  
fans verd-de-gris, il tient lieu d’embrocations & d’a-  
nodyns dans les fractures.

On prépare encore avec les fleurs de cette plante, qui  
ressemblent à la rosie , un rernede tres-efficace de la  
maniere fuivante. On prend les fleurs , & après les  
avoir séparées de leur calice on les pile & on les *ré-  
duit* en poudre. On prend douze parties de cette pou-  
dre, vingt-quatre parties de colophone, six de cire &  
deux d’huile. Préparez ces ingrédiens de même que  
ceux de la premiere composition , & paitrissez-les exac-  
tement avec les mains. Ce médicament est d’un plus  
grand ufage que le premier, & est beaucoup plus ano-  
dyn. AêTïUs, *Tetr. IV. Serm.* 3. *cap.* 14.

*L.Althaea* a été un sistet d erreur pour plusieurs perfon-  
nes qui ont cru la connoître & pour ceux qui ont été  
assez crédules pour ajouter foi à ce qu’on en dit. Ceux  
qui veulent nous perfuader que *i’althaea* est une plante  
commune & connue de tout le monde, font voir leur  
ignorance, & donnent des preuves convaincantes du  
peu de connoissance qu’ils ont de cette matiere. Les  
Auteurs Grecs au contraire, qui font cachés dans le  
fond de certaines bibliotheques , nous assurent que  
*Falthaea* est une plante très-rare qu’on ne trouvoit  
qu’en Asie & en Sicile. Je rapporterai leurs propres pa-  
roles ." lc μἐν Αλθαία ου ῤαδίως ἐυρίσκεται, φυομένη ἐν *το7ς*τῆς Ἀσίας τόποις ἢ Σικελίας ἐυρίσκεται δἐ ἐν τη Σμύρνη ἐν τω  
Σχελίτι ποταμῶ. « L’*althaea* ne fe trouve pas aisément.  
» Elle croît en Asie ou en Sicile, furtout auprès de  
σι Smyme, fur les bords du fleuve *Schelis.* » Théophrase  
te regarde aussi cette plante comme rare lorfqu’il dit  
qu’il en croît en Arcadie, où on l’appelle ἀγρία *peardyj,*a mauve siauvage, » mais les Medecins lui ont donné  
le nom *d’althaea,* ’Αλθαία, à casse des vertus médici-  
nales qu’elle possede, *Lib. IX. cap.* 14. D’ailleurs il  
la dépeint avec de tels caracteres, qu’il faut que les  
Medecins avouent qu’ils n’ont jamais vu *d’althaea ,*furtout à fleur jaune Ρ'Εχει δἐ ἢ Ἀλθαία φύλλον μἐν ύμοιον  
μαλάχη, πλὴν μἔὶζον *rsa οΡουτΰτί^ον* τους δἐ καυλους μαλακου'ς ,  
ἄνθος μήλινον. *L’althaea* a la feuille femblable à la mau-  
ve, si ce n’est qu’elle est plus grande & plus épaisse ,  
la tige est molle & fa fleur jaune. « Diofcoride appel-  
» le cette fleur ῥοδοειδἐν, approchante de la rofe ; » ce  
qui doit être entendu par rapport à la figure de la fleur,  
& non par rapport à la couleur qui doit être jaune.  
*Harpocration* dans son Livre περὶ φυσσικῶν δυνάμεων ,  
α *des Facultés Physiques,* » dit que la fleur de *F althaea*étoit appellée du nom de rofe , mais on ne sait point si  
clest à caufe de *sa* couleuf ou de *sa* figure, τανόθυρσις  
βοτανη ἐστὶν, ἢν ὸι μἐν ὀνοθύρην καλουσιν , ὸι δἐ ὀνομολόχην.  
«uTé ἐστὴ τὸ ῥόδον , ἐξ ου τύς στεφάνους πλε'κουσιν Τλληνες ἐν  
ταις ἐνρταις των θεων φύλλα ἔχουσα *ομοοια.* μαλάχης ύμέρου’  
TauTnv ΓΐΕλληνες καλουσιν Ἀλθαίαν. « L’*Onothyrsis* est une  
» plante que quelques-uns appellent *onothure >* d’au-  
» tres *onornoloche.* Elle porte des restes dont les Grecs  
» font des couronnes aux Fêtes de leurs Dieux, & fes  
feuilles

*Ses* ALT

» feuilles ressemblent à celles de la mauve de jardin,  
» les Grecs Rappellent *althaea.* » Mais il est plus rai-  
Fonnable d’entendre ῥοδοειδἐν ( *rhodoeides* ) de la cou-  
leur Car πρασοειδἐς ( *sur asc eide s* ) signifie une chosie qui  
a la couleur du poireau ; & ῥοδοειδἐς, ( *rhodoeides')* ap-  
pliqué aux métaux, signifie couleur de rosie. Dans la  
description suivante de 1’*althaea,* il lui donne des fleurs  
semblables à la rosie : Ἀνθος μικρόν εμφερές ῥόδω. « Elle  
» a de petites Heurs semblables à la rosie. » Par ῥοδοει-  
δἐς il entend parler de la couleur, ce qu’un ancien co-  
piste de Dloscoride a exprimé en peignant la fleur *T al-  
thaea* de couleur de roste. Si cela est, Diostcoride a Eure-  
ment voulu parler d’une plante tout à-fait différente  
de la véritable *althaea,* dont les fleurs font jaunes. Quel-  
ques-uns, je ne fai fur quel fondement, veulent que  
ce foit *Vabuellon* d’Avicenne : mais cet Auteur ne dit  
autre chofe de l’*abutilon* , sinon que c’est une plante  
semblable à la courge. A quoi l’interprete Arabe ajou-  
te que *Vabuellon* ressemble à la courge , non-seulement  
par ses feuilles,- mais encore par fon fruit, qui n’est  
point rond, mais de figure oblongue, & qulon le trou-  
ve près de Gaza. Cette plante, comme vous le voyez ,  
est fort différente de 1’*althaea* des Grecs. Diofcoride  
dit que « quelques-uns l'appellent *ebis.ctts.* » Pourquoi  
ne dit - il point , les Romains , comme cela lui est  
ordinaire dans d’autres occasions ? Car les Romains  
font les seuls qui donnent à *F althaea* le nom *d’ebiscus  
Ooibiscus.* On trouve dans un manufcrit, Αέγεται μἐν  
Αλθαία, ὑπὸ τινῶν δἐ Μολόχη , Ἀομαιςὶ δἐ Έβικος , παρὰ  
Σαρμάταις δἐ καὶ *ΐΙΊαις* Θρηξὶν ’ Αρισπις. « Elle est ap-  
» pellée *althaea ,* par quelques-uns *moloche ,* en Latin  
*» ebiscus,* par les Sarmates, les Getes & les Thraces,  
*» arispis. » Neophytus ésorQoda* δε'Ἀλθίσκον, ὸι δἐμαλά-  
χην αγριαν , Ρ'ωμάιὸι’Εβισκουμ. α L’*althaea* est *l’althij-  
cum* , quelques-uns l'appellent *mauve sauvage , &*

» les Romains *ebisciim.* » Dans le Glossaire, Ἀλθαία  
c’est *Fhibiscum',* dans d’autres Glossaires on trouve ce  
mot fans aspiration, *ibiscus , herba mollis* ; de-là est  
venu l'Italien *malvavisco,* pour *malva ibisco* : car de-  
là est venu le mot *guimauve s* nous plaçons devant  
ce que les Italiens placent après. On l’appelle dans la  
basse latinité *bismalva,* ce qui est une corruption d’i-  
*bisco-malva.*

Je ne m’étonne point que Pline dans l’endroit où il parle  
de *i’hibiscus,* ne fasse aucune mention de *i’althaea , 8e*qu’il ne disie mot de *i’hibiscus* là où il parle de 1’*althaea.*Il est évident qu’il a regardé ces plantes comme diffé-  
rentes. Mais je ne puis m’empêcher d’être furpris qu’il  
ait placé *s hibiscus* parmi les especes de panais, & qu’il  
l’ait dépeint comme étant femblable à cette derniere  
plante , & cela en plus d’un endroit. Dans le *L. XIX.  
c.* 5. parlant des différentes efpeces de panais , il dit:  
*Hibiscum* à *pastinaca gracilitate distat', damnatum in  
cibis ased Medicinae utile est ; et quartum genu tn eadem  
similitudine pastinacae, quam Gallicam vocant , Graeci  
vero Daucon. « L’hibiscum* est moins gros que le pa-  
» nais : il ne vaut rien pour manger, mais il est fort  
» utile dans la Medecine. Il y en a une quatrieme ef-  
» pece qui ressemble au panais; les François l'appel-  
» lent *panais, Sc* les Grecs *Daucus.* » Il prétend que  
*V hibiscum* ne differe du panais que par sa grosseur,  
c’est-à-dire, il est plus grêle que le panais auquel il  
ressemble en toutes autres chofes. Il répete la même  
chofe dans un autre endroit , c’est à-dire, *Lib. XX. c.*4. *Pastinacae simile hibiscum , quod molochen agriam vo-  
cant , et aliqui plistolochiam.* « Il y a beaucoup de ref-  
» Eemblance entre le panais & *i’hibiscums* que Pon ap-  
» pelle communément mauve sauvage, & quelques-  
» uns *plistolochia,* » Tout le monde convient que cette  
plante ressemble à la mauve, & que c’est une espece  
de mauve fauvage : mais j’ignore ce qui peut la lui  
avoir fait regarder comme un panais, surtout quant à  
la mauve fauVage, qu’il place dans.un autre endroit au  
rang de l’aristoloche, dont il fait une quatrieme esc  
pece.

Quant à *Yhibiscum* que Pline nous assure être femblable  
*Tome L*

ALT 866

au panais, je crois deviner le fondement de fon opi-  
nion. Il a lu fans doute dans quelque Auteur Latin ,  
que *s hibiscum* est une espece de mauve fauvage , à qui  
quelques-uns donnent le nom de mauve fauvage qu’el-  
le a reçu des Grecs, & qu’elle ne differe de celle de  
jardin qu’en ce qu’elle est plus grêle. Or on doit en-  
tendre fous le nom de *pastinata* la mauve de jardin ,  
qui est plantée *pastéeato Ί* dans un terrain cultivé.  
« Toutes les plantes cultivées Eont plus grandes que  
» les sinivages, ce qui fait que la mauve sauvage est  
» plus grêle que celle qui est cultivée ou *paflonata,*» plantée dans un terrain cultivé, σι *L. hibiscum,* dit-il,  
n’entroit dans aucun aliment, c’est-à dire, la mauve  
fauvage ; car il est certain que l'on mangeoit ancien-  
nement la mauve de jardin. Pline a donc confondu  
par distraction *pastinata* avec *pastinaca ,* un panais.

11 est certain , & cela ne fait pas peu à notre fujet , que  
les plus anciens manufcrits portent expressément *Basa  
Innata, hibiscum â pastinata gracilitate dissert.* OC L’Ai-  
*» Fiscum* differe *do. pastinata* en ce qu’il est plus grêle, »  
Au lieu que dans d’autres endroits des mêmes copies  
on trouve le mot *pastinaca* en entier. L’auteur que  
Pline a fuivi avoit fans doute écrit, *hibiscum, id est,  
agrestis malva, â pastinata gracilitate differt. « la’hi-  
» biscum ,* c’est-à-dire la mauve fauvage , differe de  
» celle qui est cultivée, en ce qu’elle est plus grêle. »  
Il a omis *agrestis malva,* & lu *pastinaca* pour *pastéena-  
ta,* ces deux lettres étant souvent changées l’une pour  
l’autre dans les mots de cette eEpece ; par exemple,  
*sccuriclata aseecuriclaca, lingulata, lingulaca, perflo-  
naca , persanata, h 'ϋτξοο-ΐύττί^ις, ( prosepitis)* appelle par  
quelques-uns *pers.onacia* de *pers.onacion.* Le Glossaire  
porte *pastinatio* , φυτικ *Pastinaelon* ( signifie ) culti-  
vé, « On ne doit donc point douter que ὴ 4uTuflo , la  
» mauve plantée , cultivée & de jardin, ne fût appel-  
» lée *paflonata,* plantée dans un terrain cultivé. » C’est  
fur ce faux principe qu’il avance partout que l’*hibisa  
cum* est femblable au panais.

J’ai dit ci-devant que l'on doit entendre par le nom *d’hi-  
biscum i’ alcae a* des Grecs ; car l’*alcaea* est une espece de  
matlve siiuvage, que quelques-uns ont confondue avec  
*i’althaea. Neophytus ,* fous le nom *d’althaea* a décrit  
1 *alcaea*, a qui il donne des feuilles, επεχισμένα πρὸς τὰ  
τῆς ιὸρᾶς βοτάνης, « dentelées comme celles de la vervei-  
» ne. » Je fuis perfuadé que Pline a mis cette dente-  
lure des feuilles de *salcaea,* qu’il prend pour *i’althaea,*au nombre des caracteres par lefquels elle ressemble  
au panais ; mais rien n’est plus certain qu’il a donné  
dans cette erreur de la maniere que nous l’avons dit.

Le même Auteur, dans un autre endroit , distingue *F al-  
thaea* des autres efpeces de mauve : *Ex Sylvestribus ,  
c tel grande felium , et radices albae, althaea vocatur ab  
excellentia effectus , ab aliis aristalthaea.* « Parmi les esc  
» peces fauvages, on donne le nom *d’althaea* à celle quî  
» a les feuilles larges & les racines blanches , à caufe  
» de ses vertus; quelques-uns l’appellent *aristalthaea. »*Un ancien manuEcrit indique , que ce dernier mot  
n’est pas écrit comme il faut , en portant *ab aliisplito-  
licia,* par d’autres*plitoUria.* Il paroît par là que l’on  
doit lire *plistolochia,* ce qui est confirmé par l’index  
manufcrit: *Malva althaea sive plistolochia, « la mauve  
» althaea* ou *plistolochia.* » Il dit dans un autre endroit  
que *Fhibiscum* est appelle par d’autres *plistolochia :*peut-être que ce nom lui a été donné à *cause* de la ver.  
tu qu’elle a de faire fortir les Vuidanges, que les Grecs  
appellent λοχἐνα.

Pline, en faifant le dénombrement des différentes efpe-  
ces d’aristoloche , marque la mauve Eauvage plifloso-  
*chia,* que quelques-uns appellent eneore πολύῤῥιζος,  
« à plusieurs racines; » car c’est ainsi que porte l’index  
mantsscrit : *Aristolochia , five Climatises > sive Creelca ,  
sive Plistolochia,sive Lochia'Polyrrhizoscque, (sonae malum  
terrae.*

Je fi’ai jamais trouvé le mot *plistolochia* dans les Auteurs  
Grecs, & je sierois porté à croire qu’il doit fon origine  
à la mauvaise lecture, ou de Pline, ou de quelqu’un  
1 i i

867 A I. T

deceuxquilui fervoient de lecteurs, qui parcourant à  
la hâte l’original Grec qui étoit écrit en gros caracte-  
res, & ne fassent qsscflcurer les mots , comme cela  
n’arrive que trop souvent, a lu ΠΛΙΣΤΟΛΟΧΙΑ pour  
ΑΡΙΣΤΟΛΟΧΙΑ; ce qui n’est pas trop éloigné de la *vé-  
rité ,* ni étranger au caractere de Pline. Sans-cette con-  
jecture, ne fai que dire de ce nom *plistoloelela,* que  
tous les livres dementent.

les Auteurs ne distent pas un mot de *V althaea* appellée  
*Plistoloelela* ou *Aristolochia s* & je suis tenté de croire  
quetPline a mal lu & mal.ponctué le passage de T héo-  
phraste. Cet Auteur faisant le dénombrement des plan-  
tes médicinales qui croissent en Arcadie, dit ce qui suit :  
Καὶ ἢ μἐν Αλθαία ἐκανοι δἐ μαλάχην ἀγρίαν , καὶ ή ἀριστο- .  
λοχία rsa τὸ σέσελι. α Là fe trouve *i’althaea ,* que l'on j  
» appelle mauve sauvage , l’aristoloche , & le fcfell. »  
Pline lit ou interprete ces paroles comme s’il y eût eu , -  
ἐκἐννοι δὴ' ’μαλάχην αγρίαν καὶ ἀριστολοχίαν. « On l’appel-  
:»le mauve simvage & aristoloche : » il peut se faire  
qu’il ait mal lu cepaflage , & qu’il ait cru voir καὶ πλιστο-  
λοχίαν α & *Plistoloelela. »*

L’endroit où Pline distingue le terme μολόχη ( *moloche')*de μαλάχη ( *malache,*mérite notre cenfure. Lepassa-  
ge comme on le lit , *Lib. XX. cap.* 21. est tel que  
voicic

*dDuo generaxarum amplitudinesolti discernuntur. Maio-  
rem graeci molochen vocant In sativis, alteram ab emol-  
liendo ventre dictam putant malachen.* « On en distin-  
» gue deux efpeces par la largeur de leurs feuilles. La  
» plus grande est appellée par les Grecs, *moloche*, & on  
»la cultive dans les,jardins;Pautrelà ce qu’on prétend,  
» n’a reçu le nom de *malache (* en grec μαλάχη douce )  
® qu’à caufe qu’elle ramollit le ventre. » Mais μολόχη i  
*( moloche)* est un mot usité dans la Dialectique attique, ’  
& μαλάχη ( *malache* ) dans les autres. C’est la regle ;  
que nous ont laissée les anciens Grammairiens : je croi-  
rois plutôt que *stéeelyy* est un mot Æolique; car c’est le  
génie du dialecte Æolien de changer *Fa* en 0 ; car l’on  
dit, ὀνόγυρον ( *onoguron')* pour ἀνόγυρον ( *anoguron, )*qui est siuivant la dialecte attique ; ονωνις,pour ἄνωνις,  
βότις pour βάτις, & ainsi d’une infinité d’autres mots  
qu’il fieroit trop long de rapporter. Ce que l’on ap-  
pclle communément *malvavisco*, ou *ibiscomalva*,n’est  
point *i’althaea* des Grecs, quoique les anciens Latins  
donnent à cette dcrnierc le nom *d’ibiseus.* La vérita-  
ble *althaea* est entierement inconnue ^ nos Herboristes ;  
car l'on n’est point assuré que la *bismalva,* qui est  
*Yhibisoum* des Romains , foit la même choEe. 11 peut  
même se faire que les anciens Latins n’aient point eu  
de connoissance de la véritable *althaea ;* car ce qu’ils  
appellent *hibiscum,* ne differe point de la plante con-  
nue fous le nom *domalva, ibiscum.*

^Quoique *i’althaea* fiait semblable à la mauve sauvage,  
Diosi-oride ne lui a point assigné de place parmi les  
différentes especes de mauve, comme s’il l’eût crue  
différente. Il décrit la mauve ordinaire dans scm se-  
cond Livre, & ne parle de *i’althaea* que dans le troisie-  
me : puisqu’il sépare ainsi ces deux plantes, il faut  
qu’il les croie différentes, quoiqu’il dife que *i’althaea* est  
une efpece de mauve sauvage.

L’Αναδενδρομαλάχη ( *Αnadendmomalache )* dont Pline  
fait mention, & que l’on confond avec *Fibisciis* ou  
*Valthaea,* est une autre chofe. On trouve dans les Au-  
teurs Grecs qui ont traité des maladies des chevaux,le  
passage suivant : ’Έστ\* δἐ ἐτέρα *fiosidaen ruyopelv» dva.tpev-  
Jfo/juûAyoi* , ὑπὸ τινων σαλκίης’ ἔστι τὸ φύλλον πλατύτε^ον  
ταύτης , τήν ῥιζαν ωσαυτως σκευάζονται ,, καθῶς ἐπάνω  
γέγραπται xpnérai. « Il y a une autre plante appellée  
*x Anadendromalache* , & par quelques-uns*falcies s* elle  
□o a les feuilles plus larges ; l’on prépare fes racines de  
» la maniere dont on l’a vu ci-devant. » Je crois que  
xette plante est *Falcaea* de Diofcoride, comme le prou-  
ve le nom σαλκίης (*falcies* ) qui est une corruption  
d’xlaza/n *oalcaea.* ) Galien ne fait aucune mention de  
*Falcaea :* mais il femble indiquer la même plante par le  
mot *anadendromalache.* SaUMAIsb , *de Homonyme*

ALU 868

*Hyl. Iatr. cap. 41.*

Un grand nombre de Botanistes prétendent que notre  
*althaea* est la même que celle de Diofcoride,quoique  
Saumaise foit d’un sentiment contraire.

ALTHANACA, ou ALTHANACHA, (Xuripig-  
*mentum, ) Orpiment.* On l’appelle aussi *Alternet s AT  
Hmec.*

ALTHEBEGIUM. Nom Arabe qu’Avicenne donne à  
une certaine tumeur pareille à celles qui surviennent  
dans la cachexie, & qui proviennent de l’état morbifi-  
que du foie , & de la mauvaife disposition du corps.  
-Ces tumeurs ressemblent encore à celles qui paroissent  
fur les yeux & le visage des personnes qui ont trop  
dormi. La tympanite est une maladie de même espece.  
FaBRIcIUs *ab aquapendente, Lib. I. c.* 10.

ALTHEXIS, Ἀλθεξις, ΰ’ἀλθέὶν *guérir.* Il signifie la cure  
dhinemaladie ; & Hippocrate l’emploie fouvent dans  
ce sens.

ALTHOLIZOI. Voyez *Altolizoim.*

ALT1HT. Nom qu’Avienne donne au *Laserpitium* des  
Anciens.

ALTIMAR, AYCAPHER, ( *Æs ustttm ) Cuivre bril-  
lé.* **RULAND.**

ALT1MIO , ( *Foex Plumbi. ) Scorie du Plomb.* **RULAND.**ALTINCAR. Espece de fel dont on fe fert pour puri-  
fier & séparer les métaux de leur mine. CasTELLI d’a-  
.près LIBAVIUS.

ALT1NGAT, *FlosÆris. Rouille de Cuivres Verd-de-  
gris-* **RULAND.**

ALTINURAUM, *Vitriol.* RuLAND.

ALTOLIZOI. Mot dont *sc* sert Van-Helmont, & qui  
est inintelligible. Dans sim traité *de Lithiase,* il dit que  
*le Ludus* de ParacelEe doit être bien broyé, calciné &  
cuit en forme d’huile,ce qu’il exprime par un feul mot,  
*sol terrae,* ou *altholizelt correctum,* qui, à ce qu’il dit,  
signifie totalement converti en huile par l’ébullition.  
Castelli a fait deux ou trois fautes dans cet article ; car  
il l’appelle *altolizoim^* au lieu quele mot de Van-Hel-  
mont est *altholizoi Se altholizoim :* il fe trompe en fe-  
cond lieu dans l’explication du mot *ludus* qu’il appelle  
*lutum. Noyez Alcaesu*

ALTUS. On se sert quelquefois de ce mot dans un Eens  
médicinal en le joignant à *sopor,* pour exprimer un pro-  
fond fommeil, qui rient de la léthargie ou du *coma.*

ALU

ALU. Voyez *Are-alu & Atty-alu.*

ALUACH, ou ALUECH , *Etain pur ou rafiné.* Ru-  
LAND

ALUCO. Nom d’un oiseau dont il est parlé dans *Belloni,  
Aldrovandi & Jonhs.om*

C’est une efpece de hibou, ou un oiseau de rapine noctur-  
ne, qui est de différentes grandeurs ; car les uns Eont  
gros Comme un chapon , & les autres comme un pi-  
geon : leur couleur est plombée & marquetée de blanc;  
leur tête est groffe, sans oreilles, couronnée de plu-  
mes ; leur bec est blanc, leurs yeux font grands, noirs,  
paroissant enfoncés à caufe de beaucoup de petites plu-  
mes qui les environnent ; leurs cuisses sont couvertes  
de plumes blanches, leurs pattes fiant velues & armées  
de l'erres longues & fort aiguës : ils habitent les édifi-  
ces ruinés, les tours, les cavernes, les creux des vieux  
chênes ; ils rodent la nuit dans les champs ; ils vivent  
de rats, de pies & d’autres petits oiseaux : ils ont le  
gosier si large, qu’ils avalent des morceaux gros com-  
me un œuf à la fois ; leur cri est effroyable : ils contien-  
nent beaucoup de fel volatil & d’huile.

Leur sang est bon pour l’asthme, étant desséché, pulvéri-  
*sé &* avalé : la dose en est depuis demi-scrupule juEqu’à  
deux sitrupules : leur cerveau est propre pour aggluti-  
ner les plaies. Εεμεβυ , *des drogues.*

ALUDEL, est un vaisseau dont les Chymistes *se serrent*dans les sublimations. On en emploie plusieurs dans  
une seule opération de la maniere fuivante :

On met la matiere que l’on veut fublimer dans un pota

86g ALU

dont on adapte la partie supérieure dans la cavité qui fe  
trouve à la partie inférieure de *i’aludel-* La partie fu-  
périeure de ce derniel', est adaptée dans la partie infé-  
rieure d’un autre *aludel, Sc* ainsi de fuite , jufqu’à ce  
qu’il y ait autant *ffiaeludels* les uns si.ir les autres que  
l’opération l’exige. On adapte à la partie supérieure  
de *i’aludal* qui effile plus élevé, un récipient pour rece-  
voir la matiere que l'on Eublime ; de forte que tous  
les *alttdels* ensemble forment un tuyau continu de-  
puis le pot dans lequel est renfermée la matiere qu’on  
veut fublimer, jusqu’au chapiteau qtfi doit la recevoir.  
L’tssage des *alndels* est d’éloigner du feu la matiere qui  
s’est si.iblimée dans le chapiteau qui les termine.

ALUDIT, *Mercure.* **RULAND.**

ALVEARIUM. Ce mot signifie, à proprement parler,  
le commencement du canal auditif externe, ou cet  
endroit où s’accumule & où fe forme la cire des oreil-  
les,

ALUECH. Voyez*Aluach.*

ALVEOLI, *Alveoles* ; cavités des os des machoires  
dans lesquelles les dents sont placées par cette espece  
d’articulation, que les Anatomistes appellent *gom-  
phos.e.* Les *alveoles* tient revetues d’une membrane d’un  
sentiment exquis, qui paroît être nerveuse, & qui en-  
toure la racine de chaque dent. ÜRake.

Il y a pour l'ordinaire Eeize *alveoles* à Chaque machoire.  
ALVEUS. Les Medecins donnent quelquefois ce nom  
aux vaisseaux ou conduits qui donnent passage à quel-  
que fluide que ce foit, mais plus particulierement à  
ceux qui conduifent le chyle depuis sim réservoir juf-  
qu’aux veines souclaVÎeres.

ALUFIR , *Ritbedo ; rougeum* **RULAND.**

ALVIDUCA MEDICAMENTA, sont les médica-  
mens purgatifs.

ALUIS. Ruland rend ce mot par *Alafor rid est Vabso* sans  
’ autre explication. Mais Jonlsson traduit *Alafor* par *sol  
alcali.*

ALUM ou ALUS ; nom que Scribonius Largus don-  
ne à la consoude , qui est le *fymphitum* des Latins.

ALUMBOTI, *Plumbum ustum. Plomb brûlé-> ou cal-  
ciné* **RULAND.**

ALUMEN, *Alun, tru^Tfifn.* Hippocrate’, dans un  
grand nombre de passages de son traitté des ulceres, re-  
commande *i’alun* comme un excellent topique pour  
les ulceres, surtout pour les ulceres rongeans, ( *voade )*quelquefois brûlé, & quelquefois non. Il croit celui  
d’Egypte le meilleur , & il met au second rang celui  
de Melos. Dans sim traité des maladies des femmes,  
*L. I.* il ordonne *F alun* brûlé pour les ulceres de Pute-  
rus. Il veut aussi que les femmes qui ont envie de de-  
venir fécondes , emploient 1’*alttn* d’Egypte avec quel-  
ques autres ingrédiens, & qu’après l’avoir humecté  
avec de la graisse d’oie , ils lui donnent avec de la laine  
la forme d’un pessaire. Dans les épidémiques, *L. I.* il  
ordonne *Falun* d’Egypte comme un topique excellent  
dans les tumeurs douloureuses des gencives.

Cesse, L. VL c. 19. recommande *F alun* de Melos prépa-  
ré de la maniere suivante, comme un topique effica-  
ce pour les ulceres des doigts, que les Grecs appellent  
πέτερύγια.

*Faites* dissoudre de *F alun* rond de Melos dans de l’eau,  
jusqu’à ce qu’il ait aquis la consistance du miel ;  
mêlez-le avec une quantité de miel égale à celle  
de *s alun* lorsqu’il étoit sec, & remuez avec une  
fpatule , jusqu’à ce que le mélange ait acquis la  
couleur du safran. Oignez-en les ulceres.

Diofcoride, Pline , Oribafe & Aétius donnent de *F alun*les defcriptions suivantes:

On trouve preEque toutes les différentes eEpeces *d’alun*en Egypte, & parmi les mêmes métaux : on trouve  
aussi *s alun* dans plusieurs autres endroits, comme dans  
Piste de Mélos, dans la Macédoine, les ifles de Lipari,  
de Sardaigne , la ville d’Hiéropolis en Phrygie , la  
Libve, 1’Armenie.

À L Ü 870

Il y a différentes esipcces *T alun.* Les plus utiles poür les  
usiages de la Medecine, Pont *F alun* de plume , le rond  
& le liquide : mais le premier est le meilleur de tous.

*L’alun* de plume le plus estimé , est celui qui est nou-  
veatI, très-blanc, exempt de stable , d’une odeur forte „  
& extremement astringent ; qui n’est point formé en  
masses,..<& ne fe fend point en copeaux ; mais qui,  
étant réduit en morceaux , fe partage en des filamens  
femblables à des cheveux. Tel est celui qu’on appelle  
*trichites,* c’est-a-dire, *capillaire* qui croît en Egypte,  
On trouve une pierre qui ressemble à cet *alun ,* dont  
on la distingue cependant facilement par le gout qui  
n’est pas astringent.

*L’alun* rond ou factice , n’est pas à beaucoup près si esti-  
mé ; il est aifé de le connoître à la figure. On doit  
choisir celui qui est naturellement rond , rempli de  
bulles, d’une couleur blanche, & très-astringent, &  
qui outre cela est pâle,un peu gras, & vient de Melos ou  
d’Egypte. *L’alun* liquide doit être tout-à-fait transpa-  
rent,d’un blanc de lait, uni, également liquide dans  
toutes ses parties, fans fable & sans gravier, & qui *ré-  
pand* une chaleur douce & approchante de celle d’un  
feu modéré.

*L’alun* est d’une nature chaude & astringente ; il a la  
vertu de nettoyer les yeux , de dissiper ce qui obfcur-  
cit la vue, & de confumer les carnosités ou excroif-  
fances qui fe forment autour des paupieres. *Æalun*qui fe fend est préférable au rond. On le calcine com-  
me la calcite. 11 arrête la putréfaction des ulceres,& les  
hémorrhagies. Il relTcrre les gencives , affermit les  
dents qui branlent , étant employé âvec du vinaigre ou  
du miel. Mêlé avec du miel , il guérit les aphthes ;  
avec la fanguinaire , il arrête les exanthemes & les Au-  
xionsdes oreilles. Avec des feuilles de choux, ou du  
miel cuit, il est très-effiCace contre la lepre ; il est bon  
avec de l’eau chaude peur faire des forment'ations  
pour la gale, le panaris , le pterygion , & les mules.  
Mêlé avec une égale quantité de lie de vinaigre & de  
noix de galle brûlée , il est bon pour oindre les ulce^-  
res rongeans; avec une double quantité de fel il arrête  
le progrès des nomes. Mêlé avec des ers & de la poix  
liquide, il guérit la galle de quelque espece qu’elle  
foit , & employé avec de l'eau, il tue les lentes & les  
poux , & guérit les brûlures. On en oint les tumeurs  
œdémateuses , & l’on s’en fert pour corriger l’odeur  
defagréable des aisselles & des aines. Celui qui vient  
de Melos facilite la greffasse,πρό της συνόδου παρατεθῶσα  
τῶ στόμπὸι τῆς ὑστέρας & la fortie du fétus. Enfin, *Va-  
lun* est propre pour diminuer l'excroissance des genci-  
ves, pour dissiper les fluxions de la luette & des amyg-  
dalcs ; on l’emploie avec fuecès dans les maladies de  
la bouche , des oreilles & des parties naturelles lorse  
qu’on en oint ces parties après l’avoir mêlé avec du  
miel. DfoscORIDE , *Liv. V. c.* 122.

*Ualstn* passe pour être une humeur faline de la terre  
*(salsugo terrae.* ) 11 y en a de plusieurs especes : on en  
trouve en Chypre du blanc & du noir. Si la différence  
de leur couleur est considérable , leur tssage ne l’est  
pas moins ; car le blanc & le liquide donnent une cou-  
leur extremement vive aux laines, au lieu que le noir  
les teint d’une couleur l'ombre & oblcure ; on Ee sert  
encore de ce dermer pour rafiner l’or. Il est engendré  
de l’eau & du limon, on peut le regarder comme une  
especé de fueur de la terre. On trouve *F alun,* en Ese  
pagne , en Egypte , dans 1’Armenie, la Maeedoine »  
le Pont, l'Afrique , & les Ifles de Sardaigne, de Me-  
los , de Lipary. Le meilleur nous vient d’Egypte ; ce-  
lui deMeîos lui est inférieur quoique préférable aux  
autres. Ce dernier est de deux especes, liquide &  
folide , & le premier passe pour bon lorsqu’il est lim-  
pide, de couleur de lait, qu’il ne laisse point echapper  
de vapeur nuisible lorsqu’on l’agite , mais qu’il jette  
des étincelles & répand une chaleur senllble. On don-  
ne à ce dernier le nom de *Phorimon e* utile) & l’on sie  
siert du stuc de grenade pour connoître s’il n’est poini  
falsifié, car il noircit *F alun* fans mélange.

1 i i ij

.8 7 ï ALU

Il y a une autre efpece *P alun* qui est pâle & raboteux,  
& qui donne une teinture , mêlé aVec de la noix de gab-  
le , ce qui lui a fait donner le nom de *Paraphoron.*

*Iss alun* liquide a une qualité astringente, corrosiVe , &  
endurcissante. Mêlé aVec du miel il guérit les ulceres  
de la bouche, les pustules , & les inflammations ; on  
mêle pour cet effet deux parties de miel aVec une par-  
tie *d’alun,* & l'on applique ce mélange lorfque le ma-  
lade est au bain. On le prendra en pilules pour les  
maladies de la rate , & pour faire cesser les déman-  
geaifons & le pissement du fang. Mêlé aVec du nitre  
& des fleurs de fenouil fauVage , il guérit la gale.

.11 y a une espece *d’alun* folide que les Grecs appellent  
*Schiston*, parce qu’il fe fend , d’autres ont mieux aimé  
l'appelles *Trichais,* à catsse qu’il fe partage en des fila-  
mens blancs. Il est produit par une forte de caillou, &  
c’est pour cela qu’on l'appelle *chalcitis* calcite, c’est  
une espece de fueur qui découle de cette pierre & qui  
*fe* coagule en une substance écumeuse. Cet *alun* est  
dessiccatif & moins astringent que le liquide , ce qui le  
rend conVenable pour les oreilles, foit qu’on en met-  
te dans cette partie, ou qu’on fe contente de l’en oin-  
dre, pour les ulceres de la bouche & pour les mala-  
dies des dents. Il entre dans les collyres & dans les mé-  
dicamens propres aux parties naturelles des deux *sexes.*On le fait cuire dans une poêle jusqu’à ce quil ne fe  
fonde plus.

Il y a une autre forte *d’alun* d’une nature inférieure que  
l’on appelle *rond.* Il est de deux efpeces; car, ou il  
est spongieux & absorbe promptement l’humidité, &  
n’est bon à rien ; ou il ressemble à une pierre ponce ,  
est poreux comme une éponge , naturellement rond ,  
tirant fur le blanc, gras, friable, sans fable & qui ne  
teint point en noir. On l’estime alors beaucoup plus  
que le premier. On le calcine jufqu’à ce qu’il Eoit ré-  
duit en cendres. *L’alun* en général a une qualité af-  
tringente, ce qui lui a fait donner par les Grecs le nom  
qu’il porte. Ρεινε , Liv. *XXV. c. l y.*

Toutes les différentes especes *d’alun* ont une acidité re-  
marquable & font compostées de parties grossieres.  
*L’alunlc* plus estimé après celui de plume est le rond  
& l'astragale. *L.alun* liquide est compofé de parties  
fort grossieres, de même que celui qu’on appelle pic-  
*cuels & plinthitis.* ORIBASE , *Med. Col. XV. c.* I.

*L’alun effi* extremement astringent, dessiccatif & agglu-  
tinant : le meilleur est *F alun* de plume ; on l'ajoute  
communément aux autres drogues qui entrent dans les  
médicamens, après les aVoir fait cuire , car on ne Voit  
pas qu’il stoit nécessaire de le faire cuire. Lorfqu’il  
change de couleur , il en prend ordinairement une  
verte. Αετιυε, *Tetr. IV. Serm. II. cap.* 25. p. 697. C.

On fe Eert communément de trois especes *d’alun.* La  
premiere est

*Alumen rupeum s* Offic. *Alumen rupeum sive* c/ystaZli-  
*numf* Ind. Med. 7. *Alumenfactitium,* Mer. Pin. 217.  
*Alumen ,* Schw, 362. *Alumen factitium pellucidum ,*Calc. Musi 169. *Alumen rupeum candidum et pelluci-  
dum* , AldroV. Musi Metall. 334. *Commune vulgo.* Da-  
LE , *L’alun commun.*

La seconde est

*Alumen rochi galels ,* Offic. *Alumen romanum sive ru-  
brum -,* Ind. Med, 7. *Alumen rochae ,* AldroV. Muf Me-  
tall. 332. Worm. 23.*Alumen rupeumscurochae,* Charl.  
Foss. 9. *Alumenfactitiam ex praeduro lapide subrubro  
confectum,* Cale.Mut 169. *Alumen romanum quibusc  
dam y l’alun de roche.*

Il ne dissere de *F alun* commun qu’en ce qu’il est d’un  
rouge pale. On nous l’apporte d’Italie & de Smyrne,  
&c. On le fait de la même maniere que *Falun* com-  
mun, mais fans y ajouter de la foude ni de l’urine,  
comme je l’ai appris du D. *Tancred Robinson.* Il a les  
mêmes Vertus que le précédent. DaLE.

La troisieme esipece est

*Alumen plumosctm i* Offic. Ind. Med. 7. *Alumen plu-  
rneumsive trichites ,* Schrod. 3. 477. *Alumen plumae,*

*A* L U 872

*quod Scissile Latinis*, AldroV. Muf Metall. 331. *Alun  
deplume-* DaLE.

On l'appelle quelquefois *Alumen jamenum ,* alun de  
jamne.

*Alumen cafenum* est le nom de la cendre graVelée, ou de  
la potaffe.

Il est à propos pour connoître à fond la nature de *F alun*dont nous faisions tssage, de savoir la maniere dont il  
est produit ; on verra par-là qu’il diffère considérable-  
ment de celui des Anciens qui étoit naturel, au lieu  
que le nôtre est factice.

On emploie pour faire *F alun* des cailloux l’algue & l’uri-  
ne.On trouve la pierre dont on le retire dans la plupart  
des montagnes situées entre *Scarboroug* & la riviere  
de *Tees,* dans la Province d’York, aussi-bien qu’au  
près de *Presto'n* dans celle de Lancastre. Elle est de  
couleur bleuâtre & fe fend comme l’ardoise.

La mine qui est la plus profonde & dans laquelle fe trou-  
vent des sisurces, est la meilleure. Celle qui est trop  
feche ne vaut rien; trop d’humidité aussi corrode, cor-  
rompt la pierre & la rend nitreuEe.

On trouve dans ces mines différentes veines d’un caillou  
appelle *Doggers,* qui quoique de même couleur, ne fiant  
pas également bonnes. On y trouve aussi les cailloux  
que l.lon appelle communément *Snake stone, Pierre de  
ferpent* ; il y aune tradition parmi le peuple , que ce  
pays étoit autrefois infecté d’une grande quantité de  
serpens , mais que S. Hilda les convertit en pierres, &  
qu’on n’en a plus vu aucun depuis.

Pour travailler plus commodément à ces mines , qui sont  
quelquefois situées à soixante piés au-dessous de la sur-  
face de la terre , on choisit le penchant d’une monta-  
gne où l’eau fe trouve en plus grande abondance. On  
croisse la mine par étages, & l.lon transporte les pier-  
res dans l’endroit où on les calcine.

La mine étant expofée à Pair avant qu’on la calcine se  
réduit en morceaux , & donne une liqueur dont on  
peut tirer du vitriol .‘mais étant calcinée, elle est pro-  
pre à faire *F alun.* Elle conferve *sa* dureté tant qu’elle  
reste dans la terre ou dans l’eau.

Il découle quelquefois desfentes des rochers une liqueur  
dont on’sait le véritable *alun* par l'évaporation.

On calcine la mine avec du charbon de terre de *New-  
castle,* du bois & du genet ; on fait les piles de deux  
piés & demi de haut , & de six piés de large fur trois  
de longueur. On fait entre chaque pile une séparation  
ayec des moilons mouillés , de forte qu’on puisse allu-  
mer autant de pile que l’on veut, seins préjudicier aux  
autres.

Après avoir mis huit ou dix verges de fragmens de ces  
pierres Eur ces buchors, on les allume , & l’on met tou-  
jours de nouvelles mines à mesifre que le feu gagne le  
fommet; de sorte qu’à quelque hauteur qu’on éleve le  
monceau qui a souvent environ soixante piés de haut,  
le feu brûle vers le fommet, fans qu’il soit besoin d’y  
ajouter du bois , avec beaucoup plus de force que lorf-  
qu’on l'a allumé, & cela tant qtl’il reste quelque foufre  
dans ces pierres.

Le vent nuit fouvent beaucoup à la calcination de ces  
pierres, en forçant le feu dans quelques endroits à tra-  
vers la mine avec trop de vitesse, & la laissant noire &  
demi calcinée ; & dans d’autres en la calcinant plus  
qu’il ne faut, ce qui la rougit. Mais là où le feu passe  
doucement & de lui-même , il blanchit la mine , qui  
donne par ce moyen une plus grande quantité de li-  
queur.

Après que ces pierres semt Calcinées on les fait macerer  
dans des fosses pleines d’eau de trente piés de large fur  
cinq de profondeur, enduites d’argille de tous côtés,  
dans lesquelles on pratique un écoulement pour con-  
duire la liqueur dans un rélervoir, d’où elle elt reçue  
Eur un nouveau monceau de mine, de siarte qu’aVant  
que la liqueur de chaque fosse foit en état de bouillir,  
elle passe par quatre réfervoirs différens , & Chaque  
monceau de pierre trempe dans quatre différentes li-  
queurs, avant qu’on la retire , la derniere fosse est

*S73* ALU

. toujours remplie de nouvelle mine.

Après que la mine a trempé dans chacune de ces liqueurs  
vingt-quatre heures, ou environ, & que ces mêmes li-  
queurs ont été quatre jours à passer par ces différens  
réfervoirs , on les porte enfuite dans les chaudieres.

*L’eau* ou la *liqueur vierge,* augmente souvent de deux li-  
vres de poids dans le premier réservoir, de cinq dans  
le second, de huit dans le troisieme , & dans le der-  
nier qui est toujours rempli de nouvelle mine, de dou-  
ze livres; & toujours dans cette proportion , si-iivantla  
bonté de la mine, & la maniere dont on l’a calcinée.  
Il arrive quelquefois que l'eau en passant par les quatre  
différens réfervoirs n’augmente pas en poids plus de  
six ou sept lÎVres, & plus de douze dans d’autres tems.  
Il arrive souvent que la liqueur qui pese sept ou huit  
lÎVres donne plus *T alun* que celle qui ést spécifique-  
ment plus péfante & qui en pese dix ou douze , foit  
que cela proVÎenné de la mauVaife qualité de la mine ,  
ou dc ce que la calcination a *été* mal faite. Suppofé  
même que la liqueur la plus foible aequît dix à douze  
lÎVres de poids en passant fur de notrvelle mine, on en  
tireroit moins *d’alun* que lorsiplelle ne pefoit que  
huit livres. Car la matiere dont elle augmente en pase  
fantpar le dernier réservoir n’est pour la plus grande  
partie que du nitre & de la terre, qui corrompent les  
bonnes liqueurs & en empêchent la préparation , à  
moins qu’on ne les en sépare.

Ce qu’on appelle *Slam* fie. manifeste d’abord par la rou-  
geur de la liqueur, au fortir de la fosse. Cette matiere  
est occasionnée ou par la mauvaife qualité de la mine ,  
ou , comme nous l’avons déja dit , parce qu’elle a été  
trop ou trop peu calcinée , elle fe précipite au fond du  
vaisseau, où elle paroît fous la forme d’une fubstance  
boueuse & d’une couleur obfcure. La liqueur qui fort la  
plus blanche du réservoir est la meilleure.On fait bouil-  
lir ces liqueurs dans la chaudiere avec de l’algue, telle  
qu’on l’apporte à Londres avee les huîtres. Cette plante  
croît fur les rochers situés sisr le bord de la mer dans lles  
pace que laissent les hautes & balles marées.Etant seche  
elle brûle & he fond cemme la poix, lorsqu’elle est froi-  
de& endurcie , on la réduit en cendre , on fait la lef-  
sive de ces cendres, & l’on en retire beaucoup de fel.

Comme ceux qui fournissent l’urine pour la préparation  
de *Palan,* y mêlent quelquefois de Peau de mer , ce  
qu’on ne peut découvrit au poids, on en fait l'essai en  
en mettant quelque peu dans la liqueur pendant qu’elle  
boût ; car lorfque l’urine est bonne la liqueur travaille  
comme la biere, lorEque l'on y met de la levure ; mais  
lorsqu’elle est mêlée , elle ne produit pas plus de mou-  
vemeht que si l'on y ajoutoit de Peau commune.

On a remarqué que la meilleure urine est celle de la po-  
pulace , qui ne fait pas beaucoup d’ufage de liqueurs  
fortes.

Les chaudieres font de plomb, elles ont neuf piés de long,  
cinq de large , & deux & demi de profondeur , elles  
Pont posées sisr des plaques de fer épaisses de deux pou-  
ces. Les chaudieres font neuves pour l’ordinaire , &  
l’on répare les plaques cinq fois tous les deux ans.

Lorfque l’ouvrage est en train & que *i’alun* commence à  
se former, on prend de la liqueur dont on a déja retiré  
de *i’ascun*, & qu’on appelle *mere* ; on en remplit les  
deux tiers des chaudieres, & l'on acheve de les rcm-  
plir avec de la liqueur nouvelle qu’on tire des réfer-  
voirs. Comme on a eu foin d’entretenir le feu fous le  
fourneau, la liqueur boût en moins de deux heures dc  
tems, elle diminue de quatre pouces toutes les deux  
heures , & l'on remplit les chaudieres avec de la li-  
queur fraîche.

Lorfque la liqueur est bonne, *sa* siirface *se* couvre d’une  
espece de graisse ; mais si elle est nitreusie , elle devient  
épaisse, bourbeusie & rougeâtre ; en bouillant vingt-  
quatre heures, elle pcsie spécifiquement quatre fois da-  
vantage qu’elle ne pefoit au commencement. On met  
dans la chaudiere em/iron un muid d’une sorte lessive  
d’algue.

Quand la liqueur est bien préparée, on n’a pas plutôt mis

ALU 874  
la lessive d’algue dans la chaudiere, qu’elle fermente  
de même que la levure que l’on met dans la biere; mais  
si elle est nitreufe, cette lessive ne produit que peu d’ese  
set , & dans ce cas on doit y ajouter une plus grande  
quantité de lessive & faire enforte de la rendre plus  
forte.

Après qu’on a mis la lessive d’algue dans la chaudiere,  
on fait reposer pendant deux heures toute la .liqueur  
dans une cuve de plomb aussi haute que la chaudiere ,  
& pendant ce tems , la plus grande partie du nitre &  
de la terre se précipite au fond du vaisseau.

Cette féparation se fait au moyen de la lessive d’algue ;  
quand toute la chaudiere est remplie dc la liqueur qu’on  
a tirée des réservoirs , elle est assez forte pour rejetter  
le nitre & la terre qu’elle contient, mais lorsqu’on em-  
ploie cette liqueur que nous avons nofiimée *mere, la*lessive est nécessaire pour faire cette séparation.

Enfin on tranfporte cette liqueur purifiée dans des cuves  
de fapin enduites d’argile. On y met quatre-vingt pin-  
tes ou plus d’urine, fuivant que la liqueur est plus ou  
moins bonne ; car lorsqu’elle est rouge & par cosse-  
quent nitreuse, il faut davantage d’urine.

On laisse repofer la liqueur pendant quatre jours dans un  
lieu tempéré. Le fecond jour l’*alun* commence à Ee  
crystalltser & à s’attacher aux côtés & au fond des cu-  
ves.

On prétend que si on laissoit reposier la liqueur trop long-  
tems dans la cuve , elle sie changeroit en couperose.

On emploie l’urine autant pour précipitér au fond du  
vaisseau , le foufre, le vitriol & la terre, que pour em-  
pêcher *F alun* de fe trop endurcir.

Dans les tems chauds les liqueurs semt un jour de plus à  
si? refroidir , & *i’alun* à fe former, que lorfque le tems  
est tempéré ; dans les tems de gelée , le froid fait que  
*F alun* s’épaissit trop tôt, & que le nitre n’a pas le tems  
de se précipiter au fond du vaisseau, de forte qu’il reste  
mêlé avec *F alun.* Ce mélange augmente *sa* quantité du  
double , mais il diminue lorsqu’on le lave , à cause de  
ce fel si-irabondant qui *se* fond par la lotion.

Après que la liqueur a demeuré quatre jours dans le ré.  
frigérant, on jette dans une chaudiere, ce qu’on ap-  
pelle la *mere, i’alun* demeure attaché aux côtés & au  
fond du vaisseau. On fait bouillir de nouveau la liqueur  
qu’on a séparée en y en ajoutant de nouvelle , & l’on  
réitere la même opération tous les cinq jours , jufqu’à  
ce qu’elle soit entierement évaporée ou convertie en  
*alun.*

On met *i’alun* que Fon a tiré des parois & du fond des  
cuves dans un réservoir où on le lave dans environ  
douze livres d’eau qui a déja fervi au même usage ,  
après quoi on le réduit en masse de la maniere sui-  
vante.

Après que *i’alun* est lavé, on le fait bouillir & fondre  
dans une autre chaudiere avec une quantité d’eau con-  
venable ; on le verfe enfuite dans un tonneau, où il  
reste pour l’ordinaire dix jours, ce qui acheve sa prépa-  
ration. *Aseregé des Transe Philoseph. vol. II.*

Le recit qu Hoffmann fait de la production de *F alun* que  
l’on fabrique auprès de Hall en Saxe , est un peu disse-  
rent de la description qu’on vient de voir. Comme les  
expériences & les remarques de cet Auteur sur *Palan*sont curietsses & instructives, je les infererai ici.

*De la génération et de la nature de* l’Alun.

Comme le vitriol est produit d’tin métal sidphureux  
simple ou composté , c’est-à-dire , du fier & du cuivre :  
de même *i’alun* qui est comme une espece de vitriola  
est engendré d’un minéral siulphureux , en partie bitu-  
mineux & en partie terreux. L’acide que l’on tire de  
*F alun* siemble avoir les mêmes propriétés que celui que  
donne le vitriol, quelle que soit la différence qui *fe*rencontre dans les matrices dans lesquelles ces acides  
s’engagent; car le *caput-mortuum* du vitriol a une qua-  
lité métallique , c’est-à-dire , qui tient de celle du fer  
& du cuivre ; au lieu que la terre de *F alun* paroît être

§75 ALU

une efpece particuliere de bol extremement spongieufe  
& très-subtile.

Les expériences salivantes découvrent suffisamment le rap-  
port qu’il y a entre les acides du vitriol & de *F alun.*

Le vitriol de Mars se prépare avec llespnt*d’alun 8c*le fer , aussi-bien qu’avec l’efprit de vitriol ; & Peau-  
sorte fe retire aussi-bien avec *F alun* qulayec le vitriol  
& le nitre.

De plus l’acide de *F alun* étant converti en un fel neutre  
.par le mélange d’un fel alcali , & ce fel étant fondu  
dans un creufet avec un peu de fel de tartre & du char-  
bon en poudre, il enréfulte une masse rouge fembla-  
hle au foie de foufre , comme il arrive lorfque l’acide  
du vitriol ou du soufre , est fixé par le icl de tartre ; ou  
par le fel alcali contenu dans le nitre ou le sel com-  
mun, & changé en un Eel neutre.

Quoique le vitriol & *F alun* paroissent comme produits de  
la même matiere & d’une matrice sulphureuse , ils ont  
néantmoins chacun des propriétés & des vertus parti-  
eulieres ; car *F alun 8c* le vitriol ont un gout très-diffé-  
tent ; le vitriol commun ne laisse point dans la bou-  
che une astringence pareille à celle de *Falun.* De plus  
la dissolution *d’alun* ne caufe aueune agitation ni au-  
cune précipitation dans la dissolution de l’or ou de  
l’argefit, mais il n’en est pas de même de celle du vi-  
triol. La décoction de la noix de galle ou de fleurs de  
grenades ne prend point une couleur noire étant mêlée  
avec la dissolution de *salun,* comme cela arrive lorf.  
qu’on la mêle avee la dissolution du vitriol. Enfin on  
fépare promptement par le moyen du feu l’acide de  
*F alun* de sa base terreuse , mais il n’en est pas de mê-  
me de l’acide du vitriol.

Dans *Falun* l’acide est foûlé d’une grande quantité de  
terre , car une once & demie *d’alun* donne par une  
calcination violente six dragmes & demie d’une terre  
alumineuse tout-à-sait insipide. Il paroît qu’il y a une  
moindre portion d’acide dans P *alun* que dans le vitriol  
en ce que Placide d’une dissolution de vitriol foûlé avec  
une folution de potasse produit une plus grande quantité  
de Eel neutre, que la solution *d’alun* soûlée de la même  
lessive.

D’ailleurs le Eel que l'on tire de *F alun* par ce moyen est  
beaucoup plus purgatif que celui que l’on prépare avec  
le vitriol. Il n’y a pas même long-tems que j’ai été té-  
moin d’un phénOmene qui mérite d’être rapporté; qui  
est , que tandis que je pilois ce fel dans un mortier il  
jetta une grande quantité d’étincelles , ce que je n’ai  
jamais observé dans aucun autre Eel.

Je ne dois pas oublier ici une fametsse expérience de M.  
Homberg, qui avec trois parties *d’alun* & une partie  
dc telle matiere combustible que ce fiait , qu’il réduit  
en charbon auparavant par la calcination , la distilla-  
tion & l’ignition, dans un vaisseau fermé ; prépare un  
phosphore ou une matiere sulphureufe qui s’enflamme  
à l’approche de Pair. On ne peut produire une pareille  
matiere inflammable avec l'acide du vitriol, ni avec Pesa  
prit du fel, ni avec celui de nitre , preuve évidente que  
l’acide de *i’alun* étant plus fubtil, pénetre avec plus de  
facilité dans la terre phlogistique,que l’acide du vitriol  
même. *Voyez plus bas le Mémoire de M. Homberg,*

Quoique *F alun* foit connu prefque de tout le monde, les  
principes qui le composent & la façon dont on le pré-  
pare ne le font point parfaitement des Naturalistes.  
J’ai done cru faire plaisir au Lecteur de lui apprendre  
la maniere dont on le prépare dans le village de  
*Schvvenzel* près de la ville de *Tieben* à cinq milles de  
*Hall*, où il y a une grande quantité de mines *d’alun.*

On trouve près de ce village des couches d’une matiere  
bitumineuse d’une grande étendue , laquelle matiere  
est la matrice de ce fel. Ces couches sont situées deux  
ou trois verges au-dessous de la surface de la terre qui  
est d’une couleur noirâtre & d’un gout alumineux *as-  
tringent,* ce qui fait qulon est obligé de la creuser pour  
pouvoir les découvrir ; lorsqu’on jette cette terre mi-  
nérale dans le feu , non - feulement elle s’enflamme ,  
mais elle répand encore une odeur forte & pénétrante,

ALU 876

pareille à celle du foufre minéral. Après qu’elle est  
consumée , il reste une masse fpongieufe insipide , de  
couleur de cendres.

On fait des monceaux dc cette terre minérale que l'on  
expose à l'air pendant un mois ; on la met enfuite dans  
une cuve & on en tire le fel au moyen de la grande  
quantité d’eau que Pon jette dessus pendant quelques  
jours ; après quoi on conduit la lessive dans des chau-  
diercs de plomb où on la fait bouillir. Lorfque la li-  
queur s’est épaissie par la constomption du tiers , on y  
mêle une solution de potasse qui y caisse une eflervel-  
cence violente accompagnée d’une grande quantité  
d’écume , & qui fait précipiter au fond beaucoup de  
poudre. Le mélange étant refroidi , on retire la liqueur  
jaune qui nage fur la furface , & l'on fait dissoudre  
dans l’eau & bouillir de nouveau la matiere alumi-  
neuse qui a resté au fond : après que l’eau est parfaite-  
ment soûlée de fel, on la verse dans de grandes cuves  
où on la laisse reposer à couvert pendant quelques *se-  
maines.* Lorsqu’on vient à ouvrir ces vaisseaux on trou-  
ve des crystaux d’une grosseur considérable & de figure  
octogone attachés à leurs parois.

Il cst à remarquer que la chaleur feule du soleil allume ces  
grands monceaux de mine *Talum , 8e* qu’ils jettent des  
flammes que l’on ne peut éteindre qu’au moyen d’une  
grande quantité d’eau. Car lorfque le Eel de *F alun* vient  
à se dissoudre par les pluies , il commence à agir silrla  
terre bitumineuse , ce qui excite un mouvement in-  
testin très-rapide qui est non-seulement accompagné  
de chaleur & de fumée , mais encore de flammes, de  
la maniere à peu près qu’il arrive lorsqu’on humecte  
avec de l’eau une masse composée d’une égale quantité  
de foufre & de limaille d’acier, car au bout de quel-  
ques heures , il furvient une violente effervescence ,  
la masse s’enfle , jette beaucoup de fumée & laisse en-  
fin éehapper une flamme sulphureufe. Ces expériences  
nous conduifent directement à l’explication de la ha-  
ture & des caisses de la chaleur souterraine.

Il est bon encore de savoir que lorsqu’on exposte à l’air  
pendant une année entiere ces terres minérales après  
les avoir dépouillées de leur Eel , elles s’impregnent  
encore d’un Eel *alumineux* ce qui fait qu’elle peuvent  
fiervir de nouveau à la préparation de *s alun* , & cela  
pendant trois années consécutives.

Il paroît manifestement que le fel *alumineux* est reproduit  
par Pair , & contient l'acide univerfcl, qui étant uni  
avec les parties bitumineuses inflammables, & les par-  
ties terrestres, constitue le fel de Pssuzz; je ne connois  
même aucun fel, qui puisse être si-tôt reproduit de sa  
terre minérale ; car si l’on calcine de *F alun* cru à un  
feu violent de telle forte qu’il ne reste pas la moindre  
marque de Eel dans *sa* terre spongieuse, & que Plon ex-  
pofe de nouveau pendant quelques jours cette terre à  
Pair , non - seulement elle augmente de poids, mais  
elle recouvre encore sim gout *alumineux* & fermente  
aVec l'huile de tartre par défaillance.

*L’alun* a encore cela de particulier lorfqu’on le fait bouil-  
lir , qu’on ne peut lui donner aucune ferme folide, &  
encore moins le réduire en crystaux fans y ajouter de  
la potasse ou quelque autre Eel alcali. La rasson de cet  
effet singulier paroît consister en ceci : la lessiVe de la  
terre minérale *alumineuse* est très-acide & très-siulphu-  
reusie; mais comme la liqueur sulphureuse dans laquelle  
l'acide domine ne peut acquérir qu’aVec peine une  
consistance faline & sidide , il est besioin d’un alcali  
pour soûler en partie l’acide qui y est de trop , & en  
partie pour absorber la matiere grasse & sulphuréuse  
qui empêche la crystallisation ; par ce moyen les par-  
ticules Ealines peuVent s’unir plus étroitement & for-  
mer un composé plus régulier. Anciennement, & mê-  
me aujourd’hui dans quelques endroits où Pon fabri-  
que *i’alun ,* on fe Eert de l’urine humaine Corrompue ,  
à cause du fel Volatil urineux , qui lie l'acide qui est  
surabondant , mais on ne s’en sert plus gueres depuis  
que l'on atrotrvé un moyen plus prompt & plus sadle.

Ceux qui stmt vessés dans la Chymie favent les filins que

*3y7* ALU

plusieurs perfonnes sie font donnés pour trouver que!-  
que moyen de Volatiliser le fel fixe de tartre depuis  
que Van-Helmont a attribué à ce fiel une si grande effi-  
cacité pour la guérision des maladies. C’est ce qui a en-  
gagé *Daniel Ludovici* de communiquer au public une  
méthode d’en Venir à bout dans un Traité particulier  
fur la *volatilisation du sel de tartre s* car ayant un jour  
distile de *i’alun* cru aVec du fiel de tartre, il tira de ce  
mélange un esiprit Volatil urineux. Ce bon homme  
croyoit ingénument que ce fiel fixe étoit devenu Vola-  
til, mais il ignoroit que l’on préparoit communément  
*F alun avec* de l’urine humaine , & que c’est à elle que  
ce fiel Volatil.doit scm origine ; car lorsiqu’un fiel Vola-  
til est fixé par l’acide de *i’alun,* & qu’on Vient à y join-  
dre du fiel alcali fixe, il *se* volatilise de nouveau, com-  
me cela arriVe au fiel ammoniac , l’acide abandonnant  
le fel Volatil alcali pour s’unir au sel fixe aVec lequel  
il a plus de rapport. Mais lorfique l’on fait la même  
expérience aVec de *F alun* qui n’est point mêlé aVec de  
l’urine humaine, mais feulement aVec de la potasse ,  
on ne découVre aucun Eel ni aucun efprit Volatil.

Je stlis bien aise d’avertir le Lecteur que le Eel d’Epsiom  
qu’on nous apporte en grande quantité d’Angleterre,  
& de plusieurs autres pays, & qui est un cathartique  
sûr & excellent, peut *se* préparer avec de *Valun* & du  
fel commun. On ne doit point s’attendre cependant à  
y réussir, si l’on *se sert d’alun* cru & de siel commun,  
tel qu’on le vend. Il est nécessaire pour que cette expé-  
rience ait le siuccès qu’on en attend, d’employer la S0-  
îution de la terre minérale de *F alun,* & la lessive qui  
reste après qu’on a fait bouillir le fel commun. Hoff-  
**MAN ,** *Observ. Physm Chym. Lib. III. Obs. s.*

On trouve dans l’extrait suivant des *Mémoires de VAca-  
démie Royale des Sciences de Paris t* la maniere dont on  
prépare *F alun* en Italie.

M. Geoffroi s’étoit informé exactement en Italie de la  
maniere dont on fait *Valun* de rochfe aux *alumieres* de  
*Clvita-Vecchia.* Il y a près de cette Ville des carrieres  
d’une pierre grisâtre ou roufsâtre assez dure , fembla-  
ble au travertin. On la calcine dans des fours, enluite  
on dissout cette chaux dans de l’eau mife fur un grand  
feu, l’eau en tire tout le sel qui est *Valun*, il en *sépa-  
re* une terre inutile, & enfin on laisse reposer cette eau  
imprégnée d’un sel, qui pendant l’espace de plusieurs  
jours fe crystallisie de lui-même comme le tartre autour  
des tonneaux, & fait ce qu’on appelle *Valun de roche.*Ce n’est-là que l’idée générale de l’opération, mais  
M. Geoffroy en donna tout le détail.

On fait encore de *Valun* à la Solfatara près de Poussasses,  
dans le Royaume de Naples. La Solfatara étoit autre-  
fois une montagne qui jettoit des flammes, & dont il  
ne reste plus que des débris , & qu’une couronne ou  
ceinture de roches, blanches , jaunâtres, feches, à de-  
mi brûlées & calcinées, dont il Eort en plusieurs en-  
droits des fumées fort épaiffes. La tradition du pays  
porte que le terrein qui étoit entre ces roches , & qui  
faifoit la cime de la montagne, s’est abaissé jufqu’à cer-  
taine hauteur. On monte sur les roches brûlantes ,  
pour redescendre après dans une petite plaine enfon-  
cée , qui doit avoir été la cime. Elle est prefque ovale ,  
elle a 1246 piés de long dans sa plus grande étendue,  
& 1000 piés de large. Le terrein de cette plaine est  
d’une matiere jaune & blanche, toute faline, si chaude  
qu’en quelques endroits on n’y peut pas long-tems  
fiouffrir la main. En été, il s’éleve sur la furface de cette  
terre une fleur ou poussiere faline , que l’on n’a qu’à  
balayer, & qu’à pousser dans des fosses remplies d’eau  
qui Eont au bas de la plaine ; après quoi pour évaporer  
cette eau bien chargée de Eel & dépurée de terre , il  
ne faut point d’autre feu que celui qui brûle fous la  
montagne. On met l’eau dans des chaudieresque l’on  
enfonce en terre fans autre façon. Cet *alun* n’est pas si  
estimé que celui de Civita-Vecdiia. Il fe fait aussi du  
foufre à la Solfatara, & c’est de là que le lieu a tiré  
fon nom.

ALU 878

Il paroît par toutes les préparations de *i’alunt* que la me-  
me mine qui le donne, donne communément aussi ou  
peut donner le foufre , lenitre, & le Vitriol. Peut-être  
ces difl'érens minéraux ne font-ils au fond qu’un même  
principe déguifé en ces quatre fels, selon qu’il a été  
mêlé par la nature aVee certaines matieres, ou selon  
qu’il a été traVailléparles hommes. M. Geoffroy croit  
qu’il *se* pourroit bien faire que *i’alun* d’Angletcrte,  
& de Suede participât daVantage du vitriol, & celui  
d’Italie du sel marin ; ce qui feroit capable de faire  
varier certaines opérations délicates, ou de changer  
l’effet de quelques remedes qui demanderoient une.  
grande précision. *Hist. de l’Acad^ Royale des Sciences,*IgOZ.

Lorfque *Valun* est mêlé avec des substances sillphureuses  
de différentes efpeces, il prend feu très-aifément & le  
communique à toutes les fubstances inflammables ,  
étant seulement exposé à l’air. Cette découverte qui a  
été laite par M. Homberg, *se* trouve détaillée dans le  
mémoire fusvant :

*Prenez* quatre onces de matiere fécale , nouvellement  
rendue; mêlez-y'autant pefant *d’alun* de roche  
grossièrement pilé ; mettez-le tout dans une pe-  
tite poele de fer, qui tienne environ une pinte  
d’eau , fous une cheminée , fur un petit feu de  
charbons. Le mélange se fondra & deviendra aussi  
liquide que de Peau ; laissez - le bouillir à petit  
feu, en le remuant toujours avec une spatule de  
fer ; continuez ce feu jufqu’à ce que la matiere lu  
feche , elle deviendra à la fin difficile à remuer.  
Il faut continuer de la rotir dans la poele en la  
remuant toujours , & en l’écrafant continuelle-  
ment en petites miettes , & en ratifiant aVec la  
spatule tout ce qui s’attache au fond & aux côtés  
de la poele, jufqu’à ce qu’elle soit parfaitement  
seche : il faut de tems en tems ôter la poele du  
feu, afin qu’elle ne rougisse pas, & remuer mê-  
me hors du feu la matiere, afin qu’elle ne s’atta-  
che pas en trop grande quantité à la poele : quand  
donc la matiere est devenue parfaitement feche  
& en petits grumeaux, il faut la laisser refroidir,  
& la piler même dans un mortier de métal; après  
quoi il la faut remettre dans la poele fur le feu  
& la remuer toujours ; elle *se* réhumectera un peu,  
& si; remettra en grumeaux, qu’il faut continuer  
de rôtir, & d’écrafer jufqu’à ce qu’ils Eoient par-  
faitement *secs*, les lasser refroidir & les piler en  
poudre menue; il faut remettre cette poudre pour  
la troisieme fois dans la poele fur le feu, la rotir  
& la sécher parfaitement ; après quoi il la faut  
rebroyer en poudre fort menue, & la garder dans  
un papier en un lieu fec. Voilà la premiere opé-  
ration, ou l’opération préparatoire.

*Prenez* de cette poudre deux ou trois gros, mettez-la  
dans un petit matras , dont la panse contienne  
une once ou une once & demie d’eau , & qui ait  
le cou de six à sept pouces de long : faites enforte  
que la poudre n’occupe qu’enVÎron le tiers du  
matras ; bouchez le cou du matras fort légere-  
ment d’un bouchon de papier, puis prenez un  
creuset de la hauteur de quatre ou cinq doigts ,  
mettez dans le fond de ce creufet trois ou quatre  
cuillerées de sable, placez ce matras sur ce fable  
au milieu du creuset, c’est-à-dire, qu’il n’en tou-  
che pas les parois ; remplissez enfuite le creuset  
de sable , afin que toute la panse du matras soit  
enterrée dans le sable, après quoi vous placerez  
ce creuset avec le matras au milieu d’un petit  
fourneau de terre, qu’on appelle ordinairement  
une huguenotte , qui ait l’ouverture en haut de  
huit ou dix pouces , & la profondeur jusqu’à la  
grille de six pouces ; mettez tout autour du creu-  
fet des charbons allumés juEques au milieu de la

S79 ALU

hauteur du creuset pendant une demi-heure, puis  
remettez encore du charbon jtssques au bord du  
creuset ; entretenez ce même feu pendant encore  
une bonne demi-heure, ou jufqu’à ce que vous  
voyiez que le dedans du matras commence à être  
rouge ; alors vous augmenterez le feu ou les char-  
bons par dessus les bords du creuset, vous entre-  
tiendrez ce grand feu pendant une bonne heure,  
après quoi vous le laisserez éteindre.

-Dans le commencement de Cette derniere opération , il  
fortira des fumées épaisses’flor le goulot du matras au  
travers de fon bouchon de papier : ces fumées vien-  
nent quelquefois en si grande abondance, qu’elles jet-  
tent le bouchon à bas , qu’il faudra remettre & ral-  
lentir le feu : ces fumées cessent quand le dedans du  
matras commence à rougir; clest pour lors qu’on peut  
augmenter le feu sans craindre de gâter l’opération.

Quand le creufet est assez froid , pour qu’on le puisse rc-  
tirer du fourneau avec la main fans si; brûler , il faut  
lever le matras du fable jtssques au milieu de sa passe,  
& le laisser accoutumer au froid pendant un demi-  
quart d’heure environ , puis le tirer tout-à-fait & le  
laisser repofer un moment soir sim silble ; mais si on n’est  
pas pressé, ou si on fait cette opération en hiver , on  
fera mieux de laisser refroidir tout-à-fait le matrasdans  
le creufet avant que de l'en ôter ; il est bon aussi de  
mettre en même-tems un bouchon de liége à la place  
du bouchon de papier au goulot du matras pour éviter  
autant qu’il est possible l’entrée de Pair dans le ma-  
tras.

Si la matiere qui est au fond du matras fe met en poudre  
en la remuant, c’est une marque que l'on a bien opé-  
ré, si elle est en un gâteau qui ne fe lusse pas en pou-  
dre en fecouant le matras , c’est une marque que l’on  
n’a pas assez roti & feché la poudre dans la poele de  
fer pendant l’opération préparatoire.

Les opérations étant bien faites , c’est-à-dire, lorfque la  
matiere est en poudre dans le matras, on en verfera  
un peu de la grosseur environ d’tm petit pois fur un  
morceau de papier , & llon rebouchera promptement le  
matras ; la poudre commencera à fumer fur le papier  
un moment après y avoir été mife , & en même-tems  
elle s’allumera, & elle mettra le feu au papier & à  
toute autre matiere combustible.

Si par hafard on aVoit tiré trop de poudre du matras, il  
ne faut pas la remettre dans le matras , quoiqu’elle ne  
Boit pas encore allumée , car elle ne manqueroit pas  
de mettre le feu à toute la poudre qui seroit dans le  
matras. On voit bien par-là que l’on ne la peut pas  
transuafer dumatras dans une autre fiole, il faut qu’el-  
le reste toujours dans le même vasseau où elle a été  
calcinée.

Cette poudre est de différentes couleurs, tantôt noire,  
brune, rouge , verte, jaune & même blanche, felon le  
vaisseau dans lequel on a fait l'opération préparatoire,  
& felon les degrés de feu qu’on lui a donnés dans les  
deux opérations ; si llon mêle trop ou trop peu *d’a-  
lun* avec la matiere fécale , la poudre ne s’allumera  
pas.

Elle s’allume aussi-bien le jour que la nuit, fans qu’on  
ait befoin de la frotter ou de la chauffer, ou de la mê-  
ler de quelque chofe qui pusse aider à l’enflammer ;  
en quoi elle est différente de tous les autres phospho-  
res factices que nous connoissions : car celui de l’urine  
a befoin d’un peu de chaleur pour luire & pour s’en-  
flammer; le phosphore Smaragdin a besoin de beau-  
coup de chaleur pour faire fon effet ; la pierre de Bo-  
logne , & le phosphore de Balduinus, ne produisent  
de la lumiere que pendant le jour , & ne font nul effet  
la nuit; les huiles distilées de canelle, de girofles, de  
fassafras & d’autres , ne s’enflamment fans feu que  
quand on y mêle de llefprit de nitre bien rectifié. Le  
phosphore que j’ai donné en 1693. dans les Mémoires  
de l’Académie, ne devient lumineux que quand on le  
frotte rudement, ou quand on frappe defiùs avec un  
corps dur.

ALU. 880

Je n’ai encore fait cette poudre que de la matiere fécale  
ou des gros excrémens : mais je fuis perfuadé qu’on la  
peut faire aussi de l’urine, & même je crois que l'uri-  
nc traitée de cette maniere, donnera une plus grande  
quantité de fon phofphore que par la maniere connue,  
& que fa tête-morte , après la distilation du phofpho-  
re , ne laissera pas de donner encore cette poudre.

J’en ai fait de trois différentes fortes : l’une met le feu  
aux matieres combustibles , & elle-même ne paroît pas  
s’enflammer, l'autre met le feu & elle s’enflamme  
comme un charbon ardent, & la troisieme met le feu,  
& elle brûle en flamme comme une bougie allumée ,  
felon qu’elle a eu plus ou moins de feu dans fes pré-  
parafions, ou qu’il y a plus ou moins *T alun* dans *sa*composition.

Pour conferver long-tems cette poudre dans *sa* bonté , il  
faut la garder dans un lieu fec & tempéré ; tenir le  
matras bien bouché, le poEertoujours de bout, c’est-à-  
dire le goulot en haut, & le tenir enveloppé de papier  
ou de quelque autre chofe & dans un lieu Eombi e, car  
le grand jour la gâte aussi-bienque l’humidité de Pair,  
mais moins vite.

Pour avoir une idée vraisemblable de la maniere que  
cette poudre s’enflamme , il faut *fe* soutenir qu’elle  
est une matiere fortement calcinée par le feu ; elle a  
perdu dans cette calcination toute la partie aqueuse  
qu’elle contenoit, & la plus grande partie de son hui-  
le & de fon fel volatil. Elle a acquis par-là beaucoup  
de grands pores , que les matieres volatiles chaffées  
par le feu ont laisses vuides; de forte que la poudre qui  
reste après la calcination ne consiste qu’en un tissu  
spongieux d’une matiere terreusie, qui a retenu tout  
sim fel fixe & un peu de siofl huile fétide, mais dont  
les pores ou les locules vuides confervent pendant  
quelque tems une partie de la flamme qui les a péné-  
trés pendant la calcination, à peu près comme il arri-  
ve à la chaux vive dans sa calcination.

Cela étant, nous pouvons considérer que le siel fixe , qui  
est en grande quantité dans cette poudre , absiorbe  
promptement & à sion ordinaire, l’humidité de Pair  
qui le touche; l’introduction subite de l'humidité de  
Pair dans les pores de la poudre, y produit un frotte-  
ment capable d’exciter un peu de chaleur, laquelle  
étant jointe aux parties de la flamme conservées dans  
ces mêmes pores , compostent une chaleur assez forte  
pour embrafer le peu d’huile aisément inflammable ,  
qui a échappé à la rigueur de la calcination , & qui fait  
partie de la poudre.

Une preuve de cela, est que quand on garde cette pou-  
dre en un vasseau qui n’est pas exactement bouché, el-  
le abforbe peu à peu & lentement, l’humidité de Pair  
qui la peut atteindre ; ce qui n’est pas capable de fai-  
re assez de frottement pour exciter aucune chaleur fen-  
sible, & la poudre fe gâte , enforte qu’elle ne s’en-  
flamme plus : de même que la chaux vive exposée pen-  
dant quelque tems à Pair ne s’échauffe plus , parce  
qu’elle a absorbé peu à peu une trop petite quantité  
d’humidité à la fois, pour en avoir un frottement fuf-  
fifant qui puisse exciter de la chaleur.

La chaux vive, qui contient des particules de feu aussi-  
bien que notre poudre, ne produit pas de la chaleur  
par la feule humidité de Pair, comme fait notre pou-  
dre : mais il la faut humecter en jettant de Pe.au dessus  
pour avoir le même degré de chaleur. La raifon en est,  
que la chaux ne contient pas de Eel comme notre pou-  
dre, propre à absorber beaucoup d’humidité de l’air à  
la fois, dont l’introduction fubite pourroit produire  
de la chaleur ; mais en jettant de Peau dessus, elle s’y  
introduit assez promptement pour faire le même effet.

Et la raifon pourquoi la chaux vive ne produit pas\*de la  
flamme comme fait notre poudre, quoiqu’elle con-  
tracte une aussi grande chaleur qu’elle, est que dans  
la chaux il ne fe trouve aucune matiere huileuse capa-  
ble de s’enflammer par la chaleur excitée, comme il  
s’en trouve dans notre poudre : mais si on en mêle ar-  
tificiellement, elle s’y enflamme de même.

8Sr ALU

NO us avons dit , que le grand jour gâte cette poudre,  
quoique enfermée dans un vaisseau de verre bien bou-  
ché : la raifon en est, que le frottement qui lui arrive  
par l’introduction de l’humidité de Pair, n’est pas la  
feule caufe de la chaleur capable d’allumer l’huile  
contenue dans notre poudre , il faut encore que les  
particules de feu qu’elle a confervées. dans fes pores ,  
y contribuent; & Comme le grand jour ou la matiere  
de la lumiere en grand mouvement, frappe continuel-  
lement la poudre au travers du vaisseau de verre , elle  
dégage peu à peu Celle qui s’y étoit arrêtée pendant la  
calcination, & la diminue de forte qu’à la fin il n’y en  
reste plus pour *se* joindre à la chaleur causée par le  
frottement de l’humidité de Pair , & par conséquent  
elle ne peut pas s’enflammer, M. **HOMBERG,** *Mém. de  
P Acad, des Sciences, Ann.* 1711.

*' EXPERIENCES*

*Sur la diversité des matières qui sont propres âfaire un  
phosphore avec l’alun. Par M-* Εεμερυ.

M. Homberg ayant donné dans les Mémoires de 1711 la  
defcriptionsd’un phosphore nouveau, fait avec *s alun  
8c* la matiere létale, qui étant exposé à l’air s’allume  
aussi-bien le jour que la nuit, & met le feu à tous les  
. corps combustibles qu’on en approche, fans qu’il foit  
nécessaire de le frotter ni de l’échauffer auparavant,  
comme on a befoin de faire à celui qu’on retire de  
l’urine par la distilation ; ce phénomene m’a paru si  
beau & si faeile à exécuter , qu’il m’a fait naître le  
deffein d’examiner s’il *rey* aurait point quelque autre  
matiere sulphureufe capable de produire le même *Os-  
set* avec *i’alun.*

J’ai travaillé d’abord fur l’firine , dont je croyois avec M.  
Homberg , & dont il étoit vraifemblable de croire  
qu’on tireroit une plus grande quantité de.phofpore  
par cette voie que par la maniere connue.

J’ai donc fait évaporer une bonne quantité d’urine juf-  
qu’à consistance de miel épais ; j’en ai pris quatre on-  
ces que j’ai mêlées avec autant pestant *d’alun* de roche  
pulvérisé ; j’ai mis le tout dans une poêle de fer pour  
en faire confumer toute l’humidité à petit feu, en le  
remuant toujours & l’écrafant jufqu’à ce qu’il futpar-  
faitement *sec-,* quand la matiere a été en cet état , &  
qu’elle a été refroidie, je l’ai réduite en poudre & l'ai  
gardée dans un lieu fec.

J’en ai mis enfuite dans un petit matras, enforte que la  
matiere n’en occupa qu’environ le tiers; j’ai bouché le  
cou du matras avec un bouchon de papier , puis j’ai  
pris un cretsset de la hauteur de quatre à cinq doigts ,  
dans le fond duquel j’ai mis un peu de fable ; j’ai placé  
le matras dessus, & j’ai entouré le reste du matras de  
stable. Après quoi j’ai placé le creufet dans un petit  
fourneau ; j’ai fait autour du creufet un feu du pre-  
mier degré , pendant environ une demi-heure ; &  
quand le vaisseau a été échauffé, j’ai augmenté le feu  
jusqu’à faire rougir la matiere , ce qui demande envi-  
ron l’espace de cinq quarts d’heures ; ensuite j’ai laissé  
éteindre le feu , j’ai bouché exactement le matras  
avec un bouchon de liége, obfervant pourtant de le  
laisser refroidir petit à petit avant que de le bien  
boucher, parce que fans cette précaution le vaisseau  
casserole ; & en effet il m’est arrivé qu’ayant bouehé  
mon matras trop-tôt, la vapeur raréfiée qui s’élevoit  
encore de la matiere, n’ayant pu trouver d’issue par le  
cou , avoit fait un trou au fond du matras, & avoit  
meme détruit en quelque façon la forme du vaisseau ,  
qui étant assez mince, cédoit d’autant mieux à l’effort  
de la vapeur.

Quand la matiere a été fuffifamment refroidie , je l’ai  
versee fur du papier, & elle ne la point brûlé ni mê-  
me échauffe ; elle étoit d’une couleur grife.

Je me luis ferVi du même procédé pour toutes les matie-  
res dont il sera parlé dans la fuite. Le *sang* avec par-  
nes egales d *alun* a sait un phosphore qui bruloit assez  
vue.

*Tome I.*

A L U 88à

Le jaune d’œuf traité dc la même maniere, en à aussi  
donné un fort bon, mais le blanc d’œuf n’a rien fait  
du. tout.

Les mouches cantharides , les vers de terre , m’ont fort  
bien réussi.

La chair de bœuf, celle de mouton , de veau, hachées &  
pilees avec, assez de tems pour qu’elles pussent passer  
au travers d un tamis & mclées avec autant pe—  
fant *d’alun,* ont donné un phosphore femblable à *ce-  
lui* du fang.

Parmi les matieres animales que j’ai employées, l’urine  
& le blane d’œuf étant les seules qui n’avoient pu  
faire un phosphore avec parties égales *d’alun,* j’ai *es-  
sayé* si le double de ce fel ne les feroit point agir,  
mais ma tentative a été inutile.

J’ai examiné enfuite si les phosphores qui avoient réussi  
avec parties égales *d’alun,* réussiroient de même avec  
le double du même fel; & de cette maniere le fang,  
le jaune d’œuf, les chairs, les mouches & les vers „  
ont fait un phosphore qui m’a paru s’enflammer plus  
vite que quand on n’emploie que parties égales *d’a-  
lun* ce qui m’a donné la curiosité de refaire les mê-  
mes expériences , en augmentant par degrés la dose  
de *i’alun.*

J’ai remarqué que quand on mêloit six parties *d’alun* sur  
une partie des matieres fulphureufes rapportées ci-  
dessus, le phosphore qui en résisttoit brûloit plus vi-  
vement que dans les expériences précédentes; il.m’a  
même paru qu’il étoit aussi vif à sept parties *d’alun*qu’à six : mais à huit il n’a prefque plus de force, il ne  
s’enflamme que quand il est encore chaud & nouvelle-  
ment tiré du feu, & deux ou trois heures après qu’iI  
a été fait , il ne produit plus rien, au lieu que les au-  
tres confervent leur vertu pendant plus de huit jours,  
pourvu qu’on les tienne exactement bouchés.

Quand j’ai employé dix parties d *alun* sur une des matie-  
res sulphuretsses dont il a été parlé , je n’ai jamais fait  
de phosphore, & j’ai remarqué que l’urine & le blanc  
d’œuf n’en ont point fait aussi avee aucune des propor-  
tiens *d’alun* qui avoient réussi avec les autres ma-  
tieres.

Les animaux m’ayant fourni plusieurs matieres propres  
à faire un phosphore , j’ai passé à l’examen des végé-  
taux, pour voir s’ils m’en pourroient donner un fem-  
blable ou approchant avec les mêmes proportions dlc-  
*lun.* J’ai d’abord commencé mes expériences fur les  
semences ; les farines de feigle, de froment , d’orge ,  
& plusieurs autres, ne fe font point enflammées avec  
parties égales *d’alun,* à la différence des matieres ani-  
males qui avoient fait un phosphore avec pareille dose  
de ce fel ; mais depuis le double *d’alun* jufqu’à Eept  
parties : le phoEphore s’est toujours de mieux en  
mieux allumé, & même presque aussi vivement que  
celui du stang & du jaune d’œuf.

Le miel a eu le même fort que toutes les autres matieres  
végétales dont il a été parlé , il n’a rien fait à ppids  
égal, & il a fait beaucoup à six parties *d’alun.*

Les feuilles de romarin , de baume, de fené ont sait  
unphofphore à deux, trois & quatre parties *d’alum ,*mais ils n’ont plus rien fait à cinq ni à six, ce phof-  
phore même ne dure pas long-tems , & ne fait bien  
Bon effet qu’étant encore un peu chaud ; celui du  
sené m’a paru plus fort que celui des autres feuil-  
les.

Les fleurs à trois & quatre parties *d’alun* fe font bien en-  
flammées, lesrofes principalement.

Les bois de fassafras, de gayac m’ont donné un phospho-  
re: mais il faut obferver, pour en tirer de ces bois, de  
ne point faire aussi grand feu qu’aux autres matie-  
res ; car fans cette préCaution il ne fe feroit rien du  
tout.

Les racines d’iris, la rhubarbe ne fe font bien allumées  
qu’à deux & trois parties *T alun ,* on ne réussit pas  
quand on y en met davantage.

Comme c’est par la matiere huileufe que ces corps con-\*  
tiennent que le phosphore se fait, j’ai cru que les hui-

883 ALU

les séparées des autres principes pourroient faire un  
phofphore comme les autres matieres déja rappor-  
tées, mais j’ai trouvé beaucoup de différence , carel-  
les n’ont rien fait au simple, au double ni au triple  
*d’alun,* & quoiqu’on continuant par degrés, cinq par-  
ties *d’alun* fur une de ces huiles aient produit un  
phofphore, il n’est pas à beaucoup près aussi vif que  
celui qu’on tire des animaux & des semences. Ce que  
j’ai remarqué de particulier, c’est qu’elles fe font en-  
flammées à dix parties *d’alun, ce* qui n’étoit point ar-  
rivé aux autres matieres ; il est vrai que la proportion  
de dix parties *d’alun fur* une, ne fait pas en cette oe-  
casion un aussi bon phosphore que celle de cinq. Les  
huiles dont je me fuis fervi , fiant l'huile d’amandes  
douces, dlolÎVes, degayac, & de corne de cerf : celles  
de gayao & de corne de cerf ont mieux fait que les  
deux premieres.

A4 rès avoir fait des phofphores avec des matieres tirées  
des animaux & des Végétaux , comme je Viens de le  
rapporter, j’ai traVaillé fur beaucoup de matieres mi-  
nérales & métalliques comme le fer , le foufre com-  
mun, l'antimoine, le foufre doré d’antimoine, & quel-  
ques autres, je les ai mêlées aVec différentes propor-  
tions *d’alun ,* aucune ne m’a jamais paru produire de  
flamme, ni même de chaleur. D’où l'on Voit que pour  
faire un phofphore semblable , c’est particulierement  
aux matieres Végétales & animales qu’il faut aVoir re-  
cours.

Il est tems d’examiner maintenant s’il n’y auroit point  
quelque autre fel qui pût être substitué à *F alun* pour  
la formation du phofphore dont il s’agit.

Par les différentes analyses qui ont été faites des fels que  
nous eonnoissons , on fait que les acides du Vitriol,  
du Eoufre commun & de *F alun,* font d’une même na-  
ture; j’ai donc Voulu Voir si l'on pourroit substituer  
les uns à la place des autres, & comme M. Homberg  
marque que le colcothar lui aVoit réussi rarement , j’ai  
cru que le Vitriol qui est beaucoup plus chargé d’aci-  
des pourroit faire plus d’effet. Je l’ai donc employé de  
la même façon que *F alun ,* mais mon épreuVe a été  
inutile ; je n’ai même jamais réussi aVec le colcothar,  
quelque tentatiVe que j’en aie faite ; peut-être ai je  
manqué à quelques circonstances, ayant éprouvé j lu-  
sieurs fois que la réussite de quelques-unes des opéra-  
tions que j’ai rapportées fur les Végétaux dépendoit  
fouVent, ou d’un peu trop de feu , ou de la quantité  
*d’alun.*

Le Vitriol n’ayant rien fait , j’ai essayé le fcl de foufre,  
qui, comme l’on fait, n’est qu’un fel artificiel corn-  
pofé de l’acide du foufre incorporé dans les pores du  
fel de tartre; celui-ci n’a pas eu plus de succès.

Le SH marin , le crystal de tartre, le borax, le fel poly-  
chreste, le tartre Vitriolé , le fel de tartre mêlés en dif-  
férens poids aVec ces matieres n’ont rien fait.

Le falpetre a fait dans notre opération ce qu’il a coutume  
de faire quand il est mêlé avec des matieres huileufes ;  
c’est-à-dire, que quand la matiere a été échaufllee, elle  
est fortie du matras avec grand bruit & détonation ,  
& par conséquent le phosiphore a manqué. Mais si vous  
ajoutez à la matiere d’un phosiphore fait avec *F alun &*mis au point de s’enflammer, du falpetre bien *sec,* à  
peu près deux gros sur une demi-once de la matiere;  
que vous le mêliez exactement dans le matras après l’a-  
voir bien bouché, vous voyez qulétant versé fur du pa-  
pier , le phosphore brûle avec beaucoup plus de force  
qu’il ne faifoit auparavant que d’être mêlé avec le fal-  
petre.

Enfin, j’ai voulu voir si les acides dégagés de leurs par-  
ties terreusies ou métalliques, comme ils le font dans  
les efprits de nitre , de fel, de vitriol, ne réussiroient  
pas mieux que les fels concrets d’où ces efprits avoient  
été tirés : mais ils n’ont pas eu plus de sclccès , & même  
lleEprit *d’alun* , que tous les sels dont on vient de  
parler. *Mémoires de P Académie Royale des Sciences.*VH-

Quoique le nombre des matieres huileuses propres au

ALU 884

phosphore de M. Homberg foit presque infini, il ne  
se trouve jufqu’à prefent pour le mélange nécessaire  
du minéral acide qui doit y être joint, que le sieul que  
M. Homberg avoit employé ;’ c’est *i’alun.* Nous al-  
lons donner une idée générale & abregée de la ferma-  
tion de ce phofphore, qui est de telle nature , que l'air  
Eeul l'allume en tout tems & sans aucun secours. Pour  
mieux faire entendre comment cela peut arriver, nous  
nous fervirons de deux phosiphores connus. Le pre-  
mier qui n’en a pas le nom , mais qui en a imparfaite-  
ment la nature, est la chaux. Elle est pleine d’une infi-  
nité de particules de feu, introduites par la calcina-  
tion , & emprifonnées dans une infinité de petites lo-  
cules. Cette matiere extremement desséchée reçoit  
l’eau qu’on y ver sie avec une esipece d’avidité, & l’eau  
en la pénétrant impétueufiement, ouvre les prisims des  
particules de feu,les dégage,& les met en état de casser  
dans toute la fubstance de la chaux une effervescence  
& une chaleur très-sensible. Ainsi, c’est l’eau qui  
échauffe cette espece de phosphore , non par elle mê-  
me, mais parce qu’elle rend la liberté & l'action aux  
particules de feu.

Le fccond phosphore, ce sont les huiles essentielles des  
plantes aromatiques des Indes, qui s’enflamment dès  
qu’on y versie des esprits acides bien déphlegmés.

Dans ces deux phofphores l’eau n’agit point immédiate-  
ment par elle-même. Onl’a vu pour le premier. Quant  
au second , les sieuls acides agissent sim l’huile qui en  
manque presique entierement, &le phlegme ou l’eau  
dans laquelle nagent ces acides, & dont ils sont infé-  
parables , n’est que leur véhicule. Il n’y a que le se-  
cond phosphore qui s’enflamme, parce qu’il n’y a que  
les Eoufres ou les huiles qui brûlent,& que la chaux n’en  
contient point. Les huiles même ne brûlent que quand  
elles font animées de quelque acide. On est donc fûr  
qu’une matiere huileufe bien dépouillée d’acides s’en-  
flammera, dès qu’il lui surviendra des acides bien purs  
qui la pénetreront avec violence. Mais si l’on veut  
qu’une matiere s’enflamme à l'air sieul, ce ne siera pas  
l’air qui fournira les acides nécessaires, car ou il nlert  
contient point, ou il n’en contient pas qui foient en  
masse , tous formés & assez forts. Il faudra donc que les  
acides foient contenus dans la matiere huileuse même  
qui fera le phofphore, mais contenus de façon qu’ils  
ne la pénetrent pas intimement , qu’ils y foient seu-  
lement comme mêlés par petits paquets séparés, &  
qu’il reste à faire un mélange beaucoup plus par-  
fait.

Pour cela il faut que les acides foient encore engagés  
dans les petites gaines terreuses qui les enferment na-  
turellement, mais qu’ils y foient si peu engagés, que  
le moindre ébranlement nouveau suffisie pour ache-  
ver de les en arracher tout-à-fait, ce qui donnera lieu  
à leur irruption fubite dans la matiere huileufe , & à  
une pénétration intime. En ce cas Pair pourra suffire ,  
non par lui-même, mais par l’humidité aqueuse qu’il  
contient toujours, c’est-à-dire, par de très-petites par-  
celles d’eau , qui en dissolvant les acides proportion-  
nés à elles les mettront en action. Cette eau Tubtile &  
invisible fera dans ce phosphore le même effet que  
Peau grossiere & commune dans les deux dont nous  
avons parlé ; car outre qu’elle mettra les acides en ac-  
tion, elle dégagera aussi les particules de feu que la  
matiere du nouveau phofphore aura acquifes par Fo-  
pération.

Voilà quel est le sisteme de ce phosiphore. Ce n’est pas  
qu’on eût trop aisément deviné par raisonnement  
qu’il étoit possible : mais comme on sait par expérien-  
ce qu’il l’est , ce semt-là apparemment les principes de  
sa formation.

Par-là il est aifé de voir combien fa nature est délicate,  
& combien les circonstances dont il dépend doivent  
être justes , &les dofes précifes. Par exemple, comme  
il faut que la matiere huileufe qui doit être dépOuiilée  
d’acides, & le siel concret qui doit fournir les acides  
nouveaux foient calcinés enfemble, il ne s’est encore

*885 ALU*

trouvé que *Valun* qui puisse être ce fel concret, & qui  
malgré la calcination, conEerve la quantité d’acides né-  
cessaire pour Reflet du phofphore, & les conserve aussi  
peu engagés qu’il le faut dans leurs gaines terreuses.  
Cela dépend prefque d’un point indivisible. La matie-  
re huileufe ayant perdu *scs* acides qui ont été enlevés  
parle feu de la calcination , il reste les locules vuides  
qu’ils ont abandonnés ; & ce font des alcalis qui absor-  
beront de nouveaux aeides qui siarvlendront. Ainsi, il  
faut qu’il en survienne allez, & pour remplacer ces lo-  
cules, & pour pénétrer intimement la sifbstance pro-  
proprcment huileuse ; ce qui demande que la quantité  
*d’alun* soit exactement proportionnée à la nature par-  
ticuliere de la matiere huileufe. Plus elle aura après  
la Calcjnation d’alcali ou deEelfixes,plus il faudra que  
la quantité *d’alun* ait été grande. Par cette raision, les  
huiles animales qui ont moins de Pel fixe que les végé-  
taies , n’ont besiain que d’une moindre quantité *P alun.  
Hist.de l’Acad. Roy. des Sc.* 1715.

M. Boulduc ayant entrepris d’examiner le Eel d’Epsom,  
crut d’abcrd à quelques marques, & principalement à  
uft gonflement de siel. lorfque l'on commence à le disti-  
ler, tout pareil à celui de *F alun* que l'on calcine, que le  
fel d’Epfom participoit beaucoup de *F ali un* ; & pour  
découvrir *sa* nature, il travailla toujours sur *F alun*combiné avec différentes autres matieres falines. Celle  
qui lui réussit le mieux, fut le fel de tartre, ou huile de  
tartre par dé faillance.

*L’alun* est un esprit acide, qui dans les entrailles de la  
terre s’est chargé d’autant de parties terreustes & alca-  
lines qu’il lui en a fallu pour devenir un fel concret,  
Lorsqu’on verfe fur une folution d’*alun* le sel de tar-  
trc, ce Eel qui est un plus puissant alcali que la matiere  
terreuse , unie à l’acide de *i’alun,* la sorce à l’abandon-  
ner, & il se fait une précipitation de cette matiere , &  
une nouvelle union de l’acide de l’*alun* avec l'alcali du  
tartre, d’où réfulte un nouveau sel concret,entierement  
dépouillé de sa matiere terreuse.

Quand M. Boulduc , après plusieurs tentatives, eut enfin  
mis ce siel dans toute la perfection que Part pouvoit lui  
donner,il le trouvatout-à-fait semblable à celui d’Ep-  
fom, & par la couleur, & par la forme des crystaux,  
feulement l’amertume en paroissoit un peu moindre ,  
mais trop peu pour tirer à conséquence. Ce lel de M.  
Boulduc est parfaitement dépouillé de matiere terreu-  
se, & celui d’Epfom ne l’est point. Quand on le mêle  
avec l’huile de tartre, il s’en précipite une matiere ter-  
resse & blanche, semblable à celle qui *se* précipite de  
*Falun* pareillement mêlé, & même un peu plus abon-  
dante. M. Boulduc, qui s’étoit cru l’inventeur de la  
préparation *d’alun* avec le SH de tartre , la trouva en-  
fuite dans Hartmannus. *Hist- de l’Acad. Roy. des Sc.*1718.

M. Geoffroy a découvert, que la base de *F alun* est un bol  
dissous par un aeide.

Les bols semt une espece de terre grasse, tendre & Eriable.  
Les pipes d’Hollande qui Eont faites de ces fortes de ter-  
res , aussi-bien que les Eragmens de notre poterie ordi-  
naire qui absorbent une grande quantité d’acide après  
que le feu a ouvert leurs pores , donnent le véritable  
crystal *T alun.* Il est même à remarquer,que ces pipes au  
bout de deux ans, fe divifent en plusieurs fibres , de  
même que *Falun* de plume, qui croît & qui végcte à  
l’air. *Hist. del’Ac. Roy. des Sc.* 1728.

M. Geoffroy, qu’on a cité ci-dessus , dit que *F alun* croît  
dans les mines aVec le foufre, le vitriol, & qu'son le  
trouve quelquefois tout feul. Ceux qui ont écrit juf-  
ques aujourd’hui fur ce fel , ont avancé que Ea lusse  
qui absiarbe l’acide vitriolique , est une terre blanche  
qui ne Eauroit *se* vitrifier, & qui est de la même nature  
que la craie.

J’ai découvert, dit-il, au moyen d’un grand nombre d’ex-  
périences , que cette terre *se* trouve dispersée & con-  
fondue dans plusieurs substances, surtout dans les bols  
& les argillesqui ont été calcinées; car elles m’ont toti-  
tes donné , ayec l’acide du soufre ou du vitriol, ce fel.

ALU 886

*( s alun* ) que j’avois dessein d’imiter. Il n’èst donc pas  
fort furprenant que le verre donne de *Falun* , pulsqu’il  
contient une matiere propre à le produire,ausslutot que  
l’acide vitriolique *se* trouve assez fort pour fe faire un  
passage à travers les lames du verre pour s’unir à la terre  
qui s’y trouvé.

De tous les moyens que j’ai employés pour faire de 1Ἀ-\*  
*lun ,* aucun ne m’a fi bien réussi que le fuivant : Je prenâ  
quelques pots de terre ordinaire qui ne soient point  
vernissés, mais poreux & fragiles, que j’arrofe avec dé  
l’esprit de foufre. Il s’y imbibe beaucoup mieux que  
dans les terres qui ne font point cuites, parce que leurs  
pores Eont plus ouverts. Il fe fait une légere fermenta-  
rien avee cet efprit, qui devientmucilagineuxpendant  
la digestion, & qui étant éxpofé à l’air, produit les  
crystaux *d’alun* qui augmentent par degrés, & pren-  
nent la figure la plus exacte dont ce fiel soit capable-.  
*Mémoires de P Acad. Roy- des Sc-* 1728.

On ne distingue *l’alun* factice que par rapport au pays : il  
y en a de plusieurs efipeces , puisqu’il n’y a prefque  
point de pays où l’on n’en fasse. On l’appelle *alun* de  
roche, lorfquson l’apporte en grosses masses qui ont la  
figure d’un rocher , & glacial lorfque ces masses resu  
semblent à des fragmens de glace. Les anciens ne con-  
noissoient point *Falun* factice : mais il est prefque le  
feul qui Eoit en tssage parmi nous; & *Falun* naturel  
dont ils *se* servoient beaucoup , nous est presque ΐηΛ,  
connu. M. Tournefort a apporté de Piste de Milo,  
deux fortes *d’alun* naturel ; l’un Pous la forme de  
mottes ou de coupeaux, d’un gout astringent, de cou-  
leur de cendres , parfemé d’une efflorefcence menue vblanchâtre & comme des cheveux, qui répandoit une  
odeur femblable à Celle de l’eau forte, mais soible.  
L’autre étoit partagé en des morceaux blancs , environ  
de la grosseur & de la longueur du doigt , qui fe par-  
tagent d’eux-mêmes aux extrémités en des filamens  
mnices ,& en des cheveux blanchâtres. C’est pourquoi  
ils ont la figure dune petite plume, ou d’un pinceau;  
ils fe dissolvent dans Peau, fe fondent au feu , & ont  
un gout astringent. Quelques-uns l’ont appelle *alum*de plume , paree qu’il représente souvent la figure de  
petites plumes : & il paroît que du tems même de Diose  
coride , on le confondoit quelquefois avec la pierre  
d’amiante; puisqu’on parlant de *Falun* qui fe fend, il a  
obfervd que l’on trouve une pierre qui ressemble fort à  
cet *alun,* dont on la distingue cependant facilement  
par le gout ; car elle n’est pas astringente. Il auroit en-  
core pu ajouter qu’elle ne fefond pas au feu, & qu’elle  
ne fe dissout pas dans l’eau. Le voile de l’ignorance  
ayant obfcutci dans la fuite des tems l’histoire des Re-  
medes, le nom *T alun* de plume a été donné à cetté  
pierre, à cauhe de *sa* figure qui est semblable à celle de  
ce sd. C’est pourquoi dans les dispenseures on met  
quelquefois mal-à-propos la pierre d’amiante à la place  
de *Falun.*

*L’alun* est fort astringent: le naturel a une odeur fembla-  
bie à celle de Peau forte , mais foible. Le factice n’en  
a que très-peu ofl point du tout : lorfqillon le met fur  
les charbons ardens , il forme des bulles & siï fond dans  
Peau. *L’alun* forme des crystaux qui ont huit côtés,  
& qui représentent une pyramide triangulaire dont 011  
a coupé les angles; de forte qu’ils ont quatre surfaces  
exagones , & quatre triangulaires. La folution de *Fa-  
lun* coagule le lait, donne la couleur de pourpre à la  
teinture de tournesol : elle ne change point la solution  
du sublimé corrosif; elle rend trouble & blanehâtre  
l’infusion de noix de galles ; avec Peau de chaux, elle  
a une couleur blanchâtre; avec l'huile de tartre, elle  
fait un *coagulum* blanc, fans aucune chaleur & fans  
fumée : fouvent en mêlant de la solution *d’alun avec*l’huile de tartre , il s’exhale une odeur d’urine : mais  
cela n’arrive que lorsque l’*alun a été* dépuré avec 1 uri-  
ne comme celui d’Angleterre ; ce qui n arrive pas  
lolssqu’on Ee Eert *d’alun* de Rome.

On peut employer *Falun* intérieurement dans les pertes  
K k k ij

S87 ALU

de fang de la maniere suivante :

Prenez *d’alun de roche, une dragmes  
d’eau de plantin,* n *de chaque trois  
et de centinode, S. onceS \**

*ajoutez a la folution du sirop d’aubépine, une once :*

Pour un julep à prendre par cuillerées.

Prenez *d’alun de roche bien purifié, deux onces;*

Faites-les fondre au feu.

Ajoutez-y *du fang de dragon bien pulvérise-, une demi-  
once s*

Faites de ce mélange, avant qu’il foit durci, des pilules  
de la grosseur d’un pois.

La dofe est depuis un scrupule jufqu’à une dragme, que  
l’on réitere de quatre en quatre heures, jtssqu’à ce que  
le flux de flang boit arrêté.

Ensuite on en donne une ou deux doses tous les jours  
pendant quelque tems.

On fait boire au malade un ou deux verres d’une liqueur  
convenable après avoir pris ces pilules. Mais il faut  
prendre garde d’arrêter imprudemment le flux de fang.  
C’est pourquoi il faut faigner avant de donner ces pilu-  
les,& quelquefois aussi après que l'hémorrhagie est ar-  
rêtée. D’ailleurs , comme ce remede resserre le ventre ,  
il faut l’exciter de tems en tems par des lavcmens.  
**GEOFFROY.**

La poudre styptique dont le *Docteur Alexandre Thompson  
de Montrose* donne la composition dans la defcription  
qui fuit, est un peu disterente de celle qui précede par  
rapport à la dofe des ingrédiens qui y entrent.

*Scribonius Largus*, Empyrique Romain employoit sim-  
plument *i’alun* pour arrêter le flux menstruel qui étoit  
excessif, & plusieurs femmes m’ont assuré qu’il avoit  
produit fur elles de très-bons effets.

Helvetius a jugé à propos d’y ajouter du fang de dragon,  
je ne fai s’il a voulu par-là déguifer *F alun* ou empê-  
cher les maux d’estomac qu’il a cru que *F alun* caufoit :  
mais le Docteur *Pitcairn ,* dont la réputation fubsistera  
tant qu’il y aura des Medecins au monde , est le pre-  
mier qui en ait introduit l’ufage en Angleterre , pour  
le moins il est le premier qui m’engagea à en faire  
l’essai dans une maladie contre laquelle tous les autres  
remedes avoient été inutiles. On s’en est fervi pendant  
plusieurs années Eous le nom de *Pulvis Helvetii,* com-  
me d’un astringent, surtout dans les hémorrhagies uté-  
rines, & on l’a insérée dans la Pharmacopée d’Edim-  
bourg , Eous le nom de poudre styptique ; mais elle  
diffère par sis préparation & par la dosie des drogues  
qui y entrent, de celle dont je me sers ordinairement;  
la poudre du Dispensaire étant composée d’une partie  
de gomme fur deux *d’alun,* & pulvérisée seins l'appro-  
cher du fieu , au lieu que celle dont je me stlis servi  
étoit composée de parties égales des deux; que je faisois  
fondre auparavant *Valun* dans un creuset, & qu’après  
y avoir ajouté le fang de dragon , je pulvérisois ces  
drogues ensemble dans un mortier ; il *se* peut faire  
qu’on remarque quelque différence dans leurs effets ,  
quelque petite qu’elle foit d’ailleurs.

Je crois qu’on a entierement aujourd’hui abandonné ces  
deux poudres , ce qui me fâche beaucoup ; car je n’ai  
jamais trouvé de remede, quoique j’en aie éprouvé plu-  
sieurs, fur lequel on puisse faire plus de fond, dans toutes  
les hémorrhagies utérines, soit pourarrêter le retour trop  
fréquent des regles ou leur trop grande abondance ;  
pour arrêter les pertes auxquelles les femmes enceintes  
font fujettes ; pour réprimer le flux immodéré des vui-  
danges. Jlen ai éprouvé l’efficacité dans un si grand

ALU 888-

nombre de cas ; que ce seroit ennuyer le Lecteur que  
de vouloir les rapporter tous.

Je donne la poudre dHelvetius en plus ou moins grande  
quantité selon l'exigence des cas. LorEque Phémorrha-  
gie est violente j’en donne demi-dragme toutes les de-  
mi-heures, & elle ne manque jamais de cesser avant  
que la malade.en ait pris trois dragmes ou demi-once.

Le fuccès qu’a eu ce remede dans les pertes de fang , m’a  
encouragé à le prescrire pour arrêter les fleurs blan-  
ehcs qui Eont si pernicietsses aux femmes,& j’ai été sur-  
pris des effets qu’il a produis. *Essais deMedec. d’Edim-  
bourg. Vol. yspag.* 38.

\* Nous examinerons à l’article *styptica* si l’usage des *as-  
tringens* pris intérieurement dans les cas pour lesquels  
on les recommande ordinairement, est aussi falutaire  
qu’on le penfe, & s’il ne feroit pas possible de trouver  
des moyens plus sûrs , plus efficaces , & sijjets à de  
moindres inconvéniens pour arriver au but qu’on se  
propoEe en employant les astringens.

Dans l’Angine , pour empêcher la fluxion qui commence  
on prépare des gargarisincs avec *F alun.* Le suivant  
peut servir d’exemple.

Prenez *des roses rouges,* Ί j / j

i,,/ *6 n* c *de chaque une dragme.*

*de 1 alun en crystaux* ,0 *1 e>*

Faites-les bouillir dans huit onces *d’eatt de plantain, 8e*délayez-y après avoir passé la liqueur, une once desa-  
1 *rop de mures* ; faites un gargarifme.

On prépare de la maniere fuivante un Collyre avec 1Ἀ-  
*lun s* qui est très-efficace pour appasser l’inflammation  
des yeux & pour arrêter la fluxion.

*Battez* un blanc d’œuf dans un plat d’étain avec un mor-  
ceau *d’alun ,* jufqssi ce qu’il ait acquis la consis-  
tance d’un onguent, que l’on étend fur un Unge *i*& que l’on applique tiede fur l’œil.

Riviere avertit qu’il faut ôter ce remede deux ou trois  
heures après, de peur qu’en restant trop long-tems , ii  
ne retienne les humeurs dans l’œil par fon astringen-  
ce qui est assez grande. Quelques Medecins avertissent  
de ne passie fervir d’abord & dès les premiers jours,  
de Collyres répercussifs & astringens , parce qu’ils re-  
tiennent dans la partie malade l’humeur qui y abor-  
de avec force, & augmentent par-là la douleur & l’in-  
flammation. Cependant on emploie utilement les asu  
tringens dès les commencemens , pourvu que les hu-  
meurs n’abordent pas en trop grande quantité dans la  
partie maladie ; car alors en affermissant le ressort des  
parties, elles résistent fortement à l'abord des humeurs  
Il est vrai que dans le même tems il faut employer des  
remedes qui puissent détourner ailleurs les humeurs  
qui abordent à la partie malade , ou qui puissent les  
éVacuer comme la faignée , la purgation , les vésiea-  
toires, les ventoufes, & autres remedes de cette forte.  
Car si les humeurs s’étoient accumulées en trop gran-  
de quantité dans la partie, on emploieroit mal-à-pro-  
pos les astringens , puisqu’ils condenseroient les hu-  
meurs & empêcheroient souvent la résolution.

On prescrit sort heureusement le gargarisine suivant»  
dans les maladies scorbutiques des gencives.

Prenez *du camphre , une once,  
d’alun en crystaux s deux onces s  
sucre candi, quatre onces ,  
eau-de-vie, deux livres.*

Faites macérer ces drogues pendant deux jours ; filtrez  
la liqueur , & gardez-la pour l’ssa-ge.

Quelques-uns vantent *i’alun* comme un spécifique singu-  
gulier dans les fievres intermittentes. On le prépare  
ainsi.

On Calcine *Valun* Pur les charbons ardens, on le jette  
tout chaud dans du vinaigre, & on l’y dissout. On

*889* ALU

le coule & on le fait évaporer , jusqu’à ce qu’il  
se forme de beaux crystaux, dont la dose est de-  
puis un scrupule jufqu’à une dragme, que l’on  
donne dans le véhicule convenable avant le re-  
doublement.

Les préparations les plus usitées de *T alun* siont la puri-  
fication , la distilatlon & la calcination. On purifie  
*Valu»* en le lassant dissoudre dans l’eau commune , en  
le coulant & en le crystallisant comme les autres fels.  
On distile *Falun* comme le vitriol. Il en Eort d’abord  
un phlegme insipide, ensuite on en retire un efprit qui  
ne diffère pas beaucoup de l’eiprit de vitriol. Il reste  
dans la cornue une substance blanche , légere , friable ,  
que l'on appelle *alun bridé* : & ce n’est que l’*alun* dé-  
pouillé de quelque portion de phlegme & de fel acide ,  
qui par la folution & la crystallifation donne encore  
des crystaux *d’alun.* Le phlegme insipide de *F alun* sie-  
roit inutile par lui-même s’il étoit pur : mais comme  
il contient fouvent quelque partie d’esprit acide, aVec  
quelque peu *T alun* qui s’étoit arrêté au cou de la cor-  
nue , il deVient utile en Chirurgie. Appliqué extérieu-  
rement , il tempere efficaeement les inflammations , il  
desseche les ulceres. Si l’on dissout une dragme *d’alun*dans six onces de phlegme , on fait une eau *alumineuse*dont on a coutume de déterger les plaies & les ulceres.  
On peut employer l’efprit *d’alun* pour les mêmes usa-  
ges que l'efprit de Vitriol. *L’alun* brûlé confume les  
excroissances des chairs;on en met fouvent fur du linge  
pour empêcher la puanteur des aisselles , des aines &  
des pieds. Οεοεεεου.

Voici la maniere dont on doit calciner *s alun.*

*Prenez* telle quantité *d’alun* qu’il Vous plaira, mettez-le  
dans un pot de terre qui n’ait point servi, & cal-  
cinez-le jusqu’à ce qu’il ne bouillonne plus & qu’il  
ne jette aucune fumée , & lorfqu’il fera refroldi  
vous le garderez pour Ptssage.

On trouVe dans *Bates* trois préparations de *s alun* ; il ap-  
pellc la premiere.

*Alumen dulce :* Alun dulcifié.

*Faites* dissoudre de *F alun* dans Peau & crystaIlifiez-Ie ; réi-  
térez trois fois la même opération pour qu’il foit  
parfaitement purifié. On appelle cet *alun , sucre  
d’alun* , & on le preficrit dans les maladies de la  
poitrine , qui sont causées par des exhalassons mi-  
nérales & souterraines. Il appasse le mal de dents  
étant appliqué sisr les gencÎVes. La dose est d’un  
demi-scrupule.

Il appelle la seconde qu’il a priEe de *Mynsicht :*

*Alumen Febrisugum.*

*Faîtes* dissoudre trois onces *d’alun* dans une pinte & de-  
mie d’eau de chardonsuffisilmment teinte de Eang  
de dragon ; coulez la liqueur & faites-la ένηρο-  
rer entierement, *i’alun* reste au fond du Vaisseau.  
La dofe en est d’un fcrupule avant le redouble-  
ment. Il provoque la fueur.

Il appelle la troisieme :

*Aluminatum.*

Prenez *du suc de limon, une pinte ;  
de l’alun, demi once.*

Faites bouillir ces drogues en les écumant ; ce remede est  
tres-efficace pour dissiper les rougeurs & les pustules  
qui viennent au Visage.

ALUNIBURi (*LunoTLune* ou *Argent.* **RULANm '**

ALU 890

A LU NS EL, ( *Stilla ) une goutte.* Rot a ND,  
ALUSAR , *Manne.* RcLaND.

ALUS1A , Ἀλουσία , dle privatif, & λύω , *laver.* Lé peù  
de foin qu’on a de laVer telle chose que ce foit.

ALUTA. Toutes sortes de peaux blanches & délicates  
dont on fe fert pour faire une emplâtre. Voyez *Scutosu*

ALVUS. Le ù *'entre en général* ; mais Cesse donne ce norrt  
au *ventre* relatrvcment aux felles , dans le meme sims  
qu’Hippocrate & les autres Medecins Grees employ ent  
celui de κοιλια ou κοιλίη. C’est ainsi que Cesse (L. *II. c.*41. ) parlant des fâcheux fymptomes qui acCompagnent  
les fievres , dit : que lorfque le *ventre ( alvus )* est en-  
tierement supprimé, c’est-à-dire, lorEque le malade né  
va plus à la selle, c’est une très-mauVaife circonstance ;  
on doit porter le même jugement lorsque le cours de  
*ventre* se joint à la fievre, & qu’il ne permet pointais,  
malade de prendre de repos , surtout lmssque les ma-  
tieres qu’il rend fiant extremement liquides, blanches,  
pâles ou écumeuses : le malade est aussi en danger lors-  
que ces memes matieres scmt en petite quantité, gluan-  
tes, blanches , pâles, livides, biIletsses ou fanglantes,  
ou d’une odeur plus mauvaise qu’à l’ordinaire. Les  
felles qui à la stlite des longues fievres paroisscnt loua-  
bles , ne valent rien non plus. Voyez *Acratos.*

Les Anciens avoient différens purgatifs, & étoient cxtre-  
mement foigneux de tenir *lu ventre* libre dans prefque  
toutes les maladies. Ils ordonnoient pour cet effet l'éla  
lébore noir, le polypode de chêne (*filicula* ) la bati-  
ture de cuivre*fquamma aeris,* appellée par les Grecs  
λεπις χαλκου', & le lait de tithymale dont quelques gout-  
tes mises sim le pain suffissent pour purger efficacement;  
ou bien ils saisissent cuire le lait d’ânesse , de vache ou  
de chevre,avec un peude SH, jusqu’à ce qu’il fut cail-  
lé , & faisoient prendre *sa* partie séreufe aux malades.

Comme les purgatifs font généralement nuisibles .1 l'ei-  
tomac, on ne doit en employer, aucun fans y mêler de  
l’aloès. Lorsque le *ventre* est extremement lâche , le  
corps s’afloiblit ; ce qui sait qu’on ne doit jamais don-  
ner de cathartiques dans aucune maladie , à moins  
qu’elle ne fiait exempte de fievre ; nous observons  
cette regle quand nous donnons l’ellébore noir à ceux,  
qui fiant tourmentés de labile noire, ( *atra bilis)* ou  
dans cette eEpece de folie qui est accompagnée detrise  
teste , ou à ceux qui ont quelque partie attaquée d’une  
paralysie : mais si la fievre est jointe à la maladie, il  
vaut mieux lorfqtIson veut purger , le faire avec ces  
fortes d’alimens & de boissons qui font apéritives &  
nourrissantes ; il y a même Certaines maladies dans  
lesquelles il convient de purger avec le lait.

Les laVemenssont en général ce que l'on peut employer  
de mieux pour procurer des selles. Asdepiade en bla-  
moit Fustige, quoiqu’il ne les bannît pas entierement  
dc la Medecine ; on ne s’en l'crt pas beaucoup aujour-  
d'hui. Il est à prepos d’en isscr avec la meme,modéra-  
tion que ce Medecin; dc ne point fatiguer le malade  
par des lavemens trop frequens , ni dc négliger de lui  
en donner un ou deux de fuite tout au plus , lorfque le  
cas paroît l’exiger; comme lorsque la tête est pesante,  
la vue affaiblie, & dans les maladies qui attaquent le  
grand intestin , que les Grecs appellent κῶλον ; lorf-  
qu’on fent des douleurs dans le ventre au-dessous du  
nombril, ( *in imo ventrey* ou dans les hanehcs ; qu’il  
y a une grande affluence d’humeurs bilieisses dans  
l’estomac, & que cette partie fe trouve surehargéc de  
phlegme ou de quelque autre humeur aqueuse ; lorse  
que la respiration n’est pas libre, qulon ne *se stent* au-  
cune disposition à aller à la sielle; que les exerémens  
s’arrêtent au passage; quel'haleine du malade est inter-  
ceptée; qu’elle a l'odeur des excrémens; lorsique ce qu’il  
rend est corrompu ; que la dicte n’a point fait Cesser la  
fievre , que les forees ne permettent peint la saignée  
quelque néeessaire qu’elle sioit, & que le tems propre  
pour la faire est passé ; que le malade a lait un grand  
ufagedes liqueurs spiritueufes avant sa maladie ; que  
celui qui avoit auparavant le Ventre libre, foit naturel-5lcment ou par aceident, devient tout d’un coup conf-

-89 ϊ ALU

tipé. Mais ceci doit s’entendre avec cette réferve, qu’on  
ne doit donner aucun lavement avant le troisieme jour  
de la maladie , ni pendant que les crudités subsistent ,  
ni à une personne que la maladie a déja affoiblie, ou  
dont le ventre fait ses fonctions chaque jour, ou dont  
les felles ont une consistance liquide. On doit encore  
*se* garder de donner des lavemens dans la violence du  
-redoublement, car ce que l’on donne alors au malade  
ne passe point, mais sie porte vers *sa* tête , ce qui met *sa*vie en danger. Pour que ce remede fasse plus d’effet,  
il est à propos de ne point prendre de nourriture la  
veille, & de boire le jour qu’on doit en ufer & quel-  
ques heures auparavant de Peau chaude pour humecter  
les parties supérieures ; on doit ensisite donner au ma-  
lade un lavement d’eau pure, ΕυρροΕέ qu’il ne sioit bc-  
soin que d’un remede léger; ou d’eau miellée ,s il faut  
quelque chofe de plus actif ; on prendra pour lavement  
adoucissant, une décoction de fœnugrec, de tifane, ou  
de mauve; & pour répesscussif, une décoction de ver-  
veine ; Peau de mer , ou telle autre imprégnée de SH a  
une qualité acrimonieuse , qui augmente lorsqu’on y  
ajoute de l’huile, du nitre, ou même du miel : plus elle  
est acrimonieuse, plus elle a de force, mais plus aussi  
a-t-on de peine à la fupporter en lavement. 11 ne doit  
être ni trop chaud ni trop froid , car l’un & l'autre fe-  
roitdu mal. Le malade doit fe tenir en repos dans fon  
lit le plus long-tems qu’il lui fera possible, & ne rendre  
le lavement que lorsqu’il ne pourra plus le garder.  
Par ce moyen les parties supérieures fe trouvent sou-  
lagées , & la violence de la maladie diminue , étant  
privée de la matiere qui l’entretenoit. Le malade ayant  
été à la selle aussi souvent qu’il est nécessaire, doit  
prendre quelque repos , & manger quelque choste le  
jour même, afin que fies forces ne l’abandonnent point  
entierement, mais on doit régler la quantité de nour-  
riture qu’on lui donnera, fuivant que l’on croira le re-  
doublement plus ou moins éloigné. CELSE , *Lib. II.  
cap.* 12.

En tenant le *ventre* libre *éalvus d-ucta)* on diminue fouvent  
la tension des parties supérieures. CELsE,E. *IV. cap.* 3.

Rien ne contribue plus à la guérison de la surdité , que  
les déjections bilieuses abondantes. C ε L s e , *Lib. II.  
cap.* 8.

La constipation qui dure plusieurs jours, est suivie ou  
d’un cours de ventre, ou d’une légere attaque de fie-  
vre. CELSE , *Lib. II. cap.* 7.

Ceux qui ont le *ventre* lâche étant jeunes, siont ordinai-  
rement constipés lorsqu’ils deviennent vieux , & ceux  
qui fiant constipés dans leur jeunesse , ont souvent le  
cours de *ventre* lorsqu’ils avancent en âge. 11 est beau-  
coup plus avantageux pour la seinté d’avoir le *ventre*libre lorfqu’on est jeune, & resserré lorsqu’on est vieux.  
CELSE, *Lib. II. cap.* 3.

Rien ne resserre plus le *ventre* que le travail, la diminu-  
tion de nourriture, que de manger une Eois par jour au  
lieu de deux, de boire peu, & seulement après avoir  
beaucoup mangé , & de *se* tenir en repos après les re-  
pas. Lorsqu’on veut au contraire avoir le *ventre* libre  
on n’a qu’à se promener & manger plus qu’à l’ordinai-  
re , qu’à faire de l’exercice après avoir mangé, & boi-  
re en mangeant. On doit observer que le vomissement  
resserre ceux qui avoient le cours de *ventre,* & le don-  
ne à ceux qui étoient constipés ; que celui qui suitim-  
médiatementle repas resserre le *ventre,* & le lâche lorsi  
qu’il ne sturvient que long-tems après. CELSE , *Lib. I.  
cap. j.*

LoTque le *ventre* varie dans *fes* excrétions, & qu’il rend  
des matieres qui ressemblent à la lessive de chair, du  
Fang, de la bile porracée, des excrémens noirs , quel-  
quefois séparément, & quelquefois tous enfemble,  
dans une espece de mélange, c’est un signe de mort,  
La mort peut cependant ne pas siuivre immédiatement  
ces Eymptomes , quoiqu’elle ne tarde pas ordinaire-  
ment à venir lolaque les déjections scmt liquides &  
noires, ou pâles, grasses & extremement fétides, CEL-  
SE, *Lib. II. cap, o.*

ALU 892

Le merlan cuit avec l’aneth & assaisonné avec un peu  
d’huile & de fel, est bon dans toutes les maladies des  
parties internes , mais surtout dans celles du *ventre*lorsqu’il est si-lrchargé d’humeurs acrimonieuses. Αε-  
TIUs , *Tetr. I. Serm.* 2. *cap.* 184.

Dans les plaies de la tête , c’est un signe de mort lorsique  
*le ventre* sie lâche de lui-même : mais c’est un bon signe  
lorfque le contraire arrive. CassIUs, *Problem.* 11.

Supposié que la constipation oecasionne un mal de tête ,  
on doit tâcher de la faire cesser au moyen d’une diete  
convenable & avec le fecours de purgatifs légers, dont  
le fel est du nombre. Si la constipation provient de la  
viscosité des humeurs, on sie siervira du remede fuivant :

Prenez *de sel ammoniac, deux dragmes,  
dit poivre, -» , , ,*

*1 se 1 7 > de chaque une dragme.*

*de l euphorbei* J 1 ώ

La dosie est de trois ou quatre fcrupules dans un œuf ou  
dans de la tifane.

Si la viscosité des humeurs n’y a point de part, on usera  
des remedes dans lesquels la fcammonée entre, du fui-  
vant, par exemple.

Prenez *du scl communscché ait feu, trois dragmes»  
du poivre, deux dragmes,  
de la fcammonée > une dragme.*

La dose est d’une cuillerée dans un œuf, du pain, ou dans  
tel vehicule qu’on voudra.

Ces fels simt admirables pour ouvrir & pour purger le  
*ventre* sans effort & sims occasionner de tranchées & au-  
tres siemblables incommodités. On peut employer ces  
remedes en toute fureté , comme aussi ceux dans lese  
quels il entre de l’euphorbe. Mais lorsque le *ventre* est  
trop lâche, & que la tête *se* restent de la trop grande  
fecheresse de l’habitude du corps, il est à propos de le  
refferrer au moyen d’un régime & de remedes conve-  
nables. TRALLIANUs , *Lib. I. cap.* 11.

La constipation est accompagnée d’une pesanteur de tête  
du vertige, d’une amertume dans la bouche & du dé-  
gout. Dans ce cas rien ne soulage plus promptement  
qu’un dystere. Car il importe extremement que le *ven-  
tre* fasse fes fonctions. On trouve des perfonnes qui  
dans certaines filmons font sujettes à des évacuations  
fpontanées & copieissesqui les débarrassent d’une quan-  
tité de mauvaises humeurs , & rétablissent leur fanté.  
D’autres ont été garantis des maladies dont ils étoient  
menacés, par une évacuation copietsse par haut , de  
toutes sortes de crudités. Mais lorsque ces évacuations  
viennent à cesser, après que la nature nous y a pour  
ainsi dire accoutumés, elles fiant pour l’ordinaire sui-  
vies d’un grand nombre de fâcheuses maladies. Lors  
donc que ces sentes d’excrétions viennent à manquer,  
on doit employer les secours de l’art pour les faire revi-  
vre. Ce conseil ne regarde pas moins les hémorrhagies  
de quelque nature qu’elles soient ; car lorEque le simg  
sisspend sim cours ordinaire fans aucune caisse mani-  
seste, ou l’on doit lui applanir le chemin, ou en dimi-  
nuer l’abondance , au moyen de la saignée , à moins  
qulon n’aime mieux continuer par l’exercice ou llabse  
tinence les humeurs surabondantes. Comme toute éva-  
cuation excessive afloiblit & refroidit le corps , & al-  
tere les facultés naturelles , de même il est certain que  
la rétention des matieres dont l’évacuation est nécessai-  
re , appefantit & trouble le cours des esprits , & fait  
naître des maladies qui dans la fuite abattent les forces  
& occasionnent fouvent la mort. AoTUARIüs , *de Spir.  
Anim. cap.* 16.

Dans toutes les fievres on doit tenir le *ventre* libre, à  
moins qu’il n’y ait une évacuation de pus, comme il  
arrive souvent après la pleurésie, la péripneumonie, &  
dans les maladies de consiomption ; car dans *ces sortes*de cas le malade *se* trouve d’autant plus mal, que les  
déjcctlons siont plus abondantes. ActUARws , *Metbr  
Med. Lib. III. cap.* 18.

*893* ALU

Les excrétions du *bas-ventre* ne semt point salutaires, lorsc  
qu’elles fiant ou trop abondantes , ou variées & chan-  
geaiftes. Les excrétions pêchent par leur quantité ,  
lorsqu’elles silrpassent les alimens qu’on a pris, ce qui  
vient ou de la qualité médicinale de l’aliment, ou de  
quelque maladie interne. On détruit aïfément la pre-  
miere catsse, en changeant de régime, mais lorfque cet  
aecident est l’effet de quelque maladie interne, il peut  
*se* saire qu’il ne vienne que de ce que le corps ne reçoit  
point de nourriture , ou parce que les intestins font  
irrités par quelque humeur. Le corps ne reçoit plus au-  
cune nourriture & tombe dans l’atrophie ( ἀτροφία )  
soit à caisse de *sa* secheresse, ou de l’obstruction des  
passages par lesquels l'aliment *se* distribue par tout le  
corps. Dans ce cas on doittsser de remedes humectans  
& propres à atténuer , à ouvrir & à dégager les pre-  
mieres voies. Mais lorstque les intestins fiant irrités  
par quelque humeur acre qui les oblige à éVacuer les  
matieres qu’ils contiennent, on doit recourir aux re-  
medes qui ont la vertu d’adoucir les humeurs & d’é-  
mousser leur acrimonie. ACTUARïüs , *Meth. Med. Lib.  
IV. cap.* 6. «

Les déjections du *bas-ventre* de la meilleure espece sont  
celles qui sont molles, lisses, brunes ou jaunâtres, &  
proportionnées à la quantité de nourriture qu’on apri-  
*se.* Lorsqu’elles ne sirnt point telles, elles indiquent  
une altération dans l’habitude de tout le corps, ou de  
l’estomac & des intestins. Lorsque le tempérament SC  
refroidit, les excrémens paroissent plus blancs & plus  
humides ; ils deviennent plus rouges ou plus jaunes  
lorfqu’il est trop chaud ; s’ils pechent par leur trop pe-  
tite quantité, ils sirnt dissipés par trop d’exercice , ou  
convertis en urine. Mais lorEqu’aucune de ces casdes  
n’existent, c’est une preuve que le *ventre* est sijrChar-  
gé d’excrémens , & qu’il a besoin d'en être délivré par  
un suppositoire ou par un lavement. Si les excrétions  
surpassent la quantité d’alimens que l’on prend , c’est  
une preuve qu’on fait moins d’exercice qssà llordinai-  
re, que les alimens ne se distribuent pas comme il faut,  
ou enfin que l’estomac & les intestins font chargés  
d’humeurs acres & irritantes. On n’a rien à craindre  
dans ce cas, tant que le? excrémens conferVent leur cou  
leur naturelle, mais lorfqu’ils font de diverfes cou-  
leurs , fanglans ou pareils à de la lavure de chair,  
qu’ils caufent des douleurs & des tenesines , on doit  
s’attendre à des maladies dangereufes. Une chofe qui  
mérite particulierement notre attention , c’est que tou-  
tes les évacuations soit naturelles ou artificielles , qui  
n’ont rien d’excessif, soulagent la nature , mais que le  
contraire produit à coup sim de fâcheux effets. AoTüa-  
RIUs *,‘de Spir. Anim. cap.* 14.

Lorfque l’estomac reçoit plus de nourriture qu’il n’en  
peut digérer, les déjections fiant liquides & blanchâ-  
tres, & quelquefois accompagnées d’une est ece de  
flux de ventre, pendant lequel quelques-unes des ma-  
tieres contenues dans les felles continuent dans ce pre-  
mierétat; d’autres changent de couleur, fiait en mieux,  
ce qui est un signe de coction, ou deviennent jaunâ-  
tres & sirnt liquides & bilieuses. Il ne résulte de tout  
’ cela aucun inconvénient pour le corps ; car lorsque la  
faculté expulsive des intestins est irritée, & fe hâte de  
fe débarrasser des humeurs qui l'offenfent, elle profite  
de ce cours de ventre pour chasser outre ces crudités ,  
tout ce qui est capable de nuire au corps : on doit  
donc prendre garde qu’en réprimant^ inconsidéré-  
ment ce flux de ventre , nous n’arrêtions le cours de  
\* l’humeur dont la nature tâche de fe débarrasser.

Il faut obferver de plus, que les humeurs confpirent sou-  
vent a, causer un *cholera - morbus , & se* déchargent  
quelquefois par haut & par bas , quelquefois par bas  
feulement par des excrétions d’une matiere liquide &  
bilieuse, ( ὑδατόχολα ) qui, lorsqu’elles durent trop  
long-tems, abbatteat les eEprits & occasionnent mê-  
me un froid très-grand partout le corps & des fynco-  
pes. Les selles blanches, laiteufes & mal liées , indi-  
quent la grande foibleffe des facultés digestives & ala

ALU 894

tératives, causées par un trop grand refroidissement,  
& celles qui font brunes & jaunâtres procedent tou-  
jours d’une surabondance de bile occasionnée par une  
chaleur immodérée. Quelquefois les excrémens font  
blancs & fermes , comme ceux des chiens, mais la de-  
jection en est peu fréquente & peu abondante. C’est  
un signe de l'obstruction des conduits biliaires qui  
aboutissent à l’estomac ; dans ce cas l’urine est ordi-  
nairement bilieuse , la bile prenant la même route  
qu’elle , souvent même elle se décharge par le vomise  
sement. Ces fortes d’excrétions arrivent principale-  
ment à ceux qui ont la jaunisse , à catsse que la bile ,  
qui devroit colorer ces excrétions, Ee porte vers la  
peau. La bile d’un jaune rouge, aussi-bien que celle  
qui a la couleur de la rouille, du poireau & du chou ,  
provient de la chaleur ou de la putréfaction des hu-  
meurs. Les excrémens noirs proviennent quelquefois  
d’un fang extravasé & extremementéchauffé, & quel-  
quefois aussi d’une bile pernicieuse. Les selles sirnt  
quelquefois de différentes couleurs, mêlées les unes  
avec les autres, & dans ce cas elles, sont pires que cel-  
les dont nous venons de parler , parce qu’elles déno-  
tentla force & la malignité des humeurs morbifiques.

Les humeurs dont nous avons parlé font regardées engé-  
néral comme des signes sialutaires , lorsqu’elles *se* dé-  
chargent aisément, sans douleur & dans des jours cri-  
tiqués, qu’elles sirnt dans un état de coction, & que  
leur éVacuation soulage le malade. Mais on doit for-  
mer un jugement tout contraire lorfque ces conditions  
manquent à leur évacuation : car elle est souvent sili-  
vie de l’abbattement des esprits , de la privation du  
sentiment, du délire, & quelquefois d’une mort fou-  
daine.

La maladie de l’estomac appellée passion cœllaque , doit  
Eon origine à l’intempérie de cette partie. Car lors-  
qu’elle vient à être affectle de trop de chaleur ou de  
froid, d’impuretés ou d’humidité , cette,intempérie  
après un certain tems , occasionne la maladie dont nous  
parlons. Dans ce cas le malade est altéré, il a un peu  
de fievre, fes felles fiant jaunes & brunes, & il se ti ou-  
ve Eoulagé par l’application des rafraîchissons. Quel-  
ques-uns digerent avec peine, font rarement altérés ,  
& rendent des excrémens crus. Ceux en qui la mala-  
die est occasionnée par un excès d’humidité, font dé-  
chirés de douleurs, & ne rendent que des excrémens  
pâles & liquides : mais ceux qui ne font attaqués de  
cette maladie qu’à caufe d’une secheresse excessive ont  
dcs déjections colllquatives & peu abondantes : ils fiant  
plus altérés & ont plus de peine à guérir, à cause  
qu’ils Ee trouvent plus abattus dans cette maladie ,  
par la dissipation de leur humidité naturelle. Le vo-  
missement & le cours de *ventre* font extremement in-  
commodes lorsqu’ils *se* trouvent joints enfemble : la  
mauvaise qualité des excrémens ne mérite pas peu no-  
tre attention:mais leur surabondance a des très-fâcheu-  
fes conséquences, elle estcatsseque la chaleur naturel-  
le *se* dissipe; & que le corps *se* trouvant épuisé & dessé-  
ché par une évacuation trop copietsse , cesse de rece-  
voir de la nourriture. Dans l’envie fréquente d’aller à  
la felle , appellée communément *tenesmus ,* dans la  
diarrhée, & dans ce qu’on appelle pour l’ordinaire  
flux hépatique, dans la dVssenterie ou lienterie , c’est  
non-feulement la quantité , mais encore la malignité  
de la matiere des excrétions qui tue les malades. Car  
lorfque la bile sqrmente & devient acrimonieuse, &  
que les intestins reçoivent les impressions de la matiere  
morbifique, les humeurs bilieuses les rongent & les  
déchirent dans leur passage; si le siége de la maladie est  
principalement dans le *rectum* ; on l’appelle *tenesme s*mot qui signifie *s’effeorcer* , parce que la partie affectée  
fait de continuels efforts pour fe décharger des matie-  
res qu’elle contient. Pendant la violence continuelle  
des efforts que l’on fait , on ne rend que quelque peu  
de matiere vifqueufe, fanglante, liquide & gluante ,  
qui a peine à sortir; de forte que le malade se trouve  
beauCoup plus affoibli par les efrorts continuels qu’iî

*895 ALU*

fait pour aller à la felle, & par la tension de ces par-  
tics , que par la quantité de la matiere qu’il rend.

Lorfque les intestins font surchargés d’une humeur acri-  
monieuse , elle les irrite & les invite à la déjection ; ce  
qui est une maladie à qui on donne le nom de dysen-  
terie.

On eonnoît la partie affectée par la douleur qui ne quitte  
jamais le malade. Lorsque la douleur fie fait fentir au-  
defious du nombril, les gros intestins font affectés ; si  
c’est au-dessus le siege de la maladie est dans les in-  
testins grêles. Si labile que l’on rend n’est point extre-  
mement mauvaife, comme l’est celle de couleur de  
rouille & de poireau, ( la noire dans le commencement  
est mortelle) si la fievre n’est point violente,que les hu-  
meurs putrides ne foient pas sort abondantes , le mala-  
de n’a pas beaucoup à craindre , surtout si la maladie a  
fon siégeau-dessous du nombril; mais lorsqu’il arrive le  
contraire & que les Eymptomes les plus remarquables  
sont de la mauvaise espece , il est en danger de perdre  
la vie. Lorsque la maladie réside dans l’intestin *rec-  
tum* , les excrémens & les parties qui *se* séparent par la  
corrosion de l’intestin affecté fe déchargent sisparement:  
mais lorsqu’elle est située plus haut, le superflu des  
alimens & ce que la corrosion détache de la partie ma-  
lade, siortcnt mêlés ensemble, & cela en autant plus  
grande quantité que la maladie est plus violente. Lorf-  
que la couleur & la consistance des excrémens appro-  
chent de celles qu’ils ont lorsique le corps est ensianté ,  
lorfque les douleurs s’appaisient, & que ce qui vient  
des parties corrodées est en moindre quantité & de  
meilleure espece, le Medecin peut raisonnablement *se*flater que le malade est hors de danger. Tant que la  
maladie est modérée, ce qui vient des parties corrodées  
est peu abondant & légerement teint de fang, & les  
douleurs ne reviennent que par intervalles. Lorstque la  
maladie augmente , les felles fiant pour la plupart stan-  
glantes : mais lorsqu’elle vient à empirer & que les in-  
testins commencent à s’ulcérer, le Eang Eort en abon-  
dance, ensi.iite des raclures charnues, qui deviennent  
de plus mauvais augure, plus grandes, plus fétides,  
& d’une couleur approchante du noir. Mais le plus  
mauvais fymptome dans ce cas, est le dégout.On con-  
noît par-là si la maladie est maligne ou non.

La lienterie doit communément fon origine à une diar-  
rhée invéterée ou à une dyssenterie, & elle est d’au-  
tant plus dangereuse, qu’elle trouve le malade plus  
affoibli. Le nom de cette maladie fait affez connoître  
*sa* nature, car elle rend les intestins si glissans qu’ils  
ne peuvent retenir les alimens qu’ils ont reçus. Ce cas  
ressemble beaucoup à celui dans lequel se trouvent les  
performes qui ont l’estomac dérangé, qui ne peuvent  
retenir ce qu’elles mangent, & font forcées de le vo-  
mir, Lorfque le malade a des rôts acides, c’est un si-  
gne que l’estomac *se* remet & qu’il reprend l'exercice  
de l'es fonctions. AeTUARws , *Meth. Med. Lib. I. c.* 20.

Lorfque la nourriture qu’on a prise ne surcharge point  
l’estomac & ne l'incommode point par sim acreté ; que  
les facultés de l’estomac & du *ventre* sont filmes & vi-  
goureuses, la digestion ste fait avec facilité , & elle  
n’est fuivie d’aucun rapport incommode, ou tout au  
moins ils sirnt peu considérables. Le *ventre* qui reçoit  
les alimens après qu’ils sont digérés, ne sentant pas la  
moindre oppression après qu’il a attiré à lui leur par-  
tie humide, se décharge après un tems raisonnable &  
Bans aucune peine , de ce qui lui est sijperflu. Ces *sor-  
tes* d’excrétions sirnt molles, unies'& lisses, d’une cou-  
leur pâle, jaunâtre, à moins qu’elles n’aient reçu une  
autre couleur des alimens. Il est bon dlobsterver que ces  
sucs que l'estomac retire, conservent encore quelque  
rapport avec les alimens, tant par leur quantité que  
par leur qualité. Car lorsqu’on a fait quelque excès ,  
ou que les organes destinés à la préparation des ali-  
mens font dérangés ou corrompus par des alimens d’u-  
ne mauvaife qualité ou de mauvais fuc, on est attaqué  
d’un grand nombre de maladies différentes.

L’oppression qui est occasionnée par une trop grande

ALU 896

quantité d’alimcns ou de boissons, est ordinairement  
accompagnée d’un vomissement ou d’un cours de *ven~  
tre-,* si elle ne cesse point au moyen d’un vomissement  
eu d’une évacuation considérable d’urine, elle empê-  
che la digestion & engendre des crudités ; si les ali-  
mens dont on usie possedent quelque qualité excessive,  
s’ils font extremement chauds, par exemple , ils cau-  
fent une fenfation & un picotement incommode dans  
llestomae & dans les intestins, des maux de tête, des  
rôts d’une odeur forte & défagréable. Si c’est le froid  
qui y domine, il caufe des vents & des rots acides ,  
ou qui indiquent la qualité de l’aliment qu’on a pris,  
une agitation & des douleurs dans les intestins autour  
de la région ombilicale ( στρόφοι ). On guérit ces sortes  
de maladies & l'on corrige les matieres qui les caissent,  
par le vomissement ou par des Eelles copieuEes , & par  
Fustige modéré des alimens qui forment un bon fuc.  
AeTUARIUs, *Meth. Med. Lib. I.cap.* 18.

Le *ventre* cesse de faire fes fonctions, lorfque les excré-  
mens prennent une autre route ou font employés au-  
tre part. Dans ce cas , si l’urine & les siueurs fiant abon-  
dantes , ou que les excrétions sie fassent par une transpi-  
ration infensible , on n’a rien à craindre , puifque les  
superfluités trouvant une issue, ne cauflent aucun dom-  
mage , pourvu cependant qu’elles retournent enfuite  
aux couloirs qui leur sirnt propres : mais lorsque leucu-  
*tre* est constipé, & que les excrémens ne trouvent au-  
cune issue, le malade ressent différentes incommodités.  
La partie humide des excrémens s’exhale , & le reste  
s’endurcit ; les intestins *se* trouvant tapissés d’un phleg-  
me épais & visqueux, les passages naturels s’obstruent ;  
la faculté expulsive languit, & n’a pas assez de force  
pour faire fes fonctions. Ces inconvéniens peuvent être  
occasionnés par une inflammation, par quelque coup  
reçu, ou enfin par l'affiuence des humeurs. Les fuites  
de ces dérangemens font un dégout pour les alimens ,  
des douleurs d’intestins & des rots , qui d’abord procu-  
rent quelque soulagement. Lorsipie la maladie conti-  
nue , les extrémités inférieures *se* refroidissent , tandis  
que le chaud s’empare des supérieures, la chaleur ve-  
nant à diminuer; ces accidens font suivis de rots féti-  
des & défagréab!es , qui ne produisent point d’aussi  
bons effets qu’auparavssnt. Dans le cours de la maladie  
on rend par le vomissement l'aliment qu’on a pris, mê-  
lé avec les humeurs, & toute communication entre les  
passages supérieurs & inférieurs est interceptée; enfin  
on rend les excrémens par la bouche , & pour lors le  
cas est tout-à-fait *désespéré.* Cette maladie est appellée  
passion iliaque , ( εἰλέος) *{Lat. convolvulus,* ) d’un mot  
qui signifie *rouler,* à caufe qu’elle oblige les intestins à  
fe rouler & à s’entrelasser ensemble, pour les rassons  
que nous avons déduites.

Les douleurs, les gonflemens, ( ἐμπνευματώσεις ) & les  
tranchées violentes , ( στρόφοι ) qui affectent le gros in-  
testin , appelle *colon,* viennent encore des causes dont  
nous avons parlé ci-dessus; elles peuvent aussi deroir  
leur origine au trop Eréquent usage des alimens si'oids  
& humides. Car les alimens froids engendrent une  
grande quantité de phlegme qui passe dans les intestins  
& furtout dans le *colon*, lequel est plus disposé que les  
autres à la recevoir, à caisse desta forme & de *fa* situa-  
tion. Ce phlegme devenant incommode par fon abon-  
dance & fa mauvaise qualité , & ne passant pas faci-  
lement à caufe de Ea viscosité , irrite cette partie au  
grand préjudice du malade, qui rend quelquefois par  
le vomissement les alimens mêlés avec les humeurs,  
rien ne passant qu’avec beaucoup de peine ; ces dou-  
leurs s’appaifent néantmoins , & le malade *fe* trouve  
foulagé après une évaeuation copieuse de phlegme,  
procurée ou par un lavement ou par quelqu’autre reme-  
de : lorEque le phlegme vient à se fixer fur les lombes  
ou fiur la vessie pour n’avoir pas été évacué , il oeea-  
sionne une sciatique ou une cjossurie. Si les humeurs  
morbifiques fie portent vers les extrémités inférieures,  
& les affectent de leurs mauvaifes qualités, elles ne  
s’en fiont pas plutôt emparées que la maladie devient  
habituelle

*8Qf* ALU

habituelle & tourmente le malade très-fréquemment.  
On a remarqué que les humeurs qu’on ne peut évacuer  
par les purgatifs , & qui *fe* déChargent fur les mains &  
star les piés, qui se trouvent par là attaqués dc la goute,  
semt d’une nature ou simple ou compliquée : mais il  
n’y a point d’humeur plus propre à occasionner & à  
entretenir la goute , que celle qui est engendrée par un  
amas continu de crudités. Lors donc que l’on commet  
tous les jours des fautes contre le régime & que l’on  
ajoute de nouveaux renforts à ces crudités , ils’engen-  
dre des humeurs crues qui n’étant point évacuées pal-  
le vomissement , & ne trouvant point de passage libre  
dans le corps, s’arrêtent dans le *colon* & y catssent ces  
especes de douleurs à qui nous donnons le nom de co-  
lique; quelquefois elles fe jettent fur les hanches &  
caufent une fciatique, ou fur la veflie, d’où refisse une  
dyfurie ou une difficulté d’uriner, ou enfin elles fe dé-  
chargent fur les extrémités ; où elles forment la goute  
aux mains & aux piés. ACTUARIUS, *Meth. Med. Lib.*

*I. cap.* 2 I.

Quand le ventre fe trouve resserré par l’usage des médi-  
camens astringens ou diurétiques, il reprend fes fonc-  
tions ordinaires dès qu’on a écarté ces obstacles à fa  
liberté au moyen de quelques petits fecours, un ou  
deux lavemens , & une diete laxative & émolliente  
fuffifent dans ce cas : mais la cure n’est pas si facile  
lorfque la constipation sifccede à une inflammation  
causiee par quelque blessure que les intestins ont reçue.  
On doit cependant l'entreprendre avec des émolliens &  
des panstemens convenables, j’entens si les gros intese  
tins semt affectés ; car elle réussit quelquefois alors ;  
mais elle est tout-à-fait dcfefpérée lorfque les intestins  
grêles stont blessés. Si donc il souvient quelque obstruc-  
tion considérable, ou que quelque humeur vienne à fe  
décharger dans les intestins, qu’elle qu’en sioit la cau-  
se, on doit ramollir le ventre par l’usiage journalier  
des lavemens; on doit même afin de calmer l’inflam-  
mation les composter avec des drogues émollientes,  
telles que l’huile de camomile & de lis , la graisse de  
poule, d’oie & de cochon; avec des herbes émollien-  
tes que l'on doit faire cuire avec l'oin , car toutes ces  
l'ortes de médicamens , dissipent l’inflammation, dimi-  
nuent la tension des parties, & sont cesser la dou-  
leur. Après avoir ainsi appaisié la cause de la mala-  
die, on doit recourir à des remedes , qui, par leur acri-  
monie, obligent les intestins à *se* débarrasser des *ex-  
crémens* endurcis qu’ils contiennent, & des matieres  
crues & pituiteufes qui peuVentsie trouver mêlées avec  
eux. Les passages étant ouverts , on peut donner enfui-  
te au malade quelques légers purgatifs. Les alimens  
qui lui conviennent font la poule, les coquillages,& les  
bouillons de pois-chiches : mais il doit s’abstenir de  
ceux qui stont d’une consistance stolide & difficiles à  
digérer , & ne boire que des vins légers & rafraîchis-  
Bans.

Dans l’inflammation des intestins occasionnée par Paf-  
fluence d’humeurs chaudes , on doit commencer par  
la Paignée & finir par les lavemens : la diete doit être  
la même que la précédente, seulement un peu plusra-  
fralehissante, & moins nourrissante : les médicamens à  
prendre par la bouche doivent être composés de par-  
ties extremement déliées , & d’une qualité émolliente  
& incisive : on peut y joindre des stomachiques, qui en  
rétablissant le ton de l’estomac, fassent cesser sim inac-  
tion & le mettent en état de reprendre fes fonctions.  
Les borborygmes & les vents font des maladies de  
moindre conséquence, bien qu’elles soient assez in-  
commodes à ceux qui en stont attaqués ; on peut cepen-  
dant les appasser par l’injection d’un lavement, & par  
des fomentations feches avec du millet & du sim. Sup-  
posé que ces remedes soient inutiles pour dissiper les  
vents , on doit appliquer une ventotsse seche à la par-  
tie affectée.Les remedes dsscussifs composés de semen-  
ces carminatives fiant aussi fort utiles dans le cas dont  
nous parlons , & le malade reçoit un prompt soulage-  
rnent de l’usage modéré des alimens médiocrement  
*Tome I.*

A L Y 898

chauds : le bain & un exercice modéré passent encore  
pour très-salutaires dans ce cas. - . ,

LorEque le *colon* est affecté , il survient un grand nombre  
de fymptomes facheux : on doit au commencement in-  
terdire au malade toutes Aortes d’alimens , excepté les  
bouillons faits avec des pois-chiches & les coquillages,  
& mêlés *avec* de l’huile d’anis, de fenouil , d’anet &  
autres femblables. On doit encore lui lâcher le ventre  
avec des décoctions de mercuriale & de bete blanche ,  
de centaurée ou de concombre sauvage avec de l’huile  
dc Camomile & d’anet. On peut joindre aux remedes  
précédens les antidotes qui fiant bons pour la Colique.  
Après que la douleur a ceffé, on doit purger le malade  
avec des pilules de coloquinte & d’aloès, ou telles au-  
tres que l’on croira convenables à la situation où iI  
sie trouve, & lorsique la caisse de la maladie siera entie-  
rement déracinée , on lui sera prendre des bouillons  
dc poulet & essuite les bains.

Lorsque l’humeur morbifique se porte vers la vessie ou  
les hanches, elle causie dans le premier cas une dysiurie ,  
& dans le siecond la sciatique. Cette maladie doit être  
traitée aVec des infusions deplantes d’une nature plus  
acre & plus chaude, avec des emplâtres chaudes & dise  
cussives , & des cathartiques propres à évacuer ces for-  
tes d’humeurs : on doit ufer d’alimens chauds , pren-  
dre les bains tous les jours, afin que les humeurs puise  
fent devenir plus fluides & fe dissiper.

Lorfque les humeurs par la force des vicceres *se* portent  
vers les piés, ou si; jettent sisr les mains, elles y cau-  
Eent ce que nous appellons goute ; l’on doit examiner  
dans ce cas si l’humeur est simple ou compliquée. En  
traitant cette maladie, on doit commencer par enjoin-  
dre une diete siévere au malade ; lui donner des lave-  
mens s’il le faut,& lui appliquer descérats d'huile &de  
graisse fur les parties affectées. Si la goute est violente,  
le malade ne peut mieux faire que de prendre les bains,  
& comme les humeurs font fort fujettes à affluer de  
nouveau fur la même partie , il faut en réprimer le  
cours par un régime convenable ; & évacuer otl dimi-  
nuer celle qui domine le plus par des purgatifs, ou la  
corriger par des alimens appropriés. Il faut que le ma-  
lade fasse beaucoup d’exercice & prenne des bains fré-  
quens. Il doit s’abstenir de toutes fortes d’alimens  
crus & de mauvais suc; quitter la table sans avoir en-  
tierement satisfait fon appetit , pour que la digestion  
Ee fasse mieux, & pour arrêter les fluxions qui fui-  
vent les crudités. AcTUARIUs, *Meth. Med. Lib. IV.  
cap. 6.*

Le Lecteur qui prendra la peine de lire les passages  
*d’Actuarius* que je viens de rapporter , & ceux que  
j’ai cités fous le mot *Alimenta ->* reconnoîtra fans que  
je l'en avertisse , qu’on ne peut pas montrer plus de ju-  
gement , de génie & de connoissances de fa profése  
sion *Oust Actuarius* en fait paroître dans fes Collec-  
tions.

A L Y '

ALYCE Ἀλυκή , Α’ἀλύω , être chagrin ou inquiet ;  
*an met é* considérée comme un iymptome de la fievre,  
& Hippocrate l’emploie dans le même siens qulafy.se  
*mos.* Voyez ALYSMOS.

ALYPUM,’ Αλυπον, plante que l’on appelle *alypia* ou  
*alypon d’a* privatif, & λύπη douleur ,' *plante terrible-*Dans un mémoire envoyé de Montpellier à l’Acade-  
mie Royale de Sciences en 1712, il est parlé de *Faso-  
pum* de Montpellier que l'on veut être différent de  
*ï’alypum* de Diofcoride. Mais il semble en comparant  
la Description de cet Auteur avec celle des Moder-  
nes aussi-bien que les vertus qu’on attribue à ces plan-  
tes qu’elles font absolument les mêmes. Afin que le  
Lecteur fioit plus en état d’en juger, jicEererai ici les  
deficriptions de *Pline,* de *Diofcoride,* de *Ray t* de *Dale,*& le Mémoire que j’ai cité.

*ÏJalypum* est une plante dont la tige est déliée & les stom-  
mités fort tendres. Elle est femblable à la poirée, d’un

LU

899 A L Y

gout acre, ViEqueux & extremement piquant. Ellepur-  
ge étant prife dans de l'hydromel aVec un peu de sel.  
La moindre dofc est de deux dragmes , la moyenne de  
quatre , & la plus forte de six dans du bouillon de coq.  
PLINE , *L. XXVII. c.* 4

*I.é alypum* est encore une plante dont les tiges font rou-  
geâtres & cassantes, les feuilles minces & la fleur dou-  
ce au toucher. Sa racine est femblable à celle de la poi-  
rée, grêle & remplie d’un fucacre, sa semence ne dif-  
fere en rien de celle de Pépithyme. Elle croît dans les  
lieux maritimes , furtout fur les côtes de la Libye, on  
la trouve aussi dans plusieurs autres endroits.

Sa semence purge la bile noire par bas, étant donnée  
aVec une égale quantité d’épithyme & quelque peu de  
vinaigre & de fel ; mais elle ulcere légerement les in-  
testins. DrosCORIDE, *L. IV. c-* 180.

Elle est la même que *i’alypias* , & on la donne dans de  
Peau miellée. P. ÆgïNETE *Hib. VII. c.* 4.

La dosie est de six fcrupules. Αοτυλκιυθ, *Lib. V. c.* 8.  
*Alypum,* Offic. *Alypum , Herba terribilis*, Mont. Ind.

36. *Alypum montis Ceti,* Ger. 408. Emac. 506. *Alypum  
montis Ceti, sive Herba terribilis Narbonensium,* Raii,  
Hist. 11. 1443. *Alypum Monspelienfium,* Parla Theat.

*1 os. Alypum Monfpelianum , sive frutex terribilis -,* J.  
B. 1. 598. *Frutex terribilis , Empetrum , Alypum  
Monspeliensium,* Chab. 48. *Thymelaea soliis acutis, ca-  
pitulo succisa asive Alypum Monspeliensium,* C. B. Pin.  
463. Jonf. Dend. 235. *Globularia fruticosa ,myrelelso-  
lio tridentato*,Tourn. Inst.467. Elem. Bot. 371. DaLE.  
*Ualypum* est un arbrisseau qui s’éleve à la hauteur  
d’une coudée ou d’une coudée & demie, & pousse un  
grand nombre de branches déliées , ligneuses &  
couvertes d’une écorce rougeâtre ou d’un rouge brun.  
5es feuilles ont à peu près la grandeur & la cou-  
leur de celle du myrthe , mais elles n’en ont point  
la figure. Car commençant par une bafe fort étroite,  
elles s’élargissent àmefure qu’elles approchent de leurs  
fommets qui font terminés par une ou deux pointes  
émoussées. Elles fiant épaisses , solides & d’un gout  
amer. Les fleurs nassent pour l’ordinaire à l’extrémité  
des branches , & quelquefois elles forcent de leur mi-  
lieu en forrhe de bouquets. Elles font de couleur de  
pourpre & composées de pétales minces. Suivant Clu-  
sius chaque fleur est portée sur un feul calice attaché  
aux flommets des branches , dont les feuilles font dise  
pofées en écailles & de la grandeur enViron de l’orbe  
inférieur des fleurs de fcabieufe ; il contient une fleur  
vélue & lanugineufe de couleur d’azur , tirant fur le  
blanc dans le milieu, & bordée d’azur. Sa racine est  
épaisse, dure, noire & ligneufe. Toute la plante ( dit  
Lobel ) est amere & d’un gout aussi defagréable que le  
lauréole , & fon amertume augmente beaucoup pen-  
dant six ans.

Elle croît en abondance fur la partie Méridionale de  
la montagne de Cete près de Frontignan, & dans plu-  
sieurs autres endroits de Provence & du Languedoc  
voisins de la mer, & situés au midi. J’ai obfervé qu’elle  
est fort commune fur les montagnes qui font aux en-  
virons de S. Chamas en Provence.

Elle est un Violent cathartique & ne purge pas avec moins  
de force le phlegme , la bile & les humeurs aqueufes  
que le tithymale, ce qui fait qu’on doit en ufer avec  
précaution. RaY , *Hist. L. XXVI. c.* 8.

Elle croît fur les montagnes , & fleurit au printems.  
Elle passe pour un purgatif violent. Clusius nous assu-  
re que fa décoction a produit des effets admirables dans  
les maladies vénériennes. DaLE.

*ALYPUM.*

Quoique la plante que nous connoiffons aujourd’hui fous  
le nom *d’alypum ,* foit tout-à-fait différente de celle  
que Diofcoride à décrit fous le même nom ; comme  
tous ceux qui ont écrit après lui , j’ai cru ne pouvoir  
mieux faire que de le lui conferver & de me fervir de  
celui de Jean Bauhin, pour ne pas , en lui en donnant

A L Y [900]

un nouveau , les multiplier & brouiller ainsi la Bota-  
nique.

Gaspard Bauhin dans *loPinaxia nomme Thymelaeasoliis  
acutis capitulo saccifae , sive Alypum Mons.peelensium.*Clusius l’a décrit fous le nom d’*Hippoglosseum valenel-  
tinum ,* & M. Tournefortla place dans la sixieme Sec-  
tiondefes Institutions, au genre du *Globularia ,* feus  
le nom de *Globularia fruticosa myrthi folio tridentato.*Mais elle est d’un caractere tout-à-fait différent de *ce-  
lui* du *Thymelaea ,* des efpeces d’*Hyppoglosuum 8c* de  
*Globularia ,* comme on pourra le voir par la defcrip-  
tion fuivante.

*L.alypum* est un arbuste qui s’éleve à la hauteur d’envi-  
ron une coudée ; *sa* racine qui est revétue d’une écorce  
noirâtre, est longue d’environ quatre ou cinq pouces,  
sa grosseur est de près d’un pouce de diametre en son  
collet, poussant trois ou quatre grosses fibres. Ses bran-  
ches qui fiont couvertes d’une petite pellicule de cou-  
leur d’un rouge brun sont déliées & cassantes. Sesfeuil-  
les qui sont placées sans ordre, tantôt par petits bou-  
quets, tantôt seules, ou accompagnées d’une autre pe-  
tite dans leurs aisselles , sirnt de différente figure : les  
unes ressemblent assez aux feuilles de myrthe , les au-  
tres s’élargissant vers fa sommité forment trois pointes  
en trident , les autres n’en forment qu’une seule ; les  
plus grandes ont enViron un pouce de longueur fur trois  
ou quatre lignes de largeur, ellessirnt épaisses & d’un  
verd fort éclatant. Chaque branche soutient une feule  
fleur, il s’y en trouve quelque-fois deux , mais rare-  
ment : elles font d’un très-beau violet & ont environ  
un pouce de diametre. Elles font compofées de demi-  
fleurons , du fond defquels s’élevent quelques étamines  
blanches chargées d’un petit fommet noirâtre, lls *se*terminent en trois pointes, & n’ont qu’environ trois  
lignes de long fur une ligne de large. Chaque demi-  
fleuron porte fur un embrion , qui lorfque la fleur est  
passée, cleVient une femence garnie d’une espece d’ai-  
grette. Toute la fleur estfoutenue par un calice com-  
pofé de feuilles difpofées en écailles , chacune dese  
quelles n’a que deux ou trois lignes de long fur une  
ligne de large.

Clusius rapporte que les Empyriques & Charlatans qui  
couroient dans l'Andalousie *,se* fervoient de la décoc-  
tion de cette plante pour la guérifon des maladies *vé-  
nériennes ,* & qu’ils *se* vantoient même de ne l’avoir  
jamais employée fans avoir éprouvé des effets mer-  
veilleux. Et nous avons dans ces quartiers des gens de  
même caractere quil'employent dans leurs purgations  
à la place du *séné:* mais il feroit à fouhaiter que leur  
avarice ne les exposât pas aux fàcheufes fuites que la  
violente opération de ce remede peut entraîner après  
lui, comme le nom de *Frutex terribilis* le leur devroit  
apprendre. *Mem. de P Acad. Roy. des Sc.* 1712.

ALYSMOS ,’Αλυσμος, d’staujo, être dans l’agitation ou  
l’inquiétude. Hippocrate emploie souvent ce motpour  
exprimer l’inquiétude & l’anxiété excessiVe qsp ac-  
compagnentla plupart des maladies aiguës, & qui ne  
permettent point au malade de demeurer long-tems  
dans la même situation, mais qui l’obligent de remuer  
sems ceffe pour trouver une posture qu’il a de la peine  
à rencontrer. Ceux qui ont vu ou éprouvé eux-mêmes  
la chose, comprendront sims peine ce que c’est que  
*Falysmospar* la description que je viens d’en donner.

Duret distingue *i’alysmos* en ὰλυσμὸς ναυτιωδης & αλυσμὸς  
ἀνέμετος ; le premier est *causé* par une maladie d’esto-  
mac qu’irritent certaines matieres qu’il contient ; &  
le second par une oppression totale des facultés vi-  
tales.

*L’alysmos,* ou l’agitation & l’anxiété dont il est ici ques-  
tion , peut être réduit à quatre différentes especes,  
dont deux font des fymptomes de la fievre , & les  
deux autres arrivent fouvent fans aucune maladie se-  
brile.

Celles qui surviennent fans fievre font caisses

1. Par quelque chofe d’acrimonieux contenu dans l’esto-  
mac, qui irrite & picote ses nerfs & par conléquent

901 A L Y

tous ceux qui partent des troncs qui fournissent ceux  
de l’estomac. La contraction du cœur deVenant par-là  
irréguliere, la circulation du fang dans les arteres &  
les Veines pulmonaires , aussi-bien que dans l’aorte,  
languit & ne se sait qu’aVec quelque dissiCulté , ce qui  
occasionne une anxiété & une agitation continuelle.

On doit remarquer que tout ce qui offensie & picote aVec  
violence quelqu’un des vifceres du bas-ventre , peut en  
quelque forte produire le même effet. Car la douleur  
d’estomac & l'envie de Vomir font ordinairement les  
fymptomes qui accompagnent la sensation incommo-  
de que.foussrent les Vssceres du bas-Ventre comme ce-  
la paroît dans les douleurs catssées par la gravelle & la  
pierre dans les reins ou la Vessie. Lorfque *Valyfmos*est *causée* par les matieres acrimonieuses contenues  
dans l’estomac, la cure consiste à en procurer la sortie  
parle vomissement ou autres éVacuations, ou à corri-  
ger cette acrimonie par quelque classe qui ait une qua-  
lité contraire, ou à les délayer par des boissons copieu-  
fes.

Mais lorstque Cet accident a pour caisse l’affection des  
visieres de *V abdomemort* ne doit s’attendre à Voir cesser  
les symptomes qu’après aVoir détruit la maladie dont  
ils ne Eonr qu’une sitite.

S. *L’alyfmos* est souVent caisse par les contractions Epase  
modiques des Vssceres qu’occasionne la trop grande  
abondance des matieres sujettes à fermenter qui ont  
été reçues dans l’estomac; c’est quelquefois unfympto-  
me des maladies hystériques.

Pour la cure de *Valysmos* casse par des fubstances fujettes  
à fermenter , voyez *Cholera - Morbus ; & Hysterica*pour celui quiproVÎent des maladies hystériques.

Mais les especes les plus générales d’inquiétude & d’an-  
xiété accompagnées de fréquens foupirs & d’une agita-  
tion continuelle , font celles qui sisiVent les fleVres &  
les maladies inflammatoires. Elles fiant immédiate-  
ment catssées,

j. Par les obstacles qui s’oppofent au passage du fang du  
cœur dans l’aorte, mais plus souvent par la difficulté  
qu’il a de circuler dans les poumons.

Le fang ne circule plus aVec liberté dans l’aorte , lorfque  
ses différens rameaux se trouvent obstrués.

Sa circulation dans les poumons est interceptée , lorstque  
les rameaux de l’artere pulmonaire Eont trop secs,  
trop roides, ou *se* trouVent affectés de contractions  
spasinodiques trop Violentes pour que le sang y trouve  
un paffage libre; ouloicque le sang,extremement vss-  
queux & épaissi, ne peut plus travelsser les petites rami-  
fications capillaires dans lesquelles l.lartere pulmonaire  
se subdÎVise.

Ces accidens stont accompagnés d’une grande oppression  
de poitrine , de la soiblesse du pouls &’de la difficulté  
de respirer.

2. Ces anxiétés proviennent ou de la viscosité du siang,  
eu du resserrement des rameaux de la veine-porte , qui  
empêchent le siang de circuler avec liberté dans le soie ,  
d’où il arrive que celui qu’apporte les arteres cœliaques  
& mésentériques , forme des stagnations & fait enfler  
les parties voisines.

Cela occasion^ une pesanteur & une oppression considé-  
rable dans la région des hypocondres, qui font des par-  
ties auxquelles les anciens saifoient bea ucoup plus d’at-  
tention que nous.

Il est extremement important pour le Medecin & pour le  
malade de distinguer exactement toutes les différentes  
efpeces d’anxiétés dont nous venons de parler, les unes  
des autres, & d’en éloignerimmédiatement les caufes,  
fuppofé que l’on puisse en venir à bout. Celles surtout  
qui accompagnent les fievres, méritent beaucoup d’at-  
tention ; car lorfqu’on néglige d’y remédier , elles ne  
tardent point à caufer des concrétions polypeufes fu-  
nestes , des inflammations & des gangrenes aux envi-  
rons du cœur, lorfque les caufes résident dans lapoitri-  
ne, ou affectent de près cette partie.

Maislorsique les rameaux de la veine-porte , ou ceux qui  
leur siont contigus fe trouVent extremement engorgés

A L Y 902

& obstrués, lagangrenedes parties qui sont autour des  
hypoeondres, ou la putréfaction du foie, sont des acci-  
dens prefque inéVÎtables ; ces anxietés dégenerent en  
une diarrhée putride, dans laquelle les matieres sont  
extremement puantes , & paroissent un mélange d’eau  
& de fang, qui fe termine prefque toujours par la mort  
du malade.

On Voit maintenant d’où vient que l’inquiétude & l'agi-  
tation qu’HippoCrate appelle ἀλνσμος, est, suivant la  
doctrine de ce grand Homme, un symptome funeste  
dans les maladies fébriles & inflammatOÎres ; pourquoi  
elle est moins dangereufe lorsqu’elle n’est cauféc que  
par des affections hystériques , ou par l’irritation de  
quelque fubstance nuisible à l’estomac ; & pourquoi  
dans prefque toutes les maladies elle est l’avant-cou-  
reur immédiat de la mort.

Boerhaave nous a laissé une méthode fort judicieuse pouf  
prevenir les fuites fâcheuses de ees *anxiétés* fébriles ,  
en éloignant leurs caufes immédiates. On peut y réuf-  
sir, fuivant lui,en résolvant & délayant la masse du  
sang, en relâchant les folides , & en modérant le  
mouvement trop violent des fluides. Pour cet effet, otl  
doit user Continuellement de décoctions chaudes de  
végétaux farineux , que l’on rendra quelque peu acides  
& légerement aromatiques : on y ajoutera du miel ou  
du nitre, ou tous les deux ensemble.

Les cataplafmes émolliens , laxatifs & anodyns ; les fo-  
mentations , les épithemes & les emplâtres appliqués  
fur la région affectée, fiant aussi extremement salutaires  
à catsse de leur qualité résolutive & laxatÎVe.

Les lavemensréitérés de drogues émollientes sans aucune  
addition de cathartiques, pris en petite quantité & rete-  
nus long-tems, font aussi d’un ufage admirable pouf  
produire le même effet.

La vapeur de Peau chaude dans laquelle on a fait bouillir  
des drogues émOltientcs , reçue par la bouche & par le  
nez, est fort salutaire, surtout lorfque la circulation  
du fang dans les poumons est intereeptée ; car ellecon-  
tribue au relâchement de Cette partie & à la résolution  
des humeurs.

ALYSSOIDES. Plante ainsi nommée d’assoç,*forme, 8c  
aruo-o-ov , alysseum* , à catsse qu’elle ressemble à *ï’alyso  
smm,*

Voici les caracteres de cette plante , suivant Miller.

Elle porte une fleur en croix composée de quatre feuiI-  
les , du milieu desquelles s’éleve un pistil, qui de-  
vient ensilite un fruit de figure elliptique , divise en  
deux loges par une cloistm parallele à la longueur de  
ce fruit, qui contiennent des femences rondes , appla-  
ties, terminées par un rebord.

On n’attribue aucune vertu à cette plante.  
Boerhaave en compte trois efpeces.

*!. Alysseidessaxatile Creticum solio angulato nflorevio~  
laceo. Leucoium saxatile , flore viridi, flore purpureo  
eleganti,* Cuparlmlml. 137. *Alyssen Creticum, foliis  
angulatis, fore violaceo,* T. Cor. 15.

2. *Alysseeldes incanum, foliis sinuatis,* F. 218. *Leucelum  
incanum, siliquis rotundis -,* C. B. Pin. 201. *Leucoium ,  
cum siliquis rotundis ustore luteo,* J. B. 2. 93 I. *Eruca  
peregrina,* Clusi Hist. 421. Ic. & Defc. & Hist. 134.  
*Leucoiiim marinum Patavinum ,* Lüb. Obf 180. *Leu-  
celtum incanum,siliquis tumidisscubrotundis,* M. H. 2.  
247. a. b.

3. *Alyjs.oidesfruelcosum , leucoii solio viridi*, T. 218. b.  
Miller en ajoute unequatrieme fous le nom

D’*Alysseides Orientalis annua, myagrisativifoUo,* Tourn.  
Cor.

ΑΕΥ55υΜ,Ἀλυσσωνστὴ’α privatif, & λύσσα ; cettefagé  
particuliere que caufe la morfured’un chien enragé, &  
non point dἈλύσσω,comme lMiller le prétend, ni d'aMlo  
fuivant Lemery.

Diosi:oride, Pline & Galien font chacun mention d’une  
efpece d’*alysseum,* que les Botanistes eroyent être diffé-  
rentes les unes des autres.

Dale croit que *ï’Alyssen* de Galien est le *Marmbium*L llij

903 A L Y

*album , foliis profunde incisis , flore caeruleo* de Mori-  
fon. ( Voyez *Marrubium. )* Galien en parle en ces ter-  
mes.

*L’Abyssen* est une plante femblable au marrube , mais  
dont les tiges soutiennent des têtes plus rudes & gar-  
nies d’un plus grand nombre de piquans. Sa fleur est  
de couleur de bleu céleste. On doit la cueillir dans la  
canicule , la flécher & la séparer de sim calice , pour que  
les parties dont elle tire *sa* vertu, ne puissent point  
s’exhaler.

La dose pour une personne mordue par un chien enragé ,  
est d’un *cochlearium* ( sa- de pinte ) dans un quart de  
pinte d’eau & de *mulsum",* on en prendra cette quantité  
pendant quarante jours , à compter du jour que l’on  
aura été mordu, ou tout au moins pendant les sept prc-  
miers jours. GaLIEN , *de antidotis, L. II.* c. 11.

Elle possede une qualité modérément dessiccatiVe & di-  
gestlVe, aVec quelque peu d’astringence , ce qui la rend  
propre à dissiper la lepre & le hâle. GaLIEN, *deSimpl.  
Med. L. VI.* ÔRIBASE , *Med. Coll. L. NV. c.* 1. PaUL  
ÆgINETE , *L. VII. c.* 3.

Dale prend l’*Alyssitm* de Pline pour le *Mollugo vulgatior*de Parkinson. ( Voyez *Mollugo. )* Voici ceque Pline  
en dit :

L’*'Alysseum* ne differe de la garance ( *Erythrodanum* ) que  
par la grandeur de ses feuilles & de fes branches. Son  
nom lui vient de la Vertu qu’il a de préVenir la rage,  
lorfqu’on le prend dans du Vinaigre & qu’on l'applique  
Pur la plaie. L’on dit qu’il fuffit que la perfonne qui a  
été blellée le Voye, pour que la fanie de sa plaie fefe-  
che ; ce qui est tout-à-fait furprcnant. Ρεινε , *Liv.  
XXIV. ehap.* 12.

Voici quels font les caracteres de *F alyssen ,* fuivant  
Miller.

Scs fleurs font compostées de quatre feuilles disposées en  
croix : sim fruit est menu & uni, & contient un grand  
nombre de femences rondes.

BoerhaaVe, dans fon *Index*, fait mention de vingt diffé-  
rentes especes d’*alyssen.*

i. *Alyssen Creticum saxatile, soliis undulatis incanis,* T.  
Cor. 15.

2. *Alyssen folio leucoii incano, flore luteo, Thlaspi Austria-  
cum , leucoiisolio incano ,flore luteo*, Bocc. H. Mauroc.  
ô1 2 3 4-

3. *Alyssen incanum luteum , scrpillifolio, majus,* T. 217.  
*Thlaspi Alyssen dictum campestre malus,* C. B. Pin. 107.  
Μ. H. 2. 291. *Thlaspi minusqielbufdam , aliisAlyssen  
minus ,* J. B. 2. 928. *Alysseum minimums* Clusi H.  
I33.a.

La figure de *Clusius* est bonne : mais il s’est trompé dans la  
defcription de la fleur, qui n’est que de quatre feuilles ,  
& non pas de cinq, comme il l’assure. La figure que  
Lobel &Tabernæmontanus ont donnée de cette plante,  
fous le nom de *Thlaspi polygonaelfoUo,* ne vaut rien : je  
crois qu’on a mis par inadvertenee*polygonael* pourpp-  
*lygonifelio.* Le dernier de ces Auteurs en a donné une  
feconde figure , qui est beaucoup meilleure ; il l’appel-  
le *Thlaspi minus clypeatum* 2. La différence de ces figu-  
rcs a déterminé C. Bauhin à séparer cette plante en  
deux efpeces, grande & petite. Morisim l’a sciivi dans  
cette rencontre. Il est Vrai que la plante Varie felon  
les lieux, mais il ne faut les distinguer que comme des  
variétés ; car la graine de la plus petite, femée dans  
les jardins, produit une plante assez grande. Jean Bau-  
hin a remarqué que Schwenfeltius aVoit confondu  
la plante dont nous parlons aVec le *Thlasepi angustifo-  
Uum* de Fuchsius , qui est le *Nasturtium fylvestre ofyri-  
dis folio,O.* B- Pin. 105. T0URNEF0RT.

4. *Alysseon Incanum > serpillisolio , minus,* T. 217. *Thlasepi  
Alyssen dictum, campestre minus,* C. B. Pin. 107. M.H.  
2. 291. a.

Cette plante , à ce que croit Dale, est *Falyssen* de Diofco-  
ride, qui en donne la defcription fuivante.

*L.alyssen* est un petit arbrisseau dont l’écorce est rude &

A L Y 904

inégale, & dont les feuilles font rondes. 11 porte un  
fruit qui a la forme d’un double bouclier , & qui con-  
tient une espece de semence plate. 11 Croît fur les mon-  
tagnes & fur les lieux raboteux.

Sa décoction fait cesser le hoquet, qui n’est point une suite  
de la fieVre. La plante produit le même effet lorsqu’on  
la tient dans la nfain, ou qu’on la flaire. Pilée aVec du  
miel, elle efface les taches de rousseur ( εφήλια) & le  
hâle ( φακοὓς. ) Elle passe pour guérir les morsures des  
chiens enragés étant pilée & mêlée aVec lesalimcns ,  
pour conferVcr la fanté de ceux dans la maison dese  
quels on la pend, & pour garantir les hommes & les  
animaux des maléfices. Elle préVÎent les maladies des  
bestiaux, lorsqu’on l'attache autour de leurs corps dans  
un morceau de drap rouge. DwsCORIDE, *Lib. III. cap.*

*si Alyssen parvum , capitulis globosis, flosculis luteis.  
Thlaspi umbellatum Smyrnaeum luteum*, Volk. a.

6. *Alysseumfruticesum tncanum*. T. 217. *Thlaspifrutico-  
sum tncanum ,* C.B. Pin. 108. *Thlaspi Malchliniense in-  
canum* ,Lob. Ic.2I6. Cluf.H. 132. *Thlaspi capsulissub-  
longis, incanumctM.* 2. 929. *Thlasurincanum,flore albo,  
capsulis oblongis,* M.H. 2. I92. *Thlaspi Alyssen,folio  
leucoiielatissemo aspero viridi,* Ind. 137.

7. *Alysseonfruticesum incanum y flore pleno.*

8. *Alysseon halimi folio scmper virens,* T. 217. *Thlaspi  
halimifolio scmper virens ,* H. L. 594. Defcr. 595.  
Ic. b.

9. *Alyssen vulgare polygonisolio , cause nudo*, T. 217. *Bursa  
pastoris minor, loculo oblongo*, C. B. Pin. 108. *Bursa  
pastori a minima, oblongis siliqttis , vernae loculo oblon-  
go* , J. B. 937. *Paronychia vulgaris,* Dod. p. 112. *Bursa  
pastoris minor, loculo oblongo*, Μ. Η. 2-305.

Elle croît cn abondance dans le printems fur les murai!"  
les & dans les lieux secs. Dillenius a fort bien remar-  
qué que les pétales font fourchus ; ce qui est un carac-  
tere singulier dans l’espece à qui elle appartient.

Cette plante me parole fort disterente de celle que CesaL  
pin appelle *Humilis quaedamherbula assstels Burs.aepasto-  
ris, foliolis thymi rotundioribus candicantibus subbir-  
futis,* &c. Il dit qu’elle est très-fréquente en Sicile, &  
autour de Piombino. C. Bauhin n’a pas eu raifon de  
rapporter cette derniere à l’espece *d’alyssen* dont nous  
parlons, dont les feuilles Varient par leurs découpures,  
mais qui font toujours fort éloignées de la figure de  
celle dsl thym. Ces Variétés font représentées dans l'his-  
toire des plantes de Lyon. La *Paronychia alsinesolia  
Lobelel Lugd.* représente les feuilles fans découpures:  
les mêmes feuilles font déeoupées dans la figure de la  
*Myosotis parva Dalechampii Lugd.* 1318. ToURNe-  
FORT.

10. *Alysseon vulgare, polygoni folio , loculo rotundo.*

ιι. *Alyssen vulgare, polygonisolio trifido. Bursa pastoris  
minorifolels trifidis, aliquando multifidis ustorum peta-  
lis bifidis , loculo oblongo,* M. H. 2. 306. *Bursapastoria  
minima, oblongis siliquis y verna-, loculo oblongo* ,J. Β.  
2-937:

12. *Alyssenfruticosum aculeatum*, T217. *Thlaspifruel-  
cosumspinosum,* C.B. Pin. 108. M.H. 2.. 291.*Leucoium  
spinosum solve Thlaspi spinosum aliis,* J.B.2. 931. *Thlaspi  
fruticosumspinesum Narbonense,* Lob. Ic. 217.

13. *Alysseon segetum-, foliis auricularis acutis,* T. 217.  
*My agrum sativum,* C. B. Pin. 109. *My agrum majus  
seu sativum*, M. H. 2. 3 I 5. *My agrum dictum camelina\**J. B. 2. 892. *Myagrum Turcicum s* J. B. 2.893. *Camels  
nasive myagrum,* Dcd.p. 532.

La comparaison que Dodonæus a faite de cette plante  
aVec la garance, ne parole pas fort juste : la figure du  
*Myagrum I. Tabern.* ne repréfente gueres mieux le  
*Myagrum sativum*, que le *Myagro similis, siliquâ ro-  
tundo Pin.* La plante dont nous parlons n’est pas mal  
représentée dans Camerarius, sug, 1. mais elle est sort  
mal gravée dans le même Auteur, S011S le nom de *Pseu-  
do-Myagrumy* dont la figure n’est qu’une COpie de  
celle de Matthiole ; les fruits en fiont fort mal dessinés.

*poi* A L Y

& les fléurs font à cinq feuilles ; ce qu’on n’a pas enco-  
re obsenlé dans aucun genre de plantes àfleurs en croix.  
ToURNEFoRT.

14. *Alysseon segetum , soliis auriculatis acutis, fructu ma-*jori , T. 217. *Foliis est magis dissectis dematis meliori-  
bus , fructu longe majore, totaplanta humiliore.*

15. *Alysseon siculam supinum , leucoii folio angusto,flore al-  
bo , odore mellis. Thlaspi siculum supinum umbellatum,  
leucelelsolio angusto , flore albo , odore mellis , ex* H.  
Cath. Η. Mauroc, 170. *Thlaspi Alysseon dictum, cam-  
pestre minus, folio breviori,* Ind. 137. a.

16. *Alysseon montanum Incanum luteum, serpilli solio ma-  
ius. Thlaspi montanum, luteum Jerpilelfolio , majus,* C.  
B. Pin. 107. Μ. Η. 2. 292.

Je crois que c’est le même dont il est parlé dans l'Hssoi-  
re des plantes de Μ. de Tournefort, fous le nom d’ss-  
*session perenne montanum incanum.*

C’est une plante dont les feuilles font oblongues , blan-  
ches principalement cmbas , rudes au toucher; fes ti-  
ges s’éleVent prefquc à la hauteur d’un pié, cendrées,  
garnies de beaucoup de fleurs à quatre feuilles , dispo-  
sées en croix , d’une belle couleur jaune. Quand la  
fleur est passée il paroît un fruit assez petit & applati,  
releVé en bossette, dicisé felon fa longueur en deux  
loges remplies de quelques fcmences menues & ron-  
des ; fa racine est longue, ligneufe, fe divifant & s’é-  
tendant beaucoup ; elle croît aux lieux montagneux.  
Elle est estimée apéritiVe & propre contre la rage.  
**LEMERY ,** *des Drogues.*

Sa racine est fibreufe, blanche , longue de cinq à six pou-  
ces , épaisse d’enVÎron deux lignes : elle pousse ordi-  
nairement trois ou quatre tiges couchées fur terre,  
longues de fcpt à huit pouces, dures, ligneuses, rouf  
sâtres vers le bas, tortues, divisées dès leur naissance  
en plusieurs branches menues, couvertes d’un duvet  
blanc , & garnies de feuilles de même couleur; leur su-  
perficie est un peu chagrinée, & leur figure approche  
de celle des feuilles del'oliVÎer, comme dit Jean Bau-  
hin, mais elles n’ont qtl’environ cinq lignes de long :  
les jeunes feuilles font beaucoup plus blanches que les  
autres, plus serrées & plus courtes. Les fleurs naissent  
à l’extrémité des branches en maniere de tête, puis el-  
les s’éeartent fur une eflpece d’épi long de deux ou trois  
pouces. Chaque fleur est composée de quatre feuilles  
jaunes, longues de deux lignes, & terminées prefque  
en oVale : les étamines font fort déliées, chargées de  
fommets jaunes : le calice est aussi à quatre feuilles  
étroites, pointues, longues d’une ligne & demie, &  
qui tombent dans peu de tems : du milieu de ces seuil-  
les ssléleve un pistil plat & orbiculaire , terminé par une  
pointe assez fine ; il devient enfuite un fruit de même  
figure, du diametre d’emviron deux lignes, releVé en  
bossette, dicisé en deux loges par une cloifon mem-  
braneufe, fur laquelle font appliqués les deux Volets  
de ce fruit: on trotrve ordinairement dans chaquestoge  
deux semences oVales, plates, rousses, longues d’une  
ligne. La figure du *Thlaspi montanum luteum,* J. Β. re-  
préfente assez bien cette plante, si ce n’est que les fleurs  
y font trop échancrées : d’ailleurs J. Bauhin n’a pas  
marqué si elle est VÎVace ou annuelle. La nôtre dure  
pendant quelques années : celle que M. Magnol a ap-  
pellée *Thlaspi Alysseon dictum minus, capsulis majoribus,  
rotundis, non foliatis ,* est annuelle, & fes tiges scmt  
moins courbées : ainsi la figure de J. Bauhin lui con-  
vient moins qu’à celle que nous Venons de décrire; &  
cette figure est beaucoup meilleure que celle que Lobcl  
en a donnée sious le nom *deThlas.pisupinumduteum.* Les  
capsides de Ces plantes ne font découVertes que parce  
que les feuilles de leurs calices tombent facilement.  
TOURNEFORT.

17. *Alyffen asoinum hirsutum luteum*, T. 217. *Sedum al-  
pinum hirsutum luteum,* C. B, Pin. 284. *Sedum petraeum  
montanum,* Lob, AdV. 163. *Sedum menus,* 12. *Alpi-  
num, 6-* Clusi. H. 62. *Leucoium luteum aizoides monta-  
num ,* Col. 2. 62.

18. *Alysseon argenteofolio,flosculis luteis, Thlaspifolio ma-*

AMA 906

*jaranae ciasse. Hoc nomme misit amplissimus Sherard-,  
Thlaspi creticum , maloranae folio t sapinum , flore luteo >*H. Maurocen. 171.

19. *Alysseonfolio angustissimo viridi,flosculis albis spicatis  
consessem natis.*

20. *Alysseon maritimum, T*. 217. *Thlaspi Alysseon dictum  
maritimum,* C. Β. Pin, 107. M. H. 291. *Nasturtium  
velThlaspi maritimum,* J. B. 2. 927. *Thlaspi centunculi  
angusto folio ,* Lob. Ic. 21 5.

Toutes ces plantes fiant douées d’une Vertu extremement  
l.ubtile, pénétrante & diaphorétlque , qui les rend pro-  
pres à resister au poisim. La neuVÎeme & la dixieme  
Eont employées dans la Medecine comme anti-scorbu-  
tlques, & elles ont les mêmes Vertus que la cueillerée  
&le cresson d’eau. Elles poussent enhiVer& fleurissent  
dans le mois de Janvier. Leurs semences ont une Vertu  
émolliente & l'on en tire une huile. La treizieme &  
quatorzicme espece sont appellées *Sesames d’Allema-  
gne , & Myagra dans nos boutiques.* Pilées & priEes au  
poids de trois onces, elles scmt sildorifiques , bonnes  
pour l’estomac & pour les maladies dont la casse vient  
de froid. BOERHAAVE , 7/ist. *Plant.*

*A* L Z

ALZEGI, ( *Atramentum ) Encre.* **RULAND.**ALZEMAFOR , ( *Cynobrium ) Cinabre.* **R.ULAND.**ALZILAT, ( *Pondus trium granorum ) Poids de trois  
grains.* **RULAND.**

ALZIMAR, ( *viride ) Verd.* **CASTELLI d’après Roland.**ALZOFAR, (Æs *ustum) Cuivre calciné.* **RULAND.**

A M A

AMA , AME’, ou plutôt AME’S, ἄμης ; forte de petit  
gâteau. Aretée Ee l'ert de ce mot pour lui comparer la  
quantité d’hellébore qui suffit pour une dosie, lorsqu’on  
la donne dans le Vertige à ceux qui sirnt d’un tcmpéra-  
ment robuste : fies termes Eont μέγεθος ἄμης, sinVant lese  
quels il deVroit y aVoir ἄμα ou ἄμη , dont le genitif est  
ἄμης. *Aristophane se* sert du mot ἄμητα à l’accusatif,  
que Suidas traduit *une espece de gâteaufait avec du lait,*qui paroît être le même que celui dont parle Aretée,  
& pour lors il doit y aVoir ἄμης.

AMÀLGAMA , *Amalgame -,* est le produit de Pincor-  
poration du mercure aVec un métal. Le caractere chy-  
mique dont on fe fert pour le désigner est A. A. A.  
Voici sulcant BoerhaaVe la meilleure méthode de fai-  
re un *Amalgame.*

1. *Faites* fondre du plomb dans une poêle de fer qui soit  
nette : ajoutez-y même poids de Vif argent échauf-  
fé ; remuez aVec une fpatule de fer. Laissez refroi-  
dir. Vous aurez une masse homogene, de cou-  
leur d’argent , assez dure, mais qui s’amollit de  
plus en plus quand elle est broyée. Mettez cette  
masse dans un mortier de Verre ; broyez-là & joi-  
gnez-y autant de mercure que Vous Voudrez; il  
s’unira aVec cette matiere , comme le fel aVec  
l’eau.

2. L’*Amalgame* d’étain *se sait* de la même façon, & ce  
dernier *amalgame* reçoit plus de mercure que le pré-  
cédent.

3. *Prenez* une dissolution de culare faite avec l’eau-sor-  
te, mais faites enforte qu’elle ne puisse plus dise  
foudre de cuÎVre. Délayez-là dans douze fois au-  
tant d’eau ; faites chaufferleette liqueur; ensuite  
vous y mettrez de petites lames de fer polies ;  
le cuÎVre se précipitera en forme de pendre , le  
fer fe dissoudra. Ccntinuez jusqu’à ce que tout le  
cuÎVre foit précipité. VerEez la liqueur qui filma-  
ge. LaVez la poudre aVec de l’eau chaude , juse  
qu’à ce qu’elle Eoit entierement insipide. Après  
aVoir fait secher cette poudre, ajoutez-y même

p 07 AMA

quantité de vif-argent chaud, vous les mélange-  
’rez en les broyant dans un mortier de verre, il  
*se* fera un *amalgame* dans lequel le cuivre fera  
uni avec le mercure : on pourra le rendre plus  
mou en y ajoutant une plus grande quantité de  
vif-argent. Ceux qui travailleront à faire *F amal-  
game* de cuÎVre, éprOuveront qu’il est assez diffici-  
le de réussir autrement.

4L’argent pur précipité de l’eau-forte,*s’amalgame* de la  
même maniere.

5. *Faites* dissoudre de l’or très-pur dans de Peau régale ,  
de forte qu’elle n’en puisse plus prendre. Dé-  
layez cette dissolution avec deuze fois autant  
d’eau. Mettez-y des lames de cuivre très - polies.  
L’or fe précipitera en poudre. Tenez votre li-  
queur chaudement, jufqu’à ce qu’elle ne fe trou-  
ble plus par l’addition du cuivre. Verfez la li-  
queur qui fumage. Lavez la poudre d’or, faites-  
là fécher & reduisez-la en *amalgame* dans un mor-  
tier de verre , par le moyen du vif-argent. On  
pourra aussi amollir davantage cet *amalgame*comme les autres; ou bien faites par le moyen  
d’une bonne eau - forte la séparation de l’or  
& de l’argent purifiés par la coupelle. Lavez  
la poudre noire d’or qui est au fond, faites-làfé-  
cher & triturez-là avec le vif-argent , il fe fera  
un *amalgame.* Tout *amalgame,* avec quelque mé-  
tal qu’il fe fasse, est toujours blanc.

*R E M A R QU E S.*

On péut par ces méthodes faire un *amalgame* de tous les  
métaux fans aucune perte , si on en excepte le fer. Il  
y a encore plusieurs autres manieres de le faire : mais  
l’on perd beaucoup de mercure & l.lon s’expofe à être  
incommodé par les vapeurs. On voit par-là que le  
mercure est le vrai dissolvant fluide des métaux. Lorsc  
que ceux-ci font reduits en un *amalgame,* ils peu-  
vent sic mêler & fe confondre enfemble de telle forte  
qu’on ne puisse plus les distinguer. Je regarde cette  
dissolution des métaux parle mercure , comme le fon-  
dement de PAlchymie. Quelques persimnes ste servent  
de ces moyens pour falsifier le mereure avec le plomb :  
mais l’on découvre aisément la fraude en en lassant  
évaporer un ou deux grains. C’est ainsi peut-être que  
fe fait la coagulation du mercure , que Paracelfe &  
Van-Helmont attribuent à la fumée du plomb & à un  
efprit métallique qui a la vertu de les fixer : car si vous  
faites fondre quelque peu de plomb , & que lorfqu’il  
commencera à *fe* refroidir Vous fassiez une impression  
fur fa surface aVec un bâton , avant qu’il foit tout-à-  
fait endurci, & que Vous y Versiez quelques gouttes de  
mercure froid , ce mercure acquerra en peu de tems  
une consistance folide : mais ne peut-il pas se faire que  
cela arrive à cause du plomb chaud qui pénetre dans  
le mercure, & qui Venant à s’amalgamer aVec lui sor-  
me une masse très-folide ? En effet, si l'on prend quel-  
que peu de ce mercure fixé, & qu’on l’expofe au feu  
dans un Vaisseau convenable , on trouVera que cela  
est ainsi. L’art de faire un *amalgame* a donné lieu à  
une fourberie assez commune : car si Vous combinez de  
oette forte de l’or & de l’argent aVec du mercure, en  
y ajoutant seulement du plomb pendant que ces mé-  
taux semt serr le feu , Vous pourrez les recouVrer de  
nouveau, & faire croire à ceux qui ne feront point  
instruits de votre fecret, que vous aVez produits ces  
métaux : mais prenez quelque peu de cet *amalgame,*& mettez-le stur le feu dans une poêle de fer; le mer-  
cure fe dissipera, abandonnera le métal, & découvrira  
tout d’un coup la fraude.

C’est fur ces principes qu’est sondé Part de dorer & d’ar-  
genter les métaux & d’étamer les glaces.

*Lotion des métaux unis avec le mercure.*

*Prenez* de *F amalgame j* broyez-le dans un mortier de

A M A 908

verre ; plus vous broyerez & mieux vous réussirez,  
il commencera par noircir. Veissexdo l'eau dessus,  
en broyant toujours. Peau deVÎendra noire. Sépa-  
rez cette eau. Verstez de nouvelle eau sim *s amal-  
game* trituré ; Peau *se* noircira encore. Répétez  
cette trituration & cette effusion, jusqu’à ce qu’en-  
fin l. eau ne *se* trouble plus & demeure claire.  
Vous aurez un *amalgame* pur , semblable à de  
l’argent. Au reste, tous les *amalgames* travaillés  
de cette maniere , ont coutume de donner cette  
couleur noire plus ou moins forte. L’*amalgame*de l'or noircit moins. La poudre que l'on retire  
de l'eau après l'évaporation étant desséchée , ne  
paroît être ni métal ni mercure. Les *amalgames*des autres métaux noircissent toujours Peau avec  
quelque Eoin qu’on les lave.

*R E M Α R QU E S.*

On voit par-là que le mercure pur s’unit tellement aux  
métaux avec lcssquels on le mêle, qu’il chasse tout ce  
qui leur est étranger. Si l’on tire par ce moyen une  
grande quantité de poudre de l’or & de l’argent *amase  
gamés,* comme la matiere de ces métaux consterve  
exactement S011 poids fans augmenter ou diminuer ,  
il saut nécessairement que ce foit le mercure qui la  
produise.

Il est surprenant dans cette lotion des métaux unis avec  
le mercure, que *F amalgame* ne cesse jamais de com-  
muniquer cette noirceur à Peau.

AMALGAMATIO,Almespyzzwutiiw. Ruland définit *Va-  
malgamaelon,* une calcination des métaux par le moyen  
du mercure.

AMAMELIS , Ἀμαμηλὶς , fruit dont Hippocrate fait  
mention dans le premier Livre des maladies des fcm-  
mes , où il l’ordonne dans une efpece d’émulsion dont  
il ccnfeille Pufage aux femmes qui manquent de lait.  
On prétend généralement que l’*Amamelis* d’Hippo-  
crate est le même que *i’Epimelis* ( ἐπ/μελὶς ) de Diosc  
coride , qui est la petite nefle bâtarde.

Il y a une autre efpece de nefflier qui croît en Italie ;  
quelques-uns l’appellent *Epimelis,* d’autres *Setanium,*Il ressemble au pommier, excepté qu’il a les feuilles  
plus petites. Il porte un fruit rond , bon à manger,  
quelque peu astringent & lent à mûrir. DwsCoRIDE ,  
*L. I. c.* 170.

AMAND1NUS LAP1S. Pierre précieufe de différen-  
tes couleurs , qu’Albert le Grand prétend résister au  
venin , & avoir la vertu de le chasser. Johnfon l’appelle  
par méprife , *Amandieus.*

AMAN1TA , ύμανίτης, efpece de *Champignon* dont il  
n’est fait aucune mention dans les Auteurs anciens , si  
on excepte Oribafe, Paul Æginete & N. Myrepfe.

On peut mettre dans la classe des *champignons* les moril-  
les qui étant cuites suffisamment dans l’eau deviennent  
une nourriture tout-à-fait indifférente; elles fiant froi-  
des , engendrent beaucoup de phlegme , & lorsqu’on  
en tsse trop fréquemment, de très-mauvais fucs. Cette  
derniere espece est cependant la moins nuisible. ORI-  
BASE.

AMANITÆ , les *champignons 8c* les truffes étant d’une na-  
ture froide & humide, engendrent des fucs crus & épais,  
ce qui les rend propres à ceux qui font d’un tempéra-  
ment chaud & sec. AeTUARIUS , *de Spir- Anim- c- 6.*

Lorfqu’on *se* trouve incommodé pour avoir mangé des  
*amanitae,* des morilles ou des *champignons>* on ne peut  
rien faire de mieux que de manger des raiforts & de  
boire par-delsus quelques coups de bon vin dans leque!  
on mettra tant foit peu dé miel; on.s’efforcera de vo-  
mir , ou bien l’on boira du nitre ou du feigle en pou-  
dre dans dupofca.MYREPSEistc *Propom. Sect. XXXVIII,  
c.* 171.

PaUL ÆgïNETE , L. /. c. 77. ne fait que répéter ce qui a  
été dit par Oribafe.

On ne sait quelle espece de *champignons* est celle qu’Ori-  
lusse appelle *amanitae* ; il est cependant probable qu’elle  
a tiré ce nom du lieu où elle croît ; mais le mot *ama-*

*yoy* AMA

*nita,* dans le siens qu’on le prend aujourd’hui, semble  
signifier la même chose: *que fungus terra-*

Les fieuls *fungus* qu’on emploie communément dans les  
Eauces font les *champignons* ordinaires & les morilles.  
Les Véritables *champignons* font blancs en dehors, d’un  
rouge pâle en dedans lorsqu’ils fiant encore nouveaux,  
mais qui devient plus foncé à mefure qu’ils Vieillissent.  
Le *champignon* est agréable au gout, mais très - dan-  
gereux ; il ne conVÎent point à toutes fortes de tem-  
péramcns ni à la même personne en tout tems : car  
ceux qui en font ufage toute leur Vie s’en trouvent en-  
fin ineommodés . quoiqu’ils en mangent modérément,  
ll est même bon de remarquer que les *champignons*font moins mal-fains dans un tems que dans un autre.  
L’Empereur Claude est mort , à ce qu’on prétend ,  
pour aVoir mangé des *champignons* ; & j’ai moi-même  
été témoin d’un accident dans lequel tomba un Gen-  
tilhomme pour en avoir mangé qui paroissoient d’une  
bonne efpece. Je les aVois Vus aVant qu’on les fervît à  
table, je les lui Vis manger & ne quittai point le malade  
qu’il ne fût tout-à-fait guéri.

Ce Gentilhomme mangea fur les onze heures du matin  
enVÎron une douzaine de *champignons* de grandeur or-  
dinaire , il Vécut ce jour-là de lard , de légumes &au-  
rres chofes semblables & foupale foir assez fobrement.  
Le lendemain matin il *se* plaignit d’une grande dou-  
leur qu’il ressentoit enVÎron quatre pouces au-dessous  
du nombril, & d’une serveur aromatique defagréable  
dans la bouche. La douleur continua tout le jour &  
monta infensiblement plus haut. LejourlmVant ilref-  
fentit la même douleur au-dessus du nombril & la mê-  
me laveur dans la bouche. Vers le midi il fut attaqué  
d’une Violente diarrhée qui dura pendant trois jours  
& qui ne lui donna pas une minute de relâche. Lé  
jour d’après la douleur *se fit* fentir vers la région de  
l’estomae & le tourmenta beaucoup : mais après avoir  
bu un grand coup de Sorbec , il vomit copieufement  
& rendit les *champignons* dans le même état qu’il les  
avoit mangés, fans la moindre altération & aVec eux ,  
les seVes, le lard & tout ce qu’il avoit pris depuis; ce  
qui le guérit tout-à-fait.

J’ai oui dire que les poireaux sont un spécifique contre  
le venin des *champignons* : mais comme je n’en ai ja-  
mais vu l’effet, je n’en dirai rien qui puisse combattre  
ni appuyer cette opinion.

*Voici ce que dit Lemery des Champignons!*

Il y a plusieurs especes de *champignons* qui viennent tous  
en très-peu de tems siur la terre, dans les prez, soir les  
arbrisseaux & fur le fumier. Les meilleurs & les plus  
sûrs pour la santé font ceux qui croissent en une nuit  
fur des couches de fumier, où les Jardiniers ont trou-  
vé le fecret d’en faire Venir toute l’année. Ils doÏVent  
être blancs en dessus, rougeâtres en dessous , assez gros,  
bien nourris , tendres , faciles à rompre, d’un gout &  
d une odeur agréable. Les *champignons* des prez font  
encore assez bons , comme on le Voit par ces Vers :

*Pratensibus optima fungis,  
Natura est ; aliis male creditur.*

Les *champignons* restaurent , nourrissent & fortifient ,  
excitent la femence , donnent de l’appétit, & ont tou-  
tes les qualités nécessaires pour satisfaire agréable-  
ment le gout.

11 fe trouVe des *champignons* qui excitent de grandes éVa-  
cuations par haut & par bas , qui cassent la paralysie  
& 1 apoplexie, & qui donnent fouVent la mort par une  
qualité maligne qu’ils communiquent tout d’un coup  
aux humeurs. Quelquefois ceux mêmes qui passent pour  
etre les messieurs & les plus sûrs , suffoquent & ôtent  
la resplratlon , pour peu d’excès qu’on en fasse. Il y en  
a aussi , a ce que rapportent plusieurs Auteurs , qui em-  
pollonnent quand on les flaire.

Tous les *champignons* contiennent beaucoup d’huile & de  
iel eilentlel.

A M A prâ

*R E M a R Q\_U E S.*

On dit que si l’on trempe des *champignons* dans de Peau;  
& que l’on jette ensuite cette eau fur la terre, il y liai-  
tra des *champignons.* Cela Vient ou de ce que cette eau  
s’est chargée de femences de *champignons* , qui éclo-  
fent ensuite sur la terre ; ou de ce que cette eau a dise  
fout quelques sels essentiels des *champignons Ί* qui *ser-  
vem* à étendre & à raréfier des femences d’autres *cham-  
pignons* qu’ils trouVent épars sur terre.

On dlt encore qu a Naples & a Rome , il y a des pierres  
Eur lesquelles, si l’on jette de l’eau chaude, il Vient  
des *champignons* en quelque tems que ce soit. C’est  
apparemment que cette eau chaude amollit des Eemen-  
ces de *champignons* qui se trouVent Eur ces pierres , &  
ουντε leurs pores , de maniere que ces semences re-  
çoiVent en plus grande abondance les Eucs propres à les  
étendre & à les faire croître.

Les *champignons* font un aliment dont on ne fauroit trop  
*se* défier. Diofcoride les distingue en deux Classes dont  
les uns font très-dangereux , & peuVent être mis au  
nombre des poifons ; & les autres ne font aucun mal.  
On ne peut pourtant pas dire que ces derniers dont nous  
nous ferVons communément ne foient pas quelquefois  
pernicieux, puifque nous voyons tous les jours des fa-  
milles entieres tomber dans des accidens mortels pour  
en aVoir mangé. C’est ce qui donne occasion à Pline  
de fe récrier fur la gourmandife des hommes, qui pour  
la fatisfaire risquent bien fouVent leur *vie* par des ali-  
mens de cette nature. Neron appelloit les *champignons*Βρῶμα Αεῶν , c’est-à-dire , Viande des Dieux ; parce  
que l’Empereur Claude, à qui il sifCcéda, mourut pour  
en aVolr mangé , & fut mis enfuite au nombre des  
Dieux.

H y a deux parties dominantes dans les *champignons,* les  
unes font huileufes & les autres falines. Ces dernieres  
sont peut-être d’une nature acre & corrosiVe ; cepen-  
dant quand elles sont étroitement unies aux premieres,  
elles ne font pas si dangereufes, parce qu’elles font *re-  
tenues 8e* embarrassées : mais quand la liaison de ces  
deux parties n’est pas exacte , ces fels dont nous Ve-  
nons de parler, prenant le dessus, produisient plusieurs  
mauVais effets. En Voici un exemple. Les *champignons*que nous employons ordinairement, naissent en peu de  
tems fur la terre ; on les cueille aussi-tôt; car si on les  
y laissent trop de tems , ils deVlendroient un poifon  
mortel, parce que leurs fels , qui au commencement  
étoit fuffifamment lié par des parties ramesses, se dé-  
gagent insensiblement des gaines qui les retenoient  
& reprenent toute leur force à casse d’une fermenta-  
tion qui s’est excitée dans ces *champignons.*

On peut conclurrc de ce raifonnement , que plus les  
*champignons* contiennent de parties huileufes, & moins  
ils Eont dangereux ; & que ceux qui Viennent Eur des  
couches de fumier ne doÏVent pas tant produire de  
mauVais effets que les autres, parce que le fumier leut  
communique une grande quantité de principes siilphu-  
reux.

Les *champignons* peuVent encore être pernicieux par leur  
fubstance spongieuste, qui s’étendant & *se* raréfiant par  
la chaleur du corps , comprime le diaphragme , &  
empêche la respiration. C’est en ce stens que les meil-  
leurs *champignons* pris à l’excès , Euffoquent quelque-  
fois tout d’un coup.

En mangeant des *champignons* on doit boire beauCoup dê  
vin, parce que cette liqueur, par les parties fulphureu-  
ses qu’elle contient en abondance,embarrasse les fels des  
*champignons, 8e* modere leur action. Le miel passe aussi  
pour remédier aux accidens fâcheux que causent les  
*champignons* ; il agit en cette occasion comme le vin.

On prétend que quand ils ne confervent pas leur cou-  
leur naturelle après avoir été laVés , & qu’ils deVien-  
nent ou bleus, ou rouges, ou noirs, ils font tres-dan-  
gereux. Εεμεβυ , *Traité des Alimens.*

La morille est une estpece de *champignon* printanier, gros

*çp* 11 AMA

comme une noix, oblong, pyramidal ou oVale, ridé ,  
tendre, poreux, caverneux, ou percé de grands trous,  
qui représentent comme des rayons de miel, de cou-  
leur blanehâtre ou jaunâtre, ou d’un blanc qui tire un  
peu Eur le rougeâtre, quelquefois noirâtre. Il diffère  
du *champignon* ordinaire, en ce qu’il est naturellement  
percé de plusieurs grands trous, au lieu que le *cham-  
pignon* ordinaire est feuilleté ou fistuleux.

La morille contient beaucoup d’huile, de phlegme , &  
de fel volatil, peu de terre. Elle croît dans les lieux  
herbeux, humides, dans les bois, auxpiés des arbres.  
Elle est délicieufe dans les fauces. Elle est outre cela  
fortifiante, restaurante, propre pour exciter l’appétit.  
LEMERY , *des Drogues.*

On doit choisir les morilles tendres , grosses comme une  
noix, oVales ou oblongues, d’une couleur jaunâtre ou  
blanchâtre, & percées de grands trous qui représentent  
des rayons de miel.

Les morilles excitent l’appétit, fortifient, restaurent, &  
font d’un grand tssage dans les sauces.

L’usage fréquent qu’on en fait échauffe beaucoup, & rend  
les humeurs acres.

Elles conviennent dans les tems froids aux phlegmati-  
ques, & à ceux en général dont les humeurs font grose  
sieres & peu en mouvement : mais les personnes d’un  
tempérament chaud & bilieux doivent s’en abstenir.

On ne voit point arrÎVer de si fâcheux accidens de l’usage  
des morilles que de celui des champignons , apparem-  
ment parce que leurs sels font moins acres que ceux des  
champignons, ou parce qu’ils sont plus retenus & em-  
barrafl'és par des principes sulphureux. Εεμεβυ , *Trai-  
té des Alimens.*

Tournefort fait mention de 83 différentes especes de mo-  
rilles , dont voici le détail :

1. *Amanita campestris, alba superne, infernè rubens -s* Dil-  
len. Cat. Giss 177. *Fungus pileolo lato, et rotundo, li-  
vido,* C. B. Pin. 370. *Fungus campestris, albusfupernè,  
Infernè rubens A.* B. 3. 824. *Fungi vulgatissimi esculenti,*Lob. Icon. 271.

2. *Amanitafaemlingaalba,* Dillen. Cat. Giss. 178. *Fun-  
gus pileolo lato orbiculari candicante ->* C. B. Pin. 370.  
*Fungusfylvarum , esculentus candicans ,* J. B. 3. 828.

On le trouve dans le même endroit que le premier. M.  
Vaillant a parlé une seconde fois de celui-ci dans la  
p. 75. fous le nom de *Fungus totus albus edulis.*

3. *Amanita verna, pileo rotundiori, odorato et esculento.  
Fungi verni-, mouceron dicti, odori et esculenti.* J. B. 2.  
823.

4. *Amanita alba,pileo inverso. Fungi albi,pileolo inverso.*J. Β. 3. 847.

5. *Amanita lutea pernidofa. Fungi lutei perniciosi,sub  
pinu habitantes.* J. B. 3.832.

On trouve la figure de ce dernier dans les élémens de Bo-  
tanique, *Planche* 328.

6. *Amarelta piperata allas lacteo succo turgens,* Dillen.  
Cat. Giss 179. *Fungus piperatus albus, lacteo succo tur-  
gens A.* Β. 3. 825. *Fungi pileolo lato orbiculari candi-  
cante y* C. Β. Pin. 370.

7. *Amanita maior s rubescens autsubsulva, pediculo brevi,  
lamellis crebris albentibuaiOiilcmOax.* Giss. *Isi .Fun-  
gus lignosus fasciatus,* Vaill. 61.

Il croît au pié des chênes dans le mois d’Août. R. Syn.  
Ed. 3.P.4.

Sa tige a un pouce de long Pur un pouce de large, elle est  
d’un blanc fale , pleine & Charnue. Sa tête a environ  
trois pouces de diametre , elle est cretsse, rougeâtre ,  
parsemée de cercles blanchâtres. Les fistules font très-  
ferrées & blanches, aussi-bien que sa chair. Il rend un  
lait acre & gluant. VAILLANT.

8. *Amanita major lactescens, pileo ex albo purpurascente,  
lamellis crebris ,.caule brevi. Fungus lactetis maximus  
infundelbuli formâ.* Vaill. 61.

Cette derniere espece ressemble beaucoup aux deux pré-  
cedentes. Ses bords sont pliés au commencement, mais

A M A 912

ils *se* relevent dans la si-lite & forment une espece d’en-  
tonnoir depuis trois jusqu’à neuf pouces de diametre-  
Sa tête, fa chair & fes fistules font blanches tirant tant  
foit peu fur le pourpre. Ses fistules font très-fierrées &  
entremêlées d’autres plus courtes de la moitié. Sa tige  
a environ un pouce de long, & depuis un demi-pouce  
jufiqu’à un pouce d’épaisseur. Toute la plante contient  
une grande quantité de lait acre. VAILLANT.

9. *Amanita major lactescens, pileo seubfeisco, lamellis suja  
vis , caule brevi. Fungus lactescens praegnantifsimusu*Vaill. 61.

Son chapiteau est plat & tant soit peu creux vers le cen-  
tre. Il a deux ou trois pouces de diametre. Il est d’un  
blanc fort fale tirant fur la couleur du bonis. Ses bords  
scmt inégalement découpés. Il contient beaucoup de  
lait acre. VaILLANT.

10. *Amanita lactescens fulva. Fungus lactescens piperatus  
rusus.* Vaill. 62.

Son chapiteau, *ses* feuilles, & fa tige font de couleur de  
cuÎVre rouge. Il donne un lait acre. **VAILLANT.**

11. *Amanita major3 pileosubfusco, lamellis albis. Fungus,  
piperatus non lactescens.* Vaill. 62.

Sa chair est d’un gout acre & ne donne aucun lait. VAIL-,  
**LANT.**

12. *Amanita fasciculofa purpurascens arborea y* Dillen;  
Cat. Giss. 180. *Fungus nostras pediculo brevi-> in pileo-  
lum didymum abeunte.* Cim. Reg. Vaill. 62.

Son chapiteau elt d’une couleur de maron clair, ses fistu-  
les Eont jaunâtres , & fes bords reployés. **VAILLANT.**

13. *Amanita maior palustris albida. Fungus albidus^ in“  
fundibuliformâ , palustris.* Vaill. 62.

14. *Amanita pileo flavo viscido, caule rufescente. Fungus  
glutineflavo limacino resplendens.* Vaill. 62.

Son chapiteau est d’abord de figure conique, il fie déploie  
dans Ia sitite, & a deux ou trois pouces de diametre.  
**VAILLANT.**

1 5. *Amarelta major pileo grisco holescriceo, lamellis carnets\*  
caule albo. Fungus grisous holofericeus, pileolo crenelatos*Vaill. 63.

Son chapiteau a quelquefois cinq pouces de diametre ,  
fes bords fiant repliés comme ceux d’une sauciere. Sa  
tige a deux ou trois pouces de long sim un pouce envi-  
ronde large. **VAILLANT.**

16. *Amanita citrini coloris ,* Dillen. Cat. Giss 181. *Fun-  
gus pileolo flramineo,* Vaill. 63.

17. *Amanita media tota alba. Fungus mediae magnitudja  
nis totus albus.* Vaill. 63.

Sa tige a depuis un pouce jul.qu’à trois de haut. Elle est  
douce , pleine pour l’ordinaire & quelquefois fistulai-  
re, beaucoup plus épaisse à fon fommet qu’à fa base ,  
tantôt droite & tantôt tortue ; quelquefois ronde &  
quelquefois tant foit peu applatie, avec un sillon de cha-  
que côté épais depuis une jufqu’à trois lignes. Son cha-  
piteau a depuis quatre jusqu’à dix-huit ou vingt lignes  
de diametre. Il a d’abord la figure d’une demi-sphere  
ou cone , mais il s’applatit dans la fuite & forme un  
autre cone renversé. Les fistules font fort éloignées les  
unes des autres & leur intervalle est rempli d’autres  
fistules qui partent de la circonférence. Toute la plan-  
te est d’un blanc de lait, & quelque peu luifante. V AIL-  
**LANT.**

18. *Amanita pileo gilvo , lamellis albis crebris,supernè ad  
margines apparentibus, caule albido. Fungus gilvus amargine tenuissimo.* Vaill. 63.

19. *Amanita pileo conformi afbo maculato. Fungus pileolo  
conico maculato.* Vaill. 63.

20. *Amanita plana orbiculata aurea,* Dillen. Cat. Giss.  
179. *Fungus planus orbiculatus aureus* ,C. Β. Pin.37lu  
*Firngi lutei magni dicti laser an speciosi,* J. Β. 3. 831.

*Dillenius* a trouvé ce champignon dans les bois d’Horn-  
fey, *Syn. Stirp. Brit. Ed. III.p.* 2.

21. *Amanita purpurascens s pileo sursum repando, caule  
albo. Fungus marginelper maturitatem sursum repando.*Vaill. 64.

22. *Amanita orbicularis, pileo et lamellisfus.ds s* Dillen.  
Cat. Giss. 184. *Fungus laetesusco colore,* Vaill. 64.

J’aâ

913 AMA

J’ai trouvé celui-ci auprès de Dulwich, dans le mois !  
d’Octobre.

23. *Amarelta pileo scisco, lamellis et cause albis- Fungus lae-  
te fusco colere, pediculo breviore.* Vaill. 64.

24. *Amanita clypeisommis major. Fungi multi ex itno pede  
clypeiformes lutei et rubri-* J. B- 3. 835.

25. *Amanita clypeiformis minor. Fungus clypeiforrnis mi-  
nor ,* C. B. Pin. 373. *Fungi parvi lutei et clypeiformes  
albi lethales,* J. B. 3. 847.

26. *Amanita safciculosa viscida arborea mollis alba i*Dillen. Cat. Giss 187. *Fungi albi lucentes ex uno prin-  
cipio plures ex radice arborum.* J. B. 3. 835.

27*. Amanitaiaseiculosa ltttea dumetorum. Oat.Gisi.* 186.  
*Fungi multi ex tuno pede perniciosi.* J. B. 3. 835. J’en ai  
trouvé plus de mille fur la même racine. M. Vaillant  
a parlé une feconde fois de ce champignon, p. 68. fous  
le nom de *Fungi plures ex uno pede, è prunorum radici-  
bus enati ,* Raii Hist. 1. 99. App. 32. 8. *Fungus multi-  
plex parvus luteus , pileolo molliter convexo s* Cimel.  
Reg. de nouveau, p. 71. fous le même nom, où il a  
répété la même description.

28. *Amanita colore lacteo. Fungus colore lacteo.* Vaill. 64.

29. *Amanita piperata non lactescensviscida , pileo exsusco  
rufescente, lamellis et caule albis. Fungus piperatus, non  
lactescens, coloris brasilici,* Vaill. 65.

*Amanita obtuse conformis Funerea , aut ex Uvido nigri-  
cans, utrimquestriata,* Dillen. Cat. Giss. 182. *Fungus  
parvus, pediculo oblongo , galericulatusstriis lividis aut  
nigris,* Raii Syn. Vaill. 65. Dans les pâturages fur le  
fumier ; au mois de Septembre & d’Octobre, Syn. Ed.  
3. P.8..

31. *Amanitapileo albo, centro rufescente, lamellis carneis,  
caule albo. Fungus pileolo albo, centro rufescente,* Vaill.  
65.

32. *Amanita parva , pileo viscoso , ex albido luteo , la-  
mellis lividas, caule longo. Fungus capite hemisphaerico  
paleldè lutescente,* Vaill. 65. On le trouve communé-  
ment fur le fumier de vache & de cheval au mois de  
Septembre & d’Octobre. M. Vaillant paroît aVoir ré-  
pété ce qu’il aVoit dit de ce champignon , p. 71. fous le  
nom de *Fungus parvus , pediculo oblongo , pileolo hemisc  
phaerico, exalbido subluteus*, Raii Syn.

3 3. *Amanitaparva verna utrinquestriatafusca> pileo ob-  
tuse conformi, musco palustri ramoso maiori,soliis mem-  
branaceis acutis Vern. innascens,* Dillen. Cat. Gifl.  
*slygelctungus capitulo conico pallidè mnerielo, centrosusco,*Vaill. 65.

34. *Amanita tota asba. Fungus totus albus,* Vaill. 65.

35. *Amarelta tota grisca. Fungus totus grisous* , Vaill. 66.

36. *Amanitasafciculosa scrdidè carnea. Fungus mitlu-  
plex for dide carneus ,* Vaill. 66.

37. *Amanitasafciculosa buxea,* Dillen. Cat. Giss. 187.  
*Fungus nostras multiplex,pileolo lato mammoso,* Vaill. 66.

38. *Amanita exigua , sanguinei coloris ,* Dillen. Cat.  
Giss. 66. *Fungus parvus cocrineus,* Cimel. Reg. Vaill.  
66.

39. *Amanita exigua, pileo umbilicato nigro, lamellis ni-  
gricantibus. Fungus minimus, totus niger, umbilicatus,*Vaill. 66.

40. *Amanita minor umbilicata, tota rufa. Fungus minor,  
totus rufus*, Vaill. 66.

41. *Amanitaminor i tota citrhna' Fungus minor, citrino  
colore, pedunculo flavescente,* Vaill. 66.

42. *Amanita minor, pileo villoso fusco > lamellis ex cinereo  
purpurascentibus, caulesusco. Fungus minor -, pilei su-  
perficie flocculissuscis, villosa,* Vaill. 67.

43. *Amanitaparva , capitulo conico , violacei dilutioris  
coloris,* Dillen. Cat. Giss 181. *Fungus mtnorArnethysc  
tinus.* Vaill. 67.

44. *Amanita fasciculosa ex susco violacei coloris ,* Dillen.  
Cat, Giss *IcôÆungusmajorviolaceus,* Vaill. 67.

45. *Amanitapileo incarnati coloris, lamellis albidis, caule  
albo , ad imum tuberoso. Fungus dilute carneus , vel in-  
carnatus* , Vaill. 67.

46. *Amanita major, pileo pallide violaceo , lamellis et  
caule candidis- Fungus magnus albus,pileo lato, prona*

A Μ A 914

*partefordidè caeruleo ?* Vaill. 67.

47. *Amanita pileo aurantiicoloris, lamellis et caule li-  
vidis,* Hist. Plant, rar. Cent. I. Dec. 3. p. 3I. *Fun-  
gus aurantii coloris , capitulo in conum abeunte ,* Inst.  
559. auprès de Fulbom, dans le territoire de Cam-  
bridge.

Ce champignon est de couleur d’orange foncé, & son  
chapiteau a la figure d’un cone parfait.

48. *Amanita pileo conico aureo viscido, lamellis pallide  
flavis, caule aureo. Fungus aureus, capitulo in conum  
abeunte,* Vaill. 67.

49. *Amanita ex livido albicans, oris intus conversis^* Dill.  
Cat. Giss 182. *Fungus colore castaneo, margine per ma-  
turitatem introrsum convoluto,* Vaill. 68.

50. *Amanita minima-> pileo et lamellis cinereis, cauli  
scisco conico. Fungus minimus i pediculo conico,* Vaill.

68.

51. *Amanita soleo clypeato rufescente , lamellis et caule  
cinereis. Fungus elypeatus, in medio protuberans*, Vaill.  
68.

52. *Amanelta parva s utrinque striata, pileo comformi  
murini coloris , lamellis et pediculo albis.* Dillen. Cat..  
Giss. 183. *Fungus capitulo mammoso , centro papillari 9*Vaill. 69. On le trouVe en automne parmi les pâtura-  
ges. Il semble être le même que celui que M. Vaillant  
appelle ,p. 69. *Fungus pileo candicante, lamellis paucis,  
pediculo susco splendente.*

3. *Amanita exigua, incarnati coloris. Funguli incarnati e  
coleris minuti, musco innati,* Mentz. Pugill. 1 ab. 6.  
Vaill. 69.

54. *Amanitaparva , utrinque striata pediculo tenuilongo  
sumo lento, pileolo in mediofastigiato*, Dillen. Cat. Giise  
183. dans les pâturages.

*5* 5. *Amanita ochro-leucaviscida , pileo dypeifornel. Fun-  
gus colore homogeneo pallido, pileolo et pediculo glutinet  
obducto.* Vaill. 69.

56. *Amanita grisca viscida , pileo clypeiformi. Fttngus  
colore homogeneo grisco, pediculo glutine obducto,* Vaill.  
69.

57. *Amanitaarborea mollis, coloris exacte croceis* Dillen.;  
Cat. Giss 182. *I ungus pileolo croceo, splendoris partici-  
pe.* Vaill. 69. fur les arbres dont le tronc est pourri.

58. *Amanita viscida, pileo expansofordidè albo, lamellis  
candidis , caule sclido. Fungus capite expansc viscosus v*Vaill. 70.

59. *Amanita viscida, pileo primum conico , postea plano»  
Fungus cono primum obtuso, postea plano i pileolo et pedi-  
culo glutine obducto,* Vaill. 70.

LorEque ce champignon est nouveau , sim chapiteau est  
ordinairement d’un blanc siale, & le stommet de couleur  
de buis : il est quelquefois d’un Verd foncé, & quelque-  
fois de couleur brune. Sa tige & les fistules de cette  
derniere font de la même couleur que le chapiteau :  
mais celles du blanc & du verd font ordinairement cou-  
lcur de foufre, & quelquefois d’un verd pâle. Sa tige  
est aussi de couleur defoufre, avec une teinte deverd-  
de-gris vers le sommet. VaILL.

60. *Amanita pileo obtuse coniiormi, è cinereo fuelvo, la-  
mellis albidis, caule longo simrno striato gracili, castanei  
coloris. Fungusflmi equini, capitulo pileum Romanum  
reserente*, Vaill. 7 I. Il a été trouic dans les forets d’An-  
gleterre par M. Dale.

61. *Amarelta pileo cinereo tarinque striato, caule longo sese  
tuloso. Fitngus capitulo mammoso ,Ydii[i.* 70.

62. *Amanita fasciculosa , pileo obtusè coni formel, utrinque  
striato pallido, lamellis nigris, caule aelbosistueloso. Fun-  
gus nostras multiplex , pediculo fistuloso 7* Vaill. 70. J’ai  
fouvent trouvé ce champignon vers la fin de l’été : R  
*se* corrompt promptement ; & peut-être n’effail point  
différent de celui dont parle Dillenius , ( Syn. 7. ) fous  
le nom de *Fungus parvus lethalis galericulatus* ,Lob.

63. *Amanita fasciculosa, pileo ex luteo susco. lamellis viren-  
tibus y caitle pallido. Fungus mediae magnitudinis pileolo  
fupernè è rufo flavicante, lamellis subtusscrdidè virenel-  
bus,* Raii Hist. 3. 17. *Fungus luteus, pileolo molliter  
convexos lamellis viridibus,* Cimel. Reg, Vaill, 71,

915 AMA

J’ai trouvé ce champignon fur du bois pourri dans le  
jardin des plantes à Chelfe au moisd’Octobre.

64. *Amanita exigua candidissima, pileo umbilicato. Fun-  
gus minimus albus umbilicatus striatus,* Vaill. 71.

65. *Amanitafasci cul osa y pileo obtuse conico griseo lamel-  
lis albis, caule griseo. Fungus multiplex obtusè conicus ,  
coloregriisco murino* Vail. 71.

66. *Amanita pileo viscose luteo,* Hift. Plant, rar. Cent. 1.  
Dec. 3. p. 31. Ce champignon me paroît le même que  
celui dont M. Vaillant donne la defcription fous le  
nom de *Fungus glutinosius, coloreaurantio ,* p. 72. Cette  
plante, si c’est celle que j’entens, se trouve très-com-  
munément en automne dans les pâturages.

67. *Amanita ovum referens, humorem nigrum per maturi-  
tatem effundens. Fungus typhoides. Anfungus non vescus,*7. Flor. Pruss 89. *Anfungus albus ovum referens, D.  
Doodii,* Raii Hist. 3. 22. Vaill. 72. dans un marécage  
entre Rond-Lane & le Pont de Somerfet à Hampshire,  
Mer. Pin. J’en ai trouvé une grande quantité à Chesa  
terton dans le mois de Mai.

68. *Amanita sasciculosa, ovum referens, minor , humorem  
nigrum per maturitatem effundens. Fungus multiplex  
ovatus cinereus minor,* Vaill. 72.

69. *Amanita orbicularis alba, lamellis et pediculo villo fis-,  
ac velutisarinâ compersis,* Dillen. Cat. Gss. 184. *An  
fungus minor tenerrimus rfarina respersus, pileolo super-  
ne cinereo , lamellis subtus tenuissimis nigris*, Raii Syn.  
Vaill. dans les pâturages aux mois de Septembre &  
d’Octobre.

70. *Amanita fusca > pileo infundibuliformi. Fungus fo-  
liaceus vel lamellatus infundibuli sorrna , susco-lividus,*Vaill. 73.

71. *Amanita sasciculosa , pileo fusco , lamellis et caule  
grisas. Fungus multiplex campaniserrais, colore scisco,*Vaill. 73.

72. *Amanitafasciculosapileo et caule castanei coloris la-  
mellis exserdeldè albopallidè rubentibus. Fungus multi-  
plex campanifoermis , colore castaneo,* Vaill. 7 3.

73. *Amanitafaseiculosa, pileo rufescente, margine ara-  
neose, lamellis crebris sciscis, caule albo fistuloso. Fungus  
capitulo mammoso rusoseente,* Vaill. 73.

74. *Amarelta fas.riculosa , pileo ovato sulcato cinereo , la-  
mellis crebris lividis , caule albo. Fungus multiplex ova-  
tus,* Vaill. 73.

75. *Amanita sicca et levis, pileo magno plano orbiculari,  
pediculo longo, plerumque, bulbifoermi*, Dillen. Cat.  
Giss. 180. *Fungus pileolo lato, longissimo pediculo varie-  
gato* , C. B. Pin. 371. Vaill. 74.

Μ. Lister a fouvent trouvé cette espece de *champignon*en Angleterre , à Chesterton-Clofe auprès de Cam-  
bridge , & dans les forets de Lincoln. Il a même trou-  
vé qu’il étoit beaucoup plus favoureux que le *cham-  
pignon* ordinaire. R. Syn. Ed. 3. p. 3.

76. *Amanita pileo lato rusoseente, micis furfuracel s asper-  
se s lamellis albis, caule tuberose. Fungus pileolo lato ,  
J . . s~ e - r r* tt -ii"' ώ r

*micts/urjuracets ajperfoe* V aul. 74.

77. *Amanita pileo virescente , ex pila erumpens. Fungus  
phalloïdes annulants , fordide virescens et patulus.* Cim,  
Reg. Vaill. 74.

78. *Amanitapileo lato albido, lamellis candidis ex pila  
erumpens. Fungus phanoides*, Vaill. 74.

79. *Amanitapediculo bulbisormi, pileo maculato,* Dillen  
Cat. Giss. 184. *I.unguspediculo in bulbisormam excref-  
cente,* C.B.Raii Hist. 1.95. Vaill. 75.

80. *Amanita pileo lato pumiceo, lamellis albis. Fungus pi-  
leolo lato puniceo, lacteum et dulcemsuccumfundens,* C  
B. Pin. 371. Vaill. 75.

8 I. *Amanita pileo candido, tuberculisflavo-fuscis varie-  
gato -> lamellis creberrimis. Fungus colore candido tuber  
culisflavo-fusciselegantissime variegato,* Vaill. 75.

82. *Amareltapileo clypeato castaneo, centro rufo, circule  
fordide albo circumdato, lamellis creberrimis flavescen-  
tibus. Fungus centro mammose ruso, circulosordidè al-  
bo circumdato,* Vaill. 76.

83. *Amanita minima, pileo aurantii coloris , lamellis ea  
albo rufescentibus, Fungus minimus aurantius mamilla*

A Μ A 916

n’s, Vaill. 76. Martin Tournefort.

La truffe est à peu près de la même nature que le *charnu  
pignon ,* avec cette différence qu’elle ne fort jamais  
hors de la terre. Il y en a de deux fortes. On emploie  
quelquefois la premiere dans la Medecine , ( Voyez  
*Boletus) 8e* l’autre en qualité d’alimens.

On distingue celles de la feconde espece de la maniere  
sisiVante.

*Tubera,* Offic. C. B. 376. J. B. 3. 849. Chab. 591. Raii  
Hist. 1. 1 Io. Synop. 20. Sterb. 308. Tab. 32. A. Hist.  
Oxon.3.638. *TuberaMatthioli,* Elem.Bot. 442.Tourn.  
Inst. 565. *Tuber a terrae,* Ger. 1385. Emac. 1583. *Tu-\*  
bera terrae edibilia,* Park. I 319.

M. Geoffroy le jeune, ayant rapporté plusieurs particula-  
rités touchant les *champignons* & les *truffes* dans le  
mémoire furvant, j’ai cru que le Lecteur ne feroit pas  
fâché de le trouVer ici.

OBSERVATIONS

*Sur la végétation des Truffes.*

Tous les corps qui paroiffent Végéter, *se* peuvent parta-  
ger généralement en deux classes. La premiere, de  
ceux à qui il ne manque rien de tous les caracteres des  
plantes. La feconde, de ceux à qui il en manque quel-  
ques-uns. Parmi ces derniers, les uns manquent de  
fleurs apparentes , comme le figuier , dont on croit la  
fleur renfermée au-dedans du fruit. D’autres manquent  
de fleurs & de graines apparentes, comme la plupart  
des plantes marines, dont on soupçonne les semences  
renfermées dans des vésicules particulieres. D’autres  
n’ont que des feuilles fans tige , comme le *Lichen,* le  
*Lactuca marina, 8e le Nostoch.* D’autres ont des tiges  
sans feuilles, comme les *Euphorbes, la Preste*, le*Litho-  
phyton,* les *Coraux ->* & la plupart des plantes pierreufes.  
D’autres enfin n’ont pour ainsi dire aucune apparence  
de plante, puifqu’on n’y distingue ni feuilles, ni .fleurs,  
ni graines. De ce genre, font la plupart des *cham-  
pignons* , les *éponges ,* les *morilles, Sc* surtout les *truffes,*qui de plus n’ont point de racines. Les Botanistes ne  
les ont rangées dans l’ordre des plantes, que parce  
qu’on les voit croître & multiplier, ne doutant point  
qu’elles n’aient du moins les parties essentielles des  
plantes, si elles n’en ont pas les apparences ; de même  
que les infectes ont les parties eflentielles à l’animal,  
quoique la structure apparente en Eoit différente. Corn-  
me j’ai déja fait quelques obEerVations fur le *Nostoch,*cela m’a porté à examiner aussi la *truffe,* qui est encore  
plus singuliere, & dont il me paroît que l’on n’a enco-  
re rien dit de bien positif.

Voici les obferVations que j’ai pu faire sur labifarrerie de  
cette Végétation *avec* fon analyste.

Cette sorte de plante n’est qu’un tubercule charnu , cou-  
vert d’une ehpece de croute dure, chagrinée & gercée  
à *sa* superficie, avec quelque fiorte de régularité, telle  
à peu près qu’on l'apperçoit dans la noix de cyprès.  
Elle ne fiort point de terre ; elle y est cachée enVÎron à  
un demi-pié de profondeur. On en trouve plusieurs en-  
semble dans le même endroit qui font de disterentes  
grosseurs. Il s’en Voit même quelquefois d’assez grosses  
pour être du poids d’une llure, & même de cinq quar-  
terons ; ces dernieres font rares. Pline n’en rapporte  
que du poids d’une lrvre.

Ce qui est certain , c’est qu’il y en a de fort grosses. Elles  
. naissent en diflérens pays. Du tems de Pline , les plus  
estimées Venoient d’Afrique. On en trouVe à pré-  
fent en Europe dans le Brandebourg, & en plusieurs  
autres endroits d’Allemagne. Elles font communes en  
Italie, en ProVence , en Dauphiné , dans le Langue-  
doc , l’Angoumois & le Perigord ; il en croît aussi eu  
Bourgogne, & on en trouVe aux enVÎrons de Paris. On  
remarque qu’elles Viennent plus ordinairement dans  
des terres inoultes, de couleur rougeâtre & fabloneu-

917 AMA

fes, quoique un peu graffes. On les trouve au pié & à  
l’ombre des arbres,& quelquefois entre des racines,des  
pierres & en pleine terre. Leur arbre favori est le chê-  
ne, ou le chêne verd, ou le chêne blanc ; comme l’or-  
me est celui de la morille. On commence à voir des  
*truffes* au premier beau tems qui fuit les froids, plutôt  
ou plus tard, fuivant que le tems est doux : cnfuitedu  
grand hiver, elles ont été très-rares. Elles ne paroissent  
dans leur naissance que comme de p.etits pois ronds,  
rouges en-dehors, & blancs en-dedans. Ces pois *gros-*sisscnt peu à peu. C’est depuis ce tems-là qu’on com-  
mcnce à tirer de la terre, celles qu’on nomme *truffes*blanches. Elles font insipides d’elles-mêmes, & on les  
fait fécher pour les mettre dans les ragouts, parce  
qu’elles *se* gardent mieux seches que les marbrées.  
C’est l’opinion commune que les *truffes,* qui ont été  
une fois déplacées, ne prennent plus de nourriture ,  
quand même on les remettroit dans la même terre d’où  
on les a tirées : mais si on les y laisse jusqu’à un certain  
point fans les déranger , elles grossissent infensible-  
ment, leur écorce devient noire & chagrinée, ou iné-  
gale, quoiqu’elles confervent toujours leur blancheur  
au-dedans: jssqu’à ce point, elles ont très-peu d’odeur  
& de saveur , & ne peuvent encore s’employer qu’en  
ragout, & c’est toujours ce qu’on appelle premieres  
*truffes* blanches, dont il ne faut point faire une efpece  
différente des marbrées & des noires, que l’on recueil-  
le depuis l’automne jusqu’en hiver après les premieres  
gelées ; car ce ne font, à ce que je crois, que les mê-  
mes à disterens points de maturité. Je considere la *truffe*blanche dans sim premier état comme une plante qui  
est tout à la fois, racine, tige & fruit, dont leparen-  
chyme fe gonfle de toute part, & dont les parties *se dé-  
veloppent* infensiblement. A mesiure que la *truffe* sie  
gonfle , l'écorce se durcit, se gerce en différens en-  
droits pour donner plus de nourriture à la masse qui est  
plus grosse, alors la *truffe* change de couleur ; & de  
blanche qu’elle étoit, on la voit insensiblement sie mar-  
brer de gris, &onn’apperçoit plus le blanc que com-  
meun tissu de canaux qui sie répandent dans le cœur de  
la *truffe, 8c* qui viennent aboutir aux gerçures de l’é-  
corce.

La matiere grisie qui est renfermée entre ces canaux,  
étant considérée avec le microfcope , parole être un  
parenchyme tranfparentcompofé de vésiCules. Au mi-  
lieu de ce parenchime,on voit des points noirs, ronds,  
séparés les uns des autres, qui ont tout l’air d’être des  
graines nourries dans ce parenchyme , dont elles ont  
obfcurci la couleur, & où il n’y a que les vaisseaux &  
quelques cloifons qui font restées blanches. Je consi-  
dere ce blanc comme des canaux, parce que je les vois  
toujours venir sie rendre à l’écor ce.

Lorsique les *truffes* sirnt venues à ce point de maturité,  
elles ont une très-bonne odeur & un très-bon gout. La  
chaleur & les pluies du mois d’Août les font mûrir plus  
promptement : c’est ce qui peut avoir donné lieu à quel-  
ques Auteurs, de dire que les orages & les tonnerres  
les enfantoient. En effet, on ne commence à fouiller  
les bonnes *truffes* que depuis le mois d’Octobre jusqu’à  
la fin de Décembre , & quelquefois jufqu’au mois de  
Fevrier & Mars , & pour lors elles font marbrées, au  
lieu que celles qu’on ramaffe depuis le mois d’AVril  
jufqu’au mois de Juillet & d’Août, ne font encore que  
blanches. Si on manque à ramaffer les trustas lorsqu’el-  
les Eont à leur point de maturité , elles se pourrissent :  
c’est alors que l’on peut observer la réproduction de la  
*truffe,* parce qu’au bout de quelque tems on trouve plu-  
sieurs amas d’autres petites *truffes* qui occupent la pla-  
ce de celles qui fe Eont pourries. Ces jeunes *truffes*prennent nourriture jusqu’aux premiers froids. Si la  
gelée n’est pas forte , elles passent l’hiver , & for-  
ment de bonne heure les *truffes* blanches du prin-  
tems.

Le grand froid de 1709 est encore une preuve de ce que  
j’avance , puifqtllon n’a vu des *truffes* que dans l’au-  
tomne de la même année ; les plus avancées qui au-

AM A 918

soient dû patoître au printcms , ayant péri par la ri-  
gueur de la faison , au lieu que l’année précédente el-  
les aVoient été très-communes. On ne remarque ni  
chevelu ni filamens de racines aux *truffes* qu’on tire  
de terre. Elles en font enveloppées, de maniere qtl’el-  
les y impriment les traces de leur écorce , sans y paroî-  
tre autrement attachées. Elles Eontsujettes, comme les  
autres racines à être percées des vers. Celui qui s’atta-  
che à la trusta, est un ver blanc assez délié, & différent  
de ceux qui naissent par leur pourriture : par la suite il  
forme une feve renfermée dans un nid tissu d’une soie  
blanche fort déliée. Il en fort quelque tems après une  
mouche bleue , tisiant fur le violet, qui s’échappe de  
*la truffière* par des gerçures qu’on y obferve.Dès qu’on  
apperçoit de ces fortes de mouches , on les regarde  
comme un indice certain qu’il a des *truffes* dans l’en-  
droit autour duquel on les Voit Voltiger.

Quand une *truffe* cuite a été piquée du ver , on s’en ap-  
perçoit à l’amertume qu’elle a au gout ; & en y faisant  
un peu d’attention , on reconnoit que l'endroit de la  
piquure est plus noir que le reste , & que c’est de-la  
que Vient cette amertume, le reste de la *truffe* ayant  
un bon gout. Si on l’ouvre crue à l’endroit de la pi-  
quure , on y décotrvre aisement le nid du ver , &  
un espace autour stans marbrure , d’une couleur diffé-  
rente du reste de la *truffe*, & qui approche de celle du  
bois pourri. En observant avec le microscope , la fu-  
perficie des *truffes ,* j’ai trouVé que certains points  
blancs qui s’y trouvent, étoient autant de petits insec-  
tes qui les rongent. Ils suivent les sillons de l'écorce  
pour pouvoir tirer plus de nourriture. Ces insectes font  
blancs & transparens, de figure ronde, à peu près corn-  
me les mittes. Ils n’ont que quatre pates , & une fort  
petite tête, ils marchent même assez promptement.  
Ces infectes *se* nourrissent du fisc nourricier de la *truf-*fe, car j’en ai trouvé qui s’étOÎent retirés dans le can-  
ton qu’avoit habité un ver. Ils étoient devenus, quoi-  
que tranEparens, d’une couleur de cassé ; telle que cel-  
le de l’endroit où le ver avoit niché. Il est à remarquer  
que la terre qui produit la *truffe* ne porte point d’au-  
tres plantes au-dessus de la *truffe.* La *truffe* en soustrait  
le stuc nourricer; ou plutôt par Eon odeur fait périr &  
empêche les herbes d’y pousser. Cette raifon me paroît  
la plus probable , d’autant que la terre qui porte la  
*truffe* la fent parfaitement. Les payfansen certains en-  
droits , font un tel profit fur le débit des *truffes ,* que  
cela les rend foigneux à découvrir les *truffières,* en-  
i forte qu’il deviennent très-habiles en ce métier.

Ils connoissent l'étendue d’une *truffiere,* à ce qu’il n’y  
croît rien , & que la terre est nette de toute herbe. En  
fecond lieu, sifivant la qualité de la terre , lorsipue la  
*truffière* est abondante , elle *sO* gerce en différens en-  
droits. Ils la reconnoissent encore en ce qu’elle est  
plus légere, & à ces petites mouches bleues & violet-  
tes, dont j’ai déja parlé , & à une autre espece de grose  
Ees mouches noires , longues, différentes des prcmie-  
res qui sortent des vers qui s’engendrent de la pourri-  
ture de la *truffe , 8c* tous semblables à ceux qui naise  
Eent de toute autre matiere pourrie. Il y a une habile-  
té à fouiller les *truffes* fans les couper, surtout lorf-  
qu’elles font grosses. Pour les tirer, les paysans ont  
une espece de houlette. Dans d’autres endroits ils ne  
s’en rapportent point à eux-mêmes pour cette rechcr-  
che, mais ils ont recours à un autre moyen dont parle  
Pline & d’autres Auteurs. Il faut savoir que les porcs  
font fort friands de *truffes',* onfe fert donc de ces ani-  
maux qu’on dresse à les chercher & à les tirer. Il faut  
être prompt à leur ôter les *truffes* qu’ils décotrvrent, &  
leur donner quelque chofe à la place pour les recotn-  
penser, sans quoi ils se rebutteroient , & laisseroient  
là une chasse qui leur seroit infructueuse. Dans le  
Montserrat ils ont des chiens dressés à cette efpece de  
chasse. .

Voilà en général ce que j ai pu obferver sifrla *trusse &*sim origine ; il s’agit présentement d’en déterminer les  
eEpeces.

Mmm lj

pip . AMA

M. Tournefort n’en a admis que deux qu’il distingue par  
leur figure. La premiere est ronde, dont on voit la fi-  
gure dans fies Elemens de Botanique , la même que  
celle qui est dans Matthiole & dans les autres Bota-  
nistes. Cette estpece est celle que l'on mange en ce  
pays & qui est connue de tout le monde. La seconde  
espece est celle que Mentzelius nomme dans le *Pugil-  
lus rariorum plantarum , tubera subterranea testicu-  
lorum formâ.* Cette *truffe* est différente des autres par  
sa figure & par *sa* couleur interne, qui , au rapport de  
cet Auteur, est d’un roux tirant sur le verdâtre, sem-  
blable à la couleur interne des vesses de loup de nos  
bois, peut-être que s’il les eût ouvertes en d’autres  
tems, il les eût trouvées d’une autre couleur. Il les  
compare même à une matiere qui change de couleur.  
Mentzelius découvrit cette espece dans les mois  
d’Août & Septembre, qui est le tems où elles ne stont  
pas encore mûres , & en un certain canton de la Mar-  
che de Brandebourg. Sur ce pié-là, nous n’avons en-  
core que deux estpeces de *truffes* qui different par l'ex-  
térieur , & nous ne devons point prendre les variétés  
de couleurs internes, ni les différentes groffeurs pour  
des caracteres de différentes especes, puisque les raci-  
nes ou les pierres qu’elles rencontrent en grossissant,  
leur peuvent donner différentes formes. La *truffe* me  
paroît donc être une plante , & non point une matiere  
conglomérée, ou un excrément de la terre, comme  
Pline l'a pesse, en rapportant pour preuve une histoi-  
re d’un Gouverneur de Cartagene , qui en mordant  
une *truffe,* trouva fous fes dents un denier. Mais cette  
preuve n’est point fussifante , puifque le hafard peut  
avoir fait que *lutruffe* en grossissant ait enveloppé ce  
denier , comme on voit arriver pareilles choses à cer-  
tains arbres, de la végétation defquels on est assuré.  
Il me paroît même que Pline ne favoit à quoi s’en te-  
nir, puifqu’il rapporte essuite que l’on obfervoit que  
les *truffes* ne venoient auprès de Metelin dans l'Isie de  
Lesbos, que quand le débordement des rivieres en ap-  
portoit les semences d’un endroit nommé *Tioves* dans  
la terre ferme d’Asie , où il y aVoit des *truffes* en quan-  
tité.

Peut-être qu’on pourroit multiplier les *truffes* en ten-  
tant différens moyens, puifque nous les voyons mul-  
tiplier dans la terre : cette réproduction nous confir-  
meroit l’opinion dans laquelle je si-lis que les graines  
font renfermées dans l’intérieur de la *truffe->* & que ce  
Eont ces graines & ces points ronds qui obfcurcissent le  
parenchyme de la *truffe.Oc* parenchyme est soutenu par  
des fibres qui vont irrégulierement de la circonférence  
au centre, & tout traverfé par des canaux blancs qui  
forment la marbrure de la *truffe.* Quelquefois ces ca-  
naux s’étendent en formant des plaques blanches com-  
pofées de vésicules transparentes plus déliées que les  
autres ; en forte que vues de côté elles forment une  
furface unie, blanche ; considérées perpendiculaire-  
ment, elles lassent difcerner à travers elles des points  
noirs. Si ces points font les graines de la *truffe ,* je  
Eoupçonnerois que les plaques blanches en Eont com-  
me les fleurs, y ayant toute apparence que les fleurs  
doivent être renfermées dans la *truffe* avec les graines.  
Quoique les fibres de la *truffe* Eoient fort déliés, elles  
ont cependant toutes enfemble assez de force pour *ré-  
sister* quelque-tems à l’effort qu’on fait en les tirant en  
long. On les obferve mieux dans une *truffe* pastée que  
dans une fraîche, parce que le tissu charnu étant flé-  
tri, laisse appercevoir les locules qu’elles occupoient,  
& qui rend, en les exprimant, le fuc dont elles étoient  
chargées. Si au contraire on tire ces fibres de côté , el-  
les *se* déchirent,enfe séparant, en plusieurs lames dans  
le siens des fibres. Une preuve que ce fiont des fibres,  
c’est que l’endroit qui a été gâté par lever étant vu au  
microscope, paroît être semblable à du bois pourri,  
enforte que ce ne fiant plus que des fibres ou des lames  
seins silc , si)ns vésicules, & seins les points que je re-  
garde comme les graines. On les trouve comme cri-  
blées aux endroits où ces matieres auroient dû être ;

A M A - 920

d’où l’on peut conjecturer que les vers ou les insectes  
ont soustrait le stuc nourricier, puisque les insectes que  
j’ai obEervés ont la même couleur que la *truffe* dans  
l’endroit qui a été piqué.

Pour venir à PanalyEe de cette plante, j’ai cherché pre-  
mierement à découvrir d’où provenoit sim odeur, &  
pour n’en point trop altérer les principes par l'action  
du feu, j’en ai enfermé dans une cucurbite de verre,  
couverte de fon chapiteau , dans lequel j’avois fusu.  
pendu des languettes de papier teintes de couleur  
bleue dans la teinture du tournefol, & d’autres tein-  
tes dans le fuc de violette. En moins de vingt-quatre  
heures ce dernier papier a pris une belle couleur ver-  
te d’émeraude , pendant que le papier bleu teint de  
tournefol n’a point changé de couleur. Cette expé-  
rience m’a confirmé dans l’opinion que j’avois que cet-  
te odeur n’étoit qu’un développement d’un fiel volatil  
alkali mêlé de quelques fioufres. Elle me prouve aussi  
l’analogie de cette matiere avec les plantes & les fruits  
qui n’acquierent d’odeur que par la fermentation qui  
s’y passe & qui les mûrit. Si cette fermentation de-  
vient trop considérable, ces fruits pourrissent & don-  
nent pour lors les graines parfaitement mûres , corn-  
me les concombres , les courges & les autres fruits  
mous. Je trouve la même chofe dans la *truffe.* Elle est  
insipide jufqu’à ce que la fermentation ait développé  
fes principes & les ait mis dans un assez grand mouve-  
ment pour les rendre sensibles à l’odorat & au gout.  
Cette vapeur est chargée dans la *truffe* d’tme portion  
assez considérable de fiels volatils pour qu’elle les ma-  
nifeste dès le commencement de la fermentation, au  
lieu que dans les autres plantes , excepté dans le pasc  
tel, l’urincux ne fe développe que dans la putréfac-  
tion : c’est ce que j’ai obfervé en dernier lieu fur l’ab-  
sinthe, de laquelle j’ai tiré un esprit urineux en la laisu  
fant pourrir. L’odeur de la *truffe* n’est agréable que  
jusqu’à un certain point. Lorsqu’elles semt plusieurs  
ensemble & qu’elles ont été enfermées , elles fermen-  
tent à un point qu’elles répandent une odeur appro-  
chante de celle du mufc, puis elles *se* moisissent & de-  
viennent gluantes. Cette gluvégete.Si les *truffes* ont été  
tirées de terre, & apportées pendant un tems fec, elles  
*fe* confervent plus long-tems, pourvu qu’on ait Eoin de  
les séparer comme on fait les fruits. Je croi qu’on pour-  
roit encore les conferver un tems dans l’huile qui est  
une matiere qui empêcheroit la fermentation, parce  
qu’elle boucheroit les pores extérieurs. Les gens du  
pays prétendent qu’elles font meilleures après les pre-  
mieres gelées, ce qui paroît assez vraifemblable, par-  
ce que le froid peut fupprimer la fermentation, & fai-  
re qu’elles *se* conferVent mieux. Ceux qui les gar-  
dent les confervent dans du sisole ou dans la terre,  
suivant qu’elles ont befijin d’humidité ou de seche-  
resse.

Pour continuer l’analysie j’ai mis des *truffes* nettoyées de  
leur écorce dans de Peau après les avoir coupées par  
rouelles. L’eau s’est chargée de l’odeur de la *truffe f*& d’tme couleur de gris Pale: j’ai vecte de cette tein-  
ture Pur du sirop violat, elle en a altéré la couleur , &  
il a pris une couleur verdâtre. J’en ai vecte siur la disso-  
lution de si.lblimé corrosif. Elle l’a d’abord obfcurcie ,  
puis il s’est fait insensiblement un précipité d’un blanc  
siale. Enfin l’eau & les *truffes se* siont pourries, & la II-  
queur est devenue très-puante & gluante. J’ai mis  
dans six onces d’esprit devin trois onces de *truffes* cou-  
pées & nettoyées de leur terre comme les précédentes;  
llesiprit a tiré une teinture rousse qui rendoîtparfaite-  
ment l’odeur de la *truffe.* Cette teinture a coagulé le  
blanc d’œuf comme l’esprit de vin a coutume de lesai-  
re, & elle a précipité en blanc la dissolution du fubli-  
mé corrosif, à caufe du fel volatil qu’elle contenoit.  
J’ai laissé l'efprit de vin pendant deux mois fur des  
*truffes* , l’odeur en a un peu changé, & approché de  
celle du coing. Les morceaux de *truffes* que j’en ai  
retirés étoient séchés & comme raccornis , & un lusi-  
tant après ils paroissoient blancs & couverts comme

92ΐ AMA

d’une fleur faline , insipide , qui ne s’est point mêlée  
aVec l’esiprit de vin , comme nous Voyons tous les  
jours que les siels Volatils ne s’unissent point à l’esiprit de  
vin, ou du moins qu’ils ne se chargent que d’une très-  
petite portion de ces sels. Cette teinture de *truffe* par  
l’espnt de vin jettée dans de Peau claire a donné quel-  
ques marques de soufre ou de résine, puisqu’elle a un  
peu troublé Peau. Après aVoir observé les principes  
volatils des *truffes* par le développement de la simple  
fermentation , j’ai employé le fecours de la chaleur la  
plus douce : pour cet effet, j’ai mis dans une cucurbite  
au bain de fable vingt-quatre onces de *truffes* fraîches,  
entieres & nettoyées de la terre autant qu’il a été pose  
sible : en trois jours j’ai tiré deux onces, fept dragmes  
& un ferupule d’une liqueur limpide, rendant une  
odeur de *truffe* très-agréable. Cette liqueur a Verdi le  
sirop Violat, j’en ai mêlé aVec la dissolution de fublimé  
corrosif, les deux liqueurs font deVenues laiteufes, &  
ont pris une couleur d’opale; puis il s’est fait infensi-  
blement un précipité blanc : en deux jours & demi j’ai  
tiré cinq onces six dragmes d’une liqueur aussi belle,  
aussi odorante, & qui a produit les mêmes eflets que  
la précédente : en trois autres jours j’ai tiré trois onces  
& demie d’une liqueur limpide, & qui aVoit un peu d’o-  
deur empyreumatique qui a blanchi tres-considérable-  
ment la dissolution de sclblimé corrosif, & même fait  
une espece de *coagulum* blanc assez épais, mais qui n’a  
point altéré le tournefol non plus que les liqueurs pré-  
cédentes, & *a* fermenté quelque peu aVec les efprits  
acides. En quatre autres jours , j’ai acheVé de dessécher  
les *truffes,* j’en ai tiré douze dragmes d’une liqueur qui  
aVoit la même odeur que la précédente, & qui a pro-  
duit les mêmes effets. J’ai trotwé dans la cucurbite  
les *truffes* entierement desséchées , ne pefant plus que  
neuf onces, cinq dragmes. Je les ai misies dans une cor-  
nue au fourneau de reVerbere ; j’en ai séparé par un feu  
assez doux, trois dragmes d’une liqueur assez limpi-  
de, mais qui a roussi au bout de quelques jours : ello  
aVoit une odeur Volatile pareille à ces efprits qui ont  
perdu de leur Vigueur. Elle a Verdi le sirop VÎolat, n’a  
fait aucun effet star le tournefol, a coagulé & même  
grumelé la dissolution de fublimé corrosif. La feconde  
liqueur pefoit trois dragmes, étoitde couleur laiteufe,  
& d’une odeur pareille à celle des efprits Volatils des  
animaux. La troisieme liqueur a pesé une once six drag-  
mes ; elle étoit fort rousse, mêlée de quelque peu d’hui-  
Ie. Ces dernieres liqueurs ont fait les mêmes change-  
mens dans leurs mélanges que les précédentes.

Enfin, la quatrieme liqueur a pesé six dragmes ; elle étoit  
rouge , foncée, épaisse comme du beurre, & chargée  
de Tel Volatil. Cette huile n’a point changé la teinture  
de tournefol.

Il y a eu une dragme de fel Volatil en aiguilles , chargé  
d’huile & facile à fondre. La tête-morte a pesé quatre  
onces, six dragmes & trente - six grains. J’ai calciné  
cette matiere, & je me fuis apperçu après la calcination  
qu’elle étoit chargée de beaucoup de terre, qui au feu  
étoit deVenue rouge. J’en ai séparé le plus qu’il m’a  
été possible, & j’en ai retiré le poids d’une once deux  
dragmes : c’est donc comme si je nlaVois analyfé que  
vingt-deux onces six dragmes de *truffes s* enforte qu’il  
ne m’est resté de la tête - morte, déduction faite de la  
terre, que trois onces quatre dragmes ,& trente-six  
grains. Après la calcination de cette matiere, il ne m’est  
resté que deux onces une dragme de cendres blanches,  
dont j’ai tiré par la lessive une dragme de fel fixe al-  
cali mêlé de terre , & qui a précipité en jaune, couleur  
d’ocre, lafolution de fublimé corrosif. Il a légerement  
verdi le sirop Violât, & fermenté aVec les acides. Cette  
analyfe nous prouve que l’odeur de la *truffe* ne dépend  
que de la grande quantité de fel Volatil huileux qu’elle  
contient.

Quant à la vertu des *truffes,* l’idée commune est qu’elles  
échauffent ; cependant Galien, au rapport de Matthiol  
les regarde comme un aliment indifférent, qui fait la  
bafe de tous les assaifonnemens, & véritablement c’est

AMÀ jseà

à ce dessein qu’on l’emploie dans tous les ragouts. Ανϊ-  
cenne en parle bien difléremment, il dit qu’elles en-  
gendrent des humeurs crasses plus que toute autre nour-  
riture ; qu’elles font de difficile digestion, pestantes sur  
l’estomac, & que lorsqu’on en fait un trop grand ufa-  
ge, elles tendent à former Papopléxie & la paralysie»  
Pour moi, je crois qu’on peut accorder ces deux Au-  
teurs, en considérant deux qualités dans la *truffe* qui  
peuVent produire deux diflérens effets. Premierement,  
elles peuVent échauffer par elles - mêmes en dévelop-  
pant leur fel Volatil dans l’estomac , ou par les assai-  
sonnemens qu’on leur donne , de fel, de poicre , &  
d’autres épices dont elles s’abreuVent comme des épon-  
ges. En fecond lieu, elles peuVent être indigestes : lorse  
que pristes immodérément , elles fe trouVent dans un  
mauVais estomac , elles y laissent une méchante imprese  
sion, elles y croupissent & y forment des glaires qui le  
dérangent; ce qu’on peut attribuer à la qualité froide  
que leur donne Galien. Une preuve que la *truffe* est  
indigeste , c’est qu’elle a cela de commun aVec les au-  
tres fruits qu’elle fe raccornit dans l’esprit de vin, &  
de plus qu’elle ne fe dissout dans Peau qu’aVec peine.  
J’en ai gardé une pendant six mois dans l'eau fans qu’el-  
le fût entierement pourrie ; l'écorce restant encore aqui ne s’est pourrie que la derniere. *Mémoires de PA-  
cadémie Royale des Sciences.* 1711.

AMARA, *Amers.* Il y a différentes substances *ameres ,*furtout parmi les végétaux , dont il est parlé aux arti-  
cles qui y ont rapport à mesi-lre qu’ils se présentent, &  
dans ceux des maladies auxquelles elles font propres.  
Il silffit maintenant de dire en général que les *amers*paroissentagir, premierement en augmentant le ressort  
des fibres des organes de la digestion qui font relâchées  
&afloiblies ; & en fiecond lieu, en faifant les fonctions  
de la bile qui est devenue trop languissante & trop  
inactice pour fervit aux usages auxquels elle est desti-  
née. De-là vient que les *amers* corrigent le sang & les  
humeurs lorfque cela est nécessaire, en facilitant la di-  
gestion & l'assimilation des alimens, & mettent les so-  
lides en état d’exercer les fonctions qui font nécessai-  
res à la conferVation de la fauté , en les fortifiant.

AMARACUS ,Ἀμάρακος, la *Majorlaine.* Saumaife pré-  
tend que les Anciens entendoient fous le nom *d’ama-  
racus ,* deux plantes différentes; le grand *amaracus* qui  
est notre *marjolaine*, & le petit, qui est le *marum.* Mais  
il n’est pas aisé de décider si *i’amaracus & lefampsu-  
cum* ne font qu’une même plante , ou s’ils different  
l’un de l'autre, pour les raisons alléguées dans la dise  
fertation de Saumaife, que je *reserve* pour la fin de  
ces article.

On distingue ainsi cette plante :

*Amaracus majoranasampsucum,* Offic. *Maloranavulga-  
ris*, C. B. Pin, 224. Raii Hist. 1. 538. Tourn. Inst.  
199. Elem. Bot. 168. Boerh. Ind. A. 178. Rupp. Flor.  
Jen. 190. *Majorana vulgaris aestiva,* Parla Theat. 11.  
Histor. Oxon. 3. 358. *Majorana major ,* Ger. 538.  
Emac. 664. *Majorana majorifolio et femine nota ,* J.  
B. 3. 241. *Sampsuchum, amaracus, majoranas,* Chab.  
419.

Cette plante pousse un grand nombre de branches qui  
rampent fur la terre, fes feuilles font rondes, Velues  
& minces comme celles du calament, d’une odeur pé-  
nétrante & aromatique faites en forme de couronne.

On l'emploie dans les cataplasmes, & dans les médica-ί  
mens de llespece des *acopes,* à catsse de sa qualité chau-  
de. DIOSCORIDE , *Lib. III. cap.* 47.

La *marjolaine , malorana vulgaris s, etc.* est une petite  
plante haute de huit à neuf pouces, qui peusse un grand  
nombre de tiges ligneufes , le plus fouVent quarrées ,  
1 un peu Velues & rougeâtres. Ses feuilles font opposées,  
de la figure de celles de l’origan, mais plus petites>  
couVertes d’un duVet blanc , d’une odeur pénétrante ,-  
d’une faVeur un peu acre, un peu amere , aromatique  
& agréable. Il naît autour du fommet de la tige dans  
1 les aisselles des feuilles des épis ou petites têtes écail-

9)23 À M A

leufes, composées de quatre rangs de feuilles placées  
en maniere dléCailles qui font Velues, & d’entre les-  
quelles sortent de très-petites fleurs en gueule,blanches,  
monopétales , & dont la leVre supérieure est redressée,  
arrondie , échancrée , & l’inférieure divifée en trois  
parties. Du centre de cette ouVerture ou gueule s’éleVe  
un pistil blanc divisé en deux parties. La semence est  
semblable à celle de l’origan, petite, ronde , & d’un  
rouge foncé.

La femence de cette plante nous Vient de Narbonne ou  
de la ProVence, & des autres pays chauds de la France.  
RAY , *Hist. Plant.*

Le Medecin *Diodes 8c* les *Siciliens* donnent le nom *d’a-  
maracus* à la plante que les *Egyptiens 8e* les *Syriens* ap-  
pellent*sampsuchum.* Elle fe perpétue par le moyen  
de *sa* semence & de S011 plant. Elle est plus spiritueuse  
& d’une odeur beaucoup plus douce que celles dont  
nous aVons parlé ( l’origan , le thym, l’aurone, &c. )  
elle contient autant de stemences que l’aurone. Ρεινε,  
*Lib. XXI. cap.* 11.

Le *sampsuchum,* ou *s amaracum* le meilleur & le plus  
odorant croît dans Piste de Cypre. Broyé aVec du Vi-  
naigre & du Pel, il guérit les piquures des scorpions  
lorsqu’on en oint la partie. Employé en forme de topi-  
que, il excite les regles; il est moins efficace lorsqu’on  
Ie prend en décoction. Mêlé aVec de la farine d’orge  
séchée au feu , il arrête les fluxions des humeurs quife  
jettent fur les yeux. Sa décoction guérit les tranchées ,  
excite l’urine, & fait beaucoup de bien aux perfonnes  
hydropiques. Pilé & réduit en poudre, il est un ex-  
cellent sternutatoire. On en tire une huile appellée  
*fampscuchinum* ou *amaradnums* qui échauffe & ramol-  
lit les nerfs & la matrice. Ses feuilles appliquées aVec  
du miel, dissipent les enflures & la couleur licide du  
visage occasionnée par des coups ou des contusions , &  
elles font bonnes pour les luxations , étant appliquées  
fur la partie aVec de la cire. Ρεινε , *Lib. XXI. cap.* 22.

*Le* meilleur *sampsuchum* croît à Cyzique & dans l'Ifle de  
Chypre:celui d’Egypte leur est inférieur,quoique préfé-  
rable aux autres.Les Cyziceniens l’appellent *amaracus.*

Ruffus d’Ephefe & Oribafe, recommandent *i’amaracus*pour purger les humeurs bilieufes & pituiteufes. La  
dofe est de quatre dragmes en poudre dans du miel ou  
de Poxymel. RUFFUs , *Fragm. pag. izy.* OstIBAsE,  
*Med. Coll. Lib. VII. cap. zy.*

La *marjolaine* croît dans nos jardins & fleurit au mois de  
Juillet : on fait ufage de fes feuilles & de fa semence.  
Elle est céphalique & anti-hystérique, ce qui fait qu’on  
l’emploie dans les maladies de la tête, des nerfs, de la  
matrice & de l’estomac. Elle excite les regles , lors-  
qu’on s’en fert en forme de pessaire; elle fortifie le  
cerveau & dissipe les Vents. DaLE.

Comme elle contient des parties très-fubtiles, elledige-  
re & atténue. De quelque maniere qu’on la prenne ,  
elle est bonne pour les maladies qui proVÎennent d’une  
intempérie froide du cerVeau & de la tête. Pilée & *ré-  
duite* en poudre elle fait éternuer, chasse le phlegme  
de la tête & la fortifie. Son fuc pris par le nez produit  
le même effet. On l’emploie dans quelques maladies  
de la poitrine & de l’estomac. Elle procure dufecours  
à ceux qui font menacés d’une obstruction au foie ou à  
la rate. Elle chasse les vents de la matrice & elle con-  
vient dans les maladies qui font causées par le relâche-  
ment de ce viscere. Elle est diurétique & fait fortir les  
humeurs aqueufes par les urines ; elle appaife le mal  
de dents lorfqu’on la mâche. Elle entre dans la corn-  
position de plusieurs antidotes.

Nicolas Chefneau , Medecin de Marfeille, recomman-  
de le sternutatoire fuivant , comme un remede dont il  
a fouVent éprouvé les bons effets dans les maladies de  
la tête.

Prenez *de la racine d’hellébore blanc , demi-dragme,  
fouilles de marjolaine , deux pincées,*

Faites-les bouillir dans six onces d’eau, jufqu’à lalqinu-  
nution d’un tiers.

AMA 924

Mettez de cette décoction un peu chaude dans le creux  
de la main , & tirez-en à plusieurs reprifes par le nez.

Il ne faut s’en ferVir que quand la douleur est Violente,  
car elle ne fait qu’aigrir celle qui est légere.

L’eau distilée de *marjolaine* est très-bonne pour le ca-  
tarrhe. On remplit d’abord fa bouche d’eau simple ou  
de vin; on versie ensuite de Peau de *marjolaine* dans le  
creux de la main : puis en pressant l’une des deux nari-  
nes, on refpire cette eau aVec l’autre aussi fortement  
qfle l’on peut, afin qu’elle parVienne à la racine du  
nez ou à l’os *ethmoïdx ;* car autrement elle retombe  
dans le fond de la bouche.

Fabricius, beau-pere de Pauli, s’étoit senti fort heureu-  
Bernent de ce sternutatoire gour guérir le Prince *IVa~  
lenstein* d’un rhume qui Paffiigeoit.

Le baume de *marjolaine* est très-efficace dans le catarrhe  
ou le coryza , ( rhume de cerVeau ) lorsqu’on en frotte  
les ailes du nez & la cloifon mitoyenne. On a coutume  
encore d’en frotter utilement la nuque du cou & les  
deux tempes, non-feulement dans la maladie dont on  
vient de parler, mais encore dans les autres maladies  
froides de la tête. Ces obfervations ont été communi-  
quées à M. *Ray* par le Doct. E. *Hulsc. RxoIIifl. Plant.*

On prépare l’huile de *majorlaelne asiaestravov* de la maniere  
fuÎVante.

La meilleure est celle de *Cyzique.* On la prépare avec  
l’huile *omphacinum* & l’huile *balaninum* épaissies avec  
du *xylobalsamum, & le calamus aromaticus,* auxquel-  
les on ajoute la *marjolaine,* le costus, l’amome en grap-  
pe & l’afpic, ( νάρδος ) le carpobalfamum & la myrrhe ;  
quelques-uns y ajoutent encore de la canelle. On em-  
ploie dans sa préparation une quantité de vin & de  
miel, qui fert autant à oindre les parois du vaisseau,  
qu’à macérer les aromates pulvérisés.

Cette huile échauffe, excite le sommeil, ouvre les pores;  
( ὰναστοματικὸν ) elle est émolliente, elle ranime les ef.  
prits, ( πυρωτικον ) provoque l’urine , & est *très-effica-  
ce* contre la corruption , ( σήπας ) les fistules, & dans  
l’hydrocele, après l’opération. Elle nettoie & dissipe  
la croûte galetsse qui fie fiorme autour des ulceres d’u-  
ne espece maligne. Elle est diurétique ; lorsqu’on s’en  
frotte la région de l’anus elle guérit les inflammations  
de cette partie & les hémorrhoïdes ; appliquée fur le  
pubis elle excite les regles & dissipe les tumeurs dures  
ou œdomateuses de la matrice , elle est bonne aussi  
pour les blessures des nerfs & des mufcles, étant ap-  
pliquée dessus avec un morceau de drap bien mince.  
DIOSCORIDE , *Lib. I. c.* 68.

La composition de cette huile est un peu différente dans  
Paul Eginete.

Faites macérer ces drogues dans le vin , excepté *Faspa-  
lathus,* & faites-les bouillir ensuite pendant six heures,  
& P*aspalathus* trois heures seulement. Quelques-uns  
y ajoutent trois onces de Verd-de-gris pour rehausser  
fa couleur. PaUL Εοινετε , *L.* V*II. c.* 20.

On prépare le Σαμψύχινον ou l’huile de*sampsachum,* de  
la maniere suivante.

925 A M A

En ayant égard à leur force , & pilez-les bien ensem-  
ble : versez dessus autant d’huile *omphacsnum* qu’il  
fera néeessaire ; & au bout de quatre jours, passez-les :  
cela fait prenez la même quantité des mêmes ingré-  
diens frais , & saites-les macérer dans la- même  
huile & pendant le même tems ; coulez la liqueur ,  
l’huile aura par ce moyen plus de force & d’effica-  
ce. On doit choisir le *sampsuchum* de couleur noire  
tirant fur le verd, très-odorant & d’un gout modé-  
rément aere.

Cette huile est fortifiante, atténuante & acre; elle est  
bonne pûur leVer les obstructions de la matrice, pour  
exciter les regles , pour faciliter la sortie du fœtus &  
de l’arriere-faix , & pour les affections hystériques.  
Elle appaise les douleurs des aînes & des lombes. El-  
le Vaut beaucoup mieux mêlée aVec du miel, parce  
qu’elle endurcit la partie fur laquelle on l'applique  
feule, à cause de fa trop grande astringence. Elle fale  
cellèr la lassitude & elle augmente la Vertu des cata-  
plasines qu’on emploie pour cet effet. DwsCORIDE ,  
*L. I. c.* 58.

SaUMAISE , *de Homonym. Hyl- Iaer.* c. 13. de *F amaracus  
&e* du *Sampsucus.*

*Les Grecs* donnoient le nom *d’ amaracus,* Ἀμάρακος, a  
plus d’une plante : un grand nombre d’Auteurs d’une  
autorité restpectable, prétendent qu’on appelloit ainsi  
*le sampsuchus.* Il est furprenant que DioEcctide nous  
diste, que le σαμψῦχος , ( car c’est ainsi que portent les  
manu-Ecrits) étoit appelle ἀμαῥακος par les Cyzice-  
niens & les Siciliens, & qu’il fasse du σαμψουχινον &  
de Ρἀμάρακινον deux onguens tout-à-fait disterens :  
mais Dloscoride, comme je l’ai observé, donne sou-  
vent dans ees sortes de contradictions. *Hes.ychius* dit ,  
Σαμψῦχος πλείστη , &c. « Le *sampsuchus* Croît en' abon-  
» dance en Egypte; d’autres l'appellent *amaracus. »*A quoi je répons que *Meleagre,* qui est un Auteur ex-  
tremement ancien, dans le Poème où il compare cha-  
que Poète avec la fleur qui lui convient, parle du  
σαμψῦχος , *fampsuchus Se* de Ρἀμαρακος , *amaracus ,*comme de deux plantes tout-à-fait différentes.

Τῆ δ[ ἄμα καὶ σαμψῦχον ἀφ’ ὴδυπνόοιο'Ριανῦ ,

Καὶ γλυυ'κν 'Ηρὶννης παρθενόχρωτα κρόκον\*

*Rhianus,* célebre par les charmes de fa personne, appor-  
ta *lc fampsuchus, & Hérinna lu safran s* & quelques li-  
gnes plus bas :

Tv ss ὰρ’ ἀμάρακον ήκε πολυστράτα ἄνθος ἀοιδεἴν  
Φοινισσάν τε νέκην κύπρον ἀπ’ Ἀν'ὶιπάτρου,

« Là croît *F amaracus*, cette fleur que *Polystrate a* célé-  
æ brée dans Ees Poésies, & le triste *cyprès* de *Phœnicie,*» porté aux funérailles d’*Anelpater. » Galien & P. Egt-  
nete,* parlent de *\’ amaracus Se* du*fampsuchus* dans diffé-  
rens chapitres ; ce qu’ils n’eussent point fait si ces deux  
plantes eussent été la même chose. Ceux, quifurl’au-  
torité de Diofcoride, regardent ces deux plantes com-  
me une feule, ignorent le peu de fond qu’on doit fai-  
re fur cet Auteur.

En effet, ils ne s’apperçoivent pas que *ses* paroles, au  
lieu de détruire l’opinion de ceux qui soutiennent que  
ces plantes font tout - à - sait différentes , servent au  
contraire à la confirmer , lorsqu’on les prend dans le  
fcns qu’il saut. « Les Siciliens & les Cyziceniens ,  
» dit-il, appellent *amaracus* ce que les autres appel-  
» lent*fampsuchus.* » Ce passage ne prouve point que  
ces plantes Eoient une même chose. Diofcoride mon-  
tre clairement le contraire, lorsqu’il fait dtl μύρον  
σαμψουχινον & ύμαράκινον , deux différens onguens.  
*Diocles* cite par *Athenee* , dit αμάρακον , *o aivtç* σαμψυχον  
καλουσι. On peut dire de plus que le mot *amaracus* est  
Grec, & le nom σαμψῦχος, Egyptien & Syriaque

A M A 926

Pline dit que le Medecin *Dwclès 8e* les *Siciliens,* appel-  
lent *amaracus*, ce qu’on appelle *sampsuchum* en *Egyp-  
te* & dans la *Syrie.* Il fembleroit donc *case amaracum 9alaersaitov* est le nom Grec & *sampsuchum,* σαμψῦχον le  
nom Syriaque de la même plante. En effet , ce dernier  
nom paroît être Syriaque ou Egyptien: car Σάμψειρα est  
une ville d Egypte , Σάμψα un village d’Arabie , &  
Σαμψαιοι un autre village de Judée, Province de *Sy-  
rie ,* que 1 on traduit par ὴλιακοὶ, & σάμψα *ϋλιον,* d’où  
est venu Βαίσαμψα, *aseEtienne* traduit par οἲκον ήλίου,  
« la maifon dtl Soleil. » Ee Soleil en Hébreu , comme  
on sait, est appelle *, shemesh* , de même qu’en  
Arabe. Il est parlé de *F amaracus,* ἀμαράκος dans les  
Ouvrages de Théophraste, mais non pas du *sampsu-  
chus-,* σαμψῦχος. C’est en vain qu’on veut le mettre au  
nombre de ceux qui ont avancé que le *sampsuchum* est  
le même que *F amaracus.* Je ne doute point que *i’ ama-  
racus dcs* Grecs ne reponde au *sampsuchum* des Egyp-  
tiens : mais les Grecs donnoient quelquefois ce dernier  
nom au *sampsuchus.* Les Cyziceniens , chez qui le  
meilleur *sampsuchus* croissait en abondanee , llappel-  
loient ἀμαράκος, *amaracus >* de meme que les Sici-  
iiens. Mais *ce* nom n’étoit point général dans toute la  
Grece, car quelques-uns appelloient 1’*amaracum -, asio,-*ράκος, *parthenium* , dont *Diofcoride* parle en ces ter-  
mes : Παρθένιον , ct δἐ ἀμαῥακον *οι* δἐ λευκάνθεμον καὶ τουτο  
καλουσι. ( C’est ainsi que je lis d’après une ancienne co-  
pie. ) « Quelques-uns donnent le nom *d’amaracus* au  
*» parthenium y* d’autres celui de *leucanthemits.* » On  
doit donc corriger ce passage de *Pline, L. XXL c.* 30.  
*Parthenium alii leucanthen, alii tannacum vocant, &*lire, *Aeli leucanthemon, alii amaracum vocant.* Il est  
écrit dans l’Index , *Parthenium , sive leucanthus , sive  
amaracus,* ΛευκανθεπὸΛΙε même que λευκάνθεμον. Pline  
ajoute : *Celsus apud nos, perdicium et murarium.* Il  
confond suivant fa coutume, les deux *parthenia.* Le  
*parthenium,* que l’on appelloit aussi *perdicium,* est dif-  
férent du *murarium,* qui croît sur les murailles. Pline  
fe trompe grossierement dans le passage qui fuit. *Flore  
albo, odarre mali,sapore amaro.* Le Grec qu’il a traduit  
porte : ἄνθη λευκὰ κυκλω τὸ δε' μέσον μήλινον , ὀσμῦ ὑπὸ-  
βρωμον. Pline lit μήλινον ὸσμῦ υὑπὸβρωμον, & le rend par  
*odore mali, ce* qui est absturde. L’Auteur Grec veut di-  
re, que les feuilles qui entourent la fleur font blan-  
ches, & le milieu du calice jaune. Ce n’est peint cette  
espece de*parthenium,* mais celui qu’on appelle ἐλξίνη,  
qui croît dans les haies ou sur les murailles.

Cette *helxtne* même est homonyme à une autre appellée  
κισσάμπελος &ὰμ«ρσίνη, qui est une espeee de campa-  
nette. Le *parthenium helxine* ou *murarium* de *Celso ,*est maintenant appelle *parietaria , pariétaire ,* d’un  
nom fort ancien. *Constantin* appelle *Trajan, herba pa-  
rietaria -,* parce que fon nom étoit écrit fur un grand  
nombre d’édifices publics. *Animicn* lui donne aussi ce  
nom. Les Auteurs du *Hlppiatrica, cap.* 300. Σκόρδον  
Γαλλικὸν κατάκοψον , καὶ σιδηόὶτιν περδίκιον την παρὰ Ρω-  
*μ,Αοις Xiyotxivm orapissaplav stosidvuv.* « Pilez de l’ail de  
» Gaule & du *sideritis perdicium,* appelle par les *Ro-  
umains, herba parietaria, » & cap.* 496. Καὶ φύλλον  
βστανης σιδηρίτιδος , ἢν Ρωμάἰὸι napleTap/av καλουσι ; &  
*cap.* 5 61. καὶ προσάψαι *βοβαν»ν* σιδηόἰτιν, ην ‘Ρωμάῆοι καλουσι  
παριε]αρίαν, « & la plante *fideritis,* que les Romains  
σι appellent *parietaria \* » & de même dans plusieurs  
autres'pafsages. Comme il y a différentes efpeces de  
plantes , à qui on donne le nom de *sideritis*, il est à  
croire qu’elles font les mêmes que celle que les TU-  
*mains* appellent *parietaria.* On trouve dans Paul Egi-  
nete le passage silivant : 'Ελξινη, ὸι δἐ περδίκιον, ὸι δέ  
παρθένιον , ὸι δε' σιδηῤὶτιν , ὸι δἐ Ηράκλειαν , δύναμις δε  
αὑστὴς ῥυπτικη. « L’*helxine* appellée *perdicium, parthe-  
» nium , fideritis & heraclela,* a une qualité détersive. »  
C’est la même que celle à qui les Latins donnent le  
nom *d’urceolaris,* à causte qu’ils s’en servoient pour  
nettoyer leurs pots ( *urcei* ) & leurs Verres. Les Grecs  
qui ont écrit des maladies descheVaux, *cap.* 520. πρὸς  
ἀνάπνοιαν, n’Toi βῆχα< α Pour la Courte haleine ou la

saL.fr AMA

.... toux. Λ Βοτανην, ἢν"Ελληνες μἐν περδίκιον , Τωμάἰοι δε  
«ρκιολάρεμ ὀνομάζουσι. « La plante que les Grecs appel-  
» lent *perdicium* &les *Romains, urceolaris. » Pelago-  
nius ,* Βοτανης περδικιαδος , ή'ν 'Ρωμάΐοι ουρκιολάρεμ καλουσι.  
« Le *perdiciua,* que les Romains appellent *urceolaris.-»*Les *Italiens* l'appellent aujourd’hui *vitreda,* à caufe  
qu’on s’en fert pour nettoyer les verres. Un ancien  
Auteur Arabe , qui a ajouté des nomenclatures Ara-  
bes à une ancienne copie de *Dios.coride* , appelle cette  
helxine, *Has.jis Alzagiagi,* c’est-à-dire , *herbe â verre,*parce qu’on s’en fert poyr nettoyer les vaisseaux de  
verre. Il ajoute dans le même endroit, que c’est une  
efpece de liseron ou de campanctte. Il confond cette  
plante avec une autre *helxine* qui s’éleve en s’attachant  
atout ce qui l’environne. Que les anciens Grecs l'aient  
employé au même ufage, je veux dire à récurer les  
verres-, c’est de quoi sim nom est une preuve, car ils  
l’appellent κλύβατα , *ksubaels, éIné* τῦ κλύζειν τας *βα?]ιις*ou βατεακάς, « parce qu’on en rinfe les *bates* ou *batia-*» sors, » qui étoient des efpeces de verres. *Apulée, cap.  
de Perdical.* s’est trompé en écrÎVant *ulciolaria* pour *ur-  
ceolaria. PpineÆ.* XXZZ.c. 17. nous représente le *perdi-  
ciumhelxine* comme différent du *perdicium urceolare.  
« Ls’Helxine*, dit-il, est appellée par quelques-uns*per-  
» dieltum ,* à caufe que les perdrix en font très-friandes ;  
» les uns l’appellent *fideriels ,* d’autres *parthenium. »*Il rapporte enfuite *ses* vertus médicinales. Quelques  
lignes plus bas, comme s’il parloit d’une plante tout-  
à-sait différente, il commence ainsi : « Le *perdicium*» ou *pareloernum -,* ( car c’est le même que le *sideritis , )*» est appelle parmi nous *herba urceolaris* , par d’au-  
» tres *astericum.* Ses feuilles ressemblent à celles de  
» basilic, excepté qu’elles font plus noires ; il croît  
» fur les murailles & fur les combles des massons. » Il  
les distingue encore dans l’Index. « *Helxine XII. per-  
» dieltum* ou *parthenicum* ou *sideritis ,* qui est *i’urceo-  
» laris* ou *artereum XI.* » Comme il a tiré ces descrip-  
tions de deux Auteurs , il a cru qu’ils parlaient de  
deux différentes plantes. L’*Helxine* des Grecs est la  
même que *i’urceolaris,* que l’on appelloit aussi *abster-  
geam ,* ( car c’est ainsi qu’il falloit lire dans les deux  
passages que nous aVonscités, ) à caufequ’on s’enser-  
voit pour écurer des petits vaisseaux, appelles *urcei*par les Latins. *L.Helxine* dans *Dios.coride,* qui est le  
même que *lu parthenium,* a les feuilles fcmblables à cel-  
les de la mercuriale (λινοζωςει). Le *parthenium ,* qui  
est *Vurceolaris* de Pline , a les mêmes feuilles que le  
basilic. Ces deux plantes font les mêmes ; car la mer-  
curiale ou le λινόζωσις, a aussi les feuilles pareilles à cel-  
les du basilic. Mais Pline dit que *Vhelxine* a des feuil-  
les qui tiennent de celles du platane & du marrube.  
Comment cela ? A caufe qu’il a confondu *i’helxinesi-  
deritis* avec une autre *sideritis \ i’heraclia* dont les feuil-  
les ont la même grandeur que celles du marrube.

*Parietaria, Urceolaris, Abstergunt, Perdicium,* & Z’*Her-  
ba muralis* de Celfe font des synonimes de la même  
plante , qui est *F Helxine* des Grecs dont on trouve les  
diflérens noms dans une ancienne copie de *Diose  
coride ,* comme il stuit : 'Ελξίνη , ὸι *él* παρθένιον, ὸι δἐ σι-  
δηριτιν, οι δἐ ὴράκλειαν , ὸι δἐ ὑγιεινὴν ἀγρίαν , ci δἐ κλὑ-  
βαταν , οι δἐ πολυώνυμον καλουσι. *Φυιβαι Ini* θριγκὸις καὶ  
τοίχοις. « L’*Helxine* est connue stous le nom de *Par-  
» thenium ,* de *Sideritis , d’Heraclia , d’Hygielnesau-  
» vage,* de *Klybaels 8e* de *Polyonymus s* elle croît sur les  
x> murailles des villes & des maisons »; ce nom *helxine,*( d ’έλκω, *tirer, )* ne paroît avoir été donné à cette plan-  
te qu’à cause de la rudesse de stes stemences & de fies ti-  
ges qui s’attachent aux habits. Pline exprime cela par  
*lappacea capita.* « Les stemences , dit - il, fiant enfer-  
» mées dans des têtes de même figure que celle de la  
σι bardanne , s’attachent aux vêtemens , ce qui a fait  
» donner, à ce qu’on prétend , le nom *TloelxIne* à cette  
» plante ». 11 semble appeller tout ce qui a la faculté  
d’arrêter & de s’attacher, *lappaceum.* Dioscoride dit,  
Σπέρματα τ^αχέα αντιλαμβανομενα των ιμα Ιιων , « des

Α Μ Α 928

» semences hérissées de poils , qui s’attachent aux vê-  
» temens ».

Il V a une autre *helxine ,* έλξίνη , d’une espece toute diffé-  
rente à qui on donne ce nom à caufe qu’elle s’attache  
à toYlt ce qu’elle rencontre ; 'Ελξίνη , ὸι δἐ ὰμερσίνην, ἐν  
δἐ κίσσαμπέλον , φύλλα ἔχει ύμοια *reltnru , ιλάτΊονΛ δἐ ,*καὶ κλώνιαμακρὰ περιπλεκὸμενα ο'που ἄν τύχοι. « *L’helxine,  
χ* que quelques-uns appellent *hamerfine, Se* d’autres  
*» cisseampelus ,* a les feuilles semblables à celles du lie-  
» re, mais plus petites , elles embrassent tout ce qssel-  
» les rencontrent ». Les Grecs confondent les proprié-  
tés des deux différentes efpeces *T helxine ,* fans mettre  
aucune différence entr’clles. Quoique le *parthenium  
amaracum* soit tout-à-fait différent du *parthenium hel-  
xine* ou *murale* ; Pline les confond cependant fuivant  
fa coutume. On ne me perfuadera jamais qu’un hom-  
me qui fait paroître tant d’ignorance dans ce qu’il dit  
d’un plante aussi commune que la pariétaire , ait eu  
quelque connoissance de la Botanique.

Il y a encore deux especes *d’amaracum* ; l’un est appelle  
*parthenium ,* l'autre *sampsuchum* , d’un nom Egyp-

tien ou Syriaque. J’ai peine à croire cependant, que  
les descriptions que Galien & Paul nous donnent de  
*F amaracus* & du *sampsuchum,* conviennent à ce *par-'  
thenium amaracum* ; je serois plus en peine encore de  
prouver que l'onguent de *marjolaine, unguentum ama-  
racinum ,* qui dans *Dioscoride* est différent de l’onguent  
*sampsuchinum*, fût fait avec ce *parthenium amaracum,*dont l'odeur est cxtrcmement defagréable. D’ailleurs,  
lorsque Galien parle de la préparation de *s amaraci-  
num* , il paroît aVoir en vue cette espece *d’amaracum*qui croissait à Cyzique, qui étoit le meilleur , & que  
les Egyptiens appelloient σαμψῦχος , *sampsuchus.*Mais Neophytus , fous le nom *d’amaracum ->* a décrit  
*le parthenium* de *Dios.coride ,8e* lui a attribué les mêmes  
vertus que Galien donne à son *Amaracum ,* qu’il dise  
tingue du *fdmpsuchum.* ’Αμαράκον, dit-il, ὸι δἐ ἀνθεμὶν,  
ci δἐ λευκάνθεμον , ὸι δε' παρθένιον , ὸι δἐ χαμαιμηλον, *οι*δἐ χρυσοκαλλὸς , ὸι δε' μαλάβαθρον , ὸι δε' ἄνθος πεδινὸν.  
ιΡωμαιοι σῶλις ὀκούλουμ, ὸι δε' μιλλιφόλιαμ , Θουσκοι κανταρ.'  
« L’*Amaracum* est appelle par quelques-uns ,Ἀνθεμιὸ ;  
» par d’autres *leucanthemus , parthenium, chamaeme-  
lum -> chrys.ocallus , malabatlrrum , et sieur terrestre ;*par les Romains , *oculus sclia , mille-foellia s* & par les  
Toscans , *cantam* ; à quoi il ajoute au fujet de *\’Ama-  
racum* de Galien : Γαληνὸς ἀμαράκον θερμὸν μἐν τῆς τρίτικ  
τάξεως, ξηρὸν δἐ τῆς δευτέρας. ». Galien prétend que *FΑ-  
r> maracum* est chaud au troisieme degré, & fec au fe-  
» cond ». Il y a long-tems que j’ai résolu d’ajouter peu  
de foi aux Grecs du moyen âge ; je fuis affez versé  
avec eux pour mériter qu’on s’en rapporte à moi, il  
n’y a pas beaucoup à compter sur eux. L’Auteur dont  
je parle a confondu ensemble plusieurs fleurs de diffé-  
rente efpece,comme si les noms des plantes étoient leurs  
sieules marques caractéristiques.

Je ne staurois acquiescer non plus au sentiment d’un fa-  
meux Botaniste ( ἰάΐροβόΐανιστῶν ) qui veut nous persua-  
der que *F Amaracus* de Galien & de Paul, n’est point  
le*sumpsuchus* de *Dios.coride & de Pline,* mais le *mariimt,*comme si *Galien* n’avoit pas distingué *sAmaracusZc* le  
*marum* dans la composition de l’onguent *Hedychroums*où il nous dit que le *marum* a l’odeur plus forte que  
*F amaracus.* « Ces trois plantes , dit-il, faVoir le *samp-  
»scuchus , i’amaracus , & le marum* font trois plan-  
» tes différentes, ». *Pelne* enccre , *Lib.* 13. *cap,* 4.  
parle de l’onguent *sampsuchinum ,* comme d’un on-  
guent tout-à-fait différent de celui qu’il appelle*rrnae-  
racinum* : « le meilleur onguent *sampsuchinum ,* dit cet  
» Auteur,est celui de *Cypre Se* de *Mitylene,* où le*s.amV  
»suchus* croît en abondance ». Un peu plus bas , dans  
le même chapitre, il fait mention de *Vamaracinum* à  
part , comme d’un onguent tout-à-fait différent en ces  
termes: « Le fuc de chacune de ces plantes sert à la  
» composition d’un onguent fameux. La meilleure ue  
σι ces plantes est le *ntalabathrum* ; après viennent l'iris  
*» d’Illyrie & F amaracus de Cyzique.Ou.* Voit par-là que

929 A M A

*» lesampsuchits* est très-abondant en Chypre , d’ou on  
» nous apporte le *sampsuchinum* ; mais qu’on trouVe  
» une plus grande quantité *d’amaracus* à *Lyrique,* d’ou  
» Vient l'onguent *amaracinum.* ». Qu’on me permette  
d’obfelleer que *s amaracus* ; dont il est ici parlé , n’est  
point le *marum* ; car dans le même chapitre, *s amara-  
cus & le marum* entrent dans quelques compositions-^-  
*lino amaracum et maron pariter adduntur.* L’onguent  
royal, & un grand nombre d’autres , contiennent l’u-  
*maracus , & le marum.*

Ces contradictions ne viennent que de la négligence &  
de PinadVertance des Auteurs, qui n’ont pas foin pour  
l’ordinaire , dans leurs compilations, de distinguer les  
*choses* qui doÎVent être séparées, & qui d’un autre *cô-  
té* mettent de la différence entre des choses qui doi-  
vent pafier pour la même. On ne doit point douter que  
*le sumpsuchus* ne sisit de même espece que *F Amaracus,*le premier Eous un nom *Grec -, Se* l’autre fous un nom  
*Egyptien.* La natu e du terrein peut aussi mettre de la  
diflerence entre des plantes de même espece ; car siou-  
vent la même plante qui croît en *Grèce,* diflere de celle  
qui croît en *Egypte* ou en *Syrie ,* par ses Vertus & par  
*sa* figure , comme on pellit llobsetVer à l'égard du Cy-  
près & duTroëne, & d’un grand nombre d’autres plan-  
tes ; il *se* peut faire aussi que le *fampsuchus & F amara-  
cus* different quant à leurs fucs, à caufe de la nature  
dé l’air & du terrein. *Columella* regarde *F Egypte* com-  
me le pays du *sumpsuchus ,* qu’il met au nombre des  
plantes exotiques.

*Nataque jam veniant Hytlarï sampsucha Canopo.*

Que la fertile terre d’Egypte nous enVoie le *samp-  
suchus^*

La seule différence que *Nixandre* met entre ἀμάρακος &  
σαμψῷχος, est que le premier croît dans la *Grèce 8e*que le fecond est exotique. Il met *i’amaracus & le  
fampsuchus* au nombre des remedes qui font efficaces  
contre la morsiure des Eerpens :

Μάλα δ[’ ἄν καὶ ἀμαρακος εἲη

Χραισμήειν , πρασιῆς τε καὶ ανδήροισι χλόαζων.

« Faites elssorte que *Vamaracus* qui croît dans les jardins  
a> & si.lr les terrasses lui communique ses Vertus bien-  
» faisantes ».11 parle Visiblement ici *dOV amaracus,* qui  
fait le principal ornement des promenades & des par-  
terres. Il distingue dans un autre endroit le cresson mé-  
dicinal du cresson ordinaire, en ces termes :

*Telle* φύλλον ἐναλδόμενον πρασιησι  
Καρδαμίδος , Μἢδον τε —

« La feuille du cresson des pfez , qui croît ordinairement  
jo dans les jardins, & dans la *Medie.* Il parle du *carda-  
Po mis* qui croissait dans la *MedieL.Os* Interpretes anciens  
& modernes n’ont jamais entendu ce passage.

*L.amaracus* étoit donc une plante pàrticuliere à la Gre-  
ce , & croissait communément dans les jardins : mais  
quelques lignes plus bas , il met le *sumpsuchus* parmi  
les Alexipharmaques comme une plante tout-à-fait  
différente de *V amaracus.*

————— ουδἐ καὶ ἄκτας

Καυλους ήνεμοεντας , ἰδἐ στὴερὰ πολλα καὶ ανθη  
Σαμψουχου.

α N’oubliez pas les rameaux ondoyans du fureau, ni les  
» branches & les fleurs du *sampsuchum* ». La feule rai-  
*son* que l'on peut donner de cette distinction , est que  
*le sumpsuchus* n’étoit point originaire de la Grece ,  
comme le nom le fait assez Voir.

On peut de cette maniere concilier les Auteurs qui ne font  
quelquefois de *s amaracus* & du *fampsuchus* qu’une  
même plante , & qui les distinguent dans d’aunes oc-  
*Tome I.*

A M A 930

casiens. N’en-a-t’on pas Vu un exemple dans le Troène  
que quelques-uns prétendent être le même que le Cy-  
Pre , tandis que d’autres font d’un sentiment contraire?  
Nous aVons prouVe dans mi autre endroit que le Cy2-  
pre est le Trocne d’Orient , & le Ligustrum le Cyprès  
commun ; & cependant il ne different pas peu entr’cux  
par leur figure & par leur odeur.

Ceux qui ont décrit la préparation ( σκευαδία ) de l'on-  
guent *amaracinum ,* eolnme on le compose à *Cyzique>*où l'on donne le nom Α’ἀμάρακος , à la *marjolaine s.*l’appellent ἀμαράκινον. Mais ceux qui nous ont laissé  
dans leurs écrits la maniere dont les Egyptiens prépa-  
rent ce même onguent , l'appellent σαμψόχινον, à cau-  
*se* que cette plante est appellée σαμψζχος en Egypte.  
D’autres ont tranfcrit ces différentes σκευασίας sa *pré-  
» paradons* » , dans leurs otlVrages S011S différens titreà.  
Il est évident que *Dioscoride* a tenu cette conduite ,  
quoiqu’il ait aVoué dans un autre endroit que ἀμάρακος  
& le σαμψυχος ne semt qu’une même plante , & qu’el-  
le ne different que par le nom. De-li Vient que *Galien  
& Paul,* qui l'ont fuÎVÎ, les ont séparées comme si elles  
eussent été réellement différentes.

Je fuis siurpris que *Galien 8e Dioscoride* aient aVancé que  
*F amaracus* 'entroit ordinairement dans la composition  
de *i’unguentum amaracinum.* Mais *Théophrastre* dans  
son Traité des odeurs , assure que ce nom *T amaraci-  
num* est faux ( ψευδώνυμον ) ; parce que la *marjolaine,  
amaracus* n’entroit jamais dans cette composition. II.  
est à remarquer que *F amaracus* est le feul de tous les  
simples aromatiques que *Myrepse* ait exclu des onguens  
dont il donne la composition. Τόδ ἀμαράκινον το χρηςὸν  
ἐν τῶν βελτίςων ἀρωμάΤον *cuVl&iiQ-ai* χωρὶς ἀμάρακου toTo  
ss’ ου χρηΑαι μόνω των ἀρομά Ιων τῦς μυρεψής , ὑδ[ εἰς εν  
μύρον. « Le bon *amaracinum* est composé des meilleurs  
» aromates, excepté *i’amaracus*, qui est le feul de cctte  
» espece qui d'entre jamais dans la composition des on-  
» guens ». ’Αλλὰ ψευδάνςμος ὴ ἐπίκλησις , α la dénomi-  
» nation est mal-fondée » ; on l'appelle *amaracinum )*quoique *s amaracus* n’y entre point.

Ceci s’accorde aVec la note de *Senius* fur le troisieme  
LiVre de PÆineide. « *Amaracus* étoit un jeune homme  
» qui portoit la boîte dans laquelle étoient enfermés  
» les onguens dont le Roi faifoit usage; cette boîte lui  
» ayant échappé des mains dans une chute qu’il fit, le  
» mélange de tous ces différens onguens produisit une  
» odeur extremcment agréable ». C’est ce qui fit que  
l’on donna dans la fuite le nom *Pamaraeluna* aux meil-  
leurs onguens. *L’amaracinum* ne doit donc sim nom  
qu’au jeune homme dont nous Venons de parler, & non  
point à la plante de ce nom qus n’entre point dans *sa*composition.

*Theophraste* nous apprend que *Famardelsnum* étoit fait aVec  
*le costus. sorsPo* ῥιζων δἐ τὸ τε εἲρινον , καὶ νάρδινον , καὶ τὸ  
αμαρακινον ἐνο τῦ κόςου. τουΊω γὰρ ὀνομάζουσι την ῥ/ζαν.  
*» VIninu.m* & le *nardinum* sont faits aVec des ràci-  
» nes , & *F amaracinum* aVec le *costits* ». De cette  
maniere 1 onguent appelle *amaracinum* deVroit être  
différent du *sampsuchinum* : mais *D oscoride 8e Galien*nous assurent que *F amaracus* entroit pour l’ordinaire  
dans la composition de l’onguent *amaracinum, & le  
fampsuchus* dans celle du *sampsuchinum.* Ce que l’on  
peut dire de plus fort pour appuyer leur fentiment, est  
que la préparation de *F amaracinum* n’étoit plus la mê-  
me dans leurs temsque dans celui de *Theophraste.* Mais  
comment répondrons nous à Pline qui nous dit, que  
l’onguent *amaracinum* n’étoit composé que *T amara-  
cus -,* sans le mélange d’aucune autre drogue aromati-  
que. Comment ? En faisant Voir qu’il s’est trompé.N’en  
doutons point , ce passage de *Theophraste* l'a fait tom-  
ber dans ces contradictions , τουΊῳ ss’y xprérai μόνῳ των  
ἀρωμάτων τους μυρεψους ὑδ’ ἐις ἔν μύρον. Il faut , ou qu'il  
l’ait mal lu lui-même, ou qu’il Fait entendu lire à d’au-  
tres comme s’il y eut eu : *Tèja δ*ε χρῆοςαι μόνῳ τωνἀρω-  
ματων ῶδε εις μύρον. « Cet aromate est le feul qui en-  
» tre dans la composition de l’onguent ». Mais ce  
même *Theophraste* qui nie que *s amaracus* entre dans

831 AMA

la composition de *F amaracinum -,* nous assere que  
*le « 'marum* » τὸ μάρ°ν , est un des ingrédiens qui le  
compostent .\* τὸ δε μαρον , καὶ τὸ χρωμα τὸ ἐις τὸ ἀμαράκι-  
νον ἐμμιγνύμενον θερμαντικὰ. « Le *marum & le chroma ,*( Souchet) qui est un des ingrédiens de *F amaracinum,*ont une vertu consolidante ; le *marum isoisov ,* & 1Ἀ-  
*maracum* τὸ ἀμάρακον paroissent aVoir la même origine,  
& le dernier semble être dérivé du premier,μάρον ,  
μαρακον , & ἀμάρακον ; de forte qu’ils sont des especes  
de même genre , comme il paroît assez par leur noms.  
Comme la derniere plante étoit une production de  
l’autre , elle dégénéra & lui devint inférieure par ses  
vertus & par fils propriétés. Le *marum* est donc meil-  
leur & plus odorant que *F amaracum ,* comme tout le  
monde en convient.

Quant au *sampsuchus* ou *amaracus s* nous sommes assurés  
que c’est cette plante aromatique que nous appellens  
*marjolaine, majorana.* Les Latins des derniers siecles  
l’appellent ainsi pour la distinguer du petit *amaracus*que nous appellons μάρον, « *marum.* » Onne doit point  
chercher d’autre différence entre *F amaracus & le ma-  
rum.* Les Grecs modernes traduisent le mot σάμψυκος  
par celui de *pLaueesivx, majorana,* comme pour dire le  
grand *amaracum ,* au lieu que le *marum* est le petit.  
Galien dit que celui-ci est d’une odeur plus forte &  
plus aromatique. C’est la plante que nous appellons  
aujourd’hui *asiranca masorana.* » Mais peut-être est-ce  
une corruption du nom arabe, comme nous le dirons  
bien-tôt. Elle est encore appellée par les Grecs ἰσόβρυον,  
*isobryon,* parce qu’elle est couverte d’une multitude de  
feuilles femblables à celles du βρύον, « moufle. » *Dios.-  
coride ,* Μάρον ἢ ἰσόβρυον ( c’est ainsi qu’il saut lire. ) Les  
Grecs modernes l’appellent ὀριγανὶς , *neophytus* Μάρον ,  
*ei δ[* ὸριγανίδα , πόα φρυγανώδης. « Le *marum ,* que  
quelques-uns appellent *origan ,* est une plante qui  
croit en arbrisseau, σι Le calament est aussi appelle par  
quelques-uns *origan-, & Dios.coride* nous apprend qu’il  
ressemble au *marum ,* au moins, τῆ λεπὸοφύλλω, « par  
la ténuité de fes feuilles. » Le fcholiaste de *Nicander*nous repréfente le *marum* comme semblable à l’hyso-  
pe. Quelques-uns traduisent hyfope par *casia,* comme  
*Neophytus,* qui écrit que ὓσσωπος, « *hyssepus,* est ap-  
pcllé par les Romains » κασιὸλα , « *casiola.* » Ρωμάῖοι  
ὓσσωπον , ὸι δε' λάτερ , οὶ δἐ κασίολα. « Les *Romains* ap-  
pellent l.'hyssope *later*, & d’autres *casiola.* » Quelques-  
uns ont aussi traduit le mot *sampsuchus* en latin par  
*casia.* Les Gloses, σαμψῦχον, *sampsuchum, casia.* Ces  
plantes étoient très rares autrefois, & nefe trouvoient  
pas par tout. Pline met le *marum* au nombre des plan-  
tes exotiques qui croissent en *Lydie* & en *Egypte Dios.-  
coride* dit que c’est πόαν γιὶώριμον , « une plante cele-  
bre, » qui Croît en abondance dans la *Lydie.* H parole  
qu’elle étoit fort connue en *Asie ,* le pays de *Diosco-  
ride ,* dont les Ancêtres étoient d’*Anazarba.* Les *Ro-  
mains* la connoissoient si peu dans ces tems-là , que  
*Pline* en fait un grand arbrisseau qui mérite d’avoir  
place parmi le Ciprès & l'Afpalathus. « L’Egypte, dit-  
» il, produit aussi le *marum -,* mais il n’est pas si bon  
» que celui de *Lydie.* Ses feuilles font larges & va-  
» riées, celles du *marum* de *Lydie* font courtes, peti-  
» tes & odorantes. » Je crois que le *marum d’Egypte,*dont les feuilles font grandes & fans odeur , est le mê-  
me que le *sampsuchus >* ou 1’*amaracus d’Egypte.* Car  
les feuilles du *marum* font plus courtes , plus petites  
& plus odorantes que celles du *sampsuchus >* que quel-  
ques-uns appellent *marum.*

Le *sampsuchus* étoit très-abondant en Egypte; ce qui fait  
que les anciens critiques ont traduit le Ναυκράΐίτην  
στέφανον *d’Anacreon* par*sampscuchusMthenéesosatxstéesuxç*δἐ οΐδα *λίγονβας L.* τῆς σαμψουχου στέφανον εἰναι τὴν  
ναυκράΐίτην , πολὓ δἐ τὸ ὰνθος τουτο κατὰ τὴν Ἀιγυπὸον.  
« Je connois plusieurs performes qui prétendent , que  
» la couronne de *Naucratis* étoit de fleurs de*sampsu-  
» chus,* qui est une plante très-abondante en Egypte. »  
*Dioscoride* dit que le *marum* croît en abondance aux  
environs de *Tralle bc* de *Magnesie* Villes de *Lidye ; &*

AM A 932

*Theophraste* met au nombre des fleurs dont on fait des  
guirlandes 1’*amaracus* de *Phrygie,* qui est le même que  
celui de *Cyzique. Galien* nous dit,qu’il y aVoit de *s ama-  
racus* en *Italie,* mais je ne crois pas qu’il puisse en di-  
re autant *du marum.* Le *marum* étoit donc moins fré-  
quent dans ce tems-là que *F amaracus.*

Il est dit dans un manuEcrit de *Dios.coride* très-ancien,  
que le *sampsuchus* est appelle en Arabe, *Marzangius P  
& le marum* , τὸ μάρον *Marrnarhanz.* On troirve dans  
*Avicenne -, marrnarhanz',* car il est certain qu’il décrit  
le *marum* fous ce nom dans le *Chap.* 465. de PEdition  
Latine. Un ancien Traducteur lit *marmacor,* parla  
Peule transposition d’un point ,. διακριτικον , «point de  
dlstinction. » De *marzangius* on a fait *masorana,*comme qui diroit *marzangsiana.* On découVre dans  
les deux mots arabes leur origine du mot μάρον. Il  
y a lieu de conjecturer que l'Auteur a Voulu désigner  
par ces mots différentes efpeces de *marum.* Dans le  
Chapitre préeédent *Avicenne* parle d’une plante ap-  
pellée *maru*, parmi les especes de laquelle on en trou-  
ve une qu’on nomme *marmahuki Bellunensis.* dans son  
Lexicon, remarque que *marmacor,* ou *marmahauz* est  
une plante que le bas peuple de *Venise* appelle *herbe  
de S. Jean ,* & que fa femence est appellée femence de  
*maru.* Mais *marmahauz ->* dans *Avicenne* est le nom  
du *marium* des *Grecs ,* comme cela paroît par la des-  
cription qu’il en donne. Mais le *maru* de cet Auteur ,  
dont le *marmahuzi* est une estpece, est une plante dif-  
férente. *Alpagus* nous assure que c’est l’herbe de S.  
Jean. *Leomcene* prétend que les *Italiens* donnent ce  
nom au *Bacchar* des Anciens. Je ne fai si cela est Vrai :  
mais il est certain que la plupart des remedes qu’Xss-  
*cenne* prétend que l’on tire de *Fahmaru,* conViennent  
au *Bacchar.* Parmi les especes de *marum*, il y en a  
une , dit-il , qui ressemble à la *buglosse ,* il a raision ,  
c’est cette même plante. Dans le Chapitre 436. où iI  
parle de la buglosse, il dit en propre terme , que sies  
feuilles ressemblent à celles de *Falmaru.* Dans une an-  
cienne copie de *Dios.coride, λιβανωΤις,* est traduit par  
*Bezer déalmaru,* « la femence de *maru.* » Parmi les *es-  
peces de libanotis, Dios.coride* en compte une , d’après  
*Theophraste ,* qui a les mêmes feuilles que la laitue fau-  
vage. Θεόφραςος δἐ ιςορέὶ μετὰ τῆς ἐρείκης λιβανώΐιδα,  
θρίδακι ἀγρια , τῆ πικρᾶ *oscoict* φύλλα ἔκουσαν , ῥίζαν δε'  
βραχείαν *suivrai. « Theophraste* rapporte que le *libanotis*» croît aVec la bruyere, & a les feuilles comme la lai-  
» tue fairvage, & la racine fort courte. » L’endroit  
où *Theophraste* parle du *libanotis* est dans le IX. Liv.  
Chap. 12. U ss’ ἄκαρπος ἔχει τὸφύλλον ύμοιον θριδακίνης  
τῆς πικρῶς , τραχύτερον δἐ καὶ λεύκοπερονι φύεται δε' ὸπουπερ  
hpnTai πλειστη. « Llespece qui est stérile a les mêmes  
» feuilles que la laitue fauVage amere , mais plus  
» rudes & plus blanches, &c. » Ce passage est Visi-  
blement corrompu, & on doit le corriger fur l’autO-  
rité de *Dioscoride,* qui Eelon toute apparence a lu ce  
passage de *Theophraste* comme il sitit : *asiriai* δἐ ό'που  
ἐρείκη πλείστη. « Elle croît là où il y a beaucoup de  
bruyere. » C’est ce que *Dios.coride* exprime en difant  
que ce *libanotis* croît μετὰ τῆς ἐρείκης φύειθ'αι, « croît  
parmi la bruyere. » Il est clair que cette plante est le li-  
*banotis aseAvicenne* met parmi les especes *d’almartt,  
8c* qu’il compare à une langue de bœuf. Quant à ces  
feuilles que l'on prétend être les mêmes que celles de  
la laitue faiiVagejles Grecs les plus modernes distent  
la même chosie de leur buglosse. *Neophytus* : Βύγλωσσον  
φυλλα μἐν ἔχει η *οζΊω , asizoç* , ώσανει αργίας

θριδακος ; πλατος δακταλων δυὸ ή icaTTov. « La bu-  
» gloEe à six ou huit feuilles , d’un palme de long ,  
» comme celles de la laitue fauVage , & de deux tra-  
x> vers de doigts , au moins de large. » Cette bu-  
glosseest différente de celle des anciens *Grecs,* dont  
*Dioscoride* compare les feuilles à celles du bouillon ,  
φλόμω, & qui est à peu près la même que la nôtre. Sa  
feuille a moins de deux traVers de doigts de large.  
Les *Grecs* du dernier siecle appellent βουράγιον , ce  
que les Anciens nommoient βύγλωσσον. On l'lap-

1

Êl

Jl

*i*fil

933 AMA

pelle en latin , *barbare , borrago.*

îl paroît parce qu’on vient de dire *cosc Avicenne* donne  
le nom *d’ahmaru* au *libanotis* & au baccharis. Dans un  
autre endroit il décrit le *libanotis* fous le titre de la-  
*giar Mariern* , c’est-à-dire, *F arbre de Marie ,* qu’on  
appelloit encore, à ce qu’il dit, *Buchur Mariern, Thy-  
miama Mariaexeci se* doit entendre du *libanotis* dont on  
fassoit des guirlandes, que les *Latins* appellent *Rosma-  
rinus',* mais *Avicenne F a* confondu avec un autre dont  
il y a trois efpeces; & ceux-là *se* trompent qui les com-  
prennent Eous le nom de Romarin, puisque ce nom ne  
convient qu’à une espece qui sert pour les guirlan-  
des & les fumigations , & qui entroit aussi dans les  
onguens des Anciens.

Dans un ancien exemplaire de *Dios.coride ,* le mot *Bacc-  
haris* est écrit lettre pour lettre comme en *Arabe.* La  
defcription *aso Avicenne* donne de *Falmaru* est priste  
en partie de cette plante & en partie du *libanotis,* qu’il  
prétend être la même que celle qu’on appelle dans plu-  
fieurs endroits, *herbe de S. Jean.* Mais ce dernier est  
un nom que l’on donne à diverses plantes dans diffé-  
rens pays. Quelques superstitieux en cueillent diffé-  
rentes stortes, par un motifde Religion la veille de la  
S. *Jean. Fuchsias* observe, que *ï’hypericon* qui est no-  
tre mille-pertuis , est appelle par les Allemands *ses*compatriotes, *herbe de S. Jean.* 11 y en a une autre esi-  
pece à qui nos paysilns donnent ce nom, & une troi-  
sieme qui est honorée de ce titre à *Venise* & dans le  
*Ferrarois.*

AMARA-DULCIS, Plante dont voici les especes.

*Solanum lignosum dulcamara,* Offic. *Solanum lignosum ->  
seudulcamara ,* Park. Theat. 3 50. Raii ,Hist. 1. 672.  
Synop. 3. 265. Merc. Bot. 1. 69. Phyt. Brit, ny.S.o-  
*lanum scandens , seu Dulcamara,* C. B. Pin. 167.  
Tourn. Inst. I49. Elem. Bot. 124. Boerh. Ind. A. 2.  
67. Dill. Cat. Giss 82. Rupp. Flor. Jen. 36. Buxb.  
306. *Amara dulcis*,Ger. 279. Emac. 350. *Diilcama-  
raaseu amara dulcis* , Mer. Pin. 34. *Glicy picros ,  
sive amara dulcis A.* B. 2. 109. Chab. 114. DaLE.

C’est une plante qui pouffe des sarmens , longs ordinai-  
rement de deux ou trois piés , & quelquefois de cinq  
ou six grêles, ligneux, & fragiles , qui montent & em-  
braffent les arbrisseaux voisins, ou rampent par terre ,  
couverts d’une écorce verte pendant qu’ils font enco-  
re jeunes; mais qui en vieillissant devient blanchâtre  
& rude par dehors, & d’un très-beau verd au dedans.  
Son bois est fragile & moelleux. Ses feuilles font ran-  
gées alternativement le long des branches , assez sem-  
blables à celles du *sclanum* ordinaire, de couleur ver-  
te-brune, accompagnées fouvent en bas de deux peti-  
tes feuilles en maniere d’oreilles à chaque côté, &  
d’un pédicule d’environ un pouce de long. Ses fleurs  
naissent en ombelles auxfommets des branches, elles  
font petites & de mauvaife odeur , mais agréables à la  
vue, de couleur bleue tirant silr le purperin, rarement  
blanche. Chacune de ces fleurs est une rosette décou-  
pée en cinq parties étroites & pointues qui fe recour-  
bent en dehors , du milieu defquelles s’élevent des

' étamines jaunes. Quand ces fleurs scmt tombées il leur  
Euccede des baies ovales , molles , pleines de fuc,  
rouges comme du corail lorsqu’elles scmt mûres, d’un  
gout defagréable & remplies de petites semences pla-  
tes & blanchâtres. Sa racine est fibreufe.

Elle croît aux lieux aquatiques , le long des ruisseaux  
& des fossés, & fleurit aux mois de Juin & de Juil-  
let.

*Scbizius* prétend que cette plante étant pilée & appliquée  
en forme de cataplasine ,appaife les douleurs des ma-  
melles , ramollit leurs duretés , & dissout les gru-  
meaux de lait qui s’y forment.

Elle passe pour diurétique & pour efficace contre l’hydro-  
pisie.

*Prenez (* fuivant la recette de Tragus ) une livre du

A M A 934  
bois de cette plante, coupez-le par morceaux s  
de la grosseur des pieces avec lesquelles on joue  
aux dames, & mettez-les avec une mesi-lre de vin  
blanc dans un vaisseau qui n’ait point encore sisr-  
vi ; couvrez-le avec un couvercle percé dans le  
milieu, & lutez le tout autour exactement. Fai-  
tes bouillir à petit feu jufqu’à diminution de plus  
d’un tiers, & servez-vous de cette décoction.

Un verre ordinaire de cette liqueur pris le matin une  
heure avant qu’on fe leve, & le l'oir lorfqtlson va fe  
coucher , évacue la bile jaune , quelque invétérée  
qu’elle foit, fans violence, par les felles & par les uri-  
nes.

On prétend que le fuc de cette plante est bon pour les  
meurtrissures & les contusions occasionnées par des  
chutes ou des coups, pour dissoudre le seing caillé dans  
les visiceres, & pour guérir les blessures. Il passe enco-  
re pour lever les obstructions du foie & de la rate.  
*Parkins.on* écrit qu’il agit avec assez de violence , &  
*Prevot* donne à la décoction du bois de cette plante le  
premier rang parmi les remedes qui éVacuent la bile  
fans effort.

La recette suivante est du Docteur *Hulfe.*

*Prenez* quatre poignées de feuilles de *Dulcamara*, ha«  
chées menu, avec quatre onces de graine de lin  
pulvérifée ; faites bouillir le tout dans du vin de  
*Candie* , ou dans de la graisse de chien, jusqu’à  
consistance d’un cataplasine, & appllquez-le chau-  
dement.

Ce remede réfout dans une nuit les tumeurs les plus grof  
fes , & guérit les contusions des musicles les plus consi-  
dérables. RAY, *Hist. Plant.*

AMARANTHUS, *Amaranthe.*

*Amaranthus flos amoris,* Offic. *Amaranthus maximus 3*C. B. 120. Raii Hisse 1. 201. Boerh. ind. A. 2. 97.  
Tourn'. Inst. 234. *Amaranthus panicula sparsa* ,Ger,  
254. Emac. 322. *Amaranthus purpureus major* , pozwi-  
*culissparfis,* Park. Parad. 371. *Amaranthuspaniculis  
procumbentibusfemine albo, seu Qsunva,* Hist. Oxon.2.  
602. *Blitum maximum sive Amaranthus major t femine  
albo,* J. B. 2. 968. Chab. 304. DaLE.

*L’Helichrysus -,* que quelques-uns appellent *Chrysanthe-  
mos ,* d’autres *Amaranthus* , dont on fait des guirlan-  
des & des couronnes pour orner les statues des Dieux,  
pousse une tige de couleur verte, blanchâtre , garnie  
de feuilles étroites , alternes, femblables à celles de  
llaurone, & terminée par une tête ronde de couleur  
d’or. Les fleurs font entassées en grappe les unes furies  
autres, & disposées en ombelle. Ellecroît dans les lieux  
rudes & raboteux.

Ses sommités priEes dans du vin, font efficaces dans la dy\*  
surie, & contre les morfures des Eerpens , pour la scia-  
tique & les ruptures, & pour exciter les regles. Prifes  
dans du vin doux , elles dissipent les conerétions qui se  
sont formées dans le sang ou les vicceres. Elles guérise  
Eent les catharres, lorsqu’on en prend à jeun une demi-  
dragme dans du vin blanc trempé. On en met aussi par-  
mi les hardes pour les garantir des teignes. DI0SC0RI-  
DE , *L. IV. c. esoj.*

Pline parlant du combat entre la nature & l’art au sujet  
des couleurs,dit: nous fommes vaincu par *samaranthe,,*Elle est un épi de couleur de pourpre , plutôt qu’une  
fleur , & n’a aucune odeur. Elle aime à être cueillie,  
& elle repousse avec beaucoup plus d’éclat qu’elle n’en  
avoit auparavant. Elle fleurit au mois d’Août, & dure  
juflqu’à l’automne ; &ce qu’il y a de surprenant, est,  
qu après qu’on l’a cueillie,& que ses fleurs sont tombées,  
elle renaît de nouveau lorsqu’on l'arrose, & donne des  
fleurs en hiver dont on fait des guirlandes. Sa nature est  
extremment exprimée par sim nom , *amaranthus* ( d’a  
privatif, & μαραίνω, fe flétrir ; ) ear elle ne fe flétrit ja-  
N n n ii

A M A

mais. Ρι ινε , *L’* XA I.c. 8.

*L’amaranthe* croît à la hauteur de trois ou quatre piés,&  
pousse dcs tiges cannelées, épaisses & branchucs,garnies  
de feuilles fort larges terminées en pointes, d’un verd  
gai, & quelquefois purpurin : des extrémités des tiges  
fortent des fleurs de couleur d’écarlate , dise osées en  
épi, qui étant cueillies à tems conferVent long-tems  
leur couleur : il fe forme dans le milieu une petite fe-  
mence, ronde, & quelque jeu applatie, d’un rouge  
blanchâtre & fortluifante. Elle fe trouve dans les jar-  
dins, fleurit dans les mois de Juillet & d’Août, & meurt  
en hiver. On nlemp loie que ses fleurs en Medecine, en-  
core est-ce rarement.

Elle est dessiccative, rafraîchissante & modérément astrin-  
gente; fa couleur fait croire qu’dle est bonne pouraT-  
rêter les pertes de fang, de quelque efpece qu’elles  
foient. *Mu* ι ER, *Bot. Offic.*

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit au mois  
d’Août. DaI E.

Elle est humectante & agglutinante : mais on ne slen flert  
sueres en Medecine. LEMERY , *des drogues.*

AMARANTO1LÆS , *Immortelle.* Ce nom est compoflé  
ώἈμαραΆος, *Amaranthus,* & ἐ δος, forme ou figure.

*'Amaranto'-des , lychrnoidis folio, capitulis purpureis, T.*654. *Amarantho assùels, altera species, sive flore pur  
pureo* , Brcyn. Cent. I. 110. *Amarantho affinis > Indiae  
Orientalis , floribus glomerati su ocymoidis solio*, H. A. 1.  
85. *Gnaphaho assems, ocymaflrisolio,flore ex purpureo  
violaceo,* H.L.294. a. *Pr.gn.*

Ses fleurs font petites & découpées én quatre parties, ra-  
masses en maniere de têtes couvertes dlcailles. L’o-  
vaire fe change en une femence ronde, garnie d’une  
aigrette enfermée dans une jellicule fort mince.

Ç)n connoît aujourd’hui quatre ou cinq efpeces *Summor-  
telle ,* mais on n’en enq loie aucune en Medecine.

Les deux premieres esi:eces, qui font les plus estimées,  
ont été a j p ortées des Indes Orientales, & les autres des  
Barbades. Mm f.R *, Dictionnaire.*

AMARELLA. Nom que Gesner donne au *Polygala.*Vovez *Polygala.*

AMATORIA FEBRIS. Voyez *Chloroses.*

AMATORIA VENEFICIA. Voyez *Philtra.*

AMATORII MUSCULI. On donne quelquefois ce  
nom à l’oblique supérieur & à l’oblique inférieur de  
l’œil. CowPFR.

AMATZQL ITL , *sive Unedo Papyracea Nieremberg,* I  
Sa substance est légere comme celle du figuier. Ses feuil-  
lcs ressemblent à celles du citronnier : mais elles fiont  
velues & plus pointues. Son fruit est aussi s ros qu’une  
noix, divisé en graines blanches de la même figure que  
celles de la figue. Cette plante croît dans les pays  
chauds , comme à Chietla. L’écorce de *sa* racine en  
décoction , est extremement fialutaire dans les maladies  
fébriles.

AMAUROSIS, Ἀμαύρωσις, est une maladie de l'œil,  
qui, fans catsser aucun défaut manifeste dans cette par-  
tie , prive entierement le malade de la vue. On llap-  
pelle communément *Goute sereine.* **ACTUARIUS,** *de  
Meth. Med. L. II. c.* 7.

*M. de S. Yves-, fameux Oculiste François, divise la Goute  
sereine en parfaite et en imparfaite.*

*De la Goute sereine parfaite.*

On appelle *Goute sereines* un aveuglement total qui pro-  
vient d’une paralysie des parties principales de 1 organe  
immédiat de la vision.

Quelque partie du corps que la paralysie attaque, elle a  
des degrés disterens qui la rendent parfaite ou impar-  
faite. H en est de même de la *Goute sereine* qui fait  
périr entierement la vue ; ou du moins elle en laisse si  
peu, que les malades n’en siauroient faire un grand usa-  
ge. Je ferai obligé, pour plus de netteté , de faire deux  
chapitres de cette maladie. Dans le premier Je nepar-  
leras que de la *Goutesereine*, où la vue est entierement

A M A 936  
perdue ; & je traiterai dans la feconde celle où il n’en  
reste qu’une partie.

Il y a plusieurs caufes capables de froduire la *Goute sc-  
relne.* La premiere est l'apoplexie légere , dont l'hu-  
meur, au lieu de fe jetter sur les nerfs des autres par-  
ties du corps, fe porte feulement sur les nerfs visuels»  
qu’dle obstrue & rend j aralytiques.

Les autres catsses de cette maladie dépendent de quelque  
autre humeur qui s'infiltre dans ces nerfs, ou qui tum-  
bc simplement dessus & les comprime, & qui empêche  
leur action. Ainsi , foit que ces nerfs sioient obstrués,  
ou comprimés par du siang, du pus ou de la pituite,  
toutes ces différentes matiercs peuvent causer une  
*Goute sereine.* Si lesiang deVienttrop salé, il y p roduit  
peu à peu cette maladie par *sa* salure, qui flétrit &  
desseche les parties principales de la Vision , en les  
dtsslehant, pour ainsi dire, comme de la Viande qulon  
aul oit salée , d'où la Vue sie perd entierement.

Nous Voyons souvent des *Goutes sereines* succéder à des  
fievres aiguës, par le transport qui si: fait dans les nerfs  
Visuels de l'humeur qui les cause. U ne fleVre Violente  
qui fait une trep grande raréfaction du fang dans les  
Vaisseaux Voisins de ccs mêmes nerfs , produit aussi  
quelquefois un femblable effet : lorsqu’une humeur  
VéroliqUe fe porte fur les nerfs Visuels , où elle cause  
des douleurs & des insomnies, il en résulte souvent une  
*Goute sereine.*

Cette maladie commence ordinairement par des douleurs  
profondes dans la tête; & à mesure qu’elles cessent, la  
maladie augmente : cependant il est arrlVé à bien des  
pcrfonnes de fe trouVer aveugles tout d’un coup , fans  
avoir ressenti de douleur. Dans plusieurs autres, la  
douleur a accompagné la maladie qui sie formoit peu, à  
peu; de siorteque la vue périt insensiblement en dimi-  
nuant de jour en jour.

Lorsique la *Gouteserelne* est arrÎVée fans douleur, & qu’iI  
n’y a qu’un œil qui en foit affligé, on n’y connoît rien  
en regardant les yeux pendant qu’ils sont tous les deux  
ouverts: mais en fermant l’œil fain, on remarque que  
la prunelle de celui qui est malade, fe dilate, quoique  
exposé à la lumiere , & demeure en cet état jufqu’à ce  
qu’on rouvre l'œil fain ; alors la prunelle de l'œil ma-  
lade qui étoit dilatée , fe retrécit comme celle du bon,  
dont elle emprunte le mouvement. On connoît parce  
feul signe, qu’il n’y a plus du tout de Vue dans l'œil  
malade ; & ce signe est si particulier à cette mala-  
die, qu’il ne fe trouVe point dans le glaucome, où  
la prunelle demeure toujours dans la même dilata-  
tion.

Il fe trouve aussi une autre efpece de *Goute sereine s* dans  
laquelle la prunelle est toujours rétrécie, soit qulon ou-  
vre l'œil sain , ou qu’on le Eerme.

Les signes de la *Goute sereine* siont visibles par l’infpection  
des yeux , sioit que la prunelle foit dilatée , ou qu’elle  
sioit rétrécie.

Comme parmi les mlsscles du corps, il slen trouve que  
l'on nomme antagonistes, qui font des actions oppo-  
fées , comme de fléchir & d’étendre, &c. il en est de  
même des fibres motrices de l'ir s , dont les unes ser-  
vent à la dilater , & les autres à la rétrécir. Or dans la  
*goutesereine* parfaite , la prunelle fe trouvant dilatée,  
ce font les fibres qui devroiént faire la constriction ,  
qui font paralytiques d’une maniere très particuliere,  
comme je viens d insinuer. Si au contraire elle est ré-  
tréeie, ce siont celles qui servent à la dilatation qui Eont  
infirmes. Dans l'une & l’autre de ces indispositions la  
vue est perdue.

La *goute sereine* a passé jusqu’à présient pour être incura-  
ble ;.cependant j’ai des expériences contraires, &j’ai  
observé plusieurs fois que celle-là est principalement  
incurable , qui fuit une ficvre aiguë , dont l’humeur  
qui la catssoit he dépose fur les nerfs visuels. Si l’hu-  
meur n’attaque qu’un des yeux, il est à craindre que la  
fievre reprenant dans l’année , le même mal nlarriye à  
l’autre œil. J’ai vu ce cas arriver encore à tous ceux à  
qui la *goute sereine* commence par une légere inflam-

937 AMA

mation, accompagnée de douleurs dans la tête, ducô-  
té de l’œil affligé. Cela m’a fouVent fait penfer en moi-  
même , quoique je n’aie jamais ofé le tenter, qu’en *ex-  
tirpant* l’œil perdu ; on pourroit peut-être empêcher  
que l’œil fain ne tombât dans le même accident. Ce se-  
roit une confolation pour la personne , si elle pouVoit  
eViter le dépôt de la même humeur fur l’autre œil, qui  
arrive prefque toujours une année ou deux après la  
perte du premier.

J’ai réussi à la guérison de plusieurs *goutessereines,* lorf-  
que j’ai traité les malades aussi tôt qu’ils ont été atta-  
qués , en les faisant faigner du bras, du pié , de la gor-  
ge , felon que les vaisseaux font trop remplis , & pren-  
dre une ou deux fois l’émétique à deux jours de distance.

Les remedes propres pour la paralysie , conViennent aussi  
à eette maladie. On peut appliquer leféton derrierele  
cou, ou l’emplâtre vésseatoire. Je trotrve le cautere trop  
lent, en ce qu’il donne le tems à l’humeur qui caisse la  
*goutesereine,* de s’épaissir , & de deVenir rebelle aux  
remedes que l’on pourroit faire dans la fuite.

Il y a douze ans qu’un Curé de la campagne du DioceEe  
de Paris, vint me consillter peu de jours après une atta-  
que de *gottte sereine.* Je lui fis prendre l’émétique dès  
le premier jour ; le lendemain il fut faigné de la gorge ;  
deux jours après ayant repris une seconde fois l’éméti-  
que, la Vue commença de reVenir à cet œil, qui fe réta-  
blit peu à peu par l’usage de la vapeur d’efprit de vin  
reçu dans l’œil.

Outre la *goute sereine* dont nous venons de parler, il y en  
a une qui attaque principalement les filles qui ne font  
point réglées, aussi-bien que les femmes grosses, &  
quelquefois les hommes par la suppression d’un flux  
hémorrhoïdal.

Il y a des Auteurs qui attribuent la caisse de cette mala-  
die à une grofl'eur demeflurée de l’humeur Vitrée ; &  
ils prétendent pour le prouVer, que le globe de l’œil  
est plus gros dans ce cas, qu’il ne le doit être naturelle-  
ment. J’ai fait tout mon possible pour découVrir si en  
effet cette grosseur en feroit la causie, mais je n’y ai  
rien remarqué de contraire à fon état naturel.

Mon fentiment fur ce mal, est qu’il est caufé par quelque  
humeur qui tombe sim les nerfs VÎfuels, & les compri-  
me. Les accidens semblent appuyer mon opinion, en  
ce que les malades ressentent une pefanteur, accompa-  
gnée de douleurs plus ou moins Vives fur la partie pose  
térieure du globe de l'œil ; ce qui marque que les nerfs  
visuels souffrent par quelque dépôt d’humeur qui fe  
fait fur eux, aVant que d’entrer dans l’ceil. D’ailleurs  
*la goute sereine de* cette espece, est plus siauVent guérie  
que la précédente , parce que ce n’est fans doute qu’une  
simple compression des nerfs , & non pas la grofl'eur  
démefurée de l’humeur Vitrée.

Les remedes de cette efpece de *goutte sereine ,* font les  
saignées du pié, & ceux qui proVoquent les ordinaires  
aux filles, & le flux hémorrhoïdal aux hommes. Outre  
cela pour détourner l’humeur qui porte aux yeux, on  
sefiert de cloportes, dleufraifie, foit en poudre , ou en  
boissons, des bouillons de Viperes , & on applique fiur  
les yeux une eau ophtalmique , & la Vapeur du baume  
de Fioraventi.

Les enfans ne fiont point exempts de cette maladie, puifi-  
qu’on en Voit naître d’aveugles. Elle ne fie fait peint  
connoître d’abord , mais on s’en apperçoit à mesure  
qu’ils aVancent en âge. J’en ai guéri plusieurs par le  
. flmpleufage de mon eau ophtalmique, entre lesquels il  
s’en.est trouVé qui à l'âge de deux ans, n’aVoient pas en-  
core donné des marques de Vue. 11 est à remarquer que  
la prunelle de ces enfans , quoiqu’elle n’ait point de  
mouVement, n’est pas cependant plus dilatée que dans  
l'état naturel de cet âge; ce qui fait connoître que cet-  
te maladie n’est qu’une efpece d’engourdissement ou  
de foiblesse des parties principales de llorgane de la  
vision.

*De la* goute fereine *Imparfaite.*

J’appelle *goutesereine* imparfaite, celle dans laquelle le

A M A 9.38

malades voyent encore , mais imparfaitement. Cetté  
maladie a plusieurs degrés, felon la quantité des fibres  
ncrVeuses attaquées de paralysies ; quelquefois ce  
n’est qu’une espece d’engourdissement qui fe fait dans  
ces fibres ; quelquefois il arrive que l'on ne Voit que la  
moitié d’un objet, sans appereeVoir l’autre , parce qu’il  
n’y a qu’une moitié de l'œil qui Voit , l'autre moitié  
étant atteinte de paralysie. On connoîtra facilement le  
degré de cette maladie , en faisant regarder la perfon-  
ne dans un livre, l’œil sain étant fermé ; car pour lors  
elle ne Voit qu’une certaine portion de la page, au lieu  
qu’aVec l’œil sain, elle la voit toute entiere.

Quelquefois les fibres font prefque toutes abreuVées de  
l’humeur qui cause la paralysie ; c’est pourquoi les ma-  
lades apperçoivent seulement la clarté de la lumiere ,  
fans distinguer les objets. Cette maladie est Εουνεηϋ  
produite par ce qu’on appelle Vapeurs ; & j’ai νυ fou-  
Vent des femmes être privées de la Vue pendant demi-  
heure , une heure même, & quelquesois deux ou trois  
jours. Ce dernier cas arriVe quelquefois dans les ac-  
couchemens.

Cette maladie a les mêmes causes que la *goute sereine*parfaite, excepté celle qui proVÎent des Vapeurs ; mais  
l’humeur n’est pas si abondante, ce qui fait que l’œil  
n’est pas si aflecté.

J’ai vu des perfonnes affligées de ce mal par une dartre  
venue autour des yeux, que l'on aVoit fait rentrer par  
une pommade : en faifant reparaître la dartre par Pu-  
Page des bouillons apéritifs, & des sudorifiques, la vue  
estreVenue. D’autres en ont été attaqués par un froid  
fubit souffert à la tête après y avoir eu chaud.

Les signes de la *goute screine* imparfaite font assez faci-  
les. On connoîtra à quel degré est la vue, si on exami-  
ne bien l’œil , foit que la prunelle en foit dilatée ou  
rétrécie ; par exemple, si dans ces deux états, l'iris a un  
quart de mouVement , on juge qu’il y a un quart de Vue  
dans l’œil ; si elle a la moitié de fon mouVement, il y  
a la moitié de la Vue.

Sa guérison s’obtient par les remedes généraux, & les au-  
tres propofés dans la*goutesereine*parfaite. On prendra  
aussi des bouillons de Viperes , OL1 les eaux minérales  
chaudes , si l’on croit que la maladie foit caufée par une  
matiere épaisse & visqueuse ; si au contraire elle est pro-  
duite par une matiere acre & fubtile , les eaux minéra-  
les froides y feront plus salutaires.

On *se* servira deux otl trois fois le jour de la Vapeur d’esi-  
prit de vin reçue à l’œil., & de celle de l’infusion du  
caflé par un entonnoir.

J’ai parfaitement guéri plusieurs perfonnes affligées de  
cette maladie par ces remedes. J’en rapporterai une  
Eeule expérience à caisse de Ea singularité « Il y a onze  
»otl douze ans qu’un Chanoine Régulier de Rheims,  
» Vint à Paris me consistter. J’apperçus qu’un de fes  
» yeux étoit attaqué d’une paralysie imparfaite. Il y  
» aVoit une dilatation à la prunelle , qui n’avoitqu’en-  
» Viron un quart de fon mouVement de constriction ;  
» mais je fus très-furpris de ce qu’il me dit, qu’en re-  
» gardant dans un lÎVre (l'œil fain étant fermé, ) il y  
» Voyoit fon œil malade parfaitement représenté. La  
» premiere idée que j’eus de ce Chanoine , fut de le  
» croire un hypocondriaque ; cependant pour m’assu-  
» rer de la Vérité, je le priai de fermer l’oeil fain, & de  
» regarder dans un liVre ; enfuite de quoi, je lui de-  
» mandai ce qu’il Voyoit fur la page. Il me répondit  
» qu’il apperceVoit les lignes comme des rayons noirs,  
» fans distinguer les lettres , & que dans le milieu, il  
» Voyoit fon œil représenté. Je le priai de me dire puif-  
» qu’il assuroit de Voir fon œil, de quelle couleur étoit  
» fon iris, & la disposition de certaines raies qui le tra-  
» Verfent ; il me répondit là-dessus si juste, & me les  
» désigna si bien, que je ne les Voyois pas mieux moi-  
» même dans fon œil. Ce jeune Chanoine fut guéri en  
» trente jours par I’usage des purgatifs, des bouillons  
» rafraîchissans & des remedes spiritueux appliqués fur  
» fon œil; enEorte qu’il reVÎt parfaitement bien à lire  
» de cet œil, fans en appercevoir la représentation. »

*pHy 9* A Ivi A

M. Petit, Medecin & de PAcadémie des Sciences, m’a  
assuré aVoir νυ la même maladie. S. YvEs.

AMAUROSIS ,Ἀμαύρωσις, dans *Hippocrate* ne paraît point  
signifier ce que nous appellons *goutesereine,* mais feu-  
lement un obscurcissement ou une privation momenta-  
née de la Vue. C’est ainsi que dans le premier Licre de  
*ses* Pronostics il met l’obscurcissement de la Vue ( ὀμμα-  
τῶν ἀμαύρωσις) au nombre des signes qui annoncent les  
convulsions ; & c’est en ce siens qu’on doit toujours l’en  
tendre dans cet Auteur.

ÎI ne sera pas hors de propos de joindre le fentiment  
d’Hoffman à ce que nousaVons dit de *ïa goute sereine,*

I. ‘

Cette espece d’aVeuglement que les *Grecs* appellent ἀμαύ-  
ρωσις - *amaurosis, &* les *Latins, guttaserena,* est une  
terrible maladie. Elle est causée par l'interception du  
fluide nerVeux qui doit couler dans les nerfs optiques ,  
laquelle occasionne la perte de la Vue, fans que les  
yeux paroiffent affectés ; car lorfqu’on regarde l’œil par  
dehors, il paroît film & entier, & l'on n’apperçoit au-  
cun défaut ni dans fes tuniques ni dans les humeurs , si  
ce d'est que la prunelle paroît plus large, plus noire &  
plus dilatée qu’à l’ordinaire; elle paroît aussi engour-  
die & immobile lorsqu’elle Vient à être frappée par la  
lumiere : mais malgré tout cela la faculté de Voir est  
ou entierement détruite, ou il n’en reste pas assez pour  
pouVoir distinguer les objets.

I I.

Cette maladie est donc différente du vertige dans lequel  
le malade croit voir les objets tourner en rond , dans  
ce cas l’abord du fluide nerveux n’est pas tout-à-fait  
intercepté , il est feulement affoibli & diminué , & ce-  
la pour quelque tems. La *goutesereine* est encore dif-  
férente de la cataracte, car dans cette derniers , l’hu-  
meur crystalline paroît être opaque, & la prunelle *se*rétrécit étant exposée à la lumiere , & *se* dilate dans  
l’obscurité, au lieu que dans la *goutte sereine* l’humeur  
crystalline paroît transparente à travers la prunelle; &  
la prunelle elle-même demeure immobile fans *se* ré-  
trécir ni *se* dilater, soit que le lieu foit éclairé ou non.

I I I.

Les circonstances qui donnent lieu à la naissance de cette  
maladie , & les Eymptomes qui en accompagnent les  
progrès ne scmt pas toujours les mêmes, car elle sim-  
vient quelquefois subitement dans les tems qu’on s’y  
attend le moins , comme cela arrive généralement  
lorfqu’elle procede des causes extérieures & Violentes,  
comme peut être une chute d’un lieu éleVé, un coup  
violent à la tête : on en trouve des exemples dans *Hil-  
danus, Cent. V. Obs.* 8. & dans *Amatus Lusitanus, Cent.  
V.. Obs.* 64. D’autres fois on perd la Vue peu à peu, ce  
qui arrÎVe assez ordinairement aux vieillards qui font  
attaqués d’une hémiplegie ou d’une paralysie, & à ceux  
qui ont le malheur d’avoir un tempérament foible &  
languissant. Dans quelques occasions cette maladie est  
accompagnée de maux de tête violens, du vertige, d’un  
assoupissement , d’un bruit & d’un tintement d’oreil-  
les : quelquefois aussi elle n’est accompagnéesd’aucun  
de ces fymptomes & prive feulement le malade de la  
vue. Il y a aussi une *goute sereine* périodique, qui saisit  
le malade tout d’un coup & cesse d’elle-même au bout  
de quelques heures, mais qui revient souvent : les per-  
sonnes hystériques, hypocondriaques & les femmes  
qui font dans les douleurs de l’accouchement, y font  
fouvent exposées: on divisie la *goutesereine enparfaite  
& imparfaite* ; dans la prémiere l’aveuglement est to-  
tal, & dans la feconde on distingue la lumiere d’avec  
les ténebres. Il paroît que l'on peut rapporter à cette  
derniere efpece le *visus dimidiatus*, lorfque le malade  
ne voit les objets qu’à demi. On trouve la defCription  
d’ttne *goutesereine* de cette éspcce dans une Disserta-  
tion , *de Amaurosi imperfecta,* par *Chr. Sigism. lVolfr  
fins s* 1709. *Trajecti*, dans laquelle le malade ne pou-

A M A 940

voit voir que les piés & la partie inférieure de fon  
corps.

I V.

Comme dans la *goutesereine* les parties extérieures de  
l’œil ne paroissent nullement affectées, on peut raifon-  
nablement en conclurre que l'on doit chercher la caufe  
de cette maladie dans le nerf optique , plutôt que dans  
l’œil même, & l’on peut même le démontrer en diffé-  
quantl'ceil des perfonnes qui ont perdu la vue de cet-  
te maniere pendant leur vie ; car l'on trouVe en exami-  
nant toutes chofes avec attention , que leurs nerfs opti-  
ques étoient ou trop exténués, trop lâches & moitié  
trop petits, ( de quoi l’on trouve des exemples dans  
*Bonet, Sepielchretam Anatomicum, L. I. Sect.* 18. *Obs.*3. et 4. ) ou environnés & comprimés par le fang qui  
s’est extraVasé dans le cerveau, Comme *IVepserus de  
Apoplex. Hist.* 4. l'a obfervé, ou entourés à leur origi-  
ne par une tumeur dure telle que celle dent *Bonet* fait  
mention, *Lib. I. Sect.* 18. *Obs.* 1. *Pavvius, Observat.  
Anatom.* 2. a trotlVé une vessie pleine d’une humeur  
aqueufe fur les nerfs dont nous.venons de parler, près  
de leur conjonction. *Platerus* a trouvé une tumeur  
sphérique près des nerfs optiques d’une perfonne qui  
avoit eu une *goute sereine* pendant qu’elle vivoit ; &  
*Bonet, Lib. I. Sect.* 18. *Obs. 5.* a trouvé dans une autre  
perfonne attaquée de la même maladie, la branche de  
l’artere carotide qui pénetre dans l’orbite, très-en\*  
gorgée.

V.

Presque tous les Auteurs qui ont écrit fur cesiljet, ont  
cru que *iagouteseresne* venoit de l'obstruction des nerfs  
optiques occasionnée par une lymphe épaisse qui s’in-  
filtrant dans les petits tuyaux dont les nerfs optiques  
font composés, les obstrue & empêche le fluide ner-  
veux de *se* porter dans la rétine ; mais les Anatomistes  
n’ont pas encore prouvé que les nerfs foient composés  
de petits tuyaux dans lesquels circule ce fluide.Ce n’est  
point non plus une lymphe ténace & vifqueuse , mais  
un fluide beaucoup plus fubtil que tous les autres, &  
moins sujet à fe coaguler, qui circule dans le cerveau &  
la moelle allongée. Il n’est pas croyable que l’obstruc.»  
tion des nerfs puiffe avoir une pareille caufe, ni encore  
moins fupposer que celle des nerfs optiques foit occa-  
sionnée par une matiere qui s’y rend du cerveau. Dans  
*ia goute sereine* les nerfs optiques font tellement com-  
primés quede fluide nerveux n’y peut plus affluer, &  
qu’il en réfulte une paralysie : la caisse immédiate de la  
*goute sereine* est donc une paralysie des nerfs optiques.  
Il est éVÎdent par l'examen de la structure de l'œil,  
qu’aussi-tôt que le nerf optique est entré dans l'orbite  
aVec le périoste qui en reVêt la furface, & qu’il a dé-  
posé la membrane externe qu’il reçoit de la c/ure-  
*mere* pour former la cornée ; il est éVident, dis-je, par  
la structure de l’œil, qu’il forme au moyen d’une au-  
tre enveloppe ou membrane qu’il reçoit de la *pix-mere,  
la tunique uvée,* les *processeus ciliaires* & la prunelle, &  
que fa fubstance médullaire forme cette tunique pul-  
peufe appellée *rétine.* L’on fait que la rétine reçoit  
les images des corps, & les transinet par le moyen des  
nerfs optiques jufqu’à l’endroit destiné pour la per-  
ception de l’objet ; il est également éVident qu’il est  
nécessaire pour apperceVoir les objets extérieurs, d’une  
certaine tension dans les parties nerVeufes, qui esten-  
tretenue par l’affluence conVenable du fluide nerVeux:  
mais puifque dans la *goute fèreine,* les nerfs optiques  
& par conséquent la rétine, l’tiVée & les processus ciliai-  
res, font affectés d’une paralysie, il s’enfuit que ces  
parties ne font point assez tendues pour transmettre  
les impressions des rayons de lumiere , & que la pru-  
nelle doit paroître dilatée à catsse du relâchement des  
processus ciliaires. On ne doit point remarquer de dé-  
faut fensible dans l’œil, puisique le moiiVement deshu-  
meurs & des musicles qui contribuent à celui des yeux  
est régulier & naturel ; ce qui peut Venir de ce que les  
musicles du globe de l’œil, & les vaisseaux qui servent

941 AMA

à la circulation de sies humeurs, tirent leur origine non  
point des nerfs optiques, mais des autres nerfs qui ne  
font point affectés.

V I.

La caufe qui en comprimant les nerfs optiques les rend  
paralytiques, réside autour de leur origine ou autour  
de leur portion qui entre dans l’orbite : cette cause peut  
encore résider dans les nerfs optiques même, & cela  
dans les Vaiffeaux fanguins qui se trouvent'sur leur fur-  
face, & dont nos Anatomistes modernes & *IVepfer*lui-même, ( L. *de Cicut. Aquaep.* 127, ) ont prouVé  
l’existence. Lorfque ces Vaisseaux, qui font comme au-  
tant de brandies des carotides se troirvent engorgés ,  
Ils compriment les Vaisseaux médullaires des nerfs , &  
s’oppofent en même tcms au retour de la lymphe dans  
les Vaiffeaux dont ils sont enVÎrônnés. Voilà quelle pa-  
roît être la caufe de la *goute sereine* périodique , qui  
cefle dès que l’on a détruit la stagnation du stang. Il  
est très-probable que la *goute sereine* imparfaite est  
causée par une sérosité qui séjourne dans les membra-  
nesde l’œil, surtout dans la tunique uvée, & qui re-  
tardant la circulation du fluide nerveux, fait qu’il n’en  
entre qu’une petite quantité, qui n’entretient de Vue  
qu’autant qu’il en faut pour distinguer la lumiere des  
ténebres.

V-I I.

Quoique la maladie dont nous parlons puisse affliger les  
perfonnes de tout âge & de tout fexe, lorfque des  
causes externes Violentes , comme un coup à la tête ,  
une commotion du cerveau, ou quelqu’autre accident  
propre à occasionner une stagnation d’humeurs aux en-  
virons des nerfs optiques , concourent à fa production ;  
néantmoins lorsqu’elle proVÎent d’une catsse interne ,  
elle est pour l’ordinaire le partage des pléthoriques ,  
des phlegmatiques, des cathectiques & des Vieillards,  
ou de ceux qui ont la tête & le genre nerveux affoiblis  
par des passions Violentes , par le chagrin , des faucis  
cuisims , des Veilles excessives , par une trop forte ap-  
plication à l’étude, pour aVoir lu des Licres imprimés  
aVec un petit caractere au grand jour, par des débau-  
ches fréquentes, enfin pour aVoir long-tems été expo-  
sés au froid, ou pour aVoir hérité d’un tempérament  
foible. Cette maladie s’accorde aVec les autres mala-  
dies du cetVeau, en ce qu’elle a pour casse l’atonie des  
parties qui compofent le cetVeau ou qui en dépendent.

VIII.

S1 nous examinons les caufies secondes & plus éloignées  
de la *goutesereine,* nous Verrons qu’on peut les réduire  
à la replétion & à l’inanition. Cette *goute sereine* qui  
est causée par une stagnation plus ou moins sorte du  
fang dans les Vaisseaux du cerveau qui font contigus  
aux nerfs optiques , dépend & est produite par la réplé-  
tion. Cette efpece de maladie est quelquefois non-feu-  
lement passagere & périodique , mais peut même fie  
guérir lorfqu’elle n’est point luVétérée. Elle attaque à  
ce degré, ι°. ceux qui font d’un tempérament plé-  
thorique , lorsqu’ils font un exercice trop Violent,  
qu’ils ufent de bains trop chauds ou qu’ils s’abandon-  
nent aux tranfports de la colere. On trouVe un cas de  
cette espece dans les *Consult. Med. Sect. Cas* 42. 2°.  
Les femmes ou enceintes otl dans l'accouchement, &  
pour lors elle est occasionnée par des contractions Vio-  
lentes du bas-Ventre qui poussent les liqueurs Vers la  
tête aVec une force extraordinaire , ou après l'accou-  
chement lorfqu’il a été laborieux, furtout lorfqu’il y  
a quelque défaut dans le cours des vuidanges. *Maurel-  
ceau* dans la *Cent. III.Obs.y6s.* rapporte un cas de cette  
efpece qu’il guérit aussi-tot, à ce qu’il dit, par le mo-  
yen de la saignée : on doit encore obsterver que la mi-  
graine qui fuit l'accouchement, caisse pour l'ordinai-  
re llaVeuglement. 30. Les femmes dont les regles font  
supprimées ou qui fiant affectées de quelque maladie  
hystérique, comme on en peut Voir un exemple dans  
mes *Consult. Med. Sect. Cas* 44. *Pechlunus, L. I. Ois.*

A M A 942

24. fait mention d’une *goute sereine* jointe à un mal de  
tête, qui affiigeoit tous les mois une femme dont les  
regles étoient supprimées. 40. Ceux qui font sujets  
aux maladies hypocondriaques & hystériques , & dont  
le bas-Ventre est affecté de spasines Violens qui pousu  
fent les humeurs Vers la tête. Il est parlé d’une*goute  
sereine* de cette cspeee qui survint ensuite d’une colle  
que aVec une Violente constipation , & qui cessa dès  
qu’on eut dissipé cette dcrniereparle moyen d’un lave-  
ment,

I X.

La *goute sereine,* qui est catssée par une stagnation dé  
fang , est quelquefois passagere : d’un autre côté , lorf-  
que cette stagnation de sang dure trop long-tems, ou  
qu’elle survient à des perfonnes phlegmatiques, ou qui  
font d’un mauvais tempérament, elle rend , en déchar-  
geant la partie stéreisse si.ir les nerfs , la maladie lon-  
gue, & souvent incurable. Ce n’est point une chose  
fans exemple, que la *goutte sereine luit* causée parunè  
fievre pourprée , par une gale, des ulceres ou des aco-  
res qu’on a sait rentrer dans la masse du fang , ( *Vide  
A II Berol. Dec.* 2. *Vol. VI. p.* 28. ) Il n’est pas surpre-  
nant non plus que lesenfans qui fiant foibles, ou qui  
ont beaucoup d’humeurs , y soient fujets , si’rtout  
lorEque ayant eu la rougeole elle n’est pas sortie com-  
me il faut, & que leurs intestins fiant surchargés de  
vers. La *goutesereine* est encore une suite des maladies  
aiguës,des fieVres malignes, de la petite Vérole, accom-  
pagnées d’un long délire, les humeurs *se* déposiint &  
comprimant les nerfs optiques. Il arriVe quelquefois  
que les perfonnes pléthoriques , ou d’un mauVais tem-  
pérament, deviennent aveugles pour avoir pris des  
émétiques ou des purgatifs violens : mais les mercu-  
ricls font de tous les remedes ceux qui Contribuent le  
plus à cette maladie, en occasionnant une stagnation  
opiniâtre de la lymphe , ( comme *Guldenklec , L.* Z.  
*Epist.* 20. *p,* 498. l’aobfervé) lorfqu’on les donne mal-  
à-propos à ceux dont le corps est rempli de beaucoup  
d’humeurs impures.

X.

Les causies dont nous venons de faire l’énumération , sont  
dépendantes de la *réplétion.* Toutes les profusions ou  
dissipations exceflives des fucs vitaux, qui, comme  
l’expérience nous l’apprend, occasionnent fouvent une  
*goute sereine,* appartiennent à *F inanition.* Leshémor-  
rhagies violentes y contribuent furtout beaucoup; &  
l’on a remarqué qu’un vomissement de sang abondant,  
une saignée trop farte faite à une femme enceinte , &  
une trop grande quantité de fang tirée par l'ouverture  
de la veine du front, ont privé plusieurs perfonnes de  
la vue ; ( *Bonet. L. I. Sect.* 18. *Obs.* 2. *App,* ) car tandis  
que l'humeur vitale si; dissipe , les vaisseaux qui font  
distribués dans le cerveau, s’aflàissent , la sécrétion du  
fluide nerveux diminue, ce qui occasionne des vertiges,  
des*gotitessereines,* des désaillances & d’autres fàcheux  
accidens : mais ce qui mérite particulierement notre  
attention , est la correspondance remarquable qu’il y  
a entre les yeux & les parties de la génération , puise  
que l’on obsierve que l'aveuglement est flou vent la siui-  
te du coït immodéré & excessif. J’ai fouvent fait men-  
tion de cette circonstance, & je rapporte un cas de  
cette nature , *Cons. Med. Cent. z. Sect.* 3. *Cas.* 104.

Le fluide séminal lymphatique est de même nature &  
de même qualité que celui dont la sécrétion *se* fait  
dans le cerveau, & qui *se* distribue dans les nerfs ; ce  
qui fait que la sécrétion du dernier est d’autant plus dé-  
sectueuse& imparfaite , que l'excrétion du premier est  
plus copieuse & plus abondante: il en résillte ordinai-  
rement une atonie dans les parties nerveuses, la foi-  
blesse, & même la perte totale de la vue.

X I.

La *goute sereine* est une maladie terrible & très-opiniâtre ;  
& elle a cela de particulier , que lorfqu’elle est parlai-

Ç43 AMA

te & inVetérée, ou qu’elle attaque des vieillards & des  
.personnes d’un mauvais tempérament , elle est si sort  
éloignée de céder aux remedes , qu’elle occasionne au  
contraire l’apoplexie & la paralysie. Cependant lorf-  
que cette maladie n’est pas invétérée , qu’elle est im-  
parfaite,& que fa caisse ne réside que dans les membra-  
nes des nerfs optiques, elle peut quelquefois se guérir,  
surtout lorsque les malades simt jeunes & vigoureux.  
Cette espece de *goutesereine ,* qui est périodique, &  
l’effet d’une stagnation du sang, cede aux remedes; au  
lieu que celle qui est accompagnée de la paralysie ou  
d’autres maladies de la tête, menace souvent ceux  
qu’elle affecte d’un danger, qu’on ne peut ni surmonter,  
ni éviter.

C U R E.

La cure de la *goute sereine* est ex'tremement difficile ,  
parce que les remedes ne peuvent agir que foiblement  
fur les parties qu’elle attaque , & qui font cachées  
dans la boîte osseuse du cerveau. Cela ne doit pas  
cependant décourager le Medecin, ni l’empêcher de  
mettre en ulage les moyens que sim Art lui fournit, &  
d’en entreprendre la cure par une méthode appropriée  
aux casses qui Pont occasionnée : c’est ce qu’il peut  
faire en fatissaifant à ces deux indications, dont l'une  
consiste à dissiper les humeurs croupissantes qui com-  
priment les nerfs, & l’autre à fortifier les parties afsoi-  
blies.

I I.

Pour fatisfaire à la premiere de ces indications, qui est  
la plus difficile, on doit employer les remedes les plus  
puissans & les plus efficaces. Suppofé donc qu’une hu-  
meur féreufe répandue dans le cerveau vienne à y for-  
mer une stagnation , comme cela arrive pour l'ordi-  
naire aux malades qui font d’un tempérament phlegma-  
tique, cachectique, ou.qui ont fait rentrer des pustu-  
les qui leur étoient furvenues , on doit attendre , fur-  
tout si la maladie n’est point invétérée , de très-bons  
effets d’tm cautere actuel appliqué à la partie posté-  
rieurede la tête, otl fur la nuque du cou , auquel on  
peut fubstituer un siéton si l’on veut. Ces remedes ope-  
rent de deux manieres, en excitant les douleurs, &  
communiquant par-là un mouvement de vibration aux  
fibres les plus déliées du cerveau, & attirant les hu-  
meurs dans la partie où on a fait la plaie par laquelle  
elles s’écoulent pour l’ordinaire , & en éVacuant par  
ce moyen les humeurs qui croupissent dans le cerveau  
& dans les parties affectées. On doit plutôt dans ce cas  
attendre du secours de ces sortes de remedes, que des  
vésicatoires & des cauteres potentiels.

1 I I.

Mais lorsique la maladie est causiée par la stagnation du  
siang , comme cela arrive aux persimnes d’un tempé-  
rament pléthorique, qui ont le visage rouge & le pouls  
fort, & à celles dont les évacutions de siing auxquel-  
les elles étoient habituées sont supprimées; dans ce cas,  
dis je, on doit s’abstenir des remedes dont nous venons  
de parler, & commencer plutôt la cure par la staignée.  
Pour cet effet, il est à propos de sciigner le malade au  
pié; il est toujours très-avantageux de lui ouvrir les  
veines du front & les arteres temporales; &, en effet,  
la nature femble nous avoir elle-même indiqué cette  
méthode; car on fait par plusieurs exemples , que des  
perfonnes aveugles ont recouvré l’lssagc de la vue pour  
aVoir reçtl des bleffures au front qui ont été siuivies  
d’une abondante hémorrhagie. On peut encore em-  
ployer les sangsiues, & les appliquer même à l'anus, siup-  
posié que les hémorrhoïdes aient cessé de fluer. S’il arri-  
voit qu’une hémorrhagie de nez vînt à cesser, on peut y  
introduire une sionde pour que le siang pusse reprendre  
son cours.

I V.

Dans la *goute screlne*, aussi-bien que dans toutes les au-

A M A 944

tres maladies des yeux, il est extremement important  
de tenir le ventre libre, pour que les humeurs qui  
croupissent dans la tête puissent s’évacuer par bas : pour  
produire cet ester, on ne doit employer que des reme-  
des doux & légerement laxatifs, auxquels on peut en  
juindre de corroboratifs, tels que les pilules *balsamico-  
céphaliqtus.* Mes pilules balfamiques peuvent être en-  
core fort falutaircs, lorsqu’elles font faites avec le  
*mercure doux , & F extrait pancsa magogue deCrollit/s.*Les lavemens purgatifs ne doivent point être négligés  
dans ces fortes de cas ; car leur effet est très-considéra-  
ble, lorsque la maladie est accompagnée de la constipa-  
tion,

V.

Lorfque la maladie est invétérée, & causée par une stag-  
nation opiniâtre de la lymphe dans les vaiffeaux qui  
environnent les nerfs optiques, l'on n’a d’autre rese  
fourre, après les remedes dont nous venons de parler,  
que d’employer intérieurement les discussifs les plus  
forts qui agissent en divisant & en atténuant la lymphe.  
11 y en a deux de cette espece qui font préférables à tous  
les autres; le premier est l’antimoine corrigé suivant  
ma méthode, & le cinnabre. Us peuvent fervir tous  
deux à la composition de la poudre fuivante.

Faites-en une poudre que vous divi ferez en douze par-  
ties , à chacune defquelles on pourra ajouter trois ou  
quatre grains de *soufre doré d’anelmelne.* On doit user  
de cette poudre tous les matins , & prendre ensuite  
une infusion de baume, de femence de fenouil & de ra-  
cine de valericnne : suppofé que la maladie ne cede  
point à ces remedes , on doit exciter une légere faliva-  
tion ; ce qui a guéri quelques perfonnes de ma connoii-  
Eance de *ia goutesereine.*

V I.

On doit joindre aux remedes dont j’ai parlé ci-dessus, l’u-  
*sage* des dssCussifs externes & des balsamiques : les  
sternutatoires ont une qualité dsscussive admirable, &  
surtout le SH volatil ammoniac desséché , & incorporé  
avec l'huile de siluge , de marjolaine , & le baume du  
Pérou, pris par le nez ; ou, ce qui vaut encore mieux,  
l’extrait de bois degayacen forme de résine, qui reste  
après l’évaporation de la décoction de ce bois. Deux  
ou trois grains de cet extrait pris par le nez , font éter-  
nuer , & attirent lephlegme de toutes les parties de la  
tête. On peut encore appliquer fur les yeux un fachet  
rempli de racine de valerienne, de femences de fenouil.  
& de rofes , & arrofé avec de l'eau d’arquebufade, ou  
y introduire la vapeur de l’infusion dont nous avons  
parlé dans le paragraphe précédent. Mon baume de  
vie est le remede le plus efficace que l'on puisse em-  
ployer lorsqu’on s’en frote les tempes, & que l'on en  
avale quelques gouttes avec du fucre ; car j’ai souvent  
dissipé, en m’en fervant de cette maniere, cette espece  
d’aveuglement aVant qu’il eût fait des progrès.

PRECAUTIONS PRATIQUES.

I.

Avant que de mettre en usage le cautere & le féton, on  
doit diminuer la trop grande quantité de fang & d’hu-  
meurs , & éVacuer toutes les impuretés qui fe trouvant  
dans le corps , & principalement dans les premieres  
voies. Rien n’est plus propre pour cet efiet que la  
faignée, les légers laxatifs, & les remedes qui dé-  
layent & purifient le fang. On doit isser de la même  
préeaution à l'égard des sternutatoires, panse que si on  
les employoit avant d’avoir suffisamment purgé le  
corps

*sclspj A* M A

corps & la tête, ils attireroient dans cette derniero  
partie une trop grande quantité d’humeurs : mais lorse  
qu’on a eu soin de préparer le corps comme il faut,  
ils font d’une efficacité admirable dans le commen-  
cement de cette maladie.

I I.

De tous les remedes corroboratifs qui possedent en mê-  
me-tems une qualité difcussiVe , il *n’y* en a point de  
plus efficace contre la *goute screine* que mon *Baume de  
vie*, furtout lorsqu’elle est causée par la chute d’une  
humeur séretsse fur les nerfs optiques des malades qui  
sont d’un tempérament flegmatique. J’ai Vu ce baume  
appliqué aVec du linge fur la tête & fur le front au  
commencement de la maladie , dissiper entierement  
cette efpece d’aVeuglement. Mais il faut ufer de beau-  
coup de précaution lorfque le tempérament est fan-  
guin , & que la trop grande quantité de sang a caufé  
cette maladie ; car dans ce cas la diete est non-feu.le-  
ment nécessaire , mais on doit encore employer des  
remedes propres à diminuer la masse du fang, & modé-  
rer la rapidité de fon mouVement.

I I I.

Quant à l’ufage des topiques, il est aifé de Voir qu’il est  
tout-à-fait inutile dans une Véritable *goute screine* in-  
vétérée, parce que leur Vertu ne peut atteindre juf-  
qu’aux parties affectées : lorsque la caufe de la mala-  
die n’est point dans le nerfoptique,mais dans les mem-  
branes de l’œil, ou fes humeurs, ou dans telle autre  
partie, alors les topiques font extremement falutaires.  
Les meilleurs font une fomentation aVec la décoction  
de racine de Valérienne, de cubebe, & de femence de  
fenouil faite aVec de l’eau & du νΐη , & introduite dans  
les yeux au moyen d’un entonnoir propre à cet effet,  
ou les cataplasines fuÎVans.

Coupez les racines, & faites-les bouillir dans une égale  
quantité d’eau-rofé & *d’arquebusade.*

I V.

Il arrice quelquefois que l’on réussit beaucoup mieux à  
guérir la *goute sereine* par la diete & l’abstinence, que  
par aucun autre remede. Ces moyens font surtout ex-  
tremement salutaires dans les tempéramens surchargés  
d’humeurs & cacochymes : mais cette méthode deman-  
de auparaVant que l’on purge le malade légerement &  
à plusieurs reprises. Lorsiqu’on tente la cure par cette  
voie , le malade doit *se* nourrir en petite quantité de  
pain cuit deux fois, de Viande rotie & de raisins, s’ab-  
stenir du νΐη & de la biere , & ufer d’une décoction de  
farfepareille , de régliffe, de raisins & de femences de  
fenouil ; il doit obsierVer ce régime pendant trois sie-  
maines au plus, sclÎVant que l’état de sia maladie paroîtra  
l’exiger,

V.

On peut sie flater de guérir la *goute sereine* qui attaque les  
jeunes gens , & principalement les jeunes filles, après  
la petite Vérole , la rougeole & autres semblables érup-  
tions ; car quand les regles commencent à paroître,  
elle quitte la malade d’elle-même , ou elle s’affoiblit  
considérablement; &pour lors on doit s’attacher à fa-  
ciliter ces éVacuations menstruelles aVec des remedes  
conVenables , comme on peut en Voir un exemple re-

A M A 946

masquable dans ma *Mederine raisonnée’ SysuTom- IV.  
page* 1. *cap.* 8.

*Cas proposes avec les réponses.*

Il y a environ six ans qu’un homme de trente ans, s’étant  
exposé tout d’un coup au froid après un Violent exer-  
cice, ressentit une douleur pefante dans la tête, & ayant  
eu le malheur de receVoir en même tems une contu-  
sion à l’œil droit, il s’apperçut que fa Vue diminuoit  
considérablement fans qu’il y parût aucune désectuo-  
sité extérieure. Il eut recours à dÎVers remedes , aux  
vésicatoires, aux cauteres, aux collyres , & aux purga-  
tifs: mais ils furent tous inutiles. Il n’y aV.oit pas encore  
deux ans qu’il étoit dans cct état lorfqu’il a été attaqué  
de la gale pendant laquelle la maladie s’est emparée de  
l’autre œil. Sa Vue a considérablement diminué ; il Voit  
quelquefois comme des étincelles & des atomes en  
mouVement, qui femblent sauter deVant lui ; les ob-  
jets lui paroissent doubles. Il est d’ailleurs incommo-  
dé d’un Violent bourdonnement d’oreille, d’une gran-  
de foiblesse d’estomac, de rets & de Vents , de consti-  
pation, & de douleurs fpafmodiques dans les articu-  
lations ; il a le VifageliVîde ; il mene toujours une vie  
fort sédentaire & fort studieufe.

*REFLEXIONS.*

Cette indisposition mérite le nom *degoutesereine* impar-  
faite qui ne fait que commencer , & elle a fon fiége  
dans les nerfs optiques & dans le cerVeau, ce qui fait  
qu’on n’apperçoit aucune défectuosité dans l’œil. Elle  
a pour caufe l’impureté cacocl.Vmique du fang & des  
humeurs; car l’expérience nous apprend que les per-  
fonnes d’un temj érament fcorbuuque , cacochymique  
& cachectique Eont très-si.ljettes aux maladies des yeux,  
qui ont une catsse interne & qul *se* communiquent d’un  
œil à l’autre. La gale dont le malade est attaqué , la  
difficulté qu.il *a* de digérer , les Vents , les douleurs  
dans les articulations &\*le tintement d’oreilles auquel  
il est si-ijet, tout coneourt à prouVer l’état de corrup-  
tion des fluides qui doit S011 origine à la Vie sédentaire  
qu’il a menée & à l’imprudence qu’il a eue de s’expo-  
fer sans ménagement au froid après s’être échauffé ;  
c’est encore à ces causes que l’on doit attribuer la foi-  
blesse de fa Vue ; les humeurs croupissantes affluent en  
plus grande quantité dans les parties antérieures du cer-  
Veau, & le malade Venant à receVoir une contusion à  
l’œil droit elles *se* fiant jettées en foule sur les nerfs  
que la contusion aVoit déja affaiblis. Il n’eût pas été  
difficile de remédier à cette incommodité s’y l’on si fût  
pris de bonne heure : mais à présent qu’elle est deVe-  
nue luVétérée & qu’elle a fait plus de progrès, la chose  
n’est pas si aisée. Je ne fuis pas danis cependant que  
l’on perde courage & que l’on deseEpere absolument de  
la guérison du malade : il est de notre deVoir au con-  
traire d’essayer d’adoucir les humeurs & de les rendre  
bassamiques,& de fortifier ensuite les parties nerveufes  
qui fe trouVent aflbiblies. On peut fatisfaire à la pre-  
miere de ces indications par des décoctions de diffé-  
rentes efpeces de plantes, par des teintures antimo-  
nialcs , par des poudres diaphoniques & absorbantes,  
par des gommes purgatÎVes & par un régime corrvena-  
ble eu égard aux chofes non naturelles. On fatisfait à  
la seconde par des emplâtres faites aVec des huiles *cé-  
phaliques &* aromatiques, des baumes liquides & des  
gommes résineuses, qu’on appliquera fur le front & sur  
les tempes ; l'esprit de νΐη fortement imprégné de cam-  
phre & mêlé aVec de l’essence du baume du Perou,aussi-  
bien que mon baume de Vie , font très-propres dans le  
cas dont il s’agit. Si ces moyens sont inutiles, quoi-  
qu’on les ait employés long-tems , & qu’on ne puisse  
point Venir à bout de redonner aux liqueurs la qualité  
bassamique qu’elles ont perdues , il ne fera pas inutile  
d’exciter une légere salivation atl moyen des prépara-  
lions du cinabre & de l’éthiops minéral ; pour cet effet

O 0 0

947 AMA

après avoir auparavant débarrassé autant qu’il le saut  
les premières voies avec des pilules céphaliques, ou  
tel autre purgatif convenable, on donnera tous les ma-  
tins au malade de l'éthiops minéral à la dofe d’une  
dragme, avec demi - dragme de silcre ; & quelques  
gouttes de baume de Copahu , pendant trois ou quatre  
semaines, Euivant que les circonstances l’exigeront ; &  
pour boisson une décoction de Equine avec des raisins  
Eecs & de la canelle , en lui enjoignant en même tems  
un régime convenable. J’ai Connu des perfonnes qui,  
par cette méthode , & avec le secours des remedes ex-  
térieurs,ont prévenu le danger dont elles étoient mena-  
cées de perdre la vue pour avoir reçu des contusions  
violentes à la tête.

*Cas II.* Une fille de siept ans, d’un tempérament foible &  
délicat & dont la couleur livide & jaunâtre témoignoit  
assez le peu de santé, fut faisie d’une fievre légere ac-  
compagnée de douleurs dans le dos & dans la tête, &  
de vertiges lorfqulelle *se* tenoit debout. Trois jours  
après il parut surtout sim corps de petites pustules rou-  
ges dont on jugea à propos d’arrêter le progrès au  
moyen de remedes tempérans & légerement rafraîchise  
sans; & d’un régime approprié. Quoique ces éruptions  
disparussent de tems en tems , la malade ne laissoit  
pas de sentir des frissons, & ces éruptions reparoissoient  
quelquefois enfuite accompagnées d’un sentiment de  
chaleur très-incommode. A ces accidens *se* joignirent  
le septieme jour des douleurs insupportables dans la  
tête & dans les yeux, dont elle ne fut délivrée que par  
la perte totale de la vue. Il ne paroissoit d’autre dé-  
fcctuosité dans *ses yeux ,* sinon que la prunelle étoit un  
peu plus grande & plus dilatée qu’à l’ordinaire.

*REFLEXIO H*

La maladie qui a caufé cette *goûte sereine* , est une fievre  
pourprée fort ordinaire aux enfans, particulicrement  
à ceux qui ont un mauvais tempérament & qui par la  
foiblesse de leur estomac & le défaut d’activité dans la  
bile aCcumulentune grande quantité de sérosité impure.  
La fievre dont nous parlons est occasionnée par une *sé-  
rosité* acre & impure qui séjourne dans les petits vass-  
feaux des glandes & qui est poussée vers la surface du  
corps par le mouvement de la fievre. Lorfque cette *sé-  
rosité* est plus abondante qu’elle ne doit l'être , que le  
tempérament est foible, ou ce qui revient au même,  
que les mouvemens vitaux font trop rallentis pour la  
chasser, il arrive que les parties solides *se* ressentent de  
la corruption des liqueurs qui croupissent dans différens  
endroits du corps, & s’en trouvent irritées. Dc-là vient  
que cette maladie est non-seulement accompagnée,mais  
encore fuivie de toux continues,de consomptions , de  
flevres lentes, de diarrhées , de maux de tête & de mi-  
graines. Il est donc visible, dans le cas dont il s’agit,  
que cette férosité s’étant jettée dans la tête , & furtout  
sur les nerfs optiques , a occasionné la *goute sereine* qui  
afflige la malade, & dont la cure consiste principale-  
ment à débarrasser les corps de cette masse d’humeurs  
féreuses qui doivent leur corruption à la fievre pour-  
prée , & à les détourner du cerveau. Pour cet effet je  
suis d’avis que l’on emploie outre les remedes internes  
propres à purifier le fang , les décoctions délayantes &  
les médicamens diaphorétiques & laxatifs, ainsi que  
les vésicatoires , qui produifent des effets admirables ,  
pourvu qu’on les applique de bonne heure ; car en at-  
tirant la férosité acre vers la peau ou la fuperficie du  
corps, ils en débarrassent la tête. On doit encore ten-  
ter de réparer la force & la faculté digestive de l'esto-  
mac au moyen des stomachiques doux & balfamiques ,  
pour qu’il puisse fe former de nouveau un chyle bien  
conditionné & des fucs louables.

*Cas III.* Une fille âgée de 9 ans, fort fujette aux fluxions  
catharrheufes,aux *acore sédc* à avoir quelquefois les glan-  
des du col enflées & le nez extremement bouché , fut

A M A 948

faisie d’un vertige, de douleurs violentes dans le dos &  
les hypocondres , d’un vomissement & de maux de tête  
qui l'obligerent enfin à garder le lit. Sa fanté s’étant  
rétablie au bout de quelques jours , elle s’exposa fans  
ménagement à l’air , qui étoit pour lors très-froid , de  
fiorte qu’étant retombée malade , elle fut attaquée d’un  
vertige extraordinaire, fon vifage s’enfla , la fievre fur-  
vint, & en même tems fa peau fie couvrit d’un grand  
nombre d’efflorescences. Peu de tems après elle tomba  
d’une violente émotion dans un accès d’épilepsie ,pen-  
dant lequel elle grinçoit des dents ; *ses* yeux devinrent  
fixes & étincelans , elle perdit totalement connoissan-  
ce , & fon pouls devint violent & inégal. Une heure  
après qu’elle fut revenue de cet accident, elle perdit  
tout à fait la vue , & parmi des douleurssde tête infup-  
portables, elle vomit une quantité considérable dema-  
tieres bilieufes. On lui donna un lavement & des re-  
medes anti-fpafmodiques, diaphorétiques & abforbans  
qui appaiferent le vomissement & les maux tête , mais  
pendant les quatre jours qu’elle resta aveugle , les ac-  
cès ne manquerent jamais de revenir. Pour remédier  
à fes trop longues insomnies & pour appaisier la violen-  
ce des douleurs , on lui donna vers le soir quelques  
grains de pilules de cynoglosse, qui lui firent passer une  
nuit beaucoup plus tranquille qu’à l’ordinaire ; & com-  
me on lui eut fait prendre le lendemain matin dans une  
infusion en forme de thé, un peu d’huile de girofle,  
tout fon corps fut couvert d’une fueur abondante, &  
elle recouvra aussi-tôt la vue ; mais ses maux de tête  
étant revenus une heure après, elle la perdit tout-à-fait.  
Le jour fuivant les spasines & les douleurs ayant encore  
diminué, les tireurs revinrent avec tant de siuccès , &  
continueront si long-tems , que la malade recouvra la  
fanté & la vue au bout de *seize* jours.

*REFLEXIONS.*

I. On voit par exemple quels terribles désordres la *séro\**sué acre est capable de causer dans le corps lorfqula-  
près avoir été poussée vers *sa* si.irface dans la fievre  
pourprée, elle vient à rentrer. Il arrive souvent qu’elle  
séjourne dans le corps sans qu’on s’en apperçoive , &  
qu’elle ne produise fes effets, que par accident. Deux  
caufes accidentelles l’ont obligée dans le cas dont nous  
parlons à *se* manifester, l'une est l’émotion & l'autre  
I’imprudence qu’à eue la malade de s’expofer au froid,  
qui toutes les deux ont caufé des spasines dans le gen-  
re nerveux ; le froid venant à resserrer la peau, les hu-  
meurs *se* font portées en dedans & furtout vers la tête  
en trop grande quantité.

II. L’aveuglement qui est survenu dans ce cas mérite le  
nom de spasinodique, puisque ce sont les fpafmes des  
parties externes & inférieures qui ayant fait remonter  
les humeurs avec force, ont été caufe qu’elles ont af-  
fecté non-feulement les membranes du cerveau, ce qui  
a occasionné l'épilepsie , mais encore les membranes  
nerveusies des yeux. Il est arrivé de-là que lorfque les  
sueurs siont devenues plus abondantes , cette sérosité  
s’est évacuée, & qu’avec elle *se* scmt dissipés les sipasines  
& les autres stymptomes dont nous avons parlé.

*Cas IV.* Un enfant qui avoit à peine trois mois fut atta-  
qué d’une petite vérole, qui n’ayant point poussé ni  
fuppuré comme elle devoir, disparut au bout de trois  
jours. Sa fanté étant ensisite devenue foible & chancel-  
lante, il fut fouvent incommodé de fluxions catarrheu-  
fes, & il parut avant la fin de l’année une espece de  
dureté dans fon bas-ventre. On lui donna pour dissi-  
per cet accident entre autres remedes un émétique  
deux fois par femaine, qui lui causa pendant dix jours  
un vomissement accompagné d’un cours de ventre.  
Ces excrétions étant venues à cesser, l'enflure du bas-  
ventre disparut, mais le malade tomba dans une très-  
grande foiblesse qui ne diminua rien cependant de fon  
appétit ni de fon fommeil. Enfin , il perdit entiere-  
rement la vue fans qu’on apperçut aucune défeésposi-

949 AMA

té dans fes yeux : fon corps , quoiqu’assez musculeux  
pour sim âge, devint si foible & si languissant que  
lorsiqu’on le levait *ses* articulations paroissoient céder  
& succomber Eous fon poids. Il étoit siouvent saisi d’un  
tremblement dans le bras gauche , il avoit la tête cn-  
flée , & ne pouVoit parler qu’avec peine. Il avoit le  
ventre assez libre , & bon appétit : mais il ne pouVoit  
moucher, & sisoit fort souvent.

*REFLEXIO H*

*La* cause des fymptomes qui suivirent la petite Vérole  
est une *pléthoresépeufe ,* ou une grande abondance de  
férosité & de lymphe impure dans le corps, ce qui est  
assez ordinaire dans les enfans. C’est ce qui fait qu’ils  
siont beaucoup plus fujetsaux fluxions fur les oreilles,  
Eur le nez , les yeux & siur la tête que les personnes  
ayancées en âge. Il est vrai pourtant que la supression  
de la petite Vérole jetta les fondemens de tous les fâ-  
cheux accidens dont le malade fut attaqué : car les hu-  
meurs excrémentielles qui ordinairement s’évacuent  
au moyen de cette efpece d’cxanthemes , étant rete-  
nues dans le corps, corrompirent les liqueurs séreuses  
lymphatiques ; & les pustules n’étant point sorties ,  
comme elles le devoient, peut être à catsse de la foi-  
blesse naturelle des nerfs, occasionnerent les cathar-  
tcs & la dureté du bas-ventre dont on a parlé. Les sé-  
rosités Venant ensilite à lu porter dans le cerveau &  
dans la moelle épiniere occasionnerent un relâche-  
ment paralytique de différentes parties, telles que les  
yeux, la langue, & qui s’empara ensuite des piés &  
des bras.

La cure de cette terrible maladie consiste prellque entie-  
rement dans Pussage des remedes internes qui dohvent  
Ecrvir en même-tems à détruire la viscosité & à dimi-  
nuer la quantité de la lymphe. Je trouve donc à pro-  
pos que l’on usie de la méthode suivante. Après avoir  
purgé le malade avec une quantité suffisante de pou-  
dre de cornachine, on lui donnera tous les matins ,  
pendant six jours, une poudre compofée de cinq grains  
de cinnabre préparé, de huit grains d’yeux dlecrevif-  
fcs, & de demi-grain de mercure doux , & on le pur-  
gera enfuite. Il usiera de nouveau de cette même pou-  
dre pendant six jours, après quoi on le purgera comme  
auparavant. Pendant ce tems , le malade ufera pour  
boiffon ordinaire d’une décoction de trois onces de ra-  
cine de sarfepareille, de trois gros d’écorce de bois de  
sassafras; d’une demi-dragme de fel de tartre, que l’on  
fera bouillir dans un vaisseau bien fermé avec douze  
pintes d’eau de pluie. Il ne doit ufer que d’alimens at-  
ténuans & ne manger que de la chair rôtie, du pain de  
fleur de froment, & en petite quantité. Après quoi on  
lui fera prendre pendant huit jours un bain d’eau com-  
mune,de fon de froment & de potasse, & on lui oin-  
dra la nuque du cou & l’os factum avec de l'onguent  
*Nervinum.* H continuera d’user de la décoction précé-  
dcnte, & il boira un peu avant ses repas, afin de forti-  
ficr fon estomac,d’un julep composté d’essenCe de pim-  
prenclle blanche, & de gentiane rouge, de chacune de-  
mi-once; de deux dragmes d’efprit de nitre dulcifié ;  
& d’huile de macis, de cedre & de canelle, de chacune  
six gouttes. 11 tirera aussi par le nez du fiel volatil am-  
moniac *sec* & imprégné d’huile de marjolaine. Je ne  
doute point que cette méthode neprodusse un très-bon  
effet.

*Cas V.* Un enfant de douze ans sujet depuis quelques  
années, dans les tems pluvieux, & lorsque les vents  
du nord regnent, aux catharres , à des toux & a. des  
péfanteurs de tête , fut faisi d’une fievre jointe à un  
catharre,qui fut suivie le neuvieme jour de douleurs  
insupportables dans la tête & dans les yeux , & de  
la perte de la vue. On ne remarquoit d’autre défaut  
dans fes yeux, sinon que la prunelle étoit rétrécie , &  
il ne pouVoit feulement que distinguer la lumiere  
d’avec les ténebres. 11 aVoit bon appétit, & son Ventre

Α M Α 95®  
faisoit assez réguliercment ses fonctions. Apres avoir  
été quinze jours dans cet état, sans avoir éprouvé l'ef-  
set d’aucun femede. on me le confia, & quoique je re  
fisse ufage que de mes pilules balsamiques qu’il pre\*  
noit une fois par femaine, & que je mecontentasi'e de  
lui appliquer deux fois par jour fur le front & fur les  
tempes une compresse trempée dans mon baume de  
Vie , il recouvra tout-àssait la Vue au bout de quel-\*  
ques femaines.

*REFLEXIO H*

Cette maladie ne paroît être qu’une *goute sereine* batàr\*  
de causée par l'écoulement de la férosité qui entoure  
les parties nervetsses , & qui Eert aux différens usiiges  
de la Vision ; car le nerfop tique , en tant qu’il est en-  
fermé dans le cerveau, né reçut aucun dommage dans  
ce cas , & fournit le fluide le plus subtil aux parties  
nervetsses de l’œil, qui fe trouvant comprimées de tous  
côtés par les sérosités impures, n’étoient prefque plus  
propres à recevoir les rayons de lumiere & de contri-  
huer à la vision. On a remarqué que les enfans & les  
jeunes gens qui font d’un tempérament trop phlegmst-  
tique , ou qui font sisjets aux fluxions catarrhesses, ont  
assez souvent la vue & l’ouie foibles; je leur donne alors  
des remedes propres contre le catharre : mais ceux-ci  
n’ayant produit aucun effet dans le cas dont nous par-  
lons, il ne me restoit autre chose: à faire que d’em-  
ployer des remedes amis des nerfs & corroboratifs, tels  
que mon baume de vie, pour dissiper la stagnation des  
liqueurs & fortifier les parties assbiblies. Ηοεεμαν\*  
*Vol. III. c.* 4.

*Exposition de quelques Cas qtel appartiennent* à *la dissertai  
elon précédente.*

*Cas I.* Un homme âgé de trente-fept ans, d’un tempé-  
rament stinguin & mélancolique , qui s’appliquoit  
des Eon enfance à l’étude avec beaucoup d’ardeur , &  
passent fouvent les nuits à lire , ayant été chargé les  
deux dernieres années de l’éducation d’un jeune-hom-  
me, s’y adonna avec tant de zele, qu’après avoir étu-  
dié fort avant dans la nuit il se levoit à quatre heures du  
matim Comme il ne prenoit autre chose avant dîner  
qu’un verre de vin brûlé, & qu’il buvoit erdinaire-  
ment fort peu à ses repas , il étoit presque toujours  
constipé. Ayant vecu de cette S0rte près de deux ans  
& demi, il arrica que s’étant mis un jour en colere,il  
fut faisi d’un mal de tête, accompagné d’un sentiment  
pareil à celui que causent les Eourmis lorsqu’elles nous  
courent Eur la peau. Il perdit ensuite tout d’un coup  
la vue, il n’entendoit & ne parloir qu’avec peine, &  
fentoit une tension douloureuse dans la jambe & le  
bras droit. On lui ordonna aussi-tôt les bains , & on lui  
ouvrit la veine du pié gauche : mais il n’en sortit pas  
de Eang non plus qu’il n’en étoit sorti de celle du bras  
gauche qulon lui avoit ouverte quinze jours auparavant.  
On lui ordonna ensilite des ventouses fur la nuque du  
cou & si.ir le sommet de la tête , à l’application dese  
qu’elles il étoit accoutumé , & qu’il aVoit négligées  
depuis deux ans, & on lui donna des lavemens émol-  
liens pour faire ceffer sa constipation. Il recouvra la  
vue jufqu’à un certain point, il ne pouvoir cependant  
point lire ,& il fe plaignoit toujours de petits nuages  
qu’il appercevoit devant fes yeux.

On me fit appeller pour la confultatlon , & je commen-  
çai par lui ordonner la poudre suivante.

Mêlez & réduisez le tout en poudre. La dose est d’une  
dragme.

9 5 I A M A

Et enfuite ces pilules

A M A 952

ne violente colere, & venant à s’y arrêter, ait occa-  
sionné non-seulement cette pesanteur de tête doulou-  
retsse & l'aveuglement, mais encore les douleurs poi-  
gnantes & lancinantes que le malade l'entoit dans le  
pié,&dans le bras droit. Cependant comme la mala-  
die n’est pas inVétérée , il est ail'é de concevoir que le  
malade peut encore el'pérer de recotiVrerla Vue , pour-  
Vu qu’il tsse de remedes convenables & employés à  
propos.

Pour satisfaire à cette intention, on doit avec la faignée,  
les fcarifications & les purgatifs, user de remedespro-  
pres à atténuer & à dissoudre les humeurs croupssan-  
tes, & à les détourner de la tête & des parties si.lpé-  
rieures Vers les inférieures , & à fortifier tout le genre  
nerveux qui fe trouve afsoibli. Comme les préparations  
mercurielles , furtout celles du cinabre, font très-effi-  
caces , lorsqu’on les emploie à propos, pour dissiper la  
stagnation de la l. mphe, & pour la mettre en mouve-  
ment, même dans les parties les plus éloignées, com-  
mecela paroît assez dans les maladies Vénériennes ; je  
les ai employées avec si.lccès dans les maux de têtein-  
Vétérés & opiniâtres , dans la paralysie & l’épilepsie ,  
non-seulement à dessein d’évacuer fensiblement, mais  
encOre d’exciter la transpiration , à quoi contribuent  
si-irtout les infusions chaudes imprégnées de quelque  
substance d’une qualité diaphorétique , dont j’ordonne  
en même-tems l’nsage au malade. Après avoir détruit  
les caisses & atténué les humeurs qui croupiflent autour  
des nerfs optiques, on ne peut mieux faire que de for-  
tifier le cerveau & le genre ncrVeux, par Pufage inter-  
ne & externe des meilleurs balfamiques, & rendre aux  
fibres relâchées & affoiblies le ton & la force qu’elles  
ont perdues ; rien n’est meilleur pour cet effet que  
mon baume balsamique. On peut conclurre de cette  
histoire & du succès de cette cure , que les mercuriels  
& les préparations du cinabre jointes à l’usage des  
balfamiques Eont extremcment efficaces pour dissiper  
PaVeuglement causé par *iagoutesereine,* lorsqu’il n’est  
pas trop invétéré ; & il *rsy* a point de doute que cette  
pratique n’ait un pareil succès dans les autres maladies  
de la tête & du cerveau, qui proviennent dcl’extraVa-  
fation & de la stagnation de quelque quantité de séro-  
sité du fang, quelques terribles qu’elles soient, pourvu  
qu’on y remedie à tems. HoffMaN, *Consule Med. Cent.  
I.SectH.Cas. XLII.*

*Cas II.* Une Demoiselle âgée de quarante-neuf ans, dont  
le tempérament tenoit du bilieux & du mélancolique,  
qui aVoitVécu dans le célibat & joui d’trne fanté par^  
faite depuis qu’elle étoit fortic de l’enfance, fe trouva  
incommodée d’une petite difficulté de reEpirer , s’étant  
expoEée au froid & à la fatigue; fes évacuations mens-  
truelles furent très - irrégulieres pendant l'efpace de  
deux ans; quelquefois elles étoient trop abondantes,  
elles cessoient quelquefois trois mois de fuite , mais  
elles furent tout-à-fait supprimées la derniere année.  
Elle avoir été souvent sujette pendant ces irrégularités  
à des inflammations d’yeux,qu’elle avoit toüjours trou-  
*vé* moyen de dissiper : mais elles revinrent dans le mois  
de Décembre 1726. avec beaucoup plus de Violence ,  
accompagnées de douleurs poignantes, & elles s’em-  
parerent de Pœil droit, & essuite du gauche. Il furvint  
une eEpece de dilatation dans l’iris, & sa vue s’afl'oiblit  
insensiblement à un tel point qu’il lui fut impossible  
de difcerner les objets. Ses yeux font maintenant sans  
douleurs, mais non point sans inflammation ; & l’hu-  
meur crystalline de l’œil droit paroît plus blanche  
qu’elle ne doit l’être naturellement, fans qu’on puisse  
savoir si la malade est menacée d’une cataracte ou  
d’un glaucome. La prunelle de l’œil gauche paroît di-  
latée, & sies humeurs troubles & opaques. On usa de  
divers moyens pour dissiper ces iymptomes, onsiaigna  
la malade aux piés & aux bras, on lui appliqua des cau-  
teres aux bras & siur la nuque du cou, on lui ordonna  
des demi-bains, des collyres , des purgatifs, des mer-  
curiels, des fudorifiques, des cloportes mêlés aVec du

Mêlez & faites-en des pilules du poids d’un ferupule.

Le malade prit tous les matins pendant trois jours con-  
fécutifs fept de ces pilules ; & enfuite pendant cinq  
jours matin & soir la poudre dont je Viens de donner  
la préparation , & continua d’user des pilules & de  
la poudre alternativement de la maniere que je Viens  
de dire.

Après quoi je lui ordonnai la décoction siti Vante.

Prenez *de racine de valérienne, une once,  
baume, une poignée,  
semence de fenouil, deux dragmes.*

Coupez & pilez ces drogues ensemble.

On doit faire cette infusion en forme de thé & en rece-  
voir la fumée le matin dans les yeux ; & après aVoir  
pris les remedes ordonnés, boire huit ou dix tasses de  
l’infusion même. Je lui ordonnai aussi mon baume de  
vie qu’il tira par le nez & dont il s’oignit les tempes.  
Je lui confeillai même d’en prendre huit gouttes tous  
les matins dans l’infusion précédente. Enfin, il fe mit  
tous les jours jusqu’au gras des jambes dans un bain  
de sim de froment, & de fleurs de camomile, & après  
aVoir continué ce régime pendant quelques femaines,  
il recouVra tout-à-fait la Vue.

*REFLEXION.*

Un pareiIaveuglement qui furvienttout d’tmcoup paroît  
être une paralysie,& est furtout occasionné par la sépara-  
tion de la sérosité d’avec le siang & par fa stagnation au-  
tour de l’origine des nerfs optiques, qui empêche par fa  
pression le fluide animal & nerveux de s’y porter: de-  
là résulte la privation de la Vue flans que la structure de  
l’œil paroisse dérangée ; car on n’y apperçoitextérieu-  
rement aucun défaut. La stagnation de la sérosité pro-  
vient principalement de la foiblesse du cerveau , ou du  
trop grand relâchement de fes fibres qui retarde la cir-  
culation dans cette partie : par une conséquence né-  
cessaire le simg demeurant comme enfermé dans les  
vaisseaux du cerveau, fe sépare de *ses* parties séretsses,  
lesquelles Venant à Ee porter en plus grande quantité  
qu’il ne faut dans les parties inférieures du cerveau ,  
compriment quelquefois tantôt l’une & tantôt l'autre  
paire de nerfs ;& dérangent ou détruifent entierement  
les fonctions des parties où aboutissent & fe divisent les  
nerfs. Dans le cas dont il est maintenant question, une  
trop forte application d’efprit, des Veilles excessives,  
jointes à des chagrins de trop longue durée, ont extre-  
mcment affoibli le cerveau & les nerfs qui en fortent;  
car telle est la nature & l'effet de ces caufes, que lorf-  
qu’elles fe trouvent réunies, elles rendent le malade  
fujet à des maux de tête fâcheux, à la paralysie, l’apo-  
plexie,& la léthargie; à quoi contribuent encore la Vise  
cosité & Fimpureté du fang & *sa* congestion dans le  
cerveau; circonstances que l'on doit attribuer à la trop  
grande abstinence par rapport à la boisson , & à l'tssage  
que le malade faiToit du Vin tous les matins, *à sa* conf-  
tipation opiniâtre , & à la négligence qu’il a eue de ne  
fepoint faire tirer du fang, comme il avoit accoutu-  
mé , parla saignée & les Ventotsses. On ne doit donc  
point s’étonner, les humeurs & le cerveau Ee trouvant  
dans cet état, que le sang en Ee portant avec une force  
extraordinaire dans cette derniere partie, enfuite d’u-

*gpl* AMA

cinabre naturel, les eaux de Spa, & on lui appliqua  
fur les yeux des fachets remplis de drogues résoluti-  
ves : mais les Eymptomes bien loin de céder à ces reme-  
des , ne firent qu’augmenter & devinrent extremement  
incommodes à la malade.

*REFLEXION.*

Si l’on fait attention à la cause immédiate de cette ma-  
ladie, on verra qu’elle consiste en partie dans la cor-  
ruption & le dérangement des humeurs crystallines &  
vitrées de l’oeil, qui font naturellement tranfparentes,  
laquelle corruption est ocoalionnée par l’affluence d’u-  
ne lymphe épaisse & impure, & dans la lésion des nerfs  
optiques ; car ces derniers étant comprimés par la quan-  
tité d’humeurs qui s'y est jettée, le fluide nerveux ne  
peut plus prendre fon cours vers la rétine, ce qui cause  
une *goutesereine* qui paroît assez par la dilatation ex-  
ccssiVe, & prefque paralytique de la prunelle & de Pi-  
ris. Puis donc que ces symptomes ont pour caisse la  
trop grande affluence d’humeurs dans la tête & fur les  
yeux, & silrtout dans les parties qui fiant les plus voi-  
fines du cerVeau, comme cela paroît par la rougeur, la  
douleur & l.inflammatlon ; & puisque cette affluence  
n’est qu’une fuite de la cessation des regles de la mala-  
de, de l’agitation de sim esprit & de la faute qu’elle a  
faite de s’expofer au froid ; on doit avoir foin en pre-  
mier lieu de déllurer les yeux des humeurs qui y sé-  
journent & d’empêcher qu’elles ne s’y portent de nou-  
veau dans la siiite ; on doit après cela fortifier les par-  
ties nerveufes & membraneufes de l'oeil, & rendre aux  
diflérentes humeurs leur tranfparence ordinaire.

Cela nlest pas aifé dans une maladie aussi inVétérée que  
celle-ci ; & les moyens dont on fe sert dans de sembla-  
blcs cas,tels que les fétons, les Vésicatoires, les cauteres,  
les mercuriels, les collyres, les résolutifs, les si-ldorifi-  
ques , &les purgatifs ne fauroient être d’aucune utili-  
λλ’ té. On ne doit point cependant perdre entierement *es-  
pérance* abandonner la malade à fon mauVais fort,  
puifqu’on n’a point encore employé les remedes dont  
je me silis serVÎ aVec beaucoup de silccèsdans de pareils  
cas. Je serois donc d’aVÎs que la malade eût seuls cesse  
un séton au cou, & qu’on eût soin de lui tenir le Ven-  
tre libre , au moyen d’un purgatif compofé de deux  
onces de manne, & d’une demi-once decrême de tar-  
tre dont elle ufera deux fois par femaine. Elle doit  
aussi s’abstenir aVec foin de vin & de biere, & fubsti-  
tuer à ces boisions la décoction fuiVante :

Incifez & seduifez ces drogues en poudre, & faites-en  
bouillir une once & demie dans trois pintes d’eau lorf  
que vous Voudrez en faire usage.

On appliquera fur les yeux de la malade un Bachet rem-  
pli de racine de Valérienne , de semence de fenouil, de  
feuilles de rofes , & imprégné d’eau d’*arquebusade, &*elle aura foin de tirer de tems en tems par le nez le  
mélange sulcant :

Mêlez pour l'usage,

Elle ne peut aussi que tirer un avantage considérable d’u-  
ne infusion en forme de thé faite avec une once de ra-

A M A 954

cine de valérienne, de baume de bétoine, de sauge & dé  
basilic, de chacun une poignée; de semence de fenouil  
& de cubebes , de chacun trois dragmes : elle doit en  
receVoir tous les matins la fumée dans les yeux , &  
boire dix tasses de cette infusion , mais moins char-  
gée.

La malade dolt prendre encore, lorsqu’elle va *se* met-  
tre au lit, une dragme.& demie de la poudre sui-  
vante :

Mêlez ces drogues & réduisez-les en poudre.

La malade doit fuivre ce régime pendant un mois, & se  
baigner tous les flairs les pies dans de l’eau de rictere  
& du son de froment : mais fuppofé que ces remedes  
ne produifent aucun effet , je trouve à propos qu’on  
lui frotte deux fois par femaine la cheville du pié &  
les genoux avec de l’onguent mercuriel,.pour exciter  
une légere faliVation. Elle doit auparavant fe baigner  
pendant dix jours,trois quarts-d’heure par jour dans un  
bain d’eau deriviere dans laquelle on aura fait bouillir  
du froment & du fon d’orgê , & fe conduire ensisite de  
la maniere qu’on a dit ci-dessus. Je ne doute point que  
par cette conduite la malade ne retire des remedes le  
fruit qu’elle en attend. HoffMAN , *Consul, de Med,*I. lcct. *I. Cas.yso.*

*Celse* parlant du commerce Vénérien , nous donne ce con\*.  
seil remarquable : *Cavendum ne in secunda valetudine,  
adversa praesidia consumantur* ; c’est-à-dire, on doit  
prendre garde dene point prodiguer mal-à-propos  
lorsqu’on est en stanté, ce qui doit nous foutenir lorstque  
nous stommes malades.

Comme je fuis persuadé que plusieurs personnes ne sui-  
vent pas ce précepte autant qu’il leur seroit convena-  
ble ; je trouVe à propos de rapporter le cas sulcant qui  
pourra être de quelque utilité à ceux qui n’ont pas en-  
core détruit totalement leur santé par des plaisirs inlu»  
modérés.

*Foiblesse de vue occasionnée par une effusion excesseve de  
matiere seminale.*

*Cas III.* Un jeune homme de VÎng-cinq ans, d’un tem-  
pérament phlegmatico-sanguin, & qui dès sim enfance  
aVoit une complexion fort délicate & le vifagespâle ,  
tomba à l'âge de fept ans dans une atrophie & dans  
une maladie de colssOmption qui n’étoit caufée, felon  
toute apparence , que par llusiage qu’il aVoit fait de  
trop bonne heure du νΐη. ReVenu peu à peu de cette  
maladie , il commença à grandir & lorsqu’il eut atteint  
enViron quinze ans il s’adonna , à l'exemple d’un mal-  
heureux compagnon de collége , à un crime exécrable  
que l'on doit aVoir horreur de nommer & eneore plus  
de commettre dans un pays où la Vertu , l’honnêteté  
& la politesse font en la moindre recommandation. Il  
s’abandonna très-fouVent , & presque tous les jours à  
ce Vice indigne d’un honnête-homme , depuis quinze  
jusqu’à Vingt-trois ans , & comme il *se* faifoit en fllê-  
metems un plaisir d’écrire en très - petit caractere il  
s’affoiblit tellement le cerVeati & les yeux , qu’ils fu-  
rent siouVent attaqués de conVulsions pendant les der-  
nieres années de *ses* études. Il y a εηνΐΐ'οη quatre ans  
qu’étant siur le peint de satisfaire à fes infames desirs,  
on Vint par hafard à heurter à fa porte , ce qui le jetta  
dans une telle ccnfusion , qu’il ne pût point accomplir  
le dernier acte de cet infame passe-tems. Il fentit fur  
le champ une douleur aiguë & une si violente tension

*5 9 I*

dans les testicules & les Vaisseaux spermatiques, qu’il  
ne pouVoit marcher qulaVec beaucoup de difficulté.  
Son génie & *sa* vue parurent s’affoiblir en même tems.  
Quoiqu’il n’ignorât point le danger dont il étoit me-  
nacé, les douleurs qu’il sentoit dans les testicules n’eu-  
rent pas plutôt cessé qu’il retomba dans le même cri-  
me : mais il sut de nouveau saisi d’une semblable dou-  
leur dans les parties génitales & surtout dans les testi-  
cules où elle étoit jointe à une tension considérable.  
On vint cependant à bout de dissiper cette douleur  
après six mois , quoique aVec peine , aVec le secours  
des remedes internes & externes ; aussi-tôt après les  
vaisseaux qui aboutissent au testlcule gauche s’enfle-  
rent. Cette enflure augmentoit furtOut après les repas ,  
mais elle ne lui catssoit aucune douleur , à moins qu’il  
n’irritât ces parties ; ce qu’il y a cependant de fâcheux  
pour lui est qu’elle ne s’est point encore dissipée juf-  
qu’aujourd’hui 11 a la tête & les yeux tellement affoi-  
blis, qu’il ne peut lire fans paroître ivre. Ses pau-  
pieresfemblent chargées d’une espece de poids ; elles  
font collées tous les matins & extrêmement mouillées.  
Ce n’est pas tout , les angles de stes yeux , outre les  
douleurs qu’il y stent , font encore remplis d’une ma-  
tiere blanchâtre. Son état étoit si fâcheux qu’il a été  
obligé d’abandonner la lecture & d’interrompre *ses* étu-  
des pendant six femaines qu’il a passées à prendre les  
remedes qu’on a cru nécessaires & convenables à l’état  
où il *se trouve.* Il a été assez heureux que de recouvrer  
la fanté au point de pouvoir donner deux ou trois heu-  
res par jour à l'étude: mais lorfqu’il s’applique un peu  
trop, il est aussitôt saisi des symptomes dont nous avons  
déja parlé. Il est deveml si maigre que fon corps paroît  
être un squelete; & quoiqu’il ait bon appétit il fe trou-  
ve incommodé & affecté d’une efpece d’ÎVresse après  
fes repas. Après s’être abstenu pendant deux ans du cri-  
me qu’il aVoit coutume de commettre, il a commencé  
à être incommodé très souvent par des pollutions noc-  
turnes involontaires, ce qui n’a fait que l'affoiblir en-  
core plus. Il s’agit donc maintenant de remédier à cette  
extrême foiblesse.

*R E M A R QU E S.*

On Voit par ce recit que le plaisir vénérien, lorsqu’on s’y  
adonne trop-tôt ou trop souvent , détruit non-seule-  
ment les forces du corps en général, mais affoiblit en-  
core les fonctions du cerveau & des yeux à un tel de-  
gré, que la perte en devient prefque irréparable. Mais  
ce qui mérite principalement notre attention dans le  
cas dont nous parlons est le tems auquel les yeux de  
ce jeune homme commencerent à fe reffentir de l'ufa-  
ge continuel & prefque journalier qu’il fassoit du plai-  
sir vénérien. En esset j’ai eu occasion d’être témoin d’un  
grand nombre de cas où des personnes avancées en âge  
ont, par un tssage immodéré de ce plaisir , attiré fur  
leurs yeux des rougeurs, des douleurs lancinantes ac-  
compagnées d’une tension, & d’une sensiation pesiante,  
comme s’ils eussent été chargés d’un poids , & d’une  
grande effusion de larmes, & tellement afloibli leur vue  
qu’ils font devenus incapables de lire ou d’écrire ; j’ai  
obfervé dans ces sortes de cas que la prunelle étoit tou-  
jours dilatée comme dans la *goutesereine,* à cause de la  
foiblesse & de l'atonie des fibres musculaires & ncrveu-  
fes qui l’environnent.Je connois deux personnes qui ont  
été attaquées de la *goutesereine* pour s’être lÎVrés aux  
plaisirs de l’amour aVec excès. On Voit par-là combien  
grande est la correspondance qu’il y a entre les parties  
génitales, ou plutôt le fluide séminal spiritueux lui-  
même, & le globe de l’œil, lequel est composté de mem-  
branes, de nerfs, & de fibres mufculaires extremement  
déliées , aussi-bien que de fluides légers & transparens.  
Le fluide féminal lymphatique est presque de meme  
nature & qualité que ce fluide qui fe fépare dans le cer-  
veau & *se* distribue dans tous les nerfs du corps ; ce qui  
fait que la fécrétion du dernier dans le cerveau doit  
être d’autant moins abondante que l’évacuation du pre-

A Μ A 956

mier est plus considérable. C’est encore la raision pourlaquelle les jeunes gens qui commencent à gouter *de*trop bonne heure les plaisirs défendus de l'amour, àf-  
foiblissent considérablement leur mémoire , & devien-  
ncnt incapables de s’appliquer à l'étude , & que les  
perfonnes avancées en âge, qui s’adonnent aVec excès  
aux plaisirs de l’amour, perdent leurs forces & abre-  
gent leurs jours.

ReVenons à notre sinjet : une autre circonstance qui paroît  
encore remarquable est que le malade après aVoir aban-  
donné ses infames habitudes a été fujet à des jollu-  
tions noctures dont il est aifé de deVÎner la caufe ; car  
plus les humeurs & surtout la matiere féminale sepor-  
tent en abondance aux organes de la génération , fiait  
par la force de l’imagination ou autrement ; plus les  
Vaisseaux spermatiques fe dilatent & fil relâchent; ce  
qui fait que la liqueur féminale y afflue en plus grande  
quantité , & occasionne ces idées & ces excrétions *sé-*minales qui arrivent à ceux qui ont l’imagination  
échauffée pendant le sommeil.

Quant à la cure de la maladie dont il s’agit, la méthode  
suivante me paroît mériter qu’on la siaiVe.

Premierement on donnera tous les matins au malade une  
chopine de lait d’âneffe, mêlé avec une troisieme par-  
tie d’eau de *Selter.*

Et le sioir une dragme de la poudre sciivante.

Réduisiez ces drogues en poudre , que l'on prendra paI  
parties dans de l’eau de cerises noires. <

AVant & pendant la cure , & après qu’elle fut achevée,  
je lui ordonnai la potion laxative fuivante.

Prenez *rhubarbe choisie, une dragmes  
manne, une once,  
nitre préparé avec l’antimoine s cinq grains»*

Faites-les bouillir & diffoudre à petit feu dans six onces  
d’eau de *Selter* , & ajoutez à la colature trois gouttes  
*d’hielle de cedre.*

J’ordonnai outre cela au malade pour bûiilbn ordinaire  
cette décoction.

Mêlez ces drogues & réduisez-les en une poudre dont  
vous ferez bouillir deux onces pendant trois quarts-  
d’heure avec de petits raisins fees dans trois chopines  
. d’eau.

Je lui défendis aussi l’usage des alimens salés, des substan-  
ces aromatiques & des liqueurs chaudes ; & je lui or-  
donnai des bouillons de Veau, de Viperine, &deraei-  
nes de chicorée ; & de prendre le matin en forme de  
thé une infusion de mente & de baume. La cure étant  
finie , je lui confeillai d’ufer encore pendant quelque-  
tems de la décoction précédente & de mon élixir bal-  
famique; defortequ’en moins de six femaines je déli-  
Vrai le malade de tous les symptômes qui l’affligeolent  
& lui rendis la santé dont il jouissait auparaVantHorr-

957 AMA

MAN. *Consuit. Med. Cent. II. Sect.* 3. *Cas.* 104. ,

*Cas IV.* Une fille de condition âgée de 12 ans, se plai-  
gnoit d’une lassitude , du dégout, de foiblesses & de  
douleurs lancinantes dans les bras & dans les jambes;  
fa couleur étoit en même tems livide & un peu plom-  
bée. Huit jours après elle fut faisie d’un frisson qui fut  
suivi d’une chaleur brûlante & d’une douleur excessive  
dans la tête & dans les lombes ; le troisieme jour la rou-  
geole , qui pour lors étoit épidémique fe manifesta.  
Elle étoit en même tems incommodée d’une toux opi-  
niâtre , & la douleur continuelle qu’elle fentoit dans  
la tête & dans les yeux l’empêchoit de dormir & de  
pouvoir selpporter la lumiere. Le cinquieme jour les  
éruptions disparurent & abandonneront prefque toutes  
les parties de sim corps : mais les douleurs continue-  
rent toujours , & elles étoit si constipée depuis le com-  
mencement de *sa* maladie , qu’elle ne pouvoit aller à  
la stelle sans le secours d’un lavement. Dans le tems  
que l'on croyoit la maladie silr fon déclin , elle fut tout  
d’un coup faisie de douleurs violentes dans les intesi-  
tins, d’une chaleur brûlante par tout le corps, elle étoit  
altérée , foible & refpiroit avec peine ; fur ces entre-  
faites elle fut attaquée d’une fievre pourprée compli-  
quée avec des éruptions miliaires, &les douleurs qu’el-  
le fentoit dans la tête & dans les yeux continuerent  
avec la même opiniâtreté. On tâcha de remédier à ces  
fâcheux iymptomes avec des remedes que l’on crût  
propres à diminuer l’acrimonie des humeurs, à calmer  
les spasines , & à procurer une éruption douce & natu-  
relle ; fon mal de tête ayant diminué peu à peu, par ces  
moyens elle recouvra la fanté. La violence de la mala-  
die ayant été surmontée, sa vue s’affoiblit de telle sorte  
qu’en moins d’tm mois elle fut attaquée d’une *goute  
sereine* qui la mit hors d’état de difcerner les objets ,  
quoique fes yeux parussent sains , excepté que la pru-  
nelle étoit une fiais aussi large que dans sim état natu-  
rel. On employa un grand nombre de remedes pour  
dissiper cette maladie, mais ce fut inutilement. Ses  
regles ayant commencé à paroître vers l'âge de quator-  
ze ans, fes yeux devinrent capables de fupporter la  
lumiere , pourvu qu’elle ne fût pas trop forte. On me  
confulta & je conseillai à ceux qui en avoient filin d’en-  
tretenir le cours de ses regles au moyen de légers bal-  
famiques, de lui appliquer un vésicatoire pour quel-  
que tems, & de lui oindre tous les jours & le plus siou-  
vent qu’on pourroit, les paupieres avec de la graisse de  
vipere,& de lui donner de tems en tems dans *ses* alimens  
quelques gouttes de mon baume de vie. Ces remedes  
produisirent un *si bon effet* qu’elle recouvra la vue au  
point de pouvoir discerner les objets lorsique fes yeux  
étoient dans une certaine position, quoique d’une ma-  
niere défcctueusie , car elle ne les voyoit qu’à demi. Sa  
fanté s’est d’ailleurs parfaitement rétablie , & il n’y a  
pas long-tems qu’elle s’est mariée.

*R E M A R QU E S.*

C’est toujours un très-mauvais pronostic dans la petite  
vérole aussi-bien que dans la rougeole, lorfque les dou-  
leursque le malade sent dans la tête & dans les yeux ,  
& qui ceffent pour l’ordinaire après l’éruption, conti-  
nuentspendant tout le cours de la maladie ; car elles  
laissent généralement de terribles maladies du cerveau  
après elles, & dans le cas présent elles affligerent la  
malade d’une *goutesereine,* qui ordinairement est in-  
curable dans les adultes , mais que l'on peut dissiper  
dans les ensans, & surtout dans les jeunes filles d’une  
constitution délicate lorfque leurs évacuations mense  
truelles viennent à paroître. Car elles changent l'état  
des fiolides & des fluides , surtout lorfque l’art *secon-  
de* les efforts de la nature. Ηοεεμλν , *Medec. Rais.  
System. Sect. i.chap.* 8. *Observ.* 1.

*Goute sereine causeepar une tumeur sphérique, qui Pétant  
formée dans le cerveau presseit les nerfs optiques.*

*Cas* V. Un jeune homme âgé de 24 ans, fut faisi d’un

A M A ' 958

mal de tête ; la fievre fuivit aussi-tôt, & lorsqu’elle  
eut cessé, le mal de tête ne laissa pas de continuer  
accompagné de Pinfomnie & d’une foiblesse de cer-  
veau. A la fin il commença à perdre la vue de l’œil  
gauche, un mois après celle de l’œil droit diminua;  
& peu de tems après il devint tout-à-fait aveugle, fans  
qu’il parût aucun défaut dans fes yeux. Il fut enfuite  
attaqué de convulsions qui continuerent, avec des in-  
termissions , pendant tout l’hiver : elles cesserent au  
printems , & elles furent suivies de la toux, d’une fie-  
vre hectique, d’un crachement de matiere purulente,  
& d’une phtisie, qui après l’avoir long-tems incommo-  
dé le mit au tombeau.

Ayant ouvert fon corps , je trouvai qu’il avoit les pou-  
mons attaqués ; mais lorfque je vins à lui ouvrir le  
crane & à rechercher la catsse de cet aveuglement par  
l’examen du cerveau, je le trouvai entierement hu-  
mecté d’une grande quantité de matiere aqucisse, & sa  
portion antérieure, furtout celle du côté gauche gon-  
flée : en ayant séparé une partie , je découvris une esq  
pece de tumeur sphérique , semblable à une glande ,  
enfermée dans la fubstance du cerveau, dont elle étoit  
cependant séparée & enfermée dans une membrane du-  
re parfemée de vaisseaux capillaires. Elle étoit un peu  
plus grosse qu’un œuf de poule & avoit la forme d’une  
noix de pin; fa fubstance interne étoit blanche & unie-  
& resscmbloit au blanc d’un œuf endurci; elle avoir la  
forme d’un cone tronqué dont la bafe qui fortoit hors  
du ventricule du cerveau pressait par son poids, qui  
étoit de quatorze gros , fur l’origine des nerfs opti-  
ques. Je compris que sim aveuglement ne venoit que de  
cette tumeur , qui avoit intercepté le passage des *es-  
prits animaux* dans les yeux, puifqu’il ne paroissoit au-  
cune obstruction, ni aucune autre défectuosité, foit  
dans les yeux ou dans les nerfs optiques. Βονετ , *Libs  
I. Sect.* 18. *Observ.* 1.

*Goute sereine causeè par une vessie qui presseit les nerfs  
optiques près de P endroit oit ils s’entrecoupent.*

*Cas VI.* Je disséquai en 1590. la fille d’un Bourguemestre  
d’Hollande , âgée de 18 ans. Elle avoit été incommo-  
dée quelques années avant fa mort du *diabetès,* & 11 n’y  
avoit que quelques jours qu’elle avoit été faisie d’une  
esipece d’aveuglement qui n’avoit point terni sies yeux,  
& l’on ne remarquoit aucun défaut dans leurs membra-  
nes ni dans leurs humeurs, quoique la malade ne pût  
point appercevoir la clarté d’une chandelle, quelque  
près qu’elle fût de fes yeux.

Lorfque j’eus ouvert le crane , j’y découvris une vessie  
considérable qui portoit sim les nerfs optiques près Pen-  
droit où ils fe croifent. J’y fis une incision & il en for-  
tit environ demi-pinte d’une matiere aqueufe limpide;  
car les reins ayant été trop foibles pour séparer les li-  
queurs qu’elle prenoit, elles avoient regorgé dans la  
tête & formé la vessie dont nous venons de parler. Bo-  
NET, *L. I. Sect.* 18. *Obs.* 1.

*Cas VII.* Au mois de Juillet 1622. le fils de *Nicolas  
BlevveV* Laboureur du village de *Bietzvvyl,* dans le  
Canton de *Soleure ,* âgé d’environ huit ans, tomba  
d’un arbre & fe fit trois blessures à la tête, à l’endroit  
où la future lambdoïde *se* joint à l’autre silture , sans  
que le Crane fut endommagé. Il vomit aussi-tôt les ali-  
mens qu’il avoit pris fans être digérés, & perdit la pa-  
role & la connoissance à un tel point, qu’on le porta  
pour mort chez sem pere, où il demeura quelques jours  
dans cet état, vomissant toujours ce qu’il prenoit. Un  
Barbier que l’on fit venir dti village de *Biel* qui est aux  
environs, *se* contenta de passer les plaies, qui *se* cica-  
tristerent au bout de trois semaines. Pendant quelque  
tems les Eymptomes , tels que la fievre, les nausées &  
le vomissement furent très-fâcheux : mais aprés qu’ils  
eurent cessé & que le malade eut repris fa connoissance,  
on s’apperçut qu’il étoit aveugle , ce qui obligea S01I  
pere à me l’amener le 27 Août pour me consulter. Se?

*spje)* AMA

yeux, autant que je pus m’en appercevoir, nétoient  
point offensés; c’est pourquoi je dis au pere que le mal  
étoit dans les nerfs optiques qui étoient obstrués par  
quelque matiere vifqueufe , à caufe de l'ébranlement  
que le cerveau & les humeurs qu’il contient avoient  
reçu. Je lui conseillai de purger suffisamment le ma-  
lade , de lui donner des ventotsses & de lui appliquer  
ensi-iite un sieton à la nuque du cou. Il retourna chez lui  
pour consulter sa femme & fes amis siir ce qu’il devoit  
faire; je ne sai s’il reviendra, mais s’il faut que je di-  
sse ce que je pesse , je doute fort que fon fils recouvre  
la vue : car je fuis perfuadé que la matiere vifqueufe  
qtii s’est portée vers les nerfs optiques, & que l’on eut  
dû. évacuer ou détourner vers quelque autre partie du  
corps au commencement , tandis qu’elle étoit encore  
en mouvement, est tellement fixée, qu’il est impossible  
de la dissiper. HILDANUs, *Cent. T Observ.* 8.p. 389.

*Cas VIII.* Au mois de Décembre 1689. je vis une fcm-  
me accouchée affez heureufement depuis un jour & de-  
mi , laquelle avoit entierement perdu la vue douze  
heures après être ainsi accouchée. Comme cette fem-  
me étoit fort replete & qu’elle n’avoit gueres vuidé en  
accouchant, à ce que me dit fa sage-femme, & qu’elle  
ne vuidoit encore que très-peu & avoit une fort gran-  
de douleur de tête, je la fis faigner du pié aussi-tôt que  
je l’eus vue en cet état. Ce remede fait fort à propos dans  
cette urgente nécessité, lui fut si salutaire , que fon cer-  
veau ayant été dégagé de la trop grande plénitude qui  
lui avoit causé ce surprenant accident, elle recouvra la  
vue dès le lendemain. Cette femme me dit qu’un mois  
devant que d’accoucher elle avoit été travaillée de  
quelques mouvemens convulsifs, ce qui l'avoit appa-  
remment rendue plus disposée à ce dernier accident,  
dont elle fut entierement délivrée par cette feule *sai-  
gnée* du pié que je lui fis faire. Mais treize mois en-  
fuite étant redevenue grosse une autre fois , je la fis  
saigner trois fois du bras pendant le tems de fa grosses  
*se , &* encore une autre sois dans le tems de sim tra-  
vail; de sorte que l'ayant entierement préservée par la  
précaution de ces saignées de la récidive de ce fâcheux  
accident, je l’accouchai heureufement le 12 Octobre  
1691. d’un gros enfant mâle qui vint naturellement.  
MaURICEAU *, Observ.* 568.

AMAZONUM PASTILLUS. On prépare le *Trochis.  
aue des Amazones* de la maniere suivante.

Faites-en des *troelels.ques* dont vous donnerez une dragme  
pour la plus forte dofe.

Galien veut que l’on retranche la myrrhe & que l’on dou-  
ble la quantité du poivre.

Dans les maux d’estomac on en prend dans un quart de  
pinte de vin trempé ; pour les vomissemens bilieux  
dans de l'eau froide;on le donne de cette derniere façon  
à ceux qui vomissent ce qu’ils ont pris,lorfqu’ils font al-  
térés & qu’ils ont un fentiment de chaleur autour de l’o-  
rifice du ventricule,ou qu’ils font accoutumés à boire de  
l’eau ; autrement il faut le donner dans l'eau chaude ;  
pour les coliques & les tranchées,dans une décoction de  
myrrhe, & pour les maladies de la rate ; dans un quart  
de pinte d’oxymel. Αετιυ5 , *Tetr. III. Serrn.* 1. c. 11.

A M B

ΑΜΒΑ. Voyez *Mangez.*

AMBAIBA, C’est *VAmbaiba Brasiliensibiis* de Marg-

A M Β 960

grav. PïsoN, RAY , *Hisu*

Cet arbre est extrcmement haut, prefque à plomb, & en  
général fans branches, & lorfqu’il en a, elles sortent  
seulement dtl sommet.

L’écorce extérieure ressemble à celle du figuier, & est  
d’abord composée d’une peau mince de couleur de  
cendre, fous laquelle est une écorce épaisse , verte &  
gluante. Le bois est blanc comme celui du bouleau,  
mais plus doux & facile à rompre.

Le tronc est d’une grosseur modérée & entierement creux  
depuis la racine jusqu’au fommet; & cette cavité est  
divisée ou entrecoupée à la distance d’un demi-travers  
de doigt, par une membrane tranfversale, percée dans  
le milieu d’un trou rond du diametre d’un poids ordi-  
naire. Elle est couleur de foie, & l’on y trouve tou-  
jours des fourmis rouges. Les feuilles fortent du fom-  
met en ordre circulaire, comme dans le *mamoelra.*Chacune d’elles est portée fur un pédicule épais de  
deux ou trois piés de long , d’un rouge foncé par de-  
hors & d’une fubstance spongieufe en dedans. La feuil-  
le elle-même est large, ronde, de la largeur d’une  
feuille de moyen papier & quelquefois davantage, dé-  
coupée en neuf ou dix lanieres qui ont à leur centre  
un pédicule d’où part une côte de couleur rouge foncé,  
qui traverfe de long en long chaque laniere qui est obli-  
quement parfemée d’un grand nombre de nervures  
obliques; elles font d’un verd foncé par-dessus & de  
couleur de cendre par-dessous ; elles tirent en généraI  
fur la couleur du fang que l'on a mêlé avec de Peau ;  
elles font rudes comme les feuilles du figuier, & cha-  
que laniere est bordée d’une ligne couleur de cendre.  
La cavité qui est au fommet de l’arbre contient une  
moelle blanche, grasse & succulente , dont les Negres  
*se servent* pour guérir leurs blessures.

L’arbre reçoit sim accroissement en cette sorte : il y a  
à S011 Eommet une capsule blanche, oblongue, faite  
de feuilles qui renferme une, deux, trois ou quatre  
capsides plus petites. Lorfque la capfule extérieure *se*déVeloppe , l'arbre augmente, *se* couvre de feuilles &  
devient fensiblement plus haut. La feuille lors même  
qu’elle est enfermée dans fa capfule, est de la gran-  
deur d’un tranchoir ; & lorfque la capside vient à s’ou-  
vrir, cette feuille découvre un grand nombre de plis,  
& frappe agréablement les yeux dufpectateur, car elle  
est blanche & d’un verd pâle au fond, & d’un rouge  
aussi brillant que le maroquin au fommet. Danslecen-  
tre de la feuille, à l’endroit où le pédicule s’attache à  
la furface supérieure, on découvre quelque chose de  
rougeâtre qui a la figure d’une étoile striée de verd &  
de jaune, & c’est vraisemblablement le centre de tous  
les nerfs, qui font brillans, d’un jaune pâle & distri-  
bués dans toute la longueur des lanieres. Lorfque la  
capside extérieure est ouverte, les autres qui stont plus  
petites fe développent d’elles-mêmes successivement,  
& donnent des feuilles de même espece.

Les fleurs fortent sim un pédicule fort court de la partie  
supérieure du tronc où croissent les feuilles, & pen-  
dent au nombre de quatre ou cinq comme autant de  
faucisses. Leur forme est cylindrique , elles ont six,  
siept oïl neuf pouces de long , fur un pouce d’épaisseur  
& renferment une cavité remplie d’un duvet; ellds  
font unies & portent vers leur furface des amandes de  
couleur foncée ; lorfque les fleurs font tombées , les  
amandes grossissent un peu plus & font bonnes à man-  
ger après qu’on en a ôté la cosse. Ces arbres croissent  
en très-peu de tems à une hauteur considérable.

Les habitans du Bresil en tirent du feu sans le secours du  
briquet &du caillou de la maniere fuivante : ils pren-  
nent le fruit, ou plutôt un morceau de la racine de cet  
arbre assez feche pour l'ufage auquel ils la destinent;  
ils y font un petit trou dans lequel ils fichent un mor-  
ceau de bois dur & pointu qu’ils agitent avec beau-  
coup de rapidité, en tenant le fruit ou le morceau de  
racine avec leur pié ; le frottement des parties pro-  
duitun tel degré de Chaleur , qu’elle fuffit pour met-  
tre le feu aux matieres combustibles qu’on y applique.

Cet

*çssii* A M B

Cer arbre croît rarement dans les bois, on le trouve pour  
l’ordinaire dans les champs qui ont été cultÎVés. Le  
fuc que l'on tire par expression des sommités de cetar-  
bre,sertà guérir les ulceres récens & même invétérés.  
Ses feuilles, lorfqulelles font encore fraîches , ou la  
partie la plus déliée de fon écorce font employées pour  
1 s déterger, elles appassent les douleurs.

Le suc tiré de ses jets a une qualité rafraîchissante & af-  
trinssente; étant mêlé en quantité conVenable aVec un  
gruau, que les Indiens appellent *Tlplcca*, il arrête les  
flux de Ventre qui font occasionnés par une surabon-  
dance d’humeurs extremement chaudes. 11 arrête les  
refles immodérées & les écoulemens inVolontaires de  
matiere séminale.

*Tison* affaire, après l’expérience qu’il en a faite, qu’il est  
très-falutaire aux femmes dont les Vuidanges coulent  
en trep grande abondance après leur couches , étant  
appliqué fur le nombril en forme de cataplafme. RAY,  
*Hist. Plan.*

AMBAITINGA. L’*dmbaitinga* de *Piso* & de Marg-  
graVe a les branches rougeâtres; son bois est d’un tissu  
extrcmementferré, & ses feuilles font d’un Verd bril-  
lant Vers leur fommet, d’un verd plus pâle à leur bafe;  
&en même-tems si rudes , qu’on peut s’en ferVÎr au  
lieu de lime pour polir quelque corps que ce foit. Cet  
arbre contient une liqueur huileufe ferVant aux mêmes  
usages, & ayant les mêmes Vertus que le fuc de ΙἈζτζ-  
*baiba.* Il porte un fruit large & mince, long comme la  
main, qui est doux & bon à manger lorsqu’il est mûr.  
RaY , *Hist. Plant.*

AMBALAM.est le nom d’un arbre des Indes qu’on ap-  
pelle aussi *Mangae affinis flore parvo stellato nucleo ma-  
jore osseo.* C’est un grand arbre dont les branches s’é-  
tendent fort loin en traVers. Il croît dans les lieux *sa-  
blonneux. Son* tronc est si gros qu’à peine un homme  
peut-il l’embrasser. Sa racine est longue & fibreusie.  
Son bois est lisse & poli , & ccuxert d’une écorce épaisi  
fe. Les branches les plus grandes font de couleur de  
cendre & les petites de couleur Verte , & couVertes  
d’une poussiere bleue. Ses feuilles font composées de  
deux paires de feuilles plus petites, terminées par une  
feuille de figure irrégulière. Ces petites feuilles font  
d’une forme ronde oblongue, elles font prefque deux  
fois aussi longues que larges, & *se* terminent en pointe.  
Elles simt d’un tissu sort serré , douces , lisses & lui-  
santes des deux côtés , d’un Verd vif par-dessus , mais  
qui cleVient un peu plus pâle par-dessous. De la côte  
du milieu forcent des nerfs qui fe distribuent fuÎVant  
des directions , tranVerfales , droites & paralleles.  
Il sort des jets que poussent les branches les plus gran-  
des un grand nombre de fleurs. Ces jets de même que  
les feuilles ont un gout amer & acide,approchant de  
» celui du fruit du Mango, & une odeur forte & acide.

Les fleurs font blanches & petites ; & ressemblent à  
de petites étoiles. Elles font compostées de cinq ou six  
pétales minces & pointus , & un peu durs & luifans.  
Dans le milieu de la fleur est un petit oVaire jaune ,  
qui contient le fruit qui doit venir , entouré de dix ou  
douze étamines, fuivant le nombre des pétales. Ces  
étamines sont petites , déliées , blanches & jaunes à  
leur sommets. Du centre de cet oVaire s’éleVent cinq  
ou six petits styles. Lersique les boutons des fleurs VÎen-  
nent à pousser, l’arbre fe dépouille de fes feuilles, &  
ne les reprend que lorsque le fruit paroît.

Le fruit । end en forme de grappes des rejetions & des  
branches qui font longues, épaisses , pliantes, courbées  
& de couleur de cendre. Il est de figure ronde oblon-  
gue, dur & semblable à celui du *mango t* & d’un Verd  
vsslorfqu’il est presque mûr ; il jaunit ensuite & il a  
Une odeur & un gout acide fort agréable. Sa pulpe est  
bonne à manger & contient une amande dure qui oc-  
cupe toutela caVité du fruit;fa furface est recouVerteen  
forme de filet, par une efpece de nerfs ligneux ; il est  
tendre fous ce filet, ce qui fait qu’il cede au tranchant  
du couteau; mais il est dur en dedans. Cet arbre fleu-  
rit & porte du fruit deux fois par an.

*Tome I.*

A M B 962

Sa racine employée en forme de pessaire excite les règles»  
Son écorce réduite en poudre & prife dans du lait al-  
gre , est bonne dans la dyssenterie. Son fuc produit le  
même effet étant mêlé aVec du Riz. Les naturels du  
pays font aVec ces deux derniers ingrédiens une espece  
de pain qu’ils appellent *Apen.* La décoction de fon bois  
est très-efficace dans la gonorrhée , & sim fruit pilé  
& mêlé aVec le fuc que l'on tire de ses feuilles, appaise  
les douleurs d'oreilles.

Le *cat-ambolam* ressemble si fort à cet arbre , que les  
Botanistes n’ont pas cru deVoir en faire remarquer les  
différences : fes feuilles font plus petites & moins oblon-  
gues ; sim fruit est plus court, un peu plus rond &  
plus petit ; il a le gout acide mêlé d’amertume , & iI  
ne Vient pas en si grande quantité que celui de *sam-  
balam.*

Ses Vertus font les mêmes que celles de *l’ambalam,* RaY,  
*Hist .Plans.*

AMBAPAIA est le nom d’un arbre des Indes qu’on ap-  
pelle aussi *Mamoera. Noyez Mamoera.*

AMBARE, *Ambare Indicas* Garc. Acost Trag. *Am\*-  
bar es*, Cast. *Arbor Indica,foliis juglandis, fructu nu-  
cis magnitudine*, G. B. \*

C’est un arbre des Indes grand & gros , dont les feuilles  
Pont grandes comme celles du noyer, d’un Verd un peu  
plus clair,parsemées de plusieurs Veines ou nerfs qui les  
embelliffent beaucoup ; fes fleurs font petites , blan-  
ches,son fruit est gros comme une noix, verd au corn-  
mencement, ayant une odeur forte & un gout apre ;  
mais en mûriffant il acquiert une couleur jaune , une  
odeur gracieufe& un gout aigrelet , agréable; il est  
rempli d’tme moelle cartilagineufe &dure, entretif-  
fue de plusieurs petites nervures : on le confit avec du  
fel & du Vinaigre. Il excite l'appetit & précipite la bi-  
le. laEMERY, *des Drogues.*

AMBARVALIS est la fleur d’une plante qui fleurit au  
tems des Rogations. Elle paroît aVoir tiré fon nom du  
latin *ambire , Blancard. Lexic.* L’Auteur veut parler  
de la fleur de la plante appellée *Polygala ,* ou *herbe au  
lait.* Voyez *Polygala.*

ΑΜΒΕ,Ἀμβη est un instrument de Chirurgie dont Hip-  
pocrate fait mention dans fon Traité de *Articulis s  
Sect.* 6. J’en ai donné la figure d’après *Heister > T asc*3. *Fig.* 4. 5.

Cette machine est composée d’un appui *A A, &* d’un  
leVÎer mobile *B C.* On s’en servoit dans les luxations  
de l'humerus. Pour cela on la plaçoit fous l'aisselle ,  
& on l'attachoit par plusieurs cordons comme la Fig.

5. le represiente. Cela fait on baissoit peu à peu l’extré-  
mité *B* du leVÎer, ce qui fait leVer fon autre bout C:  
par ce moyen le bras luxé est obligé de ste tendre, & la  
tête de l'humerus de rentrer dans *sa* place naturelle.  
Le frequent fuccès de cette opération a donné beau-  
coup de réputation à cette machine : on l’appelle en-  
core aujourd’hui l’*Ambe d’Hlppocrate.* Quoique cette  
méthode ait eu fouVent un merVeilleux fuccès dans les  
cas où le bras luxé tomboit directement en embas, il  
doit cependant *se* faire qu’elle trompe l’efpérance de  
ceux qui l’emploient, lorfque la tête de l’humeur torm  
be en dedans ou en dehors de la caVité de l’omopla-  
te, à caufe que la machine ne peut serVÎr qu’à leVer  
la tête de l'humerus en haut. Supposé que la tête de  
l’humerus Vienne à être poussée par la force des muse  
des , ou la Violence de la luxation Vers la partie posté-  
rieure de l’épaule , on ne pourra pas étendre fussifam-  
ment le bras aVec l’aide de la machine, qui pressera au  
contraire aVec Violence la tête de l’humeur contre le  
bord inférieur & postérieur de la cavité de l'omoplate,  
& l’empêchera par-là de rentrer dans *sa* place ordinai-  
re. Ajoutez à cela les douleurs aiguës qu’elle ne peut  
point manquer de caufer lorsqu’on l’emploie. Ces rai-  
sons & plusieurs autres que je passe fous illenee ont fait  
négliger, & même entierement rejetter l'ssàge de cet-  
te machine. HEISTER , *P.* I. *L. III. c-* 7. νι.

De toutes les manieres de remettre les luxations del’hu-  
merus, il d'yen a point de meilleure que lafuivante.

EPP

*963* AM B

*Prenez* une pieee de bois large de quatre ou cinq travers  
de doigt,épaisse de deux ou un peu moins,& lon-  
gue d’un peu moins de deux coudées, dontl’tme  
des extrémités fiait arrondie , & plus mince que  
l’autre. Il doit y avoir à cette extrémité une le-  
vre ( ἄμβη ) un peu moins saillante dans la partie  
qui doit être tournée vers les côtes, que dans cel-  
le qui doit regarder la tête de l'humerus Eous la-  
quelle on doit la placer en l'adaptant feus l'aissel-  
le tout contre les côtes. Il est bon encore d’en-  
vclopper l’extrémité de cette piece de qtlelque  
peu de lin pour la rendre moins incommode.  
Tout étant ainsi préparé , on doit placer la tête  
de cette machine finis l'aisselle entre les côtes  
& la tête de l’humerus , aussi avant que l'on pour-  
ra , & coucher enscrite tout le bras siur le levier,  
auquel on l'attachera au-dessus du coude, au  
coude & au poignet, afin de le mieux affermir.  
Mais on doit tâcher furtout d’introduire la tête  
de la machine Eous l’épaule , & au-delà de la tête  
de l'humerus , aussi avant qu’on le pourra. Cela  
fait on placera une petite folive entre deux po-  
teaux contre lefquels on l'assurera ; après quoi  
l’on mettra le malade dans une telle situation  
que le bras fur lequel on opere soit d’un côté, &  
le corps le l'autre de la l'olive sim laquelle l'aif-  
Belle doit appuyer. On approchera enfuite le bras  
du corps. La solive doit être assez haute pour que  
le corps ne porte quesilr l'extrémité des piés.

C’est là la meilleure méthode dont on puisse fe servir pour  
remettre le bras: toute l’opération *se* fait par le moyen  
du leVÎer, pourvu que la tête de la machine avance au-  
de-là de la tête de l’humerus, l’action du levier est ex-  
tremement égale , & l’os du bras *se* trouve parfaite-  
ment rétabli dans fa place naturelle. Lorfque les luxa-  
tions l'ont récentes , on les remet avec une prompti-  
tude qui passe l’imagination, avant même que l’exten-  
sion ait eu le tems de se faire. Quand elles font invéte-  
rées, on a un peu plus de peine, mais on y réussit tou-  
jours, à moins que la cavité glénoïde ne si? foit rem-  
plie de chair , & la tête de l’humerus déja fixée dans  
un autre endroit. Je ne doute point cependant qu’on ne  
puisse rétablir l’os dans fia situation même dans ce der-  
nier cas ; car que ne peut point la force du levier ? Mais  
on ne doit point attendre que l’os reste dans sa pla-  
ce, & il ne manquera pas d’en fortir de nouveau.

Une échelle préparée , comme je viens de le dire, peut  
aussi fervir au même effet, il fuffit même lorfque la lu-  
xation est récente d’une chasse à la *Thessetlienne.* Après  
avoir préparé une piece de bois , comme je l’ai exposté,  
on doit faire asseoir le malade obliquement fur la chai-  
fe , le bras poEé si.ir S011 dossier, & approcherensisite le  
bras & le corps l'un contre l'autre ; on peut encore l'e  
servir d’une porte : on choisira laquelle on voudra de  
ces méthodes, suivant qu’on le jugera à propos. *Hip-  
pocrate, de Articulis.*

AMBELA, nom que les *Turcs 8e* les *Persans* donnent à  
un arbre que l'on distingue de la maniere suivante :

*Arbor exotica, fructu racemose y ch aram ai s dictas,* C.B.  
*Charamei Acostaeasolio pyri, J.* B. *Charamaei.*

Il y a deux especes de cet arbre appellées en général par  
les *Indiens, charamei,* & par les *Perses Sc* les *Arabes,  
ambela.* L’un est aussi grand que le néflier , *ses* seuil-  
les ressemblent à celles du poirier , & sim fruit appro-  
che de la noifette; il est terminé par plusieurs angles ,  
& a le même gout que le verjus , quoique beaucoup  
plus agréable. On le confit avant & dans fa maturité,  
& on le mange avec du sel. L’autre est de la même  
grandeur , mais l.es feuilles font plus petites que celles  
du pommier, & fon fruit plus gros. Les *Indiens* font  
bouillir fon bois avec le sandal & en donnent la décoc-  
tion contre les fievres.

L’écorce de la racine de la premiere espece qui croît sisr  
le bord de la mer, de même que celle qui naît dans la

A M Β 964

terre ferme , & qui donne du lait , fert à purger par  
haut & par bas ceux qui font attaqués de l’asthme, en  
en pilant un morceau de la longueur de quatre travers  
de doigt, avec une dragme de semence de moutarde.  
Lorfque la purgation est trop abondante, on y remé-  
die avec le fruit de *curambolas,* ou avec un verre de  
vinaigre *decanara,* (qui n’est autre chofe que la dé-  
coction du riz, que l'on garde deux ou trois jours pour  
la faire aigrir. ) Son fruit est bon à manger , foit qu’il  
foit mûr ou non : on le confit, ou on le mange avec du  
fiel & du vinaigre pour exciter l'appétit. On le met  
aussi dans les mets pour en réhausser le gout par S011  
aCÎdité. PaRKINsoN , *TraitédeBotaniq. p.* 1638.

AMBERBOI, est le nom que les Turcs ont donné 2  
*F Ambrette.*

M. Vaillant dans les Mémoires de PAcadémie des Scien-  
ces fait mention de différentes efpeces *d’Ambrette.*

«V

*Amberboiflore purpureo odorato. Cyanus floridus odorat  
tus Turcicus sive Orientalis masor*, Parla Theat.48I.

Idem , *flore incarnato odorato. Cyanus floridus odoratus  
Turcicus, sive Orientalis, major nflore incarnato.* H. L.  
Bat. & J. R. Herb. 446.

Idem , *disco candido , cum corona dilute ianthina* , D.  
Lippi.

I dem, *flore albo. Cyanus floridus odoratus Turcicus 3 sive  
Orientalis, major nflore albo.* H. R. Par.

Idem , *flore luteo odorato. Cyanus floridus odoratus Turci-  
cus , sive Orientalis, major nflore luteo*, H. R. Par.

*Amberboi alterum esilorepurpureo, cum corona amplissima.  
Cyanus Orientalis alter, sive Constananopolitanus, fistu-  
loso purpureo flore,* H. R. Par. & J.R. Herb. 446. Item,  
*Cyanus peregrinus , amberboisive emberboi dictus,* An?  
brof. 187. & J. R. Herb. 446.

Idem, *flore candicante, cum corona amplissima. Cyanus  
Orientalis alter-> sive ConstantinopoUtanus,floresistuloso  
candicante*, H. R. Par.

Idem, *flore luteo, cum corona amplissima. Cyanus Orien-  
talis aselor e luteosistuloso.* A. R. Par. 75.

Idem , *foliis magis dissectis, Cyanus Orientalis, major,sm  
liis magis dissectis,flore luteo, exaleppo.* Hist. Oxon. 3.  
13 5. sol. 8.

*Amberboi erucaefolio, majus. Jaceasolels erucae lanuginosis ,*J. R. Herb. 444. *Jacea masor exotica, ad foliorum mar-  
gine ss.pinulis donata.* Pluk. Tab. 39. Fig. 3.

*Amberboi erucaefolio, minus,* D. Lippi.

M. Lippi a découvert cette *amserette* en Egypte, entre  
Alexandrie & Rofette. On en trouve la figure dans  
les Mémoires de l'Académie des Sciences 1719. avec  
la defcription salivante :

♦

La racine de cette espece *d’ambrette* est simple, un peu  
tortue, longue de deux ou trois pouces , épaisse à sim  
collet d’environ deux lignes; de-ïà diminuant insensi-  
blement, elle va se terminer en filet, & donne d’espa-  
ce en efipace quelques fibres capillaires. Son écorce est  
d’un blanc selle , elle couvre un corps ligneux qui est  
plus blanc.

De cette racine part une tige aîlée par intervalles, bran-  
chue d’efipace en espace, laquelle s’éleve de neuf à  
onze pouces, & qui de son origine , où elle a environ  
deux lignes de grosseur, va Insensiblement en dimi--  
nuant jusqu’à l'extrémité de *ses* branches & de leurs'  
rameaux , de l'orte qu’ils n’ont en cet endroit qu’un  
tiers ou un quart de ligne d’épaisseur. Cette tige est sio-  
lide ou pleine , d’un verd pâle , légerement striée dans  
toute *sa* longueur, parsemée de poils blancs , Eales,  
dont les plus longs n’ont pas une ligne. Etant coupée,  
Eon intérieur paroît d’un verd plus clair & plus blan-  
châtre que celui de l’écorce.

Les feuilles de cette plante font djom verd mat, assezfon-  
cé en dessus, & plus pâle en dessous ; elles scmt presque  
plates, minces,sans queue, disposées alternativement,  
& patTernées de poils blancs sales ; les grandes accom-

frsés A M β

pagnent le bas & la partie moyenne de la tige & des  
principales branches ; les petites feuilles garnissent le  
reste. Les branches & les rameaux partent chacun de  
l’aisselle d’une feuille. Entre ces grandes feuilles qui  
ressemblent assez bien à celles de quelque efpece dero-  
cjuette, il s’en rencontre qui ont jusqu’à trois pouees  
ou trois pouces & demi de longueur, fur un pouce ou  
quinze lignes de largeur, *sc* déeoupant de chaque côté  
très-profondément, les unes en quatre, & les autres en  
cinq lobes, qui ont six à sept lignes de longueur, fur  
trois à quatre de largeur , reeoupés chacun en plusieurs  
parties un peu arrondies & terminées par une pointe  
d’un Verd jaunâtre & comme feche, très-courte, & qui  
ne pique pas; les deux grands lobes, qui conjointement  
terminent chaque feuille , font aussi recoupés dans leur  
contour en plusieurs parties qui ne different en rien de  
celles des autres lobes : les ailes ondées & dentelées  
qui *se* remarquent en quelques endroits de la tige &  
des branches, semblent appartenir à ces feuilles, n’é-  
tant que des appendices de leurs feuilles. La plupart  
des petites feuilles conserVent assez bien la forme des  
grandes, quoique leurs feuillets n’aientpas tant de dé-  
coupures : entre les feuilles qui garnissent le haut des  
branches & des rameaux, il s’en trouVe qui ont depuis  
deux jusqu’à neuf lignes de longueur, fur une demi-  
ligne jufqu’à une ligne & demie de largeur, dont quel-  
ques-unes fe trouvent simplement dentelées, & quel-  
ques autres font entieres ; ces dcrnieres ressemblent à  
des feuilles de linaire.

La côte ou la carene de toutes ces différentes fortes de  
feuilles , & les nervures qu’elle distribue dans leurs  
feuillets, font d’un verd blanchâtre ; elles forment des  
sillons en deflùs & des côtes arrondies en dessous.

Les fleurs de cette plante n’ont presique point d’odeur ;  
elles font colorées de gris de lin, à couronne de fleu-  
rons neutres : la tige, les branches, & les rameaux  
n’en donnent jamais à leur extrémité qu’une seule cha-  
cun , laquelle est distante tantôt de six lignes, & tantôt  
d\m pouce & demi de la derniere feuille.

Le diametre de chaque fleur est d’enVÎron neuf lignes ,  
dont le difque en emporte ordinairement deux lignes  
& demie à trois lignes de diametre : ce difque est com-  
pofé de quinze ou dix-huit fleurons, réguliers & her-  
maphrodites longs de trois lignes, faillans hors du ca-  
lice de deux tiers de ligne , qui est à peti près la lon-  
gueur des découpures de leur pavillon & la moitié de  
fa profondeur ; l'autre moitié qui est blanche, aussi-  
bien que fon tuyau cylindrique, qui a environ une li-  
gne & demie de long, fur presque la cinquieme partie  
d’une ligne de diametre, font plongés dans le calme.  
Ce pavillon est aussi cylindrique, découpé en cinq la-  
nieres égales , gris de lin , il s’évaste fort peu , & n’a  
qu’environ une demi-ligne de diametre ; les bouts de  
Ees découpures , ou de *ses* cinq lanieres , fe roulent &  
se recoquillent en dedans. De la partie inférieure & in-  
terne de ce pavillon, s’élevent cinq étamines , dont les  
fommets forment par leur union une gaine cylindri-  
que, striée, longue d’une ligne & demie, épaisse d’un  
quart de ligne, enfoncée d’une demi-ligne dans la bou-  
che du pavillon ; cette partie enfoncée est blanche , &  
le reste qui déborde cette bouche est couleur de pour-  
pre.

Le bas de chaque fleuron porte fur un ovaire blanc, haut  
d’environ demi-ligne fur un tiers de ligne d’épaisseur,  
dont la tête est chargée d’une couronne antique qui n’a  
guéresplus de hauteur. De la tête de l'ovaire part une  
trompe capillaire , laquelle après avoir enfilé le fleu-  
ron & la gaine, déborde enfin celles-ci d’environ demi-  
ligne , y compris fies deux cornes qui fiant teintes en  
gris de lin.

Dix à douze fleurons neutres & irréguliers portans cha-  
cun Eur un faux germe, forment ordinairement la cou-  
ronne de cette fleur ; le tuyau de chaque fleuron est  
blanc , cylindrique , long de deux lignes , du diametre  
de plus de la cinquieme partie d’une ligne, totalement  
enfoncé dans le calice, terminé par un pavillon long

-À MB 966  
de trois lignes & demie à quatre lignes, large de ceux  
dans *sa* partie antérieure. Ce pavillon est une espeee  
de gueule prefque'clofe, dont la babine supérieure est  
fendue à une ligne en deçà de l’origine du pavillon,  
en trois lanieres à peu près égales , & quelquefois en  
deux. La babine inférieure est enticre , tant flair peu  
plus courte que la supérieure-, & un peu plus large que  
ne font *scs* lanieres.

Le placenta est hérissé de poils blancs, longs de deux li-  
gnes ou deux lignes & demie, entre lesquels les ovale  
res simt nichés.

Toutes ces parties sont contenues dans un calice écail-  
leux, pyrisiorme , long d’environ quatre lignes fur  
deux lignes & demie ou trois lignes de diametre dans  
le sort de sim épaisseur, qui est Vers la bafe. Ses écailles  
fiant oblongues, entieres, Vertes fur le dos, blanchâ-  
tressijr les bords , chargées de poils tisons fur le blanc,  
& terminées par un becquillon fec, long d’environ une  
ligne, couleur de bois, dont la bafe est brune. Ces  
écailles font luisantes & comme argentées du côté qui  
regarde la cavité du calme. Les plus grandes n’ont  
qu’cnVÎron deux lignes & demie de longueur entre le  
becquillon & la racine de l’ongle, fur presque une li-  
gne de largeur.

Les oVaires étant dans leur parfaite maturité font de fi-  
gure conique , couletîr de bois , velus , cannelés sillon  
leur longueur, qui n’est que d’une ligne, fur moitié  
moins de diametre à leur bafe, fur laquelle porte la  
couronne antique. Cette couronne est pour lors ou-  
verte d’une ligne & demie ; Ees rayons font blancs,  
luifans, inégaux, les plus longs ayant deux tiers de li-  
gne , & les plus courts un quart seulement. On remar-  
que à la pointe de llovaire une petite cavité dans la-  
quelle s’articuloit le mamellon fistuleux d’où par-  
toit le cordon ombilical qui fournissoit la nourriture  
à la semence que cet ovaire contient.

Cette plante est annuelle ; elle fleurit en Juin & Juillet,  
& donne des semences mûres dès le commencement de  
ce dernier mois.

Ayant mâehé de fies seuilles, je les trouvai d’abord d’un  
gout defagréable , enfuite de quoi elles me laisser'ent  
dans la bouche une saveur un peu acide.

Le sllc des racines, des feuilles & de fleurs, rougit le  
papier bleu. *Mémoires de P Acad. Roy. Ses Sciences,*1719.

AMBIA MONARD , est un bitume liquide jaune,  
dont l’odeur approche de celle du *Tacamahaca s* il  
coule d’une fontaine située aux environs de la Mer des  
Indes;

Il est réfolutif, fortifiant , adoucissant ; il guérit les dar-  
tres, la gratelle : on s’en fert pour les humeurs froi-  
des ; il a les mêmes propriétés que les gommes de *Ca-  
rague ScTacamahsaca.* LeMERY , *des drogues.*

AMBIDEXTER, Ἀμψιό" έξιος, *Ambidextre s* qui fe fert  
avec la même facilité & la même force de la main  
gauche que de la droite. *Hippocrate , Aphor.* 43.  
*Scct.* 3. prétend que les femmes ne sont jamais *amH  
dextres.*

AMBLOSIS, ἄμβλωσις. *Avortement.. N*oyez *Abortus.*AMBLYOGMOS , Ἀμβλυω7-μὸς, d’flo^Àu], émoussé;  
*foiblesse de vue.*

Ce mot est fouvent employé par Hippocrate; Dans *son*livre des Prognnstics, il met cet accident avec les étin-  
celles qui paroissent Voltiger devant les yeux au nom-  
bre des fymptomes qui précedent une hémorrhagie  
dans les fievres tierces & continues. H regarde *surae-’  
dict. L.ib. I. c.* 18. ) cette *seiblesse de la vue* , & le fenti-  
ment de pefanteur fur le nez, accompagnés d’un bour-  
donnement d’oreilles, comme les avant-coureurs im-  
médiats d’un Violent délire dans les fievres ardentes.

Cet Auteur fe sert quelquefois dtl mot ἀμβ/.υωσμὸς, *am^  
blyofmos*, pour exprimer la même chofe. Il est Vrai que  
Galien traduit ἀμβλυωσμὸς par avortement : maisFœ-  
fins croit qu’il l’a employé pour ύμβλωσμὸς, en quoi il  
paroît aVoir raifon.

AMBLYOPIA, ’Αμβλυωπία, ΰ’αμβλἐν, émoussé, & ἄψ.,  
ΡΡΡ ij

967 A M B

œil, signifie dans Hippocrate cet *affeibUssement de la*vue auquel les Vieillards siont très-sujets; & c’est dans  
ce siens qu’il l’emploie , *Aph.* 31. *Sectu 3.*

Paul & Actuarius si? sierVent de ce mot pour signifier la  
*goute sereines*

L’Αμβλυωπία est un affaiblissement ou diminution de la  
Vue, laquelle a une cause réelle , mais non Visible.  
Puisqu’on n’apperçoit aucune altération dans les tuni-  
ques, ni les humeurs des yeux, la maladie doit nécese  
fairement Venir du défaut ou de l’interception des *es-  
prits* Vifuels, laquelle est caufée par l'obstruction des  
nerfs qui tranfmettent les impressions de la lumiere;  
ou du dérangement d’une partie du cerVeau : ces cau-  
fes font plus que suffisantes pour arrêter le cours des  
esprits. Les yeux dans cçtte maladie fiont dans le mê-  
me état qu’une chandelle, qui, ayant toutes les parties  
qui lui sont nécessaires , n’a besoin que d’être allumée  
pour pouVoir éclairer. AoTUARIUs, *de Meth. Med. L.  
II. c.* 7.

AMBON , Ἀμβων ; le bord des caVltés dans lesquelles  
silnt reçues les extrémités des os dans quelques espe-  
ces d’articulation , comme dans celle du fémur dans la  
caVÎté cotyloïde. **CASTELLI.**

AMBRA , *Ambre s* font les noms que les Italiens & les  
François donnent communément *avrsaccinum* ou *elec-  
trum* des Latins. *Ambra* est encore un nom dont quel-  
ques peuples fe fervent pour désigner ce que les Arabes  
appellent *ambar :* mais ce dernier est tout-à-fait difié-  
rentdu *scuccin.* C’est pourquoi , quoique l’on donne le  
même nom à tous les deux, on a cependant jugé à pro-  
pos dlappeller cette derniere esipece du nom *T ambre-  
gris -, ( ambra grisea- )*

Je ne fai d’où est déri\lé le mot *ambra ,* que nous em- -  
ployons ati lieu de*sucdnum :* les Arabes appellent le  
*fuccin karabe,* comme on le trouVe dans un ancien  
Glossaire latin & arabe , *Karabesucdnum.* Un Lexi-  
con farasin qui est au Vatican porte Κάραβε, To'nlqaTpov :  
mais on y trouVe aussi κέραμε, & dans un autre endroit  
κάραμε. AVÎcenne nous assure que c’est un mot Per-  
fan qui signifie une substance propre à attirer des fé-  
tus ; c’est ainsi que le rend le Traducteur Latin. Le  
terme arabe est écrit dans S011 oirvrage *kerabe* aVec  
*ksu ,* & non point *kass* comme dans l'ancien Glossaire :  
il dit qu’il attire les fétus & les morceaux de bois  
pourris ; ce qui lui a fait donner par les Arabes le nom  
de *kerabe,* qui signifie ce qui attire les fétus ou brins de  
paille.

Il est certain que les Grecs appellent *s ambre asoPasi, har-  
pax ,* pour la même raifon. Pline , L. *XXXVII.* p. 2.  
dit de *V ambre :* « les femmes de Syrie l’appellent *har-  
» paga,* parce qu’il attire les feuilles, les brins de paille  
» & les franges des Vêtemens. »

Tout le monde conVient généralement que *F ambre* est  
une efpece de bitume , au nombre defquels les Arabes  
mettent aussi le *car. Alchar* ou *alehir* , dans Alpa-  
gus, est une substance fluide & semblable à la poix, qui  
siart de la terre comme l'eau fort d’une source , dans  
la ProVince deBagdat, & qui Venant à être conden-  
fée par la froideur de Pair, deVient beaucoup plus  
épaisse que la poix liquide : les Arabes l’appellent  
communément *char.* Il décrit fans doute quelque bitu-  
me ou naphte liquide. Le même Auteur, au mot *kir*ou *kar ,* nous apprend que c’est une substance appro-  
chante de la poix ; qu’elle fort de certaines fontaines

\* qui font dans le territoire de Bagdat , & qu’elle ne  
difl'ere point du *chur* ou *kur* auquel il nous renvoie.  
Le *car ,* ou *adkar* est la naphte , qui, comme les an-  
ciens nous l'apprennent, fort des fources qui font dans  
la contrée de Babylone en forme de bitume liquide.  
Les Arabes l'appellent *kar* ou *alkar*, & c’est la même  
chose que la νάφιθ-α, ( *naphtha* ) que les Arabes ap-  
pellent aussi *nafelo.*

Quant à l’opinion d’Alpagus, qui prétend que star est le  
, même que *chur,* je ne doute point qu’on ne le pro-  
nonce communément comme ce dernier. Les Arabes  
l disent de même *tsssach* pour *assetelj, & ufnen* pour *asc*

A M B 968

*nan, 8c* de même d’un nombre infini d’autres mots.  
Mais fous le mot *chur ,* auquel il nous rcnVoie pour  
l’explication de *kar,* il prétend, scsiVant le sentiment  
des traducteurs Arabes , que ce fiant les ordures qui  
s’attachent aux parois des ruches des abeilles. Ce *sur*est tout-à-fait disterent du *kar -,* qui est une efpece de  
bitume liquide dont on écrit le nom différemment ;  
faVoir, *kaar,* aVec la fyllabe moyenne *ain,* & non  
*elis.* Les Traducteurs appellent le πρόπολις des Grecs,  
& la cire même, de ce nom star, qui peut être détivé  
de Κηρὸς ou Καρὸς, « *ceros* ou *caros.* » Bellunensis , dans  
le même passage , ajoute , que fuÎVant quelques Au-  
teurs, on doit prendre le *kar* pour le *bdellium >* dans le  
fecond canon dAVicenne, dans le chapitre de\*Dadi,  
ou il dit qu’il fubstitua à *sa* place deux tiers de livre  
de *sur.* Mais on ne doit pas lire dans l'Arabe *sur,*mais *luz* ou *lauz,* qui est une *amande* ; au lieu que le  
Traducteur paroît aVoir lu *sur ,* qui ne signifie rien  
dans cet endroit qui ait rapport au siljet. *Kur* est un  
fourneau; & quelques-uns Veulent que ce foit une ru-  
che : mais cette derniere est appellée en arabe *kstuva-’  
rah ,* dont le pluriel est *kouvarath* ; d’où peut-être les  
Grecs modernes ont donné le nom de Κυβέρτα , & Κύ-  
βερτον, ( *kuberte 8e asiberton* ) aux ruches d’abeilles.  
Hefychius : Κύψελον, KdâepTov μελισσῶν ; l’ordure qui  
s’attache aux parois de ces ruches , n’est point appel-  
lée *kur, maiskaa* , que quelques-uns rendent par *cire.*Le *propolis,* ou ordure des ruches d’abeilles, est appel-  
lée *almum* par AVÎcenne , qui en fait de deux fortes ,  
l’une pure , & l’autre noire. On donne le nom de *muni*pur aux cellules de cire dans lesquelles les abeilles font  
leur miel, & c’est la Véritable cire ; ce qui fait qu’un  
ancien Auteur Arabe traduit le Κηρὸς de Dioscoride  
par *almum.* D’autres appellent la *csirc xemba,* qui est  
un nom que quelques-uns donnent au *propolis* des  
Grecs , appelle par AVÎcenne *Almumalas.nad, « mum  
» noir »* , c’est-à-dire, *cire noire.* C’est une fubstance  
que l’on trouVe à l’entrée des ruches d’abeilles, & que  
l’on peut dire être Κηροειδὴς, « une matiere appro-.  
» chante de la cire, » plutôt que de la cire Κηρὸς.

Pour reVenir au *karabe* ou*succinum,* il a beaucoup de  
rapport au bitume. Serapion , rapportant l'opinion de  
quelques Auteurs, dit, que le bitume de Judée est ap-  
pellé *karabe deSodome* & gomme des funérailles.

C’est l’asphalte ou pissafphalte dont on fe EerVoit pour  
embaumer les corps morts appelles *rnumies s* & comme  
l'on employoit principalement le bitume pour embau-  
mer les corps du commun du peuple, on *se servit* du  
même nom pour désigner le bitume, aussi-bien que les  
funérailles , dont il faifoitla principale partie de l’ap-  
pareil. *Strabon, LèXVI. yaseVaa* fe Ἀιγυπὸιοι τῆἀσφα.-  
λτῳ πρὸς τὰς ταριχείας των νεκρῶν. « Les Egyptiens em-  
» ploient l'afphalte pour embaumer les corps morts. »  
La *mumie* d’AVÎcenne est le pissafphalte.

Il m’est une fois Venu en pensile, que le mot *mumia,* que  
Fon donne aux corps embaumés, poirvoit être une  
corruption du grec ἄμωμον , « *amomia s »* car les an-  
ciens embaumoient la plus grande partie des corps  
morts aVec de l’amome. De là Vient que nous trou-  
vons *triste amomum ,* « amomc lugubre » dans Statius ;  
*& crasses lutatus amomis,* « enduits aVec de l’amome  
» épais » dans Perfe, au sistet des corps morts prêts à  
être enfeVelis. Nous listons dans OVÎde, *offa pulvere  
amomi condita,^* des os couVerts de poudre d’amome.»  
Le Scholiaste , dans une copie très-ancienne de PauI  
Æginete, au mot ὰμωμονς, « *amomum ,* » remarque  
que les Arabes l’appellent communément *momia,*Αμωμον *o* λεγόΐαι μομις. Dans Myrepse , μπμία,  
*« mumia,* » signifie la sanie qui fort d’un cadaVre hu-  
main.

Dans sim antidote *Athanasia,* ὰιμα ἀνθρώπου τεθνεῶτοςἐν  
δε' κέκληται παῤ Ιταλὸίς μουμία. » Le simg ou la sanie  
» qui sort des corps d’une persimne morte, est appellée  
*murai a* par les Italiens.

Mais je fiais maintenant mieux instruit de l’étymologie  
du mot *mumia. Mum* est un mot Persim qui signifie

*çssi y* A M B

*rire.* Avicenne distingue le *mtim pur* du noir. Son *ap.* î  
*mum alfas,* est *lomumic* plus pusu& *s almum alasuadso  
mumnOir* & stale; c’est ainsi qu’il appelle le pmctis des  
Grecs. Son Interprete veut que ce foit les ordures qui  
s’attachent aux ruches d’abeilles, ou plutôt qui servent  
de fondement à l’ouvrage & de principes à la cire.  
La substance qui approehe de la cire est appellée *pro-  
polis,* & wzuw noir par Avicenne. Εεκόμμωσις, *(com-  
mosis)* & le πισσόκηρος, « *pissecerus ,* » sont une ma-  
tiere moins achevée & plus grossiere. Ce dernier est  
une efpece de cire plus fluide , aVec laquelle les abeil-  
les finissent leurs ouvrages. Le *commosis* est une croûte  
qui fiert de fondement à tout Fourrage. *Commosis  
crusta est prima , saporis amari s pissoceros super eam  
venit picantium modo, ceu dilutior cera è vitium populo-  
rumque mitiore commi.* C’est ainsi qu’on doit lire ce  
passage de Pline. « La premiere croûte, dit cet Au-  
2> tcur, est le commosis, qui est d’un gout amer ; on  
» trouVe fur celle-ci le pissoceros qui est une espece de  
σι couche de poix : c’est la cire la plus liquide , & les  
sa abeilles la tirent de la gomme la plus douce des  
» Vignes & des peupliers. » Κομμωσις, ( *commosis )* est  
dérivé ἀπό τῆς κύμμεως, « de *commis.* » Heiychius  
traduit διάχριστιν τῦ σμήνους, « par l'ordure de la ru-  
» che. » Elle est appellée par Aristote κώνησις ( *konesis )*c’est-à-dire, couche de poix ; car κῶνος, ou κωνη signi-  
fie de la poix liquide. DiostCoride : Πίσσα ὑγρὰ, ήν ἔνιοι  
κῶνον καλουσι, « poix liquide que quelques-uns appela-  
ssent *conus s* » d’autres l’appellent κῶνη, « *cone^ ™* & c’est  
fous ce nom qu’elle a passé chez les maréchaux Grecs  
qui panhoient les cheVaux & les bêtes de somme ; com-  
mc dans le chapitre 176. Ἀσφάλτα , κώνης, ἀμμωνιακου’,’  
*& chap.Syj. c-ζυς yoosuasu ,* κωνης πιτταίνης , ὰμφότερα  
ὸμοίως συμβαλω'ν χρῶ.

*èaePrenez* de vinaigre, résine de pin , & poix liquide du  
même arbre , & faites-en ufage » ; de même  
dans plusieurs autres endroits. De-là κωνίας οἐνος ,  
« vin bouché avec de la poix, *dé Hippocrate s* que  
*Galien* traduit par κιασσίτης». De-là encore κωνῆ-  
σαι πιθον ; « poisser un muid » , *d’HvVov* αγΓέΐὸν ,  
« vaisseau qui n’est point couvert de poix ».

Ce qu’Æu*icerune* appelle *mum noir,Ose* appelle par d’autres  
Auteurs Arabes *car,* que quelques-uns traduisent par  
*pisseasphaltus,8c bitumen,* comme *Alpagus* l’a remarqué ;  
mais on l’écrit autrement lorfqu’il signifie bitume , par  
exemple *sur* ; & pour la elte & le propolis, *kaar.* Ces  
mêmes *Arabes* donnent le nom de *kejer* au bitume ;  
bien des gens prétendent que le *charabe* est une efpeœ  
de bitume qui eoule de la terre de la même maniere  
que le bitume ordinaire.

Je ne doute point maintenant que le mot *mumia* ne siOÎt  
dérivé du *mum* dont nous venons de parler ; car plu-  
sicurs nations employoient la cire pour embaumer les  
cOrps morts , surtout les *Babyloniens ,* qui sitivolent  
dans plusieurs choEes les coutumes des *Perses. Strabon :  
©aarSutri* ss’ ἐν μέλιτα κηρῷ περιπλάσαντες. « Ils elsseve-  
» listent les corps morts dans du miel, après les avoir  
» auparavant couverts avec de la cire ». Les *Grecs*avoicnt la même coutume : nous lisems enfin dans les  
Auteurs , qu’on a pratiqué cette méthode à l’égard du  
corps d’un des plus grands Capitaines que la *Urece* ait  
produit. *Cornelius Nepos,* dit en parlant du Roi *Age-  
Jelas'. ibi eum amici, quo Spartam sacilius perferre pose  
jent , cerâ circumfoderunt , atque ita domum retule-  
runt.* « 8es amis jugerent à propos pour pouvoir le  
» tranfiporter aVec plus de facilité à Lacedémone de  
» couvrir tout fon corps de cire, & de le porter chez  
» lui dans cet état ». Les *Arabes* ont accoutumé d’em-  
p loyer ^indistinctement les noms des choses qui servent  
aux mêmes tssages ; *ki.tr an ,* par exemple , qui signifie  
proprement la poix du cedre, est traduit par quelques-  
lins pal le mot de bitume. Ils ne mettent aucune dise  
tinctlon entre le Fucus *marinus,* la cochenille, & la ga-  
rance. De mênie, comme le bitume ferVoit chez plu-

A M B 970  
sieurs nations à embaumer les corps morts, on lui dotlu  
llOit le nom de *mumia* mot dérÎVé de *mum* , qui veut  
dire , cire ; ils employoient de même le mot *karabe s,*qui proprement est le fuecin*succinum ,* pour désigner  
le bitume. Le *karabe de Sodome ,* dans *Serapion ,* est le  
bitume, ou gomme des funérailles, comme il l’appelle  
*almumiai.*

Quelques Auteurs anciens assurent que *Vambre* fort de  
certaines sources , comme le bitume , ce qui sis trouve  
confirme par les decouvertes modernes ; car plusieurs  
Auteurs rapportent que l’^pstapque l’on tire de la mer  
d’Allemagne Eort comme le bitume des sources qui si!  
trouvent dans la mer même.

Mais de toutes les opinions des anciens au stijet de *F am-  
bre ,* il n’y en a aucune que les Arabes adoptent aVeè  
plus d’opiniâtreté que celle qui Veut que ccEoit les lar-  
mes du peuplier noir. Ils tâchent de démontrer la νέ-  
rité de ce sentiment dans tous leurs otrvrages. Il est cer-  
tain que le peuplier noir produit une estpece de gomme.  
Pline dit,que les abeilles compostent leur *piscoceroso* qui  
est la cire,la plus nette, de la gomme la plus douce des  
vignes & des peupliers. *Diojcoride* appelle cette gom-  
me qui déCoule de cet arbre Αιῥαιρου *‘esuivu ,* « resine de  
» peuplier ». La plupart des anciens ont cru que les  
larmes du peuplier venant à tomber dans le Pô , s’y fi-  
geoient & formoient *F ambre. Diofcoride* dit en parlant  
du peuplier noir : Τςορἐὶται δε τὸ ἐξ ἀυτῶν δάκρυον KaTa  
τον ’Ηριδάνονποτάμον καγαχεύμενον πήγνυται, καὶ γίνεται τὸ  
καλύμενον ἢλεκό5ρον. « L’on prétend que leur larmes ve-  
» nant à tomber dans le Pô , s’y condenfent & forment  
» ce que nous appellens *ambrer.* Toute la gomme du  
peuplier ne fe convertit point en *ambre,* mais feulement  
celle qui tombant dans le Pô , se fige dans Peau , &  
acquiert la dureté d’un caillou par la vertu du froid.  
Il faut ou que les *Arabes* aient cru que *F ambre* fe for\*  
moit ainsi , ou qu’ils aient confondu toute la gomme  
du peuplier avec *F ambre* ; car ils ne parlent jamais de  
*F ambre* qu’ils appellent *Karabe* que comme de la lam  
me du peuplier. Les Arabes appellent le peuplier *Haur*& quelquefois *Haur Rumi ; peuplier Romain. L’Avi-  
cenne* latin *cap.* 349. traduit *h auras ,* par *la larme du  
peuplier : de hauro, id est, populi lacrymal* II prend le  
nom de l’arbre pour la larme même; comme, d’un au-  
tre côté, *cap.* 375. dans la traduction il confond le *Ka-^  
rabe,* qui est *F ambre ,* ou la larme du peuplier avec le  
peuplier même : *de Karabe , id. est populo.* De même le  
Traducteur de *Serapion : Haur Rumi Ί id est , Karabe.*χαλβάνη ( *Chalbane* ) signifie aussi bien la gomme que  
l'arbrisseau qui l'a produit, & Plon peut obfcrver la mê-  
me chofe dans plusieurs autres occasions.

Je ne doute point que les peuples barbares n’aient d’a-  
bord changé *haurus* en *habrus* & ensuite par corruption  
en *hambrus* pour signifier *ambre* : de même que de Panacien mot *abiga,* « qui chasse » , qui est le nom que les  
Latins donnoient au *chamaepitys* des *Grecs,* à caufe de  
la vertu qu’à cette plante de chasser le fœtus ; cesmê-  
mes barbares ont forgé leur *ajuga* : mais ceux qui font  
venus après eux ont prononcé *aviga* au lieu *d’abi-  
ga.* Un ancien Interprete des noms *Arabes* dit, *Au-  
rum Romanum , id est , archirosa , cujasgummi dicitur  
Karabajaisoï md est, Achiros* ou *Acchel'os,* ά’ἀιγειρος  
*( Aigirus,* un *peuplier.* ) Il est certain que le nomzzw-  
*bri,* dont on se stert pour désigner le*succin» ( i’arnbrcJ*n’est point *Grec* ni *Arabe* d’origine. Les *Arabes* l’ap-  
pelloient *Karabe* & les anciens Grecs *Ininjocv, « Elec”  
» trum »* , les modernes βερενίκη , « *Berenice* ». Du mot  
*Berenice* les barbares ont forgé leur *Vernix^* qu’ils don-  
nent enccre à une autre espece de gomme ; car c est  
ainsi qu’ils appellent la gomme du genevrier, à caufe  
qu’elle ressemble à *Vambre. Avicenne , cap-* 273. dit  
que le *Karabe* est semblable à la sandaraque , ou gom-  
me de genevrier. Quelques-uns veulent que le *Karabe*ne diffère point de la simdaraque , comme *Serapion* nous  
l’assure , *cap. asio. de Karabe.* De-là les barbares , ainsi  
que je l’ai dit , ont pris oecasion d’appeller la sandara-  
que *Vernix* , qui est un nom que les *Grecs* modernes

τρ.ί71 A M- B

donnent à *\’Electrum- Neophytus t* Βηρυλλίος *λίθος* , ὸπὸς  
ἔστι του δενδρ», *esi1 ῦἐ τὸ λιγόμίνον* βερενίκη. Le beril est  
le suc d’un arbre , ou ce que nous appelions *Berenice.*Le même Auteur, au mot’lqA8KTpov. Αλλοι δἐφασιν *οτι*τῶν ἀιγειρῶν ἔστι κολλωδες. « D’autres prétendent que  
» c’est la glu du peuplier ».

Il peut se faire que ce sioit la ressemblance des gommes &  
la conformité des noms *Arabes* qui aient occasionné  
cette confusion; car le peuplier est appelle *Raur Se sa*gomme ὴλεκτρον ou βερενίκη ; le genevrier *Harar Sc sa*gomme sandarac. Cependant il y a cela d’étrange que le  
peuplier est toujours appelle *Giatczi Se* non point *Haur*dans *F Avicenne* Arabe. Il est vrai que *Giauzi* feul si-  
gnifie chez lui un noyer ; mais il met toujours *Giauz-  
alrumi,* qui est le noyer *Romain,* pour désigner un peu-  
plier.

La gomme appellée communément *Vornix* , est écrite  
*Sandarus* en *Arabe* dans *Avicenne* avec la lettre *Sun,*Sc dans le chapitre du *Karabe -,* elle est appellée *alsmn-  
daruc* , que l'on prononce sandarac ; car *Elij 8e Vau  
font* souvent employés l’un pour l’autre dans *s Arabe  
& darls T Hébreu ,* ce qui fait que les Traducteurs le  
rendent toujours par *Sandarac.* Le *Karabe,* c’est-à-dire,  
*F ambre 8c* cette fandaraque sont si semblables qu’on les  
confond fouvent. *Avicenne* dans le chapitre du *Cauca-  
mum ,* répete mot à met , au sifjet du *Karabe ,* ce qu’il  
a dit de la simdaraque. Cette fubstance , comme je l'ai  
dit, est appellée *Verni x* par les barbares, & ce nom est  
dérivé par corruption de *Berenice* dont les *Grecs se* fer-  
vent pour signifier *Electrum.*

Mais la simdaraque qui est la gomme d’un arbre n’a rien  
de commun que le nom avec la sandaraque métallique,  
que les Arabes appellent *Zarnig* ; & il n’est pas à croi-  
re que les *Arabes* aient tiré ce nom qui signifie chez  
eux la gomme d’un arbre , de celui de la fandaraque  
métallique.

Les Andens avoient une autre sandaraque qui serVoit de  
nourriture aux abeilles, qui la cueilloient fur certains  
arbres où elle *se* formoit en maniere de gomme : *Pline*en parle , *Lib. II. cap.* 7. Dans ce passage que je lis  
comme il suit : *Praeter haec convehitur Erithace -> quam  
alii smndaraeham , alii cerintham vocant. Hic erit  
apium , dum operantur -> cibus , qui sepe invenitur In fa-  
vor lurn inanitatibus sepositus, et ipse amari suporis : gig-  
nitur autem rore verno , et arborum succo , gitmmium  
modo , airid minor , austri flatu nigrior , aquilonibus  
melior, et rubens s plurimus In Graecis nucibus. Mene-  
crates florem effe dicit, sed nemo praeter eum.* « Elles  
□0 cueillent encore outre ces plantes Périthace , que  
» quelques-uns appellent simdaraque , d’autres cerin-  
» thus. Elle siert de nourriture aux abeilles pendant  
» qu’elles travaillent ; on la trouve souvent dans les  
» vuides des rayons de miel, & elle est d’un gout amer.  
» Elle Ee forme de la rofée du printems & du fuc des  
» arbres en forme de gomme, le vent d’ouest la fait di-  
» minuer , celui du midi la noircit , au lieu que celui  
» du Nord la rend meilleure & plus rouge. Elle est  
20 fort abondante fur les amandiers. *Menecrates* pré-  
» tend que c’est une fleur, mais je n’ai vu personne qui  
» selit de sim sentiment. » *Varron* remarque que la ma-  
ticre dont les abeilles Ee servent pour coller ensemble  
les extrémités de leurs rayons, est appellée *Erithace ,*& qu’elle est différente du *Propolis,* qui a la Vertu d’at-  
tirer les abeilles. Les Grecs expliquent ce mot par  
τροφὴ μελιτταν , « nourriture des abeilles » : σανδαράχη  
( sandaraque ) est la même choste ; il en est de même  
du κήρινθος ( Cerinthus ) comme qui diroit substance  
femblable à la cire. *Hesiychitis* : Κήρινθος, ὴ λεγομένη ε’ρι-  
θάκη ἔστι δέ τροφὴ ἢν παρατίθεηθαι *eautosc* ὰι *μΐλυπτου.* « Le  
» Cerinthus qu’on appelle Erithace , est une nourritu-  
» re que les abeilles conservent pour leur tssage ».  
*Menecrates* croyoit que c’étoit une fleur , en quoi il a  
été suivi par Virgile qui décrit la *paspuerette,Cerinthus,*comme la fleur d’une plante extrcmement agréable aux  
abeilles.

A M B 972

*Trita melisphylla, et cerinthae ignobile Gramen,*

« Repandez en ce lieu l'odeur de la melisse & de la pâ-  
» querette broyées ensemble. »Pline lui-même qui cen-  
Eure Menecrate, met la pâquerette (cerintha) au nom-  
bre des plantes dont les abeilles *se* nourriffent ; & *Lib.  
XXI. cap.* 12. en donne la description. *Theophraste,  
Lib. VI. cap.* 7. met *Αρινθον (* cerinthum ) parmi les  
plantes dont on fait des guirlandes ( *herbas corona-  
rias.* ) Rien n’empêche de donner le même nom à une  
plante, & au *cerago* , que quelques-uns appellent  
ἐρειθάκη ( *Erithace.* ) Cette derniere est une estpece  
de glu , avec laquelle les abeilles lient les extrémi-  
tés de leurs loges. *Virgile* en parle en ces termes :

*Teniela cera*

*Spiramenta linunt, sucoque et floribus oras  
Explent> collectumque haec ipsu ad munera glisu  
ten,*

*Et visco et phrygiâservant pice lentius Idâ.*

« Ces animaux industrieux endussent de cire les moin-  
» dres fentes de leur loge, & bouchent tous les trous  
» avec une gomme qu’elles compofent du fuc des  
» herbes & des fleurs. Elles ont même toujours en ré-  
» Eerve une provision de glu plus ténace & plus Vise  
» queusie que la poix du Mont Ida. » *Varron* ne nous  
permet point de douter que Virgile ne Veuille parler  
de *F Erithace ->* car il dit, *Lib. III.* en parlant des abeil-  
les : *Extra ostium alvei obturant omnia, quâ venit in-  
ter favos spiritus -> quam hisodam/ appellant Graecia*« Elles bouchent tous les trous par où le Vent peut en-  
» trer dans leurs ruches avec une matiere que les  
» Grecs appellent ἐριθάκην. » *Plellargyrus* prétend  
que Virgile parle dans ce passage du *Propolis,* & veut  
que le *Fucus* sioit une espece de cire dont les abeilles  
*se* servent au lieu de glu, & qu’on appelle *Propolis :*mais notre Poëte parle de ce dernier dans ce même  
passage en ces termes :

*Pars intra septa domorum  
Narcisse lacrymam , et lentum de cortice gluten  
Prima favis ponunt fundamina > deinde tenaa  
ces*

*Suspendunt ceras.*

« La condition des autres est de se tenir renfermées  
» dans l’enceinte de la ruche où elles travaillent à jet-  
» ter les fondemens de leur ouvrage. Elles étendent  
» d’abord une couche compofée de Euc de narcisse &  
» d’une liqueur Visquetsse qu’elles détachent de l’é-  
» corce des arbres. » *Servitis : Graeci ^ρο'ττολιν vocant,  
duriorem cerat quae vix potest ferro frangi -, quam collF  
gunt degumrniarborum.* «Les Grecs l’appellentpropo-  
» /is; elle est plus dure que la cire,& l’on peut à peine  
33 la rompre avec un marteau. Les abeilles la tirent  
» de la gomme qui croît sur les arbres. » La standa-  
raque, ou Eritace est aussi une glu qu’on tire de la gom-  
me des arbres , &qui est d’autant meilleure qu’elle est  
plus rouge. De-là est Venue le *fandaruc* des arabes ;  
carde Σανδαράχη , (sandaraque) ils sont*fandaruc,*en changeante enu, comme ils l’ont fait dans plusieurs  
autres mots. C’est ainsi que de στοιχάδος , ils font *asa  
tuchudos i,* du Grec τυμπανον , ils sont *tambur* pour  
*tambars* ; car ils changent communément *Fn* en *r & le*p en *b :* Ils prononcent φιστὴκ ( *plelstouk* ) pour φιστὰκ ,  
(pûistaU) du Grec πίστακιον *epistacion. )*

Quelques-uns prétendent que la fandaraque des abeilles est  
*le vernix :* mais ils se trompent dans leur étymologie.  
Le *vernix* est le βερενίκη ( *berenice* ) des *Grecs-,* qui ap-  
pellent llanstac de ce nom , (*succinum* ) ou la gomme  
du peuplier. Pline prétend que les abeilles tirent le  
pissoceros de la gomme du peuplier, & l’éritace ou  
sandaraque de celle des amandiers. Je crois qu’en ne lui  
a donné le nom de sandaraque qu’à cause de sa couleurs.

973 A M B

Cet Auteur dit aussi que le vent du midi la noircit,  
peut être est-ce le *mum noir P Avicenne,* qui désigne  
par ce nom le *propolis* de *Dioscoride. Karabe,* comme  
je l'ai dit, est le nom que les Arabes donnent à *\’am-  
bre* ou à la gomme du peuplier; ils assurent qu’il rese  
semble à la siindaraque ou vernix,qui est proprement la  
gomme du genevrier.

Un ancien interprete des noms *Arabes* veut que le *kara-  
be* Eoit la gomme d’un arbre appelle *noyer d’Italie*, fui-  
vant en cela la leçon que l’on trouve dans *Avicenne ,*de *giauz* pour *haur.* Mais ce dernier Auteur distingue  
cet arbre du noyer par l’adjectif*rumi* ; & c’est au peu-  
plier & non point au noyer qu’il donne le nom de  
*giauz alrumii,* d’autres l’appellent *haur,* en y ajou-  
tant *nun , hauron,* qui est le peuplier.

Les Barbares ont changé par corruption cet *haur* en *hau-  
ron* en *avrurn & abrum,* & ce dernier en *ambram,*qu’ils ont employé pour désigner la gomme du peu-  
plier ou *F ambre. S*

Quant à *hambarors. arnbar,* comme le nom est différent ,  
il signifie de même une fubstance tout-à-fait difléren-  
te. Les *Grecs* des derniers siecles , Comme *Nicetas  
Choniates , Simeon Sethi* & plusieurs autres, écrivent  
Ἀμπαρ ( *ampar ). Aétius* en parle aussi & l’appelle ’Ἀμ-  
παρ ( *ampar}* dans une ancienne copie, & non point  
Ἀμπρα, (*arnpra)* comme dans les éditions. On appel-  
le ces deux especes du nom *dé ambra*, mais, on distin-  
gue celle qui n’est point le *saccinum* par un adjectif  
qui dénote fa couleur.

Je ne me fouviens point d’avoir lu *ambra* dans les Au-  
teurs *Grecs* modernes pour signifier *succin*, & je ne  
crois pas que les *Arabes* lui donnent ce nom , ce qui  
me rend fuspecte la remarque de *Fuchsias* dans *Myrepse*sur la composition de la soixante & quatorzieme em-  
, plâtre, touchant la différence de *i’ambar & s ambra,*en ces termes; « *Ambaris, Exag.* 2. *Mos.elel Scrup.* 2.  
*» Amscrae, Exag.* 3. » Je ne trouve point cette compo-  
fltion dans l’original *Grec > 8e Fuchsias* parole être tom-  
bé sfir une mauvaise copie , ou n’avoir point parfaite-  
ment compris le sens de l’Auteur, comme cela lui est  
arrivé dans un grand nombre d'endroits. *Leon l’Afri-  
cain* nous dit que la *baleine* est appellée *hambara* par  
les habitans *de Fez* & de *Maroc,* ce qui a peut-être  
donné lieu à une opinion reçue par la plupart des *Grecs  
8e* des *Arabes,* que *F ambre* est la fiente ou la semence  
de la baleine. De-là vient que dans les glofes médica-  
les des Auteurs *Grecs* modernes, l'on trouve cette in-  
terprétation partout. Ἀμπαρ μυρεψικὸν κοπρος ἰχθύος ,  
*« F ambre* odoriférant est la fiente d’un poistbn ; » &  
φώκης ἀπόδευμα, « l’excrément de la baleine. » Une pa-  
reille conformité de nom a fait croire à un grand nom-  
bre de perfonnes ce que plusieurs Auteurs ont écrit,  
que l’encens croît fur le mont *Liban,* parce que les  
*Grecs* appellent l’encens λίβανος ( *Libanus )* qui est le  
nom d’une montagne de *Syrie',* & l'on trouve même au-  
jourd’hui des perfonnes qui veulent nous persiuader que  
cette montagne est encore appellée *Lebnon,* du nom  
*Syriaque Lbunto,* qui signifie encens ; atl lieu que le  
mot *Lbunto* est dérivé par corruption du *Grec* λιβανωπὸς  
*( Libanotos.* ) Si l'encens eût cru communément en *Sy-  
rie,* les anciens *se* fissent mieux accordés fur la figure  
de cet arbre qu’ils ont à peine connue. Il est certain  
qu’il ne croît que dans *s Arabie-, & l’Inde isen* produit  
point ; quoique les anciens faffent mention de l’encens  
des Indes. Il est parlé de la fumée de l'encens de *Syrie.  
Συρίας* λεἴάνου καπνὸς, dans les Bacchantes d’Euripi-  
de, de même que du *Malabathrum Syrium , myrrha  
Syria,* & de plusieurs autres choses que nous *sa-  
vons* netre point du cru de ce pays.

Les Auteurs anciens & modernes ne font point d’accord  
fur la nature de *s ambre,* ni fur fes couleurs , fes disse-  
rences & les marques de fa bonté. Les Auteurs *Portu-  
gais* en font trois efpeces ; le *porabar,* qui est le blanc ;  
le *puabacr,* qui est d’un blanc mêlé de noir ou brun ; &  
le *minabar* ou noir, qui fert, à ce qu’ils disient , de  
nourriture à la baleine. La premiere espece est la meila

A M fl 974  
leure, lafeconde n’est point si bonne .\* mais la troisie-  
me est la pire de toutes. *Simeon Sethi* nous représenté  
la premiere comme rouge & huilasse, la brune vient  
après, & la plus mauvaise est la noire, que l'on tire  
des baleines qui ont été la prendre aux sources d’où el-  
le fort. Και το με'ν κρειτταν, dit-il, ἔστι καὶ κίῤῥον καὶ λιόΐωδεςΓαναδιδεταοι δε ον τινι πόλει Σιλαχὴτ ὀνομαζομένη τὸ δε  
υπολευκον ον τινι παραλίῳ πολιχνίῳ τῆς ἐυδαίμονος Ἀρα^ίαζ  
Σίχνη ονομ.αζομενῳ. τὸ δἐ ὑποδέεστερον καὶ μέλαν *(Pvvdyéseï*fr ιχθυων απογευσαμενων τῶν του ᾶμπαρ πηγῶν, α Le meila  
» leur *ambre* est celui qui est rouge & huileux, qu’on  
» nous apporte d’une ville appellée *Stlachetsilc* blanc  
» vient d’une petite ville maritime de l'Arabie heureu-  
» fe, appellée *SicInne*; & le plus mauvais qui est le  
» noir, fe trouve dans les poissons qui ont été le pren-  
» dre aux fources d’où il fort. » Le meilleur, dit cet  
Auteur, nous vient de *Silachet,* ville des *Indes,* où il  
siort de certaines sources. *Avicene* appelle aussi la  
meilleure espece d’*ambre alselehetti,* c’est-à-dire, qui  
vient de la ville ou contrée de *Selehet,* qui est la même  
que les Géographes de *Nubie* placent fous la neuvieme  
parallele du premier climat ; ils l’appellent *Selehet 8e*en font une lste des *Indes.* C’est le Σιλαχὴτ ou Σελαχὴτ  
de *Simeon, (Silachet* ou *Selaeloet)* car les *Grecs* expri-  
ment communément l'H *Arabe* par X ( ch ) ; par  
exemple on trouve dans tous les Lexicons *Grecs &  
Arabes -, TataeaoAvffi (Tamarchenti*) pour *Tamarhenti.*Le second qui n’est point si estimé., vient, à ce que  
nous dit *Simeon -,* d’une ville de *VArabie heureuse,* ap-  
pellée Σίχνη ( *Sichne).* Je trouVe dans une autre copie,  
Σύχρα λεγομένη, « appellée *Suchra* ; » & dans quelques -  
uns *è Senchrifolicis Arabiae,* « de *Sencbri* dans *ï’Ara-  
» b’a heureuse.* » Je ne fai si c’est l’endroit *cpse Serapion*appelle *Zing* ; il le place à l’occident, assez loin de  
*F Arabie heureuse, in terris Zing in occidegue, a* dans  
» le territoire de *Aelng* à l'occident, » Il ne faut pas  
croire qu’il veuille parler de *l’Afrique* ou *Barbarie,*mais d’une côte maritime *P Ethiopie* où est placé *Mo-  
Jambique,* qui produit une grande quantité *T ambre, 8e*est située à l'occident des *Indes* ; les *Arabes* appellent  
les *Ethiopiens Zing. Simeon* appelle la ville maritime  
de *\’Arabie heureuse* Σίγχη ( *Stnche* ) ; les *Zengi* dans  
*Alpagas* font les *Ethiopiens.* Mais *Serapion* dissere des  
autres dans les marques qu’il donne du meilleur *am-  
bre,* qui, fuivant lui , est de couleur d’azur; il pré-  
tend que le blanc est: le plus mauvais de tous, quoi-  
que d’autres lui donnent la préférence. Mais il n’y a  
point *T ambre* de couleur d’azur , & je crois que les  
traducteurs fissent trompés. *L. Arabe elc azarasuasoilc*traduisent par vcrd de mer, ( *glaucus )* gris , ( *caeffus )*& azur , ( *cœruleusy* couleur de firmament. Sulcant  
*Alpagas, zarach* est la couleur du firmament : mais  
fon témoignage n’est d’aucune autorité.

Ces Auteurs prétendent encore qu’il signifie pâle &  
changeant. De-là vient *zaracha , pâleur,* & c’est là la  
vraie signification de ce mot dans ce passage. *Simeon*l'appellent ὑπὸλευκον ( *hypoleucon* ) ; nous disions pour  
l'ordinaire gris ou grisâtre. *Avicenne* l'appelle *alaza-  
rac,* que le traducteur rend par *cendré. Avicenne* don-  
ne la préférence à *s ambre Seleheelque -,* qui tire fon nom  
d’une Ifle des *Indes,* que *Garcias* fuppofe maleà-pro-  
pos être l’Ifle de *Zeilan.* Le fecond en bonté est , *se-  
lon* lui, *i’alzarac* ou cendré. Quant à *Vambre Selehe-  
tique* qui est le plus estimé, il ne nous dit peint de  
quelle couleur il est, au moins dans l’édition *Latine.  
Alpagus* obferve dans scm exposition des noms Arabes,  
que les Traducteurs *Arabes* ignorent la nature de  
*F ambre alseleheti,* aussi-bien que sia couleur. *Simeon*conjecture qu’il est rouge, & il prétend que le rouge  
τὸ Kippoçest le plus estimé. *Avicenne* parmi les marques  
caractéristiques du meilleur *ambre-,* ne fe contente pas  
seulement de nommer le *Selehetique,* qui est: la seule  
chose que le. Traducteur obscrVe: mais il ajoute en-  
core deux autres mots qui expriment les propriétés  
qu’il doit avoir, savoir, *alas.ciheb* ou *alkavi -,* auxquels  
il en ajoute un troisieme *alselebeels* Cette derniere épi-

975 A M B

thete est prife du pays, les deux autres signifient les  
qualités qui lui l'ont propres. *Alkavi* signifiefert & *ro-****buste-,*** *ce* que j’entens de *F ambre* qui est le moins fria-  
ble & moins aisé à séparer, comme est celui qui a une  
forte de viscosité pareille à celle de la graisse. C’est le  
λιπῶδες ( *lipodes* ) de *Simeon ,* qu’il donne comme une  
marque du meilleur *ambre.* C’est, silivant *Gardas s*une preuve de la bonté de l’*ambre* , lorsqu’étant percé  
avec une aiguille il en fort une grande quantité de li-  
queur huileuse; c’est le λιπῶδες, graisse; celui qui est  
friable ne stauroit être tel. Je traduis *alasciheb* par *rou-  
geâtre ,* silivant le même *Simeon* qui l’appelle κίῤῥος,  
( cirrûus. ) Le mot est dérivé de *Seiheb*, qui signifie  
une flamme ou une lampe, & dans *VAlcoran* une étoi-  
le. Il peut encore signifier *blanc s* en tant qu’il expri-  
me le τὸ λαμπρὸν, luisiant, que les *Grecs* emploient  
aussi pour *blanc.* Mais *Simeon* a souvent exprimé les  
deux épithetes *Oust Avicenne* donne au meilleur *ambre*par ces deux autres, κίρῥος καὶ λιπῶδες, « rouge & gras. »  
S’il les a prifes des *Arabes,* il est évident qu’il a cru  
qu’*alas.ciheb* signifioit *rutilus,* rougeâtre. *Manardus*parmi les Auteurs modernes, nous apprend que l’on  
doit choisir *F ambre* qui tire un peu siur le rouge , &  
que le blanc n’est point si bon. Je crois qu’il a pris ce-  
ci de *Simeon,* dont il n’a pas bien exprimé le ὑπόλευκον,  
blanc ou gris , λευκόφαιον , ( *leucophaeon* ) par *album ,  
blanc.* C’est *Vazarac* des *Arabes ,* qui signifie propre-  
ment tacheté de noir & de blanc , & qui est dérivé de  
l’Hebreu □lî, *zarac, saupoudrer.* De même le τὸ  
ποίκιλον *(marqueté)* est appelle par les *Grecs* ῥαντα'ν,  
ἀπό τῦ ῥαίνειν ( *saupoudré )* du verbe saupoudrer. Les  
Latins distent *sparsum ,* d’où *sparo ore* dans les Poetes  
Comiques. Et dans les Glosies, *Aspersus,* ἐιδος ἰχθύος  
καταστίκτα, ( *l’aspersus est une espece de poisson tachetéD  
& sparsa tempora,sparsam caput,* signifie τὸν μ.’ξοπόλιον  
*( un homme dont la tète est parsemée de cheveux gris', )*c’est dans ce siens qu’est employé le verbe *zarac* dans  
*Os.ée :* ceux-là ste trompent donc, qui le rendent par  
azur ou verd.

*Serapion* ne fait mention que de deux especes *d’ambre ,*favoir, celui que sim Traducteur appelle couleur *d’a-  
zur , ( coelinus') 8c* le blanc, deEquels le premier est le  
meilleur. Peut-être que le mot *Arabe* traduit par cou-  
leur *P azur* est *alaxiheb ,* comme on le trouve dans  
*Avicene,* & le Traducteur l’a traduit par *flelimum,*couleur d’étoile , ou *cœltnum.* Quant à *F ambre* blanc,  
je ne doute point qu’il ne foit le même que celui que  
*Simeon* appelle *hitpoleucum* , ( ὑπόλευκον ) & *Avicenne  
azarac ,* c’est-à-dire, blanc cendré. *Gardas* ste trompe  
lorsqu’il dit que *F ambre* blanchâtre est rejetté par *Sé-  
rapion,* qui dit simplement *blanc 8e* non blanchâtre,  
ou tirant siur le blanc.

Mais nous siommes en quelque siorte forcés de rendre le  
mot arabe *alaxiheb* par blanc. Les trois différentes esc  
peces *T ambre* dont nous avons donné la description,  
portent trois différens noms. Savoir , *perambar,puam-  
bar & penambar.* Le premier est le blanc & le meil-  
leur de tous, le second est celui de couleur de cendres,  
qui est inférieur en bonté & en valeur au précédent ;  
& le troisieme est le noir qui est le plus mauvais de  
tous.

Nous trouvons *candida sidera, & candida flamma,*« étoiles & flammes blanches , » dans prefque tous les  
Poetes ; & cela est littéralement vrai. *Candens* « bril-  
» lant, » pour *candidus -,* « blanc » est encore usité, &  
c’est de là qu’on a fait *candela, h* λα μπὰς ( *chandelle. )*On emploie de même dans la langue Greque λαμπρὸν,  
< luisiant, ou brillant ) pour *candidum , « blanc s* corn-  
me λαμπρὰ ἐιστὴς ( *un vêtement d’une blancheur éclatan-  
te) & rA/uarpefaoveç ( candidates.* ) Le terme arabe signi-  
sie une étoile ou lampe, d’où est venu le mot dont on  
se sert pour exprimer *F ambre* qui est blanc. Ceux qui  
à l’imitation de Simeon l’entendent du rouge , ( *ma-  
lus* ) imaginent un *ambre* qui n’a jamais existé juf-  
qu’aujourd’hui, pour n’avoir pas entendu ce terme.

*Brajsavole* prend *s ambre* jaune dont on fait des manches

A M B 976

de couteaux pour le fuccin*saccinum.* Un autre Physi-  
cien célebre , dans les définitions qu’il donne au mot  
nlaaTpcv, ( *electrum* ) cite le passage dans lequel Serapion  
parle de *s ambre ,* comme s’il n’y avoit aucune dltlé-  
rence entre cet *ambre & s electrum ,* qu’on appelle *am-  
bre* des boutiques. Scaliger dans fes notes sur Gardas ,  
ne fe fait aucun fcrupule d’apj *cilcr s ambarum* du nom  
de *saccinum.*

Tous ces Auteurs fe font lourdement tromjés : ces deux  
fortes *d’ambre* fiant de dlflérente nature, & leurs noms  
n’ont pas la même origine. La seule chofe en quoi ils  
*se* reflemblent est qu’iIs sortent de certaines fources en  
forme de bitume. Le*fuccin* a une odeur agréable,si l’on  
en croit Pline : mais *s ambre* blanc est encore j lus odo-  
riférant; enfin *F ambarum* est tout-à-fait diflérent du  
*saccinum.* On ne doit point s’imaginer non plus qu’A-  
vicene & Simeon Sethi confondent *Vambre* jaune ou  
citrin dont ils parlent avec *\’ambre* commun.

Nous avons montré d-devant que le nom *ambarum ,*pour signifier*fuccinum* ou *electrum* ne fe trouve dans au-  
cun Auteur ancien,Grec ou Arabe. Tous les Modernes  
qui nous ont laissé des relations des voyages qu’ils ont  
faits dans le nouveau Monde , ne parlent que de trois  
fortes *P ambre* qui fiant tous trois de couleur différente,  
Eavoir du blanc , du gris & du noir Le blanc est le plus  
estimé,& le noir vaut beaucoup moins. Simeon Sethi  
présure *\’ambre* κίρῥος ( rouge ou couleur d’or) au blanc ;  
il est d’accord avec eux pour tout le reste , car la se-  
conde eEpece est le ὑπόλευκον, *{blanchâtre* ) & la troi-  
sieme & derniere la *noire* ( μέλαν.) Ferdinand Lopez, &  
les Auteurs sont mention de ces trois Eortes *d’ambre :*mais ils différent un peu quant aux noms dont ils don-  
nent l'explication. Ces trois especes fiant *lc ponaham-  
bar, le coambar , & le mamambar.* Le *ponahambar*est *F ambre* blanc, qui est le plus estimé ; ce mot signi-  
fie *ambre doré,* & cette espece est d’un plus grand  
prix que les autres ; car elle est fort rare & ne *se* trou-  
ve qu’avec beaucoup de difficulté. C’est le Κίρῥον  
ἄμπαρ ( *Fampar rouge* ) de Simeon , & on l’appelle  
*doré*, à ce que je crois, non point à caisse de *sa* couleur,  
mais deEon prix, comme Lopezl'insinue clairement;  
les naturels du Pays expriment cette qualité par *po~  
nambar,* ce qui a peut-être sait croire à slmeon que le  
mot de *doré lui* avoit été donné par rapport à *sa* cou-  
leur. Quelques-uns l’appellent *porambar* & veulent  
que ce sioit *F ambre* blanc. Lopez appelle *coambar ce*que d’autres nomment *puambar,* il rend ce mot par  
*ambre aqueux,* à causie que l’agitation violente de Peau  
lui a fait perdre une grande partie de fes vertus; ce  
dernier est de couleur de cendres. Le troisieme est le  
*maniambar* c’est à-dire , *ambre de poissen* , à caisse  
qu’il stert de nourriture aux baleines qui le rendent  
quelque-tems après sans l’avoir digéré, beaucoup plus  
noir qu’il n’étoit.Ceci se trouve conforme au fentiment  
de Simeon , qui nous assure que les poiffons qui aVa-  
lent *F ambre* au fortir de fafourcele rendent beaucoup  
plus noir qu’il ne l’étoit.

Il est parlé du κάκαμπαρ ( *cacampar* ) dans les cojnposi-  
tions des emplâtres de Myrepfe , *comp.* 3. ξυλαλόης,  
κάκαμπαρ , ξυλοβαλσάμου , ξυλοκασιας,&Ο. *Lignum aloes,  
cacampar , xylobalsamum j casia ligna, etc- Je* ne fai  
pour quelle raifon *Fuchsius* a traduit *cacampar* par *bé-  
tome , &* encore moins ce qui l’a obligé à mettre cette  
derniere plante au nombre des aromates exotiques.  
Mais j’ai remarqué plus d’une fois qu’il fe donne la li-  
berté de changer ce qu’il n’entend point, ce qui est  
beaucoup plus impardonnable à un Medecin qu’à un  
homme de Lettres, à cause des méprises qui en resiul-  
tent au grand préjudice des malades. Je soupçonne que  
c’est une estpece *P ambre*, & peut-être celui que les’na-  
turels du pays , au rapport de Lopez, appellent *coam-  
bar.* Les Grecs paroilfent avoir prononcé κάκααπαρ  
*( cacampar}* au lieu de κάαμβαρ ( *caambar* ) ou κόααβαρ  
*( coambar.* ) Il faut cependant avouer, que κακύμπαρις  
*(suacamparis* ) est un mot fort fréquent dans Myrep-  
fe, avec une interprétation qui ne fauroit convenir à  
aucune

977 A M B

aucune efpece *d’ambre.* Car dans S011 antidote διὰ  
κυδωνιων ( *de coings ) chap. ysu* il le traduit par δροσιοβό-  
τανον (*drosiobotanon* ) κακάμπαρ ἢτοι δροσιοβότανον (ίίί-  
*cambar* ou *drosiobotanon ) & cap.* 29. dans sim antidote  
contre la dyssenterie & la colique, γαρεόφυλλον, κάκαμ- j  
παρ ἢτοι δροσιοβότανον ( *cariophylli,* &c. ) Dans l’anti-  
dote de Castor, qui est le vingtiemc dans l’Edition de  
Fuchsius, & le même que celui dont nous avons parlé  
ci-dessus, *cap. zy.* nous lisions dans la traduction de  
Fuchsius même *Lauriolae campi, id est betonicae* ( de lau-  
reole de champ, c’est-à-dire, de bétoine : ) le Grec porte  
λαυρίολε, ήτοι κάκαμπαρ , ἢτοι δροσιοβότανον *{laureola')*ou *cacampar >* ou *drosiobotanon.* ) Le mot *laureola* n’est  
point expliqué dans le grec : quelques-uns veulent que  
ce soit le *mezereon* des Arabes qui est tour-à-fait disse-  
rcnt de la bétoine : *drofibotanon* est proprement laplan-  
te de la rosée; car la rosée est appellée δροσία *Çdrosia}*en Grec. On donne ce nom à la betoine dans les Lexi-  
cons de Médecine, & nous apprenons d’une ancienne  
copie de Dloscoridequ’elle étoit appellée par les Ro-  
mains ῥουσμαρίνα( *Romarin* : ) Les anciens Grecs l’ap-  
ρεΐΐοΐεηίψυχρότροφος *(Psechrotrophosmourrie du froid,)*parce qu’clle ste plaît aux lieux froids. Elle a été àp-  
pellée dans les derniers siedes δροσιοβότανον, d’où est  
venu le latin *rosmarinus.* Je ne stai point d’où vient que  
les Grecs modernes lui donnent aussi le nom de *cacam-  
par* , qui paroît être arabe. Quoiqu’il en foit , cette  
plante ne paroît point mériter une place parmi les aro-  
mates exotiques dans l’emplâtre troisieme; on y trou-  
ve sians explication le mot *cacampar,* ce qui n’est pas  
ordinaire à Myrepsie ; car toutes les fois qu’on trouve  
dans fes ouvrages le terme κάκαμπαρ( *cacampar}* c’est  
avec une explication & un ἢτοι δροσιοβότανον ( c’est-à\*  
dire, *drosiobotanon. )*

On trouve dans ce même Auteur le terme κίκεμπαρ, ou  
κ.'κεμπαρις *(cicempar*, ou *cicemparis*, ) dont il est tou-  
jours fait mention parmi les aromates, comme dans le  
premier antidote de Castor : Στύραχος καλαμίτου ,  
κικεμπαρος, κιναμώμου ( *styrax, calarnita, dcempar 8e ci-  
namomon* ; )de même dans fon *antidotus plenus archen-  
ticus ravaadsou ,* γαρεοφύλλου , ξυλαλόης , κικέμπαρις ( ci-  
*namomon , cariophyllum, xylaloes,cicempar.)* Ce même  
Auteur emploie fouvent ἄμπαρ pour *ambar.* La quesi  
tion est destaVOir ce qu’il entend par *dcempar.*

Quant à Fuchsius il omet toujours avec beaucoup d’assit-  
rance tout ce qu’il n’entend point: voici ce que dit Si-  
meon de l’origine de *samparrro asiaroy* ἐν διαφόροις βλὑ-  
ζει τὸποις , καθάπερ πηγαὶ ελαιου τε καὶ ἀσφὰλτα ( *l’ampar  
sort dans plusieurs endroits en forme de fontaines d’huile,*(ἔλαιον ) ou *d’asphalte.* ) On cite communément ce pasi-  
η^επηγελβίου καὶ ἀσφάλτα. Un Savant a pris de-là occa-  
sion d’augmenter sim lexicon du Grec barbare Πηγέλ-  
*saov (pegelbitim* ) dont il ne donne aucune explication,  
ce qui n’est pas surprenant. Je trouve dans plusieurs co-  
pies καθάπερ nérTnç , ἐλάιου τε καὶ ἀσφάλτου ( comme la  
*poix, s huile , 8cc. )* Les Grecs donnent siouvent le nom  
d’huile au bitume liquide ; je ne doute point cependant  
que le passage ne fût beaucoup mieux de la maniere fui-  
vante πετρελαίου τε καὶ ασφάλτα *Çpetrelaeum et asphaltiis J*Les Grecs modernes donnent à la naphte le nom de  
*petrelaeum.* Le dernier fort de certaines fontaines  
comme *F asphalte,* qui est une efpece de bitume liquide.

Le Geograpfie de Nubie est du même sentiment tou-  
chant *F ambre.* Il dit que Eous laseptieme parallele du  
premier climat, on trouve une veine naturelle *d’am-  
bre* quiEort en bouillonnant du sond de la mer, corn-  
me fait lanapthc dans les contrées de Babylone , &  
qu’on trouve quelquefois des morceaux du poids de  
cent livres , ce que signifie le mot arabe *kinthar,* du la-  
tin *centorius,* pour *centenarius.* Gardas rapporte que les  
Efpagnols en trouveront une fois un morceau quipe-  
foit trois mille livres.

Le Geographe dont nous venons de parler appelle les  
fontaines d’où fort lanaphthe *Hit, &* il dit que c’est  
un endroit dans le territoire de Babylone. Il ne Eera  
pas hors de propesde relever ici en passant une saute  
*Tome I.*

. Α M fi

dans laquelle Avicenne est tombé en traduilant Dsosi  
coride : l’Auteur Grec définit la naphthe , Βαβαλωνίου  
ασφάλτου περίηθημα , τῷ χρώματι λειυκον , ( *Une silera'’’  
tion de l’asphalte de Babylone , de couleur blanche-* ) II  
ajoute qu’on en trouve aussi de noire. Avlcenne tombe  
ici dans une étrange fausseté pour n’avoir pas pris le vé-  
sitablefens desim Auteur.aLa naphthe blanche,dit-il,  
» est une espece fort connue, mais la noire est celle de  
» Babylone ou quelque autre forte de poix passée à  
» travers un filtre. » Mais le fens de l’Auteur Grec  
est, que la naphthe est un bitume liquide que l’on troffa  
ve dans la campagne de Babylone, qui fe filtre à tra-  
vers les conduits fecrets de la terre, & qui coule des  
puits & des cavernes. Avicenne lui-même exprime la  
même chose lorfqu’il dit que la naphthe noire étoit  
*Sasua albor albabeel vageirohe ,* ce que le Traducteur  
a fort bien rendu par *unesultraelon du bitume de Baby-  
lone et de plusieurs autres sortes de poix.* Mais cela ne  
fauroit être le fens de Dloscoride,qui par περιήθημα,  
ἀσφάλτου a voulu simplement designer le bitume liqui-  
de, qui est semblable aux matieres que l'on passe à tra-  
vers un couloir,& qui deviennent par-là plus liquides.  
Car il n’y a que les parties les plussi-sutiles qui passent;  
la lie & celles qui siont les plus grossieres demeurant  
dans le filtre. C’est ce que l'Auteur Grec assure aussi-  
bien du noir que du blanc. D’ailleurs on doit obsierver  
que Diosicoride ne dit point δἰαθημα , ( *diathema,)*mais περιήθημα ( *perietherna.* ) Les chosies qui passent  
simplement à travers , siont ditesselanôsiérai ) *dieteisthai :*mais περιηθέὶΆαι *Çperietheisthai* ) est autre chofe. Il veut  
indiquer par-là que tout le pays est rempli de bitume ,  
que ce bitume est répandu par toute la campagne d’une  
maniere indéterminée & filtrée à travers les veines de  
la terre ; qu’il est liquide dans certains endroits , qu’il  
fort en bouillonnant ; c’est ce qu’on appelle naphte.  
On doit supposter que c’est comme si je disois *periethe^  
ma, ( un couloir qui est tout autour* ) ou des foupi-  
raux dont toute la contrée est couverte pour donner  
passage au bitume de Babylone.

Avicenne a cru que la naphthe blanche sortoit d’une veine  
. naturelle , & que la noire étoit celle de Babylone, ou  
telle autre espece de poix , purifiée en passant par un  
couloir, au lieu que Dioficoride veut parler de la blan-  
che & silrtout de celle de Babylone.Les Grecs appellent  
cette espece de bitume ἔλαιον Μηδείας( huile de Medée.)  
*Soelen,* sur les fontaines, dit, Τὸ δέ staTa'τὴν Σουσιανὴ/  
ὓδωρ φασὶν εἰναι Μηδείας , καὶ πεφαρμάχθαι καυστικὸὶς φαρ-  
μάκοις , *ο* ρἐν μἐν ἐνο πηγής τίνος , *(son dit qu’aux environs  
de la Susiane est l’eau de Medée, laquelle est mèlée de  
droguas caustiques et inflammables ; elle coule d’une  
foentAneO* II dit qu’on l'appelle ἄφθα *(aphtha)* ; cette  
leçon fe trouve de même dans l'abregé de Strabon  
compris dans *Constantin de Imperio* , Eavoir, πηγαὶ ὰ'φ-  
θας ( / *ont aine s d’aphthe. )*

La plupart des Anciens ont été du sentiment qu’il y avoit  
dans le fond de la mer des fontaines pareilles à celles  
du Naphthe , qui donnoiént de *Fambre.* Cette opi-  
nion qui est la plus commune est aussi la plus proba-  
ble, & peut mieux servir qu’aucune autre à rendre rai-  
son de l'origine de ces fragmens de coquilles ou d’hui-  
ires, qu’on y trouve souvent enfermés, & qui s’y font  
attachés avant que son humidité fût condensée de la  
même maniere que l'on trouve des fourmis, & autres  
reptiles dans *lcsuccin* , lesquelles y ont été détenues  
par l'humeur vifqueufe avant qu’elle fût congelée ;  
Car ce dernier fort de certaines fontaines aussi - bien  
que le naphthe, le bitume & *Vambre.* En Voilà allez  
pour déterminer la différence qu’il y a entre *Vambar  
8c l’ambra.* Elle ne consiste point dans les noms ( car  
nous les appellons tous les deux *ambra.* ) Mais dans  
les chofes mêmes , qui diflércnt par leurs natures &  
tirent leurs noms de différentes origines. SaUmaIsë ,  
*de Homonymis Hyles Iatricae, cap-* 101.

*De l’Ambre-gris.*

On voit par la dissertation préeédente, qu’à l'égard d<s  
Qsq

*scissem A* M B

*P ambre-gris* &d’un grand nombre d’autres'corps ; les  
Anciens sont tombés dans quelques méprifes que les  
Mcdernes ont adoptées & débitées à quelques change-  
mens près , comme quelque chofe de nouVeau. L’on  
assure, par exemple, dans une relation qui a été en-  
voyée de BataVÎa & inferée dans les Transactions Phi-  
lofophiques, que *F ambre-gris* est le fruitd’un arbre in-  
connu des racines duquel il découle dans la mcr. H .passe  
dans une autre dissertation, pour être le rayop d’un in-  
fecte marin femblable à l’abeille. Le fentiment de ceux  
qui prétendent qu’il est produit par une baleine, n’est  
passi nouVeau que les Modernes sie l'imaginent. Ce  
sientiment paroît appuyé par l'exposition si.iÎVante tirée  
des Transactions Philosophiques.

L’on sait aujourd’hui que *i’ambre-gris est* une production  
animale, qu’il se forme dans la fubstance du blanc de  
baleine, & qu’il a beaucoup de rapport aux substances  
que l’on trouVe dans quelques animaux terrestres , tels  
que la cicette, le mouton qui porte le bezoar & quel-  
ques animaux amphibies, comme le musc, &c. qui  
contiennent leur parfum dans des poches particulieres.  
Je fuis porté à croire que l'opinion qu’on a eue que  
*ambre-gris* étoit une production de la baleine, n’est  
venue que de ce qu’on en trouve une quantité considé-  
rable sim les côtes d’Iflande, & aux enVÎrons de Baha-  
ma, où les corps des baleines mortes font fiouvent jct-  
tés par la mer qui les brifie & donne lieu à *\’ ambre gris*de flotter Eur ses ondes ou de s’arrêter sim le rivage. Les  
Auteurs font encore partagés Eur ce sistet. Ils convicn-  
ncnt bien à la Vérité que *Vambre-gris* est une production  
de la baleine. Priais quelques-uns Veulent que ce sent  
une Véritable semence, parce qu’on la trouVe seule-  
ment dans le mâle à la racine de la Verge , aux envi-  
ronsdes testicules; d’autres croient que c’est l’excré-  
ment de la baleine.

De toutes les deseriptions qui ont paru jusqu’aujourd’hui  
de *F ambre-gris,* il n’y en a point de meilleure & de  
plus exacte que celle qui m’a été envoyée depuis peu  
par M. Atkins, établi à Boston dans la nouVelle An-  
gleterre , qui fait depuis douze ans la pêche de la ba-  
leine, & qui est un des premiers qui en 1670. établi-  
rent une pêche pour le blanc de baleine, ce qui lui don-  
na occasion de faire la découverte de *F ambre-gris.* On  
doit d’autant plus compter fur fon récit, que c’est un  
homme extremement ingénieux, & qu’il n’avance rien  
qui ne m’ait été confirmé par un grand nombre de.per-  
fonnes attachées au même emploi que lui.

Voici la Relation telle que je l’ai reçue depuis quelques  
jours.

On ne trouve *V ambre-gris* que dans les baleines sous la  
forme de balles ou corps sphériques qui ont depuis cn-  
viron trois pouces jufqu’à douze de diametre , & pc-  
fent depuis une lÎVre & demie jufqu’à vingt-deux. Ces  
balles font enfermées dans de grands sacs ou vessies  
CVales, de trois ou quatre piés de long fur deux ou trois  
de large & de haut, qui ont presque la forme d’une  
vessie de bœuf, excepté que leurs extrémités font plus  
pointues, fe terminant comme les soufflets d’un For-  
geron , avec une gouttiere qui perce & accompagne le  
penis dans toute fa longueur, & un canal qui s’ouvre  
à l’autre extrémité dans la vessie & vient du côté des  
Teins. Cette vessie est directement posée sur les testi-  
cules qui ont plus d’un pié de long, & placée en long  
à la raeine du penis, quatre ou cinq piés au-dessous du  
nombril, & trois ou quatre au-dessus de l’anus. Ce *sac*ou vessie est prefque rempli d’une liqueur couleur d’o-  
range foncée , moins épaisse que l'huile & d’une odeur  
extremement forte, & beaucoup plus forte que celle  
des balles *d’ambre-gris* qui flottent fur fa furface. La  
surface interne de la Vefsie est de la même couleur que  
la liqueur que l'on trouve pareillement dans le canal  
de la verge. Ces balles paroissent fort dures pendant  
que la baleine est en vie, l’on trouve souvent en ou-  
vrant la vessie de grandes écailles concayes de même

A M B 980

fubstance & consistance que ces balles qui s’en font dé-  
tachées, & les bales elles-mêmes paroissent être corn-  
poEées de plusieurs tuniques séparées, disposées à peu  
près comme celles des oignons.

Quant au nombre des balles, M. Atkins n’en a jamais dé-  
couvert plus de quatre dans un sac. Il en trouva une  
fois unequi pesoit vingt unelÎVte , ce qui ne lui étoit  
jamais arrivé, mais elle n’étoit accompagnée d’aucune  
autre.

Il ajoute de plus, qu’ayant trouvé dans une baleine quel-  
ques-unes de ces balles, il y en eut deux autres qui ne  
contenoient autre chofe dans leurs sacs que la liqueur  
orangée dont on a parlé. Cette remarque fcrt a confir-  
mer ee que m’a dit un Pêcheur de baleine , que l’on ne  
trouvoit *s ambre gris* que dans les baleines qui avoient  
atteint toute leur grosseur. C’est le sentiment générai  
de tous ceux de cette profession qu’il n’y a que le mâle  
de la baleine qui produise *s ambre-gris.* Quant à cette  
particularité , M. Atkins avoue qu’il n’a jamais vu  
prendre de baleine femelle en vie , & qu’il n’a jamais  
oui dire que d’autres en aient pris. La femelle de la  
baleine est beaucoup plus timide que le mâle , & il est  
impossible d’en approcher , à moins qu’on ne la trouve  
endormie sur l’eau ou accouplée avec fon mâle. Il est  
certain que les bateaux ne peuVent jamais l'approcher  
lolssqulellc est éveillée tant elle estpeuretsse.

M. Atkins Ee sert pour tirer *s ambre-gris* de la baleine,  
de la méthode suivante: Lorsque l'animal est mort, il  
le couche sur le dos , & après avoir fiché un clou dans  
la verge, il fait une incision autour de sa racine à tra-  
vers du péritoine jufqu’à ce qu’il ait atteint les entrasse  
les; il cherehe ensuite le conduit ou canal qui est à  
l’extrémité du fac, & y fait une ligature, au-dessus de  
laquelle il le coupe. Après quoi il tire la verge & avec  
elle la poche dans laquelle est enfermé *F ambre-gris*fans qu’il en reste la moindre partie dans le corps.

M. le Prince de Boston qui tient cette Relation de M.  
Atkins , soupçonne que le *sac* dont on a parlé ci-dessus  
est la vessie urinaire, & les balles *d’ambre-gris* une cer-  
taine concretion formée de la fubstance graisseuse &  
odoriférante de la liqueur qu’elle contient. Je ne me  
hafarderai point de donner mon fentiment là-dessus,.  
& il me fussit d’avoir fait part au Lecteur de la Rela-  
tion qu’il vient de lire. *Phil. Transe*

Cette description nous jette dans une grande incertitude  
fur l’origine de *s ambre-gris 5* on y avance comme une  
choEe certaine, que c’est une substance animale : mais  
il paroîtpar les recherches qu’on a faites qu’il aj\_par-  
tientau regne minérale & c’est ce dont la dissertation  
fuivante de M. Hoffman ne permet point de douter.

Les Medecins & les Naturalistes ont été long-tems par-  
tagés sur l’origine de *F ambre-gris.* Quelques-uns Ont  
prétendu que c’est une production animale, & d’autres  
une substance végétale.

Quelques-uns veulent que ce soit la fiente de quelque  
oiseau des Indes, & montrent pour preuve démonstra-  
tive de leur opinion les griffes & lesbccsque l’on trou-  
ve souvent dans sil substance, qui rend alors quand on  
la met si.lr le feu une odeur de fel volatil empyreuma-  
tique particuliere aux corps dont l’origine appartient  
au regne animal.

D’autres au contraire s’efforcent de prouver que *s ambre-  
gris Ose* une efpecede miel, que les abeilles font dans  
les creux des rochers qui font fur le bord de la mer,  
lequel étant ensuite atténué & digéré par la chaleur du  
soleil devient une substance odorante , telle que nous  
la trouvons.

Il ne faut que recourir aux expériences chymiques ordi-  
naires pour découvrir la fausseté de ces opinions ; car  
la fiente des animaux de telle efpece qu’ils foient,  
ainsi que le miel, fe dissout dans les menstrues aqueux,  
& résiste avec opiniâtreté à llestprit de vin le mieux  
rectifié.

*ç}8*1 AM B

Il s’est ίηουνέ quelques Auteurs modernes qui ont cru  
que *i’ambre-gris* est une efpece de larme ou résine qui  
découle d’un arbre des Indes orientales qu’on ne con-  
noît point encore, laquelle Venant à tomber dans la  
mer, s’y digere plus parfaitement par la chaleur dtl S0-  
lcil & par le mélange de l’eau halée, & forme un corps  
résineux de cette nature.

Mais ce qui détruit cette opinion, est, que toutes les  
silbstances Végétales résineufes se dissoluent aifément,  
& donnent un extrait lorsqu’on les met dans l'efprit de  
Vin rectifié, au lieu que *F ambre-gris* ne s’y dissout qu’a-  
Vec beaueoup de peine. On remarque d’ailleurs que  
les fubstances inflammables que la terre produit, com-  
me *s ambre ,* le bitume de Judée & le charbon marin se  
dissoluent aussi très-difficilement, & ne petrvent point *se*mêler aVec les liqueurs spiritueuses.

Ces différentes considérations nous obligent à adopter le  
fe ntiment de ceux qui soutiennent que *F ambre-gris* est  
une espece de bitume ou graisse de la terre qui a été en-  
traînédans la mer; car on le trouVe en grande quantité  
dans la mer auxenVÎrons del'Ifle de Madagascar, dont  
le terrain contient, à ce qu’on prétend, beaucoup de ce  
bitume.

La difficulté aVec laquelle *s ambre-gris se* dissout,ainsi que  
nous PaVons déja obsierVé, fait qu’on ne peut en trou-  
Ver une Véritable dissolution dans les boutiques. On le  
prépare communément aVec le music , l’huile de ca-  
nelle, de rosies, & même aVec la cÎVette ; ce qui nous  
donne à la Vérité une essence d’une odeur fort agréa-  
ble, & qui possede plusieurs Vertus, mais qui participe  
peu de *F ambre-gris ,* lequel ne reçoit aucune altéra-  
tion dans ce procédé. C’est ce’ qui m’oblige à mar-  
qucr les caracteres de la Véritable essence *d’ambre-  
gris.*

1°. Elle nesdoit être préparée qu’aVee *F ambre-gris-,* fans  
mélange d’aucune autre.

2°. Elle doit entierement fe dissoudre dans les liqueurs  
auxquelles on la mêle.

3°. Cette essence étant VerEée goutte à goutte dans une  
liqueur aqueuse , elle doit nécessairement la rendre lai-  
teufc , comme font les huiles & les résines tenues en  
dissolution1.

Voici maintenant la maniere dont on la prépare.4

*Faites* distiler une ou deux fois au moins de l’esprit de  
rofes parfaitement déphlegmé aVec du fel de tar-  
tre calciné à un feu Violent ; Vous aurez par ce  
moyen un esprit si pénétrant , qu’il s’insinuera  
dans la siubstance de *i’ambre-gris , 8c* le résioudra  
en une substance huileuse.

Cette solution ou essence mérite la premicre place par-  
mi les remedes corroborans, & propres à fortifier le  
genre nerveux ; ce qui fait qu’on la présure à tous ceux  
qui conviennent aux maladies qui proVÎennent de la  
foiblesse des parties nerVeufes. Elle ne porte point à  
la tête une si grande quantité de Vapeur , & ne caufe  
pas une si grande agitation dans les personnes affoi-  
blies, que la préparation ordinaire de *F ambre-gris* aVec  
le musc: ou la cicette ; car on sait par expérience que  
cette derniere incommode par sim odeur les persimnes  
de l'un & de l'autre fexe qui l'ont sujettes à des aftec-  
tions Epalmodiques. HoffMAN , *Observ. Physico-Chym.  
Lib. I. c.* 18.

Cette préparation de *F ambre-gris* paroît être la meilleu-  
re de toutes celles qui ont paru jusqu’ici, & doit Vrai-  
semblablement posséder toutes les Vertus que ce céle-  
bre Auteur lui attribue.

Comme *Vambre-gris 8e l’ambre* ordinaire ont la même  
origine , & Eont également amis des nerfs , il ne se-  
roit pas furprenant qu’ils s’unissent étroitement en-  
semble.

On distingue *s ambre-gris* de la maniere fuÎVante :

*Ambra-grisea,* Offic. Mer. Pin. 219. Park. Theat. 1566.

AMR 982

Sibb. Phalain. 42. *Ambra,* AldroV. Muf Metal. 4301  
Worm.Muf 33. *Suceinum griseum, Ambra-gris.eVvup.  
go,* Charl. Foss 15. *Ambra-grisea, seu ex albo grisea >*Dougl. Ind. 6. *Ambra-grisea ,* Monsi Exot. 12. *Am-  
bra cinerea,* Ind. Med. 7. DaLe.

C’est une fubstance qui tient du suif, grasse, folide , lé-1gere , de couleur de cendre, & Variée Comme le mar-  
bre , femée de petites taches blanches.

Il y a deux stertes *d’ambre-gris* ; l’une est de couleur de  
cendre, & l’autre noire. On regarde comme le plus ex-  
cellent celui qui est de couleur de cendre , net, odori-  
férant , léger, & qui étant percé aVec une aiguille  
chaude, rend un stuc gras & odoriférant. Le noir est  
peu estimé, parce qu’il est rempli de terre & de U-  
mon , ou même falsifié , comme quelques-uns le pen-  
sient.

On trouVe quelquefois des morceaux *d’ambre* si gros\*  
qu’ils pefent plus de cent ou deux cens lÎVres. On en  
retire une grande quantité dans la mer des Indes au-  
près des Ifles Moluques : on en ramasse aussi fou-  
Vent siur le bord de la mer dans les Indes Orientales &  
dans l'Afrique. Quelquefois même on en trouVe des  
fragmcns qui ont été jettés par la mer fur les côtes  
septentrionales de l’Angleterre , de l’Ecosse & de la  
NorVege.

*L’ambre* fe fond au feu en une résine de couleur d’or ou  
jaune.

Dans la distilation , *i’ambre* donne d’abord un phlegme  
insipide , enfuite une liqueur ou un eEprit acide , &  
une huile jaune très-odorante , aVec quelque portion  
de Eel Ealé acide , Volatil, tel que celui que l'on retire  
du fuccin. Enfin , il reste au fond de la cornue une ma-  
tiere noire , brillante & bitumineuse. On voit par-là  
que *i’ambre-gris* est compofé de particules huileufes  
très-petites & très-Volatiles , qui font retenues & cm-  
barrassées par des parties plus grossiercs , soit Ealines *s*selit bitumineuses.

Les Parfumeurs font un très-grand tssage de l’*ambre* pour  
préparer leurs parfums. Les Medecins le recomman-  
dent pour réVeiller les esprits qui Eont languissans,  
pour réparer leur appanVrissement, & pour accélérer  
leur moilVement qui est trop lent. C’est pourquoi i!  
est utile au cerVeau & au cœur ; il rend tous les stens  
plus Vifs, & il passe pour être très-utile dans les défail-  
lances, & dans les maladies de la tête & des nerfs:  
mais surtout on croit qu’il aide la génération ; &  
c’est une opinion commune parmi les peuples de  
l’Oricnt , qu’il Eert beaucoup pour prolonger la Vie.

On l’emploie intérieurement & extérieurement. Quand  
on l'emploie en substance, la doste est la grosseur d’un  
petit pois, ou depuis un grain jusqu’à huit , seul, ou  
dans un œuf à la coque , ou dans du vin , ou aVec du  
siscre & des poudres aromatiques; ouEa teinture faite  
aVec l'efprit de νΐη depuis une goutte jufqu’à dix. Cet-  
te teinture est simple ou compostée : elle est simple si  
on le dissout dans llespritde νΐη , & si l'on fépare la lie  
de la teinture. Celle qui est compostée est très-odoran-  
te , *8e se* fait ainsi.

Faites digérer le tout elssembledans un Vaisseau de Verre  
pendant quelques jours. Verfez la liqueur par indina-  
tion,& gardez-lapour l’usage. La dofe est depuis une  
goutte jufqu’à huit ou dix dans du νΐη d'Espagne, de  
l’eau de canelle, ou telle liqueur que l’on Veut.

RÎVÎere recommande *F ambre* pour fortifier 1 estomac, &  
comme un Ipéclflque dans la falm eanme. Il plopofele  
même remede dans la mélaneolie hypocondriaque  
pour ranimer les efprits& la chaleur naturelle, & pour

<ρ83 A M B

réjouir le cœur , après avoir employé à propos les pur-  
gatifs & les délayans. 11 faut cependant obferver,que  
comme toutes les odeurs agréables font entierement  
nuisibles aux femmes hystériques & à celles qui vien-  
nent d’accoucher, il faut les éviter avec foin ; elles  
nuisent aussi , & font trouver mal quelques hommes  
hypoeondriaques. En général, dans le siecle où nous  
vicons, on fupporte plus difficilement les parfums ;  
ce qui fait qu’un grand nombre de compositions où en-  
troit *F ambre* feul ou mêlé avec le mufc , qui étoient en  
ufage parmi les anciens Medecins, ne le siont plus  
parmi nous. Les parfums qui nuifent par leur odeur  
aux femmes hystériques , leur font utiles lorsqu’on les  
applique à la matrice. On emploie *Fambre* dans la  
poudre *d’ambre de Mesué,* dans la poudre *aromatique  
de roses de Gabriel,* dans la poudre *de joie de Nicolas  
Prévost,* dans celle contre la peste, ou *Béseartique de  
De Renou* ; dans *i’ électaaire de Satyrion s* dans les *ta-  
blettes mâles,* ou *de magnanimité* ; & dans le *baume  
apoplectique de Charas s* dans la *confection d’Alkprmes  
8c* celle *d’Hyacinthe ,* lorsqu’on veut qu’elles fiaient  
complettes & parfaites; car très-fouvent on ometpru-  
demment *Fambre* & le mufc dans ces confections.  
GEOFFROY.

On contrefait quelquefois *Vambre-gris* en mêlant quelque  
peu de mufc & de civette, avec du storax , du labda-  
num & du bois d’aloès.

On le falsifie aussi en y mêlant quelqu’un des parfums,  
dont nous avons parlé ci-dessus, & une grande quanti-  
té de fang de bœuf desséché.

*De 1’Ambre proprement dit.*

On trouve dans les Mémoires de l’Académie des Scien-  
ces, la dissertation fuivante fur l’origine de *F ambre.*

On Croit communément que *\’ambre-jaune* qui fe trouve  
dans la mer de Dantzic, est une gomme que de cer-  
tains arbres situés siur les bords de cette mer ontpro-  
duite , & y ont laissé tomber, Mais on écrit d’Aix à  
M. Tournesort, qu’il sic trouve de *s ambre-jaune* dans  
les fentes des rochers de Provence les plus dépouillés  
& les plus stériles ; ce qui seroit croire que cette gom-  
me est minérale & non pas Végétale, & que *F ambre* de  
la mer de Dantzic n’y est pas tombé par quelques ar-  
bres, mais y a été entraîné par les torrens. *Hisse de  
VAc. Roy. des Sc.* 1700.

Μ. Galland, de l’Académie des Infcriptions, a confirmé  
à l’Académie des Sciences ce qui avoit été dit fur  
*F ambre-jaune* dans l'Histoire de 1700. Il en a trouvé  
à Marseille au bord de la mer , dans un endroit où il  
n’y avoit point d’arbres, & où la mer n’étoit bordée  
que de rochers très-escarpés, que les flots battoient  
dans les gros tems. *L’ambre-jaune devait* s’être détaché  
des fentes de ces rochers, d’où il étoit tombé dans la  
mer. *Ibid.*

Μ. le Marquis de Bonnac , Envoyé extraordinaire de  
France auprès du Roy de Suede, ayant Vu dans une  
Terre que M. Grata Général des Postes de Prusse, a  
près de Dantzic , de *F ambre jaune* fossile de même na-  
ture que celui qui fe trouve star le bord de la mer, il  
commença à faire plus d’attention à ce mixte qu’il n’en  
avoit encore fait, & à douter qu’il fe formât de l’écu-  
me de la mer, comme on le croit communément. M.  
le Cardinal Primat de Pologne, avec qui il étoit, eut  
la même curiosité , & lui dit qu’il feroit bon de favoir  
fur cela le sentiment de l’Académie des Sciences. M.  
deBonnacécrivit à Paris, & aussi-tôt l’Académie fion-  
gea à rassembler toutes les connoissances qu’elle pou-  
voit avoir si-ir cette matiere. Après qu’elle eut fait ce  
qui étoit en fon pouvoir, elle en renvoya le réfultat à  
Μ. le Marquis de Bonnac dans le Mémoire fuivant.

*Mémoire fur l’ambre jaune.*

Comme *s ambre jaune* le plus beau vient des deux Pruse

A Μ B 984

fes , & qu’il en vient en plus grande quantité que d’au-  
cun autre pays, l’Académie Royale des Sciences est  
moins instruite fur ce sistat, que ne peuvent l’être ceux  
qui lui sont l’honneur de la consulter. Cependant elle  
dira ce qu’elle en fiait par elle-même & y ajoutera Ees  
réflexions. Elle n’ira point chercher dans les Auteurs  
ce qu’ils en ont écrit, persuadée que ces Auteurs sont  
connus , & que ce n’est pas une compilation qu’on lui  
demande.

Messieurs Cassmi & Maraldi étant allés en 1700. dans les  
Provinces méridionales de la France pour y travailler  
à la prolongation de la méridienne de Paris, ils trou-  
verent des mines de jais ou jayet, & une espece *d’am-  
bre jaune* dans une montagne de Languedoc appellée  
Bugarach, qui est éloignée de la mer de 27600 toises,  
& en est séparée par quantité d’autres montagnes fort  
élevées. Quelques-uns croient que le jais est aussi-bien  
que *i’ambre jaune* une efpece de fuccin. Les habitans  
de Bugarach fe servent de leur *ambre jaune* pour brû-  
ler dans leurs lampes. Il ressemble assez à une résine &  
n’a pas la même dureté que celui de Prusse. Près des  
mines de Bugarach il y a des sources d’eau sidée qui  
forment une petite riviere.

Dans l'Histoire de l’Académie de l’année 1700. il est dit  
page 10, qu’il fe trouve de *F ambre faune* dans les fen-  
tes des rochers de Provence les plus dépouillés & les  
plus stériles, ce qui est encore confirmé dans l’Histoi-  
re de 1703. pag. 17.

On est assuré par des relations très-dignes de foi, qu’iI  
s’en trouve encore en Sicile fur le bord de la mer, le  
long des côtes d’Agrigcnto , de Catanea, de Leocata,  
dans l’Ifle de Corse, & même à Bologne en Italie ,  
vers Ancone, & dansl'Ombrie, en pleine terre & loin  
de la mer.

De plus, on voit de petits animaux enfermés dans le  
*sucdn ,* & ce font toujours des animaux terrestres »  
comme des mouches, des fourmis , &c.

Cependant pour une plus grande stureté il seroit bon d’e-  
xaminer si les*fuccins* terrestres ont tous le caractere &  
la perfection du*sucdn* qui fe trouve au bord de la mer,  
car il ne seroit pas impossible que la mer achevât par  
Eon SH de travailler cette matiere, & lui donnât com-  
me un dernier degré de coction.

Supposé que le*sucdn* Foit toujours produit par la terre,  
du moins quant à sa premiere formation, il reste à *sa-  
voir* s’il est végétal ou minéral.

On n’a jamais entendtl dire que dans la Prusse il y ait au-  
cuns arbres qui distilent le*succtn* en forme de résine,  
ni aucune matiere approchante, cependant il paroît  
plus naturel que les fourmis & les mouches qu’on y  
voit quelquefois, & qui marquent certainement qu’il  
a été liquide, aient été enveloppées par une résine qui  
aura coulé d’un arbre, que par un minéral qui fe sera  
formé dans la terre. Il faut pour fauver cette difficulté,  
fuppofer que le *succin* ait coulé de quelques rochers  
comme une huile de pétrole, ou du moins que celui où  
l’on trouve ces petits animaux ait été quelque tems  
liquide fur la surface de la terre.

Soit qu’on croie le saccic végétal ou minéral, personne  
n’a jamais dit qu’il l’ait vu liquide ou seulement mo-  
lasse. Cependant il a du l’être , & même exposé à la  
vue dans le tems où il a enveloppé les animaux qu’on  
y trouve.

LlanalyEe de ce mixte qui a été faite par les Chymistes  
de l’Académie, ne détermine pas entierement de quel  
genre il est. On y a toujours trouvé une très-petite  
quantité de liqueur aqueufe qui avoit l’odeur du *suc-  
cin* frotté , beaucoup de fel Volatil acide, & beaucoup  
d’huile en partie blanche comme de l’eau, en partie  
rousse, & en partie fort noire, felon les degrés de feu  
qu’on avoit donnés à la distilation. Il reste une tête  
morte légere, fpongieufe , noire & luifante, qui ayant  
été calcinée au feu nu, s’en Va prefque en fumée, &  
dont on n’a pu tirer de fel fixe.

La fieule différence des analyfies des différens *fuccins,*est que les plus transparens ou les plus blancs ont don<

A M B

né plus d’huile & de fel Volatil & moins de tête morte  
que ceux qui étoient plus sales ou plus noirs. Ceux-ci  
n’ont jamais donné de fel fixe, quoiqu’ils donnassent  
plus de tête morte.

L’huile de *scuccin* a une odeur d’huile bitumineuse, ce  
qui fembleroit marquer que le *fuccin* est un bitume,  
mais il y a certaines résines dont l’huile distilée a la  
même odeur.

Il y en a aussi , comme le benjoin , qui donnent un fel  
volatil acide.

Mais on n’en connoît point qui donnent en même tems  
& un fel Volatil acide, & une huile qui ait une odeur  
bitumineufe. Ainsi l’Académie a plus de penchant à  
croire que le*succtn* est un bitume, & par conséquent  
un minéral.

Il est aisé de Voir combien l’Académie auroit encore de  
connoissances à désirer, pour osier faire une détermi-  
nation plus précife fur tout ce qui regarde le *sucdn.*Il feroit bon de saVoir ,

1°. Si dans le Voisignage des endroits d’où se tire le*suc-  
dn,* il *n’y* a pas quelque eau falée ou Vltriollque.

2°. S’il fe trouVe ordinairement enVeloppé ou mêlé de  
quelque terre ou fubstance particuliere.

3°. S’il y a quelques marques pour reconnoître dans la  
terre les endroits où il y a du *sucdn.*

4°. Si le*sucdn* fossile ne differe en rien de celui qui fe  
trouVe fur le bord de la mer.

5°. Si l’on en tire de blanc de la terre, aussi-bien que du  
jaune, & si ce n’est point l’air ou la chaleur du foleil  
qui change le jaune en blano.

6°. Si dans les mêmes endroits d’où fe tire le jaune on y  
en trouVe aussi de noir.

7°. S’il est bien certain, comme le disient Philippes-Jac-  
ques Hartman dans fon histoire du *Sucdn* de Prusse,  
& Bartholin fur celui de Danemarc , qu’il fe trouVe  
fous une espece de terre foliée &femblable à des écor-  
ces d’arbres, & qu’il y foit accompagné d’une espece  
de bois fossile, où l’on ne distingue cependant ni moel-  
le , ni fibres, ni nœuds, ni boutons. *Hist. de l’Ac. Roy.  
des Sciences ,* 1705.

Les obferVations fuÎVantes que je tire de M. *Heffeman y*déterminent tout-à-fait l’origine *dOFambre -,* & elles  
ont d’autant plus de poids que ce Medecin a eu tou-  
tes les commodités possibles de s’instruire fur ce fujet.

La terre, ce riche magasin de la nature, renferme dans  
scm fein, non-feulement des métaux, des minéraux,  
des pierres, des terres & des fels de différentes espe-  
\* ces, mais encore des corps d’une substance fulphureu-  
fe, graffe , ténace & huileuse, auxquels on donne le  
nom général de *bitume.*

La nature du bitume est tout-à-fait différente de celle du  
Eoufre minéral ordinaire que l’on ne peut réfoudre en  
huile ou en efprit par la distilation , au lieu que le bi-  
tume étant distilé dans un Vaisseau de Verre donne un  
efprit & une huile aVec une terre insipide & fans  
force.

Les Vapeurs & les fumées que donne le foufre minéral,  
font tout-à-fait différentes des exhalaifons qui s’éle-  
vent des fubstances bitumineufes.

On dicife les bitumes en nobles & ignobles, & ces deux  
efpeces font ou fissides ou liquides. On comprend fous  
la premiere classe de la premiere espece, *\’ambre gris*& le *succin.* Ceux de la seconde efpece font le char-  
bon de pierre, de terre, la terre noire , & llasphalte ,  
qui different autant par leur consistance que par leur  
bonté. A cette espece appartiennent encore le naphthe  
& le petrol, qui siont des substances fluides fort aisées à  
distinguer des autres qui forment une masse folide.

Quant à *s ambre* en particulier, on le trouVe en abon-  
dance dans la *Prusse*, & quoique ce bitume s’engendre  
dans la terre, on ne laisse pas d’en trotrver beaucoup  
dans la *mer Baltique,* fur les côtes de *Sudvvic,* où on  
le pêche aVec des filets. Les lieux les plus remarqua-  
bles par la quantité *d’ambre* qu’ils produisent, fiant les  
villages de *Fisch-Hausten,* de *Grosseducstein,* de *Wèrm-  
cben* & de *Palmoniet,* Ce n’est point la mer qui le pro-

A M B 986

duit , mais les torrens qui l’entraînent & le laissent en-  
fuite sur le rÎVage. On peut mettre à. juste titre ce bi-  
tume au nombre des minéraux, puisque c’est la terre  
qui le produit & qu’on le trouVe dans des mines parti-  
culieres, de même que le charbon de terre & les au-  
tres minéraux.

On découVrit ces Veines il y a quelques années par ordre  
de Frederic. Roi de Prusse, de la maniere suÎVante.  
Après qu’on eut enlevé le stable qu’on rencontra en  
creusant, la premiere chose qui Ee présenta fut une  
couche d’argile blanche fous laquelle on trouVa une  
autre couehe ligneuEe qui paroiflbit composée de Vieux  
bois inflammable, & flous celle-ci une mine de Vitriol,  
qui étant exposée à l'air *se* changea en fleurs sans la  
moindre apparence de cuÎVre, de même nature que cel-  
les que l’on tire des mines de fer qui font dans la *Hesse.*

Comme on eut creusé de plus en plus, on parVint enfin à  
une couche de sable de laquelle on tira dans plusieurs  
endroits, aVec le fecours d’instrumens conVenables,  
une grande quantité *d’ambre* excellent. Car il est à re-  
marquer que le fiable est pour l’ordinaire la matrice de  
*F ambre* & qu’on doit toujours s’attendre à en trouVer  
toutes les fois que l’on rencontre un lit de sable con-  
sidérable dans le sein de la terre. C’est ainsi qu’on le ti-  
re du fable dans le Marquisat, aux enVÎrons de *Kuflrin*& dans le territoire de *Stolpen* & de *Dantzic>* où on le  
trouVe aussi en masses.

On Voit par-là l’erreur dans laquelle font tombés ceux  
qui ont voulu nous persilader que *F ambre* est la résine  
qui découle de certains arbres dans la mer , où elle est  
digérée parla chaleur du soleil en un corps de cette *na-  
ture.*

Voici la maniere dont ce bitume paroît se former. Les  
feux qui font enfermés dans les entrailles de la terre  
venant à agir fur ce bois fossile bitumineux dont nous  
aVons parlé , il en fort une huile pareille à la naphthe  
ou au petrole, laquelle venant à pénétrer les couches  
qui sont dessous passe à travers des mines de vitriol, où  
venant à Ee mêler avec fies parties acides, elle fie coagu-  
le en une siabstance de forme résinetsse. Il ne fera pas  
difficile de *se* conVaincre de la certitude de cette opi-  
nion si l’on considere ,

I. Que *F ambre* est liquide lorsqu’il commence à se for-  
mer , ce qui paroît assez par la forme sphérique fous  
laquelle on le trouve souvent.

2. On trouVe souvent dans des morceaux *d’ambre* des  
ilssectes de différentes eEpeces qui y font enfermés ;  
ce qui n’eût jamais pu arrÎVer , si la matiere dans  
laquelle ils fe trouvent enVeloppés n’eût pas été li-  
quide.

3. On peut conclurre que l’*ambre* est une concrétion  
d’huile semblable au pétrole , de ce que l’huile qu’on  
en tire approche beaucoup de cette derniere substance  
par ston odeur & par Ees Vertus , & qu’elle a la même  
peine qu’elle à *se* dissoudre dans ileEprit le mieux rec-  
tifié.

4. Charlton , qui est un de ceux qui ont observé la nature  
aVec le plus de Eoin , assure dans sim traité des fossiles  
qu’on a fouVent trouVé des morceaux de ce bitume mê-  
lés aVec de la naphte & dtl pétrole.

5. Le sel acide de *i’ambre* est d’une nature très-fixe, &  
n’est point inférieur en Vertus à celui du Vitriol.

6. Rien n’éclaireit mieux ce que j’avance que cette expé-  
rience de Physique dans laquelle on a obfervé, que  
toutes les huiles distilées , fans en excepter aucune ;  
& parmi elles, principalement les huiles aromatiques,  
se condensent en une masse de forme résineufe extre-  
mement inflammable , lorfqu’on les mêle avec l’huile  
de Vitriol, ou avec de bonne eau forte.

7. De plus, les bois & les charbons fossiles donnent par  
la distilation & la rectification une huile tout-à-fait  
femblable à celle de *s ambre* & du pétrole.

8. Enfin , la disposition des couches dont nous avons par-  
lé , prouve assez ce que j’avance. La premiere est  
ligneusie, la seconde Vitriollque, & la derniere compo-

987 A M B

sée de fable, au sond duquel on trouve *F ambre* en mor-  
ceaux répandus ça & la.

On trouve une plus grande quantité *dé ambre* silr les cô-  
tcs de la mer de Sudwic, lorfque les vents du Nord  
impétueux viennent à souffler, que dans aucun autre  
tems; ce qui vient fans doute de ce que la mer venant à  
pénétrer par quelques routes Eecretes jissqu’aux lieux  
souterrains où si; forme *s ambre,* détache de tems en  
tems des morceaux de bitume , qu’elle entraîne ensuite  
lorsqu’elle vient à fe retirer.

*U ambre* est de plusieurs couleurs. Le meilleur est celui  
qui est transparent sans taches : il est alors d’un très-  
haut prix. Quand il est tel que je viens de dire , les  
Chinois l'achetent au poids de l’or, &en font desido-  
les travaillées avec beaucoup d’élégance. J’ai vu der-  
nierement un miroir ardent convexe fait de cette espe-  
ce *d’ambre* dans le cabinet des curiosités du Landgrave  
de Hesse. Après celui-ci, viennent le blanc, le jaune &  
le brun , qui est le plus mauvais de tous. Le prix de  
*F ambre* ne varie pas moins ; & il est d’autant plus cher,  
que les morceaux en font plus gros, plus purs & plus  
tralssparens.

On parle beaucoup d’une espece *d’ambre* noir que l'on ne  
trouve pas aisément, & dont plusieurs perfonnes révo-  
quent l'existence en doute.

On vend Eous fon nom un foflile noir & Eolide , qui est une  
espece d’aEphalte , que l'on tire des mines de charbon  
qui Eont en Angleterre , & dont les habitans font difté-  
rens ustenciles pour leur ufage.

*L’ambre* étant pulvérise & mêlé avec une égale quantité  
de fable, donne, lorsqu’on le distile au feu de fable  
dans une cucurbite de verre, une quantité extraOrdi-  
naire d’huile ; de forte qu’une livre *dé ambre* peut four-  
nir au moins six once d’huiles. Lorsqu’on pouste le feu  
au plus haut degré de violence fur la fin de l’opéra-  
tion, il reste dans le cou de la cornue un fiel d’un gout  
acide, qui étant séparé de l’huile & sublimé de nou-  
veau, donne ce qulon apppelle communément sel vo-  
latil *d’ambre,* quoiqu’il ne Toit pointdsunenature ex-  
tremement volatile ; car il ne peut s’élever qu’au  
moyen d’un feu très-violent. Peut-être lui a-t’on don-  
né ce nom à caufe de fa subtilité qui lui est commune  
avec le Ecl volatil distilé des parties des,animaux , en  
augmentant le feu après que l’huile en est entierement  
dissipée.

L’huile *d’ambre* a cela de remarquable , qu’elle ne s’unit  
point aussi intimement avec l’esprit de vin rectifié, que  
le font les autres huiles distilées ; car elle ne fe mêle ja-  
mais entierement avec lui, il n’y a que fes parties les  
plus si.lbtiles qui s’y unissent ; ce qui prouve qu’elle est  
mêlée avec une grande portion de si-ibstance mucilagi-  
neisse qui *se* manifeste d’elle-mêmc après qu’on l’a fait  
évaporer fur le feu en la remuant fans cesse.

L’huile *dé ambre* étant mêlée avec de Peau, & distilée de  
nouveau dans un alambic , devient plus pénétrante, &  
résout les humeurs les plus invétérées des glandes,  
lorsqu’on l'applique en forme d’emplâtre avec d’autres  
ingrédiens : il ne reste dans le vaisseau , après fa disti-  
lation, qu’une masse crue & mucilagineufe.

Il est bon de dire un mot de la folution *d’ambre.* Je fou-  
haiterois que l'on trouvât une méthode pour réduire  
les petits morceaux qu’on en trouve en une masse con-  
sidérable fans détruire fa contexture. Mais comme je  
doute encore qu’on possede une pareille méthode, je  
ferai part au Lecteur de ce que l’expérience m’a appris  
touchant cette folution.

Il est bon de Eavoir, premierement , que *s ambre* se dise  
fout totalement , lorsqu’on le fait bouillir avec une  
IessiVe forte que l’on prépare avec le fel caustique du  
régule d’antimoine , qui fe fait, en faisant fondre dans  
un creuset à un feu violent , deux parties de nitre avec  
une de régule d’antimoine. Ce fel étant mêlé avec une  
égale quantité *d’ambre,* le dissout presque entierement  
lorfqu’on les fait bouillir ensemble dans une quantité  
suffisante d’eau. Il y a même cela de particulier, que la  
lessive , qui avoit auparaVant une saveur caustique,

Α M B 988

perd une grande partie de sim acrimonie , & devient  
plus tempérée ; ee qui vient peut-être de ce que leste!  
lixiviel est neutralisé par l'acide de *F ambre-,* qui étant  
réduit en liqueur par ce moyen , devient un remede  
excellent pour les obstructions des vifceres, pour hâ-  
ter les excrétions de toute espece, & par conséquent  
pour les maladies chroniques.

Le Lecteur ne sera peut-être pas fâché de favoir la ma-  
niere dont on dissout *s ambre* pour en compofer un  
vernis, dont les Ouvriers font un grand fecret.

I *t»*

On fait fondre une livre *dé ambre* pulvérifé,fur un feu de  
charbon,dans un vaisseau de terre qui n’est point  
vernissé, & on le verse pendant qu’il est fluide  
dans un plat de fer. On le pulvérife une seconde  
fois , & on le dissout ensuite tout-à-fait dans un  
vaisseau de terre pareil au précédent, après y avoir  
ajouté de l’huile de lin préparée & cuite avec de  
lalytharge , & de l'esprit de térébenthine. On fe  
Eert de cette composition pour incruster les vaise  
steaux de bois & de métal ; & on les polit ensilite,  
après les avoir fait sécher avec foin.

Il parole clairement par ce procédé, que *s ambre* contient  
beaucoup d’humidité aquetsse & mucilagineuse, dont  
on doit le séparer en le faisant fondre, pour que l'hui-  
le de lin & l’esprit de térébenthine puissent pénétrer  
aifément dans le corps résineux qui reste. L’huile disti-  
lée , quelque Eubtile qu’elle foit, n’est point propre  
à dissoudre *Fambre,* à moins qu’on ne la tempere avec  
une huile tirée par expression ; ce qui prouve évi-  
demment que la substance de *i’ambre* contient avec  
ses parties résineisses quelque chose de mucilagineux.

Je ne puis me dispenser de rapporter une expérience cu-  
rieufe que je fis il y a quelques années avec *sambre.* Je  
mis quelque peu *d’ambre* pulvérisé dansun vaisseau de  
verre, & je verfai desses deux fois autant d’huile de-  
mandes douces : je plaçai enfuite le vaisseau dans un  
autre fait exactement ccmme la machine digestive de  
Papius,qui étoit au tiers plein d’eau ; & après l’avoir  
exactement bouché, je l'expofai pendant plus d une  
heure à un feu modéré. Je retirai le vaisseau lorsqu’il  
fut refroidi, & je trouvai *Vambre* dissous en une mafTe  
gelatineufe, transparente , fur laquelle nageoit une pe-  
tite quantité d’huile fluide.

Il paroit par cette expérience que les huiles tirées par ex-  
pression , ont beaucoup de vertu pour dissoudre ΙἈ772-  
*bre,* surtout lorEque l'élasticité de l’air enfermé est aug-  
mentée , & les corpufeules de l'huile poussés avec vio-  
lence dans les petits pores de *F ambre* , par la chaleur de  
la Machine de Papius. HoffMAN , *O bferv. Physico -  
Chym. L. II. Obs.* 23.

On attribue au*sucrin* plusieurs excellentes vertus : mais  
siurtout on le recommande intérieurement comme un  
spécifique dans les maladies du cerveau qui viennent  
du froid , & dans les catharres. Il est encore utile dans  
les maux de tête , dans les affections soporeustes & con-  
vulsives , dans la suppression des regles, dans les ma-  
ladies hystériques & hypocondriaques , dans la gonor-  
rhée & les fleurs blanches, dans l'l émorrhagie. La  
dofle est depuis un scrupule jusqu’à une dragme dans  
un œuf à la coque, ou dans quelque liqueur conVe-  
nable.

*Prenez-,* par exemple, du silcclu citrin bien pulvérisé ou  
alcoholifé fur un porphire, de la conserve de ro-  
*se* rouge, & de fleurs de romarin , de chacune de-  
mie dragme ; du sirop de stæcas, une quantité suffi-  
sstnte ;

Faites un bol : on en prendra le matin & le foir poursor-  
tifier la tête , pour empêcher la fluxion & pour adOueir  
l’acrimonie de la lymphe, dans la constitution froide  
du cerveau , le catarrhe & le *coriza.*

989 A L B

Faites un opiat dont la dose est d’une dragme , que l'on  
prendra tous les matins pour guérir la gonorrhée, après  
avoir fait précéder les remedes convenables.

Prenez *du succin et des cloportes préparés , de chacun deux  
dragmes ,*

*de la myrrhe , demi'-dragme,*

*de la conserve de fleurs d’orties blanches, une once  
et demie,*

*d.usirop de mille-feuilles, une quantitésuffis.ante;*

Faites un opiat, dont la dofeest de deux dragmes, deux  
fois le jour dans les fleurs blanches.

Prenez *du sciccin préparé, un scrupule,*

*du blanc de baleine ,* q *de- chacun quinze  
dat cachou, S. grains,*

*sirop de liere terrestre ou de diacod, une quantité  
suffisante s*

Faites un bol pour le crachement de sang, ou pour la  
toux invétérée & violente qui vient d’une pituite acre.

Prenez *du succin, demis-dragme ,*

*du castoreum et de la myrrhe, de chacun douze  
grains,*

*du safran asix grains.*

*de la conserve d’abfynthe,* ou *de l’extrait de rue,  
une quantitésus.fis.ante ;*

Faites un bol pour la fuffocation hystérique & la supprese  
sion des regles.

On emploie le *succin* extérieurement dans les fumiga-  
tion, les cataplafmes, pour guérir les maladies de la  
tête & du cerVeau. La fumée du*succin* reçue dans la  
bouche, est souvent utile dans l'angine qui commence,  
dans le relâchement de la luette & des amygdales, &  
dans les tumeurs catarrhetsses.

*Préparations dttsuccin.*

Les préparations que l’on fait du*succin,* font, IQ. Sa pré-  
paration proprement dite , qui consiste à le réduire en  
une poudre très-fine fur le porphyre, qui vaut beau-  
coup mieux que les magisteres que l’on en peut faire.  
et. Sa teinture qui fe fait dans l’esprit de vin tartarifé.  
Ladofc est depuis quelques gouttes jufqu’à une dragme.  
Elle fert pour préparer un fel huileux aromatique siJC-  
ciné. On mêle, par exemple , de cette teinture & du fel  
aromatique huileux, & on fait digérer ce mélange à  
une chaleur lente. On a par ce moyen une teinture  
cordiale & diaphorétique, qui a un effet merVeilleux  
dans les affections foporeufes , dans les catarrhes, les  
maladies hystériques , la palpitation , la lypothymie ,  
la suppression des regles & la paralysie. La dofe est de-  
puis quelques gouttes jusqu’à une dragme, dans du thé,  
du νΐη, ou quelque autre liqueur convenable.

Extérieurement on s’en frotte les futures du crane, dans  
les catarrhes , les narines, les tempes & le creux de  
l’estomac dans les lypothymies & la palpitation , &  
la région ombilicale dans les maladies hystériques.  
GEOFFROY.

*Teinture* à’ambre d’*Hoffenan.*

L’huile *d’ambre* si agréable & si amie de la nature, & qui  
possede une Vertu balsiamique& fortifiante, est si étroi-  
tement unie à fes parties terrestres & acides, qu’on ne  
peut l’en séparer qu’aVec beaucoup de peine. Il est

A L B , 990

donc besoin d’une clef pour ouVrir ces prions dans Iese  
quelles les parties fulphureufes sont enfermées, &pour  
les délivrer des corpuscules hétérogenes qui les tien-  
nent , pour ainsi dire , dans les sers : rien n’est plus  
propre à cet effet qu’un fel alcali fortement calciné.

*Mèlez* donc ηνεο soin du sel de tartre aVec une portion  
égale *d'ambre* choisi réduit en poudre très-fubti-  
le, &Verfez-yune quantité suffifanted’efpritde  
νϊη à la hauteur de quatre traVers de doigts. Met-  
tez le tout en digestion, &distilez-le enfuite dans  
une cucurbite de Verre au feu de fable. Vous au-  
rez un esprit imprégné de l'huile la plus subtile  
& la plus odorante de *s ambre,* lequel possede  
outre *sa* qualité fortifiante qui le rend propre à  
plusieurs issages , celle d’une excellente tein-  
ture.

On doit préférer *F ambre* transparent à celui qui est noir  
ou foncé , parce qu’il est composté d’une matiere sul<  
phureuse plus douce. Reduifez-lc dans un mortier, en  
une poudre extremement fine , & après l’avoir passée  
fiur un marbre, verfez dessus de l'huile de tartre par  
défaillance, & mêlez les avee Eoin pour en former une  
pâte^quevous ferez exactement sécher. Cela fait,.ver-  
fez dessus une quantité fuffifante d’esprit de vin pré-  
paré , suivant la méthode que j’ai donnée ci-dessus, &  
mettez ces drogues en digestion dans une cucurbite de  
verre bien fermée, à une chaleur modérée.

On a par ce moyen la véritable essence *d’ambre,* dont on  
doit faire grand cas, quand ce ne seroit qu’à caisse de  
fon odeur & de S01I gout agréable.

La meilleure maniere de la prendre est d’en mettre quel-  
ques gouttes dans du sucre, du sirop d’œillets , ou du  
stuc de citron. Les personnes qui ont l’estomac, la tête  
& le genre neryeux affoiblis, la prennent ordinaire-  
ment le matin , en buvant après quelques tasses de  
cassé ou de chocolat. On peut aussi en prendre à dîner  
dans du νϊη doux. Elle excite les regles & arrête les  
fleurs blanches , elle fait aussi beaucoup de bien dans le  
rhumatisme.

Cette essence a cela de remarquable, qu’elle ne se préci-  
pite point dans l'eau comme les autres essences, ou  
diflolutions d’huiles & de resines, & qu’il n’en faut  
que quelques goutes pour donner à une grande quan-  
tité d’eau une odeur *d’ambre* fort agréable ; ce qui  
prouVe qu’un remede de cette nature qui fe répand de  
lui-même parmi les plus petits corpufeules de l’eau,  
doit être composté de parties extremement déliées , &  
pénétrer dans les fluides & les Eolides les plus cachés  
de notre corps , & produire des effets considérables  
quelque petite qu’en sioit la dose. HqffMan *, Obscrv.  
Physic. ChymHib. I. Obscrv.* 17.

*La teinture* d'ambre *de Boerhaave est un peu differente  
de la précédante.*

*Réduiscz* de *F ambre jaune* le plus transparent que Vous  
pourrez trotrver en poudre très-fine, pouraug-  
mentersii furfacc ; broyez~le dans un mortier de  
verre avec de l’huile alcaline de tartre par défail-  
laince, le plus long-tems fiera le meilleur, afin  
d’en faire une pâte bien liée. Mettez-la sécher au  
four dans un vaisseau de verre, & faites-la dissou-  
dre à l’air où vous l’expofcrez pendant quelque-  
tems ; car elle est fort difficile à pénétrer, f aites-  
la sécher de nouveau : lorfque la matiere fiera bien  
seche vous la mettrez dans une cucurbite deverre  
qui ait le cou fort long & sort étroit , & vous ver-  
ferez dessus de l’alcohol pur à la hauteur de trois  
pouces. Remuez le tout & mettez-le siir un four-  
neau pendant quelques heures à un feu modéré.  
La teinture deviendra rouge, & lorsqu’elle Eera  
refroidie & rcpofée on en fera la décantation dans  
un vaisseau de verre que llon fermera exactement.  
Procédez fur ce qui reste comme auparavant, juf\*

p9I A M B

qu’à ce que preEque tout *F ambre* fcit réduit en  
teinture. On peut faire aussi cette teinture avec  
llalcohol feul, fans y ajouter d’alcali, quoiqu’il  
soit beaucoup mieux d’employer ce dernier.

*R E M A R QU E S.*

(JH voit par-là que les alcalis ont la vertu de donner en-  
trée à l’alcohol dans un corps aussi fragile que le verre,  
dont on n’a point encore développé jufqu’aujourd’hui  
la nature particuliere, quoiqu’il parosse entrer dans  
fa compositlon un acide fossile, du pétrole ou quelque  
chofe de semblable, ce qui en rend la dissolution fort  
difficile. Sa teinture n’est ni acide, ni alcaline,nihui-  
leufe , & renferme toute la fubstance de *F ambre.* Elle  
a un gout aromatique un peu amer, elle rafraîchit,  
fortifie & possede quelques degrés de stypticité. Lorsc  
qu’elle est bien faite, elle s’épaissit en hiver & dépo-  
se une espece de fubstance farineuse , ou quelque peu  
résineuse, ce qui prouve qu’elle est imprégnée d’une  
grande quantité *P ambre* dissous. Mais au retour de la  
chaleur, elle s'éclaircit, & reprend la poudre qu’elle  
avoit déposée. Lorfqu’on retire la moitié de l’alcohol  
de cette teinture ; la partie restante dépose une espece  
de poudre *d’ambre*qui étant mife à part postgde une  
odeur & un gout extremement aromatique. Il est fur-  
prenant que cette substance fe dissolve si parfaitement  
& si également dans l’alcohol sans aucune séparation  
considérable de fes principes , & qu’elle acquiere en  
même-tems une vertu qu’on ne trouve point dans  
*V ambre* pendant qu’il est en entier, principalement  
lorsqu’on fait attention qu’il est divifé par la distila-  
tion en différentes parties dont chacune possede une  
vertu &une nature différente, comme cela paroît par  
leur analyse.

On voit encore par un exemple manifeste, que lés pro-  
ductions Chymiques peuvent différer considérable-  
ment entre elles, fuivant la maniere & la nature des  
menstrues avec lefquels on les prépare. Qu’un corps  
peut être compofé de plusieurs différens principes sans  
> qu’on les apperçoive , & fans qu’ils manifestent leur  
nature , quoique l’on divise le mixte en particules ex-  
tremement subtiles, foit par la trituration, ou parle  
moyen d’un menstrue. Il paroît encore combien une  
simple division faite par un menstrue, fans aucune  
extraction des principes, peut produire de nouveaux  
effets.

Cette teinture a une efficacité extraordinaire dans toutes  
les maladies qui proviennent du trop grand mouve-  
ment des esprits animaux, & du genre nerveux ; on  
l’emploie aussi dans le relâchement des nerfs. Elle est  
extremement salutaire dans les maladies hypocondria-  
ques , hystériques , froides & aqueufes, aussi-bien que  
dans les convulsions qui en proviennent fouvent; ce  
qui fait que Messieurs Boyle & Van-Helmont la met-  
tent au nombre des plus nobles anti-fpafmodiques &  
anti-épileptiques , lorfque la maladie est produite par  
de femblables catsses. La dose est depuis dix gouttes  
jiffiqu’à dix-huit, trois fois par jour, dans du vin d’Ef-  
pagne, ou de Canarie.

*Méthode d'extraire l’huile le sel volatil , et l’esprit*d'ambre.

Mêlez ces drogues & remplissez-en à moitié une retorte  
à laquelle vous adapterez un récipient fans le luter.  
Mettez-la sur un feu de fable du premier degré pen-  
dant une heure, augmentez-le jusqu’à deux degrés pen-  
dant deux heures, & enEuite jiffiqu’à trois pendant qua-  
tre heures. Vous aurez dans le premier degré quel-  
que peu d’eau acide , qu’on appelle esprit,avec un peu

A M B 992

d’huile très-subtile. Dans le second, l'efprit & l'huile  
continueront à couler, & il s’attachera quelque peu de  
SH volatil au cou de la cornue. Dans le troisieme, il  
s’élevera une plus grande quantité de sielavec une huile  
grossiere, & si l’on pousse le feu jusiqu’au quatrieme  
degré, un baume épais. A mesiure que le siel s’attache-  
ra au cou de la cornue, ou l’en détachera avec une sipa-  
tule de bois bien nette, & on le mettra sur un papier  
gris pOur qu’il imbibe l’huile : le siel deviendra blanc  
par ce moyen, & si l’on veut qu’il sioit encore plus beau,  
on pourra le dissoudre, le filtrer, & l’évaporer, ce qui  
en diminuera la quantité. Lorsique la distilation fiera  
achevée, & les matieres refroidies, on *séparera* l’huile  
& l’efprit au moyen d’un entonnoir , ou de tel autre  
vaisseau de séparation.Supposé que l’on veuille rectifier  
l’huile, on la mettra dans une cucurbite de verre à  
long cou, οη la placera fur un feu de fable que l’on  
poussera jusqu’au second degré , pour avoir une huile  
jaune & tranEparente : mais si l’on veut avoir une hui-  
lepure & éthéréc, on la mettra avec trois fois autant  
d’eau dans une cucurbite de verre ( fans remplir tout-  
à-fait le vaisseau) à laquelle on adaptera un récipient.  
On poussera le feu du fecond degré jusqu’à ce que l'hui-  
le & l'eau bouillonnent, &il s’élevera une huile pure  
que l’on séparera comme auparavant. Séparez l’eau de  
l'huile qui a resté dans la retorte ; & comme elle est  
imprégnée de quelque sel, mettez-la dans le récipient  
qui a servi àla distilation,&dont les parois font chargées  
de quelques particules Ealines ; agitez-la pour que le Eel  
s’en détache. Mettez en fisse cette eau dans une cucur-  
bite à laquelle vous adapterez un récipient, & faites  
évaporer l’eau à petit feu jufqu’à ce que les gouttes  
foient quelque peu acides. Laissez refroidir la liqueur  
qui reste , & ajoutez-y l’esprit qui s’est séparé dans la  
premiere distilation, rectifiez, & vous aurez un esprit  
*d’ambre.*

Nous avons inféré trois médicamens dans le mêmepro-  
cedé , parce qu’ils en naissent naturellement. L’huile  
rectifiée est quelquefois employée intérieurement dans  
les maladies des nerfs avec l'efprit de fel ammoniac ,  
de lavande, ou autres femblables liqueurs depuis cinq  
jusqu’à quinze gouttes. On emploie extérieurement  
l’huile la plus épaisse dans les rhumatisines fixes & les  
maux de tête, aussi-bien que dans la paralysie : mais  
quelques-uns en recommandent l’usage intérieur dans  
les ulceres invétérés au défaut du baume de térébenthi-  
ne. L’efprit fiert au même tssage, tant intérieurement  
qu’extérieurement,depuis dix gouttes jusqu’à une dràg-  
me, dans un véhicule convenable lorsqu’on le prend  
intérieurement ou seul, ou mêlé avec d’autres ingré-  
diens convenables lorfqu’on s’en fert à l’extérieur. Mais  
le fel volatil est la principale partie & est beaucoup  
plus en usage que les autres. Il est aussi beaucoup plus  
cher. Il est un détergent céphalique admirable. 11 atté-  
nue, incsse & pénetre dans les recoins les plus secrets  
du corps, & fortifie par ce moyen tout le genre ner-  
veux dont il facilite l’action. Il agit principalement  
par les urines. On l’ordonne dans les délires conVul-  
sifs qui accompagnent les fievres , & il passe pour ne  
céder à aucun des remedes que l'on emploie en ce cas ;  
outre l’efficacité avec laquelle il agit fur les nerfs, il  
contribue avec les alexipharmaques à hâter la tranf-  
piration. On l’emploie pareillement dans toutes les  
maladies chroniques, telles que l’épilepsie, la paralysie  
& autres femblables. CeEel a encore une propnétéque  
peu d’autres possedent. Il hâte l'opération de plusieurs  
cathartiques, surtout de ceux d’une espece aloètique&  
résineuse. La doEe est pour l’ordinaire depuis trois  
grains jusqu’à quinze. Son operation est beaucoup plus  
prompte lorsqu’on le mêle avec quelques pilules offi-  
cinales,comme peuvent être celles de Ruffius.Il ne *sem-  
ble* produire un pareil effet qu’en divisant les parties  
de ces médicamens avec beaucoup de promptitude, ce  
qui leur donne lieu d’agir plutôt qu’ils ne l’eussent fait  
fans cela.

La grande

993 A M B

La grande confommation que l'on sait de ce remede, eu  
égard à la quantité que *F ambre* en fournit, aussi-bien  
que le prix dont il est, a tenté l’avarice de quelques  
Chymistes modernes, qui ne craignent point de le fal-  
sifier. Quelques-uns le sophistiquent avec le sclammo-  
niac & le nitre, d’autres avec de la crême de tartre &  
avec du fel de corail.

On découvre le premier de ces mélanges par l’odeur d’u-  
rine qu’il rend lorsqu’on le broye avec du fel de tartre.  
Le fecond par fon gout nitreux : le troisieme par fa  
dissolution dans de l'eau pure : car le fel *d’ambre* fe  
dissout beaucoup plutôt que le tartre, & donne occa-  
sion par-là de découvrir ce dernier. Il est aisé de dé-  
couvrir le quatrieme en le mettant fur une plaque de  
fer rouge, car le fel naturel de corail s’évapore avec le  
vinaigre que le corail aVoit abforbé,& il ne reste qu’une  
terre insipide.

On prend beaucoup plus commodément ce fel en forme  
de bol, de pilules ou d’électuaire, que dans des ju-  
leps ou autres boissons ; car il a une faveur faline &  
fulphureuse extremement dégoutante , qui *se* fait tel-  
lement fentir lorsqu’on le prend en ferme de liquide ,  
qu’il oblige fouvent le malade à le rejettes aussi-tôt  
après l'avoir pris. QdNCY , *Dispense*

Un grand nombre de Chymistes s’efforcent de rendre leur  
fel *d’ambre* recommandable par sa blancheur cxtraor-  
dinaire : mais c’est généralement une preuve de fa fal-  
sification.

Le SH *d’ambre* naturel deit avoir une couleur foncée que  
lui donne l’huile qui lui reste unie & qui contribue à  
fon efficacité : on peut le rendre plus blanc en la lui  
enlevant, mais il perd alors de fes vertus.

Le fel volatil de *sucdn* est diurétique. On le regarde  
comme un spécifique dans les maladies hystériques &  
convulsives , car il a la force d’appaifer les spafmes. La  
dofe est depuis dix grains jufqu’à demi - dragme. C’est  
avec ce fel que l’on prépare la liqueur de corne de cerf  
*succinée* de *Michel,* qui est recommandée dans l’épi-  
lepsie des enfans. Elle fe fait avec l'efprit volatil de  
corne de cerf, dans lequel on met de fel volatil de  
corne de cerf & de fel volatil de *succin ,* autant que  
l’efprit volatil en peut dissoudre. L’huile est antihysté-  
rique, céphalique & propre pour les nerfs, priste inté-  
rieurement depuis deux gouttes jusqu’à vingt. Exté-  
rieurcment elle est utile pour la goute, la paralysie &  
le catarrhe; on en frotte les parties malades. On s’en  
fert pour préparer le baume de foufre *succinct* & on  
l’emploie dans la composition de l'emplâtre magnéti-  
que *d’Ange Sala.*

On fe fert du*succin* dans les trochifques de *Karabé,* dans  
les pilules de*succin* de *Craton,* dans l’emplâtre stoma-  
chique, dans l’emplâtre diaphorétiqtle & dans llem-  
plâtre styptlque de *Charas.* GEOFFROY.

Prenez *d’huile desuccin , une once ,  
de sel volatil ammoniac, demi-once.*

*Broyez* l’huile & le fel dans un petit mortier ; versiez def-  
SUS de l’esprit *de vin* tartarisé, demi-livre ; mettez  
enEuite ces drogues dans un matras auquel vous  
adapterez un chapiteau. Lutez comme il faut les  
jointures,& mettez en digestion pendant quatre ou  
cinq jours au feu de fable,en remuant deux ou trois  
fois par jour, l’esprit de vin abforbera pendant ce  
tems-là l’huile & le fel; tirez le matrasdu feu , &  
lorEque le mélange sera refroidi, gardez - le dans  
une phiole bien bouchée pour llufage.

Ce remede a les vertus de l’huile de *sucdn, 8c* comme il  
fe mêle parfaitement avec tel véhicule que ce foit, il  
est beaucoup plus propre pour l'usage interne. La do-  
fe est depuis dix gouttes jufqil’à trente ou quarante.  
QdNCY , *Dispense*

*Analyse du succin , par M. Boerhaave.*

Choisissez une cornue de verre dont vous retrancherez le  
*Tome I.*

A M B / 994

cou, pôur que fon embouchure ait un pouce ou plus  
de large. Remplissez-là aux deux tiers de sacciu, adap-  
tez y un récipient, & lutez bien les jointures. Fai-  
tes-un seLl de fable un peu plus chaud que l'eau bouil-  
lante , vous aurez une huile claire. Continuez le même  
degré de feu , jusqu’à ce qu’il -ne sorte plus rien, & re-  
tirez ce qui fe trouvera dans le récipient. Remettez le  
récipient & augmentez le feu , il distilcra une huile  
jaune, claire , qu’il faut encore garder séparément.  
Augmentez alors le feu, il s’élevera un fel blanc qui  
s’attache au cou de la cornue & du récipient, conti-  
nuez le même degré de feu jusqu’à ce qu’il ne forte  
plus rien. Il faut bien menager le feu, afin que le fel  
volatil ne *fe* mêle point avec l’huile grossiere qui s’é-  
leVeroit, ce qui en seroit perdre une grande partie. II  
faut retirer le récipient & mettre à part les matieres  
qu’il contient. Pendant que ce fel volatil s’éleVe , il  
distile en même tems une huile rouge tranfparente.  
Augmentez le feu au plus haut degré, il fortira une  
huile noire, épaisse, pefante , femblable à la térében-  
thine. Si on fait enfuite un feu de suppression le plus  
fort que len pourra , il s’élevera une matiere noire  
fpongieufe, qui passe tout-à-coup par le col de la cor-  
nue, & qui fe rend dans le récipient fous la forme d’u-  
ne masse noire & dure. Si le col de la cornue n’étoit  
pas assez grand, cette matiere le boucheroit & seroit  
casser le vaisseau avec un grand bruit, ce qui mettroit  
l’opérateur en danger. Mais lorfqu’on a sc)in ayant de  
faire le feu de suppression de jctter une grande quan-  
tiré de sable fur ce dernier resté, il dicife la matiere,  
qui monte fans aucun risque senis une forme noire &  
fieche. Il reste au fond de la retorte une petite quanti-  
té de feces fragiles, qui n’est rien en comparaison des  
parties Volatiles qui se sont élevées. Lorsque l'opéra-  
tion est faite aVec soin , on obtient tous ces produits,  
que l’on peut purifier & rendre clairs & limpides par  
une nouVelle distilation, le fiel Volatil est parfaite-  
ment acide. Voilà la feule méthode que je commisse  
pour obtenir un Véritable acide fous une forme fialine,  
nous n’en aVons aucun autre exemple dans les autres  
fubstances Végétales, animales ou fossiles. Il est Vrai  
que le tartre est acide: mais comme il a de la peine à  
sil dissoudre dans l’eau , il ne mérite point proprement  
le nom de sel. L’huile de Vitriol rectifiée & concentrée  
à un certain point, fie réduit en hiver en crystauxsc>lides  
transparcns : mais elle fie diflout de nouveau & devient  
fluide dès que le froid commence à diminuer, au lieu  
que le fiel de *succin* conl.erve long-terns la forme dé  
fel.

*R E M A R QU E S.*

*L.ambre* paroît être un corps d’une nature tout-à-fait  
particuliere , & l’huile qu’on en tire ressemble aux  
huiles fossiles, de pétrole, de naphthe, &c. Ce qui rese  
te après que la premiere & la seconde s’est élevée,  
approche beaucoup du jayet, & le fel acide paroît  
être quelque peu vitriolique. Lors cependant que Cette  
même substance est concrete, elle distere des parties  
dans lefquelles les Chymistes la resolvent'. Qui pour-  
roit crolre que la poudre *d’ambre*, sa solution liquide  
dans l'alcohol, la poudre précipitée de sa teinture avec  
de l'eau , & lavée ensitite, les huiles, le fel & la co-  
lophone restant après la distilation, proviennent d’une  
même matiere ? Qui peut connoître les véritables ver-  
tus de chacune de ces siîbstances, & en recomposer  
*F ambre* après les avoir réunies? LorEque les huiles du  
*succin* Eont rectifiées par une fieconde distilation , elles  
ont une vertu pénétrante, balsamique, apéritÎVe , dia-  
phorétique, diurétique, emmenagogue &antihystéri-  
que; & lorsqu’on s’en fert à l’extérieur en forme de  
Uniment, elles font extremement efficaces pour réta-  
blir les parties retirées, afloiblies , paralytiques & cn-  
gourdies. Le SH volatil est acide, bassamique , onc-  
tueux, pénétrant, aléxipharmaque , & propre à rani-  
mer les nerfs & les esprits. C’est un fel huileux, vola-  
til & acide, & par conséquent un anti hystérique &

R r r

*pssçHy* A M B

diurétique admirable , lorsqu’on a film de le rectifier  
par une EeConde distilation. BOERHAAVE , *Chymie.*

Il y a une drogue tout à-fait différente de celles dont  
nousaVOns parlé ci-dessus, à qui on donne le nom de  
*liquid-ambar-* On le distingue de la maniere scsiVante.

*Liquid-ambar* , Offic. Clusi Exot. 302. Jonsi Dendr.  
353. Delaet. Ind. Occid. 222. C, B. Pin. 502. Parla  
Theat. 1509. Raii Hist. 2. 1848. *Liquid-ambar resi-  
na arboris Ocos.olt dictae,foliis hederae, odore styracis li-  
quidae,* J, B. 1. 323. *Liqield-ambari arbor sive styrari-  
fera, aceris felio, fructu trlbuloide,* ( i. e. ) *pericarpio or-  
biculari ex quamplurimis apicibus coagmentato semen  
recondens,* Pluk, Almag. 224. Phytog. Tab. 42. *Xo-  
chiocotzo Quathuitl, seu arbor liquid-ambarum Indi-  
cum ,* Herm. 96. *Styrax aceris polio*, Raii Hist. 2. 1848.  
*Styracemsundens -, vel styrax arbor Virgfriiana , aceris  
folio,* Breyn. Prod. 2. 84. *Platanus arbor Virgini an a,  
aceris folio , potius platanus Viresiniana styracem fun-  
dens ,* Ejufd. 2. 1799. *Platanus Virginiana styracem  
fundens,* Herm. Par. Bat. Prod. 366. *Acer Virginia-  
num odoratum,* Herm. Cat. Hort. Lugd. Bat. 641.

11 croît dans la Virginie, la nouVelle Espagne , & dans  
plusieurs autres endroits des Indes Occidentales. On  
emploie *sa* résine qui est une substance grasse, liquide,  
ayant la même consistance que la térébenthine de Ve-  
nisie, d’un jaune tirant siir le rouge, d’tmgout acrimo-  
nieux, aromatique, & odoriférante.

Le *liquid-ambar* échauffe & humecte ; il résiout les obf-  
tructions & ramollit les tumeurs dures. On s’en fert  
principalement pour les obstructions & les duretés de  
la matrice,pour les tumeurs dures,&c. dans les fumiga-  
tions, &c.

*Hernandez* dit que ce baume découle naturellement ou  
par incision d’un arbre. Quelques-uns rompent les  
branches par petits morceaux, les font bouillir & re-  
tirent l'huile qui nage star la liqueur, qu’ils vendent  
enfuite pour du Vrai baume. Il y a des gens qui croient  
que cette liqueur est le storax liquide que vendent les  
Apothiquaires & les Droguistes.

AMBROSIA , *Ambroisie.* L’*Ambroisie -,* que quelques-  
uns appellent *botrys.,* d’autres *Botrys arthemisia,* est un  
petit arbrisseau qui a trois palmes de haut, plein de  
branches, aVec de petites feuilles au bas de sia tige pa-  
reilles à celles de la rue. Ses rameaux font fort ferrés  
& portent de petites semences en forme de petites  
grappes qui ne fleuriffent jamais. La plante a une odeur  
de νΐη fort agréable. Sa racine est mince & longue de  
deux palmes. On en fait des guirlandes dans la Cappa-  
docc.

Elle arrête les fluxions , foit qu’on l’emploie intérieure-  
ment ou en forme de cataplasine. DïoseoRIDE, *L. III.  
cap.* 129.

*U Ambroisie* des Latins modernes dissere de celle de l’an-  
tiquité, comme *Strabus* l’avoue lui-même dans ces  
vers de fon Hortulus.

*Haud procul ambrosiam, vulgo quam dicere mos est ,  
Erigitur, laudata quidem ssed an ista sit illa,  
Cujus In antiquis celeberrima mentio libris>  
Fit dubium ex multis.*

« A peu de distance de-là l’on trouve *F ambroisie,* qui est  
» une plante fort estimée : mais on doute que ce foit la  
æ même dont il est parlé dans les anciens Auteurs. »

Pline prétend que le nom *d’ambroisie* n’a point une signi-  
fication fixe, & qu’on le donne à plus d’une plante.  
Quelques-uns le donnent au botrys ou chêne de Jeru-  
falem. Diofcoride met *s ambroisie* au nombre des plan-  
tes στεφανωματικὰ dont on sait des couronnes, & rap-  
porte que les peuples de Cappadoce en faifoient des  
guirlandes ; *rctelarPArasioel* δε εν Καππαδοκια στεφάνοις.  
Mais Nicandre nous dit que quelques-uns donnoient  
- le nom *d’ambrosia coronaria* au lis ;

A M B pp6

Ἀ ιορίνα , λείρια est ἀλλοι *Iniisoisuovsiai doiduv*lai δέ καὶ ἀμβροσίην.

« Les lis que quelques-uns de nos Poetes appellent *liria*» & d’autres *ambrosia. »*

Athenée dans fon Commentaire historique fur *Carystius;*interprete de même le mot ἀμβροοία, ( *ambrosia}. Καὶ  
èlpdosctelxv* δε' ἄνθος τι ἀναγραίφει Καρύστιος ἐν ὶστορικοις ὑπὸ  
μνύμασι γράφων |ουτως. U Νίκανδρος φησίν ἐξ ἀουδριάνΤος  
της κεφαλης Ἀλεξάνδρου τὴν καλουμένην ἀμβροσίαν *asiielsai*ἐν Κῶ. *Carystius dans sien Commentaire historique ) fait  
de l’ambroisie une espece de sieur, lors.qu’il dit, que Ni-  
candre assitre que la plante qu’on appelle ambroisie se voit  
sur la tète de la statue d’Alexandre dans l’Ifle de Cos.  
L.ambrosia coronaria* de Nicandre est un lis dans les  
Georgiques : mais je ne stai si le passage précédent a rap-  
port à cette fleur.

La grande joubarbe est encore appellée *ambroisie,* comme  
Diosicoride nous l’assure dans le passage sitivant, que  
l’on doit lire ainsi , suivant un manuscrit sort ancien ,  
en rejettant tous les autres termes homonymes qui  
simt certainement silpposés : Αείζωον μέγα ώνόμασται διὰ  
τὸ ἀειθαλε'ς τῶν φύλλων" ὸι δἐβουφθαλμον, οι δἐ ζωοφθάλμον,  
ὸι δἐ ἀμβροσίαν καλουσι. *On appelle ainsi la grande jou-  
barbe, â cause que ses feuilles font toujours vertes s quel-  
ques-uns l’appellent buphtalmus , d’autres zoophtalmus  
et d’autres ambroisie.* SaUMAIsE , *de Homonym. HyI.  
Iatr. cap.* 62.

On distingue *F ambroisie* moderne de la façon fuRante.

*Ambrosia,* Offic. Ger. 950. Emac. 1108. Raii Hist, 1.  
164. Chab. 376. *Ambrosia hortensis ->* Park. 88. *Ambro-  
fia hortensis lanuginosa,* Hist. Oxon. 3.4. *Ambrosia  
maritima,* C. B. 138. Tourn. Inst. 438. Boerh. Ind.  
A. 2. 102. *Ambrosia quibusdam,* J. Β. 3. 190. *Am-  
brosiafoliis absinthii odoratis, humilior,* Herm. Hort.  
L. Bat. 32.

C’est une plante qui pousse une feule tige à la hauteur  
d’environ un pié , qui se dicTe en plusieurs rameaux  
en forme de petit arbrisseau : fes feuilles font découpées  
comme celles de l’absinthe, blanchâtres : fes fleurs  
font rangées le long des rameaux; chacune d’elles est  
un bouquet à plusieurs fleurons jaunâtres , qui ne laif-  
fent aucune femence après eux : fes fruits naissent fur  
les mêmespiés que les fleurs, mais séparément ; ils ont  
la figure d’une masse d’armes, & ils renferment chacun  
une femence oblongue, noirâtre : *sa* racine est longue  
comme la main, ligneisse, menue. Toute la plante  
rend une odeur fuaVe, & a un gout aromatique, un peu  
amer, mais agréable. On la cultÎVe dans les jardins;  
elle contient beaucoup d’liuile exaltée, peu de Eel & de  
phlegme.

Elle réjouit le cœur & le cerveau; elle arrête les fluxions,  
elle réflout, elle fortifie ; on s’en fert intérieurement &  
extérieurement. Εεμεβυ, *des drogues.*

Cette plante a une qualité répercussiVe& astringente, *H.  
Ox.* Elle a une vertu astringente, dit Galien. C’est  
une plante extremement odoriférante, chaude & aro-  
matique. BOERHAAVE, *Hist. Plant, suo.*

La brléVeté de la defcription que Diofcoride nous a lais-  
Eée de *F ambroisie -> a* Eait naître un grand nombre de  
disputes parmi les SaVans. Nicandre, ccmme on l’a νυ  
ci-dessus , Veut que ce Eoitune espece de lis; Cordus,  
l’aurone ; Tabernæmontanus, l'armoise; Matthiol,  
une espece de cresson ; C. Bauhin & ceux qui Pont stli-  
vi, & au sentiment deEquelsnous acquiesçons laplan-  
te dont nous aVons parlé ci-dessus.

*Nota.* Le catalogue qui est à la tête du Dispenstaire de  
Londres , ne distingue point *F ambroisie* du Botrys, &  
en fait deux spnonimes de la même plante. DaLE.

Les Anciens appelloient *F ambroisie ro* τῶν οςεῶν βρύμα  
( Viande des Dieux.)

Outre l’espece commune dont on trouve la defcription

*essçsuf* A M B

dans Lemery , Ray, dans sim appendix, fait mention  
d’une feconde d’après Herman , *Cat. Lugd. Bat.* qu’il  
distingue par le nom de

*Ambrofiafoliis Artemisiae inodoris, elatior, 8c* dont il don-  
ne la defcription suivante.

Elle pouffe des tiges hautes de trois ou quatres piés, gar-  
nies de feuilles plus petites que celles de *F ambroisie* or-  
dinaire, & femblables aux feuilles de l'armoife , pro-  
fondément découpées, Vertes pardessus,d’une couleur  
plus pâle pardeffous , & fans odeur sensible. Les fleurs  
sont fort petites; elles font verdâtres par dehors, &  
noires en dedans ; chacune d’elles est remplacée par  
une sieule semence striée , sort approchante de celle de  
1 csspece ordinaire. Elle s’est beaucoup multipliée au  
moyen de la graine qu’on nous a envoyée de Venise.  
RaY , *Hist. Append.*

On donne encore le nom *d’ambroisie* à la plante suivante,  
qui entre dans le remede de MrsStevens, pour la  
pierre.

*Ambrosia campestris -,* Offic. *Ambrosia campestris repens,*C.B. Pin. 138. *Coronopus Ruellii,* Ger. 346. Emac. 427.  
Mer. Pin. 30. Raii Hist. 1. 843. *Coronopus recta vel re-  
pens Ruellii,* Park; Theat. 502. *Coronopus Sylvestris,  
sive Nasturtium verucarium* ,Cod. Med.4I. *Coronopus  
Ruellii, seu Nasturtium verrucosum ,* J. B. 2. 919.  
Rupp. Flor. Jen. 67. *Coronopus Ruellii, cornu cervi al-  
terum vulsu,* Merc. Bot.I.31.Phyt.Brit.3 I. *Nasturtium  
verrucosum, Coronopus Ruellii,* Chab. 290. *Nasturtium  
verrucosum , capsula bivalvi, asperâ ,seu hirsutâ*, Hist.  
Oxon. 2.302. *Nasturtium Sylvestre, capsulis cristatis,*Tourn. Inst. 214. Elem. Bot. 183. Boerh. ind. A. 2.  
12. *Nasturtium supinum, capsellis verrucoels-,* Raii,  
Meth. A. 98. Synop. 3. 304. Dill. Cat. Giss 162.  
*Nasturtio assents monospermos, capsulâ verrucosa,* Pluk.  
Almag. 262. DaLE.

La corne de cerf deRuellius pousse un grand nombre de  
petits rameaux foibles, écartés les uns des autres, qui  
rampent de tous côtés fur la terre, & garnis de petites  
feuilles découpées profondément. Les fleurs croissent  
parmi les feuilles en forme de bouquets, de couleur  
blanchâtre. Après qu’elles font passées, il leur fucce-  
de de petites housses larges & plates, dans lesquelles  
la Eemence est renfermée. Sa racine est blanche, fi-  
breufe, & a le même gout que le Cresson de jardin.  
**GERARD.**

AMBULATIO, *Promenade.* Celse met la *promenade*au nombre des exercices propres à remédier à la soi-  
blesse de l'estomac, avec la lecture à haute vola,  
l’exercice des armes, la paume & la courfe. Quant à  
la *promenade ,* il dit qu’elle fait beaucoup plus de bien,  
à moins qu’on ne foit trop aflbibli, lorfqu’on la varie  
en montant & defcendant , que lorfqu’on la fait dans  
une plaine, parce qu’elle agite davantage le corps. Il  
vaut mieux encore *se* promener en plein air , que Eous  
un portique ; au soleil, lorsque la tête peut le souffrir,  
qu’à l’ombre ; à l’ombre des murailles & des haies,qu’à  
celle des arbres ; enfin il est plus salutaire de *se* pro-  
mener en droite ligne qu’en tournoyant. *Celse, Lib.  
I. cap.* 2. Ailleurs ( *Lib. VI. cap. 6.* ) il recommande  
beaucoup cet exercice à Ceux dont la vue s’affoiblit.

On prétend communément que l'exercice du cheval est  
beaucoup plus salutaire que la *promenade* ordinaire :  
mais ce sentiment me paroît un peu trop général. La  
*promenade* est beaucoup plus efficace pour augmenter  
la force des muscles, & pour donner aux fibres l'élasti-  
cité nécessaire ; on doit lui préférer l’exercice du cheval,  
lorfque le malade a quelque vifcere obstrué, & qu’il  
est trop foible pour fupporter une *promenade* fuffifante.  
Quoiqu’il en foit, on peut dire que ce dernier exerci-  
ce est plus propre à conferver la fanté , & l'autre pour  
la cure des maladies chroniques ; car il ne vaut rien  
dans celles qui font aigues.

À M B 998

AMBULO, est le nom d’une maladie a qui 011 donné les  
épithetes de*flatulenta & desuriosa* On l'appelle aussi  
*flatus furiosus.* C’est une enflure ou distension périodi-  
que du corps, accompagnée de douleurs : elle est cau-  
fée par des Vapeurs fubtiles qui pénetrent avec violen-  
ce dans différentes parties du corps , fuivant la des-  
cription qui en a été donnée dans un cas particulier  
par *D.D. Joh. Michael, Prax. Clinic,special. Cas.* 19.  
CASTELLI.

AMBULON, appelle par Ray, dans sion histoire des  
plantes , P*Ambulon de Scaliger-,* est le nom d’un arbre  
qui croît dans l’Isie *Aruclelt.* îl produit un fruit sembla-  
ble au si.lcre , & de la grosseur d’une graine de corian-  
dre. RAY, *Hist. Plant.*

AMBUSTA , *brûlures.* Elles demandent des reme-  
des modérément détersifs, & qui ne foient ni chauds  
ni rafraîchissans. La terre de Chio , la terre de  
Candie , & toute forte de 1 terres légères humec-  
tées avéc du Vinaigre modérément acre , ou avec  
de l’eau , & appliquées fur la partie affectée, convien-  
nent dans ces sortes de cas , & préviennenf l'éruption  
des pustules.

Un œuf entier appliqué sur la partie brûlée est encore  
fort bon, car il rafraîchit modérément & desseche fans  
caufer d’astringence. On peut encore oindre l'endroit  
aVec de l’encre ( *on ne* sait *de quelle encre cet Auteur  
veut parler D* ou de l'encens délayé dans de Peau, ou  
mettre dessus des lentilles cuites pilées , ou des ers.  
Dans les *brûlures* occasionnées par de l'eau bouillantes  
on lavera la partie avant l'éruption des pustules avec  
de la faumure d’olives, & on y appliquera même ces  
dernieres, pilées avec du polenta , ou bien de l'alun  
de plume pilé avec du vinaigre; ou du fiel de bœufin-  
fufé dans une grande quantité d’eau. On peut la laver  
aussi avec de la lessive & de la faumure , ou l’oindre  
avec de la racine de lis , d’hyacinthe , ou de narcisse ,  
broyée avec de l’huile rssat & réduite à une certaine  
consistance.

*Marcellus* nous a laissé une recette pour ces fortes de  
cas;

*Trempez* un morceau de drap dans du miel, & après l’a-  
voir couvert d’orge, faitez-le brûler. Melezavec  
huit dragmes de cette cendre quatre dragmes de  
cerusie , huit dragmes de beurre , de cire , de  
graisse d’oie, & d’huile rosiat , de chacun sieize  
dragmes. Supposé qu’il siesioit élevé des pustules,  
ort appliquera sur la partie dusiunach & de la fa-  
rine d’orge siéchée au feu, broyés ensemble, ou  
un mélange de chaux vive & de cérat enveloppé  
dans un linge. Si la partie est ulcérée, on la cou-  
vrira avec du poireau pilé , ou y appliquera du  
pourpier pilé avec du polenta ; ou de la fiente de  
pigeon brûlée & enfermée dans un linge. Cette  
. cendre délayée avec de l'huile est encore un re-  
mede admirable. L’écorce du pin , ou du sapin;  
le capilaire desséché , & les baies de myrthe ré-  
duites en cendres font encore fort bonnes pour  
répandre fur la plaie : On peut aussi faire entier  
lefquelles on voudra de ces drogues dans la com-  
position d’un cérat.

Les remedes qui souvent n’ont pas moins d’efficacité  
que les précédons.

Prenez *racine de troes.ne pulvérise, quatre onces »  
dre blanche , neuf onces,  
huile rosat, dix onces.*

Melez, ou bien préparez de la céruse avec une quantité  
suffifante de moelle de cerf. ÆGiNETTE. *Lib. IV.  
cap.* 11.

On prépare un cérat pour les *brûlures* & les éréiypeles  
R r r ij

99p A AI B

aVec quatre onces de cire blanche , trois onces d’huile  
rosiit & quatre onces de pariétaire en poudre. Soit  
que l’inflammation ait celle , ou qu’elle dure encore ,  
on appliquera scir la partie aVant qu’elle deVÎenne li-  
vide un cataplasine de farine d’orge crue. Supposé que  
la partie foit lÎVÎde, on y fera des fcarifications , &  
l’on continuera d’user de ce cataplasine. On laVera la  
partie aVec de Peau fraîche, & quelquefois aVec de  
l’eau de mer , ou de lafaumure que l’on pourra mêler  
aussi aVec le cataplasine. *IdemActb. IV. cap.* 21.

Toutes les fois qu’on aura le malheur de fe brûler, on  
ne doit point différer d’y apporter remede, mais pren-  
dre la premiere terre qui *se* présentera & l’appliquer  
fur la partie apres l’aVoir paitrie aVec de l’eatl, & aVec  
de l’oxycrat tout chaud .Prenez ensiiite de Venl de gris,  
litharge d’argent , de chacun une égale quantité ,  
broyez-les aVec du Vin & de l’huile, oignez-en la par-  
tie aVec une plume fans la toucher avec Vos mains, &  
mettez par-dessus une compresse. Supposé qu’il s’éleve  
des pustules, on les ouvrira dabord : mais on les sc:ari-  
fiera & on y appliquera un cérat si on leur a donné le  
tems de se durcir. On peut préparer pour cet effet le  
remede suivant & le garder pour l’occasion.

Prenez *alun , quatre dragmes,  
encens, deux dragmes ,*

Broyez-les & donnez-leur la forme de pastilles aVec de  
l’eau, ou bien

Donnez-leur la même forme que ci-deVant,& usez-en  
aVec de l’oxicrat.

*Appliquez* du fumach fur les ampoules qui fe feront  
éleVées & du polenta , broyés aVec du Vinaigre,  
ou du fiel de cochon bouilli; ou bien oignez la  
partie tous les jours eVec du fuc de jufquiame, &  
les ampoules fe dissiperont. Si la partie est écor-  
chée & ulcérée, appliquez-y des feuilles de poi-  
rée cuites dans de l’eau & pilées, ou bien mettez  
dans un cérat liquide d’huile rofat, autant de fuc  
de poirée qu’il pourra s’en charger. On doit met-  
tre une partie de cire fur trois d’huile, & autant  
de siic qu’il en faut. L’effet de ce cérat est admi-  
rable.

Le remede fuÎVant cicatrisie la plaie en très-peu de tems.

Mêlez l’orge aVec le cérat liquide, & ajoutez-y la lithar-  
ge d’argent & la cérufe après les aVoir pilées dans un  
mortier aVec du vin. A.ETIUS , *Teurab, IV. serm.* 2.  
*cap.* 64.

Pour faire revenir le poil sur la partie brûlée ,

*Calcinez* des feuilles de figuier dans un pot de terre , &  
appliquez-les avec un cérat en forme d’emplâtre.  
AeTUARws, *de Meth. Med. Lib. VI. cap. 6.*

On peut regarder avec raifon les *brûlures* comme des ef-  
peces d’inflammations,puisqu’elles sirnt accompagnées  
des mêmes signes, des mêmes siymptomes & des mê-  
mes accidens. Nous donnons le nom de *brûlure* au  
dommage que le corps reçoit de la part du feu, ou des  
corps que le feu a extremement échauffés , & mis  
dans une Violente efferVefcence ; de forte que nous  
mettons au nombre des caisses de la *brulure s* non-feu-

A M B [1000]

lementle feu , mais encore tous les corps échauffés,  
par exemple , les charbons ardens , le fer rougi , les  
métaux échauffés & deVenus liquides par l’action du  
feu ; les liquides bouillans , tels que Peau , la biere,  
le νΐη, l’huile , l’esprit de νΐη , & autres liqueurs fern-  
blables.

Lors donc que quelque fubstance de cette nature est ap-  
pliquée fur le corps , elle doit nécessairement causer  
une corrugation & une rupture des fibres & des petits  
Vaisseaux, aVec une eflùsion de fang & d’humeurs dans  
les parties Voisines, où cps liqueurs s’arrêtent & crou-  
pissent. Mais comme les *brûlures* caufées par des corps  
folides font généralement plus dangereufes que celles  
qui font occasionnées par des liquides, il arriVe aussi  
que le mal est toujours proportionné au degré de νϊο-  
lence de la *brûlure,* tout de même que dans l’inflam-  
mation.

On peut diVÎfer les *brûlures* en quatre différentes efpe-  
ces : la premiere & la moins dangereufe est lorfque l’on  
fient dans la partie aflèctée une douleur accompagnée  
de chaleur &de rougeur, à laquelle si-icccdent en peu  
de tems des pustules lorsqu’on n’y apporte pas de re-  
mede. Le Eecond degré est , lorEqulaprès la *brûlu-  
re* il s’éleVe un grand nombre de pustules accompa-  
gnées de douleurs Violentes.Le troisieme est lorsque la  
peau & la chair qu’elle couvre font tellement bridées,  
qu’elles se changent aussi-tôt en croûte. Le dernier est,  
lorsque la *brulure* est si Violente, qu’elle pénetre & dé-  
truit tout ce qu’elle rencontre jusqu’aux os. Le troisie-  
me degré reffemble à la gangrene, le dernier au sipha-  
cele ; d’où il paroît encore que les *brûlures* approchent  
beaucoup des inflammations , & qu’elles sie sont con-  
noître dans leurs degrés resipectifs, à peu près par les  
mêmes signes.

L’éVenement des *brûlures* depend en partie de leur de-  
gré , & en partie de Lissage & de l’excellence de la par-  
tie affectée. Car plus la *brûlure* est Violente, & la par-  
tie bridée importante , plus aussi le danger est grand ;  
le mal est donc beaucoup plus léger , lorsiqulaprès une  
*brûlure* il siurVient une ampoulle à la main ou à un  
doigt , que si l'œil étoit affecté de cette forte, quoique  
légerement; car cette partie est si délicate , qu’on ne  
peut y recevoir une *brulure* , fans courir risique de per-  
dre la Vue. On doit juger du dommage par la conti-  
nuité & la grandeur delà *brûlure* ; car il est d’autant  
plus considérable , que le feu a pénétré plus avant dans  
le corps, ou dans quelqu’une de fes parties , & qu’il  
a fait plus de ravage. Lors que tout le corps a été af-  
fecté par la flamme dtt feu, de la poudre à canon, ou  
par quelque liqueur bouillante , c’est un très-grand  
malheur, quelque légere qu’ait été leur action ; car le  
malade ne pouvant prendre aucun repos à causie des  
douleurs insupportables qu’il restent, il faut de toute  
nécessité qu’il tombe dans la foibleffe & dans une fie-  
Vre à laquelle fuccede enfin un fphacele qui lui cause  
la mort. Les enfans sont beaucoup plus expofés à ce  
fâcheux accident que les adultes,parce qu’ils n’ont point  
la force & la patience,ni le jugement néceffaire pour  
choisir la situation qui leur est la plus commode. Le  
danger est encore d’autant plus grand, que la *brûlure*a pénétré plus avant. Les *brûlures* du *visage* font fort  
à craindre , tant à caisse de la difformité qu’elles cau-  
fentpar les cicatrices que lassent lesefcarres, que par-  
ce qu’elles unissent fouvent les paupieres enfemble.  
Si l'on reçoit une *brûlure* au cou , on peut s’attendre  
à avoir un torticolis, à moins qu’on n’apporte a cet ac-  
cidcnt les remedes convenables.

Ce que nons Venons de dire fuffit pour porter un juge-  
ment des autres especes de *brûlures,* après aVoir consi-  
deré la nature des parties affectées.

Comme les *brellinxs* ne different point de l'inflamma-  
tion , la cure en doit être aussi la même, & relatÎVe à  
leurs différens degrés. Lorfque la *brûlure* est légere ,  
ou du premier degré, les meilleurs remedes que l’on  
pusse employer à tous égards , font les réstolVans, qui  
sont de deux sortes , *astringens & émolliens j* on doit

ιοοι A Μ B

mettre au rang des légers *astringens* l’efsprit de vin ,  
commun, pourvu qu’il foit bon, ou rectifié ou cam-  
phré , dans lequel on trempera la partie affectée ; on  
peut aussi la fomenter avec ce même esprit, fuivant le  
conseil de *Sydenham.*

Le vinaigre lythargirctla faumure de choux, ou l’oxycrat  
bouilli avec du fel, & employé chaudement, & de la  
même maniere que l'esprit de vin , produisent presque  
le même effet. L’huile de térébenthine est aussi sort  
bonne, l’on doit en oindre la partie de bonne heure &  
sotiVent. Il est à propos dans un pareil cas d’expoEer la  
partie brûlée à la flamme de la chandelle, ou au feu ,  
aussi long-tems qu’on le pourra fupporter ; ou de la  
présenter au feu & de la retirer alternativement ju.se  
qu’à ce que le sentiment de chaleur & la douleur foicnt  
dissipés. Par ce moyen, non-seulement on procure la  
résolution du fang qui croupissent ; mais on prévient  
encore les pustules & les autres fymptomes fâcheux  
qui accompagnent les *brttlures.*

On guérit fans beaucoup de peine la plupart des *brûlu-  
res* du premier degré , surtout lorsqu’on emploie en  
même-tems les remedes dont nous venons de parler.  
Pline, *Lib. XXIII. cap. 4.* recommande l’huile de  
myrthe pour les *brûlures.*

La cure par les *émolliens*, n’est pas moins efficace que la  
précédente , quoique les remedes que l'on emploie  
l'oient tout-à-fait différens. On ramollit par leur fe-  
cours tout ce qui est ridé ou racorni parmi les fibres &  
les vaiffeaux les plus petits, ce qui donne le moyen au  
sang de reprendre l'on cours ordinaire, & prévient en  
même tems les fymptomes fâcheux qui n’eussent pas  
manqtlé d’arriver fans cette précaution. L’eau dans un  
degré de chaleur proportionné au sentiment de la par-  
tie affligée , n’est pas d’une petite utilité dans le cas  
dont nous parlons , lorsqu’on a foin d’en fomenter la  
partie jusqu’à ce que la douleur & le fentiment de cha-  
leur s’évanouissent insensiblement : mais elle est beau-  
coup plus efficace lorsqu’on y fait bouillir de la mau-  
ve ou du bouillon blanc , de la graine de lin, du fœnu-  
grec, des graines de coings & autres pareilles drogues  
émollientes. On doit encore appliquer fur la partie  
aussi chaudement que le malade pourra le supporter, des  
cataplafmes émolliens préparés avec les plantes dont  
nous venons de parler ou avec telle autre pulpe faite  
de plante de cette efpece ; car toutes ces pulpes ont  
une vertu émolliente. Il y a aussi des huiles émollien-  
tes dont on a éprouvé la verni : telles font celles de  
lin, d’amandes douces , d’olive , de narcistè , de juf-  
qulasme,& autres semblables. On les étend sur une  
compresse , ou bien on en oint la partie avec une plu-  
me. Enfin je ne dois point oublier l’onguent de *Myn-  
sicht* pour les *brûlures ,* lequel est un excellent lénitif.  
On le prépare avec l’huile d’olive , ou de lin mêlée  
avec un blanc d’œuf, & on l’applique de la même ma-  
niere. Le mucilage de coings est aussi fort bon dans ce  
cas ; mais on doit obferver une fois pour toutes , par  
rapport aux médicamens dont nous avons parlé juf-  
qu’ici, qu’ils produifent fort peu d’eflct, à moins qu’on  
ne les renouvelle fouvent. Lorfque la *brûlure* est au vi-  
Eage , il est à propos de *se* servir d’un maEque de toi-  
le pour que les médicamens s’appliquent mieux sisr la  
partie : mais il faut avoir foin de l’entretenir toujours  
humide. Si l’on avoir le malheur de *se* brûler le cou,  
il est bon pour prévenir un torticolis, d’employer une  
espece de bandage appelle par les Chirurgiens, banda-  
ge dÏVisif. Voyez *Fascia dividens.*

Dans les *brûlures* du second degré , qui semt accompa-  
gnées de pustules, il ne paroît pas à propos d’ouvrir  
ces dernieres, & d’inciser la peau qui est déja entamée à  
catsse des douleurs violentes que le malade ressent ordi-  
nairement.Le mieux que l'on puisse faire dans ces fortes  
de cas est d’y appliquer avec toute la diligence possible,  
quelques-uns des remedes dont on a fait mention , &  
celui qui *se* présente le plutôt à la main , comme de  
Peau chaude, du vin brule , ou de l’esprit de vin , en  
le renouvelant souvent ; par ce moyen on appasse

A M B 1002

non-seulement la chaleur & la douleur ; mais on con-  
Eerve encore la peau , quoiqu’elle soit féparee de l’é-  
piderme , preEque aussi faine qu’elle l’étoit auparavant.  
Supposie que les douleurs continuent,on doit employer  
des remedes adoucissans. Les topiques les plus estimes  
fiant l’huile de lin, l'onguent de *Mynficht* pour les *bru-  
lures ,* l’onguent *nutritum ,* l’onguent de litharge , ou  
Diapompholix. On doit en oindre souvent la partie &  
les étendre sur un linge dont on l’enveloppera. A me-i  
Eure que la chaleur & la douleur diminueront, on doit  
appliquer quelque emplâtre convenable , comme celle  
du minium , afin d’unir la peau & de faire revenir l’é-  
piderme. Si les *brûlures* du fecond degré font extre-  
mement fortes, & affectent une grande partie du corps,  
il est nécessaire de faigner promptement le malade &  
de lui tirer du fang à proportion que la *brûlure* est con-  
sidérable ,.même jissqu’à ce qu’il tombe en défaillance,  
pour prévenir les ulcérations , la diflormite des cica-  
catrices & peut-être la gangrene; & lui donner ensuite  
un fort purgatif Les topiques doivent être les mêmes  
que ceux que nous avons indiqués ci-dessus. Il faut rei-  
térer la purgation , pour faire une révulsion dans les  
cas où l'on ne pourroit pas employer la faignée aussi  
abondamment, qu’on le voudroit, comme par exemple  
avec les enfans. On doit fuivre un régime extreme-  
ment exact dans les *brûlures ,* aussi-bien que dans les  
autres blessures & inflammations douloureufes qui font  
accompagnées de danger. Les liqueurs les plus légeres  
& les alimens les moins nourrissans fiant alors préféra-  
bles aux autres ; car tout ce qui échauffe produit des  
effets très-pernicieux & augmente la douleur & la cha-  
leur.

Le Chevalier *Digby* prétend que rien n’est plus propre  
pour appaifer la chaleur Causée par les *bruluares* que  
l’esprit de stel, pris à la doste de dix ou quinze gouttes,  
dans quelque liqueur convenable. Lorsqu’on fuit la  
méthode que nous venons de prescrire, on Eoulage &  
on rétablit avec un si.lccès extraordinaire les parties af-  
fiectées , & l'on prévient tous les accidens fâcheux dont  
on étoit menacé.

Quant au troisieme degré de *brulure* dans lequel il fe for-  
me immédiatement une croûte ou efcarre fur la partie  
affectée , il est difficile & même impossible d’y remé-  
dier stans le Eecours de la suppuration. Si ce malheur  
arrive au visilge , on ne doit rien négliger pour préve-  
nir les difformités qui restent après la cure^ Pour cet  
effet il faut entierement rejetter prcfque toutes les em-  
plâtres ou onguens , quelque estimés qu’ils pussent  
être ; car il est à craindre qu’en desséchant la plaie plus  
qu’il ne faut , ils ne racorniflent la peau & les fibres ,  
& n’occasionnent par ce moyen une cicatrice difforme.  
C’est pourquoi l'on doit dissiper le plus promptement  
qu’il fera possible cette croûte aussi-bien que la matie-  
re qu’elle couvre, bien qu’il foit assez difficile de dé-  
terminer la maniere dont on doit s’y prendre pour y  
réussir. Les arracher avec violence avec les mains , ou  
les couper, ce seroit faire beaucoup de tort au mala-  
de ; je ne trouve point de remedes plus propres pour  
ces fortes de *brûlures ,* que ceux qui fiant composés de  
drogues émollientes. Quelque Eoit celui que l’on chose  
sira parmi ceux que j’ai indiqués, on doit l'étendre Eur  
un linge, & l'appliquer l'ur la partie , en le changeant  
souvent, jusqu’à ce que la croûte Ee sépare enfin de la  
chair vive. Si quelque partie vient à s’en séparer , il  
faut l'emporter avec les cifeaux toutes les fois qu’on  
pense la plaie, ce que l'on doit faire deux ou trois sois  
par jour, & oindre la croûte qui reste, avec du beurre.  
On ne doit point non plus négliger les fomentations.  
Cette partie de la cure emporte deux, trois ou quatre  
jours. Toute la croûte étant dissipée de la maniere que  
nous venons de dire , il reste à déterger & cicatriser la  
plaie. On fatisfait à cette indication avec un onguent  
digestif fait avee le miel rofat; & l’on cicatrise la plaie  
avec l'onguent de Diapompholix ou de litharge , ou  
avec l'emplâtre pour les *brûlures Ί* qui paffent pour les  
meilleurs remedes que l’on puisse employer pour cet

Joe; A M B

effet. Lorsqu’on applique une emplâtre ou un onguent  
si.ir 1a croûte , il est à craindre que la contraction des  
parties Voisines & l'irritation qu’occasionne l'acrimo-  
nie de la matiere ou sanie détenue fous la croûte , ne  
forment une cicatrice difforme qu’il feroit impossible  
de dissiper. S’il arrivoit cependant que l'on fuiVît cette  
méthode qui est la plus ordinaire aux Chirurgiens, on  
doit , à moins que la croûte ne tombe le second ou le  
troisieme jour,y faire des incisions fréquentes, com-  
me dans la gangrene , pour donner iffue à la matiere  
qu’elle coiiVre ; il est même nécessaire après aVoir sai-  
gné & purgé le malade , d’user de fomentations fré-  
quentes , afin de ramollir & de détacher entierement  
la croûte. Le régime n’est pas moins nécessaire dans  
cette méthode que dans la précédente. Le meilleur re-  
mede q e l'on puisse employer à la fin du pancement ,  
pour remettre la peau dans fon premier état , est de  
fomenter souvent la partie affectée aVec la Vapeur de  
Peau chaude. Suppofé que la peau fe remette trop len-  
tement, on y app liquera de l’huile de cire ou de l’huile  
d’ceuf.

Quant aux *brûlures* du quatrieme degré qui sirnt les plus  
fortes & les plus defefperées, à caufe qu’elles ont péné-  
tré jusqu’à l’os & détruit & mortifié tout ce qu’elles  
ont rencontré ; elles résistent à tous les remedes , &  
il ne reste d’autres moyens pour secourir le malade ,  
que de couper sians delai le membre affecté, de même  
dans lesphacele. Ηειετερ ,L. *IV. c.* 13.

On trouve dans les *Transactions Philosophiques*, la mé-  
thode suivante pour la cure des *brûlures-.*

Je n’ai jamais trouvé de remede plus efficace pour les  
*brulures* de quelque eEpece qu’elles soient, & pour les  
douleurs dont elles fiant accompagnées , que le sui-  
vant.

Mclez-les avec *deux onces de camphre.*

On n’a pas plutôt appliqué une compresse trempée dans  
cet esprit , Eur la partie affligée que l’on sent du soula-  
gement& que l'inflammation cesse : mais on doit con-  
tinuer l'usage de ce topique jissqu’à ce que la douleur  
foit entierement dissipée , & l’tllcere , si tant est qu’il y  
en ait tm , desséché. Suppohé que l’ulcération Eoit pro-  
fonde & qu’il faille tenir la plaie ouverte , on la pan-  
fera avec de l'huile dlarmoiEe , dans laquelle on aura  
dissout deux onces de camphre, & à laquelle on mêle-  
ra une livre d’onguent de cértsse ordinaire , ce qui la  
fermera dans très-peu de tems.

On trouve dans les Mémoires de PAcademie Royale  
des Scienees , deux exemples remarquables de cures  
faites par des *brûlures* accidentelles, qui méritent d’a-  
Voir place dans cet Ouvrage.

*Sur des guérisons faites par des brûlures.*

*Cas* I. Voici encore de violens maux de tête , dont la gué-  
rifon a été soudaine & imprévue. Une Dame de trente-  
cinq ans & de bonne constitution , en avoit de conti-  
nus , avec des redoublemens qui lui prenoient une fois  
réglement en huit ou dix jours , & duroient dix ou dou-  
ze heures avec tant de violence qu’elle en étoit tantôt  
comme une hébétée , & tantôt comme une furieufe.  
Le siége de la douleur étoit principalement au-devant  
de la tête, & dans les yeux qui devenoient alors fort  
rouges & étincelans. Les grands accès étoient accom-  
pagnés de nausées , & fe terminoient toujours par un  
vomissement de quantité de glaires blanches, mousseu-  
ses & insipides , & d’une eau verte & fort amere qui ne  
venoit qu’à la fin. Pendant ce tems-là elle ne pouvoit  
prendre aucune nourriture ; hors de-là elle avoit bon  
appétit, & fon embompoint ne diminuoit point mal-  
gré la longue durée d’un état si fâcheux.

ΑΜΒ 1004

M. Homberg lui fit inutilement toutes siortes de remedespendant trois ans. L’opium sieul siusipendoit pour quel-  
ques heures les douleurs de sion mal de tête ordinaire ;  
mais il ne pouvoit rien siur les redoublemens.

Un foir qu’elle en sientoit un qui s’approchoit, & qu’dle  
alloit fe mettre au lit , elle voulut voir auparavant si  
fies yeux rougissaient beaucoup ; elle *se* regarda dans  
un petit miroir de poche, & le feu d’une bougie qu’elle  
avoit auprès d’elle prit à fa coëffure de nuit qui étoit  
de toile épaisse. Elle ne s’en apperçut pas d’abord , &  
par hasard elle étoit seule. Le feu lui brûla tout le  
front,& une partie du dessus de la tête,avant qu’elle eut  
pû faire venir du monde pour l’éteindre. M. Homberg  
que l'on appella aussi-tôt, la fit saigner dans le moment,  
& traita à l'ordinaire la *brûlure* , dont la douleur cessa  
en peu d’heures. Mais le grand accès que l’on atten-  
doit ne vint point , même le mal de tête ordinaire diF  
parut presque dès ce moment-là fans le secours d’au-  
cun autre remede que la *brûlure* , & depuis quatre ans  
que cet heureux accident est arrivé , la Dame jouit  
d’une santé parfaite.

*Cas II.* Un Medecin de Bruges a fait part à M. Homberg  
d’une histoire pareille dont il avoit été témoin. Une  
femme qui depuis plusieurs années avoit les jambes &  
les cuisses extraordinairement enflées & douloureuses,  
trouvoit du soulagement à les frotter devant le feu  
avec de l'eau-de-vie les matins & les foirs. Un foir le  
feu prit par hasard à'toute cette eau-de-vie dont elle  
s’étoit frottée, & la brûla assez légerement. Elle mit  
quelque onguent à fa *b rsilure , 8e* pendant la nuit tou-  
tes les eaux dont fes jambes & fes cuisses étoient gon-  
fiées , se vuiderent entierement par les urines , & l’en-  
flure n’est point revenue. *C’est dommage que le hasard  
ne se mêle pas plus souvent T être Medecin.*

Il a fans doute enseigné cette sorte de remede à plusieurs  
peuples barbares qui le pratiquent avec Euccès , & peut-  
être d’autant plus volontiers qu’il est plus cruel , &  
leur donne plus d’occasion de montrer leur courage.  
M. Homberg, né dans l'ifle de Java , *se* siouvient que  
quand les Javans ont une certaine colique, ou un cours  
de ventre douloureux qui est ordinairement mortel, ils  
slen guérissent en *se* brûlant les plantes des piés avec  
un fier chaud. S’ils ont un panaris au doigt, il le  
trempent dans l’eau bouillante à diversies repasses un  
instant à chaque fois , & M. Homberg lui - même ,  
pour fuivre en quelque chofe les coutumes de fa patrie,  
s’est guéri d’un panaris de cette maniere. On trouve  
dans les relations des voyageurs, quantité d’autres ma-  
ladies , que des Sauvages guérissent par les *brûlures,*& fans aller si loin , nous-mêmes en plusieurs occasions  
nous appliquons ces remedes aux chevaux , aux chiens  
de chasse, aux oisieaux de proie , &c. mais il est vrai  
que notre délicatesse ne nous permet pas d’en faire usa-  
ge pour nous , & peut-être nous fait-elle préférer de  
plus longues douleurs à de plus courtes.

Elle n’a pas souffert que l’on fe servît long-tems en Eu-  
rope de cette mousse que les Espagnols avoient appor-  
tée d’Amérique , & qui guérissait la goute , lorsqu’on  
la brûloit sijr la partie affligée. Cependant M. Hom-  
berg a vtl un Bourgeois d’Amsterdam , qui par ce re-  
mede , étoit quitte en stept ou huit jours de *ses* accès de  
goute , qui auparavant duroient deux ou trois mois,  
& en même-tems les rendoit plus rares.

M. Homberg imagine que les *brulures* peuvent guérir  
en trois manieres, ou en mettant les humeurs nuisibles  
dans un grand mouVement, ce qui leur fait enfiler des  
routes nouvelles ; ou en les rendantjfluides de vifqueu-  
fes qu’elles étoient, ce qui revient au même effet ; ou  
en détruisant une partie des canaux qui les apportaient  
en trop grande abondance. *Hist.de P Acad. Royale des  
' Sciences. Année* 1708.

AME

AMEDANUS. Crefcentius donne ce nom à *Faune* or-  
dinaire.

1005 AME

AMELANCHIER, nom d’une efpecé de mûre deRo-  
nce, appellée par *Parkinson , viols idaea tertia Clusii.  
N Oyez Vaccinium.*

AMELLUS, est une plante que l'on trouve en abondan-  
ce le long delariviere de *Mella* en France, qui lui a  
donné fon nom.

Virgile la met au nombre des plantes agréables aux  
abeilles. *Georg.* 4.

*Est etiam flos in pratis, cui nomen amello  
Fecere agricolae, facilis quaerentibus herba,  
Namque uno ingentem tollit de cespite solvam  
Aureus ipso : s.ed in foliis , quae plurima circum  
Fundunqer, violae sublucet purpura nigrae.  
Saepe Deum nexis ornata torquibus arae.*

*Asper in oresupor : tonsis in vallibus illum  
Pastores, et curva legunt prope flumina Mellae.  
Hujas odorato radices tncoqux Baccho ,  
Pabulaque in foribus plenis appone canistris.*

Quelques Botanistes prétendent que c’est le *caltha pa-  
lustris.* D’autres , une efpecede conyfe ou *d’aster mon-  
tanus.* Mais Dale veut que ce l'oit l’*aster Atticus.*

AMELPODI, nom de quatre différens arbres qui crois-  
sent dans les Indes.

Le premier est *i’amelpodi,* H. M, ou *arbor Indica  
Λκαγπος , floribus umbellaels tetrapetalis.*

La racine de celui-ci paste chez les Habitans du Canada  
où il croît, pour résister aux venins des ferpens, lorf-  
qu’on la porte siur foi.

Le siecond est le *belutta amelpodi, ou frutex Indicus* ἄκαρ-  
πος , *foliis binis adversis s lloribus pentapetalis candidis  
ungielbus luteis.*

Sa racine broyée & priste dans de l’eau, est bonne contre  
les morscires des ferpens, & passe pour un excellent  
topique dans la goute.

Le troisieme est le *Sjouanna amelpodi,* ou *frutex Indictis  
pentapetalos, gemina bacca -, calyce excepta.*

Sa racine est bonne pour les morfures des sterpens & les  
piquures des scorpions.

Le quatrieme est le *karetta amelpodi,* ou *bacdsera Indi-  
ca floribus umbellaels, fructu rotundo tricocco.*

Qn prétend que les feuilles de cet arbre en décoction sont  
bonnes pour la colique, & que *sa* racine portée dans  
unebourfe, est un antidote contre les morfures des  
serpens.

On prépare avec ses feuilles & Ees racines cuites dans de  
l’huile d’olives un liniment qu’on prétend être excel-  
lent pour refoudre les tumeurs endurcies. RAY. *Hisse  
Plant.*

AMENE *asel commun.* RULAND.

AMENENOS, Ἀμενενός, d’a privatif, & μενος , force ;  
*foible.* Hippocrate l'emploie fouvent dans ce fens.

AMENTIA, *Folie.* Voyez *Mania & Delirium.*AMENTUM, *Allln de plumei* RULAND.

AMERI, *Indigo\** Voyez *AniI.*

AMETHODÎCUM, *Sans méthode.* **RLANCARD.**

AMETHYSTA PHARMACA , Ἀμέθυστα φάῥμακα ,  
d’a privatif & μέθυ, *vin* ; Médicamens qui préviennent  
ou décrussent l’ivresse. GaLIEN, *de Compositione Pharm,*L. *II.*

AMETHYSTUS. *Améthystes* Pierre préclasse.  
*Amethystus ,* Offic. Kentm. 48. Boet. 162. Charlt. Fossi  
35. Worm. 99. De Lat. 24. Aldrov. Muf. Metall.  
966. Schw. 362. Cale. Muf 189. Geoff. Prælect. 84.  
Mont. Exot. 14,

C’est une pierre précieufe , violette, couleur qui vient du  
mélange du rouge & du bleu. On la trouve dans les  
Indes, l'Arabie & l’Arménie, DaLE.

*L.amethyste* est une pierre précieufe, dure, belle, luisan-  
te , & tralssparente, dont il y a plusieurs especes, les  
unes font blanches, les autres rouges, les autres vio-  
lettes. Elle nous vient des Indes. On prétend qu’elle  
empêche l’ivresse étant portée au doigt, ou broyée &

AMI 1006

prise par la bouche : mais ces vertus sont imaginaires,  
quoique ce fiait d’elles qu’elle ait reçu son nom. Voy.  
*Amethysta.*

On prétend qu’elle est propre pour arrêter le cours de  
ventre, & pour absorber les acides qui siont en trop  
grande quantité dans l'estomac, comme font les au-  
tres substances alcalines.

Les Chymistes , dit M. Geoffroy, ont tâché de tirer des  
teintures des pierresprécietsses colorées: mais nous ne  
siommes pas plus certains de l'efficacité de ces teintu-  
res, si on en a fait quelques - unes , que nous le iom-  
mes des vertus de ces mêmes pierres.

AMETRIA ,Ἀμετρία. Les Mcdecins Grecs employoient  
ce mot dans le même fens que les mots latins *immo-  
derantia 8e immoderatio.* C’est en général tout ce qui  
s’écarte en quelque sorte d’un tempérament convena-  
ble, GaLIEN,

A M I

AMIA, Nom d’un poisson qu’Aétius met au nombre de  
ceux dont la chair est difficile à digérer. Αετιυε , *1 elm  
I. Serm.* 2.

Pline dit qu’il croît si promptement qu’on s’en apperçoit  
tous les jours. *Nat. Hist. L. IX. cap.* 13.

AMIANTUS, *Amiante.*

Offic. Boet. 382. Gesin. deLap. f. 6. Aldrov. Miss Metall.  
657. *Amiantus,* Worm. 55. Cale. Muf 286. Schrod.  
346. Chart. Foss 23. *Lapis amiantus,* Matth. 1387.  
Lact. 118. *Amiantus 9 sive asbestus ,* Ind, Med. 81  
DaLE.

La pierre *amiante* croît en Chypre, & ressemble à l'alun  
de plume ordinaire. La facilité qu’il y a à la filer don-  
ne les moyens d’en faire des toiles qui ne servent qu’à  
la curiosité, & qui étant jettées dans le feu s’enflam-  
ment fans fe consilmer, & deviennent au contraire plus  
belles & plus brillantes. DwsCoRIDE , *Lib. V. cap.*

*L.amiante* est un des ingrédiens qui entrent dans les  
*psilothra* ( médicamens qui servent à enlever les poils )  
*Paul. Æginet. Lib. VI. cap.* 3. Myrepfe l'emploie  
dans la composition de S011 onguent de citron pour les  
taches de la peau. *Sect, III. de Unguentis, cap.* 42.

Il passe pour être très-efficace contre toutes sortes de sur-  
tiloges, surtout contre ceux des femmes. *Schroder in  
Dale.*

Pline assure qu’il a un pouvoir particulier contre les sur-  
tiléges. *Lib. XXXVI. cap.* 19.

On prétend aussi qu’il résiste au poifon , & qu’il guérit la  
gale.

*Les dissertations suivantes que j Aire dx l’abrégé des Tram\*  
sactions Plellofophiquesscrviront a faire connoître au  
Lecteur la véritable nature de* l’amianté.

M. Marc-Antoine Castagna a découvert dans une des  
mines d’Italie dont il a la Surintendance, une grande  
quantité de cette pierre lanugineufe, appellée *amiantes*qu’il a trouvé le fecret de préparer au point de la ren-  
dre femblable à de la peau ou du papier extremement  
blanc qui résiste au feule plus violent. 11 a couvert la  
peau de charbons ardens pour qu’elle s’enflammât :  
mais l'ayant retirée au bout d’un certain tems , elle est  
devenue aussi froide & aussi blanche qu’auparavant. II  
femble que le feu passe à travers fans altérer la moin-  
dre de *ses* parties, au lieu que les métaux les plus durs  
& les plus solides, tels que le fer & le cuivre, réduits  
en lames très-minces, s’écaillent lorsqu’on les laisse  
aussi long-tems dans le feu. Cette peau étant aussi min-  
ce que du papier, est beaucoup plus parfaite que 1’èz-  
*miante* des Anciens, & que celui de Chypre , & n’est  
point inférieure à celui qui nous vient quelquefois,  
bien que rarement, de la Chine. On a fait la meme ex-  
périence fur le papier préparé avec *samiante ,* sems  
que le feu l’ait altéré le moins du monde, & lui ait sait  
perdre fa blancheur, & sa finesse; On a fait une mechs

1007 AMI

de la même matiere, qui ne fie conssume jamais, & dont  
1a qualité n’est point altérée , après que l'huile qui fer-  
Voit d’aliment au feu est entierement consumée.

On trouve une grande quantité *d’amiante* ou lin fossile  
incombustible à Lan-Fairyng-Hornwy , dans la par-  
tie Septentrionale d’Anglcfey. Il est en forme de vei-  
nes dans une pierre semblable au caillou par sa couleur  
& sa dureté. Ces veines ont pour l’ordinaire trois lignes  
d’épais, ce qui est la longueur de *samianae*, qui est ra-  
rement plus long, mais fouventplus court. Il estcom-  
pofé d’une matiere lanugineuse exactement semblable  
a celle des plantes cotonesses , mais si compacte, que  
jufqu’à ce qu’on ait enfoncé une épingle, ou autre corps  
femblable à travers fon grain , elle ne paroît qu’un  
caillou brillant, Pans qu’on y apperçoive le moindre  
filament. Lorsque cette pierre est dans *sa* forme natu-  
relle , elle paroît quelquefois blanchâtre, & quelque-  
fois couleur de paille, mais entierement brillante; fon  
éclat se perd lorsqu’on la pile dans un mortier, & tou-  
te la masse devient blanchâtre. On observera qu’il Ee  
trouve au-dessus & au-dessous des veines, une légere  
cloTon de matiere terrctsse entre *F amiante s* & la pier-  
re , à laquelle il est adhérent. J’ai mis une petite  
quantité de cette espece de charpie dans le feu pendant  
trois quarts d’heures fans qu’aucune de ses parties ait  
été consi.imée. J’ai donné à quelques uns de Ees filets  
la forme d’une meche que j’ai trempée dans l’huile ,  
& après que cette derniere a été confumée par le sou, la  
proportion de la messie ne s’est point trouvée altérée.  
M’étant assuré par-là de fon incombustibilité , j’en ai  
pilé une certaine portion dans un mortier jiffiqu’à ce  
qu’elle ait été réduite en poudre. Je l'ai tamisée pour  
en séparer les parties terretsses, de sorte que le lin est  
resté seul. Je l’ai ensilite fait passer par un moulin à  
papier, & après l’avoir mis dans autant d’eau qu’il en  
falloit, je l'ai remué autant qu’il m’a été possible. J’ai  
prié l'ouvrier à qui je m’étois adressé de procéder à  
fon égard, suivant fa méthode ordinaire, & de le met-  
tre dans le moule, en observant seulement de le remuer  
avant de l’y verEer, parce que cette siibstance étant  
beaucoup plus pesiinte que celle dont ils Ee fervent,  
iroit au fond , si on n’avoit pas sioin de la *verser* aussi-  
tôt après qu’on l'a agitée. J’eus par ce moyen un pa-  
pier fort siale & fort fujet à fe déchirer. Mais comme  
c’est là mon premier essai, j’ai quelque raisian de croire  
qu’on peut beaucoup le perfectionner.

Vous trouverez ici la defcription du lin incombustible  
qui m’a été envoyée par un certain Conco , Chinois de  
nation, & résident à Batavia dans les Indes, qui a reçu  
par le moyen de Keayarear Sukradana ( de la même  
nation que lui, & ancien Commis du Sultan de Ban-  
tam) d’un premier Mandarin de Lankin ( Province  
de la Chine) un morceau de cette toile d’environ neuf  
pouces de long. Il me marque qu’il a appris de gens  
dignes de foi, que l'on s’en fert à envelopper les corps  
des Princes de Tartarie & des environs, lorfqu’on les  
brûle après leur mort , & qu’elle est faite de la partie  
intérieure de la racine d’un arbre qui croît dans la Pro-  
vince de Sutan , aussi-bien qu’avec celle du Todda,  
qui croît dans les Indes. Que la partie supérieure de la  
racine qui est la plus proche de la surface de la terre ,  
fert à faire une toile beaucoup plus fine , qui diminue  
de la moitié , lorsqu’elle a eté trois ou quatre fois au  
feu. On assure aussi qu’il découle du même arbre une  
liqueur qui ne fe consume point, & que l'on brûle dans  
les Temples , avec des meches faites de la même ma-  
tiere que la toile dont nous venons de parler.

On a fait voir à la Société Royale un mouchoir de ce  
lin incombustible, qui avoir un pié de long, fur un de-  
mi-pié de large.

Les expériences par lesquelles on s’est assuré qu’il résisi-  
toit au feu , ont été faites à Londres , la premiere le  
20 Août 1684. devant la Soeieté Royale. Onverfade  
l’huile dessus pendant qu’il étoit enflammé pour aug-  
menter la violence du feu.Il pefoit auparavant six drag-  
mes feize grains, & l’on trouVa que le feu lui avoit

A M I. 1008

fait perdre deux dragmes cinq grains de fon poids.

La feconde expérience a été faite publiquement en pré-  
fence de la Société Royale le 22 Novembre suivant.  
Il pestait (' comme il paroît par le Journal de la Socié-  
té ) avant qu'on le mît au feu, une once , trois drag-  
mes, dix-huit grains. On le mit pendant plusieurs mi-  
nutes Eur des charbons ardens; & quoiqu'on l’eût reti-  
ré du feu tout enflammé, il n’eut point la force de  
consilmer une feuille de papier blanc sur laquelle on  
le pofa. On le pefa de nouveau lorsqu’il fut refroi-  
di , & l’on trouva qu’il avoit perdu une dragme , six  
grains.

M. Arthur Baily présenta le 3 Décembre à la Société  
Royale, au nom de M. Waite , un morceau de cette  
toile, dont il donna en même-tems une ’autre piece à  
M.Plot, qui l’envoya à Oxford, ou l’on répéta la même  
expérience le 16 Décembre. On la mit , en préfence  
de 'eus les Membres de tette Université, fur un soude  
charbon fort Violent, où elle resta pendant un rems  
considérable. On trouva, quand elle fut refroidie,  
qu’elle avoit reçu très-peu d’altération , & qu’elle  
étoit feulement plus blanche & plus nette qu’aupara-  
Vaut.

Quoique cette toile fût plus commune du tems des An-  
ciens qu’elle ne l’est aujourd’hui, & qu’ils la con-  
missent peut-être mieux que nous , ils l'estimoient ce-  
jiendant autant que les perles les plus précieufes.

On ne la prife pas moins aujourd’hui dans le pays où on  
la fait, puifqu’un *Covct* de la Chine, ( qui est une pie-  
ce de 23 pouces ou - de long) Vaut huit *tales,* ou tren-  
te-six livres sterlin, trente chelings & quatre sials.

Quelques Auteurs célcbrcs ont révoqué en doute , &  
même nié l’existence d’une pareille toile. Ils admet-  
tent à la Vérité celle de *\’amiante:* mais ils doutent en  
même-tems de la possibilité de l’exécution de la toile  
dont nous avons parlé. Cependant Pline dit expressé-  
ment, (& il mérite d’être cru fur une choPe dont il a eu  
connoissance ) qu’il a Vu des serviettes que l’on net-  
toyoit en les jettant dans le feu , d’où elles fortoient  
plus belles & plus nettes que si on les eût lavées dans  
l’eau.

Mais qu’est-il befoin de recourir au témoignage des au-  
tres,puifque nous avons Vu une piece de cette toile  
passer par cette rude épreuve à Londres & à OxfOrd ?

Ce minéral lanugineux est quelquefois appelle , à cause  
de fes étranges qualités , *Amiantus , quod in ignern  
injoctus non gacdvijoi,* parce que le feu, loin de le dé-  
truire, lui donne un nouveau lustre.

On l'appelle *Asbestos, & Salamandra,* bois de falaman«'  
dre , à caisse, je crois, des *thryalides,* ou meches  
qu’on en faifoitautrefois, &qui étant mifes dans des  
lampes pleines d’huile incombustible, ne fe confu-  
moient jamais. C’est-là, je crois , la Véritable raisim  
qui lui a fait donner ce nom , foit qu’il y ait jamais eu  
de pareilles lampes ou non.

Agricola dit que le nom d’alun lui a été donné , à caufe de  
la sensimon piquante qu’il imprime sim la langue ; &  
l’épithete de *plumeum ,* à cause des filamens dont ibest  
composé , & qui le distinguent de toutes les autres esc  
peces d’alun. Mais cet Auteur fe trompe; car l'alun de  
; plume est une choste tout-à-faitdssérente.

La couleur grisâtre de ses parties lanuginetsses l’a faitap- /  
peller par quelques-uns, *polia ; par d’autres, corsai des  
&spartapolia,* à caisse de fa ressemblance avec les fibres  
de quelque espece de nates.

On l'appelle encore *Innum ,* à cause de la facilité avec la-  
quelle on le file, avee quelque épithete distinctive  
prife de sa qualité, telle *asoasbestm m Ouvluum ,* ou  
du lieu où on le trouVe. Il est appelle en géréral *linum  
scissile* ; & en particulier, *linum Indicum, Creticum, Csu  
pricum , & Carpasium* ou *Carystium.* On le trouVe en-  
core dans laTartarie, à Nlamur dans les PaVs-bas, à  
Eisfield dans la Thuringe, parmi les mines dans l'an-  
cien Noricum , en quelques endroits d’Egypte , &  
dans les montagnes d’Arcadie , à Pouzzûle & dans  
quelques autres mines dltalie; on en a trouyé il n’y a  
pas

ιοορ A Μ ϊ

pas encore long-tems dans une petite Isie appartenante  
à M. William Robinson, appellée *Ynis Molroniaste &*dans la paroiffe de *Llan Fairing Hornvvy»*

Les Lithographes le placent ordinairement au nombre  
des pierres : mais je le croi rois plutôt une terre pier-  
r eu fie , *terra lapidosa,* ou substance moyenne entre la  
pierre & la terre. Quoiqu’il en soit, il paroît être com-  
posé d’un mélange de quelque fiel, & de terre pure de-  
pouillée de soufre, qui se coagule pendant l’hiVer, &  
*se* durcit dans les chaleurs de l'été. Jcannes Hessus fie  
fert d’un argument très-sort, pour prouver que ce fiel  
est l'alun liquide. Il nous le représente , comme Mat-  
thiol, sisus la forme d’une substance laiteufe, tirant  
quelque peu fur le jaune, qui fort de la terre, & ayant la  
même odeur que le fromage pourri. Il rapporte ,  
qu’en ayant ramassé une certaine quantité à Pouzzolc  
*avec* quelques autres efpeces d’alun ; & Payant gardé  
pendant quelque tems, il trouVa, lorfqu’il vint à ilexa-  
miner , qu’il aVoit perdu fon odeur , & s’étoit changé  
pour la plus grande partie en alun de plume, la partie  
’ faline s’étant , à ce que je crois, transformée en des  
filets, que la terre aVoit enfuite unis. C’est ainsi qu’on  
le trouVe dans tous les endroits où il naît, foit qu’il  
forte de la terre, comme Pline & Matthiol le Veu-  
lent , ou qu’il passe à traVers des rochers, comme à  
Wales, où l’on en rencontre des Veines dans un ro-  
cher , dont les pierres approehentdu caillou par leur  
couleur & leur dureté. *L’amiante* paroît être gompofé  
d’un alun pareil à celui dont parle Jean Hessus, quel-  
ques-unes de fes parties étant de couleur de paille,  
comme si elles aVoient conferic la couleur jaune du  
bitume liquide dont il est formé. Les Auteurs ne lui  
ont cependant jamais donné cette couleur ; & Agrico-  
la nous assure que *s amiante* est blanc, cendré , rouge,  
ou couleur de fer. J’en ai de Chypre qui m’a été enVoyé  
d’Alep par le Docteur Robert Huntington , dont une  
partie est d’un bleu soible ou couleur de perle, &l.lau-  
tre tire sur le Verd de mer.

Quelques différentes que sioient les couleurs des fubstan-  
ces minérales que l'on trouVe dans dÎVers endroits de

*. Vamiante*, je remarque que les parties laineusies font  
toutes ressemblantes ; favoir, de couleur d’argent, les  
filamens minces & déliés , mais extremement pefans.  
Les particules les plus fubtiles Vont au fond de l'eau,  
lorsqu’elles en font entierement imprégnées ; ce qu’él-  
les ont de commun aVec un morceau de toile incom-  
bustible que M. Waite a apporté des Indes , & que  
j’ai eu de AI. Baily ; d’où il est probable que ce n’est  
point une plante , mais une fubstance minérale, mal-  
gré la relation de Conco & de Keayarear Sukradana,  
insérée dans la Lettre de M. Waite; ce que je n’ofe  
cependant assurer, parce qu’il y a différens bois, comme  
le buis, le bois rouge, & le bois dePerfe, qui coulent  
à fond lorsqu’on les met dans Peau.

*Marcus Paulus Venetus* nous apprend qu’on trouve dans  
une certaine montagne de Chinchinthalas, ProVÎnce  
de laTartarie , de *F amiante* dont on fait de la toile ;  
& fon témoignage est confirmé par un Turc nommé  
*Cursicar s* Surintendant de quelques mines de cette  
contrée. Après qu’on a fait silcher *s amiante* au foleil,  
on le pile dans un mortier d’airain, & l’on fépare la  
partie terreufe de celle qui tient de la laine. Lorfque  
cette derniere est entierement purgée de toutes les  
ordures qui pouvoient s’y être attachées, on la file  
pour en faire une toile ; & fuppofé que cette toile ait  
quelques taches, on la met dans le feu pendant une  
heure, d’où on la tire sans qu’elle ait reçu aucun dom-  
mage, aussi blanche que la neige. Il paroît, filmant la  
dcfcnption de Strabon, qu’on employoit cette métho-  
de pour préparer *samiante* de Crete, aVec cette diffé-  
rence, qu’après qu’on llaVoit pilé, & séparé la partie  
terreuEe de la lanugineuse, on peignoir cettederniere.  
Agricola remarque aussi cette circonstance ; ce qui  
prouve que cet *amiante* étoit beaucoup plus long que  
celui que nous aVons aujourd’hui.

Pline rapporte que les anciens filoient *F amiante, &* en ,  
*Tome I.*

AMI io 10

faisoient des toiles incombustibles , qui, entre autres  
usages , EerVoient à enVelopper les corps des Prin-  
ces qu’on Vouloir brûler pour en conserver les cen-  
dres, & pour les empêcher de Ee confondre aVec celles  
du bois dont on formoit le bucher ; ce que les Princes  
de Tartarie pratiquent encore aujourd’hui. Je ne dou-  
te point qu’il ne diminue toutes les fois qu’il éprouve  
la violence du feu : mais cela n’empêche point qu’il  
ne puisse fervit plusieurs fois à cet ouVrage , aVant de  
devenir tout-à-fait inutile. On assere que quelques àn-  
ciens , entre autres les Brachmanes des Indes , em-  
ployoient *F amiante* pour en faire des Vetemens. Les  
meches des lampes éternelles des anciens, étoient aussi  
de cette même matiere ; & l’on rapporte que Septel-  
la, Chanoine de Milan, aVoit du fil, des cordons, des  
réseaux & des papiers faits aVec *s amiante.* Marc-An-  
toine Castagna, qui a trouvé depuis petl ce minéral en  
Italie, a découvert le moyen de le traVailler, de le  
rendre aussi épais & aussi mince qu’il lui plaît, & de lui  
donner la forme d’une peau & d’un papier extreme-  
ment blanc. Nous ayons fait dernierement à Oxford  
du papier aVec de *F amiante* qui fupporte assez bien le  
feu & l’encre, excepté que cette derniere rougit par la  
Violence du feu.

M. Campani , apres avoir recherché l’étymologie du  
nom *asbestus*, que l’on donne à *F amiante,* en admet  
quatre efpeces , dont il a les échantillons dans sim ca-  
binet. La premiere qu’il a reçue de Corfou, a une  
forme ligneufe, est longue d’un demi-palme, de cou-  
leur blanchâtre , tirant quelque peu fur le rouge. La  
feconde est de couleur d’argent, tirant fur celle du  
plomb, beaucoup plus lisse & plus courte qtie la pré-  
cédente d’environ trois pouces ; elle vient de *Sestri  
di Pmente* dans la Ligurie. La troisieme, qui est la  
plus niauvaise de toutes, est compostée d’écailles ou  
lames posiles les unes fur les autres : il la représente de  
la figure d’un oignon, d’une couleur de terre noirâtre,  
entremêlée de quelques veines blanches, noires & rou-  
ges-brunes , longue à peine de deux tiers d’un pouce  
romain , & plus propre par conséquent à faire du pa-  
pier que de la toile. La quatrieme efpece lui a été don-  
née par M. Boccone : on la trouVe dans les Pyrenées,  
& quelques-uns de fes morceaux ont un palme romain  
de longueur. Elle est composée de filamens longs,  
rudes & épais. Il fait encore mention d’une autre *es-  
pece d’amiante,* que l’on trouve dans les montagnes  
du Volterrano. Il dit de plus, qu’il a laissé ce minéral  
pendant trois femaines dans le fourneau d’une verre-  
rie fans qu’il ait reçu la moindre altération : mais qu’iI  
n’a pu garantir un bout de bâton qu’il y aVoit envelop-  
pé de la Violence du feu. Il conclut de-là que *sa-  
miante* résiste au feu , parce qu’il ne brûle ni ne s’en-  
flamme point: mais il sie dissipe quelque peu au tou-  
sser , comme il s’en est assiule par le moyen d’sme ba-  
lance très-exacte. Enfin il indique les moyens de le  
filer; ce qu’il exécute de la maniere siliVante. Il com-  
mence d’abord par faire tremper quelque tems *sa-  
miante* dans Peau chaude : il llouVre & le fépare en-  
silite aVec les mains pour en détacher les parties ter-  
reuEes qui semt dleiii blanc de chaux, & lient les parties  
filamenteuses ensemble : Peau s’épaissit par le mé-  
lange de ces parties , & deVient laiteuPe : il réitere la  
même chOsi; six ou sept fois de sitite , en changeant  
toujours l'eau , jtssqu’à ce que les parties hétérogenes  
foient emportées, après quoi il fait fécher dans un ta-  
mis celles qui tiennent de la nature du lin.

Il trouVe que *F amiante* de *Corfou* est préférable à  
tous les autres, à catsse de la longueur & de la finesse  
defiesfilamens, mais que celui de Chypre ne lui réussit  
pas aussi bien , ce qui lui donne lieu de “douter qu’il  
soit de la bonne espece , quoique *Pandrolle Be* plu-  
sieurs autres Auteurs qu’il cite, recommandent celui  
de Chypre comme le meilleur. Il indique ensiute une  
notiVelle méthode pour filer *F amiante,* dont il est l’in-  
venteur , & qui consiste en ceci. H nettoie comme au-  
parayant *Ϊ’amiantes* & après l’avoir légerement cardé,

ι ο î i AMI

il le place entre deux cardes qu’il assure sur une table  
ou sur un bane. Il prend ensitite un petit rouet ordi-  
naire qu’il entoure d’un fil fort délié qu’il entrelasse  
avec *samiante* qui fort hors des cardes. Il a toujours  
Eoin d’aVoir devant lui un vaisseau plein d’huile dans  
lequel il trempe continuellement l'index & le pouce,  
tant pour les garantir de la qualité corrosive de la ma-  
tiere, que pour rendre les filets plus unis & plus sou-  
ples. Cela fait, il compose avec ces mêmes filets une  
efpece de grosse toile qu’il met dans le feu pour que  
l’huile & le fil fe consomment, de sorte qu’il ne reste  
que la matiere incombustible. Mais comme cette *mé-  
thode* d’attacher la pierre au fil est extremement en-  
nuyeuse, il présure de coëffer une quenouille avec un  
peu de lin qu’il entrelasse avec trois ou quatre filets  
*d’amiante, ce* qui les rend plus forts & plus durables.  
Il n’est pas befoisi lorsqu’on emploie cette méthode ,  
de carder les filamens, puifque cela ne fert qu’à les  
rompre. Il fuffit seulement de les séparer après les  
avoir nettoyés & de les filer avec le lin. Il reste au fond  
du vaisseau dans lequel on lave le minéral, un grand  
nombre de petits morceaux dont on peut faire du pa-  
pier felon la méthode ordinaire. Il indique en finissant  
un moyen très-sûr pour conferver la toile ou les autres  
ouvrages que l'on sait avec cette pierre aussi long-tems  
que l’on veut. Comme cette toile est fort fujette à  
depérir à caufe de fon extreme secheresse, il ne faut  
que l’entretenir toujours huilée , ce qui ne fauroit la  
gâter, car en la mettant dans le feu , l’huile se confu-  
me & la toile en fort aussi blanche & aussi nette qu’au-  
paravant.

J’ai trouvé dans la Terre de *François Gordon d’Actundore*dans la Province *d’Aberdeen,* près des Montagnes, fur  
le penchant d’une colline couverte d’une espece de  
bruyere approdlante de la mousse, dans un très-petit  
ruisseau & tout auprès dans l’espace de dix à douze  
verges , une grande quantité de ces pierres, dont quel-  
ques-unes- ont un pié de long & refl'emblent à du bois.  
J’ai eu d’autant plus de peine à croire que ce fût du  
bois pétrifié, qu’il n’y en a aucune trace aux environs ,  
& que je n’ai trouvé ces pierres que dans l’étendue de  
terrein dont je viens de parler. Ayant creusé la terre  
aux environs avec mon couteau, j’ai trouvé quelques  
morceaux de cette pierre, & vers sa fuperficie, plu-  
sieurs autres d’une matiere fibreuse que mon couteau  
n’a pu couper. J’ai eu d’abord l’idée que c’étoit une  
matiere incombustible, ce qui s’est trouvé vrai, lorf  
que j’en ai fait l’essai en la mettant au feu. Comme je  
favois qu’on a toujours regardé cette matiere com-  
me composée de filamens tirés de *F amiante,* je réfo-  
lus d’observer de plus près la maniere dont elle étoit  
produite.

Ayant trouvé quelques morceaux de cette pierre extre-  
mement durs dans le milieu de cette matiere fibreufe  
qui étoit à la fuperficie de la terre, & la matiere fi-  
brefsse au dehors & vers les extrémités, je crus que le  
lin étoit produit par cette pierre. Mais découvrant plu-  
sieurs paquets de lin qu’on prenoit au premier abord  
pour des cailloux tant ils étoient condensés & pressés,  
dont les filamens *se* séparoient cependant avec facili-  
té pour peu qu’on les mouillât; & en ayant trouvé de  
plus ou moins condensés en forme de pierre à un pou-  
ce de la fuperficie de la terre à laquelle ils étoient pa-  
ralleles, entrelassés avec les fibres des racines du ga-  
scm, il me parut vraifiemblable que le lin devroit plu-  
tôt *se* convertir en pierre que celle-ci en lin. La plu-  
part de ces pierres font tendres & très-friables au de-  
hors. Ces pierres font de différentes especes, quelques-  
unes blanches , de couleur de lin, & d’une fubstance  
fl molle , qu’on peut la couper avec un couteau fans  
l’émousser, d’autres font mêlées avec une plus grande  
quantité de talc blanchâtre, & quelques autres font  
extremement dures & grisâtres.

11 me seroit fort difficile de déterminer ici la maniere  
dont le lin est produit, à caufe que ce que j’en ai trou-  
vé étoit enfoncé d’un pouce dans la terre parallele-

AMI 1012

ment à fa surface , & entrelasse avec les racines du  
gafon, Eans qu’il m’ait été possible d’y découvrir des  
racines , fes extrémités étant toutes deux sembla-  
bles , comme si on les avoit coupées. La terre qui  
produit cette matiere est grisâtre , épaisse d’un ou  
deux pouces , & poste fur un lit d’une autre terre noire  
d’fin pié d’épasseur ; de forte que je ne vois rien qui  
me paroisse devoir le produire. J’ai trouvé dans quel-  
ques autres endroits une grande quantité de fissile qui  
tient de la nature du talc, & quelques pieces de lin  
incombustibles auprès, comme aussi certains morceaux  
de cette pierre plus blancs que les autres & très-appro-  
chans du talc; ce qui pourroit faire croire que le lin  
en est produit; je nloste cependant rien déterminer là-  
dessus, parce qu’on ne découvre pas la moindre appa-  
rence de talc dans d’autres endroits où j’en ai trouvé.

Quoique je n’aie pas préEent tout ce que les Auteurs ont  
écrit silr ce lin inCombustible,il me paroît par ce quePlt-  
ne, Aldrovandi & Olaus Wormius en ont dit, que ce-  
lui qu’on trouve en Ecosse n’est point inférieur ati leur.  
Ils nous le dépeignent généralement extrememeflt  
court , au lieu que le mien a quelquefois jufqu’à huit  
pouces de long.

Quant aux moyens d’en faire de la toile, tous les Auteurs  
conviennent unanimement que la chofe est fort diffi-  
cile & j’avoue qu’ils ont raifon. Il paroît cependant par  
les expériences que j’ai rapportées , que le mien peut  
fervir à cet efiet, je fuis perfuadé que la chose est beau-  
coup plus difficile avec certains lins qu’avec d’autres.

On trouve dans une carriere des montagnes d’Ecosse,  
une efpece de pierre placée horisontalement dans un  
lit, composée de fibres paralleles avec quelques in-  
terstices , laquelle est si tendre au commencement  
qu’on n’a besioin pour la polir que de fiable ou d’une  
autre pierre dure de couleur blanchâtre que l’on trou-  
ve dans la même carriere : mais elle *sO* durcit si fort  
dans la fuite qu’elle résiste au feu & aux injures du  
tems. La premiere fois que les Carriers la découvri-  
rent, ce fut en pure perte , car elle *se* réduisit en  
morceaux lorsqu’on voulut la tailler , & employer les  
coins & autres instrumens ordinaires pour la lever.  
Mais après avoir examiné plus attentivement la direc-  
tion de sies fibres , on a trouvé le moyen en la coupant  
en long, d’en avoir des morceaux aussi gros que l’on  
a voulu & de les polir avec facilité en fuivant fies fibres.  
Mais lorsiqu’on essaye de la couper par le travers on ne  
peut jamais en venir à bout, & *sa* superficie reste inégale  
comme les extrémités d’une piece de bois. Quoique  
cette carriere ait peu d’interstices , comme je l'ai déja  
dit, on y trouve cependant de *samiante* d’un blanc  
argenté, composé de plusieurs trousseaux de fibres pa-  
' rallelcs , semblables à celles dés fibres musculaires du  
bœuf Ealé, lesquelles *se* séparent aisément les uns des  
autres en des filets aussi déliés que ceux du lin le plus  
fin, & si ductiles , qu’on peut les filer & en faire une  
toile incombustible pareille à celle que les anciens em-  
ployoient dans les funérailles. On découvre dans d’au-  
tres interstices une substance rougeâtre , dont la cou-  
leur approche de celle du fang de dragon : mais je ne  
fai si elle est fibreufe ou non, parce qu’on n’a pu m’en  
montrer, on m’a cependant assuré qu’elle paroissoit  
propre à faire de la teinture. Celui de qui je tiens le  
peu *d’amiante* que j’ai, eût pu en garder plusieurs li-  
vres, à ce qu’il *m’a* dit, s’il en eut connu le prix. Je  
\*ne doute point que la feconde espece ne fût aussi fi-  
breufe , & dans ce cas on pourroit en la mêlant avec la  
premiere, en faire une sort belle toile. On peut dire  
que cette carriere est composée *d’amiante* de différen-  
tes couleurs, avec cette différence que le blanc & le  
rouge font d’un grain beaucoup plus fin que le bleu.  
*Abrégé des Trans. Philos, vol. ÿ.*

AMICULUM, étoit une espece de vetement dont se  
fervoient les jeunes gens pour couvrir leurs parties na-  
turelles lorsqu’ils étoient nuds au *Gymnasium* ou *tel*autre lieu destiné pour leurs exercices. RkooIUs, *Disse  
de Acia,*

ΐ0ΐ3 *L* M I

On l’emploie dans le même fens qù’Xwmcf, dont on  
peut voir l'Article.

AMIDUM. Voyez *Amylum.*

AMINÆUM VINUM, *Vin d’Amina.,* appelleenluite  
*Falernum*, en Italie. La farine d’orge séchée au feu &  
prise dans du vin de Falerne *Aminaeum,* austere, def-  
fechele ventre, à ce que prétend Αετιυς , *Tetrab. I.  
Serrn.* I.

Le vin *Amimaeum* mérite la préférence fur tous les autres -,  
par la forCede fes esprits & la vigueur qu’il acquiert  
en vieillissant. Ρεινε , *Nat. Hist.A. XIV. c.* 2.

*Columella* prétend que les Vins *Amanéens* font les plus an-  
ciéns que l’on connoisse, & il y a toute apparence que  
ce sont les. premiers dont les Romains aient usé : car  
comme l'Italie ne produifoit point de vignes autre-  
fois , les habitans furent obligés de les transplanter du  
pays des *Arninéens* dans la *Thesseelie.* Suivant *Macrobe ,*le vin de Falerne étoit autrefois appelle vin *Aminéen ;*il fembleroit cependant que le vin de Falerne devroit  
être du crû d’un canton partÎCulier, & celui *d’Aminée*le produit du raisin qu’on avoit transplanté en Italie.  
Ce qui prouve que le vin *Aminéen* n’étoit point du  
crû d'un canton particulier, mais le produit d’une esc  
pcce particultere de raisin , c’est que Galien fait men-  
tlon du νϊη *d’Aminée* qui croissait dans le Royaume de  
Naples, dans la *Sicile 8e* dans la *Toscane.*

Le νϊη *P Aminée* étoit austere, rude & acide , lorfqu’il  
étoit nouveau , mais il s’amollissoit en Vieillissant &  
acquéroit une force & une Vigueur qui étoit beaucoup  
augmentée par la quantité d’esprits qu’il contenoit  
alors ; ces qualités le rendoient extremement propre à  
sottisier l’estomac comme Galien l’a observé.

Virgile distingue le νϊη *P Aminée* de celui de Falerne ,  
dans le second Livre des Georglques :

*Quo te carmine delcam ,  
Rhcetica? Nec cellis ideo contende Falernis.  
Sunt etiam Amnelncae vites, firmissima vina.*

« Quelle louange ne donnerai-je point à ceux qu’on  
» cueille dans la Rhétie ? Il ne faut pourtant point que  
» ces Vins disputent le prix à ceux de Falerne. Le ter-  
» roir *Amenée* produit des Vins qui ont assez de for-  
» ce pour pouvoir fe conserver très-long-tcms. »

Quelques Auteurs Latins appellent cette espece de νϊη  
& de raisins *Amrnelneae & Ammmium -,* comme Virgile,  
& non pas *Amine ae & Aminaeum.*

AMINÆUM ACETUM , *Ruland Sc Jonhson* sem-  
blent croire que c’est le Vinaigre blanc : mais il y a  
plus d’apparence que c’est le Vinaigre fait aVec le νϊη  
dont je Viens de parler dans l’article préeédent, ou de  
fort Vinaigre en général.

AMINIA , nom que les Habitans du Bresil donnent au  
*Hylon brasiUanum* de J.B, que les Portugais appellent  
*aelgodon. Margrave.* C’est un efpece d’arbre portant  
du coton.

A 1M M

AMM A. Voyez *Hamma.*

AMMI. Il y a deux sortes *Pamnel ,* la moderne & l’an-  
cienne. ôn distingue la premiere de la maniere fui-  
vante.

*Ammi vulgare,* Offic. Gcr. 881. Emac. 1036. Raii Hist.  
1.455. *Ammi vulgatius ,* Paris. Theat. 912. *Amrni  
majus',C.* B. Pin. 159. Tourn. Inst. 304. Elcm. Bot.  
254. Boerh. Ind. A. 57. *Ammi vulgare malus , latiori-  
bus foliis , semine minus odorato s* J. B. 3. 27. Hist.  
Oxon. 3. 295. *Ami , ammi Ί amium et ammium ->*Chab. 285. DaLE.

Cette plante croît à la hauteur de deux ou trois piés , &  
pousse des tiges droites rondes & cannelées , d’où sor-  
tent des femlles longues & ailées qui entourent la ti-  
ge par tout le pié, Composées de trois petites dÎVÎsions  
d’aigrettes, longues, étroites & crénelées. Le som-

A M ï 1014  
met des tiges porte des ombelles de petites fleurs  
blanches, de cinq feuilles chacunes, dont deux ou trois  
font ordinairement plus grandes que les autres. La  
semence est petite , de la grosseur à peu près de celle  
du persil, & d’un gout aromatique. Cette plante ne  
croît point chez nous , quoique *Parkinson* assure qu’on  
la trouVe dans les champs aux enVirons de *Grennhitbr*dans la Province de *Kent'.mais* perflonne ne l’a trou-  
vée juhques aujourd’htu. Elle est assez commune dans  
les pays chauds ; elle fleurit en été, & meurt après  
que sta semence , qui est la seule partie dont on fasse  
ufage, a atteint fa maturité.

Les semences de cette plante ont une Vertu dessiccatÎVe  
& fortifiante ; elles font bonnes pour chasser les Vents  
de l’estomac & des intestins, & pour prévenir la coli-  
que. Elles scmt diurétiques, propres à exciter l’urine &  
les regles. MILLER , *Bot, Oise-*

On la cultive dans les jardins, & elle fleurit aux mois de  
Juin & de Juillet. Ses semences sirnt petites , striées ,  
moins grosses que celles du persil, d’un rouge cendré,  
d’un gout amer, aere , & d’une odeur aromatique. On  
les Vend dans nos boutiques pour celles de la poi-  
vrette. Elle est une des quatre semences chaudes.  
DaLE.

On distingue *s ammi* de *Dioscoride* & des Anciens delà  
maniere suivante.

*Ammi verum ,* Offic. *Ammi creticum,* Ger. 88I. Emac.  
1036. Parle Theat. 912. *Ammi alterum , semine  
apii,* C. B. Pin. 159. *Ammi odore origani ,* J. B. 3.  
27. Raii Hist. 1. 455. Hist. Oxon. 3. 295. Chab.  
385. DaLE.

*DAmmt* est appelle par quelques-uns *cumin d’Ethiopie,*par d’autres, *cumin royal* : mais il y en a qui préten-  
dent que le cumin d’Ethyopic est d’une nature tout-à-  
sait différente de celle de *Fammi.* La scmencesde cette  
plante , comme tout le monde hait , est beaucoup plus  
petite que celle du cumin, & a le gout de l’origan. On  
doit choisir celle qui est nette & dépouillée de sim  
écorce.

Elle est chaude , Peche & dessiccative. Prife dans du vin,  
elle appasse les tranchées , elle guérit la rétention d’u-  
rine, & les morsures des animaux venimeux , elle ex-  
cite aussi les regles. On la mêle avec les vésicatoires  
de cantharides , pour prévenir la strangurie. Appli-  
quéeavec du miel en forme de cataplasine, elle efface  
les taches livides du vifage. Elle purge la matrice  
lorfqu’on l'emploie dans les fuffumigations avec des  
raisins fecs , ou de la résine. DIoseoRIDE , *Lib. III-  
cap.* 70,

Pline dit la même chcfe , & ajoute de plus, qu’Hippo-  
crate l’appelle *cumin royal -,* parce qu’il croyeit que le  
meilleur croissoit en Egypte. Les habitans d’Alexan-\*  
drie l'employent dans leur pain & dans leurs ragouts.  
Il appaife les inflammations des yeux. Mêlé avec dé  
la graine de lin, & bu dans du vin, à la defe de deux  
dragmes , il guérit la piquuredes fcorpions; pris aVec  
une égale quantité de myrrhe , il est extremement *sa-  
lutaire* contre celle du céraste. On prétend que fon  
odeur, dans le tems du Coït, hâte la conception. *Nat.  
Hist. Lib. XX. cap. 15.*

On trouVe rarement cette espece dans les boutiques , &  
on lui substitue la premiere On l'apporte ordinaire-  
ment de Turquie; la plante qui produit cette sterncn-  
ce est plus petite, les feuilles plus étroites & plus dé-  
coupées; elle porte des fleurs blanches en ombelle , &  
une semence approehante de la premiere , mais plus  
petite , d’une odeur & d’un gout aromatique plus  
agréables , approchant de l'origan. Elle passe pour  
aVoir plus de vertu que la premiere. MILLER , *Bot.  
°T*

On l’apporte d’Alexandrie d’Egypte. Les semences sont  
petites, striées , moindres que celles du persil, d’une  
couleur jaune tirant fur le rouge, d’un gout aromatla  
que acre, & d’une odeur agréable. On les trouve très-  
rarement dans nos boutiques. Elles Eont incisives,  
apéritives & dessiccatives , bonnes pour les douleurs  
sssij

i ο 15 AMM

du colon & de l’uterus , pour les endures dc l'estomac  
& la suppression des regles & de l’urine. DaLE.

Cette Eemence contient une grande quantité d’huile &  
de Eel Volatil.

Elle est incisive , apéritive , anti-histérique , carminatic  
ve, & céphalique, elle refisse au Venin. C’est une  
des quatre petites semences chaudes , Εεμεευ, *des  
Drogues.*

AMMION , *suaeuacv t Cinabre.* Voyez *Cinnabar & Mi-  
ni um.*

AMMITES ou AMMONITES , est une pierre sa7blonneisse qui fil trouVe de différentes grosseurs, car il  
y en a qui font au moins aussi grosses que des noix,  
d’autres comme des pois , d’autres comme des orobes,  
d’auttes comme des semences de paVot ou de millet.  
Ces petites pierres ressemblent à des œufs de poisson ;  
on appelle les unes *centhrites ,* les autres *meconites.*Celles qui font grosses comme des pois font appellées  
par quelques-uns *Bézoarcl* minéral, parce qu’elles font  
formées par écailles ou petites lames comme le *Bé-  
'zoard, 8c* qu’elles font de la même couleur, luisantes,  
ou un peu plus rougeâtres. Elles naissent fur les mon-  
tagnes proche de Berne en Suisse.

Elles *se* remettent facilement en fable dont elles sirnt  
compostées. Elles scmt appellées *ammites d’asiptaeç sa-  
lue.* **laEMERY,** *des Drogues.*

ΑΜΜΟΟΗΟδΙΑ,Ἀμμοχωσία, espece de remede pro-  
pre à dessécher le corps , qui consiste à l’enterrer dans  
du Eable de mer extremement chaud. Celui de rÎViere  
vaut moins que le premier , parce qu’il est trop hu-  
mide.

Mais le SH est beaucoup plus efficace que le selble, & le  
malade doit *se* coucher dedans aVec quelque choste de  
fouple sous lui. Il ne doit pas en aVoir moins de trois  
palmes de haut, autrement sel Vertu *se* perd aifement.  
Ce remede produit aussi les mêmes effets que Ρήλιωσις,  
*Vinsolaelon* dont on peut Voir l’artide.

Oribase , *Lib. X. cap.* 8. *Coll. Med.* nous dit que cette fo-  
mentation aVec le stable conVient aux personnes qui  
font affligées de la colique , de l’asthme, aux cachecti-  
ques, aux hydropiques, à tous ceux qui ont des mala-  
dies chroniques, si on en excepte les ensans. Il ajoute  
de plus , qu’elle doit être administrée dans les plus for-  
tes chaleurs de l’été & au leVer du soleil, si.ir le bord  
de la mer, dans lesablele plus ardent, dans lequel on  
creusera des fosses profondes dans lefquelles le mala-  
de fe roulera & *se* couchera. Mais il aura filin de *ga-  
rantir sa tête* des rayons du sestei!, de se couVrir les  
yeux, & de mettre sclr sion visage une éponge trempée  
dans l’eau froide.

*Aétius, Tetrab. I. Serrn. 3. cap. p. et Celse, Lib. III. cap.  
Λ*I. ordonnent cette *asipoyesetela.,* pour la cure de l’hy-  
dropisie. *Dios.coride, Lib.V. cap. i6y.* dit que le fable  
du rivage que le soleil a échauffé, desseche le corps de  
ceux qui semt hydropiques , lorsqu’ils s’en couVrent  
jusqu’à la tête.

Galien employa cette ὰμμοχωσία , pour la femme de  
Boethus qui aVoit des fleurs blanches , comme il l’é-  
crit, *L. de Praecog. ad Posthumum :* & Pline, *L. XXII.  
cap.* 25. rapporte que sextus Pompeius employa le  
même remede pourlagoute. « Il mit, dit cet Auteur,  
» fes jambes jusqu’au dessus du genou , dans du fro-  
» ment, & il s’en trouVa extremement soulagé, ce  
» qui l’engagea dès-lors à n’user que de ce remede.»  
Henry Etienne, au lieu *d’a/xisoygwteloe*, lit *asitaeoiguirla, ,*011 trouve aussi ψαμμισμός. GûRRÆUs.

AMMOCHRYSOS , Ἀμμόχρυσος; d’ôreu.©. , Eable &  
χρυσός , Or.

AMMOCHRISOS est encore le nom d’une espece de  
boue de couleur d’or que l’on trouve dans le lit de  
certaines sources minérales dans la Frise. CasTELLI.

AMMOCHRYSUS , est une pierre quelquefois assez  
' dure, mais qui ordinairement fe pulvérise entre les  
doigts comme du sable. Sa couleur est tantôt rouge,  
tantôt jaune, entremêlée de paillettes de talc de cou-  
leur d’or, essbrte qu’on diroit qu’il y auroit dedans de

A M M 1016

la poudre d’or. On trouve cette pierre dans la Boheme  
& en plusieurs autres lieux : elle ne sert que pour met-  
tre fur l’écriture. Εεμεευ , *des Drogues.*

AMMODITES , est un serpent venimeux qui a tout au  
plus une coudée de long ; il est de couleur de fissile,  
& a le corps tacheté dc taches noires. Sa queue est ex-  
tremement dure & sourchue.Quelques-uns lui donnent  
le nom de *Cenchria,* parce que *sa* queue est durecom-  
me le millet. Il a les maehoires plus grandes que la  
vipere , & quoiqu’il ressemble à ce reptile à plusieurs  
autres égards , on le distingue aisiément par sia couleur,  
car la vipere est jaunâtre.

La morsiire de *V Ammodites* cause ordinairement la mort  
prefque subitement ; supposi\* qu’elle ne soit pas si  
prompte, le seing sort par la plaie , & la partie mor-  
due s’enfle. Il survient aussi-tôt un écoulement de sa-  
nie , qui est suivi d’une pesanteur de tête , & de dé-  
faillances. LorEque les Eymptomes semt les plus favo-  
rables, le malade ne vit pas plus de trois jours, quoi-  
qu’on en ait vu qui ont vécu jusqu’au septième. La  
mossure de la semelle casse plus promptement la mort.

On doit dans un pareil cas recourir d’abord aux remedes  
ordinaires , aux ventotsses, aux scarifications de la par-  
tie autour de la plaie , à la ligature , & à l’ouverture  
de la plaie avec le bistouri. Les meilleurs remedes fiant  
la mente priste dans l’hydromel ; le castoreum, la casse,  
& le fisc d’armoise, dans de Peau. On doit encore pren-  
dre de la thériaque & en appliquer Pur la plaie, & user  
ensi.iite de cataplasines propres à la cure des ulceres de  
la plus maligne espece. A ε τ ι υ s , *Tetrab. IV. Serrn.* 1.  
*cap.* 25.

AMMONIACUM , Ἀμμωνιακὸν, *Ammoniac.*

Les Arabes appellent le borax *lezac aldeheb ,* ce qui si-  
gnifie la même chose que le Grec χρυσόκολλα , c’est-à-  
dire , colle de l’or. Ils donnent aussi le même nom à la  
gomme *ammoniaque ,* comme *Avicenne* nous en assure  
au motnsiâcou *azac*, à cause fuivant lui, qu’elle sert à  
dorer le papier ; car elle donne une couleur d’or aux  
Livres & au papier sur lesquels on la laisse, & fert en mê-  
metems à faire tenir l’or qu’on y applique. Voilà que!  
est le sentiment *d’Avicenne* : il appelle la gomme même  
ou larme *ammoniaque, Assetc* ou *Azac. Alpagus* ob-  
ferve qu’elle étoit appellée par les anciens Arabes Use  
sac , & en effet un ancien Botaniste Arabe, dans un  
commentaire de *Dioseoridesoppcilc* l’arbre d’où découle  
la gomme *ammoniaque , Segjar Alusseac,* c’est-à-dire ὰ  
l’arbre *Alusseac.* On trouve dans *Serapion, Raxach* par  
corruption, au lieu de *Haxach* ; les Espagnols l’ap-  
pellent *Aguaxaque.*

*Avicene* appelle cet arbre *Altarthub* ou *Altarthut* ; les  
*Grecs* prétendent qu’on l’appelle *Agajyllis* ; καλέἰται  
δε asoTaér© *0* θάμνος ἀγασυλλίς, « l'arbriffeau qui por-  
» te Cette gomme est appelle Agasyllis ». *Dioscoride,  
Pline* dit qu’il est appelle *Metofoum,* en quoi il fe trom-  
pe. Les autres noms de cet arbre dans *Neophytus* sirnt  
κριόθεος & ὴλίου στρόφος : le premier est un épithete de  
*Jupiter Ammon -,* à qui on donne le nom de κριοκεῥαθος,  
« à corne de bélier », & la raisi^n qu’il donne de fon  
autre nom , est qu’il est beaucoup expofé à l’influence  
du soleil. Nous l’appellons communément *Ammoniac*au lieu *d’Ammoniac.*

Quelques l.avans Medecins doutent avec raisim que nous  
ayons le véritable *Ammoniac , (* j’entens par *Ammo-  
niac ,* le suc ou la gomme qui découloit de cet arbre )  
des Anciens , car le nôtre n’a point les caracteres qu’iIs  
lui donnent dans les descriptions qu’ils en ont faites,  
& il est certain que l’espece qu’ils appelloient θραύσμα,  
ou θραυστὸν , « en masse oufragmens », est à peine con-  
nue aujourd’hui parmi nous. On lui avoit donné ce  
nom à caufe qu’il *se* briEe comme les autres gommes  
seches dont les parties ne font point composées d’une  
colle tenace. *Dios.coride* lui donne entre autres *carac-  
teres* celui de ressembler a à des morceaux grumeleux  
» d’encens » , *λίβαι’ωΐΐζον* τὸις χόνδρὸἰς , ce que *Serapion*applique mal-à-propos à sim odeur. Il étoit pur, cum-  
pact, sans ordure & de couleur jaune. *Dioscoride* dit,

1017 A M M

εὓχρουν, « d'une belle couleur ». Ils appeïloient tïne au-  
tre de ses efpeces, φύραμα ou φυραταν, « mêlé » , parce  
qu’elle étoit grasse & résineuse , propre à réduire en  
masse , & remplie de terre ou de Eable. C’est Celui que  
l’on trouve communément aujourd’hui dans nos bou-  
tiques , & les Grecs n’en aVoient point d’autre du tems  
de *Neophytus ,* qui accommodant les paroles de *Diose  
coride* .au siede où il vivait , réduit les deux especes en  
une cn ccs termes : Ἀγκριτέον δε τὸ εύχρουν , καὶ ἄξυλον,  
λιβανίζον τοις χόνδροις , καθαρὸν καὶ πυκνὸν , μηεΓεμίαν ἔχον  
ῥυπαρίαν. « Choisissez celui qui est d’une belle couleur,  
□a en masse, &c. ». C’est le θραυστόνἈμμωνιακὸν, l’*Ammo-  
niac* friable », des Anciens. 11 ajoute immédiatement,  
καὶ τὸ ῥητικίζον , τη ὸσμῆ σφοδρὸν, πικρὸν δἐ τῆ γεύσεΡ καλει-  
ται δἐ τὸ τοιουτον ἐρυμα'ΐῶδες, « & celui qui est résineux,  
» d’une odeur forte & d’un gout amer; ce dernier est  
æ appelle Tmctiso».!! a cru que *F Ammoniac* de fontems  
étoit le même que celui de *Dioscoride,* qui nous le dé-  
peint en masse comme l’encens» , λιβανίζον τὸις χόν-  
δροις , à caufe qu’il étoit résineux & d’une graisse  
gluante & visquetsse : mais cela n’est point vrai , car  
c’est autre chosie d’être ῥητινῶδες, « résineux » , ou d’ê-  
tre λιβανῶδες , « semblable à l’encens ». Ce dernier eft  
SCC & friable , l’autre gras & plein de stuc. On peut  
appeller proprement les corps gluans, tels que la poix  
ou la glu , ἐρυματώδη, *Tractiles ,* mais les θραυστὰ , les  
» friables » scmt ceux qui fe réduisent cn morceaux &  
ne peuvent point *se* filer.Cet Auteur confond donc deux  
chofcs tout-à-fait différentes en une seule , & met au  
contraire de la différence où il n’y en a peint ; car il  
ajoute aussi-tôt après λιθῶδες ἢ γεῶδες φύραμα , « le mê-  
σι lé est rempli de terre ou de cailloux». *L’Ammoniac*de *Diosmride* qui, fuivant lui est appelle φύραμα , est  
le même que le gras & le résineux, que l’on peut aifé-  
mcnt convertir en masse à caufe de *sa* viscosité.

Ecoutons *Pline* là-dessus : *genera ejus duo* Thrauston *mase  
culi thuris similitudine , quod, maxime probatur s alte-  
rum pingue ac resinosum , quod Phyrama appellant.* « II  
» y a deux especes *d’Ammoniac, le Thrauston* ( friable)  
x> qui ressemble à l’encens màle, & le fecond qui est  
» une silbstance grasse & résineuse, appellée *Phyrama,*» ( un mélange ».

La larme qui est gluante comme la résine, étant trop li-  
quide pour demeurer attachée à l'arbre , tombe à ter-  
re, &, s’attachant aux morceaux de bois & au sable  
qu’elle rencontre , elle ne forme plus qu’une même  
masse avec ces substances. C’est-là *F Ammoniac HHA-a,*« pierreux » , & γεώδες, « terreux » , de *Dioscoride ,  
& F Ammoniac* gras & résineux de *Pline ,* qu’on appelle  
*Phyrama.* Celui qui fe fige sur l’arbre , comme l'en-  
ccns, cil non-seulement fec, mais encore pur & exempt  
d’ordures. *Neophytus* qui ne connoissoit point d’autre  
*Ammoniac* que le nôtre , a cru que le liquide & le ré-  
sineux étoient le même que le concret , & a séparé le  
vifqucux & le gras du résineux, ce qui est une Compli-  
cation d’abfurdités ; les *Grecs* l'appellent généralement  
Ἀμμωνιακὸν θυμίαμα, « parfum *Ammoniac »* , parce  
qu’ils l’employoient à cet ufage , malgré fon odeur  
forte & rance. *Dioscoride* dit, καστορίζον τῆ ὀσμῦ, « ayant  
» l’odeur du castoreum » ; *Neophytus*, τῆὸσμῆ σφοδρόν,  
» d’une odeur forte », & *Galien* , κορίου ὸσμὴν, « l’odeur  
» de la coriandre » : mais je crois qu’il faut lire καστορίου,  
« du castoreum », au lieu qu’on a écrit par abbréVÎa-  
tion, κορίου, « de coriandre ». *Pline* met *VAmmoniac ,*le *Juncus 8c le Calamus aromaticus,* & la mousse odo-  
rante au nombre des parfums & des épiceries; mais il  
n’est pas plus furprenant que cette gomme ait place  
parmi les drogues qu’on employoit pour les parfums ,  
que le Galbanum parmi les ingrédiens qui composioient  
le parfum du Grand-Prêtre , *Exod.* XXX. 31. lequel  
consistait en stacte, en onyche aromatique & en encens,  
il est appelle en Hébreu , flXihn , *Chelbena* , d’où  
est venu le grec χαλβάνη. Le, galbanum entroit aussi  
dans les onguens , furtout dans celui d’amandes , qui  
étoit en ufage parmi les Egyptiens, & que l'on appel-  
loit pour cette raifon μετώπιον, « métopium », un des

À M M 10x8

noms dugalbanfim. Voici ce que disent les Grecs dse  
l’onguent d’amandes : Ἀιγύπται τουτοτὸ ε’λαιον εξευρηκο"’  
τες με ίώπιον *ausio TPiiccrylpivoPa.v* , ότι χάλβάνην λαμβανει\*  
το δε φὑ]ὸν εξ ου γίνεται ἢ χαλβάνη καλἐἰται μετώπιον. « Les  
33 Egyptiens , qui ont inventé cette huile , l’appellent  
*» Metopium* , parce qu’il y entre du *galbanum* ; car la  
» plante qui produit ce dernier porte ce nom ». L’odeur  
du galbanum ne diffère pas beaucoup de celle de *Ϊ’Arn-’  
moniast* ; s’il est vrai, comme *Dioscoride* l’assure , qué  
l.lon falsifie le galbanum avec la résine, lesfeves mon-  
dées & *F Ammoniac. Pline* a donc confondu les noms  
lorfqu’il a écrit que l’arbre qui produit *Y Ammoniac*étoit appelle *Metopium* , puifque fuivant d’autres ce  
dernier nom est celui du galbanum. Quelques-uns veu-  
lent que ce foit un arbre qui donne *F Ammoniac* ; d’au-  
tres , que ce silit une plante assez petite. *Actuarius ±*fur *Dioscoride* , dit : Πὀα ἐστὶν ό'θεν Αμμωνιακὸν θύμιάμα ,  
« c’efc une plante qui produit le parfum *Ammoniac »,*C’est-là faire violence aux paroles *deDioscoride.Serapion*qui cite *Dios.coride,&* qui femble tuer defes propres ter-  
mes , rapporte que l'on fait une incision à la racine de  
cette plante pour cn tirer la gomme , preuve qu’il croit  
que C’est une plante. *Pline* l’appelle *arbre* & dit que  
cette gomme en découle en forme de résine , par où il  
fait entendre qu’elle coule naturellement. *Dios.coride*l’appelle δενδρον γαρθηκοεδἐν, « arbre qui tient de la fe-  
» rule », & θάμνος , « arbrisseau » ; en effet les arbres  
d’où l'encens & la myrrhe découlent, ne font pas fort  
grands. Il n’est point parlé de racine dans une ancien-  
ne copie , quoique les éditions pertent : Καλέὶται δέ  
ὓλος *o (japwifr* σὓν τη ῥίζή Αγασυλλὶς, « l'arbriffeau en-.  
» tier avec fa racine , est appelle *Agafyllis* ». Il n’est  
point ici question de racine, & ce manufcritn’en parle  
point. Il est absolument faux que *F Ammoniac* découle  
par incision de la racine d’une plante, comme *Serapion*le prétend. Des Auteurs fort anciens nous assurent  
qu’il découle de lui-même.

Dans les Lexicons grecs de Aledecine, je trouve γόμφἐνοσ  
& γομφίτην, pour désigner la gomme *ammoniaque* odo-  
rante, dans le même ferts peut-être que le nom arabe ,  
*Lezac aldeheb ,* qui, suivant *Avicenne-,* appartient à la  
gomme *ammoniaqtie,* qui fert à fouder l’or ; car γομφῶ-  
σαι signifie « assembler » , & γόμφοι σύνδεσμοι, « Com-  
» phi font les liens » qui joignent deux pieces de bois  
enfemble. Les chevilles fiant encore appellées *Gomphi.*Les Glossaires ou Lexicons portent γομφίτης, Λιβυκὸν  
θυμίαμα, « Gomphites est la gomme douce de Lybie »;

& γόμφιτον τὸ θυμίαμα , « Gomphiton, signifie de la  
gomme odorante ».

*Nicandre* dans les antidotes, metἈμμώνιον ( *ammonium )*pour *amrnomacum* , dans les vers fuivans.

Εν δε επαι’κές ,

Θαλπε βαλω'ν χύτρῳ Ἀμμωνιον ,

*» Mettez* dans un pot tine quantité si.lffifante *d’ammonium*» & faites - le chauffer ». On lit par corruption  
σκάμμωνιον (*scammonium* ) que l'on prend mal-  
a-propos pour la fcammonée, c’est-à-dire , le fuc  
de la fcammonée : mais ce même Auteur appelle  
un peu auparavant lascàmmonée , δάκρυ κύμωνος,  
« ia larme du Kamon ( *scammonée. )*

Τὸ τε δάκρυ νεο^δάλτοιο κάμονος

« & le silc nouvellement tiré par expression de la  
scammonée ». Κάμωνος est mis pour ςκάμωνος *i*de même que μάραγδος pour σμάραγδος,, ( *ma~  
ragdus* pour *smaragdus. ) Le suc* est σκάμωνιον ,  
*«scamonium* » ; la plante σκαμωνία, «*scamonia*Il s’ensiIit donc qu’Ἀμμώvιov ( *ammonium ) &*Σκαμμώνιον , ( *scammonium )* font deux classes  
tout-à-fait différentes.

Le sel *ammoniac , οολΛς ’K/xsuiovicirelv,* a pris son nom dti  
même endroit. Les Grecs , furtout quelques-uns des

1019 AMM

plus modernes , dans leur Lexicons de Medecine font  
fort partagés fur ce fujet. Le Glossaire Sarrazin *d’E-  
phodius,* rend l'Arabe Μιλχ, ( *milch* ) par *ammoma-  
cum.* Μίλχ τὸ Ἀμμωνιακὸν ἄλας , « *milch* est le *soi am-  
moniac »- Milch* est un mot arabe qui signifie fiel. Les  
Grecs changent llaspiration arabe en une plus forte &  
l’expriment par leur χ, *ch.* C’est ainsi qu’ils disent ,  
ἄλχαννα, « *alchanna »* , pour alhanna , &c.

Quelques Auteurs semblent avoir donné le nom com-  
mun de sel, καί’ ἐξοχὴν, par distinction au fel *ammo-  
niacs* ce que l'anden Commentateur Arabe d’Avicen-  
ne donne à entendre par ce titre : *Dit Sel ammoniac ,  
c est-â-delre, du sel.* Le mot arabe que l'on donne au *sel  
ammoniac* est *N'uxader,* mot qui a fa signification pro-  
pre, & ne signifie nullement du fel. De toutes les dif-  
férentes especes de *sel,* il n’y en a aucun dont Diofco-  
ride fasse plus de cas, à caufe de fon efficacité , que du  
fossile ( SH de roche.) Il présure aussi parmi les especes  
de ces derniers , le Eel *ammoniac s* de sorte qu’il n’est  
pas sclrprenant qu’on lui ait donné le nom de Eel à cau-  
fe de sim excellence. Quelques Grecs modernes l'ap-  
pestent ἄλας τζαπαρικὸν , « c’est-à-dire fel fossile ; » car  
τζάπα ( *tzapa) 8e τζαττιον ( tzapium* ) signifie chez eux  
un instrument propre à creufer, τὸ ὀρύγιον ( *orygium : )*chez les Latins*sappa -,* qui est un nom que nous avons  
conservé, & d’où est venu le verbe *J appare,* « sapper. »  
Nicomede, Medecin fophiste , dit dans fon Lexicon,  
Ἀλας ὀρυκτα'ν τὸ γαγΓραινόν. Ἀλας Ἀμμωνιακὸν τὸ τζαπα-  
ρικὸν. Ἀλας Καππαδοκικὸν τὸ Ἀρμενίον. Ἀλας ταριχευτα'ν  
τὸ θαλάσσιον.. « Le sel fossile eft le meme que le gan-  
» grinum ; le fel *ammoniac* est le tzaparicum ; le stel de  
» Cappadoce ne dissere point de celui d’Armenie ; &  
» le fel dont on fe stert dans les assaisonnemens des  
» viandes , est lestel marin. » Vous voyez qu’il distin-  
gue le sel fossile du tzaparicum, dont *F ammoniac* ne  
diffère point, quoique Dioscoride fasse le fel *ammo-  
niac* une efpece de fel fossile : & à dire vrai, le *tzapa*des Grecs n’étoit point, à proprement parler, un ins-  
trument avec lequel ils creufoient la terre : mais il  
ressembloit à ceux dont on fe fert pour tailler les pier-  
res dans les carrieres. On tire le fel *ammoniac,* corn-  
me nous l’apprend Serapion, de certaines pierres du-  
res & tranfparentes ; ce qui fait qulon a besoin du  
tzapa ( espece de pioehe) pour l'avoir & pour le cou-  
per. Les anciens Latins appelloient cet instrument,  
*upupa,* parce que fa pointe a la figure d’un bec de va-  
neau. Les Glossaires portent *upupa, scJy.’ov ( orygiumel*Un célebre Medecin, éxtremement verfé dans ce gen-  
re d’étude, rejette le fentiment de Serapion, & il  
prétend que le fel *ammoniac* tire fon nom du seible  
dans lequel on le trouve en forme de croutes & de la-  
mes. Il n’est pas difficile de fe convaincre de la fausseté  
de cette opinion, si l’on considere, 1°. Que personne  
ne fauroit dériver *ammoniacum, èelro* τῦἄμμου « fable, »  
mais ἀπό τῦ’Ἀμμωνος « d’ammon; » de même que la  
gomme *ammoniaque* ne peut avoir tiré S011 nom du *sa-  
ble ,* quoique Pline le prétende. Ἀμμων , « Ammon»  
il est vrai, a tiré sim nom du siible : mais *Regio , Ksu-  
pomareli,* a pris le sien *d’Ammon s* dont les Oracles  
étoient Eameux dans ces contrées ; & tout ce que l’on  
y trouvoit,qui paroissoit mériter attention , étoit ap-  
pellé Ἀμμωνιακὸν « *ammoniacum.* » Pline nous dit  
qu’on tiroit le SH *ammorelac* de cavernes fcfrt grandes.  
*Levissimus intra specus suos , in lucem universam prola-  
tus Incredibili pondere Ingraves.dt.* « Quoiqu’il foit ex-  
» tremement léger tant qu’il est dans les caVernes, fon  
» poids augmente considérablement lorsiqulon vient à  
» îlexposier à l’air. » Il nous apprend aussi pourquoi on  
lui a donné le nom *d’ammoniac : Nam et Cyrenaici  
tractus nobilitantur ammoniaco , et ipso, quia sub are-  
nis inveniatur, appellato.* «Le territoire de Cyrene est  
» célebre par le siel *ammoniac* qu’il produit , & que  
» l’on trouve dans le fissile : ce qui lui a fait donner  
» fon nom. »Raifon ridicule ! Ce nom paroît lui avoir  
été donné, parce qu’on le trouve dans la région *Ammo-  
niaque* , ἐν τῦ κάΐ Ἀμμωνα Λιβύη, « dans la Lybie aux

AMM 1020

» environs d’Ammon, » qui fassoit partie du territoire  
de Cyrene. On donnoit quelquefois ce nom , non-  
seulement aux contrées qui étoient dans l'intérieur du  
pays , mais encore à toute la Lybie. Ἀμμωνία, dit  
Etienne, ὴ μεσόγειος Λιβύη, καὶ αύΐὴ δἐ πᾶσα ή Λιβαη ὑτως  
έκαλῶτο ἀπό Ἀμμωνος ; « *Ammonia* est la Lybie médi-  
» terranée , & l'on donne quelquefois ce nom à toute  
» la Lybie, à caufe d’Ammon. » Il s’ensi.iit donc que  
le sel *ammoniac* a reçu fon nom de la contrée *Ammo-  
nia,* & non du fable; car pour lors on devroit l.appel-  
ler αμμικὸς ou ἀμμιτῆς, « ammicus ou ammites. »  
Pline dit, dans l’endroit que nous avons déja cité *‘.Quo  
exemplo posteâ inter Ægyptum et Arabiam, etiamsequa-  
lentibus loris , coeptus est inveniri, detractis arenis, quali-  
ter et per Africae sitientia us.que ad Ammonis Oraculum.*» On le déeouVrit ensuite dans les déferts qui fonten-  
» tre l'Egypte & l’Arabie, en fouillant dans le sable,  
» & on en trouve encore aujourd’hui dans cette partie  
» inculte d’Afrique qui s’étend jusqu’à l’Oracle d’Am-  
» mon. σι II est certain que dans la contrée d’Ammon,  
où le terrein étoit entierement sablonneux, les ca-  
vernes que l'on creusoit dans le fable, donnoient du  
fel *ammoniac :* mais il y a toute apparence qulon le ti-  
roit aussi de la terre, & même des rochers, dans les  
lieux qui n’étoient point sablonneux. *Pline* , Livre  
XXXI. ch. 7. *Essoditur et terra, lit palam est humore  
densato in Cappadocia, Ibi quidam caeditur lapidum,  
specularium modo. Pondus magnum glebis , quas* micas  
*vulgus appellat,* çc On le tire de la terre dans la Cap-  
» padoce en forme d’humeur condenfée, & on le cou-  
» pe enfuite de la même maniere que la pierre fpécu-  
» laire. Les morceaux qu’on appelle *micae* , fontextre-  
» mcment pefans. » On me dira que celui de Cappa-  
doce n’est pas le même que celui d’Ammon ; à quoi je  
répons, qu’on réduit les deux efpeces fous la classe  
ὀρυκτῶν ὰλῶν, « de Eels fossiles ; » ce qui s’accorde avec  
le fentiment de Pline. Dioscoride compte trois disse-  
rentes especes de fel : τὸ *spuxelov ,* το Ααλάσσιον, καὶ τὸ  
λιμνάΓον ; « le fossile, ( fel de roche) le SH marin , &  
» celui qu’on tire des marais. » Mais ce dernier peut  
être compris sisus le nom de fiel marin. Il comprend le  
fel *ammoniac* sisus l'espece fossile, bien qu’il en fasse en  
quelque forte une à part, & que fa nature varie fui-  
vant le terrein & la force du soleil qui le produit. Voi-  
ci les termes de Dioscoride : Τῶν δἐ ἀλῶν ἐνεργέστερον  
μἐν ἐστι τὸ ὀρυκτόν\* τέντου δἐ κο,’νῶς μἐν τὸ ἄλ.’θον , καὶ λευκὸν  
καὶ διαφανἐς πυκνὸν τε καὶ σμαλὸν τῆ συγκρίσίΓ ἰδίως δἐ τὸ  
Ἀμμωνιακὸν τῳ γε’ ει, ἐυγξιστὸν δἐ , καὶ ἐυθεἰας τάς δΐαφύσεις  
ἔχον. « Le fel fossile est de tous les sels celui qui a le  
» plus de vertus, furtout lorfqu’il est net , blanc , transi  
» parant, d’une fubstance compacte & uniforme. Mais  
» il n’y en a point de comparable à celui qu’on appel-  
*» le ammoniac ,* qui fe divife aisément, & est plein  
» de fentes difpofées en droites lignes. » Un des prin-  
cipaux caracteres du fel fossile , est d’être blanc &  
transparent. Le fel *ammoniac* possede ces deux quali-  
tés. Pline dit de ce dernier : *Similis est colore alummi  
quod schiston vocant, longis glebis, neque perlucidus,  
ingratus sapore , sed MedScinae utilis.* « Il ressemble à  
» l'alun de plume par fa couleur , & il est en longs  
» morceaux, fans transparence , d’un gout defagréa-  
» ble; ce qui n’empêche polut qu’il n’ait fon utiltté  
» dans la Medecine. » Je ne sai si l'on doit douter de  
*sa* transparence siur le rapport de Pline, puisqueDiof-  
coride regarde la blancheur & la transparence comme  
deux propriétés essentielles au siel siossile , & qu’il les  
attribue toutes deux au sel *ammoniac.* Pline lui-mê-  
me dit quelques lignes plus bas ,que le plus net *(pers.pi-  
cuum)* c’est-à-dire, le plus transiparent est le plus esti-  
mé. *Probatur quammaximeperspicuus , rectisseisseuris.*« Le siel le plus transiparent, & qui a des fentes en  
» ligne droite, est le plus estimé. » On entend par  
*perspicuus* ,τὸ διαφανἐς, la tranfparence , comme quand  
011 dit , *perspicuus amnis Ί perspicuum vitrum* ; α une  
» eau tranfparente , un verre transparent. » Dans les  
Glossaires *‘.perspicuum ,* διαφανἐς, διαυγἐς, α net, Clest-

ΐ02ΐ AMM

» à-dire, diaphane, transparent. » Tout ce qlu tranf-  
met l'image des objets, & à travers de quoi on peut  
voir , est appelle par les Anciens *pers.picuits s* de sorte  
que Pline se contredit lui-même. Il a tiré *sa* defcnp-  
tion de différens Auteurs : il a peut-être trouvé dans  
quelqu’un d’eux, que le siel *ammoniac* reffembloit par  
fa couleur à l’alun de plume : il est vrai que ce der-  
nier est blanc, mais il n’est point transparent, & ne  
paroît point être divisé en fragmens semblables à des  
cheveux gris. Il s’est donc imaginé qu’il étoit en longs  
morceaux , mais sans transparence. Il avoit lu dans un  
àutre, que le τὸδιαφανἐς, « le diaphane, » étoit le plus  
estimé ; & il l'a rendu *par perspicuus,* qui est le même  
que transparent.

Avicenne nous donne trois caracteres de fel *ammoniac,*qui font , τὸ ἔυ,χιστον, « la facilité à fe fendre » ; τὸ  
διαφανε'ς , « la transparence & la couleur du crystal ;  
en arabe, *albeluri,* ce que le Traducteur rend par  
*et melior ex eo, qui est ttt borax , clarus, crystallinus.*« Le meilleur ressemble au borax ; il est: clair, & tranf-  
» parent comme le crystal. » 11 n’est point parlé du  
borax dans l'Arabe , qui est le nom que les Barbares  
donnent au *chrysocolla,* qui ne ressemble en aucune ma-  
niere au fel *ammoniac.*

On trouve dans l’édition arabe trois épithetes qu’Avicen-  
ne donne au sel *ammoniac.* La premiere répond du grec  
ἔυχιστον, facile à divifer, La feconde est le mot par  
lequel Avicenne rend toujours le διαφανἐν, diaphane  
de Diofcoride. La troisieme est *albeluri,* que les In-  
terpretes rendent par *crystallinurn ,* avec plus de rai-  
fon que ceux qui traduifent l’arabe *belurpar beryh*

Mais ce qui a salt adopter ce sentiment à ces derniers, çla.  
été le fon de ce mot , comme si *belur* vcnoit de *beryl* par  
la transposition des lettres. Le meilleur béryl est celui  
qui a la couleur de verd de mer. Le béryl doré est d’u-  
ne autre espece, il tire sur la couleur d’or. *Bilur On*arabe, doit signifier une pierre précieusie blanche ; car  
l’*ammoniac*, λευκόν & διαφανἐν, « blanc & transparent»  
est comparé à la couleur *bihtrune :* on ne peut pas l'en-  
tendredu crystal qui ne croît point dans les Indes.Mais  
le Géographe dé Nubie écrit qu’on trouve le *bilur*dans plusieurs endroits des Indes ; par exemple, à  
Sarandib, ifle des Indes , sious le huitieme parallele du  
climat, où il prétend qu’on trouve le meilleur & le  
plus grand *albilur.* Je ne siamois rendre ce mot par  
*beril,* comme un silvant Traducteur l'a fait , pour les  
raisons que j’ai rapportées ci-dessus. Je fuis plutôt du  
fentiment de ceux qui traduisent l’Hébreu ’üHlT1,  
*soham s* par *albilur,* que presque tous les Interpretes  
veulent être l’onyx, à qui on a donné ce nom , à catsse  
de *sa* blancheur, qui ressemble à celle de l’ongle hu-  
main, quoiqu’on prétende qu’il est quelquefois de dif-  
férentes couleurs. Il y a encore une espece de marbre  
à qui on donne ce nom pour la même raison. *Paulus  
Sibenelarius.*

*'Grroe F* ο'νυξ ἀνέηκε *Tiauydsovsii sosidstaso*’ίΐχρίοων ἐρίτιμα.

« Des rayons pareils à ceux que jette l’Onix, dont la pâ-  
» leur ne diminue point le prix. »

Une ancienne traduction Arabe rend βυρήλλον, « béryl »  
dans l’Apocalypse par *bilur.* Suppofé que *bilur* foit le  
béryl, ce ne peut être que cette efpece de béryl qui est  
une des dernieres pierres dont il vient d’être fait men-  
tion, & que l’on dit ressembler au Crystal. Ce ne peut  
être qu’une pierre précieufe, blanche & semblable au  
crystal, qui ait reçu ce nom parmi les Arabes, puif-  
qu’Avicenne nous apprend que cette espece de siel,  
que l'on appelle communément *sol-gemme*, ressemble  
à *i’albilur.* Il est certain que celui-ci est blanc & transe  
parent; ce qui lui a fait donner par les Arabes le nom  
de *salem gemmae,* « fel gemme, » au lieu qu’ils eussent  
dû l'appeller *salem gemmeum.* C’est ainsi qu’on trouve  
*gemmeus miles* dans Martial pour *vitreus.* Ce Poète ap-

AMM io?, a

'pelle fouvent le verre du nom *de gemma*, à caufe de  
son éclat & de sa transparence.

Le mot qiù signifie le siel-gemme dans le texte Arabe t*clcdarani s* siuivant le Traducteur d’Avicene : mais je  
ne vois rien dans ce mot qui réponde à la notion que  
nous avons du fel.gemme. Ne se peut-il pas faire qu’iJ  
vienne de l.Hebreu q-j *dar,* qui signifie une pierre  
de *Paros, 8e* dtl marbre blanc ? En effet, ce fiel fossile  
appelle fel-gemme, est aussi blanc & aussi éclatant que  
le marbre. Ôn trouve dans Myrepfe σαλταέμε *(Saltze-  
me)* pour signifier ce qu’on entend en Latin par sa!  
*gemma.*

Je trouve dans un ancien Glossaire Arabe *Callasiicus,*en parlant du béryl ; mais je crois qu’il faut lire *Cba-  
lasticus,* ὸ χαλαστικός. L’on fait que les Medecins ap-  
pellent *Chalastica,* certains remedes qui ont une ver-  
tu émolliente, laxative , difcussive, digestive , & réfo-  
lutive. Avicenne , dans ce passage , femble distinguer  
& nommer les différentes efpeces de fels, plutôt par  
leurs vertus que par la différence de leur nature, ou  
du lieu qui les produit. Le premier, a , silivant lui,  
une vertu astringente comme le nitre : il y en a un au-  
tre ( c’est ainsi que le rend le Traducteur) qui est fria-  
ble, & un troisieme qui est creux, ce que je n’entens  
point, quoiqu’il emploie le terme *creux* pour une esc  
pece de sel dans tout le reste du Chapitre. Alpagus ,  
dans fon Lexicon , le traduit par *sol imperiael* : mais je  
ne puis dire ce que c’est. Peut être est-ce un mot d’un  
verbe Arabe, qui exprime le pouvoir de saisir & d’en-  
traîner, qui a la même signification que PHebreu Α’9Π,  
*Hhataph,* qui signifie arracher & entraîner par force.  
Il entend peut-être par ces mots τῆν σμηκτικὴν δύναμιν,  
α la vertu détersive, » qui fe manifeste en emportant  
& détergeant. Un ancien Traducteur Arabe rend le  
λίθος μολυ^δοέὶδη'ς, *lapis plumbarius* de Diofcoride ,  
par un mot qui nous donne lieu de douter , s’il veut  
parler d’un fel de couleur d’azur, ou d’outremer, que  
les Grecs mettoient au nombre des sela. En effet, 2le-  
*simus P anopolitanus ,* par Εοη ἄλατος κυανῦ Αρμένικου ,  
fel de couleur *d’outremer,* semble parler d’une estocee  
de peinture de cette couleur : Serapion nous apprend  
que le borax est une eEpece de stel. On trouve encore  
des Eels jaunes & de couleur de pourpre. Supposions  
qu’Avicenne donne le nom de borax au sel qui est de  
couleur d’azur : je crois qu’il Eaut lire ce passage par  
un mot qui signifie la σμηκτίκη' δύναμις, la a faculté dé-  
tcrsive. » Ce qui précede femble me confirmer dans  
mon fentiment ; car j’eusse rendu ce que le Traducteur  
exprime par *rare Se friable,* par *mordant,* d’un verbe,  
qui signifie *ronger & corroder.* Pline dit de ce fiel : In  
*medendo vero mordens, adurens , repurgans, extenuanstdisselvens :* «Ce remede a une qualité mordicante,  
» caustique, détersive, atténuante, & dissolvante. »

Avicenne fait enfuite mention d’une autre efpece de SH  
qu’il appelle *dararn* ou *drani.* L’Auteur du Diction-  
naire Latin-Arabe, traduit ce mot par χαλαστικὸν,  
« laxatif. » Il s’enfuit donc ou’Avicenne donne ce  
nom à un sel qui a une qualité émolliente & dissol-  
vente , que Dloscoride appelle διιζχύτικη δυνάμις,  
« pouvoir dissolvant; » Pline, *disselvens* a dissolvent; »  
ce qui est une qualité propre au Pel fossile ou gemme ,  
car plus il est amer , plus aussi est il propre à dissoudre,  
comme Avicenne lui-même le témoigne. Il dit enfuite  
qu’il y en a une autre espece qu’il appelle *naphthi* : il  
entend par-là un SH naphthique qui tire *son* nom de la  
*naphthe s* qui est une espece de bitume liquide qui est  
le même, à ce qu’on prétend, que celui que Galien ap-  
pelle SH de Sodome. Je ne soi si cela est Vrai, & si ces  
mots ne peuVent point reeeVoir un autre siens. Peut-  
être que l’Auteur Veut parler de cette espece de Eel que  
DioPcoride appelle ἐχαρῶΐικὸς « efcarotique, » Pline,  
*adurens ,* « caustique. » Les Arabes appellent encore  
du nom de *nafta* une Vésicule, une Vessie, ou tubercule  
du Grec ἄφθα, « *aphtha,* » que l’on traduit par τὰ ἐν  
στὸμάΐι ἔλκη, & φθόην, « ulcere de la bouche. » Il est cer-  
tain que les Grecs employent *aphtha* pour *bitumen \**

Ï023 AMM

comme dans Constantin *de Imperio, rnrycel* ἄφθαν αναδι-  
δῦσαι, « une fontaine qui donne de l'aphthe. » Un  
homme très-favant d’ailleurs, entend par là des fon-  
taines dont l’eau caufe des ulceres, au lieu que l’Au-  
teur veut parler de fontaines qui donnent du bitume  
liquide, ou naphthe.

*Aphtha* est donc mis pour *naphtha >* au lieu que les Ara-  
bes mettent *naphtha* pour *aphtha,* qui signifie la Vési-  
cule ou vessie d’un ulcere. De-là *salnaphthi Ί o* ἐχαρω-  
Tikoç , « efcarotique, » qui, par fa qualité caustique  
caufe des ulceres ou aphthes sur la peau , & des  
esitares. Avicenne fiait à peu près le même ordre que  
Dloscoride, lorsqu’il assigne les qualités des différen-  
tes especes de sels. Δύναμιν δε' ἔχουσιν ὸι προειρημένοι  
ἀλες πολυχρηστον στυπτικὴν τε καὶ σμηκτικὴν , καὶ ἀποκαθαρ-  
*simw, èj cpiaieusiucMv' ίτι* δἐ καΊασταλτικὴν , καὶ ιἈνωτικὴν , I  
καὶ εχαρωτικην, τῷ μᾶλλον καὶ ivrTov διαφέροντες. « Les Tels  
» dont nous venons de parleront une vertu astringente,  
» abstersive, purgative, distcussive, repercussive, &at-  
» ténuante; ils fiant encore propres à former une esta-  
» re, & ont plus ou moins d’efficacité, fuivant leurs  
» différentes especes. » Le fel efearotique de DifCori-  
de est donc le *naphthi* d’Avicenne, que l'on rend lit-  
téralement par *vésicatoire.*

Quoique les Medecins modernes donnent le nom de vé-  
sicatoire aux médicamens moins violens que les efca-  
rotiques & les caustiques ; les Grecs ne lassent pas de  
les confondre fouvent , & appellent les topiques , qui  
sont lever des vésicules fur la peau, & forment une  
croûte sur les parties écorchées du nom général de  
caustiques & d’efcarotiques. Il est certain qu’on trouve  
un fel qui a la vertu d’écorcher la peau , & d’exciter  
des pustules. Strabon l'appelle Κνησμωδείς άλας, «fel  
» qui caisse de la demangeaifon , » & prétend qu’on en  
trouve dans un certain lac d’Atropatene, Provinee  
de la Mcdie, dont l'eau brûle les hardes qu’on y lave.  
Λίμνην δἐ ἔχει τὴν Σπαῦτα , ἐν ὴ ἄλες επανθουνθες nnleTov-  
ταΓ εἰσὶ δε' κνησμωδέις , καὶ ἐπαλγέὶς. ἔλαιον δἐ τῦ πάθους  
ἄκος , ὓδωρ δἐ γλυκυ' τόίς καταπυρωθέὶσιν lqaT/oiç , h τὶς  
κατ’ ἄγνοιαν βάψειεν ἔις ἀυτὴν πλύσεως χάριν, « On y  
-» trouve un lac appelle *Spauta,* dans lequel fe trou-  
» vent des masses de fel. Ces fels causent fur la partie  
» du corps où on les applique une efpece de deman-  
» geasson incommode , que l'on guérit avec de l'huile.  
» Son eau brûle les hardes qu’on y lave par inadver-  
» tence , & l'on ne prévient sim effet qu’en les trem-  
» pant aussi-tôt dans de l'eau fraîche. » *Strabo -, Lib. II.*Ce feldoit être extremement efcarotique, ou tout au  
moins , comme diEent les Medecins, *vésicatoire.* Les  
vésicatoires font proprement ces siortes de topiques qui  
causient une rougeur sim la peau, accompagnée d’exco-  
riations, de vésicules, & de pustules, que les Arabes ,  
ainsi que je l’ai déja dit, appellent *naphthi.* Les Arabes  
inferent communément un *n* dans le milieu des mots;  
mais ils l’ont mis devant celtfi-ci qui est tiré du Grec ,  
disimt *naphtha* pour *aphtha.*

Avicenne dit que le siel naphthi est noir , ce qui est la  
couleur de la poudre à canon , appellée dans une Epi-  
gramme Grecque, poudre *d’Ethiopie ,* nom que l’on  
donne communément au siel naphthique. Avicenne  
nous apprend encore qu’il n’a cette couleur qu’à causie  
du naphthe qu’il contient. Il l’appelle en Arabe *naphthia,*par où j’entens la faculté qu’il a de brûler & d’exciter des  
pustules : dans le même Auteur *nitrosia* signifie qua-  
lité nitreufe , & l’on trouve chez lui plusieurs au-  
tres mots de cette espece. Il dit que cette couleur lui  
vient de fa nature brûlante & enflammée, qu’il perd  
cette qualité lorfqu’on le calcine, & acquiert la nature  
du fel-gemme. Il est vrai que tous les fels perdent de  
leur acrimonie, lorfqu’on les expoEe quelque-tems  
à un feu médiocre, & acquierent une qualité diapho-  
rétique, qui est particuliere au fel-gemme. lai δἐ κεκαυ-  
μένοι διαφορῶσι μᾶλλον. « Les calcinés fiant les plus  
» diaphorétiques.» Puzzl *Egtnete.* Avicenne ajoute dans  
le même endroit que le Eel des Indes est noir, non point  
à cauEe de sa naphthicité, comme le fit! naphthique,

A M M 1034

mais par *sa* propre si-ibstance. On ignore quelle est  
l’espece qu’il appelle sel des Indes. Les anciens Grecs  
appelloient leur stlcre*sel d’Indes,* parce qu’on le trou-  
ve dans des roEeaux en forme de fel. Le même Au-  
teur, *Liv. IV. chap< de la Rougeur de la langue des per-  
sonnes qui ont la sievre ,* parle d’un fel qu’on apporte  
des Indes, & qui paroît être le fucre des Anciens. Π  
n’est pas surprenant qu’Avicenne le mette au nombre  
des fels, pussque dans le Chapitre *de Atramentis,* H  
parle des couleurs des Indes, parce que les Grecs les  
appelloient μέλαν ’ΐνδικὸν, « *encre Indienne.* » La plu-  
part desAuteurs modernes semblent croire qu’Avicen-  
ne parle de ce dernier sel dans les paffages où il traite  
de la différence des sels, & entre autres du sel des In-  
des. Mais il est évident que le Eel dont il parle dans le  
traité de la rougeur de la langue , est disterent de ce-  
lui dont il parle dans le Chapitre de la différence des  
sels. Le premier n’est autre chofe que du fiacre : car  
ce Eel des Indes a la couleur du Tel ordinaire, comme  
AVÎcenne lui-même le ditcxpreffément dans le Chapi-  
tre *de Asperitate linguae.* Les Grecs nous difent aussi  
Ἀλς o Τνδικος χροιὰ με'ν καὶ συστάσει ὸμοιος τω κοινῳ ὰλι  
γεύσει δἐ μελιταδὴς. « Le fel des Indes a la même cou-  
» leur & la même substance que le Eel commun , » mais  
il a « le go ut du miel. » Or le Eel commun est blanc.  
Pline nous dit aussi que le l.ucre (qui est le l.el des In-  
des des Anciens) est blanc & concret comme la gom-  
me. On doit donc entendre ce que dit Avicenne dans  
le Chapitre où il traite des différentes estpeees de sela  
du véritable l.el des Indes, & non point du l.ucre des  
Anciens , quoiqu’il fût véritablement une efpece de  
SH ; car le stlcre est blanc , au lieu que le Eel dont il  
parle est noir. Mesilé fait aussi mention de ce stel, &  
nous dit que le Eel naphthique & celui des Indes Eont  
préférables à tous les autres. Strabon , *Lib. V.* rappor-  
te d’après Clitarchus , qu’il y a dans les Indes des car-  
rieres où l’on trouve du fel naturel en forme de pier-  
res. Dans l'endroit où il parle des curiosités de l’Ifle  
d’Ilva , τουτο δἐ *craesic?*οξον ή νῆσος,καὶ ταὀρύγματα ἀναπλη-  
ρaérai πάλιν τὰ μεταλλεύθεντα , καθάπερ τους πλαταμω-  
νας φάσι τύς ἐν’Ρόδω , καὶ τὴν ἐν Πάρῳ πέτραν τὴν μαρμά-  
ρον , καὶ του'ς ἐν ’ΐνδοις άλας ώς φησι κλειταρχος. « Il y a  
» cela de remarquable dans cette Ifle , que les fosses  
» qu’on y creuse fe remplissent de nouveau au bout  
» d’un certain tems, comme cela arrive, à ce qu’on dit,  
» aux canaux qui fiant dans l'Iste de Rhodes, aux car-  
» rieres de marbre de Paros, ou à celles de SH des In-  
» des, si-livant le rapport de Clitarchus. » Pline rap-  
porte que l.lon trouve une même espece de SH dans  
Oromenus, montagne des Indes, ce qu’il semble avoir  
pris de Clitarchus : *Sunt et montes nativi salis, ut In-  
dus Oromenus -, tn quo Lapicidinarum modo caeditur re-  
nascens ; majas.que regum vectigal ex eo est quam ex  
auro atque margaritis.* « On trouve aussi dans de certai-  
» nes montagnes, comme dans celle d’Oromenusdans  
» les Indes des carrieres de sel qui ne tarissent jamais,  
» & qui fournissent des plus grands revenus à leurs Posi  
» fesseurs que Por & les perles. » Il peut fe faire que les  
Arabes donnent à ce fel le nom d’Indien plutôt àcau-  
*se* de sa couleur , que du pays où il croît : de même  
qu’ils appellent *Myrobolans Indiens* ceux qui fiant noirs,  
*& Indicum colorem , το* μέλαν, « encre , couleur Ιη-  
» dienne. » Quoiqu’il en foit on trouve deux différen-  
tes eEpeces de fel d’Indes qui ont le même nom ; savoir,  
le si-lcre des Anciens, qui est le Eel d’Indes des Grecs,  
& le SH Indien des Arabes.

L’examen de ces diflérens Eels nous a un peu écartés du  
Eel *ammoniac s* les Barbares écrivent *ammoniac,* demê-  
me que gomme *ammoniaque* pour *ammoniaque.* Dé-là  
vient que Pandectarius appelle ce Pel *arrneniac,* com-  
me s’il venoit *Armerne.* Je ne doute point qu’on ne  
trouve du Eel dans cette derniere contrée, mais il est  
différent du Eel *ammoniac.* On ignore encore aujcur-  
d’hui la nature du Eel *ammoniac.* Quelques-uns ccnjec-  
turent qu’il est fait avec l'urine du chameau, & plu-  
sieurs favans admettent ce fentiment, parce qu’on l'ap-  
‘ porte

102 5 AMM

porte à Venise des pays Orientaux où l’on trouve un  
nombre infini de chameaux. Mais cette opinion ne peut  
se soutenir , car le véritable *soi ammoniac* vient plutôt  
del’Occidentque de l'Orient,puisqu’on le trouve dans  
la contrée *d’Ammon* aux environs de *Cyrene.* Il est vrai  
qu’il est de même genre que le fel de roche & le fel  
gemme, mais il passe pour avoir une vertu particuliere  
dont il est redevable à la nature du lieu où il naît. Le  
Eel gemme est aussi blanc & aussi transparent que le fel-  
*ammorelac.* Hérodote dit, qu’il y a des montagnes ou  
collines de fel au-delà de la contrée *d’Ammon, LHV.*Μετὰ δἐ Ἀμμωνιάς , διὰ τῆς ὀφρύης τῆς σψαμμου δί αλ-  
λέων δέκα ύμερέον ὀδου κολώνος τε' ὰλός ἐστιν *ομοι©- rlf’Su-  
iaeuvsa.* « A dix journées au-delà d’Ammon dans les fa-  
□o bles, on trouve des montagnes de Eel pareil au fel  
*» ammoniac.* » 11 paroît par là que le fel *ammoniac* n’a  
point reçu fon nom des stables,mais de la contrée d’Am-  
mon. Sérapion nous apprend qu’on le tire de pierres  
dures & transparentes ; ce qui lui a attiré la critique  
d’un savant Medecin. Lorsqu’il dit dans le même en-  
droit qu’on l’apporte de la contrée de *Coras.an,* on ne  
doit pas croire qu’il veuille parler du véritable fel *am-  
moniac,* qui ne fe trouve que dans le pays *d’Ammon,* qui  
lui a donné sim nom. Le Eel *de Coras.an* est de même *es-  
pece ,* quoique différent dtl fel *ammoniac.* Il dit dans le  
même endroit qu’il est de plusieurs couleurs, blanc,  
noir & bigarré : mais les anciens Grecs parlent d’un fel  
*ammoniac* d’une seule couleur , blanc & transparent  
comme le crystal, en quoi ils ont été suivis par Avle  
cene , qui n’admet qu’une seule efpece de fel *ammo-  
niac* ; peut-être y en a-t-il une efpece plus noire, que  
les Arabes appellent *Milch Hendi, Sel Indien.* SaU-  
MAIsE, *de Homonym. Hyl. Iatr. cap.* 111.

*Dela gomme Ammoniac ou Hammoniaque.*

La *gemme Ammoniaque* est le stuc d’une espece de ferule ,  
( νάρθηξ ) qui croît dans cette partie de la Libye qui est  
aux environs de *Cyrene.* La plante entiere avec *sa* ra-  
cine est appellée Agaiyllis.

La meilleure *gomme ammoniaque* est celle qui a une belle  
couleur, qui est nette, figurée comme l'oliban, pure,  
compacte , d’un gout amer & d’une odeur pareille à  
celle du castoreum. Cette espece est appellée *thrause  
ma ,* ( masse ou fragment ; ) & celle qui est mêlée avec  
de la terre ou du gravier, *phyrama,* ( mélangé.) Elle  
croît dans les fables de la Libye aux environs du lieu où  
étoit le Temple de *Jupiter Ammon.*

Elle amollit, attire, échauffe & ré fout les duretés & les  
tumeurs. Elle lâche le ventre & chasse le fœtus hors  
de la matrice. Prife à la dosie d’une dragme dans du vi-  
naigre, elle diminue le gonflement de la rate & appaise  
la goute & la sciatique. Elle est encore fort bonne pour  
l’asthme, la difficulté de refpirer, ( ὀρθοπνοἵκόἵό ) l'épi-  
lepsie & l’humidité de la poitrine , étant employée en  
forme d’éclegme avec du miel, ou prife dans le sim de  
tisane ; elle arrête le pissement de Eang , déterge les  
raies des yeux, (τὰ ἐν ὸφθαλμὸῖς λευκωματα) & adou-  
cit la rudesse de la peau. Broyée avec du vinaigre, elle  
réEout les duretés de la rate & du soie. Appliquée en  
forme de cataplafme avec du miel ou avec de la poix,  
elle dissout les concrétions gypfeufes qui viennent au-  
tour des jointures. Mêlée avec du vinaigre, du nitre &  
de l'huile de Chypre pour en faire un *acopon ,* elle fou-  
lage ceux qui ont des lassitudes ou qui font affligés de la  
sctatique. DtosCoRIDE , *L.III.* c. 98.

La description que Pline donne de la *gomme ammonia-  
que* est en tout semblable à celle de Dioscoride.

On trouve dans cette partie de l’Afrique qui confine avec  
l'Ethiopie parmi les fables, une gomme à qui on don-  
ne le nom *d’hammoniaque,* à calsse que l’arbre appel-  
lé *Métapion* d’où elle découle en forme de résine, croît  
aux environs du lieu où étoit l’Oracle de Jupiter Am-  
mon. Elle est de deux especes. Celle qtl’on appelle  
*thrauston* ressemble à l’encens mâle & est la plus estimée;  
l’autre appellée *phyrama* est grasse & résineufe ; elle  
*Tome I.*

AMM 1026

est ordinairement mêlée avec du fable ; celle qui est la  
plus transparente & en plus petits morceaux, est la plus  
estimée & la plus chere. Elle fe vend jiffiqu’à quarante  
sous la livre. Ρεινε, *Nat. Hist, L. XII.* c. 23.

*La gomme ammoniaque* amollit, échauffe & réfout. Mê-  
lée dans les collyres elle éclaircit la vue & dissippe les  
demangeaiPons, les taches & les taies des yeux ; elle  
appaise aussi le mal de dents, surtout quand elle est  
calcinée. Elle est bonne pour l’asthme, la pleurésie, les  
maladies des poumons & de la vessie, peur le pissement  
de siang, pour la rate & la Eciatique Préparée avec une  
égale quantité de poix ou de cire & d’huile roEat, elle  
est un excellent remede pour les maladies des jointu-  
res & pour la goute. Appliquée avec du miel, elle  
mûrit les tumeurs , ramollit les cors & résout les du-  
retés. Préparée avec du vinaigre & de la cire de Chy-  
pre ou de l'huile roPat, on l'applique avec fuccès fur la  
rate & elle est efficace contre les lassitudes, lorsqu’on  
en frotte le corps après l'avoir mêlée avec du vinaigre,  
de l'huile & un peu de nitre. *IdemÆ. XXIV. c. 6.*

*Précautions* à *observer lors.quon emploie la gomme  
ammoniaque dans les emplâtres»*

On ne doit mettre la *gomme ammoniaque* dans une corn-  
position, que loissqulelle est à moitié cuite, sp l'emplâ-.  
tre est pour une blessure fanglante, on doit faire macé-  
rer la gomme dans du vin ou du vinaigre. On levigera  
cette gomme dans de l'eau & on y ajoutera les autres  
ingrédiens après l’avoir fait bouillir, si c’est une em-  
plâtre adoucissante que l'on veuille appliquer fur l’a-  
nus. ORIBasE , d’après *Antyllus, Synop. L. II. c.* 6.1.

La *gomme ammoniaque* ne doit point entrer dans une  
composition que lorfque celle-ci est à moitié cuite. Il  
est même nécessaire de la pulvérifer ou de la faire ma-  
cérer dans du vin ou du vinaigre, *si* l'on destine l’em-  
plâtre pour des blessures fanglantes , ou dans du vinai-  
gre feulement si c’est pour des écrouelles ou des fistu-  
les. Supposé qu’on veuille l'adoucir, on doit la faire  
macérer dans l'eau & l’ajouter aux autres drogues après  
qu’elles feront refroidies, pour prévenir l'effervefcen-  
ce , & les faire bouillir de nouveau. Αετιυε, *Tetrab.  
IV. Serm.* 2. *cap.* 25.

Les modernes distinguent la *gomme ammoniaque* de la  
maniere suivante.

*Ammoniacum ,* Offic. C. B. Pin. 494. Raii Hist. 2. 1844.  
Chomel. Plant. Usu. 182. Math. 2. 803. *Ammoniac*cuwjMill. Bot. Offic.3o. *Gummi AmmoniacuméscffirOd.*4. 184. *GummiAmmoniacum.* Park. Theat. 1544. Ger.  
898. Emac. 1056. Daï.E.

On donne à cette gomme le nom *d’ammoniac,* parce que  
la plante qui la produit croît, à ce qu’on prétend, dans  
la Lybie, aux environs du Temple de Jupiter Ammon.  
Elle nous vient de la Turquie & des Indes, & l’on  
croit qu’elle découle d’une espece de ferule, parce  
qu’elle est souvent mêlée avec des semences & des  
morceaux de cette Eorte de plante. La meilleure est en  
petits morceaux, jaunâtre par dehors & blanche en de-  
dans , nette, aisée à s’amollir & à ste dissoudre.

Cette gomme est apéritive , atténuante & détersive, bon-  
ne pour chasser le phlegme des poumons, & par con-  
séquent d’une grande utilité dans l’asthme, la diffi-  
culté de respirer, dans les maladies ncrvetsses, hysté-  
riques & hypocondriaques. Appliquée extérieurement  
elle est silppurative, maturative & dissolvante, propre  
à fondre les duretés & les tumeurs fcrophuleuses. Les  
préparations de *ia gomme ammoniaque* font, *les p’Inles  
magistrales d’ammoniac sit’emplâtre diammoniac-* Μιε-  
LER , *Bot. Offic.*

Cette gomme contient beaucoup d’huile & de fel essen-  
tiel & volatil, peu de phlegme & deterre.

Elle amollit, elle atténue, elle digere, elle réfout;elle  
- est apéritive, propre pour les obstructions de la rate,du  
foie & du méfentere; elle exeite les regles & on l’em-

T tt

1027 AMM

ploie intérieurement & extérieurement. LEMERY , *des  
Drogues.*

La *gomme ammoniaque* donnée depuis un scrupule jusqu’à  
demi - dragme, est un excellent emménagogue. On  
peut l’employer en forme de pilules & de bols, avec  
les préparations de mars & les fleurs de fel *ammoniac.***GEOFFROY.**

*Préparations de la gomme ammoniaque.*

*Pilulae de ammoniaco magistrales.*

Pilules magistrales d’ammoniac.

Ces pilules ne fe trouvent point dans le Dispensaire du  
College de Londres , & paroissent avoir été pristes de  
celui d’Ausbourg, qui les attribue à Quercetan. Cel-  
les que nous décrivons ici ne font pas fort différentes  
des siennes.

Zwelfer Veut que l’on emploie assez de Vinaigre dans la  
diffolution des gommes , pour pouVoir fe paffer du si-  
rop dont les pilules ont befoin pour aVoir une confise  
tence conVenable. Il rejette le sel d’absinthe de cette  
composition , comme étranger au tout. Schroder don-  
ne la même composition fans aucune différence.

*Emplastrum ex ammoniaco,* Emplâtre d’ammoniac.

Faites cuire le tout jusqu là consistance de cerat.

Cette composition a passé dans toutes les éditions du  
Difpenfaire de Londres fans aucun changement consi-  
dérable. Elle demande beaucoup de foin & d’adresse.  
On fera bouillir enfemble & on passera toutes les dro-  
gues qui peuVent fe fondre. On y ajoutera les autres  
après les aVoir puhvérisées. On fait rarement usage de  
cette emplâtre.

*Lac ammornacums* Lait d’ammoniac.

Prenez *de la gomme ammoniaque la plus pure, trois drag-  
mes.*

Faîtes-là dissoudre dans six onces d’eau d’hyfope froide  
dans un mortier

Ceux qui respirent aVec peine doÎVent en prendre fou-  
vent une cuillerée. BATEs.

Le lait ou l’émulsion *ammoniaque* de Quincy , est un  
peu différent du précédent.

AMM 1028

Prenez *de la gomme ammoniaque , trois dragmes.*

Faites-là dissoudre dans demi-once de Vinaigre distilé.

*de vin du Rhin, deux onces >  
d’eau d’hyfope, quatre onces.*

La dosie est d’une cuillerée trois ou quatre fois par jour,  
fuÎVant l’exigence des iymptomes. Ce remede rend la  
refpiration libre en facilitant l’expectoration ; il est  
bon pour l’asthme, *sec* ou sipasimodique, où les pecto-  
raux ordinaires font inutiles à caufe de l’action par-  
ticuliere qu’il a fur les nerfs.

*Sur l’origine dit sel Ammoniac.*

Il n’y a point de drogue plus commune que le fel*ammo-  
niac, 8c* il est assez étonnant que l’on ne fache précisé-  
mentni d’où il Vient, ni de quelle maniere il a été  
fait. Il ne Venoit autrefois que par Venife , & cela a  
fait croire qu’il en Venoit, mais on en est désabusé. Il  
vient du leVant, & apparemment d’Egypte en grande  
quantité, on ne fait ni de quelle Province du Levant,  
ni de quel canton d’Egypte.

Tous les Chymistes favent que c’est un fel volatil uri-  
neux pénétré par un acide , & ils en font aifément d’ar-  
tificiel. Il y a pour cela différens procédés dont M.  
Geoffroy le cadet a rapporté le détail. Ordinairement  
on met une partie dessel commun fur cinq d’urine, la  
plupart y ajoutent une demi-portion de fuie. Feu M.  
Lemery & feu M. Homberg la rétranchoient, & ce  
mélange étant mis dans un vaisseau , il fe fublime une  
Fubstance blanche raréfiée , farineufe , peu liée , fria-  
ble, qui est le fiel *ammoniac.* Les matieres qui vien-  
nent par sublimation sious cette forme , s’appellent  
fleurs. Mais M. Lemery a prétendu que ce n’étoitpas  
de cette maniere que le fel *ammoniac* avoit été fait  
dans les lieux d’où l’on nous l’envoie.

Il est formé en pains plats orbiculaires plus grands qu’une  
assiette, épais de trois ou quatre doigts, & disposés  
- dans leur épaisseur en crystaux droits comme des co-  
lonnes. Cette figure & cette disposition est assez ma-  
nifestement celle d’une matiere faline détrempée dans  
de l’eau, que l’on a fait éVaporer, qui par lléVapora-  
tion s’est crystallisée& est demeurée au fond duvaise  
feau où elle s’est moulée;c’est-là précisément le contrai-  
re de la sublimation. De plus le fel *ammoniac* que nous  
lassons par sublimation n’a garde de prendre la figure  
du chapiteau où il s’est éleVé,puisqu’il est en fleurs sari-  
neufies & très-peu liées, & au contraire les pains qu’on  
nous enVoie font fort durs & fort compacts. Enfin,  
si le fel *ammoniac* étoit fait dans le LeVant comme il  
l'est ici dans nos fourneaux, il faudroit une furieufe  
quantité de fel, de matieres urineufes , de bois , de  
charbon, de Vaisseaux, dsotrvriers ; & cela joint aux frais  
du tranfport rendroit très-chere cette marchandise qui  
*se* distribue dans toute l’Europe, au lieu quelle n’est  
qu’à un prix modique. Par cette derniere raifon M.  
Lemery croit que le stel *ammoniac se* fait dans le Le-  
vant aVec aussi peu de depenfe & de traVail que le fel  
dans nos marais falans , ce qui emporte aussi qu’il fe  
fasse par une simple éVaporation précédée de quelques  
lotions qui ont servi à purifier la matiere. Il est possible  
que comme il y a des mines de fel-gemme,il y en ait aussi  
de fel *ammoniac,* & l’on en trouVe de tout formé dans  
le VéfuVe. S’il y a des terres naturellement fort char-  
gées de fel commun , & en même-tems arrosées de  
l’urine de beaucoup d’animaux , & que le soleil y soit  
Eort ardent, on conçoit sans peine que la fermentation  
caufée par la grande chaleur unira l'acide du fel com-  
mun & le SH urineux , & fera naître du fel *ammoniac.*Celui des Anciens étoit apparemment formé de cette  
maniere dans la Libye & dans l’Arabie : mais ces  
lieux ne font plus présentement assez fréquentés, &  
l’on néglige d’y ramasser le fel *armoniac.* Il est tou-  
jours certain que plusieurs terres & de vieux plâtras

1029 A M M

donnent des indices dc sel *ammoniac* d’autant plus sen-  
sibles , que les terres ont été plus fumées , & que les  
platras sont plus vieux. Il est vrai qu’on en tire peu  
defel : mais notre foleil est fort différent de celui d’E-  
gypte. Peut-être aussi faut-il que les terres qui donne-  
ront beaucoup de sel *ammoniac* foient stériles , & ne  
portent point de plantes qui prendroient ce fel pour  
leur nourriture. Cela même fournit encore à M. Le-  
mery une idée pour rendre le fel *ammoniac* commun  
en quelque pays. On peut le tirer des plantes. Il est  
indubitable qu’en ce pays-ci même quelques-unes en  
font chargées , d’autres de vitriol, ou de salpêtre ,  
enfin de toutes les fortes de sels concrets.

Quoiqu’il en foit de ces différentes conjectures, il est  
très-certain que dans les lieux d’où nous vient le Eel  
*ammoniac ,* les matieres dont il est fait doivent être  
très-abondantes, & il est plus que vrai-femblable , que  
s’il est fait par art , l'opération est très-simple & très-  
facile. *Hist. de VAcad. Royale des Sciences* , 1716.

De toutes les matieres connues , il n’y en a point ce me  
femble qui donne tant de sel volatil concret que le  
fel *ammoniac.* On mêle ce fel avec le Eel de tartre oti  
avec la chaux ; & les distilant par un feu modéré ,  
l’on en tire, comme tout le monde fait , l’esprit & le  
fel volatil ; car la chaux ou le sel de tartre arrêtant la  
partie acide du fel *ammoniac,* donnent lieu à la partie  
volatile de *se* débarrasser & de SC sublimer. Quin-  
ze onces de Eel *ammoniac,* mêlées avec vingt onces  
de Eel de tartre , donnent dix onces de fel vola-  
til , qui semt les deux tiers du Eel *ammoniac* analysé.  
On en retire outre cela trois onces & demi dseEprit.  
Le *caput mortuum* peEe 20. onces - , c’est-à-dire de-  
mi-once plus que le Eel de tartre que l'on a employé.  
Ainsi il y a beaucoup d’apparence que les trois onces  
& demie d’esprit de Eel *ammoniac,*viennent en partie du  
phlegme qui est dans le Eel de tartre, lequel phlegme  
dissout autant qu’il peut du sel volatil, du Eel *ammoniac*uni avec un siaufre très-pénétrant; car il n’est pas vrai-  
femblable que les quinze onces de Eel *ammorelac* ana-  
lysées,ne contiennent qu’une demi-once de partie aci-  
de. Le sel de tartre conserve toujours beaucoup de  
phlegme. Quelque *sec* qu’il paroisse,il devient fort hu-  
mide,& si on le met fur le feu dans une poele de fer  
pour le dessécher de nouveau , & qu’on l’emploie tout  
chaud fortant de la poele avant que Pair l'ait pénétré,  
l’esprit volatil dusel *ammoniac* ne siluroit preEque le  
débarrasser. ToURNEFORT , *Mem. de VAcad. Royale  
des Sc.* 1700. ' \*

Si l'on verEe de l’esprit de vin sur l’esprit de fel *ammo-  
niac ,* oti si,lr l’esprit de Eoye , il fait dabord une con-  
crétion falinc fort considérable. Dans l’efprit de foie ,  
cette conerétion est manifestement féparée en gros  
grumeaux defel: dans celui de sel *ammoniac,* le sel  
volatil est extremement divisé , & l’on a d’abord quel-  
que peine à connoître si c’est une masse sialine, ou une  
masse sulphureusie , ce qui lui a fait donner le nom  
*d’Ossea helmonelel ;* mais l’on est facilement convaincu  
qu’elle est toute faline, puisqu’elle *se* dissout entiere-  
ment, si l’on y versie de l'eau. Pour ce qui est du sioufre  
pénétrant & délié qui fe trouve dans les efprits volatils,  
il siemble qu’il *se* manifeste assez par fon odeur ltssup-  
portable. ToURNEfoRT , *Mémoires de P Acad. Royale  
des Scienc.* 1700.

Le Eel *ammoniac* est de tous les fels celui qui refroidit  
plus puissamment l'eau dans laquelle on le dissout; fa  
froideur égale celle de l’eau qui est prete à fe glacer.  
Et il m’estarrÎVé même une Eois, que faisant dissoudre  
une assez grande quantité de ce fel dans Peau , quel-  
ques gouttes qui étoient tombées au dehors du matras  
dans lequel je faifois la dissolution ,Pe glacerent : &le  
rond de paille Eut lequel postsit le matras, s’étant trou-  
vé mouillé, fut collé pendant quelque tems au vaif-  
seau de verre par la glace : cela m’arriva pendant l’été ,  
dans un tems où il faifoit assez chaud.

La grande froideur de la dissolution du fel *ammoniac* ne  
vient pas de la difficulté qu’il a de fe dissoudre , puisi-

AMM Ι030

qu’il se fond plus aisément qu’aucun autre : & que le  
fel marin dont la dssolution est difficile & stort lente >  
est celui qui refroidit le moins fon dissolvant. Il fem-  
ble au contraire que la faeilité & la promptitude avec  
laquelle ilfe dissout, soit la caufe de cette grande froi-  
deur.

Le fel *ammoniac* est ( comme l’on fait) un composé de  
fel-marin & de fel d’urine; l’un très-aifé, l’autre très-  
difficile à dissoudre.

Je mets au rang des dissolutions froides, une expérienee  
que M. Homberg a faite il y a déja quelques années  
devant la Compagnie, & que j'ai cru qu’on ne trouve-  
roit pas mauvais que je répétasse ici , puisqu’elle fert  
à prouver ce que je viens d’avancer touchant la froi-  
deur du fel *ammoniac.* Elle *se* fait ainsi.

On prend une livre de subllmé corrosif, & une livre dé  
fel *ammoniac,* on les pulvérise chacun à part; on mêle  
enEuite les deux poudres très-exactement ; on met le  
mélange dans un matras, versant par-dessus trois cho-  
pines de vinaigre distilé,on agite bien le tout: & ce  
mélange *se* refroidit si fort, qu’on a peine à tenir long-  
tems le vaisseau dans les mains en été. 11 est même ar-  
rivé quelquefois à M. Homberg, que faisant ce mé-  
lange en grande quantité, la matiere Test gelée.

Nous voyons dans cette expérience un refroidissement  
encore plus grand que dans la dissolution du fel *am-  
moniac seui* dans Peau commune; & ce froid est causé  
par le si.lblimé corrosif, qui feul n’est point , ou très-  
peu dissoluble dans le vinaigre distilé : de maniere que  
les parties fluides du vinaigre distilé ayant pénétré da-  
bord les parties du fel *ammoniac*, & ayant déja perdu  
beaucoup de leur mouvement , s’engageant enfuite  
dans les pores d’fm corps qu’elles ne peuvent diflbu-  
dre, n’ayant plus assez d’action pour cela, elles ache-  
vent dsp perdre le peu d’activité qui leur reste : & cette  
inaction du liquide, excite le grand froid que nous y  
sentons.

Si après avoir fait le mélange de quatre onces d’huile de  
vitriol & d’une once de sel *ammoniac,* on jette dessus  
une cuillerée d’eau commune, dans le tems que la fer-  
mentation est la plus forte , que le froid est le plus  
grand,& que le thermometre defcend avec le plus de vi-  
tesse; la fermentation cesse , & le froid fe change très-  
promptement en une chaleur fort considérable, & qui  
fait monter beaucoup la liqueur du thermometre. M.  
CE0FFR0Y , *Mem. de B Acad. Royale des Sciences.*1700.

M. Lemery a eu entre les mains un fel tiré du Mont Vé-  
fuve, & que l’on appelle *scl ammoniac naturel.* Il étoit  
compact, assez pefant, d’une grande blancheur , cryse  
tallin en dedans , ne s’humectant pas beaucoup à Pair,  
fans odeur, d’un gout falé , acre , & approchant beau-  
coup de celui du fel *ammoniac* ordinaire. M. Lemery  
l’a essayé de différentes maniercs. Entre autres expé-  
riences , il l’a mêlé avec trois sois autant d’efprit de  
nitre, il en a fait de Peau régale, toute pareille à celle  
qu’on auroit faite avec le fel *ammoniac* ordinaire. Il  
lui a encore trouvé plusieurs effets du siel *ammoniac, Sc*même du Eel marin, ce qui n’est pas surprenant. M,  
Lemery croit que S011 Eel du Véfuve n’est qu’un Eel  
fossile semblable à celui que la mer a dissous , & qui  
est sublimé atl haut de la montagne par les feux fou-  
terrains, *Histoire de VAcadémie Royale des Sciences.*I7°5.

*Mémoire adresse* à *l’Academie aseur le scl ammoniac > par  
M. Lemere, Consul au Caere, le* 24 *Juin*

Je remarquerai sim le Eel *ammoniac ,* 10. La matiere.  
2°. Les vases qui le contiennent. 3°. La dispOsition des  
fourneaux. 40. La façon du travail. 5°. La quantité &  
l’ufage de ce fel.

1°. La matiere est de la suie pure , unique, mais une fuie  
qu’on racle des cheminées où l’on brûle des mottes de  
fientes d’animaux paitries avce de la paille , telles  
Ttt ij

ΤΌ31 AMM

qu’elles Pont en tssage dans ce pays,où le bois fnanquerces  
mottes empreintes de fel alcalis & urineux impriment  
à la suie certaines qualité qu’elle attendroit en vain de  
la fumée du bois & du charbon, qualités pourtant indise  
penfable pour la production du sel *ammoniac.*

2°. Les vases qui contiennent la matiere reffemblent par-  
faitement à des bombes ; ce font de grandes bouteilles  
de verre , rondes , d’tm pié & demi de diametre avec  
un cou de deux doitgs de haut; on enduit ces bombes  
de terre graffe , on les remplit de fuie juEqu’à quatre  
doigts près de leur cou, qui demeure vuide & otlvert.  
Il entre environ quarante livres de sue, qui rendent à  
la fin de l’opération environ six livres de siel *ammoniacs*une siuie d’une excellente qualité fournit plus de six  
livres; celle qui est moindre en fournit moins.

3°. Les fourneaux font dispefés comme nos fours com-  
muns , excepté que leurs voutes font entre ouvertes de  
4 rangs de fentes en long. Sur chaque fente il y a 4 bou-  
teilles qu’on adapte proprement, de telle forte que le  
fond de la bouteille étant enfoncé & exposé à l'action de  
la flamme,les flammes font engagées dans l’épaisseur  
de la voutc, & le feul cou demeure à l’air ; quant au  
reste de la fente il est rebouché & bien cimenté : cha-  
cun des fourneaux contient donc seize bouteilles ; or  
chaque grand laboratoire est composé de huit four-  
neaux disposés en deux chambres; ainsi chaque grand  
laboratoire met en œuvre tout à la fois cent vingt-huit  
bouteilles.

4°. Dans chaque fourneau on allume trola jours & trois  
nuits un feu continuel avec de la fiente d animaux mê-  
lée de paille. Le premier jour le phlegme grossier de la  
Euie s’exhale par une fumée épaisse à qui le cou ouvert  
des bouteilles donne passage. Le second jour les fels  
acides s’exhalent avec les alcalis , s’accrochent vers le  
haut de la bouteille dont ils bouchent le cou,en s’u-  
nissant & se coagulant. Le troisieme jour la coagu-  
lation continue, s’épure & se perfectionne ; cepen-  
dant le maître fait un petit trou à chaque bouteil-  
le , un deigt au-dessous du cou , pour voir si la ma-  
tiere est assez cuite , & s’il n’y a plus rien à exalter :  
après avoir obfervé , il rebouche le trou exactement  
avec de la terre grasse , & le r’ouVre de tems en tems.  
Enfin quand l'ouvrage est au point qu’il faut, il tire le  
feu, casse la bouteille , rejette les cendres qui restent au  
fond , prend cette masse ronde, blanche & transparente,  
de l’épaisseur de trois ou quatre doigts , attachée &  
fufpendue contre le cou, c’est ce que l’on nomme fel  
*ammoniac.*

5°. Dans deux Bourgs du Delta , voisins l’un de l’autre,  
nommés *Damiré & Damager,* à une lieue de la ville  
de *Mansoura* , il y a vingt-cinq grands laboratoires &  
quelques petits , il s’y fait tous les ans 1 500 ou 2000  
quintaux de fel *ammoniac.* En tout le reste de l'Egypte  
il n’y a que trois laboratoires , deux aussi dans le Delta  
& un au Caire , d’où il ne fort par an que 20 ou 30  
quintaux de ce fel.

L’usage du fel *ammoniac* est connu particulierement chez  
les blanchisseurs de vaisselle de cuivre, les Orfevres ,  
les Fondeurs de plomb à gibier & particulierement  
chez les Chymistes & les Medecins. Le Pere *Sicara ,*Missionnaire Jesi-iite, qui a été témoin oculaire de ce  
que je viens de rapporter , dit qu’on y ajoute un peu  
de fiel marin & d’urine de bestiaux. *Mémoires de PA-  
cad. Royale des Sciences.* I720.

L’interruption du commerce du Levant arrivée parla der-  
niere contagion dont Marseille a été affligée , a donné  
oceasion à cette derniere découverte ; car alors on a  
été obligé de tirer d’Hollande les drogues qui nous  
manquoient. Il nous est donc venu de ce Eel, qui juf-  
ques-là ne nous étoit connu que par oui-dire. Les fac-  
tures font foi qu’il vient des Indes , d’où il est apporté  
par les vaisseaux de la Compagnie Hollandoife. Il a  
véritablement la figure d’un pain de sucre dont la poin-  
te seroit tronquée.

Les plus grands de ces pains de sel *ammoniac,* ont de dia-  
metre neuf pouces à la bafe & trois pouces & un quart

AMM 1032

au fommet, fur onze pouces & demi de hauteur.

Il paroît par la grosseur de ces pains de Eel *ammoniac,*comparés avec ceux qui nous viennent d’Egypte, qu’on  
travaille ce Eel aux Indes en bien plus grand Volume ;  
en effet ceux-ci pcsirnt quatorze à quinze livres , pen-  
dant que les autres n’en pcsscnt que quatre à cinq.

La consistance en est à petl près la même , ce qui montre  
qu’ils stont produits par une sublimation presque égale.  
Il n’y a de diflérence que la forme qu’ils ont p'ifedu  
vaisseau sublimatoire. Celui dont on fe fert aux Indes  
est fait en cone , & il paroît qu’il est adapté au vaisseau  
qui contient la matiere , foit au-dess s , foit à côté. Il  
y a plus d’apparence que ce Eel est si.lblimé de cette der-  
niere façon , comme la plus commode pour une masse  
aussi pesante. Nous éprouVons qu’en sublimant le fel  
*ammoniac* dans nos cornues , il fe moule de même le  
long du cou, & qu’il s’y dispose en forme de cone.

De la maniere dont je conçois que ces vaisseaux font ajusi  
tés , il est aisé de s’imaginer comment on peut em-  
ployer une quantité suffisante de matiere pour retirer  
un poids de quatorze à quinze lÎVres de fel sublimé,  
parce qu’on peut charger à plusieurs fois la cornue pen-  
dant la sublimation , par une ouverture faite en haut  
tout exprès , comme en ont nos Cornues tubulées.

Les pains de sel *ammoniac* qui fe fabriquent en Egypte ,  
ne font si petits que parce qu’ils fe fubliment au haut  
du vaisseau même qui contient la matiere, & ce vaif-  
feau ne peut avoir qu’une certaine capacité assez limi-  
tée. C’est aussi ce qui leur donne la forme de coupe  
renverfée qu’ils ont pril.es au haut du ballon ou bom-  
be de verre où iis fiant sublimés.

Un avantage que l’on retire encore de la maniere dont  
. le sed *ammoniac se* fabrique aux Indes , c’est que fa su-  
perficie est moins chargée d’impuretés , parce que tou-  
tes les fuliginosités qui s’élevent pendant l'opération ,  
ont plus de facilité à s’échapper vers la pointe du cone,  
& qu’on les sépare ailément en tronquant cette pointe,  
lorsqu’on forme les pains.

On remarque fur le tour du cercle qui termine ces pains,  
les vestiges de cinq ou six trous , qu’on a eu la précau-  
tion de faire pendant l'opération , pour donner au fel  
qui Ee sublime , le moyen de parvenir jusqu’au haut,  
& de s’y condenEer solidement, en laissant échapper  
. Pair raréfié & les fuliginosités qui pourroient arrêter  
la fublimation.

Les formes où ce sel fe fublime font de verre, car j’en ai  
trouvé des morceaux qui font demeurés attachés à la  
surface des pains , comme j’en avois observé à celle des  
pains de fel *ammoniac* ordinaire.

La surface extérieure de ce fel *ammoniac* des Indes , est  
formée par une croûte solide de cinq à six lignes d’é-  
passeur dans la partie la plus forte , & qui diminue in-  
fensiblement jusqu’à un pouce & demi de la bafe où elle  
*se* réunit à celle qui enduit extérieurement le creux du  
pain. Cette croûte, tant interne qu’externe , est ccm-  
posée de lames transparentes horifontales & très-fer-  
rées. L’intérieure est plus transparente , comme la  
plus exposée à l'action du feu qui confond deux ou  
trois lames ensemble : mais à mesilre que ces lames s’é-  
loignent de la croûte , elles perdent de leur transpa-  
rence, & on obferve facilement le nombre des cou-  
ches qui composent le corps du pain.

Il est aisé de connoître par la dégradation de ces couches,  
de quelle maniere elles fe forment & s’unissent enfem-  
ble parla sublimation. Lespremieres qui s’élevent s’at-  
tachent aux parois du vaisseau , où elles fe durcissent  
parla chaleur du reverbcre , dent le vaisseau fublima-  
toire est recouvert ; elles *fe* ferrent ensuite & s’épaise  
fissent par l’union des lames salines qui leur succedent.  
Voilàcommefe forme cette croûte crystalline dont tout  
le pain est revétu extérieurement.

La masse faline qui s’éleve en grande quantité par la vio-  
lence du feu, fe difpofe en aiguilles tout autour de  
cette croûte : mais ces aiguilles fe ferrent & *se con-  
densent* beaucoup moins , parce que l'épaisseur de la  
masse venant à augmenter considérablement, met les

1033 M M

lames intermédiaires à couVett de l’actién du feu. En-  
fin la pointe du cone *se* bouche par la quantité de la  
matiere qui fe sublime afl'ez brusquement ; de forte  
que le sou aglt alors aVec force sim les dernicrcs cou-  
ches qui se sont élevées , les presse & les durcit extre-  
mement ; c’est ce qui forme la croûte intérieure & le  
vuide qui reste au centre de ce cone fublimé. Ce vuide  
prend aussi la figure d’un cone , parce que le feu chasse  
en haut la matiere tant qu’il peut, & l’écarte de tous  
côtés Vers les parois du vaisseau. Comme elle est moins  
épaisse & plus ferrée Vers la base , il *se forme* un creux  
qui Va toujours en diminuant Vers le haut où il fe ter-  
mine en pointe , parce que les parties n’ont ptl s’écar-  
ter davantage.

En coupant un quartier de ces pains de fel *ammoniac,*on peut compter entre les deux croûtes, intérieure &  
extérieure , jtssqu’à sept à huit couches de différens de-  
grés de densité.

Comme la plus grafide épaisseur est Vers la cime du pain ,  
ce n’est pas sans rasson qu’on y fait les trous que j’ai re-  
marqués d’abord, afin de débarrasser cette partie qui  
fe boucheroit trop promptement.

Pour établir maintenant quelque comparaison entre ces  
deux sortes de fels *ammoniacs,* celui des Indes, & celui  
d’Egypte ; il paroît que c’est la même composition, &  
que pour la qualité & Ptssage qu’on en fait ordinaire-  
ment , la différence ne doit pas être fort grande.

Celui des Indes a cela dlaVantageux , qu’il n’est prefque  
point chargé d’impuretés à Ea surface , & qu’il n’y a que  
sa cime qui foit de moins bon alloi que le reste ; ce qui  
fait que si.ir la totalité de la masse , il doit y aVoir moins  
de déchet qu’il ne s’en trouVe fur les pains de fel *am-  
moniac* d’Egypte , qui sont plus chargés d’impuretés à  
proportion de leur grosseur.

Après aVoir détaillé dans ce Mémoire la compositlon de  
ce Eel, je Vais parler de fa décomposition , & donner  
d’labord mes observations sifr la maniere d’en tirer le  
fel Volatil urineux , si connu fous le nom de sel d’An-  
gleterre.

C’est le même fel qui fait la bafe du fel volatil huileux  
de Sylvius. Ainsi il a toujours été connu des Chymise  
tes. Ce nom de *sel d’Angleterre* ne Vient donc point de  
ce que les Angloisen font les InVenteurs , mais feule-  
ment de ce qu’ils en ont rendu l’usage plus fréquent ,  
& qu’ils l’ont, pour ainsi dire, mis à la mode. En effet  
fon odeur pénétrante , sans être desagréable , & corri-  
gée outre cela par les différens parfums tirés des plan-  
tes odorantes dont il prenoit le nom, comme s’il en  
venoit effectÎVement ; fa forme feche , qui le rend plus  
propre à être porté en poche dans de petits flacons ; fon  
usage pour les Vapeurs & les défaillances , le mirent  
bientôt en Vogue parmi les François qui aiment la nou-  
veauté, & surtout celle qui Vient des pays étrangers.

Dès l’année 1700. M. Tournefort publia dans les Mémoi-  
res de l’Academie , que de quinze onces de fel *ammo-  
niac ,* on pouVoit tirer dix onces de Eel Volatil, outre  
trois onces dseEprit. Mais ce n’est pas encore là tout le  
fel Volatil que *s ammoniac* peut donner , & j’ai trouvé  
en traVaillant fur ce Eel. qu’il en contenoit une bien plus  
grande quantité que je si. iis Venu à bout de développer  
& de sublimer en forme saline , dure , épaisse & transe  
parente. En effet je tire par ma méthode d’une livre de  
fel *ammoniac*, plus de treize onces de SH Volatil en  
forme feche, c’est-à-dire, plus de trois quarts, au lieu  
que M. Tournefort n’en tiroit fur quinze onces que les  
deux tiers, qui est cependant un point où il semble que  
nos Chymistes ne fussent point parVenus avant lui.

C’est un fait qui passe pour constant, que le fel de tartre  
& le Eel *ammoniac* étant mêlés ensemble, rendent une  
odeur urinetsse ; cependant en prenant la précaution de  
les bien sécher aVant d’en faire le mélange , il n’en  
réfultera aucune Vapeur urincuse ni Volatile, L’huini-  
dité de Pair suffit pour humecter le fel de tartre , &  
le mettre en état d’agir fur le fel *ammoniac,* qui fe sait  
alors sentir par S01I odeur. Si l’on a donc foin de met-  
tre ce mélange à couVert de l’humidité dc Pair, on le

AMM 1034

gardera quinze jours dans un Vaisseau bien fermé , fans  
qu’il en échappe aucun efprit urineux. Or pour tirer  
du sel *ammoniac* un fel Volatil bien *sec ,* il faut ,tant  
qu on peut, éviter la trop grande humidité.

M. Lemery avoit eu raison de dire que l’esprit de vin,  
bien loin de distbudre le sel volatil, côntribuôit beau-  
coup a le conferver, au lieu que l’eau ne fait que le  
résoudre en esprit. Ce n’est pas qtie pour tirer du fel  
volatil bien Eec, il faille rcjetter absolument toute Eor-  
te d’humidité , car alors on ne retireroit que de sim-  
ples fleurs qui ne feroicnt point une masse solide.

Voici donc la méthode qui m’a le mieux réussi. Je prens  
une partie de Eel *ammoniac* du plus purifié, pulvérisé ,  
très-fin. D’une autre part je prens du fel alcali, com-  
me Eel de tartre, Eel de cendres gravelées ou autre pa-  
rcil, que l'on a purifié par calcination , lessive & éVapo-  
ration ; après quoi je le calcine de nouveau pour lepri-  
ver d’humidité autant qu’il est possible. On le pulvéri-  
*sc* ensuite & on le passe chaud par le tamis. Je fais pa-  
reillement bien sécher le fel *ammoniac,* jusqu’à lé fai-  
re fumer. J’en peso alors une partie, & trois sois au-  
tant de felalcali encore chaud. En cet état, ces deux  
fels se peuvent mélanger exactement, fans rien dé-  
velopper de volatil ; on les met dans une cornue,  
que l’on bouche très-soigneusement, & Οή les y laisse  
vingt-quatre heures fans qu’il en émane rien qui ap-  
proche de ce qui Eort ordinairement du mélange du  
fel *ammoniac* avec le fel de tartre. Je verhe dans la cor-  
nue deux onces & demie d’esprit de vin bien rectifié  
pour chaque livre de Eel *ammoniac,* avec la précaution  
de tenir aussi-tôt la cornue exactement bouchée , pour  
arrêter les sels volatils , qui ne manquent pas de s’é-  
chapper des que l'humidité qu’apporte l'esprit de vin  
fe repand dans les Eels,

Il est à propos dc laisser le tout digérer en quelque sorte ,  
quoi qu’à froid, & de remuer les fels dans la cornue  
pour donner lieu à l’esprit de vin de s’étendre , de pé-  
nétrer autant qu’il est possible , les parties falines, &  
d’exciter une sorte de fermentation. Auprès douze heu-  
res de digestion, on peut débûucher la cornue & y  
adapter deux ballons , dont le premier a deux ouvertu-  
res pour communiquer de la cornue au second ballon.  
On en lute bien les jointures, & le tems de sécher les  
lots est un fusscroît de digestion. Alors on mene le feu  
par degrés, pour opérer la sublimation à feu de rever-  
bere très-doux. Il fort premierement un peu d’esprit  
en vapeur, mais qui fe condensi? presque aussi-tôt aux  
parois dtl premier ballon. Ce qu’il en passe dans le se-  
cond demeure liquide , & enfin tout le premier ballon  
fe garnit de Eel volatil qui s’attache fortement aux pa-  
rois en une croûte plus ou m'oins épaisse, selon la quan-  
tité de Eel qu’on sublime.

Lorsqu’il ne fort plus rien , on délute les vaisseaux, on  
sépare la liqueur qui est contenue dans le dernier bal-  
lon , & celle qui peut être restée dans le premier. Le  
tout ensemble rend à peu près la quantité d’esprit de  
vin qu’on a employé. Tout le fel volatil a pris une for-  
me feche très-solide, à la réserve d’une petite portion  
qui paroît comme de la neige, parce qu’elle s’est trou-  
vée dans le ballon mêlée avec l’esprit de vin. Il reste  
encore du sel volatil dans cet eEprit : car au bout de  
- quelques jours il en déposi? en forme d’aiguilles, corn-  
me il arrive aux crystallisations de sels dans les opéra-  
tions ordinaires. Et si l'on furvuide cette liqueur dans  
une autre bouteille, il s’en déposera encore à la longue  
en crystaux folides de différentes figures, au lieu que  
les premiers font très fins.

Ce fel, ainsi que les autres sels Volatils, peut souffrir une  
rectification. La façon la plus commode pourtoute.s  
fortes de fels volatils, c’est de les rectifier dans les mê-  
mes vaisseaux de verre au bain-marie, dont la chaleur  
est très-douce & très-égale, & en cela préférable à celle  
du bain de fiable.

En faisant cette rectifiCation, il est bon de joindre à ce  
Eel les huiles essentielles dont on veut le parfumer,  
parce que de cette maniere il d'en prend que les parties

ι o 3 5 AMM

les plus subtiles & les plus agréables à l’odorat.

La méthode que je viens de décrire, pour tirer le sel vo-  
latil en forme feche dans la plus grande quantité possi-  
ble , est aussi la plus propre pour déterminer à peu près,  
combien le fel *ammoniac* contient de volatil, & la  
portion de fel acide avec laquelle ce volatil étoit em-  
brassé. C’est ce que je vais faire voir , en comparant ce  
que j’ai employé de matiere avec le produit de mon  
opération.

J’ai pris trois livres de fel alcali, une livre de fel *ammo-  
niac 8e* deux onces & demie d’efprit de vin. Le tout  
enfemble fait une masse de quatre livres, deux onces  
& demie.

J’ai tiré en forme feche treize onces, trois gros de fel vo-  
latil, & de plus une once, trois gros & demi d’efprit ,  
outre une once, demi gros qui s’est imbibé dans les pa-  
piers dont j’ai garni les jointures des vaisseaux. Cela  
fait en tout feize onces, un gros, de sel volatil dont il  
faut déduire les deux onces & demie d’efprit de vin  
que j’ai employées. Reste pour treize onces, cinq gros  
de volatil qu’a fourni une livre de fel *ammoniac* par  
mon opération.

D’autre part le *caput mortuum* resté dans la cornue a pe-  
sé trois livres , une once, quoique je n’eusse employé  
que trois livres de fel alcali pour intcrmede, d’où j’ai  
droit de Conclurre que cette once de furplus est le poids  
du fel acide contenu dans la livre de fel *ammoniac, &*qui s’en est séparé en s’unissant au fel alcali fixe. Or les  
feize once, un gros de volatil qui fe font trouvées dans  
les ballons avec les trois livres une once qui font rese  
tées dans la cornue, ne font que quatre livres une on-  
ce , un gros ; & tout ce que j’avois employé pefoit qua-  
tre livres, deux onces & demie.

Il s’en faut donc une once, trois gros, que je ne retrou-  
ve mon poids ; déchet qui ne peut venir que du vola-  
til qui m’est échappé & dont je n’ai pu éviter la perte  
malgré toutes mes précautions.

Joignant ce poids d’une once , trois gros, avec treize on-  
ces, cinq gros de fel volatil, qui fe font trouvées tant  
en forme feche qu’autrement, cela fait en tout quinze  
onces de fel volatil qui s’est élevé par mon opération.  
Je puis donc en conclurre que dans une livre de fel *am-  
moniac* il y a quinze onces de fel volatil uni & incor-  
poré parla fublimation, avec une once feulement de  
Eel acide marin. Cette grande quantité de volatil que  
je trouve contenue dans le sel *ammoniac ,* paroîtra  
peut-être un paradoxe en Chymie.

M. Tournefort qui a été plus loin que les autres , n’a ti-  
ré, comme je l'ai remarqué de quinze onces *d’ammo-  
niac,* que dix onces de fel & trois onces d’efprit , qui  
ne peuvent guere contenir que six gros de fel volatil.  
Mais outre que par fa méthode il n’a pas tiré autant  
de fel volatil qu’il le pouvoit, pour n’avoir pas mis *as-  
sez* d’intermede, il a manqué à tenir compte de ce  
qu’il a dû perdre de volatil en opérant.

On peut m’opposer que cette quantité extraordinaire de  
fel volatil que je tire de *F ammoniac, rsu* étoit pas ab-  
solument contenue, & que peut-être vient-elle du Eel  
alcali qui a fervi d’intermede , & dont une partie s’est  
volatilisée pendant l’opération.

Mais puisqu’il est impossible de retirer du sel volatil *am-  
moniac* sans un intermede alcali, celui qu’on retire par  
les autres méthodes, quoiqu’en moindre quantité, a-t-il  
plus droit de passer pour le Eel volatil de *F ammoniac*sieul ?

De plus par la vérification de mes pesées que j’ai faites  
avec la derniere exactitude , je trouve dans ma cornue  
le poids de falcali que j’ai employé pour intermede &  
une once en fus pour le fel acide qui pouvoit être con-  
tenu dans *F ammoniac.* Il n’y a donc pas d’apparence  
que l'intermede alcali fe foit Volatilisé , puifqu’en ce  
cas j’en trouverois le poids diminué dans le résidu. Je  
ne crois pas non plus qu’on'puisse dire que cette dimi-  
nution ait été fuppléée par le fel acide de *F ammoniac*qui devroit être de plus d’une once sur une livre, puise  
que M. Tournefort qui avoit retiré par fon opération

A MM 1036  
beaucoup moins de volatil, n’a trouvé qu’une demi-  
once pour le poids du fel acide, ce qui certainement  
n’est point allez pour quinze onces de fel *ammoniac,*comme il s’en est bien apperçu. Aussi en trouvai-je le  
double prefque sifr la même quantité. C’est un demi  
gros de fel acide par once , & par les observations que  
j’ai faites, il ne paroît pas qu’il s’en puisse séparer da-  
vantage.

En voici la preuve : c’est que la calcination de mon mé-  
lange de fel de tartre avec *s ammoniac* m’a donné pré-  
cisément la même proportion de ce même Eel acide que  
j’avois trouvée après la sublimation, comme je vais le  
faire voir.

J’ai pris pour plus grande précaution deux creufets pa-  
reils , dans chacun defquels j’ai mis trois grains de sel  
de tartre avec un gros de fel *ammoniac,* tels que je les  
avois employés dans ma fublimation , & la quantité  
dlesprit de vin proportionné. Je les ai poussés à feu ou-  
vert, pour en chasser tout ce qu’il potiVoit y avoir de  
fel volatil. En pefant le résidu, je l’ai trouvé, tant  
dans l'un que dans l’autre creufet, augmenté précifé-  
ment de trois grains.

D’autre part , j’avois mis dans un troisieme creufet six  
gros du même siel de tartre tout sieul, & après une cal-  
cination pareille aux autres, puisqu’elle a été Eaite en  
même tems & au même feu, j’ai trollvé le résidu dimi-  
nué de trois grains juste ; c’est un grain & demi de di-  
minution que la calcination a opéré fur trois gros.

Mais dans la calcination dont je viens de parler du mé-  
lange du fel de tartre avec l’*ammoniac,* bien loin d’a-  
voir un grain & demi de diminution, j’ai trouvé une  
augmentation de trois grains. Donele résidu de cette  
calcination est augmenté du poids de quatre grains &  
demi. Or ces quatre grains & demi ne peuvent être  
que le poids du fel acide contenu dans le gros du fel  
*ammoniac* que j’ai employé , & dont il fait précisément  
la seizieme partie. Je puis donc assurer que la compo-  
sition du fel *ammoniac* est telle , que de seize parties il  
n’y en a qu’une qui reste embarrassée dans l'intermede,&  
qu’il y en a quinze de volatiles, comme je Pavois dé-  
ja éprouvé par ma sublimation.

Je n’ai pris pour la calcination qu’une petite quantité de  
matieres, afin d’en avoir le poids plus juste, & le ré-  
sidu de cette opération *se* rapporte, comme on voit,  
avec la derniere précision , au poids que le résidu de  
la sublimation mlaVoit fourni sur une masse considé-  
rable.

Cette augmentation de poids dans l’intermede, provient  
d’une portion de l'acide du fel marin qui étoit conte-  
nu dans *\’ammoniac,* puisque par les lotions on tire  
du résidu de cette calcination un fel crystallisé en for-  
me cubique, qui est la forme particuliere aux crystaux  
de fel marin.

Que si l'on vient présentement à m’opposer que cet acide  
marin qui étoit mêlé dans *i’ammoniac ,* a pu *se* vola-  
tiliier lui-même en partie, je m’en tiendrai à mes ob-  
servations , qui m’assurent qu’en décomposant le Eel  
*ammoniac ,* tout devient volatil, à la réserve d’une Eei-  
zieme partie qui est retenue da;ssi l'intermede dont on  
s’est servi. M. Οεοεερ.ου *le Cadet, Mém. de I.Acad.  
Roy. des Sciences.* 1723.

Voilà ce que nous savons de l’origine des différentes *es-  
peces* de Eel *ammoniac.* Il est incroyable qu’un pays  
aussi chaud que l'Egypte, où l’on n’emploie le feu  
que pour la cuisine & pour les bains , puisse four-  
nir par an quinze eens ou deux mille quintaux de ce  
fel, ce qui est une quantité prodigieufe.

On peut donc avancer hardiment que les Egyptiens,  
de qui nous tenons le fel *ammoniac ,* ont eu l’a-  
dresse de cacher aux Européens la méthode dont ils  
fe fervent pour le faire , & que la fuie n’est pas le  
feul ingrédient qu’ils employent dans fa composition.

Le fel *ammoniac ->* pour être bon, doit être fait fans soie ;  
& je fuis parfaitement informé que celui qulon saifoit  
à *Newcastle* il y a quelques années, est préparé de la

I maniere spivapte,

îO37 AMM

Faites-les fermenter pendant quarante-huit heures , &  
repofer enfuite : séparez-en la liqueur clarifiée , &  
faites-là éVaporer dans des Vaisseaux de plomb. Vous  
aurez des crystaux dont Vous tirerez d’excellent fiel  
*ammoniac* par la sclblimation , après les aVoir fait  
fécher.

J’ai appris qu’un quintal de ce fel, que l'on vend commu-  
nément sious le nom de fel d’Epforn , & trois muids  
d’urine , donnent cinquante-six livres de fel *ammo-  
niac.*

Il paroît par tout ce qu’on vient de dire , que le fel *am-  
moniac* est un fel neutre composté d’un fel volatil  
alcali, & d’un fel acide. Voici, à ce que je crois , la  
maniere dont est produit le fel *ammoniac* naturel :

Lorfque les chameaux ou autres animaux viennent à dé-  
poser leur urine dans les seseles de la Libye, la chaleur  
du soleil en fait évaporer toute l'humidité pendant le  
jour. Le fel alcali urineux attire pendant la nuit le fel  
acide qui est contenu dans Pair, jufqu’à ce qu’il foit  
parfaitement neutralisé, d’où se forme le Eel*ammo-  
niac* des Anciens, autrement appelle sel *cyrenaiqusu* qui  
ne manqueroit pas d’être consommé par la végétation ,  
si le terrain netoit entierement stérile.

C’est à l’imitation des moyens dont *se* fert la nature, que ,  
l’on fait toutes les différentes efpeces de Eel *ammo-  
niac* , & unissant un fel urineux avec quelque efpece  
d’acide.

Mais il faut remarquer que le fel *ammoniac* est une fub-  
stance tout-à-fait différente de la plupart des prépara-  
tions qu’on en fait ; car les fels alcalis fixes que l’on  
mêle avec le sel *ammoniac ,* en absorbent l’acide, &  
le rendent neutre ; & pour lors les fels volatils uri-  
neux étant dégagés de l’acide, s’élevent par la distila-  
tion.

Le fel *ammoniac, si* l’on en croit Boerhaave, garantit  
toutes les fubstances animales de la corruption , &  
pénetre toutes les parties les plus intimes de ces  
corps. Il est apéritif, atténuant, résolutif, diaphoréti-  
que, fudorifique, anti feptique & diurétique, propre à  
irriter les membranes nerveufes, & à exciter Péternu-  
ment.

*Procédés sar le Sel Ammoniac par M. Boerhaave.  
Le Sel Ammoniac n’est ni acide, ni alcali.*

*Mettez* dans une cucurbite de verre bien nette, telle  
quantité de fel *ammoniac* que vous voudrez,  
après l’avoir fait diffoudre dans trois fois autant  
d’eau. Filtrez le jusqu’à ce qu’il donne une fau-  
mure limpide, & faites-la chauffer à un feu de  
cent degrés. Séparez-la en différentes portions  
dans lefquelles vous mettrez successivement du  
vinaigre, de l’esprit de nitre , & de PeEprit de Eel  
marin. Il ne *se* fera aucune effervefcence , & la  
liqueur demeurera aussi limpide qu’auparavant.  
Il n’y a donc point d’alcali surabondant dans le  
fel *ammoniac.* H est vrai que lorsqu’on y met de  
l’huile de vitriol, il s’éleve quelques vapeurs , &  
qu’il *se* forme une efpece d’effervescence; ce que  
l'on doit attribuer à quelque autre de sesproprié-  
tés, dont on parlera ci-après: à mesifre que l'hui-  
le de vitriol s’empare de l’alcali que ce sel con-  
tient , il volatilife Pefprit acide du sel marin.  
Mettez de la même faumure dans un autre vaise  
Eeau , & veTez dessus un alcali fixe , il ne caufiera  
aucune efferveficence: mais il en sortira immédia-  
tement une odeur alcaline volatile très-pénétran-  
te. Il s’ensi.lit donc que le Eel *ammoniac* n’est ni  
acide, ni alcali.

*R E M A R QU E.*

Le sct *ammoniac* a du rapport avec le Eel de nos humeurs,

AMM 103g

en ce qu’il ne fermente ni avec les acides, ni avec les  
alcalis, quoiqu’il laisse échapper des parties volatiles  
alcalines d’tme odeur très-pénétrante , lorsqu’on le ffiê-  
le avec un alcali fixe. Ce fel n’agit point non plus fur  
le corps humain par une qualité acide ou alcaline ,  
mais par une autre beaucoup plus pénétrante que celle  
du Eel commun, quoique de même nature. Celapa-  
roît par tous ses effets, mais particulierement en ce  
qu’étant mêlé avec PeEprit de nitre , ou Peau forte , il  
lesrégalise , & leur communique le pouvoir de dissou-  
dre For, comme le fait le fel de fontaine, le fel-gem-  
ine & le fel marin. Il n’est donc, eu égard à cette pro-  
priété, qu’un sel marin demi-volatililé.

*Sublimation du Sel Ammoniac en fleurs.*

*Prenez* du Eel *ammoniac* bien desséché & pulvérisé ;  
mettez-en une livre dans une cucurbite de terre  
de Hesse, de figure prefique cylindrique. Adap-  
tez-y un chapiteau , & lutez les jointures avec  
un mélange d’tme égale quantité de craie & de fia-  
ble. Mettez la cucurbite silr un feu de fable, en  
la plaçant de telle sorte que le bec du chapiteau  
foit un peu pànché, afin que l’eau, qui pourra  
s’élever, puisse fie rendre dans un ballon qu’on y  
adaptera. Couvrez la cucurbite de fiable jtssqd'à  
sim cou , & donnez-lui un feu de cent cinquante  
degrés, que vous continuerez tant qu’il s’éleve-  
ra de l’humidité. Changez le récipient, & aug-  
mentez successivement le feu , jufqu’à ce que le  
chapiteau commence à s’obfcurcir d’une neige  
blanche, & l’entretenez dans le même degré Eans  
interruption pendant huit ou dix heures. Les  
vaisseaux étant refroidis , ôtez le fable , délutez  
doucement le chapiteau, de peur que le lel qui  
s’est élevé ne tombe. Postez la cucurbite hori-  
Fontalement sisr une table ; délutez-la avec un  
couteau ; enlevez la poussiere, le siible & le lut  
qui s’est attaché à la cucurbite & au chapiteau.  
Vous trouverez dans le chapiteau un Eel silblimé,  
léger, & blanc comme la neige. Mettez ce Eel  
dans un vaisseau de verre chaud , net & *sec , &*ayant un grand orifice : vous trouverez encore  
vers le fiommet de la cucurbite , une croûte dense  
& compacte, qui n’a pas monté juEques dans la  
cavité du chapiteau. Mettez cette croûte dans un  
autre vaisseau semblable au premier ; remettez  
ensi-fite la cucurbite sur du papier blanc , il tom-  
bera eneore beaucoup de fleurs, qu’on pourra  
ajouter aux premieres, si elles font pures. On  
trouve enfin au fond de la cucurbite, un sédiment  
falé , noir, amer, & qui n’est pas d’un grand ufa-  
ge. Le premier fel s’appelle *fleurs de sol ammo-  
niac ,. aquila alba Philosophorum , & aqiella Ga-  
nimedem in caelum jovis rapiens in sublime.* Le *se-  
cond ,* qui s’est fixé aux parties supérieures de la  
cucurbite , s’appelle *sol ammoniac sublimé ou rec-  
tifié.* Les fleurs ou le Eel sublimé étant disseus  
dans l’eau, ils la rafraîchissent , de même que le  
fel *ammoniac.* Si on les fait dssoudre , qu’on  
échauffe la folution , & qu’on la mêle avec des ad-  
des ils n’y causeront aucune effervescence^ moins  
qu’on n’y mêle de l’huile de vitriol. Elle ne fer-  
mente point non plus avec un alcali fixe : mais  
elle laisse échapper les vapeurs dont j’ai parlé ci-  
dessus. Lorsqu’on réitere cette fublimation du sel  
*ammoniac ,* il monte successivement avec plus de  
difficulté, jusqu’à ce qu’il devienne enfin prese  
que fixe , fians perdre pour cela ses premieres  
qualités.

*R E M A R QU L.*

Vous avez loi un SH de la nature du fel marin , mais de-  
mi-volatil ; car il n’est pas au point de pouvoir s’éle-  
ver au moyen de la chaleur de Peau bouillante, ni fi

1039 AMM

fixe néantmoins que le fel marin. Lorsqu’il est ainsi  
rectifié , il perd cette transiparence que l’on remarque  
dans *lu sel ammoniac* ordinaire.

Il n’aquiert point par la sublimation une qualité alcaline ;  
en quoi il dissere du Eel de l’urine, mais il reste tel qu’il  
étoit auparavant, excepté qu’il devient d’une plus bel-  
le couleur. Il a cette propriété surprenante d’enlever  
avec lui, lorsqu’il monte dans le chapiteau , prefique  
toutes les si-lbstances fossiles, végétales & animales,  
qu’il atténue d’une maniere surprenante par cette sllbli-  
mation. On lui a donné le nom de *Pistillum Chemico-  
rumt* parce que cette atténuation ne peut s’accomplir  
que par sim moyen. Ces substances étant sublimées un  
certain nombre de fois avec le fiel *ammoniac ,* elles fe  
fixent avec lui, & fournissent souvent des remedes ex-  
cellens & d’une très-grande utilité dans une infinité de  
cas, fielon la nature des corps que l’on a unis avec le fiel  
*ammoniac.*

*Le Sel Ammoniac distilé avec la chaux , donne un  
esprit igné.*

*'Mettez* dans une cucurbite de verre chauffée, des fleurs  
très-seches de flel *ammoniac ;* couvrez-les de  
chaux bien pulvérisée dans un mortier de fer  
chaud, le plus promptement qu’il fera possible.  
Ce mélange doit être en parties égales. Ayez en  
même-tems un chapiteau bien fec, propre à rece-  
voir les corpufcules fubtils qui s’exhaleront;  
car dès le moment que ces deux corps viennent à  
fe rencontrer, il slen éleve une vapeur qui furpaffe  
par fon acreté & fa violence, toutes celles qui exis-  
tent dans la nature. Adaptez ce chapiteau ; lu-  
tez les jointures ; mettez une phiole au bec du  
chapiteau; & pouffez ce mélange au feu de fable.  
Il sortira une petite quantité de liqueur plus acre  
& plus volatile que celle qu’on produit avec le  
mélange de la chaux & de toute autre fubstan-  
ce, & qui cependant n’est point alcaline. Ani-  
mez le feu, le fel *ammoniac* nefe fublime point ,  
mais fe fixe par la chaux vive. Quoiqu’on le  
mette dans un creufet & qulon lui donne un feu  
violent, il ne devient point volatil. Ce mélange  
refroidi & bien fec , venant à fe rompre dans les  
ténebres, brille comme le phosphore.

*Dissolvez* du fel *ammoniac* pulvérifé, dans le triple d’eau  
pure. Mettez cette diffolution dans une grande  
cucurbite de verre chauffée, avec le triple de  
chaux vive : adaptez promptement un grand cha-  
piteau à la cucurbite, & enduisez-le avec un lut  
épais fait avec de la farine de graines de lin ; ajou-  
tez au bec du chapiteau un large récipient qu’il  
faut encore luter de la même maniere : Il fe fait  
aussi-tôt une si grande ébullition que les vaiffeaux  
fe brsseroient si le lut ne cédoit un peu. LleEprit  
qui slen éleve est si violent qu’il *se* fait jour à  
travers le lut avec un siflement considérable, &  
répand fon odeur au loin. Il paffe en même-tems  
dans le récipient une assez grande quantité de li-  
queur. Lorfque l'ébullition aura cessé , unissez  
plus fortement les vaisseaux , mettez un peu de  
feu dessous , & faites distiler peu à peu jufqu’à  
siccité. Conservez l’efprit igné produit par cette  
opération dans une bouteille de verre bien bou-  
chée. Il reste au fond de la cornue une fubstance  
d’une nature surprenante, laquelle étant séchée  
au feu ressemble à du verre, & fe gonfle à l’air.  
Elle ne fe dissout point cependant comme le fel  
*ammoniac s* mais fe réfout en grains sablon-  
neux.

*R E M A R QU E.*

Voici encore un autre exemple de la conformité qu’il y  
a entre le fel du corps humain & le fel *ammoniac.* Vous  
voyez une liqueur produite d’un corps fec & fans ode u

A M M 1040

laquelle affecte les organes de l’odorat avec une force  
que rien n’égale ; vous pouvez encore obferVer la *gé-  
nération* d’un efprit extremement actif, même dans le  
plus grand degré du froid ; vous avez enfin un efprit  
extremement acre & approchant du feu par fon acrimo-  
nie, fans être alcali. 11 faut cependant avouer que cet  
efprit venant à rencontrer à mesifre qu’il s’exhale les  
vapeurs d’un eEprit fumant de nitre, ils formeront,  
par leur union, une fumée blanche. Ce procédé nous  
fournit aussi une nouvelle efpece de phoEphore, & nous  
donne en même - tems le moyen de fixer en quelque  
forte le Eel *ammoniac.*

*Le sel* ammoniac *distilé avec un alcali fixe , donne des  
esprits alcalis, et» un sel volatil de meme nature.*

*Mettez* dix onces de fleurs de fiel *ammoniac* dans une cor-  
nue de verre, ajoutez-y trois onces de Eel de tar-  
tre Eec pulvérisé, remuez bien ce mélange , il s’é-  
lovera aussi-tôt une vapeur alcaline très-acre, qu’il  
faut retenir en appliquant fur le champ un large  
récipient de verre ; placez la cornue fur un feu  
de Eable que vous augmenterez par degrés jusiqu’à  
le rendre des plus violens. Il *se* sublimera un fiel  
blanc, volatil, alcali, très-pur qui s’évapore aussi-  
tôt à Pair, & s’échappe des vaisseaux quelque  
bien bouchés qu’ils Posent , excepté de ceux de  
verre. Il fermente violemment avec tous les aci-  
des, & forme avec eux un fel neutre d’tine espe-  
ce particuliere , suivant la nature & l'origine de  
l’acide. Comme ce Eel s’éVapore avec une promp-  
titude extraordinaire, on a de la peine à le reti-  
rer du récipient en forme folide. On trouve au  
fond de la cornue un fel fixe, que le plus grand  
feu ne peut fublimer.

*Mêlez* avec dix onces des mêmes fleurs, trois onces de  
fel de tartre, ajoutez enfuite neuf onces d’eau ,  
mêlez le tout, & distilez à différens degrés de  
chaleur, après avoir adapté un récipient à la cor-  
nue, & avoir luté exactement les jointures. Il s’é-  
levera aussi-tôt une vapeur humide qui étant par-  
venue dans la cavité du récipient , fe coagule à  
fa surface en forme de fel concret. Une partie de  
ce fel fe diffout & fe convertit en une liqueur  
claire & limpide. Changez alors le récipient, &  
après en avoir substitué un autre , animez le feu  
jusqu’à dessécher le fel qui reste au fond de la cor-  
nue. Enfuite à force de remuer le premier réci-  
pient , mêlez le fel avec la liqueur, jufqu’à ce qu’il  
soit presque dissous. Versiez la solution dans une  
phiole qui puisse se boucher avec un bouchon de  
verre. Le sel se précipitera au fond , & il filma-  
gera une liqueur qui est un véritable efprit vola-  
til alcali. Quand il ne *se* précipite point au fond,  
de sel alcali concret, l’esprit qui filmage est  
aqueux & mal fait. On trouve au fond de la cor-  
nue un fel fixe femblable à celui qui est resté après  
le procédé précédent.

*R E M A R Q U E.*

Dès que le fel *ammoniac* vient à toucher le *sel* alcali dans  
cette opération, il fe divife par la disposition de *sa* na-  
ture & avec le fecours du feu en deux parties parlai-  
tement distinctes, quoiqu’elles foient toutes deux fali-  
nes , dont l'une forme un fel volatil alcali igné extre-  
mementacre, beaucoup plus pur qu’aucun qulon puise  
fe préparer par art, & en même-tems fort simple, &  
qui peut sentir de regle pour reconnoître tous les au-  
tres fiels volatlls alcalis ; ceux qui portent les mêmes  
caracteres devant être rangés Eous la même classe. Le  
véritable esprit volatil alcali de sel *ammoniac,* est donc  
une eau qui contient autant de SH pur alcali qu’dle est  
capable d’en dissoudre. On peut aussi rapporter à ce  
dernier tous les autres estprits volatils alcalis. 11 η’γ a  
point

1041 AMM

point de sels ou d’esprits volatils alcalis aussi simples '  
que ceux-ci, tous les autres contiennent une huile qui  
caufe beaucoup de variation dans leurs esters. Le Ici  
alcali volatil *ammoniac* a cela de commun avec le siel  
de l’urine, qu’il fermente violemment avec les acides.  
Si l’on met dans deux vaisseaux disterens, placés à côté  
l’un de l'autre, du fel ou de l’efprit volatil alcali de fel  
*ammoniac,* & de l’esprit de nitre extremement fort &  
fumant, il fe formera dans l'air une effervcfcence con-  
sidérable à la rencontre des vapeurs de l'alcali volatil,  
& de l’acide, qui s’exhalent des vaisseaux. Ce fel étant  
appliqué fur la peau avec une emplâtre de poix qui  
l’empêche de s’évaporer, il ne commencera pas plutôt  
à s’échauffer qu’il caufera des douleurs Insupportables,  
& une inflammation violente si.livie de la mortification  
de la partie, de fiorte qu’il n’y a point de poifion qui  
agifle avec plus de violence. Quelle imprudence ne  
commettent donc point les Medecins qui conseillent  
de tirer ce Eel ou cEprit par le nez, d’où il ne peut pas  
manquer de porter sim action fur les nerfs olfactifs,  
la membrane pituitaire, & les vésicules extremement  
délicates des poumons ! Ne craignent-ils point qu’il  
n’occasionne l’inflammation & la corrosion de ces par-  
ties? Ce fel & cet efprit deviennent beaucoup plus acres  
& plus ignés , lorfqu’on les sijblime une seconde fois  
d’un alcali pur, nouveau, & très-fec. BOERHAAVE ,  
*Chymie.*

Le fel que l’on obtient par ce procedé, est ce qu’on ap-  
pelle communément fel *ammoniac* volatil : *sal ammo-  
niacum volaelle.*

Quelques-uns pour le faire employeur au lieu de fel de  
tartre, de la chaux, d’autres de la craie ou du lait de  
chaux.

On remplit de ce fel des petites phioles de poche. On  
voit que Boerhaave a raifon de condamner le trop  
grand ufagedecesel, comme extremement pernicieux.  
11 y en a qui mettent des aromates dans la cornue pour  
lui donner une odeur plus agréable. On l’ordonne dans  
les fievres malignes en qualité de siidorifique en forme  
debol. avec d’autres ingrédiens convenables. Il ne vaut  
rien pour prendre en poudre à caufe qu’il s’évapore  
assément.

Sa dofe est depuis cinq grains jusqu’à dix.

Dix ou douze grains de ce Eel suffisent pour soûler une  
once de vinaigre distilédont on fait une boisson assez  
agréable & d’une grande utilité dans les fievres , avee  
quelque eau simple ou compofée & un peu de sirop.

Le premier procédé que la Pharmacopée de Londres in-  
dique fur le fel *ammoniac*, est le fuivant :

*Flores salis ammornad* : Fleurs de SH *ammoniac.*

On fait décrépiter quantité égales de fel *ammoniac -, &* de  
fel commun, & l’on en tire par la fublimation des fleurs  
extremement volatiles.

La dose est depuis six grains jufqu’à quinze.

*Flores salis ammoniari martialps :* Fleurs de sel *am-  
moniac martiales.*

Prenez *du sel ammoniac s une livre,  
de la limaille Parier> dix onces.*

Mettez le mélange dans une cucurbite qui ait un grand  
cou, & poussez-le à un feu de reverbere que vous aug-  
menterez par degrés. Quand les vaisseaux feront refroi-  
dis vous trouverez des fleurs sublimées que Vous gar-  
derez dans une bouteille pour l’usage. La dose est de-  
puis six grains jusqu’à quinze.

Ces fleurs étant jettées dans de l’eau-de-Vie donnent la  
teinture de *Mars de Mynsiclot,* telle que le Collége la  
prescrit. Llms *veneris* est à peu près la même chofe,  
puisique ce n’est que ducolcothar sublimé avec du fel  
*ammoniac.*

*Tome I.*

AMM 1042

Il y a cependant cette différence que dans les fleurs de *lui  
ammoniac* martiales, on emploie le mars ou le fer, au  
lieu que dans *Fins veneris, c* est avec le Vitriol de cui-  
vre que l’on fublime le fel *ammoniac.*

*Spiritus salis ammoniari :* Esprit de fel *ammoniac\**

PulVérifez-lcs séparément, & après les avoir mêlés, met-  
tez-les dans une grande cucurbite avec six ou huit pin-  
tes d’eau. Poussez-les à un feu de fable modéré. Il s’é-  
levera un esprit, lequel étant rectifié dans une cucur-  
bite plus haute, donnera un Eel Volatil concret sisoli-  
mé dans le récipient. La dosie de cet eEprit de Eel *am-  
moniac* est depuis dix gouttes jiffiqu’à lesze.

Le procédé que je Viens d’indiquer est le plus aisté de tous  
ceux que je connois. Cet esprit stert de baEe à un grand  
nombre d’autres dont on trouVe une description fort  
étendue dans plusieurs Auteurs : mais comme ils ne  
font d’aucun ufage, je ne les insérerai point ici.

Quelques-uns trouvent à propos pour lui donner une  
odeur 4 lus pénétrante de substituer la chaux au fel de  
tartre , & pour lors cette espece d’esprit est préférable  
à tout autre lorsqu’il n’est question que de l'appliquer  
extérieurement ou de le respirer par le nez dans la dé-  
faillance : mais il ne Vaut rien pris intérieurement. On  
distingue aisément celui-ci du premi' r jar le sédiment  
blanc qu’il lasse dans le Vaisseau où st est enfermé. Il  
y en a qui le préparent aussi avec de l'urine & de la  
chaux y ajoutant une petite portion de l'huile fétide  
qui s’éleve en faifant le *spiritus cornu cervi perse , 8e le*vendent ensuite pour de véritable est. rit de cerne de  
cerf

L’eatl régale qui fert à dissoudre l’or & à plusieurs expé-  
riences, n’est qu’un mélange de siel *ammoniac Sc* de ni-  
tre. On peut cependant la faire plus aisément en met-  
tant digerer au feu de fable , du Eel *ammoniac* dans de  
lleEprit de nitre ou de bonne eau forte , jusqu’à ce qu’il  
foit tout-à-fait dissous; mais elle a si peu d’ufage dans  
la Medecine , qu’il est inutile d’en parler daVantage.

Un des médicamens les plus renommés que l'on trouve  
aujourd’hui dans les boutiques , est le

*Spiritus volatilis aromaticus oleosus :* l’esprit volatil  
aromatique huileux.

Dont voici la préparation.

Mêlez & distilez au feu de fable. La dose est depuis dix  
grains justqu’à cent & plus.

Ce remede , dont on attribue l’invention à *Sylvius de la  
Boe,* est de tous ceux de cette espece celui dont on  
fait le plus d’ufage aujourd’hui. Le Eel *ammoniac & le*fel alcali fiant les principaux ingrédiens qui y entrent.  
Il n’y a point de changement à cet égard : mais on *va-  
rie* beaucoup par rapport aux aromates qu’on y ajou-  
te ; c’est au Medecin à *se* régler fur l’exigence des cas,  
& à en régler la nature & lleEpece.

Il semble cependant qu’on n’a pas assez fait attention à  
une regle essentielle dans une composition de ceute *es-  
pece,* qui est que les aromates dolvent non-feulement  
être odorans , mais encore légers & volatils, par rap-  
port à leurs principes, de sorte que le *marum* de Syne,  
la marjolaine, le thym, paroissent preferables aux clous  
V u u

1043 *L* M M

de girofle & au macis dont les huiles scmt trop pesantes,  
trop grossieres & trop ténaces pour s’élever comme il  
faut avee le fel *ammoniac.* On connoît la bonté de ce  
remede à sim odeur pénétrante & agréable, & à la dou-  
ceur de fon gout , car ces propriétés font une fuite de la  
bonté des aromates dont on s’est servi, lesquels émouse  
Eent les pointes de sels ; atl lieu que lorsqu’ils ne font  
point tels qu’ils doivent être , ni en affcz grande quan-  
tité , la composition a une odeur urineufe & un gout  
piquant & desagreable; lorsiqu’on composie ce remede  
à petit feu , il s’attache au fommet du récipient une  
grande quantité de fel dont on peut remplir des bou-  
teilles de senteur ou garder pour tel autre usilge qu’on  
jugera à propos ; il est beaucoup moins caustique &  
beaucoup plus cordial que le Eel volatil de corne de  
cerfquel on prefcrit communément.

Depuis la décnuverte du fel Volatil huileux, on ne fe fert  
plus guere de l’esprit de fel *ammoniac.* On ordonne  
communément le premier aVec l’efprit de laVande ou  
de castoreum dans quelque liqueur conVenable. Lorf-  
qu’on le donne dans des potions ou des juleps , il faut  
aVoir foin que les sirops ou teintures ne foient point  
rouges, parce qu’il change leur couleur en une autre  
qui est Verte & extremement defagréable.

On ordonne quelquefois extérieurement ces fds & ces  
efprits dans des embrocations ; ils s’accordent encore  
assez bien aVec les silbstances onctueufcs, pourvu qu’on  
ne les emp loie point trop chauds , parce que la chaleur  
ne manqueroit pas de faire éVaporer ces sels ou ces esc  
prits. Ils donnent par ce moyen une qualité plus péné-  
trante aux compositions aVec lesquelles on les unit, aux  
dssCussifs & aux autres remedes de cette espece , qu’on  
ordonne dans les cas qui l’exigent. *Dispensaire de Lon-  
dres.* QUINCY , *PraelAI.*

*Spiritus salis ammoniacum sucdnatus,* Esprit de Eel  
ammoniac si.ïcciné.

On le fait de plusieurs manieres.

Mettez en digestion une liVre d’esprit de fel *ammoniac  
avcc* une once de succin , ou

Ce remede passe pour être céphalique , & propre à toutes  
les maladies des nerfs : mais il est un peu defagréable.  
La dose est depuis dix gouttes jusqu’à quarante.

AMMONIS CORNU, *Corne d’Ammon.* Est un fossile  
de couleur de cendre, qui a la figure d’une corne de  
bélier. Roland en compte quinze especes différentes.

AMMON1TRUM , ἀμμόνιτρον d’ὰμμος *stable , 8c vlygov,  
nitre.* C’est dans le fens de Pline le fel lixiviel que l’on  
tire des plantes brûlées. PLINE.

On donne maintenant ce nom à une masse compofée de  
fable, & d’un Eel alcali fixe propre à faire du Verre,  
AMMONIUS est un Chirurgien qui fut furnommé *Li-  
thotome s* c’est-à-dire coupeur de pierre , parce qu’il s’a-  
visa le premier de couper ou de rompre dans la Vessie  
les pierres qui étoient trop grosses pour pouVoir fortir  
sans danger par l’ouVcrture qui fe fait pour cela. Sa  
méthode étoit de faisir la pierre aVec un crochet pour  
l’empêcher de rentrer , & de la couper enfuite aVec  
Un instrument conVenable , minee & émoussé par fa  
pointe , après llaVoir posté à plomb , en prenant garde  
de ne point offenser la Vessie aVec l’instrument ou aVec  
les éclats de la pierre. CeI SE , *L. VII. c. 26.*

AMMON II COLLYRIUM , qu’on appelle autrement  
*Collyrium Hygidium.*

ΑΜΜ 1044

Faites un mélange de tous ces ingrédiens avec de l’eau.  
C’est un des remedes les plus estimés..

Ce collyre conVÎent au commencement d’une cataracte ,  
d lune inflammation,& detoutes les especes d’ulcérations  
& de purulenCe des yeux; il est bon dans les maladies de  
l’œil nommées *confusio Se chemofis*dont VouspouVez con-  
sulter les articles; pour la diflocation du globe de l’œil,  
pour lemyoreshalon invétéré, ( excroissancedel’uVée)  
& le staphylome ( Voyez ce mot ) ; il déterge , incarne  
& guérit l'onglet ( un amas de pus dans le noir de l’œil,  
en ferme d’ongle. ) Il procure le siammeil aux persim-  
nes à qui un mal de tête ou des douleurs dans les yeux  
l’ont fait perdre, & leur tient lieu de parégorique. On  
peut en ufer en le mêlant aVec un œuf, ou aVec de l’eau  
& du lait , & le faire plus clair ou plus épais , fuÎVant  
que le malade est plus ou moins fensible. Αε’πυε, *Tetr.  
II. Serm.* 4. c. 113.

Α M N

ΑΜΝΑ ALCALIZATA , dans le style de Paracelse,  
est Peau qui en passant à traVers des pierres à chaux,  
s'impregne de quelquesrunes de leurs parties. PaRa-  
CELSE , *de Tartaro Tractatus* , c. 2.

Ruland l’appelle *Amnis alcalisatus.*

AMNIOS , la membrane interne qui enveloppe le fœ-  
tus.

Il est impossible de fe former une idée conVenable de  
*samnios* , à moins qu’on ne connoisse en même-tems  
la nature des autres membranes qui enVeloppent le fœ-  
tus aussi-bien que des liqueurs qu’elles contiennent.Casu  
comme Needham PobferVe , ces fujets font tellement  
liés entr’eux, qu’il feroit difficile de les traiter fépare-  
ment : comment décrire les membranes, ou difcourir de  
leurs ufages aVec quelque exactitudessil’onne commen-  
ce pardonner la defcriptiondes humeurs qu’ellesren-  
ferment ? Et quel meilleur moyen peut on employer  
pour decouVrir la nature de ces humeurs, qued’examl-  
ner aVec attention la figure, les vaisseaux, & la conne-  
xion des membranes ?

Les membranes qui enVeloppent le fœtus différent dans les  
animaux en nombre,en figure & en situation. Elles sont  
au nombre de trois dans quelques-uns, de quatre dans  
certains autres , & l’on en compte même jufqu’à six  
dans un œuf ; car après qu’on a ou Vert la membrane  
la plus externe, quiadhereàla coquille de l’œuf Vers  
fes extrémités , on en trouVe une seconde de même  
couleur & de même consistance qui tapisse la caVÎté  
de cette même coquille , & embrasse étroitement  
l’œuf: j’ai douté quelque-tems si cette derniere mem-  
brane en faisoit une à part, ou si elle n’étoit qu’tme  
duplicature de la premiere ; mais j’ai découvert à la  
fin que c’étoit une nouVelle membrane que l’on pou-  
Voit entierement séparer de l’œuf. Après done qu’on  
l’en a détachée avec précaution ? on découVre aussi-tôt

io45 A. M N

la membrane qui renferme le blanc de l'œuf, & l.oû ,  
*y* apperçoit, quelques jours apres l'incubation , une  
grande quantité de veines & d’arteres. Lorfque cette  
liqueur s’est écoulée, on découvre celle du *colliqua-  
mentum,* ou *ï’arnnios* du poulet, dans laquelle ce der-  
nier est renfermé. Après celle-ci viennent le blanc le  
plus épais , & le jaune , chacun enfermé dans leurs  
membranes propres ; ces dernieres font au-dessous du  
poulet au fond de l'œuf.

Dans les animaux *cotyledonifoereux ,* ou pour mieux dire,  
*glanduliferes*, il y a trois membranes ; tel est leur nom-  
bre dans la truie & la jument ; il en est de même des  
femelles qui ont un plancenta, & entre autres des fem-  
mes. Toutes ces membranes ne renferment que deux  
humeurs, ce qui a donné lieu à Harvey d’avancer ,  
quoique mal-à-propos , qu’on ne trouvoit aucune part  
l'allantoïde. Quand à moi, après que j’ai eu enlevé le  
chorion qui ne contient immédiatement aucune hu-  
meur , & qui ne sert qu’à la distribution des vaisseaux,  
& à foutenir & fortifier les autres membranes , j’ai  
trouvé celle que l’on peut appeller à juste titre allantoï-  
de ; je l’ai fouvent enlevée des fœtus des vaches, des bê-  
tes fauves , des truies, & des brebis ; & après l'avoir en-  
ilée, je l'ai pendue dans ma chambre pour la conferver &  
la pouvoir démontrer. Falloir il donc qu’un aussi grand-  
homme qu’Harvey payât tribut à l’humanité, & qu’il  
travaillât de toutes fes forces à détruire l'existence  
d’une membrane qu’un si grand nombre d’habiles Ana-  
tomistes avoient vue, décrite & représentée .’ Quant  
à Everhard , outre qu’il s’étoit laissé prévenir par  
l'autorité d’Harvey , il avoit encore eu le malheur de  
ne disséquer que des lapins , dans lesquels , quoiqu’il y  
ait quatre membranes , comme nous le ferons voir  
tout-à-l’heure , on ne peut cependant les appereevoir  
à moins qu’on ne *se* foit exercé à les découvrir en exa-  
minantavec foin leur situation dans les animaux d’une  
grandeur plus considérable.

Dans les chiens, les chats, les lapins , & peut-être dans  
les autres animaux qui ont un placenta , il y a quatre  
membranes & trois humeurs; car j’ai obsiervé jtssqu’au-  
jourd’hui que le nombre des membranes excede celui  
des humeurs.

Je commencerai ce que j’ai à dire sur cette matiere par les  
vaches & les brebis & autres animaux qui ont un amas  
de glandes pour placenta, tant à causie que Part leur est  
redevable desim origine,comme ilparoît par les Ecrits  
des Anciens, qu’à causie qu’on peut les trouver aisé-  
ment chez les bouchers , toutes les fois que l'on veut  
prendre la peine de les examiner.

La premiere membrane qui fe prefente dans ces animaux  
est le chorion, qui après qu’on l’a féparé des caroncu-  
lcs rougeâtres & charnues des glandes utérines, paroît  
parsemé dans les endroits où il embrassent ces caroncu-  
les, de marques couleur de rosie : il soutient encore les  
ramifications des vaisseaux ombilicaux, qui s’étendent  
jusqu’aux caroncules dont nous venons de parler. Ces  
vaisseaux jettent dans toute la substance du chorion un  
grand nombre de rameaux capilaires, qui Eelon toute  
apparence absorbent l’humeur de ces caroncules, &  
l’entretiennent toujours humide de peur qu’il ne s’at-  
tache à l’utérus. Quoique ces petits placenta ( je don-  
ne ce nom aux glandes répandues dans toute la sisus-  
tance du chorion de ces animaux) soient distribués en  
grande quantité sclr toute la membrane du chorion dans  
les Vaches & les brebis , elles ne Eont pour l'ordinaire  
qu’au nombre de dix dans les femelles des dains; savoir  
cinq dans chaque aile du chorion , lesquelles fiant si-  
tuées dans la partie inférieure qui est la plus étroite ;  
on apperçoit fur cette membrane un nombre ccnsidé-  
rable de Veines & d’arteres, qui s’étendent jufqu’à la  
région oppofée au fœtus; oii par leur structure, par leur  
grandeur & leur situation , elles paraissent destinées  
à abforber une humeur. Dans les truies, le chorion fait  
l’office des petits placenta dont nous parlons pendant  
tout le tems qu’elles portent leurs petits;car il ne paroît  
pas que leurs fœtus puisse receVoir autrement la nour-

A M N M

’ritute. Dans la jument , cette membrane est unique  
pendant le premier mOÎs , & fert aux mêmes ufages:  
mais elle s’épaissit considérablement dans la suite , &  
forme des caroncules charnues de la grosseur d’un pe-  
tit pois, qui à la fin s’unissent de telle forte , que tout  
le chorion paroît s’être changé en un placenta très lar-  
ge, entremêlé d’un milion de Vaisseaux, qui enVoyent  
une quantité innombrable de rameaux capilaires à la  
membrane interne de l'utérus. Cette membrane ( le  
chorion , ) est dabord fans placenta dans les femmes ,  
elle ne laisse pas de croître cependant en peu de tems  
& d’attacher le fœtus à la matrice : lorfque le placenta  
est formé, on découvre plus aisément le chorion en le  
déchirant légerement avec les doigts autour du pla-  
centa, & en l'arrachant ensuite ; il paroît épais, uni  
& chargé de vaisseaux dont les plus grands aboutissent  
au placenta. La même chofe a lieu dans les lapins, le  
chorion dans les chats & les chiens paroît comme dou-  
ble.

Ce que l'on vient de dire fuffit pour nous faire connoître  
Ptssage du cllOrion : il foutient les vaisseaux ombilicaux  
& les caroncules dont on a parlé dans les animaux qui  
ont des glandes pour placenta, il fe charge du fuc nour-  
ricier, dans les uns médiatement & dans les autres im-  
médiatement. Mais dans les animaux qui ont un pla-  
centa, presque tous les plus grands vaisseaux prennent  
leur cours vers cette partie, & il n’y a que quelques pe-  
tits vaisseaux qui fe distribuent dans cette membrane ;  
de forte que la liqueur alimentaire qu’elle peut rece-  
voirne paroît sifssire que pour l'humecter & pour la  
nourrir Le chorion enferme dans ces animaux de mê-  
me que dans les autres toutes les membranes , les hu-  
meurs, & le fœtus même; mais il ne contient delui mê-  
me aucune liqueur dans fa cavité.

On doit prendre garde en séparant cette membrane de ne  
point offenfer celles qui font dessous. Il vaut mieux  
pour agir plus surement lever avec les doigts une des  
caroncules , & faire dans le chorion une ouverture suf-  
fisante pour introduire deux doigts ; après quoi on la  
déchirera peu à peu , en obfervant avec foin si l’on ne  
decouvre point quelque espece de duplicature , ou une  
membrane blanche fort mince; car si cela arrive , ce  
fera l'allantoïde qu’il est extremement important de  
conferVer dans fon entier : à mefure qu’on avance elle  
paroît enflée par les liqueurs qu’elle contient , & rend  
l’opération beaucoup plus aisée ; mais fupposé qu’il  
vienne à s’écouler quelque liqueur, on peut être assuré  
qu’il y a une rupture dans cette membrane ou dans *ï’arn-  
nios.* Après qu’on a enlevé le chorion de la maniere  
que je viens de dire , l'allantoïde fe trouve en quelque  
forte separée de *Famnios, 8e* l'on peut l’en détacher  
entierement toutes les fois qu’on le voudra , pourvu  
qu’on l'ait féparée jufqu’au cordon ; mais on doit la  
mettre à côté avec l'urine qu’elle contient, jufqu’à ce  
que l'ouverture de *Famnios* & du fétus, donne la fa-  
ci lité de pénétrer jusqu’à la vessie.

*L’Amnios* estparfemé de vaisseaux de la même maniere  
à peu près que le chorion , & reçoit tous les rameaux  
des vaisseaux ombilicaux qui ne passent point par ce  
dernier. Lorfqu’on vient à l’ouvrir , on y déeouVreune  
liqueur dans laquelle le fœtus nage & dont Harvey  
prétend qu’il tire fa nourriture : Il fe fonde fur fon  
gout, fur fa consistance & fur la ressemblance qu’elle  
a avec celle qu’on trouve dans le ventricule de l’em-  
bryon. Cette membrane est fouvent couverte de con-  
crétions grasses, qui semblent être formées de la li-  
queur qu’elle contient ; & dans les vaches le cordon  
de l’embryon est grossi vers fa racine par des inégali-  
tés glanduleuses.

La méthode que je viens de propofer regarde les femelles  
qui ont des cotyledons, car celles qui ont un placenta  
demandent une autre méthode de dissection dont je  
parlerai ci-après.

Le fœtus , ainsi que le cordon ombilical, est renfer-  
mé dans la cavité de *Famnios.* Nous remarquerons  
ici en passant , que la vessie , lorsqu’elle est per-  
Vuu ij

IO47 M

cée, rend une liqueur tout-à-fait semblable à celle  
nui est contenue dans l’allantoïde; on peut même , si  
l’on veut, faire passer cette liqueur de l’allantoïde dans  
la vessie en la pressant, ou gonfler la premiere en souf-  
flant avec un chalumeau dans la vessie. Si avant même  
d’avoir ouvert le fœtus , vous foulevez quelque peu  
cette membrane, & que vous la pressiez dans vos mains,  
elle répandra une liqueur dans la vessie & le penis, ce  
qui fuffit pour prouver la communication qu’il y a en-  
tre ces parties.

L’allantoide mérite une attention toute particuliere, tant  
à cause qu’on a douté jusqu’ici de sim existence, qu’à  
cause de ses variétés dans les différens animaux.’car dans  
ceux qui ont des cotylédons, comme les brebis, les va-  
ches, les femelles des dains ; elle fort de l’extrémité du  
Cordon & paroît être une espece de continuation & de  
dilatation de l’uraque. Elle a la figure d’un boyau, elle  
aboutit des deux côtés aux extrémités de l'utérus dans  
le chorion, & en remplit les cornes. Dans les truies  
qui portent plusieurs petits à la fiois , & ont un œuf def-  
tiné à chaque fœtus ; cette membrane aboutit de cha-  
que côté aux extrémités de cet œuf & a la figure d’un  
intestin, ce qui lui a fait donner le nom d’*dllantots* ou  
*allantoïde.*

Il y a à cet égard quelque différence dans les jumens : car  
cette membrane est adhérente au chorion dans toute  
fon étendue , & renferme le fœtus avec *i’amnios* : on y  
découvre l’uraque qui paroît partir de *i’amnios 8c* en  
être une espece de duplicature; il est plissé extérieure-  
ment jusqu’à la vessie & donne passage à la fonde ou à  
un poinçon.

On doit chercher son ouverture dans le cordon ombilical,  
lequel *se* diviEe en plusieurs branches & se disperfe en  
partie fur *i’amnios.* L’autre partie pénetre cette mem-  
brane & va s’insérer dans le chorion oùil *se* divisie en une  
infinité de petits rameaux qui augmentent tellement  
fon épaisseur, qu’il semble mériter plutôt le nom de  
placenta. Une chose qui mérite encore notre attention  
dans cet animal, de même que dans tous ceux qui ont  
des cotyledons, ce sirnt les fréquentes concrétions qui  
nagent dans la liqueur de l’allantoïde , & qui paroissent  
au premier abord de la graisse ou des petits morceaux  
de chair qui fe dilatent étant tirés avec les doigts com-  
me une fubstance membraneuse, & paroissent être des  
coagulations d’une espece d’urine grasse & gluante.

Passons maintenant aux animaux qui ont un placenta,  
dans lesquels la membrane urinaire est d’une figure  
tout-à-fait différente. Dans ceux-ci la membrane uri-  
naire varie fuivant la nature de l’animal. Dans la fem-  
me elle enveloppe entierement le fœtus, à peu près de  
la même maniere que dans la jument, & est attachée  
au chorion. Il en est de même dans les chiens & les  
chats, excepté que fa duplicature , près de l’élargiffe-  
ment du cordon, forme une cavité entre elle & le cho-  
rion, laquelle est destinée pour la quatriememembra-  
ne. Je regarde la jument comme une espece d’animal  
qui tient le milieu entre les animaux qui ont des pla-  
centa & ceux qui ont des cotyledons. Elle a cela de  
commun avee les premiers, que le fœtus est entiere-  
ment entouré d’urine ; & quoiqu’elle n’ait aucun pla-  
centa au commencement , il s’en forme néantmoins un  
assez grand dans la fuite pour envelopper tout-à-fait le  
fœtus : & en effet ce chorion épais mérite presque le  
nom de placenta , quand ce ne seroit qu’à caufe de la  
quantité des vaiffeaux qui font répandus dans toute sa  
substance de même que dans le placenta humain. Cette  
structure lui donne bien plus de rapport avec un véri-  
table placenta qu’avec les cotyledons.

Cette estpece de placenta de la jument, si on peut lui don-  
ner ce nom , a cependant cela de commun avec les *co-  
tylédons* des animaux qui ruminent, d’être attaché à  
l’utérus par des ligamens charnus, & de n’avoir pas une  
épaiffeur siort considérable avant le sixieme mois. L’al-  
lantoïde a une figure pyramidale dans les lapins & le  
placenta pour bafe ; elle fie retrécit toujours de plus en  
Plus jusqu’à ce qu’elle Toit arrivée à la premiere divi-

A M N 1048

sion des vaiffeaux ombilicaux où elle aboutit à l’tîra-  
que. La membrane la plus large dans laquelle *i’amnios*est enfermé dans ces animaux, ne paroît point être uri-  
naire , comme nous le verrons bien-tôt.

On me demandera peut-être si la membrane dont j’ai  
donné la dcfcription dans les animaux qui ont un pla-  
centa, est réellement urinaire, puisque l’ouverture de  
l’uraque est moins visible dans ces sortes d’animaux  
que dans ceux qui ont des cotyledons. J’avoue fran-  
chement que je n’ai jamais pu découvrir la moindre  
trace d’un pareil canal dans le cordon du fœtus, quel-  
que incision que j’aie faite & quelque préparation que  
j’aie employée pour cet effet. Mais la même chofe ar-  
rive dans le chien , & quoique je n’aie jamais pu voir  
ce canal, je n’ai pas laissé cependant de me convaincre  
de fon existence en y soufflant avec un chalumeau. J’a-  
voue qu’il ne m’a jamais été possible d’avoir un fœtus  
humain enfermé dans l’utérus, quoique j’aie fouyent  
dissequé des arriere - faix & un grand nombre d’em-  
bryons, dans lesquels je ne doute point que la même  
expérience n’eût réussi. Car je regarde comme une dé-  
monstration l’argument de Spigel , qui assure que  
l’homme a befoin d’être muni d’une uraque & d’une  
allantoïde , à caufe principalement qu’il est obligé de  
même que les autres animaux, d’avoir un restervoir  
pour S011 urine; ce qui ne siiuroit être que vrai, àl’é-  
gard de tous les animaux qui ont une vessie.

Mais Courvæus a imaginé une distinction très-subtile, &  
a prétendu que l’allantoïde ne SC trouve que dans les  
animaux qui ont l'intestin *cæcum* fort grand, à caufe  
de la compression de leur vessie, qu’il ne croit point  
suffisante pour contenir cette liqueur, étant rétrécie &  
comprimée par l’espace qu’occuppe l’intestin *ccecum ;*au lieu qu’une pareille membrane est inutile dans les  
animaux dont l'intestin *cœciim* est plus petit.

Je conseillerois volontiers à Courvæus d’examiner PaI-  
lantoïde encore une fois, & de mefurer la quantité de  
liqueur qu’elle contient , pour voir si l’intestin *cæcum,*même dans les fujets où il a le plus de capacité fuffit  
pour contenir un si grand amas d’eau. Il est certain que  
l’allantoïde de la vache contient quelques pintes d’u-  
rine fur la fin de la portée. Qu’il examine la vessie de  
Phomme ou celle du chien, pour voir si elle a plus d’é-  
tendue que dans les autres animaux. Je fuis persisadé  
que *ses* yeux le convaineront du contraire. Supposé  
donc qu’il *se* fasse quelque amas d’urine pendant le  
tems de la portée, il faut nécessairement qu’il y ait un  
autre réservoir destiné pour elle. On remarque dans la  
chienne que non-feulement le *ccecum* est fort petit,  
mais que le colon manque même quelquefois : il  
fembleroit d’après cette disposition que la membrane  
urinaire ne s’y devroit pas trouver, l'expérience prou-  
ve cependant le contraire. Puisque l’on trouve donc  
une membrane urinaire, non-feulement dans les ani-  
maux dont nous venons de parler , mais aussi dans ceux  
dont le colon & le *cæcum* semt fort grands, il n’y a pas  
lieu de croire que la grandeur ou la petitesse de leur vo-  
lume puissent caufer quelque altération dans la struc-  
ture de la vessie ou de l'allantoïde. On peut encore ti-  
rer d’autres argumens de la liqueur même.

J’ajouterai que c’est lepropre de cette membrane de n’avoir  
aucune veine ni aucune artere visible dans fa fubstance:  
c’est là sa marque caractéristique , car les vaisseaux  
ombilicaux *se* dispersent ou dans *i’amnios* ou dans le  
chorion , sans *se* répandre sur cette membrane, ou s’in-  
fierent dans le placenta ou les cotyledons. Quoiqu’on  
observe dans la jument une quantité prodigieuse de  
vaisseaux de toute grandeur qui se portent vers le cho-  
riensclrlequel leurs ramifications s’appuient, on n’en  
remarque cependant aucune branche qui fie porte vers  
l’allantoïde ou qui y aboutisse, elle reçoit ceux qui fier-  
vent à sa nutrition de la vessie ; & quoique dans le fœ-  
tus de la vache on apperçoive quelquefois cà & là  
quelques vaisseaux capilaires aux environs de l’ura-  
que& du cordon ombilical, cela narrive pas mu jours,  
& après avoir parcouru un efpace qui n’a pas trois tra-

ιο49 *A* M N

vers de doigts ils s’évanouissent aussi-tôt. Harvey  
écrit que la liqueur que nous disons être renfermée  
dans cette membrane, appartient au chorion, qu’elle  
est d’abord presque cent fois plus considérable que cel-  
le de *Famnios,* mais qu’elle diminue infensiblement.  
Je ne puis cependant m’empêcher de déclarer ici que  
j’ai découvert le contraire, & que cette liqueur qui ap-  
partient à l'allantoïde & non point au chorion, aug-  
mente tous les jOurs , & acquiert de plus en plus  
la couleur, l’odeur & le gout de l'urine jufqu’à la  
fin de la portée ; pour lors la liqueur de *F amnio s* est  
tout-à-fait consumée , comme Harvey l’obferve fort  
bien.

Il est évident par ce qu’on vient de dire, que cette mem-  
brane fert de réservoir à l’urine , & qu’elle ne peut  
être d’aucun autre tssage dans l’embryon. Comme j’ai  
dit ci-dessus que l'allantoïde n’a ni veines ni arteres,  
& que cela peut embarrasser ceux qui ne fauroient  
comprendre comment elle peut *se* nourrir fans leur  
fecours, je les avertis que cet état leur est commun  
avec un grand nombre d’autres parties , car on peut  
en dire autant de la membrane externe de l’utérus , de  
celle des intestins, de l’estomac, de l’œfophage & mê-  
me de la pleure & des muscles; car quoiqu’on n’y ap-  
perçoive aucuns vaisseaux sanguins , il est à croire ce-  
pendant qu’elles font munies de canaux qui s’anasto-  
mosent avec ces vaisseaux, puisque lorsqu’elles font  
attaquées de quelque inflammation, comme cela arri-  
ve dans la pleurésie & l'ophthalmie, les vaisseaux sim-  
guins *se* manifestent d’eux-mêmes.

Après avoir fini la defcription de l’allantoïde , il ne fera  
pas hors de propos de parler d’une autre membrane  
qui a la même figure qu’elle, quoique destinée à des  
issages différens. On la trouve dans les chiens & les  
chats finis le chorion, près l’épanouissement du cor-  
don ombilical, où les vaisseaux commencent à Ee di-  
viser & à prendre leur cours vers le placenta : elle  
aboutit à la fin dans une espece de cavité formée par  
d’autres membranes qui *s’y* rendent pour cet effet,  
& elle y est attachée par fes extrémités par un ligament  
cartilagineux très blanc. Quant à fes autres parties, el-  
le n’est point adhérente aux parois de cette cavité, &  
elle est en quelque sterte fort lâche & pendante. Au  
commencement de la portée elle est grande & contient  
beaucoup plus d’humeurs que toutes les autres mem-  
branes enfemble. Elle est munie d’tm grand nombre  
de veines & dlarteres : mais elle diminue infensible-  
mcnt dans la fuite jusqu’à ce que sim humidité étant  
tout-à-fait dissippée, elle devient très-femblable à la  
petite membrane du cerveau qu’on nomme choroïde ,  
aVec laquelle elle a plus de rapport qu’avec aucune au-  
tre du corps. La liqueur qu’elle renferme ne tient en  
rien de l'urine, elle n’est point excrémentielle comme  
elle, & elle passe dans le fœtus dès les premieres fe-  
maines au moyen de quelques Vaisseaux particuliers :  
cela fe Voit dans les chiennes & dans plusieurs autres  
animaux, à qui la nature a donné une membrane desi-  
tinée à cet usiage, quoiqu’elle ne soit pas toujours de  
même figure.

Dans les lapins, par exemple, cette membrane est gran-  
de, & enVeloppe tout le fœtus, à peu près de la même  
maniere que la membrane urinaire dans la chienne, &  
forme enfin une caVÎté fous le placenta qui paroît desti-  
née à rcceVoir l’urine. Elle a à peu près la forme d’un  
croissant; & lorfqulelleest enflée, elle a la grandeur &  
la figure du rein de l’homme : elle est parsemée de  
vaisseaux qui ne fe réunissent point dans le placenta,  
mais descendent Vers le cordon, d’où ils si; rendent  
dans le méEentere après aVoir percé le bas-Ventre.

La question que l’on peut faire , comment la liqueur  
contenue dans cette membrane , y entre, présentant  
les mêmes difficultés dans fon explication que celle dc  
l’entrée de la liqueur de *i’ammos* dans fa caVÎté , nous  
oblige à les résoudre toutes deux en même-tems.

La defeription que nous aVons donnée de *F amnio s* aVant  
que de parler dc l’allantoïde, sera complete , lorfque

A M N 1050  
nous aurons ajouté à ce que nous aVons déja dit, qu’cle  
le Ee trouVe dans les animaux oVspares & vivipares ;  
qu’elle reçoit toujours *ses Vaisseaux* des ombilicaux;  
que la liqueur qu’elle contient sert de nourriture à  
l’embryon, comme on l’a déja dit. Il ne reste plus  
maintenant qu’à saVoir comment elle *se* rend dans ce  
réservoir pour fournir aux nécessités du fœtus. Cette  
question a été fort agitée par les Savans ; & si Harvey  
l’a négligée, comme le prétend Courvæus, c’est pour  
llaVoir trouVée trOp difficile pour s’y attacher.Courvæus  
& EVerhard l’expliquent par une’filtration à traVers  
les pores de la membrane, & prétendent qu’il fe fait  
une transsudation de l'humeur d’abord dans le chorion,  
& de celui-ci dans *Famnios.* Mais ces Anatomistes  
enflent dû s’apperceVoir qu’il n’y a pas la moindre  
humeur entre le chorion & *Vamnios -,* & que tout ce  
qu’il y a de liquide entre ces membranes, est contenu  
dans l'allantoïde ; que, fuppofé qu’il fe fasse quelque  
filtration du chorion dans *Famnelos,* il faut absolument  
que cette liqueur s’amasse auparavant dans le chorion.  
Warton de Gland insiste beaucoup fur cet argument;  
& je vais en apporter un autre qui pourra tenir lieu de  
démonstration.

Dans le fœtus de la jument ,la membrane urinaire est  
adhérente dans toute son étendue au chorion , & ren-  
ferme même tout le fœtus avec *Vamnios* qui nage dans  
l’urine.

Je me fuis alluré que c’étoit dc l'urine par son odeur, sa  
couleur, sim gout & *sa* communication avec la vessie  
par le moyen de l’uraque. La même choEe a lieu dans  
les chiens &les chats. Je voudrois maintenant deman-  
der à Courvæus & à Evcrhard s’il est besioin que le fisc  
nourricier passe à travers l’urine , & *se* mêle par ce  
moyen avec elle ? Supposé qu’ils le nient, je ne vois pas  
qu’il pusse passendans *F amnio s* par un autre endroit que  
le cordon Ombilrcal ; car dans l'exemple que nous ve-  
nons d’alléguer tous les autres moyens de filtration fie  
trouvent exclus.

L’on ne fiait si cette liqueur se rend par la veine du cor-  
don ombilical dans le semg de l’embryon , & ensifite  
dans *\’amnios-,* par les arteres; ou si elle desi:end aVec  
la silbstance gélatineuse du cordon , & suinte à travers  
ses petits mamellons ou inégalités dans *Vamnios.*Wharton soutient ce dernier moyen, qui paroît en effet  
le plus probable à ceux qui n’ont examiné que le fœtus  
de la vache ; car on y trouve dans le cordon ombilical  
une gelée épaisse & copieuse ; & ce cordon qui est gon-  
flé contient une efpece d’inégalités glanduleisses dans  
cette partie , qui nage dans la liqueur de *Vamnios’,* de  
Eorte qu’on peut conjecturer que cette humeur est silr-  
tie de ces glandes. Mais je suis d’un sentiment tout-à-  
fait contraire , lorfque , sans me laisser prévenir aux  
lueurs de la vraisemblance , je viens à examiner ce  
cordon dans les autres animaux. Car dans ceux qui  
ont un placenta, on ne trouve point une pareille quan-  
tité de gelée dans le cordon, qui est fort mince & sort  
long dans l'homme , & peu propre à un pareil usiage.  
Dans les animaux ovipares , il n’y a point de cordon  
du tout, mais des vaisseaux qui s’étendent fur lesdiffé-  
rcntes parties du fœtus , & les pénetrent, quelques-uns  
près de l'anus, d’autres près du foie, & la place ordi-  
naire de l'ombilic , en tiennent lieu ; ils ne *se* réu-  
nissent même jamais en forme de cordon : lorfque  
le tems destiné à la sortie du poulet, par exemple, ap-  
proche, l'artere gauche & la veine hépatique sléVa-  
nouissent, & les autres arteres avec la veine mésenté-  
rique pénetrent dans le bas-ventre pour suppléer au  
jaune. On ne peut raisonnablement douter que le *col-  
li qttamentum* du poulet avec *sa* membrane , n’ait du  
rapport avec *Vamnios* des animaux vÎVipares ; de sor-  
te qu’on peut raisonnablement conclurre, que la li-  
queur ne se rend à l'un & à l’autre que d’une seule &  
même maniere.

Nous allons examiner comment la liqueur pénetre à tra-  
vers la cicatrice de l'œuf, & accroît peu à peu la petite  
membrane au point de larendre suffisante pour renser-

ssoyI A M N

mer le fœtus avec une quantité considérable de li-  
queur.

Lorfqu’on examine cette cicatrice dans l'oeuf avant l’in-  
cubation, on la trouvessort petite & fuspendue dans la  
membrane du jaune ; cependant cette petite partie  
contient l'embryon, & devient de jour en jour plus  
spacieufe , jusqu’à ce que l'animal en forte & fe rende  
visible. Après deux jours d’incubation, on y apperçoit  
sensiblement, ainsi qu’Harvéy l'a remarqué , des cer-  
cles larges comme l'ongle du quatrieme doigt ; en-de-  
dans desiquels , ainsi que le même Auteur nous l.lassu-  
re, fe trouve une liqueur extremement claire & transi-  
parente , beaucoup plus pure qu’aucune humeur cry-  
stalline, laquelle paroît enfermée dans une membrane  
fort mince : il croitquec’est une partie du blanc fon-  
due & clarifiée; il l’appelle *coUiquamentum.* Elle aug-  
mente continuellement, & fe trouve bordée le quatrie-  
me jour d’une ligne rouge , & d’une autre plus petite  
de couleur de fang qui aboutit *impunctum saliens -,* pla-  
cé dans le centre. Ces derniers accroissemens font sort  
visibles : mais l’on ignore encore la maniere dont ils SC  
font.

Je confeille à ceux qui pourroient croire que cela *se* fait  
par transsudation, d’examiner, outre lesargumens que  
l’on tire contre cette opinion, des animaux vivipares,&  
qui prouvent qu’il y aune analogie entre les mouvemens  
de leurs liqueurs & ceux des ovipares; je leur confeille,  
dis-je, de considérer les moyens qu’emploie la nature  
pour procurer la séparation de ces humeurs, & le soin  
qu’elle a pris de les enfermer dans des membranes très-  
variées & très-délicates , & qui leur Eont propres. S’il  
arrivoit donc qu’il *se* fît une pareille transsudation, elle  
devroit *se* faire non à travers une simple membrane :  
mais il faudroit que les liqueurs rompissent leurs cloi-  
S011S , & fe frayassent un passage dans les interstlees des  
deux membranes, & pénétraflentmans les pores des  
autres enveloppes. Mais qui a jamais vu une liqueur  
entre ces interstices ? Ou pour quelle fin la nature a-  
t’elle apporté tant de foin à féparer ces humeurs ?  
N’eût-il pas été mieux qu’elles eussent été renfermées  
fous une enveloppe commune , puisqu’elles auroient  
eu moins de peine à la pénétrer que ces différentes  
membranes, au travers desquelles on fuppofe que *fie  
fait* leur transsudation ? D’ailleurs, ceux qui font de  
ce sentiment doivent faire attention, que lorfque la.  
nature donne passage à une liqueur dans une membrane  
à travers une efpece de pore, elle ne lui permet point de  
ressortir par ces mêmes pores ; de forte qu’il faut que  
l’humeur qui est entrée par un endroit storte par l'autre,  
ne pouvant plus pénétrer à travers la même membrane,  
qui ne peut que s’opposer alors à sa sortie. On n’a pas  
pu cependant découvrir jusqu’aujourd’hui les passages  
qui communiquent d’une membrane à l'autre, & on n’a  
point non plus des rassons suffisantes pour les admettre.  
Il est donc nécessaire de chercher quelque hypotheste  
plus raisonnable , & en même-tems plus satisfaisante.

Voici quels sirnt mes sentimenslà-dessus:

Ce petit animal, que j’imagine être engendré dès la pre-  
miere conformation de l’œuf, & logé dans la cicatri-  
ce , contient une liqueur spiritueufe dans *ses* vaise  
feaux. Cette liqueur est préCÎsément la même que  
celle à qui Glisson donne si fouvent le nom de *spiri-  
tus vitalis,* ou esprit vital. Cette liqueur , à l’ap-  
proche de la chaleur, occupe plus d’espace qu’au-  
paravant, fort par les extrémités des vaisseaux, & fond  
& dissout toutes les parties du blanc ou du jaune qu’el-  
le vient à rencontrer. Par ce moyen, la partie fur la-  
quelle elle tombe, devient si fluide , qu’elle n’a pas  
beaucoup de peine à s’incorporer avec l'cEplic dont  
nous avons parlé , à passer avec lui dans les veines qui  
ne siont point encore rouges , & de-là dans le fœtus ,  
en plus grande quantité qu’il ne faut pour nourrir fon  
corps ou fouler fon fang , qui n’est autre que la li-  
queur dont j’ai parlé. Le stang ste trouvant impré-  
gné de ce silc , le déposte dans les arteres qui s’inse-  
rent dans la tunique du *coUiquamentum ,* de la même

À M N 1052  
maniere que dans *F amnio s* des animaux vivipares ; de  
S01TC que la tunique du *coUiquamentum* fe remplit  
non-seulement de ce suc , mais en retient encore la plus  
grande partie pour llosage du fœtus. Cela paroît ma-  
nifestementdans l’œuf; &jene doute pas que la même  
chofe n’arrive dans les animaux vivipares, à moins  
que quelque caufe ne s’y oppofe. Il faut cependant  
avouer que cette hypothefe n’est pas exempte de diffi-  
cultés , & qu’on peut former contre elle des objoc-  
tions considérables : mais comme il feroit trop en-  
nuyeux de vouloir les réfuter toutes, je ne m’attache-  
rai qu’à deux qui me paroissent les plus considérables,  
persuadé que la destinée des autres dépend du fort  
de celles-ci, tant est grande la basson qui est entre  
elles.

La premiere regarde le mélange du stuc nourricier avec  
le sang dont il doit ste séparer & passer ensisite dans  
l’estomac pour s’unir de nouveau avec lui.

L’autre objection roule siir ce mouvement électif de la  
liqueur, qui l’oblige à s’introduire dans les vaisseaux  
disperstés dans le blanc & le jaune de l’œuf, & à ressor-  
tir par ceux qui font distribués fur la membrane du col-  
liquamentum.

Je répons à la premiere, que la liqueur qui fert de nour-  
riture au fœtus-, s’unit intimement au fang de la mere  
après la premiere coction qui s’en est faite dans l’esto-  
mac ; ce qui une fois prouvé , je ne vois pas qu’il y ait  
de l'inconvénient à le faire passer du fang de la'mere  
dans celui du fœtus, pour y laisser celles de ses parties  
qui font les plus propres à être transformées en sang,  
sims qu’il sisit besoin d’une seconde coction oufermen-  
tation.Le reste peut être dépofé dans *i’ammos,* comme  
une matiere destinée à une nouvelle nutrition, qui doit  
passer dans l'estomac pour y être digérée. Cela paroîtra  
plus probable , si l'on fait attention qu’il n’y a point  
ici de rétrogradation de nature , ou dégénération du  
sang en une matiere chyleusie , mais seulement un pase  
Eage d’une liqueur alimentaire pour l’entretien de l'a-  
nimal; ce qui n’est pas plus surprenant que ce qui arri-  
ve dans la mere , tant par rapport aux humeurs de l’u-  
terus, qu’à la matiere dont fe forme le lait.

Je répons à la feconde , que ces fortes de mouvemens  
électifs font très-ordinaires dans l'économie animale  
par rapport à la distribution des alimens & des excré-  
mens. C’est ainsi que le lait *se* porte toujours dans les  
mamelles , l'humeur dont nous parlons dans Pute-  
rus , la bile dans le foie, & la sérosité dans les reins. Je  
ne puis rendre raison de cette attraction similaire, dont  
je crois qu’on peut attribuer la caufe à la pulsion : mais  
il fuffit pour le préfent d’avoir prouvé qu’un tel mou-  
vement existe quelle qu’en foit la catsse.

Ce que nous venons de dire, peut servir à résoudre une  
autre difficulté qu’on a fait naître depuis peu touchant  
l’usage de la quatrieme membrane qu’on trouve dans  
les chiennes. La réponfe est que la liqueur qui s’y amaf  
fefe porte dans cet endroit, comme dans un réservoir  
destiné à l’usage du fœtus.

En voilà assez fur les membranes & les vaisseaux. Disons  
maintenant quelque chofe des humeurs.

Toutes les humeurs en quelque nombre qu’elles soient  
fiant nutritives, si on en excepte celle de l’allantoïde.  
Une grande partie des poissons vivipares donne un œuf  
d’une sieule couleur, qui autant qu’on peut le décou-  
vrir dans un corps d’une aussi grande petitesse, ne ren-  
ferme qu’une feule humeur. Mais j’ignore la méthode  
dont la nature *se sert* pour la produire. Il y a d’autres  
poissons dont les œufs font de deux couleurs, & com-  
posila d’un blanc & d’un jaune, comme la raie. Les œufs  
des oifeaux contiennent pour la plupart trois Tubstan-  
ces destinées à l.’ufage du poulet , que l'on distingue  
fort aifément, favoir, un jaune & une double glaire  
enfermée dans des membranes. Mais après l’incuba-  
tion on en trouve une quatrieme formée de la disselu-  
tion des deux autres , qu’Harvey appelle fort juste-  
ment *colliquamentam.* Je ne dis rien du *chalaza* qui  
n’est point proprement une humeur ; La ièmence du

1053 A M N

coq ou le principe du poulet l’est encore moins, & ne  
sert que d’appui ail jaune qui est sisspendu au centre de  
l'œuf. Quoique le *colelquamentum* paroisse y avoir été  
tranfporle d’un autre endroit , il est pourtant certain  
qu’il doit son origine à la liqueur contenue dans la ci-  
catrice. Ce n’est pas ici le lieu d’examiner si c’est cette  
liqueur qui forme le poulet, ou si elle n’est que le sang  
de ce dernier déja formé : Je sai seulement qu’il en  
*sort* des vaisseaux qui s’insérant dans d’autres parties ,  
furtout dans les blancs , attirent l'humeur atténuée &  
la vectent dans le réservoir commun de la maniere  
qu’on l'a déja dit. C’est ainsi que l’embryon consume  
fes provisions, jufqu’à ce que les blancs de l'œuf étant  
aussi eonfumés , le jaune s’enferme dans l’abdomen du  
poulet un peu avant qu’il Vienne àéclorre-, d’où passant  
dans fes intestins , il fait à l’égard de ces petits animaux  
l’office de mamelle, & leur fournit la nourriture dont  
ils ont besoin jusqu’au vingtieme jour.

On trouve quelquefois dans les animaux vivipares deux  
ou trois humeurs. La premiere passe immédiatement  
du placenta dans les veines, & sert incontinent aux  
différens ufages du fœtus. Les autres passent aussi dans  
des veines, dloù elles fe distribuent par les arteres dans  
les cavités de certaines membranes particulieres. Dans  
les animaux glanduliferes , dans le cochon & dans  
l’homme, on ne trouve qu’une seule humeur qui est  
logée dans *F amnia) s* : on a prouvé que cette liqueur est  
nutritive, en faisant voir qu’elle ne distere point de  
celle qu’on trouve dans le ventricule. Elle est d’abord  
sort claire : mais elle s’épaissit considérablement dans  
la fuite , surtout dans les animaux les plus grands. Ils  
ont tous outre cela de l’urine dans l’allantoïde, com-  
me on la vu ci-devant.

Il y a outre ces liqueurs dans les chiens, les chats , les la-  
pins, & peut-être dans quelques autres animaux une  
troisieme liqueur nutritive. J’ai déja donné la defcrip-  
tion des membranes dans lesquelles elle est enfermée,  
&je vais maintenant parler de la liqueur même. La  
variété admirable qu’on remarque dans la nature est  
au-dessus de notre intelligence, & je ne faurois corn-  
prendre pourquoi cette troisieme liqueur est plus né-  
cessaire à certains animaux qu’à d’autres. La rumina-  
tion ne nous est d’aucun fecours pour résoudre cette  
difficulté, puisque les chevaux en font aussi dépourvus  
que les animaux qui ruminent ; la viande dont on *sc*nourrit ne fait rien ici non plus , car elle fe trouve dans  
les lapins, tandis quelle manque dans le cochon &  
dans l'homme, *si tant* est qu’on doive mettre ce dernier  
au nombre des animaux carnaciers , de quoi je doute  
beaucoup ; car quoique Dieu lui ait accordé depuis le  
Déluge , la permission de fe nourrir de chair , il fem-  
ble cependant que les fruits & les végétaux foientpour  
lui une nourriture plus naturelle; & c’est ce qui paroît  
par l’Histoire facrée , aussi-bien que par la. structure  
dtl corps humain. Ses dents & fes ongles font tout à-  
fait différens de ceux des animaux voraces, & on ne  
voit pas qu’il ait rien de commun avec eux. Pour ce  
qui est du cochon, quoiqu’il aime assez la chair, il  
**est** néantmoins plus porté à vivre de fruits & de raci-  
nes. Mais que dirons-nous du lapin qui vit de fruit &  
d’herbes ? On me répondra peut-être qu’il mange pref  
que toujours ses petits, à moins que sa femelle n’ait  
soin de les cacher ; & en effet, si l'on compare cet ani-  
mal avec le rat qui est aussi fort carnacier, on ne trou-  
vera pas beaucoup de différence entre eux , quant à  
leurs membranes & à leurs placenta. Mais ceci est pu-  
rement problématique , & trop foible pour fervir de  
fondement à une hypothesie.On peut cependant aflurer,  
fans crainte de sie tromper, que ces animaux ont beau-  
coup de ressemblance avec les ovipares , dans lesquels  
on découvre une veine & une artere qui siortent dtl mé-  
sentere, & qui font destinées à une humeur particulie-  
re. Mais il y a entre eux cette disserence, que le jau-  
ne à qui ces vaisseaux appartiennent est confirmé le der-  
nier, au lieu que dans les chiens , cette liqueur est la  
premierequife convertisse en aliment, & quoiqu’elle

A M N 1054

Eoit fort abondante au commencement, elle ne laisse  
pas d’être tout-à-fait confirmée avant la naissance de  
l'animal, de forte qu’il n'en reste pas la moindre gout-  
te dans la membrane. Tout bien considéré , je trouve  
queccs vailfeaux répondent à ceux du jaune, & la li-  
queur qu’ils contiennent au blanc le plus fluide ; car  
la premiere humeur fert de nourriture à l’embryon,  
jusqu’à ce qü’il ait assez de force pour digérer un.si.ic  
plus épais & plus grossier.

Quoiqu’il en foit, nous continuerons ce que nous avons  
à dire fur ces différentes liqueurs, fans oublier l’urine.  
On sait que cette derniere passe dans la vessie après  
que la sécrétion en a été faite dans les reins. Les au-  
tres viennent aussi du sang, & ont beaucoup de rapport  
avec *sa* férosité lymphatique. Cependant elles font si  
éloignées de la nature de cette derniere, qu’elles ne  
peuvent jamais *se* coaguler comme elle fur le feu, quel-  
que-tems qu’on les y laisse.

Ce moyen est même inutile pour figer le *colliquamen-  
tum* de l’œuf, quoiqu’il foit compofé de fucs extreme-  
ment fujets à se coaguler. Quelle différence ne doit-iI  
donc pas y avoir entre les humeurs lorfqu’on vient à  
les examiner avant & après la digestion, les filtrations,  
& les autres opérations ordinaires à la nature ?

Toutes ces liqueurs donnent dans la distilation une eau  
douce & insipide, femblable à celle du lait que l’on  
distile ; & cette propriété leur est commune avec la  
liqueur de l’allantoïde ; car elle conferve encore la  
nature de la sérosité du sang , fes fels ne s’exal-  
tent point , & ne donnent aucune marque d’une  
qualité saline ou tartareufe. Les Nourrices observent  
même que la premiere urine des enfans n’est aucune-  
ment salée. Il n’en est pas de même des animaux de la  
plus grande espece dont j’ai fait passer cette liqueur  
par l’alambic ; car elle *m’a* donné une petite quantité  
de fel volatil. Les coagulations que l'on tente avec les  
acides réussissent différemment, suivant la variété des  
humeurs. La liqueur contenue dans *Famnios* de la va-  
che , mêlée avec une décoction d’alun a donné des coa-  
gulations preEque insensibles, mais d’une extreme blan-  
cheur. Le siuc de l’allantoïde est devenu trouble  
comme l’urine ; l’esprit de vitriol & le vinaigre *agis-  
sent* avec moins de force que l’alun fur ces deux li-  
queurs.

Il le forme encore dans les derniers mois des concrétions  
dans ces deux humeurs, qui font beaucoup plus gran-  
des & plus fréquentes dans la membrane urinaire. El-  
les me donnerent d’abord lieu de croire que ce scie  
étoit nutritif, quoiqu’il ne passe point de l’allantoïde  
dans la vessie, mais de celle-ci dans l’autre. Mais j’ai  
été convaincu par l’examen de fa couleur, de fa con-  
sistance , de fon odeur, & de fon gout, qu’il n’est autre  
chofe que de l’urine dans tous ces animaux. Ces con-  
crétions paroissent être de la nature de celles qui fe for-  
mentdans l'urine des perfonnes faines, laquelle en-  
traîne avec elle une partie de ces fucs nourriciers, que  
Willis regarde avec rasson comme la matiere du fédi-  
ment. Comme le sang de l’embryon contient une  
grande quantité de ces corpuscules, il faut aussi que  
l’urine en entraîne davantage avec elle , & qu’après  
avoir fouffert une longue macération dans l'urine , ils  
fe réunissent , & forment cette efpece de substance  
dont nous parlons.

Cela arrive beaucoup plus fréquemment dans l’urine  
que dans la liqueur de *Famnios,* qui fouffre des alté-  
rations continuelles ; car le fœtus en confume une par-  
tie, tandis que l’autre fe mêle avec une liqueur nou-  
velle; & comme le fuc est renouvelle en peu de tems ,  
il s’enfuit qu’il ne séjourne pas assez long-tems pour  
pouvoir former des concrétions.

On ne laisse pas cependant de trouver dans cètte demie-  
re liqueur des concrétions adipeufes , qui font pour la  
plupart adhérentes à la membrane même. Mais I01S-  
qu’on les examine avec attention , on s’apperçoit  
qu’elles ne font pas de la même nature que celles

1055 AMN

que l’on trouve dans la liqueur contenue dans la mem-  
brane urinaire.

Ces membranes ne servent pas seulement de réservoir  
aux liqueurs, elles contiennent encore une assez gran-  
de quantité d'air, comme le savent ceux qui ont cou-  
tume de disséquer ces parties & d’enlever ces sortes  
de membranes avec leurs mains avant qu’elles soient  
enflées. Car ils peuvent avoir remarqué des cavités  
considérables entre elles & les liqueurs qu’elles con-  
tiennent, qu’il sieroit ridicule de croire entierement  
vuides.

D’ailleurs les cris que Pensant jette dans le sein de *sa*mcre prouvent assez l’existence de Pair qui s’y trouve  
enfermé. J’avois toujours douté de la réalité de ces  
cris, & il ne me falloit pas moins qu’une relation aussi  
authentique que la fuivante.

Une femme de condition qui demeure à *Cheshire* , fe  
trouvant un jour à fouper avec fon mari , un Minif-  
tre & plusieurs autres perfonnes , fentit après que le  
repas fut achevé une agitation si violente dans son  
ventre, que tous ceux qui étoient avec elle l’apper-  
çurent au mouvement de fes habits. Elle étoit encein-  
te de huit mois. Ils ne furent pas moins furpris d’ouir  
une voix dont ils ignoroient la cause , ne foupçon-  
nant point qu’elle vint de Pensant qu’elle portoit. Un  
moment après la mere fentit la même agitation dans  
fon ventre; elle *se* communiqua à fles habits, & l’on  
cuit un Eecond cri qui paroissoit en sortir. Tandis que  
la compagnie s’entretenoit de cet accident, il furvint  
de nouveau accompagné des mêmes circonstances , &  
le cri s’étant fait entendre pour la troisieme fois, on  
en devina d’autant mieux la cause, qu’on prétoit beau-  
coup plus d’attention qu’auparavant.

La petite fille qui jettoit ces cris est encore vivante &  
jouit d’une parfaite fauté. Je ne finnois m’empêcher  
de croire un fait aussi attesté , & je le publie avec d’au-  
tant plus de plaisir, qu’il est d’une extreme importance  
dans le sujet que nous traitons. Assuré de fa certitude,  
*je* ne faurois en rendre raifon qu’en l'attribuant à l’air  
qui fe porta vers la furface des liqueurs contenues dans  
les membranes, lorsqu’elles furent élevées par la tête du  
fœtus, & féparées de la superficie des humeurs.

Mais pourquoi regarder les cris que jetta cet enfant com-  
me un prodige , puisque nous entendons si fouvent le  
cri du poulet qui est enfermé dans l’œuf, pendant que  
la coque est entiere & après même qu’clle est rompue ,  
la membrane demeurant toujours dans fon entier ?  
*Needham deformato Fœtu.*

Monroe a donné dans les Essais de Medecine d’Edim-  
bourg, une longue Dissertation sur la maniere dont le  
fœtus fe nourrit, dans laquelle il s’efforce de prouver  
que les liqueurs contenues dans *i’amnios ,* n’entrent  
point dans fon estomac & ne lui fournissent aucune  
nourriture..

*Extraits des Mémoires de l’Academie Royale des  
Sciences.*

*L’amnios* est une membrane très - fine , transparente &  
molle ; elle est inégale par fa partie externe ; par sa par-  
tie interne elle est lisse & polie, elle renferme l’enfant,  
le cordon & les eaux ; elle recouvre le placenta, cou-  
chée fur la membrane moyenne , & fe termine au cor-  
don à peu près à l'endroit de la division des vaisseaux.  
*Mémoires de l’Academie Royale des Sciences,* 1714.

A l’égard des eaux qui font enfermées dans *F amnio s ai* est  
impossible à l’enfant de les avaler faute de refpiration ;  
elles font trop claires & trop femblables à l’urine pour  
lui ferVÎr de nourriture , elles empêchent que le poids  
du fœtus & les inégalités de fon corps , dans la situa-  
tion qu’il a dans la matrice, ne fe fassent trop sentir fur  
le cou de cette partie, que le fœtus ne la blesse dans  
ces mouvemens , enfin que le fœtus lui-même ne s’at-  
tache à *i’amnios. Ibid.*

D’habiles Anatomistes ont fait de grands efforts, & avec  
peu de succès, pour imaginer des rbutes qui dispensent

A M O 1056  
la liqueur de *i’amnios* de traverser la membrane uri-  
naire.

M. TauVry a eu recours à un nouvel expédient. Il suppo-  
Eoit que la cavité de *i’amnios* étoit remplie tout au com-  
mencement de la formation,auquel tems le fœtus n’a-  
voit pas encore d’urine à transinettre dans la membrane  
urinaire.

*L’amnios* rempli & le fœtus devenu plus fort, la mem-  
brane urinaire commence à fe remplir à son tour , &  
*i’amnios* ne tire plus rien de nouveau , mais il tient  
en réferve, & dépenfe peu à peu ce qui doit nourrir le  
fœtus jufqu’à fa naissance. Une obfervation qui confir-  
\* me cette penfée, c’est qu’en effet *i’amnios* est d’autant  
moins plein , & la membrane urinaire l'est d’autaut  
plus , que le fœtus est plus avancé. Si ce n’est pas là  
l’artifice de la nature , du moins est-il assez délicat &  
assez caché pour mériter de l'être. *Histe de B Academie  
Royale des Sciences,* 1699.

Au-dessus de la membrane moyenne est *i’amnios* qui y est  
attaché dans toute fon étendue à tel point que l’on ne  
peut quelquefois l’en séparer fans quelque effort , ce  
qui me fait croire qu’il n’y a point d’urine entre ces  
deux membranes , comme quelques Auteurs l'ont pré-  
tendu ; car s’il y avoit eu de l'urine, & que dans le tems  
de l'accouchement elle se fût dissipée , il n’y auroit  
point d’adhérence entre ces deux membranes. Dans la  
cavité que forme *i’amnios , fe* trouve une liqueur dans  
laquelle est le fœtus *avec* fon cordon, ainsi *i’amnios*n’enveloppe pas immédiatement l’enfant comme quel-  
ques-uns l’ont avancé. M. ROUHAULT , *Mem. de l’Ac.  
Roy. des Scienc.* 1715.

AMNIS. Voyez*Amna.*

A M O

AMOIE , Ἀμοιη. Galien traduit ce mot par moderé.  
Hefychiusprétend qu’staoret parmi les Siciliens, signi-  
fioit *mauvais , méchant.*

AMOLYNTON ,Ἀμόλυντον, d’a privatif, & μολύνω ,  
*fouiller , salir. Coelius Aurelianus > Acut. L. II. c. zy.*nous apprend que l'on donne ce nom à un remede pour  
appliquer à l’extérieur , qui ne falit point les doigts de  
ceux qui le touchent.

AMOMI. Les Hollandois donnent ce nom au poivre de  
la Jamaïque.

AMOMIS, fruit approchant de l'amome en grappe; on  
l’appelle *aoffips.eudamomitm.* Voyez*Arnornum.*

AMÔMUM , *Amome.* Quoique Diofcoride nous ait  
laissé une defcription fort détaillée de llawzowzc , les  
modernes ne font pas moins embarrassés de déterminer  
*sa* véritable nature. Ils doutent que nous ayons le vrai  
*amome* des anciens , ou pour le moins que nous en  
ayons connoissance.

Voici la defcription qu’en donne Dioscoride.

*L’amome* est un petit arbrisseau fort ligneux dont les bran-  
ches s’entrelaçant entre elles, forment une efpece de  
grappe. Sa fleur est petite , femblable à celle du VÎolier  
& fes feuilles pareilles à celles de la bryoine. Celui  
d’Armcnie passe pour le meilleur, sa couleur tire fur  
celle de l'or , fa l'ubstance est jaunâtre & très-odorifé-  
rante. Celui de Medie vaut beaucoup moins , parce  
qu’il croît dans des lieux aqueux. Cette derniere espe-  
ce est de couleur verdâtre , douce au toucher, d’une  
substance fibreuse & a l’odeur de l’origan. Celui qui  
nous vient du Royaume de Pont est jaunâtre, court ,  
facile à rompre, en forme de grappe, rempli de fruit &  
extremement odorant.

On doit choisir celui qui est nouveau , blanc ou rouge ,  
d’une fubstance spongieisse & peu compacte , plein de  
Eemences, pareil à des petites grappes de raisins , pe-  
siant, odorant , siain & acre lorsiqu’on le met sur la lan-  
gue , d’une sieule couleur & qui ne sent point bigarré.

*IL.amome* est chaud, dessiccatif", astringent hypnotique, &  
anodyn lorlsqu’on l'applique siur le front en fiarme de  
cataplafme. 11 résout les inflammations & murit les me-  
licerides.

ïo57 AMO

mélicerides. Mêlé avec du basilic & appliqué fur la par-  
tie , il guérit les piquures des scorpions ; il est bon pour  
la goutte ; il appail'e les inflammations des yeux& des  
intestins étant pris avec des raisins *secs.* Il fait beaucoup  
de bien aux femmes qui s’en fervent en forme de pesa  
faire, ou qui l’emploient dans les demi-bains ; fa décoc-  
tion est excellente pour ceux qui font attaqués dlobsi-  
tructions au foie , aux reins , ou de la goutte. Il entre  
dans les antidotes & les onguens les plus précieux.

Quelques-uns ont trouvé le fecret de fophistiquer 1Ἀ-  
*momeavcc ce* qu’on appelle *amomis,* qui est une plante  
semblable à la premiere, excepté qu’elle n’a point d’o-  
deur & ne porte point de fruit. Elle croît dans l'Armé-  
nie, & donne des fleurs pareilles à celles de l'origan.  
Dans le choix que l'on fait de *Famome ,* on doit rejetter  
celui qui est en morceaux , mais prendre la plante en-  
tiere avec toutes fes branches. DIoscorIDé,L I.

*c.* 14.

On ne peut inférer autre chose de la description que Pli-  
ne nous a laissée de *Famome ,* sinon que la plante à  
qui l'on donne communément le nom *d’amomum Pli-  
nii,* n’est ni le véritable *amome,* ni la plante dont cet  
Auteur veut parler : il paroît même par ce qu’il en dit,  
qu’il ne l’a pas mieux connue que nous.

L’*Amome*dont nous usions, dit il, croît fur une vigne sau-  
’ vage des Indes , ou comme d’autres l’ont cru , silr un  
petit arbrisseau semblable au myrthe, quia un palme  
de haut ; on le cueille avec sa racine , & on en fait de  
petits paquets. Il est extremement friable. Le plus esti.  
mé est celui dont les feuilles ressemblent à celles du  
grenadier , fans aucunes rides & decouleur brune. Le  
meilleur après lui est celui dont la couleur est pâle; le  
verd ne vaut rien & le blanc encore moins. Il blanchit  
en vieillissant. Il croît dans un endroit d’Arménie ap-  
pellé *Otene,* dans la Medie & le Royaume du *Pont.* On  
le falsifie avec des feuilles de grenadier & de la gom-  
me liquide pour le lier & lui donner la forme d’une  
grappe de raisin.

Il y a encore une autre espece *d’amome* appellée *amornis-,*celui-ci est moins veineux, plus dur & moins odorant,  
ce qui fait croire qu’il n’est pas le même que le pre-  
mier , ou qu’on le cueille avant qu’il foit mûr. Ρεινε ,  
*L.XII.c.* 13.

*L. amome* a les mêmes vertus que *Pacorus,* avec cette dif-  
férence que celtfi-ci est plus dessiecatif & llewozwcplus  
digestif. ORIBASE , *Med. Coll. L. XV. c.* 1.

Saumaife a fait voir avec fon érudition ordinaire , la dif-  
ficulté qu’il y a de connoître le véritable *amome* des An-  
ciens; il prouve même qu’il est tout-à-fait différent des  
plantes auxquelles on a donné ce nom depuis.

*U amome ,* dit cet Auteur, n’a pas été un petit sistet de  
dispute pour nos Botanistes , dont la plupart non-feu-  
lcment ignorent la nature , mais doutent même de fon  
existence. La plante à qui les Anciens donnoient ce  
nom, a excité la curiosité des plus favans Botanistes de  
notre siecle , qui l'ont cherchée avec beaucoup d’ern-  
pressement sans avoir pu la trouver encore. Malgré le  
doute dans lequel on est fur ce sisjet, je ne crains point  
d’assilrer que le Véritable *amome* est tout-à-fait différent  
de celui qu’on Vend fous ce nom dans nos boutiques.  
Il y auroit lieu de s’étonner qu’un aromate dont les  
Anciens ont tant parlé foit si peu connu aujourd’hui ,  
si l'on ne favoit qu’il y en a une infinité d’autres qui  
n’étoient pas moins estimés que *Famome ,* dont nous  
ignorons entierement la nature , & dont nous n’avons  
aucune connoissance. Il est plus aisé de dire ce qu’il  
n’est pas, que ce qu’il esspuifque nous ne Voyons rien de  
nos jours à quoi nous puissions donner le nom *d’amome,*quoique plusieurs personnes prétendent le contraire.  
*Jules Scaliger,* dans fes notes fur Theophraste, avance  
avec beaucoup de confiance , que c’est ce qu’on appelle  
communément *roie de Jericho* , & que l'on ne doit at-  
tribuer fon peu d'odeur, qu’à la nature du lieu où elle  
croît ; ce fentiment qui étoit celui de plusieurs Savans  
qu' font Venus avant & après *Scaliger ,* est aujourd’hui  
unanimement rejetté;car fans parler d'un grand nombre  
*Tome I.*

A M O 1058

de différences qui *se* rencontrent entre ces deux plan-  
tes, la *rose deJericho* est dure & flexible, au lieu que  
*Famome* est extremement friable, ainsi que Pline nous  
l’assure. De-là Vient qu’on en trouvoit de deux espe-  
ces chez les Droguistes ; l'un étoit entier ou en grap-  
pe , l'autre en morceaux ou en poudre. Leur prix étoit  
sort différent, car Pline nous apprend que le premier  
Valoit quinze deniers & l’autre quarante-neuf. Andro-  
machus l'ancien dans la composition de sa thériaque,  
l’appelle EoTpuosv ἄμωμον , « *Amome* en grappe, » dans  
le Vers fuivant :

*Καὶ* στύρακος, μήου πέ , ἰδἐ *pojousulQ- asidso-ei.*

« Du styrax, du meum & de *i’amome* en grappe. »

Damocrates cité par Galien, dit dans plusieurs endroits  
de fes îambiques , βό ίρυος τ’ ἀμωμου , c’est-à-dire , *uva  
amomi,* « la grappe *d’amome* qui ressemble à celle du  
» raisin. »

L’Auteur du Pocrne fur lePhœnix dit de même:

*. . . . Uvamqueprocul spirantis amomi.*

« La grappe *amome* dont l’odeur fe répand au loin. »

Voici, fuivant moi, comme on doit lire le passage de  
Pline. *Amomi uva in usu , ex Indica vite Labruseas ut  
alii exidimavere , frutice botruoso.* Nous nous servons  
de *Vamome* en grappe qui croît Pur une Vigne Eauvage  
des Indes , ou fuiVant d’autres , sur un arbrisseau Eem-  
blable à la Vigne. Personne n’a jamais dit quellawomc  
fût le raisin d’une Vigne fauVage , ou d’une espece de  
Vigne des Indes. Diosisoride dit, il est Vrai, qu’il a les  
feurlles comme la bryoine, ou Vigne blanche, mais  
persimne n’a jamais lu ni oui dire qu’il fût le fruit d’u-  
ne Vigne. Ce qu’on appelle grappe dans *Famome* n’est  
autre chofe que les petites branches de cet arbrisseau ,  
dont l'entrelacement forme une efpece de grappe, ou  
comme dit Dioscoride, βόΐρυς ἐνο ξύλου ἀντεμπεπλεγμέ-  
νος ετικτῶ. « Une grappe ligneufe entrelacée ou roulée  
» en elle-même. » Tel est l'arbrisseau qui porte la *rose  
de Jericho ,* il est plein de grappes, ou en forme de  
grappe, fes branches étant entrelacées les unes dans  
les atitres en forme de grappes de raisin. La *rose de Je-  
richo* n’est cependant point *Famome,* elle seroit plutôt  
ὴ ἀμωμις, *F amomis,* qui est beaucoup plus dur que lui,  
qui n’a point d’odeur, & dont on fe servoit, à ce que  
rapporte Dloseoride, pour le falsifier Pline ajoute à  
cela , qu’il n’est pas si Veineux que *Famome* & qu’il est  
plus dur. Dioscoride lui donne une fleur pareille à cel-  
le de l’origan. Il est Vrai que la fleur de la *rose de Jeri-  
cho* a à peu près la même figure : mais elle a des femen-  
ces, au lieu que Dioscoride n’en donne aucune à *i’a-  
rnomis.* Pline nous représente les feuilles de *Famome*comme femblables à celles du grenadier. *QuammaA-  
me laudatur puniri mali foliis simile,* « Le plus estimé  
» est celui qui a les feuilles comme celles du grena-  
» dier. » Pourquoi regarder cette propriété comme une  
marque de la bonté de *samome*, si ces feuilles lui font  
naturelles ? Tous les Auteurs Grecs nous difent que fes  
feuilles ressemblent à celles de la bryoine. Isidore, dont  
voici les paroles, assure la même chofe. *Flore albo ve-  
luti violae, foliis similibus bryoniae.* « Sa fleur est blanche  
σι & semblable à la Violette : mais si?s feuilles ne difle-  
» rent point de celles de la bryoine. »

Pline a été trompé pour avoir mal entendu : car ayant oui  
lire κάλλιστον ἐστὶν Ἀρμένιον χρυσιζον τῆ χρόα , α le meil-  
χ> leur est celui d’Armenie qui est de couleur d’or, » il  
a cru faussement avoir entendu ύμοιον , ou παραπλεσιον  
τῆῥόα, « femblable ou fort approchant du grenadier ; »  
ce qu’il a rendu par *laudatur quam maximep'tnici ma-  
li foliis simile.* « Le plus estime, &c. » Il ne dit rien de  
la couleur dorée de fa feuille , ce qui prouve que ces  
mots ont fonné dans fes oreilles ἲσαζον ou ἵσιζον τῆῥόα,,  
*( isazon* ou *isizon te roa, )* « semblable au grenadier, »

X x x

Io59 AMO

au lieu de χρύσιζον τῆ χρόα, ( *chrysizon te chroaO* « de  
σι couleur d’or. » C’est de quoi je ne doute pas un mo-  
ment.

**H** y a déja long-tems que nous n’aVons plus le Véritable  
*amome-* Les Arabes n’ont fait que copier mot à mot ce  
que les Grecs en ont dit. Ils l'appellent *hamama,* mot  
qui felon toute apparence est dérÎVé d’Asa<y.zov , *amo-  
mum.* Sérapion dans la defcription qu’il donne de *Fa-  
morne , se* contente de citer Diofcoride, dont il rap-  
porte les propres termes. AVicene ne fait aussi que co-  
pier Diofcoride. Pour ce qui est du passage où ceder-  
nier Auteur dit que *amome* a une petite fleur, ώς *λεύ-*κοιου , « semblable à celle du VÎolier ; » le Traducteur  
de Sérapion nous donne une traduction monstrueuse  
fans aucune explication. *Habet florem parvum, simi-  
lem flori plantae dictae Locadan.* « Sa fleur ressemble à  
» celle de la plante appellée *locadan.* » Cremonensis qui  
a traduit AVicene, paroît aVoir fil ici une aussi mau-  
vaife copie, lorsqu’il traduit :et *habet florem similem  
flori Insilo.* Il est Vrai que Bellunensis l'a corrigé par  
une note qu’il a mis à la marge, *similem albae violae ,*mais il en a l'obligation à Dloscoride plutôt qu’à au-  
cun Auteur Arabe : car les mots Arabes qu’AVÎcene  
a employé n’ont point cette signification, & doÏVent  
être traduits fiuiVant l'édition de Rome par et *etfolium  
magnum hared',* « il a la feuille aussi grande que *Fha-  
» red,* » le mot Arabe ne signifiant point la fleur, mais  
la feuille; & c’est dans ce siens qu’il est employé un  
peu après dans l’endroit où l'on compare la feuille de  
*Famome* à celle de la Vigne blanche. AVicene ne dit  
rien de la fleur de *F amome* dans ce passage, *hared* n’est  
point non plus le nom d’une fleur ou d’une plante,  
mais il est déricé d’un Verbe qui signifie dilater & éten-  
dre , de forte qu’*hared* signifie *large &e étendu.* Je crois  
donc qu’AVÎcene Veut dire que la feuille de *s amome*est grande & large , & femblable à celle de la Vigne  
blanche : car c’est là le Vrai siens du passage de l.lorigi-  
nal Arabe , que l'on doit rendre mot pour mot comme  
il fait : *Et el folium magnum-, latum, et In similitudinem  
foliis vitis albae,* «il a les feuilles, &c. » AVicene ne  
fait ici aucune mention de fleur. Je ne fai ce qui a pu  
porter le Traducteur à comparer la fleur des Indes à  
celle de l’*amome.* D’ailleurs l’Auteur Arabe ne dit pas  
un fleul mot de la Violette blanche que les Arabes ap-  
pellent *chelri.* Le Traducteur de Sérapion traduit aussi  
le mot *hamama,* dérÎVé *d’amomum* par *pes columbinus,*pié de colombe, ce qui a engagé quelques Auteurs à  
aVancer fans aucun fondement, que *ï’amome* des an-  
ciens est la même chofe que la plante appellée commu-  
nément *pes columbinus.* Tel est entre autres l’opinion  
de Garcias , homme très-peu Versé dans l’Arabe, quoi-  
qu’il eût fréquenté toute sa Vie des gens de cette na-  
tion. Il nous dit qu’il aVoit appris d’un Apothlquaire  
Juif que *Famome* est appellé par les Arabes *hamama :*mais je ne fai où il a pris que ce mot signifie *pes colum-  
binus.* II est Vrai que les Arabes appellent le pigeon *ha-  
mam,* mais *Famome* n’a rien de commun aVec le pigeon  
**ou** pié de pigeon. Garcias ajoute pourprouVer ce qu’il  
aVance , que les Medecins Turcs & Arabes du Roi  
*Nizamoxa* lui firent présient d’une branche *d’amome s*qui ressembloit tout à-fait au pes *columbinus,* aussi-bien  
qu’à *ï’amome* dont Diofcoride nous a donné la desicrip-  
tion. Pures fables ! Tout ce qu’on débite au sujet du  
*pes columbinus,* est aussi fricole , & n’a aucun rapport  
à notre sujet. Je ne fai comment les Botanistes moder-  
nes ont pu inVenter un pareil mot. J’ai oui dire , il est  
vrai, qu’ils donnent ce nom à une efipece de bec de  
grue, qui a les mêmes feuilles que la mauVe. Mais la  
plante à qui les Arabes donnent ce nom, esttout-à-fait  
disterente, car ils le donnent au περιστεριον ou περιριστερεών  
des Grecs. Les Arabes appellent cette dcmiere *rigel  
alhamam*, c’est-à-dire , pié *de colombe,* à caufe du mot  
*gyccperisterion ,* ἐν-του τάς περιστἐρας ενδιατρίβειν ἐν asoTn,  
à caufe que les colombes l’aiment beaucoup. » C’est  
ce qui fait que les Arabes l’appellent pié *de colombe.*Apuleius Pseudonymus, l’appelle aussi *columbina* ,co-

A M O 1060

lombine, & dit que les colombes l'aiment beaucoup.  
Un Botaniste Arabe rend le τὸ περιστεριον, ( *perifleriony*

dans un Vieux exemplaire de Diofcoride par *rhai alha-  
mam* , c’est-à-dire , pié *de colombe.* Il est parlé de cette  
plante dans AVicene, *L. II.* qui croit qu’on l’appelle  
aussi *rhai alabiel ,* c’est-à-dire , pié *de chameau* ; ce  
qu’un ancien Traducteur rend par *paille,* je ne seu pour  
quelle rasson. AVicene dit lui-même que cette plante  
a des semences semblables à la graine de myrthe. Il  
se sert du mot Arabe *haxis,* qui signifie *paille, esteu-  
ble Ou foin.* Cependant on ne doit point absolument  
appeller cette plante *palea, paille*, car le mot Arabe si-  
gnifie en général une plante. Je ne *sai* si c’est le *periste-  
rnum* des Grecs. Elle a la Vertu d’arrêter le progrès des  
ulcercs d’une qualité maligne, étant appliquée aVec du  
Vinaigre : mais à proprement parler , ce n’est pas la  
même. Il y a une autre plante que les Arabes appellent  
*pabulum cameli -,* ou *pastus cameli , α* pâture de cha-  
» meau. » Garcias écrit que l’on donne ce nom au jonc  
odorant.

Scaliger obsierve siur ce passage qu’elle est appellée en  
Arabe *halass algemali* : mais je crois qu’il s’en est plu-  
tôt rapporté à Garcias qu’aux Auteurs Arabes , qu’iI  
nlaVoit pas lus. Nous apprenons du même Garcias que  
ce jonc est appellé par les Arabes *palea , ptlille ,* ou  
simplement *plante* , en Arabe *halaf.* Quant au *periste-  
rium*, le Botaniste Arabe a tort de le confondre aVec  
la plante , qui fuÎVant AVicene, fert de pâture aux  
chameaux ou aux pigeons ; car cette derniere est la  
*verbenaca,* la Verveine des Latins ; & elle est appellée  
*columbaria & columbina ,* colombine , par les Latins  
des derniers sieclcs.

Les Arabes l'appellent aussi *hamama,* & un ancien glose  
faire Grec & Arabe , χαμαμα, περιστερεών, *chamama  
peristerium.* On donne une pareille forme à plusieurs  
autres mots, comme *curcum -s* fafran, *curcuma,* tur-  
meric , forte de racine jaune bonne pour la jaunisse ,  
*felach,* l’écorce, *sclicha, il oaegrsalç xaoda.,* « casse cou-  
» Verte de sim écorce. » De même *hamama* est la plan-  
te *columbaria ,* & non point une colombe , comme les  
saVans le croyent communément.

Ce nom ne distere point *d’harnarna,* qui signifie *amome ,*par la prononciation , mais par la maniere dont il est  
écrit, car on écrit ce dernier aVec un *elif*dans la der-  
niere Eyllabe, & l’autre aVec un *he* marqué de deux  
points, qui lui donnent la force du *th.*

C’est de-là qu’est Venu l'erreur de ceux qui ont cru *asia-  
momum & pes columbinus* étoient la même chofe.

On trouVe dans le même Glossaire ou Lexicon Grec &  
Arabe , différentes expositions du mot *amomum ,* qui  
prouvent encore que cette plante nous est inconnue  
aujourd’hui. Άμωμον ῆ.ῥίζα τῦπενταφύλλου. « *Amomum*est la racine du quinte-feuille. » Ἀμώμον ἐνερον'ΐνδικὸν  
*ci -aerdéol* τῦ κιναμωΑου. « *L’amome* des Indes est d’une  
» autre espece,cefont les branches du cinamome.»Cet-  
te interprétation est fort ancienne , car AVienus Fese  
tus croit que τὸ κιναμωμον , *dnamomon s* signifie *amo-  
mum* dans Dionysius Pariegetes.

*Ales amica Deo largum congeissit amomum.*

« L’oifeau saVori du Dieu entasse une grande quantité  
*» d’amome.* » Le Poète Grec ,

^Ηλθον φύλλα φέροντἐς ἀκηρασίων κιναμωύμν.

α Ils apportent des feuilles d’un cinamome pur & fans  
» mélange, σι

Héiyehius obsierVe dass sim Lexicon qu”suu^ov, *amo-  
mum -s* signifie aussi encens. Ἀμωμονε’ν τάις *évoaaActiç* ὸ  
λιβανώΐὸς. « *Amomum* signifie encens dans les Lexi-  
» cons. » Le même Auteur explique κιναμωμον, cina-  
mome, par τον λιβανῶΐὸν,τὸ λιβάνιον, deux mots qui si-  
gnifient de l’encens.

Quelques persimnes prétendent que *Famome* des bouti-

1061 AMO

ques est la femence d’une plante, qui dans les éditions  
de Dloscoride est appellée par méprise Σισων , ( *fison )*au lieu de Σίνων que l’on trouVe dans toutes les an-  
ciennes copies. Σίνων σπερμάτιον ἐστὶν ἐν Συρία γενώμενον.  
« Sinon est une petite semence qui croît dans la Syrie.»  
Les Glossaires de Mcdecine difent fur ce passage *Σίνων*ε'ιδος ἀρωματικὸν ἐοικὸς ἀνίσῳ. « Sinon est une espece  
» d’aromate semblable à l’anis. »

Lucain , *Liv. X.* joint le cinanome à *Famome ,* ce qui dé-  
truit le sentiment de ceux qui prétendent que *Vamome*est le même que le cinamome.

*Cinnamon infundunt , quod nondum evannit aura yAdvectumque recens vicinae messes amomum.*

*ix* Ils mettent tremper du cinamome qui n’avoit point en-  
» core perdu sim odeur , & de *i’amome* nouVellcment  
» apporté des campagnes voisines où l'on en faisioit une  
» ample moisson. »

Quelle est cette plante que l'on cueilloit en assez grande  
quantité pour lui mériter le nom de moisson? N’a-t on  
point vOLllu par hasiard faire allusion à l’étymologie du  
mot *amomum -,* comme si son nom venoit ἀπὸ ‘τῦ ἀμᾶν,  
àMctc7zào,moifl'onner?Aucune de ces conjectures ne me  
paroît vraisemblable. Il étoit assez ordinaire aux Poêtes  
d’user de ces expressions lorsqu’ils parlaient des aroma-  
tes, comme : *Quicquid metunt Arabes beneolentibus ar-  
vis.* « Tout ce que les Arabes moissonnent dans leurs  
» champs odorans. » Et dans *Properce, odoratae cultor  
Arabs Segetis.* « L’Arabe qui cultive un champ cou-  
» vert d’une moisson odoriférante. » Car ils regardent  
la recolte de leurs épiceries comme une moisson , ce  
qui fait dire à Pline que les fruits des Arabes confise  
tent en épiceries; il donne même le nom de moistbn à  
l’encens qu’ils recueillent, *L. XII. c.* 14. où il dit en  
parlant de l’encens, *Meti semel anno solebat minore oc-  
casionne vendendi.* « Ils ne le moissonnoient qu’une feu-  
» le fois par an, lorfqu’ils prevoy oient qu’ils auraient  
» moins d’occasion de le vendre. » Il l’appelle un mo-  
ment après *vindemiam,* une vendange. Le même Au-  
teur dit du cardamome ou graine de paradis , *Metitur  
et eodem modo in Arabia.* « On le moissonne de la mê-  
» me maniere dans l'Arabie. »

Mélcagre, fur le jonc odorant :

’Ευώδη σχεἴνον ἀμησάμενος

« Après avoir moissenné le jonc odorant.» Mais nous  
aurons occasion bien-tôt de reprendre la même ma-  
tiere.

Virgile paroît avoir regardé *i’amome* comme un raisin &  
le fruit d’tine vigne , dans ce ver,

*.... Ferat et rubus asper Amomum.*

a Que l’églantier produife *Farnome.* » L’églantier por-  
te un fruit qui a la figure d’une grappe, & le Poëte  
fouhaitc qu’il produife *Pamome.* 11 est évident qu’il a  
voulu que l'on regarde *i’amome* comme une véritable  
erappe ; car ce dernier est un arbrisseau; qui, par l'en-  
trelaeement de ses branches, représente des grappes de  
raisins, & que l'on cueille avec fa racine. Il l'appelle  
dans un autre endroit, *Assyrium amonum.* Servius l'ap-  
pelle dans un endroit une fleur, dans un autre une  
plante d’une odeur fort agréable. Par le nom *d’Assey-  
rien>* le Poëte entend celui de Médie. Pline dit qu’il  
croît dans un endroit d’Armenie appelle Otene, dans la  
Médie & dans le Royaume du Pont. Μτηνὴ , « Otene »  
est cette contrée d’Armenie qui est aux environs du  
fleuve Cyrus. Cette plante qui crossoit autrefois  
dans un si grand nombre d’endroits , n’est plus connue  
aujourd’hui que par son nom.

Théophraste dit, que quelques personnes assirent que  
*Vamome* vient des Indes : τὸ δἐ καρδἄμωμον, καὶ *asiuqaeovel*

A MO 1062

με'ν la Μηδίας , δι δἐ ἐξ Ινδῶν καὶ ταυτα , καὶ την ναρδον.  
«Quelques-uns prétendent qu’on nous apporte *Vamo-  
» me Se* le cardamome de la Médie;d’autrcs assurent que  
» ces deux plantes, aussi-bien que le nard, croissent  
» dans les Indes. »

Ovide, en qualité de Poete , d.t, que le phénix fe nour-  
rit *d’amome* ; d’où il suit qu’il doit croître dans l’Ara-  
bie ou dans les Indes. Mais Diofcoride ni aucun autre  
Auteur ancien ne font aucune mention de *i’amome* des  
Indes. Diofcoride donne entre autres caracteres à *Fa-  
mome,* celui defe rompre aisément, ου δύσθραυστον, «fa-  
» cileàromjre. » Les autres cst eces doivent donc être  
δύσθραυστα, « difficiles à rompre. » Mais cela est direc-  
tement contraire au fentiment de Pline, qui dit, qu’il  
est fort fragile , *protinus fragile ; ce* qui fait qu’on le  
manie avec beaucoup de précaution. C’est ainsi qu’on  
doit lire ce passage : *Carpiaurque cum radice, manu  
paulatim leviter componitur proelnus fragile.* « On le  
» cueille avec fa racine, « &c. Il fait encore mention  
de *i’amome* qui s’émiette , *friatum amomum,* qu’on  
estimoit aussi beaucoup. Il étoit si friable, qu’on pou-  
voit le réduire en mies. DiofCoride dit de *i’amomo*du Pont, Τὸ δε' Ποντικὸν ὑπόκκαὶῥον, ου μακρὸν ου δἐ δύς-  
θραυστον, βοτρυῶδες,πλῆρες καρπου. « *L’amome* du Pont est  
d rougeâtre, court, friable, en grappe, plein de fruit. »  
Les deux autres especes, favoir, celui de Médie &  
d’Armenie ne font point friables, δύσθραυστα.

Ovide parle *dcFamome* en poudre:

*Et Amomi pulvere conck.*

« Confervez-le dans la poudre *d’amome. »*

Mais on ignore si l'on faifoit cette poudre en pilant ou en.  
émiettant *i’amome.*

Les Droguistes vendoient *i’amome* non - feulement en  
grajpes, mais encore en poudre ; ce qui a peut-être  
donné lieu à Pline de croire que cette poudre étoit le  
produit de *Vamome* qu’on avoir réduit en mies, & qu’iI  
étoit très-fragile, ou, pour mieux dire, fort friable.  
Diofcoride n’en dit pas autant de celui du Pont : il dit  
qu’il n’est point δὑσθραυστον, «difficile à rompre; »  
d’où il ne slensi.lit pas qu’il foit friable. Ε’εόθραυστον ,.  
« facile à rompre, » des Grecs, est disterent de leur  
euôpunTo'v, « facile à émier. »

Je fuis convaincu par une infinité de passages de Pline ,  
qu’il n’y a pas beaucoup à compter fiur cet Auteur.  
Dans la fausse perfuasion où il étoit , que les feuilles  
de *i’amome* ressemblent à celles du grenadier , il a  
avancé dans le même passage, qu’on avoit coutume de  
le falsifier avec des feuilles de grenadier & de la gôm-  
me liquide pour pouVoir lui donner la forme d’une  
grappe de raisin. §υτ ce principe, *luimome* ne fcroit  
qu’un comp ofé de parcelles de souilles conglobées en-  
fcmble. DioEcctide ne parle point de feuilles , & dit  
que c’est l’arbrisseau lui-même & non les feuilles qui  
forme la grappe, βότρυς ἐν- ξόλων ; a la grajpe cstd’u-  
» ne fubstance lignetsse. » Aviccne dit, en parlant de  
*Famome, hunkttdminch’xebi)* la grappe est lignetsse.»  
D’où il Euit que ces grappes étoient formées par l’én-  
trelacement des petites branches ligneufes.

Ce qu’il dit dans le même endroit , que le cardamome  
est femblable à *i’amome* par le nom & par l’arbrisseau  
qui le produit , n’a pas plus de fondement. Il valoir  
autant qu’il dît que la canelle ressemble à *Vamome* ; car  
pour ce qui est du nom , *cinnamomum* ressemble au-  
tant à *amomum* que *cardamomum.* 11 s’en faut beau-  
coup que l'arbrisseau qui produit le cardamome, resi-  
femble à celui qui porte *Famome.* Si l’odeur des  
fleurs de la *rose de Jéricho* étoit telle qu’elle devroitêtre,  
rien n’empêcheroit qu’elle ne passai pour le vrai *amo-~  
me.* L’arbrisseau qui la porte a environ une palme de  
haut, & pousse de fa racine un grand nombre de bran-  
chcs qui forment par leur entrelacement une efpece de  
graype qui renferme une grande quantité defemences.  
lsidore dit, *Amomum frutex est in Syria et Armenia*X x x ij

1063 AMO

*nascens botrosums.emcn reddens sibi connexum.*«L’*dmo-  
™me* est un arbrisseau qui croît dans la Syrie & dans  
» F Armenie, & dont la semence forme une espece de  
33 grappe de raisin.

J lai deux de ces rosies chez moi qui me paroissent re-  
préfenter *i’amome* au naturel, lorfque je viens à les  
comparer avec la description que les Auteurs nous ont  
donnée de cette plante. Il est certain qu’elle est, de  
toutes les plantes qu’on nous donne pour *i’amome,* cel-  
le qui ale plus de rapport avec lui. On peut répondre  
à ceux qui objectent qu’elle n’a point d’odeur, que  
c’est une qualité qui dépend du terroir où elle croît.  
L’oenanthe commun, par exemple, dc même que celui  
d’Attique, n’ont aucune odeur; & il n’y a que celui  
de Chypre dont on fait l’onguent d’oenanthe qui  
foit odorant. Cependant la contrée du Pont, quoi-  
que plus froide que la Judée, produit *i’amome* le plus  
odorant , καὶ τη ὸσμη *TPsurV.uelv* ; a il frappe les organes  
» de l’odorat. » Mais c’est à quoi peut-être on ne doit  
pas s’arrêter ; car *i’amome* de Médie a beaucoup moins  
de vertu & d’odeur que l’autre, comme Diofcoride  
nous l'apprend , quoique le pays soit plus chaud, par-  
ce qu’il croît dans les champs & les lieux aqueux.  
Quant à ce qu’on peut m’objecter que les feuilles ne  
répondent point à la defcription qu’on en donne , il *se*peut faire que ce foit par la faute des premiers Au-  
tcurs qui les ont décrites. Combien de chofes ne trou-  
vons-nous pas dans les anciens Auteurs , dont on a dé-  
couvert aujourd’hui la fausseté. Par exemple, le *mala-  
batrum* ou feuille Indienne, est , fuivant Diofcoride,  
une feuille qui flotte fur les étangs & fur les eaux crou-  
pissantes , comme une plante aquatique. Ce n’est  
pas la feule méprife dans laquelle les Auteurs font  
tombés.

Ce feroit folie d’assurer que la rose de Jéricho est: le véri-  
table *amome,* puisqu’il y a tant de chofes qui peuvent  
nous faire croire le contraire. Les Anciens n’eussent  
pas pris la peine de chercher dans 1’Armenie , la Mé-  
die & le Pont une plante que tous nos voyageurs rap-  
portent à leur retour de Judée. Ils nous eussent pour le  
moins appris qu’elle croît dans la Judée , mais qu’elle  
n’a point d’odeur. Théophraste dit qtl’elle croît dans  
les Indes ; Isidore, dans la Syrie : mais aucun des an-  
ciens n’est d’accord avec ce dernier.

Avicene fait croître *i’amome* dans l’Egypte , & non  
point dans le Pont : mais c’est une méprife du Tra-  
ducteur , qui rend *et est species Ægyptiaca* ; « il y en a  
» une espece qui croît dans l’Egypte, » quoique l'arabe  
ne dise autre choEe que, et *species alia est s* il y en a une  
» autre espece. » Il n’est pas impossible que les anciens  
aient connu la roste de Jéricho , & qu’ils Paient décrite  
pour *F amome.* On pourroit croire que c’est *Vamomis,*si ce n’étoit qu’elle contient des semences , dont D10S-  
coride prétend que cette plante est dépourvue.

Dans une si grande variété d’opinions, on ne siait à quoi  
*se* déterminer. Pline nous dit que *Famome* est extreme-  
ment fragile & friable; DioscOride, qu’il est doux au  
toucher. Le premier lui donne des feuilles fembla-  
bles à celles du grenadier; & le second nous le dépeint  
avec des feuilles pareilles à celles de la bryoine. SaU-  
MAISE , *de Homonyrn. Hyl. Iatr. cap.* 91.

De toutes les descriptions qil’on a données du véritable  
*amome>* il n’y en a point de plus exacte que celle de P.  
G. Gamelli, dans les *Transactions philosophiques.*

Lorfque je fuis venu à comparer les fleurs en grappe du  
*tugus*, que quelques-uns appellent *birao ,* d’autres  
*caropi,* avec les descriptions que les Botanistes nous  
ont données de *i’amome,* & que j’ai eu gouté *ses* aman-  
des ou sta semence oblongue, je n’ai plus douté que le  
*tugus* ne fût le vrai *amome* de Diofcoride.

Le *tugus* est une plante qui a quelquefois plus d une  
coudée de haut, avec des feuilles semblables à celles  
du *tagbac* ou *bagongbonque,* excepté qu’elles fiant cou-  
vertes par-dessous d’un duvet fort délié, plus fibreufes,  
plus longues & plus odorantes. De la racine de la  
plante s’élève une tige ; & du centre de la tige, fort un

A M O 1064

paquet de feuilles chargées de fleurs & de graines, pa-  
reil en quelque forte à celui que l'on voit sijr ΙἈἱτζθ-  
*montum >* garni de petites fleurs rouges auxquelles fisc-  
cedent des grappes dont le pédicule des grains paroît  
sortir du tube de la fleur. Comme l'écorce dont ces  
grains l'ont couverts est fort mince, ils font fu jets à être  
mangés par les fouris & les oifeaux; ce qui fait qu’on  
en recueille une très-petite quantité. Virgile paroît  
insinuer que *Famome* n’étoit pas fort commun dans fort  
tems, lorfqu’il promet que *Vamome* d’Assyrie croîtra  
partout,

*Assyrium vulgo nascetur Amomum.*

Ces grappes renferment ordinairement cinq ou *six* aman-  
des rougeâtres , oblongues, inégales, d’une odeur ara»  
matique , moins acres que les cubebes des Boutiques.  
Quelques jeunes femmes des Indes en font des col-  
liers & des bracelets qu’elles appellent *caropi,*en les mê-  
lant quelquefois avec des perles ou des grains de co-  
rail. D’autres cmployent pour ces fortes dlornemens  
les amandes dont je viens de parler , avec les semences  
*dubolmusci,* qu’ils appellent *maricom s* la larme de  
Jüb , qu’ils appellent *tigbi, la canna florida,* qui est  
leur *ticasticas ,* ou le *pisum coccineum,* qu’ils appellent  
*saga >* comme aussi la semence de *F amomontum, ba-  
diang, 8e calanos.* Ils portent les amandes du *tugus* au-  
tour du cou à catsse de leur bonne odeur ; l’expérien-  
ce leur a appris de plus qu’elles préservent de la cor-  
ruption du mauvais air, & guérissent la piquure du  
seolopendria (iissecte venimeux ) lorsqu’on l’appli-  
que silr la partie piquée, après l'avoir mâchée. Sara-  
ci ne est semblable à celle du *tagbac, ou jonc odorant ;*elle est insipide, blanche par dedans , mais rouge par  
dehors, lorsqu’elle est couverte de stes membranes qui  
ressemblent à celle de l'oignon, & un peu odorante.  
J’ai reçu une lettre de Borongam, par laquelle on me  
marque que cette plante porte un autre fruit à l’extré-  
mité de fes tiges qui n’a aucune odeur , & que je n’ai  
jamais vu. Les Indiens de l’Indostan m’ont assuré  
la même choEe, mais je crois qu’ils confondent le *tac-  
bac ( tagbac* ) avec le tugus.

Cette plante croît à Borongam, à Paranas, à Samar, &  
à Loyte. Je crois même qu’elle fe trouve à Luzon ,  
& à Silanium dans les ravins que les torrens ont for-  
més.

Les boutons des fleurs ressemblent lorsqu’ils sirnt en-  
core jeunes au *pseudo - amomum* de Gardas, qui a la  
figure d’une patte de pigeon. « Je vous envoie la figure  
» de cette plante pour que vous n’ayez rien à desirer  
30 Eur cette matiere. » Je crois que tout ce que Dissco-  
de & Pline rapportent de *i’amome -,* ne doit s’entendre  
que des grappes du *tugus*, lorsqu’elles sont pleines de  
semence, parce que toute la plante leur a été incon-  
nue. Il paroît que le thyrEe du *tugus* est le petit arbrise  
seau ( le θαμνίσκος, « *thamniscus*, » de Dioscoride) il a  
une palme de haut ; il est composé d’un bois rougeâ-  
tre , ou d’une eEpece de substance lignetsse ; *ses* feuilles  
& ses fleurs ressemblent à celles du grenadier, fon fruit  
a la forme d’une grappe de raisin ; il est plein de fe-  
mences semblables à des grains de raisin , couvertes  
d’un tégument charnu ; il est extremement odorant,  
dlun gout acre, d’une qualité astringente, chaude , &  
dessiccative, il a tous les autres caracteres du vrai *amo-  
me ,* outre la ressemblance qu’il a avec le *pes columbinus.*Il croît dans la Turcomanie , Province d'Armenie ,  
comme l’écrit Jean Botero-Benes , *Transi. Philos.ophi-  
ques.*

Les Modernes ont donné le nom *déamome* à trois diffé-  
rentes plantes. La premiere est

*Amomum ,* Offic. *Sis.on,* Mor. Umb. 14. *Sis.on Dioscori-  
dis,* Hist. Oxon. 3. 283. *Sis.on vulgare sive amomum  
Germanicum, Fark.* Theat. 914. *Sis.onsive ossecinrfrum  
amomum >* .l. B. 3. 107. Mer. Pin. 113. Bot. Monsp.

*I* o6; AMÔ

242. Raii Hist, 1.443. *éaseu CordL.* Mcrc. Bot. 69.  
Phyt. Brit. 114. *Sison , sinon , finnons sive officinarum  
amomum*, Chab. 398. *Sison quod amomum officinis nose  
tris*, C. B. Pin. 154. *Stum aromaticum, fifion olfidna-  
rum,* Tourn. Inst. 308. Boerh. Ind. A. 57. Raii Synop.

3. 2U.Dill.Cat. Gifl. 1 *39. Petrosclinum Macedoni-  
cum Fuchsii,* Ger. 864. Emac. 1016. DaLE.

Les feuilles inférieures de cette espece *d’amome* font lon.  
gues& ailées , ou composées de petites feuilles oppo-  
sées le long des tiges, longues d’un pouce, fur un de-  
mi-pouce de large , terminées en pointe , découpées, &  
n’ayant qu’une seule feuille à l’extrémité du pédicule.  
Elles font d’un très-beau verd. La tige a deux ou trois  
piés de haut, elle est cannellée, & jette plusieurs bran-  
ches d’où fortent des feuilles pareilles aux précéden-  
tes , mais plus minces & plus petites. Les extrémités  
des tiges portent des ombelles compofés de fleurs blan-  
ches à cinq pétales, auxquelles fuccedent des petites  
femences striées , de la grosseur des graines de persil,  
d’une odeur & d’un gout aromatique fort agréable, ap-  
prochant de celui de la muscadet Elle croît dans les  
fossés , fur les hauteurs , & dans les lieux humides, elle  
fleurit en été , & *sa* siemence qui est la feule de Ees par-  
ties qui foit en usage, est mûre au mois d’Août.

5a semence est chaude , feche & atténuante, bonne pour  
lever les obstructions, pour chasser le gravier des reins,  
pour exciter l’urine & les regles. Elle passe pour alexi-  
pharmaque, ce qui fait qu’on l'emploie quelquefois à  
la place du vrai *amome* dans la thériaque *déAndroma-  
chus.* **MILLER,** *Bot. Offic.*

La feconde est :

*Amomum,* Offic. Comm. Flor. Mal. 14. Plant. Usu 88.  
Barr. Icon. *571. OSs 2y. Amomum verum ,Ger.*

Emac. 1548. Raii. Hist. 2. 1697. *Amomum genuinum,*Parla Theat. 1 567. *Amomum racemosum ,* C. B. Pin.  
.413. Jonsi D. *Amomum novum cardamomi vulgaris  
ssaciensive Indicus racemus,* J. Β. 2. 195. Chab. 127.  
*Elettari,* 1. Hort. Mal. n. 9. Tab. 5. DaLE.

On emploie sim fruit dans la thériaque , & quelquefois  
dans les purgatifs pour en augmenter la vertu. Chaque  
fruit est divifé en trois cellules, & a un gout extreme-  
ment piquant : on nous l’apporte des Ifles Philippines,  
il chasse les vents , il fortifie l’estomac , & résiste au  
venin, &c. Οεοεεεου.

Il incife , il atténue les humeurs, il résiste au venin , il  
chasse les vents , il fortifie l’estomac, il donne de l’ap-  
pétit & de la vigueur, il provoque les regles. LeMERY ,  
*des Drogues.*

*Uamome* que l’on met au nombre des drogues médicina-  
les, & qui est un des principaux ingrédiens de la thé-  
riaque de Venife, croît fur un arbre qui porte le mê-  
me nom que lui, dont les feuilles font longues, étroi-  
tes , & d’un verd pâle. Ses fleurs ressemblent à celles  
de la giroflée blanche ; fon fruit a à peu près la cou-  
leur, la figure & la grosseur du raisin misscat ; mais il  
a moins de grains & moins de fuc : Ses follicules qui  
n’ont point de pédicules, font ferrés les uns près des  
autres & comme collés contre un nerf qu’ils couvrent  
d’un bout à l’autre, & qui fert à les contenir. On trou-  
ve dans l'intérieur de ces follicules des grains purpu-  
rins prefque quarrés , séparés, & couverts par des pe-  
tites membranes fort minces. Ces grains ont un gout  
fort & acre, & une odeur aromatique extremement pé-  
nétrante.

*Uamome* le plus récent est toujours le meilleur; fes grains  
doivent être bien nourris , blanchâtres, pesians & bien  
ronds. Celui dont les grains fiant noirs & ridés, n’est  
point du tout estimé.

Plusieurs persimnes confondent *i’ amome* avec le grand  
cardamome, quoiqu’ils ne fe ressemblent en rien. Sa-  
vaRY *, Dictionnaire du Commerces*

A M O ï 066

La troisieme est appellée :

*Amomum Plinii,* Offic. Ger. 289. Emac. 361. *Sola-  
num fruticosum bacdforum*, C. B. Pin. 166. Raii. Hist.  
1. 673. Tourn. Inst. 149. Elem. Bot. 124. Boerh. Ind.  
A. 2. 67. Rupp. Flor. Jen. 37. *Fruticosum America-  
num, dictum amomum Plinii,* Park. Theat. 352. *Amo-  
mum Plinii, sou pseudo-capsiciim ,* ejusil. Parad. 431.  
*Strychnodendros ,* J. B. 3. 6I4. *Apollinaris solam species  
ex Apennino s Strychnodendros , solanum arborescens ,*Chab. 523. DaLE.

On prétend que cette espece a les mêmes vertus que la  
morelle. Voyez *Solanum,*

AMONGABRIEL, fuivant Ruland , & ΑμοοΑβειεε,  
suivant Johnston, signifie le *cinabre.*

AMONGEABA, est le nom que P1S0 donne à une plan-  
te de l’espece des graminées, haute de trois, quatre  
ou cinq piés, dont la racine est fibreufie, comme celle  
du rofieau. Les feuilles ont environ un pié de long,  
elles font parfaitement bien entrelacées, vertes, à peu  
près de la figure de celles du palmier ; & en grand  
nombre fur une même tige. La tige porte à fon fom-  
met un épi d’un pié & demi de long , pareil par fa fi-  
gure & fa grosseur à celui du millet, ou panic fau-  
vage.

Cette plante est émolliente , foit qu’on l’applique exté-  
rieurement, ou qu’on en ufe intérieurement , elle  
fupplée à la mailVe, & fait beaucoup de bien dans le  
ténefme, lorsqu’on s’en fert en forme de fomenta-  
tion.

AMOR, *Amour.* Il n’est pas surprenant qu’on ait regar-  
dé *F amour* comme une maladie , puisque, comme Cœ-  
lius Aurelianus l’a remarqué, il en occasionne j lusieurs  
entre lesquelles on compte principalement la folie. Ce  
dérangement de l’efprit elt génélalement causé parle  
trop d’attention qu’on donne à une chofe, & il est cer-  
tain que rien n’est plus capable que *F amour* de la fi-  
xer fur un objet.

*L.amour* peut produire encore outre la folie, toutes les  
maladies qui viennent du trop grand relâchement &  
de la trop grande tension des fibres animales : car la co-  
lere, l’envie & la jalousie qui accompagnent pour l'or-  
dinaire cette passion , mettent les fibres dans un état de  
roideur & d’infléxibilité qui en dérange l’action & les  
mouvemens. D’un autre côté, la joie, le plaisir, la  
crainte & le chagrin relâchent ces mêmes fibres, affole  
blissent les folides, & par une fuite nécessaire, les fonc-  
tions animales, vitales & naturelles qui en dépendent.

On ne peut point douter que les semences de *F amour* 11’ e-  
xistent naturellement dans le tempérament des hom-  
mes & des femmes , pour des fins aussi conformes aux  
defieins du Créateur qu’elles sont propres au bonheur  
de la créature. Car outre l’effet principal de *\’amour,*qui est la propagation du genre humain , cette passion  
porte l’homme à l’action , & peut-être que les petites  
difficultés qui en font inséparables, aiguillonnent Pose  
prit aussi-bien que le corps : si le désir qu’ont les deux  
fexes de fe plaire réciproquementvenoit à s’éteindre,  
la colere seroit peut-être le feul aiguillon qui portât  
l’homme a agir. On peut donc appliquer à *F amour* ce  
que Virgile dit de l’agriculture :

*Pater ipso colendi*

*Haud facilem esse viam voluit, prelmus.que per artem*Movit agros, *curis acuens mortalia corda,  
Nec torpere gravi paisses sua regna veterno,*

œ Jupiter a voulu que l’agriculturè fût un pénible exercle  
» ce ; c’est lui, c’est Jupiter , qui le premier prefcrivit  
» la loi sévere dtl labourage , & qui réveillant lesmor-  
» tels endormis dans la pareffe, défendit que l'oisiveté  
» regnât dans fon Empire. »

*L’amour* empêche les hommes de tomber dans labrutali-  
té, & il ne devient criminel ou pernicieux que quand

τ 067 A M O

la raifon ne le guide pas dans le choix de fon objet, & S  
ne Eert pas de regles à fes mouvemens.

Voici les fymptomes qui accompagnent cette passion : les  
yeux Eont creux & paroissent comme remplis de plai- J  
sir, leur mouvement est fréquent , & quoique les au-  
tres parties du corps confervent leur embompoint, les  
yeux des perfonnes amoureuses font abattus & enfon-  
cés. Les amoureux n’ont point un pouls qui leur foit  
propre, comme quelques-uns l'ont cru, mais il est le  
même que celui des perfonnes qui font accablées de  
foucis & d’inquiétudes. Lorfque le souvenir de l'objet  
aimé vient à être excité tout d’un coup, qu’on le voit  
ou qulon l’entend à l'imprévu, la Confusion fe met dans  
les elsprits, le pouls change, devient soible & inégal.  
Il y a des personnes que cette passion rend triste.s &  
qu’elle prive du sommeil. Ceux qui ont de la pruden-  
te tâchent de détourner leur pensée de l'objet qui les at-  
tache, & employent pour y réussir, les bains , les plai-  
sirs de la table , l’exercice & les Conversations agréa-  
bles & divertissantes; enfin on doit regarder comme  
des remedes contre le progrès de cette passion, tout ce  
qui peut fixer ailleurs l’attention de la persionne chez  
qui elle fie déclare, & l’occuperassez pour l’empêcher  
de pen'ferà fon amour. ÜRIBasE , *Synop. L. VIII. c.* 9.

Le Docteur James Ferrard a publié un Traité fur *F A-  
mour ,* considéré comme une maladie, qui a été impri-  
mé à Oxford en 1640.

AMORGE , Ἀμόργη , la lie ou le marc de l’huile. Voy.  
*Amurca.*

AMORIS POMA, Offic. Cer. 275. Emac. 346. *Poma  
majora amoris,fructu rubro ,* Parla Parad. 379. *Sola-  
num pomiferum,fructu rotundo striato molli, C.* B. Pin.  
167, Raii FIist. 1. 675. Hist. Oxon. 3. 520. *Mala au-  
rea, odore foetido quibusdam lycopersicon ,* J. B. 3. 620.  
*Mala aurea ,* Chab. 525, *Lycopersicon galeni,* Tourn.  
Inst. 1 50. Elem. Bot. 125, Boerh. Ind. A. 2. 69. Rupp.  
Flor. Jen. 37. DaLE , *Pommes d’amour.*

AMORIS POMUM. *Pomme T amour Ta pomme d’amour*est le fruit d’une espece de morelle ; les feuilles de la  
plante qui les porte font grandes & découpées en plu-  
fieurs fegmens & d’un verd pâle.Sa tige sie divise en plu-  
sieurs branches qui poussent d’entre les feuilles des fleurs  
monopétales au nombre de dix à douze erssemble,jaunes  
& découpées en cinq parties. A ces fleurs fuceede un  
fruit gros comme une ccrife, verd au commencement  
& jaune lorfqu’il est mûr, qui renferme dans une pul-  
pe fucCulente plusieurs femences applaties, blanchâ-  
tres. On la cultive dans les jardins. Elle fleurit dans le  
mois de Juillet, fon fruit est mûr en Septembre , & el-  
le périt aux premieres gelées.

On mange en ltalie *lus pommes d’amour* avec de l’huile &  
du vinaigre, comme on mange ici les concombres. Il  
est rare qulon en ufe chez nous. Cette plante ne difle-  
re point des autres esipeces de morelles ; on l'emploie  
extérieurement dans les cataplasines rafraîchissans &  
humectans, pour les inflammations & les éréfypeles.  
Son siuc est propre pour arrêter les fluxions qui tom-  
bent fur les yeux. On fait rarement ufage en Medeci-  
ne de ce fruit. MILLER , *Bot. Offe*

AMP

AMP AN A. C’est le nom que l’on donne dans le *Hortus  
Malabaricus ,* au *Palma coccifera, folio flabellisormi  
mas.* Les Portugais l’appellent *Pabmelro bravo macho.*

AMPAR. Nom que l'on donne quelquefois à *F ambre.*AMPELION, Ἀμπέλιον , *fouilles de vignes*, ou *surgeons  
de l’aventin.*

Hippocrate les recommande broyés & mêlés avec du miel  
en forme de pessaire, pour exciter le cours des regles  
& les vuidanges. *De natura Muliebri , & de Morbis  
Mulierum, LH.*

AMPELIS, est un oifeau dont on trouve la defcription  
dans Aldrovandi, qui nous assure que c’est une nour-  
riture fort délicate. Je crois que c’èst le *Beesigue.*

AMPELITES TERRA, *Terre ampelite* ou *Pierre noire.  
Terra ampelites*, Offic. Worm. *Amp e Bel s terra sivePhar-*

*A* M P 1068

zvucitis, lnd. Med. 8. 31. Agricol. 595. Aldrov. Muf.  
Metal. 260. *Terra ampelites sive Pharmaciels, qua Me-  
dici utuntur ,Fluntm.* 3. *Lapis Ampeli ti s galeno,* Charlt.

I.loss 14. *Lapis obsidianus ,* Mer. Pin. 217. Carbos  
Theoph. *Sucdnum nigrum,* Swenckfeld, Cat. Foss.  
394. *Terra ampelitis ,* Cale. Muf. 128. Gæbal. 28.  
DaLE.

Diofcoride prétend que la terre dont nous parlons se dise  
fout dans l’huile , ce que ne fait point le jays , ce qui  
prouve qu’il est tout-à-fait différent.

On trouve la *terre ampelite*, que quelques-uns appellent  
*pharmacitis*, à Seleucie ville de Syrie. On doit choisir  
celle qui est noire & femblable à des petits ( Oribafe  
lit μακροις, longs ) charbons de sapin , qui fe fend en  
petits morceaux & qui est également brillante partout.  
Il saut encore qu’elle fe dissolve lorsiqu’on verfe quel-  
que peu d’huile dessus après l’avoir puleérisée. Celle  
qui est blanche , cendrée , & qui ne peut fe dissoudre  
dans l'huile, ne vaut absolument rien.

Elle est résolutive & rafraîchissante ; on l’emploie pour  
peindre les fourcils & les cheveux en noir ( καλλιβλέ-  
φαρα). On en frotte encore les vignes dans le tems  
qu’elles bourgeonnent, pour tuer les vers qui s’y en-  
gendrent. DIOSCORIDE , *L. V. c.* 181.

La *terre ampelite* est plus dessiccative & plus réfolutive ,  
moins adoucissante & plus active que la terre de Chio ,  
de Samos ou de Selineufe. ÔRIBASE, *Med. Coll. Lib.*

*X V. cap.* 1.

On appelle la *terre ampelelte pharmacitis,* parce qu’elle est  
plus médicinale que les autres terres ; les Laboureurs  
la délayent dans Peau au commencement du printems  
& en frottent les vignes qui ont bourgeonné, pour em-  
pêcher les vers d’en approcher. Rien ne prouve mieux  
sia qualité médicinale que la vertu qu’elle a de tuer les  
vers qui endommagent les vignes. Elle n’est point  
adoucissante mais dessiccative, ce qui sait qu’on l’em-  
ploie pour l’ordinaire dans les compositions dessiccati-  
ves & réfolutives. Αετιυε, *Tetrab. I. Serm.* 2. *cap. o.*

*Marcellus Empyricus, cap.* 7. veut qu’au défaut de *terre  
ampelite* on fe ferve dans les cas où on l’auroit em-  
ployée, d’un peu plus de la moitié de poix de *Brutie.*

AMPELITIS *sive* PHARMACIT1S, *Terre ampelite*ou *Pierre noire ,* est une terre fort bitumineufe, noire  
comme du jays, fe séparantpar écailles & fe reduifant  
facilement en poudre. On la tire d’une carriere proche  
d’Alençon ; il y en a de deux fortes , une tendre &  
l’autre dure : elle contient beaucoup de siaufre & de Eel;  
en vieillissant elle *se* pulvérise elle-même, & l’on en  
tire du salpêtre.

Elle est propre pour tuer les vers étant appliquée stur le  
ventre ; elle teint les cheveux en noir.

Quelques-uns l’appellent terre à vigne , parce qu’étant  
dans les vignobles elle tue les vers qui monteroient  
aux vignes. Εεμεβυ, *des Drogues.*

AMPELOPRASON. Voyez *Allium.*

AMPELOS , ’'Αμπελος , c’est la bryoine, salivant Ori-  
base, *MedÆolleIIL.XIII.*

AMPHAR1STEROS , Ἀμφαριστερὸς, signifie le contrai-  
re*d’ambidexter,* c’est avoir deux mains gauches, ou  
ne pouvoir fie servir commodément d’aucune des deux.  
Ce mot pris au figuré, signifie malheureux.

AMPHEMERINOS , Ἀμφημερινος πυρετὸς , *Fievre quo-  
tidienne Ouflevre* dont l'accès revient tous les jours. Ce  
mot est dérivé ιΐ’ύμφὶ, préposition greque , qui signi-  
fie une esipece de réVolution, & d’njospa, jour.

AMPHIBLESTROIDES, d’^'ôn^ov *esilet.* Le mê-  
me que *retiformis,* dont on peut voir l’Article.

AMPHIBRANCHIA , Ἀμφιβράγχια, d’sasa, *autours*& βράγχια, proprement les ouïes des poissons, mais  
on le prend quelquefois pour le gosier ; les parties qui  
font autour des amigdales.

AMPHICAUSTIS , Ἀμφίκαυστις , signifie une espece  
d’orge fauvage ; quelques Auteurs slen servent pour  
désigner les parties naturelles de la femme, quûique je  
ne l'aie jamais trouvé employé dans ce fens dans les  
Auteurs qui ont écrit fur la Medecine.

*io6p* AMP

AMPHIDEON , Ἀμφιδέον , l'orifice de l'uterus , ap-  
pellé *os elneae.*

ΑΜΡΗΙΟΕΧΙΟ5,Ἀμφιδέξιος, le même qu’*Ambidex-  
ter.*

AMPHIMETRION, Ἀμφιμήτριον σημειον. Gal.cn dans  
fon *Exegesis,* prétend qu’Hippocrate dans le second  
Livre de fes Epidémiques , entend par ce mot un signe  
qui manifeste l’état de l’utérus. Mais on ne trouve ce  
mot ni dans ce Livre, ni dans aucun autre endroit de  
cet Auteur. Fœsius croit que le mot άμφίδμητον , du si-  
xieme Livre des Epidémiques, *Sect.* 8. *Aph.* 38. doit  
être ἀμφιμήτριον, & que Galien fait allusion à ce paf-  
sage.

AMPHIPLEX, Ἀμφιπλὴξ , suivant Ruffus d’Ephefe,  
est la partie située entre le fcrotum, l'anus & la partie  
interne des cuisses, le periné.

AMPHIPNEUMA , Ἀμφίπνευμα, d’flosta , *autour , &  
TPvéosoa., respiration',* signifie une grande difficulté de  
refpirer , Jans Hippocrate, *Epidem. L. IV.*

AMPHIPOLOS ,’Αμφίπολος, *Servante.* Ce mot n’ap-  
partient à ce Dictionnaire , qu’en tant qu’Hippocrate  
s’en fert dans le cinquieme Livre des Epidémiques ,  
où il rapporte un fait extremement remarquable. La  
fervante de Dyseris de Larisse étant encore jeune ,  
ressentoit des douleurs extremes dans le tems du coït,  
qui cessoient aussi-tôt après. Elle n’eut jamais d’enfant.  
Lorsqu’elle eut environ cinquante ans, elle ressentoit  
l'après-midi des douleurs aussi excessives que si elle eût  
été en travail pour accoucher. Un jour qu’elle avoit  
mangé à déjeuner une grande quantité de poireaux, les  
douleurs devinrent beaucoup plus violentes qu’à l’or-  
dinaire, & elle fentit quelque chose de rude à l'orifice  
de la matricé ; elle tomba aussi tôt après en foiblesse &  
durant l’accès une autre femme lui tira du vagin une  
pierre de la grosseur d’un rouet de fufeau. Les douleurs  
cessarent aussi-tôt, & elle jouit depuis d’une fanté par-  
faite.

AMPHISBÆNA , *Serpent venimeux. L’amphisbaena &*lefcytala font semblables, en ce que leur corps n’est  
point terminé par une queue mince, mais également  
gros dans toute *sa* longueur ; de forte qu’on a peine à  
distinguer la queue d’avec la tête. *L’amphisbaena* disse -  
re cependant du Ecytala, en ce qu’il rampe tantôt par  
un bout , tantôt par l'autre, d’où il a tiré l'on nom  
( ἀμφὶ, de côté & d’autre, & βαίνω, avancer. ) Galien  
dit que *Famphisbaena* est un animal à deux têtes. On  
prétend que lorsqu’une femme enceinte passe par-def-  
fus ce ferpent, elle avorte aussi-tôt.

La piquure de ces animaux est prefque imperCeptible &  
ressemble à celle des mouches ; elle n’est point mortel-  
le, mais elle cause une inflammation pareille à celle  
que causis la piquure d’une abeille ou d’une guêpe ,  
quoique beaucoup plus violente ; de sente que le mê-  
me remede fert également pour la morfure de ces *ser-  
pens* & pour la piquure de ces instectes. Αετιυε , *Tetr.  
IV. Serm.* I. *cap.* 30.

*Uamphisbaena* est de couleur blanche, luifante, parse-  
mée de taches rougeâtres ; Ees joues font si grosses ,  
qu’elles cachent fes yeux , ce qui le fait croire aveugle.  
On le trouve dans l'Isie de Lemnos; fa morsure est  
dangeretsse & exige les mêmes remedes que celle de la  
vipere. Sa chair, sim foie, fon cœur, fiant propres pour  
exciter la scleur, pour chasser les mauvaises humeurs  
par la transpiration, pour résister au venin. On peut le  
préparer comme la vipere. Εεμεευ , *des Drogues.*

AMPHISM1LA , Ἀμφισμίλη, d’flotfe , *des deux cotés ,*& σμίλη, *bistouri;* Bistouri à deux tranchans, CasTEL-  
LI d’après *Galien.*

AMPH1SPHALSIS , Ἀμφίσφαλσις, d’aunsi, & σφάλλω ;  
*errer, roder, courir.* Fœsius rend ce mot par *oberratio.*

AMP - 1070

*circumductio, circumactio, circiernagaelo-* Je crois que ce  
mot est propre à Hippocrate. Il s’en siert dans le T faite  
*de Articulis,* pour exprimer le mouvement circulaire  
que l'on sait faire à la cuisse , pour remettre la tête du  
fcmur dans la cavité cotyloïde d’où elle est sortie.

AMPHITANE, le même que *Chrysocolla-,* dont on  
peut voir l'article. CasTELLI, d’après *Fallope.*

AMP HODON T A, Ἀμφώδοντα , d ’ἀμφὶ, *des deux cotés,*& ὸδουὸ , *dents.* Hippocrate emploie ce mot dans le trai-  
té *de arte,* comme une épithete propre aux animaux  
qui ont un rang de dents à chaque macholte.

AMPHORA , mesi.ire Romaine pour les liquides. Ce  
mot est originellement grec ἀμφιφορεὑς, *Iliad. XXIII.  
Odyssi c).* par spncope ἀμφορεὑς ; on lui a donné ce ηοηι  
à caisse de *ses* deux anses. L’*amphora* est la vingtieme  
partie du *culeus.* Elle contient l'ept gallons une pinte ,  
mesilre d’Angleterre, ou environ vingt-neuf pintes de  
Paris. ArbUTHNoT, *des mesures des Anciens.*

AMPLEXATIO ou BASIATIO. Les Alchymistes  
donnent ce nom à l'union de leur mercure philofophi-  
que , qu’ils appellent *femelle blanche s* qui n’est autre  
que le régule d’antimoine, avec le *mari rouge,*par lequel  
ils veulent désigner l’or. Quelques -uns d’eux expriment  
cette union par des termes^peu décens.

AMPOTIS , Ἀμπωτ<ς , signifie proprement le reflux ,  
l’ebbe , le jussant ou le descendant de la marée. Hippo-  
crafe qui étoit de Cos , une des Ifles de Grece , & qui  
avoit occasion d’obferver les marées,applique fort élé-  
gament ce mot à la retraite des humeurs de la cireon-  
férence du corps vers les parties internes.

AMPULLA , vaisseau d’une capacité indéterm inée&  
d’une forme particuliere ; car il doit avoir le ventre  
comme une bouteille , ou une burette, pour être une  
*ampoule.*

On donne , dans la Chymie, le nom *d’ampoules* aux valse  
feaux qui ont un gros ventre, aux cueurbites, aux ré-  
cipiens, & aux ballons.

Hildanus donne le nom *d’ampullae* aux premiers principes  
du cœur , du foie & du cerveau du fœtus après la con-  
ception , à caufe de leur figure.

AMPULLASCENS. *L’alveus ampullaseens* est la partie  
la plus gonflée du conduit de Pecquet , qui porte le  
chyle depuis fon réservoir, jusqu’aux veines foucla-  
vieres.

AMPUTATIO, *amputation.* Celse qui vivoit plus d’un  
siecle avant Galien , est le premier Auteur dans lequel  
on trouve la description de cette opération ; il ne la  
donne pas comme nouvelle , & quoique sa Chirurgie  
Eoit, dit-on, tirée d’Hippocrate & d’Afclépiade, il ne  
cite ni l'tm ni l'autre par rapport à cette opération.

Hippocrate traite de la gangrene & du l'phacele, il dit *(a)*qu’il faut amputer ce qui est pourri , mais il ne décrit  
point *F amputation* du membre. Afclépiade vivoit un  
siecle avant Jefus-Christ , *(b)* nous n’avons rien de lui  
Eur cette matiere ; on ne Eait s’il a fait cette opération.  
On en doit dire autant d’Erophile & d’Erasistrate, qui  
faifoient les opérations de Chirurgie, comme je l’ai  
dit ailleurs. *Memeltre Acad. an. syz^.p.* 11. Nous ne  
trouvons donc aucune defcription de cette opération  
avant Celse, Il ne faut point douter qu’elle n’ait été  
faite avant lui , & même qu’elle n’ait été décrite par  
quelques Auteurs dont les Ouvrages ont été perdus.  
Selon toute apparence on n’a fait cette opération dans  
ce tems-là , & même depuis, jufqu’au XV siecle, qu’à  
l’occasion du sphaccle survenu à un bras où à une jam-  
be. Il paroît qu’on la devoit faire très-rarement, parce  
que les malades étoient totljours en danger de mourir,  
& felon CelEe , (c) mouroientleplus souvent parl’hé-  
morrhagie pendant l'opération.

Il ne faut pas s’en étonner , Celle ne faifoit point de li-

(ae) De artleul. IV. obferv. 17. de mOrb. Vulg. Lib. II. Seél. 7.  
Epidemi. L. 7.

(ὓ) *Daniel le Clerc* dans fon Hiftoire de la Medecine , édition  
1713. p. 392. dit que ce Medecin étoit dans une grande réputa-  
tion à Rome pendant la vie de Mithridate , c’eft-à-dire , Vers le

milieu du siecle XXXIX.

(e) *L. VII.* c. 3 3. *Sed id quoque curn fumrno periculo fit, nam  
sapé ipse opere , vel profusione fanguinis , vel animae desectione,  
moriuntur»*

1071 AMP

gature au-dessus du lieu qu’il voulait amputer pour  
comprimer les vaisseaux , & y sijspendre l’hémorrha-  
gie , dti moins il n’en dit rien dans la description de  
son opération. La voici : *L. VII. c.* 23. « *Igitur inter  
»seanam vitiatamque partem incidenda scapello caro  
» us.que ad os est sic , ut neque contra ipsum articulum id  
noscat, et potius exsana parte aliquid excidatur, quam  
» ex aegra relinquatur. Ubi ad os ventum est , reducen-  
» da ab eo seana caro , et circa os subsecanda est , ut ea  
» quoque parte aliquid osseis nudetur : dein id serrula prae-  
» cidendum est , quamproximè sanae carni etiam in-  
» haerenti, ac tunc frons osses quam serrula exasperavit ,  
» lavanda est scupraque inducenda cutis, quae sub ejusmo-  
» di curatione laxa esse debet , ut quam maxime undi-  
» que os contegat. Quo cutis inducta non luerit, id lina-  
» mentis erit contegendum , et super id spongia ex aceto  
» deliganda. Caetera postea sic facienda, ut in vulneribus,  
» in quibus pus non moveri debet , praeceptum est.*

On ne voit dans cette description aucun moyen de *sus-  
pendre* l’hémorrhagie , & voilà pourquoi les malades  
mouroient souvent par la perte de leur seing pendant  
l’opération. Ce qu’il y a de surprenant, c’est qu’on ne  
trouve point ce moyen dans aucun des Auteurs qui ont  
décrit cette opération jufqu’au seizieme siecle. Paul  
Eginete, Avicenne, Guy 3e Chauliac , n’en disent pas  
un mot. Guy de Chauliac, qui vivoit vers le milieu dtl  
quatorzieme siecle , faifoit deux ligatures, une au-dese  
sus de l'endroit où il devoit faire *V amputation , 8c* une  
autre au-dessous, mais il ne dit point qu’il les faifoit  
pour suspendre l’hémorrhagie , ou même pour ôter le  
sentiment à la partie. H-estaifé de comprendre qu’il ne  
les faifoit que pour assujettir les chairs & les affermir  
de maniere que le couteau pût les couper plus uniment  
& avec plus de facilité, ce que l’on fait encore aujour-  
d’hui. On ne fait si Vesiale s’est siervi d’une ligature  
pour sisspendre l’hémorrhagie , on ne le voit pas bien  
clairement dans *sa description.*

Bartholomoeus Maggius , qui a écrit vers le milieu du  
seixieme siecle , & dont les œuvres ont été recueillis  
par Gesiner , saisoit une ligature siur la partie siaine au-  
dessus de la partie corrompue. L’on sierroit cette liga-  
ture très-sort , pour ôter en quelque maniere le senti-  
ment à la partie. Il ne parle point du tout des moyens  
de suspendre l’hémorrhagie pendant l'opération. Il dit  
que Cesse Faifoit une ligature au-dessus de la partie  
corrompue , mais Cesse n’a point décrit l'on opération  
de la maniere dont Maggius la rapporte. Botal, Me-  
decin de Charles IX. dit qu’on fassoit trois ligatures  
de l'on tems , une seins doute pour ôter le sentiment ,  
( il ne le dit pas positivement ) & les deux autres au-  
dessus & au-dessous de l’endroit on l'on devoit eouper  
le membre, sims rien dire des moyens de sisspendre  
l’hémorrhagie.

Paré, Chirurgien de Charles IX. dit que lorsquel’on veut  
amputer un membre , il faut tirer la peau & les muf-  
cles vers la partie faine , & faire une ligature extreme  
au-dessus de l'endroit où l'on voudra couper, avec un  
fort lien délié & de figure plate. Elle sert, dit-il, 1°. à  
tenir le cuir & les misscles relevés en haut avec l’aide  
des ferviteurs. 20. Elle prohibe l’hémorrhagie. 30. Elle  
ôte le sentiment à la partie. Voilà le premier Auteur  
que j’ai trouvé qui parle bien clairement de la maniere  
de flsspendre l'hémorrhagie pendant l’opération.

Pigray , Fabrice d’Aquapendente, Hildan , & tous les  
Chirurgiens qui sisnt venus après lui, l'ont msse en usa-  
ge. Il est vrai que cette ligature ne suEpendoit pas tou-  
jours & totalement l'hémorrhagie ; car les vaisseaux  
laissoient échapper plus ou moins de seing malgré cette  
licature : cet inconvénient mettoit quelquefois le ma-  
lade en danger de perdre la vie.

Le sieur Morel, Frane-Comtois , Chirurgien d’armée, &  
fort ingénieux , a trouvé le moyen d’arrêter le fang  
avec plus de sûreté ; il a inventé le tourniquet en 1674.

AMP 1072

de la maniere dont on s’en sert au jourd’hui. Avec cet  
instrument on est le maître d’arrêter totalement 1 fang,  
& d’en laisser couler si peu & autant que l'on veut, en  
le sierrant plus ou moins. 11 ôte le fentiment à la par-  
tie , ensiorte que les malades ne sientent j oint une dou-  
leur si vive lorsique l'on coupe les chairs, & que l’on  
fait la ligature des vaisseaux , ce qui fait qu’ils ftq por-  
tent avec plus de patience cette cruelle opération ; avan-  
tage qui ne fe trouve qu’imparfaitement dans la liga-  
ture de Paré.

Un des défauts de ce tourniquet est , dit-on , de pincer  
la peau & de caufer des douleurs très-vives; ce qui est  
vrai, lorfque le Chirurgien n’a pas l'adresse de l’ac-  
commoder comme il faut; mais avec un peu de foin &  
d’attention , & à l’aide d’un carton que l'on met à l’en-  
droit du bâton ou garot , on évite cet accident.

Un autre défaut que l'on donne à ce tourniquet est que  
si l'on appréhende l'hémorrhagie après l'opération , on  
ne peut le laisser fur la partie , parce qu’il fupprime  
totalement la circulation du fang au-desibus de l’en-  
droit où il est appliqué. Cette partie courroit rifque de  
tomber en mortification , ce qui a engagé quelques  
Chirurgiens habiles à imaginer d’autres machines. M.  
Morel n’a prétendu fe fervit de sim tourniquet que  
pour sisspendre sûrement l'hémorrhagie dans le tems de  
l’opération , & jtssqu’à ce qu’on s’en foit rendu maître  
par la ligature des vaisseaux, ce que l'on n’avoit encore  
pu faire ; d’ailleurs c’est un cas très-rare de voir renou-  
veller l'hémorrhagie lorfque la ligature est faite de la  
maniere dont nous le dirons dans la fuite de ce Mé-  
moire, après que nous aurons vu de quelle maniere on  
coupoit les chairs.

Hippocrate ni Galien , comme je l'ai dit, nlont donné  
aucune description de *\amputation*, il ne faut donc pas  
chercher chez eux de quelle maniere on coupoit les  
chairs , ni comment on arrêtoit le fang des vaisseaux;  
ils ont rapporté en général les moyens d’arrêter les  
hémorrhagies ; mais ils nlont rien dit en particulier  
des moyens d’arrêrer le fang dans *s amputation.*

J’ai été furpris de ne point trouver dans Galien l'opéra-  
tion de *s amputation,* lui qui décrit volontiers les opé-  
rations de Chirurgie. Il a parlé de la gangrene & du  
fphacele (ά) ; il dit, après Hippocrate , qu’il faut am-  
puter la chair pourrie & gâtée, mais il n’en dit pas da-  
vantage. Cette opération devoit pourtant fe pratiquer  
de fon tems à Rome, puisque Celfe qui étoit Romain,  
& qui vivoit cent ans ou environ avant Galien, l'a dé-  
crite, & qu’il l'a faite ou vu faire. Galien ne cite au-  
cun Medecin ni Chirurgien qui ait fait cette opération;  
il auroit dû au moins citer Celfe, qui doit avoir été  
en grande réputation pour la Chirurgie, je n’ai trouvé  
même le nom de Cesse en aucun endroit des ouvrages  
de Galien.

Nous avons rapporté au commencement de cette Disscr-  
tation , la description que Cesse a faite de cette opéra-  
tion ; nous avons vu qu’il coupe les chairs jufqu’à l'os,  
& plutôt dans le vif que dans le mort. Il fcie l'os, &  
ramene la peau par-dessus l’os , & fans doute par-def-  
fus l’embouchure des vaisseaux , quoiqu’il ne le dife  
pas. Mais comment cette peau pouvoit-elle recouVrir  
l’os & les vaisseaux ? On ne voit point qu’il prenne la  
précaution de tirer la peau & les chairs vers le haut de  
la partie, à moins qu’on ne veuille le fous-entendre. Il  
ne paroît pas d’ailleurs qu’il ait formé un lambeau de  
peau , comme quelques Chirurgiens ont fait à la fin du  
dernier siecle ; la chofe est trop singuliere , il n’auroit  
pas manqué de le dire. Il coupoit très-peu des chairs  
sphacelées *inter sanam vitiatamque partem ,* ce qui ne  
pouvoit pas lui procurer la facilité de laisser un lam-  
beau ; il ne passait point un fil en croix dans les chairs  
& dans la peau , comme on a fait depuis pour assujettir  
cette peau fur l’endroit amputé , cependant il est clair  
par fa defcription , qu’il vouloir que la peau couVrit

(à) Lib. H. ad Glauc. cap. 9. in lib. Hippocr, de Traâ. Comment. Il, De Nlethod. Medend. Lib. II. c. 9..

l’os

1073 ^AMP

l’os, & qü’elle se réunit à l'os & aux chairs, & afin que  
cela he fît avec plus de facilité , il laissoit la peau lâche :  
mais il ne le pouvoit, s’il ne faifoit tirer & relever cet-  
te peau vers la partie supérieure : c’est ce qu’il ne dit  
point , il dit simplement*,supraqueinducenda cutis, quae  
sub ejusmodi curatione laxa esse debet.* Il nettoyoit la  
partie antérieure de l'os de toutes les afperités que les  
dents de la fcie peuvent y avoir produites, & qui doi-  
vent s’exfolier. Enfin il n’appliquoit aucun astringent  
fur les vaisseaux ; il n’appliquoit point le feu , ni ne  
faifoit point la ligature des vaisseaux. Cela auroit été  
contre fon intention , qui étoit vraisemblablement de  
boucher PorisiCe des vaisseaux avec la peatl & les chairs  
qu’elle amenoit avec elle , pour prévenir par ce moyen  
l’hémorrhagie , & réunir le tout ensemble. Il sic con-  
tentoit de mettre du linge fur les endroits que la peau  
ne pouvoit recouvrir , il appliquoit fur le tout une  
éponge imbibée de vinaigre , & par cet appareil il évi-  
toit la supputation & consiolidoit la plaie très-promp-  
tement. Voilà précisément l’intention des Sieurs Ver-  
duin & Sabourin , l'un Hollandois & l'autre Genevois,  
qui *se* Eont proposie tous deux en même tems, Eut la fin  
du siecle dernier, de laisser dans cette opération une  
partie de peau & de chair en lambeau pour recouvrir  
plus facilement les os & l’embouchure des vaisseaux ,  
ce qu’ils ont appelle *s opération de s amputation* à *lam-  
beau* ; ils évitoient la supputation & abrégeoient ainsi  
la guérissni de la plaie.

Il Eeroit à souhaiter que Cesse *se* fût expliqué plus claire-  
ment fur les moyens dont il le fervoit pour tenir la  
peau lâche : nous voyons aujourd’hui que quelque ef-  
fiort que l'on fasse pour tirer & relever la peau & les  
chairs en haut avant que de les couper, on ne peutra-  
mener la peau fur l’os après *F amputation,* du moins on  
ne peut l'y contenir avec facilité ; ce qui a engagé  
plusieurs Chirurgiens célebres à retenir fur la plaie  
la peau & les chairs par le moyen d’un fil qu’ils y  
passent en crnix ; & c’est ce que nous verrons en par-  
lant des Chirurgiens qui ont décrit cette opération à  
la fin du feizieme & dans le dix-septieme siecle.

On voit, par tout ce que je viens de dire, bien des obfcuri-  
tés dans la defcription de l’opération de Celfe.

PaulEginete, qui, felonFreind, vivoit dans le feptie-  
me siecle, est le premier que j’ai trouvé, qui, après  
Celfe, a décrit Cette opération. Il ne manque pas  
d’obscurité, non plus que Cesse : on ne peut découvrir  
facilement s’il coupoit dans la partie faine, ou dans ce  
qui étoit sphacelé. Il rapporte la maniere dont Léoni-  
das fassoit cette opération. Il dit qu’avant que de Ecier  
l’os, on doit mettre un linge ou bande large fur la par-  
tie coupée, pour empêcher que la hcie ne la touche, &  
ne cauhe de la douleur ; ce qui marque en quelque  
maniere qu’il coupoit dans le vif ; & pour arrêter l’hé-  
morrhagie, il brûloit l’orifice des vaisseaux avec le  
cautere actuel.

Avicene , qui vivoit dans le douzieme siecle, veut que  
l’on coupe dans le fphacelépour éviter l’hémorrhagie,  
& que l'on applique les fers chauds fur la partie gâtée  
que l'on a laissée fur la partie faine.

Guy de Chauliac coupoit la chair entre deux ligatures ; &  
à l'exemple de Paul, il appliquolt un linge ou bande  
large fur la partie coupée , pour la garantir de la fcie :  
il ficioit l'os , & cautérifoit la chair faine avec des fers  
brûlans , ou avec l’huile bouillante.

.Vefale, qui a écrit dans le feizieme siecle, a donné une  
defCription de cette opération, un peu embrouillée. Il  
parle de ligature : mais on ne peut découvrir ni com-  
ment, ni pourquoi il s’en fert. On voit qu’il coupe les  
chairs avec un couteau chauffé : mais il faut deviner si  
c’est dans le vif, plutôt que dans le mort : enufite il ap-  
plique des fers chauds fur les grands vaisseaux & fur la  
chair, qu’il brûle jufqu’à ce que le malade Eente de la  
douleur ; ce qui sait soupçonner qu’il coupe dans le  
mort, & que les vaisseaux ne soumissent plus de sang:  
puis il cautériEe la partie antérieure de l’os pour la fai-  
re exfolier plus promptement.

*Tome I.*

AMP 1074

Bartholomæus Maggius, contemporain de Vefale, cou-  
poit la partie corrompue, & la féparoit de la partie ssii-  
ne ; & après avoir fcié l’os , il appliquait des sers  
chauds Eur les vaisseaux & les chairs à demi corrom-  
pues, ou bien il trempoit le membre dans l'huile bouil-  
liante, seule, ou mêlée avec du soufre, jiicqu’à la partie  
saline. Voilà, à peu de chose près, la méthode de Guy  
de Chauliac.

Botal rapporte l’opération de la même maniere que  
Maggius ; il ne fait pourtant point mention d’huile  
bouillante : mais Botal trouvoit que l'on employciit  
trop de tems en faifant l'opération de cette maniere :  
outre cela, on fassoit , felon lui, trop de douleur en  
fciant l’os, dont on ne pouvoit ôter toutes les chairs  
qui y étoient attachées, que l'on déchiroit avec la l'cie,  
& principalement lorsqu’il y avoit deux os à scier. Il a  
imaginé un autre moyen de couper le membre tout  
d’un coup, & qu’il dit être plus fût, plus facile &plüs  
prompt. Il Ee Eervoit pour cela de deux couteaux fort  
larges en forme de couperet, comme ceux des Bou-  
chers , dont l'un étoit assujetti & engagé fur une piece  
de bois ou billot , placé entre deux colonnes de bois ;  
l'autre étoit assujetti à la partie inférieure d’une autre  
piece de bois qui couloit entre les deux colonnes ; elle  
pouvoit monter & defcendre au moyen de deux rainu-  
res pratiquées dans les deux colonnes de bois , comme  
dans la machine qui fert à enfoncer des pieux. Il pla-  
çoit le membre entre ces deux colomnes au-dessus du  
couperet inférieur; & laissant tomber la piece de bois,  
chargée de plomb pour la rendre plus pefante, le mem-  
bre étoit coupé dans l’instant par la rencontre des deüx  
couteaux : le malade ne fentoit qu’une douleur très-lé-  
gere : l'on cautérifoit aussi-tôt les vaisseaux, & il ne fe  
perdoit que très-peu de fang.

On a reproché à cette méthode la contusion qui arrivoit  
aux chairs, & principalement la fraction des os qui se  
brifoient en plusieurs pieces , ce qui rendoit dans la  
si-lite la guérison difficile. C’est, je crois, cette der-  
niere raifon qui est la principale causis que cette opéra-  
tion n’a point été fluvie. Botal cite , page 791, un cer-  
tain Maître Jacques, Chirurgien, *Magister Jacobus  
cognomine Regius,* qui réussissait dans cette opération.  
Hildan s’est élevé contre cette méthode.

Paré , contemporain de Botal, coupoit les chairs dans le  
vif avec un couteau courbe : il fe fervoit d’une bande  
large coupée en deux , comme Paul Eginete & Guy  
de Chauliac, pour relever les chairs, les couvrir & les  
garantir de la scie. Il coupoit avec un bistouri unpeti  
courbe, les chairs qui *se* trouvoient entre les deux os ,  
lorfque *i’amputation* Pe faifoit à la jambe : il fcioit les  
os, puis il prenoit les vaisseaux avec un bec d e corbin ;  
il les tiroit & les lioit d’un double fil avec de la chair ,  
si elle s’y rencontroit ; enfuite il désaifoit le lien qui  
ferroit le membre au-dessus de *F amputation s* il fai-  
foit quatre points d’aiguille en croix aux levres de la  
plaie, & ramenoit sur les os les mufcles coupés avec la  
peau , mais feulement autant qu’elles Ee trouvoient  
à pareille longueur qu’elles étoient avant *F amputation>*& il ne serroit point trop le fil. Si la ligature de quel-  
que vaisseau *se* délioit, Paré ne fie mettoit pas en peine  
de chercher ce vaisseau avec le bec de corbin, on nè  
le trouveroit pas : mais fians relier le membre avec une  
ligature , il le fassoit empoigner par un homme ro-  
buste, qui pressoir fortement l’endroit de la route des  
vaisseaux ; pour lors Paré prenoit une aiguille quarrée  
& bien tranchante, longue de quatre pouces, enfilée  
d’un bon fil en trois ou quatre doubles , il passait l’ai-  
guille dans les chairs, à un demi-doigt de l’orifice du  
vaisseau & par-dessus, puis il la tepassioit de même par-  
dessous en faifant le tour du vaisseau, & la faifoit sortir  
à un doigt de Eon entrée: il mettoit entre les deux  
bouts du fil, une petite compresse Eur laquelle il fassoit  
la ligature, puis il mettoit des astringens fur la plaie,  
& levoit l'appareil le quatrieme jour.

Paré fait remarquer, que si c’est une *amputation* de la  
jambe, il la fait tenir pliée, puis après la fection de  
Y yy

1075 AMP

l’os, il la sale étendre, afin que les vaisseaux que l’on I  
veut lier *se* manifestent mieux. Il dit qu’il est le pre- '  
mier qui a trouic ce moyen. Je ne me suis point apper-  
çu qu’il ait produit l'effet qu’il lui attribue ; car com-  
me les Vaisseaux font attachés aux chairs qui les envi-  
ronnent, ils les fuiVent par leur ressort lorsqu’elles *se*retirent. Paré a fait d’autres découVertes plus impor-  
rantes ; il est le premier qui a fait la ligature des vaif-  
seaux dans *F amputation.* Gourmelen s’est gendarmé  
enVain contre la ligature des Vaisseaux : malgré tout ce  
qu’il a pu dire , cette méthode a été trouvée très-utile,  
& a été suivie.

J’ai trotrvé encore d’autres nouveautés dans Paré ; il ne fe  
les attribue pas : mais je ne les ai point rencontrées ail-  
leurs. L’une , qu’il est le premier où je Voie l’ufage du  
couteau courbe pour couper les chairs; il ne paroît pas  
que Maggius , qui a écrit peu detems aVant Paré, s’en  
foit fervi : il ne le dit pas dans sa description. Je ne  
voudrois pourtant pas assurer que l’on ne s’en fiait pas  
Fervi aVant Paré ; il y a un endroit dans Botal qui le fe-  
roit foupçonner. Dans la description qu’il donne de  
la maniere dOnt on fassoit l'opération de sim tems, il  
fe Eert seulement du mot de *cultro ( a}* à l'ablatif, fans  
dire que ce couteau étoit courbe : mais fon Commen-  
tateur Van-Horne dit, *cultrum intelligit instar corni-  
culatae lunaefalcatam.* Botal fe fert du mot *dO novacu-  
la.* Mais Hildan , qui s’est fervi du couteau courbe,  
emploie aussi le mot de *novacula.*

L’autre nouveauté que j’ai Vue dans la defcription de  
Paré , est, qu’il coupe les chairs entre les deux os de la  
jambe ; il fie fetVoit pour cela d’un bistouri un peu  
courbe. Il n’est pas fût que Paré foit l’Auteur de ces  
deux dernieres nouVeautés , il n’auroit pas manqué de  
s’en faire honneur, comme il a fait des préCédentes,  
puisqu’elles font d’tme grande utilité ; car l’on s’en est  
toujours serVÎ depuis cetems-là.

Il y en a encore une autre que je ne trotiVe point aVant lui,  
& qu’il ne s’attribue pas plus que les deux dernieres ,  
c’ost qti’après aVoir lié les vaisseatfx, il ramenoit la  
peau& les chairs fur les os , & les y contenoit, en fai-  
sant quatre points d’aiguille en croix aux leVres de la  
plaie. Sans doute que cette méthode fe pratiquoit de  
S011 tems : mais elle étoit inutile , & même impossible  
en quelques occasions. Elle n’étoit d’aucun usiage,  
1°. lorsiqu’on coupole les chairs dans la partie morte,  
parce que les chairs & la peau sphacélée ne pouVant  
Loutenir les points d’aiguille , elles *se* Eeroient facile-  
ment déchirées. 2°. Ceux qui coupoient dans le Vif, &  
qui appliquoient les fers chauds fur toute la furface de -  
*Vamputation,* ne pouvoient aussi s’en fervit, à casse .  
de la croûte qui s’y formoit , & parce que ces chairs  
étant à moitié Cuites , deVoient fe déchirer facilement.

Ceux mêmes qui ne fe font point du tout fervis du feu, i  
ont été obligés de l'abandonner , à caufe que si les fils ;  
sierroient un peu fort, elle caufoit beaucoup de dou- |  
leur, & produifoit de l'inflammation à la partie , ce qui  
obligeoit de couper les fils au plus Vite : Elle dcVenoit  
inutile , si on ne serroit un peu les fils. Le bandage seul  
siltisfait à l’intention que l'on fe propofe dans cette mé- :  
thode.

Daniel Sennert décrit *F amputation* de la même maniere  
que Paré.

Pigray ne diffère de Paré, qu’en ce qu’il dit, quelorse  
qu’il ne peut prendre aifément les Vaisseaux aVec  
le bec de corbin, il les cautérife aVec le cautere ac-  
tuel. !

Guillemeau est de même fentiment ; outre cela il fait la  
ligature des Vaisseaux d’une maniere particuliere. Il  
perce la peau au-dessus de *V amputation avec* une aiguil-  
le enfilée d’un bon fil qu’il conduit au-dessus, & au  
delà du vaisseau ; puis il perce la chair au-dessous du  
vaisseau , aVec la même aiguille qu’il fait fortir fur la  
peau à un doigt du premier point ; il embrasse de cette

AMP ® 1076

maniere le vaisseau & les chairs qu’il iserre, en liant  
les deux extrémités du fil fur une petite compresse qu’il  
y met, pour empêcher le fil de couper la peau. Cette  
méthode ne paroît aVoir été fuÎVie que de Dionis , en-  
cote y a-t-il fait un changement.

Fabrice d’Aquapendente, qui a écrit au commencement  
du dix-feptieme siecle, coupoit les chairs dans lespha-  
célé, dont il laissent l’épaisseur d’un doigt,. comme A-  
vicenne & Vefale; & par-là, dit-il, il éVÎtoit l’hémor-  
rhagie & la douleur ; puis il appliquoit le feti sur la par-  
tie , jufqu’à ce que le malade fentît la chaleur, & qu’i!  
fe fût formé une croûte fur l’embouchure des vaise  
feaux.

Cette pratique a été enfin rejettée, parce qu’elle est su-  
jette à plusieurs inconVéniens. Le premier, est que  
quelque précaution que l'on prenne pour brûler tout le  
îDort que 1 son laisse fur le Vif, on doit craindre qu’iI  
n’en reste assez pour produire la corruption dans la  
partie faine. Le second inconVénient est que la partie  
fphacelée & cautérifée , étant séparée du Vif par la fup-  
puration , il reste un bout d’os allongé , qui retarde  
beaucoup la guérifon de la plaie, qui ne peut fe con-  
solider aisément.

Marcus - Aurelius SeVerinus décrit l’opération comme  
Paré : il en dissere pourtant en ce qu’il ne fait point la  
ligature des Vaisseaux. Il fe contente de ramener la peau  
par dessus la plaie. Il recouVte les Vaisseaux, il y assu-  
jettit cette peau aVec du fil passé en croix enfilé dans  
deux aiguilles. Nous aVons fait voir cl-dessus les in-  
convéhiens de cette méthode.

Guillaume-Fabrice Hildan, après avoir lié le membre  
très-fortement, pour fuspendre la circulation du fang,  
assujettit la partie fur un banc aVec une bande ; il en-  
veloppe le membre aVec une espece de manche de cuir,  
dont 1 extrémité peut être ferrée en forme de bourfe;  
puis il coupe les chairs dans le Vif jufqu’à l’os, avec  
un rafoir ou autre couteau courbe, tranchant des deux  
côtés. Il dépouille l’os de sim périoste, & lorsqu’il y a  
deux os, il coupe les chairs qui *se* trouvent entre deux  
avec un bistouri un peu courbe, après quoi il envelop-  
pe la chair coupée, en stertant les cordons de la man-  
che, & par fon moyen il retire les chairs en haut, iî  
découVre l'os, & empêche que le fang qui fort des vaise  
seaux ne cache l’endroit où l’on doit appliquer la *scie*avec laquelle il coupe l'os : puis ayant ôté la manche &  
les liens, il applique le cautere actuel silr les Vaisseaux,  
jnEqu’à ce qu’il s’y foit formé une croûte pour arrêter  
le fang.

Ce que Hildan a de singulier , c’est 1°. qu’il fe fert d’un  
banc pour assiljettir le membre qu’il Veut amputer;  
mais cela paroît très-inutile, & peut même être embar-  
rassant, ce qui est cause que l’on ne l’a pas sitivi en cela.  
2°. Il fe fert d’une efpece de manche de cuir qui est  
aussi plus embarrassante qu’utile , puisque l'on *se* l'ert  
aVec plus de facilité & de promptitude d’une bande de  
linge, large & fendue en deux par une defes extrémi-  
tés. Hildan s’est aussi quelquefois ferVÎ du couteau rou-  
gi au feu pour couper les chairs. Il se fert du cautere  
actuel pour arrêter le sang des Vaisseaux, principale-  
ment lorfque le membre est sphacélé: mais, felon lui,  
on peut *se* fervir de la ligature , si le malade est jeune,  
robuste & pléthorique, & pour lors il fait la ligature du  
vaisseau comme Ambroise Paré. Il cite mal-à-propos  
Celfe, Galien & AVicenne fur la ligature des vaif-  
feaux dans *Famputation,* puifqu’ils ne l’ont faite qu’aux  
vaisseaux ouverts par des plaies, comme je l’ai dit ci-  
dessus.

Hil.lanramene la peau & les chairs autant qu’il peut par  
dessus les os, fans les y assujettir aVec du fil passé en  
croix dans les chairs & dans la peau, & dont il ne Veut  
pas qu’on fe ferVe pour les raifons que nous aVons di-  
tes ci-dessus.

- Vigier, qui a donné *ses œuvres* de Chirurgie vers le mi-

fa) De Vulae. Sclop. c. 22. p. 788. il dit: *Duplici modo Chirurgica ars, dum sas esi, amputare selet, nempe ferro et (ultrsu*

1077 AMP

lieu du siecle passé, fassoit *i’amputation* de la même  
maniere, & avec les mêmes précautions que Pigray.  
Barbet a fait la même chofe, il a écrit un peu plus tard  
que Vigier.

Nuck les a suivis de près. Il est le premier qui parle du  
tourniquet que le Sieur Morel a inventé pour sisspen-  
dre l’hémorrhagie : mais il trouve la ligature des vaif-  
feaux si douloureufe, qu’il aime mieux fe fervit du  
cautere actuel. Il *se* trompe, car la ligature du vaisc  
fcau bien faite, est moins douloureuse & bien plus fu-  
re que le cautere actuel. Nuck dit qu’on peut fe ferVÏr  
d’une efpece de champignon qu’il appelle *bovist , 8c*que nous nommons *visse de loup,* on s’en Eert commu-  
nément en Allemagne & en Hollande pour arrêter les  
hémorrhagies.

Charriere, Jean-Baptiste Verduc, Dionis, n’ont sait que  
copier les Auteurs qui les ont précédés dans la descrip-  
tion qu’ils ont donnée de *\’amputation.* Mais Dionis  
donne deux nouveaux moyens d’arrêter le sang par la  
ligature des vaisseaux. Dans le premier, il lie le vaise  
seau avec un fil ciré & enfilé dans une aiguille, & fie  
sert du *Valet* à *Patin* pour prendre le vaisseau & le tirer  
dehors; il entoure le vaisseau avec le fil, il passe après  
cela l'aiguille & le fil à travers l’extrémité du vaif-  
feau, puis il le lie & le fixe de maniere qu’il ne peut  
fe déranger par la pulfiation du sang. Dans le fécond  
moyen il prend deux aiguilles enfilées du même fil ci-  
ré , il en passe une au-dessus du vaisseau dans les chairs  
qu’il traverse avec la peau, & qu’il fait fortir à deux  
travers de doigt au-dessus de *F amputation.* Il perce  
avec l’autre aiguille les chairs & la peau au dessous du  
vaisseau, & la fait fortir à un demi travers de doigt de  
l’autre point d’aiguille ; il met entre les deux une pe-  
rite compresse fur laquelle il noue ces deux fils, & *ser-  
re ainsi* le vaisseau. Ce second moyen ne diflêre de ce-  
lui dont parle Guillemeau , que parce que ce dernier  
ne *se sert* que d’une aiguille.

Le *Valet à Patin* est une espece de pince qui a été inven-  
tée vers le milieu du siecle passé , & dont on ne fait  
pas aujourd’hui un grand ufage. M. Garangeot, Maî-  
tre Chirurgien de Paris, en donne la defcription & la  
figure. Dans le commencement qu’on s’est servi de cet  
instrument, on y passait un fil en nœud coulant, on  
tiroit l’artere en dehors avec le valet à Patin , & l’on  
lioit l'artere à nud fiur laquelle le fil n’étoit pas fixé ,  
de maniere qu’il ne pût couler, ce qui étoit scqet à deux I  
inconvéniens. i°. Si on fierroit le fil un peu fort pour  
l’empêcher de couler , il coupoit peu à peu l.lartere  
dont le bout lié fe séparoit trop-têt, & l’hémorrhagie fe  
renouvelloit plus dangereufement qu’auparavant. 2°.  
Si la ligature que l'on faifoit étoit un peu lâche, la  
pulfation continuelle du fang poussait p eu à peu le fil,  
& le failoit couler jufqu’à l'extrémité du vaisseau qu’il  
abandonnoit. Dionis a voulu remédier à ce défaut , en  
passant le fil à travers le vaisseau, dans le premier moyen  
qu’il propofe, & qui n’a pas été suivi, parce qu’il est  
trop composé. Le second moyen l'est eneore daVanta-  
ge, il est aussi plus douloureux. Aujourd’hui on lie les  
arteres à la maniere de Paré, qui est la plus simple , &  
suivie de tous les bons Praticiens. On passe l’aiguille ,  
comme je l'ai déja dit, à travers les chairs qui sont au-  
tour de Partere , & l’on noue les deux bouts du fil Pur  
une petite compresse de linge. Dionis dit aussi qu’on  
peut arrêter le fang avec un bouton de vitriol, ce qui a  
été pratiqué & recommandé par plusieurs Praticiens du  
dernier siecle.

Le vitriol de Chypre , qui est celui dont on *se* sert pour  
brûler l'orifice des arteres,& qui y fait une bonne efcar-  
re , n’arrête pas si promptement le fang que le cautere  
actuel & fa ligature , il faut qu’il fe liquefie pour s’in-  
sinuer dans les pores des chairs ; ainsi ce remede ne  
peut agir que lentement. Le fang auroit bien-tôt fran-  
chi la barriere qu’on lui oppofe , si on ne prenoit de  
grandes précautions : ceux qui s’en font fervis, ont mis  
des compresses graduées star le bouton de vitriol, &  
d’autres compresses longues siar le passage des vaif-

À M P I07S

féaux, de maniere qu’au moyen d’un bandage un peso  
ferré, les chairs peuvent être comprimées fur les valse ,  
Eeaux.

On ne manquoit pas de mettre un aide qui tenoit in-..  
cessamment la main Eur le moignon. On prenoit a la  
vérité les mêmes précautions dans les autres appareils  
de *Famputaelon ,* mais surtout dans celui-ci on y avoit  
une attention très-exacte.

Au siIrplus on évitoit de se servir de forts suppuratifs,  
pour ne point donner occasion à l’esicarre de fe separet  
trop promptement , & de tomber ayant que l'extrémi-  
té du Vaisseau fût entierement resserrée & tout-à-fait  
bouchée.

Il ne fera pas hors de propos d’expliquer ici l’action des  
efcarrotlques. Je Vais donner mes conjectures fur cette  
matiere , qui est remplie de difficultés comme beau-  
coup d’autres. 11 me paroît qu’il est toujours bon de les;  
haiarder : cela engagera fans doute quelques Physi-  
ciens à les examiner aVec attention, & peut-être à est  
propofer de plus Vrassemblables, que l’on recevra avec  
plaisir.

On fait en général deux fortes de caustiques ou cauteres 5  
l’un est appelle *cautere actuel, 8c* l’autre *cautere poten-  
tiel.* Le cautere actuel est le feu, & tous les corps brû-  
sans, comme le fer, l’eau & les huiles très-chaudes.  
Loriqulon les applique sur une partie , leur chaleur  
pénètre les chairs où il fe trouve de Pair enfermé da"s  
les liqueurs qui y circulent, cet air est .raréfié & dilaté  
extraordinairement par la grande chaleur. Cette vio-  
lente dilatation fépare & défunit toutes les parties entre  
lesquelles Pair le trouVe logé , & en détruit ainsi la  
structure. L’air dilaté s’échappe facilement des pores  
& des interstices des chairs qu’il a détruites, il enleVe  
en même-tems toutes les parties aqueufes qui s’y trou-  
vent , ce qui est caufe que l'endroit brûlé *se* Eeche , &  
qu’il s’y forme une croûte.

Le f lomb fondu, lefoufre fondu&Tes huiles très chsiu-  
des,dont quelques Praticiens fe font fervis, agissent  
de la même maniere.

Je fais de trois fortes de cauteres potentiels , par rap-  
port aux parties star lesquelles ils agissent. Les pre-  
miers n’ont d’action que sur les chairs découvertes  
de la peau ; les seconds agissent sim la. peau & les  
chairs, & les troisiemcs n’àttaquént seulement que la  
peau. -

Les cauteres de la prcmiere sortesimt le vitriolde Chy-  
pre , l’arsenic , le sublimé corrosif, &c. Ils ne font esc  
carres que dans les chairs, & n’en font point lorsqu’ils  
font appliqués sur la peau. On ne fe fert pour llordle  
naire que du vitriol de Chypre pour cautérifer les vaise  
feaux.

Ces Eels absorbent l'humidité qui les dissout, àu moyéti  
de laquelle ils s’introduisent dans les pores des parties  
intégrantes & insensibles qui composent les chairs. Le  
siang, qui circule dans ces parties , y fournit incefia-m-  
ment de nouvelle humidité, qui vrailemblablements’u-  
nit aux particules des fel.s à mefure qu’elles v arrivent,  
ce qui donne occasion aux particules falines de pénétrer  
de plus en plus dans les chairs, où elles trouvent tou-  
jours de nouvelle humidité qui s’accumule autour  
des fels ; les pores qui les contiennent font obligés de  
s’aggrandir, les particules folides qui en serment les  
parois font forcées de s’écarter & de fe défunir, &par  
cemoyen toute la tissure des fibres qui composent les  
vaisseaux & les chairs est bouleversée , & forme une  
fubstance qui n’est plus chair, & ne peut plus recevoir  
aucune nourriture.

Les cauteres potentiels de la seconde forte font de plu-  
sieurs esipeces. Il y en a de liquides, il y en a de siolides.  
Les liquides cautérisent la peau & les chairs dansl'inse  
tant qu’on les y met; tels font l’huile de vitriol, Pesa  
prit de nitre, l’eau régale ; leur action est sort vive;  
L’esprit de Eel & Pefprit de vitriol ne cautérisent que  
légercment ; on n’emploie pas ordinairement ces .esc  
prits siculs pour cautériEer , mais seulement lorsqu’ils"  
font joints à quelques parties métalliques ou salines ;

Y Y Y ij

1079 AMP

on emploie plus souvent le beurre d’antimoine ,  
l’huile d’arsenic, l'huile ou la liqueur du mercure qui  
provient des lotions du turbit minéral.

Les caustiques l.olides l'ont ou métalliques ou salins. Les  
métalliques sont la pierre infernale faite avec l'argent  
ou le Cuivre dissous dans l’efprit de nitre ou l'eau for-  
te, &C.

Les caustiques falins font ceux que l’on emploie ordinale  
rement , & que l'on appelle proprement cauteres : ils  
font faits avec la chaux & la cendre gravelée, &c. On  
en fait avec la lessive de favonnerie, composée de fiou-  
de , de chaux vive , de couperofe, &c. mais ces caute-  
res ne sont 5 as si bons que les précédons.

Ces caustiques brûlent & cautérifcnt la peau.& les chairs,  
& produifent une eficarre sans casser de grandes dou-  
leurs.

Pour expliquer l’action de ces caustiques , il faut obfier-  
ver qu’en général toutes les matieres qui ont fouffert  
un grand feu, font caustiques. Les unes perdent cette  
causticité en fe refroidiflânt , comme font tous les  
cauteres actuels. Les autres confervent leur caustici-  
té en fie refroidissant, comme il arrive aux cauteres po-  
tentiels.

Les caustiques de la troisieme forte agissent fur la peau ;  
c’est improprement qu’on les appelle *esearroelques’.* ils  
ne font point d’efcarrc, il ne paroît pas même qu’ils  
agissent fur l'épiderme qui reste dans fon entier. Je ne  
les place dans ce rang, que parce qu’ils font à peu près  
le même effet que les corps très-chauds, qui ne restent  
que très peu de tems fur une partie , ils ne produi-  
Eent que des vessies fur la peau , & pour cela on leur  
a donné le nom de *vosicatoires.*

On met au nombre des vesicatoltes les cantharides dont  
on *fe* fert le plus fouvent.

*Le ranunculus tuberosus malor ,* J. B.

*Le flammula ranunclJits*, Dod.

*Le flammula,* Dod. Pempt.

*Le flammula altera,* Dod.

*Le flammula Jovis Surrecta*, Ger.

Fabrice d’Aquapendente aimoit mieux fe servir de cet-  
te plante que des cantharides , parce qu’elle ne caisse  
point d’accident à la vessie comme le font quelquefois  
les cantharides , felon lui. Pour moi je n’ai jamais vu  
arriver atlcun de ees accidens , quoique j’aie ordonné  
un grand nombre de fois l'application des canthari-  
des.

On emploie aussi très-fouvent la racine de *Thymelea,* M.  
Ρετιτ , M. D. *dans les Mémoires de Pacadémie Royale  
des Sciences.* 1732.

Après avoir donné l’histoire de *s amputation*, je trouve à  
propos de spécifier les opérations qu’exige celle des  
membres particuliers ; & comme Heister est un des  
Auteurs modernes qui a le mieux écrit fur ce sujet, ce  
fera de lui que j’emprunterai ce que je vais dire.

*Amputation des doigts surnuméraires.*

Les enfans naissent quelquefois, avec des doigts surnu-  
méraires , qui font ordinairement informes & mal pla-  
cés. Ces doigts ne font pas tous de même nature : quel-  
ques-uns ont des os & des ongles, d’autres en font pri-  
vés & ne paroiffent autre chofe que des excroissances  
charnues. Lors donc qu’ils font incommodes ou qu’ils  
défigurent la main , on doit les couper. Le bistouri est  
l’instrument le plus propre pour cet effet lorfqu’ils  
n’ont point d’os , mais les cifeaux valent beaucoup  
mieux lorfqu’ils en ont. On trouve quelquefois des  
enfans qui ont plus d’un doigt de cette efpece , &  
comme leur foiblesse ne leur permet point d’en fup-  
porter immédiatement *s amputation,* & les douleurs  
dont elle ne manqueroit pas d’être accompagnée, il  
est beaucoup plus sûr de mettre quelque intervalle en-  
tre *Famputation* de ces différens doigts , & de ne passer  
à *s amputation* des autres doigts qssaprès que la plaie

A Μ P 1080

du premier est tout-à-fait guérie. On arrête aisément  
l’hémorrhagie avec de la charpie & des compreffes,  
ou feches ou imbibées d’esprit de vin ; & quant à la  
conglutination de la plaie, elle fe fait avec du baume  
vulnéraire de même que dans les autres plaies. Il ne  
fera pas hors de propos de rapporter ici en peu de mots  
la maniere dont je m’y fuis pris pour remédier à un  
accident de cette efpece. Un enfant de trois mois avoit  
un doigt extremement long attaché au pouce, ( voyez  
*Pl. 3. Iig. 15. )* dans lequel fe trouvoit un os très-  
fort. Ce doigt différoit des autres, en ce qu’il n’avoit  
point d’ongle, & qu’il étoit terminé par une efpece  
d’éperon de coq. Je fis d’abord une incision circulaire  
dans les tegumens , & coupai enfuite l'os avec de bons  
cisieaux. J’arrêtai l'hémorrhagie avec de la charpie &  
des compreffes trempées dans de l'esprit de vin, &  
pansiai la plaie avec du baume vulnéraire qui la ferma  
très-promptement. Je pourrois rapporter un grand  
nombre d’exemples de semblables cures : mais celui-ci  
est plus que sufflant, d’autant qu’ils font tous de mê-  
me efpece, & que je n’ai point employé d’autre mé-  
thode , Eoit que ces doigts surnuméraires soient venus  
aux piés ou aux mains.

*Amputation des doigts.*

Les doigts ont besoin *d’amputation* lorsqu’ils sont telle-  
ment déchirés ou écrasés par des balles ou autres corps,  
qu’on ne peut les rétablir dans leur premier état; lors-  
qu’ils fiant entierement mortifiés, qu’ils fiant skirrheux  
ou tellement affectés de la carie ou d’un cancer qu’on  
ne peut les guérir autrement.

Mais les Chirurgiens ne doivent recourir à cette opé-  
ration que lorfiqu’ils ont perdu toute efipérance de  
les conserver. Supposé donc qu’ils ne fioient que  
médiocrement froissés ou gangrenés , on empêche-  
ra la corruption de faire plus de progrès en lessomen-  
tant avec quelque liqueur fpiritueisse & résolutive , on  
remettra les os fracturés dans leur place, & on procé-  
dera pour tout le reste de la même maniere que dans  
les fractures.

Mais si la fracture est telle que les doigts ne tiennent  
prefque plus à la main , on les séparera tout-à-fait avec  
le bistouri ou avec des oifeaux. On doit faire la même  
chofe loicque le doigt est totalement mortifié, car tout  
délai est dangereux dans ces fiortes d’occasions.

Si Plon venoit à *se* couper un doigt avec un instrument  
tranchant sians qu’il fût entierement séparé de la main,  
il vaut mieux, lorsque la plaie lest récente , quelque  
considérable qu’elle fiait d’ailleurs , le remettre dans  
sim premier état que de le séparer tout-à-fait; & quand  
même la partie feroit tout-à-fait séparée de la main ,  
pourvu que la plaie foit oblique, il est plus à propos  
de le remettre dans fa situation naturelle , de l’y rete-  
nir avec une emplâtre & d’essayer de le réunir peu à  
peu : car il vaut mieux tenter la réunion des parties  
par ce moyen , quoiqu’elle ne réussisse pas toujours,  
que de couper par impatience le doigt qu’on eût pu  
fauver.

Heister rapporte que la femme d’un Boucher s’étant  
coupée un doigt avec un couperet , par un coup obli-  
que, il le remit aussi-tôt & le fit reprendre fans em-  
ployer d’autres fecours que les bandages.

*L.amputation* des doigts fe fait de trois manieres:  
Premierement, avec des tenailles , ou ce qui vaut beau-  
coup mieux, furtout pour les essans , avec des ci-  
seaux.

Secondement, avec le *ciseau &* le maillet, par le moyen  
duquel on coupe la partie d’un feul coup. ( Voyez  
*Pl. Fig.* 17.) J’ai l'ouvent pratiqué cette opération  
sifr des doigts chancreux & dont les os même étoient  
corrompus & cariés. Roonhuysen l’a pareillement em-  
ployée avec succès sim un gros orteil qui étoit deve-  
nu skirrheux dans le *spina ventosa ,* malgré l’opinion  
où l'on est du contraire.

Troisiemement, on coupe le doigt mortifié dans l'on ar-  
ticulation avec le bistouri, en laissant assez de peau

ιο8ι AMP

pOur recouvrir l'os. Cette derniere méthode est pré-  
férable aux autres, en ce que l'opération s’exécute fans  
briser l’os, & sans qu’il y ait lieu d’appréhender une I  
nouvelle carie. Je m’en fiais Peuvent Eervi pour couper I  
des doigts & des orteils,dont les os étoient entierement I  
cariés,à leurs articulations avec les os du métacarpe ou I  
du métatarEe , & la cure a toujours réussi , quoique les I  
personnes qui ont fouffert cette opération aient fou- I  
vent été fort âgées.

Plusieurs perfonnes regardent cette méthode *d’amputa- |  
tion* comme fort incommode, dans la croyance où elles I  
font que la peau ne renaît sur le cartilage qu’avec I  
beaucoup de difficulté , & quelquefois même point du |  
tout, ce que je n’ai jamais remarqué : mais on peut re-  
médicr à cet inconvénient en tirant fortement la peau  
de la partie supérieure avant de faire l’incision , & en  
coupant enfuite avec un bistouri le cartilage qui fe I  
trouve à l’extrémité des os du métacarpe & du méta- I  
tarfe, car par ce moyen les chairs fe réunissent beau- I  
coup plus aisément. Après qu’on a coupé le doigt on I  
doit appliquer fur la plaie de la charpie & des com- I  
presses, & assurer le tout avec une bande roulée. Lorse I  
que le malade est fanguin , on laissera couler quelques I  
onces de fang par la plaie avant que de la bander , ce I  
qui le garantira du danger d’une nouvelle hémorrha-  
gie ; & en effet je ne me fouviens point qu’il en foit I  
jamais arrivé, lorfqu’on a usé de cette précaution. S’il  
arrivoit que deux phalanges d’un doigt & une partie |  
de la troisieme fussent mortifiées, il vaudroit mieux fe  
contenter de couper avec un bistouri la partie corrom- I  
pue, que de séparer le tout par une incision , qui ne I  
siauroit être que douloureuse,de l’os du métacarpc:mais I  
lorEque la mortification s’est emparée de tout le doigt  
ou de l’orteil, on peut l’amputer dans l’articulation ,  
en laissant une portion de peau suffisante.

*Amputation des rnatns, de l’avant-bras et du bras.*

L’*amputation* des bras & des jambes passe pour la plus  
cruelle & la plus terrible de toutes les opérations de  
Chirurgie : elle est cependant d’une absolue nécessité  
dans certaines occasions pour consierver la vie du mala-  
de. Car lorfque la mortification s’est emparée de tout  
un membre & qu’elle a détruit les musicles même, que  
la corruption s’est emparée des os & des musicles après  
une fracture , que le membre est affecté d’une carie ou  
d’un *spina .ventosa* incurables , que l’artcre brachiale &  
Furtout la grande artere est bleffée au point qu’on ne  
peut arrêter l’hémorrhagie; dans ces cas, dis-je, on  
ne peut fauver la vie au malade fans amputer le mem-  
bre , encore même n’est-on pas sûr de la lui sauver à  
ce prix. Enfin *F amputation* devient nécessaire lorsque  
les mains font devenues monstrueuses par un *spina  
ventosa* ou par quelque autre caisse de cette nature ,  
Furtout lorEque le malade y ressent des douleurs vio-  
lentes. Marcus-AureliusSeverinus dans sim Traité des  
*Abseès*, Bidloo dans *ses Exercitationes, &* RuyEch ,  
rapportent quelques cas de cette espece. Je conseille  
aux Chirurgiens de ne jamais entreprendre une *ampu-  
tation* de cette espece, Eans avoir auparavant consulté  
les Medecins & les Chirurgiens qui passent pour avoir  
le plus de réputation, de peur qu’on ne les accuEe de  
cruauté, de témérité ou d’imprudence , si l’opération  
sslavoit pas le succès dont ils s’étoient flatés.

Pour que le Lecteur foit plus au fait de la maniere dont  
ces opérations importantes doivent s’exécuter, je trotl-  
ve à propos de traiter de chacune en particulier, en  
commençant par *s amputation* de la main.

On peut amputer la main d’un feul coup , comme nous  
Pavons déja dit, en plaçant un cifeau bien tranchant  
vers le poignet, & en l'enfonçant dans la partie avec  
un maillet : mais cette méthode est non-feulement ha-  
sardeuse, mais encore pernicieuse, car il est à craindre  
que la violence du coup ne brise les os du carpe ou de  
l’avant-bras , & nlexposte le malade à de très-grands  
inconvéniens.

A M P 1082

Fabrice Hildan pense de même que moi la-dessus ,  
outre qu’il regarde cette opération comme trop vio-  
lente & trop cruelle, & par conséquent indigne d’un  
Chirurgien.

Les Chirurgiens modernes ont donc eu raisim de substi-  
tuer le bistouri & la stcie, au cisteat! & au maillet. On  
doit cependant bien prendre garde de ne point appli-  
quer la fcie sur le carpe ou le métacarpe , car on ne  
peut en couper les os & les ligamens, sims causer de  
grandes douleurs au malade & mettre *sa* vie en dan-  
ger. 11 vaut donc beaucoup mieux, Euivant la métho-  
de moderne, amputer la main en appliquant le bise  
touri & la sitie star les os de Pavant bras, de la manie-  
re que je le dirai ci-après. On verra en même tems  
comment il saut s’y prendre pour amputer l’avant-  
bras & le bras même. *Heister croit cependant qu’on  
peut amputer la main* à *rendrait de son articulation  
avec les os de* l’*avant-bras, quoiqu’il n’en ait jamais  
fait l’expérience lui-mème.*

Le Chirurgien qui coupe un bras ou une main, parce que  
la mortification ou la carie s’en sirnt emparées , ou pour  
telle autre caufe que ce Eoit, doit faire attention à deux  
chofes essentielles. 1 . A l’endroit où il doit faire *sam  
putation* qui doit être au moins d’un ou deux travers de  
doigt au-dessus de la partie mortifiée ou corrompue,  
& jamais fur l’endroit sphacélé. 20. Lorfque le mem-  
bre est considérable, il ne doit point en faire *F amputa-  
tion* dans l’articulation , parce que les chairs étant en  
petite quantité dans cet endroit, elles ne peuvent re-  
couvrir l’os ni fe réunir, ce qui occasionne infaillible-  
ment une carie & plusieurs autres fâcheux incomle-  
niens.

1 Je crois cependant qu’en confervant une portion de peau  
fuffifante de chaque côté , la plaie n’aura pas plus de  
peine à fe fermer, que lorfqu’on coupe un doigt dans  
scm articulation.

L’endroit où l’on doit faire l’*amputation* étant une fois  
déterminé , il est nécessaire pour mieux réussir dans  
cette opération, de disipofer les instrumens & FappareiI  
fur deux grands plats, ou sim deux tables que l’on pla-  
cera hors de la vue du malade , de peur que leur aspect  
ne l’effraie trop violemment.

Comme il peut *se* trouver des persimnes qui ignorent les  
instrumens & l’appareil que cette opération exige, il  
ne stera pas inutile d’en faire ici le dénombrement.  
Nous commencerons par le *tourniquet ,* que l’on peut  
faire de plusieurs maniercs, mais affez commodément  
& très-promptement de la façon fuivante.

*Prenez* un cordon d’un pouce de large & d’une aune &  
un quart de long, avec un bâton ou garrot de bois  
de la longueur du doigt ; une compreffe épaisse, de  
deux travers de doigt de large & de quatre de  
long ; deux bandes ou compresses de trois ou qua-  
tre travers de doigt de large, dont on enveloppe-  
ra le membre , & fur lesquelles on appliquera le  
lac : enfin un morceau de carton ou de cuir d’en-  
viron quatre travers de doigt en quarré.

Voici maintenant la maniere de fie servir du tourniquet.

*Posez* la compresse épaisse le long de la grande artere du  
membre dont on doit avoir appris la situation par  
l’Anatomie, & par dessus , des compresses larges  
en travers, de façon qu’elles entourent le mem-  
bre ; faites enfuite deux contours avec le cordon  
si.ir le membre : arrêtez-le avec un nœud simple ,  
obsiervant de laisser un espace stlfissant pour passer  
la main entre lui & la partie blessée. On posera  
ensuite Eur le côté du membre opposié à la com-  
presse épaisse le rouleau de carton ou de cuir Eous  
le lac , que l’on serrera avec le garrot , jnEqu’à ce  
que la circulation fiait entierement interceptée.  
On ne doit point lâcher le garrot que *samputa-  
tion* ne soit faite ,& qu’on n’ait arrêté l'hémorrha-  
gie ou avec des astringens ou aVec une ligature,

1083 A M

un cautere actuel, ou par tel autre moyen que ce  
foit, après quoi on lâchera & on retirera entiere-  
ment le tourniquet.Voyez la figure du tourniquet,  
*Bl.* 4. *In g.* 2. & la maniere de s’en fervir. *Pl.* 4.  
*Fig-* 1. K L N.

M. Petit, célebre Chirurgien de Paris, a inventé un au-  
tre tourniquet qui porte fon nom, & qui est préférable  
au précédent, puisque fil pression *se* maintient fans au-  
cun Eecours, au lieu que lorsqu’on *se fert* de l'autre ,  
on a besoin d’un aide pour le tenir & le conduire : il a  
eneore cet aVantage de potlVoir rester autant qu’on le  
veut après l'opération, fans interrompre la circulation  
du sang dans la partie affectée , au lieu que le tourni-  
quet ordinaire l’interrompant tout-à-fait, on est obli-  
gé de l’ôter au bout de quelques-tems. Ce font-là des  
avantages réels dans les hémorrhagies des plaies que  
l’on ne peut quelquefois arrêter qu’avec le tourniquet,  
mais ils font contre-balancés par les inconvéniens qui  
réfultent de l’ufage de cet instrument dans les *ampu-  
tations* qui demandent qu’on interrompe pendant quel-  
que tems la circulation du sang dans tout le membre  
affecté.

J’ai tâché de perfectionner le tourniquet de M. Petit, en  
y faifant quelques légers changemens. Voyez *Pl.* 5.  
*Fig- 6. A 4* repréfente la partie supérieure , *B B ,* la  
partie inférieure & C lavis, de leur grandeur naturelle,  
le tout d’un bois fort & durable. Aux extrémités D  
font placées deux petites vis de fer auxquelles on doit  
attacher un cordon de foie de la largeur du tourniquet  
& de vingt pouces de long , pour qu’il puisse mieux  
entourer la partie , quelque grande qu’elle foit; il doit  
venir s’accroeher par fon autre extrémité aux petits  
crochets *E.* Aux extrémités FF, *FF* de la partie fupé-  
rieure & inférieure du tourniquet , font de petites  
échancrures qui assurent les lacs & les empêchent de  
glisser. La plaque de fer marquée *G* fert à fortifier la  
machine, de peur qu’elle ne cede à la force qui lui est  
appliquée. Lorfqulon veut comprimer une artere foit  
pour arrêter l’hémorrhagie d’une plaie , ou pour pré-  
venir celle que *F amputation* peut occasionner, on place  
la partie inférieure du tourniquet *BB ,* après l'avoir  
couverte de plumasseaux star la partie du membre op-  
posée à Partere; & après l'avoir entourée du lac, on at-  
tache les extrémités de ce dernier aux deux crochets *E,*on les tend par le moyen de la vis Cautant qu’il le saut  
pour arrêter la circulation du fang , & on le laisse dans  
ce degré de tension fur la partie aussi long-tems que le  
Chirurgien le juge à propos.

M. Garengeot donne la defcripfion & la figure d’un autre  
tourniquet de même espeee dontM. Morand , Chirur-  
gien François est l’inventeur ; quoiqu’il ressemble au  
premier en beaucoup de chofes , il en diffère cependant  
en ce qu’il est de fer & qu’au lieu d’une vis simple,  
M. Morand en met une double qui rend fon action  
beaucoup plus prompte , puifque un seul tour de vis  
tend beaucoup mieux les cordons & presse l'artere avec  
plus de force que ne feroient un plus grand nombre de  
tours dans les tourniquets ordinaires : mais M. Garen-  
geot trouve quelques défauts dans cette machine, & lui  
présure celle de M. Petit,

Je vis à *Berlin* où je fus appelle , il y a quelque années ,  
pour traiter un Officier Général de l'armée *Prussienne,*une efpece de tourniquet de fer extremement pefant &  
fort approchant de celui de M. Morand, si on en ex-  
cepte quelques changemens, dont j’ignore l’Auteur.  
Comme je n’en ai jamais vtl la figure dans aucun en-  
droit , j’ai cru devoir la donner dans la *Planche* 5.  
*Figure* 7. A reprefente la plaque inférieure percée tout  
autour, de plusieurs petits trous , pour pouvoir y atta-  
cher plus commodément un petit coussinet ou les com-  
presses qui fervent à garantir la partie. *B*, est une émi-  
nence cresse propre à recevoir la vis. C, est la plaquç

AMP 1084

supérieure. *D ,* l'écroue. *EE,* les extrémités de la pla-  
que si-ipérieure , dont l'une est munie de crochets , &  
l’autre de crochets & d’un anneau qui empêche la ban-  
de qui embrasse le membre, de couler. *F* est une efpece  
d’anneau qui entoure la cavité qui reçoit la vis dans la  
plaque si-ipérieure. *G,* est un cube en forme d’écroue  
pour recevoir la petite vis *H,* qui empêche la grande  
vis *IK ,* de fortirde la cavité *D. L ,* est un cylindre de  
fer fixé dans la plaque inférieure : il permet à celle de  
dessus de s’approcher & de s’éloigner de celle d’embas  
autant qu’il le faut pour bander les cordons & compri-  
mer Partere, Il empêche aussi la plaque supérieure de  
varier , & de perdre sim parallélisme , ce qui ne man-  
queroit pas de diminuer l’eflèt de la machine.

Pour prévenir cet inconvénient je me sers d’un autre tour-  
niquet de cuivre dont on peut voir la figure, *Planc. y.  
F'g.* 1. La lame supérieure est beaucoup plus courte que  
l’inférieure. La bande est attachée à fon extrémité &  
va s’accrocher à l’autre après avoir embrassé le membre;  
Cette bande passe dans des échancrures pratiquées dans  
la platine inférieure , la tient par ce moyen dans une  
situation perpendiculaire, & l’empêche de vaciller lorse  
qu’on tourne la vis.

Le Chirurgien peut choisir celui de ces tourniquets qui  
lui fera le plus commode. Ils tendent tous également  
au même but, si ce n’est que quelques-uns font plus  
prompts dans leur action : mais dans ce cas il doit fe  
régler fuivant cette maxime commune , *sut cito, fi fat  
bene* ; l'opération est toujours assez prompte si elle est  
bien faite.

La piece principale de l'appareil pour *F amputation* est le  
tourniquet.

La feconde une bande de toile d’un pouce de large &  
d’environ une aune& demie de long.

La troisieme est un petit bistouri pour couper la peau. OU  
peut ën voir la figure, *PI. y. Fig.* i.

La quatrieme est un grand couteau courbe pour couper  
les chairs. Voyez *Pl.* 7. *Fig. z.*

La cinquieme est fin couteau a deux tranchans, pour cou-  
per les chairs entre le rayon & le cubitus *Planche* 7.

Tsq. 3’ . , . ,

La sixieme est une bande de linge de trois palmes de long  
siur six travers de doigt de large & fendue à demi, fui-  
vant sa longueur. *Pl.* 8. *Fig.* 17.

La feptieme , une fcie bien trempée pour fcier les os.  
Voyez *Pl.* 7. *Fig.* 4.

Ea huitieme , des pinces ou tenettes pour saisir les arteres.  
*Pl.* 7. *Fig.* 5 *et 6.*

La neuvieme , une aiguille courbe enfilée d’un gros fil.

Le dixieme , des boutons de vitriol enveloppés dans du  
linge ou du coton.

La onzieme, quatre petites compresses quarrées. *Pl.* 8.  
Fig. 21.

La douzieme quantité de charpie.

La treizieme, une poudre pour arrêter le sang : mais com-  
me elle catsse fouvent de l’inflammation, & empêche la  
fuppuration, il vaut mieux fe fervir d’esprit de vin ou  
d’huile de térébenthine. On peut même opérer fans le  
fecours des astringens.

La quatorzieme, une grande compresse de filasse, ou un  
grand mofceau dti champignon appelle *visse de loup,*pour cotiVrir la charpie & les compresses qu’on a déja  
misies.

La quinzieme,une vessie de bœufou de cochon,ou à sa pla-  
ce une grande emplâtre agglutinative en forme de croix  
de Malte ( Voyez *Planche* 8. *Fig.* 15. ) pour couvrir  
le moignon & l’appareil précédent, ou troiscomprese  
fes d’environ deux palmes de long sim trois doigts de  
large.

La seizieme, une compresse en forme de croix de Malte  
plus large que l’emplâtre.

La dix-feptieme, une grande compresse quarrée pour cou-  
vrir le bout du moignon.

La dix-huitieme, trois compresses de deux palmes de long  
fur deux pouces de large.

ïoS; AMP

La dix-neuvieme,une bande roulée de cinq aunes de long  
& de trois doigts de large pour bander la partie.

Enfin, du vin & autres médicamens internes & externes  
pour ranimer les efiprits du malade lorsqu’il est prêt a  
tomber en défaillance.

Il nous reste maintenant à examiner la situation qui con-  
vient le mieux au malade , au Chirurgien & aux aides  
dans le tems de l’opération. On doit mettre le mala-  
de dans une chaife basse, prefque dans le milieu de la  
chambre, afin que ceux qui l'assistent puissent l’appro-  
cher plus commodément, & agir fans *se* nuire les uns  
aux autres.

Le Chirurgien doit se placer entre les jambes du mala-  
de, mais les aides qui ne doivent pas être moins de six,  
doivent l’aider de la maniere suivante. 11 y en aura un  
derriere le malade pour l’empêfcher de remuer ; un *se-  
cond* placé à ses côtés saisira la partie supérieure du  
membre qu’on veut amputer près du Coude,& un troisie-  
me lui tiendra la main; un quatrieme aide servira à don-  
ner les instrumens auChirurgien qui opere; un cinquie-  
me, les différentes pieces de l’appareil, qu’il aura sioin  
de ne point confondre; & le sixieme fe tiendra prêt à  
donner au malade les cordiaux & autres chofes que le  
Chirurgien jugera à propos.

Tout étant ainsi disposé, le Chirurgien ayant une fer-  
viette autour de lui pour essuyer commodément *ses*mains, appliquera le tourniquet fur le membre qu’il  
veut amputer, de la maniere , & à l’endroit marqués ,  
*Planche 4. Fig.* 1. *K.* On prévient non - feulement  
par ce moyen le trop grand écoulement du sang par la  
grande artere du bras , on diminue encore les dou-  
leurs de l’opération au moyen de la pression modérée  
des nerfs. Mais comme le tourniquet pourroit fe lâ-  
cher pendant l’opération, on le fera tenir par l’aide  
qui est placé derriere le malade. Cette précaution de-  
vient inutile lorsqu’on fe fert du tourniquet à vis. L’ai-  
de qui tient la partie supérieure de l'avant-bras, doit  
tirer vers lui autant de peau qu’il pourra , tandis que  
le Chirurgien lie la bande qui a demi-aune de long &  
un pouce de large autour de la partie l'ur laquelle il doit  
opérer. Il doit lui faire faire plusieurs tours, & en cou-  
dre les extrémités pour qu’elle ne puisse point fe lâcher.  
Cette bande lui fert non-feulement de guide lorsqu’il  
coupe les chairs, mais elle sert encore à les affermir,  
& les empêche de céder au couteau. Quelques-uns em-  
ployent pour cet effet une courroie garnie de boucles.  
Avant que de passer outre , on doit encourager le ma-  
lade, & le fortifier avec du vin ou quelqu’autre liqueur  
spiritueufe, de peur qu’il ne fuccombe fous l’opéra-  
tion.

Ces précautions prises, on doit hâter l’opération. Pour  
la faire comme il faut, le Chirurgien doit faire tenir  
le bras en droite ligne par deux aides , & faire avec le  
petit couteau une incision circulaire dans la peau, & la  
graisse, après quoi l'aide qui tient la partie supérieure de  
l’avant-bras, doit tirer la peau vers le haut autant qu’il  
le peut, tandis que le Chirurgien coupera la chair qui  
Couvre l'os, par une incision circulaire , avec le même  
couteau ou avec le grand couteau courbe. En silivant  
cette méthode, les os *se* recouvrent plutôt & plus aisé-  
ment, & on hâte la réunion de la plaie. On doit en-  
suite couper la chair qui est entre le cubitus & le ra-  
dius, avec le petit couteau à deux tranchans, & ra-  
îisser le périoste à l'endroit où l’on veut appliquer la  
Ecie, de peur que *ses* dents ne le déchirent & ne cau-  
fent des douleurs violentes au malade accompagnées  
d’une inflammation. L’aide qui tient le bras doit tirer  
en arriere la chair qu’on vient de couper, afin que les  
os étant découverts on puisse les *scier* plus commodé-  
ment. Pour pouvoir mieux retirer les chairs vers la  
partie supérieure de la plaie, & couper les os plus avant,  
on prendra un morceau de linge long d’un pié ou da-  
vantage, & large de cinq ou six travers de doigts. On  
le fendra dans le milieu, enforte qu’il n’y ait que l’os  
qui paroisse, & que tout le reste du linge porte fur la  
chair,on l'apuyera contre la partie postérieure de l’avant-

AMP 1086

bras,& onle fera tirer eh haut par un aide.Par ce moyeû.  
on retire les chairs, & les os restans plus à nud, on a la  
liberté de les couper plus avant & l’avantage de recou-  
vrir plus prOmptement les os. Car dans ces fortes dé  
cas, il faut, comme nous l’avons déja dit, couper l’os  
le plus près de la chair que l'on peut, pour qu’il *se re-  
couvre* plutôt, & que la plaie fe ferme plus prompte-  
ment.» Le Chirurgien doit aussi, appliquer la scie de  
telle forte qu’il puisse scier les os tous les deux à la fois.  
Car si on ne les sicioit pas également, & que la side por-  
tât plus siur l’un que l’autre, il pourroit arriver qu’ils  
éclatassent, ce qui exposeroit le malade à plusieurs fâ-  
cheux accidens. On doit d’abord scier l’os légerement,  
& ne donner de la force à la fcie que quand elle est fi-  
xée dans l’os.Maisde peur que fon mouvement ne foit  
arrêté, & qu’elle ne se trouve trop pressée entre les os,  
l’aide qui tient la partie supérieure de l’avant-bras doit  
l’élever tant foit peu, tandis que celui qui tient la par-  
tie inférieure le baillera pour ouvrir un passage à la  
Ecie pendant une ou deux minutes , qui est le tems  
que l’on met pour l’ordinaire à couper un bras.

L’opération étant finie le Chirurgien doit *se* rendre maî-  
tre du seing qui sort par les artercs coupées , & passer  
ensiiite le malade. On ordonnera à l'aide qui tient le  
tourniquet, de lâcher d’tm denti-tour, ou si l’on s’est  
Eervi du tourniquet à Vis l’opérateur fera mieux de le  
lâcher lui-même comme il le jugera à propos; on s’ai-  
furera par ce moyen des orifices des arteres par les-  
quels le fang fort. Lorfque le malade est d’un rempé-  
rament sanguin, il est bon de tenir le tourniquet un  
peu plus lâche, & de laisser couler une certaine quan-  
tiré de sang dans le Vaisseau qui est dessous; mais lorsu  
qu’il est foible & peu sanguin, il Vaut mieux resserrer  
le tourniquet dès qu’on a découvert les orifices desar-  
teres. Suppofié que *F amputation* de l'avant-bras ait été  
faite près de la main , il ne fiera pas nécessaire de lier  
les arteres, car comme elles fiant fort petites dans cet  
endroit, on peut facilement arrêter l'hémorrhagie en  
appliquant fur leurs orifices des morceaux de Vitriol  
avec une grande quantité de charpie ou de compresses.  
*Chabert prétend que le vitriol est Inutile -> et que la char-  
pie et les compresses asseurées avec un bandage convena-  
ble aseuffisent pour arrêter le sang. Heister est d’avis que  
l’on suive sa méthode dont il a éprouvé la certitude, lors.  
que le malade n’a pas beaucoup de sang , et qu’il n’est  
pas d’un tempérament extrêmement robuste. D’autres re-  
jettent les topiques acres et caustiques comme pernicieux,  
ou pour le moins comme incertains, parce que Iescarre  
qu’ils ont suite n’a pas plutôt tombé , qu’on est menacé  
d’une nouvelle hémorrhagie.On* applique fur le moignon  
des bourdonnets de charpie feche , ou du Vieux linge,  
& par dessus, un grand morceau de Vessc de loup que  
l’on couvre, si l'on Veut, d’une compresse de filasse.  
On met enfuite fur cet appareil une Vessie moite, ou  
une emplette en forme de croix de Malte. On peut, si  
*on* le juge à propos, fe fervit au lieu de cette emplâtre,  
de deux plus petites en forme de croix ou de trois au-  
tres en forme d’étoile , avec lefquels on rapproche la  
peau , ce qui abrege beaucoup la guérifon de la plaie.  
On couvre ces emplâtres avec une grande compresse er?  
forme de croix de Malte que l'on place, de telle forte  
que l'aide puisse saisir sies extrémités & les rouler au-  
tour du bras. On met par dessus une compresse quan  
rée épaisse , & fur celle-ci trois longuettes que l'on dise  
posie en forme d’étoiles , & dont on noue lesextrémi-  
tés fur la partie antérieure du bras. Enfin, on soutient  
le tout par un bandage convenable. Voyez *Fascia.*

Un grand nombre de Chirurgiens anciens & modernes  
avoient coutume d’arrêter le fang qui fort des mem-  
bres amputés, en brûlant les arteres avec un cautere où .  
un fer rouge: mais les Chirurgiens de nos jours rejet-  
tent cette pratique comme trop cruelle & trop doulou-  
reuse, outre qu’elle est incertaine, & souvent dange-  
reuse, furtout dans *Ϊ’amputation* du bras ou du fémur.  
Car l’efcàrre que le fer chaud a faite tombe prefque  
toujours au bout de trois jours, & occasionne une nour

1087 AMP

velle hémorrhagie. Quoique l’on puisse employer quel-  
quefois avec fuccès cette méthode fur l’avant-bras, ou  
sur la jambe; il est beaucoup plus sûr de s’en tenir à  
celle que nous venons de décrire, & de ne jamais brûler  
les arteres que dans une extreme nécessité. Si l’on ju-  
geoit à propos, suivant le confeil des Chirurgiens mol  
dernes , de lier les arteres de la jambe ou du bras dont  
on a fait *i’amputation*, ce qui est inutile dans celle de  
l’avant-bras, il faudroit les faisir avec un bec de cor-  
bin , *Forceps* ( Voyez *Pl.* 4. *Fig.* 4. et *Pl.* 7. *Fig.*5. et 6. ) ou tel autre instrument convenable, & en fai-  
re la ligature avec une aiguille courbe enfilée d’un gros  
fil ciré comme à l’ordinaire.

Tlamputation de *F humerus* fe fait à peu près de même que  
celle de l’avant-bras,avec cette différence qu’il faut tou-  
jours pincer les arteres brachiales en quelque nombre  
qu’elles soient avec un bec de corbin, & en faire la li-  
gature avec une aiguile courbe enfilée d’un gros fil  
ciré. Les cauteres & les astringens ne font d’aucune  
utilité dans cette occasion. Apres qu’on aura lié les ex-  
trémités de la grande artere , on lâchera tant foit peu  
le tourniquet, & supposé que le sang sorte par quel-  
ques petites arteres on s’en assurera de même. Quel-  
ques Chirurgiens après avoir pincé l’artere la percent  
avec une petite aiguille avant que de nouer le fil, s’i-  
maginant que la ligature est beaucoup plus assurée &  
ne *se* lâche pas si facilement. D’autres fe servent  
au lieu de pince d’une aiguille courbe , enfilée d’un  
gros fil ciré qu’ils passent à travers les chairs autour  
de l’orifice des arteres, qu’ils sierrent avec la chair pour  
que le point ne manque pas. Je crois cependant qu’il  
est beaucoup mieux de pincer les arteres avec un bec  
de corbin , & les lier enfuite, comme je Fai dit ci-  
dessus; car autrement il est à craindre que le fil n’a-  
bandonne l’artere, ou que celle-ci ne Porte hors du  
nœud.

*Beaucoup de Chirurgiens font lâ-descsus d’un fenelment dif-  
fèrent de celui d’Heister. '*

Après avoir pansé le moignon , on donnera un peu de  
vin ou quelque portion cordiale au malade que l’on  
doit coucher dans S01I lit en laissant auprès de lui un  
aide qui soutiendra pendant quelques heures le moi-  
gnon du membre dont on a fait *F amputation.* Car on  
assure par ce moyen l'appareil & les bandages , l’hé-  
morrhagie cesse plutôt & ne revient pas si aisément.On  
lâche ensilite peu à peu le tourniquet pour que le siang  
reprenne sim cours dans la partie. On juge que le pansie-  
ment est bien fait lorfqu’il ne fort plus de fang de  
la plaie. Le malade doit fe tenir en repos , & prendre  
de tems en tems une émulsion fortifiante & anodyne,  
qui en lui procurant le fommeil dissipera peu à peu les  
douleurs , & rétablira fes forces.On peut le lendemain  
lâcher un peu plus le tourniquet , ou Pôter même tout-  
à-fait : mais il faut que le malade obferve un régime  
extremement exact. Il est aisé de prévenir les accidens  
qui accompagnent pour l’ordinaire cette opération  
avec des poudres & des potions tempérantes, & par  
la faigllee , supposé que le malade foit d’un tempéra-  
ment vigoureux & qu’il ait la fievre : mais la saignée  
devient inutile lorsqu’il n’y a ni fievre ni plénitude de  
.fang, car elle ne fait qu’affoiblir davantage le malade.  
S’ilfurvenoit une nouvelle hémorrhagie malgré toutes  
les précautions qu’on a prifes, & qulon ne pût l’arrê-  
ter en appliquant la main ou des compresses un peufor-  
tes avec une bande roulée sur le moignon, quoique  
cela fussife pour l’ordinaire , il faudroit dans ce cas  
appliquer de nouveau le tourniquet, pjncer les arte-  
res une feconde fois , après avoir levé l’appareil,  
ou fupposé qu’on ne puisse pas y réussir, y appliquer  
un cautere actuel. On peut aussi fe rendre maître du  
seing en appliquant fur le moignon une grande quanti-  
té de charpie , en bandant la plaie , & en pressant le  
moignon jufqu’à ce que le fang ne sorte plus.

On ne doit ôter le premier appareil qu’au bout de trois  
ou quatre jours, à moins que de grandes douleurs ,

. AMP 1088

une inflammation , une hémorrhagie ou tel autre ac-  
cident d'y oblige , afin que les orifices des arteres  
fie ferment mieux. Il est bon que le malade ait un aide  
auprès de lui pendant les huit premiers jours, afin que  
s’il furvenoit une hémorrhagie il puisse appliquer le  
tourniquet & envoyer querirle Chirurgien pour ban-  
der de nouveau la plaie. Supposé que tout réussisse à  
fouhait, on aura foin toutes les fois qu’on panfera la  
plaie d’ôter chaque piece de l’apareil féparement &  
avec précaution, fans déplacer celles qui touchent la  
plaie de peur de caufer une nouvelle hémorrhagie. 11  
est beaucoup plus fûr de n’y point toucher pendant  
quelque tems, & de les imbiber avec du vin chaud ou  
de l’esprit de vin , jufqu’à ce qu’il survienne une sup-  
puration qui les oblige à tomber d’elles - même. II  
suffira dans la si.iite de panser le malade une fois par  
jour ou de deux jours l’un, à moins que la fuppu-  
ration ne foit abondante & les chaleurs excessives ,  
car dans ce cas on panfcroit la plaie deux fois par  
jour.

On doit à chaque passement nettoyer doucement la plaie  
avec de la charpie, & y appliquer des plumasseaux de  
charpie couverts de quelque onguent digestif ; mais  
tout le reste doit être appliqué à *sec.* On mettra fur  
ce premier appareil trois , quatre ou six emplâtres d’en-  
viron un pié de long & d’un pouce de large , couvertes  
d’onguent de diapalme, ou l’emplâtre d’André de la  
Croix , quelqu’autre emplâtre agglutinative, & dispo-  
sée en forme d’étoile , & fur celle-ci une grande corn-  
presse de linge quarrée & épaisse , fur laquelle on en  
mettra trois autres longues & étroites , difposées en  
forme d’étoiles, & on assurera le tout par un bandage.  
Dès que les quinze premiers jours feront passés, il ne  
fera plus nécessaire d’employer une si grande quantité  
de charpie & de compresses, puisqu’on n’a plus à crain-  
dre d’hémorrhagie. Le Chirurgien doit ensisite panEer  
la plaie avec des onguens digestifs ou des baumes vul-  
néraires, & appliquer par-dessus un peu de charpie»  
& quelques emplâtres qu’il assurera avec des comprese  
fes. Il ne fe fervira fur la fin que de charpie feche &  
d’une emplâtre ,^ce qui suffira pour la réunion & Pag-  
glutination de la plaie qui demande prefque toujours  
deux mois de tems pour être parfaite. J’avertis le Chi-  
rurgien de ne jamais panfcr la plaie , surtout dans  
*F amputation* de l’humerus ou de la cuisse, qu’il n’ait  
auparavant appliqué le tourniquet, pour arrêter le  
mouvement du fang & prévenir l’hémorrhagie, ou si  
l’opération a été faite fur un avant-bras, qu’il n’ait fait  
assujettir l’artere par un aide.

Si le mouvement du fang venoit à augmenter après l’o-  
pération, comme cela arrive pour l’ordinaire auxper-  
fonnes robustes & d’un tempérament fanguin, on fera  
au malade une faignée copieufe , on lui donnera des  
remedes tempérans & rafraîchissans, & on lui prefcri-  
ra un régime très-févere. Par cette prudente précau-  
tion on fauve la vie aux malades qui feroient infail-  
liblement attaqués d’une fievre violente, appellée fie-  
vre vulnéraire, du fphacele ou de quelque autre ma-  
ladie de cette efpece.

*Amputation du Pié et de la Jambe.*

Lorsque les anciens Chirurgiens vouloient amputer un  
pié sphacelésdans le tarhe ou le métatarse, c’est-à-dire,  
dans quelque partie au-dessous de la jambe, ils *se* ster-  
voient d’tm cisteau & d’un maillet fait exprès pour cet-  
te opération. Ils coupoient aussi quelquefois la partie  
corrompue avec de gros cifeaux, ils panfoient enfuite la  
plaie avec des balfamiques & y appliquoient un ban-  
dage convenable. Scultet décrit fort au long cette opé-  
ration dont il avoit été fouvent temoin. Mais comme  
cette méthode est douloureufe , & qulon court rifque  
en la fuivant d’éclater les os & de déchirer les nerfs &  
les tendons, ce qui expofe le malade à de ncuveaux  
dangers , les Chirurgiens modernes aiment mieux fe  
fervir du fcalpel pour séparer les os des orteils de ceux  
du

ιοδρ A Μ P

du métatarse , & ceux du métatarEe de ceux du tarse.  
LoAque la corruption a fait un peu plus de progrès &  
qu’elle a gagné plus haut, ils *se* hasardent à séparer les  
premiers os du tasse des derniers à l'endroit de leur  
articulation , après quoi ils pansent la plaie suivant la  
maniere des Anciens ; car par ce moyen le malade  
conEerve une partie de ion pié qui lui siert beaucoup à  
marcher , & la jambe naturelle est toujours plus gra-  
cietsse & plus commode qu’une jambe & qu’un pié ar-  
tifieiel. Plusieurs Chirurgiens qui ont appréhendé que  
l’agglutination de la plaie ne se fît pas aisément, & que  
les os ne pussent plus *fe* recouvrir,ou qui ont peut-être  
été épouvantés par la difficulté de l’opération,ont mieux  
aimé faire l’amputation dans la jambe même , environ  
quatre pouces au-dessous de la rotule. Quoique l’on  
coupe par cette méthode une grande portion de lajam-  
be, on remedie cependant avec plus de facilité à la  
difformité que cause au malade la perte de fon pié , &  
à la difficulté qu’il auroit de marcher. Car puisqu’il est  
impossible de fe tenir debout & de marcher siur un  
long moignon, & qu’on ne peut y adapter commodé-  
ment un pié artificiel, il vaut beaucoup mieux couper  
la jambe dans fia partie supérieure quatre pouces au-  
dessous de la rotule ,car si onfaisoit l’amputation plus  
haut, on courroit risique d’offensier les tendons des muf-  
cles fléchisseurs. On cache par ce moyen la difformité  
de la partie , par la facilité de pouvoir adapter aux  
genouxdes jambes artificielles de bûis ou d’argent. Je  
n’ignore point qu’il fe trouve encore aujourd’hui des  
Chirurgiens qui prétendent avec Solingen , Verduin  
& Dionis, qu’on ne doit retrancher quela partie mor-  
tifiée : mais je ne vois pas la raifon qui doit nous obli-  
ger à céder à leur autorité, & à nous conformer à leur  
jugement; car outre qu’il est fort difficile d’attaeher  
un pié artificiel à la partie inférieure de la jambe , on  
ne peut attacher une jambe artificielle au genou qu’en  
pliant le moignon qui reste,en arriere , ce qui est non-  
feulement très-dssorme, mais encore extremement in-  
commode lorsqu’on marche.

On doit fuivre à l’égard de l'appareil, de la maniere d’o-  
perer & du panfcment de la plaie , la même méthode  
que dans l'amputation du bras. Celle de la jambe exi-  
gc Cependant quelques précautions dont il est bon que  
le Chirurgien ait connoissance. On doit mettre le ma-  
lade dans une chaife, fur le bord de fon lit, ou fur une  
table. En second lieu, il faut rafer la partie de la jam-  
be autour de l'endroit que Plon veut amputer, de peur  
que les emplâtres ne s’attachent aux poils , & ne cau-  
fent de la douleur au malade lorfqu’on veut les ôter.  
Il est difficile de fe rendre maître du fang qui sort par  
les arteres de la jambe après *F amputation* à moins  
qu’on ne sie serve d’un cautere actuel , ou qu’on ne les  
lie avec une aiguille courbe, enfilée d’un gros fil ciré.  
Car quoique ces arteres paroissent peu considérables,el-  
les faignent presique toujours même après le premier ap-  
pareil.lorsqu’on néglige ces précautions, surtout lors-  
qu’on n’a pas sioin de comprimer en même-tems l’artere  
crurale avec des compresses & un bandage.Il est nécefl'ai-  
re, avant de commencer l'opération , de placer le tour-  
niquet ordinaire , ou celui à vis au-deflus du genou ,  
& de poster sious le jarret une bande roulée en forme  
de cylindre fur l’artere, qui descend vers cet endroit ,  
comme on le voit représenté *Pl. y. Fig.* 4. D. Je trouve  
cependant qu’il est plus *sûr* de comprimer cette arte-  
re aVee un tourniquet placé sim la partie supérieure de  
la cuisse, surtout lorsqu’on veut *ampateria* jambe près  
du genou ; car par ce moyen on bande la plaie, après  
*V amputation,* beaucoup plus commodément, que lorsc  
qu’on appllque le tourniquet si près du genou. Voyez  
*Pl.* 4. Fig. I, *LM.*

Pierre-Adrien Verduin, autrefois Chirurgien à Amster-  
dam , avec qui j’ai été en liasson , a donné une nouvelle  
méthode *d’amputer* la jambe dans un traité particulier  
écrit en Flamand,en Allemand,en François & en Latin,  
quoiqu’il n’en foit pas PInventeur. L’Histoire de l’A-  
cadémieRoyale des Sciences, Garengeot & plusieurs  
*Tome I.*

*A* M P 1090  
autres, l’attribuent à Sabourin, Chirurgien Genevois.  
On prétend que ce dernier a pratiqué cette méthode à  
Geneve & à Paris, dans le même tems que Verduin en  
fassoit usilge à Amsterdam. Il y avoit cependant déja  
long-tems que cette opération avoit été connue & pra-  
tiquée en Angleterre par Lo wdham & Young, comme  
on peut le voir dans un petit livre intitulé : *Le triom-  
phe de la Térébenthine -,* ou *de la vertu admirable de  
l’huile de térébenthine pour arrêter les hémorrhagies,*avec une nouvelle méthode *d’amputation,* Londres,  
1679. Koenerding, Chirurgien du grand Hôpital  
d’Amsterdam , en parle aussi dans un livre qu’il a com-  
posté en Hollandois Pous ce titre: *Traité de la Gangrene.  
et du Sphacele, et de P ancienne et nouvelle méthode  
d’amputer les jambes -s* Amsterdam, 1698. Ce même  
Auteur pratiqua deux fois cette- opération la même  
année que Verduin commença à s’en fervir. Voici en  
quoi consiste cette méthode. On fait une incision dans  
le gras dc la jambe à l'endroit du tendon d’Achille,  
avec le couteau représenté, *PL* 7. *sig.* 3. On conti-  
nue cette incision en montant jufqu’à l’endroit où l’on  
doit fcier llos , ( Voyez *Pl.* 9. sug. 5,6,7.) Un aide  
releve le lambeau qui a été séparé de Plos , & le fou-  
tient avec une compresse simple, large de six travers  
de doigt , & longue d’un pié ou davantage, *sig. 6. A.*On la fend jufqulaux deux tiers de son corps, & on  
applique les deux chefs de cette compresse des deux  
côtés des os, les faifant tenir par un aide vers le genou:  
le corps de cette compresse doit être porté & assujetti  
vers le jarret par le même aide , afin de rehausser le  
lambeau, & le mettre à couvert des dents de lafcie.  
Le Chirurgien quitte alors ce couteau , pour prendre  
un de ceux qui font représentés, *Pl. y. sig.* 1. & 3.  
avcc lequel il coupe, comme à l’ordinaire, les chairs:  
& les vaisseaux qui sirnt entre les os. Il faut les couper  
le plus exactement qu’il est possible , afin de diminuer  
la suppuration. On coupe enfuite le périoste tout au-  
tour .Gu tibia,en ratissant l’os du côté qu’on doit y appli-  
quer la fcie.On doitaprès cela donner quelques Coups de  
la pointe du couteau fur l’extrémité de l’os qu’on veut  
conserver, & suivant *sa* Iongeur, pour couper le périose  
te, afin dléVÎter fion inflammation ; précautions qu’on  
ne doit pas oublier à l’égard du péroné; après quoi on  
fcieles os.Après avoir lavé le lambeau avec une éponge  
imbibée d 'esprit de vin , on l'approche des os pour en  
couvrir le moignon ; & s’il est un peu trop grand ou  
trop pointu , on y donne promptement deux ou trois  
coups de cifieaux , observant néantmoins qu’il est bon  
qu’il déborde un peu le moignon. On assure le lam-  
beau dans cette situation avec quelques points de futu-  
re , ou avec des emplâtres agglutinatives. Enfin, on se  
fert de compresses & d’une vessie mouillée , comme  
dans les autres *amputations s* ou bien 011 assilre l.lappa-  
reil avec une machine de cuir , dont on trouve la dese  
cription dans Verduin & dans Garengeot, ayant des  
boucles & des courroies que l'lon arrête sclr le moignon.  
On couche le malade , & on met le membre coupé fur  
un oreiller ; un aide assis auprès de lui aura toujours  
une main appliquée sur le lambeau , & par consé-  
quent oppofée à la colonne du seing , afin d’empêcher  
l’hémorrhagie. On *se* servira aussi pour le même effet  
du tourniquet à vis , représenté, *Pl.* 5, sug. 6. ou de  
celui dont on voit la figure, *Pl.* 6. *fig.* 1.

L’Auteur dont nous venons de parler, prétend que les  
malades retirent un grand nombre d’avantages de cet-  
te méthode. Car premierement, la chair qui compri-  
me les arteres empêche l’hémorrhagie , sans qu’il foit  
besoin de topiques astringens , de cauteres actuels, &  
de ligature. Secondement, on empêche la Carie, qui  
arrive souvent dans les autres méthodes & qui retarde  
la cure , parce qu’on a Eoin de recouvrir^les os avec la  
chair aussi tôt après l’opération. En troisieme lieu , les  
baumes vulnéraires dont on sie sert ροιιι panier la  
plaie , hâtent la réunion des chairs & du moignon , &  
par confisquent la guérision du malade. Quatrieme-  
ment, la chair qui posie fur les os comme un oreiller,

Z z z

1091 AMP

est d’une grande commodité au malade lorfqu’il mar-  
che , d’autant plus qu’on n’est pas obligé de plier par-  
-derriere le moignon qu’on laisse en lassant *F amputa-  
rim ,* sisiVant la méthode ordinaire. Toutes les sois  
qu’on pansie la plaie, il faut qu’un aide retienne enfem-  
ble les parties qui ont été unies & les presse contre les  
os, de peur qu’elles ne fe séparent. Verduin a traité plus  
au long cette matiere dans l’ouvrage que nous avons  
cité, & y a joint un grand nombre de figures.

Quoique Verduin & quelques autres Chirurgiens aient  
pratiqué plusieurs sois cette opération avec fuccès , on  
trouve peu de perfonnes qui l’approuvent, & qui la  
préferent aux autres méthodes. Car outre qu’elle n’a  
plus été pratiquée par les Anglais, ni par Verduin, ni  
.par Koenerding , & que le malade fur lequel Sabourin  
l’a faite à Paris , en est mort , on a vu plusieurs per-  
sonnes à Amsterdam, qui, après avoir été parfaitement  
guéries, ainsi que pendant la cure , ont été attaquées de  
douleurs inssupportables, quiavoient pour caisse l’irri-  
tation des parties siir lesquelles portoient les fragmens  
d’os qui ayoient resté, fans compter que le malade de  
Sabourin a perdtl plusde fang qu’on n’en perd pour l'or-  
dinaire lorsqu’on si.lit les autres méthodes , & plusieurs  
autres inconvéniens auxquels cette opération est sujet-  
te ; de sorte qu’on ne doit pas être furpris que Koener-  
ding lui présure l’ancienne méthode. Quoiqu’il en fiait,  
il est certain que Garengeot, qui n’avoit jamais vu les  
ouvrages deYoung & de Koenerding, fait beaucoup  
de cas de cette opération , & confeille de la mettre en  
pratique. Il rapporte même qu’on a vu en France des  
Officiers à qui on avoit fait cette opération , mareher  
aussi commodément que s’ils eussent eu de véritables  
jambes , & même danfer , & fauter avec beaucoup de  
légereté. Il faut cependant, pour que la cure réussisse  
aussi perfaitement , que le malade foit d’un tem-  
pérament robuste , & que les caufes qui obligent à *Vam-  
putation* foient externes.

Enfin, il est bon de remarquer que l’on peut faire cette  
*' amputation* fur les bras aussi-bien que fur les jambes,  
pourvu qu’on ait foin de laisser un lambeau pour re-  
couvrir les os après l’opération. On peut confulter là-  
dessus les traités d’Young& de Koenerding, aussi-bien  
que Ruyfch, *Epi si. Problem.Iy. de Nova artuum decur-  
tandorum methodos* dans laquelle il décrit une opération  
de cette efpece, qui fut faite par Verduin & par Bortell  
Fon gendre , en préfence de plusieurs perfonnes, du  
nombre desquels il étoit.

*Amputation du Fémur.*

Toutes les fois que la jambe est mortifiée jufqttlau ge-  
nou, ou que la cuisse dans fa partie inférieure est afléc-  
tée de la carie, du fphacele, d’une fracture incura-  
ble, ou que l’artere crurale est fort endommagée, il  
est absolument nécessaire d’amputer la cuisse. On ne  
fauroit exprimer le danger & le rifque que l’on court  
dans cette opération , surtout lorfqu’on la fait fur la  
partie supérieure du fémur; car fans compter llcémor-  
rhagie violente que caisse quelquefois l’ouverture des  
grandes arteres, le malade est tellement affoibli par la  
grande quantité de matiere qui fort par la plaie , qu’il  
fuccombe fotlvent pendant la cure.Toutes les fois donc  
qu’un Chirurgien est obligé *d’amputer* une cuisse, il  
doit le faire , s’il est possible , dans l’endroit le plus  
mince trois travers de doigt au-dessus dti genou , &  
Eauver autant de chair & de peau qu’il pourra ; car par  
ce moyen l’opération Eera moins violente , & la cure  
plus prompte & plus facile.

Pour cet effet, on applique la pelote d’un des deux tour-  
niquets, qui font en ufage à la partie interne & la plus  
haute de la cuisse , c’est-à-dire, à l’endroit où la tête  
du vaste interne & le triceps fe rencontrent, parce que  
Partere crurale passe par-là pour aller à la jambe : on  
met enfuite le tourniquet à la partie externe , voyez  
*Planche* 4. *flg.* I. LM, autrement il est à craindre,  
comme cela est Peuvent arrivé avant l'invention du  
tourniquet, qu’une perte de seing abondante par la

A M P 1092

grande artere , caisse la mort au malade avant même  
que l’opération Toit achevée.

Nous n’aVons pas grand-choEe à dire Eur *F amputation* de  
la cuisse, puisqu’elle exige la même méthode que cel-  
le des bras & des jambes. Il faut feulement obferVer  
de raEer la partie, pour que l’emplàtre agglutinative  
dont on se Eert, ne s’attache pas aux petits poils qui  
couVrent la peau : en second lieu, dès qu’on aura cou-  
pé la peau & la graisse par une incision circulaire  
avec le petit couteau , représenté *Planche* 7. *flg.* 1.  
on les tirera vers la partie supérieure de la cuisse,  
avant que de couper les muscles ou les chairs. Après  
quoi on coupera ces mufeles circulairement, le plus  
près qu’il est possible de la peau qu’on doit conserver,  
un peu plus haut que la premiere incision , ou avec le  
même couteau, ou avec celui qui est représenté *Pl.*10. *flg.* 7 ; ou avec le grand couteau courbe, *Pl.*7 seg. 2. Par ce moyen, comme nous l’avons déja  
obl.ervé, le moignon est plutôt recotrvert, on préVÎent  
la carie, & on facilite beaucoup la guérifon de la  
plaie.

Lorfqulon ne Eait pas cette méthode , & que l'on cou-  
pe les mtsscles en même-tems que la peau, comme on  
le pratique quelquefois , ces muftlesse racourcissent si  
fort, comme j’en ai souvent été témoin, que l'os de la  
cuisse, après le fecond ou troisieme panfement, débor-  
de la chair de deux ou trois doigts, & reste à nud  
comme un bâton. Lorfque cela arrive, la chair est  
long-tems à renaître & à recouvrir le moignon ; ce  
qui est capable d’assbiblir le malade & de l'incommo-  
der beaucoup, outre que la plaie ne sauroit *se* fermer  
que le tronc de l’os ne foit recouvert.

Quant à l’hémorrhagie qui ne peut manquer de furvenir à  
caufe de la grosseur de l'artere , on ne peut y remé-  
dier autrement que par la ligature que l'on doit faire  
avec beaucoup de foin. On pincera d’abord l'artere  
avec les pincettes ou tenettes , *Pl.* 7. *Fig. 5. ou 6. 8e*on la liera avec un gros fil. Si le simg, malgré cette pré-  
caution, fort par quelques autres arteres, il faut les lier  
de même, supposé qu’elles Eoient considérables : mais  
si elles fiant petites , il suffira de comprimer l'artere  
avec un tampon de charpie, ou d’y appliquer un bou-  
ton de vitriol ; car cela suffit très-souvent. Le banda-  
ge doit être le même que celui dont nous avons parlé  
dans *samputation* du bras , excepté qu’il est besoin  
d’une plus grande quantité de charpie & de vesse de  
loup , d’une vessie , de compresses, d’emplâtres & de  
bandes plus grandes. Il faut aussi comprimer Partere  
crurale tout le long de la cuisse avec une forte corn\*  
presse & une bande particuliere. On y appliquera le  
tourniquet, *Planche* 5. *Fig. 6.* OL1 *Pl. 6. Fig.* 1. pen-  
dant quelque-tems. On couche le malade & on met le  
membre coupé fur un oreiller un peu haut pour que  
la colonne de fang presse moins fur l'orifice des vaise  
feaux , car ces précautions ne Contribuent pas peu à  
empêcherl'hémorrhagie. Un aide aura foin de compri-  
mer le moignon pendant un tems considérable , &  
l.lon fuivra pour tout le reste les précautions que  
nous avons indiquées pour *Ϊ’amputation* de l’humerus-

Lors qu’une partie du bras ou du pié a été emportée par  
un boulet, ou fracassée par une roue ou par quelques  
autres machines de cette nature, la premiere chofe que  
doit faire le Chirurgien, est d’y appliquer le fourni-  
quet pour fe rendre maître du fang. Il doit enfuite en-  
lever avec des tenailles tranchantes ou avec une sisie  
les eEquilles d’os qui sortent hors de la chair, & rendre  
l’extrémité de l'os aussi égale qu’il le pourra. Troisie-  
mement, il comprimera les arteres qui ont été coupées  
avec des tampons de charpie ou de petites compresses,  
ou bien il les liera , ou y appliquera un cautere actuel  
suivant l’exigence des cas & la nature & la situation de  
la plaie. Il doit *se* conduire pour tout le reste de la  
même maniere que dans les *amputations* des autres  
membres.

Botal, Chirurgien François, *se servait* pour couper les  
membres d’une méthode dont il étoit l’inventeur, &

1093 AMP

qui en apparence étoit fort expéditive. Il plaçoit la  
jambe entre deux couperets semblables à ceux des bou-  
chers , enchassés dans deux billots de bois , la jambe  
étant posée fur le tranchant de celui de dessous. 11  
laissent tomber l’autre sijr la jambe par le moyen  
d’une coulsse, d’une hauteur considérable , & la cou-  
poit par ce moyen d’un sieul coup , fans avoir befoin  
de couteau ni de sicie. Hildanus a lui-même pratiqué  
cette méthode que les Chirurgiens modernes condam-  
nent avec beaucoup de raision ; car il est à craindre que  
la violence du coup n’éclate & ne brife les os. *Voyez  
ci-desseus.*

Après que le moignon est parfaitement guéri, on doit y  
ajouter une jambe artificielle d’argent ou de bois, sui-  
vant les facultés du malade , pour corrigerla difformi-  
té & fuppléer en quelque sorte à celle qu’il a perdue.  
Paré, Hidanus , Solingen & quelques Mécaniciens  
modernes ont décrit la maniere dont elle doit être faite :  
mais une jambe de bois ordinaire suffit à ceux dont les  
moyens sirnt bornés. Elle doit être creuEe dans le haut  
pour embrasser le moignon , & garnie d’un coussinet à  
l’endroit où il poEe , pour éviter qu’il ne foit blessé  
par la dureté du bois qui ne doit point être cassant ,  
mais senne & liant pour la Eureté de celui qui la  
porte.

Enfin, si la carie s’emparoit de l’extrémité des os, cûmme  
cela arrive souvent, malgré les précautions que le Chi-  
rurgien doit prendre pour la prevenir , il faudroit né-  
cessairement ( quoique les Chirurgiens prétendent que  
cela retarde la cure ) y mettre de la poudre d’euphor-  
be, ou y appliquer un cautere actuel ; ou ce qui vaut  
beaucoup mieux , la ratisser avec une rugine. Par  
ce moyen , la chair s’unira en peu de tems avec l'os &  
la plaie fe fermera, ce qu’elle n’eût jamais fait si la  
carie avoit continué.

*Amputation du Bras dans son articulation avec  
l’Epaule.*

Je n’ai jamais amputé le bras dans fon articulation avec  
l’épaule., & je ne connois que le Dran & Garengeot  
après lui qui aient pratiqué cette opération. Cela ne  
m’empêchera pas cependant de rapporter ici en peu  
de mots ce qu’ils en difent.

Deux caisses manifestes obligent de couper le bras dans  
fon articulation avec l’omoplate. La premiere est tin  
fracassement de la partie supérieure de l'humerus par  
des éclats de bombe,de grenades,des débris de maifons,  
& mille autres causes de cette nature. La seconde cau-  
se arrive par le vice même de l’articulation , comme  
le gonflement de la tête de l’humerus , ou est occa-  
sionnée par la carie, une tumeur , un *fssena ventosa* ou  
même un abflcès , à quoi on peut ajouter un iphacele  
du bras qui s’étend jufqu’à l’épaule.

Avant que d’entreprendre une opération aussi dangereu-  
*se* & aussi difficile, il faut de même qu’à prefque toutes  
les autres, avoir fon appareil tout prêt. On fait asseoir le  
malade fur une chaise & dans un endroit commode.  
On lui couvre le vifage pour lui ôter la liberté de voir  
l’opération. Cette opération est bien différente des au-  
tres *amputations*, on ne met point de tourniquet pour  
arrêter le fang, parce qu’on ne peut le fixer, & on fait  
la ligature aux vaiffeaux avant de couper les chairs de  
la maniere fuÎVante.

Le malade étant placé commodément , on fait élever le  
bras par un aide à une hauteur moyenne , c’est-à-  
dire , dans une ligne horifontale qui faste un an-  
gle droit avec le corps. Le bras ainsi élevé , on cher-  
che l'endroit de l’artere brachiale, qui paffe dans-  
le creux de l’aisselle , en quoi laconnoissance de l’A-  
natomie est d’un grand fecours : mais si le gonfle-  
ment est si considérable qu’on ne puisse pas faire cet-  
te distinction , on fera des deux côtés du bras des  
incisions longitudinales assez grandes pour que le Chi-  
rurgien puisse toucher l’os & découvrir par ce moyen  
la vraie situation de l’artere. On prend enfuite une ai-  
guille enfilée d’un fil ciré, en six ou huit doubles.

AMP 1094

On porte d’abord la pointe de l'aiguille ail côté du  
creux de l’aisselle & deux travers de doigts en deçà  
entre l’os & 1 artere, en prenant garde de ne point of-  
fenser les vaisseaux. On vient faire fortir la pointe de  
l’aiguille de l’autre côté de l’aisselle , après quoi on  
fait un peu baisser le bras afin de rélâcher la peau, &  
l’on fait un nœud de Chirurgien avec le fil qu’on fer-  
re bien fort. Aussitôt qu’on a fait ce premier nœud ,  
on voit si le sang est arrêté en touchant l’artere trois  
ou quatre travers de doigt au-dessous de la ligature ,  
& si on ne sent plus de battement , on fait un fecond  
nœud par-dessus le premier , & l'on arrête les deux  
extrémités du fil par une rosette. Le Drand fe sert  
d’une aiguille.droite , & Garengeot de l’aiguille cour-  
be repréfentée, *Pl. o. Iig-* 10.

Après qu’on a ainsi arrêté le cours du siang qui sie portoit  
avec rapidité dans tout le bras, il faut pcnfer à ménager  
beaucoup de peau, à couper les chairs & le ligament  
placé dans l'articulation , & enfin à extirper le bfas.  
Pour executcrces trois chosesfelon l’art, on doit ob-  
ferver trois circonstances : la premiere est de s’assurer de  
la situation de *i’acromion* la feconde de retirer suffi-  
samment la peau, & la troisieme enfin de faire l’incision  
deux ou trois travers de doigt au-dessous de *i’acromion,*pour laisser davantage du deltoïde, afin de remplacer  
le vuide qui fe trouvera au defaut de la tête de l'hume-  
rus , & de guérir par-là plus promptement le ma-  
lade.

Ces observations faites, on fe sert d’un bistouri droit,  
représenté *Planche* 7. *Fig.* 1. ou *P h 3. Iig.* 14. pour  
couper transversalement la peau, la graisse & le muf-  
cle deltoïde dans l’endroit que j’ai marqué. On don-  
ne ensi.lite un petit mouvement au bras en le relevant  
un peu , & on apperçoit les deux têtes du mufcle *bi-  
ceps* qu’il faut couper avec le même instrument. Sil ar-  
rivoitpendant ces incisions que quelques rameaux d’ar-  
teres donnassent beaucoup de sang, on l’arrêteroit fur  
le champ, en appliquant fur leur ouverture un tampon  
de charpie ou de petites compresses qu’on seroit tenir  
ferme par un aide Chirurgien. Mais si l’artere étoit  
grande on la lieroit avec une petite aiguille, enfilée  
d’un fil ciré. Pendant ce tems-là l’Opérateur coupera  
la membrane circulaire qui entoure l’articulation , &  
debridera des deux côtés autant qu’il se pourra. On  
passe enfuite les deux düigts de la main gauche à la  
partie supérieure de la tête de l'humerus , & on la tire  
un peu à soi. Avec le bistouri on débride & on coupe  
les côtés qui incommodent ; mais avec précaution , de  
peur d’ouvrir l’artere brachiale. On a par ce moyen la  
liberté de voir si la ligature des vaisseaux est bien fai-  
te. Il faut après cela consierver la peau & les mufcles  
qui siont liés avec les vaisseaux; c’est pourquoi on cou-  
pe ces premiers longitudinalement de chaque côté, &  
on laisse un lambeau d’une figure triangulaire dont la  
bafie regarde l’aisselle, & la pointe est confiervée moule  
fie , quarrée , enfin , d’une figure qui quadre avce le  
lambeau du deltoide ; de Eorte qu’après cctte manœu-  
vre le membre ne tient plus.

Cette *amputation* faite, comme on vient de le dire , on  
examinera les vaisseaux qui tiennent au lambeau , &  
on passera une aiguille enfilée d’un ruban de fil pas-  
dessous leur corps, sans y comprendre la peau, avec  
l’aiguille représentée *Pl. 6. flg.* On fera cette  
ligature un travers de doigt au-dessus de la premiere,  
&onla ferrera bien fort, parce que c’est elle qui doit  
arrêter le fang. On coupe enfuite la premiere liga-  
I ture , parce qu’elle serre la peau, & pourroit y attirer  
une érésypele qui seroit suivie de fâcheux accidens , &  
même delà mort.

Voici la maniere donton pansse le malade après l.opé-  
ration. On met d’abord un plumasseau fur le moig-  
non , & une petite compresse sur les arteres. afin de  
conEerver la ligature. *Heister croit cependant qu’il  
vaut beaucoup mieux appliquer le lambeau immé-  
diatement , et sur celui-ci des plumasseaux et des  
. compresses. U croit qu’en suivant cette méthode, la*

Z z ζ ij

i°95 AMP

*chair se réunit avec sos beaucoup plus promptement que  
si on les eût d’abord séparés , en mettant entre-deux de  
la charpie et des plumasseaux.* On releve ensilite le  
lambeau, & on abaisse celui qui reste de la peau & du  
deltoïde. On remplit après cela le tout avec des plu-  
masseaux secs , & de la charpie mal arrangée ; je veux  
dire, fans lui donner aucune forme deplumasseaux , ni  
de bourdonnets. On couvre cet appareil d’une em-  
plâtre en *Croix - de - Malte s 8e* l’emplâtre , d’une  
compresse quarrée & assez épaisse. On met dans le  
creux de l’aisselle une compresse ronde pour comprimer  
les vaisseaux , afin qu’ils ne poussent pas le fang avec  
tant d’impétuosité. On couvre le tout d’une compresse  
en *Croix-de-Malte ,* & on applique fur celle-ci deux  
grandes languettes larges de quatre grands travers de  
doigts , & longues de deux tiers d’aune. On applique  
le milieu de lapremiere obliquement fur l’appareil, &  
les deux bouts viennent,favoir, l’antérieur furl’épau-  
ïe oppofée, & le postérieur à quatre ou cinq travers de  
doigt au-dessousdessaisselle faine. La seconde languet-  
te Eera aussi appliquée obliquement sifr le moignon,  
de façon qu’elle crosse la premiere. Enfin , on en ap-  
plique une troisieme de la même longueur, mais un  
peu plus large fur les deux premieres , & l’on fait en-  
forte qu’elle aille croiEer sur l'épaule opposée. On  
fouticnt cet appareil avec un bandage , que les Chi-  
rurgiens appellent *Spica descendens ,* ( voyez *Fascia. )*Mais avant de le faire, il est bon de mettre une pe-  
tite pelotte longuette, ou un petit coussin fous Faisselle  
opposée, pour que les tours de la bande ne compri-  
ment pas les vaisseaux , & pour qu’on puisse plus  
commodément y faire le point d’appui du bandage.

Messieurs LeDran & Garengeot rapportent , que cette  
opération fut faite à Paris avee beaucoup de fuccès fur  
un Gentilhomme François , en préfence & avec le  
confentement de Messieurs Maresishal, Arnauld , La-  
peyronie , Petit, Mepry, & plusieurs autres fameux  
Chirurgiens , ensuite d’une carie , ou, pour mieux  
dire, d’un *siphna ventosa* qui affectoit la partie fupé-  
rieure du bras. Mais M. Garengeot, dans la feconde  
édition de fes opérations de Chirurgie , ajoute que le  
malade mourut six mois après la cure de cette *amputa-  
tion* ,quoique très-parfaitement guéri, par une ab.ondan-  
ce de fang. Il ordonne la même opération lorsqu’il  
s’est formé un abfcès sur l’articulation de l’humerus :  
mais je ne fai si un simple abfcès peut exiger une  
opération aussi difficile & aussi dangeretsse que cel-  
le-là.

Il est extremement important de connoître les sentimens  
de nos Chirurgiens touchant *\’amputation*, & nous  
pouvons nous en instruire par ce qui ste pratique dans  
les Hôpitaux. Voici ce qu’en dit M. Sharp.

La gangrene ayant toujours été regardée comme un des  
principaux motifs qui obligent à amputer les mem-  
bres, il n’est pas surprenant que tous les Auteurs en  
aient traité avant de décrire l’opération qu’elle exige.  
Je crois même qu’ils conviennent unanimement que  
l’*amputation* est absolument indispensable, lorEque les  
remedes ne fiant plus capables d’arrêter ses progrès.  
On prétend cependant que le succès de cette opération  
est alors fort douteux ; & fon inutilité a été prouvée par  
un si grand nombre d’expériences, que les plus habiles  
Praticiens d’Angleterre regardent cette maladie corn-  
me un obstacle à cette opération, que l’on jugeait il y  
a quelques années indispensable; & leur maxime est,  
qu’on ne doit jamais extirper un membre que la mor-  
tification n’ait achevé entierement fes progrès , &  
qu’elle ne foit avancée dans fa séparation de la chair  
vive.

La gangrene peut avoir deux cauEes, & venir ou du vice  
des fluides qui circulent dans toutes les parties du  
corps, ou du dérangement des sialidcs qui peut arri-  
ver en bien des manieres, dans le tems même qu’on  
jouit de la santé la plus parfaite. Comme le senti-  
ment des parties dépend entierement des fluides qui y  
circulent, il faut nécessairement, lorfque cette circu-

AMP 1096

lation vient à cesser, qu’ils deviennent infensiblcs , &  
que la gangrene s’en empare. Une simple compresse,  
par exemple , qui arrête le cours du sang, est aussi ca-  
pable de caisser une gangrene que la plus mauvaise  
disposition des fluides ou des vaisseaux.

Il arrive souvent dans la vieillesse que les arteres des ex-  
trémités inférieures s’ossifient ; ce qui leur fait perdre  
leur élasticité, & caufe une gangrene d’abord dans les  
orteils, & ensilite dans la jambe , qui s’étend presque  
aussi avant que l’ossification. Il est donc aisé de voir  
que *F amputation* devient inutile dans ces fiortes de  
cas tant que la gangrene fait des progrès, à moins  
qu’on ne la fasse au-dessus de l’ossification , dont nous  
ne pouvons connoître la fin que par l’endroit où s’ar-  
rête la gangrene; d’oii l’on voit la certitude de la pra-  
tique de nos Chirurgiens modernes dans ces fortes de  
cas.

LorEqu’un membre a été offensé par quelque accident  
au point de Ee gangrener, il ne faut avoir recours à  
l’opération que lorsque la mortification est arrêtée.  
Car comme toutes les parties qui font mortifiées ont  
eu de la disposition à le devenir avant que la mortifi-  
cation eût paru, couper un membre demi-pouce au-  
dessus de la chair morte , c’est laisser derriere une par-  
tic qui contient encore les semences de la mortifica-  
tion ; de fiortc qu’à moins qu’on ne soit assuré que les  
vaisseaux ne font point affectés dans l’endroit de *P am-  
putation ,* ce qu’on ne peut savoir alors que par conjec-'  
ture, l’opération n’est d’aucune utilité.

Les fluides qui circulent dans toutes les parties du corps  
flont quelquefois tellement vitiés, qu’ils deviennent  
incapables de lui fervir de nourriture, & le membre  
devient gangrené , plutôt à caufe de fa situation , que  
de l’altération de fes vaiffeaux ; car, comme il est fort  
éloigné du cœur , il doit être plus exposé à ressentir les  
mauvais effets que produit un fang corrompu qu’au-  
cune autre partie, la circulation étant plus languissante  
dans les extrémités. Aussi long-tems donc que lagan-  
grenc, qui provient d’une telle caisse, continue à fai-  
re des progrès , *i’amputation* est inutile ,- puisqu’on  
n’ôte qu’un des effets des fluides vitiés, & qu’ils font  
toujours en état de catsser le même dommage dans les  
autres parties.

Il est souvent arrivé après ces Eortes *d’amputations,* que  
la gangrene s’est jettée star les intestins ou stur les  
autres extrémités ; ce qui prouve qu’il n’est pas *sùr*de recourir à l’*amputation* avant qu’il foit survenu  
quelque altération dans les fluides, ce que l’on con-  
noît par la cessation de la mortification.

J’ai établi pour maxime , que la gangrene doit être non-  
seulement arrêtée, mais encore fort avancée dans fa sé-  
paration; & la raifon en est , que quoique le fang foit  
altéré au point de faire cesser le progrès de la gangre-  
ne, il ne laisse pas cependant d’être toujours dans un  
mauvais état , que l’on doit corriger par le moyen  
des cordiaux, jufqu’à ce que sa disposition balsamique  
Ee manifeste par les granulations de la chair fur la  
partie vivante des extrémités. Il est même à propos,  
pour dissiper la puanteur que caufe la gangrene , de  
fomenter la partie avec des liqueurs spiritueuses &  
aromatiques. J’ai fouvent vu des malades mourir  
d’une hémorrhagie après *F amputation ,* quoiqu'elle  
eût été faite dans l’endroit où la gangrene s’étoit arrê-  
tée : le sang , au lieu de fortir par les gros vaisseaux,  
sortit par tous les endroits du moignon. J’attribue ces  
sortes d’hémorrhagies à la ténuité du sang qui teignoit  
à peine l’appareil; d’un autre côté, n’ayant fait cette  
opération que quelque tems après que la mortisiCa-  
tion a eu cessé, elle a eu tout le fuccès que je pouvois  
en attendre.

*L’amputation* que l'on est obligé de faire lorfque les  
membres ont été fracassés par des balles , ou dans les  
fractures compliquées, a toujours un meilleur succès,  
lorsqu’on la fait immédiatement après que l'aecident  
est arrivé. Les maladies des articulations, les ulceres  
invétérés & les tumeurs fcrophuleufes, fe jettent quel-

1097 AMP

quefois fur d’autres parties après l'opération. Voici la  
maniere dont on s’y prend , lorsqu’on veut amputer  
une jambe.

On couche le malade fur une table de trois piés quatre  
pouces de haut , qui vaut beaucoup mieux qu’une  
chaise, tant pour s’assurer du malade , que pour agir  
plus commodément.On Eait tenir la jambe par un aide,  
& l'on pose un lac,ou une bande de demi-pouce de lar-  
ge, environ quatre pouces au-dessous de l'extrémité in-  
férieure de la rotule , où l’on fait deux ou trois tours  
circulaires : cette bande fert à conduire le couteau.  
On a toujours eu pour méthode d’appliquer la bande  
perpendieulairement à la longueur de la jambe: mais  
ayant observé, que, quoique *F amputation* ait été d’a-  
bord faite également, le mufcle gastrocnemienne laisse  
pas de fe racourcir, & de tirer la partie inférieure du  
moignon avec beaucoup plus de force que les autres  
mufcles ne tirent fes autres parties , j’ai trouvé à pro-  
pos, pour conferver la régularité de la cicatrice & re-  
médier à cet excès de contraction , de faire l’incision  
circulaire de telle forte, que la partie de la plaie qui est  
dans le gras de la jambe soit plus éloignée du jarret  
que celle de l'os de la jambe ne l’est du milieu de la  
rotule.

On applique enfuite le tourniquet fur la cuisse , trois ou  
quatre pouces au-dessus de la rotule pour prévenir l’hé-  
morrhagie. Il est même à propos de mettre une corn-  
presse de filasse ou de charpie sous la ligature, à Pen-  
droit où passe l’artere.

Après qu’on s’est rendu maître du sang de la maniere que  
je viens de dire, on fait une incision prefque circulai-  
r'e, immédiatement au-dessous de la bande dans la par-  
tie interne du membre, en tournant le couteau en  
dehors ; on en fait une feconde dans la partie antérieu-  
re qui va joindre les extrémités de la premiere ; de for-  
te que ces deux incisions ne forment plus qu’une feule  
ligne. On doit faire ces incisions dans la membrane adi-  
peufe jufqu’à ce qu’on déeouvre les nnsscles, on ôte  
la bande & l’on fait tirer la peau par un Aide, autant  
qu’il fe peut, & l’on coupe les chairs jufqu’à l’os le  
plus près qu’il est possible de la peau qu’on veut con-  
server. Il faut avant de fcier les os couper les ligamens  
qui fe trouvent entre deux avec la pointe du bistouri,  
& ordonner à l’Aide de ne point lever la jambe pen-  
dant qu’on la fcie , parce que cela arrêteroit l'instru-  
ment.

Lorfqu’on coupe la jambe au-dessous du genou, il con-  
vient que le Chirurgien fe place entre les jambes du  
malade, parce qu’en postant la si:ie par dehors on peut  
couper le tibia & le péroné en même tems, au lieu que  
lorsqu’il *se* place dehors on ne peut scier ces os que  
l’un après l’autre, ce qui rend non-seulement l'opéra-  
tion beaucoup plus longue, mais exposie encore à écla-  
ter le peroné, qui est de lui-même très-foible, à moins  
qu’un Aide n’ait foin de le soutenir pendant l’opéra-  
tion.

Après que la jambe est coupée, on doit se rendre maître  
du sang avant que de mettre le malade au lit, autre-  
ment il est à craindre qu’il ne survienne une hémorrha-  
gie à l’approche, & lors de la dilatation des vaisseaux  
qui se fait peu de tems après l’opération. La méthode  
la plus sûre que l’on connoisse est de lier les extrémités  
des vaisseaux avec une aiguille courbe enfilée d’un cor-  
don de fil, que l’on passera deux fois à travers les chairs  
dans lesquelles on les enfermera en nouant le cordon.  
Afin que l’on puisse découvrir plus facilement les ori-  
fices des vaisseaux, l’Aide qui tient le tourniquet le lâ-  
chera d’un demi-tour ou d’un tour. Cette méthode est  
beaucoup plus sûre que de pincer les arteres avec un  
bec de corbin , car l’on court rifque que la ligature fe  
lâche ; & quant aux astringens , on est si fort convain-  
cu de leur inutilité , qu’on ne s’en fert presque plus  
pour arrêter les hémorrhagies des gros vaisseaux.

Il arrive quelquefois lorsque le moignon est d’une grose  
seur considérable, qu’on est obligé de lier jufqu’à dix  
ou douze vaisseaux ; dans ce cas après les avoir liés, on

AMP 1098

appliquera sur la plaie de la charpie sechesans aucun  
ordre ; & supposé que les petits vaisseaux siiignent cc-  
pieusement, on mêlera avec la charpie une demie poi-  
gnée de fleur de farine, ce qui arrêtera le sang beau-  
coup plus Vite. Avant d’appliquer des plumasseaux fur  
la plaie , on sait fléchir le moignon & l'on applique les  
bandages depuis la partie inférieure de la cuisse, juse  
qu’à l’extrémité du moignon. Si l'on bande la partie de  
cette maniere , c’est afin d’empêcher la peau & les  
chairs de remonter. On assure l'appareil avec une com-  
presse double en forme de croix de Malte & avec un  
bandage appelle la capeline à un chef.

Avant qu’ont eût trouvé le moyen de faire l’incision dont  
j’ai parlé à deux tems , la cure du moignon deman-  
doit toujours un tems considérable ; car il arrivoit en  
coupant la chair & l’os tout à la fois, que la peau fe re-  
tiroit d’elle-même & laissoit l’os à nu de deux ou trois  
pouces, ce qui ne manquoit prefque jamais de eatsser  
une exfoliation fort difficile à guérir , & changeoit  
fouvent la plaie en un ulcere , ou laissoit tout au  
moins un moignon pointu avec une cicatrice, que le  
moindre effort étoit capable de faire Couvrir, On évlu  
te tous ces inconvéniens en fuivant la méthode que je  
viens d’indiquer. On m’objectera peut-être qu’en fai-  
Eant cette incision en deux tems, on sait souffrir deux  
fois plus le malade : mais si l'on fait attention qulon  
ne coupe la peau & la chair qu’une feule sois , quoi-  
que ce ne soit pas d’un seul coup , on s’appercevra  
sans peine, que la différence des douleurs ne doit pas  
être fort considérable.

Dans *i’amputation* de la cuisse, on doit faire la premiere  
incision un peu plus de deux pouces au-dessus du mi-  
lieu de la rotule. Après que l'opération est faite, on  
met une bande autour du corps que l'on fait revenir fur  
le moignon pour soutenir la peau & les chairs. Cette  
maniere d’appliquer le bandage est la meilleure dont  
on puisse *se* servir, car les autres ne permettent point  
aux absizès qui *se* forment souvent dans la partie silpé-  
rieure de la cuisse de se décharger aussi facilement.  
D’ailleurs il est presque impossible de l’appliquer au-  
trement lorfque l'on veut procurer la libre évacuation  
des matieres purulentes.

*L’amputation* du bras & de l’avant-bras dissere si peu de  
celles dont nous venons de parler, que ce sieroit tom-  
ber dans des redites que de nous y arrêter. Le Chi-  
rurgien doit avoir pour maxime de consierver autant  
du membre qu’il lui sera possible , & de placer le ma-  
lade dans une chasse dans toutes les *amputations* des  
extrémités supérieures.

Il arrive souvent dans les Armées que de certaines blessu-  
res obligent d’amputer le bras dans son articulation  
avec l’épaule. Les Chirurgiens n’ont point osé entrer  
prendre une pareille opération , de peur de perdre leurs  
malades par une violente hémorrhagie. J’ai appris que  
cette opération avoit été déja pratiquée, mais quand  
même cela ne seroit point, ce qui est arrivé à un pau-  
vre Meunier dont le bras avoit été séparé de l’épaule  
par une corde qu’il s’étoit embarrassée au poignet pcn-  
dant que le moulin tournoit avec le plus de vielence ,  
suffiroit pour nous assurer de *sa* possibilité. Il n’y a per-  
sonne à Londres qui n’ait oui parler de cet aceident ,  
& qui ne sache que ce malheureux sut parfaitement  
guéri au bout de quelques semaines. Il y a cela de remar-  
quable dans cet accident que l'hémorrhagie s’arrêta  
d’elle-même après que le malade fut revenu de la dé-  
faillance dans laquelle il étoit tombé, & que la plaie  
ne saigna plus quoiqu’on n’eut mis fur les gros valse  
Beaux que de la charpie & de la térébenthine. Supposé  
donc qu’une plaie, une fracture ou une fistule incura-  
ble, quoiqu’accompagnée de peu de carie, affectai le  
bras à fon articulation avec l'épaule ; *je* crois qu’on  
peut pratiquer cette opération en toute furete de la ma-  
niere suivante.

Le bras du malade étant placé horifontalement, on sait  
une incision dans la membrane adipeufe depuis la par-  
tie supérieure de l’épaule à travers le muEcle pectoral

1099 *Ά* Μ P

jusqu’au-dessous de l’aisselle, après quoi tournant le  
tranchant du couteau en dehors on coupe ce musela &  
une partie du deltoide ; on ne court point risque par  
cette méthode d’ouvrir les gros Vaisseaux; on continue  
ensitite à couper le misscle deltoïde & on releve un peu  
le bras, & après aVoir lié l'artere & la Veine, on fait  
une incision circulaire à travers l'articulation , & l'on  
coupe les Vaisseaux à une distance considérable au-def-  
sous de la ligature. Quant aux autres Vaisseaux on en  
arrête l'hémorrhagie comme à l'ordinaire.

En faisant cette opération il faut conserver de la peau  
autant qu’il est possible, & s’assurer de *V acromion ,*qu’un Chirurgien pourrait couper imprudemment,  
d’autant plus qu’il déborde considérablement l’articu-  
lation.

L’*amputation* des doigts & des orteils fe fait beaucoup  
mieux dans leurs articulations que dans aucun autre  
endroit. On fe sert pour cet effet d’un couteau droit ,  
aVec lequel on fait une incision, non point directement  
siur l'articulation, mais Vers les extrémités des phalan-  
ges,pour conferver autant qu’on peut de la peau, ce qui  
aVance beaucoup la guérison de la plaie. Il est même à  
propos pour faciliter la séparation du doigt de l’os du  
métacarpe dans l’articulation, de faire auparaVant deux  
petites incisions longitudinales de chaque côté. Dans  
ces fortes *P amputations* on trouVe ordinairement un  
vaiffcau ou deux qu’il est besoin de lier pour préve-  
nir les accidens qui peuVent arrÎVer.

H arrÎVe quelquefois que les os des orteils & une partie  
de ceux du métatarfe font cariés : dans ce cas il n’est  
pas besoin d’amputer la jambe , mais seulement toute  
la partie du pié qui est affectée. Il Vaut mieux se fervir  
dans cette opération d’tme petite siste que d’une gran-  
de. Le talon & la partie du pié que l'on laisse au ma-  
lade lui l'ont d’un grand secours pour marcher, & la  
guériEon de la plaie est beaucoup plus sûre, comme  
j’en ai été convaincu par l'expérience. SkaRP.

*Extirpation de la mamelle.*

L’extirpation du cancer est une opération d’une si grande  
importance, qu’on ne fauroit la faire aVec trop de pré-  
caution. Avant de l'entreprendre le Chirurgien doit  
examiner aVec foin si les glandes qui font fous Paissel-  
le siont déja endurcies & si le cancer n’y est point adhé-  
rent ; car lorsique cela est, la cure ne réussit pas ordinai-  
remcnt aVec autant de succès qu’on l’eût souhaité, par-  
ce que la difposition chancretsse ou le Virus qui caufe  
la maladie , réside dans dlautres parties que la mamel-  
le , ce qui fait que l'opération n’est pas plutôt faite,  
que le cancer reVÎent. On trouVe cependant quelques  
exemples de malades qui ont recouvré la fanté après  
l’extirpation du cancer , quoique les glandes qui font  
fous l'aisselle fussent endurcies ; il faut auparavant pré-  
parer la malade, lorsqu’on veut entreprendre cette for-  
te d’extirpation. Ces précautions prifes , il faut si le  
cancer est encore mobile, & qu’il n’occupe qu’une par-  
tie de la mamelle, ( voyez *Pl.* 10. *Fig.* 1. *A. B. )*placer la malade fur une chaise un peu haute, lui le-  
ver le bras dsl côté du cancer & l'éloigner en arriere  
ou l’attacher à la chasse , afin que le misscle grand pec-  
toral se retirant, la tumeur paroisse davantage & qu’el-  
. le ait plus de relief. Quelques Chirurgiens ont coutu-  
\* me d’ouvrir dans le milieti de la tumeur la peau & la  
graisse qui couvrent le cancer, par des incisions cru-  
ciales assez longues; ils coupent avec un bistouri les le-  
vres de la plaie & extirpent enfuite le cancer. Pour  
faire cette opération avec plus de dextérité & d’exacti-  
tude, quelques-uns levent la tumeur avec un cordon  
de lin qu’ils passent à travers avec une grosse aiguille  
représentée dans la *Planche 6. Figure 5* ou 6, ou  
avec un crochet. Mais j’ai souvent guéri des can-  
cers de cette espece , qui étoient beaucoup plus  
gros que le poing , & s’étendoient depuis la mamel-  
le jusqu’à l'humérus , comme on peut le voir dans la  
*Planche* 10, *Figure* . 3. *A. B.* en y faisant une inci-

A M P [1100]

sion & les séparant de la partie faine , avec le bise  
touri représenté dans la *Pl.* 3. *Fig.* 14. & après quoi  
je fermois la plaie , dont on voit la figure Pl. 10. *Fig.*2. Mais lorfique la peau est elle-même affectée & adhé-  
rente au cancer, on ne peut espérer de guérir la mala-  
de qu’en les extirpant entierement tous les deux. Cet-  
te opération est assez prompte, lorstque c’est un habile  
Chirurgien qui la fait, & j’en ai même extirpé de cet-  
te efpece, fans que la cicatrice ait été considérable.

L’extirpation faite , il est à propos , à moins que la ma-  
lade ne foit déja considérablement affaiblie , de lui ti-  
rcr autant de fang que ses forces peuvent le permettre:  
on prévient par ce moyen l’inflammation, la fievre , &  
une nouvelle hémorrhagie.

Il n’est pas nécessaire , comme les Anciens fe l’imagi-  
noient, d’appliquer un cautere actuel pour arrêter l’hé-  
morrhagie. 11 suffit d’appliquer une grande quantité de  
charpie silr la plaie avec quelques compresses & d’assu-  
rer le tout par un bandage convenable. *Bidloo* dont j’ai  
été difciple , & qui étoit extremement versé dans ces  
Eortes d’opérations assure ( *Exercitae Anat. Chirurg,  
p.* 1 57. ) que rien n’est meilleur pour arrêter le sang  
dans ces fortes de cas , que de mêler du plâtre avec la  
charpie.

Quelques Chirurgiens appliquent fur les vaisseaux diffé-  
rentes poudres astringentes, & dlautres les lient : mais  
M. Garengeot soutient avec M. Petit, qu’il suffit pour  
arrêter l’hémorrhagie, pour consolider la plaie, & pour  
empêcher le cancer de revenir , de réunir avec foin &  
sans délai les levres de la plaie par le moyen d’une su-  
ture. J’ai voulu tenter moi-même la cure par cette *mé-  
thode* : mais quoique l’hémorrhagie eût été peu abon-  
dante après l’extirpation du cancer , & que la malade  
eût êté rétablie en peu de tems ; le cancer revint une  
feconde fois , même après que la cicatrice eut été for-  
mée , & lui cassa- la mort. J’ai pour méthode , dans les  
plaies de cette espece , où l'hémorrhagie est si abon-  
dante après l'extirpation du cancer , qu’il est à craindre  
que la charpie ne fuffife point pour l’arrêter , de me  
fervir ou du meilleur esprit de vin rectifié, ou de quel-  
que poudre astringente faite avec du bol d’armenie, du  
fang de dragon , de la colophone & dti mastic, de la  
charpie & de la vesse de loup. LorEque la malade est  
affoiblie, on doit aussi-tôt après l'extirpation bander la  
plaie , & ne point donner le tems au fang d’en sortir.  
On si-livra pour le pansement de la plaie & le renouvel-  
lement de l'appareil les regles générales que nous avons  
données pour celui des autres plaies. Voyez *Vulnus.*

L’expérience m’a appris que la méthode proposée par  
*Helvetius ( Traité des pertes de fang.* ) d’appliquer fur  
le premier appareil une grosse compresse trempée dans  
de la biere chaude mêlée avec dtl beurre , afin de pré-  
venir l'inflammation , n’étoit point à rejetter : cepen-  
dant la cure a toujours réussi quoique j’aie appliqué  
mes compresses toutes fieches.

Mais lorfiquejle cancer ou le skirrhe occupe toute la ma-  
melle , il est absolument nécessaire, foit qu’il sisit ul-  
céré ou non,d’extirper entierement la partie. J’extirpai  
en 1720. un cancer de cette espece dont j’ai parlé dans  
un traité particulier, qui occupoit non-seulement toute  
la mamelle , comme on le voit, *Pl.* 10. *Fig. 3. A. B.*mais qui pestut encore plus de douze livres. Dans un  
pareil cas , on doit, comme je l’ai déja dit , examiner  
si le cancer est adhérent aux glandes situées Eous l’ais-  
selle , ou au muscle pectoral ; la plupart des Auteurs  
assurent que l'opération est inutile dans ces deux cas.  
Mais sans m’arrêter à ce que j’ai dit de ces l'ortes de  
glandes , *Bidloo* rapporte ( *Exercitat. Anat. Chirurg,  
p.* 168.) qu’il a plus d’une fois guéri des cancers de cette  
efpece , & même coupé la partie du muscle pectoral  
qui étoit attaquée , fans que l’opération ait été suivie  
d’aucun fâcheux accident. Il assure même que le cas  
n’est pas toujours defespéré , quand la côte seroit cariée  
à un certain point, puisqu’il a fouvent dissipé la carie en  
ratissant l'os, ou avec l'onguent jaune de *IVurtz* : mais  
la cure est beaucoup plus assurée lorsque le cancer n’est

ιιοι A M P

point adhérent aux glandes ni aux muscles.

Après avoir indiqué les cas qui exigent que l’on extirpe  
toute la mamelle dont le cancer s’est emparé, il me  
reste à montrer de quelle maniere on doit faire l’opé-  
ration. Mais comme les Chirurgiens font partagés là-  
dessus , il ne *sera* pas inutile d’examiner quelques-  
unes des méthodes dont ils,*se* servent. Après avoir  
placé la malade dans une chaise comme nous l’a-  
vons dit ci-desses, on doit, suivant Scultet, passer  
une grosse aiguille enfilée d’un gros cordon de fil  
dans la base de la mamelle. Lorfqu’un fil ne staffit  
point on repasse encore l'aiguille dans la mamelle  
pour faire croiser les fils , *Planche* 10. *Fig.* 4. et  
5. On lie ces quatre bouts de fil ensemble & l’on en fait  
une anse pour lever la tumeur, puis avec un rasoir bien  
tranchant on coupe tout à l’entour jufqu aux côtes.  
Scultet veut que l'on commence à couper à la partie fu-  
périeure : mais il vaut mieux commencer par la partie  
inférieure, comme on le voit *Pl.* 10. *Fig. 5.* de peur  
qu’une trop grande perte de fang ne mette obstacle à  
l’opération ou n’empêche le Chirurgien de la faire avec  
toute l'exactitude nécessaire. Si la mamelle est d’une  
grosseur considérable, on fe fervira d’tm rafoir propor-  
tionné pour que l'opération foit plutôt faite. La mé-  
thode de Solingen & de Bidloo diffère de la précéden-  
te, en ce qu’ils se fervoient au lieu dés cordens dont  
nous avons parlé,d’une especede fourchette représentée  
dans la *Pl.* 1 o. *Fig.* 6. On enfonce cette fourchette dans  
la mamelle affectée, par fa partie inférieure, de telle  
Eorte qu’on puisse y passer le rafoir représenté dans la  
*Planche* 10. *Fig.* 7. Lorsque le cancer nloccuppe pas  
beaucoup de place,il substitue à cette fourchette un insc  
trument à peu près femblable à une petite épée, dont  
on peut voir la figure dans la *Planche* 10. *Fig.* 8. Tous  
ces instrumens doivent être munis d’un manche conve-  
nable. Mais comme ces deux méthodes d'opérer font  
trop cruelles & sont trep de douleur, on ne les em-  
plmeplus aujourd’hui, & l'on se fert d’une espece de  
tenailles de l’invention d’Helvétius, dont l’une.qui est  
représentée dansla*Planche* 11. *Fig.* 1. embrasse lapar-  
tie supérieure de la mamelle; & l’autre que l'on voit  
dans la *Planche* 11. *Fig.* 2. fa partie supérieure & infé-  
rieure pour pouVoirla lever & l'extirper plus aisément  
avec lerasoirquenous aVons déerit. La meilleure mé-  
thode silivant moi, est de lever la tumeur avec la main  
gauche , & de couper toute la partie dont le cancer  
s’est emparé. Lorfque la tumeur est si grande que le  
Chirurgien ne peut pas la lever d’une main, un Aide  
la siiisit des deux mains, & l'opérateur la sépare tout à-  
fait, mais avec précaution, des parties siaines. J’ai cou-  
pé par cette méthode sians me servir d’autre instrument  
que d’tm rasoir, une mamelle qui pesioit douze lÎVres,  
dont on voit la figure dans la *Planche* 10. *Fig.* 3. & *ce-*la avec beaucoup de promptitude & de Euccès. On trou-  
ye des exemples de cancers guéris par cette méthode  
dsopérer, dans la 44. Observation de Scultet.

Laquatrieme méthode de faire cette opération , est celle  
dont s’est fervi il y a quelques années un Chirurgien  
Hollandois. Le Docteur Tabor l'a éclaircie dans une  
Dissertation particuliere & y a joint un instrument dont  
on peut voir la figure dans la *Planche* 11. Fig. 3. On  
siaisit la mamelle malade avec les branches courbes  
AA, B B de cet instrument, *Planche* 11. Fig. 3. corn-  
me on le voit dans la *Figure* 4. de cette *Planche.* On  
ferre de la main gauche les extrémités C C des bran-  
ches, *Fig.* 3. pour mieux prefl'er la racine ou la basic de  
la mamelle affectée; après quoi avec un instrument  
courbe & tranchant EF qui doit passer dans la fente  
pratiquée dans la branche D D, on coupe tout d’un  
coup la partie. Quelque curieux que sioit cet instrument  
& quelque spécieuse que pareisse cette méthode, je ne  
la crois pas préférable à celle que j’ai indiquée , qui est  
beaucoup plus simple : je n’ai pas cru cependant devoir  
la passer fous silence, à caisse de sia nouveauté. On trou-  
vera une description plus étendue de cet instrument  
dans la *Planche* 11.

AMP

Après que la mamelle est coupée, quelle que foit la mé~  
thode dont on s’est servi, il est à propos, suppose que  
les forces de la malade le permettent, de lui tirer quel-  
ques onces de siang aVant que de panser la plaie -, pour  
prévenir l'inflammation & l’hémorrhagie quipourroit  
survenir sans cette précaution. Quelques Chirurgiens  
s’imaginent que l’on ôte par ce moyen le sang vitié,  
mais cette opinion ne mérite pas qulon s’y arrête. Lorse  
que la malade est affoiblle, il est plus à propos de pan-  
fer la plase aussi-tôt après l’opération, que de l’affoiblir  
davantage par la saignée. Je fai que Bidloo & Garen-  
geot prétendent que l'hémorrhagie n’est point à crain-  
dre dans ces hortes de cas, & qu’on l’arrête sort aisé-  
ment : mais l’expérience m’a convaincu du contraire,  
car j’ai vu souvent sortir par l'appareil une si grande  
quantité de siang, que la malade en a été extremement  
affoiblie. Le plus sur est donc d’appliquer l’appareil  
& le bandage avec beaucoup de sioin & de précaution.

J’ai indiqué ci - devant la maniere la plus avantagcusie  
d’appliquer les plumasseaux & les bourdonnets , & il  
me suffit d’avertir le Chirurgien de ne les ôter qu’au  
bout de trois jours, & même d’attendre qu’ils tombent  
d’eux-mêmes plutôt que de les arracher de force. La  
cicatrice fe fait d’autant plutôt, que l'on renouVelle  
moins souvent & avec plus de précaution l’appareil.  
Mais s’il furvenoit pendant le cours de la cure une  
Tuppuration trop abondante, il faudrOltdans ce cas ré'-  
nouveller souvent l'appareil ; il est même bon de peur  
qu’une perte de substance trop copieuse n’affoiblisse  
la malade & ne lui causse la mort, de ne point se servir  
d’onguens digestifs & de n’employer que de la charpie  
feche ou légerement imbibée de teinture de myrrhe &  
d’ambre-. Un Chirurgien m’a assuré qu’ll se servoit  
avec succès dans ces hortes de cas d’alun brûlé aVec un  
peu de précipité rouge , qui sormoit la cicatrice en  
très-peu de tems.

La malade doit , pour recouvrer peu à peu les forces  
qu’elle a perdues , ufer non-feulement d’alimens qui  
forment un bon fuc, & qui foient faciles à digérer ,  
comme de bouillons , de gelées, djœufs mollets, &c,  
mais encore de remedes cordiaux, & d’émulsions qui  
flatent le gout. Il faut prendre garde d’un autre côté  
que la plaie ne fe ferme trop-tôt, car les Auteurs ont ob-  
fervé qu’alors la maladie acquiert de nouvelles forces,  
& revient avec plus de violence. Suppofé donc qu’on  
appréhende un pareil accident , il est bon de mêler de  
tems à autre dans l'appareil du miel rofat, afin d’en-  
tretenir la fuppuration pendant un tems suffisant. A-  
près même que le cancer est guéri, la malade dôits’ase  
fujettir à un régime extremement exact & ne point ste  
livrer aux passions. Il est bon aussi, surtout si c’est au  
printems , qu’elle isse de purgatifs, & qu’elle ste fisse  
tirer autant de stang que *ses* forces pourront le per-  
mettre.

Lorsque pendant la cure, la malade est attaquée d’une  
fievre violente accompagnée de la difficulté de respi-  
rer, il est rare qu’dle ne meure. Pour prévenir ce mal-  
heur, il saut la fiaigner à tems & lui donner desreme-  
des qui la mettent à couvert des atteintes de ces mala-  
dies. On trouve des femmes qui endurent cette opé-  
ration avec une force & un courage extraordinaire; au  
lieu que d’autres fe laissent si fortabbatre à la peur, &  
jettent des cris si effroyables, qu’ils fliffifent pour dé-  
concerter le Chirurgien le plus intrépide & pour le  
troubler dans S011 opération. Dans ce cas, il est ablo-  
lument nécessaire , silivant le consieil de Cesse , que le  
Chirurgien s’arme d’intrépidité & qu’il opere avec la  
même tranquilité, que s’il étoit siourd, & qu’il n’en-  
tendît pomt les cris & les gémissemêns de la ma-  
lade.

Les Observations de A4. Sharp fur cefujet, contiennent  
des particularités trop importantes pour que je les passe  
fous silence.

Le Euccès de cette opération est extremement incertain;  
parce qu’il arrive assez siouvent que le virus chanereux  
fe trouVant toujours mêlé avec le fang , même après

1105 AMP

*F amputation ,* reproduise un nouveau cancer dans la  
plaie ou dans quelqu’autre partie du Corps. Il semble  
que la malade peut compter davantage sim la guérison ,  
& qu’elle est plus à c ouvert d’une rechute ïorfque le  
skirrhe s’est formé lentement, & en tardant à devenir  
carcinomateux, lui a donné le tems de diflérer l'opé-  
ration ; que lorfqu’il vient tout d’un coup accompa-  
gné de douleurs aigues. Quoique je n’ofe rien assurer  
Ià-destus, il meparoît cependant lorfque je me rappelle  
les perfonnes qui ont été guéries de cette maladie, que  
cette observation est assez bien fondée. On trouve  
quelques Chirurgiens si découragés par le matlvais suc-  
cès de cette opération, qu’ils la condamnent dans tou-  
tes fortes de cas; ils aiment mieux livrer leurs mala-  
des à une mort certaine, que de hafarder une opéra-  
tion du si.iccès de laquelle ils *sc* méfient. Cependant les  
exemples qu’on a des perfonnes à qui elle a fauvé la  
vie , font assez nombreux pour pouvoir faire bien au-  
gurer du fuccès.

Le skirrhe des mamelles est une tumeur lisse, fans inflam-  
mation , qui a de profondes raeines dans la mamelle.  
Il est généralement accompagné de douleurs poignan-  
tes qui le rendent d’autant plus dangereux qu’elles  
font plus Violentes. A mefure que la tumeur dégénere  
en cancer, elle devient inégale & livide , & les Vais-  
seaux devenant Variqueux , elle s’ulcere à la fin.

Lorfique le skirrhe est petit on peut l’extirper en lassant  
une incision longitudinale : mais supposé qu’il foitd’u-  
ne grosseur considérable, on fera dans la peau une in-  
cision ovale proportionnée à la grosseur de la tumeur.  
Par exemple , si la tumeur a cinq pouces de long fur  
trois de large, l'incision doit être à peu près de la *mê-  
me* longueur , fur un pouce & demi de large. En extir-  
pant la mamelle, il faut conserver autant de la peau  
qu’il est possible, & pour cet effet faire l’incision beau-  
coup moindre que la base de la mamelle que l'on doit  
entierement séparer du musicle pectoral. Cette opéra-  
tion n’est point difficile, à caisse que les skirrhesn’é-  
tant que des glandes grossies à un point considérable ,  
& recouvertes de leurs membranes propres; on les dise  
lingue & on les sépare aisément des parties voisines.  
Ce que je dis a lieu lorfque la tumeur est mobile , car  
elle est quelquefois tellement adhérente aux mufdes  
qui font dessous & aux côtés,que l'opération est abfolu-  
ment impraticable. Lorfqu’il y a des traînées de glan-  
des endurcies & skirrheufes fous l'aisselle, l'opération  
devient inutile, à moins qu’on ne les emporte , car on  
ne peut point compter qu’elles se dissipent par la fup-  
puration. Les Chirurgiens croyent qu’il est impossible  
d’extirper ces glandes stans ouvrir les Vaisseaux ; je l'ai  
cependant fait avec fuccès lorsqu’elles n’ont point été  
trop profondes, ni trop avancées fous l'aisselle.

On doit fe rendre maître du fang en liant les Vaisseaux  
avec la chair avec une aiguille enfilée d’un cordon ciré.  
Pour découvrir les orifices des Vaisseaux, on doit net-  
toyer la plaie avec une éponge imbibée d’eau chaude.

Les tumeurs skirrheufes qui fe forment aux environs de  
la mâchoire inférieure font généralement parlant des  
tumeurs ferophuleuses d’autant plus aisées à connoî-  
tre , qu’elles fe fixent fur les glandes falivaires. Elles  
font très-difficiles à guérir , mais moins cependant que  
le skirrhe des mamelles , car il arrive souvent qu’elles  
viennent à suppuration & qu’elles se guérissent d’elles-  
mêmes. Lorsqu’elles reviennent après avoir été gué-  
ries, c’est faute d’avoir suffisamment détergé le stand  
de la tumeur lorsqu’elle fuppuroit ; on y peut remé-  
dier en appliquant si.lr Ea Eurface un caustique, comme  
je l'ai souvent pratiqué moi-même avec un fuccès *ex-  
traordinaire.* Il fe forme encore une autre el'pece de  
skirrhe dans le cou dont l'extirpation réussit beaucoup  
mieux que celle d’aucun autre que ce l'oit. Il consiste  
dans le gonflement des glandes lymphatiques qui s’é-  
tendent le long de la veine jugulaire, & il distere des  
cancers de cette partie , en ce qu’il est mobile , qu’il  
ne causie aucune douleur, que la peau qui le couvre  
d'est point tendue, &que sia pression siur la trachée ar-

A M P Ii04

tere & siur i’assophage est peu considérable. Il differe  
encore du cancer en ce qu’il affecte rarement le tempé-  
rament , au lieu que le caneer n’a pas plutôt paru qu’il  
fait reffentir fes malignes influences dans toute l’habi-  
tude du corps. La situation de cette tumeur exige beau-  
coup de précaution dans l'opération. J’en séparai der-  
niercment une de cette espece de la veine jugulaire  
d’environ la longueur d’un pouce & demi. Elles s’é-  
tend quelquefois fur le menton jufqu’à la bouche, de  
Eortc qu’on est iorcé de couper les conduits salivaires  
en opérant, ce qui prolonge extremement la cure. Au  
défaut des autres méthodes, on peut guérir ces fortes  
de tumeurs , en faisant par dedans la bouche, une inci-  
sion dans la partie de la joue qui est affectée. On la  
tient ouverte au moyen d’une tente ou d’un petit séton,  
& l’on panfe la plaie exterieurement. On n’interrompt  
point par ce moyen le cours de la falive, & l’on fer-  
me la plaie externe avec beaucoup de facilité.

On panfe toutes ces plaies avec de la charpie feche, de  
même que les autres plaies qu’on a faites par incision.  
**SHARP.**

Comme il arrive quelquefois que des accidens , qui font  
les fuites du libertinage , mettent certaines perEonnes  
dans la dure nécessité de perdre par *i’amputation* tout  
le pénis, ou une grande portion de ce membre ; j’ai  
cru devoir indiquer ici la maniere dont on sait cette  
opération.

*Amputation du Pénis,*

Lorsi^ue lagangrenes’empare de la verge, ensuite d’une  
inflammation d’un phimosis ou paraphimosis ; on doit  
sitivre pour la cure la méthode que l’on trouvera indi-  
quée dans l'article *Phimosis.*

Mais lolssque le pénis est affecté d’un cancer ou du spha-  
cele , il faut l’extirper fans délai, de peur que le ma!  
ne faste plus de progrès & ne caisse la mort au malade.  
Voici la meilleure maniere de faire cette opérations  
On inferera dans l’uretre un petit tube d’argent ou de  
plomb , un peu plus long que la partie affectée, que  
l’on enfoncera un peu plus avant que l'extrémité de  
celle qui est corrompue. Après quoi on liera la partie  
faine du pénis avec un gros cordon de fil ou de fioie,  
de la même maniere que lorsqu’on veut extirper par  
la ligature, quelque tubercule ou excroissance char-  
nue. On fixera le tube le mieux qu’il fiera possible,  
pour qu’il ne sorte point, & qu’il lasse un cours libre  
à l'urine. On laisse la ligature, & même s’il est nécef-  
selire, on en sait une seconde le lendemain fur la pré-  
cédente, de sorte qu’au bout de quelques jours la par-  
tie corrompue fie sépare d’elle-même à l’endroit de la  
ligature. Je sai que plusieurs Chirurgiens retranchent  
tout d’un coup la partie mortifiée, qu’ils arrêtent quel-  
quesois le siang, & réunissent la plaie au moyen d’un  
cautere actuel, ou d’astringens , comme on en peut  
voir un exemple dans la cinquante-sixieme obferva-  
tion deScultet. Mais comme il est rare que cette mé-  
thode réussisse , & qu’elle a des stlites fâcheuses ; je  
fuis d’avis qu’on fe ferve de la ligature. En ne retran-  
chant qssune certaine partie du pénis, il reste après la  
cure un pouvoir de procréation proportionné à la gran-  
deur de celle qui reste.

Ceux qui semt curieux de ces sortes de cas, peuvent con-  
scilter après Scultet, Hildanus , *Observat.* 60 et 65.  
Ruysch , *Cent.* 3. *Observ.* 88, et Doebelius, *Observat.*30. qui a donné un Traité fur ce siljet. Heister, *TomtII.*

*CAS.*

Un nommé Pierre Perrod, Forgeron dans un petit Vil-  
lage près de Latssanne, âgé de quarante ans , d’un tem-  
pérament mélancholique, avoit depuis sim enfance un  
poireau de la grosseur d’une lentille fur la couronne  
dugland, qui ne lui caufoit aucune douleur, à mcins  
de quelque frottement considérable. Il fe maria, mais  
lorfqu’il voulut avoir commerce avec sa femme, le  
frottement

i ioj A M P

frottement des parties lui causii des douleurs si violen-  
tes & si insupportables, qu’il Eut obligé de faire lit a  
part pendant treize ans. Les douleurs augmenteront,  
& le poireau dégénéra en un cancer monstrueux, aussi  
gros que la tête d’un petit enfant. Sa verge étoit en  
quelque forte transformée en une masse de chair de  
couleurlivide, & raboteufe.L’odeur qui en fortuit étoit  
si insupportable, que personne ne pouvoir habiter avec  
lui. Un grand nombre d’ulceres dont quelques-uns  
donnoient passage à l’urine environnoient ce fungus  
chancreux. Comme la maladie empiroit de jour en jour,  
on confulta des Medecins de toute espece. Ils désef-  
pérerent tous de fa guérifon & déclarerentsa maladie  
incurable. Il étoit dans un état qui attiroit la compaf-  
sion de tout le monde & à la veille de perdre la vie  
lorfqu’il jugea à propos de me consulter. J’entrepris  
de le traiter à la sollicitation de Pierre Pagesius person-  
nage aussi recommandable par *sa pieté* que par sim éru-  
dition. Mais ce fut après avoir déclaré mes sentimens  
-à fes amis & tous ceux qui étoient préfcns. L’examen  
du cas me le fit trouver encore plus terrible , car le  
cancer avoit étendu ses racines jufqu’aux vaisseaux de  
l’abdomen &s’y étoit fixé. Je jugeai donc qu’il étoit  
plus à propos d’avoir recours au dernier remede , &  
de lui amputer le membre que de le laisser plus long-  
tems dans un état si déplorable.

Voici la maniere dont je prooédai à la cure.

Apès lui avoir prefcrit le régime que je jugeai le plus con-  
venable , je le purgeai avec cette potion,

Faites-les bouillir de telle forte que la décoction passée  
ne monte qu’à trois onces.

Eaites-y dissoudre *trots dragmes de confection d’hamech,*une quantité suffisante *de sirop purgatif de ro-  
ses , sait avec de la rhubarbe, de P agaric et du  
sené.*

Ajoutez-y *une once d’eau de canelle distilee fans vin.*

Faites-en une potion , que vous donnerez de grand ma-  
tin au malade.

Je lui tirai le lendemain six onces de fang du bras gau-  
che, & lui ordonnai ensiuite l'aposeme suivant, pour  
disposier les humeurs à être évacuées.

AMP

Faites bouillir ces drogues dans une quantité d eau Fuf»  
fifante, jusqu’à diminution du tiers.

Faites infuser & macérer suivant Part dans une pinte &  
demie de cette décoction.

Faites-en une potion selon Part, dont le malade usera  
pendant quatre matins consécutifs.

Le malade ayant été ainsi disposé , après l’avoir sait pif-  
fer je le plaçai le I o Juillet 1601. Eur un siége ,& lui  
extirpai le pénis dans l’abdomen même en preEence de  
Jean Rhéterius , Professeur en Hébreu à Lausanne „  
de Claude Mariones fameux Apothicaire, de David  
Clerk & de plusieurs autres perfonnes qui vivent en-  
core. J’appliquai enfuite ma poudre styptique fur la  
plaie avec de la charpie trempée dans des blancs  
d’œufs. J’enveloppai le scrotum & les aines avec des  
linges en double , trempés dans de l’oxycrat chaud ,  
& assurai le tout avec un bandage. J’ordonnai aux Ai-  
des que je laissai auprès de lui , de presser doucement  
l’appareil avec leurs mains trempées dans de l’oxy-  
crat, pour prévenir l’hémorrhagie ; car dans ces for-  
tes de cas les cauteres actuels font extremement dan-  
gereux, parce qu’ils peuvent obstruer les conduits uri-  
naires,& casser une inflammation dans la vessie & dans  
les parties qui lui flont contiguës. Je ne levai l’appa-  
reil que le lendemain. Je cicatrisai ensuite la plaie  
silivant ma méthode ordinaire , en Issant de digestifs  
pendant quelques jours, en lui oignant le ventre & les  
parties contiguës à la plaie, avec de l’huile rosat &  
de l’huile de myrthe, & en lui appliquant une emplâ-  
tre défensive fur la partie inférieure du bas-ventre.

Je lui donnai pour conduire fon urine, un instrument  
très-simple , fort approchant de la partie qu’il venoit  
de perdre, dont il se servit fans douleur & sans diffi-  
culté après qu’il eut été guéri. Sa semté *se* rétablit si  
parfaitement, lque les personnes qui Pavoient vu dans  
le déplorable état dont j’ai parlé, & qui le virent s’ac-  
quiter avec tant de facilité des différentes parties de  
fa profession , ne purent s’empêcher d’être furpris ex-  
traordinairement.

Comme plusieurs perfonnes s’imaginent que le cancer  
qu’on a extirpé dans une partie ne manque jamais de  
revenir dans une autre , il ne sera pas inutile de faire  
obferver que cet homme vécut encore plusieurs années  
fans rcffentir la moindre incommodité & simsque l'ac-  
cident factieux qui lui étoit arrivé , l’empêchât de va-  
quer à *ses* aflaires. Il rendoit même sim urine & la  
pouffoit aussi loin qu’il l’eût pu faire avec fa verge ,  
fans être obligé de fe servir de l'instrument que je lui  
avois ordonné. Et ce qm est encore plus surprenant,  
il m’assura qu’il ressentoit fort fouvent les aiguillons  
de la chair. Il mourut cependant Vers la fin de 1611.  
à Netherlands, fians que j’aie pu fiaVoir quelle sut fia  
maladie.

Pendant la guerre que le Duc de SaVoye eut aVec les  
GeneVois un fioldat eut le malheur de perdre  
les parties de la génération par un coup de moufiquet.  
On le tranfporta à GeneVe où il fut heureufement gué-  
ri par le fameux Jean Grifton. On remarquera que  
l’hémorrhagie ne fut pas fort abondante , car sans cela

j ï 07 A M P

la cure eût été très-difficile & très-dangereufe , com-  
me je pourrois le prouver par un grand nombre d’e-  
xemples.

J’ai rapporté dans l'observation précédente un exemple  
d’un penis coupé & guéri avec succès.

J’en vais maintenant rapporter deux autres qui prouve-  
ront que ces sixtes d’opérations font extremement dan-  
gcreuses, à moins qu’on ne les faste avec beaucoup de  
dextérité & de précaution.

Un pauvre mendiant qui rodoiten 1581. de ville en vil-  
le avec un *sac* assez bien fourni, pendu au cou , eut  
le malheur d’attirer les yeux d’un coupeur de bourse ,  
qui ayant remarqué que lorfque ce misérable *se* baif-  
loit, ce Eac lui pendoit entre les cuisses , prit si bien  
son tems , qu’un jour qu’il étoit à ramailer fes provi-  
sions devant une boutique , il s’avança par derriere ,  
& lui coupa d’un seul coup la verge & le siic. Ce men-  
diant tomba à la renverse & mourut star le champ.

Dans l'année 1582. un homme d’environ quarante ans ,  
qui avoit un ulcere malin fur le gland de la verge , eut  
le malheur de s’adresser à un Chirurgien qui n’étoit  
pas des plus habiles. Il lui coupa le gland : mais comme  
il n’avoit aucun astringent assez fort pour arrêter le  
sang qui fortuit de la plaie , il fut à la cuisine pour fai-  
re rougir au feu le premier instrument qui fe presenta  
fous *sa* main. Mais dans le tems qu’il mit pour aller  
& venir , il survint une hémorrhagie si violente, que le  
malade mourut peu de jours après , fans qu’il lui fût  
possible de le fauver , tant fes forces avoient été afioi-  
blies. Cet exemple doit apprendre aux jeunes Chirur-  
giens, qu’ils ne sauroient apporter trop de favoir , de  
dextérité & de précaution clans ces fortes d’opérations.  
HILDAN, *Cent.* 3. *Obs.erv.* 88. 89.

On peut extirper le penis avec assez de fuccès , pourvu  
que l'on prenne toutes les précautions qu’une fembla-  
ble opération exige.

Un Payfan étoit incommodé depuis deux ans d’une tu-  
meur skirrheufe fur le gland du penis, qui dégénera à  
la fin en un ulcere chancreux, aussi gros que le poing.  
Joachim Schrader, à qui il s’adressa , me fit appeller en  
confultation avec les sieurs Hiddingh, André Boekel-  
man & fon fils Corneille. Nous approuVames urtani-  
mementl'extirpation , qui fut faite le jour fuivant avec  
tant de succès, que le malade jouit encore aujourd’hui  
d’une fanté parfaite.

Voici la maniere dont l’opération fut faite.

Après avoir introduit une sonde par l’uretre jusques  
dans la cavité de la vefsie , nous fîmes une forte li-  
gature fur le penis à l’endroit de la partie affec-  
tée , avec un cordon, qui bien que petit, étoit si.lffi-  
sant pour faire une forte compression. Le malade sisp-  
porta les douleurs de l’opération avee tant de coura-  
ge , que tous les fpectateurs en furent furpris ; car à  
peine lui entendit-on pousser le moindre gémssement.  
Après avoir fait cette ligature , nous arrêtâmes lafon-  
de avec un cordon, pour qu’elle ne pût point fortir de  
l’urctre. Nous fîmes une feconde ligature le lende-  
main pour que la partie fe mortifiât plutôt. Nous en-  
veloppames en même-tems la partie dans une vessie  
mouillée , pour recevoir l’urine & empêcher la mau-  
vaifie odeur. Le cinquieme jour, autant qu’il m’en fou-  
vient, nous empotâmes la partie mortifiée avec le bise  
touri , fians qu’il survînt aucune hémorrhagie, à causse  
qu’elle étoit entierement mortifiée. Nous laisslmes la  
fonde dans l’uretre encore un ou deux jours, jusqu’à  
ce que la ligature eût tombé d’elle-même, & que le  
malade n’en eût plus befioin. Après qu’il fut rétabli ,  
il rendit fon urine par un instrument d’ivoire , car la  
partie du penis qu’on avoit lassée étant tout-à-fait  
rentrée dans le bas-ventre , il n’eût pu rendre fon uri-  
ne fans le secours de cet instrument. RUYSCH , *Vol. I.*

*Obs.erv.* 30.

Cœlius Aurelianus emploie le mot *amputaelo* dans un  
stens différent de celui que nous venons de luidonner.

l. Par exemple *Acuu L. II. es 6.&c* 10. *Vocis amputatio*

AMU ΪΙθ8

signifie la perte de la parole ou l'impossibilité dans la-  
quelle on est de parler. Ce même Auteur emploie ce  
mot exactement dans le même sens, *Chronic, L. IV.  
cap.* 7.

*Amputare vires* , signifie encore dans cet Auteur, affoi-  
blir, énerver, de même que *nervos amputare.*

AMU

AMUCTIC A, Ἀμυκτικὰ, d: *asiL.o-ω, picoter.* Cœlius Au-  
relianus, *Chron. L. II. c. 6.* emploie ce mot pour défi-  
gner les remedes qui en aiguillonnant & picotant les  
bronches excitent la toux & contribuent par ce moyen  
à l'évacuation des matieres qui offensient les poumons.  
Ces remedes font les mêmes que ceux qu’on appelle  
*arteriaca.*

AMVETTI ou VETTI-TALI, que l'on distingue au-  
trement par le nom d’*Arbor Indica , floribus spicatis ,  
feminibus parvis in vaseulis siccis.*

C est le nom d’un arbre des Indes à qui l'on n’attribue  
point de vertus médicinales.

AMULETA , *Amuletes.* Il y a tant de rapport entre  
les *amulxtes 8e* les charmes , que je ne les séparerai  
point dans cet Article.

L’Histoire Sainte nous apprend que l’idolâtrie avoit ré-  
pandu fes malignes influences stur l’esprit des hommes  
long-tems avant Moyse, & il est probable que la mé-  
thode ridicule de provenir les maladies & de rétablir  
la Eanté par l'tssage des charmes & des *amuletes* étoit  
née en même tems. Il est par conséquent aussi difficile  
de trouver l'origine de la magie & des charmes que cel-  
le de l'idolâtrie. On ne s’attachera donc pas à une re-  
cherche de cette nature qui paroît étrangere à notre  
sujet, & nous renvoyons ceux qui en font curieux  
aux Auteurs qui en ont traité.

Pour nous éloigner de notre scljet le moins qu’il est pose  
sible, il suffit de favoir que ces moyens illégitimes que  
la fausse religion a fait naître, & que la crédulité des  
Peuples a entretenus, ont été pratiqués & qu’on les a  
même joints à la Medecine long-tems avant l'Efculape  
Grec , qui felon toute apparence les pratlquoit lui-  
même.

Quant à la maniere dont cet abus s’est introduit dans la  
Medecine & aux raisons qui ont fait que l'on s’en est  
laissé prevenir , il y a apparence que les hommes  
voyant que les autres moyens naturels qu’ils avoient de  
guérir leurs maladies ou de conferver leur fanté & leur  
vie, étoient fouvent inutiles , ils s’attachercnt à tout  
ce qui fe présenta,& crurent le premier fourbe qui vou-  
lut leur en impofcr.On fe laissa d’autant plus facilement  
persuader à admettre les moyens superstitieux, que l'on  
s’imagina que s’ils ne faisoient point de bien, du moins  
ne feroient-ils point de mal ; & quoiqu’ils fussent sans  
force & fans vertu, il a suffi pour en établir l'tssage,  
que quelques personnes crussent en avoir reçu du sou-  
lagement. Il a pu même arriver que ce soulagement  
ait été effectif, la force de l’imagination ayant suppléé  
à celle qui manquoit aux remedes, & l'impression que  
ces remedes avoient faite fur l’efprit ayant pu *se* com-  
muniquer au corps & changer l’état de *ses* parties. Si  
l’on ajoute à cela deux autres considérations, l’une  
que ces remedes n’étoient ni rebutans , ni douloureux  
comme les remedes ordinaires; la seconde que la reli-  
gion ou plutôt la superstition ( qui a un très-grand pou-  
voir stur l’esprit des hommes ) les autoristoit, on con-  
viendra qu’il n’en a pas stallei davantage pour déter-  
miner les Peuples à *s’en* servir, sur quelques exemples  
qu’ils prétendoient avoir vus de leurs bons effets.

Si outre l’artifice & la Eourberie des hommes , il y avoit  
quelque choEe de plus, c’est cè que je laisse à part &  
que les Théologiens décideront. Quoiqu’il en sent, les  
charmes ou les enchantemens, *se font* si bien introduits  
dans la Medecine, que toutes les Nations du monde  
les ont pratiqués de tems immémorial. Les Payens ne  
Pont pas les seuls qui aient donné dans cette Folie ; les  
Peuples mêmes qui ont été honorés de la connossance

ιΐ09 AMD

de Dieu , se font laissé entraîner par le mauvais exem-  
ple des Idolâtres, & quelques-uns de ceux qui ont paf-  
fé pour les plus seiges , de quelque religion qu’ils aient  
été, n’ont pas moins donné dans cette erreur que le  
simple peuple, quoiqu’il y ait aussi eu de tout tems ,  
même parmi les Payens, des gens qui s’en font mo-  
qués.

On charmoit quelquesois les maladies par de simples pa-  
rolcs ou par de certains mots qu’on prononçoit à l'o-  
reille du malade ou même loin de lui, dans l’inten-  
tion de le guérir, & qu’on accompagnoit de diversies  
cérémonies. On appelloit ces paroles ou ces mots ἐπαοι-  
δαὶ en Grec, & *incantamenta* ou *carmina* en Latin ; à  
quoi répond & d’où est dérivé le François, *enchante-  
mens Ou charmes,* comme qui diroit des vers ou une  
espece de chansion , qu’on prononçoit siur quelqu’un ,  
parce que ces paroles étoient ordinairement en vers ,  
ou qu’on les récitoit comme en chantant. Ce n’est pas  
qu’on ne sie sierVlt aussi de la prosie, & même qu’on  
n’employât des mots barbares, ou qui ne signifioient  
rien , & que ceux qui les prononçoient n’entendoient  
pas mieux que ceux pour qui la cérémonie sie faisioit.

D’autres fois on écrivoitces mots sur de certaines chosies  
que l’on attachoit au corps du malade ou qu’on lui fai-  
foit porter. C’est ce que les Latins ont appelle des  
*amuletes, amuleta,* qui vient du verbe *amovere, oter -,  
éloigner.* Ils les appelloient encore *proebia ovtproébra,*de *prohibere, garantir -, défendre.* Les Grecs les ont ap-  
pellés dans le même siens *apotropaea, phylacteria, amyn-  
terita, alexiteria-, alexipharmaca*, parce qu’ils croyoient  
que ces remedes défendoient ou garantissoient non-feu-  
lement contre les maladies provenantes de cafsses na-  
turelles, mais contre les charmes ou les enchantemens  
qui pouvoient avoir été faits par d’autres en vue de  
nuire.

La matiere de ces *amuletes* étoit tirée des pierres, des  
métaux, des simples, des animaux, & généralement  
de tout ce qu’il y a au monde. On gravoit fur les pier-  
res, fur les métaux & fur le bois , des caracteres ou  
des figures ou des mots, qtti devoient être disposés en  
un certain ordre, aussi-bien que ceux que l'on écrivoit  
Eur du papier. Tel est le remede que Serenus Samoni-  
cus indique pour guérir une espece de fievre que les  
Medecins appellent *hémitritée* ; ce remede consiste à  
écrire le mot *Abracadabra* stur du papier d’une cêr-  
taine maniere. Voyez *Abracadabra.*

Les Juifs ont attribué la même vertu au mot *Abracalan,*prononcé de la même maniere. V oyez *Abracalan.*

On trouve dans Marcellus Empiricus , dans Trallian &  
ailleurs, divers exemples *d’amuletes* faits par des ca-  
racteres rangés en certain ordre & graics fur des mé-  
taux, fur des pierres, &c.

Quelquefois on n’écrivoit ni on ne marquoit rien fur les  
matieres propres à faire des *amuletes,* mais on em-  
ployoit je ne fai combien de cérémonies si.iperstitictsscs  
dans leur préparation & dans leur application, fans  
compter la peine qu’on fe donnoit pour obferver que  
les astres fussent disposés favorablement. Les Arabes  
ont donné à cette derniere forte *Pamuletes,* dont la  
vertu dépend principalement de l'influence des astres,  
le nom de *talismans*, Clest-à-dire images.

On faisoit des *amuletes* de toutes Aortes de formes, & on  
les attachoit à toutes les parties du corps, d’où vient  
qu’on les appelloit encore *periapta & periammata ,*d’un verbe Grec qui signifie attacher autour de quel-  
que chofe. Quelques-uns ressembloient à une piece de  
monnoie, qu’on perçoit pour les pendre au cou avec  
un filet. D’autres étoient faits en anneaux, pour  
être mis aux doigts ou ailleurs ; d’autres comme des  
brasselets ou des colliers, qu’on portoit aux bras ou au-  
tour du cou, ou comme des couronnes dont on entou-  
roit la tête.

On pourroit joindre aux *amuletes* ou aux charmes tous  
les autres remedes superstitieux. On sait que l’anti-  
quité y ajoutoit beaucoup de foi, & en employoit un  
grand nombre. Il y aVoit, par exemple, certains sim-

A M U mo

ples que l’on ne cueilloit, que l’on ne préparoit , &  
que l’on, n’appliquoit point fans pratiquer en même  
tems de certaines chofes, qui d’elles-mêmes ne pou-  
voient point faciliter l’efi'et du remede ni augmenter  
*sa* vertu , en un mot qui fembloient tout-à-fait indif-  
férentes, mais fans lesquelles on prétendoit néantmoins  
que le remede étoit inutile. Les Livres des anciens  
Medecins contiennent plusieurs desicriptions de siem-  
blables remedes , qui siont encore pratiqués aujourd’hui  
par des Empyriques , des femmes oti d’autres perfon-  
nes crédules & si.lperstitieufes. Voyez *Bara.*

Il y avoir des *amuletes* où ni les charmes , ni les fupersti-  
tions n’avoient point de part, quoique perfonne ne pût  
rendre raision des effets qu’on leur attribuoit , ni de la  
maniere dont ils agissoient. Cette derniere forte *Ta-  
muletes* est encore aujourd’hui approuvée par divers  
Medecins, quoique d’autres refufent avec rasson d’y  
ajouter foi. Lë CLERC , *Histoire de la Medeelcne.*

AMURCA, en Françoisfèccs ou *lie d’huile ,* est la rési-  
dence qui fe fait au fond du vaisseau où l’on a mis  
l’huile d’olive nouvellement exprimée pour la laisser  
dépurer.

Elle est émolliente , adoucissante , résolutive , propre  
pour calmer la douleur de tête étant appliquée Eur le  
front, pour arrêter les fluxions. LEMERY , *des Drogues.*

Les anciens attribuent à *F amurca* des vertus quelque peu  
différentes de celles dont Lemery fait mention.

AMURCa , Ἀμύρκη, est la lie ou résidence de l'huile d’oli-  
ve nouvellement exprimée.

Elle acquiert une qualité astringente lorfqu’on la fait  
bouillir dans un vaisseau de cuivre jufqu’à consistance  
de miel. Elle est excellente pour le mal de dents & pour  
les plaies lorsiqu’on en srotte la partie blessée, après  
l’avoir mêlée avec du vinaigre, du vin , ou du vin & du  
miel ( *oivduri* ). Elle entre dans les collyres & les em-  
plâtres. Elle est d’autant meilleure qu’elle est plus  
vieille.Donnée dans un lavement elle est bonne pour les  
ulcérations de l'anus , des parties naturelles & de l'u-  
térus. Cuite avec du verjus jtssqu’à consistance de miel  
elle fait tomber les dents cariées qui en ont été frot-  
tées. Sa décoction avec des lupins & de la camomile,  
guérit les troupeaux de la gale. Lorsqu’elle est crue &  
nouvelle elle est une fomentation excellente pour ceux  
qui font affligés de la goute.

Lorfqu’on l’étend sim une peau d’agneau avec fa laine &  
qu’on l’applique sur le ventre des persimnes hydropi-  
ques, elle procure l’écoulement des eaux, DIosCORIDE.  
*L. I. c.* 138.

*L’Amurca* est d’une qualité terreisse, chaude, sims au-  
cune acreté sensible. Elle s’épaissit & sie desseche lorsc  
qu’on la fait cuire. OstIBAsE , *Med. Coll Lib. VII.c.* 1.

Comme elle est extremement chaude & dessiccative , elle  
guérit les ulceres des perfonnes qui font d’un tempé-  
rament Eec : mais elle ne fait que les irriter dans les au-  
tres. AETIUS, *Tetr. I. Serm.* 1. P. Εοινετε, *Lib. VU.  
cap.* 3.

A M Y

AMYCHE , Ἀμυχὴ, *ulcération j lacération,* ou *scarifi-  
cation superficielle de la peau.*

Ce mot est dérivé d’ἀαὸσσω , *grater, 8e* Hippocrate s’en  
fert quelquefois. De-là *amyctica, picotans, aiguillon-  
nans,* dont fe fert Cœlius Aurelianus, *Lib. II. cap- el-*

AMYDROS , Ἀμυδρὸς , *obscur, presque invisible.* Hip-  
pocrate emploie ce mot dans fon Traité des Infomnies.

AMYGDALÆ , *Amandes,* fruit de l'amandier. Voyez  
*Amygdalus.* Il signifie aussi les amygdales. Voyez *Ton-  
sillae.*

AMYGDALIA ,Ἀμυγδάλια , *Amandas.* **HIPPOCRATE »***de Morbis, Lib. II.*

AMYGDALATUM, Lait artificiel fait avee desaman-  
des, qu’on appelle Ordinairement émulsion.

AMYGDALOIDES , Nom qu’Oribase donne au ti-  
thymale, qui, à ce qu’il dit, est encore appelle *tithy-  
malus mas, char arias, cometes & gobius.* V oyez Tiicy-  
I *malus.*

1111 A M Y

AMYGDALOPERSICUM, *Amande de pécher.* On  
l'appelle encore *Persica amygdaléides.*

AMYGDALUS, *Amara et dulcis,* Offic. J. B. 1. 174.  
Mont. 36. Jonsi Dendr. 122. *Amygdalus sativa ,* G.  
Β. Pin. 441. Raii Hist. 2. 1519. Elem. Bot. 497.  
*Amygdalus sativa, fructu majore,T.* Inst. 627. Boerh.  
Ind. A. 2. 245. *Amygdalus,* Chab. 12. Ger. 1256.  
Emac. 1445. Parkinf. Theat. 1515. *Amandier.* DaLe.

La décoction des racines de *F amandier* amer pilées, effa-  
ce les taches du vifage ; un cataplasine d’amandes pro-  
duit le même effet. Les *amandes* appliquées en forme  
de pessaire excitent lesregles; & réduites en forme de  
cataplasine avec du vinaigre & de l’huile rofat, elles  
appaifent les maux de tête. Elles guériffent les épinyc-  
tides ( pustules qui naiffent pendant la nuit ) étant mê-  
lées avec du vin, & deviennent un topique excellent  
pour les ulceres putrides & corrosifs ( σηπεδόνας καὶ ἐρπη-  
τας ) & pour les morfures des chiens, employées avec  
du miel. Elles appaifent les douleurs, lâchent le ven-  
tre, procurent le sommeil & provoquent l’urine. Pri-  
fes avec de l’amydon, elles guérissent le vomissement  
de fang; prifes dans de l’eau ou réduites en éclegme  
avec de la résine & de la térébenthine, elles soulagent  
ceux qui ont des maux de reins ou qui font affligés d’u-  
ne péripneumonie. Avec du vin ( γλυὸει ) elles font du  
bien à ceux qui urinent avec peine ou qui ont la gra-  
vellc. Réduites en éclegme avec du miel & du lait, &  
prises à la grosseur d’une noifette, elles guérissent les  
maladies du foie, la toux & les enflures du colon ; el-  
les préviennent l’ivresse lorfqulon en mange cinq ou  
six avant de boire. Elles tuent les renards étant mêlées  
avec leur nourriture. La gomme que l’arbre produit est  
chaude & astringente,elle guérit le crachement de fang.  
Mêlée avec du vinaigre elle guérit les dartres qui ne  
Font que superficielles. Prife avec du vin & de l’eau,  
elle guérit les toux les plus opiniâtres, & foulage ceux  
qui font incommodés de la gravelle lorsqu’on la boit  
dans du vin.

*L’amande* douce a moins de vertus que l’amere, quoi-  
qu’elle atténue & qu’elle excite l’urine. Les *amandes*fraîches avec leurs écorces, corrigent la trop grande  
humidité de l’estomac. DIoseoRIDE , *Lib.I.cap.syo.*

On prépare l’huile *d’amande* amere , que quelques-uns  
appellent *métopium ,* de la maniere suivante.

Prenez *des amandes amer es fléchées et dépouillées de leurs  
écorces, six pintes.*

*iPilez-lus* dans un mortier avec un pilon de bois , jusqu’à  
ce qu’elles foient réduites en pâte, & versiez desc  
fus une pinte d’eau bouillante. Laissez-les s’imbi-  
ber d’eau pendant demi-heure; pilez-les de nou-  
veau , exprimez-les & mettez le marc dans un  
vaisseau convenable : vous verferez dessus de nou-  
veau demi-pinte d’eau bouillante, & vous pro-  
céderez comme auparavant.

Elle est bonne pour les maladies de la matrice, elle en  
amollit les duretés & dissippe les inflammations. Elle  
guérit les maux de tête & dissippe le bourdonnement  
d’oreille. Elle foulage ceux qui ont des maux de reins ,  
qui urinent avec peine, qui scmt affligés de la pierre ,  
de l’asthme & de maladies de la rate. Mêlée avec du  
miel, des racines de lis, du cérat de Chypre ou du cé-  
rat rofat, elle efface les taches & les rides du visage.  
Elle éclaircit la vue, déterge les achores & la teigne.  
DIoseoRIDE , *Lib. /. cap-* 39’

On prépare les trochisques *d’amandes* ameres , de la ma-  
niere suivante.

A M Y 1112

Faites en avec de Peau des trochifques du poids d’tme  
dragme : on les donnera dans de l’hydromel à ceux  
qui ont la ficvre, & dans du vin trempé , ὀινομελι à  
ceux qui ne Pont, point. PaUL Εοινετε, *Lib. VII.  
cap.* 22.

*Uhielle d’amandes* est encore préparée de la maniere fui-  
vante.

*Prenez* des *amandes* ameres dépouillées de leurs écorces,  
& pilez-les en y verstant de tems à autre quelque  
peu d’eau : cela fait, mettez une pinte d’huile  
douce fur quatre onces *dfamandes -, 8e* exposi^z-les  
pendant quarante jours au soleil ; ou faites-les  
bouillir pendant trois heures dans un vaiffeau ver-  
niffé, & exprimez-les ensifite. Quelques-uns men-  
tent seulement deux onces *d’amandes* pilées sim  
une pinte Italique d’huile, & les font bouillir en-  
femble dans un pot vernissé.

*Huile d’amandes* appellée *Métopium,* préparée d’une ma-  
niere différente de celle de Diofcoride.

Broyez & diffolvez le galbanum &4a térébenthine dans  
une partie d’huile ; joignez-lcs après les avoir fait cui-  
re avec les autres ingrédiens ; & ajoutez-y enfuite le  
miel attique. Mêlez ces drogues : tirez le mélange du  
feu lorsqu’il est modérément chaud. Passez-le promp-,  
tcment; car il s’épaissit lorfqu’il vient à fe refroidir.

Les Egyptiens qui ont inventé cette huile , l’appellent  
*Métopium ,* à caufe que le galbanum qui y entre, est  
produit par une plante de ce nom. PàUL Εοινετε,  
*L. III. cap.* 20.

**AMYGDALIS AMARA ET DULCIS.**

Cet arbre ressemble si fort au pêcher par ses feuilles & par  
fes fleurs, qu’il est difficile de les connoître séparé-  
ment, si ce n’est par leur fruit. Celui de *F amandier*est plus petit, peu charnu, couvert d’une peau rude &  
cotoneufe , qui renferme une *amande* oblongue & po-  
reufe, dont l’une des extrémités est plus pointue que  
l’autre. On ne distingue *F amande* douce de l’amere  
que par le gout.

*L.amandier* croît naturellement dans les pays chauds,en  
Espagne, & furtout dans la Barbarie. Il fleurit au  
commencement du printems, & fon fruit est mûr au  
moisd’Août.

Les *amandes* douces passent pour être nourrissantes : mais  
elles font de difficile digestion lorsqu’on en mango  
trop. On en fait, avec du fucre, différentes fortes de  
préparations , comme des masse-pains & des macar-  
rons. On en tire aussi une huile , dont on fait un grand  
ufage dans la Medecine, & qui est excellente dans les  
maladies des poumons, la toux, l’asthme, les aigreurs  
d’estomac, & la pleurésie. Sa qualité adouciffante &  
émolliente la rend d’un ufage admirable dans la pier-  
re de la vessie, la gravelle, & dans toutes les maladies  
des reins & de la vessie. Elle corrige les iels acres &  
irritans qui *se* trouvent dans l’estomac & les intestins .\*  
elle est bonne pour la colique & pour la constipation.  
On en donne avec succès aux femmes enceintes quel-  
que tems avant qu’elles accouchent. Elle est bonne

1113 A M Y

pour les tranchées des enfans. Elle les purge aussi étant  
mêlée avec quelque sirop convenable.

On emploie les *amandes* ameres extérieurement pour  
nettoyer & embellir la peau. L’huile qu’on en tire est  
bonne pour la surdité ; elle entre souvent dans les lini-  
mens anodyns.

Les huiles *d’amandes* douces & ameres sirnt la seule pré-  
paration que l'on retire des *amandes* qui ioit en ufage  
dans les boutiques. MILLER , *Bot. Offic.*

*L.amande* douce contient beaucoup d’huile, peu de fel &  
de phlegme.

*L.amande* amere contient beaucoup d’huile, plus de fel  
que *P amande* douce , peu de phlegme : c’est pour-  
quoi , l’huile *d’amande* amere fe conserve plus long-  
tems sans se rancir que celle *deamande* douce. LEMERY,  
*des Drogues.*

Pomet ajoute, que l'huile *P amande* amere , employée  
extérieurement, est bonne pour les duretés des nerfs ,  
pour effacer les taches de la peau, & pour dissiper  
la dureté du ventre des enfans qui viennent au monde.  
Quelques perfonnes prétendent, que l'esprit de vin tar-  
tarisé empêche les huiles *T amande* douce & *d’amande*amere de devenir rances.

Les *amandes* douces procurent le sommeil, & augmen-  
tent la sécrétion de la semence.

Les unes & les autres conviennent-en tout tems , à tout  
' âge & à toute sorte de tempérament, pourvu qu’on en  
usi? modérément.

On exprime des *amandes* douces pilées & délayées dans  
l’eau, un lait *dé amande* que l’on fait boire aux gens  
maigres , aux hectiques, aux pleurétiques, & qui leur  
fait un bien évident. La raifon en est , que ce lait con-  
tient beaucoup de parties huileufes, balsamiques, pro-  
pres à nourrir & rétablir les parties folides, à modérer  
le mouvement impétueux des humeurs, & à adoucir  
leur acreté.

La différence de gout qui fe rencontre entre les *amandes*douces & les *amandes* ameres , provient de ce que dans  
les douces il fe trouve moins de fel , & que ce SH est  
parfaitement lié & retenu par des parties rameufes ; de  
forte qu’il ne peut faire qu’une impression très-légere  
fur la langue.

Les ameres au contraire contiennent plus de fels acres ,  
qui, n’étant qu’à demi embarrassés par des parties hui-  
leuses, excitent une fenfation plus forte, mais plus  
defagréable.

Plutarque rapporte l'histoire d’un certain Medecin qui  
demeuroit chez Drtssus, fils de Tibere, &qui, par  
Pufage des *amandes* ameres, étoit devenu si excel-  
lent buveur, qu’il ne s’enivroit jamais, & qu’il Eur-  
passoit tous les buveurs de fon tems. Εεμεχυ , *des  
alimens.*

II m’est arrivé depuis quelques années en cette Ville un  
fait très-digne de remarque. Dix jeunes gens de bon-  
ne famille prirent un gruau d’avoine, où l'on avoit mê-  
lé plus de deux onces d’arfenic, avec pareille quantité  
de fucre : peu de tems après , ils furent tourmentés d’in-  
quiétudes & de tranchées cruelles. J’ai réussi, graces à  
Dieu, à les guérir tous avec l’huile *P amandes* douces  
& le lait. HoffMAN.

L’huile *P amandes* douces bien préparée, & donnée dans  
un bouillon à la dofe de quelques cuillerées , est un  
remede merveilleux dans tous les fpasines & les dou-  
leurs qui affligent les parties même les plus éloignées.  
Aussi fes effets font-ils merveilleux dans la toux con-  
vulsive, l'asthme convulsif, la douleur que caisse la  
pierre , la strangurie & la colique. HoffMAN , *de Con-  
sensu partium Nervosarum.*

ïl y a des poifons nuisibles à certaines especes d’animaux,  
qui font à peine le plus léger effet fur les hommes.  
C’est ainsi que les *amandes* ameres caufent des con-  
vulsions aux oifeaux , furtout à la cigogne & au pi-  
geon ; que les mêmes *amandes &* les noix vomiques  
font mourir les chiens & les chats avec de violen-  
tes convulsions. HoffMAN , *Medicin. RationaI. fyste-  
rnat. Vol- I.*

A M Y II14

AMYLEON , ou AMYLION, Ἀμύλεον, ou ἀμυταον d a  
privatif, & μύλη, un moulin , à casse qu il est fait avec  
du blé qui n’a point été moulu ; *Amydon.* Voyez  
*Amylum.*

Hippocrate, dans fon traité des maladies des femmes,  
*L. II.* recommande *Ϊ’amydon* en forme de pessaire dans  
les hydropisies de la matrice.

AMYLUM , *Amydon.* On a donné ce nom à *F amydon s*.parce qu’en le faisant, on tire la plus fine farine du  
froment fans l’aide de la meule, (d’a privatif, &μύλος  
ou μύλη , un moulin. )

Le meilleur est celui qu’on fait avec le froment qu’on  
feme en Mars ou en Avril ( comme est Celui que l'on  
feme & que l'on recueille en trois mois ) en Crete &  
en Egypte. On le prépare de la maniere suivante.

On l’arrose cinq sois par jour , & même, lorsqu’on le  
peut, pendant la nuit avec de l'eau ; & lorsqu’il est  
amolli, on versie l’eau par inclination fans l'agiter ,  
de peur que la partie la plus fine du grain ne s’en aille.  
On le foule enfuite avec les piés à deux différentes  
reprises, en y mettant toujours de l’eau fraîche. On '  
ôte avec une écumoire la peau & le fon qui lurnage, &  
on paffe le reste , que l'on fait sécher au foleil fur des  
tuiles neuves ; car il ne manqueroit pas de s’aigrir, s’il  
y restoit la moindre humidité.

*Ls’amidon* est bon pour les fluxions des yeux, pour les  
ulceres & pour les pustules. Il arrête le vomissement  
de fang ; il amollit les parties qui font autour de la tra-  
chée artere. On le mêle ordinairement avec du lait, ou  
quelque autre fubstance semblable.

On prépare encore *s amydon* avec l’épeautre, que l'on  
fait macérer un jour & une nuit dans Peau. On le paî-  
trit enfuite, & on le fait lécher à l'ardeur du foleil.  
Cette espece *d’amydon,*quoique bon à d’autres égards,  
ne vaut rien pour les ufages de la Medecine. DïosCo-  
RIDEjI.ic, *II. cap.* 123.

Toutes les especes de froment font bonnes pour faire de  
*F amydon :* mais le meilleur est celui que l'on feme en  
Mars ou en Avril. On l’a inventé dans l.’Isie de Chio,  
& c’est de-là que nous vient jusqu’aujourd’hui le plus  
estimé. On lui a donné le nom qu’il perte, à casse  
qu’on le fait fans le fecours de la meule. Il y,en a un  
autre qui lui est inférieur en bonté, & que l'on fait  
avec une efpece de froment léger , que l’on cueille en  
Mars. On le fait macérer dans des cuves de bois avec  
de Peau fraîche , que l’on change cinq fois par jour.  
Il est meilleur lorfqulon le fait aussi tremper pendant  
la nuit, pour pouvoir l’amollir , & le paîtrir avant  
qu’il s’aigrisse. Après l’avoir fait écouler dans des cor-  
beilles , on le met fécherau foleil silr des tuiles en-  
duitcs de levain. Le meilleur *amydon ,* après celui de  
Chio, est celui de Crete , & ensuite celui d’Egypte.  
On doit choisir celui qui est nouveau , léger & uni.  
**PLINE** *s Lib. is.cap.y.*

Une boisson préparée avec *F amydon ,* est bonne dans les  
fievres qui scmt accompagnées de la diarrhée. On peut  
si l'on veut, joindre à *F amydon* des lentilles : l’em-  
ployer feul, ou en ufer avec du lait & de l’eau lorse  
qu’on a la dyssenterie ou un flux de simg, occasionné  
parla toux. On mettra dix dragmes *P amydon* sur qua-  
tre pintes & demie d’eau , & on les sera bouillir ensiem-  
ble. ORIBasE , *Med. Col. L. V. c. y.*

*L.amydon* passe pour dessiccatif & astringent.

*L’amydon* cuit avec du lait, est un remede que les Empy-  
riques vantent beaucoup pour la diarrhée qui survient  
avec lafievre, ou après l’accouchement.

M. Clutton , dans un traité qu’il a publié il y a quel-  
ques années , fait beaucoup de fond fur la décoction  
*Famydon ->* employée en forme de lavement dans la  
diarrhée. Il conseille , lorEque les selles sont silnglan-  
tes & les intestins extremement relâchés, de faire la dé-  
coction *Pamydon* fort épaisse, & de mettre fur quatre  
onces une once de brandevin.

*Maniere de faire l’Amydon.*

Après avoir bien nettoyé le froment, on le fait fermea-

1115 A M Y

ter dans des Cuves remplies d’eau que l’on exposti au  
soleil lorsqu’il est dans *sa* plus grande force pendant  
huit ou douze jours , fuivant la fisso n , en changeant  
l’eau deux fois par jour , on connoit que le blé à suf-  
fifamssi nt fermenté lorsqu’il s’écrase fous les doigts.  
Legrain étant entierement amolli on le met poignée à  
poignée dans un sac de canevas pour séparer la fleur de  
la peau & du sim , ce que l'on fait en l'écrasant siir une  
planche posée sur le vaisseau destiné à recevoir la partie  
la plus fine du firoment.

A mefiure que le vaisseau fie remplit il s’éleve sur la fur-  
face de la liqueur une eau rougeâtre que l’on doit en-  
lever avec foin de tems en tems avec une écumoire, &  
mettre de l’eau fraîche à sa place. On remue le tout,  
on le passe à travers des cribles, & l’on met ce qui a  
resté dans un vaisseau avec de l'eau fraîche que l’on ex-  
pose quelque tems au foleil. A mefure que le sédiment  
*se* forme , on écoule l'eau quatre ou cinq fois par incli-  
nation, *Famydon* reste au fond dtl vaisseau , on le rompt  
en petits morceaux , & on les fait sécher au foleil.

Castelli nous apprend d’après *Libaviits ,* qu’on donne en  
général le nom *P amyla* à quelque el.pece de fecule chy-  
mique que ce soit.

AMYOS ,Ἀμυος , d’a privatif, & μῦς , *muselé.* Hippo-  
crate , dans fon Traité de *Arte->* applique ce mot à la  
jambe , pour dire qu’elle est si dessechée qu’elle paroît  
n’avoir aucun muscle.

AMYTHAONIS EMPLASTRUM , *Emplâtre d’A-  
mythaon* pour les convulsions & les entorfes des articu-  
lations ; elle est encore attractive.

PaUL EgINETE , *L. VII. c. ly.*

A N  
r.

AN-FIR *nfllius, Mercure,* **RULAND.**AN-FIRARTO, *esprit ,sel.* **RULAND.**AN-PATER *aseufre.* **RULAND.**

A N A

ANA ,Ἀνὰ, préposition greque fort en ufage dans les  
ordonnances. On en a donné l’explication Eous la lettre  
A, où je renvoie le lecteur. Les enthousiastes se servent  
encore du mot *ana* pour signifier *esprit* ; & Castelli  
nous apprend que c’est le nom d’une certaine idole.

ANABASIS , Ἀνάβασις , d’ἀναβαινω , *monter ,* signifie  
l’augmentation d’une fievre en général ou d’un paro-  
xyfme en particulier. De-là vient qu’on *se* siert indiffé-  
remment *d’anabatica 8c d’epacmasticapour* désigner des  
fievres qui augmentent continuellement & deviennent  
de plus en plus violentes.

AN ABOLE , Ἀνα^ολη', d’lca^abA.co , *vomir.* Evacuation  
de quelque matiere que ce sioit par le vomissement.

ANABROCHISMOS ou ANABROCHISMUS,  
Ἀναβροχισμὸς, ou ἀναβρογχισμὸς, de βρόχος, *nœud cou-  
lant.* Opérations que l'on fait fur le poil des paupieres  
qui offenfent les yeux. Elle consiste à engager les poils  
qui siont de trop dans une espece de nœud , au moyen  
d’une aiguille enfilée avec du fil fin en double, ou avec  
un cheveu , après avoir passé l’aiguille à travers la par-  
tie externe des paupieres , près du poil. Cesse fait men-  
tion de cette opération. *L. VII. c.* 7. en ces termes.

*Quidam aiunt , acu traasseel juxta pilos exteriorem partem  
palpebrae oportere, eamque transueltel duplicem capillum  
muliebrem datcentem ; atque ubi acus transiit , in ipsius  
capilli sinunt , qua duplicatur , pilum esse inficiendum ,***O"** *per eum in superiorem palpebrae partem attrahendum,  
rbique corpori adgluelnandum, et imponendum medica-*

Ana 1116

*mentum s quo foramen glutinetur : sic enim fore , ut is pi-  
lus in exteriorem partem posteâspectet.*

Paul Eginetc n’emploie cette opération que dans les cas  
où il n’y a que deux ou trois poils qui irritent l'œil. 11  
décrit cette operation ,L. V/. c. 13 - mais avec quelque  
obscurité !

AN ABROSIS, Ανάβρωσις, d’ἀναβρώσκω, *dévorer* ; cor-  
rosion, ou exesion des parties folides par une humeur  
acre. Ce mot signifie la même chofe que *Diabrosis.*

ANACAMPSEROS. *Orpin , Reprise, Joubarbe des vi-  
gnes.*

*Anacamps.eros vulgofaba crasse ,* J. B. Pit. Tourne/. 7c-  
*lephium vulgare* , C. B. *Telephium alterum sive crasseula,*Dod. *Cotyledum alterum ,* Dloscorid. Col. *Scrofularia  
media vel tertia,* Brunf. *Fabaria ,* Matth. *Acetabulum  
alterum ,* Cord. in DioEc. *Faba inversa,wd* Lob. *Crase  
sula sive Faba inversa,* Ger.

C’est une plante qui croît à la hauteur d’un pié , ou plus  
haut : *ses* tiges font droites, rondes , revécues de seuil-  
les épaisses & remplies de Euc comme celles du pour-  
pier , mais plus longues , de couleur verte pâle , stou-  
vent mêlées d’un peu de rouge ; les unes crenelées en  
leurs bords , les autres entieres, d’un gout fade, vise  
queux. Ses fleurs naissent aux fommets des tiges en  
gros bouquets , & prefque en ombelle,de couleur blan-  
che ou purpurine ; chacune de ces fleurs est à cinq seuil-  
les disposées en roEe , lesquelles étant tombées , il leur  
Fuccede un fruit composté de plusieurs gaines ramassées  
en forme de tête , & remplies de semences menues. Sa  
racine est glanduleufe ., ou formée de plusieurs navets  
blancs , insipide au gout. Cette plante croît aux lieux  
incultes, pierreux, & situés à l'ombre : elle contient  
beaucoup de phlegmc & d’huile , peu de fel.

Elle est humectante , rafraîchissante , réfolutÎVe , détersi-  
ve, vulnéraire, confondante , propre pour les hernies  
& pour effacer les taches de la peau. Εεμεχυ , *des Dro-  
gues.*

Columna a confondu la plante qu’il a nommée *rapuntium  
umbellatum* avec le *Telephiumfloribus purpureis ,* Lob.  
C. Bauhin a fait la même faute, mais il est aifé de voir  
par la defcription que Columna en a donnée & par la  
figure des fleurs, que cet Auteur flous le nom de *rapun-  
tium umbellatum ,* a très - bien désigné le *Trachelium  
azureum-, umbellarum Ponae.* Bald. ltal. 44.

Les feuilles de *i’orpin* ont une acidité gluante, & rougif-  
fent fort le papier bleu : cette plante analyfée donne  
beaucoup d’acide, médiocrement de terre & d’huile,  
astez de fel volatil concret. Ainsi il y a lieu de croire  
qu’elle contient un fel alumineux , mêlé de fel ammo-  
niac , enveloppé d’un peu de foufre. Cette plante est  
détersive , astringente & vulnéraire. Etant appliquée  
extérieurement , elle avance la supputation des tu-  
meurs. ToURNEfoRT.

ANACAR, Ἀνάκαρ, adverbe dont les Auteurs Grecs se  
fervent quelquefois pour signifier en haut, ou vers la  
partie supérieure.

ANACARDIOS ANTIDOTUS THEODORE-  
TUS, *F Antidote d’Anacardium , présent divin.*

1117 ANA

*costas, une dragme et demie ,  
poivre, trois dragmes ,  
fenouil etfon fuc) de chacun huit dragmes.*

Pilez le fenouil dans un mortier, & faites-Ie macérer pen-  
dant trois jours dans du vinaigre , & après l’avoir fait  
bouillir autant qu’il le faut, passez la liqueur. Ajou-  
tez-y une quantité fuffifante de miel attique, ou dt  
fucre, & faites-le bouillir de nouveau jufqu’à consis-  
tance dc miel. Pilez tous les autres ingrédiens & lévi-  
gez-les. Ajoutez-les ensuite à la liqueur préparée avec  
le fenouil. Suppofé que le fenouil foit en grande quan-  
tité , exprimez - en le fuc, & l'antidote en vaudra  
mieux.

Cer antidote est excellent dans toutes les maladies invé-  
térées; pour les maux de tête , les maladies de la poi-  
trine, les pleurésies , les asthmes, les péripneumonies,  
pour les aigreurs d’estomac, & pour les maladies ma-  
lignes de cette partie & du bas-ventre. Il fortifie & ra-  
fraîchit ceux qui fortent d’une longue maladie , & qui  
n’ont pas encore reeouvré leurs forces. Il guérit la jau-  
nisse, l'anafarque , la confomption , les maladies des  
reins , & fait beaucoup de bien à ceux qui font conti -  
nuellement tourmentés de la colique. Il fortifie ceux  
qui ont un fentiment de pefanteur par tout le corps. Il  
est efficace dans les maladies invétérées, & dans les  
fievres intermittentes, étant donné par intervalles. Il  
Eoulage dans la goute, lorfqu’on le donne avant l’accès.  
Il est excellent dans les maladies des femmes,& furtout  
dans la strangurie, la suppression des regles , & les suf-  
focations de matrice. 11 fait du bien à celles qui font  
sujettes à faire des fausses couches, & purge légere-  
ment : Il guérit les inflammations de matrice, & lafu-  
reur utérine. En un mot, c’est un don divin ; & il ne  
faut qu’en user une fois ou deux au printems & dans  
l’automne pour être exempt de maladie, pourvu qu’on  
ne commette point de fautes contre le régime. On doit  
\* en prendre le matin une dofe de la grosseur d’une noi-  
fette. MyREPSE, S.cct. *I. cap.* 218. Αττιυε , *Teerabib.  
IV. Sent. I. cap.* 122.

*Autre préparation du même Antidote,*

Macérez ces drogues dans deux pintes de bon vinaigre  
pendant fept jours , faites-les bouillir , & ajoutez à la  
colature deux livres de miel attique pur, ou une quan-  
tité suffisante de fucre , & faites-les bouillir de nou-  
veau jufqu’à consistance de miel.

Il est bon contre l'épilepsie , l’apoplexie, & les paraly-  
sies qui doivent leur origine au phlegme, & à la mélan-  
colie, aussi - bien que pour les maladies des femmes.  
MYREPSE, *cap.* 219.

I

ANACARDIUM , *Anacarde 6* espece de fruit qu’on  
divife en Oriental & en Occidental. On distingue le  
premier de la maniere suivante :

*Anacardium,* Offic. Ger. 1360. Emac. 1544. Mont. Exot.

A N A 111 &

v 5. Comme!. Flor. Mal. 15. Parla Theat. 1563. C. B.  
Pin. 511. J. B. 1. 334. *Anacardium vel anacardus <,*Chab. 24. *Anacardium Orientale->* Jonf Dendr. 156»,  
Pluk. Almag. 28. *Oepata ,* Ηοπ. Mal. 4. 95. Tab. 45.  
*Arbor Indica,fructu conoide, cortice pulvinato nucleum  
unicum mello eissicubo tectum, claudente* ,Raii HilI. 2.  
1566.

*LJ anacarde* Oriental est une femence qui croît au som-  
met d’un fruit de figure conique dans les Indes Orien-  
tales. Il a la couleur & la figure du cœur d’un petit oi-  
feau, & renferme fous une enveloppe fort dure , une  
substance spongieuse, remplie d’un fuc huileux, chaud  
& brûlant, dans lequel se trouVe un noyau qui a le  
gout de l’amande, & qui est enfermé dans une autre elle  
veloppc. Il paste pour être chaud & fec, pour fortifier  
le cœur & les efprits, & pour exciter à l'amour. 11 est  
sert rare, & on ne l’emploie prefque plus aujourd’hui,  
*le mael d’anacarde* , ayant été banni des trois dernieres  
éditions de la Pharmacopée. On j rétend que les In-  
diens fe fervent dc l'huile de ce fruit pour teindre leurs  
toiles de Coton , & que les couleurs s’y impriment,  
si fort qu’elles ne s’eflacent jamais. MILLER, *Bot.  
Oss.*

Les *anacardes* contiennent beaucoup d’huile & de fel.

Ils raréfient & purgent la pituite ; font résolutifs , & for-  
tifient la mémoire étant pris en décoction. Εεμεευ;  
*des Drogues.*

On trouVe dans quelques anciens Difpenfaircs une com-  
position appellée *Confectio anacardina :* Confection  
*d’anacarde* dont on ne *fe* fert plus. Hoilman dans sim  
Traité des Préparations Officinales, raconte une hif.  
toire bien surprenante d’un homme qui étant aupara-  
vant stupide & épais , deVÎnt si savant en peu de mois,  
après aVoir pris de l’électuaire *d’anacarde ,* qu’il fut  
nommé Professeur en Droit. Cet électuaire passait  
peur augmenter le mouVement du fang, & pour cau-  
fer la fieVre, ce qui prouVe qu’on employoit la noix  
entiere dans cette confection. GboffROY.

Schroder& plusieurs autres Auteurs recommandent *l’a-  
nacarde* pour réveiller les fens, & pour fortifier la  
mémoire. Comme il est peu de drogues qui possedent  
de pareilles Vertus , je donnerai les préparations de  
*T anacarde* telles qu’Arnaud de Ville-NetiVe, & Zwela  
fer les ont données dans la Pharmacopée d’Auf-  
bourg.

Prenez anacarde pilé, *trois dragmes et demie ,*ou *miel dé anacarde, deux dragmes.*

Ces médicamehs ont la vertu de fortifier la mémoire.

*Confectio anacardina. Confection d’anacarde,* qui fortifie  
la mémoire, rétablit la raifon, dissipe la léthargie, &  
guérit la goute, les hémorrhoïdes, la mélancolie ou la  
furabondance du phlegme.

La dofe est de la grosseur d’une petite noix dans du pe-  
rit lait, du vin chaud ou dans unedecoction de semen-  
ces d’anis & de fenouil. Le malade doit eVÎter le froid,  
s’abstenir de tout aliment phlegmatlque, éviter le com-  
mercedes femmes, l’usage des liqueurs spiritueuses &  
la colere.

ιϊι9 ANA

Ge remede aiguife l’esprit, réveille les sens & augmente  
l’intelligence.

Avant que d’employer les *anacardes,* on doit les prépa-  
rer de la maniere fuivante :

*Pilez-lcs* comme il faut dans un mortier , & faites-les  
maeérer pendant fept jours dans du vinaigre très-  
fort. Faites-les bouillir enfuite à petit feu, juf-  
qu’à ce que le vinaigre foit consumé aux deux  
tiers. Passez la liqueur, & gardez-la pour l'u-  
sage.

*Miel d’anacardes.*

*Mèlez* avec la liqueur précédente une quantité égale de  
miel, & faites-les bouillir ensemble jusqu à une  
consistance convenable. ARNAUD DE VILLE-  
NEUVE, *Lib. I. cap-* 28.

*Confection* d'anacardes *de Mesué.*

Pilez les *anacardes,* & les autres ingrédiens séparément ;  
mêlez-les enfuite enfemble, & faites-en un électuaire  
aVec dtl beurre fans fel & du miel pur, de chacun cinq  
onces & demie.

Ce remede est bon contre toutes les maladies froides du  
cerVeau & du bas-Ventre. Il purifie le fang, fubtilife  
les efprits animaux, fortifie les fens, la conception ,  
l’intelligence & la mémoire , ce qui lui a fait donner  
par Mefué le nom de *Confection duSage.* Il l'ordonne  
à ceux qui désirent d’acquérir des connoissances & du  
favoir. Il échauffe aussi, & communique à tout le corps  
une chaleur VÎVifiante. Mais on doit en ufer aVec pré-  
caution, & feulement quinze jours aprés que la fer-  
mentation de cet électuaire a ceffé. Le malade doit  
aussi éviter tout traVail fatiguant, la colere, l'ivresse,  
& les plaisirs de l’amour. *Pharmacop. August.*

*Confection céphalique d’anacarde.*

Mettez-les dans une cucurbite de verre avec trois onces  
*anacardes* préparées : Faites-les macérer, après avoir  
bien fermé le vaisseau, pendant vingt-quatre heures ;  
coulez-les, & faites dissoudre dans la colature deux  
livres du meilleur fucre, & donnez-lui la consistance  
de sirop , auquel vous ajouterez pendant qu’il fera  
chaud :

*une dragme d’ambre-gris ,*

*une dragme de semence de citron, dont on aura âté  
les cosses,*

*deux dragmes de résine de storax bien nette ,  
et une dragme de labdanum.*

Ces drogues étant dissoutes , ajoutez-y les ingrédiens sui-  
vans, favoir,

*une once d’anacarde préparée en poudre>*

AN A 1120

Fâites-en un électuaire, qui est excellent pour les intem-  
péries froides & les foiblesses du cerveau, & des facul-  
tés animales;pour fortifier l’estomac, prévenir l’apo-  
plexie& l’épilepsie, pour donner des forces auxvieil-  
lards, pour fortifier la mémoire. La dosie est depuis  
deux dragmes jufqu’à demi-once. *Pharm. August.*

On distingue *F anacarde* Occidental de la maniere fui-  
vante :

*Anacardium Occidentale*, Jonsi Dendr. 156. *Anacar-  
dium Occidentale, cajou ,* Mont. Exot.9. *Anacardium  
Occidentale cajous dictum, osseculo reni leporis sigurâ s*Herm.Cat. Hort. Lugd. Bat. 36. Comm. Flor. Mal.  
15. *Anacardii alii species,* C. B. Pin. 512. Herm.  
Muf. Zeyl. 37. *Anacardus Zeylanica , solio nuci s Ju-  
glandis cajous, Kaghu,* Ejufd. 55. *Cajous,* Ger. 1360.  
Emac. 1544. Park. Theat. 1658. J. B. 1. 336. Chalu  
aq.Laet, 606. *Acajou,* Tourn.Inst, 658. Éoerh. Ind.  
A.2. 262. *Arbor Acajou,vulgo cajou,* Pif.Mant. Arom,  
193. *Acaiaiba* , Pif. ( Ed. 1658.) 1120. *Acajaibai  
et Acajielba BrasiUensibus,* Marcg. 94. *Kapamara,*Hort. Mal. 3. 65. Talc 54. *Pomiferafeu potius Pruni-  
fera Indica , nuce reniformi summo porno innaseente ,  
cajous dicta ,* Raii Hist. 2. 1694. Cat. Jam. 187. Sloan.  
Hist. 2. 136. DaLE,

Il croît à l’extrémité d’un fruit femblable, par fa couleur  
& par fa figure, à une petite pomme mûre : il a la for-  
me & la grosseur d’un rein de licvre, excepté que l'ex-  
trémité qui touche le fruit, est plus grosse ogre l’autre.  
Il est couvert d’une écorce rude & de couleur de cen-  
dre, fous laquelle est une substance spongieuse , fem-  
blable à la premiere , qui contient une grande quanti-  
tiré d’huile caustique & acre. On trouve au-dessous  
dans une enveloppe fort mince, une amande blanche,  
d’un gout fort agréable. Il croît dans les Indes Orien-  
tales & Occidentales, fur un grand arbre, dont les  
feuilles épaisses , fermes & ovales, couvertes de plu-  
sieurs veines, partent parallèlement de la côte. Ses  
fleurs font difpolées en ombelle, blanches & composites  
de cinq pétales. On mange l'amande de ce fruit dans la  
Jamaïque, après l’avoir fait rôtir fur la cendre chaude,  
jusqu’à ce que toute l’huile foit confumée. On la sert  
à table pour dessert. Elle est de la même nature que  
celle de *F anacarde* des Indes Orientales. L’huile est  
fort bonne pour les cors & les verrues. MILLER , *Bot.  
Offic.*

Le fruit de cet arbre est appelle *Acalaiba* dans le BresiI.  
Son fuc est bon pour emporter les taches du vifage :  
mais il faut obferver que fon application estpernicieu-  
fe dans le tems des regles ; car il caufe des érésipeles  
si-lrtout le vifage, que l’on peut cependant guérir avec  
une lotion d’eau & de brandeVin. GEOFFROY. Voyez  
*Acajaiba.*

ANACATHARSIS , Ἀνακαθάρσις , d’lcanaôai'^al ῖ  
*purger par haut s* purgation des poumons par l’ex-  
pectoration. Je ne sache point que les Auteurs cm-  
ployent ce mot dans un autre fens, quoique Blancard  
prétende qu’il comprend les émétiques , les sternuta-  
toires, les errhines, les masticatoires, & les médlca-  
mens qui excitent la salivation,

ANACÂTH ARTICA, Médicamens qui facilitent l'ex-  
pectoration,

ANACESTOS,

ï 12 I ANA

ANACESTÔS , Ἀνάκεστος, *incurable, d’a* privatif, &  
ἄκος , *médicament.* On écrit quelquefois ανακίστος.

ANACHMUS, *Esprit.* **DORNEUS** d’après PaRACELsE.

AN ACHREMPSIS, Ἀναχρέμψις, *d’dvd* pour ἄνω , qui  
signifie *par haut,* & χρέπτομαι, *cracher.* L’action de  
faire fortir des poumons en crachant les matieres  
épaisses & visqueisses qui s’attachent aux parois des  
brousses.

ANACINEMATA , Ανακινηματα, *d’avavavSc , agiter,*ou *secouer s* littéralement mouvoir par haut. C’est une  
espece d’exercice dont Hippoorate fait mention dans  
le fecond livre de la diete, sans expliquer en quoi il  
consiste. Gorræus en parle aussi. Fœsius fe contente de  
dire , ἀνακινύματα, font des moûvemens du corps re-  
gardés comme un exercice. ’

Dacier conclut cependant d’un passage de Platon, que  
ces exercices consistoient dans les mouvemens que les  
luteurs & autres faifoient avant que de combattre, pour  
s’exercer, *se* préparer & se mettre en haleine. Si l’on  
s’en tient à la dérivation, ἀνακινύματα devroit signifier  
*sauts.*

ANACLASIS, Ἀνάκλασις, d’éraK^&i ; *lever en haut,  
hausser.*

Hippocrate se fert de ce mot, περὶ ἀγμῶν, sect. 3. pour  
exprimer cette élévation & cette tension du bras gau-  
che , dans lesquelles le cubitus & l’os du bras ne fcm-  
blent former qu’un os d’une feule piece. Le bras gau-  
che *se* trouve dans cette situation, lorsqu’il soutient  
ou leve un arc pour résister à l’effort que fait la main  
droite pour le bander. Je fai que cette explication  
est contraire à celle qu’on suit ordinairement : mais  
il me paroît qu’elle s’accorde avec le siens d’Hippo-  
crate.

ANACLINTERIUM , Ἀνακλιντήριον , d’a’vaKAM^ ; *pen-  
cher* ; espece de chaise faite de telle sorte qu’on peut  
s’y coucher; lit de repos.

ANACLISIS, Ἀνάκλισις, *d’dvarsulvu ; pencher.* Hippo-  
crate , dans Εοη traité, περὶ ἐυχημοσύνης, emploie ce  
mot, pour désigner la maniere dont le malade est cou-  
ché. Il prétend qu’on doit y avoir égard , tant à caufe  
de la fasson , qu’à cauise qu’il n’importe pas peu à la cu-  
re que le malade foit couché fur un endroit élevé ,  
( θρόνους ) comme fur un lit ou fur une couchette, ou fur  
la terre & dans un endroit obsicur.

ANACLISMOS ,Ἀνακλισμὸς ; cette partie d’une chaife  
fur laquelle porte le dos d’une perfonne assise. Ηιρρο-  
**CR ATE , περὶ ἄρθρων**

ANACOCK, est , selivant Ray , le nom d’une espece  
d’haricot de l’Amérique, que Jean Bauhin appelle  
*Pisum Americanum aliud, magnum, Incolor, coccineum  
et nigrum simul asive Phaseolus bicolor Anacoccdictus.*Par C. Bauhin , *Phaseolus bicolor peregrinus ex rubro  
et nigro distinctus.* Par Gerard & Parkinson, *Phaseolus  
Ægyptius.* RaY , *Hist. Plant.*

Je ne sache point que les Auteurs lui aient attribué quel-  
que vertu médicinale.

ANACOELIASMUS; eEpece de remede employé par  
Dioclès , à ce que rapporte Cœlius Aurelianus, *Chron.  
Lib. II. cap.* 14. pour la cure de la phtisie. Voici fes ter-  
mes : *Utitur etiam Anacaeliasemis, quorum qualitates non  
memoravit , adjiciens verrendum sive deducendum â  
pulmonibus humorem, quandosuerat mitigandum potius  
ulcus quam repurgandum.*

Il ne paroît point par ce passage que l’Auteur entende ce  
que Dioclès a voulu désigner par le mot *Anacoeliasmus.*Cependant, si l’on fait attention qu’il est dérivé de  
κοιλία *, alvus,* aussi-bien qu’aux effets qu’on attend de  
ce remede, *deducendum â pulmonibus humorem* ; οη  
aura peut - être lieu de croire que les *Anacaeliasmes*étoient de légers purgatifs fouvent réitérés, ou des mé-  
dicamens qui tenoient le ventre du malade toujours li-  
bre , d’autant plus que ces Eortes de remedes font ex-  
trcmement salutaires dans la cure de la phthisie, occa-  
sionnée par un ulcere dans les poumons.

ANACOLLEMA , Ανακολλημα , d’*L*ακολλάω , *coller s*est le nom d’un certain topique qu’on applique fur le  
*Tome I.*

' A N A 1122

front, polir arrêter & calmer le trop grand mouve  
ment des humeurs qui tombent siur les yeux. GaLIEN'  
*de Comp. Me dic. S. Gen. L. VI. c.* 8.

Il ne diffcre *du frontale* ( voyez *Frontale*) qu’en ce qu’on  
y emploie des poudres astringentes , telles que le bol  
d’Armenie, le siang de dragon, ou l’acacia, mêlés avec  
du vinaigre ou du blanc d’oeuf, au lieu que *ic frontale*est une application de telle drogue qu’on juge conve-  
nable siur le front pour calmer les maux de tête.

ANA-COLUPPA, est le nom d’une plante dont il est  
parlé dans *i’Hortus malabaricus* , & que l’on appelle  
encore *Ranunculi facie Indica spicata, Corymbiferis  
affinis nflosculis tetrapetalis.*

Le fuc de cette planto, avec un peu de poivre , passe pour  
un remede souverain dans l'épilepsie , & pour le feu!  
antidote qu’il y ait contre la morfure du *Celxra-CapelLh*RaY , *Hist. Plant.*

ANACOMIDE , Ἀνακομιδις, d’ἀvακoμίζω ; rétablir les  
forces qu’une perfonne a perdues dans une maladie.  
Ce mot est fort fréquent dans Hippocrate, & signifie  
l’action de rétablir les forces d’une perfonne qui est en  
conValescence.

ANACONCHYLISMOS . Ἀνακογχυλίσμος, ou ἀνα-  
κογχυλῦασμὸς, un gargarisine, ύταἐνακογχυλίζω, garga-  
riser. Galien & les Auteurs Grecs modernes emploient  
souvent ce mot : mais je ne me souviens point de l’avoir  
vu dans Hippocrate.

ANACOS , Ἀνακῶς ; adverbe employé par Hsppocrate.  
Il signifie attentiVement, prudemment , avec cipconse  
pection.

ANACOUPHISMATA, Ἀνακουφίσματα, d’ἀvακουφίfω,  
soulever, ou hausser. Hippocrate ( περὶ διαίτης,Τ. *IÏJ*joint ce mot avec *Anacinemata ,* dont on peut voir  
l’article. Dacier l’explique par *Sauts.* Mais d’autres  
croyent qd'Hippocrate a compris sisus ce mot tous les  
exerciees que les Anciens entendoient par le mot  
*Gestatio.*

ANACTORION , suivant Blancard , est le nom du  
Glayeul.

ANACYCLEON , Ἀνακυκλέων , de χυκλόω , roder,  
il répond au mot *Circulator ,* un Charlatan. Cas-  
**TELLI.**

ANACYRIOSIS, Ἀνακυρίωσις , deKupoç; *autorité.* Hip-  
pocrate dans sim Traité de la décence & de la modese  
tie nécessaire à un Medecin , entre autres avis qu’il  
donne à ceux de cette profession touchant la conduite  
qu’ils doivent tenir envers leurs malades , leur con-  
seille de maintenir leur autorité & la dignité de Part  
qu’ils professent, ce qu’il exprime par le mot qui fait  
le fujet de cet article.

ΑΝΑϋΕΝϋΡΟΜΑΕΑΟΗΕ,Ἀναδενδρομαλᾶχη, nom  
que l'on donne à la guimauve. Galien prétend que  
c’est le nom ordinaire de *T althaea.* Blancard ditquleuu-  
*dendron* signifie la même chofe.

AN ADIPLÔSIS , Άναδίπλυωσις, de διπλοόω, redoubler;  
Ce nom est le même *asoEpanadiplosis,* qui est le re-  
doublement de l’accès dans la fievre hémiritée; c’est-  
à-dire, le retour d’tin nouvel accès avant que le pre-  
mier ait entierement cessé. GaLIEN, *de Typis, casusp-*

ANADOSIS ,Ἀνάδοσις, d’ἀvαδιδωμι , *distribuer j* dil-  
tribution de l’aliment dans toutes les parties du  
corps.

ANADROME , Ἀναδρομὴ , de δρεμω , ancien verbe  
Grec, qui signifie *couler.* Ce mot dans le siens d’Hip-  
pocrate signifie le transport des matieres morbifiques  
qui cassent les douleurs, des parties inférieures du  
corps humain, aux supérieures. Cet accident est tou-  
jours regardé comme un matiVais *présage,* parce que  
les humeurs acres ne fauroient saire autant de mal lorse  
qu’elles fe jettent fut les extrémités que fur les vif-  
ceres.

Hippocrate nous apprend dans le premier Livre des Pro-  
nostics, que la contorsion de l’œil qui furvient après  
que les douleurs ont quitté les reins ou les hanches  
est d’un très-mauvais préfage. Il dit aussi *Coacae Prae-  
notiones,* que les douleurs qui quittent les hanches ou

1123 A iN A

les reins pour su porter vers la tête , pendant que le  
malade si-nt un engourdissement dans les mains , &  
une cardialgie , présagent un saignement de nez co-  
pieux, & des selles abondantes , & que ceux à qui  
ces accidens arrivent, tombent ordinairement dans le  
délire.

ANÆDES,Ἀναιδἐς, adverbe qu’Hippocrate emploie  
dans un sens quelque peu différent de celui qu’on lui  
donne communément; car il signifie dans cet Auteur  
*continuellement,perpétuellement,* au lieu que *sa* signifi-  
cation naturelle est *imprudemment.*

ANÆDROMOS, Ἀνάδρομος, mot dont la dérivation  
est la même que celle du précédent. C’est une épithete  
que l’on donne aux poissons qui remontent les rivieres  
dans certainstems de l'année,

AN7ESTHESI.A , Ἀναισθησία, *insensibilité,* efpece de  
résolution des nerfs, accompagnée de la privation de  
tout fentiment, *Aretée rresi σ-iiso.* καὶ ἀἐν. κρον. νου'ς , *L.  
I. cap.* 7.

ANAGALLIS , *Mouron.* C’est une plante dont il y a  
deux especes qui ne different que par la couleur de la  
fleur. Le *mouron* dont la fleur est bleue, est appellé fe-  
molle, & l’autre qui a la fleur rouge,màle.C’est unepe-  
tite plante qui jette un grand nombre de petites ti-  
ges quarréês , garnies de feuilles fort petites , rondes ,  
& femblables à celles de la pariétaire. Son fruit est  
fpllerlque.

Les deux especes sirnt adoucissantes , bonnes pour les in-  
fiammations , attractives & propres à arrêter le pro-  
grès des ulceres d’une qualité maligne. Leur l'uc em-  
ployé en forme de gargarisine , évacue les phlegmes  
de la tête , & appaife le mal des dents lorfqulon le ti-  
re par la narine oppofée au côté où l’on fent la dou-  
leur. Mêlé avec du miel attique, il déterge les taies  
& éclaircit la vue. Pris dans du vin,il guérit ceux qui  
ont été mordus par une vipere , ou qui font attaqués  
d’obstruction de la rate ou du foie. Quelques-uns pré-  
tendent que *lcrnouron* femelle , appliqué en forme de  
cataplasine , arrête la chûtc de l’anus,au lieu que l’autre  
ne fait qu’augmenter la maladie quoiqu’appliqué de la  
même maniere. DIoseoRIDE , *Lib. II. cap.* 209.

On appelle aussi *mouron corchoron.* Il est de deuxespc-  
ces qui croissent à la hauteur de la main. On les trou-  
ve dans les jardins & dans les lieux aqueux. Il y a ce-  
la d’étrange, que les troupeaux évitent l’espece femel-  
le : mais s’il arrive que trompés par la ressemblance ,  
car elles ne disterent que par la fleur , ils viennent à  
en manger, ils courent aussi tôt à une plante appellée  
*as.yla,* qui est la même quç nous appellens *serus oculus,*comme à un antidote. Quelques-uns confessent à ceux  
qui ont envie d’en cueillir , de 1e faluer trois fois le  
matin , avant que d’avoir dit un feul mot, de l.larra-  
cher enfuite & de le presser; assurant qu’on augmente  
par-là ses vertus. Ριινε , *Lib. XXV. cap.* 13.

L’un & l’autre *mouron* font détersifs , & ont une qualité  
fortifiante & attractive, ce qui les rend propres à ti-  
rer les éclats de bois qui font entrés dans la peau. Ils  
dessechent sans causticité , confolident les plaies , &  
guérissent les ulceres putrides. OrIeasE *, de Virtut.  
Stmpl. Lib. II. cap.* I,

*L. anagallis* des Grecs est le *Maria* des Latins ; fon fuc  
est estimé céphalique. MaRCELLUs EMPYRIcûs, *cap.* 1.

11 y a trois efpeces de *mouron* usité dans les boutiques ,  
le mâle, le femelle & l’aquatique.

*Anagallis Terrestris mas,* Offic. *Anagallis mas ,* Gcr.  
494. Emac. 617. Raii Hist. 2. 1023. Mer. Pin. 7.  
*Anagallisflorephœniceo ,* C. B. Pin. 252. Tourn. Inst.  
142. Elem. Bot. 119. Boerh. Ind. A. 204. Hist. Oxon.  
2. 568. Raii , Synop. 3. 282. Dill. Cat. Giss 126.  
Rup. Flor. Jen. 14. Parle. Theat. 5 58. *Anagallismaso  
flore Phœniceo*, Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 7. *Ana-  
gallis Phœrncea mas ,* J. B. 3. 369. *Anagallis Phœni-  
cea-,* Buxb. 19. *Anagallis ->* Chab. 452. DaLE,

*Mouron* à *fleur rouge.* C’est une petite plante d’un pal-

A N A 112 4

me de haut, qui pousse un grand nombre de petites  
tiges lisses , quarrées , garnies de petites feuilles , ορ-  
pofécs deux à deux , fans queue , tâchetées en-dessous  
de petits points d’un rouge blanchâtre. Ses fleurs  
fortent chacune de l'aisselle d’une feuille , elles font  
portées si.Tr des pédicules ; d’une feule piece , parta-  
gées en cinq parties , d’tm pourpre éclatant. Leur ca-  
lice est rond , & s’ouvre transversalement dans le mi-  
lieu, lors de la maturité de la semence , qui est me-  
nue , ronde, & de couleur brune. Sa racine est peti-  
te & fibreufe, & meurt toutes les années. Elle fleurit  
auÿ mois de Mai & de Juin , & croît parmi le blé.  
**MILLER ,** *Boa Osse*

La fleconde est

*Anagallis terrestris foemina, Offic. Anagallis foemina,*Raii Synop. 3. 282. Ger. 494. Emac. 617. RaiiHist.

2. 1024. Mer, Pin. 7. *Anagallis ioemina ustore coeru-  
leo ,* Merc. Bot. 1. 19. Phyt. Brit. 7. *Anagallis coe-  
rulea* , Buxb. 19. *Anagallis coeruleo flore* , C. B. Pin.  
252. Rupp. Flor. Jen. 15. Dill. Cat. Giss. 132. Hisse  
Oxon. 2. 569. Boerh. Inst. A. 204. Tourn. Inst. 142.  
Elem. Bot. 119. Park. Theat. 558. *Anagallis cœru-  
leafoemina,* J. B. 3. 369. Chab. 452. DaLE,

*Mouron* à *fleur bleue.* Il n’est différent du précédent que  
par la Couleur de la fleur qui est bleue; mais il est plus  
rare.

L’un & l'autre *mouron* ont les mêmes vertus : c’est une  
plante modérément chaude & l.eche , avec quelque  
stypticité , ce qui la fait regarder comme un excellent  
vulnéraire. Son fuc pris intérieurement feul, ou avec  
du lait de vache , est falutaire dans les confomptions  
& les maladies des poumons. Il entre fouvent dans les  
eaux cordiales en qualité d’alexipharmaque; & il est  
bon contre les fievres malignes. Quelques Auteurs  
célebres le recommandent dans la manie & dans les  
fievres accompagnées du délire. On emploie toute la  
plante. Mn.LER , *Bot. Offic.*

L’un & l'autre *mouron* contiennent beaucoup defel, mo-  
dérément de l'huile & du phlegme.

Ils sont détersifs, vulnéraires , & propres contre la mor-  
fure du chien enragé , donnés intérieurement , &  
appliqués extérieurement. LeMERY , *des Drogues.*

Cette plante est aussi rare en Angleterre qtl’elle est com-  
mune dans les pays étrangers. Le D. Fysher l’a trou-  
vée près de Peckham.

J. Bauhin a cru que la fleur de cette plante étoit corn-  
posée de cinq feuilles , & que fon fruit étoit fembla-  
ble à celui de la Morgeline : mais Cesalpin a mieux  
connu la structure de fes parties ; car il a assuré avec  
raifon que la fleur *ffi^rnottr-on* étoit feulement divisée  
en cinq parties, & que sim fruit qui est sphérique ,  
penloit la moitié de fa coque , lorfque les semences  
étoient mûres.

Le *mouron* a un gout d’herbe styptique , Ealé , & rougit  
beaucoup le papier bleu : le fruit le rougit encore  
plus ; ce qui fait conjecturer que le fel de cette plante  
approche beaucoup du *Terra foliata Tartari Mulleri.*Tragus dit qu’un verre de vin dans lequel le *mouron* a  
bouilli légerement, est un bon remede contre la peste,  
pourvu que le malade fe tienne en repos dans fon lit,  
pour ne pas interrompre la fueurque ce breuvage pro-  
cure : il ordonne aussi ce remede à ceux qui ont été  
mordus par quelque vipere , ou par un chien enragé ,  
& leur confeille d’en laver la blessure , & d’appliquer  
l’herbe par-dessus : au lieu de la décoction de *mouron ,*on peut *se* serVir de sim suc, que4e même estime pour  
l’hydropisie , & pour les obstructions du foie & des  
reins, dont il charrie le calcul fans aucun accident sa-  
cheux. Hartman,Mynsicht, Rolfincius, Michael, Wil-  
lis, & plusieurs autres , louent beaucoup l’ufage de  
cette plante dans la manie , & même dans le délire qui  
furvient aux fievres continues , fiait que l'on *se* l'erva  
de *sa* décoction, ou de *sa* teinture tirée avec l’efprit

IT25 ANA

devin : l'extrait a les mêmes vertus, on peut le mêler  
aVec celui de millepertuis pour l’épylepsie. Simon  
Paulli parle du cataplasme de *mouron* bouilli dansl’u-  
rine , & appliqué sur les piés des gouteux , comme  
d'un remede fort usité dans fon pays. TqURNEfoRT.

La troisieme est :

*Anagallis aquatica, Becabunga,* Offic. *Anagallis aqua-  
tica vulgaris, sive Becabunga Officinarum,* Mer. Bot.  
I. 19. Phyt. Brit. 7. *Anagallis sive Becabunga ,* Mer.  
Pin. 6. Ger. 496. Emac. 620. *Anagallis aquaelca mi-  
nor , solio subrotundo,* C. B. Pin. 252. *Anagallis aqua-  
tica nflore coeruleo ,solio rotundiore, minor,* J. B. 3. 790.  
*Anagallis aquaelca ,* Chab. 568. *Anagallis aquaelca  
vulgaris sive Becabunga,* Parlé. Theat. 1236. *Becabun-  
ga masor et minor Officinarum ,* Chomel, 537. *Beca-  
bunga* , Ricin. Irr. M. 100. *Becabunga Officinarum .*P<upp. Flor. Jen. 199. Buxb. 332. *Veronica aquaelca  
rotundisolia Becabunga dicta , minor* , Raii. Synop, 3.  
280. *Veronica aquatica majoresioHo subrotundo ,* Hist.,  
Oxon. 2. 323. Boerh. Ind. A. 225.Tourn. Inst. 145.  
Elem. Bot. 122. Raii Hist. 1. 852. *Becabunga major  
Officinarum,* Volck. 58. DaLE. *Becabunga.*

Les tiges de cette plante font épaisses , rondes & lisses &  
poussent des nœuds inférieurs, des racines fibreufes par  
le moyen desquelles elle fe multiplie. Les feuilles sor-  
tant des nœuds sim des queues fort courses , elles fiant  
opposées deux à deux ; grasses, succulentes , rondes ,  
peu ou point dentelées à leurs bords, & larges d’un peu  
plus d’un demi-pouce. Les fleurs flottent des nœuds en  
forme d’épis, & font chacune composées d’un demi-  
petale dÎVÎfé en quatre fegmens arrondis , elles font  
portées fur une queue fort courte , d’un fort beau bleu,  
Elle fe changent en un fruit en forme de cœur,applati,  
qui contient une semence fort petite. Elle fleurit au  
mois de Juin & conferVe fes feuilles pendant tout Phi-  
ver. Elle croît dans les ruisseaux & dans les fossés dont  
l’eau est courante.

Cette plante est efficace pour lever les obstructions & pré-  
venir le scorbut à caufe de la quantité des parties Vola-  
tiles qu’elle contient. Elle entre dans les liqueurs anti-  
fcorbutiques & dans les potions que l'on donne à ceux  
qui font attaqués de cette maladie. Elle est aussi déter-  
five & mondificatiVe, bonne pour lever les obstructions  
des reins causées par la graVelle ou par des humeurs  
visqueuses ; pour le calcul & l’hydropisie. Μιεεεε ,  
*Boa Offe*

Ray fait encore mention des especes suivantes.

*Anagallis omnium minima ,* Morif Pælud.

*Anagallis lutea ,* Ger. *Flore luteo-,* Parla *Lutea nemorum-s*C. B. *Lutea nummulariae similis* , J, B. *Mouron âsieur  
jaune.*

*Anagallis cœrulea , soliis binis ternis.ve ex adverso nascen-  
tibus,* C. B. *Tenuifolia, Ger.* Emae. *Tenuifoliaflore coe-  
ruleo ->* Park. *Tenuifolia Monelli ,* Cltif,

ANAGARGALICTA , Ἀναγαργάλικτα , *gargarismes ;*font des médicamens destinés pour les maladies du pa-  
lais & de la gorge, de γαργαρεών , *gorge’* Ηιρροοηλτε ,  
*de Assectionibus.*

'ANAGARGARISTON, Ἀναγαργάριστον, de la même  
dériVation que le précédent ; gargarifmes pour l’efqui-  
nancie. Ηιρροορλτε , *de Morbis -, L. II.*

ANAGLYPHE , Ἀναγλυφὴ, *d’avayrofoe , graver i,* nom  
donné par Hérophile à une portion du quatrieme Ven-  
tricule du cerVeau, que les Anatomistes modernes ap-  
pellent *calamus scriptorius ,* à caufe de la ressemblance  
qu’il a aVec une plume à écrire. GaLIEN , *de Anatom.  
Administr. L. IX. c.* 5.

ANAGNOSIS, Αναγνωσις , d’lcaY^^ow , *lire* ou *per-  
suader.* Il signifie proprement lecture , persuasion ou  
conVÎction. Foesius croit cependant qu’il signifie dans  
le traité d’Hippocrate , intitulé πάραγΓελιαι , les fré-

AN A , 1126

quentes visites que l'on fait à un malade, & 1 examen  
que l'on fait de fa maladie.

ANAGRAPHE , Ἀναγραφὴ , d’lcaYpasow , *ordonner-*Hippoerate , dans sim traité de la déeence , conseille aux

Medecins dlaVoir toujours par aVance des potions ape-  
ritiVes préparées ἐξ ἀναγραφῆς, fuÎVant les ordonnances,  
On peut dire dans ce siens que toutes les préparations  
des boutiques sont faites εξ ἀναγραφῆς.

ANAGYRIS , *bois puant. L’Anagyris* que quelques-uns  
appellent *Anagyros,* d’autres *Acopos,* est un arbrisseau  
d’une odeur extremement forte, dont les feuilles & les  
branches ressemblent à celles de l'agnus castus. Ses  
fleurs font femblables à celles du chou, & produisent  
une femence folide , bigarrée , en forme de reins, en-  
fermée dans de longues gousses. Cette femencefe dur-  
cit Vers le tems que les raisins mûrissent.

Ses feuilles, lorfqulelles font encore jeunes , étant applla  
quées en forme de cataplafmes réfolcent les tumeurs  
œdemateuses. Prifes à la dosie d’une dragme dans du  
vin , elles font bonnes pour l'asthme , pour hâter la  
fortie de l’arriere-faix & de l’embryon, & pour exci-  
ter les regles. On les prend dans du νίη pour le mal de  
tête. *L. Anagyris* sert d’amulete aux femmes qui font  
fujettes à aceoucher difficilement : mais on doit le jet-  
ter aussi-tôt après l’accouchement. Le sclc qu’on tire de  
sa racine est diaphonique & digestif, & fa femence  
un puissant émétique. DIOSCORIDE , *L. III. c.* 167.

Les Botanistes modernes distinguent *F Anagyris* de la  
maniere sulcante.

*Anagyris -,* Offic. Chab. 78. Mont. Ind. 36. *Anagyrisfoe~  
tida,O.* B. Pin. 391. Ger. 1239. Emac. 1427. Park.  
Theat. 245. Jonsi Dcndr. 364. Raii, Hist. 2. 1722.  
Tourn. Inst. 647. Elem. Bot. 507. Boerh. Ind. A. 2.  
27. *Anagyris verafoetida* , J. B. 1. 364. DaI.E.

Le *bois puant* est un arbrisseau fort rameux , dont l'écorce  
est d’un Verd brun , le bois jaunâtre, ou pâle, les seuil-  
les rangées trois à trois , oblongues, pointues , Vertes  
en dessus , blanchâtres en dessous , d’une odeur si forte  
& si puante , principalement quand on les écrasie, qu’el-  
les font mal à la tête. Ses fleurs font jaunes & ressem-  
blantes à celles du genct ; elles font suivies de gousses  
longues d’un doigt , semblables à celles des haricots,  
cartilagineuses ; elles contiennent chacune trois ou  
quatre semences grosses comme nos plus petites feve-  
roles, formées en petits reins , blanches au commence-  
ment , puis purpurines , & enfin quand elles font tout-,  
à-fait mûres, bleues, noirâtres. Cet arbrsseau croît aux  
pays chauds. Sa feuille est réfolutÎVe , & fa femençe  
émétique. LEMERY , *des Drogues.*

ANAIDES. Voyez *Anaedes.*

ANAISTHESIA. Voyez *Anaesthesia.*

AN ALCES, Αναλκε'ς , d’a prÎVatif, & *Inzu,force jfoIn  
ble, effemtné.* Hippocrate donne cette épithete aux Na-  
tions Asiatiques,

ANALDES , Ἀναλδε'ς , d’a prÎVatif, & αλδέω , *croîtrez*qui ne reçoit point de nourriture ni d’augmentation.  
Hippocrate donne cette épithete aux fruits qui croise  
fient aux enVÎrons de la rÎVÎere du Phase. *De Acres loris  
et aquis.*

ANALENTIA , espece d’épilepsie dont il est parlé dans  
Paracelse.

ANALEPSIA. Joannes Anglicus donne ce nom à cette  
espece d’épilepsie qui proVÎent des maladies de l'esto-  
mac.

ANALEPSIS, Ἀνάληψις , dταvαλαμCάvω , recouVfer les  
forces & la Vigueur après une maladie; signifie un re-  
couVrement des forces qu’on aVoit perdues par la ma-  
ladie.

ANALEPTICA, *Analeptiques.* Remedes destinés à re-  
leVer & à rétablir les forces diminuées & abbatues.

Entre toutes les différentes classes de remedes fortifians,  
il n’y en a point qui méritent à plus juste titre le pfe\_  
mier rang que ceux que l’on appelle communément  
*analeptiques* ou cordiaux dont lloffiee est de rétablir &  
Β Β bbij

ιΐ27 A, N A

de relever les forces diminuées & abbatues , & qui par  
cette raifon ont comme on dit pour l’ordinaire une  
vertu fortifiante. On la trouve telle dans les remedes  
fuivans tirés des végétaux , les fleurs de roses & de ci-  
tron , d’oranges , de jafmin , de muguet ; les feuilles  
demelisse , d’origan , de marum ; entre les fruits , les  
citrons, les oranges de la Chine nouvelles, & la ca-  
nelle entre les aromates ; entre les animaux , le mufc ;  
& les préparations où entrent ces remedes simples ,  
comme l’huile de cedre , celle de molucque ou me-  
lisse de Constantinople, la vraie huile de rofes, le ca-  
nangé , qui fe tire en Perse des fleurs de tilleul, 1 hui-  
le de bergamotte , l’essence d’ambre bien préparée ,  
l’huile de canelle réduite en elaosilccharum , qui est le  
principal ingrédient de la poudre solaire de Zcller,  
l’eau de mélisse citronnée , celle de fleur dc muguet,  
l’eau de canelle, avec le coing. On peut aussi augmen-  
ter cette liste des frasses , des srambosses , des cerises  
& de leurs noyaux , des eaux préparées de ces fruits  
nouveaux , du fuc de limon & du sirop qu’on en com-  
pofe.

Ces cordiaux agissent à raifon d’un principe fubtil volatil  
huileux d’une odeur très-agréable , qui s’insinue presi  
que immédiatement dans les nerfs & le liquide qui y  
circule , & donne à ce fluide un mouVement doux &  
ami de la nature. Car la nature & le caractere de toutes  
les fubstances sulphureufes très-déliées & Volatiles , est  
de pénétrer très-promptement dans l'intérieur des par-  
ties nerVeuses , & d’opérer très-promptement ; ce que  
font connoître éVÎdemment les bonnes & les mauvai-  
ses odeurs , lorsqu’en consilquence d’une difposition  
particuliere quelqu’un ne peut les supporter. De-là  
vient que leur seule odeur fait connoître fur le ohamp  
leur Vertu fortifiante & leur fait ranimer les forces ,  
dans la défaillance & la fyncope ; ce qui ne furprendra  
point si l'on fait attention qu’il *n’y* a point de partie  
dans le corps où les nerfs & les extrémités des vaisseaux  
sanguins , foient plus découverts que dans le large ca-  
nal des narines , ce qui fait que les corps odorans y af-  
fectent si promptement les nerfs & les esprits.

Quoiqu’on ne puisse refufer quelque vertu aux *analepti-  
ques* pour opérer le rétablissement des forces, elle est  
cependant fort limitée & fort bornée. Il feroit certai-  
nement bien avantageux qu’il y eût dans la nature des  
remedes certains pour ranimer ou reproduire les forces  
abbatues & éteintes , comme le vulgaire s’imagine  
qu’ils existent , & comme il les demande tous les jours  
aux Medeeins : mais attendu qu’il n’y a pas de moyen  
plus sûr & plus infaillible de rétablir les forces dans  
l’état de maladie que de furmonter & de détruire les  
causes morbifiques qui les alterent, tous les *analepti-  
ques* font inutiles , si le Medecin n’y réussit.

Il ne faut point aussi s’imaginer qu’on procurera un réta-  
blssement des forces, vrai & constant , par l'usage des  
médicamens qui animent la circulation des esprits &  
donnent du ressort aux folides. Car il y a beaucoup de  
maladies & surtout les fébriles & convulsives où la for-  
ce & la puissance motrice du cœur , des arteres & des  
membranes nerveufes , est dans un haut degré, quoique  
les forces naturelles foient languissantes & très-foi-  
bles. La véritable vigueur des forces naturelles dépend  
donc plutôt pour la très-grande partie , de la conver-  
sion des alimens folides & liquides convenables en fang  
& en liqueurs bien conditionnées, où il se forme dere-  
chcf un fluide qui fe séparant dans le cerveau entre dans  
les mufcles , & les membranes nerveufes par le moyen  
des nerfs , de qui dépend prineipalement la vigueur &  
la fermeté du corps & de toutes fes parties.

Les nourritures de bon fisc fiant donc les meilleurs *ana-  
leptiques.* Tels fiant les bouillons gélatineux de vian-  
des, de chapons , des os&de leurs moelles , tirés par  
la coction de ces alimens dans l'eau avec un peu de vin,  
quelques rouelles de citron , quelques grains de Eel, de  
macis & de girofle en poudre, dans un vaisseau fermé ;  
ceux qui fe sont avec de gros pain de Wcstphalie, de  
l’eau, du vin & des œufs. \*

AN A 1128

La décoction de chocolat dans l'eau, ou le lait, le lait  
d’ânesse , l'eau distilée de gros pain avgC des écorces  
de citron ; & furtout le bon vin vieux du Rhin , &  
le véritable vin de Hongrie : il ne faut point em-  
ployer ces fecours alimenteux & nourrissans , pour ré-  
tablir les forces pendant la maladie , & lorsque toute  
la masse du fang & des liqueurs est remplie d’impu-  
retés ; mais dans le déclin des maladies, dans la conva-  
lescence & lorsque les passions de l’ame , de longues  
veilles , les travaux & fatigues de l’esprit & du corps ,  
ou de grandes hémorrhagies les ont abatues ou détrui-  
tes. Il faut même dans ces circonstances user d’un grand  
ménagement, parce que ces alimens passent prompte-  
ment dans le fang & qu’ils en augmentent la quantité.  
HoffmaN , *Medecine raisonnée.*

ANALGESIA , Ἀναλγεσία , d’a privatif, & ἄλγος, *doll-  
leur* ou *tristesse.* Signifie un état de tranquilité, fans  
douleur, foit qu’on jouisse d’une parfaite fanté , ou  
qu’on ait perdu une partie du fentiment par quelque  
maladie.

ANALLIS ,Ἀναλλις. Erotien prétend que c’est le nom  
d’une plante, dont ni lui ni les autres Auteurs qui  
l'ont Euivi ne nous apprennent point la nature.

ANALMYROS , Ἀνάλμυρος, d’a privatif, & ἄλμυρος ,  
*sol ; dessellé.*

ANALOGISMOS, *’ suvaroyia-faefe -, d’dvaroylo., analogie",*Raifonnemcnt ou.recherche des chofes qui ne sont  
point éVidentes par l'analogie qui est entre elles & les  
choses dont on a une parfaite connoissance.

ANALOSIS , Ἀνάλωσις, d’ἀvαλισκώ, *consumer ; consomp-  
tion.*

AN ALTHES , Ἀναλθηὸ, d’a privatif, & ἀλθέω , *guérir ;  
incurable.*

ANALTOS, Ἀναλτος , d’a privatif, & ἄλς, *sol, desseu-  
lé , insipide.*

ANALYSIS , Ἀναλύσ/ς , *Τάναλΰω , résoudre ; Analysa*Réfolution de quelque fubstance que ce foit dans ses  
premiers principes , dans le dessein de découvrir les  
parties qui la composent.

On a indiqué à l’Article *Acidulae-,* la méthode d’analyser  
les eaux minérales , & je conseille au Lecteur de le  
parcourir, parce que j’y ai spécifié la nature d’un grand  
nombre de substances, dont la plupart des corps fiant  
composés, & indiqué en même tems une méthodegé-  
nérale pour les découvrir.

La méthode dont on *se* stert ordinairement dans *i’analyse*des plantes & des animaux, est souvent défectueuse.  
On les distile dans un vaisseau convenable & l'on exa-  
mine ce qui s’éleve dans le récipient, aussi-bien que le  
*caput-mortuum* ou ce qui reste au fond du vaisseau &  
qui est trop pestant pour être élevé par le feu. Mais cet-  
te méthode est tout-à-fait inutile & ne fauroit fervit à  
nous faire connoître la nature de la plante ou de l’ani-  
mal dont on fait *Fanalyso.*

Lorfqu’on fait l’*analyste* de quelque plante, il s’éleve d’a-  
bord une grande quantité de phlegme, enfuite un *es-  
prit* acide ou un fel alcali ou urineux, & enfin une hui-  
îc noire & d’une odeur défagréable. On retire de la  
matiere qui reste au fond de la cornue après l'avoir  
fait calciner au feu, un fel lixiviel femblable au fel  
de tartre , qui fe fond aisément lorfqu’on l’expose à  
l’humidité de l’air, ou une espece de fel falé, tel que  
celui de la violette jaune. Outre ces fubstances que  
l’on tire de.presque toutes les plantes par le moyen de  
la distilation, il y en a d’autres qui ne sont propres qu’à  
quelques-unes d’elles. Les plantes aromatiques , par  
exemple, telles que la lavende, le thym & la Bauge,  
donnent généralement une huile essentielle, scibtile &  
odoriférante. Quelques autres comme l’hellébore, *Fhesc  
leborastrttm*, laveronique, le cresson, & autres fem-  
blables, donnent au premier degré de feu un esprit ou  
huile, acre & pénétrante, que l’on obtient également  
après que ccsj plantes ont fermenté. Quelquefois le  
premier degré de feu fait élever un esprit acide ou utile  
neux, & quelquefois un esprit volatil & inflammable.

Tels font les élémens ou principes que fournissent les

1129 ANA

plantes. On ne doit pourtant pas s’imaginer que ceux  
à qui l’on donne ce nom soient exactement les mêmes  
dans toutes les plantes. Les fels fixes, par exemple ,  
que l’on tire de leurs cendres venant ordinairement  
d’un acide, doivent autant différer entre eux que les  
acides des différentes plantes dont on les tire. Pour la  
même raifion les efiprits acides, les fiels volatils uri-  
neux & même l’huile essentielle , doivent différer en-  
tre eux; & en effet nous voyons que l’huile essentielle  
de thym étant mise en digestion avec l’esprit de fel  
ammoniac donne une teinture rouge ou violette , ce  
que ne font point un grand nombre d’autres huiles *es-*fentielles. On n’a point encore déterminé jufqu’ici en  
quoi consistent précisément toutes ces différences.

dLes fubstances animales fournissent une grande quantité  
de stel volatil urineux, une huile épaiffe , un fel tant  
foit peu fixe, & un fiel dont l'acidité diminue toujours  
de plus en plus. Ces mêmes substances donnent lorse  
qu’on les fait bouillir dans l’eau, un mucilage ou ge-  
lée, dont on peut tirer par la distilation les principes  
dont nous avons fait mention ci-dessus. Mais comme  
les fubstances animales fournissent les mêmes princi-  
pes de la même maniere , & qu’on ne remarque que  
très-peu ou même point de différence entre eux, quoi-  
que tirés de différens animaux, il est impossible de dé-  
terminer au moyen de leur *analyse,* quelle est la vertu  
de chaque animal en particulier dans la Medecine.

Comme les obfervations suivantes de Messieurs Hom-  
berg & Lemery contiennent des chofes extremement  
curieufes fur ce sistet, j’ai cru devoir les rapporter ici.

*Observation fur l’analyse des végétaux, par M. Homberg.*

Toutes les *analyses* qu’on a faites jusqu’à préfent des  
plantes dans la Chymie, dans le deffein de découvrir  
plus parfaitement leur nature, ont été conduites &  
ménagées à peu près de la même maniere, c’est-à-di-  
re, l’on s’est fervi du feu pour séparer les parties qui  
les compofent. La principale différence qu’on remar-  
que entre les séparations de cette nature, c’est que  
quelques-uns ont fait fermenter les composés avant  
que de les soumettre à l’action du feu, au lieu que  
d’autres ont commencé *F analyse* fans aucune fermen-  
tation précédente. Les principes que ces deux différen-  
tes espeees *d’analyses* fournissent, consistent générale-  
ment dans une certaine quantité de fels , d’huiles ,  
d’eau & de terre.

Ce n’est point stans raifon qu’on a douté si les substances  
à qui nous donnons ici le nom de principes , font les  
vrais principes qui constituent les mixtes avant qu’ils  
aient été fournis à *Vanalyse,* ou pour me servir d’au-  
tres termes, on a douté que les quatre substances dans  
lesquelles un mixte est réduit par Faction du feu, exis-  
tent réellement dans ce corps lorsqu’il est dans sim  
état naturel.

La premiere rasson qui a donné lieu d’en douter, c’est  
que deux plantes tout-à-fait différentes par le gout,  
l’odeur, la figure & les vertus, le chou, par exemple ,  
&la morelle, fournissent lorfqu’on en fait *Fanalyse ,*des principes si femblables , en nombre & en qualité,  
qu’il n’y a perfonne qui ne crût que ce n’est qu’une  
même plante dont on a fait *F analyse* en différens tems,  
cependant il est certain que la premiere est une herbe  
potagere, & la feconde un poifon.

La feconde raison c’est, qu’il est impossible de faire reve-  
nir le même mixte dans fon premier état, en réunissant  
les prineipes qui ont été séparés par l’*analyse*, quelque  
eEpece de fermentation & quelque degré de feu qu’on  
emploie pour cet effet.

Je ne m’arrête point à quelques autres difficultés qui me  
paroissent de moindre importance , mais celles que je  
viens d’alléguer méritent certainement toute notre at-  
tention. Je me contenterai pour répondre à la premie-  
re objection , de faire obferver, qu’on ne fauroit nier  
que les quatre fubstances dont nous parlons, stavoir, le  
fiel, Peau, l’huile & la terre n’entrent dans la composi-

A N A 1130

tion de tous les végétaux, puisqu’on les y trouve gé“\*  
néralement de quelque maniere qu’on en fasse *Fanalyg*se , la difficulté ne consiste qu’à découvrir si elles exise  
tent dans les plantes de la même maniere que lorse  
qu’on les défunit par l’*analyse,* ou si l'action du feu  
n’a point altéré ces principes, & ne les a point sait pa-  
roître différens de ce qu’ils font dans le mixte.

J’ai fait différentes expériences à deffein de me satisfaire  
fur ce point : mais je me contenterai d’en rapporter  
une seule dont je tirerai quelques conséquences.

Le suc de raisins mûrs nouvellement exprimé , donne  
d’abord lorsqu’on le distile, une grande quantité de  
liqueur aqueusie dont la partie qui s’éleve la premiere  
est fade & insipide, & celle qui s’éleve la derniere,  
acide . avec quelque apparence de fel volatil urineux.  
Si l'on vient à augmenter le feu, elle donne une petite  
quantité d’huile d’une odeur très-deiagréable; & la  
matiere qui reste dans la cornue étant calcinée & la-  
vée , donne un fel lixiviel & une très-petite quantité  
de terre insipide.

Si après avoir fait évaporer le même fuc environ d’un  
’ tiers au moyen d’un feu lent, on le met dans un lieu  
froid, il s’y forme un fel essentiel tant foit peu acide  
en forme de crystal, on trouve une fubstance huileuse  
d’un gout très-agréable qui flotte fur *sa* flurface , & le  
reste de la liqueur est tant sent peu piquant, à caisse  
du stel essentiel qu’elle conserve toujours.

Lorsque ce même fisc a fermenté , & qu’il a acquis la  
qualité du vin, il donne dans la distilation une très-  
grande quantité d’efprit inflammable, & enfuite de lu  
queur aqueuse, limpide. Je fais évaporer la matiere  
qui est restée dans l’alambic jusqu’à la consistance du  
miel, je la tire du feu, & verfe dessus de l'esprit de  
vin très-sort parfaitement débarrassé de phlegme, qui  
fe charge d’une huile rougeâtre & d’une odeur aroma-  
tique , il n’y a que quelque peu de matiere terrestre  
qui fe précipite, & il se forme au fond un fel acide  
femblable au tartre en forme de crystaux.

Ces trois différentes *analyses* d’tm feul & même mixte,  
nous donnent les mêmes principes , quoique très-alté-  
rés par la violence du feu dans la premiere , & par la  
fermentation dans la troisieme; de forte que ceux de  
la seconde *analyse* n’étant point altérés par Faction du  
feu ni par la fermentation , doivent nécessairement  
persister dans le même état où ils étoient dans la plan-  
te. L’on trouve la douceur du raisin dans la matiere  
huileufe qui flotte au-dessus de la crystallifation, fon  
gout piquant dans le Eel qui s’est crystallisé & *sa* fluidi-  
té dans le phlegme aqueux qui s’est évaporé. La ma-  
tiere terrestre demeure mêlée avec l’huile & le stel, &  
on ne peut l’en séparer qu’au moyen d’un feu violent,  
de même que dans la premiere *analyse,* dans laquelle  
on obferve les mêmes circonstances eu égard au sel de  
cette plante , qu’à l'égard des fels fossiles, tels que le  
falpêtre & le vitriol , que nous favons certainement  
être des fels acides , volatils , mêlés avec une quanti-  
té proportionnée de Eel fixe & de terre insipide, qui  
leur tient lieu d’une espece de matrice. Comme les  
fiels des plantes sirnt beaucoup plus composés que les  
sels fossiles, il arrive aussi que nous trouvons Celui de  
notre plante divisé en trois différentes parties; la pre-  
miere est ce fel acide qui s’éleve avec les dernieres  
parties du phlegme ; la seconde est ce SH volatil uri-  
neux qui s’éleve en partie avec les dernieres gouttes de  
l’acide, partie steul & partie avec les huiles fétides ; la  
troisieme est le sel fixe qui *fe* sépare des parties terrese  
tres par la lixiviation ; & ces trois fortes de Eels étant  
naturellement unis dans la plante , composent S011 Eel  
essentiel , qui, comme nous l’avons vu , forme une  
crystallifation dans la seconde & troisieme *analyses.*

L’huile de ce Eruit qui, dans les deux dernieres *analyses*est douce & d’une odeur aromatique, est acre & puan-  
te dans la premiere , ce qui ne vient vtassembla-  
blement que de la quantité de stels acides & uri-  
neux que la plante contient , que la violence du feu  
fait élever en même-tems, & qui femêlent avec l’hui-

ι τ 3 i ANA

le dont nous avons parlé, lesquels sels deviennent vo-  
latils cn passant par le cou de la cornue , ce qui n’ar-  
rive peint dans les fila des deux autres *analyses.* Com-  
me la fermentation fépare naturellement les substan-  
ces Volatiles de celles qui font fixes, nous trouvons  
dans la troisieme *analyse* une grande quantité d’esi-  
prit inflammable , qui est la partie la plus volatile  
de l'huile de notre fruit, & qui s’en fépare au moyen  
de la moindre chaleur.

Il paroît par la comparaison que nous venons de faire  
des principes, que le même mixte a fourni dans trois  
différentes *analyses,* qu’ils font toujours en même quan-  
tité , & qu’ils ne diffèrent que par les degrés de vola-  
tilité & de fixation , fuivant la fermentation & les de-  
grés de feu que les mixtes ont éprouvés dans leurs *ana-  
lyses'* SÎ 1’οη ajoute à ce que nous venons de dire les  
combinaifons infinies du plus ou du moins de ces prin-  
cipes, dont la différence peut être imperceptible dans  
*Fanalyse* qu’on en fait, on ne fera point furpris de  
trouver deux plantes si difiérentes par le gout, llo-  
deur& les propriétés que le font le chou & la *morel-  
lex* qui fe ressemblent d'ailleurs si fort par les princi-  
pes.

Il n’est pas difficile non plus de comprendre la raifon  
pour laquelle on ne peut , qu’il me foit permis d’ufer  
de ce terme, rccompofer un mixte ou un corps corn-  
posé en réunissant les principes qu’on a désimis parlic-  
*nalyse* ; car le feu ayant altéré leur disposition naturel-  
le & leurs degrés respectifs de volatilité & de fixation,  
& dissipé inévitablement quelqu’une de leurs parties,  
il arrive lorsqu’on vient à réunir ces principes , qu’ils  
ne font plus en même quantité, qu’ils ne.possedent plus  
la même qualité , & qu’ils ne font plus disposés com-  
me ils l'étoient dans le mixte avant qu’on en eût fait  
*Fanalyse.*

Pour me convaincre d’avantage de cette vérité , j’ai mêlé  
des principes très-simples pour en composer un certain  
corps , qui ayant enfuite été fournis *as analyse ,* à don-  
né des principes tout-à-fait différens de ce qu’ils étoient  
auparavant ; par cxemq le , le sel lixiviel fixé , & l’hui-  
le des plantes tiré par expression étant mêlés fur le feu,  
composent un savon, qui donne entre autres principes  
dans fon *analyse* une liqueur acide, une terre insipide  
& un siel urineux qu’on n’apperçoit point dans les dro-  
gues dont il est composé.

Le mélange d’un acide minéral avec l’huile essentielle de  
quelque plante , composie une résine tout-à-fait fem-  
blableàcelle qui découle de quelques arbres. Il n’en-  
tre dans cette composition que deux ingrédiens vola-  
latils; cependant elle fournit, lolssqu’on en fait *F ana-  
lyse->* les quatre principes dont nous avons parlé. Il  
‘ faut cependant avouer , que le mélange de ces deux  
substances excite une fermentation si prompte & si vio-  
lente , qu’elles s’enflamment fouvent ; & comme l’on  
fait, que dans toute fermentation il fe fait une fépa-  
ticn naturelle des parties volatiles d’avec celles qui  
Eont fixes, il n’est pas fort difficile de les distinguer  
l’une de l’autre dans l’*analyse* qu’on en fait , quoi-  
qu’elles ne paroissent point telles avant la fermenta-  
tion.

Ces réflexions peuvent fervir à nous conVaincre que les  
*analyses* dans lesquelles on fe sert d’un feu violent, ne  
Eont point si propres à nous faire découvrir les principes  
& les vertus des plantes, que celles dans lesquelles on  
facilite la séparation des principes qui les composent  
par une chaleur modérée , & par le moyen de la fer-  
mentation. HûMBERG , *Mémoire de l’Acad. Royal, des  
Sciences s,* A. 1701.

*R E M A R QU E S.*

*Sur le défaut et le peu d’utilité des Analyses ordinaires  
des plantes et des animaux,* par M. Εεμεευ.

Pour répandre un plus grand jour fur ce que j’ai à dire  
dans la fuite , je commencerai ce Mémoire par une

A N, A 1132

comparaison qui me paroît venir assez bien au sujet.

Je propofe deux édifices qui aient à peu près la même  
forme extérieure , quoique construits avec des maté-  
riaux différens , & différemment arrangés les uns par  
rapport aux autres. Si pour découvrir cette différence  
de matériaux & leur arrangement différent dans l'un  
& dans l’autre édifice, on s’avifioit de détruire chacun  
de ces édifices , & d’en faire, s’il m’est permis de le di-  
re , une espece de décomposition ou *d’analyse* par le *se-  
cours* d’un agent actif & violent, qui bien loin de mé-  
nager les matieres fur lesquelles il auroit à agir, & *ce-  
la* en ne faisant que les féparer les unes des autres , &  
les laissant en leur entier après leur défunion , ne *se-  
roit* propre au contraire, par la force & la vivacité na-  
turelle de fon mouvement , qu’à les réduire en peu de ,  
tems en poussiere ; dans cette espece de cahosoù tout  
fe trouveroit non feulement confondu , mais encore  
considérablement altéré, feroit-il bien possible de dis-  
tinguer & de reconnoître la nature & la différence  
des matériaux qui feroient entrés dans la composition  
de chaque édifice ? Ne pourroit-il pas même arriver  
que la poussiere réfultante de la démolition d’un édifi-  
ce paroîtroit semblable à celle de l'autre ? D’où l’on  
ne manqueroit pas de conclurre que les deux édifices  
auroient été bâtis avec les mêmes matériaux , quoi-  
qu’ils l’eussent réellement été avec des matériaux dif-  
férens.

Voilà à peu près l'image & la représentation de ce qui  
se passe dans les *analyses* ordinaires des plantes & des  
animaux. Le feu qu’on emploie pour ces fortes d’opé-  
rations est l'agent-vif & actif dont on a parlé ; il ne  
ménage aucune des fubstances foumifes à fon action\*  
il ne tarde guere à les broyer , à les atténuer, & , s’il  
m’est permis de le dire, à les réduire en uneefpecede  
poussiere ; & foit par le trouble , la confusion & le dé-  
rangement , foit par les parties nouvelles qu’il porte,  
& introduit dans les différentes fubstances du mixte ,  
il donne lieu à la formation de nouveaux composés ,  
qui different fouvent très-sort de ceux qui habitoient  
naturellement dans ce mixte.C’est apparemment par les  
rassons déja allégLlées, & par un certain déguisement  
que le feu apporte aux difiérentes parties des plantes  
& des animaux , qu’il arrive fouvent que deux plantes  
dont l’une est très falutaire, & l’autre un poifon, &  
dont la composition naturelle est par conséquent très-  
différente , *se* reffemblent néantmoins très-fort par les  
fubstances qu’on en retire , & par la quantité de ces  
si-lbstances; de maniere que si on ne connoiffoit pas  
d’ailleurs leurs qualités, on seroit tenté de croire , en  
vertu de *Fanalyse* qu’elles seroient les mêmes.

Quand je dis que le feu change & déguife si fort les fubf-  
tances qu’on retire des mixtes , je ne prétens pas don-  
ner ces fubstances pour des principes, ni faire croire  
que les principes dont les mixtes font composés,  
foient altérables par le feu. Ce qui a donné lieu à cet-  
te opinion , c’est que certaines fubstances à qui Port  
donne communément , & mal à propos, le nom de  
principes , reçoivent véritablement par le feu l’altéra-  
tion & le déguifement dont il s’agit : mais je prouve-  
rai une autre fois, en examinant quels font les corps  
qui méritent en bonne Chymie le nom de principes,  
qu’il y a tout lieu d’assurer que ces corps ne changent  
point de forme par l’action du feu, ou plutôt que s’ils  
sont susceptibles de quelque altération par cet agent,  
l’altération ne tombe si.ir aucun des principes en parti-  
culier , mais seulement sur leur union, c’est-à-dire ,  
fur la maniere dont ils font liés les uns avec les autres,  
en telle forte que le seu peut bien changer la forme du  
composé en defunissant fes parties , & les arrangeant  
d’une autre maniere ; mais il ne peut rien faire à celle  
du principe, dont la folidité est telle , que fesparties  
ne peuvent être séparées , & par conséquent dont la  
forme est inaltérable.

On dira peut-être que si avant que de s’engager dans le  
grand travail des *analyses ,* on eût bien examiné le  
fruit qu’on en pouVoit retirer pour la connoissance desi

ιι33 ANA

mixtes, l’inutilité du travail n’auroit pas manqué d’en  
faire évanouir le projet ; ce qui auroit épargné beau-  
coup de peine, de dépenfe, & furtout un tems con-  
désirable qui auroit pu être mieux employé-

Je répons qu’on n’a été à portée de penfer juste fur le  
compte des *analyses,* que depuis qu’elles ont été sai-  
tes : & qu’on a pu en considérer avec loin toutes les cir-  
eonstances, & les comparer les unes avec les autres. La  
connoissance de leur peu d’utilité étant donc le fruit  
de l’expérience , il falloit pour en être convaincu , &  
pour être en état de découvrir en quoi consistoit leur  
défaut ; il falloit, dis je , que ces expériences eussent  
été faites ; & quand bien même on auroit pu prévoir  
avant ce tems-là tout ce que l'expérience a fait recon-  
noître depuis , les raifons qui auroient été alléguées  
pour détourner du travail des *analyses-,* n’auroient tout  
au plus été regardées que comme de simples conjectu-  
rcs , incapables de captiver & de fixer la confiance,  
& qui n’auroient pas même tenu contre l'idée des  
aVantagcs que le public prétendoit tirer du travail dont  
il s’agit. Enfin, comme ces conjectures n’auroient pu  
être vérifiées que par le travail même des *analyses,* il  
auroit toujours fallu les faire, avec cette feule diffé-  
rence qu’ellesseroient venues après les conjectures, &  
qu’elles en auroient été en quelque sorte la confirma-  
rion, au lieu que dans le cas préfent elles ont précédé  
& fait naître nos réflexions.

Au reste , quand toutes les *analyses* qui ont été faites , ne  
serviroient qu’à nous détromper de ces mêmes *analy-  
ses* , & à nous indiquer ce qulon en doit penfer , ce se-  
roit toujours là un avantage qui dédommageroit assez  
du tems & des soins qu’elles auroient couté : mais ce  
qui contribue encore à justifier ce travail, c’est qu’en  
examinant le recueil de ce qui a été fiait fur une lon-  
gue si.lite de mixtes, on y trouve un grand nombre de  
faits curieux , dont on est redevable au projet des  
*analyses,* & qui pourront avoir leur utilité dans la  
suite.

L’exécution de ce projet ayant donc suffisamment fait  
connoître le peu de fruit qu’on peut tirer des *analyses*ordinaires , & ne lassant plus aucun lieu d’en douter,  
ce n’est point là ce que je me fuis proposé d’examiner,  
& de faire voir dans ce Mémoire. Je fuppofe le fait,  
que je regarde comme certain & incontestable , & j’en  
cherche la raifon ou la caufe physique dans la maniere  
même dont on a coutume de faire les *analyses,* c’est-  
à-dire , dans la violence & l'activité du feu, qui est  
l’agent qu’on emploie pour cela,dans le dérangement ,  
le trouble & la confusion qu’il porte dans toutes les  
parties dtl mixte.

Nous avons déja donné une idée & une explication de  
ce trouble & de ce dérangement au commencement de  
ce Mémoire : mais comme cette idée ou cette explica-  
tion est un peu générale , & qu’elle a befoin elle-mê-  
- me d’être prouvée & éclarcie par un examen plus pré-  
cis de l'altération particuliere qui furvient à chacune  
des substances du mixte ; j’entrerai d’autant plus vo-  
Iontiers dans cet examen, qu’en considérant de plus  
près en quoi consiste le défaut des *analyses* ordinaires,  
nous acquerrons par-là des idées plus correctes fur cet-  
te matiere ; & nous parviendrons peut être à imaginer  
& exécuter d’autres especes *d’analyses,* plus longues à  
la Vérité que les premieres, mais aussi plus exactes,  
exemptes de leurs inconVéniens , & beaucoup pluspro-  
pres à nous faire connoître l'intérieur des mixtes.

Pour juger fainement du changement que le feu appor-  
te aux différentes parties d’un mixte analysé à la ma-  
niere ordinaire , il n’y a qu’à considérer chacune de  
ces parties dans leur état naturel , & comparer cet  
état à celui qui leur silrvient, quand elles ont passé par  
le feu : deux fortes de substances dans les plantes &  
les animaux, méritent particulierement notre atten-  
tion ; l’une est leur partie staline, l’autre est leur partie  
grasse.

J’ai déja dit que je ne prétendois pas donner ces sisustan-  
ces pour des principes; & en effet, en déclarant ce que

A N A 1134

je pense sur les principes chymiques, je ferai Voir que  
chacune de ces substances fe résiout en différentes par-  
ties , qui ne font pas elles-mêmes des principes : mais  
toutes compofées qu’elles fiant, il est important , pour  
la connoiffance de la Vertu des mixtes , de les retirer  
& de les connoître telles qu’elles habitent dans ces  
mixtes, c’est-à-dire, dans leur entier, & nullement  
défigurées; car c’est ainsi qu’elles agissent immédiate-  
ment fur nos liqueurs ; & cette action ne dépend pas  
en particulier de telle ou telle partie dont elles siont  
composées , mais de l’union totale de toutes ces par-  
ties, d’où rési.ilte certaines masses , dont les effets font  
souvent très-différens de ceux de chacune de leurs par-  
ties, soit qulon les considere en particulier & agissant  
de cette maniere, soit qu’on les supposie simplement  
mêlées & confondues enfemble, mais non pas étroite-  
ment unies, comme elles le font dans le mixte. Il est  
donc clair qulon ne peut apporter trop de foin pour  
connoître ces masses dans leur état naturel, & pour les  
retirer autant entieres qu’il est possible. Et si l'on Veut  
enfuite entrer dans l'intérieur de ces masses séparées  
du reste des parties du mixte ; c’est seulement alors  
qu’on pourra les analyser aVec fruit, comme nous le  
prouverons clairement, quand il s’agira de ces fortes  
*d’analyses.*

Je compare ces masses aux matériaux des édifices , que  
nous avons proposés pour exemple au commencement  
de ce Mémoire; car pour connoître la composition in-  
térieure de ces édifices, il ne suffit pas de les détruire  
en rompant l’union de leurs matériaux, il fautvcncore  
que ces matériaux soient retirés en leur entier ; du  
moins ne doivent-ils point être méconnoissables de ce  
qu’ils étoient dans l’édifice même, ou avant la consi-  
truction de l’édifice, fans quoi ils ne nous donneront  
jamais qu’une idée fausse otl obsiture de la composition  
intérieure du bâtiment : Clest aussi ce que font les dif-  
férentes fubstances extraites des plantes ou des ani-  
maux par le procédé ordinaire *dos analyses s* car on va  
voir par l’examen de chacune de ces substances, que  
bien loin de rapporter après l’*analyse* & au sortir du  
mixte la forme extérieure qu’elles avoient dans le  
mixte, elles deviennent souvent si différentes de Ce  
qu’elles y étoient , & acquierent des vertus si opposées  
à celles qu’elles avoient , qu’on auroit de la peine à  
croire cette différence, si l’expérience ne nousysorçoit  
en quelque sc)rte.

La partie sialine des plantes & des animaux y habite com-  
munément fous la forme d’un fel concret, dont il s’y en  
trouve de plusieurs especes.

J’ai remarqué, en examinant un grand nombre de matie-  
res animales, & cela à l’occasion du travail que j’ai fait  
sur le falpetre , que ces matieres contenoient une  
grande quantité de fel ammoniac, c’est-à-dire , un fel  
de la nature de celui qulon peut faire, en joignant en-  
semble un acide & un fel volatil; de l'efprit de sel,  
par exemple, & du fel volatil de corne de cerf ou de  
vipcres. J’ai de plus obferyé, que l'acide du fel am-  
moniac naturel, contenu dans les matieres animales,  
étoit nitreux, c’est-à-dire, pareil à celui qu’on tire du  
sillpctrc, en telle forte , qu’on pourroit, par une fuite  
d’opérations, dépouiller si bien cet acide des matic-  
res grasses qui l'enveloppefit naturellement dans l'anse  
mal, qu’il fût réductible en une liqueur ou efprit de  
nitre, qui ne differeroit en rien de l’esprit de nitre or-  
dinaire. Enfin, les mêmes matieres animales sur lese  
quelles j’ai suif mes observations, ne m’ont laissé au-  
cun lieu de douter qu’elles ne continssent une petite  
quantité à la vérité de véritable Ealpetre , c’est-à-dire ,  
d’un Eel semblable à celui qu’on formeroit de l’union  
de l'acide de l'esprit de nitre , & d’tm l'el fixe alcali.  
En un mot , dans *ces* matieres où l'acide nitreux fe  
trouve en trés-grande quantité , quoique si bien enve-  
loppé, que fians beaucoup d’industrie & de travail.on ne  
peut l'obliger à *se* manifester : dans ces matieres, dis-je,  
la plus grande partie de l'acide dont ilis’agit, fie trou-  
ve jointe à une matiere\* Volatile , & forme un fel

11 j 5 *Au* N A

ammoniac , & une petite portion de cet acide est  
arrêtée par une matiere fixe , & forme du falpetre.

Outre le fel ammoniac nitreux & le salpctre contenu  
dans toutes les matieres animales que j’ai examinées,  
j’ai encore retiré de quelques-unes de ces matieres avec  
beaucoup de facilité, une quantité allez considérable  
de véritable fel commun , tout semblable au fel com-  
mun ordinaire : mais il ne m’a point paru qu’aucune  
de ces matieres contînt un sel ammoniac fait avec l'aci-  
de de ce fel. Je ne nie pourtant pas le fait ; je crois feu-  
iement être en droit d’avancer , en conséquence de  
toutes les expériences que j’ai faites fur les matieres  
animales, que la plus grande partie de leur selammo-  
niac est nitreux; & que s’il y en a quelque portion tor-  
mée par un autre acide, elle y est en bien moindre  
quantité que celui du nitre : mais enfin , de quelque  
nature que fioit l'acide contenu dans les animaux, il a  
déja été remarqué, que la difficulté qu’il y a à le faire  
paroître , prouvoit assez qu’il y est fortement enve-  
loppé ; & comme l'acide nitreux y forme naturelle-  
ment ou un fel ammoniac, ou un falpetre , suivant la  
nature des matieres dans lesquelles il est engagé, il y a  
lieu de croire que tout autre acide y est caché , du  
moins pour la plus grande partie, sis us les mêmes en-  
veloppes; ce qu’il fuffit de savoir pour l'intelligence de  
ce qui fera dit dans la suite.

Le l'el ammoniac n’est pas aussi commun dans les matie-  
res végétales que dans les animales; il ne laisse pour-  
tant pas que d’y en avoir : mais ce qui s’y trouve en  
beaucoup de quantité , c’est un fel concret , dont la  
matrice ou la baEe est une matiere fixe ; & comme il  
y a en effet plus de matieres fixes & terreufies dans les  
plantes, & plus de matieres volatiles dans les animaux,  
l’acide, qui, dans les plantes , forme ordinairement un  
fiel de la nature de celui qui rési-ilteroit du mélange  
artificiel de cet acide avec un fiel fixe, produit aucon-  
traire dans les animaux , comme on l’a déja dit, un  
fiel semblable à celui qu’on pourroit faire, en joignant  
enfemble un acide & un Eel volatil. Cela étant, on ne  
doit point être l.urpris , s’il y a dans certaines plantes  
infiniment plus de fialpetre qu’on n’en trouve dans au-  
cune matiere animale, & s’il y a plus de fiel ammo-  
niac nitreux dans les matieres animales en géné-  
ral , qu’il n’est possible d’en trouver dans aucune  
plante.

J’expliquerai dans l’article du nitre comment le fialpctre  
des plantes devient fiel ammoniac nitreux dans les  
animaux ; & comment le fiel ammoniac nitreux peut  
redevenir fialpetre dans les plantes.

Mais le fialpetre & le fiel ammoniac nitreux ne fiant pas  
la seule espece de Ecl concret contenu dans les plantes;  
il s’y en trouve encore d’autres especes , formées à la  
vérité par une matiere semblable, c’est-à-dire, fixe  
ou volatile , mais par un acide d’une autre nature, tel.  
par exemple , que celui qui a été retiré ou du vitriol,  
ou du sel commun ; & tous ces fels, contenus en dif-  
férentes plantes, forment disterentes classes de fels esc  
fentiels qui ont des propriétés & des effets différens ,  
fuivant l'espece d’acide que donne à chacun d’eux la  
forme faline. Je n’entrerai pas plus avant dans ce dé-  
tail pour le préfent ; je remarquerai feulement qu’en-  
tre ces fels, il y en a dans lefquels l’acide est si bien  
enveloppé dans la matrice , qu’étant mis siur la lan-  
gue , ils n’y excitent qu’une impression de sialure , &  
nullement d’acidité ; & qu’en les mêlant avec un siel  
alcali, il ne sie fait ni fermentation, ni jonction des  
deux fels : tel est le fel effentiel de la bourache & celui  
du pourpier , qui, à proprement parler , font un véri-  
tabîe sellpetre : mais il y a d’autres fila effentiels dont  
les acides, moins profondément engagés dans leur ma-  
trice, reffortent en quelque forte au-dehors, & y pré-  
fentent chacun l’extrémité d’une de leurs pointes, qui,  
Ee trouvant libre par cet endroit , excitent aussi par-là  
une impression d’acidité sim la langue , où les sels dont  
il s’agit ont été posés ; c’est par la même mécanique  
que ces Eels fermentent & punissent avec les fels alca-

ANA h36

lis; nous trouvons un exemple de cette efpece de Eel  
dans le crystal de tartre.

Après avoir examiné le caractere, l'état & la composi-  
tion naturelle des siels qui ie trouvent ordinairement  
dans les matieres végétales & animales , voyons pré-  
sentement ce qu’ils deviennent quand ils ont passé par  
le feu , communément employé dans les *analyses* or-  
dinaires, & commençons par le sel ammoniac conte-  
nu dans les plantes & dans les animaux.

Comme les deux parties dont ce fel est composé sont  
toutes deux de nature à pouVoir être enlevées par le  
feu , foit qu’elles soient séparées , soit qu’elles soient  
unies, en telle fartequ’après. avoir été élevées , elles  
conservent toujours l’union qu’elles aVoient ensemble  
avant l'opération ; il sembleroit que le sel ammoniac  
qui habite dans les plantes & dans les animaux, de-  
vroit aussi monter de même par l'action du feu, c’est-  
à-dire, en fon entier. Cependant il ne s’éleve point  
tel ; il fouffre auparavant une désuniop dans les parties  
dont il est composé , & chacune de ces parties montent  
séparément par la distilation; on remarque même dans  
*Fanalyse* ordinaire des animaux, que tout ce qui s’en  
éleve par cette voie n’est ou ne paroît être qu’un Eel  
volatil alcali, c’est-à-dire, la portion la plus volatile  
du fel ammoniac , séparée de l’acide qui se manifeste  
si peu dans les fubstances que le feu a fait élever, qu’on  
a été long-tems à croire que les matieres animales n’en  
contenoicnt point , & que ce n’est même que depuis  
peu qu’on s’est apperçu du contraire, qui a été regar-  
dé comme une' découverte d’autant plus curieufe ,  
qu’elle détruit un préjugé fondé fur les *analyses* d’un  
très-grand nombre de matieres animales. Il est donc  
vrai qu’en ne considérant que ces *analyses,* on tombe  
dans deux erreurs manifestes ; l’une qu’il n’y a point  
d’acide dans les animaux, quoiqu’il y en ait réellement  
beaucoup , comme je l’ai prouvé ailleurs; l’autre que  
leurs fels y sont sous la forme d’un fel volatil alcali,  
quoique l'on silche d’ailleurs très-certainement que  
ces sortes de Eels, comme les fels fixes alcalis, n’ont  
été rendus alcalis que par le feu qui les a décomposés  
à demi, en les privant d’une portion de leurs acides ;  
de maniere qu’en leur rendant ces mêmes acides , on  
les rétablit parfaitement dans le même état où ils  
étoient dans le mixte avant qu’il eût fouffert l’action  
du feu.

Il s’agit présentement d’expliquer pourquoi *F analyse* ne  
fait voir qu’une partie du fel ammoniac contenu dans  
les animaux , & ce que devient la partie acide de ce  
Eel, comment l'une *se* sépare de l'autre & pourquoi el-  
les ne s’élevent pas ensemble, comme il a coutume  
d’arriver dans la sublimation ordinaire du Eel ammo-  
niac.

Pour résoudre toutes ces difficultés , je dirai d’abord que  
quand les circonstances fiant différentes, les effets dui-  
vent aussi être différens. Par exemple , l’expérience  
nous apprend que les sels volatils alcalis sont plus νο-  
latils, c’est-à-dire, que le feu les enleve plus aisément  
que les parties de l'eau; & cependant quand on fait la  
distilation de la vipere& d’un grand nombre d’autres  
matieres animales, le phlegme qui tient moins au ref-  
te de la matiere monte d’abord & avant le fel volatil :  
mais quand ce même sel volatil a été dégagé des espe-  
ces de liens qui le retenoient & l’arrêtoient dans le mix-  
te & qu’il est question de le séparer du phlegme avec  
lequel il est allé se mêler & se confondre dans le réci-  
picnt, ce n’est plus le phlegme, c’est le fel volatil que  
le feu éleve & fublime alors le premier.

Il arrive quelque chose de semblable dans le cas du SH  
ammoniac; quand ce fel *se* trouve seul, qu’il ne tient  
à rien & qu’il est en quelque sorte isolé , le sou l'enve-  
loppe & l'enleve tout entier fans beaucoup de peine,  
& Eans être obligé de s’y prendre à deux fois. Alais  
quand ce fel est dans un mixte, il est alors intimement  
uni aux parties terreisses du mixte qui le fixent & l'ap-  
pésantiffent, & qui l’empêchent de céder aussi aisément  
à l'action du feu qu’il auroit fait fans cela, de maniere  
que

ΐΐ37 ANA

que le feu ne pouvant pas emporter alors tout le fel, il  
en détache & enleve la portion la plus Volatile & la  
plus facile à s’envoler, ce qui donne lieu à la partie  
acide de s’engager de plus en plus aVec la partie ter-  
reufe du mixte, à mefure que fon Eel volatil l’aban-  
donne. Ce raisonnement est parfaitement justifié par  
l’expérienee, puifqu’en mêlant une quantité fuffifante  
de matiere alcaline avec du fel ammoniac ordinaire, &  
poussant le tuut par le feu, ce fel ne s’éleve plus en  
entier comme quand il est seul, c’est feulement fa par-  
tie Volatile & alcaline qui cede d’abord &qui s’éctiap-  
pe, pendant que l’acide du sel s’incorpore proson-  
dément dans les pores de la matiere alcaline, dont il  
ne fe dégage enEuite que par un effort plus considéra-  
ble que le précédent. Voilà précisément ce qui fe paf-  
*se* dans la distilation otl l’*analyse* ordinaire d’une ma-  
tiere animale : car le feu qu’on a coutume d’employer  
pour cette opération, fuffit bien pour dégager le fel  
volatil, le phlegme & une bonne partie de l’huile:  
mais il ne suffit pas pour Placide, furtout depuis qu’il  
cst plus profondément engagé dans la partie terreuse  
du mixte ; & c’elt pour cela qd'on n’en apperçoit point  
dans les portions différentes qui se font élevées pen-  
dant l’*analyse,* ou s’il y en a ,.c’est en si petite quanti-  
té , & il est si fort enVeloppé dans les matieres hu.ileu-  
fcs, qu’on ne peut le découvrir : & ce qui prouve la *vé-  
rité* de ce raisimnement, c’est que si on pousse la ma-  
tiere par une violence de feu plus considérable que  
celle que l’on,a coutume d’employer, il s’éleve alors  
une liqueur qui donne des marques sensibles d’acidité,  
& οη obsierve en cette occasion un fait’tssez curieux,  
qui a déja été remarqué par feti M. Homberg ; c’est  
que les acides dont il est question , après avoir été obli-  
gés de céder à l'effort du sou , fe rendent & fe retrou-  
vent dans la même liqueur avee les fels alcalis qui leur  
étoient unis auparavant ;’&malgré le nouveau mélan-  
'r ge de ces acides & de leurs fels alcalis dans le même  
lieu , il ne fe fait ni fermentation sensible, ni réunion  
de deux corps qui y conservent chacun leurs proprié-  
tés particulieres, l’un l’aClde, l’autre le sel alcali.

M. Homberg prétend que c’est au peu de phlegme con-  
tenu dans le mélange, qu’on doit attribuer cette parti-  
cularité, d’autant qu’on voit fouvent en pareil cas des  
acides & des alcalis demeurer enfemble dans l’inac-  
îion : mais je crOÎs aussi que les parties huileufes qui  
fe trouvent répandues dans la liqueur, & dont qu\_el-  
ques-unes ont pu contracter une union particuliere  
avec les acides pendant l’opération, ce qui empêche  
peut-être d’en pouvoir bien distinguer le caractere ,  
comme il fera dit dans la fuite , que ces parties huileu-  
fes, dis-je, en enveloppant les acides, contribuent  
beaucoup à empêcher leur action fur le fel volatil alca-  
li. Et en effet, si on n’avoit égard qu’à la raifon allé-  
guée par M. Homberg, on auroit de la peine à répon-  
dre à une difficulté, c’est qu’il y a souvent assez de par-  
ties aqueuses dans la liqueur pour qu’il s’y fît au moins  
। quelque petite ébullition, qui seroit bien-tôt fuivie  
d’tme réunion sensible des acides & des alcalis.

Comme il y a tout lieu de croire que dans *Fanalysc* des  
mixtes chargés de iel ammoniac, la décomposition de  
ce Eel ne Ee fait alors qu’à proportÎOn des parties fixes  
& terreufes contenues naturellement dans ces mixtes,  
je me fuis imaginé que les matieres animales qui abon-  
dent particulierement en parties volatiles, pourroient  
bien ne pas contenir assez de parties terreufes pour  
toute la quantité du fel ammoniac de ces matieres, &  
par conséquent que tout ce sel ammoniac ne *se* décom-  
poEoit point dans l'opération de *i’analyse,* mais qu’une  
partie ou restoit avec le *caput mortuum* de la matiere,  
ou perdoit une médiocre quantité de *ses* acides, & de-  
venant en cet état moins volatile à la vérité que les  
Bels volatils plus dépouillés d’acides , mais plus vola-  
tlle aussi que le Eel ammoniac qui n’en a perdu aucun ,  
tenoit alors un milieu entre les deux, qui le mettoit  
de niveau de volatilité avee les parties aqueufes dans  
lefquelles il va Ee réfugier pendant l'opération, & dont

A N A H3S

on ne peutVnfuite le séparer par la voie de la distila.  
tion , parce que n’étant ni plus ni moins léger que  
l’eau, il ne s’éleve ni devant, comme les fels volatils  
alcalis ordinaires, ni après , comme le sel ammoniac  
qui est en S011 entier ; & comme cette liqueur qui cons-  
titue ce que llon appelle communément *esprit,* fer-  
mente avec les acides , stoit par quelques fels volatils  
qu’elle a retenus, soit par rapport aux acides que le  
stel ammonlaC de la liqueur a perdus, & en place dese  
quels les nouveaux acides vont ste loger, on a cru être  
en droit de conclurre de cette fermentation , que l’ef.  
prit n’étoit qu’un phlegme chargé des mêmes fels vo-  
latils qu’on retire de la matiere Eous une forme con-  
ciete. Mais si cela est, pourquoi ne dépouille-t-on pas  
totalement , ou du mOÎns jusqu’à un certain point cet  
esprit de fels volatils, en le plaçant dans un matras à  
long cou , avec un chapiteau & un récipient, & don-  
liant lieu par une douee chaleur à ces fels qui doivent  
être plus légers que Peau , de fie séparer de ce liquide ,  
en s’élevant jusqu’au haut comme un SH volatil con-  
cret dissous dans lleau, ou même dans l'csiprit, a cou-  
tume de le faire en pareilles cireonstances. On peut  
donc Croire aVec assez de Vraifemblance, que dans *sa-\*  
nalyse* ordinaire des matieres animales , toute la quan-  
tité de leur fel ammoniac *se* déeompose inégalement ,  
c’esila-dire , que dans les différentes portions de cefel  
il ne *se* fait pas une désunion égale de l'acide d’avec fa  
partie alcaline ou *sa* matrice, qui est ce qu’on appelle  
communément *sel volatil des animaux,* en telle farte  
que certaines portions de ce fel si? dépouillent juiqu’à  
un certain point des acides qu’elles contenoient dans  
le mixte; que d’autres en retiennent davantage , &  
qu’il y en a peut-être d’autres qui en perdeflt encore  
moins, & qui malgré l’opération , demeurent à peu  
près S011S la forme naturelle qu’elles aVoient dans le  
mixte , de même qu’il arrive dans certaines distilations  
d’esprit Volatil de fol ammoniac, où faute d’une assez  
grande quantité d’intermede abforbant, il n’y a qu’une  
partie de ce fel dont il fe détache des fels Volatils alca-  
lis qui montent d’abord pendant que l'autre portion du  
SH ammonlaC reste en S011 entier au fond du Vaisseau ;  
& étant poussée enfuite par un plus grand feu, elle s’é-  
love fous la forme de fleurs, qui ne sont autre eho.se  
qu’un fel ammonlaC tout, entier ou du moins aVec la  
plus grande partie de Ees acides.

Ce qui me paroît cOnfirmer la conjecture que j’ai aVan-  
cée ; servoir, que tout le Eel ammoniac des matieres ani-  
males ne fie décompose pas également pendant le tems  
de leur *analysa* & cela faute de contenir naturellement  
assez de parties terreusscs ; c’est qu’en suppléant à ce dé-  
faut , c’elr-a-dire, en mêlant aVec ces matieres une assez  
grande quantité de nouVelles parties terreuses pour  
opérer la décomposition d’une plus grande quantité du  
fel ammonlaC dont il s’agit; on parvient enfin àdésu-  
nir& à mettre en liberté un grand nombre d’acides &  
de sels Volatils, dont sans cela l’union auroit tOiijoûrs  
subsisté ; &, par ce nouVeau procédé, non-seulemént  
on obtient plus de sel Volatil alcali, mais encore lali-  
queur qui monte fur la fin de la distilation, & par le  
degré du feu qui lui con.Vient, est beaucoup plus aigre  
& plus chargée d’acides , que quand on n’a point mêlé  
d’intermede terreux avec la matiere animale avant de  
1 ladistilcr.

i II est donc constant que les matieres animales contien-  
nent beaucoup d’acides, dont les *analyses* ordinaires  
ne donnoient aucun indice ; ce qui marque le peu de  
fond qu’on doit faire sur ces *analyses',* mais il fautcon-  
venir aussi que les moyens nouveaux à qui nous de-  
vons la découverte des acides des animaux , ne font  
pas encore exempts de défauts fur le fait même de l’a-  
cide qu’ils découVrent. Car si en dégageant cet acide ,  
ils en font apperceVoir où οη n’en VOycit peint aupa-  
ravant , comme le déVeloppement de cet acide fe passe  
dans le feinmême du mixte, & au milieu des différen-  
tes parties dont il est compose ; l’acide , après aVoir  
été séparé du fel volatil alcali qui l’enveloppoit, Ee re-

1139 ANA

trouve toujours ensiiite confondu dans une même li-  
queur , avee différentes parties qui lui permettent bien  
à la vérité de fe faire connoître pour ce qu’il est, c’est-  
à-dire , pour un acide en général, mais dont lemélan-  
ge cache le caractere spécifique de l’acide, & empêche  
de distinguer à quelle classe particuliere d’acides il ap-  
partient ; ce qu’il est néantmoins très - important de  
fiavoir, quand on veut être instruit à fond de ce qui re-  
garde la partie saline d’un mixte.

On tâchera de ne point tomber dans cet inconvénient  
quand il s’agira de propofer de nouveaux procédés pour  
*sanalysc* des mixtes. *Mémoires de P Académie Royale  
des Sciences,* 1719.

Après avoir considéré l'action du feu fur l.efpece de fel  
dont les matieres animales font partieulierement char-  
gées; je veux dire , fur le fel ammoniac contenu dans  
ces matieres ; nous avons présentement à examiner  
l’altération qu’apportent *les analyses aime* autre cfpe-  
ce dc Eel qui fie trouVe particulierement dans les végé-  
taux , qui ne dssere du Eel ammoniac que par *sa* matri-  
ce qui est fixe. Cette différence de matrice n’empêche  
pas que le sou ne produise fur la plus grande partie des  
sels de cette efipece , ce qu’il a coutume de faire fur le  
4 Eel ammoniac ; c’est-à-dire , qu’il ne désunisse aussi une  
grande quantité d’acides de ces sels d’avec la matrice  
où ces acides étoient engagés , & par la même raifon  
que le Eel ammoniac ne *se* réduise par *F analyse* en acide,  
& en SH volatil alcali. Llespece de Eel dont il s’agit le  
doit aussi réduire & fe réduit en effet par la même voie  
en acide & en fel fixe alcali : mais comme le fiel fixe ,  
par cela même qu’il est fixe, résiste infiniment davan-  
tage à l'action du feu que le fiel volatil ; il arrive deux  
chofes différentes dans la désimion des acides de cha-  
cun de ces fels d’avec leur matrice particuliere : C’est ,  
10. qu’au lieu que dans le cas du fel ammoniac, la ma-  
trice étant beaucoup plus volatile que l’acide, elles’é-  
leve la premiere & laisse au fond du vaisseau la portion  
d’acide qui en a été séparée ; dans le cas au contraire de  
l’autre espece de Eel, la matrice étant très-fixe &résisi-  
tant beaucoup d’avantage à l'effort du feu que l'acide,  
c’est elle qui demeure au fond du vaisseau, & c’est l'a-  
cide qui s’envole & qui l’abandonne, non pas à la vé-  
rité avec autant de promptitude & de légereté que la  
matrice du fel ammoniac le sépare de fon acide , & s’é-  
lance en l’air.

L’autre différence qui mérite ici une attention particu-  
liere , c’est que la matrice volatile s’élevant assez vite,  
& par un feu assez petit, & par conséquent ne demeu-  
rant pas beaucoup expofée à l’action de cet agent, la  
matrice fixe au contraire y demeurant toujours expo-  
fée, puisqu’elle ne s’éleve point en Flair, & de plus  
ayant besoin d’un feu assez considérable, & assez long-  
tems continué, fans quoi elle ne *se* dépouillerOÎtpoint  
d’une assez grande quantité d’acide pour devenir fel  
alcali ; le feu a tout le tems & toute la commodité de  
porter dans le fel fixe une altération très-considérable  
qu’il ne peut pas communiquer de même, & qu’il ne,  
communique point aussi au fiel volatil. Nous explique-  
rons dans la l.uite en quoi consiste cette altération , &  
quelle en est la caisse immédiate, en parlant plus par-  
ticulierement des fiels alcalis.

Quoique les sels qui ont pour bafe une matrice fixe, fe  
rassemblent tous en un point ; c’est-à-dire, parce qu’ils  
résistent puissamment, du moins par leur matrice , à  
l’effort violent du feu ; il ne faut cependant pas croire  
qu’ils se ressemblent d’ailleurs en tout, & que le feu  
produife précisément le même effet fur chacun d’eux ;  
car malgré la circonstance commune de la fixité de  
leur matrice, ils peuvent différer beaucoup les uns des  
autres , non-seulement par le caractere particulier de  
leur acide, mais encore par la nature même de leur ma-  
trice, qui pour être fixe , & par conséquent semblable  
par-là à une autre matrice, en differe cependant très-+  
sort par d’autres endroits; ce qui fait que quoique l’ac-  
tion du feu, par rapport aux différens fels dont il s’a-  
git , Eoit toujours la même, néantmoins comme lespar-

A N, A 1140-

ties différentes dont ces fels sirnt composés, ne cedent  
pas également à cette action , & fiant plus ou moins  
sissceptibles de certaines modifications , il en résulte  
aussi différens effets.

Nous fiavons , par exemple , que les diflércns acides con-  
sidérés indépendamment d’aueune matrice solidecapa-  
- ble de les arrêter , & nageant dans un liquide aqueux;

que ces acides, dis-je, n’ont pas tous le même degré  
de volatilité ; qu’il y en a même , comme ceux qui ha-  
bitent dans l'huile de vitriol, dans l’efprit d’alun, qui  
ne s’élevent que très-lentement & très-difficilement par  
une violence de feu très-considérable, dloù l'on peut  
juger que quand ces acides font arrêtés par une matri-  
ce fixe, avec laquelle ils formeront un fel concret, ils  
offriront encore en cet état une plus grande résistance  
à l'effort du feu.

Nous favons au contraire que le feu enleVe avec beau-  
coup plus dc facilité, & en bien moins de tems, les  
acides contenus dans les esprits de nitre, de fel com-  
mun ; & qu’il trouve encore moins dc résistance de la  
part des acides contenus dans les esprits volatils de  
vitriol, dc foufrc commun tirés fuivant le procédé rap-  
porté par Stahl; de maniere que quand , par exemple,  
ccs acides de l’esprit de nitre, ou ceux de l’huile de  
vitriol , sic feront engagés dans une même matrice avec  
laquelle ils formeront un fel coneret, le feu en pourra  
toujours chasser avec moins de peine & de difficulté les  
acides nitreux, que ceux de l’huile de vitriol, pourVti  
d’ailleurs que toutes les circonstances soient égales, &  
qu’on ne manque pas d’employer un intermede quand  
il le faut ; car fans cela il y a des cas où le feu n’au-  
roitpas plus de force pour séparer l'adde nitreux de  
fa matrice , que pour en séparer l’acide de l'huile de  
vitriol , comme nous l'allons faire voir incessam-  
ment.

Voilà pour ce qui regarde la différente résistance que les  
fels concrets apportent à l'action du feu , par rapport  
aux acides dont ils font compostés : mais ce qui con-  
tribue encore infiniment à diversifier l’effet de cet  
agent soft, chacun de ces fiels; c’est la nature particulie-  
re de la matrice avec laquelle ces acides diflérens se  
trouvent unis & combinés pour la formation de telle  
ou telle efpece de Eel concret; & en eflet on n’ignore  
pas qu’il y a un très-grand nombre de corps fixes capa-  
bles d’aluorber les acides , & de former avec eux un  
fel concret moyen ou falé ; tels font non - feulement  
tous les Eels fixes alcalis, mais encore beaucoup de dif-  
férentes efpeces, beaucoup de matieres métalliques &  
de métaux.

Or il est certain que les acides n’entrent pas avec la me-  
me facilité dans les pores de chacune de ces matieres,  
qu’ils fe plongent & s’enfoncent plus profondement  
dans les uns que dans les autres, que les pores de ces  
différentes matieres les resserrent & les retiennent plus  
ou moins à l’étroit fuivant leur grandeur naturelle, &  
peut-être encore sifivant la force plus ou moins grande  
du ressort de leurs parois ; car j’ai remarqué ailleurs que  
quand des corps étrangers entroient avee violence &  
avec difficulté dans les pores de plusieurs matieres , il  
s’ensitivoit nécessairement une dilatation de ces pores,  
produite par le foulevement de leurs parois qui retom-  
boient enfuite d’eux-mêmes, & par leur propre ressort,  
dès que le corps qui les tenoit soulevés n’y étoit plus ,  
par conséquent lorsque des acides introduits dans les  
pores de différens alcalis ont dilaté ces pores, en sou-  
levant jusqu’à un certain point leurs parois : comme  
ces parois en vertu de leur ressort font un effort conti-  
nueï pour se rabattre, & reprendre leur premiere situa-  
tion , plus le ressort est grand plus l’effort l'est aussi ;  
& plus les acides contenus dans les pores y siont com-  
primés & resserrés par les parois de ces pores , plus en-  
fin le feu qui agit ensuite siur ce compofé d’acides &  
d’alcalis trouve-t’il d’obstacle à surmonter pour délo-  
ger les acides. D’où il sitit que le même acide engagé  
en différentes matrices , soit purement tcrreufes , foit  
métalliques, soit autres , pourra offrir une résistance

1141 ANA

beaucoup plus , ou beaucoup moins grandes à l’action  
du feu fuivtmt la nature partlculiere de chacune des  
matrices où il aura été admis. On remarque même que  
cet acide qui aura été délogé plus ou moins facilement  
de plusieurs fortes de matrices , ne le pourra être de  
certaines, quelques violences de feu qu’on emploie , à  
moins qu’un intermede convenable ne vienne au *se-  
cours.* Nous avons une preuve fensible de cette vérité  
dans plusieurs fels moyens , naturels & artificiels , &  
entre autres dans le falpetre ordinaire, & dans celui  
que nous pouvons faire fur le champ par le mélange  
d’un acide nitreux avec un fel fixe alcali ; car il est cer-  
tain , & je l’ai remarqué plusieurs fois par expérience  
que quelque violence de feu qu’on emploie fur chacun  
de ces fels, ils fe dissiperont plutôt tous entiers , foit  
en Pair , foit par les pores du vaisseau , que de permet-  
tre leur décomposition , ou plutôt la desunion de leur  
matrice d’avec leur acides ; c’est-à-dire , que de laisser  
partir leurs acides, & de rester enfuite au fond du vaise  
feau fous la forme d’un fel fixe alcali, tel qu’étoit par  
exemple celui dont on s’étoit fervi pour faire le falpe-  
tre artificiel. Mais quand on joint à l'action du feu le  
fecours d’un intermede convenable , la séparation de  
l’acide d’avec l'alcali ne tarde guere à se faire , & il  
arrive dans cette opération deux effets disterens sili-  
vant la nature particuliere de l'intermede ; c’est que  
s’il est purement fulphureux , & qu’il ne fasse qu’aider  
l’enlevement de l’acide nitreux sans rien communiquer  
de nouveau à la matrice du falpetre ; cette matrice pa-  
roît après l’opération Eous la forme d’un fel fixe alcali,  
tel qu’étoit celui qui avoit été employé pour faire le  
falpetre artificiel. Nous trouvons un exemple dc cette  
vérité dans une opération très-commune , qui est la fi-  
xation du falpetre par le charbon. Mais si l'intermede  
contient lui - même beaucoup d’acides plus fixes que  
ceux du sialpetre & d’tme nature vitriolique , il contri-  
bue bien à la séparation & à l’enlevement de Placide  
nitreux: mais il substitue d’autres acides en place des  
nitreux, & en ce cas la matrice du sedpetre , qui après  
la perte de *ses* acides auroit dû reparoître stous la for-  
me d’un Eel fixe alcali, reparoît toujours fious celle d’un  
Eel moyen, qui n’est plus à la vérité sidpetre, mais qui  
**est** devenu un véritable tartre vitriolé tout semblable à  
celui qu’on peut faire avec un fel fixe alcali & un aci-  
de vitriolique.

Enfin comme l'acide vitriolique , tel qu’est , par exem-  
ple, celui qui habite ou dans l’huile de vitriol, ou dans  
les esprits de soufre, d’alun ; comme cet acide , dis-je  
considéré indépendamment de toute matrice,est dc tous  
les acides le plus fixe , quand il fe trouVe encore uni  
a une de ces matrices fixes & falines qui ne lâchent  
point l’acide nitreux, si elles n’y font contraintes par  
une intermede ; cet acide vitriolique doit alors ofl. ir  
une résistance beaucoup plus grande à l'effort commun  
du feu & de l'intermede que n’en oflre en pareil cas  
l’acide nitreux. C’est aussi ce qui arrive : car si l’on mê-  
le dans un creuset rougi au feu du tartre vitriolé &  
de la poudre de charbon , l'acide vitriolique ne s’é-  
chappera point alors , Comme l'acide nitreux joint à la  
même matrice ne manquerait pas de le faire par le  
même procedé. On pourra même confumer totalement  
fur le feu la partie graffe du charbon mêlé avec le fel,  
fans que l’acide vitriolique ste fépare de sa matrice.  
Enfin après l’opération & la déflagration totale de l'hui-  
le du charbon, on retrouvera toujours le tartre vitriolé  
tel qu’il étoit auparavant , & flans avoir perdu , du  
moins sensiblement, de ses acides. Et en esset, pour les  
lui faire perdre, il faut, outre le feu & l’intermede  
fulphureux , fuffifans pour l’acide du salpetre ; il faut,  
dis-je , pour l’acide dont il s’agit, employer encore en  
tems & lieu d’autres fecours & un autre procédé ; c’est-  
à-dire , que quand le corps gras a été mêlé avec le tar-  
tre vitriolé dans le creufet rougi au feu , & s’étant  
attaché aux acides vitrioliques, il n’a pu à la vérité les  
entraîner en l’air comme il auroit fait ceux du falpê-  
tre : mais il a toujours eu assez de force pour les déga-

ANA 1142

ger un peu des pores du fel alcali, ce qui produit un  
nouveau compofé de couleur jaune ou rouge, d’une  
odeur de fou re commun, qui fe dissout dans l’eau , &  
& dans lequel l’acide tient à la fois au fel fixe du tartre  
vitriolé & à l’huile du charbon ; il faut saisir le tems  
de ce commencement de dégagement des acides vitrio-  
liques pour cesser l’action du feu, car sans cela la par-  
tie grasse fie diffiperoit, & l’acide rendu à lui même se  
replongeroit de nouveau comme auparavant par l’action  
même du feu, dans l’intérieur de l’alcali, dont le corps  
gras avoit commencé à le dégager.

Il saut donc faire fondre alors dans l'eau le nouveau corn-  
pcfé; & comme l’acide vitriolique , joint à une matie-  
re grasse, ne tient plus en cet état aussi fortement qu’il  
le faifoit à sa matrice, parce qu’il en a été détaché à  
demi par cette matiere qui l’absorbe & qui l’envelop-  
pe , du moins en partie, il n’y a qu’à verser silr la. dis-  
solution un acide libre , qui à melure qu’il s’insinue  
dans le sel fixe, en chasse & en déloge facilement l’a-  
cide vitriolique , & cet acide séparé de fa matrice sa-  
line , & ne tenant plus alors qu’à la matiere grasse,  
forme un véritable foufre commun qui tombe & fe pré-  
cipite au fond du vaisseau.

Voilà ce que nous favons en général de l'altération dif-  
férente que le feu apporte à plusieurs especes de fels  
concrets qui ont pour basie une matrice fixe; du moins  
est-ce là ce que nous en ont appris les expériences &  
les travaux qui ont été faits fur beaucoup de fels de ce  
genre , foit naturels & tirés de plusieurs terres , pierres,  
marcassites, foit artificiels & formés par l’union de dif-  
férens acides avec un très-grand nombre d’alcalis fixes:  
mais pour être parfaitement instruits , & pour avoir  
une idée bien exacte & bien complete du dérange-  
ment que portent les *analys.es* dans les différentes par-  
ties de tous les fels, qui ont pour basie une matrice fi-  
xe , & qui simt contenus dans les animaux & les *végé-  
taux. ,* mais surtout dans les derniers; il faudroit avoir  
retiré avec foin de chacun de ces mixtes , les fels qu’ils  
contiennent, & les avoir retirés en leur entier , c’est-  
à dire , tels qu’ils étoient dans le mixte même ; il fau-  
droit enfuite avoir séparé l'acide d’avec la matrice de  
ces fels , & avoir fait fur chacunes de ces parties , les  
expériences nécessaires pour connoître le caracterepar-  
ticulier tant de l’acide que de la matrice ; enfin a] rès  
avoir reconnu la nature de ces especes de sels essen-  
tiels , & la forme fous laquelle ils habitoient dans le  
mixte même , il faudroit les avoir comparés à ce qu’ils  
font devenus , quand on les a fait passer par les *analy-  
ses* ordinaires.

Ce projet qui est d’tme vaste étendue , & qui exige un  
détail très-fcrupuleux , est précisément celui des nou-  
velles *analyses* dont il a déja été parlé dans le Mémoi-  
re précédent : mais en attendant l’exécution de ce pro-  
jet , le grand nombre *d’analyses* qui ont été faites, &  
les réflexions qu’elles offrent naturellement , la décou-  
verte & la connoissance que nous avons de plusieurs  
fels essentiels de plantes, & la comparaison de ces stels  
avec ceux qu’on retire des memes plantes par les *ana-  
lyses* ordinaires ; enfin les expériences qui ont déja été  
rapportées stur plusieurs autres siels qui n’habitoient  
point auparavant dans les plantes , mais dont nous *sa-  
vons* que plusieurs siont certainement analogues à ceux  
qui y habitent & susceptibles des mêmes altérations,  
tous ces faits dont nous ferons ufage dans la fuite, fe-  
ront plus que silssisans pour faire parfaitement connoî-  
tre , non-feulement.que le feu déguise & altere consi-  
dérablement les sels dont il s’agit, mais encore en quoi  
consistent & comment fe font ce déguisement & cette  
altération.

Comme les fels dont nous avons présentement à parler  
habitent particulierement dans les matieres végétales ;  
c’est aussi principalement fur *F analyse* de ces matieres  
que nous nous étendrons , d’autant plus que ces fels  
font ordinairement en petite quantité dans les ani-  
maux , & que l'altération qu’ils ν reçoivent de la part  
C C C c i j

1143 ANA

du feu, est la même que celle qu’ils reçoivent dans les  
végétaux de la part du même agent ; ainsi on pourra  
appliquer aux fels de cette efpece contenus dans les  
matieres animales , ce qui aura été dit de ces mêmes  
fels considérés dans les matieres végétales : mais com-  
me le grand nombre d’observations que j’ai faites fur  
les *analyses* des plantes me fournit trop de chofe à di-  
re fur ce sistet, pour qu’elles puissent être contenues  
toutes dans les bornes d’un feul Mémoire , nous les  
renvoyons à ceux qui viendront dans la fuite. *Memoi-  
res de l’Academie Royale des Sciences,* 1720.

Quand on considere les *analyses* d’un grand nombre de  
plantes , & les différentes portions que le feu gradué  
de la distilation en a fait élever , on remarque que cer-  
taines plantes , outre leurs parties aqueufes & huileu-  
ses donnent encore des marques fensibles de beaucoup  
d’acides ; que d’autres en donnent moins ; d’autres fort  
peu , & que d’autres enfin dont le nombre est à la vé-  
rité fort petit, n’en donnent pas plus que pourroitfai-  
re une matiere animale analysée fuivant le proeédé or-  
dinaire. Ces différences viennent de plusieurs circonf-  
tances ; de la quantité plus ou moins grande de fel  
concret contenu naturellement dans chaque plante :  
car comme ce Eel est formé d’acides engagés dans un  
alcali fixe ou volatil, plus une plante contient de ce  
sel, plus elle contient d’acides , & plus il s’en peut dé-  
tacher & élever par la distilation , toutes chofes d’ail-  
leurs étant égales ; ces acides s’élevent encore plus ou  
moins aisément & abondamment dans la distilation  
fuivant leur degré différent de volatilité, & sitivant le  
caractere particulier de la matrice qui les retient & les  
enveloppe , comme nous l'avons déja expliqué plus au  
long dans le Mémoire précédent ; enfin ces acides fe  
font plus ou moins appereevoir par les épreuves con-  
nues , fuivant qu’ils font plus ou moins couverts & ca-  
chés par les matieres avec lesquelles ils sirnt montés ,  
& avec lesquelles ils Ee retrouvent dans le récipient.  
Comme nous avons parlé dans le Mémoire précédent  
du Eel ammoniac contenu naturellement dans les vé-  
gétaux & les animaux , & par conséquent des fels vo-  
latils alcalis qui montent dans l’*analyse* de ces matie-  
res , il.ne s’agit plus présentement de ces sels, du moins  
par rapport à eux , & nous n’en parlerions point aussi ,  
s’ils ne nous faisoient pas faire une réflexion par rap-  
port aux acides dont on vient de parler ; c’est qu’en  
s’élevant avec ces acides , ils les empêchent enfuite  
plus ou moins de paroître , & de si? faire reconnoître  
par les moyens connus, fuivant qu’ils *se* stont unis plus  
ou moins étroitement ensemble , & que la quantité des  
fels volatils à l'égard de celle des acides , est plus ou  
moins grande dans chaque portion de liqueur distilée;  
car quoique nous ayons remarqué avec d’autres dans  
le premier Mémoire , qu’il arrÎVoit quelquefois dans  
l’*analyse* de plusieurs matieres , que des acides & des  
siels volatils poussés par le feu fe rassembloientdansla  
même portion de liqueur fans s’y réunir les uns aux au-  
tres , & y confervant chacun leurs propriétés particu-  
Iieres l'un d’acide, l’autre d’alcali, dont ils donnoient  
des marques distinctes & évidentes , nous n’avons pas  
prétendu condurre de cette observation que tous les aci-  
des & les fels volatils qui s’élevoient enfemble ou qui  
Ee retrouvoient dans la même portion de liqueur , fuse  
Eent ou demeurassent dans le même état de defunion ;  
& en effet nous avons fait voir , en parlant du fel am-  
moniac naturellement contenu dans les animaux , que  
le fel volatil qui s’en sépare par *F analyse, 8c* qui *se* trou-  
ve dans ce qu’on appelle communément eEprit des ani-  
maux; que ce sel, dis-je, avoit retenu & emporté avec  
lui une bonne partie de l’acide du Eel ammoniac; que  
cet acide ne sis faifoit point appercevoir en cet état ,  
parce qu’il étoit enveloppé de tous côtés par une très-  
grande quantité de sels volatils ; que ces sels volatils  
au contraire, malgré les acides qu’ils avoient retenus,  
n’en étant point entierement soûlés , étoient encore  
propres à fermenter avec des acides nouveaux , & par  
conséquent se faisoient reconnoître par-là pour ce qu’ils

A NA 1144

étoient ; qu’enfin si l'acide dont il s’agit ne fe manifef-  
toit point par les épreuves ordinaires; il pouvoir tou-  
jours être apperçu clairement par la voie de *Vanalyse*faite avec un intermede terreux, & que d’ailleurs *c’é-  
toit* à cet acide qu’étoit dû le degré de volatilité du fel  
volatil contenu dans l'esprit des animaux; car ce fel a  
cela de particulier, qu’il est parfaitement de niceaude  
volatilité avec les parties de l'eau dont on ne peut lesé-  
parer que par la voie de l’évaporation , & dont on sé-  
pare facilement le fel ammoniac & les fels volatils or-  
dinaires; l’un comme très-chargé d’acides, étant moins  
volatil que le phlegme , & ne s’élevant qu’après lui ;  
les autres au contraire qui fiant autant dépouillés dla-  
cides qu’ils le peuvent être, étant aussi par là plus vo-  
latils que le phlegme avant lequel ils montent & se su-  
bliment , comme il paroît par l’opération ordinaire de  
la rectification des fiels volatils ; ou quand après avoir  
fait fondre des fels volatils dans une certaine quantité  
d’eau, on pouffe la liqueur par une chaleur convena-  
ble. Et ce qui prouve encore que le Eel volatil, conte-  
nu dans l’esprit des animaux, tient un milieu entre un  
fiel ammoniac complet, & des Eels volatils ordinaires ,  
& cela par la doseparticuliere d’acides qu’il a retenus,  
& qui le mettent hors d’état de pouvoir être séparé par  
la voie de l'évaporation; c’est qu’en ajoutant à ce seI  
assez de nouveaux acides pour le rendre moins volatil  
qué le phlegme , on le révivifie par-là dans ce qu’il  
étoit auparavant,c’est-à-dire, dans une espece de sel am-  
moniac , qui poussé par une chaleur douce & convena-  
ble , n’accompagne plus comme auparavant les parties  
aquetsses, mais les laisse partir , & demeure au fond du  
vaisseau fous une siOrme Eeche, ce qu’il n’auroit pas fait  
s’il eût été moins chargé d’acides.

Enfin, si l’on emploie les moyens ordinaires pour dé-  
pouiller exactement ce nouveau fel ammoniac, tant  
des nouveaux acides qu’il a reçus, que de ceux qu’i!  
avoit retenus de trop auparavant ; il résultera de cet-  
te opération un Eel volatil , dont la volatilité ne se-  
ra plus de niveau , comme auparavant , avec celle  
des parties de l'eau, & qui se sublimera aussi avant ces  
parties, & par une moindre chaleur.

On voit , par cet exemple, & l'on verra encore claire-  
ment par la suite , qu’une portion de liqueur distilée  
qui ne donne que des marques de Eel volatil alcali,  
peut néantmoins contenir encore une assez grande  
quantité d’acides : mais on ne manquera pas de me di-  
re que les acides , de l'exemple proposé, ne *se* simtpas  
unis intimement à des fels volatils pendant ou depuis  
l’opération de *T analyse',* qu’ils y étoient joints dans le  
mixte même où ils fassoicnt partie de sim sel ammo-  
niac , & qu’il n’est pas étonnant que cette union qui a  
toujours subsisté depuis l’opération , foit capable de  
les tenir cachés, & de les soustraire en quelque sorte ,  
non-seulement à notre gout , mais encore à certains  
essais chymiques : mais , ajoutera-t-on , ce n’est pas fils  
ces acides , qui n’ont jamais abandonné leur matrice  
volatile , que tombe la difficulté , c’est si.ir ceux qui  
appartiennent aux sels concrets qui ont une matrice  
fixe ; car quand une fois les acides de ces fels ont été  
détachés de leur matrice , & emportés par le feu , com-  
me ils font alors libres & sans enveloppe, ils peuvent  
être aisément reconnus par différentes épreuves ; &  
s’ils trouvent des sels volatils alcalis, foit dans leur  
chemin, fiait dans la portion de liqueur qui les attend  
dans le récipient, il y a lieu de croire qu’ils ne s’en  
laisseront point envelopper. ι° Parce qu’un très-grand  
nombre *T analyses* de plantes nous ont appris que très-  
souvent une même portion de ces *analyses* donnoit  
à la fois des marques certaines d’acides & de fels vo-  
latils alcalis, ce qui n’arriveroit point, si la circonf-  
tance & l'occasion favorable du même lieu faisoient  
contracter à ces corps quelque union ; 2°. Parce qu’en  
*analysant* les matieres animales plus exactement qu’on  
n’a coutume de le faire , on remarque que des acides  
qui étoient unis dans le mixte avec des fels Volatils ,  
& qui en ayant été féparés par *s analyse, se* retroirvent

1145 ANA

ensilite avec eux dans une même portion de liqueur,  
ne s’y réunifient cependant pas , quoiqu’ils soient du  
moins aussi propres à fie loger dans leur matrice vola-  
tile , & ày reprendre la place qu’ils y occupoient au-  
paraVant , que ne le font d’autres acides qui apparte-  
noient en premier lieu à une matrice fixe , & qui en  
ont été séparés par le feu.

Pour répondre à cette objection qui paroît fondée fur une  
obfervation incontestable , j’en vais rapporter aussi  
quelques unes qui éclairciront parfaitement la difficul-  
té proposée. Peu de tems après que l’Académie m’eut  
fait l’honneur de me recevoir, je me mis àanalyferun  
assez grand nombre de plantes , & je donnai quelques  
unes demes analystes dans les Assemblées de ce tcms là:  
mais faisiint enfuite réflexion au peu de fruit que je ti-  
rois de ce travail, qui d’ailleurs avoit été fait avant moi  
dans ce même lieu, je l’abandonnai & je ne comptois  
guere pour lors que quelques remarques que les *analyses*m’avoient fait faire trouvassent place quelque part ; ces  
remarques regardent l’altération qui arrive à plusieurs  
portions de plantes *analysas ,* quand ces portions ont  
été gardées un certain tems ; car alors les essais chy-  
miques ordinaires y font fouvent des effets tous dif-  
férens de ceux qu’ils y produisoient immédiatement  
après que *V analyse* avoit été faite, & cette distérence  
m’aVoit d’abord fait croire que je m’étois trompé , &  
que j’avois mal examiné la premiere fois la portion  
où je ne trouvois plus dans la suite ce que j’y avois  
vu au commencement : mais je me fuis convaincu dti  
contraire, en répétant plusieurs fois les mêmes obser-  
vations Eur différentes plantes; & de plus, j’ai trou-  
vé depuis peu dans les Livres manuscrits des *analyses*de feu M. Bourdelin, que cet Académicien s’étoit  
aussi apperçu en quelques endroits que certaines por-  
tions de plantes *analys.ées* n’agissoient pas toujours de  
la même maniere , en différens tems, fur les mêmes  
estais chymiques.

Je remarquerai donc 1°. Que dans le nombre des plantes  
que j’ai analysées, il y en a beaucoup qui m’ont fourni  
parla distilation , des portions de liqueurs qui don-  
noient à la fois des marques fensibles & distinctes d’a-  
cides & de fels volatils alcalis, mais plus encore *d’a-  
cides* que d’alcali ; & que quand ces parties avcientété  
gardées un certain tems , & qu’on avoit laissé à leurs  
fels volatils tout le tems nécessaire pour se soûler en  
quelque forte des acides de la liqueur, elles ne don-  
noient plus de marques de Eels volatils, & qu’elles ne  
laissoient pas d'en donner encore d’acides , & cela à  
rasson de ceux de trop qui restoient dans la liqueur ,  
ou, si l’on veut, à rasson du simplus des acides qui  
n’y avoient plus trouvé de sie! alcali pour s’y loger , &  
qui étant demeurés libres & développés , *se* fassoient  
aisément appercevoir.

2°. J’ai remarqué , qu’il falloir plus ou moins de  
tems pour lléVanouissement total des signes des  
Eels volatils dont on vient de parler, & cela suivant la  
quantité plus ou moins grande de ces Eels, & suivant  
que les acides de la liqueur avoient plus de disposition  
à *se* loger dans ces fels , comme il fera dit dans la  
si-iite.

3°. Que cet éVanouissement sie faifoit petit à petit & par  
degrès, & qu’on pouvoit voir chaque jour la diminu-  
tion fucceffive des marques du Eel volatil, qui s’étei-  
gnoient enfin plutôt ou plutard, selon qu’elles avoient  
été d’abord plus ou moins fortes ; ce qu’on pouvoit  
fouvent reconnoître par l’*analyse* d’une feule plante ,  
qui donnoit quelquefois deux ou trois portions de la  
nature dont il s’agit ; mais dans chacune defquelles  
les marques du Eel volatil n’étoient pas également  
fortes, immediatement après *F analyse* car danslasiji-  
te ces marques *se* trouvoient souvent anéanties dans  
une portion , & siibsistoient encore dans une autre , où,  
quoique diminuées, elles Ee fassoient encore apperce-  
voir , foit par l’ebullition que le mélange d’un efprit  
acide causoit dans la liqueur, foit par le précipité blanc  
qui réfultoit du mélange de cette liqueur avec la S0-

A N A 1146

lotion du sublimé Corrosif.

4°. Que quand une même portion de liqueur distilée qui  
donnoit a la sois des marques sensibles & distinctes d’a-  
cides & de fels volatils contenoit plus de fels volatils  
a proportion que d’acides, il arrivoit fouvent qu’après  
un certain tems, c’est-à-dire, quand tout l’acide de la  
liqueur aVoit été alssorbé par une quantité sufflante de  
l'el volatil, cette liqueur ne donnoit plus de marques  
d acide comme auparavant, mais elle en donnostenco-  
re de sels volatils; & cela,par rapport à l’excédent de  
ces sels qui étoient restés ltbres & developpés , faute  
d’avoir trouvé dans la liqueur la quantité d’acides qu’il  
leur falloir pour s’y unir; & il m’a paru que dans ce  
cas-ci les signes de l'acide fe font éVanouis de la mê-  
me maniere & avec les mêmes circonstances que  
l’ont fait ceux des fels volatils dans les observations  
précédentes.

5°. De toutes les portions de plantes distilées que j’ai  
observées , & dans lesquelles il s’est fait à la fuite du  
tems une union des acides & des fels volatils qui y  
habitoient d’abord séparément, je n’en ai trouVé aucu-  
nes, qui, après la jonction des acides & des alcalis  
volatils, ne m’aient plus du tout donné de marques  
des uns & des autres , ce qui sembleroit devoir quel-  
quefois arriver, c’est à dire, quand il ne se trouve dans  
la liqueur que la quantité d’acides requiEe pour la  
quantité de Eels volatils qui s’y rencontre : mais corn-  
me il n’est pas possible que cette proportion juste d’a-  
cides & d’alcalis ste trouve; je ne nierai pas le fait,  
qui peut-être fera observé dans la fuite par quelques  
autres. J’ai fait seulement à cette occasion l’expérien-  
ce suivante.

On voit dans *s analyse* de plusieurs plantes, que certaines  
portions de liqueur distilée, & souvent même toutes  
celles qui vont jusqu’à la derniere , ou la portion pé-  
nulticme de la distilation , ne donnent que des mar-  
ques d acides, & en donnent beaucoup , & que les der-  
nieres portions au contraire ne donnent que des mar-  
ques de siel volatil qui s’y trouve en grande quantité. ‘  
J ’ai mêlé ensiemble différentes dosies de portions acides  
& de portions alcalines, & j’ai reconnu que tous ces  
mélanges , immédiatement après avoir été faits, don-  
noient à la fois des marques d’acides & d’alcali ,  
& qu’après avoir été gardés un tems suffissent , ils  
n’en donnoient plus que de l’un ou de l’autre ,  
foit d’acide , foit de fel volatil ; mais je n’ai jamais  
trouvé le point'nécessaire pour l’évanouissement de  
tousses deux; je ne pretens pourtant rien conclurfe  
de cette derniere obfervation.

6°. Dans l’examen que j’ai fait des portions de différen-  
tes plantes analysées , ou après l’union de l’acide , &  
des fels volatils contenus dans la liqueur, l’un deces  
deux corps s’y faifoit encore appercevoir par les signes  
qui lui étoient propres,il m’a paru que l'évanouissement  
des marques du siel volatil *se* Faifoit bien plus fréquent-  
ment que celui de l'acide ; peut-être dans le nom-  
bre des plantes que j’ai analyfées, s’est-il présenté plus  
de cas d’une certaine eEpece que de ceux d’une autre ;  
ce qui m’empêche de conclurre aussi affirmativement en  
saVeur de mon observation que si j’eusse fait une quanti-  
té beaucoup plus considérable *d’analyses.* Cependant  
ce qui paroîtroit deVoir donner quelque foi aux couse-  
quences qui pourroient être tirées de mon obserya-  
tion, c’est qu’en général la femme des acides sifrpasse  
dans les plantes celles des Eels volatils, comme nous  
le prouverons plus particulierement dans la suite; d ou  
il s’ensuit que les plantes peuvent aussi en géneral four-  
nir dans la distilation plus d’acides que de sels Vola-  
tils, & c’est le surplus de ces acides qui se sait apper-  
cevoir , comme nous l’avons déja explique. Il se pour-  
roit faire encOre que dans le cas où il ne s’eleveroit  
pas plus d’acides dans la distilatlon que de fels vola-  
tils , cependant après l’union des deux , l’acide fem-  
bleroit encore préValoir; & cela fur ce que le fel am-  
moniae ordinaire rougit d’un rouge fombre le papier  
bleu , & après 24 heures, donne un rouge brun à la

ιΐ47 ANA

solution du tournesol : mais il est aisé de distinguer cet  
ester d’avee celui d’un acide franc & débarrassé , du  
moins jufqu’à un certain point, dlautres corps dans lest  
quels il pourroit être engagé comme l’acide du. fel am-  
moniae l'est dans la matrice volatile qui sait l’autre  
partie de ce fel.

7°. Je me fuis fouvent apperçu, en examinant certaines  
portions de plantes *analysées,* qu’elles contenoient un  
acide plus ou moins enveloppé dans des parties hui-  
leufes qui fe soutenoient dans la partie aqueuse de la  
liqueur a la faveur de cet acide ; que ces deux corps  
s’élevant enfemble pendant la distilation, & dcmeu-  
rantenfuite unis, du moins pendant un certain tems,  
il arrivoit que Placide en cet état, ou ne paroissoit point  
du tout , comme je l'ai très-souvent observé , ou ne  
fe fassoit appercevoir que par de très-foibles marques.  
Mais comme les liqueurs chargées de diflérentes par-  
ties font toujours siljettes à une fermentation intéricu-  
re , cette fermentation donnant lieu enfuite au déve-  
loppement de l’acide de la portion distilée , le fassoit  
paroître alors à découvert ; & ce qui prouve toute la  
suite de ce raisonnement, c’est-à-dire , que l.lacide ne  
fe montroit point , parce qu’il étoit enveloppé par des  
paries huileuses, & qu’il ne devient ensuite recon-  
noissable que par ce qu’il en a été débarrassé, c’est  
qu’on obEerve que dans tout le tems qu’il commence à  
paraître , & qu’il continue à le faire de plus en plus,  
l’huile qui, séparée de l'acide & abandonnée à elle mê-  
me, ne peut plus fe foutenir en cet état dans la li-  
queur, fe précipite ordinairement fous la forme d’une  
matiere mucilagineufe dont la quantité augmente tou-  
jours à mefure que l'acide de la liqueur fe manifeste  
davantage. On peut encore remarquer le même effet  
dans plusieurs eaux distilées, qui d’abord, & même pen-  
dant un assez longtems demeurent claires, limpides,  
& ne donnent point de marques d’acides ; mais qui  
après avoir été gardée un efpace de tems fussifant,  
non - feulement s’aigrisseht , mais dépofent encore  
au fond de la liqueur une matiere glaireufe qui est  
quelquefois si épaisse & d’un volume si considérable ,  
qu’à peine le pourroit-on croire , si on ne le voyoit.  
Voyez l'article *Acetum.*

Au reste, on ne doit point être furpris de ce que les aci-  
des dont la plupart appartenoient dans la plante à une  
matrice fixe ; que ces acides , dis-je , poussés par le  
feu, abandonnent cette matrice pour s’unir intime-  
ment à des parties huileufes avec lesquelles ils s’éle-  
vent, & qui les cachent, comme il a été dit; car nous  
avons sait voir dans dlautres Mémoires, & au com-  
mencement de celui ci, que les matieres huileuses ont  
la propriété de s’accrocher fortement aux acides enga-  
gés dans des matrices fixes ; & c’est par-là , cest-à-dire,  
parce qu’en s’élevant en l’air, elles déracinent & en-  
traînent avec elles les acides dont elles fe Eont saisies ;  
qu’elles contribuent infiniment au dégagement d’un  
grand nombre d’acides , qui , seins ce siecours , &  
avec la sieule action du feu, ne quitteroient point  
du tout leur matrice, ou ne le feroient qu’avec bien  
plus de tems & de difficulté : or les plantes contenant  
réellement beaucoup de parties huileuses qui peuvent  
s’accrocher de même aux acides de leursfels, &qui y  
agissent aussi de la même maniere, comme nous le di-  
rons plus particulierement , en parlant de la matiere  
faline qui reste dans la cornue après la distilation de la  
plante, il ne doit point paroître étonnant , & il est au  
contraire très-naturel de penster que les acides végé-  
taux montent toujours accompagnés de parties hui-  
lcuses avec lesquelles ils demeurent ensisite plus ou  
moins intimement unis silivantla diversité des circon-  
stances particulieres qui ont concouru à cette union,  
& qu’il n’est pas possible de détailler.

Cette union des acides végétaux avec des parties huilcu-  
fes, étant telle qu’il a été dit , on peut aisément con-  
cevoir pourquoi ces acides subsistent quelquefois un  
efpace de tems assez considérable dans une même li-  
queuravec dessiels volatils alcalis fans les pénétrer &

ANA 1148

s’y joindre, & pourquoi ils viennent enfin à le faire.  
Car 10. tant que ces acides font enveloppés jufqu’à un  
certain point par des parties huileufes, il ne leur est  
pas permis avec cette enveloppe de percer & de trou-  
ver jour dans l’intérieur de ces sels ; on peut même di-  
re que quelques libres & développés que deviennent  
en général les acides végétaux, ils constervent toujours  
un certain alliage de parties huileuses , qui tempérant  
leur vivacité naturelle , les empêche par-là d'être aussi  
corrosifs, & d’agir avec autant de force & de violence  
qu’ils le feroient fans ce mélange, & que le font les  
acides minéraux qui contiennent moins de parties hui-  
leufes. Et en esset, on peut quelquefois si bien débar-  
rasser les fels végétaux de leurs parties huileufes, que  
les acides qui en résultent en deviennent infiniment  
plus actifs & plus corrosifs qu’ils ne l’auroient jamais  
été fans cela. Si donc une dosie assez petite de parties  
huileufes , diminue si fort l’action naturelle des acides  
végétaux fur tous les corps alcalis en général, il est  
clair que quand cette dosie fera plus grande, elle pour-  
ra être telle qu’elle empêchera entierement les acides  
d’entrer dans les pores des Eels volatils ; & que quand  
cette dohe aura eu le tems essuite de diminuer à la fa-  
veur de la fermentation qui aura donné lien à la défu-  
nion d’une certaine quantité de parties huileufes , les  
acides plus libres & plus développés, & faisant alors  
un moindre volume, s’insinueront en cet état avec plus  
de force & de facilité dans les pores dont auparavant  
le passage leur étoit interdit.

Tout ce qui vient d’être dit & remarqué fert parfaite-  
ment à l’intelligence de l'obfervation fuivante que j’ai  
faite fur les premieres portions de certaines *analyses*dans lesquelles, quoique je n’y eusse apperçu imrné-  
diatement après la distilation que des marques de sels  
volatils, & point du tout d’acides , quand elles ont été  
gardées un tems suffisant, je n’y ai plus trouvé de mar-  
ques de sels volatile , mais seulement d’acides ; ce qui  
vient , à mon avis, de ce que ces acides, quoique con-  
tenus en assez grande quantité dans la portion de lali-  
queur, y fiant cependant enveloppés par des parties hui  
leufes, de maniere qu’en cet état ils ne peuvent ni pa-  
roître, ni faire disparoître les fels volatils en s’unissant  
avec eux. Mais quand la fermentation a eu le tems de  
dégager les acides d’une certaine quantité de parties  
huileuses , qui dans cette obfervation, comme dans la  
précédente, fe précipitent ordinairement au fond de la  
liqueur fous la forme d’une masse plus ou moins épaise  
fe ; ces acides plus libres & plus développés, ne man-  
quent pas alors de faire évanouir dans la liqueur les  
marques du fel volatil, en s’unissant à ce fel ; & com-  
me la quantité des acides y surpasse celle des fels vola-  
tils, l'excédant de ces acides qui ne s’étant point allié  
à des fels volatils, est resté dans fon état de développe-  
ment , doit donner avec les essais des marques éviden-  
tes d’acidité que le mélange des parties huileufes ne  
lui permettoit pas de donner auparavant.

Enfin, j’ai fait encore une obfervationfur les premieres  
portions de certaines *analyses* de plantes:c’est que quoi-  
que les essais n’y fissent appercevoir ni acides ni fiels  
volatils , elles excitoient cependant sim la langue une  
saveur acre & piquante, qui ne laissoit aucun lieu de  
douter que ces portions ne continssent une assez grande  
quantité de Eel ; or les essais ayant fait voir que ce fel  
n’étoit ni un acide développé, ni un sel volatil alcali,  
ce ne peut être qu’un fel ammoniac complet , c’est-à-  
dire , qui n’a point fouffert de décomposition par *\’a~  
nalyse*, & dans lequel les acides , & les fels volatils *fe*trouvent unis intimement enfemble , comme ils l’é-  
toient dans la plante même. Car on ne peut pas dire  
que ce SH fût un composé d’acides & d’une matrice fi-  
xe, d’autant que cette matrice ne lui auroit pas per-  
mis de s’élever , du moins en entier dans la distilation,  
& encore moins dans les premieres portions de *i’ana-  
lyse,* pour lesquelles on n’emploie qu’un degré de feu  
assez médiocre ; il n’y avoit donc qu’tm fel ammoniac  
qui pût monter dans le cas dont il s’agit, & par con-

1149 ANA

séquent on ne peut attribuer qu’à ce fel la faveur acre  
& piquante des premieres portions dont il a été parlé.  
Il est vrai, & nous avons déjaremarqué que leste!am-  
moniac ordinaire fait à la longue un rouge brun avec  
le tournesol, ce que je n’ai point apperçu dans le fel  
ammoniac de nos premieres portions : mais les parties  
huileuses qui se trouvent toujours mêlées avec les fels  
des portions distilées , peuvent en cette occasion  
empêcher le SH ammoniac d’exciter la couleur rouge-  
brune , & cela d’autant mieux qu’il ne l’excite même

, qu’avec assez de peine & de tems, quand il est dans S01I  
état naturel, c’cft-à-dire, quand il est libre & déchargé  
de toute matiere huileuse. *Mémoires de l’Académie  
Royale des Sciences,* 1720.

II paroît par les observations que nous avons faites , &  
qui ont été rapportées dans le précédent Mémoire fur  
les *analyses* des matieres végétales & animales, & par-  
ticulierement sur l’altération , dont plusieurs portions  
de Plantes analysées fiant susceptibles ; il paroît, dis-je,  
que les Eels volatils, répandus dans les différentes por-  
tions des plantes analyfées, peuvent tout aussi-bien y  
abEorber & faire disparoître les aeides qui ne leur ap-  
partenoient pas dans le mixte, & qui ont été détachés  
d’une matrice fixe; que ceux-là même qui leur étoient  
naturellement unis avant *i’analyse*, & qui font mon-  
tés avec eux dans la distilation. Il paroît aussi que l'ob-  
fervation des acides, qui, dans certaines rencontres,  
fubsistent avec des siels volatils sans s’y joindre, ne  
prouve pas que d’autres acides plus développés ne s’y  
sioient pas déja unis; & cela d’autant moins, qu’on a  
fait voir que ces mêmes acides , qui ssavoient point  
encore contracté d’union avec ces fiels , nemanquoient  
pas de le faire ensuite , quand ils étoient parvenus  
au même point de développement. Enfin, il fuit en-  
core de ce qui a été dit, qu’indépendamment des sels  
volatils, qui, très-souvent ne se rencontrent peint  
dans plusieurs portions de liqueurs distilées , beau-  
coup d’acides peuvent y être cachés par de simples  
matieres huileuses ; par conséquent s’il ne paroît  
point d’acides , ou s’il n’en paroît qu’une médio-  
cre quantité dans certaines portions *d’analyses*, char-  
gées d’ailleurs ou de siels volatils , ou de parties hui-  
Ieusies, onn’estpas endroit d’en conclurre ; ou que ces  
portions ne contiennent point du tout d’acides , ou  
qu’elles n’en contiennent que ce qui en paroît. On sie  
- rromperoit même souvent très-fort dans le calcul qu’on  
pourroit faire des acides d’une Plante siur ce que *Vanaly-*se en seroit appercevoir. Par exemple, les feuilles d’o-  
seille donnent un siuc fort aigre, & dans lequel, à en  
juger par le gout sieul , on ne peut gueres disiconvenir  
qu’il n’y ait beaucoup d’acides : de plus, si on tire le  
fel efl'entiel de ce siuc à la maniere ordinaire , on au-  
ra des crystaux d’un gout aigre , & siemblable à celui  
de la crème de tartre ; en un mot , tout indique que  
cette plante regorge d’acides , & que dans les diflé-  
rentes portions de liqueur que la distilation en fera  
élever , ce sieront particulierement les acides qui s’y  
feront appercevoir. Cependant , comme l’ofeille don-  
ne aussi beaucoup de fels volatils qui fe répandent prese  
que partout, comme nous l'expliquerons plus parti-  
culierement dans la suite, couVrent & cachent tou-  
jours une bonne partie des acides avec lefquel.s ils font  
montés : si l’on n’avOÎt pas égard à la circonstance de  
ces fels , & qu’on s’en tînt aux feules apparences , on  
pourroit croire, en examinant les différentes portions  
distilées de plusieurs fartes d’oseilles analysées en des  
tems & en des âges différens , que cette espece de  
Plante contient ou laisse éehapper par la distilation  
beaucoup moins d’acides que d’autres plantes qui en  
contiennent réellement beaucoup moins, & dont il  
s’en éleve aussi à la vérité, par la distilation , une bien  
moindre quantité ; mais en telle farte , que chaque  
acide ne trouVe rien alors dans la liqueur distilée qui  
puisse l’empêcher de *se* faire apperceVoir pour ce qu’il  
est ; & ce qui prouVe bien clairement , à mon aVÎs ,  
que , fuivant que les Eels volatils de l’oseille fiant plus

A N Â ï 150

ou moins répandus & distribués aVec les acides dans  
les différentes portions de *F analyses* plus ou moins aussi  
cette Plante donne-t’elle des marques d’acides : ce  
Eont les deux expériences sulcantes , qui paroîtront  
peut-être mériter d’être rapportées.

Quand οη analyste les feuilles de l’ofeille par la cor-  
nue à feu otrvert , & augmenté par degrés, dès les  
premieres portions, la liqueurdistilée , donne or-  
dinairement des marques de fels Volatils qui Eont  
montés d’abord , qui continuent ensuite à le faire,  
& qui, fur la fin de la distilation, Viennent encore  
plus abondamment, soitstousune forme liquide , foit  
tous une forme feche. Quant aux acides, les pre-  
mieres portions de la ltqueur distilée foIrvent n’en  
donnent point de marques ; feu Vent aussi les filmantes  
n’en donnent que de foibles, & même n’en donnent  
point du tout, après avoir été gardées un certain tems;  
& cela par les raifonsque nous ayons déja apportées.  
Mais si au lieu d’un feuouvert, on commence par fe ser-  
vir du bain-marie pour la distilation des feuilles d’o-  
icille ou. de leur si.ic , cette chaleur douce , suffisante  
pour les premiers sids Volatils dont il a été parlé, c’est-  
à-dire, pour ceux qui s’élevent d'abord aVec le plus  
de facilité , mais insufflante pour dégager & faire  
monter du moins jusqu’à un certain point les acides  
de la Plante , donnera lieu par-là aux uns & aux au-  
tres de s’éleVer en des tems différens ; car en conti-  
nuant ensuite la distilation à un feu plus fort, la liqueur  
qui Viendra immédiatement après, & qui contiendra  
d’autant moins de fels Volatils, qu’il y en aura eu un  
grand nombre qui auront monté dans la première por-  
tion de la distilation ; cette liqueur, dis-je, donnera  
des marques d’acidité plus considérables que li l’*analyse*de la même plante eût été faite à la maniere ordinaire.

L’autre expérience est , que si au lieu d’analysier les seuil-  
les d’ofeille récemment cueillies, on commence par les  
laisser en macération pendant un tems fort considérable  
& siuffisiant, pour que la fermentation , qui souvent est  
une espece ou un commencement *d’analyse,* ait pu  
donner lieu au déVeloppement & à PéVaporation d’un  
certain nombre de Eels Volatils; &si après cette opéra-  
tion naturelle, on Vient à distiller en cet état les feuil-  
les de l’ofeille à la maniere ordinaire , & qu’on coin-  
parc cette *analyse avec* celle de la même oseille récen-  
te, & qui n’a point souffert de macération , on re-  
connoîtra que lloseille macérée non-seulement donne  
dès le commencement & dans la sitite de l'opération  
infiniment plus de marques d’acides que l’autre ; mais  
encore qu’elle donne bien moins de marques de fels  
Volatils , & même qu’elle ne le fait ordinairement que  
Vers les dernieres portions, au lieu que fans macéra-  
tion elle en auroit donné dès les premieres, comme  
nous l'avons déja remarqué. En un mot, ces deux *ana-  
lyses* de la même plante *se* ressemblent si peu, qu’on les  
prendroit Volontiers pour celles de deux<ρ1 antes diffé-  
rentes, qui souvent même pourroient encore moins  
différer par-là l'une de l’autre.

Nous aVons encore une infinité d’autres plantes naturel-  
lement chargées de fel ammoniac, desquelles la fer-  
mentation fait exhaler une grande quantité de fels vo-  
latils, & donne lieu par-là à un plus grand nombre  
d’acides de ces plantes de se laisser appereevoir dans  
*F analyse.* SouVent aussi elle fait que telle plante ana-  
lysée donne quelques marques d’acides , qui n’en au-  
roit point du tout donné fans ce secours , comme nous  
le ferons Voir dans la fuite, où l'on trOtlVera encore  
une pretlVe bien évidente d’une grande quantité d’a-  
cides si bien cachés par le grand nombre de siels vola-  
tils qui Eont montés av®C eux dans la distilation de la  
plante , qu’on ne les auroit pas soupçonnés d’habiter  
ensemble dans le même lieu, sans les réflexions que  
font naturellement naître les expérienees&les obferVa-  
rions qui Viendront en leur place.

Il n’en est pas du fuc de citron Comme de celui de l’o-  
feille ; car quoiqu’ils foient tous deux fort aigres , ce-  
pendant celui du citron dissere de l’autre, parce qu’il

1151 ANA

ne donne que fort peu de marques de fel volatil ; d’où  
il réfulte deux différences considérables dans *eanalyse*de chaeun de ces deux fucs; l'une, c’est que dans cel-  
le du sim de citron , les acides montant feuls & fans  
aucun mélange capable de les abforber, ils font infi-  
niment.plus à découvert, & paraissant dès la premiere  
portion , continuent de même en augmentant jufqu’à  
la derniere , qui est ordinairement très-acide , au lieu  
que la derniere portion de l’ofeille analysée ne don-  
ne ordinairement point de marques d’acides, ou en  
donne de très-légeres : mais en récompense, elle est  
fort chargée de fels volatils. L’autre différence, c’est  
quoique le siuc de citron ait été mis & laissé en macé-  
ration pendant un tems sort considérable, les acides  
qu’on en tire enfuite par la distilation , n’en paroisc  
sent ni plus développés, ni plus abondans que ceux  
qui sont venus du même fuc fans avoir fait précéder la  
macération ; ce qui est parfaitement le contraire de  
ce que nous avons remarqué dans *i’anaïyse* du fuc  
dlofeille fermenté. La raifon de cette différence fuit  
évidemment de ce qui a été déja dit ; car s’il est vrai  
que la fermentation , qui préeede *T analyse* du fuc d’o-  
leille , n’ait donné lieu à un plus grand nombre d’aci-  
des de paraître , que parce qu’elle a fait dissiper beau-  
coup de fels volatils qui auroient couvert & caché une  
bonne partie de ces acides, cette fermentation , qui  
étoit nécessaire pour les acides de l’ofeille , *se* trouve  
parfaitement inutile potlr ceux du citron , qui, n’étant  
pas dans le cas de ceux de l’ofeille par rapport aux Eels  
volatils dont on vient de parler, & qui s’élevant na-  
turellement dans la distilation, fans être accompagnés  
de même par des fila volatils, n’ont nullement besisin,  
comme les acides de l’oieille , du secours de la fer-  
mentation pour écarter ces fels, & pour en détourner  
l’effet. D’où l'on voit que les *analyses* du suc de ci-  
tron nouvellement extrait, & de celui qui a étémacé-  
ré, ne doivent pas sensiblement différer entre elles  
par le développement & la quantité des acides qui  
viennent de chacun de ces siucs, & par conséquent ce  
que nous avons observé siur les différentes *analyses* des  
sclcs dlofeille & de citron devoit naturellement arriver  
de même suivant notre raisonnement; ce qui le justifie  
en quelque sorte.

Enfin en examinant un très-grand nombre de plantes na-  
turellement chargées de beaucoup de Eel essentiel, &  
qui étoit tel que ses acides , ou du moins une partie de  
*scs* acides pouvoient aisément *se* dégager de leur ma-  
trice pendant la distilation de la plante , & paroître à  
découvert dans les différentes portions de *i’analyse,*pourvu qu’ils n’y trouvaflcnt rien qui les en empêchât,  
il m’a paru qu’on pouvoit réduire à quatre classes *gé-  
nérales* toutes les différences qu’on remarque dans les  
*analyses* des plantes par rapport à leurs acides & à leurs  
sels volatils, qui ne paroissent pas toujours distribués  
& répandssa de la même maniere dans les différentes  
portions de chaque *analyse,* & qui dans chaque espece  
de distribution m’ont paru garder un certain ordre.  
C’est particulierement des *analyses* que feu M. Bour-  
delin a faites dans cette Compagnie, que j’ai tiré les  
obfervations suivantes.

Je compose la premiere classe dont il s’agit, des plantes  
qui dans *F analyse* ne donnent ordinairement point de  
marque de Eel volatil, ou n’en donnent tout au plus  
que de très-soibles & de très-légeres , qui peuvent être  
comptées pour rien ; telles fiant les pommes de renet-  
te, celles de calvil , les poires de martin-Eec , de  
franc-real, &c. Dans ces sentes de plantes l'acide pa- 1roît sensiblement dès la premiere portion de *F analyse ,*& continue ensilite à paroître toujours de plus en plus  
jusqu’à la fin, où il abonde davantage & où il fie fait  
par conséquent d’autant mieux appercevoir , qu’il ne  
trouve rien qui l’en empêche.

La feconde classe est pour les plantes qui donnent plus  
où moins de Eel volatil, mais qui ne le donnent que  
vers la fin de l’opération. Dans ces fortes de plantes

A N A 1152

l’acide fe manifeste ordinairement dès le commence-  
mcnt de *F analyse ,* & continue ensilite à le faire de  
plus en plus jufqu’à ce qu’il foit parvenu à la portion où  
le fel volatil commence à monter, & alors l'acide ou ne  
fe montre plus du toutssi le fel volatil est fort abondant,  
ou parole toujours beaucoup moins qu’il n’auroit fait  
fans la compagnie de fel volatil & d’acide dans une  
ou dans deux portions qui précedent la derniere, &  
pour cette derniere portion qui est infiniment plus  
chargée de fel volatil que les deux autres , & qui par-  
là bouillonne & fermente très-fort dès qu’on y verfe  
le moindre acide, elle cache si bien les acides qui lui  
sont venus de la plante, qulon ne les apperçoit pas,  
quoiqu’on ait d’ailleurs de fortes preuves qu’elle en  
contient véritablement plus qu’aucune des précéden-  
tes portions. Nous trouvons des exemples de cette *se-  
conde* classe d’obfervations dans les *analyses* des  
feuilles de chicorée fauvage de jardin blanchies, de  
pervenche, du cerfeuil commençant d’entrer en fleurs,  
du céleri, de la laitue romaine, de la fumeterre dure  
& entrée en fleurs & en graines, du quinquina infusé  
dans l'eau, des racines de gentiane, de polypode, des  
navets, des reponces, des topinambours , de la réglif-  
fe, des fleurs de violettes, de pas d’âne, de fureau,  
de pêcher, de rosies, de culs d’artichaux, de melons ,  
de Concombres, des marons, des abricots, des groseil-  
les rouges, des grains verds & mûrs de sureau , des  
grains de verjus , de nerprun & de plusieurs autres.

La troisieme classe ne differe de la seconde que parce que  
le Eel volatil qui dans la classe précédente ne se faifoit  
appercevoir que vers la fin de l’opération, se fait en-  
core appercevoir dans celle-ci au commencement;  
pour l'acide, fouvent il paroît dès la premiere portion  
malgré le mélange du fel volatil; fouvent aussi on ne  
le découvre point alors : mais dans la stlite de *s analyse*il marche seul, ou du moins on ne distingue que lui,  
& cela jusques ves la fin de l’opération où le sel vola-  
til recommence à paroître & où il le fiait de la même  
maniere & avec les mêmes circonstances que dans la  
classe préeédente. Si l'on veut des exemples de cette  
troisieme classe, il n’y a qu’à consulter les *analyses* de  
la chicorée blanche ordinaire, du chardon-beni, des  
bcteraves, des épinars, de la jeune ciboule, de lasiau-  
ge, des feuilles de persil, des fleurs de muguet, des  
cerifes, des bigarreaux & de plusieurs autres plantes.

La quatrieme classe differe des précédentes , non-feule-  
ment parce que les plantes qui la compostent fournis-  
sent par la distilation beaucoup plus de Eel volatil que  
celles des autres claffes, mais encore parce que ce sel  
Ee distribue davantage dans la suite des différentes por-  
tions de chaque *analyse,* dont il y en a peu où il neEe  
manifeste & dont fouvent il n’y en a pas une qui ne fiait  
très-chargée de Eel volatil ou qui n’en donne des mar-  
ques évidentes. Pour l’acide , il Ee montre plus ou  
moins dans chaque portion *d’analyse,* suivant la quan-  
tité du Eel volatil avec lequel il s’y trouve. Par exem-  
ple, quoique les *analyses* dtl froment, du feigle, de  
l’orge, de l’avoine, donnent partout ou prefque par-  
tout , c’est-à-dire dans toutes les portions distilées des  
marques de fel volatil ; cependant l'acide ne lasse pas  
d’y paroître aussi, & fouvent même dès la premiere por-  
tion, & de continuer à le faire jufqu’à la fin de l'opéra-  
tion où le fiel volatil abonde si fort, qu’il y couvre entie-  
rement pour lors l'acide qui s’y rencontre. La bourache  
au contraire & labuglosse, qui dès le commencement  
de leur *analyse* donnent de fortes marques de fel vola-  
til , ne lassent appercevoir leur acide que vers le mi-  
lieu de l'opération, c’est-à-dire , vers les portions du  
milieu de *Fanalyse* dans lesquelles le Eel volatil corn-  
mence à d'être plus si abondant, il arrive aussi quelque-  
sois que dans une ou tout au plus dans deux de ces  
portions l'acide paroît sieul : mais dans la stlite , s’il pa-  
roît encore , c’est toujours avec un Eel volatil, & Cela  
jusiqu’à la derniere ou la pénultieme portion dans lest-  
quelles le siel volatil fe retrouve en très-grande quan-  
tité & fan entierement dsfparoître l'acide. Plusieurs au-  
tres

n 53 ANA

tres plantes qui fournissent par la distilation encore  
plus de fel volatil que la bourrache & la buglosse,don-  
ncnt aussi par la même raifon bien moins de marques  
d’acides que ces plantes, comme on le peut voir en  
examinant *F analyse* des feuilles & des queues de l'aro-  
che ou bonne-dame de jardin très-tendre, & haute feu-  
lement de quatre à cinq pouces, celles des raves , du  
houblon jeune, tendre & haut de cinq à six pouces, de  
l’ortie grieche , de la pariétaire, des choux-fleurs, des  
cardes d’artichaux, desfemences de courges & deplu-  
sieurs autres.

Enfin on a beau examiner avec foin toutes les portions  
*d’analyse* de certaines plantes qui m’ont paru à la véri-  
té en petit nombre, & qui contenant naturellement  
plus de fel ammoniac que les précédentes , donnent  
aussi par la distilation plus de fel volatil ; on n’y décou-  
vre aucune marque d’acides ; & si on ne favoit pas que  
ces portions de liqueur distilée font le produit d’une  
matiere végétale , à ne considérer que la prodigieufe  
quantité de fel volatil qu’elles contiennent & la priva-  
tion entiere d’acides où elles paroi fient être , on ne se-  
roit aucun doute qu’elles n’eussent appartenu à une ma-  
tiere animale; ces plantes font les champignons , le  
pourpié de jardin sort tendre & haut d’un à deux pou-  
ces, les tiges & feuilles de fumetcrre jeune, tendre,  
commençant d’entrer en fleurs, & haute de dix à dou-  
ze pouces; cependant quoique *Ϊ’ analyse de* ces plantes  
n’y fasse appercevoir aucun acide, nous avons prouvé  
qu’on n’est point en droit de conclurre d’une pareille  
obfervation , que l'acide y manque tout-à-fait, puif-  
que le fcl volatil qui fe trouve abondamment dans les  
disterentes portions de *s analyse,* peut faire entierement  
difparoître l'acide qui peut s’y trouver aussi ; & fans  
nous appuyer présentement si-ir des raisems très fortes  
qui viendront ensitite, & par lesquelles on verra claire-  
ment qu’il n’y a ni plante, ni animal dont le procédé  
ordinaire des *analyses* ne fasse élever de l'acide & quel-  
quefois en fort grande quantité, quoiqu’il d'en paroisc  
fe enfuite que peu ou point du tout ; nous pouVons tou-  
jours nous convaincre de cette vérité silr le fait de la  
fuméterre, de la pariétaire, des champignons, & cela  
en laissant fermenter ces plantes avant que de les  
*analyser',* car quand on a donné le tems à la fermenta-  
tion de détacher du fel ammoniac de ces plantes une  
certaine quantité de fel volatil, & de le dérober à *i’a-  
nalyse* qui doit silivre la macération, cette *analyse* ne  
manque pas de donner alors quelques marques d’aci-  
des , légeres à la vérité, mais qu’elle n’auroit jamais  
données, si on lui eût laissé toute la provision de fels  
Volatils qu’elle dcvoit naturellement avoir fans la ma-  
cération, Voici encore une obfervation fur la laitue ,  
qui m’a paru mériter d’être rapportée & qui vient par-  
faitement au sistet préfent.

*L’analyse* de cette plante a cela de commun avec celle de  
plusieurs autres, qu’elle differe fuivant l’âge & les par-  
ties différentes de la plante : par exemple fa racine &  
fes tiges donnent bien moins de fel volatil & bien plus  
de marques d’acides que les feuilles ; & plus la laitue  
est jeune , plus aussi fournit - elle de fel volatil , &  
moins fait-elle paroître d acides par la distilation, en-  
forte qu’on trouve une assez grosse différence dans les  
*. analyses* de” la petite laitue fort jeune & fort tendre, &  
de cette même laitue fort avancée & dont la fleur pa-  
roît. Cependant comme cette plante donne toujours en  
différens états beaucoup de fel volatil, la circonstance  
de la quantité de ce fel donne lieu de conjecturer que  
l’*analyse* de la laitue laisse toujours paroître bien moins  
d’acides qu’elle d'en contient , c’est-à-dire, qu’il ne  
s’en est élevé de la plante ; & c’est aussi ce qui va être  
parfaitement prouvé par l'obfervation fuivante qui a  
été faite fur les feuilles de la laitue dans les deux états,  
ou étant analyfée à la maniere ordinaire , elle donne le  
plus de fel volatil, & le moins de marques d’acides ,  
c’est-à-dire, ι°. Quand la plante est très-petite & prête  
à lever & à être replantée par rangs pour la faire pom-  
mçr. 2S Quand elle est nouvellement pommée ; tendre

*Tome I.*

AN A h 54

& la meilleure en salade qu’elle puisse être. Cette plam  
te analyfée dans ces deux états a donné à peine quelques  
légeres marques d’acides , seulementencore à lapénul-  
tieme portion : mais elle a donné partout beaucoup de  
fel volatil, & la petite eneore plus que l’autre , comme  
nous l'avons déja remarqué ; ce qui nous l’a fait mettre  
dans le rang des plantes qui forment la quatrieme classe  
de nos *analyses,* & dans lesquelles l'acide de la plante ne  
*se* montre point , ou prelque point. Mais voici un  
moyen nouveau & assez singulier pour faire paroître  
l’acide des feuilles de laitue infiniment plus qu’aupara-  
vant : au lieu de faire *s analyse* de ces feuilles en une  
fois, par une feule opération & dans-une feule cornue,  
il Eaut d’abord en tirer le fuc par une forte expression ,  
placer enfuite ce fuc dans une cornue, & le marc des  
feuilles exprimées dans une autre, pousser l.un & Vau-  
tre parla distilation , & faire ainsi par deux opérations,  
ce qui avoit été sait auparaVant par une feule. En exa-  
minant chacune de ces *analyses ,* j’ai reconnu que celle  
du siuc des feuilles de laitue pommée ressemblait assez  
à celle des feuilles entieres & chargées de leur fuc ,  
c’est-à dire, que cette *analyse* donne partout beaucoup  
de fel volatil, & très-peu de marques d’acides , & feu-  
lement eneore dans une portion ; atl lieu que *i’analyse*du, marc des feuilles divisées en treize portions , n’a  
donné de fortes marques de fel volatil qu’à la derniere,  
& quelques légeres marques de ce fel qu’à la pénultie-  
me & aux trois premieres : mais pour l’acide il s’est  
fait appercevoir dans toutes les portions, à l'exception  
de la derniere , & il y a- meme eu plusieurs de ces por-  
tions où il paroissoit fort à découvert & en grande  
quantité.

J’ai remarqué à peu près les mêmes différences dans les  
distilations du fuc & du marc des feuiles de la petite  
laitue ; d’où l’on voit très-dairement que si toute la  
quantité d’acides qui fe manifeste si bien dans *Fanaly-*se du marc des souilles de laitue , fe laisse si peu apper-  
cevoir dans celle de ces mêmes feuilles entieres & char-  
gées de leur fuc , ce n’est pas que toute cette quantité  
d’acides foit moins réellement dans les différentes  
portions de Cette *analyse* que dans celle du marc, mais  
c’est qu’elle y est cachée & abforbée par le grand nom-  
bre de fels volatils qui ont été fournis par le fuc de la  
plante , & qui n’ont pas dû fe trouver dans *F analyse* du  
inarc , puisqu’il a été dépouillé de ce fuc.

Au refte ce qui augmente encore la quantité des acides  
cachés & contenus dans les différentes portions de *\’a-  
nalyse* des feuilles dc laitue ; c’est qu’outre ceux que  
nous venons de remarquer & que le marc de la plante  
fournit à fes portions , il leur en vient encore beau-  
coup de la part du fisc ; car quoique ce sine analysé en  
particulier ne laisse voir que très-peu d’acides, il fera  
facile d’y en appercevoir une plus grande quantité, si  
l'on fait précéder fon *analyse,* de ce qui a déja été fait  
fur le luc d ofeille , & fur plusieurs autres plantes; c’est-  
à-dire , qu’on le laisse en macération pendant tout le  
tems nécessaire , ou qu’on en fasse évaporer une partie  
par la chaleur du bain-marie.

Si donc la laitue dans laquelle le gout & *Fanalyse* ordi-  
naire indiquent & dénotent si peu d’acides, en contient  
cependant & même en donne réellement une grande  
quantité dans les différentes portions de cette *analyse\**comme il a été prouvé ; nous avons lieu de pensier la  
même chofe de plusieurs autres plantes qui font dans  
le même cas de la laitue , par rapport aux fels volatils  
qui abondent dans leurs *analyses, Sc* à la quantité de  
sels essentiels dont ces plantes font naturellement char-  
gées; car c’est la mesiure de ces fels qui doit faire celle  
des acides , comme nous l’allons faire voir incessam-  
ment, en rendant raison dime obfervation fort com-  
mune fur les *analyses* des matieres végétales & anima-  
les comparées ensemble.

Nous aVons déja remarqué dans le précédent Mémoire  
< & au commencement de celui-ci, que les matieres ani-

1 males en général donnent si peu de marques d’acides  
1 dans toutes les parties de leur *analyse* suite fuivant le

DDdd

&I55 ANA

procédé ordinaire , que si on n’étoit pas convaincu  
d’ailleurs qu’elles en contiennent réellement beaucoup,  
& si on s’en rapportoit uniquement à ces *analyses ,* on  
nieroit absolument qu’il y eût de l'acide , si ce n’est  
dans toutes , du moins dans la plupart de ces matieres.  
Il n’en est pas de même des matieres végétales analy-  
sées Comme les précédentes ; car on remarque que le  
plus grand nombre de ces matieres fait paroître beau-  
coup d’acides ; qu’il y en a peu qui n’en fassent paroî-  
tre qu’une fort petite quantité , & qu’il y en a encore  
moins qui n’en fasse point paroître du tout.

Xa supposition la plus facile à imaginer & celle qui fe  
prefente d’abord pour rendre raison de la différence  
qui fe rencontre dans les *analyses* des plantes & des  
animaux ; c’est que les plantes en général contiennent  
beaucoup plus d’acides que les animaux, & par conhé-  
quent les portions de leurs *analyses* en étant bien plus  
chargées, il est naturel qu’elles en fassentparoître bien  
davantage. Mais nous avons déja fait voir dans le pré-  
cedent Mémoire & dans celui-ci, que si l'on jugeoit  
toujours de la quantité des acides contenus dans une  
matiere par les marques que fon *analyse* en lasse voir,  
on seroit à tout bout de champ exposé à fe tromper ,  
& cela d’autant plus,que telle matiere qui par la distila-  
tion n’en laisse appercevoir que très-peu ou point du  
tout, peut néantmoins en contenir plus ou moins au-  
tant qu’une autre matiere dont les acides *se* déclarent  
& se manifestent dans toutes les portions de fon *analy-  
ste, co* qui pourroit bien être le cas des matieres ani-  
males par rapport aux végétales , & en effet il y a peu  
de plantes dont on puisse retirer plus d’acides qu’on en  
retire d’un grand nombre de matieres animales par cer-  
tains procédés. Mais sans entrer ici dans un calcul scru-  
puleux qui peut d’autant moins être vérifié , qu’il ne  
s’agit pas ici de comparer une plante en particulier à  
telle ou telle matiere animale ; mais de la comparai-  
fon générale de toutes les matieres végétales avec tou-  
tes les matieres animales : nous pouvons toujours sa-  
voir en gros à quoi nous en tenir sclr ce sistet en con-  
sidérant la composition naturelle , & la quantité rela-  
tive des deux siels qui dominent chacun dans l’une &  
dans l'autre des matieres en question. Pour ce qui re-  
garde la composition naturelle de ces siels, nous avons  
fait voir que celui qui abonde dans les animaux est un  
véritable fel ammoniac , c’est-à-dire , un compcsié  
d’acides engagés dans une matrice volatile , & que le  
sel qui domine dans les végétaux. est aussi composé  
d’acides engagés dans une matrice fixe. La matrice de  
chacun de ces sels étant donc une espece de magasin  
d’aeides , & même de beaucoup d’acides , comme l’ex-  
périence le démontre ; quand on n’auroit pas trouvé  
le sieCret de retirer de plusieurs matieres animales une  
grande quantité d’acides , par cela seul qu’on siait que  
ces matieres font naturellement chargées de beaucoup  
de siel ammoniac, elle pourroient être siensées contenir  
beaucoup d’acides.

Pour siavoir présentement si elles en contiennent moins  
que les matieres végétales , considérons premierement  
que les animaux sie nourrissant de plantes ou d’autres  
animaux qui ont eux-mêmes vécu de plantes, les par-  
ries des végétaux passent avec leurs siels dans la propre  
substance des animaux , par conséquent les aeides y  
passent & s’y retrouvent aussi ; cela étant, l’on ne voit  
pas pourquoi ils habiteroient en moindre quantité dans  
le regne animal qu’ils le faisoient dans le regne *végé-  
tai* ; où pour rendre la comparaison plus sensible, pour-  
quoi un animal qui ne vivroit que d’une ou de deux  
fortes de plantes , & dans lequel tout ce qui étoit dans  
ces plantes auroit passé chez lui ; pourquoi , dis-je ,  
cet animal contiendroit moins d’acides dans le total de  
fes parties que n’en contiendroit aussi un pareil poids  
de ces végétaux dans le total de leurs parties. En un  
mot, tout ce qui arrive aux sels des végétaux en paf-  
fant'dans la nourriture des animaux, c’est que leur ma-  
trice qui étoit fixe dans la plante, devient volatile dans  
l’animal, & cela par la même raifion que la matrice

A N A 1156

du fiel ammoniac devient fixe en passant des animaux  
dans les plantes ; ce que j’ai déja observé & expliqué  
dans un mémoire silr le nitre, en parlant du passage du  
scdpetre des plantes dans les animaux, & du sel am-  
moniac nitreux des animaux dans les plantes : mais  
cette altération qui arrive à la matrice des sels des *vé-  
gétaux.* , ne fait rien à la quantité de leurs acides,qui  
peuvent tout aussi-bien habiter dans une matrice vola-  
tile que dans une matrice fixe -, & qui fembleroient  
même pouvoir être contenus en plus grande quantité  
dans la matrice volatile que dans la matrice fixe, com-  
me nous le ferons voir incessamment par une expérien-  
ce fensible.

Nous remarquerons en second lieu, que quand on consi-  
dere & qu’on compare ensiemble les siels des animaux  
& des plantes dont nous faisions notre nourriture ordi-  
naire, il ne paroît pas que les plantes fiaient plus char-  
gées de Eel que les animaux ; le gout même lemble-  
roit indiquer qu’il y a à proportion plus de parties  
aquetsses & moins de Eel dans les plantes que dans les  
animaux.

Mais supposims que la quantité de SH soit égale de part  
& d’autre, il est aisé de faire voir qu’une certaine do-  
fe du Eel qui domine dans les animaux, ne contient  
pas moins d’acides que la même dose du SH qui abon-  
de dans les végétaux; l’expérience pourroit même fai-  
re croire qu’elle en contient beaucoup davantage, &  
que quand la doEe du Eel ammoniac, contenu, par  
exemple, dans une livre de matiere animale, seroit  
de moitié moindre que celle de l’autre espece de EeI  
qui habiteroit dans une livre de matiere végétale ; la  
matiere animale, en vertu de sim sd, contiendroit  
encore plus d’acides que la matiere végétale. Il n’y a  
pour s’en assurer qu’à choisir deux siels très-alcalis,  
dont l’un sioit fixe, & l’autre volatil : le sel de tartre,  
par exemple , reconnu pour le plus puissant alcali par-  
mi les fiels fixes, & le fiel volatil de fleurs de pêcher,  
qui est aussi un des plus puissans alcalis parmi les fiels  
volatils. Si l’on soûle une même quantité de ces deux  
sels, d’un même eEprit acide, dlesprit de fel, par  
exemple , on reconnoîtra que pour un gros de Eel de  
tartre, il faudra deux gros & demi d’efprit de fel, &  
pour un gros de Eel volatil de fleurs de pêcher, huit  
gros de cet esprit; d’où l’on voit qu’en pareille quan-  
tité une matrice volatile absorbe & contient bien plus  
d’acides qu’une matrice fixe, & par conséquent qu’u-  
ne certaine quantité dtl fiel ammoniac qui domine dans  
les animaux, bien loin de contenir moins d’acides, en  
contient au contraire plus que ne fait une même quan-  
tité de l'espece de fel qui habite particulierement dans  
les plantes.

Enfin, quand on si.lppoferoit gratis & Eans fondement  
folide, jloferois même dire , malgré des expériences  
contraires , qu’il y a en général plus d’acides dans les  
végétaux que dans les animaux, il faudroit porter la  
fupposition de cette différence terriblement loin, &  
fort au-delà de toute vraifemblance, pour pouvoir  
rendre raifon par-là de celle qu’on obferve commu-  
nément dans les *analyses* des plantes & des animaux;  
c’est-à-dire, pourquoi le même procédé fait toujours  
paroître de l’acide dans les végétaux , & le plus sou-  
vent même une grande quantité, & n’en fait jamais ou  
prefque jamais paroître dans les animaux. On peut  
même dire , que s’il n’y avoit d’autre différence entre  
les plantes & les animaux que celle du plus ou du moins  
d’acides, les animaux pourroient à la vérité n’en pas  
tant donner de marques dans leurs *analyses* que les vé-  
gétaux : mais ils en donneroient toujours un peu plus  
ou un peu moins, & leurs *analyses* ne feroient pas aussi  
constantes qu’elles le font à n’en pas faire paroître, à  
moins qu’on ne *se ferve* de certains moyens qui seront  
marqués dans la stlite. Il faut donc avoir recours à  
une autre caufe que celle qui a été alléguée pour l’ex-  
plication de la différence qui *se* rencontre dans les *ana-  
lyses* des plantes & des animaux; & l'on va voir, qu’en  
supposant dans les animaux au moins autant d’acides

ιΐ57 ANA

que dans les végétaux, tout ce qu’on remarque dans  
leurs *analyses* doit nécessairement arriver ainsi, siuVant  
notre raisonnement, qui est une stlite & une consé-  
quence naturelle de ce qui a été dit dans les Mémoires  
précédens & dans celui-ci.

Pour que les acides contenus dans un mixte paroissent  
dans les différentes portions distilées de sim *analyse,*il ne sciffit pas qu’il en soit réellement fort chargé , il  
faut encore que ces acides Eoient plus libres & plus  
développés dans chacune des portions de l’*analyse ,*qu’ils ne l’étoient dans le sein même du mixte. Par  
exemple, tant que les acides du scilpetre fiant engagés  
dans leur matrice naturelle, ils ne donnent point de  
marques d’acidité : mais ils en donnent beaucoup  
quand la distilation les a dégagés de cette matiere,  
qui, étant restée au fond du vaisseau à caisse de fa fixi-  
té , n’habite plus avec eux dans le même lieu ; car il  
est à remarquer que si cette matrice , au lieu d’être  
fixe , eût été volatile, elle auroit monté avec eux, &  
elle auroit toujours empêché les acides de fe laisser  
appercevoir, comme il est aisé de s’en convaincre , en  
poussant par le feu un fel ammoniac de deux manieres,  
favoir, seul, & avec un intermede fixe & alcali. Et  
en effet , siIppofions que l'opération *se* fasse fans inter-  
mede, le SH ammoniac s’élevera en S011 entier; *8c ses*acides n’ayant point été desimis de leur matrice , *se*retrouveront avec elle contre les parois du chapiteau  
à peu près dans le même état, & aussi enveloppés qu’ils  
l’étoient avant la sublimation; & si avant que de pouse  
fer la matiere par le feu, on la mêle avec de l'eau &  
tm intermede, une grande partie des acides restera au  
fond du vaisseau avec l'intermede ; & en cas que le fel  
volatil emporte avec lui quelques acides , ils seront  
encore moins en état de paroître que devant l'opéra-  
tion , puiEque la quantité de ces acides Eera alors bien  
Inférieure à celle de la matrice ; d’où il fuit, qu’en  
sclppoEant une masse de sel ammoniac qui contien-  
droit deux ou trois fois autant d’acides qu’une autre  
masse de fel, tel que le sidpetre , c’estlà-dire, dont la  
matrice seroit fixe,tout ce qui s’éleveroit de la masse de  
fiel ammoniac par l'action du feu, donneroit infini-  
ment moins de marques d’acides que ce qui viendroit  
par la distilation de la masse de falpetre, mêlée aupara-  
vant avec un intermede convenable.

C’est précisément là ce qui arrive dans les *analyses* Ordi-  
naires des végétaux &des animaux; car quoique nous  
fupposions dans ces derniers autant & plus d’acides que  
dans les autres , & que nous pensions qu’il s’en éleve  
par la distilation autant & plus que des végétaux ;  
cependant , comme le siel dont ils siont particuliere-  
ment composés est ammoniac , la plus grande partie  
de ces acides qui montent à la faveur de la distila-  
tion , le font avec leur propre matrice dont ils n’ont  
point été séparés ; ce qui fait que l’opération ne con-  
tribue point à les rendre plus reconnoissables qu’ils  
Pétoient auparavant. Pour les acides qui ont été dé-  
tachés de leur matrice & qui Pont montés feuls , & or-  
dinairement à la fin de l'opération, ils retrouvent tou-  
jours dans le récipient beaucoup plus de fiels volatils  
qu’il ne leur en faut pour les absorber , & ils ne masse  
quent pas aussi de l’être, si on n’a foin de séparer  
promptement ces acides par la voie de la rectification,  
comme il fiera dit dans la suite ; & sisuVent même quel-  
que promptitude qu’on y apporte, ou les acides ont  
déja disparu, ou l’on n’en apperçoit que très-peu ; ce  
qui nous donnera lieu de faire remarquer , que quand  
les *analyses* des animaux laissent voir quelques acides,  
ce ne font jamais ceux qui fiant montés d’abord avec  
leur matrice , & qui ne Pont point abandonnée , mais  
ceux qui après en avoir été séparés , font venus Pur la  
fin de l'opération à mesijre qu’on a augmenté le feu ;  
& ainsi quand on veut faire paroître une plus grande  
quantité deces acides, il saut travailler à en defunir  
un plus grand nombre d’avec leur matrice, à les en  
faire élever séparément , & à les empêcher de s’y réu-  
sur. Voilà pour cela quelques moyens dont on ne fe

A N A 1158  
*sert* pas ordinairement quand on analyse les matieres  
animales , & faute defquels on manque aussi àapperce-  
voir une partie de leurs acides.

Le premier de ces moyens, c’est la macération qui pro-  
duit sur les matieres animales, ce que nous avons déja  
remarqué qu’elle produifoit stur beaucoup de matleres  
végétales ; c’est-à-dire, qu’elle donne lieu à un grand  
nombre de fels volatils de *se* débarrasser de leurs aci-  
des, & de *se* dissiper en Pair, ou d’être plus en état  
de le faire par la moindre chaleur. Ce qui met tou-  
jours en liberté une certaine quantité d’acides qui ne  
l’auroient pas été fans cela ; par exemple, on obfervé  
que quand l’urine est nouvelle , & qu’elle n’a point  
fermenté , fon phlegme monte avant ses Eels volatils ,  
& qu’elle ne donne point des marques d’acides : mais  
que quand elle a fermenté, fes Eels volatils montent  
d’abord, puis sim phlegme, & enfin une liqueur rousse  
qui est manistement chargée d’acides.

Le fiecond moyen , c’est de mêler un intermede fixe &  
alcali avec la matiere animale qu’on veut analyster,  
pour dérober par-là une plus grande quantité d’aci-  
des à leur matrice volatile , & pour les mettre plus  
en état de s’élever essuite séparément, & d’en être dise  
tingués.

Le troisieme, c’est de n’employer au commencement de  
la distilation qu’une chaleur douce; qu’elle ne soit,  
pour ainsi dire,capable que de faire monter les fels vola-  
tils ; afin que les acides qui viendront enfiuite par une  
chaleur plus forte , foient accompagnés d’une moindre  
quantité de fiels volatils, & qu’étant moins confon-  
dus avec eux, ils fe fassent plus aisément reconnoître.

Le quatrieme, c’est d’augmenter & de continuer le feu  
pendant long-tems , & enfin de le pousser jufqu’à la  
derniere violence, afin de faire partir les acides qui  
ont été arrêtés par la partie terreufe du mixte, & qui  
fans cela ou ne monteroient point , ou le feroient en si  
petite quantité qu’à peine pourroit-on les distinguer ;  
& c’est souvent faute de cette circonstance qu’on man->  
que les acides des matieres animales dans leur *analyses*car ces acides qui viennent vers la fin de l’opération ,  
font les seuls que l'opération puisse manifestement fai-  
re paroître, parce que ce font les feuls qui aient été  
bien dégagés de leur matrice volatile.

Enfin, dès que la distilation est faite , il faut avoir re-  
cours à la rectification , furtout des dernieres portions,  
pour séparer au plus vite les acides qui s’y trouvent  
toujours confondus avec des fels volatils , & pour ne  
leur pas donner le tems de fe réunir avec leur premie-  
re matrice.

Quand on obferVera régulierement les moyens qui vien-  
nent d être indiqués par *s analyse* des matieres anima-  
les , si on ne développe pas par-là tous leurs acides , oit  
en découvrira toujours une grande partie. Nous avons  
déja donné dans le précédent Mémoire nos reflexions  
critiques fur l'état dans lequel *s analyse* nous repré-  
sente ces acides; ainsi nous ne nous étendrons pas da-  
vantage sur ce stljet.

Pour ce qui regarde préfentement les *analyses* des végétaux,  
la plus grande partie de leur siel étant le contraire du Eel  
ammoniac, ou, ce qui revient au même, la plupart de  
leurs acides étant naturellement engagés dans une basie  
fixe, ils ne retrouvent pas leur matrice dans le ré-  
cipient, ils ne montent point avec elle comme le font  
les acides des animaux, & par-là ils font plus dévelop-  
pés que ces acides, & peuvent plus aisément confer-  
vet l’état de développement que le feu leur a procu-  
ré; il est vrai cependant & nous avons déja obfervé  
que plusieurs plantes donnent du siel volatil par *i’a-  
nalise, 8c* que souvent même elles en donnent assez  
pour faire disparoître par-là beaucoup de leurs acides j  
mais il saut considérer que comme les plantes naturel-  
lement chargées de fel ammoniac , n’en contiennent  
jamais tant que les animaux, & que comme leur fel  
ammoniac y est toujours joint à une beaucoup plus  
grande quantité de l’autre espece de Eel, qu’il ne l’est  
dans les animaux, nouseulement il y a toujours moins

DDddij

i ï 5 9 ANA

de fels volatils, mais encore la proportion ou la quan-  
tiré de ces fels par rapport à celles des acides, est tou-  
jours moindre dans les différentes portions des *analy-  
ses* des plantes , que dans celles des animaux ; & en  
effet, les stels volatils que la distilation d’une matiere  
animale a fait élever, n’ont prefque , & à proprement  
parler, à répondre dans la liqueur distilée qu’aux aci-  
des qu’ils contenoient déja dans le mixte , & qui mê-  
me dans cette liqueur *se* trouvent en moindre quantité  
par rapport aux Eels volatils, qu’ils ne l'étoient dans  
le mixte même, comme nous Pavons déja dit, ce qui  
fait que ces fels fusissent toujours & au-delà pour les  
acides de *Fanalyse* , & par conséquent pour les faire  
disparoître. Mais pour les fels volatils qui font venus  
d’une matiere végétale , outre les acides qu’ils conte-  
Tloient dans le végétal même , ils ont encore à répon-  
dre à ceux qui simt fortis d’une autre matrice, je veux  
dire, d’une matrice fixe, qui est la source la plus abon-  
dante des acides dans le régne végétal. Or comme ces  
fels ne peuvent pas suffire à la fois aux deux fources  
d’acides qui viennent d’être marquées ; c’est-là ce qui  
fait que le même procédé qui ne fera paroître aucun  
acide dans une matiere animale, en sera ordinaire-  
ment paroître dans les plantes qui donnent le plus de  
fel volatil; & s’il arrive dans certaines *analyses* des  
plantes que la quantité du fel volatil fiait assez grande  
pour empêcher les acides de *se* lasser appercevoir par  
ïe procédé dont on vient de parler ; ce qui est fort rare,  
en employant alors Eur ces especes de plantes les  
moyens que nous avons marqués ci-deffus, pour dé-  
couvrir les acides des animaux : on reconnoîtra que ces  
moyens trouveront toujours moins dlobstacles, & par  
conféquent opéreront toujours beaucoup plus & bien  
plus vite sur les végétaux que Eur les animaux.

Il ne nous reste plus présentement que quelques réfle-  
xions critiques à faire fur les *analyses* des plantes par  
rapport aux acides qui s’en élevent par la distilation.  
La premiere de ces réflexions, c’est que quand on ne  
considere que les acides que nous offrent ces *analyses ;*sans favoir d’ailleurs, ou du moins fans faire attention  
qu’il y a toujours dans la plante des fels concrets &  
essentiels qui contiennent réellement beaucoup d’aci-  
des, tels que le salpetre , & du Eein defquels les acides  
dont il s’agit fiant sortis : on peut croire que ces addes  
que l’*analyse* nous repréfente fous une forme fluide,  
dégagés de matiere terreufe & assez libres, & dévelop-  
pés, étoient tels dans la plante même , & qu’ils n’y  
étoient pas engagés comme ils le font dans une ma-  
trice folide, avec laquelle ils formoient un fel con-  
cret.

La feconde erreur où *F analyse* nous pourroit jetter, c’est  
sur la quantité des acides qu’elle nous présente.' Car  
sclr ce qu’elle nous en laisse voir , nous pourrions  
peut-être indirectement assurer que certaines plantes  
en contiennent plus ou moins que d’aqtres , & nous  
avons suffisamment prouvé dans le cours de ce Mé-  
moire, combien nous pourrions nous tromper fur ce  
fujet.

Nous remarquerons en troisieme lieu, que les acides que  
l’*analyse* a fait fortir d’une matrice fixe, ne restent pas  
toujours dans l'état de développement où ils ont été  
mis ; ils fe rengagent fouvent , comme il a été dit,  
dans dlautres matrices fiait salines & volatiles, fiait  
purement sulphuresses , avee lesquelles ils forment  
de nouveaux composés. Or toutes ces métamorpho-  
*ses* qui font le fruit de l’*analyses* ne peuvent que nous  
en impofer fur l’arrangement naturel des parties de la  
plante.

Enfin , *F analyse* des plantes nous y fait bien voir des aci-  
des, mais ces acides font si fort mêlés & confondus  
avec dlautres matieres , qu’il n’est pas possible d’en  
distinguer le caractere particulier ; & ainsi toutes les  
plantes nous paroissent contenir par cette voie le mê-  
me acide. Cependant il est important de connoître &  
de distinguer la nature particuliere des acides des plan-  
tes, cette connaissance pouVant influer fur celle de

ANA 1160  
a

leurs vertus ; & en effet, différens acides engagés dans  
une même matrice, forment des composés dont les pro-  
priétés font différentes. Par exemple , le sidpetre natu-  
rcl ou artificiel, & le tartre vitriolé dans lesquels la  
matrice est la même , n’ont pas pour cela la même ver-  
tu ; le mercure pénétré par les acides de l'esprit de l'el,  
est bien plus corrosif que quand il est chargé & rcictu  
de ceux de l’efprit de nitre ; par conséquent deux plan-  
tes , dont les effets font différens, & qui en vertu de  
*l’analyse* ne paroiffent point différer par la nature , &  
même par la quantité de leurs acides , peuvent néant-  
moins diflérer beaucoup par-là , & devoir, si ce n’est  
en tout, du moins en partie, à cette diflérence, celle  
de leurs effets. Si l’on joint à ce qui vient d’être dit fur  
la comparaison des acides de plusieurs plantes , lafause  
*se* ressemblance que les *analyses* peuvent encore nous  
offrir dans la comparaison des autres substances dont  
chacune de ces plantes stont compostées, & qui, quoi-  
que réellement différentes dans l’état naturel de cha-  
cune des plantes composées , paroissent néantmoins  
après *i’analyse* sous une forme femblable : cette réfle-  
xion fervira peut-être de dénouement à l’observation  
du *Solanum surios.um ,* & du *Braissica capitata ,* dont  
l’un est un poison & l’autre un aliment, & qui cepen-  
dant fournissent par *F analyse* des fubstances si sembla-  
bles en apparence, en quantité & en qualité , qu’on  
diroit que ces deux *analyses* ont été faites fur la même  
plante. *Mémoires de l’Académie Royale des Sciences9*1721.

J’ai été obligé dans le cours de cet Ouvrage, de donner  
les *analyses* des plantes , des animaux, & des minéraux,  
telles que j’ai pu les trouver dans les meilleurs Au-  
teurs, entre autres dans Tournefort, qui s’est fervi  
dans l’examen qu’il a fait de la nature spécifique des  
plantes de quelques méthodes dont il est bon que le  
Lecteur foit instruit pour entendre les conséquences  
des expériences qu’il pourra rencontrer. Je trouve donc  
à propos d’insérer ici l’extrait suivant de la Préface  
que l’on a mife à la tête de fon Histoire des Plan-  
tes.

I. Par *s analyse* Chymique des plantes, on entend la sé-  
paration de leurs principes, faite par le moyen du feu  
&des vaisseaux convenables : Pour cela on distile les  
plantes fraîches dans un alambic au bainmarie ; ou  
bien avant que de les distiler, on les laisse macérer ou  
digérer pendant quelque-rems, felon la nature des plan-  
tes, & felon les intenticns que l’on a. On doit sépa-  
rer par portions de quatre ou de six onces , lessiabstan-  
ces que l’on en tire, afin d’en pouvoir examiner sépa-  
rément le caractere. On tire ordinairement par ce  
moyen le phlegme, Peau spiritueusie , ou Pefjprit ar-  
dent des plantes : quand la distilation est finie, on met  
dans une cornue le marc qui reste, & donnant le feu  
par degrés, on tire de la plupart des plantes un *es-  
prit* urineux , du fel volatil, concret, & une huile  
fétide.

De la tête-morte lessivée, on sépare par filtration & par  
évaporation le fel qui étoit mêlé avec la terre.

II. Par le fel alcali & acide, on entend ces deux fortes  
de sels à qui les Physiciens & les Chymistes moder-  
nes ont donné ces noms. Voyez les articles *Aeltda, Se  
Alcali.*

III. Par le SH essentiel, on entend celui qui *se* forme par  
la crystalltsation du silc des plantes : on trouve ce SH  
essentiel dans l’extrait de celles dont le suc ne se crysi-  
tallsse pas.

IV. Par le Eel volatil des plantes, on entend le SC, qui,  
dans la distilation des plantes parla cornue, s’atta-  
che aux parois du ballon.

V. Par le sel fixe des plantes , on entend le fiel que  
l’on tire par l’élixiviation des cendres des plantes  
que l’on brûle , ou de la tête-morte de celles que l’on  
analyfie.

Pour découvrir les acides , on ne s’est pas seulement *ser\**vi du sel de tartre , de l’eau de chaux, de l’efsprit de

ιι6ι ANA

Eel ammoniac, & de semblables matieres avec les-  
quelles les aeides fermentent ordinairement ; on a  
aussi employé la folution du tournefol ou le papier  
bleu ordinaire coloré avec le tournesol détrempé dans  
l’eau commune : les fels alcali ne causent aucun chan-  
gement sur le tournesol : les acides, selon la force  
qu’ils ont, le rougissent par degrés, depuis un rouge  
très-foible, jufqu’à un rouge fort vif : le tournefol fe  
trouve communément chez les Marchands de cou-  
leurs , ce sont de petits pains cubes , d’un violet fon-  
cé , & qui teignent en bleu ; mais c’est la couleur la  
plus fufceptible de changement que l’on ait encore  
trouvée ; car l’acide le plus foible l’altere : on s’est  
aussi quelquefois fervi de lait pour voir si certains aci-  
des le caillent.

VU. Pour découvrir les fels alcalis , on n’a pas seule-  
ment employé l’esprit de nitre, de Eel, de Eoufre , de  
vitriol, & les autres acides avec lesquels les alcalis fer-  
mentent ordinairement, on s’est servi aussi du sublimé  
corrosif dissous dans l’eau commune : les acides ne  
changent pas la couleur de cette solution ; mais elle  
devient louche, laiteuse, jaune orangé, elle *se* caille  
même selon la force des fels alcalis. Ces sels font aussi  
blanchir, verdir ou cailler la folution des noix de gal-  
le & celle de couperose : mais ces deux derniers essais  
ne sont pas si assurés que ceux du sublimé, parce qu’il  
y a quelques acides, comme nous verrons plus bas,  
qui alterent aussi la solution de couperose & l’infusion  
des noix de galle.

VIII. Comme le fel ammoniac *se* découvre par sim Eel  
volatil ou urineux, l’on s’est servi de l’huile de tartre  
ou de l'eau de chaux pour s’assurer s’il y a du Eel a mmo-  
niac dans certaines plantes, car alors elles laissent  
échapper un esprit urineux semblable à celui qui s’ex-  
hale de l’urine ou du sel ammoniac que l’on mêle  
avec l’huile de tartre ou avec l'eau de chaux : cette  
derniere & le sublimé corrosif combiné d’une certai-  
ne maniere avec la solution du Eel ammoniac, carac-  
tétssent aussi la nature du sel ammoniac ; car la solu-  
tion de ce SH mêlée avec de l’eau de chaux , empêche  
qu’elle devienne jaune ou rouge orangé. Quand on y  
verbe la solution du sublimé corrosif , le tout devient  
blanc comme du lait : au contraire l’eau de chaux mê-  
lée avec la siolution du sublimé , jaunit ou rougit à  
l’ordinaire, quoique l’on y ajoute celle du Eel ammo-  
niac. Ainsi comme dans les plantes le siel urineux n’est  
jamais sans acide, on croit qu’il est mieux de dire  
qu’une plante agit par un sel approchant du siel am-  
moniac, que par un siel volatil pur, d’autant mieux  
que les plantes qui donnent du siel volatil concret,  
rougissent le papier bleu de même que le siel aihmo-  
niac, excepté celles dont la grande quantité d’huile  
étouffe l’acide & l’empêche de *se* manifester.

Comme le caractere du nitre fe découvre par la détona-  
tion, on croit que le moyen le plus sûr pour connoî-  
tre les silbstances nitreustes , est de les jetter sim des  
charbons ardens.

X. Tout le monde fa.it que la propriété la plus particu-  
liere du vitriol est de noircir l'infusion des noix de  
galle; ainsi l’on doit mêler avec cette infusion les ma-  
tieres que l’on examine.

XI. Pour s’assurer s’il y a du soufre dans quelque matie-  
re, il semble que l’on ne fauroit mieux faire que de la  
mettre en digestion dans de bon efprit de vin , pour  
voir s’il en tirera quelque teinture : la facilité que les  
mêmes matieres ont à brûler, est aussi un indice de  
foufre. *Uélaterium* sec brûlé à la chandelle, l’extrait  
de *sedum majus vulgare,* C, B. ne brûle pas ; donc le  
premier contient une matiere résineuse qui ne fe trou-  
ve pas dans l’autre. Les silbstances huileufes font du  
Eavon quand on les mêle avec l’eau de chaux ou avec  
l’huile de tartre.

Les expériences suivantes peuvent fervir à faire connoî-  
tre la nature du fel que l’on peut tirer de la terre, sans  
tsecours du feu.

A N A 1162

*Prenez* des platras dans un lieu bas où il n’y 'ait point dé  
cheminée : pilez-les & mettez-les dans un baquet  
avec de l’eau qui surnage d’environ un demi-pié :  
après une infusion de quatre jours, si Peau ne don-  
ne aucun signe de sialure, & qu’elle ne change pas  
par les estais dont on vient de parler , on la re-  
mettra sur de nouveaux platras tirés du même lieus

La seconde infusion deviendra un peu rousse, acre, sei-  
lée & amere.

1. Elle ne fait qu’une légere impression de violet fur le  
papier bleu.

2. Elle ne caille pas le lait.

3. Elle ne reçoit aucun changement par PeEprit de nitrei  
4. Elle trouble l’infusion des noix de galle, & la rend  
comme blanchâtre : ensuite il se fait un *coagulum* assez  
épais, fuivi d’un précipité.

5. Elle devient de couleur minime tanné, quand on la  
mêle avec l’infusion de vitriol.

6. Elle rend louche la solution du sclblimé corrosif.

7. La même infusion mêlée avec l’huile de tartre, fait  
furie champ un *coagulum* blanc , un moment après  
l’on Eent un esprit urineux très - considérable. Mêlée  
avec l’eau de chaux, elle fait la même chofe, fans  
que l’on Ee soit apperçu dans aucune de ces expérien-  
ces d’effervescence ni de chaleur.

8. Substituée à la place de la solution dusel ammoniac,  
elle fait blanchir Peau de chaux lorsque l’on y ajoute  
la folution du sublimé corrosif: ce blanc n’est pas si vif  
que celui qui paroît à l’occasion de la folution du sel  
ammoniac.

Il paroît par la 4, 5 & 6 expérience , que l’infusion des  
platras contient un fel alcali ; & par la 7 & 8 qu’elle  
contient du sel ammoniac. La premiere découvre quel-  
que acide dans ce même SH : il semble que ce Eel soit  
repandu partout ; car lorsqu’on blanchit les vieilles  
massons avec la chaux , on sent l’odeur urinesse urt  
jour ou deux.

Outre le sel ammoniac, l’infusion des plantes évaporées  
donne du nitre qui fe maniEeste par la détonation : on  
en sépare aussi du Eel marin.

L’infusion de la terre ratisséc au haut des voutes des caves,  
fe trouve de même nature que celle des platras : l’insu-  
sion dont *se* servent les Salpétriers de Paris, contient  
du fel fixe , parce qu’ils mettent une certaine quanti-  
té de cendres dans le fond de leurs cuviers, afin de dé-  
graisser le falpetre.

Outre l’infusion des platras, j’en ai fait d’autres avec  
des terres de différentes natures. Dans vingt-cinq pin-  
tes d’eau , j’ai mis insufer vingt livres de la terre d’un  
jardin qui avoit été négligé pendant plusieurs années;  
après quatre jours d’infusion, on l’a passée au travers  
d’une chausse deferpiliere, & on a remis l’infusion sur  
de nouvelle terre. La premiere & la feconde infusion  
ne faisant aucun changement fur les essais ordinaires,  
on les a remiEes sisr une autre portion de terre , j’avois  
dessein d’en faire encore plusieurs infusions : mais la  
chofe n’est guere possible à cause que la terre confom-  
me beaucoup d’eau , quelque précaution qu’on pren-  
ne à la filtrer.

Cette derniere infusion de terre étoit un peu rousse, *sa-  
lée &* amere, évaporée à moitié, elle est devenue fem.  
blable à celle des platras.

L’infusion de la terre prife dans un champ non fumé,  
celle de la terre d’un jardin potager & du terreau, ont  
donné à peu près les mêmes indices que celle des pla-  
tras, si ce n’est que celles de ces dernieres terres ont  
laissé exhaler un efprit urineux plus pénétrant que cel-  
le des premiers; & d’ailleurs l’infusion de toutes ces  
terres a beaucoup plus blanchi la solution du sublimé  
corrosif que l’infusion des platras.

Le *natrum* ou *anatron* d’Egypte a fait le meme change-,  
ment fur la folution du fublimé ; & comme ce Eel  
dans le Levant *se* trouve naturellement sur les terres,  
il n’est pas surprenant qu’il ait quelque rapport avec  
l’infusion des terres de ce pays ci.

1163 N

Il semble que le *natrum* ne soit autre chose qu’un fel ma- ’  
rin, mêlé avec un fiel alcali naturel : ces sels ne font  
pas parfaitement unisenfemble : car si l'on lasse trem-  
per un morceau de *natrum* dans Peau , elle ne dissout  
d’abord que ce qui lui resiste le moins ; -& cette partie  
étant fondue, laisse voir dans celle qui reste, plusieurs  
creux , semblables en quelque maniere à ceux des  
éponges.

Le *natrum* a le gout du fel marin & décrépite sur le feu ,  
il ne fait aucune impression fur le papier bleti, non plus  
que le fel marin ; il ne fermente pas avee l’efprit de fel  
ammoniac; il fait un *coagulum* blanc avec l’infusion des  
noix de galle : mêlé avec l’eau de chaux, il ne l'empê-  
che.pas de jaunir quand on y verfe la folution du S11-  
blimé. Le sol marin fait de même-; il fermente consi-  
dérablement avec l’efprit de nitre, ce que lefel marin  
ne fait pas.

La solution de *natrum-rcrsd* celle de couperose d’un verd  
fort sale & comme celadon. Ce changement femble  
marquer un Eel alcali, puisqu’il arrive de même lorf-  
qu’on mêle l’huile de tartre ou Peau de chaux avec  
la solution de couperoEe , & ce celadon est tout-à-  
fait effacé par le mélange de l’esprit de nitre , lequel  
s’insinuant avec l’huile de tartre, fait lâcher prife à la  
couperofe.

Sur les expériences que llon vient de rapporter touchant  
l'infusion des platras & de différentes sortes de terres ,  
l’on peut avancer vraifemblement,

I. Que dans la terre il y a un fel que l’on peut appeller  
naturel, foit que la terre en ait été imprégnée de tout  
tems, ou qu’il s’y forme tous les jours par le mélange  
des plantes pourries, des exerémens des animaux , de  
l’air ou d’autres caisses que nous ne connoissons pas.  
Ce sel partidpe du nitre ou fel marin, du fel ammo-  
niac , de l’alun ou du vitriol.

2. Que dans le fel de la terre il y a un fel alcali différent  
du fel ammoniac ; car l’infusion de différentes terres  
& la folution du *natrum,* blanchissent la solution du  
Eublimé corrosif, ce que la folution du sed. ammoniac  
ne fait pas; d’ailleurs le *natrum* fermente considéra-  
blement avec l’esprit de nitre , & l'infusion des terres  
bouillonne quelque peu avec le même efprit, ce qu’on  
n’obferve pas quand on mêle la folution du Eel ammo-  
niac avec llesprit de nitre.

3.II paroît aussi que la matiere que l’on tire de la terre sims  
leseCours du feu , ne donne que de légers indices d’a-  
cide, si ce n’est l’alun & le vitriol.

Voici ce qu’on a obfervé fur les fels ordinaires.

I.

*Le nitre.*

I. Le nitre ne fait aucune impression fur le papier bleu,  
ni fur la folution du tournesol, ni si.ir le sirop violai.

2. On ne siauroit tirer l’esiprit de nitre que par un feu  
très-violent : cet efprit rougit très-vivement le papier  
bleu, la solution du tournesol, & le sirop violat.

3. Le nitre s’enflamme siurle feu & fert à l’allumer : Pesa  
prit de nitre l’éteint.

4. 11 ne caille pas le lait : llesprit de nitre le caille fur le  
champ.

5. Il ne change pas la couleur du fiel de bœuf, l’efprit  
de nitre le fait rougir ; il femble qu’en s’unissant avec  
les sels acres , qui avoient peut-être contribué à jaunir  
les senlfres du fang, il donne occasion à cette liqueur  
de revenir à fa couleur naturelle.

6. Il sait un *coagulum* blanc ou grisâtre avec l'infusion  
des noix de galle : l’efprit de nitre ne caufe aucun  
changement à cette infusion.

7. Le nitre ni fon esprit n’alterent pas la folution de cou-  
perose.

8. Le nitre & l’huile de tartre font un fremissementprese  
que infensible, dont on ne s’apperçoit que d’une agi-  
tation de parties semblables à celles de la poussiere  
que llon voit Ee remuer à l’air dans un lieu bien éclai-

A N A 1164

re : l’esprit de nitre & l’huile de tartre fermentent sans  
chaleur, mais avec une grande écume, & ensisite il  
*se* fait un *coagulum* assez épais.

9. Le nitre n’empêche pas Peau de chaux de jaunir,’  
lorfqulon y ajoute la solution de fublimé ; l’efprit de  
nitre excite seulement quelques bulles dans l'eau de  
chaux : mais tout le reste paroît aussi tranEparent qu’au-  
paravant, quoique l’on y verse le Eublimé corrosif.

10. La solution de nitre & l’esprit de sel ammoniac  
ne font rien du tout : l’esprit de nitre & llesprit de  
fel ammoniac fermentent avec une chaleur considé-  
rable.

11. La folution de nitre & celle du sublimé corrosif ne  
changent pas d’abord : mais un quart-d’heure après leur  
mélange devient blanc.

12. La solution dtl nitre & l’efprit de Eel ne changent  
point : aucun de ces essais ne montre que le nitre  
donne des marques d’acidité ; car ce qui se passe dans  
le neuvieme est insensible : le sixieme & le onzieme  
marquent plutôt qu’il contient un siel alcali ; cependant  
le feu tire du nitre un des plus forts acides que llon  
connaisse.

I I.

*Sel Marin.*

1. Le fel marin ne fait aucun changement au papier  
bleu , ni à la folution du tournefol , ni au sirop  
violat.

2. On ne siauroit tirer l’esiprit de siel seins un feu violent;  
cet efprit rougit vÎVement le papier bleu, & la Eolu-  
tion du tournefol.

3. La solution du sel marin blanchit un peu la solution  
du sublimé.

4. Elle trouble l’infusion des noix de galle, & enfuite il  
*se* fait un précipité assez léger : llesprit de fel la trouble  
aussi, & la rend blanchâtre.

5. Elle fait devenir louche l’efprit de fel ammoniac , &  
en augmente la puanteur : llesprit de Eel & celui de  
fel ammoniac, fermentent avec fumée & grande cha-  
leur.

6. Elle ne fait rien du tout avec l’huile de tartre , ni  
avec l'eau de chaux : l’esprit de fel fermente très-  
fort avec l'huile de tartre, mais fans chaleur sensi-  
ble : cet esprit ne Eermente pas avec l’eau chaude.

7. Elle n’empêche pas l'eau de chaux de jaunir, lorsqu’on  
y a ajouté le sublimé : l'esprit de Eel l’empêche tout-à-  
fait; & la liqueur, après le mélange du sublimé, est plus  
tranEparente que devant.

Il paroît par le troisieme & quatrieme essais, que le sie!  
marin contient ftn siel alcali ; & par le cinquieme,  
qu’il y a quelque chosie d’acide.

LU.

*Vitriol.*

1. La solution de couperose, ou vitriol commun, est *sar*lée , styptique, puis douceâtre.

2. Elle rougit la solution dtl tournesol & le papier bleu ;  
mais ce rouge n’est pas vif.

3. Elle donne au sirop violat un petit œil verdâtre, bien  
loin de le rougir.

4. On ne fauroit tirer l’esprit & l’huile du vitriol fans un  
feu violent : l’efprit & l’huile rougissent le sirop violat  
en couleur de siang de bœuf.

5. L’efprit de vitriol rougit le papier bleu d’un rouge très-  
vif, & la folution de vitriol d’un rouge uu peu moins  
. vif: l'huile fait de même, mais elle fermente avec cha-  
leur avec la solution de tournefol.

6. Tout le monde fait que la couperofe, mêlée avec  
l'infusion des noix de galle, fait de l'encre : maistout  
le monde ne fait pas encore que l’encre rougit le pa-  
pier bleu. Mêlée en fort petite quantité avee la S0-  
lution de tournefol, elle lui donne un petit œil rougeâ-

116 5 ANA

tre : mais cette couleur est moins sensible que fur le  
papier bleu.

7. L’esprit de vitriol ttouble& blanchit un peu l’infusion  
des noix de galle : l’huile de vitriol l’épaissit , la rend  
gris cendré, & il se fait un précipité épais.

8. Lafolution de couperose, sim esprit & son huile, cail-  
lent le lait.

9. Elle ne change point celle de sublimé corrosif.

10. Elle devient gris-brun, & commeceladon, mêlée  
avec l’huile de tartre, ou avec l’eau de chaux : cette  
couleur ne change pas , quoique l'on y ajoute le fubli-  
mé corrosif : l’esprit de vitriol & l’huile de tartre  
fermentent avec beaucoup d’écume, & avec une cha-  
leur considérable : mais tout cela augmente, si à la  
place de l’efprit on fe sert de l'huile de vitriol ; & tous  
ces mélanges font des *coagulum* blancs.

11. L’esprit & l’huile de vitriol mêlés enfemble, s’é-  
chaussent considérablement.

12. L’eau commune & l’huile de vitriol s’échauffent aussi  
beaucoup ; & généralement parlant , il n’y a pas de li-  
queur qui s’échauffe plus facilement, par le mélange  
des autres, que l'huile de vitriol.

Il paroît par tous ces essais, que naturellement le vitriol  
donne beaucoup d’indices d’acidité.

IV.

*Alun.*

1. L’alun est un peu falé, & fortstyptîque.

2. La folution d’alun rougit en couleur de feu le papier  
bleu , & la solution de tournesol.

3. Elle ne fait aucun changement à la couleur du sirop  
vÎOlat.

4. Elle caille le lait.

5. Elle fait fur le champ un *coagulum* blanc avec l’huile  
de tartre , mais sans chaleur ni fumée.

6. Elle ne change pas la folution du sublimé.

7. Elle trouble l’infusion des noix de galle, & la blanchit  
considérablement, laissant tomber un précipité.

8. Elle blanchit un peu l’eau de chaux, & ce mélange  
ne jaunit pas lorsqu’on y ajoute le fublimé corrOsif,  
mais il fe fait de petits grumeaux blancs comme l’a-  
mydon; c’est peut-être à caufe de l’urine que l’on  
emploie dans la crystallisation de l’alun : ainsi l'on ne  
peut rien conclurre de tous ces essais, si ce n’est que  
llalun contient beaucoup d’acide.

V.

*Sel Ammoniac.*

1. Le fel ammoniac est acre & sialé.

2. Sa solution rougit le papier bleu d’un rouge sombre :  
elle ne change pas d’abord la solution du tournesol,  
mais un jour après ce mélange devient rouge-brun.

3. Elle ne caille pas le lait.

4. Elle ne change pas la solution du sublimé corrosif.

5. Mêlée avec l’huile de tartre ou avec l'eau de chaux,  
elle laisse échapper un esprit urineux.

6. Cet esprit coagule & blanchit la iolution de sublimé.  
Du fiel ammoniac on tire aussi un esiprit semblable  
à l’efsprit de fel; ainsi il y a apparence que le fel am-  
moniac n’est qu’un fel marin uni avec un sie! urineux.

7. L’esprit acide de sie! ammoniac empêche que Peau de  
chaux ne change de couleur lorsiqu’on y ajoute la siolu-  
tion du sublimé : mais tout ce mélange devient blanc  
de lait, si l’on y versie l’esprit urineux de ce même  
siel ; ainsi le fel ammoniac faisant Eut Peau de chaux &  
sur le Eublime le même effet que sim esprit urineux ,  
il est constant que c’est la partie urinesse, & non pas  
la partie acide de ce même sel qui blanehit l’eau de  
chaux lorsqu’on y mêle la solution de fublimé : l’uri-  
ne blanchit plus foiblement que la solution de Tel  
ammoniac.

A N A 1166

8. L’esprit acide & urineux de fel ammoniac fermentent  
avec chaleur.

9. Si l’on verbe l’esprit acide du Eel ammoniac fur l’eau  
de chaux rougie par le sciblimé corrosif, le tout de-  
vient transparent, & ce tout devient blanc comme du  
lait, si l’on y ajoute l’esprit urineux de fel ammoniac :  
les esprits de Eel, de vitriol, de soufre, font de mê-  
me que l'esprit acide du fel ammoniac.

V I.

*Tartre.*

*1.* Le tartre qui n’est autre chofe que 1e Eel essentiel dû  
vin, est aigrelet.

2. Sa solution rougit le papier bleu, & la solution de  
tournesol, aussi vivement que l’alun.

3. Elle blanchit Peau de chaux, mais elle ne l’empêche  
pas de devenir rouge orangé lorfqu’on y ajoute la *so-  
lution* d,u Publimé corrosif.

4. Elle ne fait aucun changement, mêlée avec le fublimé  
corrosif ou avec l'infusion des noix de galle.

5. Elle ne change point avec l’esprit de fel ammoniac.

6. Mêlée avec l’huile de tartre , elle n’en reçoit aucun  
changement.

7. L’eiprit de tartre contient beaucoup d’acide; il rougit  
vivement la solution du tournesol & rend le sirop vio-  
lat rouge-brun.

8. Il fait un *coagulum* avec l’huile de tartre par défail-  
lance.

9. Mêlé avec Peau de chaux, il n’en change pas la cou-  
leur : mais si l’on vcrfe fur ce mélange beaucoup de  
solution de si.iblimé, le tout devient blanchâtre : ain-  
si il y a apparence qu’outre l’acide, cet esprit contient  
une partie urineusse ; mais elle ne paroît pas si forte  
que l’on en juge d’abord par fon odeur.

10. Mêlé avec l’efprit urineux de sel ammoniac , il s’e-  
paissit, devient blanchâtre, & fait un *coagulum* épais.

II. Il rend blanchâtre la solution du sublimé corrosif,-  
& fait tin *coagulum* dont les grumeaux font de même  
couleur.

12. H ne fait rien du tout avec l’esprit acide de fel am-  
moniac.

13. Le SH de tartre *sec* ou résous en liqueur, que I’oti  
appelle huile de tartre , est acre & fort amer; cette  
amertume ne fe passe que par le mélange d’une gran-  
de quantité de Eel acide.

14. L’huile de tartre & la solution du sclblimé corrosif,  
font une couleur orangée, qui approche plus ou moins  
du jaune, suivant que l'une de ces liqueurs domine î  
mais le tout devient transparent par le mélange d’un  
efprit acide corrosif.

15. Il ne caufe aucun changement considérable à l’esprit  
de vinaigre : on s’apperçoit seulement de cette espeee  
de frémissement où quelques parties font agitées, com-  
me la poussiere le paroît au soleil.

16. L’huile de tartre & l’efprit de vinaigre mêlés, ne  
laissent pas que de jaunir, lorsqu’on y ajoute la S0IU-  
tion du sublimé. ,

17. L’huile de tartre fermente avec les esprits acides &  
corrosifs.

18. L’huile de tartre & les efprits acides corrosifs ne  
laissent pas que de jaunir lorfqu’on y ajoute la folu-  
tion du sublimé.

19. L’huile de tartre & l’efprit urineux de Eel ammoniac  
ne changent pas quand on les mêle ; mais le tout de-  
vient épais & blanc comme du lait lorsqu’on y Verse la  
solution du sublimé.

20. L’huile de tartre verdit le sirop violat.

21. L’huile de tartre épaissit l’infusion des noix de galle.

V I I.

*Eau de chaux.*

Il n’est pas nécessaire de répéter ici ce que nous avons dé\*

'τ 167 À K A

ja dit de Peau de chaux ; on remarquera seulement.

ti. Qu’elle devient fort blanche lorsqu’on la mêle avec  
l’huile de tartre , il se fait même un *coagulum* assez  
épais , ce qui femble indiquer quelque acide dans la  
chaux.

2. Mêlée avec les acides corrosifs , elle devient plus clai-  
re , ainsi qu’avec le vinaigre distilé.

3. Mêlée avec l’efprit urineux de fel ammoniac, elle blan-  
chit.

.4. Mêlée avec une forte infusion de noix de galle, elle  
devient épaisse, grisâtre, tirant fur le brun ; & l.lon re-  
marque fur sei surface une tache noire semblable à une  
goutte d’encre ; ainsi il femble que la chaux a quelque  
chose de vitriollque.

V I I I.

*Terre.*

On peut connoître par toutes ces expériences le rapport  
qui *se* trouve entre le fel naturel de la terre & les autres  
fels dont nous venons de parler ; mais outre cela celui  
de la terre est enveloppé de beaucoup de soufre.

Le foufre minéral, les bitumes , le charbon dc pierre - le  
jayet & l’huile de petrole , marque bien que la terre  
ne manque pas de foufre naturel.

Par *F analyse* chymique , la terre pure & fans fumier ni  
platras , donne une huile fétide , & un esprit urineux;  
le reste qu’on en tire participe plus de l'alcali que de  
l’acide.

La terre de jardin bien séehée & passée par un tamis, don-  
ne à l’esprit de vin une couleur jaune citrcn après cinq  
ou six jours d’infusion fur des cendres chaudes.

1. Cet esprit de vin ne change pas d’abord la couleur de  
la solution du tournesol ; mais quelque tems après il  
fe fait un précipité , & le reste deVÎent gris de lin : Peso  
prit ordinaire fait le même précipité , mais la liqueur  
reste bleue.

2. Il devient assez blanc & assez épais par le mélange de  
l’eau ; mais quelque tems après il fe grumele , & il *se*précipite en résine jaunâtre : tout cela n’arrive pas à  
l’esprit de vin ordinaire.

3. Il deVient fort blanc avec la folutîon du siiblimé, &  
s’échauffe un peu : cette folutîon mêlée avecjdesprit de  
vin ordinaire s’échauffe aussi , mais le tout reste clair.

4. Il blanchit aussi par le mélange de Peau de chaux, &  
dépose une matiere résineuse.

5. II ne *se* mêle que très-difficilement avec l'huile de tar-  
tre qui devient grasse après qu’on a bien agité ces deux  
liqueurs ensemble.

6. Il ne cau.se aucun changement à l’esprit urineux de sel  
ammoniac, non plus qu’aux esprits corrosifs; si ce n’est  
qu’il Pechauffe un peu , mais cela lui est commun avec  
l’esprit de vin ordinaire.

7. Il s’échauffe avec Peau de chaux , & l’empêche de jau-  
nir avec le sublimé corrosif : ces liqueurs font blanc-  
fale , de même qu’il arrive lorsqu’on mêle l’urine avec  
Peau de chaux & qu’on y ajoute le sublimé : l'esprit  
de vin ordinaire s’échauffe aussi avec l’eau de chaux ;  
mais le tout devient rouge orangé quand on y verse la  
solution du sublimé.

Ces essais montrent qu’il y a un foufre , un fel alcali & un  
Bel ammoniac dans la terre : le Eoufre paroît encore  
dans l’extrait qui reste après l’évaporation des infusions  
de terre ; car cet extrait fait une espece de favon fort  
gras quand on le mêle avec l’huile de tartre.

Après toutes ces expériences l'on n’a pas fait difficulté.

1. De comparer au fel ammoniac celui des plantes dont  
le SH eflentiel par le mélange de l’huile de tartre ou  
de l’eau de chaux lasse échapper un eEprit urineux  
& qui par *s analyse* chymique donne aussi un esprit  
urineux ou du fel volatil concret ; car il y a beaucoup  
d’apparence que le Eel volatil n’est que la partie uri-  
neuse du Eel ammoniac de la plante , lequel *se* dé-  
compose & abandonne sa partie acide par la violence  
du leu ; ainsi que par le mélange de l’huile de tartre

AN A n68

ou de I’eau de chaux, Pefprit urineux ne paroît être  
qu’une partie de ce même siel volatil dissout dans du  
phlegme , & l'huile fétide est aussi fort chargée de ce  
même fel, c’est pourquoi il n’est pas surprenant que  
ces fortes de plantes Eoient apéritives, détersives , fe-  
brifuges , vulnéraires, car le fel ammoniac a toutes ces  
vertus.

Il est bon de remarquer qu’encore que le SH ammoniac  
paroisse en petite quantité dans les infusions de la ter-  
re, il ne lasse pas néantmoms de s’y en trouver beau-  
coup ; car Pefprit urineux qui par le mélange de l'hui-  
le de tartre fe détache de fes infusions , ne fait qu’une  
partie du fel ammoniac, & la couleur blanche que ces  
mêmes infusions font prendre, à l’eau de chaux & au su-  
blimé corrosif, marque bien que cette partie est fort  
considérable. D’ailleurs ce sel s’amasse insensiblement  
pendant plusieurs jours dans les plantes, & la quantité  
de fel volatil que l’on tire de quatre ou cinq livres  
d’une plante , n’est ordinairement que de demi-gros  
jusqu’à six gros. De toutes les parties des plantes, les  
feuilles font les plus propres à *se* charger de Eel ammo-  
niac : les racines, les fleurs, & les fruits retiennent plus  
facilement l’acide. L’huile fe distribue principalement  
par les semences, le phlegme *se* répand dans toute la  
plante.

2. L’alun paroît propre pour expliquer la vertu des plan-  
tes qui simt styptiques, astringentes, & qui par *Fana\*  
lyse* chymique donnent beaucoup d’acide & beaucoup  
de terre; car ces deux parties doivent former un fel  
analogue à l’alun ; il y a beaucoup de ces Eortes de  
plantes qui donnent aussi un peu dleEprit urineux , &  
cela semble indiquer qu’outre l’alun, il y à quelque  
peu de Eel ammoniac dans leur tiflu.

3. Celles qui sirnt apéritives & dont on tire beaucoup  
d’acide & beaucoup de terre, ont peut-être un Pel qui  
n’est pas fort different du fel de corail.

4. L’on a cru que les plantes, qui outre l’acide & la ter-  
re donnent des liqueurs alcalines, ou des indices de  
fel alcali , contenoient un SH semblable au tartre vi-  
triolé, ou à cette préparation de l.el de tartre queMul-  
lerus & Sennert ont appellé *terra foliata tartari* ou  
*tartarurn foliatum.* Quelquefois on a comparé le sel  
de ces plantes à celui qu’Angelus Sala à nommé *Oxysal  
diaphoreticum* ; mais tous ces l.els , ainsi que le sel am-  
moniac siont modifiés dans les plantes par différentes  
portions de foufre & de phlegme. Voyez *Tartarus vi-  
triolants , Tartarus regeneratus s et Oxysal diaphoreti-  
cum.*

5. H y a apparence que dans les plantes aromatiques ,  
ainsi que plusieurs habiles gens Pont proposé, il y a  
quelque chofe de semblable à cette préparation de  
Chymie que l’on appelle Eel volatil aromatique hui-  
leux , ou esprit volatil aromatique huileux ; car on  
les tire tous deux en même tems. Voyez *Ammonia-  
cum.*

On tire ordinairement moins de SH volatil concret de  
ces sortes de plantes que des autres : il semble que le  
Bel ammoniac si? décompose dans leur tissure; & alors  
la partie urineisse détachée de l'acide s’unissant à l’hui-  
le essentielle , le peu qui reste de fel urineux concret  
s’évapore insensiblement.

ANA-MALLU , Est le nom d’un arbrisseau légumi-  
neux qui croît dans le Bresil. Les naturels du pays *se*servent de l’épine de cette plante , après en avoir ôté  
l’écorce , pour percer leurs oreilles. Ils font bouillir  
fes feuilles dans de l’eau de ris , ou du petit lait , &  
en ufent en forme de bain lorfqu’ils ont le ventre  
enflé par des vents ou par une lymphe extravasée. II  
en est parlé dans *F Hortus malabaricus.*

ANAMIX , Ἀναμἰξ, adverbe dont fe Eert Hippocrate  
pour exprimer *péle-méle ,* ou le mélange de plusieurs  
drogues ensemble.

ANAMNESIS, souvenir.

De la *anamneflotca signa,* signes commémoratifs ; c’est-à-  
dire, signes par lesquels on découvre l’état précédent  
du Corps ; les signes démonstratifs indiquant sion état  
pressent

1169 ANA

présirnt, & les signes prognostics, sim état futur. Ce  
mot est dérivé de la préposition Greque ἀνά, & μέμνη-  
μαι fe souvenir.

*Blancard* traduit *Anamnesteca,* par remedes qui rétablis-  
sent la mémoire.

ANANAS. Voici *ses* caracteres :

Sa fleur est à une seule feuille formée en entonnoir, &  
découpée en trois parties. Les embryons naissent dans  
des tubercules & deviennent dans la fuite un fruit  
charnu & succulent. Ses femences qui font enfermées  
dans des tubercules font très-petites , & ont la figure  
d’un rein.

Les especes de Cette plante sont :

i. *Ananas aculeatus, fructu ovato, carne albidâ.* Plum.  
2. *Ananas aculeatus , fructu pyramidato, carne aurea,*Plum.

3. *Ananas folio vix serrato* , Boerh. Ind. A. 2. 83.

4. *Ananas luride virens, folio vix serrato,* Hort. Elth.

5. *Ananas aculeatus, fructu pyramidato vireseente, car-  
ne aurea.*

*6. Ananas fructu ovato ex luteo virescente, carne lutea.*

La premiere espece est la plus commune en Europe ,  
mais la fieconde lui est préférable, parce que fon fruit  
est plus gros , d’un meilleur gout ; le suc de celui-ci  
n’est pas si astringent que celui de l'autre, ce qui fait  
qu’on peut en manger davantage fans rien craindre.  
Cette feconde espece pousse ordinairement de dessous  
fon fruit six ou sept rejettons , ce qui fait qu’elle multi-  
plie plus aisément que l'espece ordinaire , & qu’elle  
peut devenir très - commune en Angleterre en peu  
d’années.

Quelques curieux cultivent la troisieme espece à causse  
de fa variété ; mais le fruit n’en est pas aussi bon que  
celui des deux autres.

La cinquieme espece est maintenant fort rare en Euro-  
pe, elle passe pour la meilleure, & quelques curieux  
la cultivent préférablement à toute autre dans l.'Amé-  
rique. On peut en faire venir les plants des Barbades  
& du Montserrat où on la cultive.

La sixieme espece a été apportée de la Jamaïque , elle  
n’est pas encore fort commune en Angleterre, & ceux  
qui en ont gouté asserent que fon fruit est fort favou-  
reux : mais comme elle pousse plus tard que les au-  
tres , cela fait qu’elle est moins propre à nos climats ;  
car fon fruit est un mois de plus à mûrir que celui des  
autres. J’ai aussi oui parler d’une autre espece *d’ana-  
nas* dont la chair est jaune par dehors & verte en de-  
dans : mais comme je n’en ai jamais vu, je n’en dirai  
rien. On trouve plusieurs autres especes *d’ananas* dans  
différens pays qui different par la figure , la couleur  
& la faveur de leur fruit ; de forte qu’à mefure que  
ces firuits deviennent plus communs en Europe , on  
rejette ceux qui fiant de mauvaise espece , & l'on ne  
cultive que ceux qui donnent le meilleur fruit.

Ce fruit dont la faveur surpasse celle de tous les fruits  
dont on a connoissance , est produit par une plante  
dont les feuilles ressemblent à celles de l'aloès , & font  
pour la plupart dentelées ; mais moins épaisses & moins  
fucculentes que les premieres. Son fruit a la figure  
d’une pomme de pin, & l'on croit que c’est ce qui lui  
a fait donner fon nom.

L’on fait que cette plante a été apportée des établisse-  
mens des Indes Orientales dans ceux des Occidenta-  
les, où elle est devenue fort commune & d’une bon-  
té extraordinaire. Il n’y a pas long-tems qu’on la cul- -  
tive dans les jardins de l'Europe, & qd'elle porte du  
fruit. Le premier qui ait réussi dans la culture de cette  
plante, est M. le Cour de Leide, qui après plusieurs  
tentatives , dont quelques-unes lui ont été inutiles, a  
trouvé un degré de chaleur propre à lui faire produire  
un fruit aussi bon , quoique plus petit, que celui qui

*Tome I,*

A N A 1170

vient dans les Indes Occidentales , comme me l’ont  
assuré plusieurs personnes qui ont vêcu long-tems dans  
ce pays. C’est à lui à qui les Amateurs du jardinage  
sont redevables de ce fruit qui lui a conté des feins &  
des dépenfes infinies. Nous lui devons les premiers  
qui ont paru en Angleterre , quoiqu’on en ait apporté  
depuis une grande quantité de l'Amérique.

Le tems de la maturité de ce fruit est depuis le comment  
cernent de Juillet, jusqu’au mois de Septembre, celui  
qui vient après n’est pas si bon, les chaleurs n’étant  
point assez fortes pour corriger les crudités qu’il amase  
fependant la nuit, & qui ne peuvent point fie dissiper  
pendant le jour.

L’on connoît que ce fruit est assez mûr lorsqu’il répand  
une odeur forte, & qu’il cede lorsqu’on le preste avec  
les doigts. Ce fruit ne conserve fon odeur que trois  
ou quatre jours au plus lorsqu’on le laisse filr la plante,  
& lorsqu’on veut le manger dans sia perfection , il ne  
faut pas le garder plus de vîhgt-quatre heures après i’a-  
voir coupé. MILLER , *Dictionn.*

On tire par expression le fuc de l’*ananas,* & l'on en fait  
un vin excellent, qui vaut prefque la Malvoisie & qui  
enivre.

Il est propre pour fortifier le cœur , pour réveiller les  
esprits , il arrête les nausées, il excite l'urine. Les fem-  
mes enceintes doivent s’en abstenir, car il les seroit  
avorter.

On confit les *ananas* fur les lieux , & l'on en envoie  
partout. Cette confiture est propre pour réveiller la  
chaleur naturelle, & pour fortifier les personnes qui  
font d’un tempérament foible. L ε μ ε R γ , *des Dro-  
gues.*

ANANCE , Ἀνάγκη, proprement nécessité , maisHip-  
pocrate l’emploie généralement pour exprimer la for-  
ce ou la violence qu’on emploie dans l’extension d’un  
membre difloqué , afin de le replacer.

ANΑΝΟ11ΕΙ5,ἈνανδρέΓς, d’a privatif, &ἀνη'ρ, homme.  
Hippocrate dans fon Traité de *Acre-, loris et a quel s ,*donne ce nom à certains Peuples de la Scythie. Les  
Interpretes le traduisent par *effeémtné,* mais je l’ai ren-  
du par *impuissant. Noyez* le passage dans la Traduc-  
tion que j’ai donné de ce Traité Eous le mot *Aer.*

ANANDROI, Ἀνανδροι, mot dont la dérivation est la  
même, & la signification diflérente : car Hippocrate  
le joint à γυνάΓκες , femmes , pour dire qu’elles n’ont  
jamais connu d’hommes.

ANANTHOCYCLUS , espece de plante dont il est  
fait mention dans M. Vaillant qui l’appelle *Couronne  
effleurée.*

ANANTHOCYCLUs , est composé des mots Grecs *dvd,sine*fans, de ἄνΑος, *flos,* fleur; & de κύκλος, *circulas,* cer-  
cle ; parce que la fleur de ce genre est bordée ou cou-  
ronnée d’un ou de plusieurs rangs circulaires d’ovaires  
destitués de fleurons.

Les especes de ce genre siont :

1. *Ananthocyclus coronopifolio , Chrysanthemum exoticum  
minus, capitulo aphyllo, chamaemeli nudifade* Breyn.  
Cent. 1. Tab. 76.

2. *Ananthocyclus chamaemeli folio. An chrysanthemum  
exoticum , perpusillum , nudum , foliis coronopi.* Pluk.  
Alrn. IOI.Tab. 274. Fig. 6. *Mémoires de P Académie.  
Royale,* A. 1719.

Je ne seiche point qu’on attribue des vertus particulieres  
à cette plante.

ANAPALIN, Ἀνάπαλιν, vis-à-vis, à l'opposite. Ce  
mot a une signification contraire à celle de κατ’ ιξιν,  
du même côté, &ευθυωρία, rectitude.

Hippocrate emploie Εοιινοιη ces mots en parlant du chan-  
gement & du cours des humeurs. Car il ordonne de  
considérer toujours dans les mouvemcns de la nature  
Ι’ἐυθυωρία, « la direction & la situation directe des par-  
ties, » & τὸ κατ’ ἲξιγ, α la situation du même côté. » Les

EEee

117 I ANA

lymptomes qui surviennent ανάπαλιν, c’est-a-dire , du  
côté contraire , font toujours mauvais.

Dans l’hémorrhagie, par exemple , τὰ ἀνάπαλιν αίμεῤῥα  
γεόντα , « tous les flux de fang en fens contraire , font  
condamnés par Hippocrate. Dans *sa* Doctrine , des  
absitès, *Epid. Lib II.* Il porte le même jugement de  
ceux qui *se* portent τὰ ἐπι πέ lcavT/a *ρεττονβα ,* a du côté  
opposé. » Mais c’est l'expérience plutôt que la raifon  
qui fait juger les uns bons & les autres mauvais. Dans  
une crife, le sang doit couler de la narine qui est du  
même côté que la partie malade; par exemple, de la  
narine gauche lorfque la rate est enflammée , & de la  
droite lorsque c’est le foie. Les Medecins doivent te-  
nir pour un axiome incontestable qui n’a jamais été dé-  
menti par l’expérience de plusieurs siccles, que la na-  
ture agit avec plus de force & de fuccès par les passa-  
ges situés du même côté ou ἐν ἐυθυωρία, que par ceux  
qui font du côté opposé,, ou ἀναπάλιν , par où elle pa-  
roît agir fymptomatiquemert ; car dans ce cas nous  
sommes hors d’état de réprimer le mouvement déréglé  
de la matiere peccante , en la détournant d’un vifcere  
dans un autre tout-à-fait uppofé. GgRRÆUs.

ANAPAUSIS, Ἀ1'απαυσίς, d’lcanaujo, proprement se  
repofer après avoir travaillé. Il signifie le repos que  
l’on prend après l’exercice ou le travail, cessation ou  
diminution dc la douleur.

ANAPETIA, Ἀναπετεία , d’ἀvαπεταvvυμι, étendre. Di-  
latation des vaisseaux qui donnent passage au fang ou  
aux liqueurs.

ANAPHALANTIASIS , Ἀναφαλαιτίασις , d’lca4a-  
λαντος, perfcnne chauve; chute des fourcils & des  
cheveux. ARISTOTE, *Hisse Animal. Lib. III. cap.* 7.

ANAPHONESIS ,Ἀναφώνησις, espece d’exercice qui  
consiste dans l'action de chanter.

La premiere & la principale propriété du chant de quelque  
espece qu’il foit, est, fuivant Antyllus, Plutarque, Paul.  
Aétius & Avicene, d’exercer la poitrine & les organes  
qui le forment. Ils assurent qu’il augmente la chaleur  
naturelle, qu’il atténue les fluides & rend les parties  
Eolides du corps plus robustes & moins sujettes aux  
attaques des maladies. Avicene ajoute , que cet exer-  
cice fortifie le tempérament : il augmente la chaleur ,  
à cause du mouvement continuel de la pcitrine dans  
l’inspiration & dans l'expiration , & du choc & de l’a-  
gitation que l'air y fouffre. Cet exercice déterge , en  
ce qu’il raréfie, & dissipe les humidités qui font dans le  
corps par le mouvement des organes de la voix, com-  
me cela paroît par les vapeurs épaisses qui s’exhalent  
de la bouche pendant que l'on chante, & par les hu-  
meurs fuperflues qui s’attachent à toutes fes parties, &  
qui s’évacuent par ce moyen. Enfin, la chaleur natu-  
rellc est sortifiée & augmentée, parce que les vaisseaux  
*se* débarassentdes matieres vifqueufes, & qu’un grand  
nombre d’humeurs, telles que la fialive, le mucosité  
du nez & le phlegme qui étouffoient, affoiblissoient &  
condensissent auparavant cette chaleur, fie consument ;  
de sorte que par leur dissipation & leur évacuation elle  
acquiert de nouvelles forces en même-tems que les fo-  
lides deviennent plus forts , & moins fujets à être af-  
fectés.

Il fuit de ces principes que l'exercice du chant est extre-  
moment falutaire à ceux qui ont trop d’humidité,& dont  
le tempérament est devenu trop froid.

C’est ce qui fait qu’Antyllus , Cœlius Aurelianus &  
Aétius le recommandent aux perfonnes sujettes à la  
cardialgie,à des vomissemens fréquens, à des rapports  
acides, à l'indigestion & au dégout ; à ceux qui ont  
une maladie de confomption,aux perfonnes languissan-  
tes , cachectiques, hydropiques & asthmatiques ; à cel-  
les qui ressentent des douleurs dans la poitrine, ou le  
diaphragme, ou qui ont des assises dans la poitrine ;  
aux femmes enceintes , & qui ont un appétlt dépravé  
pour des chofes incapables de les nourrir. Alexandre  
assure que l’action de crier est excellente pour les fem-  
mes en travail, & qu’elle hâte l'accouchement. Les  
Auteurs que nous venons de citer la recommandent

A N A 1172

encore pour les fievres quartes , les maladies pi-  
tuiteuses, & aux perfonnes qui relevent de maladie.

Il est bon de remarquer ici qu’il n’y a aucune coutume  
relative à la Medecine , quelque triviale qu’elle foit,  
qui n’ait été prescrite par quelqu’un des Auteurs an-  
ciens qui ont écrit fur la Medecine. Le conseil d’A-  
lexandre que nous avons cité ci-desses , est fuivi par  
presque toutes les Sages-Femmes qui sirnt au monde;  
car elles ordonnent aux femmes qui font en travail  
de crier le plus qu’elles peuVent ; en quoi elles n’ont  
pas tort, puifque cela ne peut produire qu’un très-bon  
effet.

Galien. 8. *de Med. Local, cap.* 4. recommande les onc-  
tions, les exercices, parmi lesquels il comprend celui  
de la voix , comme des remedes excellens pour les  
maux d’estomac. Aretée prétend que l’exercice de la  
voix est excellent pour la lepre & pour la passion cœ-  
liaque.

Aétius étoit perfuadé , que l’action de crier est très-uti-  
le pour l’enrouement qui est catssé par une humidité  
superflue , pour le relâchement des organes de la voix,  
& pour la cachexie. Antyllus conseille cet exercice à  
ceux dont la voix est affectée de quelque maladie, ou  
naturellement dérangée.

Comme la voix *se* ressent du trop ou du trop peu d’u-  
sage qu’on en fait , & qu’on peut la corrompre en  
parlant trop haut, ou en gardant trop long-tems le  
silence, dans ce dernier cas les organes de la voix ou-  
blient pour ainsi dire leurs fonctions par le peu d’u-  
stage : il Eemble que l’action de chanter doit être d’une  
grande utilité dans ces deux cas, puifque l’on peut  
corriger par son moyen le défaut qu’elle a contracté,  
& modérer fon ton glapissant par un mélange de tons  
plus bas.

Hippocrate assure que l’exercice de la voix est très-avan-  
tageux apres le repas, lorsque le corps est amaigri par  
un trop violent exercice.

Il remarque cependant qu’il est contraire aux maladies de  
la tête , parce qu’il la remplit d’humeurs, & aflècte  
par-là les organes qui y font enfermés.

De là vient que Cœlius Aurelianus , qui le recomman-  
de dans l’épilepsie lorfqu’dle est sur fon déclin,ajou-  
te , que c’est à condition que le malade puisse le sup-  
porter ; car le trop violent exercice de la voix ,  
qui est quelquefois appelle ἀναύδησις, & φωνασκίη par  
Aretée , incommcde ( λυπέειν ) à ce que prétend  
Hippocrate ; outre qu’il remplit la tête & la rend plus  
pelante, comme Aretée & Galien nous l’assurent. II  
devient même extrcmement nuisible à la vie , & fait  
rompre les vaisseaux. C’est ce qui fait que Cœlius le  
défend à ceux qui font attaqués de l'épilepsie, à cause  
qu’il resserre trop fortement les parties affectées. Et  
Pline le jeune rapporte , que Zosime, sion affranchi,  
fut attaqué d’une nouvelle hémorrhagie par les efforts  
qu’il faifoit pour recouvrer la voix.

Aretée le recommande cependant dans les maladies de  
l’estomac, & Aétius pour la suppression du hoquet.  
Mais presque tous les Auteurs observent que cet exer-  
cice ne doit être jamais pouffé à l'excès, furtout lorf-  
qu’on n’y est point accoutumé, & qu’il est nuisible à  
ceux dont le corps est rempli d’humeurs corrompues.  
Il ne vaut rien non plus lorfque l'estomac est dérangé  
par des crudités, parce que l’action de l'inspiration &  
de l’expiration, qui devient d’autant plusTorte que la  
voix augmente, oblige les vapeurs corrompues à *se*distribuer en plus grande quantité dans le corps.

De-là vient qu’Aretée Conseille de ménager la voix, &  
de *préférer* les tons bas à ceux qui font trop perçans,  
parce que ces derniers occasionnent des tensions dans  
la tête, des battemens aux'tempes & dans le cerveau,  
des inflammations aux yeux & destintemens d’orcil-  
les ; au lieu que la voix bien ménagée sioulage extre-  
mement la tête. L’exercice de la voix ne vaut rien  
après les repas , parce qu’ils la dérangent beaucoup.

De-là vient qu’Aristote cosseille aux Acteurs , aux  
Chanteurs & autres personnes de même profession , de

1173 ANA

ne chanter jamais qu’à jeun, à caufe que leur poitrine  
étant échauffée par la déclamation ou par le chant, &  
par les alimcns qu’ils ont pris & qu’ils n’ont pas eu le  
tems de digérer , il ne se peut faire que la voix n’altere  
la trachée artere , & ne fe décrusse. On doit, suivant  
l’avis de Plutarque, s’abstenir de cet exercice toutes les  
fois qu’on a donné dans quelque excès , après un tra-  
vail Violent & de grands repas , parce que les efforts  
que l’on fait en parlant ou en chantant, occasionnent  
les ruptures des vaisseaux & des convulsions.

L’exercice du chant diffère de celui de crier, *vociferatio,*en ce qu’il consiste dans une certaine harmonie, & qu’il  
n’oblige pas à de si grands efforts ; ce qui fait qu’il  
donne plus de plaisir que l’autre, fans compter plu-  
sieurs autres avantages dont il est accompagné.

Alexandre dit que les Porte-faix trouvent leurs fardeaux  
plus légers lorfqu’ils chantent, parce que l’esprit, flaté  
par l’harmonie desfons , ne fe restent plus du poids &  
en est moins affecté.Cesraisons obligeront les Anciens,  
(comme nous l’apprenons d’Aristote) à distraire ceux  
qui étoient affligés, par le sim des instrumens de musi-  
que, & à mettre auprès d’eux des gens qui les entrete-  
noient de matieres indifférentes , pour leur faire per-  
dre le souvenir des personnes qu’ils avoient perdues.  
Comme les anciens Eavoient que l’efjprit est moins fen-  
sible atl chagrin lorsqu’il est distrait , ils avoient in-  
venté plusieurs divertissemens propres à produire cet  
effet , qu’ils avoient foin de varier, filmant que les  
circonstances l’exigeoient. Antyllus, Aétius & Pau-  
lus prétendent que le chant ne contribue en rien à la  
Pansé : mais je trouve qulon l’a quelquefois employé  
dans les maladies ; & Cœlius Aurelianus croit que la  
musique est extremement falutaire aux sous fur le dé-  
clin de leurs accès.

Aulugelle rapporte , sur le témoignage de Theophraste  
& de Démocrite, que le chant & le sim de la flute  
guérissent les morfures de la vipere. Çla été même  
une opinion qui a passé jtssqu’à nous , qu’une musique  
tendre appaisie les douleurs de la sciatique ; c’étoit la  
pratique constante d’Isimenias de Thebes , comme le  
frere de Philistion le reconnoît lui-même. Quelques-  
uns ont attribué la découverte de ce remede à Pitha-  
gore. Mais Soranus, qui est l’auteur des trois livres sur  
les maladies aiguës, que Cœlius Aurelianus a traduit  
en latin , dit , au sujet de la coutume qu’avoit Aside-  
piade d’entreprendre la cure des phrénétiques avec la  
musique, « que c’est une opinion absiurde de croire  
» que le chant ou le sondes instrumenspuissent appai-  
» fer la violence des douleurs.» Puis donc que le chant  
contribue si peu à la' consiervation de la sianté, & que  
l’action de crier est si salutaire, les perfonnes qui font  
soigneuses de *se* bien porter, doivent plutôt s’atta-  
cher à ce dernier qu’à l’autre, parce que la quantité  
d’air qulon attire par ce moyen , dilate la poitrine , le  
bas-ventre,& porte fon action Eur les vaisseaux qui font  
dispersés dans tout le corps ; au lieu que le chant n’est  
qu’un amufement inutile , plus propre à efféminer le  
corps qu’à le fortifier. C’est ce qui fait que je me fuis  
fouvent étonné que Socrate , fuivant le rapport de  
Plutarque , ait plutôt conseillé le chant que l'exercice  
de la parole. Car ce dernier, de même que la lecture,  
facilite l’excrétion des humeurs qui furabondent dans  
le corps : l’on remarque que ceux qui lifent plus vite  
fuent plus abondamment & fe fatiguent davantage que  
ceux qui lifentplus lentement & moins haut ; ces der-  
niers fe trouvent foulages au moyen d’une tralsspira-  
tion infensible. On doit cependant *se* souvenir de ce  
que dit Avicenne , qu’il est dangereux de crier trop  
long-tems, & qu’un pareil exercice occasionne des  
hernies & des ruptures de vaisseaux. HYsiRON. MERCU-  
RIALIs, *de Arte Gymnastica.*

ANAPHORA,Ἀναφορὰ, *d’èvayscw* , apporter, amener  
en haut. Il signifie dans un siens médicinal un crache-  
ment de seing, lorsqu’il est joint à ἄιματος.

ANAPHORICOI, Ἀναφορικιι, ceux qui crachent le  
fang,ou suivant Actuarius\* qui crachent avec peine.

A N À 1394

Le mot en lui-même, fuivant sim étymologie, he pa«  
roît signifier autre chosie, que ceux qui jettent par haut  
quelque matiere qui séjournoit dans les parties infé-  
rieures. Diosicoride , *Lib. II. de Materia Medica* , siui-  
vaut la traduction de Cornarius, paroît entendre par  
ce mot, ceux qui crachent du sang du gosier. Mais  
*Marcellus Virgil,* borne ée mot dans l’endroit que nous  
avons cité, à la peine ou difficulté qu’on a de vomir ,  
en quoi il suit Paul Æginete , qui, *Lib, III. cap.* 28»  
des maladies des arteres, suivant la traduction de Gou-.  
pylus, paroît seulement désigner ceux qui crachent  
avec peine. En effet, lorEque les Grecs se servent des  
mots ἀναγωγὴ *i dvdvjotru;* ἀναφορὰ, absolument & sans  
aucune addition , ils ne veulent pas tant désigner urtt  
crachement de simg, que celui de quelque autre hu-  
meur, ou amas de matiere purulente qui s’est formé  
dans la poitrine & les poumons, & qui doits’évacueî:  
parla bouche ; de forte que ceux que Dioscoride, *Lib.  
II.* τῶν ἐυπορ. Et dans tout sim Livre de *Materia Me-  
dica ,* appelle ἀναφορικοὶ, sont appelles par *Hermolaus  
Barbarus,^ casi* crachent une matiere corrompue, A  
en quoi il a mieux pris le sens de l’Auteur que Cor-»  
narius.

Je n’ignore point cependant que la plupart des Auteurs  
employent ce mot pour designer ceux qui crachent du  
Eang. Mais ils y ajoutent le mot ἄιματος. Serapion  
restraint *sa* signification à une expectoration de sia nie.  
Rien ne prouve mieux la différence qu’il y a entre les  
*Hemopthelques-> &* les *Anaphoriques s* que les remedes  
que demandent chacune de ces maladies. Go R\*

**R Æ US.**

ΑΝΑΡΗΚΑ,Ἀναφρα, d’a privatif, & ἀφρὸς, écume. Hip-ί  
pocrate donne cette épithete aux felles qui ne font  
point écumesses.

AN APHRODISIA, Ἀναφροδισία, d’a privatif, & αφρο\*  
δισία, plaisir vénérien; impuissance d’accomplir l’acte  
vénérien.

ANAPHROMELI, d’a privatif, ἀφρὸς, écume , &  
μέλι, miel; miel écumé, ou qu’on a fait bouillir juse  
qu’à ce qu’il ne jette plus d’écume. BLANCAR n,

ANAPLASIS ,Ἀνάπλασις, d’avanAstaaw, rétablir dans su  
premiere forme. Hippocrate dans fon Traité *de Offlo  
cina Medici, se* sert de ce mot pour exprimer le repla-  
cemcnt d’un os fracturé dans la même situation où il  
étoit auparavant. Il signifie aussi dans le même Traité  
le rétablissement , ou la nutrition restaurative de la  
chair qüî étoit exténuée.

ANAPLEROSIS, Ἀναπλήρωσις, réplétlon en général.  
Il signifie encore cette partie de la Chirurgie destinée  
à rétablir les parties qui manquent ;-& dans ce siens il  
est le même que *Proflesis,* dont on peut voir l’article»  
De-là vient qu’on appelle *anaplelroelques* les remedes  
externes, qui font revenir les chairs dans les plaies &  
les ulceres, & qui les difpofent à la cicatrice. *Incarnai  
tifs, Sarcotiques.*

ANAPLEUSIS, Ἀνάπλευσις, d’ara^8io , flotter. Hip\*  
pocrate emploie quelquefois ce mot pour exprimer la  
surabondance des humeurs , qui venant à *se* fixer sur  
un os, comme cela arrive quelquefois à ceux des mâ-  
choires , le carient , y caufent une exfoliation & le’  
font tomber.

ANAPNEUSIS , Ανάπνύυσις, de ἀναπνέω, respirer ; rese  
piration : mais Artée l’emploie pour signifier la*suspen-  
pension d’une douleur s* & Homere, pour signifier une *fuse  
pension de guerre.* Ce mot signifie aussi *transpiration\**

ANAPODÔPHYLLON, ( *Panas* un canard , πῦς >  
pié , & φύλλον, feuille ) *Pié de canard* ou *Pomum  
Maiale, Pomme de Mai,* dont voici les caracteres;

Le Calice de la fleur n’est que d’une seule feuille, & les  
fleurs de six. Le pédicule de ces dernieres fort de la  
tige de la feuille. Le fruit a la figure d’une urne, qui  
contient plusieurs femences rondes & dentelées.

Cette plante nous est venue de l’Amérique , & elle est  
appellée par quelques-uns des Habitans *bistorte noire j*& par d’autres *pomme de Mai,* paree que fon fruit est  
prefque mûr dans ce mois , qu’l! est d’une forme ovsso  
E Ë e e ij

ΐΐ75 ANA

le, & semblable en quelque sorte à une petite pomme.  
Nous n’avons qu’une efipece de cette plante en An-  
gleterre , qui est le *anapodophyllon Canadense Morelel,*Tourn.

Cette plante est fort dure & refisse à toute la rigueur des  
vents : Elle croît en poussant des nouvelles racines au  
mois d’Août après que les feuilles font tombées : elle  
aime les lieux tempérés, & elle mérite d’avoir place  
dans les Jardins à cause de *sa* figure bizarre, quoiqu’el-  
le ne soit ni d’une grande beauté ni d’un grand ufiage.  
MrLLER, *Diction,* vol. 1.

ANAPSYXIS , Ἀνάψυξις , Raffralehissement.

ANARISTESIS, Ἀναρίστησις , d’a privatif, & ἀριστον ,  
*diner.* Hippocrate, dans sim Traité de *Insomniis,* em-  
ploie ce mot pour dire qu’on a retranché le dîner à un  
malade.

ANARRHOEA, Ἀνάῤῥοια, d’aict, en haut, & ῥέω , cou-  
ler ; flux d’humeurs qui fie portent des parties inférieu-  
res vers les supérieures. CASTELLI, d’après Sehneider.  
*De Catarrho.*

ANARRHOPIA, Ἀναῤῥοπία , d’^, en haut, & ῥέπω ,  
fe porter; disposition qu’ont les humeurs à fie porter  
vers les parties supérieures ; de même que καταῤῥοπίη,  
est la disposition de ces mêmes humeurs à couler vers  
les extrémités inférieures. Voyez *Catarrhopia.*

ANARTHROI ,Ἀναρθροι. Hippocrate dans S011 Traité  
*de Aere, Loris et Aqiels,* dit qu’il y a des hommes par-  
mi les Scythes qui font άναθροι, c’est-à-dire , si char-  
gés de graisse, qu’on a peine à distinguer leurs arti-  
culations. Ce mot est dérivé d’a privatif, & ἄρθρον,  
jointure.

ANAS , *Canard :* Il y en a de deux esipeces , l’un do-  
mestique, & l’autre fauvage. On donne au *canard* do-  
mestique les noms fuivans :

ANas , Offic. Bellon. des Oysie. 160. *Anas domestica.*AIdrov. deOrnith. 3. 188. Jonf de Avib. 95. Schrod.  
5. 314. Charlt. Exer. 104. *Anas domestica vulgaris ,*Will.Ornith. 293. Raii Ornith. 380. Ejufd. Synop. A.  
1 50. Cireur. Gefn. de Avib. 83.

Le *canard* en vie, fa graisse, sim sang & *sa* fiente fiont em-  
ployés dans la Medecine.

Le *canard* étant appliqué sur le ventre immédiatement  
après qu’il a été ouvert, appasse la colique; On l’em-  
ploie dans les douleurs internes & externes, des côtés,  
des articulations, & dans les maladies des nerfs. Son  
fang est estimé propre pour résister au venin , ce qui  
fait que l’on s’en fert souvent dans les antidotes. On  
applique *sa* fiente fiur les morhures des bêtes venimeu-  
ses. SeHRODE. DaLE.

La chair du *canard* ne vaut rien, à ce qu’on prétend, pour  
les persemnes qui menent une vie sédentaire, qui di-  
gerent difficilement ou qui vivent de régime, soitpour  
prévenir les maladies ou pour rétablir leur santé, par-  
ce qu’il est difficile à digérer, & qu’il fournit des mau-  
vais fucs.

Le *canard* fauvage est connu Eous les noms stuivans :

*'Anasfylvestris,* Offic. Schrod. 5\*. 314. *Anas torquata mi-  
nor,* Raii Synop. A. 145. Aldrov. Ornith. 3. 212.  
*Anas fera torquata minor,* Gcssn. de Avib. 99. *Anas  
fera,* Charlt. Exer. 104. Mer. Pin. I80. *Boscasmajor,*Jonf de Avib. 97. Will. Ornith. 284. Raii Ornith.  
371. Il vit dans le§ rivieres. Sa graisse, simsilng, & fa  
fiente sirnt en tssage dans la Medecine, & il a les mê-  
mes vertus que le *canard* domestique. DaLE.

Les Ecls du *canard* sauvage fiont beaucoup plus exaltés  
que ceux du domestique, tant à caisse de fon exercice  
continuel, que des alimens fiauvages dont il tsse, car il  
fie nourrit de poissons & d’insectes aquatiques. Sa chair  
ne peut donc qu’être fort bonne lorfque l’acide domi-  
ne dans l’estomac, les intestins ou dans les liqueurs,  
mais elle ne vaut rien où il y a quelque disposition à  
une putréfaction alcaline.

Voici quelques Obfervations sur le *canard* que j’ai tirées  
du Traité des Alimens de Lemery.

A N A 1176

Il y a deux efpeces de *canards ,* un domestique , & Pau-  
trc Eauvage. Le second a une chair brune & rougeâtre,  
plus estimée pour son gout, que celle du *canard* do-  
mestique. On doit choisir l’un & l’autre jeunes, ten-  
dres, gras, qui aient été nourris de bons alimens , &  
élevés dans un air pur & sierein.

Ils nourrissent beaucoup & produisent même un aliment  
assez Eolide & assez durable. Ils passent chez quelques  
Auteurs pour donner bonne couleur au visage, & pour  
rendre la voix nette & agréable.

Le *canard, 8e* principalement le domestique, fie digere  
difficilement, & produit des humeurs lentes & *gros-*sicres.

Le *canard* domestique contient beaucoup d’huile , de *sel*volatil & de phlegme. Le Eauvage contient plus de Eel  
volatil que l’autre , & moins de phlegme.

L’un & l’autre conviennent en tems froid, aux jeunes  
gens robustes , accoutumés à beaucoup d’exercice , &  
qui ont un bon estomac.

*R E M A R QU E S.*

Le *canard* est un animal amphibie : car il vit sur la ter-  
re & dans l’eau. Le domestique n’a pas un gout si  
agréable, & n'est pas si falutaire que le sauvage : la  
raifon en est qu’il fe donne peu de mouvement , &  
qu’il abonde par conséquent en humeurs lentes , visu  
quetsses & grossieres. De plus, il ne vit que dans la  
fange & dans l'ordure , & il *se* nourrit d’allmens *sa-  
les, comme* de boue-, de poissons morts, ou même  
pourris, d’araignées & de crapaux; le Eauvage au con-  
traire tsse d’alimens beaucoup meilleurs, qu’il va cher-  
cher partout. Il jouit aussi d’une transpiration plus li-  
bre à caisse de l’exercice qu’il *se* donne , & qui contri-  
bue à atténuer & à chasser au-dehors les humeurs grose  
sieres qu’il pourroit contenir, & enfin à exalter de plus  
en plus les principes de *ses* liqueurs. C’est pour cela  
qu’il abonde davantage en fiel volatil que le domesti-  
que.

L’oie & le *canard* fie ressemblent beaucoup par la silbse-  
tance de leur chair, & produisent à peu près les mê-  
mes effets. On estime particulicrement là chair de  
l’estomac du *canard , Sc* ce qu’on appelle vulgaire-  
ment ses aiguillettes. Martial, par lés vers stuivans,  
marque quelles étoient les parties du *canard* qu’il esc  
timoit davantage pour leur bon gout.

*Tota mihi ponatur anassed pectore tantum,  
Et cervice sapit s caetera coquo.*

Le *canard* domestique s’éleve peu de terre , & marche  
lentement, parce qu’il est sort pesant : mais il nage  
aussi en recompenfie avec beaucoup de vitesse & de fa-  
cilité , & il peut tenir long-tems la tête & le reste du  
corps dans l’eau , ou pour chercher au fond quelque  
chofe à manger, ou pour s’y cacher.

Le foie du *canard,* outre qu’il est d’un gout assez agréa-  
ble, passe encore pour arrêter le flux hépatique.

La graisse du *canard* est adoucissante, résolutive & émol-  
liente.

On applique si.ir le ventre le *canard* immédiatement  
après qu’il a été ouvert, pour la colique venteuse

Il ya beaucoup dleEpeces de *canards* Eauvages, qui disse-  
sent entre eux par leur grandeur, par leur figure,  
par leur cri, & par leur couleur. Il s’en trouve qui  
volent lentement , & d’autres qui volent avec une  
grande vitesse. Cependant on peut dire en général que  
les *canards* sauvages volent pour la plupart avec plus  
d’agilité que les domestiques. Ils habitent ordinaire-  
ment les lieux ou il fie rencontre des rivieres , des ma-  
rais , & des étangs.

AN AS ARC A , Ἀνασάρκα , ou comme on l’écrit quela  
quefois ἀνὰ σάρκα', dans la chair. *Anasarque-s* espeee  
d’hydropisie , dans laquelle la chair paroît boufie &  
enflée, & cede à l'impression des doigts comme si c’é-  
toit de la pâte. Voyez *Hydropisie.*

ιι 77 ANA

ANASPASIS/ Ανάσπασις , d’âiso, & σπάω, tirer. Hippo-  
cratesdans sim Traite de l’ancienne Medecinc,emploie  
ce mot pour exprimer la contraction de l’estomac.  
*Ces sortes d’estomacs,* dit-il , *digerent dijfidlement , et  
ont besoin d’un plus grand degré de contraction,* ἀνασ-  
πάσιος. Je crois qu’il veut dire que l’estomac a bcssoin  
d’un plus grand degré d’élasticité & de tension ; car  
l’on seiit que lorfque les fibres de cette partie scmt re-  
lâchées , la digestion n’est ni si prompte , ni si par-  
faite qu’elle devroit l’être.

AN ASSUTOS, Ἀνάσσυτος , ο’ὰνὰ pour ἄνω , en haut ,  
& σύω , mouVoir. Je crois que ce mot est particulier à  
Hippocrate , qui l’emploie dans le fecond livre *de  
Mortels mulierum ,* comme une épithete de llcir, où  
il dit, en parlant de la suffocation de l’uterus , que  
les Modernes appellent affection hystérique, *lorfque  
les uterus* ( au plurier ) *en s’approchant dm cœur causent  
une suffocation, et que l’air est pousse dans l’expiration  
avec violence*, ἀνασσυτος ἲη ὸ ἀὴρ βιώμενος , *les malades  
font dans une très grande anxiété , et vomissent beau-  
coup.* Nous voyons fouvent que les femmes qui font  
dans des accès hystériques, respirent avec peine , Pair  
ayant beaucoup de peine à pénétrer dans les poumons,  
dans l'inspiration, & reffortant enfuite avec beaucoup  
de promptitude, de l'orte que l’inspiration n’est point  
proportionnée à l’expiration par rapport au tems ; la  
même chohe arrive à peu près dans cette action des  
poumons, qu’on appelle ordinairement *soupirer.* Les  
Medecins qui ont vu des sommes dans cet état,com-  
prendront aisément ce qu’Hippocrate veut dire ; car  
la chosie est elle-même la meilleure explication de ce  
mot.

ANASTALTICA , d’AleasséAAoo,resserrer. Médicamens  
styptiques ου. astringens.

ΑΝΑ5ΤΑ515,Ἀναστασις , d’avian^i. Ce mot signifie or-  
dinairement dans les Auteurs Classiques , le transport  
d’un camp ou d’un peuple d’un pays dans un autre.  
Mais Hippocrate s’en siert dans deux sens diflérens.  
Dans le premier, c’est *se* lever pour aller à la felle ;  
dans le siecond, le transport des humeurs qui si; por-  
tent dans une partie , après qu’on les a obligées de  
quitter celle où elles s’étoient fixées. On s’en sert quel-  
quesois pour dire qu’une persimne sie leve au sortir  
d’une maladie, ou qu’elle est entierement rétablie.

ANASTOICHEIOSIS , Ἀνάστοιχείωσις , de στοιχέἰον ,  
principe ou élement dont les corps font composés.  
Castelli traduit avec rasson ce mot par *re-elementaelo,*ou résolution des iolides & des fluides du corps dans  
leurs premiers principes. On emploie principalement  
ce mot pour exprimer l’état des humeurs morbifiques,  
qui permet & qui indique de les chasser hors du  
corps.

ANASTOMOSIS, Ἀναστύμωσις ,*d’avaxtoisoM ,* relâcher,  
ouvrir les orifices des vaisseaux. Ce mot signifie pro-  
prement l'ouverture de l’extrémité des vaisseaux sim-  
guins, d’où réflulte un écoulement de sang, comme  
dans l’hémorrhagie du nez , le flux menstruel & les  
hémorrhoïdes, que l'on dit *se* décharger *per anastomo-  
sai ,* par *anastomose ,* c’est-à-dire , par l'ouverture des  
orifices des vaisseaux ; au lieu que lorsique la sérosité  
sanguinolente *se* filtre à travers leurs parois , on dit  
qu’elle *se* fiait *per diapedesin,* par *delapedese.* On dit que  
l’évacuation S1 fait *per diabrosin, TiAlygouv, par exc-  
fion-,* lorfque las vaisseaux font rongés par des humeurs  
acres. Si le fluide contenu dans les Vaisseaux en flort  
par une rupture , on dit que l'évacuation *se* fait par  
ῥεγμοχασμὸν. Οειλε , *L. VI. c.* 4.

Les *anastomotiques* font donc, dans le sens d’Hippocrate,  
des remedes apéritifs, ou qui ont la Vertu d’ouvrir les  
orifices des vaisseaux. CELSE & CoELIlis AcRELIa-

**NUS.**

Le mot *anastomose* signifie encore *inosculation.*

L’*anostomose* des arteres 8c des veines >par exemple , c’est  
leur inofculation, ou la communication qu’elles ont à  
leurs extrémités.

ANATASIS ,Ἀνάτασις , de avaTfivco , étendre en haut

AN A 1178  
ou élever ; extension du corps en haut ;par opposition  
à *catatasis,* qui signifie extension du corps en embas.  
GaLIEN.

ANATES, maladie de l'anus. CasTELLI , d’après *Lau-\*  
remberg.*

ANATHLASIS, Ἀνάθλασις, de cuso & *de τλά,ω* , broyer,  
brifer. Erotien rend ce mot par celui d’icÔAlqi;, l’ac-  
tion d’exprimer.

ANATREPSIS , Ἀνάθρεψις, de ἀναθρέφω , nourrir ost  
porter de la nourriture aux membres exténués par la  
maladie, *nutrition.*

ANATHRON, efpece de fel qui croît sijr les rochers,  
feus la forme d’une moufle blanche & pierreuse. C’est  
une forte de nitre. JoHNsoN.

ANATHYMIASIS, Ἀναθυμίασις, de Ιυμιάω ; c’est pro-4prement *évaporation.*

ANATICA PROPORTIO, de ἀνὰ. Voyez *A & ana ;*proportion anatique , ou égalité entre les parties des  
chofes dont un médicament est composé.

AN ATOME , Α’ναΓομὴ d’^vansivw , disséquer; *Anato-s  
mie.*

Entre les anciens Medecins , les Dogmatiques ont p é-  
tendu que l'art de guérir les maladies fuppofoit la  
connoissance des parties intérieures du corps humain.  
Car puisque ces parties font sujettes à différens acci-  
dens, à plusieurs maladies, comment pourra-t’on fans  
les connoître , ordonner les remedes qui leur siont con-  
venables ?Le Medecin est donc, disient-ils , dans la né-  
cessité d’ouvrir les cadavres, de fouiller dans les entrail-  
les & de parcourir les Vifceres des corps morts. On ne  
e peut trop louer le courage d’Hlerophile & d Erasistra-  
tè, qui rccevoient des Rois , les malfaiteurs qui leur  
étoient offerts, & qui les difféquoient tout vifs , pour  
fe procurer l’utile satisfaction de considérer à décou-  
Vert , même aVant que ces malheureux expirassent,  
ce que la nature tenoit caché, & d’examiner la situa-  
tion, la couleur , la figure , la grandeur , l'ordre, la  
dureté, la mollesse, l’âpreté , le poli , les éminences,  
les caVÎtés & les cOmmunications de chaque partie.  
Lorsque quelqu’un fent de la douleur au-dedans du  
corps , ajoutoient-ils , comment distinguera-t’on ce  
qui lui fait mal, si l'on ignore entierement la situation,  
de chaque Vifeere ? Lorfque les entrailles d’un blessé  
forcent par la blessure, celui qui n’a jamais Vu la cou-  
leur que doit aVoir la partie , lors qu’elle est saine,  
discernera-t’il bien ce qui est en bon état, de ce qui est  
altéré & corrompu ? Sera-t’il capable d’appliquer les  
remedes conVenables ? Non sims doute, ce talent de-  
pend encore de la connoissance de la figure , & de la  
situation des parties intérieures. Ce n’est donc pas une  
cruauté , comme il paroît à quelques pusillanimes ,  
d’immoler un petit nombre de fcélérats à la conster-  
Vation d’une infinité d’innocens dans tous les âges  
à Venir.

De l'autre côté, ceux qu’on appelloit cmpyriques , du  
mot grec, ἐμπειρία , expérience , fioutenoient que Pu-  
*natomie* n’étoit pas moins inutile au Medecin,  
qu’une infinité d’autres chofes , dont les Dogmati-  
ques exigeoient qu’il fût instruit. A quoi bon disse-  
quer des hommes tous Vifs , difoient-ils, & faire d’ime  
science qui doit servir à la conserVation du genre-hu-  
main , un instrument de *sa* destruction, & cela de la  
maniere la plus cruelle, surtout si, par ces voies horri-  
bles, on ne parvient point aux connoissances que l.oni  
cherche , & si l’on peut en apprendre autant qu’il est  
bon qu’on en siache , sians exercer de pareilles cruau-  
tés ? Ni la couleur, ni la mollesse, ni la dureté , ni la  
plupart des choies de cette nature, ne siont point dans  
un corps qu’on vient d’ouVrir, telles que dans un corps  
entier. Car si la crainte , la douleur, llabstinenee de  
nourriture, ou le trop d’alimens, la lassitude & mille  
autres légeres incommodités sont capables de produi-  
re du changement à cet égard dans les corps des persion-  
nes qu’on ne dissequepas ; comment peut-on -esipérer  
' que les parties du dedans qui font extremement ten-  
1 dres, & qui peuvent être altérées par l’air & par la

îi79 ANA

lumiere même , à laquelle elles n’ont jamais été ex-  
posées , n’éprouvent aucune altération fous le couteau  
&par des plaies cruelles & douloureuses ? Qu’y a-t’il  
de plus ridicule que de s’imaginer que les choses doi-  
vent être dans un homme mourant, ou même déja  
mort, les mêmes qu’elles étoient dans un homme vi-  
vant ? On peut, à la vérité, ouvrir le bas-ventre, &  
parcourir tous les viseeres qu’il contient, pendant que  
l’homme respire : mais l’homme n’expire-t’il pas ause  
si-tôt que le diaphragme est déchiré ? Le scalpel peut-  
il approcher de la région du cœur, fans tuer l’animal ?  
Voilà pourtant le seul moyen par lequel le cœur &  
les parties qui l’environnent se présentent enfin aux  
yeux du Medecin homicide ? Et peut-on dire qu’elles  
soient alors dans l’état où elles étoient pendant la vie ?  
Qu’a donc fait ce Medecin, ou plutôt ce bourreau ?  
Ce qu’il a fait ? Il a égorgé un homme de la maniere du  
monde la plus cruelle & la plus infructueufe. La  
cruauté n’a fervi de rien à sa curiosité. S’il y a quel-  
ques parties,ajoutoieht les Empiriques, qu’on puisse  
considérer au-dedans du corps, avant que l’homme  
Eoitexpiré, le hafard fournit aux Medecins assez d’oc-  
casions de fe satisfaire ; n’arrive-t’il pas tous les jours  
qu’un gladiateur dans un cirque , un foldat dans une  
"bataille, ou un voyageur attaqué par des voleurs, re-  
-çoivent des blessures qui mettent à découvert les par-  
ties intérieures ? Voilà, disent-ils, le moyen légitime  
de s’instruire de leur situation, de leur figure & de  
tout ce qu’on peut favoir là-dessus. Pourquoi donc re-  
courir à une, cruauté détestable, lorsqu’on peut par-  
venir aux connoissances nécessaires,en exerçant la com-,  
mifération& l’humanité ? Pourquoi tuer les hommes,  
lorfqu’on peut également s’instruire en les confervant?  
Si l’on peste bien ces raisims, on trouvera qu’il n’est  
pas même nécessaire d’ouvrir les cadavres, opération  
qui n’a rien de cruel à la vérité , mais qui estextreme-  
ment sede. Car les chofes n’étant point dans le corps  
mort ce qu’elles font dans les corps vivans , il vaut  
mieux s’abstenir d’y toucher , & *se* contenter de ce  
qu’on peut apprendre en s’exerçant fur ces derniers,  
lorEque l’occasion s’en présente. ' ‘

Entre les opinions contraires, Cesse prend un milieu, &  
conclut, qu’il est inutile & cruel de disséquer des hom-  
mcs tout vifs ; mais qu’il est nécessaire d’ouvrir &  
d’anatomifer des cadavres. On y voit, dit-il, l’ordre  
& la situation des parties , mieux & plus commodé-  
ment que dans les cas de blessures. Quant aux autres  
qualités des parties qui femblent exiger l’infpection  
dans un homme vivant, on s’en instruira par la pra-  
tique : méthode lente à la vérité , mais plus con-  
forme à l’humanité que celle d’Herophile & d’Erasise  
trate.

Quelques Medecins modernes, par une politique crimi-  
nelle, ont tâché de détourner les efprits d’une science  
qu’ils ignoroient, en la décriant & en la représentant  
comme futile & fuperflue dans la cure des maladies. La  
dissertation fuivante convaincra, à ce que je crois, tout  
homme fensé des avantages de *F anatomie* dans la  
Medecine. Nous allons démontrer que tout étant égal  
d’ailleurs, un homme est d’autant plus en état de guérir  
les maladies, qu’il connoît mieux la structure des par-  
ties intérieures.

Il faut convenir toutefois que tel a été l’abus que de cer-  
taines gens ont fait des Connoissances anatomiques  
qu’ils avoient acquises ; qu’ils ont été d’autant plus  
mauvais Medecins, qu’ils ont été bons Anatomistes.  
Tels sont ceux dont le Docteur Freind a dit, que fans  
égard pour la nature ou pour les lois de la bonne Phi-  
lofophie , après avoir dissequé avec assez d’exactitude  
les parties , ils se font mis à bâtir sur des découvertes  
frivoles des hypotefes plus frivoles encore. Cesexem-  
ples prouvent qu’on peut abufer de l'art, mais ils ne  
prouvent rien contre Part même.

Hoffman, en réfutant dans la premiere partie de la disser-  
tation fuivante les raisonnemens qu’on fait contre *F a-  
natomie,* paroît aVoir en Vue Stahl, fon riyal & fon

ANA 1180

collegue darts la même UniVersité. Ils excellaient l’un  
& l'autre dans la pratique , ainsi que dans la théorie de  
Part de guérir les maladies. Mais Stahl paroît aVoir  
eu des notions singulieres de la nature. Voyez l’article  
*Natura.*

*De l’usage de l’Anatomie dans la pratique de la  
Medecine.*

Ceux qui fe font une étude dela politique, commencent  
par s’instruire de la géographie. La feconde de ces '  
fciences jette du jour dans la premiere, & en facilite;  
les progrès. Telle est *i’anatomie,* ou la connoissance  
du corps humain relatÎVement à la Medecine. Celui  
qui commencera fa carriere dans Part de guérir, bien  
pourVu dlobferVations anatomiques , ne manquera  
pas de la courir aVec fuccès, & de s’illustrer dans la  
pratique.

Or, pour être Versé dans la Géographie, ce n’est pas  
assez de connoître la situation des lieux, la position des  
places, les chaînes de montagnes , & le cours des fleu-  
Ves & des riVieres; il y a dans cette partie des chofes  
plus intéressantes dont il faut encore être instruit. Il  
faut connoître le génie des habitans, leurs coutumes  
& leurs mœurs , les arts dans lefquels ils excellent, &  
la branche du commerce qui leur est propre. Il n’est  
pas permis à un Géographe d’ignorer quelles font les  
richesses d’une contrée, quelles font les plantes qu’elle  
produit, quels font les animaux quelle nourrit, quel-  
le est la constitution de Pair qu’on y respire & des eaux  
qui l'arrofent ; en un mot, quelles pierres & quels  
minéraux la terre y renferme dans fes entrailles. Qui-  
conque aura embrassé tous ces objets dans l’étudequ’il  
aura faite de la Géographie, quiconque slen fera formé  
des idées nettes & précifes ; fera fort aVancé dans la  
fcience de la politique.

Nous en pouVons dire autant de *s anatomie,* eu égard à  
la Medecine. La connoissance de *F anatomie* ne com-  
prend pas seulement celle de la situation exacte des  
visiceres , de leur grandeur, de leur couleur, de leur  
figure, &de l’ordre que les parties, tant internes qu’ex-  
ternes , gardent les unes par rapport aux autres.

Cette science est d’une toute autre étendue. Celui qui  
veut mériter le nom d’Anatomiste, s’instruira de la  
structure particuliere de chaque partie, & de l’art mer-  
veilleux avec lequel elles fiant formées ; il en déduira  
les usages & les. fonctions dans la machine entiere;  
il n’ignorera point les liaifons qu’un membre aura  
avec un autré; & il passera de-là à la conspiration sin-  
guliere par laquelle ils s’aident , ils fe meuvent & ils  
agissent les uns fur les autres , conspiration qui fe va-  
rie en mille façons disterentes qui lui feront toutes fa-  
milieres.

Cette connoissance de *V anatomie* est le fondement le plus  
ferme fur lequel on puisse assurer le corps entier de la  
Medecine. Si cette bafe vient à manquer , tous les rai-  
fonnemens en matiere médicinale font incertains, la  
pratique devient chancelante , & l’art de guérir les  
maladies s’évanouit. Tel est le befoin de l’*anatomie*dans le Chirurgien , qu’il faudroit n’avoir aucune idée  
de la Medecine pour le contester. Cette branche de  
l’art de guérir, qu’on appelle Chirurgie, demande,  
pour être exercée avec fuccès, une connoissance parfai-  
te des parties intérieures. Mais de .qui le Chirurgien  
recevra-t’il cette connoissance ? Et conséquemment à  
qui la Chirurgie devra-t’elle fa perfection , si ce n’est à  
*F anatomie ?* Quelques Medecins , plus occupés de la  
pratique que de l'étude de la Medecine, mettront peut-  
être en question les avantages de *F anatomie* dans l’exer-  
cice de Part de guérir les maladies. Mais nous leur dé-  
datons tous d’fin confentement unanime , que nous  
ne croyons point qu’on puisse mériter le nom de bon  
Medecin, fans avoir celui de bon Anatomiste ; & que  
nous les tenons pour inexcusables de ne point se pour-  
voir de connoissances anatomiques, supposé qu’ils en  
manquent. Mais pour justifier notre opinion, & ren-

ι ι8ι ANA

dre à *F anatomie* toute la justice que nous lui devons ,  
nous allons prouver dans toute l’étendue que cette ma-  
tiere exige, l'utilité de cette science dans la Medeci-  
ne ; surtout dans ce siecle , où toutes les fciences en  
général , mais particulierement *F anatomie ,* a fait de si  
grands progrès.

Pour en venir d’abord au fujet de cette dissertation, com-  
mençons par voir quelles font les objections que l'on  
sait contre l’excellence de *F anatomie,* & contre fon  
usage dans la Medecine. Les ennemis de *F anatomie*commencent par fuppofer dans le corps humain , un  
principe, un efprit qu’ils appellent *nature.* C’est de-  
là qu’ils déduisent tous les mouvemens comme de leur  
cause premiere. C’est par cette *nature* que tout *se* pro-  
duit, *se* dispose & s’ordonne dans le corps : le corps est  
purement passif entre les mains de la *nature Ti* n’a d’ac-  
tion que ce qu’il en reçoit.

Selon eux, la nature , ou cet efprit dont nous venons de  
parler, rend le corps filin & vigoureux, le protege  
contre les maladies , & les combat quand il en est at-  
taqué. La connoissance du corps humain lui étant fa-  
miliere , il agit par ordre, par mesture , a tems , par  
degrés, selon les lieux & à dessein ; ense)rte qu’il est  
toujours en état de conserver le corps en santé , & de  
dissiper les incommodités auxquelles il est sujet ; ce  
qu’ils prouvent par l'exemple des nations barbares &  
Eauvages , qui n’ont aucune connoissance de la vertu  
des plantes, qui ne font pourvues d’aucun remede , &  
qui recouvrent par conséquent la Tinté par les forces  
seules de la nature ; car elles ne font point à l’abri des  
maladies : d’où ils concluent , que la feule chofe  
qu’un Medecin ait à faire, c’est de s’instruire des fa-  
cultés, des desseins & des voies de la nature, fans  
s’embarrasser de la connoissance du corps, qui n’est  
qu’un être purement passif. Ils ajoutent, pOur fortifier  
leur opinion , que la Medecine n’est pas d’aujourd’ui ;  
qu’elle a fleuri long-tems auparavant qu’on culti-  
vât la Medecine & la Philosophie naturelle ; & que  
quelques-uns de ceux qui pratiqueront l'art de guérir  
dans ces commencemens , le posseÜerent dans un de-  
gré de perfection que les Medecins de notre âge n’ont  
point encore atteint, quoiqu’ils n’eussent que des re-  
medes fort simples, qu’il ne fussent rien de la vertu mé-  
dicinale des métaux & des minéraux , & qu’ils ne pré-  
parassent artificiellement aucun médicament. Quant  
à l’*anatomie* en particulier, ils dssent pour la dépri-  
mer, que le plus parfait Anatomiste que nous ayons,  
que celui d’entre nous qui a des idées les plus claires  
de la nature & de la contexture des musscles, n’en  
traite pas les maladies avec plus de succès que celui  
d’entre eux qui connoît le plus superficiellement ces  
parties. C’est l'esiprit, continuent-ils , qui a rassemblé  
toutes ces parties , il est l’auteur de ce mécanifme :  
s’il s’y fait quelque dérangement, il aura foin de le  
réparer. Pour rétablir les choEes dans leur état naturel,  
il n’a pas besisin des secours du Medecin. Or , si ces  
effets siont entierement en la disposition de l’efprit, de  
quel avantage l'étude de *F anatomie* siera-tlelle dans la  
pratique ?

Telles siont les raisemnemens qulon fait communément  
contre les avantages de *\’anatomie* : si nous avons *ré-  
solu* de remplir notre dessein , c’est à nous à les exami-  
ner, à y répondre, & à venger l’*anatomie* du mépris  
dans lequel on prétend la jetter , en démentrant tou-  
te fon utilité dans la Medecine. Nous allons d’abord  
expofer en peu de mots ce que les Anciens entendoient  
par le mot de nature. Nos Prédéeesseurs exerçoient la  
Medecine avec fagesse fans doute ; ils méritent notre  
vénération autant par les talens supérieurs dont ils  
étoient doués , que par la longue expérience qu’ils  
ont eue. Je ne voudrois pas même assurer qu’ils nous  
étoient inferieurs dans la Medecine raifonnée & dans  
les connoissances naturelles : mais il faut convenir  
qu’ils se laissoient prefque entierement diriger dans la  
pratique par les obferVationa-, les essais & les effets.  
Qu’en arriva-t’il ? C’çst qu’on apprit la Medecine d’u-

A N A 1182

ne maniere imparfaite & grossiere , & que les parties  
les plus importantes de cette silence, telles que Celles  
qui concernent la nature & le mouvement des corps,  
ne furent prefquepoint cultivées. Quant à la Chymie,  
ils n en avoient aucune teinture. Si nous croyons donc  
toutes les merveilles que l'on nous rapporte de ces pre-  
miers ages , c est par une indulgence que nous avons  
pour la simplicité & les vertus qui y régnoient. Les  
Anciens parlent siouvent des diverfes facultés actives:  
mais ils consideroient la matiere comme purement  
passive. Le corps humain n’étoit à leurs yeux qu’un  
instrument : la nature ou l'efprit étoit, felon eux , un  
être immatériel, stage, prudent, doué de raiEon, au-  
teur & ordinateur de tous les mouvemens du corps.  
Cela posélétoit-il possible que la Ecience ne Ee ressentît  
pas de l'obscurité des principes fur lesquels ils l’éta-  
blissoient? Rien n’est plus capable dedémuntrer ce que  
la Medecine eut à souffrir dans ces hypoteses , &  
quelles absurdités elles introduisirent dans la pratique,  
que l'histoire de *ses* progrès dans ces derniers tems,  
histoire dans laquelle nous ne tarderons point d’entrer.  
Dans l’impossibllité où ils étoient de déduire des  
principes qu’ils avoient admis , l’action & les effets  
merveilleux des êtres corporels sim nous , avec quelle  
obscurité nedevoient-ils point s’expliquer sim les phé-  
nomenes que l'art qu’ils exerçoient leur propoEoit à  
résiaudre? Les opérations d’une nature dort ils n’a-  
voient aucune notion claire & distincte , étoit leur uni-  
que refuge : que pouvoient-il.s avancer de bon d’après  
ce principe ? Ce n’est donc pas sans raifOn que nous  
compterons entre les bonheurs du siecle préfent, celui  
de posséder un fysteme juste & raifonné dephilofophie,  
qui nous dicte que tOus les corps, quels qu’ils foient,  
font dans un état d’action , & que le mouvement des  
uns par rapport à d’autres, n’est que l’excès ou la dise  
férence d'action ou de sorce des premiers par rapport  
aux feconds ; car lorsque deux corps *se* résistent mu-  
tucllement, & que l'un emporte l'autre en vertu de la  
supériorité de cette force active dont nous avons parlé,  
& qui lui est imprimé d’origine , ou communiqué  
par accident , felon la volonté de Dieu , ou selon l'or-  
dre établi de l’Auteur de la nature , alors le mouve-  
ment est produit ; au contraire il y a repos, & les  
corps ne Ee meuvent point, s’il arrive qu’il y ait équi-  
libre entre les actions mutuelles de Pim Eur l'autre.

Il y a plus ; ces mouvemens qui s’exécutent avec tant  
de régularité,qui l'ont soumis à Pu nisorrnité des lois les  
plus séveres de l'orclre , de l’harmonie & des propor-  
tions , ne fiant qu’un résultat prodigieux de la situa-  
tion & des combinaisons des différens corps agissans  
les uns sur les autres, & si: résistans mutuellement. II  
est étonnant combien d’effets considérables naissent de  
l'arrangement sieul des corps.

L’action feule du levier siiffit pour éclaircir ce que nous  
venons d’avancer. Ce n’est point par une substance  
spirituelle & extérieure , & moins encore par une cer-  
taine prudence de la nature , que cette machine est  
propre à produire le mouvement & à l’exciter entre  
des corps dans une proportion réglée. Non , ces curps  
*se* meuvent en vertu d’une force qui agit fur eux , &  
augmente ou diminue selon leur situation par rapport  
à elle. Si l'action des corps les uns siur les autres pro-  
duit des effets si merveilleux dans les ouvrages des  
hommes , que ne doit point opérer cette causie dans la  
structure du corps humain , cette maehine unique, ce  
chef-d’œuvre de la divinité?

Les ouvrages doivent être en propûrtion des ouvriers;  
& conséquemment le ccrps humain lasser autant de  
distance entre lui & la machine la plus parfaite qui  
sioit siartie de nos mains , qu’il y en a entre l’homme &  
Dieu.

Puisque le corps humain est une machine à laquelle le  
Créateur a épuisé , s’il est permis de s’exprimer amsi,  
toutes les ressources de sim art infini ; puisque toutes  
les lois de la mécanique, de la statique, de l'hydrau-  
lique & de l’optique, y sirnt observées dans la varié-

1183 ANA

té surprenante des mouvemens qui s’y exécutent , qu’a  
donc un Medecin de mieux à faire que d’étudier  
cette machine & dlobsterver ce qui s’y passe , ce qui y  
est produit par l'action de l’air , des alimens & des re-  
medes ? Loissqu’il possedera bien les effets de ces  
causes , & distinguera facilement dans les disterentes  
conjonctures, la pente réelle & la vraie tendance de la  
nature ; il verra clairement qu’elle est non-feulement  
l’origine de la vie & la source de la sirnté, mais qu’elle  
a pris pour la durée dc l’une & la conservation de  
l’autre, tous les moyens imaginables ; que tous les  
mouvemens du corps sont dirigés à ce but, & qu’elle  
sait bien y tourner l’opération des remedes. Si l'on  
prend le terme de *nature* en ce sens, comme il y doit  
être pris, alors la Medecine s’élevera fur un fonde-  
ment folide; elle sera poEée si.ir un roc inaccessible aux  
vains efforts de l'imagination & de l’erreur. Un Me-  
decin qui travaillera d’après ce principe, ne *se* trompe-  
ra point soir les dispositions de la nature, bonnes ou  
mauvaises; il connoîtra ce qui constitue la vie , la sim-  
té, les maladies & la mort mêmé : & la méthode de  
procéder dans la cure des maladies , non plus que les  
remedes qui leur sont convenables,ne lui échapperont  
point.

D’un autre côté , si nous donnons, avec quelques An-  
ciens , à la nature le titre de *medicatrix morborum ;*nous n’entendrons alors autre chofe par la nature , que  
le corps même, mais rendu capable par les dispositions  
que Part y aura introduites , de produire de certains  
mouvemens , & d’exécuter en vertu des parties siolides  
& fluides dont il est conq olésdes alimens & des nourri-  
tures qu’il reçoit, ce qui convient non-seulement à la  
conservation de la santé. mais encore à l’extinction des  
cauEes des maladies : mais comment y introduira-t’on  
ces dispositions, si l’on n’en connoît pas la structure ?  
Et quelle est la science qui nous instruira de la struc-  
ture du corps , si ce n’est *F anatomie i* Le corps ne peut  
fubsister, éehapper à la fureur des maladies, & conti-  
nuer dans l’état de vie , s’il n’est garanti & fortifié par  
des moyens extérieurs , tels que l’air , les alimens & les  
remedes. De-là naît l’utilité indifpenfable de la Mede-  
decine , d’une fcience qui vienne , pour m’exprimer  
ainsi, au fecours de la nature , qui examine & dirige  
fes mouvemens, qui fe charge d’observer ce qui la sou-  
rient ou la dérange dans fes opérations , & qui ait hoin  
de favoriser l’action de ce qui concourt avec elle pour  
entretenir la santé , & d’écartcr ce qui peut la troubler  
dans ses fonctions. On a vu , j’en conviens, des per-  
fonnes qui ont joui d’une parfaite santé & d’une vie  
très-longue , fans le secours du Medecin ; mais qu’im-  
porte ; si elles devoient ce bonheur à la Medecine.  
Dira-t’on qu’elles *se* siont bien portées , qu’elles fiant  
parvenues à une extrême vieillesse sians avoir usié d’au-  
cun remede, ou du moins sians être nourries d’alimens  
convenables , & sans avoir observé de régime ? Non ,  
Bans doute ; ainsi de quel front ofe - t’o» nous assurer  
que la nature feule Euffit pour la cure des maladies,  
puisqu’il est d’expérience que dans la plupart des ma-  
ladies chroniques & aigues, elle ne peut rien fans l’asi-  
sistance du Medecin ? Ce n’est donc pas assez que le  
Medecin ait pardevers lui les avantages d’une longue  
pratique & d’une grande expérience ; qu’il connoisse  
ce qui est préjudiciable & avantageux ; & qu’il foit ins-  
truit des fymptomes d’une maladie qui commence , & l  
de ceux d’une maladie qui finit ; il doit encore *se* met-  
tre en état de pester les circonstances, d’en déduire un  
jugement , de prédire les événemens , & de prendre les  
moyens les plus courts & les plus justes pour la cure.  
Celui qui suivra cette méthode, stera rarement dans la  
pratique dc la Medecine , ( ouvrage de la dernicreim-  
portance ) inutile à sim malade ; nous savons au con-  
traire que c’est souvent à *ses* dépens qu’un Medecin ne  
s’en rapporte qu’à l’expérience. Dans une multitude  
de caisses compliquées , toutes capables d’un même  
effet, il n’y a pas d’apparence que l’on rencontre celle  
qui l’a réellement produit, si l’on n’appelle à sim fe-

A N A 1184

cours le rassonnement & la Philosophie. De-là naît  
le beEoin d’une Medecine raisonnée , d’une Medecine  
fondée fur des principes philosophiques , & préférable  
par cette raison à une connoissance des maladies con-  
centrée dans les bornes étroites de la pratique & de  
l’expérience. Lorsque la raifon & la Philosophie ac-  
compagncront la Medecine , l’explication des phéno-  
menes qui fe presentent dans la pratique, fera déduite  
de principes incontestables ; les moyens les plus falu-  
taires feront suggérés, & l'on découvrira la méthode  
la plus sûre de traiter. Nous ne prétendons point nier  
que la Mcdgcine ne tire sim origine de l’expérience ;  
mais il faut aussi convenir avec nous que c’est au rai-  
fonnement & à la Philofophie qu’elle doit *ses* progrès,  
& que c’est à l’aide des lumieres qu’elle en a reçues ,  
qu’elle est parvenue à ce degré de perfection qui la met  
au-dessus des autres Arts'libéraux. Mais je soutiens que  
fans une connoissance profonde de *s anatomie ,* il n’y a  
point de Medecine raisonnée.

Il est vrai que *\’anatomie* ne s’occupe point immédiate-  
ment &, par elle-même de la cure des maladies ; mais  
il ne l’est pas moins qu’elle dirige le Medecin dans la  
cure, & qu’il marche avec elle plus sûrement qu’il ne  
seroit fans elle. Celse remarque judicieusement dans  
fa Préface , qu’il y a beaucoup de choses qui ne font  
point renfermées dans l'objet d’un art ; mais dont la  
connoissance est fort utile à l’Artiste dont elles ouvrent  
l’esprit & en qui elles augmentent les lumieres & la  
fagacité ; ainsi quoique la contemplation des ouvrages  
de la nature ne forme point le Medecin, toutefois elle  
le difpofe à pratiquer la Medecine av^c plus d’intel-  
ligence & de fuccès. Il en est de même de *s anatomie ;*elle ne constitue point par elle-même le Medecin, mais  
elle est en lui un ornement avantageux; c’est une sour-  
ce féeonde d’où il peut tirer des maximes salutaires  
dans la pratique. Il n’y a point de Ecience plus capable  
de l’éclairer fur les erreurs dans lesquelles il pourroit  
tomber dans l'exercice de la Medecine, de lui indiquer  
les remedes convenables dans les maladies & de lui  
suggérer un vrlq nrognostic que *i’anatomie.* C’est ce  
que j’exposerai plus clairement dans le cours de cette  
dissertation.

Je commencerai par l’heureuse découverte de la circula-  
tion du *sang.* 11 faudroit n’avoir aucune connoissance  
de l’état antérieur de la Medecine, pour ignorer les  
avantages qu’on en atirés.Quels nuages n’a Pelle point  
dissipé; quelle lumiere n’a-t’elle point répandu dans  
Part de guérir ? Aussi-tôt qu’on nous eut montré que  
dans le corps humain le fang & toutes les humeurs  
coulent fans interruptlon à travers un nombre infini de  
petits canaux , en vertu de la vibration & du ton des  
parties fiolides & missculeuses , nous sûmes en quoi  
consistoit la vie. Voulons-nous être convaincus del'u-  
tilifé de *F anatomie,* considérons comment les Anciens,  
qui avoient négligé cette partie , définisseient la vie.  
Dans quel verbiage ne fie siont-ils pas précipités ? Corn-  
bien de siotisies n’ont-ils pas dit fur cette question qui  
n’étoit pourtant pas indifférente 1 La vie est, sielon eux,  
l’action de la nature siur le corps ; c’est un esprit vital,  
une flamme légere dans le cœur , une chaleur innée ;  
c’est la température des quatre élémens ; c’est un esprit  
qui flubsiste en nous & par lequel nous siubsistons.

La découverte de la circulation anéantit & porta le der-  
nier coup à toutes ces rêveries.Nous vivons,dirent alors  
les modernes, tant que le seing en mouvement dans les  
vaisseaux qui le contiennent arrosie les différentes par-  
ties de notre corps. C’est par Cette circulation merveil-  
leuse que notre corps est garanti de la corruption dans  
laquelle il ne manqueroit pas de tomber sians elle.  
Nous n’appellerons point vie , proprement & exacte-  
ment parlant , la perféverance d’un corps , d’une subs-  
tance composée dans sem état de camposition ; car si  
cette perfévérance oonstituoit la vie , il faudroit dire  
qu’une pierre , qu’un morceau de pain vit, tant que la  
contexture mutuelle de fes parties si-lbsiste. La vie est  
proprement une action, un mouvement perpétuel qui  
garantit

IiS; ANA

garantit le corps de la corruption ; car la corruption  
n’étant autre chosie qu’un mouvement intestin excité  
dans les fluides par quelque cause extérieure & détrui-  
siant l’humidité des parties; elle ne peut être siuspendue  
que par le mouvement intérieur de ces fluides que le mou-  
vement progressif entretient. Ce mouvement des fluides  
résiste à l’action que Pathmosphere environnant exerce-  
roit sans cela fur l'état & fur la nature du sang;car le corps  
fe trouve expofé aux injures de Pair , aussi - tôt que les  
particules fluides du simg font privées de mouvement.  
La Medecine en général s’est ressentie de la découverte  
dc la circulation du sang : mais elle a iservi particuliere-  
ment à la perfection de la Thérapeutique & de la Pan-  
thologie ; elle nous a convaincus que rien n’étoit plus  
contraire à la santé , plus oppofé à la yie , que tout Ce  
qui tend à arrêter ou à troubler le mouvement du fang.  
Ce n’est donc plus un mystere que l'action funeste du  
froid violent fur nos corps , ou celle des liqueurs fraî-  
ches fur les perlonnes dans un état de chaleur. Il est  
done clair que les polypes gu ces excroissances qui  
naissent aux orifices des vaisseaux vûisins du cœur &  
des poumons , doivent caufer la mort fubite en inter-  
rompant le mouvementpériodique du sang. Nous fom-  
mes maintenant en état de rendre raifon de l’action  
des poisons ; leur effet est , à mon avis , d’exciter dans  
les vaisseaux qui portent le fang , des mouvemens spase  
modiques qui les resserrent avec violence & qui *gê-  
nent* la circulation. Nous savons encore que toute subs-  
tance acide & visquetsse , de même qu’un très-grand  
issage d’alimens , étant capable d’épaissir , ou d’aug-  
menter à l’excès la quantité des fluides , est contraire à  
la santé & funeste au corps , peut suspendre la circula-  
tion du fang & produire une mort soudaine. Cela sup-  
posé , la circulation du sang nous ayant indiqué la caufe  
de plusieurs maladies, il est évident que nous en pou-  
vons déduire les moyens les plus sûrs d’y obvier ou  
d’y remedier.

Sur ce que nous avons dit jtssqu’à présent de la révolu-  
tion des fluides dans notre corps ; tout homme qui  
veut jouir d’une longue vie & d’une parfaite santé ,  
conclurra que fon attention principale doit être d’en-  
tretenir ce cours des fluides libre , facile & entier ;

& conféquemment s’interdire tout ce qui tendroit à  
coaguler le fang, ou à en augmenter la masse à un point  
tel qu’il auroit de la difficulté à fe mouvoir dans *ses*canaux. Il conclurra de-là qu’il doit SC borner à l'tssage  
des choEes propres à entretenir les liqueurs vitales dans  
un juste état de fluidité : tels font les flels Volatils , les  
aromates , & les infusions chaudes d’herbes balfami-  
ques , dont l’effet réel est de conferver au Eang sim  
mouvement facile & reglé. Il inférera encore du même  
principe , que dans le cas de trop de fang , il en faut  
ôter ; & que la saignée est alors , je ne dis pas, un bon  
remede, mais le feul peut-être, qui foit falutaire.

C’est de *F anatomie* que nous stavons encore pourquoi la  
mort est le fort de tous les hommes , malgré tous les  
efforts de la Medecine ; car la Vie qui consiste dans une  
circulation perpétuelle des fluides , dépend ηοη-ΕευΙε-  
ment de la température de ces fluides , mais encore  
d'un certain mouvement de la part des parties solides.  
Or à llapproehe de la vieillesse , les fibres mouvantes  
deviennent peu à peu dures, épaisses & inflexibles, les  
pores *se* bouchent, & les vaisseaux *sc* remplissent trop.  
En conséquence les fibres ne fiant pas fuffifamment agi-  
îées par le fluide nerveux ; elles acquerent de la roi-  
deur , de l'inaptitude au mouvement, elles cessent d’ê-  
tre élastiques & propres à pousser le sang dans toutes  
les parties du corps. D’ailleurs l'obstruction des pores  
doit nécessairement retarder les différentes sécrétions ;  
conféquemment les ordures & les récrémens s’accumu-  
leront dans le corps, qui en contractera une mauvasse  
habitude qui fera si-livie de la mort. Si nous pesims at-  
tentÎVementces circonstances; les vrais moyens de pro-  
longer la vie ste présenteront d’abord à notre esprit ;  
nous serons convaincus que nous n’avons rien de mieux  
à faire que d’entretenir dans les humeurs un juste degré  
*Tome I.*

A N A i 186  
de fluidité , de peur que si elles en étoient privees, il  
n’y eût incessamment obstruction dans les porcs, & roi-  
deur dans les fibres. En provenant ces deux accidens s  
on confervera aux fluides le mouvement qui leur con-  
vient , puisque c’est des fibres qu’ils le reçoivent , &  
que lleffet partage ordinairement les dispositions de la  
caufe. Un air pur & serain, des eaux claires & légeres,  
de bon vin vieux & des alimens dont la substance ne  
foit point compacte & n’ait rien de terrestre , qui isolent  
légers & de facile digestion , font avec la tranquilité  
d’efprit les chostes les plus propres à tenir les fibres &  
les fluides en bon état ; en en faisant tssage & en suivant  
ce régime on poussera la vie aussi loin qu’il est permis  
à un homme de l’espérer. Il ne saut point négliger la  
saignée ; on a pu conclurre de ee que nous avons dit de  
la circulation du sang , ccmblcn elle étoit utile pour  
prolonger la vie. Il est évident que si la trop grande  
quantité du. stang le rend épais & lent dans S011 mouve-  
ment, la Eaignée dissipera ces défauts & le rétablira  
dans l'état qui convient à la fanté. Il n’y a pas lieu de  
craindre d’épuiser cette riche fource de vie ; puisque  
nous voyons par les obfervations de Galien , que les  
anciens tiroient autant de levres de fang que les moder-  
nes en tirent d’onces.

C’est par le siecours de *F anatomie* que la casse formelle  
de la mort nous est connue. On meurt de bien des fa-  
çons , cependant tous les genres de morts possibles fe  
réduifent à quatre : ou il y a inflammation aux parties  
nobles , telles que sont la pie-mere , la dure-mere, les  
poumons , l’estomac & les intestins : ou il y a épan-  
chement de sérosité ou de fang extravasié ; ce qui peut  
arriver dans le cerveau, la poitrine & l'abdomen : ou  
il y a corruption dans quelques, visiceres; ou il s’est for-  
mé un polype dans les Vaisseaux du cœur ou du pou-  
mon , & il y a obstruction dans ces Vaisseaux. Toutes  
les dissections qu’on a siaites s’accordent à démontrer  
que c’est par l'une ou l’autre de ces Caisses que l'on  
meurt. En effet l'inflammation donne la mort dans les  
maladies aiguës ; & la corruption des vicceres ou l'é-  
panchement de sérosité & de iang produit le même  
effet dans les maladies chroniques. De toutes les cau-  
fe.s de mort, le polype est ordinairement la plus promp-  
te ; mais il est éVÎdent qu’elles tendent toutes à sisspen-  
dre la circulation du fang. De toutes ces circonstances  
réunies, il résulte que quiconque Veut éloigner la mort,  
doit traVailler à prévenir l’inflammation des parties in-  
térieures de fon corps , la foiblesse ou l'obstruction des  
Vssceres, & llextraVaseition du fang & des autres hu-  
meurs.

On deduitdela même découVerte , j’entens la découVer-  
te de la circulation du sang, ce fondement inébranla-  
ble de la Medecine, les causes de la fanté; elle démon-  
tre éVÎdemment que la fanté dépend d’une juste & li-  
bre circulation du fang & des autres humeurs , & de la  
régularité des différentes excrétions. Car lorsque le  
sang est répandu dans tentes les parties du corps, d’u-  
ne maniere exacte, uniforme & tranquile; il est couse  
tant que les différens élémens dont .il est composé ,  
font dans un mélange conVenable , & que tout ce qui  
tient de la nature des récrémens, tout ce qui est nuisi-  
ble , stoit en quantité foit en qualité, est par le ssiouve-  
ment,éVacué, chaflé du corps. En conséquence, tou-  
tes les fonctions animales se font dans l’ordre & felon,  
les lois de nature, & le corps conscrVe la Vigueur & la  
fanté. Ceux-là donc *se* trompent lourdement qui S0U-  
tiennent que la fanté consiste dans la régularité des  
excrétions ; car il est d’expérience que plusieurs per-  
sonnes continuent de VÎVre , quoique les excrétions  
sioient en elles fort dérangées & mêmes siuspendues , &  
que d’autres font mortes dans l'instant même que les  
excrétions fe faisoient. Nous assurons donc aVec beau-  
coup plus de raiEon, que la Vie dépend de la circula-  
tion du sang , qui , quand elle s’accomplit dans le  
corps d’une maniere conVenable à la simté, rend les  
exerétions régulieres & naturelles ; au lieu que,quand  
elle est languissante , quand elle est troublée par quglc

1187 ANA

que maladie, les excrétions font troublées ou siispen-  
dues. Il faut cependant convenir qu’il n’y a point de  
maladie qui n’influe flur les excrétions. Nous voyons  
mourrir des malades plutôt parce que les excrétions  
Fe font en eux trop abondamment, que parce qu’elles  
ne fe font point; c’est ce qui arrive dans les maladies  
aiguës , dans les phtisies , dans les dyssenteries & au-  
tres cas semblables. Si le Medecin veut user dans ces  
maladies de toute la prudence dont il doit être doué,  
il n’aura pas égard simplement à la circulation dusiang;  
il portera son attention siur l'état des excrétions, & fur-  
tout siir celui de la transpiration.

Puisque tous nos fluides achevent leur circulation plu-  
sieurs fois par jour, & puifque la prudence de la natu-  
re a placé par tout des émonctoires convenables pour  
l’excrétion des récrémens, nous devons nous occu-  
per à tenir ces émonctoires toujours ouverts ; parce  
moyen le sang deviendra pur , limpide & balsamique,  
& tout ce qui seroit capable d’incommoder le corps en  
y séjournant , en fera chassé. Entre ces émonctoires  
placés dans notre corps, ceux de la peau, à travers lese  
quels se fait la transpiration , fiant les plus considéra-  
bles. Car les récrémens qui siortent du corps par cette  
voie sijnt en plus grande quantité & d’une qualité plus  
maligne, plus malfaisante que ceux qui s’évacuent par  
toutes les autres excrétions ensemble ; ce qui démon-  
tre l’utilité de la transpiration, ou de cette évacuation  
qui *se* fait, comme Celfe le dit, par une multitude de  
petits trous invisibles, & combien elle est nécessaire à  
la santé. Rien ne tend donc plus immédiatement à en-  
gendrer des maladies que la suppression des differentes  
excrétions , & particulierement de celle en vertu de  
laquelle les impuretés du corps semt emportées par la  
tranfpirarion. Cela supposé , pour que la pratique du  
Medecin soit raisonnée, il travaillera , lorsque la na-  
ture de la maladie lui *sera* connue, à rendre au corps  
Fes excrétions , à dissiper l’obstruction des émonctoi-  
res, & à les mettre en état de donner un passage libre  
& facile aux matieres malignes & malfaifantes. Mais  
le moyen le plus lût de produire ces effets, c’est d’ac-  
célérer le mouvement des fluides ; si cette accélération  
furvientdans les maladies aiguës, & particulierement  
dans les fievres, il n’est pas étonnant que le malade re-  
couvre quelquefois la fanté sans le secours du Mede-  
cin, parles forces feules de la nature.Car l’intensité de  
ce mouvement suffit pour dissiper la cause de fa mala-  
die, ouvrir les émonctoires , atténuer les humeurs &  
en délivrer le corps qu’elles incommodoient.Mais dans  
les maladies chroniques & de longue durée , les mou-  
vemens fe faisant avec lenteur, il faut absolument re-  
courir à l'art pour les accélérer & subvenir à la soi-  
bleffe de la nature. Dans ce cas, les si-ldorifiques, les  
martiaux , les amers, les fiels , les purgatifs , les bains  
chauds & les eaux minérales font d’un tssage salutaire;  
& il ne faut déduire la vertu de ces remedes que d’un  
seul effet, c’est de dissiper par le mouvement prompt &  
accéléré qu’ils impriment aux fluides , les obstructions  
du corps, d’y rétablir les excretions , & de remettre  
les humeurs dans leur état naturel. C’est par la même  
rasson que les maladies chroniques l.ont quelquefois  
emportées par le mouvement & l’exercice; parl’ufage  
des eaux minérales, & par la température de Pair &  
du climat. Il d'est donc pas étonnant que les Anciens  
à qui la circulation du fang étoit inconnue,fiaient tom-  
bés dans plusieurs erreurs en pratiquant la Medecine.  
Mais pour ne point entrer dans le détail de toutes leurs  
bévues, je rapellerai sieulemênt au Lecteur l’attention  
scrupuleuse, ou pour mieux dire, la superstition aveugle  
avec laquelle ils ouvroient certaines veines préférable-  
ment à d’autres; s’étant imaginés , stans fondement,  
que tel vaisseau étoit confacré à telle partie du corps ,  
& tel autre vaisseau à telle autre partie ; la tête , le  
cœur & le foie avoient leurs veines attitrées, & il fal-  
loit bien fe garder , selon eux , d’en ouvrir d’autres  
dans les maladies dont ces vssceres étoient affectés.  
Mais dans la fuite des tems, *F anatomie* se perfection-

AN A 1188

na, & toutes ces chimeres difparurent. On fut qu’en  
faignant, on devoir fe propofer l’une de ces deuxcho-  
*ses* ; l’évacuation ou la tranfmigration des liqueurs ;  
que l’évacuation étoit salutaire, lorsqu’il y avoit une  
trop grande quantité de sang , & qu’alors il importoit  
fort peu quelle veine on ouvrît ; que quant àlatransi-  
migration, il falloir saigner dans les parties supérieu-  
res ou inférieures du corps, felon que la nature & les  
symptomes de la maladie l’indiquoient.

Ce fut encore *F anatomie* qui nous démontra que les An-  
ciens avoient regardé fans raison les quatre humeurs &  
leurs intempéries comme les caufes des maladies. Car  
puifqu’on ne rencontre point ces humeurs dans le  
corps , toute la théorie à laquelle elles servoient de  
fondement, a dû nécessairement s’écrouler. La plupart  
de leurs médicamens consistoient en purgatifs violens,  
& ils ftlppofoient que les purgatifs avoient une quali-  
té *élective,* que les uns étoient propres pour la bile,  
d’autres pour la mélancolie ou pour le phlegme. Je  
conviens avec eux , qu’entre les purgatifs, les uns font  
préférables aux autres , & qu’ils font plus ou moins  
propres à diminuer la violence , & à éloigner la cause  
de certaines maladies : mais c’est par des tassons fort  
différentes de celles qu’ils en apportaient ; je ne peux  
convenir de leur hypothefe, parce qu’elle ne s’accor-  
de point avec la circulation du fang , de laquelle feu-  
le il faut déduire les caufes de la vie , de la semté &  
des maladies.Quelle que fiait la violence des purgatifs,  
ils chafferont du corps toutes les humeurs indistincte-  
ment , foit visquetsses, Eoit bilieuses. Les Anciens er-  
roient donc dans la pratique , en lassant un ssa-ge fré-  
quent des purgatifs violens. On n’employoit point au  
temsde Galien, & moins encore au tems d’Hippocra-  
te , les cathartiques doux; on mettoit, pour ainsi di-  
re, à la torture les malades avec l’hellcbore, la colo-  
quinte, la fcammonée , l’élaterium & d’autres ingré-  
diens de la même force. Mais l’expérience nous a  
appris que tous ces remedes sont nuisibles à notre  
constitution, bien loin de lui être de quelque utilité ;  
qu’ils détruifent le ton & qu’ils diminuent la force des  
intestins, deux qualités nécessaires à la fanté ; qu’ils  
attaquent les membranes en excitant des contractions  
fpasinodiques; qu’ils épuisent & dssipent labile baI-  
scunique , & qu’ils troublent les excrétions en précipi-  
tant l’humeur qui devoir s’évaporer par les pores de la  
peau, de la circonférence au centre du corps. Or à  
quoi attribuerons-nous ces erreurs dans la pratique, si-  
non à l’ignorance où l’on étoit fur la structure du  
corps. A peine l’*anatomie* fut elle tirée des ténebres  
qui l'avoient enveloppée jufqu’alors , que ces erreurs  
furent découvertes , & dissipées , & que nous fûmes  
avertis de nous précautionner contre elles à l’avenir.

D’ailleurs , la multitude prodigieufe de leurs remedes  
prouve fuffssamment la confusion qui régnoit dans leur  
pratique , & l'emploi superflu qu’ils fassoient de leur  
industrie. Car à quoi bon tant de cordiaux , d’hépati-  
ques, de spléniques , d’utérins, d’anti-épyleptiques,  
d’anthelmintiques , & tant de remedes consacrés à  
chaque partie du corps ? La Beule chose qu’on puifle  
raisonnablement inférer de cette quantité de remedes,  
c’est que le Medecin ne connoissoit les propriétés que  
d’un très-petit nombre d’entre eux. On guérit les ma i  
ladies avec fort peu de remedes, mais bien choisis.  
Mais ces remedes étant inconnus aux Anciens, leur  
ignorance étendit à l’infini leur matiere médicale ; &  
ils chercherent dans la multitude & la transformation  
des ingrédiens, ce qu’ils ne trouvoient point dans leurs  
propriétés. On n’avoit, malheureusement pour eux,  
point encore découvert les remedes les plus énergi-  
ques de la Medecine , tels que scmt les sels volatils &  
les sels neutres ; ils ignoroient tous les avantages des  
anodyns ; les préparations diverEes du fer , de l’anti-  
moine & du mercure leur étoient inconnues. *D’Où l’on*voit combien il leur restoit de fecours contre les ma-  
ladies chroniques. S’ils en tentoient la cure, ce ne  
pouvoir être que par le régime, l’abstinence, la ssii-

β

i ï 8p ANA

gnéelcs frictions, les bains, l’exercice, le changement  
d’air , le fer & le feu étoient leur derniere ressource.  
Quelques-uns des anciens Medecins ont joui d’un avan-  
tage singulier dans l'exercice de leur art;c’est d’avùir eu  
à traiter des maladies fous un climat qui contribtioit  
beaueoup à leur cure. Dans les pays chauds , tels que  
laGrece,& l’Italie, les maladies ne font pas opiniâ-  
tres ; elles fe laissent déraCÎnerfans beaucoup d’efforts.  
Comme la nature opere infiniment plus dans la cure  
des maladies aiguës que Part, il ne faut point douter  
qu’aidée du Medecin, de la température du climat,&  
de la douceur de Pair , elle ne les ait dlffipées jadis  
aussi facilement qu’aujourd’hui, dans les mêmes con-  
jonctures. Mais une chofe constante, c’est que nous  
employons beaucoup moins de remedes que les An-  
ciens, & que notre méthode de traiter les malades est  
beaucoup plus simple, plus facile & plus fûre que la  
leur. Or je foutiensque nous devons tous ces avanta-  
ges à la connoissance de *F anatomie* que nous avons, &  
dont ils manquoient : puifque la fonction prineipale  
du Medecin est de veiller à ce que la quantité, la tem-  
pérature , & le mélange des différentes humeurs soient  
proportionnés à la nature des vaisseaux & aux forces  
du malade ; qu’elles foient dans une circulation per-  
pétuelle, & que les selcrétÎOns *se* faflent régulierement ;  
& que c’est *F anatomie* qui a mis ces bornes à S011 ou-  
vrage ; c’est donc elle qui a fixé le petit nombre de  
remedes qui lui font nécessaires pour l’achever avec  
fuccès.

Après avoir examiné les avantages que la pratique de la  
Medecine a tirés de la découVerte de la circulation du  
Eang ; je vais passer à ceux qui lui font revenus de la  
connnoissance de la structure des autres parties du corps  
humain. La premiere dont je ferai mention, est l’en-  
veloppe générale du corps ; lorsqu’on a bien consulté  
l’*anatomie* fur la contexture de la peau , on éVÎte les  
erreurs qu’on commet ordinairement par rapport à  
cette partie, & l’on a de grandes lumieres sur la natu-  
re & tiur la méthode de traiter les maladies. La peau  
est un composé de différens vaisseaux, de tendons &  
de nerfis , dans lesquels Eont entrelaeées de petites  
glandes , à l’aide desquelles, la sécrétion des sérosités  
aeres & des sels fubtils & volatils *se* fait plus cossimor  
dément. Si un Praticien a des notions claires de cette  
structure destinée à l’excrétion des particules les plus  
déliées, il fera convaincu que les humeurs visqueufes &  
bilieuses, amaflees dans les premieres voies ,ne se dissi-  
peront jamais par les pores de la peau. Toutes les fois  
donc que l’estomac & les intestins feront pleins de ces  
humeurs,comme il arrive ordinairement dans les fievres  
intermittentes,dans les fievres quartes,& dans les mala-  
dies histériques & hypocondriaques; le Medecin *se gar-*dera bien d’ordonner des médicamens chauds,& des si.i-  
dorifiques puissans; car au lieu de provoquer les Eelles  
par ces moyens, comme il le devroit, il resserreroit le  
malade, en chassant les récrémens du centre à la cir-  
conférence,& en les contraignant de fe mêler avec la  
masse du Eang. C’est eneore à d’autres remedes qu’il  
aura recours , dans le cas où , par un violent accès de  
passion , la bile auroit abandonné les canaux qui lui  
scmt propres , & *se* seroit répandue dans l’estomac &  
dans les intestins. Car si l'on met la bile en effervescen-  
ce par des médlcamens , & si elle vient alors à passer  
dans le sang, elle y produira les effets d’un pOÎfon , &  
le malade fe trouvera dans un danger imminent de  
perdre la vie. Dans ce cas, le Praticien qui voudra  
si-iivre les principes de l’art , travaillera à l’évacuation  
des humeurs dont l’estomac est chargé, & dont les  
intestins fiant remplis , par la voie des émonctoires  
convenables, & par le moyen des purgatifs doux.

On infere de la même obfervation anatomique, que cet-  
te derniere methode d’évacuer n’est pas la bonne ,  
dans le cas ou des matieres salines , caustiques &sub-  
tiles fe seroient mêlées avee le Eang. Il est évident  
qu’il faut leur ouvrir un passage par la peau ; & con-  
séquemment,qu’il en faut tenir les pores dilatés, jant

ANA ί I9ô

par un juste degré de chaleur que par des remedes pro-»  
pres a produire cet effet ; c’est l’attention que l’on doit  
avoir dans les érésipeles, la gale, la fievre pourpreussc,la  
fievre petéchiale , la petite vérole , la rougeoie & la  
goute , furtout lorsque les pustules sont rentrées en  
dedans. Toutes ces distinctions prouvent que l’emploi  
du Medecin est d’aider la nature, & qu’il n’y a que *l’a-  
natomie* qui le rende capable de lui donner les Eecours  
dont elle a besoin.

La peau etànt un tisse, de nerfs & de tendons qui s’y  
terminent, en qui le sentiment est vif & délicat , &  
qui Ee resserrent par conséquent avec beaucoup de faci-  
lite,le Medecin aura foin d ecarter tout ce qui potlrroit  
occasionner leur contraction & Celle des pures, &  
gêner la tranfpiration. C’est un foin qu’on aura parti-  
culierement dans les maladies où le fane abonde en  
récrémens impurs & salés. On s’appliquera férieufe-  
ment à ne point enfermer imprudemment dans le  
corps, & retenir dans la masse du fang, les matieres  
acres & nuisibles qui doivent fortir par la peau. On  
proscrira donc en pareil cas toute application humide  
ou froide , les oignemens , les emplâtres, & généra-  
lement tout ce qui tend à resserrer la peau'. C’est une  
attention qu’on aura particulierement dans toutes les  
maladies accompagnées d’éruption , telles que la gou-  
te, la gale, la teigne , la lepre , les érésipeles; & dans  
les fueurs critiques ; un usage imprudent de ces reme-  
des hâteroit la mort du malade.

La graisse est la premiere chofe qui fe préfente après la  
peau. Le Medecin sera bien dédommagé de l’examen  
qu’il fera de la graisse,par les aVantages qu’il en tirera  
pour la pratique de fon art. Cette fubstance est plus  
épaisse dans certains endroits que dans dlautres; & c’est  
cette distribution inégale qui le dirigera dans l'applica-  
tion des remedes extérieurs, appelles communément  
topiques. Celui, par exemple, qui appliqueroit des rc-  
medes extérieurs silr la hanche ou fur la cuisse pour  
dissiper les douleurs de la sciatique, ne le seroit pas aVec  
beaueoup de silccès ; parce que l’épaisseur de la graisse,  
& la folidité des misscles empêcheroient les ingrédiens  
d’agir jusisses fur la partie affectée. La pratique de ce-  
lui qui appliqueroit des emplâtres fur le sternum ou  
sur l’abdomen dans les maladies de l’estomac, ne feroit  
pas plus raisonnée ; parce que les graisses dont l'abdo-  
men est cotrvert, en éloignant le remede du siége de la  
maladie, en éteignent l’efièt.

*Il est bon de remarquer ici, que quoique le raisonnement  
d’Hosseman J oit juste en général, il y a pourtant des cas  
oit Iexpérience semble le contredire s clans laseiaelque et  
les douleurs d’estomac ril y a des topiques, quel, appliqués  
sur les hanches, l’abdomen ou le sternum, produisent des  
effets merveilleux. En établisseant ici une théorie extre-  
mement s.ens.ée , P Auteur en fait sur le champ une fausse  
application.*

L’*Anatomie -,* ou Ees principes nous indiquent donc que  
dans l'application des topiques , nous deVons choisir  
les parties du corps où la graisse est en moindre quan-  
tité, & où les mussclessont les moins compactes. Ainsi  
les endroits siur lesquels les topiques appliqués auront  
le plus d’action , ce siont les parties nerVeuEes & tendi-  
neufes, telles que la plante des piés , la paume de la  
main , le poignet & les tempes.

On peut aussi appliquer aVec silecès les remedes de cette  
efpece fous les aisselles & Eous les jarrets, d’où leur ac-  
tion *se* répandra sensiblement dans tout le corps. Lors  
donc que dans les cas d’une trop grande chaleur, il est  
question de rafraîchir, on appliquera dans les beux  
dont nous Venons de faire mention , une liqueur qui ait  
quelque acidité , & qui repercute doucement ; car Pu-  
sage des acides est extremement propre à rafraîchir, Il  
faut fuÎVre la même pratique , lorfqu’il faudra calmer  
les fpafmes dans les fieVres : on auroit aussi lieu de fe  
louer en pareil cas des emplâtres corroboratlVes & sisb-  
astringentes appliquées sur la nuque du cou, aux tempes  
F F f f ij

1191 ANA

& aux poignets. Mais lorsiquTl s’agira de fortifier le  
genrenerVeux, je crois qu’on seroit fort bien de frot-  
ter & de fomenter de tems en tems la nuque du cou ,  
& les fiutures de la tête avec des corroboratifs balfami-  
ques & doux. Mais faut-il réveiller des nerfs languise  
sans& engourdis, ou réfoudre une humeur visqueuse  
logée dans quelque partie : ce seront les vésicatoires  
qu’il faudra appliquer fur la nuque du cou. Enfin,  
a-t-on à faire à la vérole , ou à la gratelle, on emporte-  
ra ces maladies par une falivation conVenablc, & l'on  
excitera cette falivation avec moins de danger en ap-  
pliquant l'onguent mercuriel sious les aisselles.

Une connoissance exacte de la structure du nombril met-  
troit encore le Medecin en état d’appliquer des topi-  
ques avec prudence & fuccès. On l'ait que la ligne blan-  
che est contiguë au nombril, & qu’elle est de *sa* nature  
sort sensible aux impressions. La ligne blanche est le ,  
centre de plusieurs tendons cOnsidérables. Cette partie  
doit donc être douée d’un sentiment vif & délicat, &  
entrer en confpiration avec toutes les parties du corps :  
car nous favons que parla connexion & la continuité  
des nerfs dispersés dans tout le corps, l’économie ani-  
male entiere *se* ressent de l’irritation ou d’un mouve-  
ment violent quelconque excité dans une partie ner-  
veuse. C’est pourquoi l'on ne doit point s’étonner que  
les remedes appliqués fur le nombril transinettent leur  
action, de cette partie aux endroits du corps les plus  
éloignés, par le moyen de plusieurs nerfs considérables  
situés aux environs. On fait par une expérience faite  
& réitérée tous les jours dans les familles, quelagrose  
feur d’une noix de beurre frais appliqué si.ir le nom-  
bril d’un enfant, le fait aller à la felle. S’il y a des vers  
dans les intestins, on én provoquera l’expulsion, en  
frottant le nombril avec du fiel de bœuf confolidé avec  
de l’onguent de pain de pourceau, & mêlé avec de l’hui-  
le de coloquinte. Dans la colique, accompagnée de  
convulsions, maladie terrible, on calmera considérable-  
mentles douleurs en oignant le nombril avec quelques  
grains de civette. On fera aussi soulagé dans la sup-  
pression d’urine, en frottant la même partie avec de  
l’huile de térébenthine. Les arteres ombilicales étant  
adhérentes aux côtés de la vessie , l'expulsion de l'uri-  
ne fera puissamment provoquée par l'oignement pré-  
cédent. et

C’est à la connoissance de la situation des parties internes  
& des lieux qu’elles occupent, à nous conduire à celle  
de leurs maladies & de la maniere de les traiter. Nous  
Pavons que l’estomac est incliné dti côté gauche , que  
S011 orifice supérieur est adhérent à l’épine du dos, &  
que son orifice inférieur est couvert du creux de l’esto-  
mac OLI du *scrobiculum cordis.* De-là il est évident que  
cette douleur violente que l'on attribue à tort au cœur,  
procede entierement de l’estomac , & que le siége de la  
cardialgie n’est point, comme on l’avoit imaginé stans  
fondement, au côté gauche de l’estomac ; mais au côté  
droit. Mais, fans parler davantage du siége de la dou-  
leur dans la maladie précédente; (car il est constant  
qu’elle sie fait sientir flous le creux de l’estomac, ) il pa-  
role par la description anatomique que nous avons fai-  
te de la position de l’estomac, que la bile qui est la  
caisse la plus ordinaire de la cardialgie, est plus voisi-  
ne de l'orifice droit, que de l’orifice gauche. C’est par  
cette raision, que ceux qui ont des obstructions au fioie,  
y siont plus siujets que d’autres. L’orifice gauche ne par-  
tage la douleur que lorsqu’elle s’étend jusqu’au dos.  
*L’anatomie* nous apprend qu’en ce cas les emplâtres ,  
les substances spirituetsses , balsamiques, & tout ce qui  
tend à siOrtifier l’estomac, & à calmer les douleurs,  
peut s’appliquer avec siuccès sur le creux de l'estomac,  
& l'ur le côté gauche au-dessous des fausses côtes. C’est  
par elle que nous favons encore qu’on est soulagé dans  
cette maladie par les remedes qui corrigent l’acreté  
des humeurs, & qui dissipent les vents. Mais l'estomac  
étant situé sious le diaphragme , comme on le démon-  
tre en *anatomie :* il est évident que lorsqu’il siera gon-  
fié, il y aura de l’embarras & de la difficulté dans la

A N A 1192

respiration. Dans ce cas, le Medecin qui n’ayant au-  
cune teinture *d’anatomie*, ordonneroit des pectoraux  
émolliens & doux , s’imaginant que la maladie est dans  
les poumons, commcttroit une faute très-lourde ; car  
des phlegmes épais , ou un gonflement simple étant la  
caisse de l’indifposition , il est clair qu’en chassant les  
uns ou en dissipant l'autre , l’estomac reprendra fon  
état naturel, &la difficulté de resipirer cessera. Ce que  
l’on obtiendra par le moyen d’émétiques & de purga-  
tifs doux & modérés.

La situation & les contours du colon , deux chosies igno-  
rées des Anciens, parce qu’ils avoient négligé l'étude  
de *F anatomie,* ont été pour eux & pour quelques Mo-  
dernes , les fources des erreurs les plus grossieres. Ils  
attribuoient à un vice de la rate , ces tumeurs que l'on  
fent dans les maladies hypocondriaques, particuliere-  
ment du côté gauche, & qui proviennent de vents ou  
d’excrémens retenus dans les circonvolutions de cet  
intestin. S’ils avoient étudié la structure du corps hu-  
main, ils auraient siu les uns & les autres que la rate  
est située sious le diaphragme, & qu’elle est plus pro-  
che de l'épine du dos; & ils auraient évité les bévues  
grossieres qu’ils ont commisies ; car il est constant que  
les douleurs & les chaleurs brûlantes que les hypocon-  
driaques ressentent, & que les tumeurs qui leur paroise  
font au-dessous des fausses côtes , l'ont ordinairement  
du côté gauche, & ont leur siége dans le colon. Ajou-  
tez à cela que la rate est une partie très-peu sensible,  
& que par sia grosseur, qui deviendroit dans ce cas sort  
incommode, elle produireitune douleur sourde & fixe;  
au lieu que dans les maladies hypocondriaques , il est  
d’expérience que la douleur la plus grande s’anéantit  
quelquefois sur le champ. Cela étant ainsi, il faut donc  
préférer dans la cure de cette maladie les clysteres car-  
minatifs qui délayeroient l’acreté des humeurs, &qui  
garantiroient les membranes nerveufes du colon, de  
son impression , à tout autre remede. On ne négligera  
pas non plus les emplâtres carminatives. Appliquées  
fur le côté gauche , elles fortifieront le ton du colon  
& produiront un effet surprenant.

Il y a une autre maladie qui tire scm origine du colon,  
& qui n’est pas moins embarrassante pour le Medecin

. qui n’est pas versé dans *Vanatomie.* Un malade sent  
quelquefois une douleur violente aux environs de la  
crête de l’os des îles du côté droit , & cette douleur est  
accompagnée d’une opiniâtre constipation de ventre.  
Telle est la catsse de cette maladie : le colon commen-  
ce dans cet endroit, & pour que les excrémens puissent  
être promptement chassés en embas, il est composé de  
membranes & de ligamens forts ; mais dans les per-  
sonnes abbatues par la violence de quelque maladie ,  
la force & le ton de cet intestin étant afloiblis , lesfla-  
tulences & les excrémens y font retenus, le tendent,  
y Eorment comme une espece de tumeur & catssent au  
malade des douleurs très-cruelles. Il est aisé de conclut-  
re de la catsse de cette maladie , que les cataplasines  
faits d’herbes & de femences carminatives font très-  
propres à la détruire ; & qu’il est bon encore d’humec-  
ter les intestins avec des clysteres huileux ; car ces clyse  
teres portés à l’origine du colon amolliront puissam-  
ment les excrémens endurcis, & les disposeront à l’ex-  
pulsion.

Un malade est quelquefois attaqué de douleurs violentes  
qui se sont Eentir aux environs du nombril, mais qui  
partent réellement de l'ileum. Un Medecin ignorant  
en *anatomie* prendra ces douleurs pour la colique. Cet-  
te maladie est fort ordinaire ; Hippocrate en fait men-  
tion si souvent, qu’il sembleroit qu’elle étoit encore  
plus commune de fon tems qu’aujourd’hui. Mais il ne  
parle point de la colique ; le climat de la Grece étoit si  
favorable à la santé , qu’apparemment les coliques &  
les maladies hypocondriaques y étoiont sort rares.  
Quolqu’il en foit, il est évident que si un Medecin ne  
veut point être exposé à ordonner des remedes au mûins  
inutiles, il doit connoître la situation des intestins.  
Car quoique les clysteres sioient très-bons dans la coli-

1193 ANA

que, ils produiront peu d’effet dans la paillon iliaque,  
par la rasson qu’ils ne peuvent être portés au-delà de  
la valvule du colon. Il est done inutile de recourir aux  
clysteres dans cette maladie. On leur préférera les em-  
plâtres, les onguens appliqués à l’extérieur, & l’huile  
d’amandes douces prife intérieurement, mêlée avec de  
l’huile d’anis.

Les remedes pour les nerfs, & les préparations de castO-  
reum font encore salutaires dans cette maladie ; parce  
qu’ils fiant très-propres à calmer la violence des con-  
vulsions, *( Voyez P article* Iliaca Passio , où *nous ren-  
drons raison de l’avantage des clysteres émolliens dans cet-  
te maladie, queluqu’ils ne passent point la valvule dat* co-  
*lonri*

Celui qui siait comment le rectum est situé , & combien  
fortement il est attaché à la vessie, ne fera pas embar-  
rassé d’expliquer pourquoi la difficulté d’uriner, sur-  
tout si elle est occasionnée par la pierre, ou par une blesi-  
fure, est accompagnée de ténesime & quelquefois de la  
chute de l’anus. Avec les mêmes connoissances , il aura  
la même facilité d’expliquer pourquoi réciproquement  
dans le ténefme la vessie est follicitée à sie vuider. Il est  
donc important dans ce cas de connoître si c’est le rec-  
tum, ou si c’est la vessie qui est attaquée. Si la caufe est  
inconnue, on risque de *se* tromper dans la cure. Ce sie-  
roit fort inutilement qu’on ordonneroit des remedes  
pour la vessie, si le rectum étoit le siége de la mala-  
die.

LasituatÎOn de la vessie n’est pas moins importante àcon-  
noître. Elle est placée au centre même ou dans la par-  
tie supérieure du bassin , & elle tient à l'os pubis. On  
y remarque une multitude prodigieuse de fibres char-  
nues dont la contraction chasse l'urine qui la remplit.  
Si la quantité d’urine eft trop grande , & conséquem-  
ment si l’élasticité des fibres n’a plus de jeu , il y a sup-  
pression d’urine. D’où nous inférons que dans cette  
maladie, il faut appliquer fur la région du pubis des  
remedes capables d’animer les fibres, & d’y produire  
la contraction en vertu de laquelle les urines fieront  
expulsées. A cet effet, on sie servira de certaines huiles,  
telles que celles de scorpions, de genievre ; de l’ail,  
des oignons rotis, & d’autres remedes qui tendent à  
ranimer & à raffermir le ton affoibli de la vessie.

Le cours des ureteres est dirigé du côté de la vessie, pasi-  
saint obliquement siur les mufcles psioas , ils vont s’in-  
sérer dans *sa* partie postérieure. C’est un composé de  
fibres musculeuses & tendineisses, &qui doit par con-  
séquent être violemment irrité par les pierres qui y  
tombent, & qui y font arrêtées. Un Medeein qui Eau-  
ra lu servir de ses observations *anatomiques, se* garde-  
ra bien dans ce cas d’ordonner les huiles de genievre,  
& de térébenthine, le baume de soufre, & tous les re-  
medes qui poussent violemment : il n’ignorera point  
que fon sieul but doit être de relâcher les parties, & de  
dissiper la contraction que la violence de la convulsion  
a oecasionné. Il aura donc recours avee plus de fuccès  
aux huiles par expression, telles que celle d’amandes  
douces, de mufcade, de lis blancs, de fcorpion , de  
semences de pavots, de carvi, & d'autres. Les dou-  
leurs produites par la caufe dont nous venons de par-  
ler , *se* calmeront en appliquant ces huiles fils la région  
des reins & des ureteres.

La connoissance de cet assemblage merveilleux de nerfs  
& de cette diversité singuliere d’artercs , de veines &  
de tendons qui s’entrelacent avec le méfentere aux en-  
virons de la derniere vertebre du dos & de la premiere  
des lombes, ne fera pas moins avantageux dans la cure  
des maladies. On peut en conjecturer que les douleurs  
violentes qui fe font fentir dans cette région au corn-  
mencement des fievres intermittentes , dans la petite  
vérole, dans la rougeole , dans la passion hystérique &  
en d’autres maladies aiguës , ne font point caufées par  
une pierre engagée dans les reins , comme on le pensie  
communément, mais qu’elles partent du plexus méfen-  
térique ; car s’il arrive que ces nerfs foient tendus ofl  
picotés par des flatulences ou du fang épanché dans les

ANA Ü94  
intestins ; on sera faisi sur le champ d’une douleur dans  
l’épine du dos. J’ai connu un Medecin qui traitoit cet-  
te maladie avec beaucoup de siuccès; il *se* servoit d’une  
emplâtre de fray de grenouilles avec de l’huile de juse  
quiasine & du camphre. Les astringens & les emplâ-  
tsesi, dans la préparation desquelles entre le plomb ,  
loin de secourir ne font que hâter la mort du malade.  
J’ai encore eu plusieurs occasions de remarquer que ,  
quand on employoit ces remedes pour corriger l’excès  
du flux menstruel, ils fupprimoient quelquefois entie-  
rement cette évacuation & dirigeoient le fang d’un au-  
tre côté , au grand préjudice de la malade.

Pour démontrer combien la connoissance de *i’anatomie*est utile dans la pratique de la Medecine , je passe à la  
structure des Vifceres. Pour commencer par les pou-  
mons , il est évident que puifque c’est un composé de  
vaisseaux , le fang doit y être en abondance. Des bran-  
ches de vaisseaux en nombre infini traverfent & parcou-  
rent les poumons felon toutes fortes de directions ,  
embrassant les bronches dans toute la longueur & tous  
les replis de leur cours. L’artere pulmonaire qui porte  
le sang du ventricule droit du cœur dans les poumons,  
paroît beaucoup plus large que l'aorte même : de plus,  
la veine pulmonaire s’y distribue en une multitude  
prodi^ielsse de ramifications de l’existence desquelles  
on peut s’assurer en y injectant de la cire fondue. Que  
conclurrons nous de-là ? Que la plupart des maladies  
du poumon proviennent d’un épanchement de fang ou  
d’un embarras de la circulation de ce fluide dans *sa*fubstance ; c’est ce qui est confirmé par le crachement  
de fiang : la péripneumonie, la pleurésie ,laphtisie, &  
toute la sente fatale des maladies qui attaquent le pou-  
mon.

Si llon accorde à ces considérations quelque poids , on  
conviendra que la faignée doit foulager , qu’elle est  
même abfolument nécessaire dans les maladies du pou-  
mon ; conféquemment que Vissage des remedes qui  
tendent à divifer & atténuer le fang qui y circule , est  
falutaire. Entre ces remedes , les plus énergiques sirnt  
les infusions chaudes d’herbes balfamiques & qui con-  
tiennent un fel nitreux & fubtil. Il fuit de-là que dans  
les maladies du poumon, les acides astringens, les styp-  
tiques , les fubstances visquetsses & tout ce qui est ca-  
pable de rallentir la circulation du stang & par consé-  
quent d’en augmenterl'embarras,seroit mortel. D’ail-  
leurs la trachée-artere qui par l.es subdivisions forme  
les branches des poumons, étant tapissée d’une mem-  
brane nerveufe ; c’est une rasson de plus pour profcriré  
dans les maladies de la poitrine toutes les fubstances  
acides & acres ; leur effet est: non-feulement d’attirer  
une grande quantité de siing dans la partie malade qui  
en est déja surchargée; mais ce qui est pis, d’en arrêter  
le mouvement & la circulation.

Il nous reste maintenant à examiner le foie, de tous les  
vistceres le plus sanguin : il nous offre différens vaise  
Eeaux dont il est difficile de fixer exactement le nom-  
bre. Les glandes même dont il est composé ne fiant  
qu’un tissu d’une multitude innombrable de petits vaise  
Eeaux qui partent de la veine porte & de la veine caye,  
& qui siant renfermés dans des cellules membraneufes,  
comme Vieussens l’a judicieufement remarqué dans fon  
Traité *de Novo Vasorum fystemate.* Les glandes du foie  
séparent la bile,qui est reçue enfuite dans une multi-  
tude de petits vaiffeaux entrelacés les uns dans les au-  
tres, & adhérons entr’eux.

Si nous considérons que ce visicere reçoit la plus grande  
partie du fang qu’il contient, de la rate , de l’épiploon,  
de l'estomac, des intestins & d’autres parties contenues  
dans l’abdomen , par le moyen de la veine porte; &  
que cette veine manquant de pulfation , n’est pas ca-  
pable de conduire plus loin le fluide qui la remplit ;  
nous concevrons aifément que le foieduitetre fortsiujet  
à des obstructions & à toutes leurs sitiites fàcheusies. La  
circulation foible & languiffimte du siang y produit  
l’obstruction , l’engorgement des vaisseaux , l’endur-  
ciffement , le skirshe & beaueoup d’autres maladiesi

fe -j p 5 A 1N A

chroniques. Si le fang nlq point de passage par la veine  
porte & par la veine caVe , il regorgera nécessairement  
dans les vicceres d’où 11 vient, & retournera dans la ra-  
te, le pancréas , leméfentere & les autres parties , d’où  
il arrivera que tant qu’il séjournera dans ces endroits ,  
il tiendra les vaisseaux tendus & gonflés , & produira  
des obstructions & diverses maladies spasinodiqucs en  
picotant les membranes nerveuses. S’il survient à cette  
occasion un épanchement de la lymphe, il fera siiivi  
de tumeurs, d’hémorrhoïdes, de vomissemens de fang  
& d’autres accidens semblables, entre lesquels on peut  
compter le *morbus niger ,* la maladie noire dont Hip-  
pocrate fait mention. *L’anatomie* a appris au Medecin  
habile qu’il n’a d’autre moyen de les dissiper, que de  
rendre la circulation du sang libre & facile dans le foie.  
A cet effet, il *fe* servira des eaux minérales, des bains  
chauds , de déCoctions appropriées,prisies en abondan-  
ce , des amers , des fubstances salines, des fels neutres  
fixes ; en un mot de tout ce qui tend à atténuer le fang,  
fortifier les folides , & rétablir les fluides dans leur cir-  
culation naturelle. On conçoit llifément que dans le  
cas où il y a trop de fang , principe trop fréquent des  
obstructions , la saignée en diminuant la quantité, dif-  
sipcra le gonflement des vaisseaux, & les obstructions,  
& fera falutaire au malade.

Nous favons encore par le moyen de *P anatomie ,* que le  
foie est adhérent au diaphragme ; & la fagesse que le  
Créateur a fait briller dans tous ses ouvrages, ne nous  
permet pas de douter que ce mécanifme n’ait quelque  
butimportant.Demandezàl'XzIiztowiste quel est ce but?  
C’est , vous répondra-t’il, afin que le foie foit agité &  
mis en mouvement par le diaphragme qui s’abaisse &  
s’éleve continuellement par la refpiration , d’où il ar-  
rive que la circulation du sang , qui fans cela feroit  
languissante dans ce vifcere, est accélérée ; ce qui prou-  
ve que dans les maladies qui l’attaquent, il faut du  
mouvement & conféquemment qu’il est bon de mar-  
cher, d’aller à cheval & de s’exercer de quelque autre  
maniere que ce foit. Si nous remarquons de plus que  
les vasseaux hémorrhoïdaux qui font couchés longitu-  
dinalement fur le colon & fur le rectum , font très-  
éloignés de la veine porte & que tous les mouvemens  
en montant perpendiculairement sont pénibles ; nous  
en conclurrons que,puifquelesang circule difficilement  
dans la veine porte & dans les vifceres de l’abdomen ,  
il s’y formera facilement obstruction; & que , si cet ac-  
cident est accompagné de convulsions, alors le fang  
rompant les vaisseaux qui le contiennentfortira parles  
orifices des veines. Dans ces cas, il est donc important  
de fortifier les parties folides, de rétablir la circulation  
des fluides par des délayans , & de s’interdire les pur-  
gatifs violens , les astringens & les préparations d’a-  
Ioès ; car ces remedes, en irritant le rectum , rendroient  
funeste une évacuation qui de foi-même peut être *sa-  
lutaire.*

Après avoir examiné le foie , defcendons maintenant à  
l’utérus , à cette partie dont la connoissance importe  
si fort dans la cure des maladies qui surviennent aux  
femmes. L’utérus ou la matrice est encore un de ces  
vifceres qui contiennent du simg ; *sa* substance est misse  
culaire & fibretsse , & elle est palssemée d’une multi-  
tude infinie de vaisseaux qui lui font envoyés par les  
canaux spermatiques & hypogastriques. Ces vaisseaux  
étant entrelacés en plusieurs endroits les uns dans les  
autres & communiquant presque partout entre eux,il est  
nécessaire que le sangssurtout lorsqu’il est en trop gran-  
de quantité , circule languissamment dans les canaux  
tortueux répandus dans cette partie : d’où nous devons  
conclurre que si le simg vient à s’y arrêter & qu’il ne foit  
pas parfaitement rcpompé par les veines & reporté  
par leurs canaux ( tortueux comme celui des arteres ) ,  
il s’enfuivra des accidens terribles. C’est par cette rai-  
fon que cette partie est sujette à des effusions de simg ,  
à des concrétions visqueufes qu’on appelle communé-  
mcnt polypes , &àune foule d’autres maladies. De-là  
viennent aussi les fréquens avortemens, les hydropisies,

A N A 1196

les tumeurs, les cachexies, les obstructions & les autres  
indifpositions particulieres aux femmes.

Cela fuppofé , nous assurerons que dans ces maladies ,  
tout ce qui peut retarder le mouvement du fang est fa-  
tal ; conséquemment qu’il ne faut point employer les  
acides , les styptiques , & les astringens. Ces remedes  
ne font capables que d’irriter & augmenter le mal. Ceux  
au contraire , qui fiant propres à donner de la fluidité,  
de la couleur & du mouvement au fang seront salutai-  
res. On ne négligera point ceux qui peuvent fortifier  
les parties folides : par leur moyen les humeurs vitales  
portées rapidement dans toutes les parties du corps y  
communiqueront leur douce influence. On ajoutera à  
ces remedes les bains , les fila volatils huileux, & les  
amers balsamiques. Ces fecours donnés, à propos nè  
manqueront point de soulager les malades. Qu’on me  
permette encore de recommander la saignée , c’est le  
remede de précaution le plus sûr qu’on puisse pren-  
dre contre l’avortement & les autres maladies des fcm-  
mcs.

Je viens maintenant aux avantages de la connoissance  
exacte de la structure de la rate dans la pratique de la  
Medecine. Spigelius & Ruyfch, la gloire & l’orne-  
ment de notre siccle, ont démontré , l’un par des ob-  
ferVations , l’autre par des expériences, que la rate est  
composée d’un grand nombre de vaisseaux', de veines &  
d’arteree ; d’où quelques modernes ont conjecturé que  
fa silbstancc étoit vasculaire & Pont regardée prcEque  
comme une glande pleine de simg , & d’où nous voyons  
que *sa* destination est d’atténuer le sang épais qui y est  
apporté, afin qu’il passe plus pur & plus coloré dans le  
soie. Cela sclppofié, il est facile dc s’appercévoir corn-  
bien le gonflement, la plénitude dc fang & les obstruc-  
tions qui peuvent furvenir dans cette partie , font fa-  
tales à la fanté. La fuite de ces accidens , c’est qu’un  
fang épais & visqueux *se* distribue de-là dans toutes les  
autres parties du corps ; que ce sang trouvant par sa na-  
ture & par l’étroite capacité des canaux dans lesquels iI  
est obligé d’entrer , de la difficulté à circuler, séjourne  
dans quelque endroit , & que de ce séjour naît une  
multitude de maladies différentes : aussi rcmarque-t’ort  
dans la pratique qu’il n’y a point de remedes plus puise  
Bans en pareils cas, ni plus actifs que ceux qui atténuent  
le fang, qui débarrassent les vaisseaux, qui dissipent les  
obstructions & qui remettent les folides au ton conve-  
nable. Or ces remedes ne produiront ces effets qu’en  
augmentant la circulation languissante du sang , & en  
lui rendant sa continuité. Une boisson copieuEe d’eaux  
saines servira beaucoup à atténuer le sang visqueux.  
Nous n’avons pas besiain de donner la rasson pourquoi  
les bains chauds & les eaux minérales Eont non-seule-  
ment utiles, dans les maladies de l’espece dont il est  
question , mais encore les remedes les plus propres à  
produire les eflèts qui leur sont contraires ; mais le ton  
des parties stolides ne contribuant pas peu à la circula-  
tion du stang, ce ton s’aflbiblissant en rasson de la dise  
tention des vaisseaux ; il est constant qu’il ne faut point  
négliger les astringens doux , tels que les ferrugineux  
& ceux qu’on appelle communément fpléniques.

Nous pouvons encore mettre les reins au nombre des vise  
ceres fanguins. La structure de cette partie mérite par  
l’utilité de la connoissance qu’on en peut avoir, toute  
notre attention. La fecrétion de la sérosité faline dé-  
pend entierement de la circulation du sang dans les  
reins ; on peut démontrer par deux raisons que la na-  
ture s’est fervie des moyens les plus justes pour qu’elle  
n’y fouffrit aucune altération. Premierement les arte-  
res émulgentes Eont toutes voisines du cœur ,& cette  
proximité rend leuriystole extremement forte. Secon-  
demenla la décharge des fluides reçus dans l'estomac, fe  
sait avec beaucoup de promptitude par la vessie. On fait  
par expérience qu’on urine promptement & copieufe-  
ment après avoir pris des liqueurs chaudes, telles que  
la petite bicre , les infusions de thé , & la bétoine de  
Paul. Il s’enfuit de tout ce que nous venons de dire  
que les exulcérations, les inflammations, les paroxyse

ι jp7 ANA

mes de la pierre, les suppressions, les décharges excese  
sives d’urines , & la plupart des autres maladies des  
reins procedent de l’épanchement du seing, & que la  
cauise de tous ces accidens n’est autre chosie que la trop  
grande quantité de sang ou la pléthore ; d’où le Mede-  
cin conclurra que la soignée est un excellent remede ,  
puisqu’il attaque directement la caisse du mal; & que  
lissage des bains chauds, des eaux minérales, des in-  
fusions chaudes de la bétoine de Paul, le liere terrese  
tre & tout ce qui tend à atténuer le fang coagulé, doit  
être salutaire dans les maladies des reins.

Les parties membraneuses du corps étant douées d’un  
fentiment vif & exquis , il est important pour le Pra-  
ricien d’en connoître bien la structure, & nous ne les  
passerons point fous silence. L’estomac , Pœsiophage ,  
les intestins & la vessie , font entre les visiceres ceux  
qu’on peut regarder comme particulierement compo-  
fés de membranes. Or, *F anatomie* nous apprend que  
toutes “les parties membranesses contiennent peu de  
fang ; mais qu’elles font bien pourvues de bran-  
ches de nerfs & de fibres qui fervent à leur contrac-  
tion & à leur dilatation, & qu’elles font par conséquent  
fort sujettes au spasine ou à des mouvemens convul-  
sifs. Dans ces accidens le fang coulant lentement dans  
les vaisseaux comprimés & obstrués , y séjournera fa-  
cilement & produira les plus terribles maladies. C’est  
de cette caufe que naissent les inflammations les plus  
dangereuses; parce qu’en vertu de la liaison singuliere  
des parties nerveuses entre elles, l’aflèction d’une seule  
partie fie transinet à tout le fÿsteme nerveux , commu-  
nieation qui ne manque jamais d’être sirivie des siymp-  
tomes les plus funestes ; tels que les fievres aigues , les  
infomnies, le dégout, la chaleur interne,la froideur  
des parties extérieures , l’agitation continuelle , les  
convulsions & l’aliénation d’esprit jufqu’à un certain  
point. Plus la partie affectée est considérable , plus on  
jugera l’inflammation dangereufe ; quant aux fecours  
que le Medecin doit donner à fon malade , il les pro-  
portionnera au danger & à l’état de ses forces. On dé-  
duit de cette théorie que pour foutenir le corps contre  
la violence de ces accidens , on peut attendre du fuccès  
de tous les remedes qui tendent à confervet les parties  
folides dans le ton convenable & dans leur vigueur na-  
turelle , & qui ne font ni astringens ni relâchans, en-  
tre lesquelles je ne peux m’empêcher de recomman-  
der les remedes pour les nerfs , les infusions chau-  
des de plantes balfamiques tempérés , les fels volatils  
huileux, les essences d’alexipharmaques , &c. S’il y a  
pléthore ou trop grande abondance de seing, la saignée  
fera nécessaire ; on s’interdira tous purgatifs , éméti-  
ques, & styptiques : on ne fe servira point non plus  
d’alimens imprégnés d’acides , de substances visqueu-  
Ees ni de tout ce qui est capable de rafraîchir ; par-  
ce que l'irritation caufée par tous ces ingrédiens aug-  
menteroit le fpafme & la maladie. L’estomac est un  
vifeere si considérable & si important que je ne puis  
me difpenfer de dire un mot de sa structure particu-  
liere. On remarque dans la cavité supérieure du côté  
gauche , que les vaisseaux sanguins y font défendus par  
une forte çnembrane des injures auxquelles ils feroient  
expofés sans elle , tandis que leurs membranes propres  
sont extremement .foibles dans cet endroit. Ce mécha-  
nlfme met en état d’expliquer pourquoi dans les ma-  
ladies hypocondriaques & dans les obstructions de la  
rate , ces vaisseaux que le sang met alors dans une  
grande distension, se rompent facilement ; d’où il s’en-  
fuit un vomissement de sang considérable. Les femmes  
l'ont fort sujettes à ces vomissemens , par la feule rai-  
son que le simg qu’elles auroient dû perdre par le flux  
menstruel , étant retenu, est porté dans les vaisseaux  
de 1 estomac , qu’il gonfle d’abord & qu’il rempt en-  
suite. Le fond de l'estomac, fon orifice inférieur & le  
duodenum font tapissés d’une membrane forte & ve-  
loutee qui fert de rempart à la membrane nervetsse &  
fensible. Il n’est donc pas étonnant que le sentiment  
soit moins vif dans ces endroits qu’ailleurs, puisipue

A N Â IipS

*Fanatomie* nous démontre que les autres parties dû  
corps ne font point enveloppées de la sorte. Qui ne  
reconnoîtra encore ici la sagesse de l’Auteur de la ma-  
chine entiere ? N’est-ilpas évident que la fonction de  
cette membrane veloutée, est de garantir la membrane  
nerveufe des impressions fâcheuses qu’elle auroit reçue  
de la bile & des alimens qui passent continuellement  
fur elle. Nous posterons donc comme une loi de prati-  
que, que ses Eels purgatifs & les remedes qui relâchent  
le ventre doucement , ne font d’aucun avantage dans  
tous les cas ou le fond de l’estomac , le duodenum &  
le commencement du jejunum feront chargés d’une  
masse de matieres acides & bilieuses ; car ces parties  
n’ayant qu’un sentiment lourd & grossier , elles résisu  
teront à l’irritation foible & languissante de ces médi-  
camens légers & mal-choisis. Les émétiques doux Eont  
les feuls capables de débarrasser ces parties des ordu-  
res éloignées & pesantes qui les incommodent; car les  
foufres & les sels Eubtils & caustiques qu’ils contien-  
nent , pénétreront la tunique veloutée, & portant l’irri-  
tation dans la membrane nerveuste , ils exciteront dans  
cette région des contractions spasinodiques,& les ordu-  
res en seront chassées, & pour ainsi dire , conduites de-  
hors par le remede.

Mais à propos du duodenum , je ne passerai point Eous  
silence *sa* structure singuliere. Elle a des particularités  
auxquelles peu de perfonnes ont fait toute l’attention  
qu’elles méritent. La main Toute-puissante qui nous a  
formés, & dont il ne fort que des choEes parfaites, a  
voulu qu’il ressemblât à un petit fac ou à un petit esto-  
mac , afin que la bile qui y est portée par des canaux  
propres à cet ufage, y séjournât plus long-tems, & fe  
mêlat par conséquent plus intimement avec nos ali-  
mens ; précaution absolument nécessaire à la santé.  
Cela supposé , il est évident qu’il provient un grand  
nombre de maladies des différens accidens qui peuvent  
arriver à cet intestin. Si, par exemple, la hile y est en  
trop grande abondance. Si fon mouvement est lent, &  
conséquemment sim séjour long, ce qui l’exposte à ste  
corrompre , & à prendre quelque qualité malfaisante;  
il est constant , & je fai par expérience , que dans ce  
cas cet intestin renfermera la caufe secrete de plusieurs  
maladies terribles. C’est à cette causie qu’il faudra  
rapporter les fievres intermittentes, les fievres tierces\*  
les ardentes &les bilieuses, les dyssenteries, les diar^  
rhées & les cardialgies. C’est aussi dans cet intestin  
que fe retire cette matiere virulente, qui , portée de-là  
dans le Eang, engendre la petite vérole, la fievre pour-  
pretsse , & d’autres maladies de différentes especes.  
Que conclurrons-nous de-là ? Qu’il n’y a point de re-  
medes plus efficaces pour provenir ou dissiper ces ma-  
ladies , que les émétiques doux , en vertu desquels les  
femences de la maladie seront déracinées ; & ces or-  
dures qui communiquent déja , ou qui communique-  
roient dans la suite leur infection au sang, feront ex-  
pulsées. Des abforbans détersifs & nitreux , agissans  
immédiatement fur la matiere morbifique , pour-  
roient en émousser les pointes aiguës , & suppléer aux  
émétiques.

Si je n’entrois dans quelque détail sur la bile, cette hu-  
meur si nécessaire à la santé, ce seroit une inadvertence  
qu’on ne me pardonnerait pas. Elle s’engendre dans  
une abondance digne de notre admiration, dans le foie  
d’où elle est portée dans les intestins par deux canaux.  
A quel usage y est-elle employée ? C’est ce fur quoi  
l’on ne s’explique point.

Puisqu’elle entre dans le duodenum & les premiers In-  
testins , & qu’elle se mêle avec le chyle, il faut bien  
qu’elle soit utile, dit-on : on ajoute pourtant, qu en  
pressant les intestins, elle les sollicite a laisser sortir les  
excrémens qu’ils contiennent. De sim premier emploi  
& de ses effets , nous concluons qu’elle importe extré-\*  
moment à la conservation de notre lante, & que ses  
défauts , foit en quantité, foit en qualité, doivent pro-  
duire plusieurs maladies. D’où l’on déduit une maxime  
de pratique, qui est que tout ce qui tend à régénérer la

1199 ANA

bile lorfqu’elle est en trop petite quantité , & à lui ren-  
dre scmtempérament naturel, & siontempérament bal-  
siamique, est salutaire.

Les remedes propres à produire ces effets , font les ex-  
traits amers de la petite centaurée , le chardon be-  
ni, l’extrait d’aloès , & d’autres substances de cette  
nature. Puisque la bile dans sim état naturel, forti-  
fiant le mouvement des intestins, occasionne, ρΐ'ονο-  
quc & facilite l'expulsion des excrémens, dissout &  
dissipe les humeurs visqueuses du corps, & garantit  
par ce moyen des maladies froides , il est constant  
que dans ces cas , les meilleurs remedes qu’on puisse  
ordonner, ce font des amers réunis à des balsamiques.  
C’est par cette rasson qu’ils font excellens dans les ca-  
chexies , dans les hydropisies, & dans les maladies hyf-  
tériques & hypocondriaques.

11 ne sera pas inutile de dire un mot de la circulation de  
la lymphe , & de démontrer les avantages que le Prati-  
cien peut tirer de cette connoissance. Observons d’a-  
bord que la lymphe , ou la partie la plus claire & la  
plus déliée de la sérosité , est séparée du siang artériel,  
portée par les vaisseaux lymphatiques au canal thoro-  
chique , & transinise dans le cœur, où elle *se* mêle au  
sang , pour lui donner le degré de fluidité convenable  
à un fluide réel.C’est par une certaine quantité de ce flui-  
de que les parties de notre corps fiant nourries & en-  
tretenues ; & les expériences de la Chymie & de la  
statique nous démontrent que nous sommes composés  
de onze parties de fluide pour une de siolidc. Le simg  
doit donc être entretenu, délayé , & rendu propre à la  
circulation par un autre fluide. Ce fluide siera donc un  
des premiers élémens qui entrent dans sia composition:  
de-là nous pouvons déduire quelles doivent être les  
qualités d’un fluide qui puisse *se* mêler avec le siang,  
même en grande quantité, fans toutefois nuire à la  
fanté. Il est évident que ce fluide doit être clair & lé-  
ger. Le Medecin aura donc foin d’examiner la qualité  
des eaux , 8c de comparer leurs qualités avec l'état du  
malade, & ce qui est nécessaire pour le ramener à la  
fanté. Il concevra que rien n’est plus propre à atté-  
nuer le stang que d’y mêler beaucoupde fluide; & que  
rien n’est plus salutaire dans les obstructions desvistce-  
res & dans la viscosité du simg , qu’un usage convena-  
ble dcs bains chauds & des eaux minérales.

L’infpection anatomique du cours de la lymphe, nous  
convainc encore que sion retour doit être difficile. Mais  
la sagesse de la nature a pourvu à cet inconvénient :  
elle a facilité fon retour en lui multipliant des pafla-ges.  
Les vaisseaux lymphatiques ont une multitude d’issues  
latérales; & les glandes conglobées, à travers lefquel-  
les passent ces ruisseaux, font parsemées de fibres ner-  
vetsses , dont la force & l’action hâtent le mouvement  
de la lymphe du côté du cœur. C’est donc avec raifon  
que cet Obfervateur ingénieux des vaisseaux lymphati-  
ques, Nuck, les a comparés à des siphons. Malgré  
cette précaution de la nature , s’il arrive que la circu-  
lation de la lymphe languisse ; si elle est vifqueufe ;  
si la force des fibres qui doivent faciliter fon retour  
n’est pas suffisante, cette humeur séjournera aux envi-  
rons des glandes , & y catsscra obstruction : mais lorse  
que la lymphe n’a pas le mouvement qui lui con-  
vient , elle ste corrompt , elle devient visqueuse: , &  
elle ne manque pas de produire des maladies terribles ;  
telles simt toutes celles qui attaquent la peau. L’im-  
pureté de la lymphe catsse les lepres, les herpes, les  
pustules, les gales, la teigne & la vérole. Après avoir  
découvert la catsse de ces maladies, ce dont nous ne  
ferions peut-étre jamais venus à bout stans le secours de  
*Vanatomie,* il est constant que la seule chose à lequel-  
le nous ayons à travailler, c’est de rendre à la lymphe  
la circulation , ou à desobstruer les glandes, afin qu’el-  
le puisse *se* remettre dans le mouvement convenable.  
A cet efl'et,on auroit recours simssuccès à la purgation,  
à la saignée,aux abfiorbans & aux fiels : il faut employer  
des remedes plus énergiques , des remedes pénétrans ,  
qui conservent leur nature en agissant, qui picotent

AN A [1200]

les fibres , & qui dcf obstruent les glandes & les vaise  
feaux. Telles font ceux que nous tirons du regne des  
minéraux , les soufres dcs métaux, l'antimoine & les  
préparations mercurielles , dont on ne peut trop van-  
ter l'action fur les glandes & Eur les mouvemens de la  
lymphe.

Si la circulation de la lymphe est gênée ou suspendue,  
particulierement dans le cas d’obstruction au soie , les  
vaisseaux lymphatiques Ee gonfleront & *se briferont.*L’épanchement de la sérosité qui s’enfuivra , produira  
diflérentes especes d’hydropisies, qui prendront leurs  
dénominations des parties quelles affecteront. On peut  
conclurre de-là que ces maladies font de difficile gué-  
rifon ; car il est aisé de prouver & de concevoir, que ce  
n’est pas sians peine qu’on viendra à bout d’amollir des  
visiceres endurcis, & de confolider des vaisseaux rom-  
pus.

Considérons maintenant le cerveau & le sistcme nerveux.  
Plus notre examen siera profond , plus évidente fera  
l’utilité de la connoissance de ces parties dans la prati-  
que de la Medecine. Les Anciens les aVoient nom-  
mées parties froides , non qu’ils ignorassent qu’elles  
ont un degré de chaleur conVenable : mais c’est qu’ils  
avoient remarqué, que proportionnellement aux au-  
tres, elles ne contiennent qu’une très-petite quantité  
de fang : d’ailleurs la substance du cerveau est par  
elle-même entierement privée de sentiment ; d’où il  
paroît que le défaut de fang influe considérablement  
siur ces parties : aussi observerons-nous dans la faignée  
ou dans les hémorrhagies considérables, que le ma-  
lade tombe en défaillance ; par la raifon que dans ces  
cas , les parties font pour ainsi dire privées de la nour-  
riture dont elles ont befoin. On peut conclurre de-là  
que les remedes chauds font biensassans dans les ma-  
ladies de la tête, parce qu’en fortifiant les membranes,  
la circulation du sang fe fait d’une maniere plus par-  
faite & plus prompte. C’est donc avec raifon qu’on  
recommande dans ces cas les remedes qu’on appelle  
communément céphaliques ; telles font les huiles ti-  
rées par distilation d’herbes aromatiques , les baumes  
apoplectiques & les stels volatils huileux ; car si les  
membranes dtl cerveau manquent de force , le fang y  
séjournera aisément , & il s’ensuivra des maladies tcr-  
ribles , comme l’apoplexie, l’extinction de la voix, la  
mélancolie,l'aveuglement,la silrditélcs goutes Eerenes,  
les cochemares, les reveils fâcheux, l'assoupissement,  
le dérangement, & l’afloiblissement des différens sens.  
Si les corroboratifs sont propres à dissiper tous ces acci-  
dens,rien n’est plus capable de les accroître que tous les  
remedes qui peuvent relâcher, rafraîchir & engourdir.  
De cette espece font toutes les scibstances vaporetsses,  
l’air humide , le sommeil long, les aflections de l'esi  
prit, & particulierement le chagrin ; tout ce qui peut  
envoyer au cerveau des particules ssdphureufes dont  
les nerfs fcroient agités , comme les opiates, les nar-  
cotiques, les acides, les remedes rafraîchissans & les  
fruits d’automne ; au contraire , les fels volatils , hui-  
leux & balsamiques font falutaires. Je regarde mon  
baume liquide comme un des plus efficaces; composé  
des huiles les meilleures & les plus naturellement ex-  
traites , il produit des effets furprenans dans les mala-  
dies du cerveau & des nerfs. Je recommanderai par la  
même raison, dans les obstructions qui furviennent  
aux mêmes parties, dans la paralysie , les remedes bal-  
famiques appliqués à l’extérieur, nontantsurla partie  
affligée,qu’à l'origine dcs nerfs & fur la nuque du cou.

Ici je traiterois à fond la doctrine des nerfs, s’il ne  
fuffifoit au but que je me fuis proposé d’effleurer cet-  
te matiere. S’il y a quelque partie distinguée dans  
l’*anatomie* dont le Medecin doive être profondément  
instruit, c’est fans contredit celle qui traite de la struc-  
ture & de la conspiration merveilleuse des nerfs. Si ces  
connoiffances lui manquent, il ne fera jamais en état de  
discerner quelle est la partie à laquelle il faut rappor-  
ter les fymptomes, & quelle est celle qui ne souffre  
que par conspiration. A combien d’erreurs ne sc:ra-t’il  
donc